







1766
**HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOYAGES,**

O U
**NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES
PAR MER ET PAR TERRE,**

QUI ONT ÉTÉ PUBLIÉES JUSQU'À PRÉSENT DANS LES DIFFÉRENTES
LANGUES DE TOUTES LES NATIONS CONNUES;

C O N T E N A N T

*Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile, & de mieux avéré, dans les Pays où les
Voyageurs ont pénétré,*

Touchant leur Situation, leur Étendue, leurs Limites, leurs Divisions, leur
Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivières,
leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Citez & leurs principales
Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MOEURS ET LES USAGES DES HABITANS,
LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS
SCIENCES, LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTÈME COMPLET D'HISTOIRE ET
DE GÉOGRAPHIE MODERNE, QUI REPRÉSENTERA

L'ÉTAT ACTUEL DE TOUTES LES NATIONS:

ENRICHIE DE CARTES GÉOGRAPHIQUES

Nouvellement composées sur les Observations les plus authentiques;

DE PLANS, ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX,
DE VÉGÉTAUX, HABITS, ANTIQUITEZ, &c.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue sur les Originaux des Voyageurs, & où l'on a non-seulement fait des Ad-
ditions & des Corrections très-considérables;

Mais même ajouté plusieurs nouvelles Cartes & Figures, qui ont été gravées par & sous la Di-
rection de J. VANDER SCHLEY, Elève distingué du célèbre PICART LE ROMAIN.

TOME TREIZIÈME.



A LA H A T E,

Chez **PIERRE DE HONDT,**
M. DCC. LV.

Avec Privilège de Sa Majesté Impériale & de Nos Seigneurs les Etats de
Hollande & de West-Frise.



—

—

AVERTISSEMENT

DE

MR. L'ABBÉ PREVOST.

QUOIQUE ce Volume contienne l'exécution de mes dernières promesses, & qu'il ne demande pas d'autre Exorde que les Introductions ordinaires, qui en forment un pour chaque Article, il me paroît important d'y joindre quelques observations générales sur la nature & l'étendue de mon sujet. Si l'on se rappelle que dans un autre Avertissement, j'ai comparé les divisions & les variétés de cet Ouvrage, aux détours d'une immense Forêt, on sentira combien l'embarras doit croître, à mesure qu'on s'engage dans ce Labyrinthe & que les routes s'y multiplient. L'obscurité s'y joint quelquefois à l'incertitude, pour le tourment de ceux qui veulent y pénétrer. Avec un fil pour se reconnoître, il faut un flambeau pour voir clair autour de soi. Il faut aussi quelques lumières d'avance, sur les lieux où l'on peut trouver de l'utilité & du plaisir à s'arrêter. Enfin, dans un Recueil de Voyages, chaque Lecteur doit se regarder comme un Voyageur lui-même, qui a besoin, non-seulement de guides, pour marcher par des routes qu'il ignore, mais encore d'officieux avant-coureurs, pour lui préparer des hospices, des séjours & d'agréables délassemens.

LES Auteurs Anglois, qu'on a fait profession de suivre dans les premiers Tomes, n'avoient pas bien mesuré leur carrière. Soit qu'ils en ignorassent l'étendue, ou que leur dessein ne fût pas de s'arrêter aux bornes qu'ils s'étoient imposées, il est certain qu'au lieu d'un petit nombre de Volumes, à la vérité fort épais, mais qui n'en devoient faire que dix de la grosseur des miens, ils avoient pris un essor qui les auroit menés dix fois plus loin. Il auroit fallu se consoler du mécompte, & le regarder même comme une erreur utile, si tous les Voyageurs méritoient assez également d'être recueillis, pour ne pas faire regretter la longueur, ni par conséquent le prix du Recueil. Mais j'avouerai librement qu'entre les Relations des premiers Tomes, plusieurs occupent une place qui pouvoit être mieux remplie. La prévention nationale

le paroît avoir emporté les Auteurs, jusqu'à leur faire oublier les plus curieuses Navigations des Etrangers.

LORSQU'ABANDONNANT leur entreprise ils m'ont laissé le droit d'en juger sans intérêt, & de consulter mes propres idées pour la continuer, j'ai regretté d'abord de me trouver comme enchaîné à leur Plan, & j'y ai fait observer quelques défauts essentiels. Mais, après l'avoir suivi si long-tems (a), il étoit trop tard pour le réformer. Cependant je me suis fait un devoir de suppléer à leurs omissions, par quantité de Relations importantes. J'ai mis plus de rapport & de dépendance entre les Articles, pour les faire servir mutuellement, comme dans un tableau bien ordonné, à se prêter du jour & des ombres. J'ai supprimé les détails inutiles, les ennuyeuses répétitions, & tout ce que je n'ai pas jugé capable de plaire ou d'instruire. En un mot, je me suis efforcé, autant qu'il est possible dans un sujet fort inégal, & dans la nécessité de s'assujétir au Plan d'autrui, de donner à l'Ouvrage un air plus historique; c'est-à-dire, comme je l'ai déjà fait remarquer, de le rendre plus digne de son titre.

JE n'ai pas moins senti le danger d'une excessive longueur; & chaque jour me faisant découvrir quantité de Voyageurs ignorés des Anglois, auxquels il ne m'étoit pas permis néanmoins de fermer absolument l'entrée de ce Recueil, j'ai cherché quelque moyen de resserrer leurs droits sans les violer. Un peu de réflexion m'en a fait trouver un, dont je m'applaudis: c'est de ne les faire paroître que dans le degré de distinction qui leur convient. Cette règle, qui auroit épargné, jusqu'à présent, beaucoup d'inutilités aux Lecteurs, ne demande que d'être expliquée pour être approuvée; & c'est le principal but que je me suis proposé dans cet Avertissement.

ON a dû reconnoître, par des exemples continuels, que tous les Voyageurs ne méritent pas la même estime. Mais cette différence ne vient pas seulement de celle de l'esprit & de l'habileté. Il me semble même que par rapport à l'objet de cet Ouvrage, elle ne doit être prise que des occasions & des facilités qu'ils ont eues pour s'instruire. Celui qui n'a fait que traverser un Pays, ou qui ne s'y est pas arrêté long-tems, ne doit pas entrer en comparaison avec celui qui s'y est familiarisé par un long séjour. Le

Mar-

(a) On sçait que feu M. le Chancelier m'ayant engagé à ce travail, je recevois, sous son enveloppe, les feuilles Angloises, à me-

sure qu'elles étoient imprimées à Londres, & que je les envoyois de même à la Presse, à mesure qu'elles sortoient de ma plume.

Marchand, qui ne s'est pas éloigné du Port où son Commerce l'a conduit, qui souvent n'est pas sorti de son Vaisseau, ou du Comptoir de sa Nation, & qui ne reçoit par conséquent ses informations que du témoignage d'autrui, n'a pas droit de s'égaliser au Curieux qui s'est transporté dans les lieux qu'il décrit, & qui ne s'en est fié qu'à ses propres yeux. Sans pousser le détail plus loin, je me flatte que sur cette seule idée, on approuvera le parti que je prends de supprimer tout ce que je nomme Voyageurs subalternes; c'est-à-dire, ceux dont les observations se trouvent comme supprimées d'elles-mêmes, par d'autres observations plus exactes & plus complètes. On doit comprendre, du moins, qu'il est impossible autrement de réduire cet Ouvrage à de justes bornes.

CEPENDANT, pour n'être pas accusé de renoncer au premier Projet, qui embrasse toutes les Relations de Voyages, je trouve un autre moyen, aussi naturel, aussi simple, d'en supprimer une partie sans les exclure; c'est de les renvoyer, dans les Index, à la Table alphabétique que j'ai promise: avec cette différence, que celles qui auront paru avec honneur, dans le cours de l'Ouvrage, n'y seront indiquées que par leurs noms; au-lieu que les autres y seront accompagnées de quelques remarques sur leurs Auteurs, & sur le fond de leur sujet, pour ne laisser rien ignorer qui appartienne à l'Histoire des Voyages, & pour les sauver du moins de l'oubli dont elles sont menacées.

CET éclaircissement étoit d'autant plus nécessaire, à la tête du Volume que j'offre au Public, que j'y ai déjà mis ma nouvelle règle en usage. Je me suis borné, pour l'Indoustan (b), aux Voyageurs les mieux instruits, & à ceux qui ont fait une étude profonde de cette fameuse Région; &c.

(b) La Bousle, Herbert, Hawkins, de Bruyn, & quantité d'autres, n'ont fait que passer légèrement dans les Etats du Mogol. Aussi leurs Remarques sont-elles fort superficielles. Herbert fera un plus grand rôle pour la Description de la Perse, dans les Voyages par Terre.

Nota. La fin de cet Avertissement s'rapporte à la partie qui nous reste à donner du Tome X. de l'Edition de Paris. Elle contient, outre le Voyage de Kämpfer au Japon, les Relations de ceux qui ont été faits aux Indes Orientales par le Sud Ouest, & dont la suite se trouve dans le Tome XI., avec les Voyages aux Terres Australes, & les Voyages errans. Ce dernier Volume est ter-

miné par l'Histoire Naturelle des Indes Orientales, & M. Prevost y déclare positivement, qu'il n'a plus à traiter, dans les *Tome suivants*, que ce qui regarde l'Amérique & les Voyages au Nord; de sorte que malgré l'engagement que cet Auteur paroit prendre dans la Note précédente, & qu'il répète plus d'une fois dans le corps de son Ouvrage, on a le chagrin de voir ces Voyages par Terre entièrement oubliés; & ce ne sera apparemment pas dans les Index, que les Descriptions de la Perse, & de quelques autres Pays, seront insérées, d'autant moins que M. Prevost a promis un *Recueil de Voyages par Terre* (1). Le Public est en droit de lui demander un éclaircissement sur cet important Article. R. d. E.

(1) Voyez entre autres ci-dessous, pag. 220.



AVERTISSEMENT

D E S

EDITEURS DE HOLLANDE.

LE Public a paru satisfait de nos soins ; Sans parler des témoignages particuliers que nous en avons reçus, les Auteurs des Journaux Littéraires ont fait l'éloge de nos deux derniers Volumes (a). On ne se promet pas un moindre succès de celui-ci, qui ajoute onze Feuilles, une Carte, & onze Figures à l'Edition de Paris.

Ces Augmentations sont plus considérables par leur nature que par leur quantité, puisqu'elles consistent, pour la plupart, en Notes d'un très-petit caractère, dont on compte au-delà de trois cens cinquante, répandues dans tout le cours de l'Ouvrage. Quoique ces Remarques occupent peu de place, & qu'elles soient extrêmement concises, il suffit de les lire pour se convaincre de leur utilité générale. Souvent un mot sert à rectifier tout un article : Mais la critique n'en est pas le seul objet ; & malgré son importance, le mérite des Corrections, sans celui des Additions, seroit toujours assez mince. Non contents de vérifier les faits dans les Originaux, nous avons encore pris la peine de consulter un grand nombre d'autres Mémoires, en diverses Langues, tant imprimés que manuscrits ; & ces observations ont donné lieu à une infinité de nouvelles découvertes.

On cite, pour premier exemple, la Description de l'Indoustan ; Morceau également curieux & intéressant, mais que nous avons trouvé rempli de fautes énormes, qui formoient comme un cabos de la Géographie & de l'Histoire de cette Contrée. Les Personnes, qui cultivoient à fond ces deux Sciences, remarqueront avec plaisir, dans notre Edition, des changements dont le résultat doit s'accorder avec leurs propres lumières. On a corrigé les Noms des lieux, suppléé plusieurs omissions, surtout dans les degrés de latitude & de longitude, & relevé quelques autres erreurs encore plus grossières (b). Les onze premières pages du second Paragraphe de cette Description, offrent une quarantaine de Notes, qui sont autant de preuves éclatantes de notre zèle. On supplie le Lecteur de les examiner avec quelque attention, parcequ'il seroit difficile d'en faire ici l'analyse. Le fruit que nous lui promettons, s'il daigne nous suivre dans ces Recherches, c'est de voir l'Histoire des Grands Mogols, qui fait une partie si considérable de celle de l'Asie, dégagée des épines dont elle se trouve embarrassée, dans les Ecrits des divers Auteurs qu'on cite.

Epo-

(a) Voyez la Bibliothèque des Sciences, Tom. III. Part. I & II.

(b) Pag. 288. Notes (y) & (z). Pag. 294 & 295. Notes (p) & (v).

Epoques confonduës ; Empereurs omis ; Succession mal établie ; tels sont les deffauts qu'on peut leur reprocher avec justice (c). On a inséré à la fin du même Article, une Liste Généalogique des Monarques de l'Indoustan, depuis Tamerlan jusqu'à nos jours. Elle servira de Guide pour l'intelligence de leur Histoire. La Figure du Sceau de ces Princes, accompagnée de quelques éclaircissements, décide en faveur de nos principales remarques (d).

LA Description de la Côte de Malabar, augmentée de celle des Forteresses des Hollandois, dont nous donnons les Plans authentiques, est un autre Morceau de Géographie, qui satisfera pleinement la curiosité des Lecteurs. Il étoit d'autant plus nécessaire, que l'on n'avoit encore représenté ces Places que dans leur ancien état, & même assez superficiellement ; au-lieu qu'on en fait connoître aujourd'hui le fort & le foible à tous égards (e).

UN troisième Morceau, qui peut aller de pair avec le premier, c'est l'Origine du Royaume de Golkonde, & sa dernière Révolution. On y découvre d'abord un Anachronisme considérable, que la plupart des Voyageurs ont adopté dans leurs Relations ; & M. Prevost, en donnant, par mégarde, un même nom à différentes personnes, n'a pu qu'embrouiller encore davantage cette Histoire, comme il a fait celle des Empereurs Mogols, en quelques endroits. D'ailleurs la seconde partie de son Article, remplissoit mal son titre, puisque la Révolution dont il parle, a été suivie d'une seconde beaucoup plus remarquable. On verra, dans notre Supplément, les Ministres du dernier Roi de Golkonde, surpris à la fureur de la Populace, & le Prince lui-même, comme un autre Crœsus, trahi par ses Généraux, tomber, avec son Etat, au pouvoir du Grand Mogol Aureng Zeb, ramper sous ses pieds, obligé de manger de la poussière, & condamné à une prison perpétuelle, où le poison devoit vraisemblablement terminer bien-tôt ses jours. On verra ce malheureux Prince, dans l'éclat de sa splendeur passée, faire aux Hollandois de Masulipatnam, deux Visites honorables, dont on rapporte les circonstances, avec des Anecdotes extrêmement curieuses ; le tout traduit des propres Relations des Officiers de ce Comptoir, & d'autres Mémoires manuscrits, qui nous ont été communiqués (f).

LE Carnate, autrefois Province de Golkonde, n'est guères connu que par les Relations des Missionnaires Jésuites. M. Prevost a donné l'extrait des premières ; mais étant resté en deffaut pour les éclaircissements ultérieurs, qu'il s'affligeoit, dit-il, de ne pas trouver, quoiqu'ils se présentassent comme d'eux-mêmes (g) ; nous avons cru devoir y suppléer ; & cette attention nous a insensiblement engagés dans une plus grande entreprise. C'est d'extraire, des différens Lettres des Jésuites, tout ce qui peut servir à jeter du jour sur la Géographie & l'Histoire du Carnate, mêlée avec celle des Missions établies dans ce vaste Pays. On ose assurer, que par rapport à ces deux objets, on n'a pas omis la moindre circonstance remarquable ; de sorte qu'on aura ici le précis fidèle de quantité de détails répandus de côté & d'autre dans une vingtaine de Volumes (h).

OUTRE les quatre Articles qu'on prend ici séparément, & dont les nombreuses Additions ou Corrections forment comme autant de corps particuliers, on trouvera encore, dans plusieurs Notes du reste de l'Ouvrage, des éclaircissements très-curieux, sur divers

(c) Pag. 305— à 315.

(d) Pag. 330— à 333.

(e) Pag. 387— à 391.

(f) Pag. 423— à 438.

(g) Pag. 442.

(h) Pag. 447— à 492.

divers objets intéressans. Nous n'en citerons que trois. Deux de ces Remarques seront voir, avec étonnement, quelles sont les forces & les richesses des Empereurs Mogols (i). L'autre donnera une juste idée des progrès du Christianisme aux Indes & des travaux de Mrs. les Missionnaires. Cette dernière Remarque ne doit pas être suspectée dans la bouche d'un témoin tel que M. Prevost, dont M. Prevost vante, avec raison, la bonne foi, la religion & les lumières (k).

On a continué, sur le pied des Volumes précédens, à corriger dans le Texte, une infinité de Noms propres estropiés, & d'autres inexactitudes assez considérables, mais qu'on peut regarder comme des fautes d'impression, différentes de celles qui ont été relevées dans des Notes. Ces dernières sont en petit nombre en comparaison des premières.

LES Cartes & Figures empruntées de l'Édition de Paris, sont non-seulement mieux exécutées, mais encore beaucoup plus exactes. On a trouvé des fautes jusques dans les deux belles Cartes de l'Indoustan de M. Bellin, où le Fort de Karica, sur la Côte de Coromandel, paroît au Nord de Tranquebar, au lieu qu'il est au Sud de cette Îlle. Une erreur aussi grossière, sur-tout lorsqu'il s'agit d'un Etablissement François, ne doit point être imputée, à ce célèbre Géographe, & ne peut être mise que sur le compte de l'Artiste (l). La Nouvelle Carte du Royaume de Bengale, sert d'un Supplément nécessaire à la partie Orientale de celle de l'Indoustan, qui est la moins détaillée. Les nouvelles Figures ont chacune leur mérite particulier. Elles sont distinguées par un Astérisque dans l'Avis au Lecteur.

CE seroit faire preuve d'un très-mauvais goût, si après avoir critiqué M. Prevost, nous ne lui rendions pas la justice qui lui est due. Le fond de son Ouvrage ne pouvoit être mieux traité qu'il l'est dans ce nouveau Volume, & nous nous persuadons que le Public en portera le jugement le plus favorable. L'ordre dans lequel cet Abbé met ses Relations est bon aussi; mais nous ne sommes pas toujours les maîtres de le suivre. Quelquefois nous détachons des pièces pour les avancer ou pour les reculer, selon que la matière le demande. On a déjà fait observer, qu'en général, notre objet est de rapprocher, autant qu'il est possible, tout ce qui regarde une même Contrée.

OUTRE l'Indoustan, on a parcouru, dans ce Volume, la Côte Occidentale & la Partie Septentrionale de la Presqu'Île de l'Inde. La Partie Méridionale & la Côte Orientale sont l'ouverture du Volume suivant, qui est actuellement sous Presse. La Guerre, dont ce Pays a été le Théâtre, depuis quelques années, intéresse doublement le Public, par la part que les Anglois & les François y ont prise comme Auxiliaires des Marattes & des Maures; Aussi apporterons-nous toute l'attention imaginable à lui procurer des lumières qui puissent satisfaire sa curiosité, pour la connoissance des lieux & celle des événemens.

(i) Pag. 337 & 344.

(k) Pag. 353.

(l) Quant aux Figures de l'Édition de Paris, il y en avoit neuf ou dix qui manquoient des renvois nécessaires pour leur intelligence. Voyez pag. 50. 56. 163. 333, &

tout l'Article des Manuscrits de l'Asie, dont nous avons été obligés de changer l'ordre, pour faire correspondre les Descriptions aux Figures, qui sont de plus numérotées, pièce par pièce, & expliquées dans plusieurs Notes.



HISTOIRE

GÉNÉRALE

DÈS VOYAGES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVII^{ME} SIÈCLE.

TREIZIÈME PARTIE.

LIVRE TROISIÈME.

VOYAGES DANS LA PRESQU'ISLE EN DEÇA DU GANGE.

*Voyage de Dellon, aux Etablissmens François de la Côte de
Malabar.*

RENTRONS, autant qu'il est possible, dans le seul ordre qui convienne au plan de cet Ouvrage. Il consiste, comme je l'ai fait remarquer plusieurs fois, à lier du moins les Relations qui succèdent, avec celles qui les ont précédées, par quelque explication, qui fasse remonter le Lecteur à la source des nouveaux événemens qu'on lui présente.

INTRODUC-
TION.

ON l'invite ici à se rappeler l'Etablissement des François, à Surate, tel que plusieurs Voyageurs (a) l'ont déjà représenté dans son origine. M. Caron, Directeur de la Compagnie Française, forma dans

(a) Voyez les Relations du Tome XI. se en Perse & aux Indes, dans la négociation des Députés de France. Mais elle
Tavernier fait l'Histoire de ce qui s'est pas-
XIII. Part.: A n'ap-

INTRODUC-
TION.

le même tems divers Comptoirs, que de la Haye, l'Estra & Carré, n'ont pu faire connoître que par leurs noms. *Dellon*, parti de France en 1668, sur un Vaisseau de la Compagnie, sans autre motif que la passion de s'instruire en voyageant, nous donne les seuls éclaircissements que j'aye pu découvrir sur des entreprises qui méritent de ne pas demeurer dans l'oubli. Son Ouvrage n'a paru qu'en 1711 (b) (c). Il renferme aussi ses observations sur Madagascar, & sur d'autres lieux de son passage; mais comme elles n'ajoutent rien à celles qu'on a déjà recueillies sur les memes lieux, & que sa navigation n'eut rien de plus remarquable, c'est assez de lui faire occuper la scène pour quelques événemens dont la connoissance n'est due qu'à lui. Qu'on le suppose à Surate, résolu de partir avec la *Forcé* & la *Marie*, deux Vaisseaux François, qui devoient faire voile au Malabar.

1670.

Voyage à
Mirzeou.Rajapour
& sa descrip-
tion.

IL sortit de ce Port sur la *Marie*, le 6 de Janvier 1670, avec un vent favorable, qui l'accompagna jusqu'à la Rade de *Rajapour*. Le Vaisseau la *Force*, qui s'arrêta pour y prendre quelques marchandises, avoit ordre de rejoindre l'autre à *Ballepatan* (d). L'Auteur n'eut point alors l'occasion de connoître cette Ville; mais le séjour qu'il y fit dans la suite, lui donna le tems d'y faire quelques observations.

RAJAPOUR est situé sur la Côte de Malabar (e), à quatre-vingt lieues de Surate, & vingt au Nord de Goa. Il appartenoit au Prince *Setagi*, ce fameux Rebelle, qui avoit donné long-tems de l'occupation au Grand-Mogol & au Roi de Vilapour son Maître (f). La Rivière qui l'arrose ne re-
çoit

n'appartient point à ce Recueil. Remarquez seulement qu'il s'est trompé lorsqu'il fait assassiner la *Boulaie*, dans l'Yvresse, par des Soldats Persans. Il ignoroit que ce Voyageur reparut ensuite à Rome & à Paris, comme on l'a vu ci-dessus dans la Relation du Père de Rhodes. Cette erreur, qui ne peut être excusée dans un Ouvrage publié seize ans après, joint à l'emportement avec lequel il traite les Députés, doit le faire lire avec défiance. *Tavernier* Tom. III. pag. 95. de sa Relation.

Nota. C'est M. *Prevost* qui se trompe. La Relation du Père de Rhodes, où l'on apprend que ce Missionnaire revit la *Boulaie* le Goulx à Rome & à Paris, fut imprimée en 1653. Or le fait, dont il est ici question, se rapporte seulement à l'année 1667. La *Boulaie* le Goulx, qui a publié, dans cet intervalle, une Relation de ses premiers Voyages, étoit retourné aux Indes (1), d'où il ne revint jamais. On ne sçait pas quel fut son sort, & *Tavernier* n'en parle que par conjecture; Mais dans tout ce qu'il dit de la mauvaise conduite des Députés de France, il en appelle au témoignage des Capucins, & en particulier à celui de *Thevenot*, Gar-

de de la Bibliothèque Royale; de sorte que, malgré le sentiment de M. *Prevost*, qui ne prononce si sévèrement que sur une fautive supposition, c'est peut-être l'endroit des Mémoires de ce Voyageur qui mérite le plus de confiance. R. d. E.

(b) A Cologne, chez *Pierre Morneau*; dédié à M. le Baron de *Bretueil*, Introduteur des Ambassadeurs. Il contient aussi une Relation de l'Inquisition de Goa, qui avoit déjà vu le jour. DeHon fit, après son retour, le Voyage de Hongrie avec Leurs Altesces Sérénissimes M.M. les Princes de Conii, en qualité de leur Médecin. Il n'écrivit pas mal, & son caractère parolt judicieux.

(c) Il y en a une Edition faite en 1685, à Paris, chez *Claude Barbin*. L'Ouvrage est dédié à l'Evêque de Meaux. On n'y trouve point la Relation de l'Inquisition de Goa, dont il est fait mention dans la Note précédente; mais bien un *Traité des Maladies particulières aux Pays Orientaux*, & dans la suite; & de leurs Remèdes. R. d. E.

(d) *Bilipatan*, ou plutôt *Balipatan*. R. d. E.

(e) A dix-sept degrés de latitude.

(f) Voyez les Relations de Carré & de l'Estra, au Tom. XI.

(1) Voyez le Tom. XI., pag. 279 & 350.

çoit pas de Navires au-dessus de cinq cens tonneaux. On y trouve d'abord un petit Village, qui n'est habité que par des Pêcheurs. A quatre lieues de la Mer, on rencontre la petite Ville, qui donne son nom à la Rivière & au Port. Les plus grandes Chaloupes y remontent facilement avec le secours de la marée: mais lorsque la Mer se retire, il reste si peu d'eau dans la Rivière, qu'on la traverse à gué. Les Anglois avoient autrefois un Etablissement considérable à Rajapour, duquel ils furent chassés, pour avoir entrepris d'y établir un Fort (g). La Compagnie de France s'y étoit établie après eux; & ses Commis y avoient fait bâtir une belle maison, accompagnée d'un jardin fort agréable. Elle avoit, à peu de distance, une source d'eau chaude, également salutaire pour une infinité de Malades qui venoient en boire ou s'y baigner. Les montagnes & les forêts, qui environnent la Ville, sont remplies de singes, d'une variété extraordinaire dans leur taille & dans leur couleur. Ils viennent familièrement jusques dans les maisons, parceque les Habitans portent le respect pour eux jusqu'à la vénération. Les François, à qui cette familiarité paroissoit incommode, en tuoient toujours quelques-uns. Mais ils avoient besoin de précaution pour n'être pas aperçus. Ce crime auroit été capable de les faire chasser du Pays (h). On recueille quantité d'excellent poivre aux environs de Rajapour. Il s'y trouve aussi beaucoup de salpêtre, & l'on y fabrique des toiles très-fines. Ces trois marchandises sont le principal Commerce du Pays. Sevagi possédoit un grand nombre de Places fortes, dont quelques-unes étoient situées sur des montagnes inaccessibles. Leurs garnisons faisoient des courses continuelles sur les Peuples voisins, avec lesquels ce Prince étoit en guerre. La plupart de ses Sujets étoient idolâtres comme lui: cependant il souffroit, dans ses Etats, toutes sortes de Religions; & Dellon juge, comme tous les Voyageurs du même tems, qu'il étoit non-seulement un des plus habiles Princes de l'Asie, mais un des plus grands Politiques de son siècle (i).

DELLON.
1670.

Jugement
de Dellon sur
Sevagi.

Il arrive à
Mirzeou.

LA *Marie* arriva le 14 de Janvier à la vûe de *Mirzeou*, & le même jour on jetta l'ancre à l'embouchure de la Rivière. C'est à très-peu de distance qu'est située la Ville de *Mirzeou*, une des plus importantes du Royaume de Visapour, éloignée de Goa d'environ dix-huit lieues vers le Sud. La Compagnie de France y avoit un Bureau, & faisoit acheter beaucoup de poivre par ses Commis (k). La Rivière ne reçoit que des Barques d'un port médiocre. A moins d'un quart de lieue de la Ville, qui est assez peuplée pour sa grandeur, on voit une Forteresse, qui se nomme aussi *Mirzeou*, Place assez forte & bien munie d'artillerie, où le Roi de Visapour entretient sans cesse une nombreuse garnison. Le Pays qui l'environne est agréable & fertile, sur-tout en riz, qu'on y recueille abondamment. Le Commandant du Fort étoit un Seigneur Persan, nommé *Cojabdella*, homme d'un mérite distingué,

(g) L'Auteur n'en donne aucune raison; mais M. Prevost l'aura peut-être appris d'eux. R. d. E.

(h) Pag. 160.

(i) Voyez Carré & l'Éstra.

(k) Voyez d'autres moufs, dans la Relation suivante.

DELLON.
1670.

Comment
les François
sont reçus du
Gouverneur.

tingué, & fort estimé du Roi de Visapour, auquel il s'étoit attaché depuis quelques années.

LES François n'eurent pas plutôt touché le rivage, qu'ils envoyèrent un Exprès au Fort, pour donner avis au Gouverneur de leur arrivée. Il vint sur le champ rendre visite au Capitaine & aux autres Officiers du Vaisseau. Après leur avoir fait beaucoup de civilités, il les invita tous à souper pour le même jour; & on leur fournit, par son ordre, des palanquins & des chevaux qui les conduisirent au Château. Ils furent suivis, dans cette marche, par les hautbois, les trompettes & les garces du Gouverneur. On les introduisit dans une grande salle, dont le plancher étoit couvert de riches tapis de Turquie & de beaux carreaux de brocard. Cojabdella n'avoit rien épargné pour rendre la fête agréable (1). A peine l'Interprète des François eut commencé à témoigner combien ils étoient sensibles à ses politesses, qu'ils virent entrer une troupe de danseuses & des joueurs d'instrumens.

Danseuses
des Indes.

ON trouve, dans toutes les Indes, des sociétés de femmes qui font leur unique occupation de la danse. Elles admettent, parmi elles, les hommes dont elles ont besoin pour jouer du tambour, de la flûte & du hautbois; & le partage de ce qu'elles gagnent, à cet exercice, se fait avec égalité. Ces sociétés étant établies sous l'autorité des Princes, elles sont protégées des Gouverneurs, qui en tirent même une sorte de tribut. Chacun peut les appeler chez soi & les employer, pour le prix dont on convient. Jamais il n'est permis de leur faire violence, & moins encore de les insulter. Leurs chansons & leurs danses sont fort agréables, mais un peu lascives. Les femmes employent une partie de leurs profits à se parer. On voit, sur quelques-unes, pour dix & vingt mille écus de pierreries. La plupart sont jolies & bien faites, parce qu'elles n'en reçoivent point sans ces deux agrémens. Elles font une espèce de vœu de n'être pas chastes; & ce que chacune reçoit en particulier, des amans qu'elle se procure, n'entre point dans la bourse commune (2).

Festin du
Gouverneur.

CE spectacle amusa d'abord les François: mais ensuite il leur parut fatigant par sa longueur. On leur avoit servi quelques verres de vin & du café (3). Ce rafraîchissement ne suffisoit pas à de jeunes gens pleins d'appétit, qui s'étoient moins attendus à voir danser pendant tout le jour, qu'à faire un bon repas. L'heure d'allumer les flambeaux étoit venue, on les fit descendre dans la cour, où ils espéroient de trouver le souper prêt: mais ils furent surpris d'y voir paroître, au-lieu de table, les mêmes danseuses, qui recommencèrent leur exercice. On l'interrompoit quelquefois, pour leur donner le tems d'admirer les feux d'artifice, qui servoient comme d'intermèdes à la fête. Elle dura jusqu'à dix heures du soir, & la plupart commençoient à douter si Cojabdella n'avoit pas résolu de les faire mourir de faim.

(1) On retranche ici quelques circonstances du cérémonial qui ne se trouvent point dans l'Origine R. d. E.

(2) Pag. 166 & précédentes.

(3) Autre circonstance qu'on suppose, quoique le vin soit interdit aux Mahométans. R. d. E.

faim. Cependant, le bal ayant cessé, ils furent conduits dans un fallon ouvert de toutes parts, où suivant l'usage des Orientaux, le couvert étoit à terre. On les fit assoir sur des carreaux, les jambes croisées. Le Gouverneur s'assit avec eux, & l'on servit une grande quantité de différentes viandes, que l'appétit leur fit trouver excellentes. On avoit mis, sur la nappe, plusieurs vases de porcelaine, pleins de limonade, où ceux qui vouloient boire avoient la liberté de puiser avec des cuillières de bois, qui tenoient environ la mesure d'un petit verre. On donnoit aussi du vin à ceux qui en demandoient; mais on n'en exposa point sur la table; & le Gouverneur, comme les autres Mahométans, affectèrent de n'en pas boire, par respect pour leur loi (s). Lorsqu'on eut desservi les viandes, on apporta toutes sortes de fruits & de confitures, avec une profusion extraordinaire. Après le festin, les danses recommencèrent, & furent poussées fort avant dans la nuit. Ensuite le Gouverneur fit reconduire les Convives par ses gardes, au son des memes instrumens qui les avoient amenés. Le lendemain, ils l'envoyèrent prier de venir dîner dans leur Vaisseau. Il y vint avec une suite nombreuse. On le reçut au bruit du canon, & ses politesses lui furent rendues avec usure. Cependant il trouva l'art d'encherir sur celles des François, par quantité de presens qu'il fit distribuer à tous ceux qui avoient soupé chez lui; mais lorsqu'il parut prêt à se retirer, le Capitaine du Vaisseau lui en fit aussi de fort riches, au nom de la Compagnie, sans oublier aucun Officier de sa suite (p).

DELLON.
1670.

Festin des
François.

DELLON fait observer que le Royaume de Visapour n'est pas d'une grande étendue: ce qui n'empêche pas que le Pays étant très-riche, le Roi, quoique tributaire du Grand-Mogol, ne soit un des plus puissans Princes de l'Inde. Il fait profession du Mahométisme; mais une partie de ses Sujets est encore attachée à l'Idolâtrie (q).

Etat du
Royaume de
Visapour.

LES François partirent de Mirzeou le 19 de Janvier; & le matin du 22, ils mouillèrent devant la Rivière de Balliepatan, où le Vaisseau la Force étoit arrivé depuis trois jours. Le poivre qu'ils devoient prendre pour la France étant préparé depuis long-tems, leur charge fut bien-tôt achevée. Balliepatan est un gros Bourg du Royaume de Cananor, situé sur la Côte de Malabar (r), & peuplé de riches Mahométans qui doivent leur fortune au Commerce. Il borde la Rivière, à une bonne lieue de l'embouchure. On découvre, à peu de distance, le Palais où le Roi de Cananor fait sa résidence ordinaire, & plusieurs belles Pagodes dont il est environné.

Voyage à
Balliepatan,
& sa descrip-
tion.

LA Maison que le Prince Oniri, Gouverneur du Royaume, avoit d'abord assignée aux François pour leur Commerce, ne suffisoit pas pour les loger commodément. D'ailleurs son éloignement de la Mer rendoit le transport des marchandises fort difficile. Aussi-tôt que les deux Vaisseaux François eurent mis à la voile, Dellon demanda instamment un lieu plus commode; & ses sollicitations lui firent obtenir cette faveur. Le Prince

Etablis-
sement Fran-
çois à Tilce-
ry, près de
Cananor.

(s) Ceci n'est qu'un correctif de la suppo-
sition précédente, & l'Auteur n'en parle pas.
R. d. E.

(p) Pag. 171.

(q) Ibidem.

(r) A onze degrés de latitude du Nord.

DELLON.
1670.

se rendit lui-même, avec quelques François, dans une Terre de son appanage, qui se nomme *Talichere*, située sur le bord de la Mer, à quatre lieues au Midi de Ballieparan, & trois lieues de Cananor. Ce lieu leur paroissant plus convenable, ils l'achetèrent pour la Compagnie; & dans leurs mains, il prit le nom de *Tilcery* (1).

Observations sur le
Pays.

CANANOR, principale Place du Royaume qui en tire son nom, est accompagnée d'un Port assez commode pendant l'été, mais où les Vaisseaux ne font pas en sûreté pendant l'hiver. C'est un des premiers lieux où les Portugais s'arrêtèrent, après avoir découvert les Indes. A peine furent-ils arrivés, qu'ils y élevèrent une Tour, avec des pierres qu'ils avoient apportées de Portugal. Elle subsiste encore. Ils prirent soin de l'environner d'une forte muraille, sur laquelle ils placèrent plus de cent pièces de canon; & cette Forteresse les rendit redoutables à tous les Pays voisins, où l'artillerie n'étoit pas encore en usage. Ils bâtirent ensuite, près de leur Tour, une assez grande Ville, qu'ils conservèrent long-tems: mais les Indiens, fatigués de leur tyrannie, appellèrent enfin les Hollandois à leur secours; & ces nouveaux Maîtres rasèrent les fortifications de Cananor, pour s'en éparpiller la garde. Cependant les Habitans du Pays ont tiré peu d'avantage de ce changement. Ils sont plus durement traités par les Hollandois qu'ils ne l'avoient jamais été par les Portugais; & si l'on en croit l'Auteur, ils rappelleroient volontiers leurs anciens Tyrans (2).

A demie lieue du Fort de Cananor, en tirant vers le Midi, on trouve un gros Bourg, peuplé de Mahométans, & gouverné, sous l'autorité du Roi, par un Seigneur de la même secte. Il se nommoit *Al-y-Raja*. Ses vertus le faisoient aimer des siens & respecter de ses voisins. Il étoit riche, & Souverain même de quelques-unes des Isles Maldives. Ce Bourg avoit plusieurs Marchands, chez lesquels on trouvoit abondamment ce que les Indes produisent de plus riche & de curieux.

DANS tout le Royaume de Cananor, comme dans tous les autres Etats du Malabar, on ne voit pas de grands chemins qui conduisent d'une Ville à l'autre: ce ne sont que des sentiers, ou des chemins fort étroits, parce qu'on n'y connoît pas d'autres voitures que des chevaux, des éléphants, & des palanquins. Le Pays produit une extrême abondance de cette espèce de cannes, que les Indiens nomment *Bambous*. Lorsqu'elles sont encore tendres, on choisit les meilleures, pour les couper par tranches, de l'épaisseur d'un écu, qui se consistent au vinaigre, & dont on fait une sorte de salade que les Orientaux nomment *Achar*, par excellence. Ils donnent le même nom à tous les fruits ou les légumes qui sont confits au vinaigre: mais on y joint leur nom propre, comme Achar de poivre, Achar de gingembre, d'ail, de choux, &c; au-lieu que le bambou est distingué absolument par celui d'Achar. Ces cannes, lorsqu'on les laisse croître, deviennent aussi grosses que la cuisse humaine, & longues de vingt à trente pieds. Elles servent à divers usages, mais particulièrement à porter les palanquins. Dans leur jeunesse, on leur fait prendre toutes sortes de plis & de figures. Celles qu'on réunit à courber en forme d'arc, de manière que les deux bouts

de-

(1) Pag. 300.

(2) Pag. 301. C'est ce qu'on ne croira jamais. R. d. E.



J. S. P. & Co. 1888



demeurent parfaitement égaux, sont recherchées pour les palanquins des Seigneurs, & se vendent jusqu'à deux cens écus (v).

A la distance d'une lieue, au Midi de Cananor, on rencontre un Village qui se nomme *Carla*, & qui n'est habité que par des Tisserands. Il s'y fabrique de très-belles toiles, qui portent le nom du lieu. Une lieue plus loin, on arrive au Bourg de *Tremepatan* (x), où le Mahométisme est la seule Religion reconnue. La plupart des Habitans s'y enrichissent par le Commerce. Affectés près de ce Bourg, on découvre, sur une colline, un Château du Roi de Cananor, où ce Prince s'est fait une habitude de passer une partie de l'année. Une assez belle Rivière, qui arrose les murs de *Tremepatan*, va se jeter dans la Mer un quart de lieue plus loin. On y fait entrer des Barques, ou de petits Navires dont le port ne soit pas au-dessus de deux cens tonneaux; avec la précaution néanmoins de prendre des Pilotes du Pays, parcequ'à l'embouchure, & même assez loin dans la Mer, il se trouve des rochers à fleur d'eau, qui en rendent l'approche & l'entrée fort dangereuses.

A l'extrémité de ces rochers, s'élève une petite Île, qui n'est peuplée que de gibier. Elle est d'un secours extrême pour les petits Bâtimens, qui étant surpris en Mer par l'orage, viennent chercher un abri entre l'Île & la Terre. L'unique disgrâce qu'ils aient à redouter, est la rencontre des Corsaires, qui s'en font une retraite, & qui montent sur les lieux les plus élevés, pour découvrir les Barques sans en être aperçus (y).

Le Prince Onitri s'étant rendu par terre à *Tilcery*, avec deux Commis de la Compagnie de France, qu'il alloit mettre en possession de cette Terre & de ses dépendances, Dellon partit le lendemain pour le suivre par Mer, après avoir fait embarquer, dans plusieurs Barques, les meubles & les marchandises que les François avoient à *Balliepatan*. Il avoit pris quelques Indiens pour lui servir d'escorte. Cependant un Pare Corsaire, qu'il eut le bonheur de reconnoître, vers l'Île de *Tremepatan*, ne lui laissa pas d'autre ressource que de faire entrer toutes ses Barques dans un assez grand ruisseau, qui tombe dans la Mer à peu de distance de la Rivière, & d'y laisser la meilleure partie de son escorte, tandis qu'il continua son chemin par terre. Il trouva heureusement à *Tilcery*, un Vaisseau François, nommé la *Ville de Marseille*, qui arrivoit de *Surate*, pour charger du poivre. On arma promptement une Chaloupe. Vingt hommes qu'on y mit, avec quatre pierriers, firent prendre la fuite aux Corsaires & dégagèrent les Barques (z).

La Terre de *Tilcery* (a) consistoit en deux grands enclos; l'un proche de la Mer, un peu élevé, & ceint d'une sorte de fossé. Il contenoit environ quatre cens cocotiers, avec une maison assez commode, quoique bâtie de bois & de terre. L'autre enclos étoit plus bas, plus grand & plus éloigné de la Mer. Outre les cocotiers, qui étoient en fort grand

DELLON.
1670.

Diverses
Places, voisines
de Cananor.

Île de Tremepatan.

Les François de Balliepatan se transportent à Tilcery.

Description
de ce Lieu.

(v) Pag. 303 & précédentes.

(x) Dans le Pays, ce Bourg porte le nom de *Talmarte*. R. d. E.

(y) Pag. 305.

(z) *Ibidem*.

(a) A onze degrés & demi de latitude du Nord.

nom-

DELLON.
1670.

Ouvrage
des François,
& jalousie de
leurs voisins.

Alliance
qu'ils font
avec le Sa-
morin,

Voyage de
Sirinpatan,
ou Padonute.

nombre, on y voyoit plusieurs arbres fruitiers de différentes espèces. A demi quart de lieu de la maison, un Bourg de Mahométans présentoit une Mosquée assez mal construite. Du côté de la Mer, on trouvoit deux gros Villages de Pecheurs; & ces trois Habitations étoient de la dépendance du nouveau Comptoir. Aux environs, le Pays offroit plusieurs autres belles Terres, qui appartenoient à de riches Seigneurs. Le Prince, en vendant Tilcery aux François, leur en avoit cédé la propriété, avec le droit d'y bâtir; mais s'étant réservé le Domaine Seigneural, il passa quelque-tems dans une autre Terre, qui n'en étoit pas éloignée. Après son départ, ils firent travailler avec tant de diligence, que dans l'espace de peu de mois, ils se trouvèrent établis dans une fort grande maison, avec des magasins capables de contenir toutes leurs marchandises. Ils l'environnèrent d'un profond fossé & de quelques bastions, pour se mettre à couvert, non-seulement des Pirates, qui ne cessoient pas de les menacer, mais de leurs voisins mêmes, que la jalousie avoit déjà soulevés contre eux. Malgré ces précautions, ils furent obligés d'avoir recours à la protection du Prince Onitri, qui leur envoya un de ses principaux Officiers, avec une garde de cent cinquante hommes. Ce fut alors qu'ils s'applaudirent beaucoup de lui avoir laissé, dans la vente, un droit, qui l'obligeoit naturellement à les défendre. Ce Prince, confondant leurs intérêts avec les siens, revint lui-même au Comptoir. Il se déclara hautement leur Protecteur. Il fit châtier sévèrement quelques mutins qui avoient fait éclater leurs menaces, & sa fermeté dissipa tous les troubles (b).

D'un autre côté le Samorin, mécontent des Hollandois, & se promettant de la France des secours qu'il n'espéroit plus du Portugal, envoya secrètement des Députés à Tilcery, pour faire des propositions fort avantageuses aux François. *Flacour & Coche*, principaux Commis du Comptoir, partirent ensemble pour Calcut & firent un traité, avec ce Prince, par lequel il cédoit à la Compagnie la Souveraineté d'un lieu nommé *Alicote* (c), avec toutes ses dépendances & le pouvoir d'y construire un Fort. Quelques Bâtimens François qui vinrent prendre, dans le même-tems, du poivre à Tilcery, & qui laissèrent au Comptoir des armes & des munitions, achevèrent d'y établir la sûreté.

CARON, Directeur Général, y passa bien-tôt avec trois Vaisseaux, dans sa route pour Bantam, où il se proposoit de former un nouvel Etablissement. Il laissa ordre à *Flacour*, qui étoit revenu de la Cour du Samorin, d'en aller commencer un autre dans un lieu que les Portugais ont nommé *Sirinpatan*, quoique dans le Pays il porte le nom de *Padonute*. On se disposa aussitôt pour ce Voyage. L'hyver étoit commencé; car on appelle hyver, aux Indes, la saison des pluies, qui est le tems néanmoins où le Soleil est le moins

(b) Pag. 312 & précédentes.

(c) Cette Place n'est pas éloignée de Cochin. C'est une Forteresse, & le Pays qui en dépend est fort étendu. Il y passe une Rivière, où des Vaisseaux de trois ou quatre cens tonneaux peuvent entrer facilement, ce qui rend ce lieu fort propre au Commerce.

Pag. 315. On a vu dans le Journal de la Haye, qu'en passant sur la Côte du Samorin, avec une Escadre Française, il fit un nouveau traité avec ce Prince, par lequel cette donation fut confirmée. Les François prirent alors possession d'Alicote. Voyez Tom. XI.

moins éloigné. Flacour sentit toutes les difficultés de l'entreprise. Mais craignant l'indignation du Directeur Général, qui s'étoit fait redouter par sa sévérité, il n'eut aucun égard aux dangers de l'inondation. Toutes les marchandises furent emballées. En vain Dellon représenta vivement de quelle importance il étoit d'attendre la fin des pluies, qui devoit arriver au mois d'Octobre. Il ne put faire changer de résolution à Flacour, avec lequel néanmoins il ne pouvoit se dispenser de partir. A la vérité, Sirinpatan n'étoit éloigné que de trente lieues (d).

DELLON.
1670.

ILs se mirent en chemin, le 16 de Juin 1671, sans autres habits que des chemises, des caleçons de toile, & des sandales aux pieds. Chacun portoit aussi son parapluie de feuilles de palmier, & un bâton, pour s'appuyer, dans des chemins si glissans qu'ils étoient sans cesse en danger de tomber. Dès le premier jour, ils trouvèrent toute la Campagne inondée. Ils suivoient leurs guides pas à pas, dans l'eau jusqu'à la ceinture. Après avoir fait deux lieues fort pénibles, ils arrivèrent le soir, également las & mouillés, dans un petit Bourg, où ils firent un mauvais repas, qui ne fut pas suivi d'une meilleure nuit. Ils en partirent de grand matin, dans l'espérance de profiter d'un intervalle de beau tems: mais il dura peu. La pluie recommença presque aussitôt, & les chemins se trouvèrent plus gâtés que le jour précédent. Ils étoient obligés de tenir continuellement leurs parapluies, & ne pouvant s'appuyer sur leurs bâtons, ils tomboient souvent dans l'eau. Ces chutes les fatiguoient beaucoup. Cependant elles étoient encore moins incommodes que les sangsues, qui s'attachoient à leurs jambes & à leurs cuisses; il falloit les en arracher à tous momens, & leur sang couloit en abondance. Cette nouvelle peine les affoiblit jusqu'à les contraindre de finir leur journée à midi, sans avoir fait plus de deux lieues. Ils se logèrent dans la maison d'un Mahométan, d'où ils se rendirent après midi chez un puissant *Naber* (e), Seigneur du Bourg. Quoiqu'ils eussent pris des Passeports du Prince Onitri, ils avoient besoin de protection dans les lieux de leur passage, & quelques petits présens la leur faisoient obtenir.

1671.
Punes &
dangers du
chemin.

L'Auteur
en est rebuté.

Le lendemain ils trouvèrent les chemins beaucoup moins difficiles. Mais, par le plus fâcheux contre-tems, leurs guides se trompèrent. Après une marche de quatre heures, ils se trouvèrent précisément dans le même lieu d'où ils étoient partis le matin. La colère n'étant d'aucun secours, il fallut recommencer la même route, & se fier à ceux qui les avoient égarés. Cependant la pluie tomboit avec plus de violence que jamais. On pailloit, à la vérité, par des lieux secs, mais pierreux, & sans cesse entre-coupés de plusieurs torrens très-profonds & très-rapides, qu'il falloit traverser sur des arbres & sur des planches, au risque continuel de tomber dans l'eau & de s'y noyer. Un Indien y périt, sans qu'il fût possible de le secourir, ni de sauver même le paquet dont il étoit chargé. On fit néanmoins du chemin, au travers de ces dangers, & l'on arriva dans un assez gros Bourg, situé sur le bord d'une Rivière, qui descend à *Cogniali*. La civilité des Habitans, & l'abondance des vivres déterminèrent les François à s'y arrêter

un

(d) Pag. 320.
XIII. Part.

(e) Ou *Nabre*. C'est le nom qu'on donne à la Noblesse du Pays.
B

DELLON.
1671.

un jour : mais avec quel étonnement apprirent-ils que toutes les peines qu'ils avoient effuyées, n'approchoient pas de ce qui leur restoit à souffrir jusqu'à Sirinpatan ? Dellon avoit qu'il fut effrayé de la peinture qu'on leur fit des chemins. Il renouvella ses efforts, pour engager Flacour à remettre leur Voyage à la fin de la saison. Le trouvant inflexible, & n'ayant pas les mêmes raisons de s'obstiner dans une entreprise à laquelle il n'étoit obligé par aucun engagement, il prit le parti de retourner à Tilcerry (f).

Il quitte
ses Compagnons pour
retourner à
Tilcerry.

APRÈS avoir témoigné son regret à Flacour, il se mit dans un Canot, avec deux hommes seulement, pour descendre la Rivière de Cogniali jusqu'à la Mer. Sa navigation fut d'abord assez tranquille. Son dessein étoit d'aller passer la nuit au Bourg de *Bargara*, chez un riche Mahométan qui en étoit le Seigneur (g), avec lequel il avoit même quelques affaires à régler. Il arriva fort heureusement à la vûe de *Cota*, un des plus gros Bourgs de toute la Côte, plus connu par le nom de Cogniali, son Seigneur, sujet du Samorin & le plus redoutable Corsaire du Malabar (h). Les loix du Pays ne permettant point à ces Brigands d'exercer leurs pillages sur la terre, il se flattoit d'être bien-tôt en sûreté à *Bargara*, qui n'est pas fort éloigné de Cogniali ; lorsqu'il apperçut, dans une Barque, quelques hommes armés qui s'avançoient vers son Canot à force de rames. Les Corsaires, qui l'avoient découvert au passage, avoient pris la résolution de l'enlever. Comme il étoit instruit des usages, il se hâta d'aborder à la rive, dans la confiance de s'y trouver hors d'insulte. A peine y fut-il descendu, que les deux Indiens, qui le conduisoient, prirent la fuite dans son Canot. Ceux qui le poursuivoient, l'ayant trouvé seul à terre, lui appuyèrent une lance sur l'estomac, avec menace de l'en percer s'il n'entroit aussi-tôt dans leur Barque. Il reconnut trop tard l'imprudence qu'il avoit eue, de ne pas se faire accompagner par quelques Naliers, ou de n'avoir pas pris du moins des armes à feu. La force l'obligeant de céder, il se vit exposé à la violence de deux Brigands, qui ne cessèrent pas de l'insulter jusqu'à l'entrée de Cogniali. Ils affectèrent même de lui faire traverser tout le Bourg, ou les Habitans fortoient de leurs maisons pour voir passer le premier François qu'ils y eussent vû dans l'esclavage (i).

Il est pris
par des Cor
saires de Co
gniali.

Comment
il évite l'es
clavage.

DELLON fut conduit chez le Seigneur, qui s'attendoit à tirer de lui une somme considérable. Mais ~~ne lui ayant~~ trouvé que quelques ducats, ~~il lui fit~~ diverses questions sur le Voyage que les François avoient entrepris à Sirinpatan. Il lui demanda particulièrement si Flacour avoit emporté de grosses sommes, & s'il devoit passer par Cogniali à son retour. Ensuite il se fit apporter des fers, pour les lui mettre aux pieds. Cependant il se contenta de les poser près de lui ; en attendant qu'il eût décidé de sa destinée. Enfin, quelques réflexions qu'il fit, sur l'alliance que le Samorin venoit de former avec la France, lui firent craindre de s'attirer l'indignation de ce Prince. Le Corsaire s'approcha de lui. Les fers disparurent. On lui fit des civilités & des excuses, auxquelles il s'étoit moins attendu qu'aux

(f) Ibidem.

(g) Il se nommoit *Couteau-Marcail*.

(h) On l'a vû paroltre dans plusieurs autres Relations.

(i) Pag. 330 & précédentes

qu'aux horreurs d'une longue prison. On le pressa même de passer la nuit dans le Bourg. Mais l'impatience de se voir en liberté, joint à la crainte de quelque changement dans une si favorable disposition, lui fit demander instamment d'être renvoyé le même soir à Bargara. Pendant qu'on lui préparoit une Barque, Cogniali lui présenta quelques confitures sèches, qu'il ne put se dispenser de recevoir, mais qu'il prit le parti de mettre dans sa poche, de peur qu'elles ne fussent empoisonnées. L'usage du poison, quoique moins commun chez les Malabares que dans les autres Contrées de l'Orient, ne laisse pas d'y être connu; & Dellon croit que sur cet article on n'y sauroit apporter trop de circonspection (k). Son argent lui fut rendu. Ensuite, apprenant que la Chaloupe étoit prête, il ne perdit pas un moment pour s'y rendre, avec quatre hommes armés qui l'accompagnèrent jusqu'à Bargara.

Il retrouva, dans ce Bourg, son Canot & ses hardes. Les deux Indiens, qui l'avoient abandonné aux Corsaires, lui donnèrent pour excuse, que n'ayant pas douté qu'il ne fût renvoyé de Cogniali avec une escorte, ils avoient voulu prendre les devants. Mais sa joye lui fit oublier leur infidélité, en apprenant qu'il étoit arrivé depuis deux heures un autre François dans le Bourg. C'étoit de la *Serine*, un des Commis du Comptoir de Tilcery, qui revenoit de Calcut & de Tanor, où il étoit allé acheter du poivre pour les magasins de la Compagnie. Ils passèrent agréablement la nuit ensemble, & le lendemain ils arrivèrent au Comptoir avant midi.

LA *Serine* devant retourner dans les deux Villes (l), d'où il étoit revenu, pour y faire emballer le poivre qu'il y avoit acheté, Dellon se fit un amusement de l'accompagner. Ils prirent leur route sur le bord de la Mer. Après avoir fait une lieue, ils arrivèrent à *Meali*, double Village, dont l'un est habité par des Malabares & l'autre par des Mahométans. Une petite Rivière, qui passe par ces deux Habitations, reçoit les Bâtimens médiocres. Ce Canton est un des plus agréables & des plus fertiles du Pays. C'est à deux lieues de Meali qu'est situé le Bourg de Bargara. Il n'y passe point d'autre Rivière qu'un petit bras de celle de Cogniali; mais la Mer y forme une très-belle Anse, qui sert de retraite aux Pares, pendant l'été. Aussi-tôt que l'hiver est venu, les Marchands & les Pirates sont obligés d'y laisser à sec les Bâtimens qui ne sont point en Voyage. On les couvre de feuilles de palmier, jusqu'à la fin des pluies. C'est à Bargara que le Royaume de Cananor finit du côté du Sud. Quoique ce grand Bourg ne soit habité que par des Mahométans, dont Couteas-Marcil étoit le Seigneur, les environs n'en dépendent pas moins d'un riche & puissant Naher (m), qui reçoit la dime de toutes les prises des Pirates, & des droits de Douane pour toutes les marchandises qui entrent dans le Bourg, ou qui en sortent.

A très-peu de distance de Bargara, on passa la Rivière, au-delà de laquelle

DELLON.
1671.

Il craint
d'être empoi-
sonné.

Voyage de
Tanor & de
Calcut.

(k) Pag. 333.

(l) L'Auteur rapporte ensuite quel fut le succès du Voyage de Flacour & de son nouvel Etablissement. Voyez ci-dessous,

(m) Il paroît que Couteas-Marcil étoit ce Naher même : du moins l'Auteur ne fait point cette différence. R. d. E.

DELLON.
1671.

quelle on trouve le Bourg de Cogniali, ou de Cota, que les avantages de sa situation rendent une des plus fortes Places du Malabar. C'est une Peninsule, dont l'accès est fort difficile, du côté même qui tient à la terre, à cause de la prodigieuse quantité de limon ou de vase, que la Mer y apporte dans les grandes marées. La Rivière, qui baigne ce Bourg, est large & profonde. Elle donne entrée, jusqu'à la Place, aux Navires qui ne font pas au-dessus de trois cens tonneaux. Mais on a fait observer que l'embouchure est couverte par une petite île qui n'est pas moins utile aux Corsaires que nuisible aux Marchands (n).

Forces de
Cogniali,
Seigneur de
Cota.

Histoire de
son grand
oncle.

DELLON a déjà peint le Seigneur de Cota comme le plus fameux Corsaire du Pays. Le nombre de ses Galères monte jusqu'à douze, armées chacune de cinq à six cens hommes; sans compter plusieurs petites Galio-tes qui vont aussi en course, & quelques Vaisseaux qu'il envoie pour le Commerce dans les Royaumes voisins. A son exemple, ses Sujets sont tout à la fois Marchands & Pirates: ce qui les rend presque tous riches, & fiers jusqu'à l'insolence. Son grand oncle, s'étant révolté contre le Samorin, mit ce Prince dans la nécessité d'implorer le secours des Portugais pour le faire rentrer dans la soumission. Le Viceroi des Indes envoya aussi-tôt une puissante Flotte, qui attaqua les Corsaires du côté de la Mer, tandis que l'Armée du Samorin les tenoit assiégés par Terre. Mais il arriva des contre-tems, qui firent périr la meilleure partie des Troupes alliées. Les Corsaires, devenus plus insolens, commirent une infinité d'excès dans les terres de Calcut, & se vangèrent, par une mort cruelle, de tous les Portugais qui étoient tombés entre leurs mains. Cependant la belle saison ayant succédé aux pluies, le Samorin & le Viceroi les attaquèrent avec de nouvelles forces. Le Siège de Cota fut recommencé par Mer & par Terre, & pressé si vivement, que dans l'espace d'un mois elle fut emportée d'assaut. Tous les Habitans furent passés au fil de l'épée (o), & leur Chef tomba vivant au pouvoir des Vainqueurs. Il fut conduit à Goa, où son châtimement, pour tant de cruautés qu'il avoit exercées contre les Chrétiens, fut d'être livré, les mains liées derrière le dos, aux enfans de la Ville, qui l'assommèrent à coups de pierres. La Forteresse de Cota passoit autrefois, parmi les Indiens, pour une Place imprenable. Mais les Samorins n'ayant jamais voulu permettre qu'elle fût rétablie, il n'en reste aujourd'hui que les ruines (p).

Etat pré-
sent de Cal-
cut.

DELLON jusqu'à Calcut, on compte sept lieues; & cet espace n'offre que trois ou quatre Villages, qui méritent peu d'attention. Ce Royaume, autrefois si petit, que, suivant l'expression de l'Auteur, on entendoit de toutes les frontières, le chant des coqs qui étoient nourris dans le Palais du Souverain, est aujourd'hui le plus grand du Malabar. Sa Capitale est située à onze lieues de Tilcery. C'étoit dans cette Ville que se faisoit anciennement presque tout le Commerce. Les Portugais y furent bien reçus dans leurs premiers Voyages. Ils obtinrent du Samorin la permission de

(n) Pag. 338 & précédentes.

(o) L'Auteur ne le dit pas, & l'on vient de voir que Cogniali, avoit succédé aux

brigandages & à l'autorité de son oncle, après s'être soumis au Roi. R. d. E.

(p) Pag. 340.

s'établir dans ses Etats, avec tous les privilèges qui pouvoient affermir leur situation. Mais ayant bien-tôt poussé l'ingratitude jusqu'à l'insulter, il les chassa de tous les lieux de sa dépendance, sans leur avoir jamais permis de s'y rétablir. L'air de Calcut est fort sain, & le terroir si fertile, qu'il produit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie. La Terre, un peu plus basse que la Mer, est sujette à de fréquentes inondations. Il ne se passe point d'année où l'eau ne couvre quelque petite portion de l'Etat du Samorin, dont elle demeure en possession; & ce dommage devient si sensible, que l'ancienne Forteresse des Portugais, qui étoit autrefois assez loin du rivage, est aujourd'hui presque ensevelie à deux bonnes lieues dans la Mer. On n'en apperçoit plus que le sommet des tours, & les Barques passent facilement entre ces ruines & la terre (q).

LES vents de Sud-Ouest, qui soufflent avec violence & presque sans interruption sur la Côte de Malabar, depuis le mois de Mai jusqu'à la fin de Septembre, ne contribuent pas peu au progrès que la Mer fait chaque année, sur-tout durant l'hyver. Dellon, pendant son séjour à Calcut, vit submerger la Maison des Anglois, qui n'étoit bâtie que depuis vingt ans & dans un lieu assez éloigné du rivage. Ces inondations annuelles ont ruiné plusieurs fois la Ville même, & mettent les Habitans dans la nécessité de la rebâtir plus loin, à mesure que l'eau s'avance. On ne peut douter que ce ne soit la principale raison qui en a banni, comme insensiblement, les Négocians & le Commerce. Cependant on y voit encore un très-grand marché, composé de plusieurs rues assez régulières, & peuplé de riches Mahométans. Un gros Village de *Mancoous* ou de Pêcheurs, & plusieurs autres Habitations qui touchent à la Place, lui donnent toujours l'apparence d'une grande Ville. Elle étoit anciennement la demeure ordinaire du Samorin. Mais les ravages de la Mer l'ayant dégouté de ce séjour, il y laisse un Gouverneur qui est logé dans l'ancien Palais. Ce poste, qui est un des plus importants de l'Etat, enrichit ceux qui l'occupent. Il est honoré du titre de *Rajador*, qui signifie *Viceroi*. Dellon vit, dans la Cour du Palais de Calcut, une grosse cloche & plusieurs pièces de canon de fonte, qui ont été tirées de l'ancienne Forteresse des Portugais (r).

LE sable de ce rivage est mêlé, dans plusieurs endroits, de petites parties d'or très-fin. Comme il n'est défendu à personne de les chercher, un grand nombre d'Habitans ne subsistent que de ce travail. La plupart emportent le sable chez eux, en payant un droit au Rajador pour une certaine quantité de paniers. L'Auteur vit des morceaux de *goudon*, qui valoient environ quinze sous; quoique leur valeur ordinaire soit de quatre ou cinq (s).

LES Européens se rendent des civilités mutuelles dans ces Régions éloignées. La Serine & Dellon ne firent pas difficulté d'accepter, à Calcut, un logement chez les Anglois. Ils y furent retenus plus long-tems qu'ils ne se l'étoient proposé, par la crainte de quelques Pirates, qui paroissent disposés à les attaquer au passage. Mais ils s'armèrent enfin de résolution;

DELLON.
1671.

L'Auteur
passe à la vûe
des Corsaires.

(q) Pag. 343.

(r) Pag. 345.

(s) Pag. 346.

DELLON.
1671.

Description
de Tanor.

solution; & passant, le mousqueton en main, entre ces Brigands & la Côte, avec une escorte de quelques Nahers, ils ne furent menacés que par quelques mouvemens, qui ne les empêchèrent point d'arriver le soir à Tanor.

CETTE Capitale du petit Royaume, qui porte le même nom, n'est éloignée que de cinq lieues au Midi de Calecut. Tout l'Etat de Tanor est enclavé dans les terres du Samorin, dont il ne laisse pas d'être indépendant. La Mer y forme une Anse, où les Vaisseaux ne peuvent mouiller sans péril que pendant l'été. Ce qu'on nomme la Ville est un composé de plusieurs Villages de Mancouas, d'un fort grand marché, qui est peuplé de riches Mahométans, & d'un gros Village uniquement rempli de Chrétiens, auxquels le Roi permet l'exercice public de leur Religion. Ils ont une petite Eglise assez propre, devant laquelle on a souffert qu'ils aient élevé une Croix. Le Roi fait sa résidence ordinaire dans un Château plus éloigné de la Mer (1). Il laisse, à Tanor, un Gouverneur dont l'autorité ne s'étend point sur les Chrétiens; par une faveur spéciale, qui réserve le droit de leur administrer la Justice, au Directeur de leur Eglise. Les Jésuites de Goa, qui sont depuis long-tems en possession de cette espèce de Souveraineté, la font exercer par des sages Missionnaires, entre lesquels Dellon nomme, avec éloge, le Père Mathias Fernandez, homme Apostolique, qui écrivoit & parloit beaucoup mieux la langue Malabare que les plus habiles Prêtres de la Nation.

QUOIQUE dans toutes ses dimensions le Royaume de Tanor n'ait pas plus de dix lieues d'étendue, le Roi n'est tributaire d'aucune autre Puissance. Il a conservé une étroite liaison avec les Portugais, depuis qu'ils sont établis dans les Indes, comme ils n'ont rien négligé pour l'entretien de son amitié. Au contraire, il a toujours fait profession de haine pour les Hollandois; & Dellon ne dissimule pas que la guerre paroissant inévitable entre la France & la Hollande, c'étoit cette raison qui faisoit rechercher l'alliance de ce Prince à la Compagnie. Il ajoute que son terroir est sain & fertile, que la chasse & la pêche y sont abondantes, & qu'on y recueille sur-tout une très-grande quantité de poivre. La nourriture ordinaire des Habitans est le riz, le poisson, & le cocos. Ils ne mangent point de volaille, parce qu'ils aiment mieux la vendre aux Etrangers. Après avoir réglé leurs affaires à Tanor, les deux François retournèrent par terre à Calecut. Une marche de deux lieues les fit rentrer dans les Etats du Samorin, à Chali, gros Bourg de Mahométans, où passe une petite Rivière, qui sert de retraite aux Corsaires plutôt qu'aux Marchands. En arrivant le lendemain à Calecut, ils trouvèrent les Anglois occupés à sauver ce qui restoit d'entier dans leur Maison, que la Mer avoit misérablement renversée (2).

Succès de
l'Etablissement
de Sirinpatan.

FLACOUR, qui avoit eu la confiance d'aller jusqu'à Sirinpatan, revint à Tilcery vers la fin du mois de Novembre. Il avoit employé trente-cinq jours à s'y rendre, c'est-à-dire, à faire un Voyage de trente lieues, dans le danger continu de périr avec toute sa suite. Mais l'heureux succès

de

(1) A une lieue du rivage.

(2) Pag. 350. & suivantes.

de sa négociation lui avoit fait oublier toutes ses peines. Il avoit été bien reçu du Roi & des Grands du Pays. Les marchandises qu'on en pouvoit tirer pour la Compagnie, étoient de très-belles toiles, du bois de sandal, qui s'y trouve en abondance, & d'excellent salpêtre naturel, qui n'a besoin d'aucune préparation. Flacour avoit apporté des échantillons de toutes ces marchandises; sur-tout des toiles, plus belles de la moitié que celles qui étoient du même prix à Surate. Ainsi le Comptoir, dont il avoit jeté les fondemens, fit concevoir de grandes espérances.

MAIS Dellon ignore les suites de ce nouvel Etablissement (x). Il commençoit à s'ennuyer du séjour de Tilcery; & ne voulant pas borner sa curiosité aux opérations d'un Comptoir, il profita de l'occasion d'un Vaisseau François qui faisoit voile à Mirzeou. Son dessein étoit de visiter diverses Places, où ce Bâtiment devoit relâcher sur la route, & de se rendre ensuite à Goa. Il partit le 20 de Janvier 1672; & le 24, il mouilla dans la Rade de Mangalor.

DELLON.
1671.

Voyage à
Mangalor.

1672.

CETTE Ville, qui appartient au Royaume de Canara (y), est la plus importante Place de ce petit Etat. Elle est située à dix-huit lieues au Nord de Balliepatan, sur le bord d'une Rivière où les Vaisseaux d'un port médiocre peuvent entrer dans la saison des pluies, & dans les grandes marées (z). Elle est assez grande, & ses Habitans sont un mélange de Mahométans & d'Idolâtres. Entre la Mer & la Ville, qui n'en est éloignée que d'une demie lieue, on rencontre le Comptoir des Portugais, & l'on découvre sur une hauteur la Forteresse, qui leur appartenoit autrefois, comme celles qu'on voit encore subsister dans tous ces Ports. Mais les Canarins, animés par l'exemple des autres Peuples de l'Inde, & fatigués de la hauteur avec laquelle ils étoient traités par cette Nation, avoient pris occasion de sa dernière guerre, avec les Hollandois, pour la chasser entièrement du Pays. Après la paix, qui se fit ensuite entre le Portugal & la Hollande, les Vicerois de Goa mirent tout en usage pour rentrer dans les Places dont ils avoient été dépouillés. Leurs Flottes répandirent long-tems la terreur sur cette Côte, & forcèrent enfin le Roi de leur remettre les Fortereses de Mangalor & de Barcalor. Mais ils se trouvoient si épuisés par les guerres précédentes, que n'y pouvant mettre des garnisons assez fortes, ils se contentèrent d'y établir des Comptoirs, pour y recevoir, comme auparavant, la moitié des droits sur les marchandises que le Commerce y apporte ou qu'il en fait sortir.

QUOIQUE les Canarins soyent peu éloignés des Malabares, leurs usages sont fort différens, & ressemblent plutôt à ceux des Sujets idolâtres du Mogol, dont ils sont tributaires. Ils sont bazanés. Ils portent les che-
veux

(x) Les mauvais succès de l'expédition de M. de la Haye, empêchèrent les François d'exécuter ce projet. R. d. E.

(y) M. Prevost écrit *Cananer*; mais c'est une faute. R. d. E.

(z) L'Auteur conseille néanmoins de prendre, dans toutes les saisons, des Pilotes du Pays. Sans cette précaution, un

Vaisseau s'expose à toucher sur des bancs de sable, qui sont en assez grand nombre à l'entrée de la Rivière. Il y a aussi, hors de la Barre, une bonne Rade, où l'on peut mouiller sans danger pendant l'été; mais auquel la Rivière est trop basse pour permettre aux Vaisseaux d'y remonter. Pag. 368.

DELLON.
1672.

veux longs, & leur habillement est le même que celui des Gentils de Surate. L'air du Pays est pur & sain. Le terroir est si fertile, que dans une étendue assez bornée, non-seulement il fournit du riz à plusieurs Etats voisins, mais qu'on en transporte aux Ports d'Achem, Bantam, Mocka, Malcate, Balfora, Mozambique, Monbaze, & dans quantité d'autres lieux.

Le Vaisseau François passa le lendemain à la vûe de *Barcelor* (a), où les Portugais reçoivent, comme à Mangalor, la moitié des droits du Commerce. Le jour suivant, il mouilla dans la Rade de Mirzeou. La Flotte de M. de la Haye, composée de treize Vaisseaux de différentes grandeurs, passoit alors à la vûe de cette Côte, pour se rendre dans l'île de Ceylan (b).

Il seroit inutile de suivre Dellon à Goa, & dans quelques autres lieux sur lesquels la curiosité du Lecteur est épuisée. Mais, je ne supprimerai point une aventure dont il se trouve des traces dans d'autres Voyageurs; & que Dellon vérifia par ses propres yeux pendant qu'il étoit à Daman.

Histoire du
faux Comte
de Sarjedo.

UN Portugais, dont la fortune étoit fort dérangée, mais qui avoit beaucoup d'esprit & de hardiesse, ayant eu l'occasion de s'assurer qu'il ressembloit parfaitement au Comte de *Sarjedo*, un des plus grands Seigneurs de Portugal, conçut le dessein d'une fort audacieuse entreprise. Le véritable Comte de *Sarjedo*, qui étoit alors à Lisbonne, étoit fils d'un ancien Viceroy des Indes Orientales, & qui s'y étoit fait aimer par la douceur de son Gouvernement. Il avoit laissé à Goa un fils naturel, qu'il avoit enrichi par ses bienfaits, & qui tenoit un rang distingué parmi les Portugais des Indes. Dellon fait observer qu'en Portugal les enfans naturels des Gentilshommes, ne sont pas moins nobles que les enfans légitimes, & que leur seul désavantage est de n'avoir aucune part à l'héritage, quoiqu'ils puissent recevoir toutes sortes de legs ou de donations.

C'ÉTOIT avec le fils légitime de ce Viceroy que l'Avanturier avoit une parfaite ressemblance. Louis de *Mendoza Furtado* gouvernoit alors les Indes. Mais son terme étant expiré, on attendoit de jour en jour, à Goa, qu'il lui vînt un Successeur de Lisbonne; & le bruit s'étoit déjà répandu que DomPedre, Régent de Portugal, pensoit à nommer pour cet emploi, le jeune Comte de *Sarjedo*, dont le Père l'avoit rempli avec tant de succès & d'approbation. L'Avanturier ~~Passageiro~~, voulant profiter de cette circonstance, ~~partit~~ de Lisbonne, se rendit à Londres, y prit un équipage de peu d'éclat, & s'embarqua avec deux Valets de chambre, qui ne le connoissoient pas, sur un Vaisseau de la Compagnie d'Angleterre, qui avoit ordre d'aborder à Madras. Il étoit convenu de prix avec le Capitaine pour son passage & pour celui de ses gens, & le payement avoit été fait d'avance. Il avoit fait provision des petites commodités qui sont nécessaires sur Mer, & qui servent à gagner l'affection des Matelots, telles que de l'eau-de-vie, du vin d'Espagne & du tabac. Pendant les premiers jours, il garda beaucoup de réserve; & l'air de gravité qu'il affecta dans ses manières & dans son

(a) C'est *Barcelor* ou *Barfaleor*. R. d. F.

(b) Pag. 372. Voyez le Journal de la Haye, au Tome XI.

son langage disposa tout le monde à le croire homme de qualité. Ensuite, il fit entendre aux Anglois, quoique par degrés, & dans des termes ambigus, qu'il étoit le Comte de Sarjedo; mais, en approchant de Madras, il prit ouvertement ce nom; & pour expliquer son déguisement, il ajouta que le Prince Régent de Portugal n'ayant pu équiper une Flotte assez nombreuse pour le conduire aux Indes avec la pompe & la majesté convenable à son rang, lui avoit ordonné de partir incognito; parceque le terme de Mendoza étoit tout-à-fait expiré.

Les Anglois ajoutèrent de nouveaux honneurs à ceux qu'ils lui avoient déjà rendus, & le traitèrent avec les respects & les cérémonies qu'on observe à l'égard des Vicerois. Ils s'applaudissoient du bonheur qu'ils avoient eu de le porter aux Indes; ne doutant point que sa reconnaissance pour les services qu'ils lui avoient rendus ne le disposât, pendant le tems de son Gouvernement, à rendre service à la Compagnie, & particulièrement à ceux qui l'avoient obligé. Mais pour l'exciter encore plus à les favoriser dans l'occasion, à peine fut-il descendu au rivage, que chacun s'empressâ de lui offrir tout l'argent dont il avoit besoin, & c'étoit justement à quoi le faux Comte s'étoit attendu. Il en prit de toutes mains, des Caissiers de la Compagnie & de divers Particuliers, qui s'estimoient trop heureux & trop honorés de la préférence qu'il leur accorçoit, & qui se repaissoient déjà des grandes espérances dont il avoit soin de les flatter. Non-seulement les Anglois lui ouvrirent leurs bourses; mais les Portugais, qui étoient établis à Madras, & ceux qui demeuroient dans les lieux voisins, vinrent en foule auprès de lui pour lui composer une espèce de Cour, sans pouvoir déguiser leur jalousie, de l'honneur que les Anglois avoient eu de le recevoir les premiers. Le Comte reçut ses nouveaux Sujets avec la gravité d'un véritable Souverain, & leur tint un langage qui prévint jusqu'à la naissance des moindres soupçons.

Les Portugais les plus riches lui offrirent aussi de l'argent, & le supplièrent de ne pas épargner leur bourse. A peine vouloient-ils recevoir les billets qu'il avoit la bonté de leur faire. D'autres lui présentèrent des diamans & des bijoux. Il ne refusoit rien: mais il avoit une manière de recevoir, si agréable & si spirituelle, qu'il ne sembloit prendre que pour obliger ceux qui lui faisoient des présens. Il se donna des gardes, avec un grand nombre de domestiques, & son train répondit bien-tôt à la grandeur de son rang. Après s'être arrêté l'espace de quinze jours à Madras, il en partit avec un équipage magnifique & une suite nombreuse, dont l'entretien lui coutoit peu, parceque dans tous les lieux de son passage, il n'y avoit personne qui ne se crût fort honoré de le recevoir. En passant dans les Comptoirs François & Hollandois, il eut soin de ne rien refuser de ce qui lui étoit offert, dans la crainte de les offenser, disoit-il, s'il en uisoit moins civilement avec eux qu'avec les Anglois. Les riches Marchands & les personnes de qualité, Mahométans ou Gentils, suivirent l'exemple des Européens. Chacun cherchoit à mériter les bontés d'un nouveau Viceroi, qui devoit jouir si-tôt du pouvoir de nuire ou d'obliger. Il tiroit d'ailleurs un extrême avantage de l'estime & de l'affection qu'on avoit eue pour le Seigneur dont il s'attribuoit le nom & la qualité. De tous les Vicerois des

DELLON.
1672.

Indes, c'étoit celui qui s'étoit fait le plus aimer. Il parcourut ainsi toute la Côte de Coromandel & celle de Malabar, sans cesser de recevoir de grosses sommes & des présens. Il avoit aussi l'adresse d'acheter les pierreries & les raretés qu'il trouvoit en chemin, remettant à les payer lorsqu'il seroit à Goa.

ENFIN il approcha de cette Capitale de l'Empire Portugais, où le bruit de son arrivée aux Indes, s'étoit répandu depuis long-tems. Il y étoit attendu avec impatience. Mais il se contenta d'y envoyer un de ses principaux domestiques, pour faire quelques civilités de sa part à celui qu'il honoroit du nom de son frère, & qui étoit le fils naturel du vieux Comte de Sarjedo. Ce Seigneur se trouva incommodé lorsqu'il reçut la lettre du faux Comte; & ne pouvant se rendre auprès de lui, il y envoya son Fils aîné, que Dellon avoit vu à Goa, & dont il parle avec éloge. Le Comte lui fit un accueil fort civil, mais en gardant néanmoins toute la fierté que les Portugais observent avec leurs parens naturels. Comme il étoit fort bien instruit des affaires publiques & de celles de la Maison de Sarjedo, il ne laissoit rien échapper qui ne servît à confirmer l'opinion qu'on avoit de lui. Il fit entendre sans affectation à celui qu'il nommoit son Neveu, & à d'autres Seigneurs Portugais, qui étoient venus de Goa pour lui faire leur cour, qu'avant son entrée il étoit indispensablement obligé d'aller jusqu'à Surate, pour y traiter de quelques affaires secrètes avec les Ministres du Grand-Mogol, qui devoient s'y rendre dans la même vûe. Cet artifice lui fit éviter de passer à Goa, dont il n'approcha que de dix lieues. Cependant son cortège & sa bourse grossissoient de jour en jour, parceque la Noblesse des Villes Portugaises, qui se trouvoient proche de son passage, se rendoit sans cesse auprès de lui, & que de tous côtés on lui apportoit des présens que sa civilité ne lui permettoit pas de refuser.

IL s'avança vers Daman, où Dellon étoit depuis quelques mois; mais ce ne fut qu'après avoir fait avertir le Gouverneur, du jour auquel il y devoit arriver. Il avoit ordonné aussi qu'on lui préparât un logement hors de la Ville, par la seule raison qu'il vouloit éviter les cérémonies, ou les remettre à son retour de Surate. On disposa, pour le recevoir, une maison que les Jésuites ont à un quart de lieue de la Ville. Il y alla descendre de son palanquin. Le Gouverneur & toute la Noblesse du Pays s'y étoient ~~transposés pour lui rendre leurs respects,~~ & presque tous les Habitans s'y rassemblèrent pour avoir l'honneur de le saluer. Un Jésuite du Collège de Daman, qui avoit étudié à Coïmbre avec le véritable Comte de Sarjedo, & qui croyoit le connoître parfaitement, ne manqua point de se trouver avec le Père Recteur, pour le recevoir dans la maison qui lui étoit destinée. Il le vit. Il lui parla. Il fut si convaincu que c'étoit le Comte de Sarjedo, qu'il n'en conçut aucun doute. Le lendemain de son arrivée, ce fourbe se trouva un peu incommodé d'une indigestion, qui lui avoit causé quelques douleurs d'entrailles. Il demanda s'il n'y avoit pas de Médecin dans la Ville. On fit appeller Dellon, qui eut à son tour l'honneur de le voir, & de lui rendre ses services. Il parut satisfait de ses remèdes. Cependant Dellon observa que ses airs de grandeur étoient affectés. Il fut mé-

me

me surpris que ce fier Viceroy le reprit en public de quelques termes trop peu respectueux, dont il s'étoit fervi en lui parlant; sans considérer qu'un Étranger ne pouvoit pas savoir toute la délicatesse de la langue Portugaise (c). Mais cette facilité à s'offenser ne l'empêcha point de marquer au Médecin François beaucoup d'estime & de confiance, & de lui faire de magnifiques promesses, qui portèrent ses amis à le féliciter de l'occasion qu'il avoit trouvée d'avancer sa fortune. Le Comte fut guéri en peu de jours, & ne pensa qu'à continuer son Voyage. Cependant il acheta, dans la Ville, quantité de choses précieuses, sans les payer. Il reçut de l'argent de divers Portugais: mais il se dispensa d'en donner à personne, & Dellon ne reçut aucun salaire pour ses soins & ses remèdes. Il partit enfin, avec sa nombreuse suite. Elle fut même grossie du Fils du Gouverneur de Daman, qu'il eut la bonté d'y admettre à la prière de son Père. Avec ce brillant équipage, il se rendit à Surate, où son premier soin fut de convertir tout son argent en pierreries. Ensuite, laissant toute sa suite dans la Ville, il en partit avec un seul homme, sous le prétexte d'une conférence qu'il devoit avoir, à quelques lieues, avec un Ministre secret du Mogol. Mais son Voyage fut beaucoup plus long qu'on ne se l'imaginoit, puisqu'on ne l'a pas revu depuis. Il eut néanmoins l'honnêteté de faire dire, sept ou huit jours après, à tous les honnêtes gens de son cortège, qu'ils pouvoient s'en retourner, parceque ses affaires ne lui permettoient pas de revenir si-tôt (d).

(c) Pag. 474.

(d) Pag. 476 & précédentes. L'Auteur ajoute que le bruit de cette aventure se répandit dans toutes les Indes, & qu'il vit re-

passer, par Daman, toute la Noblesse qui avoit été pendant plusieurs mois honteusement dupée par un adroit imposteur.

Voyages aux Mines de Diamans, de Golkonde, de Visapour & de Bengale.

CE n'étoit pas le poivre de Visapour, comme on l'a fait observer dans la Relation précédente, ni les espérances ordinaires du Commerce, qui avoient donné naissance à l'Etablissement François de Mirzeou. Le célèbre *Tavernier*, qui voyageoit alors dans l'Orient (a), avoit communiqué, aux Directeurs de Surate, ses observations sur les Mines de Diamans qu'il avoit visitées; & la Compagnie Française espéroit de grands avantages d'un Comptoir qui n'en étoit pas éloigné. Ainsi le Voyage de *Tavernier*, aux Mines, doit suivre l'Histoire de cet Etablissement. Mais, il s'est trompé, lorsqu'il s'est cru le premier Européen (b), qui eût visité les Mines de Golkonde.

INTRODUC-
TION.

(a) On a vu, dans la Préface de ce Volume, son caractère & l'usage qu'on doit faire de ses Relations (1).

(b) Il dit hardiment que „ si d'aventure

„ quelque autre en a écrit ou parlé avant
„ lui, ce ne peut avoir été que sur le rap-
„ port qu'il en a fait”. *Ubi infra*. Pag. 291.

(1) Cette Préface, qui est à la tête du Tome XI. de notre Edition, ne dit pas le mot de *Tavernier*; mais il en est parlé dans une Note au commencement de la Relation précédente, A. d. E.

INTRODUC-
TION.

konde. Dès l'an 1622, un Anglois, dont Purchas a publié la Relation dans son Recueil (c), avoit profité du voisinage de Masulipatan, pour se procurer les mêmes lumières. Sa Relation doit précéder par conséquent celle du Voyageur François; d'autant plus que s'expliquant avec assez d'obscurité sur la route & sur le terme, il laisse quelque raison de douter s'il parle effectivement des mêmes lieux & du même travail (d).

(c) Elle se trouve aussi dans celui de Thevenot. R. d. E.

(d) Tavernier pouvoit bien avoir été le premier Européen qui eût visité les Mines de Cotelour & de Raikonda; éloignées l'une & l'autre de plusieurs journées de Golkonde; Car

celle dont parle Methold n'en étoit qu'à deux lieues; mais il ajoute qu'elle fut fermée peu de tems après, & Tavernier même le confirme. Ce dernier dit simplement „ qu'il est „ le premier qui ait ouvert aux Européens „ le chemin de ces Mines”. R. d. E.

§. I.

*Voyage de Guillaume de Methold aux Mines de Diamans.*METHOLD,
1622.Motifs du
Voyage.

METHOLD ayant entendu parler avec admiration d'une Mine de Diamans, dont le Roi de Golkonde s'étoit mis en possession, & qui attireroit tous les Jouailliers des Pays voisins, ne put résister à la curiosité de la visiter. On attribuoit cette découverte au hasard. Un Berger gardant son troupeau, dans un champ écarté, avoit donné du pied contre une pierre, qui lui avoit paru jeter quelque éclat. Il l'avoit ramassée; & l'ayant vendue, pour un peu de riz, à quelqu'un qui n'en connoissoit pas mieux la valeur, elle étoit passée de mains en mains, sans rapporter beaucoup de profit à ses Maîtres, jusqu'à celles d'un Marchand plus éclairé, qui par de longues recherches étoit parvenu enfin à découvrir la Mine. Methold également curieux de voir le lieu d'où l'on tiroit une si riche production de la Nature, & de connoître l'ordre qui s'observoit dans le travail, entreprit ce Voyage avec Socore & Thomason, tous deux employés comme lui au service de la Compagnie Angloise dans le Comptoir de Masulipatan (a).

Route de
Methold.

ILS employèrent quatre jours à traverser un Pays désert, stérile, & rempli de montagnes. Cet espace leur parut d'environ cent huit miles d'Angleterre. Leur premier étonnement fut de trouver les environs de la Mine fort peuplés, non-seulement par la multitude des Ouvriers que le Roi ne cessoit pas d'y envoyer, mais encore par un grand nombre d'Etrangers, que l'avidité du gain attiroit de toutes les Contrées voisines. Les trois Anglois se logèrent dans une Hôtellerie assez commode; & pour suivre l'usage établi, ils rendirent une visite de civilité au Gouverneur, qui étoit un Bramine, nommé Raja-Ravio, établi par le Roi, pour recevoir les droits de la Couronne & pour conserver l'ordre entre quantité de Nations différentes. Cet Officier leur fit voir de fort beaux Diamans, dont le plus précieux étoit de trente carats, & pouvoit se tailler en pointe.

Ses observa-
tions à la
Mine.

LE jour suivant, ils se rendirent à la Mine. Elle n'est qu'à deux lieues de la Ville de Golkonde. Le nombre des Ouvriers ne montoit pas à moins de

(a) Methold étoit Président de ce Comptoir. R. d. E.

de trente mille. Les uns fouilloient la terre, les autres en remplissoient des tonneaux. D'autres puisoient l'eau qui s'amassoit dans les ouvertures. D'autres portoient la terre de la Mine dans un lieu fort uni, sur lequel ils l'étendoient à la hauteur de quatre ou cinq pouces; & la laissant sécher au Soleil, ils la broyoient, le jour suivant, avec des pierres. Ils ramassoient avec soin tous les cailloux qui s'y trouvoient. Ils les cassoient sans aucune précaution. Quelquefois ils y trouvoient des Diamans. Plus souvent ils n'en trouvoient pas. Mais on assura Methold qu'ils connoissoient, à la vûe, les terres qui donnoient le plus d'espérance, & qu'ils les distinguoient même à l'odeur. Il ne put douter du moins qu'ils n'eussent quelque moyen de faire cette distinction, sans rompre les mottes de terre & les cailloux; car dans quelques endroits, ils ne faisoient qu'égratigner un peu la terre; & dans d'autres, ils fouilloient jusqu'à la profondeur de dix ou douze brasses.

La terre de cette Mine est rouge, avec des veines d'une matière qui ressemble beaucoup à la chaux, quelquefois blanches & quelquefois jaunes. Elle est mêlée de cailloux, qui se lèvent attachés plusieurs ensemble. Au lieu d'y faire des allées & des chambres, comme dans les Mines de l'Europe, on creuse droit en bas, & l'on fait comme des puits carrés. L'Auteur ne peut assurer si les Mineurs s'attachent à cette méthode pour suivre le cours de la veine, ou si c'est un simple effet de leur ignorance. Mais ils ont une manière de tirer l'eau des Mines, qui lui parut préférable à toutes nos machines: elle consiste à placer, les uns au-dessus des autres, un grand nombre d'hommes qui se donnent l'eau de main en main. Rien n'est plus prompt que ce travail; & la diligence y est d'autant plus nécessaire, que l'endroit où l'on a travaillé à sec, pendant toute la nuit, se trouveroit le matin presque rempli d'eau.

La Mine étoit affermée à un riche Marchand, nommé *Marcanda*, de la Tribu des Orfèvres (b), qui en payoit annuellement la somme de trois cens mille pagodes; sans compter que le Roi se réservoir tous les Diamans au-dessus de dix carats. Ce Fermier général avoit divisé le terrain en plusieurs portions carrées, qu'il louoit à d'autres Marchands. Les punitions étoient fort rigoureuses pour ceux qui entreprenoient de frauder les droits: mais cette crainte n'empêchoit pas qu'on ne détournât sans cesse quantité de beaux Diamans. Methold en vit deux de cette espèce, qui approchoient chacun de vingt carats, & plusieurs de dix & d'onze. Mais, malgré le périel auquel on s'expose en les montrant, ils se vendent fort cher.

Cette Mine est située au pied d'une grande montagne, assez proche d'une Rivière, qui se nomme *Christna* (c). Le Pays est naturellement stérile, qu'il ne pouvoit passer que pour un désert avant cette découverte. On admiroit avec quelle promptitude il s'étoit peuplé, & l'on y comptoit alors plus de cent mille hommes, Ouvriers ou Marchands. Les vivres y étoient d'autant plus chers qu'on étoit obligé de les y apporter de fort loin; & les maisons assez mal bâ-

Methold.
1622.

Qualités de
la terre.

Combien la
Mine étoit af-
fermée.

Sa situation.

(b) Voyez ci-dessous la Description de Golkonde.

(c) C'est *Krishna*. Mr. d'Anville, dans sa

Carte de 1737, donne le nom de *Christna* à la Rivière de *Coulour*, qui coule au Sud de la première. R. d. E.

METHOLD.
I 622.

bâties, parcequ'on se formoit des logemens proportionnés au peu de séjour qu'on y devoit faire. Peu de tems après, un ordre du Roi fit fermer la Mine & disparoitre tous ses Habitans. On s'imagina que le dessein de ce Prince étoit d'augmenter le prix & la vente des Diamans: mais quelques Indiens mieux instruits, apprirent à Methold que cet ordre étoit venu à l'occasion d'une Ambassade du Mogol, qui demandoit au Roi de Golkonde trois livres pesant de ses plus beaux Diamans. Aussi-tôt que les deux Cours se furent accordées, on recommença le travail; & la Mine étoit presque épuisée, lorsque l'Auteur quitta Masulipatan.

Autres pierres précieuses du même Pays.

Ce Pays produit aussi beaucoup de crystal, & quantité d'autres pierres transparentes qui n'ont pas la même dureté, telles que des grenats, des améthistes, des topazes & des agathes. Il s'y trouve beaucoup de fer & d'acier, qui se transporte en divers endroits des Indes. On vend le fer, sur les lieux, environ trente sous le quintal; & quarante-cinq sous, le quintal d'acier. Mais les prix augmentent du double à Masulipatan, parcequ'il faut employer, pour le transport, des bœufs, qui mettent huit jours entiers à ce Voyage (d). On ne connoît, dans le Pays, aucune Mine d'or,

ni

(d) Methold n'ayant pas fait la description de cette route, j'emprunterai ici celle de Tavernier, qui ne peut trouver de place plus convenable.

De Golkonde à Masulipatan, on compte, dit-il, cent cosses (1), en prenant le droit chemin. Mais quand on veut passer par la Mine de Diamans, qui se nomme *Coulour* en Persan, & *Gani* en langue Indienne, il y a cent douze cosses, & c'est la route que l'Auteur a tenue.

De Golkonde, on fait quatre cosses pour se rendre à *Tenara*, lieu remarquable, où l'on voit quatre fort belles Maisons, accompagnées chacune d'un grand jardin. L'une des quatre, qui est à gauche le long du grand chemin, est incomparablement plus belle que les trois autres. Elles sont bâties de belles pierres de taille & à double étage, avec de grandes galeries, de belles salles & de belles chambres. Devant la face principale est une grande porte. À chacune des trois autres faces, on voit un grand portail, & des deux côtés, une belle plate-forme relevée de terre, d'environ quatre ou cinq pieds, très-bien voutée, où les Voyageurs de qualité prennent leur logement. Au-dessus de chaque portail, il y a une grande balustrade, & une petite chambre qui est pour les Dames. Les personnes de considération, qui ne veulent pas se loger dans les édifices, peuvent faire dresser leurs tentes dans les jardins. Mais on ne peut loger que dans trois de ces maisons. La plus belle & la plus grande

n'est que pour la Reine. On y entre néanmoins dans son absence, & l'on a la liberté de se promener dans les jardins, qui sont ornés de quantité de belles eaux. Le tour de la place offre de petites chambres, destinées pour les pauvres Voyageurs; & tous les jours, vers le soir, on leur fait une aumône de pain, de riz, ou de légumes cuits. Comme les Idolâtres ne mangent rien qui ait été préparé par d'autres, on leur donne de la farine pour faire du pain, & un peu de beurre, dont leur usage est de frotter leur pain, qui est fait en forme de galette.

De *Tenara*, on compte douze cosses à *Jatenagar*; douze de *Jatenagar* à *Patengy*; quatre de *Patengy* à *Pengoul*; douze de *Pengoul* à *Nagelpar*; onze de *Nagelpar* à *Lakabarou*; & onze de *Lakabarou* à *Coulour* ou *Gani*, c'est à-dire, à la Mine.

La plus grande partie du chemin, de *Lakabarou* à *Coulour*, sur-tout en approchant de *Coulour*, est route de roches. En deux ou trois endroits, l'Auteur fut obligé de faire démonter sa voiture; ce qui se fait promptement. Lorsqu'il se rencontre un peu de bonne terre entre ces roches, on y voit des arbres de caïssé, qui est la meilleure & la plus laxative de toutes les Indes. Il passe une grande Rivière le long du Bourg de *Coulour*, qui se rend dans le Golfe de *Bengale* proche de *Masulipatan*.

Douze cosses de *Coulour* à *Kabkaly*. Six de *Kabkaly* à *Beasnar*, où l'on repasse la Rivière de *Coulour*. Quatre de *Beasnar* à

Vijay

(1) On appelle *Cosse* une de nos lieues communes; & *Go*, environ quatre des mêmes lieues.

ni de cuivre. Il se trouve, dans un seul endroit des montagnes, une grande quantité de bezoars, qu'on tire du ventre des chèvres. L'Auteur parle avec admiration de la multitude de ces animaux qu'on ne cesse pas de tuer, pour chercher ces précieuses pierres dans leurs entrailles. Quelques-unes en donnent trois ou quatre, les unes longues, d'autres rondes, mais toutes fort petites. On a fait une expérience singulière sur ces chèvres. De quatre, qui furent transportées à cent cinquante miles de leurs montagnes, on en ouvrit deux aussi-tôt après, & l'on y trouva des bezoars. On laissa passer dix jours pour ouvrir la troisième, & l'on vit, à quelques marques, qu'elle en'avoit eu. Dans la quatrième, qui ne fut ouverte qu'un mois après, on ne trouva ni bezoar, ni la moindre marque de pierre. Methold en conclut que la Nature produit, dans ces montagnes, quelque arbre ou quelque plante, qui servant de nourriture aux chèvres, sert à la production du bezoar. Il ajoute, à cette courte Relation, que la teinture, ou plutôt, dit-il, la peinture des toiles de ce Pays (car les plus fines se peignent au pinceau) est la meilleure & la plus belle de toutes celles de l'Orient. La couleur dure autant que l'étoffe. On la tire d'une plante qui ne croît point dans d'autres lieux, & que les Habitans nomment *Chay*.

METHOLD.
1622.

Expérience
singulière
touchant le
bezoar.

Vouchir [& quatre de *Vouchir* à *Nilmor*.] radeau. Six coffes de *Nilmor* à *Milmol*.
Entre *Vouchir* & *Nilmor*, vers la moitié du Quatre de *Milmol* à *Mafulipatan*. *Tavernier*, Tom. II. pag. 97 & suiv.

§. II.

Voyages de Tavernier, aux Mines de Diamans.

TAVERNIER.
1652.

Son départ
d'Ormuz.

CE fameux Voyageur s'étoit rendu par diverses courses, qui appartiennent à l'Histoire des Voyages de terre, dans le sein Perlique, où l'espérance du gain & le goût de sa profession (a) lui avoient fait acheter un grand nombre de belles Perles. Il y prit la résolution d'entreprendre le Voyage de Golkonde, pour visiter les Mines de Diamans, pour se fournir de ce qu'il y trouveroit de plus riche, & pour vendre, au Roi, ses Perles, dont la moindre étoit de trente-quatre carats (b).

Il s'embarqua l'onzième jour de May 1652, sur un grand Vaisseau du Roi de Golkonde, qui vient en Perse tous les ans, chargé de toiles fines & de chiftes, ou de toiles peintes, dont les fleurs sont au pinceau; ce qui les rend plus belles & plus chères que celles qui se font au moule. La Compagnie Hollandoise s'étant accoutumée à donner, aux Vaisseaux des Rois de l'Inde, un Pilote, un Sous-Pilote, & deux ou trois Canonniers, il y avoit six Matelots Hollandois dans l'équipage du Vaisseau. Les Marchands Arméniens & Persans, qui passaient aux Indes pour leur Commerce, y étoient au nombre de cent. On avoit aussi à bord cinquante-cinq chevaux, que le Roi de Perse envoyoit au Roi de Golkonde.

APRÈS

(a) Il étoit Jouaillier.

(b) *Voyages de Tavernier*, Tom. II. de l'Édition de Paris, 1681. Pag. 146 & suiv.

Tavernier.

1652.

Danger
dont on se
délivre par
industrie.

Etrange
effet du ton-
nerre.

L'Auteur
arrive à Ma-
sulipatan.

Il est obli-
gé de se ren-
dre à Gandi-
cot.

Sa route.
Nilmol.
Vouchir.
Patemet.

Bezour.

Après quelques jours de navigation, il s'éleva un vent de traverse des plus impétueux. Le Bâtiment, qu'on avoit eu l'imprudence de laisser sécher pendant cinq mois au Port de Bander-Abassi, commença bien-tôt à faire eau de toutes parts; & par un autre malheur, les pompes ne valoient rien. On fut obligé de recourir à deux balles de cuirs de Russie qu'un Marchand portoit aux Indes, où ces belles peaux, qui sont très-fraîches, servent à couvrir les lits de repos. Quatre ou cinq Cordonniers, qui se trouvoient heureusement à bord, entreprirent d'en faire des seaux qui ne tenoient pas moins d'une pipe, & rendirent un service important dans un si grand danger. A l'aide d'un gros cable, auquel on attachait autant de poulies qu'il y avoit de seaux, on vint à bout, dans l'espace d'une heure ou deux, de tirer toute l'eau du Vaisseau, par cinq grands trous qu'on fit en divers endroits du tillac. Mais il arriva le même jour un événement fort étrange. L'orage étant devenu furieux, on vit tomber trois fois le tonnerre sur différens endroits du Bâtiment. Le premier coup perça l'arbre de proue du haut en bas; & sortant du mât à fleur du tillac, il courut le long du bord, où il tua trois hommes. Le second tomba deux heures après, & tua deux hommes sur le tillac. Le troisième, qui suivit d'assez près, fit un petit trou au bas ventre du Cuisinier, & lui brûla tout le poil du corps, sans lui causer d'autre mal. Mais lorsque pour guérir sa playe on la vouloit oindre d'huile de cocos, il sentoît une douleur si vive qu'elle lui faisoit jeter de hauts cris (c).

Le tems étant devenu plus doux, on arriva le 2 de Juillet, au Port de *Masulipatan*. Les Facteurs Anglois & Hollandois y reçurent fort civilement Tavernier, & lui donnèrent plusieurs fêtes, dans un beau jardin que les Hollandois ont à une demie lieue de la Ville. Mais apprenant le dessein qu'il avoit de se rendre à Golkonde, ils l'avertirent que le Roi n'achetoit rien de rare ni de haut prix, sans avoir consulté *Mirgimola*, son premier Ministre & Général de ses Armées, qui faisoit alors le Siège de *Gandicot*, Ville de la Province de *Carnatica* (d) dans le Royaume de Visapour. Tavernier ne balança point à prendre cette route. Il acheta une sorte de voiture, qui se nomme *Pallekis*, avec trois chevaux & six bœufs, pour le porter, lui, ses valets & son bagage; & son départ ne fut différé que jusqu'au 21 de Juillet.

Il fit trois lieues, le premier jour, pour aller passer la nuit dans un Village nommé *Nilmol*. Le 22, il fit six lieues jusqu'à *Vouchir*, autre Village, avant lequel on passe une Rivière sur un radeau. Le 23, après une marche de six heures, il arriva dans un mauvais Village qui se nomme *Patemet*, où la violence des pluies l'obligea de s'arrêter trois jours.

Le 27, n'ayant pu faire qu'une lieue & demie, jusqu'à *Bezour*, par des chemins que les grandes eaux avoient rompus, il s'y arrêta quatre autres jours. Une Rivière, qu'il avoit à passer, s'étoit changée en torrent si rapide, que la Barque ne pouvoit résister au courant; sans compter qu'il fallut du tems, pour laisser passer les chevaux du Roi de Perse. On les menoit à *Mirgimola*, par la même raison qui forçoit Tavernier de voir ce

Ministre

(c) *Ibidem*. pag. 148.(d) Ou *Carnate*.

Ministre avant que de se rendre à Golkonde. Pendant le séjour qu'il fit à Bezouar, il visita plusieurs Pagodes. Le nombre en est plus grand dans cette Contrée qu'en tout autre endroit des Indes, parcequ'à l'exception des Gouverneurs & de quelques-uns de leurs Domestiques, qui sont Mahométans, tous les Peuples y sont Idolâtres. La Pagode de Bezouar est fort grande, & n'est pas fermée de murailles. On y voit cinquante-deux colonnes, hautes d'environ vingt pieds, qui soutiennent une voute de grandes pierres de taille (e). Elles sont ornées de diverses figures de relief, qui représentent d'affreux démons, & quantité d'animaux. Quelques-unes ont quatre cornes. D'autres ont plusieurs jambes & plusieurs queues. D'autres tirent la langue, ou tiennent des postures ridicules. L'entre-deux des colonnes offre les statues des dieux, élevées chacune sur son piédestal. La Pagode est au centre d'une grande cour, plus longue que large, entourée d'une muraille, & chargée des memes figures que les colonnes du Temple. Une galerie, soutenue de soixante-trois piliers, régné en forme de cloître autour de ce mur. On entre dans la cour par un grand portail, au-dessus duquel s'élèvent l'une sur l'autre, deux grandes niches, dont la première est soutenue de douze piliers, & la seconde de huit. Au bas des colonnes de la Pagode, on voit de vieux caractères Indiens, que les Prêtres memes ont beaucoup de peine à lire.

La curiosité conduisit Tavernier dans une autre Pagode, bâtie sur une hauteur, où l'on monte par un escalier de cent quatre-vingt-treize marches, chacune d'un pied de hauteur. Sa forme est carrée. Elle soutient un dôme, & tous ses murs sont chargés de reliefs, comme ceux de Bezouar. On voit au centre, une Idole, assise les jambes croisées, haute de quatre pieds dans cette posture, & la tête couverte d'une triple couronne, d'où sortent quatre cornes. Son visage, qui est celui d'un homme, est tourné vers l'Orient. Les Pélerins, qui viennent adorer ces monstrueuses figures, joignent les mains, en entrant dans la Pagode, & les portent au front. Ensuite, s'approchant de l'Idole, ils répètent plusieurs fois, *Ram, Ram*, qui signifie *Dieu, Dieu*. Lorsqu'ils en sont proches, ils sonnent trois fois une cloche, qui est suspendue à l'Idole même, après avoir barbouillé de quelques peintures divers endroits de la face & du corps. Quelques-uns l'oignent d'huile, ou d'autres parfums. Ils lui offrent du sucre, de l'huile, & d'autres alimens. Les plus riches y joignent quelques pièces d'argent ou d'or. Cette Pagode est servie par soixante Prêtres, qui vivent des offrandes, avec leurs femmes & leurs enfans. Cependant ils doivent les laisser deux jours entiers devant l'Idole; & le troisieme jour, ils s'en saisissent vers le soir. Un Pélerin, qui vient pour être guéri de quelque mal, doit apporter, suivant l'état de sa fortune, en or, en argent, ou en cuivre, la figure du membre dont il est incommodé. Le devant de la Pagode est couvert d'un toit plat, soutenu par seize piliers; & vis-à-vis, on en voit un autre, soutenu seulement de quatre, sous lequel se fait la cuisine des Prêtres. Du côté du Midi, on a taillé, dans la montagne,

(e) Ce n'est pas une voute, mais un toit tout plat. R. d. E.

TAVERNIER.
1652.

tagne, une grande plate-forme, où l'on est agréablement à l'ombre, sous quantité de beaux arbres, & près de laquelle on voit un fort beau puits. Il y vient des Pèlerins de fort loin; & les pauvres y sont nourris, par les Pretres, des aumônes qu'ils reçoivent des riches. Tavernier y vit une femme, qui étoit depuis trois jours dans le Temple, représentant sans cesse à l'Idole qu'elle avoit perdu son mari, & lui demandant ce qu'elle devoit faire pour nourrir & pour élever ses enfans. Il s'informa, d'un des Prêtres, si cette femme espéroit quelque réponse, & pourquoi elle étoit obligée de l'attendre si long-tems. On lui dit que les explications du dieu méritoient bien d'être attendues, & qu'elles dépendoient de sa volonté. Ce langage lui fit juger qu'il y avoit quelque fourberie dans la conduite des Pretres. Il attendit le tems de leur repas; & n'en voyant plus qu'un, qui étoit demeuré à faire la garde devant la porte, il le pria civilement de lui aller chercher de l'eau pour se rafraîchir, au puits, qui est éloigné de deux portées de mousquet. Pendant son absence, il entra dans le Temple; & cet édifice ne recevant du jour que par la porte, il s'avanga comme à tâtons derrière la statue, où il découvrit un trou par lequel un homme pouvoit entrer, & qui servoit apparemment de niche aux Prêtres pour faire parler l'Idole par leur bouche. Il ne put être si prompt, que celui qui étoit allé lui chercher de l'eau ne le trouvât dans la Pagode. Mais après en avoir reçu quelques injures, avec un reproche d'avoir profané la sainteté du Temple, il n'eut pas de peine à l'appaiser, en lui mettant deux roupies dans la main (f).

Il partit de Bezouar, le 31; & passant la Rivière, qui étoit large alors d'une demie lieue, il arriva, trois lieues plus loin, devant une grande Pagode, bâtie sur une plate-forme où l'on monte par quinze ou vingt marches. On y voit la figure d'une vache, d'un marbre fort noir, & quantité d'autres Idoles fort différentes. Les plus hideuses sont celles qui reçoivent le plus d'adorations & d'offrandes. Un quart de lieue au-delà, on traverse un gros Village. Le même jour, Tavernier fit encore trois lieues, pour arriver dans un Village nommé *Kakkali*, proche duquel on voit, dans une petite Pagode, cinq ou six Idoles de marbre assez bien faites. Le lendemain, après une marche de sept heures, il alla descendre à *Condevir*, grande Ville, avec un double fossé, revêtu de pierre de taille. On y arrive par un chemin qui est fermé, des deux côtés, d'une forte muraille, où, d'espace en espace, on voit quelques tours rondes, peu capables de défense. Cette Ville touche, au Levant, une montagne d'une lieue de tour, environnée, par le haut, d'un bon mur, avec une demie lune de cent cinquante en cent cinquante pas. Elle a, dans son enceinte, trois Portefesses, dont on néglige l'entretien.

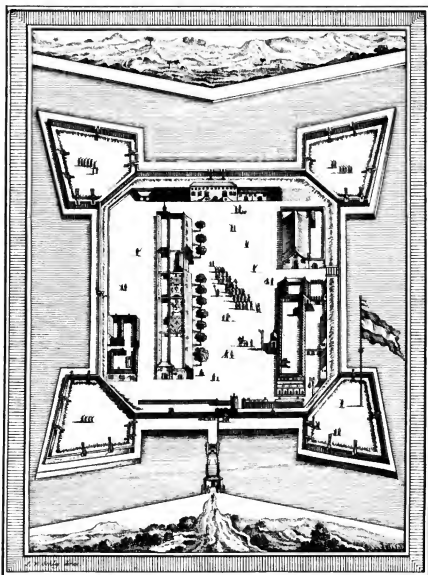
Le 2, Tavernier & les Compagnons de son Voyage ne firent que six lieues, pour aller passer la nuit dans le Village de *Copenour*. Le 3, après avoir fait huit lieues, ils entrèrent dans *Adauquige*, Village assez considérable, qui est accompagné d'une fort grande Pagode, où l'on voit les ruines

Condevir,
Place très-
forte.

Copenour.
Adauquige.

(f) *Ibidem*. pag. 151 & précédentes.





FORT HOLLANDOIS DE PALLIACATE, NOMMÉ GUELDRE.
 HOLLANDS FORT TE PALLIACATTE, GENAAMD GELDERLAND.

nes de quantité de chambres qui avoient été faites pour les Prêtres. Il reste encore, dans la Pagode, quelques Idoles mutilées, que ces Peuples aveugles ne laissent pas d'adorer. Le 4, on fit huit lieues, jusqu'au Village de *Nofdrepar*, avant lequel on trouve, à la distance d'une demie lieue, une grande Rivière qui avoit alors peu d'eau, parceque le tems des pluies n'étoit pas encore arrivé dans ce Canton. Le 5, après huit lieues de chemin, on passa la nuit au Village de *Condecour*. Le 6, on marcha sept heures, pour arriver à *Dakije*. Le 7, après avoir fait trois lieues, on traversa une Ville qui se nomme *Nelour*, où les Pagodes sont en grand nombre. Un quart de lieue plus loin, on passa une grande Rivière, après laquelle on fit encore six lieues, jusqu'au Village de *Gandarou*. Le 8, on arriva par une marche de huit heures, à *Serepelté*, qui n'est qu'un petit Village. Le 9, on fit neuf lieues, pour s'arrêter dans un fort bon Village, qui se nomme *Ponters*. Le 10, on marcha onze heures, & l'on passa la nuit à *Senepgond*, autre Village considérable.

Le jour suivant, on arriva le soir à *Paliacate*, qui n'est qu'à quatre lieues de *Senepgond*: mais on en fit plus d'une dans la Mer, où les chevaux avoient, en plusieurs endroits, de l'eau jusqu'à la selle. Le véritable chemin est plus long de deux ou trois lieues. *Paliacate* est un Fort qui appartient aux Hollandois, & dans lequel ils tiennent leur Comptoir pour la Côte de *Coromandel* (g). Ils y entretiennent une garnison d'environ deux cens hommes, qui, joint à plusieurs Marchands & à quelques Naturels du Pays, en font une demeure assez peuplée. L'ancienne Ville du même nom n'en est séparée que par une grande place. Les bastions sont montés d'une fort bonne artillerie, & la Mer vient battre au pied. Mais c'est moins un Port qu'une simple Plage. *Tavernier* séjourna dans la Ville jusqu'au lendemain au soir; & le Gouverneur, qui se nommoit *Pit*, ne souffrit point qu'il eût d'autre table que la sienne. Il lui fit faire trois fois, avec une confiance affectée, le tour du Fort sur les murailles, où l'on pouvoit se promener facilement. La manière dont les Habitans de *Paliacate* vont prendre l'eau qu'ils boivent, est assez remarquable. Ils attendent que la Mer soit retirée, pour aller faire sur le rivage, des ouvertures, d'où ils tirent de l'eau douce qui est excellente.

Le 12, l'Auteur partit de *Paliacate*; & le lendemain, vers dix heures du matin, il entra dans *Madraspatan*, ou *Madras*, Fort Anglois, qui porte aussi le nom de *Saint-Georges*, & qui commençoit alors à se peupler. Il s'y logea dans le Couvent des Capucins, où le Père *Ephraïm de Nevers* & le Père *Zenon de Bauge* jouissoient paisiblement de la protection du Gouverneur (h). *Saint-Thomé*

(g) *Ibid.* pag. 174. *Nagapatnam* est aujourd'hui leur principal Comptoir. R. d. E.

(h) Ces deux Capucins s'étoient rendus célèbres dans les Indes; le premier pour avoir été enlevé par les Portugais de *Saint-Thomé*, qui l'avoient livré à l'Inquisition de Goa, d'où il n'étoit sorti que par la faveur du Roi de *Golkonde*, qui avoit armé toutes ses forces pour le délivrer; l'autre, pour avoir entrepris, pendant la prison de son

Confrère & de son Ami, de se faire l'instrument de sa liberté, en se saisissant du Gouverneur Portugais de *Saint-Thomé*, qu'il retint quelque tems prisonnier au Couvent de *Madras*, après avoir fait déclarer à l'Inquisition, que ce Gouverneur recevoit le même traitement que le Père *Ephraïm*. *Tavernier* raconte cette aventure, au Tom. II. pag. 126 & suivantes.

TAVERNIER.
1652.

Nofdrepar.

Condecour.
Dakije.
Nelour.

Gandarou.
Serepelté.
Ponters.
Senepgond.

Paliacate.

Madras.

S. Thomé.
Thomé

Tavernier.
1652.

Serravaron.

Oudecot.

Haine &
combats des
Singes du
Pays.

Naravaron.

Thomé n'étant qu'à une demie lieue de Madras, Tavernier visita cette Ville, dont les Portugais étoient encore en possession (?). Mais leurs civilités ne purent l'empêcher de retourner le soir parmi les Anglois, avec lesquels il trouvoit plus d'amusement. Ils l'arrêterent jusqu'au 22, qu'étant parti le matin, il fit six lieues pour aller passer la nuit dans un gros Village qui se nomme *Serravaron*.

Le 23, il la passa dans le Bourg d'*Oudecot*, après avoir traversé, pendant sept lieues, un Pays plat & sablonneux, où l'on ne voit de toutes parts que des forets de bambous, d'une hauteur égale à nos plus hautes futayes. Il s'en trouve de si épaisses, qu'elles sont inaccessibles aux hommes: mais elles sont peuplées d'une prodigieuse quantité de singes. On avoit raconté, à Tavernier, que les singes qui habitent un côté du chemin étoient si mortels ennemis de ceux qui occupent les forets du côté opposé, que si le hasard en fait passer un d'un côté à l'autre, il est étranglé sur le champ. Le Gouverneur de Paliacate lui avoit parlé du plaisir qu'il avoit eu à les voir combattre, & lui avoit appris comment on se procure ce spectacle. Ceux qui veulent être témoins d'un combat de singes, font mettre, dans le chemin, cinq ou six corbeilles de riz, éloignées de quarante ou cinquante pas l'une de l'autre; & près de chaque corbeille, cinq ou six bâtons de deux pieds de long & de la grosseur d'un pouce. On se retire ensuite un peu plus loin. Bien-tôt, on voit les singes descendre des deux côtés, du sommet des bambous, & sortir du bois pour s'approcher des corbeilles. Ils font d'abord près d'une demie heure à se montrer les dents. Tantôt ils avancent, tantôt ils reculent, comme s'ils appréhendoient d'en venir au choc. Enfin les femelles, qui sont plus hardies que les mâles, sur-tout celles qui ont des petits, qu'elles portent entre leurs bras comme une femme porte son enfant, s'approchent d'une proie qui les tente, & mettent la tête dans les corbeilles. Alors, les mâles du parti opposé fondent sur elles, & les mordent sans ménagement. Ceux de l'autre côté s'avancent aussi, pour soutenir leurs femelles; & la mêlée devenant furieuse, ils prennent les bâtons qu'ils trouvent près des corbeilles, avec lesquels ils commencent un rude combat. Les plus foibles sont forcés de céder. Ils se retirent dans les bois, estropiés de quelque membre, ou la tête fendue; tandis que les vainqueurs, demeurant maîtres du champ de bataille, mangent avidement le riz. Cependant, lorsqu'ils sont à demi rassasiés, ils souffrent que les femelles du parti contraire viennent manger avec eux. Dans tout ce Canton, le chemin est fermé, de lieue en lieue, par des portes & des barricades où l'on fait une garde continuelle, avec la précaution de demander aux Passans, où ils vont & d'où ils viennent; de sorte qu'un Voyageur y peut marcher sans crainte & porter son or à la main. L'abondance n'y règne pas moins que la fureté; & l'on y trouve, à chaque pas, l'occasion d'acheter du riz.

Le 24, on fit neuf lieues, par un chemin tel que celui du jour précédent, & l'on arriva le soir à *Naravaron*. Le 25, après huit heures de marche, dans un Pays où les portes & les gardes ne se trouvent plus que de deux

(1) Ils en sont encore aujourd'hui en possession. R. d. E.

deux en deux lieues, on passa la nuit à *Gazel*. Le 26, la journée fut de neuf lieues. *Courva*, où l'on arriva le soir, n'offre aucun soulagement pour les hommes, ni pour les animaux. C'est une Pagode assez celebre, mais où la stérilité du Pays ne permet pas d'exercer l'hospitalité pour les étrangers. L'Auteur y vit passer quelques Compagnies de gens de guerre, armées de demi-piques & d'arquebuses, qui alloient joindre un des principaux Capitaines de l'Armée de Mirgimola, sur une éminence voisine où il avoit fait dresser sa tente. Il se crut obligé à quelques civilités pour cet Officier; & s'étant rendu au Camp, où il le trouva sous sa tente avec les principaux Seigneurs du Pays, il lui fit présent, après l'avoir salué, d'une paire de pistolets de poche, garnis d'argent, & de deux aunes de drap couleur de feu. Cette libéralité valut le soir, à Tavernier, une abondance de vivres, qui l'empêchèrent de sentir les incommodités de son logement. Le Capitaine Indien, ayant appris qu'il étoit en chemin pour se rendre au Camp du Général, lui donna une autre marque de considération, en l'invitant, pour le lendemain, à la chasse des éléphants, dont il faisoit son exercice ordinaire, avec trois ou quatre mille Soldats qu'il commandoit dans la Province. Tavernier s'excusa sur ses affaires, qui le pressoient de partir. Mais à l'occasion de quelques éléphants qui étoient échappés aux Chasseurs, il apprit une propriété de ces animaux qui lui parut fort étrange, & qu'il regretta de n'avoir pu vérifier par ses yeux: c'est qu'en forçant du piège, ils rentrent dans les bois avec une défiance qui leur fait arracher, avec leur trompe, une grosse branche d'arbre, dont ils fondent la terre avant que d'y mettre le pied, pour découvrir les fossés couverts, où ils craignent de tomber une seconde fois (k).

Le 27, Tavernier s'étant remis en marche, fit six lieues pour arriver à *Raglapeta*. Le 28, une marche de huit lieues le conduisit à *Oudecour*. Le 29, il employa neuf heures pour se rendre à *Outemedi*, gros Bourg, où l'on voit une des plus grandes Pagodes de toutes les Indes, bâtie de belles pierres de taille, avec trois tours qui sont chargées de figures difformes. Cet édifice est environné d'un grand nombre de petites chambres, pour le logement des Pretres. A cinq cens pas, on trouve un grand Etang, dont les bords offrent plusieurs petites Pagodes, de huit ou dix pieds en quarré; & dans chacune, quelque Idole d'affreuse figure, avec un Bramine, qui empêche les étrangers d'une autre Religion que la sienne, de venir se laver ou puiser de l'eau dans l'Etang. Ces Pretres ne font pas difficulté de déclarer, que si ce malheur arrivoit, ils seroient obligés d'en faire écouler l'eau pour le purifier. Mais ils ne font pas les memes exceptions dans leurs aumônes; & tous les Passans, de quelque loi qu'ils fassent profession, sont traités dans la Pagode avec beaucoup de charité. On trouve, sur ces chemins, quantité de femmes, qui tiennent continuellement du feu pret, pour allumer le tabac aux Voyageurs, & qui en donnent meme à ceux qui en manquent. D'autres leur offrent du riz cuit, & du *Queben*, qui est une graine assez semblable au chenevi. D'autres leur présentent de l'eau de sèves, parcequ'on prétend qu'elle ne peut causer de pleurésie à ceux que la mar-

TAVERNIER.
1652.
Gazel.
Courva.

Rencontre
d'un Officier
de Mirgimo-
la.

Propriété
des éléphants.

Raglapeta.
Oudecour.
Outemedi
& sa Pagode.

Charités
singulières
des Bramines.

(k) *Ibid.* pag. 158 & précédentes.

Tavernier.
1652.

Comment
les chevaux
sont nourris
dans cette
Cité.

Goulupalé.
Gogeron.

Gandicot
& fin de son
Siège.

Situation
de cette Pla-
ce.

marche a trop échauffés. Ces femmes s'engagent, par vœu, à faire cette charité aux Passans, pendant plusieurs années, suivant l'état de leur fortune. On en voit d'autres, sur le chemin & dans les prairies, derrière les chevaux, les bœufs & les vaches, qui ont fait vœu de ne manger que ce qu'elles trouvent dans la fiente mal digérée de ces animaux. Comme le Pays est sans orge & sans avoine, on donne pour nourriture aux bestiaux une sorte de pois, gros & cornus, qu'on écrase entre deux petites meules, & qu'on laisse ensuite tremper, parceque leur dureté en rend la digestion fort lente. On donne de ces pois aux chevaux tous les soirs; & le matin on leur fait avaler environ deux livres de gros sucre noir, pétri, avec autant de farine & une livre de beurre, en petites boules qu'on leur pousse dans le gozier; après quoi, on leur lave soigneusement la bouche, parcequ'ils ont de l'aversion pour cette nourriture. Pendant le jour, on ne leur donne que certaines herbes des champs, qu'on arrache avec les racines, & qu'on prend soin de laver aussi, afin qu'il n'y reste point de terre ou de sa- ble (1).

Le 30, Tavernier fit huit lieues jusqu'à Goulupalé; & neuf, le 31, jus- qu'à Gogeron. Il n'en restoit que six jusqu'à Gandicot, où il arriva heureu- sement le 1 de Septembre.

Il n'y avoit pas plus de huit jours que le Nabab (m) s'étoit rendu maître de cette Ville, après un Siège de trois mois, dont il n'auroit pas vû si- tôt la fin, sans le secours de quelques François, à qui divers sujets de mé- contentement avoient fait quitter le service de la Compagnie de Hollande. Il avoit aussi quelques Canonniers, Anglois, Hollandois, & Italiens, qui avoient avancé le succès de cette expedition. Gandicot est une des plus for- tes Places du Pays de Carnatica. Sa situation est sur la pointe d'une haute montagne, où l'on ne peut arriver que par un chemin fort difficile, qui n'a, dans quelques endroits, que sept ou huit pieds de large. Il est pratiqué dans la montagne, & bordé, sur la droite, d'un effroyable précipice, au- bas duquel passe une grande Rivière. Sur la montagne, on trouve, au Mi- di, une petite plaine, longue d'une demie lieue, sur un quart de large. Elle est arrosée de plusieurs petites sources, & semée de riz & de millet. Plus haut, c'est-à-dire, au sommet de la montagne, la Ville est bâtie sur une pointe, d'où l'on ne découvre sous ses pieds que des précipices, & deux Rivières qui coulent en bas. Ainsi, l'on n'y entre que par une seule porte, du côté de la petite plaine; & cette porte est fortifiée de trois murs de pierre de taille, avec des fossés à fond de cuve, revetus de la même pierre: de sorte que les Alliés n'avoient eu à défendre qu'un espace de quatre ou cinq cens pas. Toute leur artillerie consistoit en deux pièces de canon de fer, l'une de douze livres de balle, l'autre de sept; la première placée sur la porte; l'autre sur la pointe d'une espèce de bastion. Le Na- bab avoit perdu beaucoup de monde par diverses sorties, & n'auroit pas surmonté les obstacles de la Nature, si ses Européens n'eussent trouvé l'art de faire monter du canon dans un lieu si escarpé. Il leur avoit promis quatre mois de paye, au-dessus de leurs appointemens ordinaires. Cette

espé-

(1) Ibid. pag. 162.

(m) Titre Indien de Mirgimola.

espérance les avoit excités si vivement, qu'après en avoir fait monter quatre pièces, ils avoient eu l'adresse de donner dans celle que les Alliés avoient sur la porte & de la mettre hors d'état de servir; ce qui avoit réduit aussi-tôt la Place à capituler (n).

TAVERNIER trouva toute l'Armée du Nabab campée au pied de la montagne. Quelques Anglois, qui le virent arriver, l'ayant reconnu pour un Européen, l'obligèrent civilement de passer la nuit avec eux. Mais il fut reçu le lendemain, dans la Ville, par un Canonnier François, nommé Claude Maillé, que le Nabab employoit à fondre quelques pièces de canon qu'il vouloit y laisser. Cet Artiste, qu'il avoit vû Jardinier au service des Hollandois, lui procura toutes sortes de commodités, & le conduisit aux tentes de Mirgimola, qui étoient dressées sur le haut de la montagne, dans la petite plaine où le chemin aboutit. Le motif de son Voyage, qu'il n'oublia pas d'expliquer, fut un compliment si agréable pour ce Général, qu'après en avoir été reçu avec beaucoup de distinction, il fut invité à dîner le lendemain à sa table; & le soir même, étant à souper chez Maillé avec tous les Canonniers Européens, on lui apporta, de sa part, quelques bouteilles de vin d'Espagne & de Chiras; présent magnifique, dans un Pays où l'on ne connoit guères d'autre liqueur que l'eau-de-vie de riz & de sucre.

Il fit voir ses Perles, dont on admira la beauté. Le Nabab lui conseilla de se rendre promptement à Golkonde, où il écrirait à son fils de le présenter au Roi. Mais s'étant fait apporter cinq petits sacs, pleins de Diamans, il lui demanda si cette marchandise étoit estimée dans sa Patrie. Les plus grosses de ces pierres n'étoient pas au-dessus de deux carats; & la plupart étoient noires d'eau. Tavernier répondit qu'on ne faisoit cas, en Europe, que des Diamans nets & blancs. A l'entrée de cette guerre, le Nabab ayant appris qu'on avoit découvert quelques Mines de Diamans dans le Pays dont il entreprenoit la conquête, y avoit envoyé douze mille hommes, qui n'en avoient pû tirer que ce qu'il conservoit dans les cinq sacs. Il avoit fort bien distingué lui-même que ce n'étoient que des pierres fort brunes d'eau, qui tiroient beaucoup plus sur le noir que sur le blanc; & jugeant qu'il perdoit sa peine, il avoit ordonné de fermer les Mines. Il ne fut pas plus heureux, dans la fonderie qu'il avoit fait entreprendre à Maillé. Son dessein étoit de faire fondre vingt pièces; dix de quarante-huit livres de balle, & dix de vingt-quatre. Il avoit ramassé du cuivre de toutes parts, sans épargner les Idoles des Pagodes. Maillé en fondit une partie; mais il lui fut impossible de fondre six grandes Idoles de la Pagode de Gandicot, quoique le Nabab, qui accusoit les Prêtres de quelque sorlègue, employât toutes sortes de menaces pour faire lever le charme: & du cuivre même qu'il avoit fondu, il ne parvint point à faire un canon entier. L'un sortoit fendu, l'autre à demi formé. L'ouvrage fut abandonné après beaucoup de dépense; & Maillé, dans son chagrin, quitta le service de Golkonde (o).

TAVERNIER.
1652.

Tavernier
y trouve un
Canonnier
Français.

Il est bien
reçu du Na-
bab.

TA-

(n) *Ibid.* pag. 164.

(o) Cet Aventurier François étoit de

Bourges. Il s'étoit enrôlé, à Amsterdam, pour les Indes. Le Général de Batavia lui

TAVERNIER.
1652.

Observations de l'Auteur dans la tente du Nabab.

Courriers
des Indes.

Prompte
justice du Nabab.

TAVERNIER, se disposant à partir pour Golkonde, se rendit le 15, au matin, à la tente du Nabab. Sa curiosité n'y manqua pas d'exercice. Ce Général étoit assis, les jambes croisées & les pieds nus, avec deux Secrétaires près de lui. Cette posture n'eut rien de surprenant pour l'Auteur, parce qu'elle est commune en Orient; non plus que la nudité des jambes & des pieds, parce que c'est l'usage des plus grands Seigneurs de Golkonde, surtout dans leurs appartemens, où l'on ne marche que sur de riches tapis. Mais il observa que le Nabab avoit tous les entre-deux des doigts des pieds, pleins de lettres, & qu'il en avoit aussi quantité entre les doigts de la main gauche. Il en tiroit, tantôt de sa main, tantôt de ses pieds, pour en dict. r les réponses à ses deux Secrétaires. Lui-même, il en faisoit quelques-unes. Lorsque les Secrétaires avoient achevé d'écrire, il leur faisoit lire leur lettre. Ensuite, il y appliquoit son cachet de sa propre main; & c'étoit lui-même aussi, qui les donnoit aux Messagers qui devoient les porter. Aux Indes, suivant la remarque de l'Auteur, toutes les lettres que les Rois, les Généraux d'Armée & les Gouverneurs de Province, envoient par des gens de pied, arrivent beaucoup plus vite que par d'autres voyes. On rencontre, de deux en deux lieues, de petites cabanes où demeurent constamment deux ou trois hommes gagés pour courir. Le Messager, qui arrive hors d'haleine, jette sa lettre à l'entrée (p). Un des autres la ramasse, & se met à courir aussi tôt. Ajoutez qu'aux Indes la plupart des chemins sont comme des allées d'arbres, & que ceux qui sont sans arbres ont de cinq en cinq cens pas de petits monceaux de pierre, que les Habitans des Villages voisins sont obligés de blanchir, afin que dans les nuits obscures & pluvieuses, ces Courriers puissent distinguer leur route (q).

PENDANT que Tavernier étoit dans la tente, on vint avertir le Nabab qu'on avoit amené quatre Criminels à sa porte. L'usage du Pays ne permet pas de les garder long-tems en prison. La sentence suit de près la conviction du crime. Mirgimola, sans rien répondre, continua d'écrire & de faire écrire ses Secrétaires. Ensuite, il ordonna tout d'un coup qu'on lui amenât les Criminels. Après les avoir interrogés sévèrement, & leur avoir fait confesser de bouche le crime dont ils étoient accusés, il reprit ses occupations. Plusieurs Officiers de son Armée, qui entroient dans la tente, s'approchoient respectueusement pour lui faire leur cour. Il ne répondoit, à leur salutation, que par un signe de tête. Enfin, ce silence ayant duré près

reconnoissant de l'adresse, le retint à son service particulier, pour faire quelques grottes & quelques jets d'eau dans son jardin. Maillé, peu content de cet emploi, trouva le moyen de se mettre à la suite d'un Hollandois, nommé *Steur*, qui fut envoyé de Batavia, au Nabab, pendant le Siège de Gandicot. *Steur* ayant achevé ses affaires, Maillé, qui le savoit prêt à partir, enleva l'étui & les onguens de son Chirurgien, & se cacha pour éviter les recherches. En vain

Steur demeura quelques jours de plus au Camp de Gandicot. Après son départ, Maillé se mit au service du Nabab, en qualité de Chirurgien. Ensuite, s'étant vanté d'être bon Canonnier & bon Fondeur, il fut employé à ces deux titres. Mais son principal talent étoit l'effronterie. *Pag 166*

(p) Ils tiennent pour mauvais augure de donner les lettres de main à main. R. d. E.
(q) *Ibid.* pag. 168.

près d'une heure, il leva brusquement la tête, pour prononcer la sentence des quatre Criminels. L'un étoit entré dans une maison, où il avoit tué la mère & ses trois enfans; son supplice fut d'avoir les pieds & les mains coupés, & d'être jetté dans un champ proche du grand chemin, pour y finir ses jours. Un autre avoit volé sur le grand chemin: il eut le ventre ouvert. On coupa la tête aux deux autres; mais Tavernier ne put être bien informé de leur crime (r). Pendant l'exécution, qui se fit à quelques pas de la tente, on apporta le dîner; & Mirgimola fit encore une fois l'honneur, à Tavernier, de le faire manger avec lui. Ensuite, ayant répété ce qu'il lui avoit promis pour Golkonde, il commanda seize Cavaliers, pour le conduire à treize lieues de Gandicot, jusqu'au bord d'une Rivière que personne ne passoit sans une permission de sa main, dans la crainte que ses Troupes n'abusassent de la liberté du passage pour se débânder.

L'AUTEUR partit le 16, avec son escorte & la plupart des Canonniers Européens, qui le conduisirent jusqu'à *Cotepali*. Cette journée fut de sept lieues. Le 17, il n'en fit que six pour se rendre à *Coteen*, Village au-delà de la Rivière. Sa reconnaissance pour les seize Cavaliers lui fit offrir, à leur Chef, quelques roupies, qu'il eut la générosité de refuser. Il observe que les Bateaux, qui servent à passer cette Rivière, sont de grands mannequins d'ozier, couverts de peaux de bœuf, au fond desquels on jette quelques safcines, qu'on couvre d'un tapis, pour y placer le bagage & les marchandises. On fait passer les voitures, en les liant par le timon & par les roues entre deux de ces mannequins. Les chevaux passent à la nage, chassés à coup de fouet, tandis qu'un homme du mannequin les tient par la bride. Les bœufs, qui sont les bêtes de charge du Pays, se laissent pousser dans la Rivière, après avoir été déchargés, & passent d'eux-mêmes à l'autre bord. Chaque mannequin est conduit par quatre hommes, qui sont debout, chacun dans un coin, & qui rament avec des pelles. Si leurs mouvemens ne sont pas justes, le mannequin fait trois ou quatre tours en rond, & ne manque point d'être entraîné par le cours de l'eau, qui le fait descendre beaucoup plus bas qu'il ne devoit aborder (s).

LE 18, après une marche de cinq heures, Tavernier passa la nuit à *Morimal*. Le 19, il fit neuf lieues pour se rendre à *Santefela*. La journée du 20, fut encore de neuf lieues, jusqu'à *Goremeda*. Le 21, six heures de marche le firent arriver à *Kaman*, Ville frontière du Royaume de Golkonde, avant que le Nabab eut conquis celui de Carnatica.

LE 22, il fit sept lieues jusqu'au Bourg d'*Emelipata*. Il avoit rencontré, vers la moitié du chemin, une procession d'environ quatre mille personnes, qui conduisoient une vingtaine de pallekis, sur chacun desquels on voyoit une Idole. Toutes ces voitures étoient ornées de brocard d'or, & de velours à franges d'or & d'argent. Quelques-unes étoient portées par quatre hommes; d'autres par huit, ou par douze, suivant la grandeur & le poids des Idoles. Des deux côtés de chaque pallekis, un homme, avec un grand éventail d'environ cinq pieds de diamètre, composé de plumes d'autruches &

TAVERNIER.
1652.

Tavernier
part pour
Golkonde.
Cotepali.
Coteen.

Morimal.
Santefela.
Goremeda.
Kaman,
frontière de
Golkonde.
Emelipata.

Procession
solemnelle.

Tavernier.
1652.

& de paons, dont le manche, long de cinq ou six pieds, étoit couvert de plaques d'argent, chassoit les mouches du visage de la divinité. Chacun s'efforçoit de porter la main à l'éventail, pour se faire un mérite de ce service. D'autres soutenoient un parasol, garni de sonnettes d'or & d'argent, & ne craignoient pas de s'exposer à l'ardeur du Soleil pour en garantir le pallekis. Cette malheureuse troupe d'Idolâtres venoit de Brampour & des lieux voisins, pour aller rendre leurs adorations au grand *Ram*, c'est-à-dire, au plus célèbre des dieux du Pays, dans une Pagode qui étoit encore éloignée de quatorze ou quinze jours de marche, quoiqu'ils fussent en chemin depuis près d'un mois. Un Valet de Tavernier, qui étoit de Brampour, & de la Tribu de ces zélés adorateurs, lui demanda la permission d'accompagner aussi ses dieux. Il se crut d'autant plus obligé de le satisfaire, qu'ayant plusieurs parens dans la troupe, un refus n'auroit pas été capable de l'arrêter. Après son pèlerinage, ce même Indien eut la fidélité de suivre les traces de son Maître jusqu'à Surate; & Tavernier, qui en avoit toujours été bien servi, ne fit pas difficulté de le reprendre.

Fidélité
d'un Indien.

Doupar.
Tripanté.

Le 23, la journée fut de huit lieues jusqu'à *Doupar*. Celle du lendemain fut de quatre lieues jusqu'à *Tripanté*, où l'Auteur visita une grande Pagode, située sur une colline, dont tout le tour forme un escalier revêtu de pierres de taille. La moindre de ces pierres est longue de dix pieds, & large de trois. Entre plusieurs figures, qui sont adorées dans la Pagode, on en distingue une qui représente une femme debout, avec plusieurs démons qui l'environnent dans des postures lascives. Cette espèce de Venus, & les démons, sont d'une seule pierre de marbre, à laquelle il n'a manqué que la main d'un Sculpteur plus habile.

Maml.
Macheli.

Le 25, huit lieues firent arriver l'Auteur à *Maml*. Il en fit huit autres, le jour suivant, pour aller passer la nuit à *Macheli*. Le 27, il n'en fit que trois, parcequ'il eut une grande Rivière à passer dans des mannequins, & qu'il y employa la moitié du jour. Outre l'embarras du passage, on est arrêté par les épreuves que les Bateliers font de l'argent qu'on leur donne. Ils le jettent dans un grand feu. S'il se trouve quelque roupie qui devienne un peu noire, ils la rejettent; & le moindre scrupule les arrête. Aussi-tôt qu'ils sont satisfaits du paiement, ils appellent leurs Compagnons, qui se tiennent cachés exprès à quelque distance, avec les mannequins. Ils les chargent sur leurs épaules, jusqu'au bord de l'eau, & toutes ces formalités prennent beaucoup de tems. Le 28, Tavernier fit cinq lieues jusqu'à *Dabirpinta*. La marche du 29 fut de douze heures, pour arriver au Bourg d'*Holcora*; celle du 30, de huit lieues jusqu'à *Peridera*; celle du Lundi, premier jour d'Octobre, de dix jusqu'à *Atenara*; enfin, celle du 2, de quatre lieues jusqu'à Golkonde.

Dabirpinta.
Holcora.
Peridera.
Atenara.

Adresse d'un
jeune Chirurgien Hol-
landois.

TAVERNIER alla descendre chez un jeune Hollandois, Chirurgien du Roi, que ce Prince avoit demandé instamment à Steur, Envoyé de Batavia. Il se nommoit *Pieter de Lange*. Le Roi de Golkonde se plaignoit depuis long-tems d'un mal de tête, & ses Médecins l'exhortoient à se faire tirer du sang, en quatre endroits de la langue. Les Chirurgiens du Pays n'osoient entreprendre cette opération. De Lange, dont on espéroit un si grand service, fut attaché à la Cour avec huit cens pagodes de gage. Quelques jours

jours après le départ de l'Envoyé, cet adroit jeune homme, qui avoit déjà fait prendre une haute opinion de son habileté, en publiant que la saignée étoit le moins difficile de tous les exercices de la Chirurgie, fut averti que le Roi étoit résolu de le mettre à l'épreuve. Mais on lui déclara que ce Prince vouloit absolument que, suivant l'ordonnance des Médecins, il ne lui tirât que huit onces de sang, & qu'avec un Maître si redoutable il ne devoit rien donner au hazard. De Lange, plein de confiance à ses propres lumières, ne balança point à se laisser conduire dans une chambre du Palais par deux ou trois Eunuques. Quatre vieilles femmes l'y vinrent prendre pour le mener au bain, où l'ayant deshabillé & bien lavé, elles lui parfumerent tout le corps, particulièrement les mains. Elles lui firent prendre une robe à la mode du Pays. Ensuite, l'ayant mené devant le Roi, elles apportèrent quatre petits plats d'or, que les Médecins firent peser. Il fut encore averti qu'il devoit se garder, sur sa tête, de passer les bornes de leur ordonnance. Il saigna le Roi, avec tant de bonheur ou d'adresse, qu'en pesant le sang avec les plats, on trouva qu'il n'en avoit tiré que huit onces. Cette justesse & la légèreté de sa main passèrent pour des prodiges de l'art. Le Monarque en fut si satisfait qu'il lui fit donner sur le champ trois cens pagodes, c'est-à-dire, environ sept cens écus. La jeune Reine & la Reine mère voulurent aussi qu'il leur tirât du sang. Tavernier, qui ne s'arrêta à ce récit que pour faire connoître à nos Chirurgiens, quelle fortune ils peuvent espérer aux Indes, s'imagine que la curiosité de le voir avoit plus de part à cet empressement que le besoin de se faire saigner. C'étoit, dit-il, un jeune homme des mieux faits, & jamais ces deux Princeesses n'avoient vu un Etranger de si près. De Lange fut conduit dans une chambre magnifique, où les mêmes femmes qui l'avoient préparé à saigner le Roi, lui lavèrent encore les bras & les mains, & le parfumerent soigneusement. Ensuite elles tirèrent un rideau, & la jeune Reine allongea le bras par un trou. Il la saigna fort habilement. La Reine mère n'ayant pas été moins satisfaite, il reçut encore une grosse somme, avec quelques pièces de brocard d'or; & ces trois opérations le mirent dans une haute faveur à la Cour (1).

Il paroît que ce fut sous la protection de cet heureux Chirurgien, que l'Auteur entreprit de visiter les Mines de Diamans. On lui conseilla de commencer par la plus célèbre, qui se nomme *Raolkonda*. Elle est située à cinq journées de Golkonde, & huit ou neuf de Visapour. Il n'y avoit pas plus de deux cens ans qu'elle avoit été découverte. Comme les Souverains de ces deux Royaumes étoient autrefois Sujets de l'Indoustan, & Gouverneurs des mêmes Provinces, qu'ils érigèrent en Royaumes après leur révolte, on a cru long-tems, en Europe, que les Diamans venoient des Terres du Grand-Mogol (2).

Tavernier
se rend à la
Mine de Dia-
mans de
Raolkonda.

(1) *Ibid.* pag. 174. Valentyn remarque que ce Chirurgien resta à la Cour jusqu'en 1656, & qu'il y rendit de bons services à sa Nation. Il fut remplacé par un autre Chirurgien, qu'on chargea aussi du soin des affaires de la Compagnie. Après sa mort, en 1660,

les Hollandois jugèrent à propos d'établir un Comptoir à Golkonde. R. d. E.

(2) *Ibid.* pag. 267. On passe ici sur d'autres événemens qui n'appartiennent point à cet article, & l'on joint ceux qui se rapportent au même sujet.

TAVERNIER.
1652.

Qualité de
la terre & mé-
thode du tra-
vail.

EN arrivant à Raolkonda (x), Tavernier alla saluer le Gouverneur de la Mine, qui commande aussi dans la Province. C'étoit un Mahométan, qui lui fit un accueil fort civil, & qui lui promit toutes sortes de sûretés pour son Commerce, mais qui lui recommanda beaucoup de ne pas frauder les droits du Souverain, qui sont de deux pour cent.

Aux environs du lieu, d'où l'on tire les Diamans, la terre est sablonneuse, & pleine de roches & de taillis. Ces rochers ont plusieurs veines, larges, tantôt d'un demi doigt, tantôt d'un doigt entier; & les Mineurs sont armés de petits fers crochus par le bout, qu'ils fourrent dans ces veines pour en tirer le sable ou la terre. C'est dans cette terre qu'ils trouvent les Diamans. Mais comme les veines ne vont pas toujours droit, & que tantôt elles baissent ou elles haussent, ils sont contraints de casser ces roches, pour ne pas perdre leur trace. Après les avoir ouvertes, ils ramassent la terre, ou le sable, qu'ils lavent deux ou trois fois, pour en séparer les Diamans. C'est dans cette Mine que se trouvent les pierres les plus nettes & de la plus belle eau; mais il arrive souvent que pour tirer le sable des roches, ils donnent de si grands coups d'un gros levier de fer, qu'ils étonnent le Diamant & qu'ils y mettent des glaces. Lorsque la glace est un peu grande, ils clivent la pierre; c'est-à-dire, qu'ils la fendent, & plus habilement que nous. Ce sont les pièces qu'on nomme foibles en Europe, & qui ne laissent pas d'être de grande montre. Si la pierre est nette, ils ne font que la passer sur la roue, sans s'amuser à lui donner une forme, dans la crainte de lui ôter quelque chose de son poids. S'il y a quelque petite glace, ou quelques points, ou quelque petit sable noir ou rouge, ils couvrent toute la pierre de facettes, pour cacher ses défauts. Une glace fort petite se couvre de l'arrête d'une des facettes. Mais les Marchands, aimant mieux un point noir dans une pierre qu'un point rouge, on brûle la pierre qui est tachée d'un point rouge, & ce point devient noir.

On trouve auprès de cette Mine, quantité de Lapidaires, qui n'ont que des roues d'acier, à-peu-près de la grandeur de nos assiettes de table. Ils ne mettent qu'une pierre sur chaque roue, qu'ils arrosent incessamment avec de l'eau, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé le chemin de la pierre. Alors ils prennent de l'huile, & n'épargnent pas la poudre de Diamant, qui est toujours à grand marché. Ils chargent aussi la pierre beaucoup plus que nous. L'Auteur vit mettre, sur une pierre, cent cinquante livres de plomb. C'étoit à la vérité une grande pierre, qui demeura à cent trois carats après avoir été taillée; & la grande roue du moulin, qui étoit à notre manière, étoit tournée par quatre Nègres. Les Indiens ne croient pas que la charge donne des glaces aux pierres (y).

LE

(x) Sa route est ci dessous, dans une Note.
(y) L'Auteur ajoute qu'ils ne peuvent donner aux pierres un poliment aussi vif que nous le donnons en Europe. & que cela vient, à son avis, de ce que leur roue ne court pas si plat que les nôtres. Etant d'acier, il la faut ôter de l'arbre pour la frotter sur l'émeril, comme il est besoin, toutes les vingt-quatre heures; & la difficulté de la remettre fait qu'elle ne court pas aussi plat

qu'il le faudroit.

Quoiqu'un Diamant soit dur de nature, c'est-à-dire, qu'il ait une espèce de nœud, comme on voit dans le bois, les Diamantaires Indiens ne laissent pas de tailler la pierre; ce que ceux de l'Europe font grande difficulté de faire, & ce que le plus souvent ils ne veulent pas entreprendre. Mais aussi, on donne aux Indiens quelque chose de plus pour leur façon. *Ibid.* pag. 209.

LE négoce se fait, à la Mine, avec autant de liberté que de bonne-foi. Outre ses deux pour cent, le Roi tire un droit des Marchands, pour la permil'on de faire travailler à la Mine. Ces Marchands, après avoir cherché un endroit favorable avec les Mineurs, prennent une portion de terrain, à laquelle ils emploient un nombre convenable d'Ouvriers. Depuis le premier moment du travail jusqu'au dernier, ils payent chaque jour au Roi deux pagodes pour cinquante hommes; & quatre pagodes, s'ils en emploient cent.

LES plus malheureux sont les Mineurs mêmes, dont les gages ne montent par an qu'à trois pagodes. Aussi ne font-ils pas scrupule, en cherchant dans le sable, de détourner une pierre qu'ils peuvent dérober aux yeux; & comme ils sont nuds, à la réserve d'un petit linge qui leur couvre le milieu du corps, ils tâchent adroitement de l'avaller. L'Auteur en vit un, qui avoit caché, dans le coin de son œil, une pierre du poids d'un *Mengelin*, c'est-à-dire, d'environ deux de nos carats, & dont le larcin fut découvert. Celui qui trouve une pierre, dont le poids est au-dessus de sept ou huit mengelins, reçoit une récompense; mais proportionnée à sa misère plutôt qu'à l'importance du service.

LES Marchands qui se rendent à la Mine, pour ce riche négoce, ne doivent pas sortir de leur logement: mais, chaque jour, à dix ou onze heures du matin, les Maîtres Mineurs leur apportent des montres de Diamans. Si les parties sont considérables, ils les confient aux Marchands, pour leur donner le tems de les considérer à loisir. Il faut ensuite que le marché soit promptement conclu; sans quoi les Maîtres reprennent leurs pierres, les lient dans un coin de leur ceinture ou de leur chemise, & disparaissent, pour ne revenir jamais avec les mêmes pierres; ou du moins, s'ils les rapportent, elles sont mêlées avec d'autres, qui changent absolument le marché. Si l'on convient de prix, l'Acheteur leur donne un billet de la somme, pour l'aller recevoir du *Cheraf*, c'est-à-dire, d'un Officier nommé pour donner & recevoir les Lettres de change. Le moindre retardement, au-delà du terme, oblige de payer un intérêt, sur le pied d'un & demi pour cent par mois. Mais lorsque l'Acheteur est connu, ils aiment mieux des Lettres de change, pour Agra, pour Golkonde, ou pour Visapour, & sur-tout pour Surate, d'où ils font venir diverses marchandises par les Vaisseaux étrangers (z).

C'EST un spectacle agréable de voir paroître tous les jours au matin les enfans des Maîtres Mineurs & d'autres gens du Pays, depuis l'âge de dix ans jusqu'à l'âge de quinze ou seize, qui viennent s'asseoir sous un gros arbre dans la place du Bourg. Chacun d'eux a son poids de Diamans, dans un petit sac pendu d'un côté de sa ceinture; & de l'autre, une bourse attachée, qui contient quelquefois jusqu'à cinq ou six cens pagodes d'or. Ils attendent qu'on leur vienne vendre quelques Diamans, soit du lieu même ou de quelque autre Mine. Quand on leur en présente un, on le met entre les mains du plus âgé de ces enfans, qui est comme le chef des autres. Il le considère soigneusement, & le fait passer à son voisin, qui l'examine

TAVERNIER.
1652.

Comment
se fait le né-
goce à la Mi-
ne.

Enfans, qui
font le com-
merce des
Diamans.

TAVERNIER.
1652.

à son tour. Ainsi la pierre circule de main en main, dans un grand silence, jusqu'à ce qu'elle revienne au premier. Il en demande alors le prix, pour en faire le marché; & s'il l'achète trop cher, c'est pour son compte. Le soir, tous ces enfans font la somme de ce qu'ils ont acheté. Ils regardent leurs pierres, & les mettent à part, suivant leur eau, leur poids & leur netteté. Ils mettent le prix sur chacune, à-peu-près comme elles se pourroient vendre aux Etrangers. Ensuite ils les portent aux Maîtres, qui ont toujours quantité de parties à assortir, & tout le profit se partage entre ces jeunes Marchands, avec cette seule différence, que le chef, ou le plus âgé, prend un quart pour cent de plus que les autres. Ils connoissent si parfaitement le prix de toutes sortes de pierres, que si l'un d'eux, après en avoir acheté une, veut perdre demi pour cent, un autre est prêt à lui rendre aussi-tôt son argent.

Heureuse
aventure de
l'Auteur.

Un jour, sur le soir, l'Auteur reçut la visite d'un Indien fort mal vêtu. Il n'avoit qu'une ceinture autour du corps, & un méchant mouchoir sur la tête. Après quelques civilités, il fit demander à Tavernier, par son Interprète, s'il vouloit acheter quelques rubis; & tirant de sa ceinture quantité de petits linges, il en fit sortir une vingtaine de petites pierres. Tavernier en acheta quelques-unes, & ne fit pas difficulté de les payer un peu au-delà de leur prix, parcequ'il jugea qu'on ne l'étoit pas venu trouver sans avoir quelque chose de plus précieux à lui offrir. En effet, l'Indien l'ayant prié d'écarter ses gens, ne se vit pas plutôt seul avec l'Interprète & lui, qu'il ôta le mouchoir sous lequel ses cheveux étoient liés. Il en tira un petit linge, qui contenoit un Diamant de quarante-huit carats & demi, de la plus belle eau du monde, & les trois quarts fort nets. „Gardez-le jusqu'à „demain, dit-il, à l'Auteur, pour l'examiner à loisir. S'il est de votre goût, „vous me trouverez hors du Bourg, à telle heure, & vous m'apporterez telle „somme”. Tavernier ne manqua pas de lui porter la somme qu'il avoit demandée: A son retour, à Surate, il trouva un profit considérable sur cette pierre.

Quelques jours après, ayant reçu avis qu'un François, nommé Boette, qu'il avoit laissé à Golkonde pour recevoir & garder son argent, étoit attaqué d'une maladie dangereuse, il ne pensa qu'à retourner dans le Pays. Le Gouverneur de la Mine, surpris de le voir partir si-tôt, lui demanda s'il avoit employé tout son argent. Il lui restoit vingt mille pagodes, dont il regrettoit effectivement de n'avoir pas fait l'emploi. Mais, se croyant pressé par l'avis qu'il avoit reçu, il fit voir au Gouverneur tout ce qu'il avoit acheté, qui se trouva conforme au rôle du Receveur des droits; il paya les deux pour cent; &, ne déguisant pas même qu'il avoit acheté en secret un Diamant de quarante-huit carats & demi, il satisfit avec la même fidélité pour cette pierre, quoique personne ne fût informé de son marché dans le Bourg. Le Gouverneur admirant sa bonne-foi, lui confessa naturellement qu'aucun Marehand du Pays n'auroit eu cette délicatesse; & dans le mouvement de son estime, il fit venir les plus riches Marchands de la Mine, avec ordre d'apporter leurs plus belles pierres. Dans l'espace d'une heure ou deux, Tavernier employa fort avantageusement ses vingt mille pagodes. Après le marché, ce généreux Gouverneur dit aux Marchands qu'ils

qu'ils devoient distinguer un si galant homme par quelques témoignages de reconnaissance & d'amitié. Ils consentirent de fort bonne grace à lui faire présent d'un Diamant de quelque prix (a).

La manière de traiter, entre ces Marchands, mérite particulièrement une observation. Tout se passe dans le plus profond silence. Le Vendeur & l'Acheteur sont assis l'un devant l'autre, comme deux Tailleurs. L'un des deux ouvrant sa ceinture, le Vendeur prend la main droite de l'Acheteur & la couvre avec la sienne de cette ceinture, sous laquelle le marché se fait secrètement, quoiqu'en présence de plusieurs autres Marchands qui peuvent se trouver dans la même salle; c'est-à-dire, que les deux Intéressés ne se parlent ni de la bouche ni des yeux, mais seulement de la main. Si le Vendeur prend toute la main de l'Acheteur, ce signe exprime mille. Autant de fois qu'il la lui presse, ce sont autant de mille pagodes ou de mille roupies, suivant les espèces dont il est question. S'il ne prend que les cinq doigts, il n'exprime que cinq cens. Un doigt signifie cent. La moitié du doigt, jusqu'à la jointure du milieu, signifie cinquante; & le petit bout du doigt, jusqu'à la première jointure, signifie dix. Il arrive souvent que dans un même lieu, & devant quantité de témoins, une même partie se vende sept ou huit fois, sans qu'aucun autre que les Intéressés sache à quel prix elle est vendue. A l'égard du poids des pierres, on n'y peut être trompé que dans les marchés clandestins. Lorsqu'elles s'achètent publiquement, c'est toujours aux yeux d'un Officier du Roi, qui, sans tirer aucun bénéfice des particuliers, est chargé de peser les Diamans; & tous les Marchands doivent s'en rapporter à son témoignage (b).

TAVERNIER obtint du Gouverneur une escorte de six Cavaliers pour sortir des terres de son Gouvernement, qui s'étend jusqu'aux limites communes des Royaumes de Visapour & de Golkonde. Elles sont marquées par une Rivière, large & profonde, dont le passage est d'autant plus difficile, qu'il ne s'y trouve ni pont ni bateau. On se sert, pour la traverser, d'une invention assez commune aux Indes. C'est un vaisseau rond, de dix à douze pieds de diamètre, composé de branches d'ozier, comme nos mannequins, & couvert de cuir de bœuf. On pourroit entretenir de bonnes Barques, ou faire un pont sur cette Rivière; mais les deux Rois s'y opposent, parcequ'elle fait la séparation de leurs Etats. Chaque jour au soir, tous les Bateliers des deux rives sont obligés de rapporter à deux Officiers, qui demeurent, de part & d'autre, à un quart de lieue du passage, un état exact des personnes & des marchandises qui ont passé l'eau pendant le jour.

EN arrivant à Golkonde, l'Auteur apprit, avec chagrin, que son Agent étoit mort, & que la chambre, où il l'avoit laissé, avoit été scellée de deux sceaux; l'un du *Cadi*, qui est comme le Chef de la Justice; & l'autre du *Cha-Bander* (c), qu'il compare à nos Prévôts des Marchands. Un Officier de Justice gardoit la porte, nuit & jour, avec deux Valets qui avoient servi l'Agent jusqu'à sa mort. Après avoir demandé, à Tavernier, si l'argent

TAVERNIER.
1652.

Manière de
traiter entre
les Mar-
chands.

Retour de
l'Auteur à
Golkonde.

Fidélité ad-
mirable des
Indiens.

(a) Pag. 275.

(b) *Ibidem*.

(c) C'est ce qu'on a nommé *Sabandar* dans les Relations d'Achem & de Bantam.

TAVERNIER.
1652.

qui se trouvoit dans la chambre étoit à lui, on en exigea des preuves, qui furent le témoignage des Cherafs mêmes, qui l'avoient compté par son ordre. On lui fit signer un papier, par lequel il déclaroit qu'on n'en avoit rien détourné; & les fraix des procédures lui parurent si légers, qu'il admira également la fidélité & le désintéressement de la Justice Indienne (d).

Voyage à
la Mine de
Coulour, ou
Gani.

IL entreprit bien-tôt de visiter une autre Mine de Diamans, qui est dans le Royaume de Golkonde, à sept journées de la Capitale (e). Elle est proche d'un gros Bourg, où passe la même Rivière qu'il avoit traversée en revenant de Raolkonda. De hautes montagnes forment une sorte de croissant à une lieue & demie du Bourg; & c'est dans l'espace qui est entre le Bourg & les montagnes qu'on trouve le Diamant. Plus on cherche, en s'approchant des montagnes, plus on découvre de grandes pierres; mais si l'on remonte trop haut, on ne rencontre plus rien.

Origine de
cette Mine.

Il fut surpris de trouver, aux environs de cette Mine, jusqu'à soixante mille personnes qu'on y employoit continuellement au travail. On lui raconta qu'elle avoit été découverte, depuis environ cent ans, par un pauvre homme, qui bêchant un petit terrain pour y semer du millet, avoit trouvé une pointe naïve, du poids d'environ vingt-cinq carats. La forme & l'éclat de cette pierre la lui avoient fait porter à Golkonde, où les Négocians avoient reçu avec admiration un Diamant de ce poids, parceque les plus gros, qui fussent connus auparavant, n'étoient que de dix à douze carats. Le bruit de cette découverte n'ayant pas tardé à se répandre, plusieurs personnes riches avoient commencé aussi-tôt à faire ouvrir la terre; & l'on n'avoit pas cessé d'y trouver quantité de grandes pierres. Il s'en trouvoit, en abondance, depuis dix jusqu'à quarante carats; & quelquefois de beaucoup plus grandes, puisque, suivant le témoignage de l'Auteur, Mirgimola, ce même Capitaine Indien dont on a parlé, fit présent au Grand-Mogol *Aurang-Zeb*, d'un Diamant de cette Mine, qui pesoit neuf cens carats avant que d'être taillé. Mais la plupart de ces grandes pierres ne sont pas nettes, & leurs eaux tiennent ordinairement de la qualité du terroir. S'il est humide & marécageux, la pierre tire sur le noir. S'il est rougeâtre, elle tire sur le rouge; & suivant les autres endroits, tantôt

Qualité des
pierres.

(d) On joint ici la route qu'il a tenue de Golkonde à Raolkonda. Les distances se comptent ici par *Gos*, dont chacun fait quatre lieues de France.

Un *gos*, de Golkonde à Canapour. Deux *gos* & demi, de Canapour à Parkel. Un, de Parkel à Cakenol. Trois, de Cakenol à Canol Candanor. Un, de Canol Candanor à Setapour. Deux, de Setapour à la Rivière qui sépare les États de Golkonde & de Visapour. Trois quarts, de la Rivière à Alipour. Un quart, d'Alipour à Canat. Deux *gos* & demi, de Canat à Raolkonda. En tout dix-sept *gos*, qui font soixante-huit

lieues de France.

(e) L'Auteur compte, dans sa route, trois *gos* & demi, de Golkonde à *Almaspinde*; deux *gos*, d'*Almaspinde* à *Kaper*; deux *gos* & demi, de *Kaper* à *Montecour*; deux, de *Montecour* à *Niglepar*; un *gos* & demi, de *Niglepar* à *Eligala*; un, d'*Eligala* à *Sirvaron*; un, de *Sirvaron* à *Mellafesrou*; un & demi, de *Mellafesrou* à *Pononcour*. De *Pononcour* à *Coulour*, où est la Mine, il ne reste que la Rivière à passer. Ce Voyage, suivant le calcul de l'Auteur, revient à cinquante-cinq lieues.

tôt sur le verd, ou tantôt sur le jaune. Il paroît toujours, sur leur surface, une sorte de graisse, qui oblige de porter sans cesse la main au mouchoir pour l'essuyer.

TAVANIER.
1652.

A l'égard de leur eau, l'Auteur observe qu'au-lieu qu'en Europe nous nous servons du jour pour examiner les pierres brutes, les Indiens se servent de la nuit. Ils mettent, dans un trou qu'ils font à quelque mur, de la grandeur d'un pied carré, une lampe avec une grosse mèche, à la clarté de laquelle ils jugent de l'eau & de la netteté de la pierre, qu'ils tiennent entre leurs doigts. L'eau, que l'on nomme *céleste*, est la pire de toutes. Il est impossible de la reconnoître, tandis que la pierre est brute. Mais pour peu qu'elle soit découverte sur le moulin, le secret infailible pour bien juger de son eau est de la porter sous un arbre touffu. L'ombre de la verdure fait découvrir facilement si elle est bleue.

On cherche les pierres, dans cette Mine, par des méthodes qui ressemblent peu à celles de Raolkonda. Après avoir reconnu la place où l'on veut travailler, les Mineurs applanissent une autre place, à-peu-près de la même étendue, qu'ils environnent d'un mur d'environ deux pieds de haut. Au pied de ce petit mur, ils font de petites ouvertures pour l'écoulement de l'eau, & les tiennent fermées jusqu'au moment où l'eau doit s'écouler. Alors, tous les Ouvriers s'assemblent, hommes, femmes & enfans, avec le Maître qui les employe, accompagné de ses parens & de ses amis. Il apporte avec lui quelque Idole, qu'on met debout sur la terre, & devant laquelle chacun se prosterne trois fois. Un Prêtre qui fait la prière pendant cette cérémonie, leur fait à tous une marque sur le front, avec une composition de safran & de gomme; espèce de colle, qui retient sept ou huit grains de riz qu'il applique dessus. Ensuite, s'étant lavé le corps, avec de l'eau que chacun apporte dans un vase; ils se rangent en fort bon ordre, pour manger ce qui leur est présenté, dans un festin que le Maître leur fait au commencement du travail.

Méthode
du travail.

APRÈS ce repas, chacun commence à travailler. Les hommes fouillent la terre. Les femmes & les enfans la portent dans l'enceinte qui se trouve préparée. On fouille jusqu'à dix, douze, & quatorze pieds de profondeur; mais aussi-tôt qu'on rencontre l'eau, il ne reste plus d'espérance. Toute la terre étant portée dans l'enceinte, on prend, avec des cruches, l'eau qui demeure dans les trous qu'on a faits en fouillant. On la jette sur cette terre, pour la détremper: après quoi, les trous sont ouverts pour donner passage à l'eau; & l'on continue d'en jeter d'autre par-dessus, afin qu'elle entraîne le limon, & qu'il ne reste que le sable. On laisse sécher tout au Soleil; ce qui tarde peu dans un climat si chaud. Tous les Mineurs ont des paniers, à-peu-près de la forme d'un van, dans lesquels ils mettent ce sable, pour le secouer, comme nous secouons le bled. La poussière achève de se dissiper, & le gros est remis sur le fond qui demeure dans l'enceinte. Après avoir vanné tout le sable, ils l'étendent, avec une manière de râteau, qui le rend fort uni. C'est alors que se mettant tous ensemble sur ce fond de sable, avec un gros pilon de bois, large d'un demi pied par le bas, ils le battent, d'un bout à l'autre, de deux ou trois grands coups qu'ils donnent à chaque endroit. Ils le remettent ensuite dans les paniers;

XIII. Part.

F

ils

TAVERNIER.
1652.

ils le vannent encore; ils recommencent à l'étendre; & ne se servant plus que de leurs mains, ils cherchent les Diamans, en pressant cette poudre, dans laquelle ils ne manquent point de les sentir. Anciennement, au-lieu d'un pilon de bois pour battre la terre, ils la battoient avec des cailloux, & de-là venoient tant de glaces dans les pierres.

DEPUIS trente ou quarante ans, on avoit decouvert une autre Mine, entre Coulour & Raolkonda. On y trouvoit des pierres, qui avoient l'écorce verte, belle, transparente, & qui paroisoient même plus belles que les autres; mais elles se mettoient en morceaux lorsqu'on commençoit à les égriser; ou du moins elles ne pouvoient résister sur la roue. Le Roi de Golkonde fit fermer la Mine (f).

PENDANT que *Fremelin & Breton* présidoient au Comptoir Anglois de Surate, un Juif, nommé *Edouard Ferdinand*, Marchand libre, c'est-à-dire, sans dépendance d'aucune Compagnie, chercha l'occasion de s'associer avec eux pour acheter une belle pierre de cette Mine. Elle étoit nette, & ne pesoit pas moins de quarante-deux carats. Le Juif devant passer en Europe, les deux Anglois la mirent entre ses mains, pour la vendre & leur en tenir compte. Quelques Juifs lui en offrirent, à Livourne, jusqu'à vingt-cinq mille piastrcs. Il en vouloit trente mille. Mais ayant porté la pierre à Venise, pour la faire tailler, elle se rompit en neuf morceaux sur la roue, quoiqu'elle eût été égriffée sans aucune altération. L'Auteur même fut trompé à une de ces pierres; mais elle ne pesoit heureusement que deux carats (g).

Voyage à la
Mine de Dia-
mans de Ben-
gale.

IL lui restoit à visiter la Mine de Bengale, qui est la plus ancienne de toutes les Mines de Diamans. Ce Voyage doit trouver sa place ici, quoiqu'il ait été fait dans un autre tems. On donne indifféremment à cette Mine, le nom de *Saumelpour*, qui est un gros Bourg proche duquel on trouve des Diamans; ou celui de *Gouel*, Rivière sablonneuse dans laquelle on les découvre. Les terres que cette Rivière arrose dépendent d'un Raja, qui étoit anciennement tributaire du Grand-Mogol, mais qui avoit pris occasion des guerres pour secouer le joug. Tavernier, partant d'Agra, fit cent trente cosles jusqu'à la Ville d'*Halabas*, trente-trois d'*Halabas* à *Banarous*, & quatre de *Banarous* à *Saferon*. Depuis Agra jusqu'à Saferon, il n'avoit pas cessé de marcher au Levant; mais, de Saferon jusqu'à la Mine, on tourne au Midi, & l'on fait vingt-un cosles pour arriver dans un gros Bourg qui appartient au Raja dont on a parlé. De ce Bourg, on en fait quatre, pour se rendre à *Rodas*, une des plus fortes Places de l'Asie. Elle est située sur une montagne, & revêtue de six grands bastions, avec trois fossés pleins d'eau. La montagne n'est accessible que par trois endroits; & par toutes ses faces elle est environnée de précipices, la plupart couverts de bois. Au sommet, on trouve une plaine d'une demie lieue, dans laquelle on sème du bled & du riz, & qui est arrosée de plus de vingt sources. Les Rajas faisoient leur séjour ordinaire dans cette Forteresse, avec une garnison de sept ou huit cens hommes: mais elle appartient présentement au Grand-

Halabas.
Banarous.
Saferon.

Rodas,
forte Place.

(f) Ce fut apparemment à cette occasion que vint l'ordre dont *Methold* a parlé, & qu'il explique tout autrement; du moins s'il est question de la même Mine (i). (g) Pag. 281 & précédentes.

(i) C'étoit encore une autre Mine. Celle dont Tavernier parle ici, étoit dans la Province de Carnatica. B. d. R.

Grand-Mogol, qui n'a dû cette importante Conquête qu'à l'adresse d'un de ses Généraux (b). Tous les Rois des Indes, successeurs de Tamerlan, l'avoient attaquée sans succès; & deux de ces Princes étoient morts, pendant le Siège, dans la Ville de Saferon.

TAVERNIER.
1652.

De Rodas, on compte trente cosses jusqu'à Soumelpour, où l'on commence à chercher le Diamant. C'est un gros Bourg, dont les maisons ne sont composées que de terre, & couvertes de branches de cocos. La route est dangereuse depuis Rodas. Elle n'offre que des bois, ordinairement remplis de voleurs, qui savent que les Etrangers ne vont pas à la Mine sans argent, & qui les attendent pour les égorger. Le Raja fait sa résidence à deux cosses du Bourg, sur une belle colline, où il n'a point d'autre logement que ses tentes. La Rivière de Gouel, qui passe au pied de cette colline, vient de hautes montagnes qui sont éloignées d'environ cinquante cosses au Midi, & va se perdre dans le Gange.

Soumelpour.

C'EST en remontant, que les recherches commencent. Lorsque le tems des grandes pluies est passé, ce qui arrive ordinairement au mois de Décembre, on attend encore, pendant tout le mois de Janvier, que la Rivière soit éclaircie, parcequ'alors elle n'a pas plus de deux pieds d'eau en divers endroits, & qu'elle laisse toujours quantité de sable à découvrir. Vers le commencement de l'évrier, on voit sortir de Soumelpour, & d'un autre Bourg, qui est vingt cosses plus haut, sur la même Rivière, sans compter plusieurs petits Villages de la plaine, huit ou dix mille personnes de tous les âges, qui ne respirent que le travail. Les plus experts connoissent, à la qualité du sable, s'il s'y trouve des Diamans. On entoure ces lieux, de pieux, de fascines & de terre, pour en tirer l'eau & les mettre tout-à-fait à sec. Le sable qu'on y trouve, sans le chercher jamais plus loin qu'à deux pieds de profondeur, est porté sur une grande place qu'on a préparée au bord de la Rivière, & qui est entourée, comme à Raolkonda, d'un petit mur, haut d'environ deux pieds. On y jette de l'eau, pour le purifier; & tout le reste de l'opération ressemble à celle des Mineurs de Golkonde.

Tema où l'on cherche les Diamans dans la Rivière.

Méthode qu'on emploie.

C'EST de cette Rivière que viennent toutes les belles pierres qu'on appelle *Pointes nâves*. Elles ont beaucoup de ressemblance avec celles qu'on nomme *Pierres de tonnerre*. Mais il est rare qu'on en trouve de grandes. Pendant plusieurs années, on avoit cessé de voir de ces pierres en Europe; ce qui faisoit croire que la Mine s'étoit appauvrie. Les guerres seules avoient interrompu le travail (i).

Pointes nâves & leur forme.

APRÈS

(b) C'étoit le fameux Mirgimola. R. d. E.

(i) L'Auteur joint, au récit de ces deux Voyages, une règle qu'il appelle importante, & qu'il croit peu connue en Europe, pour connoître au juste le prix & la valeur d'un Diamant. Il ne parle point, dit-il, des Diamans au-dessous de trois carats, dont le prix est assez connu. Mais de ce point jusqu'à cent & au delà, il faut premièrement savoir combien pèse le Diamant, & voir ensuite

s'il est parfait; c'est-à-dire, si c'est une pierre épaisse, bien quarrée, & qui ait tous ses coins, si elle est d'une belle eau, blanche & vive, sans points & sans glaces. Si c'est une pierre taillée à facettes, ce que d'ordinaire on appelle une rose, il faut prendre garde si la forme est bien ronde ou ovale, si la pierre est de belle étendue, & si elle n'est pas de ces pierres ramassées. Une pierre de cette nature, pesant un carat,

TAVERNIER.
1652.

Tavernier
ne peut ven-
dre ses perles
à Golkonde.

Réponse
qu'il fait à un
Eunuque.

Après avoir visité les Mines de Golkonde, Tavernier n'ayant pas trouvé, dans le fils du Nabab, toute la protection que son père lui avoit fait espérer, parceque ce jeune Seigneur n'étoit occupé que de ses plaisirs, eut recours à l'amitié de De Lange, qui lui offrit de parler en sa faveur au premier Médecin du Roi. Ce Chef de la médecine & de la chirurgie du Royaume étoit du Conseil d'Etat, & jouissoit d'une grande distinction. Aussi-tôt qu'il fut informé des affaires de l'Auteur, il le fit prier de se rendre chez lui, & de lui faire voir ses perles. Il les admira beaucoup; & les ayant fait remettre dans leurs petits sacs, il pria Tavernier d'y appliquer son cachet, avec promesse de les montrer au Roi, qui prendroit la peine, après les avoir vûes, d'y mettre aussi le sien. C'étoit, lui dit-il, une sage méthode de ce Prince, pour éviter toute occasion de fraude. Mais tous ces soins produisirent peu d'effet. Les perles furent agréables au Roi, qui les rendit soigneusement cachetées. On s'empressa d'en demander le prix à Tavernier. Il le mit fort haut. Un Eunuque, qui se trouvoit près de lui, & qui écrivoit les demandes & les réponses, lui dit assez brusquement, „ qu'il prenoit sans doute tous les Officiers de la Cour de Golkonde „ pour des gens sans jugement & sans connoissance, & qu'ils voyoient tous „ les jours mille choses précieuses qu'on présentait au Roi. Tavernier „ reprocha, du même ton, à cet incivil Eunuque, d'entendre mieux le „ prix d'une jeune esclave que celui d'un joyau; & faisant resserrer ses per- „ les,

vaut cent cinquante livres ou plus. Il est question de savoir combien vaut celle qui pèse douze carats. Multipliez douze par douze; vous aurez cent quarante-quatre. Ensuite multipliez encore cent quarante-quatre par cent cinquante, qui est le prix de la pierre d'un carat, vous aurez vingt-&-un mille six cents livres. C'est le prix du Diamant de douze carats.

Mais ce n'est pas assez de savoir le prix des Diamans parfaits. Il faut savoir aussi le prix de ceux qui ne le sont pas; ce qui se fait par la même règle, en partant du prix de la pierre d'un carat. L'Auteur suppose un Diamant de quinze carats, qui n'est pas parfait, dont l'eau n'est pas bonne, & dont la pierre est de mauvaise forme, ou pleine de points & de glaces. Un tel Diamant, qui ne seroit que d'un carat, ne pourroit valoir que soixante livres, ou quatre-vingt, ou cent au plus, suivant le degré de sa beauté. Il faut multiplier le poids du Diamant de quinze carats par quinze; puis multiplier encore le produit, par la valeur de la pierre d'un carat; & le produit sera le prix du Diamant imparfait de quinze carats.

Sur le pied de cette règle, Tavernier donne le prix des deux plus grandes pierres taillées qui fussent connues de son tems; l'une dans l'Asie, qui appartenoit au Grand-Mogol; l'autre en Europe, qui étoit au

Grand Duc de Toscane. Le Diamant du Grand-Mogol pèse, dit-il, 279 carats, 12. Il est parfait, de bonne eau, de bonne forme, & n'a qu'une petite glace, qui est dans l'arrête du tranchant d'en bas du tour de la pierre. Sans cette petite glace, il faudroit mettre le premier carat à 160 livres; mais on ne le met, par cette raison, qu'à 150. Il revient par conséquent à la somme de 11723278 livres, 14 sous & 3 liards; c'est-à-dire, onze millions sept cents vingt-trois mille deux cents soixante-dix-huit livres, quatorze sous & trois liards. S'il ne pesoit que 279 carats juste, il ne vaudroit que 11676150 livres. Ainsi, les 12 produisent 47128 livres, 14 sous & 3 liards. Le Diamant de Toscane pèse 139 carats 1. Il est net & de belle forme, taillé de tous les côtés à facettes. Mais comme l'eau tire un peu sur la couleur du citron, il ne faut mettre le premier carat qu'à 135 livres; & sur ce pied, le Diamant doit valoir 2608335, c'est-à-dire, dedx millions six cents huit mille trois cents trente-cinq livres.

En langage de Mineurs, le Diamant se nomme *Iri*. En Turc, en Persan, & en Arabe, on l'appelle *Aimar*. Dans toutes les langues de l'Europe, il n'a point d'autre nom que *Diamant*. Pag. 291 & précédentes.

„ les, il se retira fort piqué”. Dès le lendemain, il partit de Golkonde, avec un Jouaillier François, nommé *du Jardin*, qui l'avoit accompagné dans toutes ses courses, & qui étoit affocié à son Commerce. Ils prirent le chemin de Surate. Le Roi, qui n'avoit appris leur départ que deux jours après, envoya cinq ou six Cavaliers sur leurs traces, pour les presser de revenir à la Cour. Mais ils étoient déjà au cinquième jour de leur marche, & sur les terres du Grand-Mogol. Un de ces Cavaliers leur ayant expliqué l'ordre du Roi, & le desir qu'il avoit d'acheter leurs perles, Tavernier, qui craignoit de nouvelles difficultés, s'excusa sur les affaires, & déclara nettement qu'elles ne lui permettoient pas de changer de résolution (k).

TAVERNIER.
1652.

Il quitte
Golkonde
pour se ren-
dre à Surate.

(k) Pag. 176 & précédentes. On ne suit pas l'Auteur à Surate. Sa route n'eut rien de remarquable, & ses observations sur le Commerce n'appartiennent point à cet article. Ses Voyages dans l'Isle de Cey-

lan & dans celle de Java, ne contiennent que des affaires personnelles, dont il n'y a rien à recueillir pour la connoissance des lieux & des usages.

Voyage de Nicolas de Graaf, sur le Gange.

DE GRAAF.

DE plusieurs courses, dont ce Voyageur Hollandois a publié différens Journaux (a), on a déjà détaché ses observations sur Batavia, qui en font l'article le plus utile & le plus curieux (b). Son troisième Voyage ne mérite pas moins le rang qu'il va prendre dans ce Recueil. Mais tous les autres ne contiennent que des noms & des événemens mille fois répétés, avec si peu d'ordre, & dans un style si sec, qu'ils n'offrent pas plus d'agrément que d'utilité. Cependant le premier commence par un détail assez instructif sur la discipline des Vaisseaux Hollandois, qui peut servir ici d'Introduction.

INTRODUC-
TION.

AVANT le départ, on fait une revue générale des équipages, & chacun reçoit d'avance deux mois de ses gages, quoiqu'ils ne commencent à courir que du jour où l'on a passé les *Balisfes* (c), c'est-à-dire, lorsqu'on a fait une lieue en Mer. De ce jour, la Compagnie est obligée de satisfaire à l'engagement, & de laisser aux engagés les deux mois de gages, soit que la navigation soit continuée ou qu'elle soit suspendue. Il arrive souvent qu'on est forcé de rentrer dans le Port & de s'y arrêter long-tems, par l'obstination des vents, qui ne cessent point d'être contraires, par l'arrivée de l'hiver, qui amène les glaces, ou par d'autres accidens. On congédie quelquefois une partie des équipages, pour éviter les frais; mais les gages, qu'ils ont reçu pour deux mois, ne peuvent leur être ôtés.

Ordre qui
s'observe
dans les em-
barquemens
& sur les
Vaisseaux
Hollandois.

DEUX ou trois jours après le départ, la Compagnie fait distribuer, par tête, cinq fromages de Hollande. Tout l'équipage d'un Vaisseau, à l'exception des Passagers & de ceux qui sont exempts du service, doit se ren-
dre

(a) Imprimés à Amsterdam, chez Frederic Bernard, 1719, in-12.

(b) Dans la Description de Batavia, au Tome X. de ce Recueil.

(c) Ce sont des tonneaux qui flottent sur l'eau, pour marquer les sables à la sortie du Texel.

DE GRAAF.
Introduction.

dre sur le tillac, pour être divisé en deux quartiers, qui se nommoient, du tems de de Graaf, le Quartier du *Prince*, & celui du *Comte Maurice*. On leur assigne leur département & leurs fonctions. Les noms, écrits en deux colonnes, sont affichés au mât d'artimon ou de poupe, avec l'ordre des emplois, le quartier de chacun, & l'heure de la garde, qui se nomme le *quart*. Le quartier du Prince a le premier quart. Le second appartient à celui du Comte. C'est le Prévôt du Vaisseau, qui appelle à cette fonction. Elle dure quatre heures. On appelle au quart, près du grand mât, & le châtiment est rigoureux pour ceux qui s'y présentent dans l'ivresse. Les sables sont d'une demie heure, & toujours exposés à la vue de l'équipage. Lorsque le premier est écoulé, on donne un coup de cloche; deux coups, après l'écoulement du second; & de suite en augmentant, jusqu'au huitième, qui achève les quatre heures. Alors, le second quartier vient relever l'autre.

Les Soldats qui vont aux Indes sont exempts du quart sur le grand mât. Au retour, ils y sont obligés comme les Matelots, s'ils ne se rachètent de cette fatigue en payant quinze ou vingt rixdales. Lorsque les malades sont en grand nombre sur un bord, on distribue les plus sains, & le tour du quart revient plus souvent. La négligence, dans cette importante fonction, est punie de cent coups de corde. Celui qui manque de se rendre soir & matin à la prière, perd sa ration d'eau-de-vie ou de vin. La prière est suivie du chant d'un Pseaume; & la Compagnie fait présent, pour ce pieux exercice, à chaque personne de l'équipage, d'un livre de Pseaumes en langue Hollandoise (d).

Il est défendu, sous peine d'un châtiment exemplaire, de fumer la nuit; parceque dans l'obscurité le feu peut prendre aisément au branle d'un Matelot. Pendant le jour, on entretient, sur le tillac, autour d'un poteau, dix ou douze brasses de méche, dont les équipages se servent pour allumer leur pipe.

On fait, chaque jour, trois repas; le premier, après la prière du matin; & l'on y distribue, à chaque Matelot, une petite mesure d'eau-de-vie, de la grandeur d'un verre commun. Le Samedi, chacun reçoit cinq livres de biscuit, une petite mesure d'huile d'olive, deux petites mesures de vinaigre, & demie livre de beurre. C'est l'unique provision qu'on accorde d'un Samedi à l'autre: mais, dans cet espace, on donne, à trois repas, de la viande & du lard. Cette viande, qui le plus souvent est fort salée, n'est pas une nourriture délicate, & diminue d'un tiers en cuisant. Pendant qu'on est sur les Côtes de Hollande, on boit de la bière; ou plutôt, on en boit aussi long-tems qu'elle dure. Ensuite, on reçoit, chaque jour, un pot d'eau, qui suffit ordinairement pour un homme. Mais lorsqu'on approche des Indes, ou lorsqu'on est commandé pour quelque Etablissement éloigné, cette portion diminue par degrés; & souvent l'eau devient si rare & si nécessaire, qu'un Matelot perdrait plus volontiers cent florins que sa ration (e).

LA

(d) *Ibid.* pag. 4.

(e) Pag. 5.

La Justice des Hollandois est d'une extrême rigueur en Mer. Comme le couteau est l'arme favorite de cette Nation, un Matelot, qui s'en est servi contr'un autre, est condamné à tenir la main contre le mât, auquel on l'attache en le perçant d'un couteau dans la chair des doigts; ou même dans la paume, si le crime est considérable. Ensuite, on lui laisse le soin d'arracher lui-même sa main du mât. Celui qui frappe un Officier reçoit trois fois la calle, si l'on est en Mer, & perd la main, si le crime s'est commis à Terre. La calle expose beaucoup la vie d'un criminel, lorsqu'il touche de la tête à la quille du Vaisseau, ou lorsqu'il rencontre quelque ferrement. On attache quelques pierres pesantes à ses pieds. On lui lie au bras une éponge imbibée d'huile, qui sert à conserver sa respiration. Comme on fait à combien de pieds le Vaisseau nage, on le plonge, trois fois de suite, un peu au-delà de cette profondeur; &, par le jeu des cordes, on le fait remonter autant de fois de l'autre côté (f).

Le jeu est sévèrement défendu, à la réserve de celui des dames, qu'on permet pendant le jour: mais il n'y a point d'indulgence pour les dez & les cartes. En faisant voile aux Indes, on exerce régulièrement les Soldats au maniment des armes. Les Flottes Hollandaises partent trois fois dans le cours de l'année, & c'est vers le tems de leur départ que se font les enrôlemens. Un Soldat, qui arrive à Batavia, est libre de renoncer à son premier engagement, pour en former un nouveau, qui consiste à servir dix ans dans les autres Colonies Hollandaises. Mais cette condition est peu différente de l'autre; car celui qui l'embrasse n'a pas la liberté d'exercer le Commerce, ni de choisir le lieu qui convient à son inclination. Il est envoyé aux Moluques, ou dans quelque Fort, dont l'air n'est pas plus sain: & s'il en sort sans congé, le moindre châtiment qui le menace, est la perte de son bien. L'engagement au service de la Compagnie dure cinq ans. Ceux qui sont obligés de servir en Mer ont plus de peine & moins de considération; mais ils y trouvent d'ailleurs plus d'avantage. Il arrive rarement qu'on s'élève à quelque poste (g), sans un talent extraordinaire, tel que d'écrire parfaitement, ou d'exceller dans quelque partie du Commerce, ou de s'être fait des Amis puissans. Ces difficultés doivent peu surprendre, s'il est vrai, comme de Graaf le fait observer, qu'il se présente aux Hollandois, pour les Indes, trois fois plus de Soldats qu'ils n'en ont besoin, & qu'ils se réduisent souvent au choix de ceux qui apportent les meilleures recommandations. Avec quelques bonnes qualités qu'on entre à leur service, on n'a point d'autre parti à se promettre que celui de Soldat, à quatre risdales par mois & la nourriture, qui est également mauvaise à bord & dans les garnisons. Elle consiste en trente livres de riz crud, qui tiennent lieu de pain de munition, avec douze sous & demi en argent. La moitié des gages est payée deux fois l'année, non en espèces courantes, mais en hardes ou en marchandises, qu'on passe assez haut. L'autre moitié court, & ne se paye qu'à la fin du service, c'est-à-dire, après le retour en Hol-
de

(f) *Ibidem.*

(g) Cela s'entend, suivant l'Auteur, au départ de la Hollande; car aux Indes il arri-

ve assez souvent qu'on y voit des gens passer des plus bas emplois à des charges très-considerables. R. d. E.

DE GRAAF.
Introduction.

de (b). Les Forts, où la Compagnie entretient des Troupes, sont si mal sains, à l'exception de la Côte de Coromandel, Batavia, & quelques autres lieux, que l'ennui d'un si triste séjour, joint au chagrin de se voir négligés, jette quelquefois les meilleurs Sujets dans un affreux desespoir.

DE Graaf ne représente tous ces maux que pour les plaindre; car la qualité de Chirurgien est un mérite si recherché sur les Vaisseaux & dans tous les Etablissements des Indes, qu'en attirant des earefles & des distinctions, elle conduit souvent à la fortune ceux qui joignent un peu de conduite à beaucoup d'habileté. L'Auteur fait souvent remarquer qu'il jouissoit heureusement de ces deux avantages. Il s'engagea, pour la troisième fois, au service de la Compagnie de Hollande en 1668, sur le *Jeune Prince*, Vaisseau qui appartenoit à la Chambre de Hoorn, & qui partit du Texel le 14 de Décembre. Sa navigation, jusqu'à Batavia, n'eut rien de plus remarquable que la mort de son fils, que tous ses soins ne purent guérir d'une fièvre chaude, & qui ne reçut pas d'autre sépulture que celle qui est en usage sur Mer; spectacle assez triste pour un Père, quoiqu'avec un peu de réflexion il doive lui paroître égal, que son fils serve de pâture aux vers ou aux poissons (i).

1668.

Départ de
l'Auteur, &
son arrivée à
Batavia.

1669.

Revûe gé-
nérale à Bata-
via.

L'Auteur
passe au Ben-
gale.

Accès de
piété du
Grand-Mo-
gol.

Comptoir
d'Ougly, d'où
de Graaf se
rend à Cas-
sambatar.

EN arrivant à Batavia, il fut témoin d'une cérémonie, qui fait honneur au bon ordre que la Compagnie entretient dans ses Etablissements. Toute la Bourgeoise de Batavia, les Officiers & les Troupes, les Capitaines, Pilotes, Écrivains, Consolateurs & Chirurgiens des Vaisseaux qui étoient à la Rade, enfin tous les Européens de la Colonie Hollandoise, passèrent en revûe sur l'esplanade du Château, devant le Général & les Conseillers des Indes. De Graaf n'ajoute point à quoi montoit ce dénombrement. Il fut bientôt nommé entre ceux qui devoient faire le Voyage de Bengale. Dans cette route, il visita quelques Ports Hollandois de l'Île de Ceylan, & le Fort de *Paliacate*, sur la Côte de Coromandel, d'où s'étant rendu près d'*Île de Gale* (k), à l'embouchure du Gange, & remontant ce fameux Fleuve, quoique le courant y soit très-rapide, il mouilla heureusement, le 9 d'Octobre, devant le Comptoir Hollandois d'*Ougly* (l).

PENDANT quelques mois qu'il y employa dans l'exercice de sa profession, un accès de zèle pour le Mahométisme porta le Grand-Mogol à faire publier, dans toute cette Contrée, des ordres sévères contre l'idolatrie. Les Pagodes furent murées. On diminua les taxes des Mahométans, & celles des Payens furent augmentées. En même-tems ce Prince envoya de grosses aumônes à la Mecque, & dépêcha d'autres ordres pour abolir tous les lieux publics de débauche. Mais de Graaf observe que menant lui-même une vie fort déréglée dans son Palais, son exemple eut plus de force pour soutenir le règne du vice, que ses Edits pour établir celui de la vertu.

LES environs d'Ougly offrent un Pays fort agréable, qui peut être comparé aux meilleurs Cantons de l'Asie, pour la fertilité. De Graaf en partit le

(b) Premier Voyage de de Graaf, pag. 7
& précédentes.

(i) Troisième Voyage, pag. 40.

(k) C'est *Ilha da Galinca*, ou l'*Île de la Poule*. R. d. E.

(l) Pag. 43 & précédentes.



1) C'est sur la rive occidentale, R. d. E.

2) On y peut suppléer au moyen de la Carte particulière que nous avons fait graver pour le Bengale, R. d. E.



(8) Rem
& précédent
(1) Troi

saal, pag. 7

40.

(k) C'est *Iiba da Galinha*, ou l'*Ibs* de l'
Poule. R. d. E.

(l) Pag. 43 & précédentes.

le 9 de Juin, par l'ordre du Directeur, pour se rendre au Comptoir de *Cassambafar* (m). En remontant le Gange, il passa devant plusieurs Bourgs, tels que *Nata*, *Trippina*, *Amboa*, *Nedia*, *Lallamassi* & *Sedebat*. Le 14, étant arrivé à *Cassambafar*, il fut obligé, par un nouvel ordre, de remonter jusqu'à *Patna*, pour travailler à la guérison du Directeur *Jacob Sanderus*, qui étoit depuis long-tems accablé de maladies. Mais, comme ses talens ne se bornoient point à la Chirurgie, on le chargea de lever les plans des Châteaux, des Villes & des Palais les plus considérables qui se présenteroient sur sa route. Le Directeur de *Cassambafar*, pour favoriser cette entreprise en le traitant avec distinction, lui fit équiper une Barque légère, dans laquelle on dressa, pour son logement, une tente fort commode. On lui donna douze Rameurs, deux Valets, un Cuisinier, un Interprète; & pour Ecrivain, un jeune homme de dix-huit ans, nommé *Corneille Van Oosterhus*, qui devoit demeurer à *Patna* (n).

DE GRAAF.
1669.

Commission
qu'il reçoit
sur le Gange.

Ces préparatifs retardèrent son départ jusqu'au 17 de Septembre. Les premiers jours de sa navigation ne lui offrirent que de méchans Villages. Mais ses yeux furent plus satisfaits en arrivant à *Moxedabat* (o), Ville assez grande, que le Commerce a fort embellie. Elle est sans murailles; mais on y voit une belle place, qui sert de Marché, avec des arcades soutenues par des colonnes. La maison du Gouverneur est distinguée par la beauté de ses édifices, & par un jardin fort agréable, au bord du petit Gange, qui est une branche du grand. *Moxedabat* est d'ailleurs une Ville bien peuplée, dont les Habitans font un grand Commerce de soye & de toutes sortes d'étoffes (p).

Ville de
Moxedabat.

Les bords du Gange continuèrent d'offrir, à de Graaf, quelques Bourgs & plusieurs Villages, jusqu'à *Ragi-Mohol* (q), Ville également considérable par sa grandeur & par l'abondance de ses marchandises. En descendant sur la rive, il fut conduit à la Cour de *Kappado Moselem*, qui avoit toujours marqué beaucoup d'affection pour les Hollandois, & qui ne fit pas difficulté de lui accorder la permission qu'il demanda de destiner la Ville, & le Palais du Prince *Cha-Soufa*.

RAGI-MOHOL & ses fortifications s'étendent sur le bord du Gange (r), qui est fort large dans ce lieu, & qui se partageant en plusieurs bras, forme autant de petites Rivières. La Ville a plusieurs Edifices remarquables, tels que des Mosquées pour les Mahométans, des Pagodes pour les Idolâtres, un grand Marché fort bien bâti; & du côté du Gange, un beau Palais avec un corps de logis pour les femmes. A l'extrémité de la Ville, vers la montagne, on voit les mœurs de l'ancien Château, & les débris de

Description
de *Ragi-Mohol*.

(m) Ou *Cassambafar*. Mr. Prevost écrit toujours *Cassambar*. R. d. E.

(n) De Graaf, pag. 46.

(o) Ou *Moxedabat*. R. d. E.

(p) *Ibidem*.

(q) Les meilleures Relations Hollandaises nomment cette Ville *Ragamahol*. R. d. E.

(r) L'Auteur ne marque pas sur quelle rive (1). On doit regretter aussi que dans un Voyage si intéressant il n'ait pas observé les distances (2).

(1) C'est sur la rive occidentale. R. d. E.

(2) On y peut suppléer au moyen de la Carte particulière que nous avons fait graver pour le Bengale. R. d. E.

DE GRAAF.
1669.

De Graaf
dessine le Pa-
lais de Cha-
Soufa, frère
du Grand-
Mogol.

Jardins du
même Palais.

de l'ancienne Ville. C'est à Ragi-Mohol qu'on raffine l'argent de Bengale ; & qu'on frappe les roupies. Les Hollandois ont obtenu la liberté d'y établir un Comptoir, mais peu considérable, derrière lequel sont situés le Palais & les Jardins du Prince *Cha-Soufa*, frère d'Aureng-Zeb, qui occupoit alors le Trône de l'Indoustan ; & plusieurs autres Edifices dont la plupart ont été ruinés par les guerres. De Graaf dessina le Palais du Prince dans toute son étendue, c'est-à-dire, avec ses Bâtimens & ses Jardins. On en donne la figure d'après lui (1).

La forme générale du Jardin est presque un carré parfait. Deux des côtés donnent sur la Rivière, & les autres sur la Campagne. La longueur de chaque côté est d'environ cinq cens pas. Tout l'espace est entouré d'un grand mur, orné de plusieurs petites tours, d'une architecture agréable. Il est divisé en cinq grandes parties, par des murailles fort hautes & fort épaisses. Chaque partie a ses Bâtimens, qui renferment diverses chambres, avec des voutes & des arcades d'un alliez beau travail, les unes peintes & dorées, les autres chargées de sculpture, toutes soutenues par de grosses colonnes rondes ou octogones, dont les unes sont de bois, & les autres de pierre ou de cuivre. Chaque Jardin particulier a ses fontaines, où l'eau coule par divers tuyaux, qui se croisent avec beaucoup d'art. Elles sont de marbre & d'albâtre, ou de pierre bleue & blanche, & la plupart ornées de figures d'animaux en marbre ou en bronze. En un mot, ce Jardin est une des merveilles du Pays, & seroit admiré dans tout autre lieu (1).

Pointe de
Botregangel.

Après avoir employé huit jours à visiter la Ville & le Palais, de Graaf entra dans sa Barque, qui le conduisit à la Pointe de *Botregangel*, ainsi nommée, parce qu'elle est la première Pointe d'une montagne qui s'avance dans le grand Gange. Elle est couverte d'arbres, au-dessous desquels on trouve un petit Village, avec un Caravanseferas pour les Voyageurs.

Gingparfaat.

Au-dessus de Botregangel, l'Auteur passa devant plusieurs Villages, entre lesquels on lui fit distinguer *Gingparfaat*, renommé par la multitude de ses Forgerons & de ses Charpentiers. On y construit plusieurs sortes de

Bâ-

(1) On place ici l'explication des renvois, qui chargeroient trop la figure.

A. Bâtiment au mur de derrière, où sont les pompes & le réservoir, d'où l'eau coule pour les jets d'eau.

B. Tour octogone, sur laquelle le Prince monte lorsqu'il fait combattre les éléphans.

C. Bain à trois tours, qui ne sert qu'à l'usage du Prince.

D. Grandes salles avec leurs fontaines, joignant le mur du milieu.

E. Salle du *Sallam*, c'est-à-dire, grande place où le Prince donne audience le matin.

F. Appartement des femmes, qui est du côté de la Ville & du Comptoir Hollandois.

G. Grands espaces plantés d'arbres, &

ornés de cabinets répandus dans les intervalles.

H. Grand vivier, où l'on descend par quatre degrés de pierre.

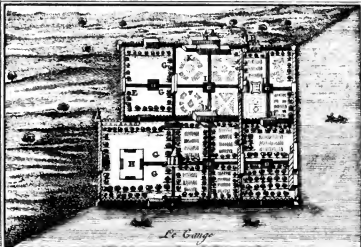
I. Réservoirs d'où partent des tuyaux qui se croisent, & portent l'eau dans toutes les parties du Jardin.

K. Jardin du milieu, qui est plus haut de dix pieds que les autres, vouté par-dessous, & plein de tuyaux.

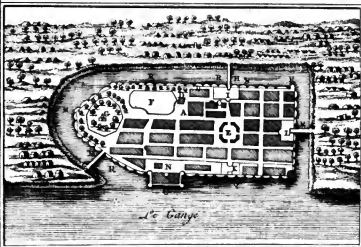
Nota. Aucun de ces renvois n'a été marqué sur la figure de l'Edition de Paris ; Dans l'Original la lettre P est mise pour la lettre F ; mais c'est une faute visible du Graveur, que nous avons eu soin de corriger. R. d. E.

(1) *Ibidem*. pag. 49.

PALAIS et JARDINS de CHA-SOUSA PRINCE de RAGI MOHOL.



PALEIS en TUYNEN van CHA-SOUSA PRINS van RAGI MOHOL.



315.100

PLAN de la VILLE de MONGHER.

GRONDTÉKENING der STAD MONGHEER.



Bâtimens pour la navigation. Il eut ensuite la vûe de divers Places, telles que *Kampour*, *Tbiena*, *Jagarnatpour*, *Siabatpour*, *Katjoka*, & *Gosiaffi*, après lesquelles il arriva devant la seconde Pointe, qui se nomme *Panthi*, & qui s'allonge, comme la première, jusqu'au bord du Gange. On découvre, sur la Pointe de *Panthi* & sur le haut de la montagne, un tombeau Mahométan, entouré d'un mur, & un petit Village accompagné de quelques Jardins. Au pied, sur le bord même de la Rivière, on voit un grand tamarin, qu'on a pris soin d'environner d'un ouvrage de maçonnerie, & qui a de loin l'apparence d'un bastion. L'autre côté du Gange offre un Village nommé *Laigola*, & les ruines d'un ancien Jardin.

DE GRAAF.
1669.
Pointe de
Panthi.

En continuant de remonter, de Graaf vit encore, sur les deux rives, quelques Bourgs & quelques Villages, jusqu'à *Patrigatti*, qui est la troisième Pointe de la montagne. Cette Pointe n'est qu'un roc escarpé, qui descend du sommet de la montagne jusques dans la Rivière. Sur le bas, on a trouvé l'art de bâtir une Mosquée, qui est environnée d'une muraille blanche. A peu de distance, on voit quelques arbres, au-dessous desquels les Idolâtres ont construit une Pagode, qui sert de retraite à quelques Fakkirs. De Graaf ne put résister à la curiosité de visiter plusieurs rochers de différentes grandeurs, sur lesquels il fut surpris de voir diverses figures, & des caractères qu'il lui fut impossible de lire. Il observa, dans la montagne, quantité de cavernes, ou de souterrains, qui la traversent. Quelques-unes étoient habitées par des Fakkirs. Il en vit un qui demeurait seul, dans un de ces antres, où il prioit dévotement, en offrant quelques fleurs qu'il arrosoit d'eau & murmurant quelques paroles. Tous les efforts de de Graaf & de ses gens ne purent troubler sa prière, ni lui faire rompre le silence dont il faisoit peut-être un point de sa religion (v).

Pointe de
Patrigatti.

Antres des
Fakkirs.

Plus loin, mais avec aussi peu d'attention à marquer les distances, l'Auteur parvint à la quatrième Pointe, qui se nomme *Jangira*, ou *Gehanguir*, & qui a beaucoup de ressemblance avec les précédentes. Elle a vers le bas, quelques Habitations, avec des Jardins; & presque au sommet une Mosquée. De l'autre côté, on aperçoit quelques pauvres cabanes. Mais ce que cette Pointe a de plus remarquable, c'est un grand rocher, éloigné du rivage d'environ quatre cens pas, qui forme un demi cercle, de six cens pas de diamètre par le bas, & de deux mille par le haut. Du côté qui regarde la Rivière, il est tout-à-fait escarpé, & véritablement inaccessible; mais en dedans, au contraire, il est assez uni. L'Auteur le compare à la montagne de Gibraltar, qu'il avoit vûe dans sa jeunesse. Sur ce rocher, on voit à soixante pas de hauteur, une Pagode entourée d'un mur, à laquelle on monte par quelques degrés. Le sommet contient quelques habitations de Pélerins. Entre la Pointe de *Jangira* & le rocher, passe un ruisseau dont le cours est si rapide, sur-tout lorsqu'il est enflé par les pluies, qu'on ne le traverse pas sans danger. De ce lieu, de Graaf prit plaisir à faire le chemin à pied jusqu'à *Gorgate*. C'est une promenade agréable. Il visita les ruines d'un ancien Palais de *Gehanguir*, bisayeul (x) d'*Aureng-Zeb*, dont la qua-

Quatrième
Pointe du
Gange.

Gorgate,
ancien Palais
de Gehanguir.

(v) *Ibidem*. pag. 50.
d'*Aureng-Zeb*. R. d. E.

(x) L'Auteur se trompe. *Gehanguir* n'étoit que l'ayeul

DE GRAAF.
1669.

quatrième Pointe du Gange a tiré son nom. Cet édifice, quoiqu'à demi détruit par les guerres civiles, conserve encore dans ses murs, dans ses arcades & ses colonnes, un reste de grandeur qui excite de l'admiration. Gorgate est un assez grand Village, à deux lieues de Jangira. On y passe un pont de pierre de huit arches, défendu aux deux bouts par une tour octogone. Ce pont, qui n'a pas moins de trois cens pas de long, passe pour l'ouvrage du fameux Tamerlan, & porte en effet de grandes marques d'antiquité. De Graaf étant retourné à sa Barque, passa devant les Villages de Katta, Golla, Killonpar, Haalpour, Mancî, Hernimora, & découvrit ensuite une grande Ville, qui se nomme *Mongher*.

De Graaf arrive à Mongher & veut observer cette Ville.

EN approchant de cette Place, la beauté de ses murs qui sont de pierre blanche, ses Châteaux, ses Mosquées, & les autres Edifices qu'on apperçoit de la Rivière, lui en firent prendre une si haute idée, qu'il entreprit de la visiter. Il descendit avec l'Écrivain, son Compagnon; & ses deux Valets, pour faire le tour des fossés. *Mongher* a presque la forme d'un arc, dont le Gange paroît la corde. De Graaf compta ses pas, en faisant le tour de la Ville, depuis une pointe de l'arc jusqu'à l'autre. Il en trouva douze mille cinq cens. La fidélité qu'il devoit aux ordres du Directeur de Cassambabar lui fit écrire cette observation sur un papier. Il y joignit le nombre des portes & des petites tours, qu'il avoit comptées avec le même soin, leur distance entr'elles, & tout ce qui lui avoit paru mériter de l'attention. Mais quelque précaution qu'il eût observée, il n'avoit pu se dérober à la vue des Gardes d'une grande porte qui regarde les terres. Ils le suivirent. Ils l'arrêtèrent. Sa Barque, qui étoit à quelque distance de la Ville, fut arrêtée aussi par quelques Soldats.

Il est arrêté & conduit au Gouverneur.

IL fut mené au Gouverneur, dont le Palais n'étoit pas éloigné de la même porte, & donnoit sur une pièce d'eau assez spacieuse, proche de la grande Mosquée. Cet Edifice avoit quinze tours. Le Gouverneur nommé *Mirsa-Mabomet*, More de haute taille & d'un air imposant, étoit au milieu de ses Conseillers, vêtu magnifiquement, assis sous un fort beau dais & sur des tapis très-riches. Il avoit près de lui deux boîtes, l'une pour le tabac, & l'autre pour le bétel. Après avoir regardé les deux Hollandois d'un air sévère, il leur ordonna de s'asseoir au-delà des tapis. Il continua de les regarder assez long-tems. Enfin il leur demanda d'un ton fort rude, de quelle Nation ils étoient, d'où ils venoient, & dans quelle vue ils s'étoient approchés de la Ville. Ils répondirent qu'ils étoient Hollandois; que leurs Maîtres les envoyoient à l'atna, & qu'ils avoient quitté leur Barque pour acheter quelques provisions dans *Mongher*. „ Mais pourquoi „ vous a-t-on vus faire le tour de nos murs, reprit le fier Indien, & porter si soigneusement les yeux sur nos bastions & sur nos portes? Quel „ est votre dessein? Qu'avez-vous écrit sur un papier? „ En même-tems, il leur donna ordre de lui remettre ce qu'ils avoient écrit. Mais, avec autant d'adresse que de prudence, de Graaf cacha dans son sein le papier qui contenoit ses remarques, & présenta au Gouverneur un écrit dont il n'avoit rien à redouter. On ne laissa pas de le fouiller, & de tirer de ses poches, un compas & un quart de cercle. Cependant, après avoir considéré fort attentivement ces deux pièces, ils les lui rendirent, sans com-
prendre

Comment il est interrogé.

prendre ce que c'étoit, ni quel pouvoit être leur usage. Alors, il leur demanda la permission de retourner à sa Barque, & de continuer son Voyage à Patna. Mais on lui répondit qu'il falloit passer la nuit à Mongher, & qu'ils la passeroient en lieu de sûreté, eux & leur Barque. La fin du jour ayant fait séparer le Conseil, ils furent jettés tous deux dans une prison fort puante, où ils n'eurent pas d'autre lumière que celle d'une lampe. Ils s'y trouvèrent confondus avec des voleurs & des assassins, qui attendoient le châtement de leurs crimes (y).

Le lendemain, vers midi, quelques Soldats vinrent les prendre, & les conduisirent au Conseil. Le Gouverneur leur demanda quel Pays étoit la Hollande? qui la gouvernoit? quelle étoit leur Religion? & s'ils croyoient au Prophète Mahomet? Ils répondirent, par leur Interprète, que la Hollande étoit un Pays riche & puissant, rempli de grandes Villes & de beaux Villages, où le Commerce florissoit, & d'où l'on envoyoit sans cesse un grand nombre de Vaisseaux dans toutes les parties du Monde; qu'on y vivoit sous le Gouvernement des Etats, & qu'on y croyoit à Jesus-Christ, fils de Dieu, & Rédempteur des hommes. „ Vous ne croyez donc pas au „ Prophète Mahomet, reprit ardemment le Gouverneur? Je m'en étois „ défié. Vous êtes donc pires que ces chiens "; en montrant ses Gardes, qui étoient des Idolâtres du Pays. Après quelques autres discours, de Graaf revint à le supplier de leur rendre la liberté de partir dans leur Barque, parce que les affaires qui l'appelloient à Patna étoient pressantes, & parce que le jeune homme, qui l'accompagnait, se trouvoit fort mal du misérable cachot où il avoit passé la nuit. On lui répondit que s'ils y mouroient l'un & l'autre, on prendroit soin de les jeter dans le Gange, pour les faire retourner au Bengale, d'où ils se disoient venus; mais qu'ils ne partiroyent point avant qu'on eût écrit au Mogol, & qu'on eût reçu ses ordres. Aussi-tôt, ils furent enfermés dans une autre prison, vis-à-vis de la première, fort près du cimetière de la Mosquée. C'étoit une Chapelle quarrée, qui n'avoit guères plus de quatre pas d'étendue. L'épaisseur des murs étoit de trois pieds, & l'entrée en avoit deux de large. Deux trous, défendus par des barreaux, servoient de fenêtres; & le toit, qui étoit rond, avoit la forme d'une cloche. Ce petit Edifice étoit environné de tombeaux. Les deux Hollandais y furent gardés nuit & jour par quelques Soldats, armés d'arcs, d'épées & de boucliers. Leurs Valets eurent néanmoins la permission de les visiter, & celle de leur acheter tout ce qui étoit nécessaire à leur subsistance. Une infinité d'Habitans venoient les observer, par les deux trous qui leur servoient à respirer l'air. Quelques-uns leur témoignaient de la compassion. D'autres les traitaient de chiens, d'espions, & de traîtres qui menaçaient la sûreté du Pays. De Graaf eut d'abord la liberté d'écrire à Ragi-Mohol, à Cassambasar & à Patna; mais ensuite, cette faveur fut supprimée.

QUELQUES jours après, on le fit reparoître au Conseil, sans être accompagné de l'Ecrivain, qui étoit fort mal, & que sa jeunesse faisoit d'ailleurs excuser. Toutes les accusations tomboient sur de Graaf, parcequ'on

DE GRAAF.
1669.

Il est confondu avec des brigands dans une affreuse prison.

Seconde interrogation.

Sa prison est changée.

Troisième interrogation.

(y) *Ibid.* pag. 53.

De GRAAF.
1669.

l'avoit vû fort attentif à considérer la Ville, & qu'il avoit écrit ses observations. On lui demanda „ d'où lui étoit venu la hardiesse de venir à Mon-
„ gher, d'en faire le tour & d'observer les murs? s'il ne savoit pas que c'é-
„ toit une Ville frontière, sur laquelle il n'étoit pas permis à des Etrangers
„ de jeter les yeux? que c'étoit l'ordre du Mogol; que par conséquent ils
„ étoient tombés dans la disgrâce, & devenus dignes d'un châtement si ri-
„ goureux; que pour le même crime, un Nabab avoit fait attacher depuis
„ peu un *Timidear* sur une planche & l'avoit fait scier par le milieu du
„ corps”. Il ajouta: „ Vous vous dites Hollandois; nous ne connoissons
„ point votre Nation. Vous êtes de rusés Portugais, des coquins, que le
„ Rebelle Sevagi employe pour nous observer, dans le dessein de venir sur-
„ prendre la Ville (z)”. En vain de Graaf prit le Ciel à témoin de ses
intentions. On le menaça du gibet, ou de l'attacher au tronc d'un arbre,
& de le tuer à coups de flèches. Il fut reconduit à sa prison, où la rigueur
de ses Gardes & les outrages de la Populace ne firent que redoubler. Ce-
pendant il ne pouvoit croire qu'on attentât à sa vie, sans avoir reçu des
éclaircissemens sur son Voyage, & des ordres du Grand-Mogol. L'Ecri-
vain se croyoit menacé de la mort, & cette crainte l'affoiblissoit encore
plus que sa maladie. De Graaf l'exhortoit à la constance & le soutenoit par
ses raisonnemens (a).

DANS l'excès de leurs peines, ils reçurent beaucoup de consolation d'une
lettre, qui leur fut remise par leurs Valets. Elle étoit de Jacob *Verburg*,
Directeur d'Ougly. Il leur marquoit qu'on avoit appris, au Comptoir, la
nouvelle de leur infortune; qu'ils ne devoient pas manquer de courage;
qu'on avoit écrit, en leur faveur, au Nabab de Patna; & qu'on étoit réso-
lu de ne rien épargner pour leur délivrance. Une autre lettre qu'ils reçu-
rent, le jour suivant, du Directeur de Soëpra, leur faisoit les mêmes pro-
messes. Quatre jours après, le Gouverneur de Mongher reçut lui-même
un ordre du grand Nabab de Patna, qui le pressoit de lui envoyer les deux
Hollandois qu'il retenoit dans ses prisons. Ils se crurent libres. Cependant
le Gouverneur différa d'obéir, sous prétexte qu'ayant écrit à la Cour d'A-
gra, il devoit attendre la réponse du Mogol. Mais il n'eut pas la hardiesse
de les maltraiter plus long-tems. Il leur laissa même la liberté de se prome-
ner dans la Ville, sans autre condition que d'être accompagnés de quelques
Soldats, & de revenir coucher le soir dans leur prison. Un de leurs Valets
ayant publié que de Graaf étoit un Chirurgien fort habile, cette qualité,
qui est fort estimée des Indiens, lui attira bien-tôt plus de considération
qu'il n'avoit essuyé d'insultes. Le Gouverneur même se hâta de le faire ap-
peler, & lui fit des excuses de sa rigueur. „ Quoi? vous êtes Chirur-
„ gien? lui dit-il. Eh! pourquoi ne m'en avertissiez-vous pas?” Il le
supplia de voir son Neveu, qui étoit incommodé depuis long-tems de la
poitrine. Il lui promit de grandes récompenses. De Graaf saisit l'occasion
de se faire respecter. Sans refuser ses conseils, il répondit qu'il n'avoit
avec lui, ni ses instrumens, ni ses remèdes; & voyant en effet le Malade,
il

La qualité
de Chirurgien
fait respecter
l'Auteur.

Comment
il est vengé
du Gouver-
neur.

(z) Pag. 56. Voyez l'Histoire de Sevagi, dans la Relation de l'Estra, au Tom. XI.
(a) *Ibid.* pag. 57.

il déclara que sa langueur venoit d'un ulcère au poulmon, mal incurable, pour lequel l'Oncle & le Neveu devoient prendre patience, comme il la prenoit lui-même à l'égard de sa prison. Quelques secours heureux, qu'il distribua dans la Ville, achevèrent d'autant mieux sa vengeance, que deux jours après, un second Courier du Nabab apporta, au Gouverneur, l'ordre de faire partir sur le champ ses deux Prisonniers; sans quoi il étoit menacé d'être conduit lui-même à Patna, pour y être puni comme un Rebelle. Il ne lui resta que le parti de la soumission, qui parut coûter beaucoup à sa fierté.

PENDANT quelques jours, que de Graaf avoit employés à se promener dans la Ville, il avoit ajouté de nouvelles observations à celles qui avoient causé sa disgrâce. Il répète que cette Place est d'une beauté singulière. Le Gange baigne d'une côté le pied de ses murs. Du côté de la campagne, elle est presque ronde. Ses fossés sont larges & profonds, mais secs dans tous les tems où la Rivière n'est pas fort haute. Elle a quatre Portes, dont celle qui regarde l'Orient est la principale. On y entre par deux ponts-levis, après lesquels on passe un guichet, qui est suivi d'un grand espace quaré & ceint de murs, d'où l'on sort par une autre Porte. Les deux côtés de cette Porte offrent deux grandes figures de pierre, qui représentent deux éléphants, chacun monté d'un homme armé. Les Portes du Sud & de l'Ouest ressemblent beaucoup à la première: mais celle du Nord est moins grande & moins ornée. Près de cette Porte, on voit, sur une petite élévation, quelques arbres, une Pagode, & divers tombeaux, d'où la vue donne sur un grand vivier. Le centre de la Ville, dans l'endroit où plusieurs rues se croisent, est occupé par un très-beau *Kettera* (b), de forme octogone, environné de plusieurs belles maisons qui ont de petites tours. Toutes les rues de la Ville vont d'une Porte à l'autre, & se croisent au *Kettera*. Le côté de la Rivière présente un beau Château, avec le Palais du vieux Roi, le logement de ses femmes, & plusieurs autres Bâtimens d'une magnifique apparence. Devant la Porte Orientale, c'est-à-dire, au-dehors, on a formé un grand Marché, où l'on vend sans cesse toutes sortes de viandes, de volaille, de poisson, & de fruits. C'est aussi le poste de la grande Garde. Cette Ville ayant été fort mal traitée dans les guerres de 1657 & 1658, on s'occupoit encore à reléver ses Bâtimens. Les Magistrats & les principaux Habitans font profession du Mahométisme. Tout le reste est livré à l'Idolâtrie. La garnison étoit composée de cinq cens hommes de pied, & de mille chevaux. Quoiqu'on parle, à Mongher, une langue propre au Pays, que de Graaf nomme le *Haut More*, on y emploie les caractères Persans pour l'écriture. La plupart des Habitans n'ont pas d'autre occupation que le Commerce. Hors de la Ville, & sur le bord même des fossés, on voit un grand nombre d'Edifices, qui servent de demeure-

Description
de Mongher.

(b) L'Auteur n'explique point ce que c'est qu'un *Kettera*; mais il paroît ailleurs que c'est la Bourfe des Marchands (1).

(1) On ne trouve point ce nom dans Valermy, mais bien celui de *Ceracantari*, qui est un Corps de Bâtimens vuides, affectés aux Cazarans pour y prendre leur gîte. R. d. E.

DE GRAAF.
1669.

Route de
de Graaf de-
puis Mon-
gher jusqu'à
Patna.

Palais de
Seflakon.

meure & d'ateliers à quantité d'Ouvriers & d'Artistes. On y fabrique toutes sortes d'ouvrages & de marchandises. C'est une espèce de Fauxbourg, sans aucune apparence de régularité (c).

DE GRAAF reçut, dans sa Barque, six Soldats qui devoient lui servir d'escorte jusqu'à Patna; mais la crainte d'être punis, par le Nabab, de la mauvaise conduite de leur Gouverneur, en fit désertier quatre avant la fin du Voyage. Le troisième jour de leur navigation, les deux Hollandois rencontrèrent une petite Flotte, qui portoit les équipages & les vivres d'un corps de Troupes qui suivoit les bords du Gange. Elles consistoient en douze cens Cavaliers fort bien équipés, quarante chameaux, six éléphants, quantité de bœufs, & quelques bataillons d'Infanterie. Cette petite Armée, qui appartenoit à *Mir-Amarsing*, Prince Idolâtre, venoit de la montagne d'*Affang*, avec ordre de se rendre aux environs de Delli & d'Agra, pour marcher contre le Rebelle Sevagi, avec l'Armée du Grand-Mogol. La Barque de de Graaf ne pouvant avancer beaucoup plus vite, il eut l'occasion, dit-il, de faire, pendant quelques jours, des remarques assez curieuses; mais il négligea de les écrire. Enfin, perdant de vue ces Troupes, il passa par les Villages de *Deriapour*, *Mokava*, *Monareck*, *Noada*, *Baar*, *Bander-Bana*, *Fatoha*, & par d'autres lieux, dont Baar & Bander-Bana sont les plus considérables. Il y vit quantité de Pagodes & de belles Mosquées. De *Fatoha*, il se rendit à pied par un chemin fort agréable, en suivant le bord du Gange, au Palais de *Seflakon*, Nabab de Patna, où l'on ne fit pas difficulté de lui laisser visiter à loisir les Edifices & les Jardins (d).

DE LA continuant sa marche, par un chemin bordé de Jardins très-agréables, il arriva au Fauxbourg de Patna. La perspective de cette Ville lui parut charmante. A son arrivée, il fut conduit au Comptoir Hollandois par un Baniame, qui l'occupoit alors pour la Compagnie de Hollande. Aussitôt que le Conseil de Patna en fut averti, il envoya au Comptoir un Secrétaire & quatre Députés, avec ordre de saluer les deux Hollandois, & de recevoir, de leur bouche, d'exactes informations sur le traitement qu'ils avoient essuyé à Mongher. De Graaf n'eut pas besoin de consulter son ressentiment, pour faire un récit peu favorable au Gouverneur.

PEN-

(c) Voici l'explication des renvois du Plan de la Ville de Mongher;

- A. La grande Mosquée.
- B. La Maison du Gouverneur.
- C. La Prison où de Graaf fut renfermé.
- D. Le Lieu où se tient le Conseil.
- E. Le Kettera octogone.
- F. Le Vivier.
- G. Petite Colline avec sa Pagode.
- H. Le Pont de la Porte Orientale.
- I. Place dans la Ville, joignant cette Porte.
- K. La Porte Occidentale avec sa Place intérieure.
- L. La Porte du Sud & sa Place.

M. La Porte du Nord, &c.

N. Palais & Jardin du Prince Cha-Sou-fa.

O. Le Château du côté du Gange.

P. La Tour octogone sur le Fleuve.

Q. Grand Boulevard à côté du Port.

R. Les Remparts & les Fossés.

Nota Cette explication ne se trouve pas dans l'Edition de Paris, & l'on a oublié de même les renvois sur la figure. En y suppléant ici, nous corrigeons une autre faute de l'Original, où la lettre H avoit été omise. R. d. E.

(d) *Ibid.* pag. 62 & précédentes.

PENDANT quelques jours de repos qu'il prit à Patna, la curiosité de connaître une Ville si célèbre par son Commerce, lui fit acheter un habit More, sous lequel il entreprit de la visiter dans toutes ses parties, avec le soin d'écrire fidèlement ses observations. Il se fit accompagner de son Interprète & d'un seul Valet (e).

LA Ville de Patna est située fort près du Gange, comme un grand nombre d'autres Places, dont les Habitans ont voulu se procurer cette commodité, pour leurs bains & leurs purifications. Elle est défendue par un grand Château, revêtu de boulevards & de tours. On y voit de belles Maisons, des Mosquées, des Jardins, des Pagodes & d'autres Bâtimens somptueux. Sa situation est sur une hauteur, pour éviter les grandes inondations du Gange. On monte, du rivage à la Ville, vingt, trente, &, dans quelques endroits, quarante degrés de pierre. Du côté de la terre, elle est flanquée d'un grand nombre de redoutes & de tours, qui servent néanmoins à l'orner plus qu'à la défendre. D'une extrémité de la Ville à l'autre, règne une grande rue, bordée de boutiques, où l'on trouve toutes sortes de marchandises & d'Ouvriers. Cette rue est traversée de plusieurs autres, dont les unes aboutissent à la Campagne, & les autres vers le Gange. Dans la plus haute partie de la Ville, on voit une grande place, qui sert de Marché, un très-beau Palais, où le Nabab fait sa demeure, & un grand Kettera, où s'assemblent les Marchands de diverses Nations, avec des montres de toutes leurs marchandises (f).

APRÈS avoir satisfait sa curiosité dans la Ville, de Graaf retourna au Palais du Nabab Sestakan, pour en admirer encore une fois les jardins & les fontaines; mais il s'en épargne la description, parcequ'il leur trouva beaucoup de ressemblance avec ceux de Ragi-Mohol. De Graaf fut pressé de quitter ce beau lieu, par une Lettre de Sanderus, qui l'attendoit impatientement à Soëpra, dernier Comptoir de la Compagnie sur le Gange (g). Etant remonté sur cette Rivière, il ne cessa plus de voir un Pays fort peuplé, jusqu'à la fameuse Mosquée de Monera, dont on lui avoit raconté beaucoup de merveilles. Monera n'est en lui-même qu'un misérable Village, éloigné d'une demie lieue du Gange, & ses Habitans ne sont que de pauvres Laboureurs. Ce Canton étoit autrefois desert. Mais un célèbre Fakkir, nommé Iba-Monera, remarquant la fertilité naturelle du terroir, qui ne servoit de retraite qu'aux tigres, aux loups & aux chiens sauvages, maudit ces dangereux animaux, les chassa par la force de ses prières, & bâtit, dans le même lieu, une petite Chapelle, où il fit quantité de miracles. La réputation de sa sainteté lui ayant attiré beaucoup d'aumônes, son valet trouva de si grosses sommes après sa mort, qu'il fit bâtir à sa mémoire une Mosquée magnifique, qui sert de retraite à quantité de Fakkirs.

C'EST un Bâtimant carré, qui est environné d'arcades & de colonnes. Le toit est rond, & couvert, avec beaucoup d'art, de petites pierres jaunes & bleues. Chaque angle offre une petite tour, dont le toit est de la même forme & de la même couleur que le grand. Tout cet édifice est entouré d'un mur haut de dix pieds, & long de cent quarante pas sur chaque

DE GRAAF.
1669.
Description
de Patna.

De Graaf
part pour
Soëpra.

Fameuse
Mosquée de
Monera &
son origine.

Description
de cette Mos-
quée.

(e) Ibidem.

(f) Pag. 63.

(g) Ou Chioëra. R. d. E.

XIII. Part.

H

DE GRAAF.
1669.

que face. La principale entrée est une très-belle porte de pierre, devant laquelle on a placé une pièce de canon, forgée de plusieurs barres de fer, qui tire huit livres de balle. De l'autre côté de la Mosquée, on voit un grand vivier bordé d'arbres, où l'on descend par sept ou huit marches, & dont les rives sont couvertes d'un grand nombre de tombes. On y a bâti une autre Mosquée, plus petite que la première, près de laquelle on admire un éléphant de pierre, qui tient un aigle avec sa trompe, & dont on vante la vertu contre le tonnerre, les éclairs & les mauvais tems. On trouve sans cesse autour de ce lieu, une infinité de Fakirs, qui débitent leurs fables aux Pélerins, & qui en tirent de l'argent par diverses sortes d'impostures. Les uns font leur résidence habituelle dans la Mosquée. Les autres courent le Pays en troupes, armés de bâtons, avec des enseignes & des bannières. Ils font quelquefois nuds, quelquefois vêtus bizarrement, & souvent couverts de cendres, pour se donner un air de pénitence qui les rend effroyables. Dans tous les Villages & dans les Villes mêmes de leur passage, les Habitans sont obligés de leur fournir des vivres, pour se garantir de leurs brigandages (b).

Comptoir
de Soëpra,
pour l'opium
& le salpêtre.

L'ARRIVÉE de de Graaf à Soëpra, la guérison du Directeur Sanders, & quelques petits événemens de Guerre & de Commerce, enrichissent peu le reste de cette Relation. Le Comptoir de Soëpra n'a pour objet que l'opium & le salpêtre, qui sont en abondance dans ce Canton. Le Bâtiment des Hollandois répond, par sa grandeur, à l'importance de ce négoce. C'est un quarré long, qui s'étend sur le bord du Gange, avec une tour à chaque coin. Il est divisé en trois corps, dont l'un est accompagné d'un très-beau jardin. Celui du milieu contient le magasin, & de fort beaux appartemens pour les Chefs. Le troisième est le lieu du travail, où l'on cuit & l'on purifie le salpêtre. Au-delà du chemin, les Directeurs ont fait bâtir des écuries d'une assez grande étendue, qui portent, en langage du Pays, le nom de *Place du bois* (i).

1671.

APRÈS avoir employé près de deux ans dans les Comptoirs de la Nation, de Graaf quitta celui d'Ougly, le 20 Novembre 1671, sur un Vaisseau destiné pour la Perse. Mais, en passant sous la Côte de Ceylan, le Bâtiment fut jetté, par un orage, dans le Port Hollandois de Colombo (k). L'Amiral de la Haie, dont on a lu l'Expédition au Tome XI. de ce Recueil, donnoit alors la loi sur ces Mers, avec une Escadre de douze Vaisseaux François (l). De Graaf ayant abandonné le dessein du Voyage de Perse (m), eut l'occasion, avant son retour en Hollande, qui fut différé jusqu'à l'année suivante, d'apprendre les révolutions qui venoient d'arriver à Goa, & les premières aventures du célèbre Dom Pedre de *Cajtra*. Mais comme il ne devoit ses informations qu'à la renommée, on verra plus volont-

(b) *Ibid.* pag. 65.

(i) *Ibid.* pag. 75.

(k) L'Auteur dit que leur Bâtiment faillit à échouer sur un rocher avant que d'arriver à Point de-Gale, où ils reçurent ordre de se rendre à Colombo. R. d. E.

(l) Cet Amiral étoit alors fort tranquille devant Surate. R. d. E.

(m) Ce Voyage n'eût pas lieu, à cause de l'Armement que les Hollandois furent obligés de faire pour aller à la rencontre de l'Escadre Française. R. d. E.

fontiers les mêmes événemens dans le récit d'un Voyageur François, que le hazard rendit témoin d'une partie de ce qu'il raconte, & qui n'a pas le même intérêt qu'un Hollandois à décrire la conduite des Portugais dans les Indes. J'ai pris soin de renvoyer ici cette partie (n) du Voyage de Carré, pour suppléer aux omissions de de Graaf, par quelques observations historiques, qui conviennent à la fin de cet Article (o).

DE GRAAF.
1671.

(n) Voyage de Carré, Tom. II. pag. 86.
(o) Nous ne savons où Mr. Prevost a pris cette transition aux deux articles sui-

vans, puisque de Graaf ne parle pas le mot des révolutions de Goa, ni des aventures de Dom Pedre de Castro. R. d. E.

§. I.

Etat des Portugais aux Indes Orientales, en 1670, & l'Histoire de Dom Pedre de Castro.

ETAT DES
PORTUGAIS
AUX INDES.
1670.

Sources de
l'affoiblisse-
ment des Por-
tugais.

LES Guerres, entre l'Espagne & le Portugal, avoient épuisé d'hommes deux Etats qui se trouvoient déjà fort dépeuplés, par les grandes Colonies que l'un & l'autre avoient envoyées dans les deux Indes. Ce qui leur restoit d'Habitans suffisoit à peine, pour la culture des Terres & pour l'entretien du Commerce intérieur. Ainsi l'on étoit fort éloigné, dans les deux Nations, de pouvoir envoyer du secours aux Colonies mêmes, qui se trouvant pressées par d'autres ennemis, attendoient en vain les Flottes, dont elles étoient accoutumées à recevoir, tous les ans, un renfort de Soldats & de munitions.

Leurs In-
quiétudes à
Goa.

LES Portugais des Indes Orientales s'imaginèrent qu'il étoit arrivé quelque fatal accident qu'ils ne pouvoient pénétrer; ou que les Flottes qu'ils avoient fait partir pour Lisbonne ayant péri dans le Voyage, on les avoit oubliés sans faire désormais aucun fond sur un Commerce qui commençoit à s'affoiblir, & dont le profit ne remplaçoit pas les dépenses qu'il falloit renouveler chaque année, pour équiper un grand nombre de Vaisseaux, & leur faire passer avec mille dangers, des Mers immenses, qui ne pouvoient jamais être assez connues. Le Commerce ne dépérissoit pas moins par cette opinion, que par les efforts des Hollandois & des Anglois, qui enlevoient chaque jour quelque Place importante aux Colonies Portugaises, & qui établissoient des Comptoirs redoutables dans tous les lieux dont ils devenoient les maîtres. Les Princes voisins contribuoient aussi à ruiner les affaires du Portugal, & prenoient ce tems pour abattre une Puissance, qui faisoit valoir trop long-tems des droits chimériques, s'étoit mise en possession d'une infinité de biens qui ne lui appartoient pas.

Division
des Seigneurs.

ENFIN les Portugais étoient réduits si bas dans les Indes, qu'entre eux-mêmes, chacun pensant pour son propre intérêt à sauver quelque chose du naufrage, ils cessèrent bien-tôt d'employer leurs soins & leurs forces au bien commun de leur Nation. Les Seigneurs, qui tenoient pour le Portugal des Places fortes & des Pays considérables, secouèrent le joug de la dépendance. Ils se traitèrent d'abord avec une défiance mutuelle, parce qu'ils craignoient de trouver, l'un dans l'autre, des obstacles à leurs usurpations. Cependant ayant reconnu que cette division ne pouvoit servir qu'à leur

ÉTAT DES
PORTUGAIS
AUX IND.

1670.

Traité par
lequel ils se
réunissent.

leur ruine, ils formèrent une espèce de société : surquoi l'Auteur observe que rien ne peut subsister sans quelque apparence de justice (a).

ILS convinrent de partager les terres & l'argent qui appartenoient à la Couronne, de ne se causer aucune inquiétude entr'eux, & de se rassembler contre l'ennemi commun, s'ils trouvoient de l'opposition à leur entreprise. Douze des principaux se liguerent particulièrement contre le Viceroy, qui paroissoit conserver la fidélité qu'il devoit à la Cour. Il avoit combattu le désordre, aussi-tôt qu'il s'en étoit aperçu ; & dans la suite, il n'oublia rien pour en arrêter le cours. Il publioit des nouvelles du Portugal. Il faisoit répandre adroitement que le Roi, vainqueur de tous ses ennemis, envoyoit des secours d'hommes & de munitions dans les Colonies, & qu'incessamment on verroit arriver une puissante Flotte à Goa. Pendant qu'il soutenoit les esprits par cet artifice, il dépêchoit souvent des Caravelles en Europe, pour représenter sa situation. Tous ces soins ne lui faisoient recevoir aucune réponse de la Cour, qui ne pouvant seconder le zèle de son Ministre, craignoit d'avouer sa foiblesse, & prenoit le parti de laisser croire que ces informations n'alloient pas jusqu'à Lisbonne (b).

Fermeté du
Viceroy pour
les tenir en
bride.

LE Viceroy n'en fut pas moins ferme, & préféra, suivant les termes de l'Auteur, la satisfaction d'être homme de bien dans l'infortune, à celle de devenir riche & puissant par une perfidie. Quoique les Rebelles eussent plus de forces pour l'attaquer qu'il ne lui en restoit pour se défendre, il continua de soutenir, par toutes sortes de voyes, l'intérêt de la Couronne. On tenta de l'engager du moins au silence. Sa vertu demeura inflexible, & ne fit que se roidir contre les difficultés. Enfin les Conjurés pensèrent à se défaire de lui. Les plus violents propoisoient de se saisir ouvertement de sa personne, & de lui ôter la vie. D'autres, pour conserver quelque apparence d'ordre & de modération, vouloient qu'on cherchât, dans sa conduite même, des prétextes pour l'arrêter & pour le faire périr dans une prison. L'opinion des plus adroits, & celle qui l'emporta, fut de s'assurer à la vérité de sa personne, mais pour le mettre dans un Vaisseau & le renvoyer en Portugal, chargé d'accusations, qui leur donnassent le tems d'exécuter tous leurs desseins, & de s'affermir dans les Domaines dont ils avoient fait le partage. Cette résolution fut suivie avec tant de bonheur ou d'habileté, qu'ayant enlevé le malheureux Viceroy dans une promenade, ils le confièrent à la garde d'un Capitaine de Vaisseau qui retournoit à Lisbonne, & le renvoyèrent pour porter au Roi la nouvelle de sa perte & de leur révolte. Après cet étrange attentat, ils exercèrent, dans la Ville, toutes sortes d'injustices & de cruautés. La famille du Viceroy fut dépouillée de ses biens ; & ceux qui osèrent lever la voix, en sa faveur, perdirent la vie dans les supplices (c).

Comment
ils se défont
de lui.

(a) Carré, pag. 90.

(b) Ibid. pag. 92.

(c) Pag. 95.



§. II.

*Histoire de Dom Pedre de Castro.*HISTOIRE DE
DOM PEDRE
DE CASTRO.
1671.Caractère de
Dom Pedre
de Castro.

DOM Pedre de Castro, qui tenoit un rang distingué parmi les Conjurés, fut celui qui garda le moins de ménagement dans ses violences. C'étoit un très-méchant homme; ingénieux à trouver les moyens de faire réussir toutes ses vûes, qui n'étoient ordinairement que des crimes. Il avoit acquis d'immenses richesses, autant par des concussions ouvertes, que par les ressorts secrets d'une trop heureuse politique, qui lui rendoit aisé tout ce qui flattoit ses passions (a). Le rôle qu'il joue dans ce récit oblige l'Auteur de rappeler un événement, qui achevera de faire connoître son caractère.

VERS le tems de la décadence des Portugais, & lorsque la soumission des Seigneurs commençoit à diminuer, un jeune Prince de Visapour alla passer quelque-tems à *Bicholain*, petite Ville éloignée de Goa d'environ deux lieues. Les promenades & les bois dont elle est environnée en font un séjour fort agréable, où le Prince vouloit se délasser du tumulte de la Cour, sans renoncer tout-à-fait aux plaisirs. Le voisinage de la Capitale Portugaise attiroit continuellement chez lui quantité de Seigneurs, qui contribuoient à son amusement. Cette vie lui parut si douce, qu'il s'en fit une habitude. Le commerce des Dames Portugaises l'attachoit encore plus. Il avoit pris pour elles une si vive inclination, qu'il ne connoissoit plus de bonheur dans un autre lieu. Cependant ses affaires le rappeloient à la Cour. Il auroit souhaité de pouvoir emmener quelqu'une de ces Portugaises, dont la beauté l'avoit touché. Il s'ouvrit à Dom Pedre de Castro, dont il avoit reconnu le caractère & l'habileté.

DOM Pedre envisagea, dans le dessein du Prince Mahométan, une occasion de satisfaire la haine qu'il portoit au Viceroi. Il y avoit, à Goa, deux Dames d'une rare beauté, mais d'une grande reputation de vertu, qui étoient de la Maison du Viceroi, ses proches parentes & qui descendoient des anciens Seigneurs à qui le Portugal devoit la conquête des Indes. Dom Pedre résolut de les vendre au Prince; & si le projet paroît détestable, l'exécution ne le fut pas moins. Il feignit de se réconcilier avec la famille du Viceroi, qu'il faisoit profession de haïr depuis long-tems. Tous les honnêtes gens furent d'autant plus charmés de cette réconciliation, qu'elle faisoit gémir le public, & qu'elle nuisoit même au cours des affaires. Les esprits pénétrants, qui connoissoient Dom Pedre, soupçonnèrent quelque mauvaise vûe dans une résolution si subite. Ils ne se trompoient pas. Dom Pedre pouvoit insensiblement son entreprise, & conduisoit les deux victimes au précipice.

ELLES avoient des terres considérables, où elles vivoient souvent d'une manière convenable à leur naissance. Respecté comme il étoit par son rang & par ses richesses, elles ne pouvoient refuser ses visites. Il les accoutu-

Il livre deux
Dames Chré-
tiennes à un
Prince Maho-
métan.

ma

HISTOIRE DE
DOM PEDRE
DE CASTRO.
1671.

ma si naturellement à les recevoir, que n'ayant aucune défiance de ses intentions, elles consentirent un jour à prendre l'amusement de la promenade avec lui. Il avoit fait préparer un palanquin. Le Prince, averti de l'occasion, envoya sur leur passage quelques gens armés qui les enlevèrent. On ne douta point, à Goa, que cette trahison ne fût un nouveau crime de Dom Pedre. Plusieurs Portugais, qui avoient rencontré le palanquin, accompagné d'une nombreuse escorte, rendirent témoignage qu'ils en avoient entendu sortir les gémissemens de deux femmes, & qu'entre leurs plaintes elles avoient prononcé son nom avec horreur. On le connoissoit assez dépravé, pour trahir indifféremment sa Patrie & sa Religion. Personne n'ignoroit qu'en arrivant aux Indes, il avoit livré aux Infidèles une de ses propres parentes; & ceux qui l'avoient connu en Portugal lui attribuoient une infinité d'autres crimes (b).

Anarchie
qui produit de
grands desordres à Goa.

La plupart de ses complices n'étant pas plus réglés dans leurs mœurs & dans leurs principes, il s'éleva bien-tôt entr'eux, des querelles qui donnèrent à Goa les scènes les plus sanglantes. La guerre n'a rien d'affreux, dont on ne vit l'image, entre des Citoyens qui avoient le même intérêt à vivre dans l'union. Si cette anarchie eût duré plus long-tems, ses Auteurs auroient trouvé leur punition, dans une fureur qu'ils commençoient à tourner contre eux memes. Mais le Vaisseau, qui portoit le Viceroy en Portugal, arriva heureusement au Port de Lisbonne. La colère du Roi fut si vive en apprenant la sédition, qu'il fit équiper aussi-tôt deux grands Vaisseaux de guerre, sur lesquels il fit embarquer un nouveau Viceroy, de la même Maison que le précédent, homme sévère & résolu, qui, en suivant les ordres de son Maître, devoit travailler à la vengeance de sa famille. Quantité de Seigneurs partirent avec lui, pour soutenir l'autorité du Roi dans la sienne, & pour commander sous lui quelques Troupes d'élite qui composoient son cortège. Il avoit ordre de faire arrêter tous les Rebelles, en arrivant à Goa, & de les renvoyer, chargés de fers, à la Cour de Portugal.

Arrivée
d'un nouveau
Viceroy.

Il fait arrê-
ter Dom Pe-
dre de Castro.

Avec quelque diligence que le nouveau Viceroy pût passer les Mers, il n'arriva point assez tôt pour exercer, sur les séditieux, toute la rigueur des châtimens qu'il leur destinoit. La plupart s'étoient entre-détruits; & ceux qui survivoient prirent le parti de se retirer dans leurs Gouvernemens, ou chez les Princes voisins. Dom Pedre s'étant flatté que la ruine des uns & la fuite des autres, joint à l'ancienne considération dont il jouissoit dans Goa, seroient oublier ses excès, ou le mettroient à couvert de la vengeance, ne put se déterminer à quitter une Ville où toutes ses richesses étoient rassemblées. Il fut trompé dans cette espérance. Le Viceroy, instruit de sa sécurité par quelques Emissaires, dont il s'étoit fait précéder, le fit arrêter en descendant au rivage, & le mit, sous une bonne garde, dans le premier Vaisseau qui devoit retourner en Europe. Aussitôt l'autorité du Roi fut rétablie dans la Ville, & les soins du nouveau gouvernement se tournèrent au-dehors.

Dom Pedre
est mené Pri-
sonnier à
Lisbonne.

CEUX qui se trouvoient chargés de la garde de Dom Pedre, ont ra-
conté

(b) *Ibidem.* pag. 106 & précédentes.

conté que jugeant sa perte infaillible, il avoit passé tout le tems de la navigation dans une sombre tristesse, comme un criminel qu'on traîne à l'échaffaut. Mais ses idées changèrent & sa confiance se ranima, lorsqu'il fut entré dans la Rivière de Lisbonne. La Cour avoit pris une autre face par la mort du Roi Dom Jean. Outre que ces changemens font toujours favorables aux criminels d'Etat, Dom Alphonse, qui succédoit à la Couronne, avoit toujours aimé Dom Pedre, qui étoit à-peu-près du même âge, & qui avoit été le Compagnon de son enfance. Il le reçut avec autant d'affection, que Dom Jean lui préparoit de rigueur. Cet heureux coupable auroit pû vivre avec honneur & dans un rang distingué à la Cour de Portugal. Il se vit tout-d'un-coup au nombre des favoris; & le souvenir de son humiliation ne l'empêchoit point de soutenir sa nouvelle faveur, avec toute la fierté d'un méchant homme. Mais il forma le dessein de se vanger, & cette idée le rappelloit à Goa. L'ancien Viceroy, qui occupoit un poste considérable à la Cour, étant au-dessus de ses atteintes, il résolut de faire tomber sur son parent & son successeur tout le ressentiment qu'il croyoit devoir à cette odieuse famille.

Ses instances lui firent obtenir du Roi, non-seulement la permission de retourner aux Indes, mais encore des terres considérables, dans le voisinage de Goa, & le commandement d'un Château qui dépend de cette Ville. Il avoit été frappé de l'excommunication, à Lisbonne comme à Goa, pour avoir vendu les deux Dames Chrétiennes à un Prince Mahométan. Avant son départ, il fit demander son absolution à Rome; & l'ayant obtenue, il s'embarqua sur un Vaisseau particulier, qui partoît pour les Indes. L'indulgence de la Cour avoit paru surprenante en Portugal; mais elle causa beaucoup plus d'admiration à tous les Portugais de l'Orient, surtout au Viceroy, qui jugea par l'air de hauteur & d'indépendance avec lequel il vit arriver un ennemi si redoutable, à quels nouveaux déméls il devoit s'attendre avec lui.

Dom Pedre avoit, à Goa, sa femme & sa fille, qui méritoient toute la tendresse d'un mari & d'un père vertueux. Il refusa de voir l'une & l'autre, pour se replonger dans l'excès de la débauche. Sa maison devint un Serrail, où il rassembla quantité de belles esclaves, achetées de diverses Nations. Ses amis & ses confidens étoient tout ce qu'il y avoit de gens décriés par leur caractère. Au milieu de cette mollesse, il n'oubloit point ses projets de vengeance. Mais le Viceroy, qui ne doutoit pas de ses intentions, se crut obligé de le prévenir en se déclarant son ennemi, avant qu'il eût rien tenté contre son autorité. La protection de la Cour n'effraya point un homme ferme, qui étoit autorisé par les ordres du Roi Jean, & qui faisoit d'ailleurs qu'Alfonse, avec la même foiblesse qui lui faisoit prodiguer ses faveurs à des Sujets indignes, oubloit ses propres bienfaits, ou s'embarraisoit peu de les soutenir (c). Il garda d'autant moins de ménagemens, qu'il se voyoit appuyé de tous les gens d'honneur, qui regardoient Dom Pedre comme la honte de leur Nation. A la première occasion où ce méprisable ennemi lui manqua de respect, il le fit arrê-

HISTOIRE DE
DOM PEDRE
DE CASTRO.
1671.

Faveur qu'il
y trouve.

Il retourne
aux Indes.

Vie qu'il y
mène.

Il est arrêté
pour la se-
conde fois.

(c) Pag. 123.

HISTOIRE DE
DOM PEDRE
DE CASTRO.
1671.
Il obtient
la permission
de servir.

ter; & sans écouter ses plaintes, il le tint renfermé dans une étroite prison (d).

VERS le même-tems, les Portugais se virent forcés de faire la guerre sur Mer. Dom Pedre, humilié par sa situation, demanda instamment la liberté de combattre sur la Flotte. Il l'obtint. Le Viceroi, qui le connoissoit brave, jugea non-seulement qu'il étoit capable de rendre service à l'Etat, mais que c'étoit une occasion de s'en défaire; & cette conduite fit autant d'honneur à son désintéressement qu'à sa prudence. Dom Pedre se trouva dans trois actions fort sanglantes, où sa valeur lui attira de l'admiration, & dont il eut le bonheur de sortir sans blessures. A son retour, le Viceroi informé qu'il se prévaloit déjà de cet avantage, le fit conduire en prison à la descente du Vaisseau (e).

Sa fuite
d'une troisième
fois prison.

MAIS soit qu'il eût corrompu les Gardes, ou que pour se délivrer de lui, le Viceroi même lui facilitât les moyens de se sauver, il sortit bien-tôt & de sa prison & de la Ville, d'où il se retira dans une des Bourgades maritimes, qui sont habitées par des Mahométans & des Idolâtres. Rien ne prouve mieux la faveur qu'il avoit trouvée dans sa fuite, que la permission qu'il obtint de vendre sa Commission & les Terres qu'il avoit obtenues du Roi. Il passa deux ans dans l'oubli, errant aux environs de Goa, sans avoir l'audace d'y rentrer. On ignore s'il tenta, dans cet intervalle, de former quelque parti contre le Viceroi, & si le bon ordre qui régnoit dans le gouvernement lui en ôta l'espérance: mais, se livrant enfin à son desespoir, il prit la résolution de se retirer à la Cour de quelque Prince Mahométan. Il choisit celle de Visapour; & pour y paroître dans tout l'éclat qui convenoit à son nom & à ses desseins, il se fit un équipage magnifique, avec lequel il se mit en chemin à la fin de l'année 1672. Quoiqu'extrême dans tout ce qu'il entreprenoit, jamais il ne le fut tant que dans la pompe de sa marche. On l'eût pris pour quelque Ambassadeur extraordinaire du Roi de Portugal, qui, par l'ordre de son Maître, étalloit cette magnificence aux yeux de l'Orient, dans la vue de s'attirer l'admiration & le respect; deux sentimens, ajoute l'Auteur, qui conduisent naturellement à la soumission (f).

Son desespoir le conduisit chez les Mahométans.
1672.

SA retraite fit beaucoup de bruit parmi les Portugais. Quelques-uns se plaignoient hautement du Gouverneur. Comme on le soupçonnoit d'avoir fermé volontairement les yeux sur son évasion, les plus sages prétendoient, qu'après avoir fait arrêter un homme si dangereux, la prudence ne devoit jamais permettre de lui ouvrir les portes de sa prison (g).

Carré arrive au Visapour dans le même-tems que Dom Pedre.

CE fut dans ces circonstances que le Voyageur François fut envoyé au Pays de Visapour. En arrivant à Rhebac, Ville considérable de cet Etat, il apprit que Dom Pedre s'y étoit arrêté, dans sa marche, & qu'il y faisoit prendre quelques jours de repos à son équipage. Mais avant que d'expliquer les relations qu'il eut avec lui, il donne une courte peinture de l'état du Royaume de Visapour, telle qu'il la reçut du Gouverneur de Rhebac, qui avoit beaucoup d'affection pour les François (h).

L'ANCIEN

(d) *Ibidem.*

(e) Pag. 125.

(f) Pag. 127.

(g) Pag. 128.

(h) *Ibidem.*

L'ANCIEN Roi étoit mort depuis peu. Un usurpateur étoit monté sur le Trône, par le crime de la Reine, qui avoit empoisonné son Mari, pour mettre la Couronne sur la tête de son Amant. Cet attentat n'avoit pas été si secret, qu'il eût échappé à la pénétration du Peuple; mais le nouveau Roi avoit trouvé l'art d'appaîser les esprits, & d'entretenir la paix dans toutes les parties de l'Etat, en faisant briller toutes les vertus qui font les plus grands Monarques. Jamais on n'avoit vu plus de grace & de majesté sur le Trône. Jamais la puissance n'avoit été plus heureusement employée pour inspirer l'amour. Il parut digne de la place qu'il occupoit; & l'on jugea, dit l'Auteur, que c'étoit pour corriger l'injustice de la fortune, que le Ciel avoit mis le sceptre entre ses mains. En un mot, il fit oublier le crime de sa femme, & sa propre naissance, qui, sans être méprisable, étoit fort éloignée de l'élevation royale. Son bonheur acheva l'ouvrage de son mérite. Un des plus grands Seigneurs du Royaume, qui avoit des droits incontestables à la Couronne, donna le premier exemple de la soumission, en lui prêtant de bonne grace le serment de fidélité. Il se nommoit *Caveskan*. C'étoit lui-même un homme au-dessus du commun par les qualités de son esprit, & capable également d'occuper la première place ou la seconde. Il gouvernoit après le Roi, ou plutôt le Roi ne gouvernoit que par ses conseils; & ces deux Chefs de l'Etat sembloient avoir attaché leur bonheur à celui des Peuples (i).

Le Roi tomba dans une maladie dangereuse; & sentant approcher sa fin, il nomma *Caveskan* pour son Successeur. Ce généreux Ministre répondit, aussi tranquillement que s'il y eût été préparé, „ qu'il n'avoit jamais fait „ d'injustice, & qu'il ne vouloit pas commencer; que le Roi laissant „ un Fils, on devoit espérer que ce jeune Prince ressembleroit à son „ Père, & feroit le bonheur de la Nation; que la Couronne lui appartenait; & que l'unique soin du Roi devoit être de nommer un Gouverneur à son Fils”.

Ces Fils du Roi n'avoit que six ans. Il étoit né d'une femme légitime. Personne ne pouvoit lui contester ce que la modestie & la générosité du véritable héritier lui cédoient. Le Roi répondit à *Caveskan*, qu'il lui confioit & son Fils & son Royaume. Il mourut après cette déclaration. Un événement si singulier ne laissa pas de former plusieurs partis dans le Royaume. Quelques Seigneurs vouloient forcer le Ministre de prendre un rang qu'il lui étoit glorieux d'avoir refusé, mais dont ce refus même le rendoit plus digne encore, & leur faisoit souhaiter d'être les Sujets d'un tel Maître. D'autres se déclarèrent pour un Prince du même sang, c'est-à-dire, pour le plus proche héritier de la Couronne après lui. Cette division causa des troubles. Les Gouverneurs des Provinces & des Villes, sous prétexte d'embrasser l'un des trois partis, exercèrent toutes sortes de concussions dans les lieux soumis à leur autorité. Le Gouverneur même de *Rhebac*, ayant demandé à sa Ville une très-grosse somme d'argent que les Habitans s'étoient obstinés à lui refuser, avoit fait mettre le scellé à tous les Comptoirs

HISTOIRE DE
DOM PEDRE
DE CASTRO.
1672.
Etat de ce
Royaume.

Caractère
vertueux d'un
Seigneur Ma-
hométan.

(i) *Ibid.* pag. 132.

HISTOIRE DE
DOM PEDRE
DE CASTRO.

1672.

Usage singulier, pour juger du bonheur d'un régime.

toirs & chez tous les Marchands, avec défense, sous peine de la vie, de le lever sans son ordre (k).

Cependant le parti du jeune Prince étant devenu le plus nombreux, Caveskan ne se démentit point. Il fit couronner solennellement son élève. Dans cette cérémonie, qui servit beaucoup à réunir tous les esprits, il fut déclaré Régent du Royaume & Tuteur du Roi. Entre plusieurs événements qu'on prend pour le présage d'un heureux règne, l'Auteur rapporte qu'après le couronnement, on place, suivant l'usage du Pays, dans cinq différens endroits d'une salle, autant de monceaux d'or & d'argent, d'étoffes, d'armes, & de riz; & dans un autre endroit, un monceau de cendre. Cette distribution est abandonnée aux mains des Prêtres; & tous les assistans demeurent dans un respect qui ne leur permet pas de toucher aux monceaux. On conduit le Monarque au milieu de la salle, les yeux bandés d'un riche turban, qu'on garde ensuite, avec une espèce d'adoration. On l'abandonne dans ce lieu, pour observer de quel côté le hazard lui fera tourner ses pas, & pour en tirer un augure. S'il tombe sur le monceau d'or & d'argent, on juge qu'il sera passionné pour les richesses, & que ses Peuples souffriront de son avarice. Si c'est aux étoffes qu'il s'adresse, on est persuadé que sa Cour sera magnifique, & qu'il fera régner le Commerce dans ses Etats. Les armes marquent la valeur & la victoire. Les grains annoncent l'abondance. Mais de tous les signes, la cendre est le plus malheureux, parce qu'étant stérile d'elle-même, & le reste des choses consumées par le feu, elle est regardée comme un présage sûr de misère & de famine, de pertes & d'infortunes.

Le jeune Monarque tomba sur le monceau d'armes & sur le monceau de grains, qui passent pour les plus heureux des cinq présages (l).

1673.
Carré arri-
vé à Rhexac.

Telle étoit la situation du Royaume de Visapour, à l'arrivée du Voyageur François. Après avoir salué le Gouverneur, qui se porta de lui-même à lui faire ce récit, il lui fit des plaintes, au nom de la Compagnie des Indes, pour le Facteur qu'elle avoit dans la Ville, qui avoit été compris dans l'ordre de fermer tous les Comptoirs. Il obtint sur le champ une exception, en faveur des marchandises qui appartenoient à la France.

Mais à la suite de cette narration ne peut avoir de grace que dans la bouche de l'Auteur.

Récit qu'il
fait de ses
liaisons avec
Dom Pedre.

Ce fut, dit-il, dans cette Ville, que je vis, pour la première fois, Dom Pedre de Castro. Il n'y avoit que sa personne qui me fût inconnue. La renommée m'avoit instruit de ses aventures; & comme il est rare qu'elle diminue le mal, j'avois conçu de lui les plus odieuses idées. Il faisoit le sujet de toutes les conversations, & son nom étoit devenu fameux dans l'Orient. C'étoit un monstre pour les gens de bien. C'étoit, pour les Indiens, un sujet de tout appréhender de la part des Portugais, auxquels ils n'attribuoient pas des mœurs moins corrompues, & des principes moins tyranniques. C'étoit, pour les personnes capables de réflexion, une preuve de la foiblesse du Portugal & de l'altération de son Gouvernement.

Si

(k) *Ibid.* pag. 136.

(l) *Ibidem.* pag. 143.

Si Dom Pedre m'étoit connu, je n'étois pas tout-à-fait étranger pour lui. Il avoit entendu mon nom, dans plusieurs Voyages que j'avois fait aux environs de Goa. Aussi la curiosité, si l'on ne veut pas supposer d'autre motif, l'amena-t-elle le premier chez moi. Sa visite fut très-longue. Peut-être ne cherchoit-il que l'occasion de parler de lui-même, & des projets de vengeance qu'il avoit formés contre le Viceroi. Il me raconta mille choses que je savois, mais avec un tour avantageux pour lui, & propre à faire tomber l'injustice sur tous les objets de sa haine. Il me dit que ses malheurs avoient commencé de plus loin; & que dans tous les tems de sa vie, il avoit inspiré une jalousie, qui ne l'avoit pas laissé manquer de chagrins & d'embarras. Je remarquai, dans son récit, qu'il cherchoit moins ma compassion que mes louanges. S'il avouoit qu'il eût quelquefois succombé sous les traits de ses ennemis, il s'élevoit si fort au-dessus d'eux, qu'il paroissoit dédommagé de leur aversion, par l'opinion qu'il avoit de lui-même.

Je pénétrai son caractère, & je reconnus que le Public ne lui faisoit pas d'injustice en le peignant des plus noires couleurs. Cependant je parvins à lui faire confesser que tout le tort n'étoit pas du côté de ses ennemis. Je lui dis d'un ton assez ferme, que le désespoir où il alloit se plonger, me paroissoit un effet de la colère du Ciel, qui se lassant de ses excès, étoit prêt sans doute à l'abandonner. Je lui demandai quelles étoient ses prétentions à la Cour d'un Prince Mahométan, où sa première démarche seroit infailliblement de renoncer au Christianisme; défection aussi honteuse devant Dieu que devant les hommes. Après son apostasie même, je le priai de me dire s'il se flattoit de trouver, dans une Cour infidèle, d'autres hommes que les Portugais, c'est-à-dire, s'il faisoit l'honneur aux Mahométans de leur croire plus de vertu & de probité qu'à des Chrétiens? Devoit-il même espérer que le sacrifice dont il alloit se rendre la victime, fût d'un grand prix aux yeux des Mahométans? La plupart faisoient-ils plus de cas de leur religion, qu'il n'en faisoit de la sienne? Je les connoissois, par une longue expérience des Cours de l'Orient, où loin du centre de leur créance, ils n'en adoptoient que les principes qui justifioient leurs plus honteuses passions; peu différens, dans tout le reste, des véritables Athées. J'ajoutai, que je ne comprenois pas d'ailleurs quelle vengeance il croyoit tirer du Viceroi des Indes, en justifiant par une conduite si criminelle tous les mauvais traitemens qu'il en avoit reçus. C'étoit le délivrer d'un ennemi, par des voyes qu'il auroit choisies lui-même dans le feu de sa colère, s'il en avoit eu le choix. Quel triomphe pour lui, d'écrire en Portugal que ce Dom Pedre, qui après avoir obtenu son absolution à Rome, avoit été renvoyé dans l'Orient avec des honneurs extraordinaires, venoit de quitter le service de son Roi; & qu'un Chevalier de l'Ordre de Christ, s'étoit fait circoncrire à la Cour de Visapour! Quel opprobre pour toute sa maison! Quelle affliction pour sa femme & pour sa fille, qu'il avoit laissées à Goa dans une situation indigne de leur naissance, accablées de tous les chagrins qu'on peut ressentir avec de l'honneur & de la piété!

Je fis valoir quantité d'autres motifs; & comme j'étois pénétré d'une aventure si honteuse au Christianisme, la même ardeur qui donnoit du poids

HISTOIRE DE
DOM PEDRE
DE CASTRO.

1673.

Il reçoit sa
visite à Rhe-
bac.

Il pénètre
son caractère.
Leur en-
retien.

HISTOIRE DE
DOM PEDRE
DE CASTRO.
1673.

à mon discours, semblant forcer son attention, je me sentis comme inspiré de lever les yeux, & d'adresser au Ciel une prière fervente pour son salut.

MAIS lorsque je le croyois touché de mes expressions, & que j'en jugeois par le trouble de ses yeux, c'étoit l'idée de sa vengeance qui lui revenoit sans cesse, & qui lui permettoit à peine de m'entendre. Il ne me répondit que par une nouvelle peinture des outrages qu'il avoit essuyés. Quelle espérance lui restoit-il, soit à Goa, soit du côté du Portugal? Sa valeur, ou plutôt son desespoir, dans trois actions sanglantes où il avoit exposé sa vie comme un Soldat, n'avoit fait qu'irriter son ennemi. Jusqu'alors, le Viceroi l'avoit haï par des raisons affectées, par de prétendus motifs de zèle & de fidélité pour l'État: mais il le haïssoit actuellement par un motif personnel; il haïssoit sa bravoure, & l'éclat que cette qualité brillante avoit ajouté à son nom. N'étoit-il pas prêt à bien vivre avec lui, dans le moment que par ses ordres, il s'étoit vu conduire en prison comme le dernier des misérables?

IL ne voyoit aucune ressource à la Cour de Lisbonne. Il en connoissoit la foiblesse; & c'étoit assez d'y avoir une fois trouvé quelque accès, pour n'y retrouver, pendant le reste de sa vie, que des difficultés insurmontables. Il étoit las de souffrir des hauteurs & des rebuts. D'ailleurs, ne voyoit-il pas qu'en attendant des réponses de Lisbonne, il auroit le tems de languir dans les prisons de Goa? Il sentoit depuis long-tems la nécessité de s'ouvrir un champ libre, où toutes ses qualités pussent s'exercer. Il étoit sûr de le trouver dans un Royaume tel que celui de Visapour, qui sans cesse agité par des guerres étrangères ou domestiques avoit besoin d'hommes de tête & de résolution. Un homme tel que lui se soutenoit par lui-même, dans quelque lieu qu'il fût placé par la fortune. Il ne faisoit aucune différence d'un Chrétien de l'humeur du Viceroi, à un Mahométan; excepté qu'il donnoit au dernier l'avantage des mœurs & de la probité. D'ailleurs, il avoit remarqué que tous les hommes se conduisoient peu par les maximes de Religion, dans les affaires où leur intérêt se trouvoit engagé; & que Mahométans ou Chrétiens, c'étoit cet intérêt qui les gouvernoit uniquement. A l'égard de sa femme & de sa fille, il se proposoit de prendre soin de l'une & de l'autre; & le pouvoir de les secourir ne pouvoit jamais lui manquer.

UN peu de réflexion, qu'il fit apparemment sur cet air de confiance, le fit changer de discours. Ensuite, paroissant craindre de s'être trop ouvert, il revint au même sujet, pour me dire que son dessein n'étoit pas d'abandonner la Religion; qu'il seroit Chrétien autant qu'on peut l'être au milieu des Infidèles; & que si sa conduite ne laissoit pas d'être un sujet de scandale pour les Chrétiens, il falloit s'en prendre à ceux qui le forçoient de chercher, parmi les Mahométans, un asyle contre la cruauté de ceux qui prenoient le nom de Chrétiens.

QUOIQUE sa résolution me parût ferme, & que j'espérasse peu de fruit de mes instances, il me rendit l'occasion de lui proposer une idée, que j'avois regretté qu'il eût interrompue. Ce n'étoit pas de retourner à Goa, où l'on m'avoit dit néanmoins que les sentimens du Viceroi étoient changés, & qu'il

Conseil que
Chrê donne
à Dom Pedre.

qu'il ne trouveroit plus de Persécuteur. J'aurois appréhendé de l'aigrir davantage, & de m'attirer un refus qui m'eût fermé la bouche pour toujours. Mais je lui fis remarquer qu'il pouvoit quitter Goa sans se retirer à Visapour, où la Religion Chrétienne étoit en horreur; que d'autres Pays lui offroient un azyle plus honorable pour lui-même, & plus sûr pour les gens de sa suite; qu'ayant un grand nombre d'esclaves Chrétiens, il alloit les exposer au danger d'être pervertis par la crainte ou par l'espérance; qu'il y avoit quantité de Villes, & des plus belles de l'Orient, où l'exercice du Christianisme étoit aussi libre qu'à Lisbonne. Je lui nommai Surate & Hispahan, où, parmi d'autres commodités, il trouveroit celle de faire valoir les grandes sommes d'argent qu'il emportoit avec lui, & le moyen par conséquent de se soutenir avec distinction; au-lieu de se ruiner par ses présens & ses dépenses, comme il y seroit obligé dans le lieu dont il faisoit choix, pour se procurer une considération fort incertaine.

Ce conseil étoit sage, & méritoit du moins quelque nouvelle délibération; mais il n'écouta rien, & ne pensant qu'à se rendre à Visapour, il me dit brusquement que j'étois le maître de partir avec lui; qu'il avoit pris des mesures pour la sûreté de sa route; qu'un passeport très-ample qu'il avoit obtenu pour lui & son équipage, l'exemptoit des droits d'entrée, & qu'il me conseilloit de saisir l'occasion; qu'il avoit pris de l'affection pour moi, dans notre entretien; que je pouvois compter sur ses services; & que s'il ne se rendoit point à mes conseils, il ne me remercioit pas moins de les lui avoir donnés.

Je refusai honnêtement ses offres, en lui disant que s'il eût été disposé à partir le lendemain, je me serois fait honneur de l'accompagner; mais que j'étois chargé d'affaires pressantes, & qu'avec un équipage si considérable, sa marche ne pouvoit être aussi prompte que la mienne. En effet, il portoit des Magasins entiers de riches marchandises & de meubles précieux. Il avoit des mulets chargés de vins exquis, de fromages, de viandes salées, de confitures, & de toutes les délicatesses dont les Portugais ne se laissent pas manquer dans les Indes. Je lui promis seulement de le voir à Visapour. Le Gouverneur de Rheback, dont j'allai prendre congé, me fit expédier un passeport, & me donna deux de ses gens pour guides; je partis le jour suivant, après avoir rendu sa visite à Dom Pedre.

Ma santé, qui étoit excellente, à mon départ, se soutint pendant les premiers jours de la route: mais je fus saisi tout-d'un-coup d'une fièvre violente qui dura deux jours entiers. Elle me quitta le troisième, & me laissa dans un abattement qui ne me permettoit pas de me soutenir. J'étois fort mal logé. De Rheback à Visapour, on ne rencontre que de mauvaises cabanes, & des Habitans grossiers. La différence de ma Religion augmentoit encore leur brutalité. Mon passeport servit à me mettre à couvert de leurs insultes, en leur apprenant que j'étois connu du Gouverneur de Rheback, & que leurs mauvais traitemens ne demeureroient pas impunis. Mais les deux guides, qu'il m'avoit donnés, se laissèrent d'accompagner un malade; & je me trouvai sans secours, dans un Pays dont j'entendois peu la langue.

Carré se
rend à Visapour.

Il tombe
malade en
chemin.

HISTOIRE DE
DOM PEDRE
DE CASTRO.
1673.

Heureuse
rencontre
qu'il fait à
Visapour.

CEPENDANT j'arrivai à Visapour: mais à peine fus-je entré dans la Ville, que la fièvre me reprit avec une nouvelle violence. Je me logeai chez un honnête Persan, de qui j'appris aussitôt que le Gouverneur de la Ville étoit de sa Nation. Comme il y avoit beaucoup d'apparence que ma dernière heure n'étoit pas éloignée, & que l'affoiblissement de mes forces me confirmoit à chaque moment dans cette idée, je pris le parti d'envoyer un de mes gens chez le Gouverneur, avec ordre de lui dire, qu'un François, chargé des affaires de sa Nation, étoit dans la Ville depuis quelques jours, & que se trouvant fort mal, il lui demandoit en grâce de venir recevoir de sa main des lettres importantes, qui ne pouvoient être remises avec plus de sûreté que dans la sienne. Il vint aussitôt. Ma surprise & ma joie ne peuvent être représentées, lorsque me reconnoissant le premier après deux mots d'entretien, il s'écria, dans sa langue, que j'entendois parfaitement; „ Quel bonheur de retrouver ici le meilleur de mes amis! Quoi, „ mon frère, c'est vous! Je ne le reconnoissois pas: & quoique son visage me rappellât quelques idées vagues, la maladie avoit causé tant de désordre dans les traces de mon cerveau, que je ne me le remis tout-à-fait qu'après avoir entendu son nom (m).

Ce Persan se nommoit *Coja-Abdela*. C'étoit un homme de considération, qui avoit toujours aimé la Nation Française. Il avoit été long-tems Gouverneur de Mirzeou (n), & je l'avois connu familièrement à la Côte de Malabar. Nous avions lié même une amitié fort étroite; & je lui avois trouvé des mœurs si douces, avec tant de droiture & de probité, que j'aurois souhaité alors de ne le quitter jamais. Après avoir remercié le Ciel de cette heureuse rencontre, je commençai à mieux augurer de ma situation, lorsque je retrouvais des secours & des consolations assurées dans les soins de l'amitié. Cependant, l'ardeur de ma fièvre ne faisant que redoubler, je priai *Coja-Abdela*, qui m'offroit affectueusement ses services, de penser d'abord à me procurer un logement plus commode, & dans quelque endroit où je fusse plus éloigné du bruit. „ Je prétends, me dit-il, que „ vous n'ayiez pas d'autre maison que la mienne; ou si vous ne la trouvez „ point encore assez tranquille, je vous procurerai un appartement qui le „ sera beaucoup plus, & qui touche néanmoins à ma maison. Il me quitta pour aller donner ses ordres. J'envoyai avec lui un de mes gens, qui revint me rendre compte de l'appartement qu'il me destinoit. C'étoient trois chambres fort commodes, mais qui n'étoient pas moins exposées au bruit que le logement que je voulois quitter.

Dom Pedre
y arrive & lui
donne un lo-
gement.

DANS cet intervalle je reçus la visite de Dom Pedre, qui avoit employé ses premiers soins, en arrivant dans la Ville, à s'informer du lieu où j'étois logé. Il me pressa d'accepter un appartement chez lui. Sa maison étoit dans le meilleur air de Visapour, & dégagée de tout ce qui peut incommoder un malade. Il joignit tant de politesses à ses offres, que dans le

(m) *Ibidem*. pag. 174.

(n) L'Auteur ne parle pas de ce Persan, dans le Journal de ses Voyages: mais on a vu, dans celui de Dellon, qu'il étoit en-

core Gouverneur de Mirzeou, en 1670, & qu'il faisoit beaucoup de caresses aux François.

le triste état où j'étois, je ne pus les refuser. Abdela m'avoit déjà déclaré, en gémissant, qu'il n'y avoit point, dans la Ville, d'autres Médecins que les Prêtres Indiens, dont je ne connoissois que trop l'ignorance. Je le fis consentir à me voir logé chez Dom Pedre, qui avoit, à ses gages, un Chirurgien Portugais.

Les secours que j'en reçus n'avancèrent pas ma guérison. Au contraire, ma fièvre devint continue, & dura trente-cinq jours, avec une ardeur qui ne me laissoit pas plus de repos la nuit que le jour. L'approche de ma mort, que je crus certaine, me fit demander si dans toute la Ville il n'y avoit pas un Prêtre, ou du moins un Chrétien, entre les bras duquel je pusse expirer tranquillement. On n'eut pas de peine à me trouver des Chrétiens; mais c'étoient autant de Renégats, qui avoient abjuré l'Evangile pour embrasser l'Alcoran, & qui vivoient dans la plus infâme débauche.

CEPENDANT mon mal ne faisant qu'augmenter, je tombai dans une profonde léthargie. On me crut mort. Le Chirurgien me voyant sans pouls & sans respiration, déclara que je venois d'expirer. Croira-t-on que Dom Pedre se souvint alors qu'il étoit Chrétien? Il fit allumer des cierges dans ma chambre; & faisant l'office de Prêtre, avec ses Valets & les miens, il se mit à réciter, près de moi, les prières que l'Eglise ordonne pour les Morts. Je suis porté à croire qu'il le faisoit par un motif de pitié, & par quelque sentiment d'amitié pour moi. Mais comme la malignité humaine empoisonne les meilleures actions, on a prétendu que son unique vûe avoit été de faire connoître qu'il n'avoit pas embrassé le Mahométisme.

Carré passe
pour mort.

Le lendemain, il recommença les mêmes prières, & les ordres furent donnés pour ma sépulture. Une heureuse négligence à les exécuter, me sauva la vie. Les Domestiques ayant remis cet office au jour suivant, qui étoit le troisième jour de ma léthargie, un Portugais se sentit porté, par un mouvement de Religion, à passer la nuit près de moi. Pendant qu'il prioit à genoux, il se fit dans mon tempéramment une révolution subite, qui me rendit le sentiment & la connoissance. Mais ne retrouvant pas la force de parler, je tournai les yeux dans toutes les parties de la chambre, qui étoit fort éclairée de la lumière d'un grand nombre de bougies. Le Portugais fut saisi d'une si vive frayeur, qu'étant sorti de ma chambre avec précipitation, il alla publier que l'esprit du François étoit revenu; & personne n'ayant jugé de la vérité, parcequ'on ne pouvoit s'imaginer qu'un homme mort depuis deux jours fût revenu à la vie; son récit passa pour une illusion de la crainte, & ne fit pas naître la pensée de me secourir. Cependant, ma mémoire s'étant un peu fortifiée, l'appareil qui m'environnoit me fit connoître l'erreur où l'on étoit sur ma situation. Je m'efforçai de me faire entendre: mais je fus mal obéi de ma langue & de mes bras. Ainsi, faute d'assistance, je retombai dans le danger de mourir réellement. Cette cruelle solitude dura jusqu'au matin. Coja-Abdela étant venu chez Dom Pedre, on lui raconta mon apparition prétendue. Moins crédule que les Portugais, il ne se fit pas répéter une aventure dont il comprit tout-d'un-coup le fond; & l'amitié le conduisit promptement à ma chambre. Il me trou-

HISTOIRE DE
DOM PEDRE
DE CASTRO.
1673.

trouva les yeux ouverts, avec quelques apparences de mouvement, mais trop foible encore pour l'entendre. Il me reveilla bien-tôt, par la force de quelques liqueurs qu'il me fit avaler; & d'autres remèdes achevèrent de m'arracher à la mort (o).

DANS ma convalescence, les soins de Dom Pedre se relâchèrent beaucoup. Il n'étoit occupé que de ses plaisirs. D'ailleurs l'extrémité où je m'étois vu réduit m'avoit porté à lui confier plusieurs choses précieuses, qui lui seroient demeurées par ma mort. Ses espérances étoient trompées; & comme je lui avois remis ce dépôt à la vue de plusieurs personnes, sur-tout à celle du Gouverneur Persan, il comprenoit qu'il ne seroit pas aisément dispensé de me le restituer. Le regret d'abandonner une proie, qu'il avoit crüe certaine, lui fit prendre un parti qui étoit capable effectivement de lui en assurer la possession. Ce fut de m'empoisonner (p).

Dom Pedre
tente de l'em-
poisonner.

J'ÉTOIS encore si foible, que la moindre agitation me causoit un évanouissement. Il vint un jour, dans ma chambre, environné d'une douzaine de Courtisanes & de plusieurs instrumens. Ayant sçu, me dit-il, que j'étois beaucoup mieux, il vouloit contribuer à ma guérison par l'amusement de la danse & de la symphonie. En vain lui représentai-je que ce spectacle me convenoit peu. Il fit étendre de riches tapis, sur lesquels s'étaient assis à l'Indienne, avec toute sa suite, il commença la fête par un concert d'instrumens, qu'il fit ensuite accompagner de la voix des femmes. Après la musique, il donna ses ordres pour la danse. Je l'appellai plusieurs fois, pour le supplier de m'épargner ce tourment. Il feignit de ne me pas entendre. Ce fut alors que le bruit & la chaleur faillirent de me couter la vie. Je me sentois prêt à m'évanouir, & je demandai quelque chose qui pût soutenir mes forces. Dom Pedre attendoit cette occasion. Un Esclave, qu'il avoit chargé de ses ordres, me présenta, dans un gobelet, une liqueur dans laquelle il avoit jetté une poudre dont on ne prend pas deux fois. Il ne s'étoit pas même caché pour composer ce breuvage; & de toute l'assemblée, je fus le seul qui ne pus le remarquer. Un de mes Valets comprit de quoi j'étois menacé. Il s'avança brusquement; & prenant le gobelet des mains de l'Esclave, comme s'il n'eût pensé qu'à disputer les droits de son office, il fit exprès un faux pas qui lui fit renverser la liqueur. Dom Pedre, irrité jusqu'à la fureur, maltraita de plusieurs coups & mon Valet & l'Esclave. Il se retira dans le même transport, & je reçus aussitôt l'explication de cette aventure (q).

SES nouvelles tentatives furent prévenues par des soins si peu déguisés, qu'il n'approcha plus de ma chambre sans trouver deux de mes gens qui s'attachoient à lui, comme des ombres, & qui ne perdoient pas ses mains de vue. Ma santé s'étant tout-à-fait rétablie, je lui redemandai le dépôt que je lui avois confié. Il fit naître mille difficultés, que j'eus beaucoup de peine à vaincre. Cependant je le forçai enfin de me le rendre, à l'exception de vingt ou trente pistoles, qu'il avoit prises dans mes habits, sur l'o-

pi-

(o) *Ibid.* pag. 183 & précédentes.

(p) *Ibid.* pag. 185.

(q) *Ibid.* pag. 189.

pinion de ma mort, & d'une montre, dont il me dit qu'il avoit fait présent à la plus belle des femmes qu'il m'avoit amenées. Je m'applaudis de n'avoir pas fait une plus grosse perte. Mes affaires ne m'ayant pas arrêté long-tems à Visapour, je ne partis point sans prendre congé de lui: mais je ne balançai point à lui reprocher son malheureux dessein, & je lui déclarai que le mien étoit d'apprendre à tout l'Univers, que ce Dom Pedre, qui faisoit tant de bruit dans le Mondo, étoit un Apôlat, un empoisonneur, un homme dont le Christianisme devoit se féliciter d'être délivré, & qui feroit l'opprobre de la Religion de Mahomet. Tels furent nos adieux. En effet, s'il n'avoit pas embrassé le Mahométisme, c'étoit moins par un reste d'honneur, qui ne s'éteint pas dans les ames les plus corrompues, que pour éviter toutes sortes d'assujettissemens, & pour vivre sans aucune Religion (r).

HISTOIRE DE
DOM PEDRE
DE CASTRO.
1673.
Leurs adieux.

L'AUTEUR ajoûte que Dom Pedre de Castro, après avoir vieilli dans ses crimes, fut poignardé par un Seigneur de Visapour, dont il avoit corrompu la femme, & dans le tems qu'il faisoit ses efforts pour violer sa fille. L'Orient, dit-il, offre des Renégats, de tous Pays de l'Europe, sans en excepter la France. Deux François de cette espèce lui rendirent visite à Visapour, & ne feignirent de lui marquer du respect, que pour chercher l'occasion de le voler. On croit devoir conserver ici les principaux traits de cette aventure.

Catastrophe
de Dom Pe-
dre.

Renégats
François, qui
veulent voler
l'Auteur.

DEUX de ces malheureux, dit-il, vinrent chez moi pendant ma maladie. Ils y revinrent, lorsque je commençois à me porter mieux. Je n'y étois pas; mais étant averti de leur visite, je délibérai assez long-tems si je devois les voir. Je m'y déterminai enfin, dans la pensée que je serois peut-être assez heureux pour faire quelque impression sur leurs esprits, & que quand tous mes Voyages ne m'apporteroient pas d'autre fruit que d'avoir rendu un Chrétien à l'Eglise, je me trouverois bien payé. Lorsqu'ils étoient venus, ils s'étoient simplement annoncés comme des François qui se trouvoient à Visapour, & qui vouloient offrir leurs services à un homme de la même Nation, chargé des ordres du Roi de France pour cette Contrée. Ils m'avoient fait dire aussi, que s'ils avoient la veste & le turban, ce n'étoit pas qu'ils eussent changé de Religion; mais qu'étant sans cesse avec les Turcs, ils s'étoient vêtus comme eux, pour trouver plus de facilité dans une sorte de Commerce qu'ils exerçoient à Visapour.

Leur his-
toire.

Je savois déjà le contraire: mais je feignis de paroître abusé, pour jouer mieux mon rôle. Ils se présentèrent donc une troisième fois chez moi, d'un air aussi familier que s'ils eussent déjà fait connoissance. Je les remerciai de leur honnêteté. Mais leur premier but avoit été de me voler chez moi; & n'en ayant pas trouvé l'occasion, ils espéroient de la retrouver d'autant plus facilement, dans le Voyage qu'ils me croyoient résolu de faire à Saint-Thomé, que le Siège étoit devant cette Ville, & que toute la Campagne étoit infestée par les deux partis. Ils me dirent qu'ils en étoient arrivés depuis peu; qu'ils étoient venus de France sur les Vaif-

seaux

(r) Pag. 191.

HISTOIRE DE
DOM PEDRE
DE CASTRO.
1673.

seaux du Roi, commandés par M. de la Haie (s), & qu'ayant été obligés de le quitter, ils avoient trouvé d'honnêtes Officiers Mores qui les avoient pris avec eux, & qui leur faisoient des avantages considérables pour leur fortune.

Je suis bien aise, leur dis-je, que votre fortune soit meilleure; mais il me semble que votre bonne mine en a diminué; & vous semblez tout empruntés dans ces habits. Voyez ce que c'est que d'être déguisés. Vous n'avez ni l'air François ni l'air More. Il me semble que vous auriez aussi-bien fait de garder votre juste-au-corps & votre chapeau; car je ne puis croire que vous ayez changé de Religion comme d'habit. Quoique fort impudens, leur trouble parut sur leur visage. Le plus hardi des deux me répondit que le Seigneur, avec lequel ils étoient, avoit souhaité qu'ils fussent vêtus comme les autres personnes de sa maison, & qu'il seroit blessé d'y voir une différence d'habit. Mais ne l'est-il pas, leur dis-je, de la différence de votre Religion & de la sienne? Il est vrai, me dirent-ils, qu'il n'a pas tenu à lui que nous n'ayions embrassé le Mahométisme; mais nous avons résisté à ses instances, & nous avons essuyé d'assez mauvais traitemens, pour conserver votre sainte Religion, dans laquelle nous voulons mourir. C'est-à-dire, Messieurs, repliquai-je, que j'ai devant les yeux des Martyrs du Christianisme. Je prendrai soin de publier que j'ai vu deux jeunes François, qui conservant toute la pureté de leur foi sous le turban, ne se servoient du changement d'habit que pour convertir les Mores, & qui se feroient donner la circoncision même, pour se mettre plus en état de faire des Chrétiens. J'admire votre zèle, Messieurs, & l'art que vous avez de faire tourner de si mauvais moyens à de bonnes fins.

Ces deux méchans hommes me parurent dans un fort grand embarras. Comme j'étois instruit du dessein qu'ils avoient de me voler sur le chemin de Saint-Thomé, j'employai l'adresse pour m'en garantir. Je leur demandai combien ils avoient mis de tems à venir de cette Ville jusqu'à Visapour. Ils me répondirent qu'ils avoient marché l'espace de quarante-cinq jours. Il faut, leur dis-je, que vous vous soyiez arrêtés en chemin. Non, me dirent-ils; & là-dessus ils me promirent qu'au tems de mon départ ils me donneroient de bons avis sur la route, & même quelques-uns de leurs amis pour me servir de guides & d'escorte. Nous ne nous entendons pas; interrompis-je. Il y a aujourd'hui trente-cinq jours que j'ai dépêché un Courier à Saint-Thomé, pour y porter des paquets dont j'étois chargé; & je souhaiterois de savoir dans quel tems à-peu-près j'en puis avoir des nouvelles. J'en ai même de l'inquiétude; parceque les chemins sont remplis de Soldats, & le passage très-dangereux. Je n'attends que cet éclaircissement pour retourner à Surate, où est le Comptoir général de notre Compagnie; & ma santé commençant à revenir, je songe à partir au premier jour.

Ces discours déconcerta mes deux scélérats. Ils parurent troublés, & me dirent avec empressement; eh! quoi, Monsieur, vous n'allez donc pas à Saint-Thomé? Non assurément, leur dis-je. Je n'ai pas dessein d'aller m'exposer sans raison, & je ne crois pas que vous sachiez d'un autre avis,

fi

(s) Voyez son Journal, au Tome XI. de ce Recueil.

si je vous consultois. Ils ne laissèrent pas de me proposer divers chemins, qu'ils connoissoient, me dirent-ils, & par lesquels je n'aurois rien à craindre. C'étoient justement ceux que je redoutois. Je les remerciai, & je les vis partir fort mécontents d'avoir manqué leur coup (1).

CARRÉ continue de raconter que les ayant revus, avec deux autres de leurs Compagnons, il tira d'eux l'aveu de leur apostasie, & de tous les degrés par lesquels ils y étoient tombés. Il ne les nomme point, dit-il, pour en épargner l'affront à quantité de gens de bien & d'honneur. Mais de quelque défiance qu'il fût armé avec eux, il ne put éviter d'être dupé par l'un des quatre, qui tira de lui quelque argent, sous prétexte de se faire vêtir à la Françoisé, pour retourner dans un Pays Chrétien sans faire soupçonner sa fuite aux Mahométans. Après avoir donné dans ce piège, il ne le revit plus.

MAIS il manqueroit quelque chose à sa principale narration, si je n'y joignois, d'après lui-même, l'histoire des deux Dames Portugaises, Nièces du Gouverneur de Goa, que Dom Pedre avoit livrées au Prince de Visapour. On lui avoit parlé si avantageusement de leur mérite & de leur beauté, qu'après son rétablissement, il trouva le moyen de se lier avec un des Officiers du Prince, dans l'unique vûe de se procurer l'éclaircissement qu'il desiroit.

UN jour, dit-il (2), que nous avions traité le chapitre des Religions, & que je l'avois entretenu du nombre des grands hommes que les Chrétiens révérent, pour avoir préféré la mort aux honneurs par lesquels on tentoit leur constance; je suis bien curieux, ajoutai-je, de savoir ce que sont devenues deux Portugaises, dont le Prince Mahométan, que vous servez, avoit été assez amoureux pour les enlever. „ Vous voulez parler, interrompit-il, des Dames que Dom Pedre lui a vendues. Comment vendues? lui dis-je, en dissimulant ce que je n'ignorois pas. C'est un Dom Pedre, qui les lui a livrées? & ce Dom Pedre est celui qui s'est retiré à Visapour? „ Lui-même, reprit-il: & je puis vous le certifier d'autant plus „ parfaitement, que j'ai eu part moi-même à cette aventure. C'étoit moi „ qui donnois des ordres sur la route, & qui faisois préparer à ces deux „ Dames toutes les commodités qu'elles pouvoient désirer. Alors, il me raconta une longue histoire, dont on a déjà lu l'origine & les premiers événements. Je la reprendrai à l'enlèvement même, où je me souviens de l'avoir interrompue.

„ Dans tous les lieux où nous fîmes passer les deux Portugaises, on „ n'entendoit sortir, du palankin, que des cris & des hurlemens. Lors- „ qu'elles furent arrivées au Serrail du Prince, elles parurent fort différen- „ tes de ce que je les avois vûes. La douleur & les larmes les avoient dé- „ figurées, jusqu'à n'être plus reconnoissables. Le Prince, qui les aimoit „ beau-

HISTOIRE DE
DOM PEDRE
DE CASTRO.
1673.

Histoire
des deux Da-
mes Portugai-
ses, vendues
par Dom Pe-
dre.

(1) *Ibid.* pag. 209 & précédentes.

(2) *Ibidem.* pag. 373 & suiv. On crain-
droit que cette aventure ne parût romanef-
que, si l'Auteur n'en parloit comme témoin.

C'est par cette raison qu'on s'attache à con-
server jusqu'à la forme de son récit, quel-
qu'on ait corrigé l'expression.

HISTOIRE DE
DOM PEDRE
DE CASTRO.
1673.

„ beaucoup, en ressentit une vive affliction. Il se figura qu'elles haïssoient
„ également sa Religion & sa personne. Mais la tristesse de l'une avoit
„ une autre cause. Elle aimoit un jeune Portugais de Goa, qui avoit les
„ mêmes sentimens pour elle, & qui étoit depuis long-tems dans l'espérance
„ de de l'épouser. Tous les soins du Prince ne purent affoiblir cette passion.
„ Elle ne lui répondoit que par des larmes, qu'il attribuoit à sa vertu,
„ & qui le rendoient si timide, qu'à peine osoit-il se présenter devant
„ elle. Il employa toute l'éloquence de nos Prêtres pour lui faire abandonner
„ le Christianisme, dans l'espoir que ce changement feroit tourner son
„ cœur aux plaisirs approuvés par l'Alcoran, & qu'une Religion voluptueuse
„ se lui feroit aimer la volupté. Elle triompha de tout; parcequ'elle s'ima-
„ ginoit apparemment, que son attachement pour nôtre loi ne pouvoit
„ s'accorder avec son amour pour un Chrétien.

„ Le Prince la fit consentir par degrés à se promener quelquefois avec
„ lui dans un riche palankin; mais l'événement a fait connoître d'où venoit
„ cette complaisance. Elle se flattoit, sans doute, que son Amant
„ ne demeureroit pas tranquille à Goa; & son espérance étoit de le rencontrer
„ dans sa marche. En effet, ce jeune téméraire, qui se nommoit
„ Dom *Alvarez Corrado*, comme on l'a sçu depuis, étoit venu dans cette
„ Ville, à la première nouvelle de l'enlèvement, c'est-à-dire, presque aussitôt
„ qu'elle. Il y passoit pour un Marchand, & ses occupations paroissent
„ être bornées au Commerce: mais s'étant logé dans le quartier du Prince,
„ il ne s'éloignoit guères de l'enceinte de son Palais, dont il ne cessoit
„ pas d'observer la situation, avec l'audacieux dessein d'y pénétrer. Il ne
„ put manquer de voir sa Maîtresse, chaque fois qu'elle sortit avec le Prince.
„ On n'a pas douté qu'elle ne l'eût reconnu; & nous n'avons pu donner
„ d'autre explication à l'empressement qu'elle marqua bien-tôt pour se
„ promener avec le Prince, tandis qu'elle conservoit pour lui la même rigueur,
„ & que sa tristesse ne paroissoit pas se relâcher. Enfin le jeune
„ Portugais, encouragé peut-être par quelque signe ou par quelque billet,
„ eut l'imprudence de s'adresser à un homme de sa Nation, qui avoit embrassé
„ la Loi des vrais croyans, & qui étoit au service du Prince. Il lui
„ découvrit son amour, après s'être flatté de l'avoir engagé dans ses intérêts
„ par une grosse somme d'argent, qui devoit être suivie de beaucoup
„ d'autres libéralités. Ils convinrent des moyens qu'il falloit employer,
„ pour entrer impunément dans l'appartement des femmes. Le jeune homme
„ résolut de prendre l'habit d'une de ces Marchandes qui fournissent les
„ Serrails de fruits & de liqueurs, & qui sont reçues sans défiance. Ses mesures,
„ qu'il ne déguisa point à celui qui devoit les seconder, furent prises
„ avec tant d'adresse & de conduite, qu'elles auroient pu réussir; &
„ l'enlèvement qu'il méditoit n'auroit pas eu moins de succès que le nôtre.
„ Mais son confident ne paroissoit le servir, que pour garder la fidélité
„ qu'il devoit à son Maître. Aussi-tôt qu'il eut tiré le secret de toutes ses
„ vûes, il en avertit le Prince. La vengeance ne fut pas éloignée. Je
„ n'ignorai pas les ordres qui furent donnés dès le même jour: mais le confident
„ demeura chargé de l'exécution; & cette préférence, pour un cruel
„ office, ne me causa point de jalousie.

„ Le

„ LE Prince, dont le tems n'avoit fait qu'irriter la passion, comprit tout-d'un-coup ce qui rendoit la Portugaïse si difficile. Il ne chercha plus d'autre explication pour sa tristesse & pour ses larmes. On lui dit que c'étoit un homme qu'il avoit vû plusieurs fois à la promenade. Il se ressouvint de l'avoir remarqué autour de son palankin; & sa mémoire ne lui rappella pas moins diverses marques de trouble, que sa Compagne n'avoit pas eu le pouvoir de cacher. Dans sa fureur, il pensa d'abord à poignarder son Rival de sa propre main: mais on lui représenta qu'une vengeance si facile n'étoit pas digne de lui. Le Portugais devoit venir seul, en habit de femme, & par conséquent sans armes. Le soin de punir son crime appartenoit à celui qui l'avoit révélé. On lui donna deux Esclaves, qu'il mit dans un lieu obscur, par lequel Alvarez devoit passer. Lorsque ce jeune téméraire y fut arrivé, il se sentit frapper; & les coups, qui le firent tomber sans vie, furent portés avec tant de vitesse, qu'il n'eut pas le tems de pousser un soupir.

„ J'ÉTOIS avec le Prince, lorsqu'on lui vint apprendre que ses ordres étoient exécutés. Il entra, d'un air furieux, dans la chambre de la Portugaïse. Votre Amant, lui dit-il, vient d'expirer. Vous le préféreriez à moi. Il ne vit plus. Il a trouvé la mort qu'il méritoit. Quoi! Dom Alvare? s'écria-t-elle. Dom Alvare est mort! Oui, il est mort, & c'est moi qui l'ai fait poignarder.

„ JE n'ai pas conçu quel plaisir le Prince put prendre à lui annoncer de sa bouche cette funeste nouvelle; & moins encore, pourquoi il se déclara l'auteur d'une violence qu'il pouvoit désavouer. Mais, à cette déclaration, la Portugaïse tomba évanouie, avec de si étranges accidens, que malgré tous les soins qu'on apporta pour la secourir, elle expira quelques heures après.

„ SA Compagne, qui paroît sans engagement du côté de l'amour, & qui n'a pas d'autre raison que sa captivité pour s'affliger, se consume d'ennui; & loin d'écouter les propositions du Prince, elle s'obstine à les rejeter, avec des emportemens de douleur qui ne lui promettent pas une longue vie (x). ”

(x) Carré, *ubi supra*, pag. 402 & précédentes.

Voyage de Luillier, au Golfe de Bengale.

LUILLIER.
1702.
INTRODUC-
TION.

UN Lecteur François, qui s'est vû conduit successivement dans les principales parties du Golfe de Bengale, & qui est tombé mille fois sur les noms de divers Etablissmens Européens, à l'embonchure du Gange & sur la Côte de Coromandel, peut se demander avec étonnement si ceux de sa Nation lui sont échappés, ou pourquoi il ne les a pas vûs figurer dans les Relations étrangères & dans les nôtres? On lui répond que si les étrangers s'occupent quelquefois de nos affaires, ce n'est pas pour en relever le succès ou l'éclat; & que par une négligence, assez surprenante en effet, il ne se trouve aucun de nos propres Voyageurs, qui aient publié jusqu'à présent ses observations sur nos Colonies Orientales. *Luillier* est le seul qui ait

LUILLIER.
1702.

parlé, avec un peu d'étendue, de *Pondichery* & de *Chandernagor*. Aussi cette raison lui fera-t'elle obtenir, dans ce Recueil, un rang qu'il mérite peu à tout autre titre. Il nous apprend que son Voyage (a) n'eut pas d'autre motif que sa politesse & sa galanterie. On lui proposa de conduire, aux rives du Gange, deux jeunes Demoiselles qui étoient promises à deux jeunes Officiers du Comptoir François. Il accepta cette commission comme une faveur.

LUILLIER s'étant embarqué à l'Orient, le 4 de Mars 1702, sur un Vaisseau de la Compagnie des Indes, une navigation douce, dont il attribue le succès à la protection de l'amour, ne lui fit trouver que du plaisir sur Mer, & de l'amusement dans tous les lieux de son passage, jusqu'au 12 de Juillet, qu'il mouilla dans la Rade de Pondichery. Cependant, depuis le 24 de Juin, après avoir passé à la hauteur de l'Isle de Ceylan, „ où les Hollandois, dit-il, ont à présent la politique de ne recevoir aucun Navire étranger, dans la crainte de communiquer la connoissance du Commerce de cette Isle, & d'inspirer le desir de la partager (b) „ quarante hommes de son bord tombèrent malades, & vingt-un moururent dans l'intervalle qui restoit jusqu'au Port.

Ses observations sur les maladies de son Vaisseau.

IL fait quelques observations sur cet accident, pour l'utilité de ceux qui passeront, comme lui, par *Anjouan*, une des Isles Comorres. „ A notre arrivée, dit-il, les uns attribuèrent les maladies de l'équipage à quelque climat pestiféré, par lequel il falloit que nous eussions passé, & d'autres à notre séjour dans l'Isle d'*Anjouan*. Pour moi, j'en accuse la dernière de ces deux causes, quoiqu'il ne soit pas impossible que l'un & l'autre y aient contribué: car en pleine Mer, on se sent quelquefois abbatu jusqu'à perdre le pouvoir d'agir; & si-tôt qu'on entre sous un autre climat, on s'apperoit qu'insensiblement les forces reviennent. Les plus dangereuses de ces alternatives sont dans la Zone torride de l'hémisphère du Sud, par les six à douze degrés, sous le Tropique du Capricorne, & lorsqu'on a le Soleil à plomb. Mais la raison qui me fait attribuer nos maladies au séjour d'*Anjouan*, c'est que tous les scorbutiques, qui étoient descendus à terre, se sont très-bien portés; & qu'au contraire, de tous ceux qui se portoit bien & qui couchèrent dans l'Isle, il n'y en eut que trois qui ne tombèrent pas malades. Une partie mourut, & l'autre eut beaucoup de peine à se rétablir. On étoit campé au pied d'une haute montagne, depuis dix heures du matin, jusqu'à cinq heures du soir. La réverbération du Soleil y rendoit la chaleur si excessive, qu'à peine y pouvoit-on respirer. Pendant la nuit, il s'élève de la Mer un air froid, qui humecte la vallée; & cette fraîcheur, mêlée avec les vapeurs de la Terre, y produit un air grossier qui ne peut être que nuisible à la santé. On peut objecter que les malades auroient plutôt dû souffrir de ce mauvais air, parce qu'étant fort affoiblis, ils devoient moins résister à sa maligni-

(a) Publié en 1726, à Rotterdam, chez *Hofbous*, in-12, sous le titre de *Nouveaux Voyages aux grandes Indes, avec une Instruction pour le Commerce des Indes Orientales*, &

un *Traité des maladies particulières aux Pays Orientaux, & de leurs remèdes* (1). Le Voyage même ne contient que 128 pages.

(b) Voyage de Lullier, pag. 25.

(1) Ce dernier *Traité* est de *Deffen*, R. d. E.

„lignité. Mais outre que le scorbut est une maladie qui demande la Ter-
 „re, ceux qui se portent bien sont ordinairement prodigues de leur santé;
 „& comme ils n'ont pas eu depuis long-tems le plaisir de la promenade,
 „ils s'en sont un très-grand de sentir cette fraîcheur pendant la nuit: ils
 „s'y endorment par l'assoupissement de ces vapeurs épaisses; & de-là
 „vient la maladie. Au contraire, les malades se ménagent; & c'est par
 „cette raison qu'ils y recouvrent la santé, pendant que les autres la per-
 „dent (c) ”.

Dix jours, que le Vaisseau passa dans la Rade de Pondichery, ne don-
 nèrent point le tems, à Luillier, de connoître cette fameuse Colonie Fran-
 çoise aussi parfaitement qu'à son retour.

CEPENDANT il ne nous dérobe point ses premières remarques. Il pla-
 ce la Ville au douzième degré du Nord. L'air y est très-chaud, mais fort
 sain. Le Pays, qui est fort sablonneux, ne produit que du riz, & très-peu
 d'herbes potagères. On y trouve néanmoins une espèce de grosses raves,
 de l'oseille, des épinars, de petites citrouilles, qui se nomment *Girmons*,
 de la chicorée, des choux blancs, des concombres; mais ces légumes n'ont
 pas le même goût que les nôtres. On y trouve des citrons en abondance,
 quelques oranges, des bananes, des goujaves, des grenades, des patates,
 des melons d'eau, une autre espèce de melons qui approche un peu des nô-
 tres, des mangues, des pamplemousses, des ananas, des jacs & des papéys;
 de la volaille & du gibier de toute espèce, quelques bœufs & quelques va-
 ches, mais quantité de buffes, qu'on employe indifféremment à porter &
 à traîner; des cabris à grandes oreilles abbatues & tout-à-fait différens des
 nôtres. Les cocotiers y sont en très-grand nombre, & fournissent, aux
 besoins des Habitans, cette multitude de secours qui les font regarder com-
 me un des plus utiles présens de la Nature.

PONDICHERY étant devenu le premier Comptoir de la Compagnie dans
 toutes les Indes, on commençoit à ne rien épargner pour lui donner de l'é-
 clat. L'Auteur croit son circuit d'environ quatre lieues, & la représente
 déjà très-peuplée, sur-tout de Gentils, qui aiment beaucoup mieux, dit-il,
 la domination François que celle des Maures. Chaque état est resserré
 dans son quartier. On y construisoit alors une nouvelle Forteresse, près
 de laquelle quelques Officiers François avoient fait bâtir des maisons: mais
 comme le Pays a peu de bois pour les édifices, & que d'ailleurs il s'y élève de
 tems en tems des vents fort impétueux, les maisons ne sont que d'un étage.
 Outre ce nouveau Fort, on en comptoit neufs petits, qui faisoient aupara-
 vant l'unique défense des murs. La garde étoit composée de trois Compa-
 gnies d'Infanterie François, & d'environ trois cens *Topases*; nom qu'on
 donne à des Habitans naturels du Pays, qu'on fait élever & vestir à la ma-
 nière de France (d). Il y avoit, à Pondichery, trois Maisons Religieu-
 ses, l'une de Jésuites; la seconde, de Carmes; & la troisième, de Capu-
 cins, qui se disoient Curés de toute la Ville & de l'Eglise Malabare. Le
 Roi, pour donner du lustre à ce bel Etablissement, y avoit établi depuis
 quelques années un Conseil Souverain. La Compagnie y entretenoit un

LUILLIER.
1702.

Description
de Pondiche-
ry, au passa-
ge de l'Au-
teur.

(c) *Ibid.* pag. 28 & précédentes.

(d) *Ibid.* pag. 33 & précédentes.

LUISSIER. Gouverneur, qui étoit alors M. le Chevalier *Martin* (e), un Commandant Militaire, & un Major.

1702.

ON ne s'est attaché à cette courte description, que pour faire comparer, dans la suite, l'état de Pondichery, tel qu'il étoit alors, avec ce qu'il est devenu dans l'espace de peu d'années. L'Auteur ne donne pas d'ailleurs une idée fort avantageuse de l'agrément qu'il y vit régner dans la société des François, lorsqu'il fait observer que la beauté, la propreté & le bon air y étoient rares. Il ajoute que les deux Demoiselles du Vaisseau y firent admirer leurs charmes; „ que l'amour fut plus fort que la raison, dans la „ plupart des Officiers de la Ville, quoiqu'ils n'ignorassent point que ces „ deux belles Personnes n'alloient au Bengale que pour s'y marier; & que „ si leur séjour eût duré plus long-tems, le bruit des passions qu'elles firent „ naître auroit pû retentir jusqu'en Europe (f).”

L'Auteur
se rend au
Bengale.

LE Vaisseau ayant remis à la voile le 22 de Juillet, on n'eut qu'un vent favorable jusqu'à la Rade de *Balassor* (g), où l'on arriva le 29. Cette Rade est foraine, & très-éloignée de la Terre. Aussi-tôt qu'on y eut mouillé, on tira trois coups de canon, & l'arcimon fut bordé suivant l'usage, pour avertir les Pilotes Côtiers de la Compagnie. Un gros vent contraire, qui empêchoit de sortir de la Rivière, les retarda pendant cinq jours. Comme le bruit de la guerre commençoit à se répandre dans les Indes, ce retardement causa de l'inquiétude au Capitaine, qui appréhendoit de rencontrer quelques Vaisseaux d'Angleterre ou de Hollande. Enfin, les Pilotes arrivèrent à bord le 4 d'Août, & furent suivis, quelques heures après, du Facteur que la Compagnie entretient à Balassor; mais le vent ne cessa pas d'être contraire jusqu'au 7. L'entrée du Gange a trois bancs de sable, qu'on ne passe point sans précaution. Aussi-tôt qu'on fait, à Balassor, l'arrivée de quelque Vaisseau François, le Facteur en donne avis au Directeur du Comptoir d'*Ougly*, par un *Patemard*, c'est-à-dire, un Exprès; & le Directeur se hâte de dépêcher quelques Officiers, avec des *Bafaras*, qui sont une espèce de grands Batcaux assez propres, dont le milieu forme une petite chambre (h).

Son arrivée
à Balassor.

BALASSOR est un lieu célèbre par le Commerce des belles toiles blanches qui se nomment *Sanas*, & de ces étoffes qui passent en France pour écorce d'arbre, quoiqu'elles soyent composées d'une soye sauvage qui se trouve dans les bois (i). L'Auteur ne nous apprend point combien cette Place est éloignée de l'embouchure du Gange (k). Les *Bafaras* du Directeur étant venus au-devant des Dames, on passa le lendemain devant le Comptoir des Anglois de l'ancienne Compagnie, qui se nomme *Golgothe* (l), où l'on faisoit bâtir alors de très-beaux Magasins. Il est situé sur le bord du Gange, à huit lieues du Comptoir de France. Comme divers particuliers

Comptoir
Anglois de
Golgothe.

(e) C'étoit lui qui avoit défendu Pondichery, contre les Hollandois, dans les dernières guerres; & malgré la perte de cette Place, sa bonne conduite lui avoit fait mériter la qualité de Gouverneur de l'Ordre du Mont-Carmel.

(f) Pag. 36.

(g) Ou *Bellezoor*; Mr. Prevost écrit tous-jours *Ballaforé*. R. d. E.

(h) *Ibid.* pag. 38.

(i) *Ibid.* pag. 39.

(k) Elle est à dix ou onze milles. R. d. E.

(l) Ou plutôt *Callicaste*. R. d. E.

ont fait bâtir des maisons, à Golgothe, on le prendroit de loin pour une Ville (m).

LUILLIER.

1702.

Comptoir
Danois.

Plaïsante
erreur entre
des Amans.

On passa de même devant le Comptoir des Danois, qui saluèrent le Bâtiment François de treize coups de canon. C'est un honneur qu'il reçut de tous les Vaisseaux Européens, qu'il rencontra jusqu'à la Loge François (n). Elle n'est éloignée que d'un quart de lieue de celle des Danois. Les Dames étoient attendues au bord de la Rivière par des Palanquins; & leur débarquement fut célébré par une décharge générale du canon & de la mousqueterie. Quoique la fête de leur mariage n'appartienne point à ce Recueil, l'occasion permet d'observer un incident qui dût avoir quelque agrément pour les Spectateurs. Entre les François qui étoient venus recevoir les deux Dames, on s'imagine que leurs Amans, c'est-à-dire, deux jeunes Officiers du Comptoir, à qui leurs parens les avoient destinées, ne furent pas les plus lents. Ils ne s'étoient jamais vus. Une méprise, dont Luillier n'éclaircit pas la source, mais qui n'étoit pas d'un heureux augure pour leur union, fit prendre le change aux deux Amans. Chacun adressa ses civilités à la Dame qui n'étoit pas pour lui (o). Les premiers embrassemens furent donnés dans une fausse supposition, qui dût laisser beaucoup de chagrin des deux côtés, si le goût avoit eu quelque part à cette erreur; & ce ne fut qu'après des éclaircissemens, qu'on revint à des caresses plus justes, mais peut-être moins tendres, & par conséquent moins sincères.

Comptoir
François de
Chander-
nagor.

LA Loge François porte le nom de *Chandernagor*. C'est une très-belle Maison, qui est située sur le bord d'un des bras du Gange. Elle a deux autres Loges dans sa dépendance; celle de *Cassambazar* (p), d'où viennent toutes les soyes, dont il se fait un si grand Commerce au Levant; & celle de *Balassor*. Le Pays, qui porte le nom d'Ougly, est une Province du Royaume de Bengale.

Ville de
Chinchurat.

CHANDERNAGOR n'est éloigné que d'une lieue, de *Chinchurat*, grande Ville, où les Hollandois, & les Anglois de la nouvelle Compagnie, ont des Comptoirs. Celui des Hollandois l'emporte beaucoup sur l'autre, par la beauté des Edifices. Les Portugais y ont deux Eglises; l'une aux Jésuites, & l'autre aux Augustins (q). La Ville de Chinchurat est défendue par une Citadelle, qui sert de logement au Gouverneur. Le Port est si spacieux, qu'il peut contenir trois cens Vaisseaux à l'ancre. Les Banians, qui sont les principaux Marchands du Pays, y ont leurs demeures & leurs magasins.

LA Loge François est accompagnée d'une fort belle Maison de Jésus-

tes,

(m) Ibid. pag. 40.

(n) Nos Marchands nomment *Loge* ce que les autres Nations appellent *Comptoir*.

(o) Pag. 42.

(p) De Graaf nomme le même lieu *Cassambazar* (1).

(q) Ces derniers, dit l'Auteur, ne vivent pas dans toute la régularité possible, de quoi je ne suis point surpris; car à Goa, qui est

la Capitale Portugaise des Indes, lorsqu'il arrive un Vaisseau de l'Europe, celui de l'Equipage qui veut se rendre Religieux n'a qu'à se présenter. Quelque ignorant qu'il soit, il est reçu, sans examiner s'il a l'esprit de Religion ou non. Ainsi, je ne m'étonne point qu'il s'y commette tant d'abus. Luillier, pag. 48.

(1) C'est M. Prevost lui-même qui a fait cette faute, & qui la met à tort sur le compte de de Graaf, Voyez notre Note ci dessus, pag. 49. R. d. E.

LULLIER.
1702.

Province
d'Ougly, où
le Comptoir
Français est
situé.

Commerce
de la Com-
pagnie des
Indes au Ben-
gale.

tes, où l'on ne comptoit alors que deux Prêtres, dont l'un faisoit les fonctions de Curé. L'Auteur loue beaucoup leur conduite & leur zèle. Il y a, dans la Loge même, une Chapelle, où la Messe est célébrée trois fois tous les jours. Les environs offrent plusieurs maisons, bâties par des Français & par des Portugais. Le Comptoir Danois, qui n'en est pas à plus d'un quart de lieue, forme aussi un Edifice assez régulier. Les maisons ne sont pas plus hautes au Bengale qu'à Pondichery. Elles sont de brique, parce que le Pays est sans pierres. La chaux se tire de Balassor, & n'est composée que d'écailles d'huitres qu'on fait brûler. Ces huitres pèsent quelquefois quatre livres, & ne peuvent être ouvertes qu'avec des marteaux.

La Province d'Ougly est par le vingt-troisième degré, sous le Tropique du Cancer (r). L'air y est fort grossier, & le climat moins sain qu'à Pondichery. Cependant la terre y est beaucoup meilleure. Elle produit toutes sortes de légumes & d'herbes potagères, du froment, du riz en abondance, du miel, de la cire, & toutes les espèces de fruits qui croissent aux Indes. Aussi le Bengale en est-il comme le Magasin. On y recueille quantité de coton, d'une plante dont la feuille ressemble à celle de l'érable, & qui s'élève d'environ trois pieds. Le bouton, qui le renferme, fleurit à peu-près comme celui de nos gros chardons (s).

La Compagnie tire de son Comptoir d'Ougly diverses sortes de Mallesmolles; des *Casses*, que nous nommons Mousselines doubles; des *Doreas*, qui sont les Mousselines rayées; des *Tanjehs*, ou des Mousselines serrées; des *Amans*, qui sont de très-belles toiles de coton, quoique moins fines que les *Sanas* de Balassor; des pièces de mouchoirs de soye, de coton, de mallesmolles, & d'autres toiles de coton. La grande Ville de *Daca*, qui est éloignée de la Loge, d'environ cent lieues, fournit les meilleures & les plus belles broderies des Indes; en or & en argent comme en soye. De là viennent les *Stinkerques*, & les belles Mousselines brodées qu'on apporte en France. C'est de *Patna* que la Compagnie tire du salpêtre, & tout l'Orient de l'opium (t). Les *Jamatars*, les *Armissins* & les *Cottonis*, qui sont des étoffes mêlées de coton & de soye, viennent de *Cassambazar*. En général, suivant la remarque de l'Auteur, les plus belles mousselines des Indes viennent de Bengale, les meilleures toiles de coton viennent de

(r) Elle n'est par conséquent moins éloignée que nous de l'Equateur, que de vingt-cinq degrés en latitude; „ Si bien, dit Lullier, que sans le Cap de Bonne-Espérance, ou plutôt sans une grande langue de terre, qui nous empêche de chercher en droiture les Mers indiennes, on ne seroit éloigné du Bengale que de cinq cents lieues en latitude, & d'environ mille lieues en longitude; au lieu que pour y arriver, il faut faire cinq mille cinq cents lieues, savoir, soixante-onze degrés dans la partie du Nord, & soixante-quatorze dans la partie du Sud, qui font cent trente-cinq

degrés, valant en latitude deux mille sept cents lieues, & deux mille huit cents lieues en longitude: sans compter que souvent les vents contraires obligent de louverer”. *Ibid.* pag. 50.

(s) Pag. 51. Voyez ci-dessous la description de Bengale (1).

(t) Pag. 58. L'Opium, dit l'Auteur, est un simple qui approche beaucoup du pavot. La manière de faire celui qu'on nous apporte est de couper la tige, d'où il distille un petit lait, semblable à celui du pavot, qu'on laisse cuire au Soleil, & qu'on amasse ensuite pour le vendre. *Ibidem.*

(1) Cette description, à laquelle M. Prevost renvoie ici le Lecteur, ne contient que huit lignes dans l'Edition de Paris, II. d. E.

dichery, & les plus belles étoffes de soye à fleurs d'or & d'argent viennent de Surate (v).

Après avoir passé cinq mois entiers à Chandernagor, Luillier rappellé par le Capitaine de son Vaisseau, qui se disposoit à lever l'ancre, s'embarqua dans un Basaras, avec cinq Officiers qui le conduisirent jusqu'à Balaf-sor, où il se mit sur une des trois petites Barques que la Compagnie entretenoit pour faciliter à ses Vaisseaux l'entrée & la sortie du Gange. Dans cette route, il rencontra plus de cinq cens *Bouries*, qui sont de grands Bâteaux Indiens de fort mauvaise construction. Ils étoient chargés de Fakirs & d'autres Gentils, qui revenoient de *Sagore*, Isle fameuse par une Pagode fort respectée, dont le culte y conduit un très-grand nombre de Pélerins. Il passa le lendemain devant l'Isle de *Gale*, qui n'est habitée que par des tigres & d'autres animaux féroces. Son Vaisseau n'étant pas éloigné de cette Isle, il y arriva le 15 de Janvier avant midi. Le 17, on leva l'ancre, & l'on passa les bancs, le 18, avec un vent si favorable, qu'on sortit du Gange le 19 au matin (x).

Le retour à Pondichery n'offrit rien de plus remarquable, que les événements ordinaires de la navigation. L'Equipage prit un gros requin, & le Capitaine une tortue: sur quoi l'Auteur observe, que les tortues de Mer sont très-différentes de celles de Terre. Celles de Mer ont, dit-il, une écaille plus claire, un bec d'aigle, & la chair n'en est pas si bonne que celle des autres (y). A l'occasion des requins, il rapporte, dans un autre lieu, que le Serrurier du Vaisseau étant mort, & l'usage de la Mer l'ayant fait jeter dans les flots, enseveli dans une toile de voile, on prit le lendemain un de ces monstres, dans le ventre duquel le cadavre fut retrouvé tout entier, avec son enveloppe (z).

En arrivant, le 30 de Janvier, à la Rade de Pondichery, Luillier reconnut qu'il est dangereux d'aborder le soir au rivage: Les brisans, qui régnent sur toute la Côte de Coromandel, l'obligèrent de remettre son débarquement au lendemain (a). Il trouva le Chevalier Martin dans les alarmes de la guerre. Quoiqu'elle ne fût point encore déclarée, les préparatifs qui se faisoient dans toute l'Europe sembloient l'annoncer. On avoit appris d'ailleurs que les Hollandois armoient à Batavia. Dans l'incertitude des événements, ce sage Gouverneur avoit pris le parti de presser les ouvrages de la Ville, & d'y faire des chemins couverts, qui avoient manqué à sa défense dans le premier siège. L'entreprise étoit poussée avec toutes les lumières qu'il devoit à l'expérience (b). Mais comme il n'y a que des éclaircissemens superficiels à tirer du Voyageur dont on a donné l'extrait, on remet à une autre occasion, de puiser dans une meilleure source des idées plus justes de l'Etablissement François de Pondichery.

LUILLIER.
1703.

Retour de
l'Auteur à
Pondichery.

Isle de Sa-
gore & son
Pèlerinage.
Isle de Gale.

Observations
de Luillier.

Préparatifs
de guerre à
Pondichery.

(v) Pag. 195.

(x) Pag. 92.

(y) Pag. 93.

(z) Pag. 11.

(a) Pag. 95.

(b) Pag. 98.

Nota. Une faute d'impression, qu'on trou-

ve dans Luillier, a fait prendre le change à Mr. Prevost, qui là-dessus a daté ce Voyage de 1722. Cette année & la précédente, la Compagnie de France, ruinée par le fâcheux, ne fit partir aucun Vaisseau pour les Indes. R. d. E.



Voyages dans l'Indoustan.

INTRODUCTION.

SI c'étoit l'Histoire des Indes Orientales qu'on eût entrepris de traiter dans cet Ouvrage, les Mogols ne se présenteroient pas si loin des Tartares, dont ils tirent leur origine; & la liaison qu'un Historien doit observer, entre les événemens qui dépendent les uns des autres, auroit fait placer l'Article de l'*Indoustan* parmi les exploits du grand *Timur* (a), qui joignit dans le cours du quatorzième siècle, cette belle partie de l'Inde à ses conquêtes. Cet ordre auroit été d'autant plus naturel, qu'elle avoit été peu connue jusqu'alors, & qu'elle n'a dû qu'à ses Conquêteurs sa puissance & sa splendeur. Mais ne nous laissons pas de répéter que l'objet de ce Recueil est tout-à-fait différent; & pour Introduction générale à la nouvelle carrière qui va s'ouvrir, rappelons une ancienne remarque (b), sans laquelle on ne jugera jamais bien de l'entreprise dont je donne la continuation.

„ LES Auteurs Anglois, ai-je dit dans le premier Tome, promettent avec raison, un Système complet d'Histoire & de Géographie moderne. „ Cependant ils ne font pas assez remarquer que leur objet n'est pas l'Histoire des Pays où les Voyageurs ont pénétré, mais seulement l'Histoire de leurs Voyages & de leurs Observations; de-sorte que s'il en résulte effectivement de grandes lumières pour la Géographie & l'Histoire en général, c'est par accident, si j'ose employer ce terme, & parcequ'en visitant divers Pays, ils n'ont pu manquer de recueillir ce qui s'est attiré leur attention. La plupart s'en sont fait une étude, suivant les occasions & leur propre capacité; mais, par ces deux raisons mêmes, avec un succès fort inégal. Ainsi tout ce qui se trouve ici d'utile à l'Histoire & à la Géographie, n'est au fond que le résultat du principal objet, qui est de représenter le Voyageur tel qu'il est en lui-même. Ensuite, on tire de tous ceux qui ont voyagé dans les mêmes Pays, ce qui appartient à l'Histoire & à la Géographie des mêmes lieux, pour en composer un Corps que les Anglois ont nommé *Réduction*, auquel chaque Voyageur contribue suivant ses lumières”.

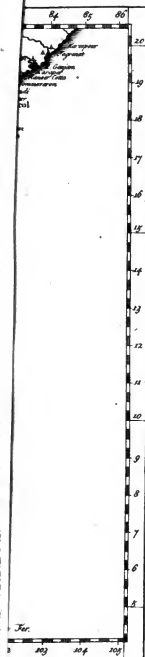
QUAND l'Ouvrage devoit être encore aussi long qu'il est proche de sa fin, je n'ai pas d'autre réponse à faire aux objections, ni d'autre défense contre la critique, dans une entreprise dont je répète que je n'ai pas formé le Plan. Qui me condamnera même, si j'ose m'attribuer quelque droit à la reconnaissance du Public, pour les petites réparations que j'explique dans mon Avertissement? Je m'arrête à cette flatteuse idée. Elle soutiendra mon courage jusqu'au terme (c).

(a) Ou *Tamerlan*. Voyez ci-dessus son Article au Tom. IX.

(b) Avertissement du premier Tome.

(c) C'est ici le commencement du Tome X. de l'Édition de Paris. R. d. E.





LAND VAN INDIEN.

THE HISTORY OF THE STATE OF NEW YORK

FROM THE FIRST SETTLEMENTS
 TO THE PRESENT TIME

BY
 J. B. HARRISON

NEW YORK
 1852

Published by
 J. B. HARRISON

NEW YORK

1852

NEW YORK

1852

NEW YORK

1852

NEW YORK

1852

NEW YORK

By J. B. Harrison



Google

§. I.

RHOE.
1615.*Voyage de Thomas Rhoe dans l'Indoustan.*Motifs du
Voyage.

CET habile & judicieux Voyageur fut envoyé au Mogol en 1615, avec la qualité d'Ambassadeur du Roi d'Angleterre, mais aux fraix de la Compagnie des Indes Orientales, dont le Commerce étoit déjà florissant. Comme son Voyage n'avoit pas d'autre objet que les intérêts de la Compagnie, sa Relation étoit remplie de discussions importantes, que Purchas, qui l'a publiée dans son Recueil (a), nomme les mystères de ce Commerce. Elles en ont été retranchées, par la même politique qui porte la Compagnie de Hollande à garder un grand secret sur l'état de ses affaires dans les Indes. Mais cette mutilation n'empêche pas que le Journal de Rhoe ne soit également estimable, & par le caractère judicieux de son Auteur, & par mille détails intéressans qui font connoître l'ancienne Cour du Mogol (b).

LA Flotte Angloise qui portoit Rhoe, ayant jetté l'ancre au Port de Surate le 26 de Septembre, il ne s'arrêta dans la Ville que pour donner le tems au Capitaine Harris, qui fut nommé pour l'escorter, de rassembler cent Mousquetaires, dont l'escorte devoit être composée. On se mit en marche. L'Auteur fit peu d'observations dans une route de deux cens vingt-trois miles, qu'il compte à l'Est de Surate jusqu'à Brampour (c). Le Pays, dit-il, est pauvre & peu habité. Ses Villes & ses Villages sont bâtis de terre. Mais, à deux miles de Brampour, il arriva dans un Village nommé Baterpore, qui exerça plus agréablement sa curiosité. C'est l'Arse-
 nal du Mogol. Il y vit des pièces de fonte de divers calibres, quoique gé-
 néralement trop courtes & trop minces.

Arrivée de
Rhoe à Su-
rate.Sa route
jusqu'à Bram-
pour.Baterpore,
Arsenal du
Mogol.

Le Kutual, ou le Magistrat de la Police (d), vint au-devant de lui dans ce lieu, avec une suite nombreuse, & précédé de seize drapeaux. Il le conduisit jusqu'à Serralia, où l'on avoit marqué son logement. Mais à l'entrée de cette Ville, Rhoe fut surpris de voir disparaître tous les Mogols qui l'avoient conduit, & de ne pas trouver d'autre logement que quatre petites chambres, ou plutôt quatre fours, dont la voute étoit si basse qu'elle permettoit à peine d'y être debout. Cette demeure lui parut si choquante, qu'ayant recours à ses propres équipages, il donna ordre que ses tentes fussent dressées dans la plaine; & parmi les plaintes qu'il envoya faire au Kutual, il lui fit déclarer qu'il vouloit partir à l'instant. Cet Officier vint le supplier, avec beaucoup d'excuses, de prendre patience jusqu'au lendemain. Sultan Perwis, second Fils (e) de l'Empereur Jehan Guir, résidoit dans cette Ville, avec la qualité de Lieutenant général de son Père. Sa Cour occupoit les principaux logemens: sans compter que Chan-Canna, Gé-

Embarras
de Rhoe à
Serralia.

(a) Thevenot l'a donnée dans le sien.
 (b) Thevenot, *Discours sur les Mémoires*
 de Thomas Rhoe. R. d. E.

(c) On verra dans les Relations suivantes, & dans la Description, toutes ces routes mieux observées.

(d) Thevenot remarque que cette charge a plus de rapport à celle de grand Prevost.
 R. d. E.

(e) Suivant Mr. Prevost c'étoit le troisième, mais il se trompe. R. d. E.

R h o e.
1 6 1 5.

Général des Armées du Mogol, & le plus puissant Sujet de l'Empire, gouvernant sous lui avec une pleine autorité, avoit toujours quatre mille Cavaliers à sa suite.

Il s'y présente au second fils du Mogol.

LE 18 de Novembre, Rhoe se fit conduire au Palais du Prince, non-seulement pour observer les usages de cette Cour, mais dans la vûe d'obtenir, à la faveur de quelques présens, la liberté d'y établir un Comptoir. Il avoit reconnu, par sa propre expérience, que les lames d'épée se vendoient bien dans l'Armée Mogole. En arrivant à l'audience, il trouva cent Cavaliers, qui attendoient le Prince, & qui formoient une haye des deux côtés de l'entrée du Palais. Le Prince étoit dans la seconde cour, sous un dais, avec un riche tapis sous ses pieds; dans un équipage magnifique, mais barbare. Rhoe, qui s'avançoit vers lui, au travers du Peuple, fut arrêté par un Officier, qui l'avertit de baisser la tête jusqu'à terre. Il répondit que sa condition le dispensoit de cet hommage servile; & continuant de marcher jusqu'à la balustrade, il s'y arrêta pour faire une profonde révérence, que le Prince lui rendit par une inclination de corps. Ensuite, il ne fit pas difficulté d'entrer dans la balustrade, où il trouva les principaux Seigneurs de la Ville, prosternés comme autant d'Esclaves. Son embarras étoit sur la place qu'il y devoit prendre; & dans cette incertitude, il se présenta droit devant le Trône. Un Secrétaire, qui étoit assis sur les degrés de la seconde estrade, lui demanda ce qu'il desiroit. „ Je lui exposai, „ dit Rhoe, que le Roi d'Angleterre m'envoyant pour Ambassadeur auprès de l'Empereur son Père, & me trouvant dans une Ville où le Prince tenoit sa Cour, je m'étois cru obligé de lui faire la révérence. Alors le Prince, s'adressant lui-même à moi, me dit qu'il étoit fort satisfait de me voir. Il me fit diverses questions sur le Roi mon Maître, & mes réponses furent écoutées avec plaisir. Mais comme j'étois toujours au bas des degrés, je demandai la permission de monter, pour entretenir le Prince de plus près. Il me répondit lui-même, que le Roi de Perse & le grand Turc n'obtiendroient pas ce que je desirois. Je répliquai que ma demande méritoit quelque excuse, parceque je m'étois figuré que pour de si grands Monarques il auroit pris la peine d'aller jusqu'à la porte; & qu'enfin je ne prétendois pas d'autre traitement que ceux qu'il seroit à leurs Ambassadeurs. Il m'assura que j'étois traité sur le même pied, & que je le serois dans toutes les occasions. Je demandai du moins une chaise. On me répondit que jamais personne ne s'étoit assis dans ce lieu; & l'on m'offrit, comme une grace particulière, la liberté de m'appuyer contre une colonne couverte de placques d'argent, qui soutenoit le dais. Je demandai la permission d'établir un Magasin dans la Ville, & d'y laisser des Facteurs. Elle me fut accordée; & le Prince donna ordre que les Patentes fussent dressées sur le champ.”

Hardiesse de l'Ambassadeur Anglois.

Comment elle lui réussit.

Le Prince s'enivre du vin des Anglois.

ENTRE plusieurs présens, Rhoe lui avoit offert une caisse remplie de bouteilles de vin. A peine les eut-il reçues qu'il en fit ouvrir plusieurs; & le goût qu'il prit à les boire ayant été jusqu'à s'enivrer, l'Ambassadeur, qui s'étoit retiré pour attendre l'expédition des Patentes, reçut bien-tôt des excuses, par lesquelles on le prioit de remettre la conclusion de cette affaire

faire au lendemain. Il reprit le chemin de son logement, où la fièvre le saisit & l'arreta plus de six semaines.

RHOE.
1615.

Château de
Mandoa.

Anciennes
ruines de
Chitor.

Dehly.

Asmere.

1616.

Rhoe arri-
ve à la Cour
du Mogol.

Après s'être un peu rétabli, il obtint les faveurs qui avoient été différées; & quittant Serralia, il passa la nuit du 6 de Décembre dans un bois qui n'est pas fort éloigné du fameux Château de *Mandoa*. Cette Forteresse est située sur une montagne fort escarpée, & ceinte d'un mur dont le circuit n'a pas moins de sept lieues. Elle est belle, & d'une grandeur étonnante (f). Le 22, Rhoe fut agréablement surpris de rencontrer Edouard Terry, l'acteur de sa Nation (g) (b), qui venoit au-devant de lui avec un autre Anglois, nommé *Corias*, célèbre par le courage qu'il avoit eu de faire à pied le Voyage d'Angleterre aux Indes. Cinq cosses plus loin, on lui fit observer, sur une montagne, l'ancienne Ville de *Chitor*, dont la grandeur éclate encore dans ses ruines. On y voit les restes de quantité de superbes Temples, de plusieurs belles Tours, d'un grand nombre de colonnes, & d'une multitude infinie de maisons, sans qu'il s'y trouve un seul Habitant. Rhoe fut étonné de ne découvrir qu'un endroit par lequel on y puisse monter; encore n'est-ce qu'un précipice. On passe quatre portes sur le panchant de la montagne, avant que d'arriver à celle de la Ville, qui est magnifique. Le sommet de la montagne n'a pas moins de huit cosses de circuit; & vers le Sud-Ouest, on y découvre un vieux Château, assez bien conservé. Cette Ville est dans les Etats du Prince *Ranna*, qui s'étoit soumis depuis peu au Mogol, ou plutôt, qui avoit reçu de l'argent de lui pour prendre la qualité de son Tributaire. C'étoit *Ekkar*, Père du Mogol régnant, qui avoit fait cette conquête (i). *Ranna* descendoit, en ligne directe, du fameux *Porus* qui fut vaincu par Alexandre le Grand. Rhoe est persuadé que la Ville de *Chitor* étoit anciennement la résidence de *Porus*; quoique *Dehly*, qui est beaucoup plus avancée vers le Nord, aît été la Capitale de ses Etats. *Dehly* même n'est maintenant fameuse que par ses ruines. On voit, proche de la Ville, une colonne dressée par Alexandre, avec une longue inscription. Le Mogol régnant, & ses Ancêtres, descendus de *Tamerlan*, avoient ruiné toutes les Villes anciennes, avec défense de les rebâtir; dans la vûe, apparemment, d'abolir la mémoire de tout ce qu'il y avoit eu de plus grand & de plus ancien que la puissance de leur Maison (k).

Le 23, Rhoe arriva heureusement à *Asmere*, où l'on compte, de *Brampour*, deux cens neuf cosses, qui font quatre cens dix-huit miles d'Angleterre; & le 10 de Janvier, il entra dans les murs de cette Ville Impériale (l).

L'IMPATIENCE d'exécuter les ordres de sa Compagnie le fit aller dès le jour suivant, au *Durbal*, c'est-à-dire, au lieu d'où le Mogol donnoit ses audiences.

(f) Ibid. pag. 9.

(g) Voyageur Anglois, dont *Purchas* & *Thevenot* ont publié aussi la Relation: mais elle ne contient que des observations sur les mœurs & les usages; qui trouveront place dans la Description de l'Indoustan.

(b) Edouard Terry étoit un Prédicateur Anglois. R. d. E.

(i) Pag. 9.

(k) Ibidem.

(l) C'est-à-dire *Agra*. R. d. E.

R n o r.
1616.
Usages qu'il
y trouve éta-
blis.

audiences & ses ordres pour le gouvernement de l'Etat. L'entrée des appartemens du Palais n'étoit ouverte qu'aux Eunuques; & la Garde intérieure étoit composée de femmes, chargées de toutes sortes d'armes. Chaque jour au matin, ce Monarque se présentoit à une fenêtre tournée vers l'Orient, qui se nommoit le *Jarneo*, & dont la vûe donnoit sur une grande place. C'étoit-là que tout le Peuple s'assembloit pour le voir. Il y retournoit vers le midi; & quelquefois il y étoit retenu assez long-tems, par le spectacle des combats d'éléphans & de diverses bêtes sauvages. Les Seigneurs de la Cour étoient au-dessous de lui, sur un échaffaut. Après cet amusement, il se retiroit dans l'appartement de ses femmes; mais c'étoit pour retourner encore au Durbal ou au Jarneo, sur les huit heures du soir. Il soupoit ensuite. En sortant de table, il descendoit au *Gouzalkan* (m), grande cour, au milieu de laquelle il s'étoit fait élever un Trône de pierre de taille, sur lequel il se plaçoit, lorsqu'il n'aimoit pas mieux s'asseoir sur une simple chaise, qui étoit à côté du Trône. On ne recevoit dans cette Cour que les premiers Seigneurs de l'Empire, qui ne devoient pas même s'y présenter sans être appelés. On n'y parloit point d'affaires d'Etat, parcequ'elles ne se traitoient qu'au Durbal ou au Jarneo. Les résolutions les plus importantes se prenoient en public, & s'enregistroient de même. Pour un telton, chacun avoit la liberté de voir le registre. Ainsi le Peuple étoit aussi-bien informé des affaires que les Ministres, & jouissoit du droit d'en porter son jugement. Cet ordre & cette méthode s'exécutaient si régulièrement, que l'Empereur ne manquoit pas de se trouver, aux mêmes heures, dans les lieux où il devoit paroître; à moins qu'il ne fût ivre ou malade; & dans cette supposition, il s'étoit assujéti à le faire sçavoir au Public. Ses Sujets étoient ses Esclaves; mais il s'étoit imposé si solennellement toutes ces loix, que s'il avoit manqué un jour à se faire voir, sans rendre raison de ce changement, le Peuple se seroit soulevé (n). L'Auteur a crû ces éclaircissemens nécessaires, pour l'intelligence du détail qui doit les suivre.

Première
audience qu'il
reçoit du
Mogol.

IL fut conduit au Durbal. A l'entrée de la première balustrade, deux Officiers vinrent au-devant de lui, pour le recevoir. Il avoit demandé qu'il lui fût permis de rendre ses premières soumissions à la manière de son Pays, & cette faveur lui avoit été promise. En entrant dans la première balustrade, il fit une révérence. Il en fit une autre, dans la seconde; & une troisième, lorsqu'il se trouva dans le lieu qui étoit au-dessous de l'Empereur. Ce Prince étoit assis dans une espèce de petite galerie, ou de balcon, élevée au-dessus du rez-de-chaussée de la cour. Les Ambassadeurs, les Grands du Pays, & les Etrangers de quelque distinction, étoient admis dans l'enceinte d'une balustrade qui étoit au-dessous de lui, & dont le plan étoit

(m) Le *Durbal*, le *Jarneo*, & le *Gouzalkan*, ne sont pas les noms qu'on lira dans Bernier (1). Chaque Nation représente les mêmes choses sous des noms différens.

(n) Pag. 20. Cette étiquette étoit poussée

si loin, que dans le cas d'une maladie ou de quelque autre nécessité, le Mogol devoit faire ouvrir les portes du Palais & se montrer à quelques-uns de ses Sujets, pour satisfaire les autres. *Ibidem*.

(1) Serait nommé pourant le *Gisli-Kanay*, R. d. E.

étoit un peu plus haut que le rez-de-chaussée. Tout l'espace qu'elle renfermoit étoit tendu de grandes pièces de velours, & le plancher couvert de riches tapis. Les personnes de condition médiocre étoient dans la seconde balustrade. Jamais le Peuple n'entre dans cette cour. Il s'arrête dans une cour plus basse, mais disposée de manière que tout le monde peut voir l'Empereur. Ce lieu a beaucoup de ressemblance avec la perspective générale d'un théâtre, où les principaux Seigneurs seroient placés comme les Acteurs, sur la scène, & le Peuple plus bas, comme dans le parterre (o).

L'EMPEREUR prévint l'Interprète des Anglois. Il félicita Rhoe du succès de son Voyage; & dans toute la suite du discours, il traita le Roi d'Angleterre de frère & d'allié. Rhoe lui présenta ses lettres, traduites dans la langue du Pays; sa commission, qui fut examinée soigneusement; enfin ses présents, dont le Monarque parut fort satisfait. Ce Prince lui fit diverses questions. Il lui témoigna de l'inquiétude pour sa santé, qui n'étoit qu'imparfaitement rétablie. Il lui offrit même ses Médecins, en lui conseillant de ne pas prendre l'air jusqu'au retour de ses forces. Jamais il n'avoit traité d'Ambassadeur avec tant de marques d'affection, sans excepter ceux de la Perse & de la Turquie.

Le Prince
Coronne,
troisième Fils
du Mogol.

RHOE apprenant que le Prince Sultan *Coronne*, troisième Fils (p) de l'Empereur, étoit Viceroy de Surate, & que son amitié par conséquent étoit fort importante aux Anglois, lui fit demander audience, quoiqu'on publiât qu'il étoit ennemi des Chrétiens. On lui fit attendre l'honneur de le voir, jusqu'au 22. Mais lorsqu'il s'approcha de son Palais, un Officier considérable vint au-devant lui, & le conduisit dans un appartement intérieur, qu'on n'avoit jamais ouvert aux Etrangers. Tandis qu'il s'y entretenoit avec son Guide, le Prince se fit un plaisir de le surprendre, en se présentant sans s'être fait annoncer. Il ne lui témoigna que de l'inclination à l'obliger; & quelques présents augmentèrent si vivement cette disposition, qu'il promit de faire justice aux Anglois, sur tous les sujets de mécontentement qu'ils avoient eus dans son Domaine de Surate (q). Peu de jours après, Rhoe étant retourné au Durbal ne reçut pas des promesses moins flatteuses, de la bouche même de l'Empereur. Ce Monarque, l'ayant découvert de loin, lui fit signe de la main qu'il n'avoit pas besoin de faire demander audience, & qu'il pouvoit s'approcher librement. Il lui fit donner une place au-dessus de tous les Seigneurs qui se trouvoient dans la balustrade; honneur si singulier, que dans la suite il crut devoir employer tous ses soins à s'en conserver la possession.

Maison de
campagne du
Mogol.

Le premier de Février, on lui proposa de visiter une Maison de plaisance, qu'*Asaph-Kan* avoit donnée à l'Empereur. Elle est située à deux miles d'Asmere, entre deux roches fort hautes, qui la mettent tellement à couvert du Soleil, qu'à-peine y trouve-t-on un seul endroit d'où l'on puisse le voir. Le roc, taillé en quelques endroits, sert de fondement & de muraille.

(o) Pag. 10.

(p) Mr. Prevost dit le second. R. d. E.

(q) Pag. 11. Les Facteurs Anglois avoient

été fort maltraités dans plusieurs Villes, telles que Surate, Amadabath, &c.

RHOE.
1616.

raillé. Le reste est de pierre vive; avec un petit Jardin, qui a cinq fontaines, & deux grands Etangs, dont l'un est de trente marches plus élevé que l'autre. Le chemin qui conduit à cette Maison est si étroit, que deux personnes n'y peuvent passer de front. Il est roide & pierreux. En un mot, ce Château est une solitude très-agréable & très-sûre, où l'on ne trouve pas d'autre compagnie que celle des paons sauvages, des tourterelles, & d'autres oiseaux, mais sur-tout des singes, qui se montrent de tous côtés sur les pointes des rochers (r).

Fête du
Nouroux.

LE 2 de Mars, on commença, dès le soir, la fête qui se nomme *Nouroux* (s), par laquelle les Mogols, comme les Persans, solennisent le commencement de leur nouvelle année. Elle se célèbre ordinairement à la première Lune. On avoit élevé un Trône, quatre pieds plus haut que la cour du Durbal. L'espace, entre ce Trône & le lieu par lequel l'Empereur devoit entrer, étoit une estrade de cinquante-six pieds de long, & large de quarante-trois, fermée de balustrades, & couverte d'étoffes d'or & de foye, qui étoient soutenues par de grosses cannes revêtues du même drap. Au bout de cet espace, on avoit placé les portraits du Roi d'Angleterre, de la Reine, de Madame Elisabeth, des Comtesses de Sommerfet & de Salisbury, & celui de la femme d'un Bourgeois de Londres. Au-dessous, on voyoit celui de Thomas Smith, Gouverneur de la Compagnie des Indes Orientales. Sur l'estrade, on avoit étendu des tapis de Perse d'une grande largeur. Cette place étoit pour les personnes de qualité, à la réserve d'un petit nombre qui avoient un autre poste, enfermé aussi d'une balustrade, vis-à-vis le Trône, pour recevoir de plus près les ordres du Monarque; & dans cette seconde balustrade on avoit placé, entre plusieurs curiosités précieuses, une maison d'argent. Le côté gauche de la même cour offroit le pavillon du Prince Sultan *Chosroe* (t), dont les piliers étoient revêtus d'argent comme ceux du Trône Impérial. La forme de ce Trône étoit quadrée. Les quatre piliers portoient un dais de drap d'or, dont la frange ou la crépine étoit enfilée de perles fines: & d'espace en espace, il y avoit des grenades, des poires, des pommes, & d'autres fruits d'or massif. L'Empereur étoit assis sur des coussins, couverts de perles & de pierres précieuses. Les principaux Seigneurs avoient leurs tentes dressées le long de la cour du Durbal; les uns de taffetas, d'autres de damas, & d'autres de drap d'or, mais en petit nombre. Ils étalloient ordinairement toutes leurs richesses dans ces tentes; & l'Empereur y entroit autrefois, pour y prendre tout ce qui flattoit son goût: mais il avoit changé cet usage, & chacun lui portoit sur son Trône les présents ou les étrennes.

Richesse
des orne-
mens.

RHOE

(r) Pag. 12.

(s) Rhoe se trompe, avec quantité d'autres Auteurs, lorsqu'il prétend que *Nouroux* signifie *neuf jours*, qui font la durée de la Fête. Thevenot rapporte l'origine de ce nom, & s'en sert pour expliquer une Epoque Persane dont nos Chronologistes n'ont pas eu

de connoissance, & qu'il nomme *Années Sabaïennes* (1). Voyez sa *Collection*, Tome I.

(t) C'étoit le Fils aîné de l'Empereur, que Rhoe nomme tantôt *Cosroes*, & tantôt *Cosroenne*. Mr. Prevost l'avoit confondu ici avec le Sultan *Cosroe*, ou *Ceram*. R. d. E.

(1) Le mot même de *Nouroux*, signifie *nouveau jour*, ou *nouvelle année*. Rhoe remarque qu'anciennement on étoit d'abord neuf jours; mais de son temps dix-huit, & *Hankin* le confirme. R. d. E.

Rhoc choisit le dernier jour de la fête, pour faire son présent. L'Empereur le regut avec beaucoup de satisfaction, & donna ordre qu'on le fit entrer dans sa balustrade. Cependant, comme on ne lui permit pas de monter sur l'estrade du Trône, il n'en voyoit d'abord qu'une partie, parce que la balustrade qui le fermoit par devant étoit haute & couverte de tapis; mais il ne laissa pas de le voir à la fin jusqu'au fond. „ On ne peut desavouer, dit-il, que le dedans ne fût richement paré: mais il l'étoit de tant „ de pièces différentes, & qui avoient si peu de rapport entre elles, que le „ mauvais ordre en diminueoit beaucoup l'éclat. Il sembloit qu'on n'eût „ pensé qu'à rassembler dans ce lieu tout ce que l'Empire avoit de plus riche, sans consulter aucune règle de goût. L'après midi un jeune Prince, fils de Ranna, nouveau Vassal du Mogol, se présenta devant le Trône avec beaucoup de cérémonie. Il se mit trois fois à genoux, en frappant la terre de sa tête. Il apportoit le présent de son père. On le fit entrer dans la petite balustrade, & l'Empereur lui pressa la tête entre ses bras pour le remercier. Son présent consistoit dans une grande caisse d'or. Quelques Courtisanes finirent la fête par des sauts & des danses (v).

Rhoc.
1616.
Description
du Trône.

Le 30, Rhoc se rendit le soir au Gouzalkan, qui lui avoit paru, des trois lieux d'audience, le plus propre à lui donner toute la liberté dont il avoit besoin pour s'expliquer. Malgré les promesses de l'Empereur, ses affaires avançaient si peu, qu'il commençoit à se lasser de cette incertitude. Les difficultés qu'il trouva pour faire entendre ses plaintes, ne donnent pas une trop haute idée de l'ordre qui régnoit autour du Mogol. Ce récit mérite d'autant plus d'être rapporté dans ses termes, que c'est par ces détails mêmes qu'il relève le prix de sa Relation. Mais on doit faire observer, que les obstacles dont il se plaint, venoient de la faction Portugaise, qui avoit engagé Afaph-Kan, un des plus grands Seigneurs & des premiers Officiers de la Cour, à traverser les prétentions des Anglois.

Audience
du Gouzalkan.

„ On me fit entrer, dit Rhoc, avec mon Agent, ou mon Facteur, qui „ étoit un vieillard: mais on refusa l'entrée à mon Interprète, par l'adresse „ d'Afaph-Kan, qui craignoit mes explications. Sa Majesté me fit faire „ diverses questions sur la personne du Roi d'Angleterre, & sur mes pré- „ sens. Je répondis à quelques-unes: mais enfin je déclarai que je ne savois pas assez la langue Portugaise pour satisfaire à toutes les demandes „ de l'Empereur, si l'on n'accordoit à mon Interprète la liberté d'entrer. „ On le fit appeler, malgré les oppositions d'Afaph-Kan. Je lui donnai „ ordre de dire à Sa Majesté que je desirois de m'expliquer sur les affaires „ qui me retenoient à sa Cour. Elle répondit qu'elle m'entendrait volontiers. Mais le fils d'Afaph-Kan tira l'Interprète avec assez de violence, & ne lui permit pas d'en dire davantage. Ceux de sa faction, „ s'étant mis aussi-tôt devant moi, m'empêchoient de me faire voir à l'Empereur, & n'empêchoient pas moins l'Interprète d'approcher (x). Je „ lui ordonnai d'élever la voix, & de dire à l'Empereur que je demandois „ audience. Il eut le courage de m'obéir. L'Empereur l'entendit. Je fus „ ap-

Combien
elle cause
d'embarras à
Rhoc.

(v) Pag. 13.

(x) Ibidem.

RHOD.
1616.

„ appelé; & tous mes adversaires furent obligés de me faire place. Ce-
„ pendant Afaph-Kan eut l'audace de s'avancer à l'un des côtés de mon
„ Interprète. J'étois à l'autre; mais pendant que je lui faisois entendre
„ ce qu'il devoit dire, ce redoutable Ennemi s'efforçoit de l'embarrasser
„ en m'interrompant.

„ JE ne laissai pas de faire représenter à l'Empereur que j'étois à sa Cour
„ depuis deux mois, dont j'avois passé l'un dans une fâcheuse maladie :
„ qu'on m'avoit fait perdre l'autre, en vaines cérémonies; & qu'on pa-
„ roissoit marquer peu d'attention pour les principaux motifs de mon Voya-
„ ge, qui étoient de conclure une amitié constante entre les deux Nations,
„ d'établir la sûreté du Commerce, & celle de la résidence des Marchands
„ Anglois, qui feroient quelque séjour dans l'Empire. On me répondit
„ que ces trois points m'avoient été accordés dès la première audience.
„ Oui, repliquai-je, mais avec des conditions onéreuses ou mal expliquées.
„ L'Empereur me demanda lui-même quel présent je lui promettois. Je
„ répondis que notre Commerce étoit encore naissant & mal établi; mais
„ que notre Pays produisoit diverses curiosités, que le Roi mon Maître
„ s'empreseroit de lui envoyer; & que les Marchands en feroient chercher
„ de toutes parts, s'il leur accordoit sa protection. Il me demanda de
„ quelles curiosités je voulois parler, & si c'étoient des Diamans ou d'au-
„ tres pierres précieuses. Je lui dis que des curiosités, qui venoient d'un
„ Pays dont il étoit le Maître, ne me paroissent pas un présent digne de
„ lui; mais que je m'efforcerois de trouver, pour Sa Majesté, diverses ri-
„ chesses qui n'avoient point encore été vûes dans ses Etats, telles que d'ex-
„ cellentes peintures, de belles sculptures, des figures de pierre ou de fon-
„ te, des broderies, des étoffes d'or & d'argent. Cela est bien, me dit-
„ il; mais j'aimerois mieux un cheval Anglois. Je lui répondis qu'il étoit
„ impossible de le faire venir par Mer; & que par Terre, le Turc ne le
„ permettroit pas. L'entreprise, repliqua-t'il, n'étoit pas impossible par
„ Mer. Je lui représentai les difficultés des tempêtes & la longueur de la
„ navigation. Il me dit que si l'on mettoit six chevaux dans un Navire, on
„ pouvoit espérer d'en sauver un; & que s'il arrivoit fort maigre, on trou-
„ veroit le moyen de l'engraisser. Je continuai de l'assurer que le succès
„ étoit fort incertain; mais j'ajoutai que pour le satisfaire, j'écrirois dans
„ ma Patrie, & qu'on tenteroit l'expérience.

„ ALORS il me demanda ce que je voulois de lui. Je répondis nette-
„ ment que je desirois des conditions raisonnables, qui paroissent néces-
„ saires pour l'établissement d'une amitié constante, pour la sûreté de nos
„ personnes, & pour la liberté de notre Commerce; qu'après les mauvais
„ traitemens que nous avions essuyés, cette précaution étoit indispensable;
„ & que je n'entrois point dans le sujet de nos justes plaintes, parceque
„ j'espérois qu'il seroit bien-tôt réparé.

„ À ces mots, Afaph-Kan s'avança, pour pousser mon Interprète: mais
„ opposant l'audace à l'audace, je le retins par le bras, & je ne lui laissai
„ que le pouvoir de marquer son ressentiment par des signes. L'Empereur
„ qui découvrit quelque chaleur dans mes mouvemens, se mit en colère,
„ & déclara d'un air si furieux, qu'il vouloit sçavoir de qui j'avois à me plain-
„ dre,

dre, que je ne crus pas devoir l'exciter davantage. J'ordonnai à mon Interprète, en assez mauvais Italien, de répondre que je ne voulois pas importuner Sa Majesté par le récit de nos peines, mais que je m'adresserois au Prince son Fils, pour obtenir justice, dans la confiance de le trouver bien disposé pour nous. L'Empereur n'attendit pas que mon Interprète eut achevé; & lui entendant nommer son Fils, il se figura que je me plaignoiss de ce jeune Prince. *Mio-Figlio, Mio-Figlio*, répéta-t'il deux fois, dans la langue dont je m'étois servi; & sur le champ il le fit appeller. Le Prince vint aussi-tôt. La frayeur & la soumission étoient peintes sur son visage. Afaph-Kan ne trembloit pas moins, & tous les Spectateurs paroissoient fort étonnés. L'Empereur traita fort mal son Fils, qui s'excusoit avec beaucoup d'embarras, sans pénétrer la cause de cette querelle. Pour moi, qui compris heureusement l'équivoque, j'eus recours à la bonté d'un Prince Persan, avec lequel j'avois lié connoissance, & que je priai de suppléer au défaut de mon Interprète, qui s'étoit mal expliqué. Il remit l'esprit de l'Empereur & du Prince, en déclarant que loin d'avoir accusé le Prince, je demandois la permission d'avoir recours à lui, pour tout ce qui se passeroit dans les Pays de son Domaine. L'Empereur consentit à cette proposition.

Le Prince, revenu de son trouble, me dit qu'il m'avoit offert un Firman que j'avois refusé, & me pressa d'expliquer les raisons de ce refus. Je ne fis pas difficulté de répondre que le Firman renfermoit des conditions que je ne pouvois accepter. L'Empereur voulut savoir quelles étoient ces conditions, auxquelles je refusois de m'assujettir. Je les expliquai; & l'on se mit à disputer là-dessus avec beaucoup de chaleur. Un Seigneur, nommé *Mokreb-Kan*, déclara qu'il ne pouvoit abandonner l'intérêt de la Nation Portugaise; & parlant de la nôtre avec mépris, il soutint que Sa Majesté ne signeroit jamais aucun article à leur désavantage. Je répondis que mes propositions n'avoient rien de préjudiciable aux Portugais, & que je n'aurois pas crû la Cour Mogole si dévouée à cette Nation. Les Jésuites & d'autres Partisans de la même cause, insistèrent avec tant de chaleur sur la déclaration de Mokreb-Kan, que je fus obligé d'entrer dans d'autres explications. Elles consistèrent à leur offrir une paix conditionnelle, en témoignant néanmoins que leur haine ou leur amitié nous étoient presque indifférentes. L'Empereur prit la parole; & reconnoissant que mes demandes étoient justes, & ma réponse, généreuse, il me pressa de faire mes propositions. Afaph-Kan, qui avoit été muet pendant tout ce discours, & qui étoit impatient d'en voir la fin, repréenta qu'après les plus longues disputes, il faudroit revenir à mettre mes demandes par écrit; que c'étoit par conséquent le parti auquel on devoit s'arrêter, & que si le Conseil les trouvoit raisonnables, elles seroient signées du sceau Impérial. L'Empereur approuva cette ouverture; & je témoignai que j'en étois satisfait, pourvu que le Prince y donnât son approbation, qu'il promit aussi (2).

L E

(2) Pag. 15.

M 3

RHOE.
1616.
Les Anglois s'attirent la haine du Prince Coronée.

Le lendemain, Rhoe envoya chez Afaph-Kan, pour lui faire comprendre, que l'Empereur s'étoit fâché sur une équivoque; que c'étoit uniquement la faute de l'Interprète; que les Anglois n'avoient aucune intention de se plaindre du Prince ni de lui, mais que ne pouvant supporter qu'il déguisât leurs affaires à l'Empereur, ou qu'il ne l'en informât qu'à demi, ils le prioient de trouver bon, qu'ils n'employassent plus désormais son entremise à la Cour. Sa réponse fut, que ni lui ni le Prince n'avoient aucune raison de croire que l'Ambassadeur Anglois eut voulu se plaindre d'eux; que l'équivoque étoit évidente; qu'il avoit toujours aimé la Nation Angloise, & qu'il conservoit les mêmes sentimens. Cependant Rhoe fut averti, deux jours après, que le Prince avoit demandé à l'Empereur pourquoi il recevoit si bien les Anglois, & qu'il lui avoit représenté que cette préférence éloignoit les Portugais de ses Ports; que leur Commerce lui apportoit néanmoins plus d'utilité que celui des Anglois, qui n'y venoient que pour s'enrichir, & qui n'avoient que des marchandises de peu de valeur, telles que des draps, des épées & des couteaux; au-lieu que les autres apportoient des perles, des rubis, & toutes sortes de pierres précieuses. Ce discours prouvant assez que ce Prince avoit peu d'affection pour l'Angleterre, Rhoe prit la résolution de se tenir sur ses gardes & de tourner tous ses soins à se conserver la protection de l'Empereur. Un autre incident lui apprit encore mieux combien sa défiance étoit juste.

Avanture
d'un jeune
Anglois qui
se livre aux
Italiens.

„ J'eus le chagrin, dit-il, de perdre un jeune Anglois, qui abandonna
„ mon service pour se retirer chez un Italien; & les honteuses raisons de
„ sa fuite firent peu d'honneur à notre Nation. Comme tous les Italiens
„ s'étoient réunis pour le protéger, j'allai demander justice au Durbal.
„ L'Empereur donna ordre aussi-tôt que le Défenseur fût remis entre mes
„ mains. Mais le Prince, qui n'attendoit que l'occasion pour me nuire,
„ proposa de le faire amener dans l'assemblée. Il parut le soir au Gouzalkan; & se voyant appuyé du Prince, il eut la hardiesse de passer devant
„ moi, pour supplier l'Empereur de lui accorder la vie. Ce Monarque,
„ touché de compassion, perdit le dessein de me le rendre, & résolut de
„ l'envoyer prisonnier à Surate. Mais le Prince, dans la seule vue de me
„ braver, le demanda au Roi pour son service; & cette faveur lui fut ac-
„ cordée malgré toutes mes objections. Il lui donna aussi-tôt cent cinquan-
„ te roupies, & la paye de deux chevaux; & joignant l'insulte à l'injusti-
„ ce, il me fit défense d'entretenir aucun commerce avec lui.

„ Cependamment ce jeune homme ouvrit les yeux sur sa faute. Il prit
„ le tems de la nuit pour venir chez moi; & s'étant jeté à mes pieds, il
„ me demanda pardon de son extravagance, avec offre de la réparer par
„ toutes sortes de soumissions. Je lui dis que je ne voulois pas le retenir,
„ puisqu'il étoit au service du Prince; mais que pour lui faire grace, j'exi-
„ geois qu'il me fit une satisfaction publique. Dès le jour suivant, il trou-
„ va le moyen d'entrer au Gouzalkan, où demandant pardon à l'Empereur,
„ il retracta toutes ses impostures. Il avoua que c'étoit un nouveau crime,
„ dont il s'étoit rendu coupable, pour se mettre à couvert de mes justes
„ châtimens. Il supplia même Sa Majesté de me faire appeler, pour lui
„ don-

„ donner le pouvoir de me demander grace en sa présence. L'Empereur
 „ étoit prêt d'y consentir; mais le Prince, fort piqué d'un événement si
 „ peu prévu, suscita quelques affaires qui lui firent abandonner cette idée.
 „ Je me rendis le lendemain au Gouzalkan. L'Empereur me protesta qu'il
 „ n'avoit jamais pensé à protéger, contre ma justice, un Anglois fugitif &
 „ criminel, mais qu'il n'avoit pu se défendre de le recevoir lorsqu'il s'étoit
 „ jeté comme entre ses bras. On le fit amener. Il me demanda pardon
 „ à genoux. Il jura devant l'Empereur qu'il n'avoit pas dit un mot de vé-
 „ rité (a), & qu'il faisoit cette déclaration volontairement, sans aucune
 „ espérance de retourner jamais en Angleterre. Le Prince, qui étoit pré-
 „ sent, s'échauffa beaucoup, & l'excita vivement à persister dans sa pre-
 „ mière déposition. Mais ayant refusé de changer de langage, il eut ordre
 „ de se retirer. Le Prince, dans un dépit qu'il ne put déguiser, le rappel-
 „ la publiquement, & lui donna ordre, avec beaucoup de bassesse, de rap-
 „ porter les cent cinquante roupies qu'il avoit reçues, sous prétexte que
 „ cette somme, qui lui avoit été donnée pour un autre service que le mien,
 „ ne lui appartenait plus lorsqu'il faisoit sa paix avec moi (b). ”

Les Anglois effrayés d'autres mortifications, auxquelles Rhoe fut obli-
 gé de paroître insensible, parcequ'il ne lui restait aucun moyen de deman-
 der satisfaction. Il n'avoit plus rien à donner à la Cour; & l'Empereur ne
 recevoit jamais une requête avec faveur, lorsqu'elle n'étoit pas accompa-
 gnée de quelque présent. Le Prince faisoit tourner les circonstances à l'a-
 vantage des Portugais, en les pressant d'apporter des pierreries, des rubis
 & des perles. Ils se présentèrent devant l'Empereur avec un présent con-
 sidérable, & un rubis balais qu'ils lui proposèrent d'acheter. Il pesoit trei-
 ze tolles, dont deux & demi font une once. Mais au-lieu de cinq lecks de
 roupies, qu'ils avoient espéré de le vendre, l'Empereur ne leur en offrit
 qu'un. Cependant ils se rendirent si agréables à la Cour, que les Anglois
 n'osoient plus s'y présenter. „ Jusqu'alors, dit l'Auteur, j'avois jugé de ce
 „ Pays-là sur le rapport d'autrui: mais je commençai à connoître, par une
 „ fâcheuse expérience, la distinction qu'on y mettoit entre les Portugais
 „ & nous. Tous les Indiens couraient après eux. Au contraire, lorsqu'ils
 „ achetoient nos marchandises, ils croyaient nous faire l'aumône. Outre
 „ l'avantage que les Portugais avoient dans les Indes, d'être voisins du Mo-
 „ gol, ils pouvoient empêcher le Commerce de la Mer-rouge. D'ail-
 „ leurs, le nôtre n'étoit rien en comparaison du leur. Aussi la crainte
 „ de nos Vaisseaux étoit-elle l'unique motif qui portât le Mogol à nous
 „ recevoir (c). ”

Le 12 de Juin, Sultan Coronne fut nommé pour commander les Trou-
 pes qui devoient faire la guerre dans le Decan. On consulta les Bramines
 sur le choix du jour de son départ; & le Prince Perwis reçut ordre de se
 rendre à la Cour. On racontait assez ouvertement que ce jeune Prince a-
 voit écrit à l'Empereur son Père, qu'il verroit volontiers le commandement
 dans

Mortifica-
tions qu'es-
suyent les An-
glois.

Réflexions
de l'Auteur.

Différend
entre les
deux Princes
Fils du Mo-
gol.

(a) Comme Rhoe n'explique point en
 quoi consistoit la première déposition de ce
 jeune homme, Thevenot suppose que Fur-

chas aura supprimé ici quelque chose de cet-
 te Relation. R. d. E.

(b) Pag. 16. (c) Pag. 17.

R H O E.
1616.

dans les mains de son frère aîné, mais qu'il croyoit son honneur blessé par la préférence qu'on donnoit sur lui au Sultan Coronne, & qu'il étoit résolu de s'attaquer à sa personne pour en tirer raison. Les principaux Officiers déclarèrent aussi qu'ils demanderoient la permission de se retirer, s'ils étoient obligés de servir sous cet odieux Général, qui étoit plus redouté que l'Empereur même. Cependant Rhoe prévint que son élection subsisteroit, parceque l'Empereur, dit-il, n'avoit pas le pouvoir de la changer. Ce Monarque se proposoit de marcher lui-même à la tête de l'Armée; & les Anglois craignoient beaucoup que s'il exécutoit ce dessein, avec *Sulphekar-Kan*, son favori, on ne leur payât jamais un sou de l'argent qui leur étoit dû (d).

Ordre barbare, qui coute la liberté à un de ses Neveux.

LE 18, un des Neveux du Mogol, qui avoit embrassé la Foi Chrétienne, eut ordre, de ce Prince, d'aller se mettre sur le cou d'un lion, qu'on avoit amené à la Cour. La crainte l'ayant empêché d'obéir, son Frère cadet reçut le même ordre, & l'exécuta intrépidement, sans que le lion lui fit aucun mal. L'Empereur en prit occasion d'envoyer l'aîné dans un cachot, d'où l'on jugea qu'il ne sortiroit jamais (e). Le 24, la Princesse femme de Sultan Coronne accoucha d'un fils. Ce nouveau Général continuant ses préparatifs pour la campagne, on lui donna pour appointemens vingt lecks de roupies (f), dont il commença généreusement à faire usage, pour se concilier les cœurs par ses libéralités. Un des principaux Seigneurs de la Cour avertit l'Empereur, que le Prince Perwis, dont l'honneur étoit offensé par le choix qu'on avoit fait de son Frère, étoit capable de s'en ressentir. „ Qu'ils se battent, répondit ce Monarque, j'en suis content. Le „ plus vaillant commandera mes Armées ”.

Adresse des Soldats Mogols à tirer au blanc.

RHOE crut devoir une visite à l'Emir *Abdalla-Hassan*, Lieutenant Général & Trésorier des Troupes Mogoles, qui partoît pour se rendre au quartier d'assemblée. Il en fut reçu avec beaucoup de distinction. Ce Seigneur fit tirer ses Soldats au blanc devant lui. La plupart, avec leurs flèches, ou leurs mousquets chargés d'une seule balle, donnèrent dans le blanc, qui n'étoit pas plus large que la main.

Incident qui met Rhoe en faveur à la Cour.

PENDANT que les Anglois auguroient fort mal du succès de leur Ambassade, un léger incident releva tout d'un coup leurs espérances. Un jour que Rhoe se trouvoit au Durbal, l'Empereur lui fit dire, par *Asaph-Kan*, qu'il avoit appris qu'entre les Anglois de sa suite, il avoit un excellent Peintre, & qu'il souhaitoit de voir quelqu'un de ses ouvrages. Je n'avois pas de Peintre, dit Rhoe; mais j'avois amené un jeune Anglois, qui faisoit, pour son amusement, des figures à la plume, & qui étoit fort éloigné de la perfection d'un bon Peintre. Cette réponse, que je fis à l'Empereur, lui fit croire que je le soupçonnois de vouloir m'enlever mon Artiste. Il s'ef-

força

(d) Pag. 17.

(e) Hawkins remarque, au sujet de ces Princes, qu'ils s'étoient faits Chrétiens par ordre de l'Empereur, sur ce qu'on lui avoit prédit qu'ils usurperont un jour la Couronne. Son but étoit de leur attirer la haine des Mahométans, & de les exclure par-là, de la succession au Trône. Rhoe qui rap-

porte la même circonstance, ajoute, que ces Princes étoient retournés à leur première Religion, sur ce que les Jésuites ne vouloient pas leur donner des femmes Portugaises, que l'Empereur espéroit d'obtenir par leur moyen. Voyez ci-dessous R. d. E.

(f) *Ibidem*. Un Leck signifie cent mille.

força de me guérir de cette crainte. Mais je lui protestai qu'elle n'avoit point eu de part à ma réponse, & je lui promis de mener le jeune homme au Gouzalkan, où je lui ferois porter ses desseins, qui pouvoient être quelques figures d'éléphant ou de cerf. A ce discours, l'Empereur fit une inclination, & me dit que si ma curiosité me faisoit désirer un éléphant, ou sa figure, ou quelque chose qui pût se trouver dans ses Etats, je ne devois pas faire la dépense de l'acheter, ni chercher à me le procurer par une autre voye que la sienne; qu'il m'offroit tout ce qui pouvoit me plaire; que je pouvois parler librement; qu'il étoit mon ami; enfin qu'il me prioit de revenir le soir avec le jeune homme & ses peintures. Afaph-Kan prit occasion de-là pour me presser d'aller chez lui, & d'y mener aussi le Peintre. Jamais l'Empereur ne m'avoit traité avec tant d'affection. Toute la Cour en fut informée; & je m'en apperçus au changement que je remarquai, aussi-tôt, dans les manières que les Courtisans avoient eues pour moi. Il arriva fort plaisamment que pour interprète de ses caresses, l'Empereur choisit un Jésuite, qui n'avoit cherché que l'occasion de me nuire (g).

Demoiselle surprise avec un Eunuque.

Le même jour, une Demoiselle de la Princesse Noer Mahal (b), favorite de l'Empereur, fut surprise avec un Eunuque, dans le Palais, par un autre Eunuque qui l'aimoit aussi, & qui perça son rival d'un coup de poignard. La jeune fille fut enterrée jusqu'aux aisselles, les bras attachés à un poteau, & condamnée à passer trois jours & deux nuits dans cette situation, sans recevoir aucune nourriture, la tête & les bras exposés à la chaleur du Soleil. Sa faute devoit être pardonnée, si elle avoit le bonheur de survivre à ce supplice; mais, sans nous apprendre quel fut son sort, l'Auteur ajoûte qu'en perles, en pierreries & en argent, on lui trouva près de deux millions d'or. L'Eunuque, pour qui le coup de poignard n'avoit pas été mortel, fut mis en pièces par les éléphants (i).

Maison accordée aux Anglois dans Baroch.

Les Anglois se ressentirent bien-tôt de la faveur de Rhoe, par la facilité qu'ils trouvèrent à se procurer une maison pour leur Commerce dans la Ville de Baroch, avec la liberté d'y vendre toutes sortes de marchandises, & une exemption de droits, dont le profit devoit monter pour eux à la valeur de quinze cens Jacobus (k). Rhoe ne cessa plus d'être caressé personnellement à la Cour. Il raconte, avec un détail, dont on ne doit rien supprimer, quelques effets de cette heureuse révolution.

Défi entre le Mogol & Rhoe sur la peinture.

Le 6 d'Août, je reçus ordre, dit-il, de me rendre au Durbal. Quelques jours auparavant, j'avois fait présent au Mogol d'une peinture, & je l'avois assuré qu'il n'y avoit personne aux Indes, qui fût capable d'en faire une aussi belle. Aussi-tôt que je parus „ que donneriez-vous, me dit-il, „ au Peintre qui auroit fait une copie de votre tableau, si ressemblante, „ que vous ne la pussiez pas distinguer de l'original? „ Je répondis que je lui donnerois volontiers vingt pistoles. „ Il est Gentilhomme, repliqua „ l'Em-

(g) Pag. 18.

(b) Ce nom signifie Lumière du Serrail, Rhoe écrit Normal, & Mr. Prevost Nobor-mai. L'histoire de cette Sultane est fort re-

marquable. Voyez ci-dessous. R. d. E.

(i) Ibidem.

(k) Pag. 19.

RHOX.
1616.

„l'Empereur; vous promettez trop peu”. Je donnerai mon tableau de bon cœur, dis-je alors, quoique je l'estime très-rare; & je ne prétends pas faire de gageure; car si votre Peintre a si bien réussi, & s'il n'est pas content de ce que je lui promets, Votre Majesté a de quoi le récompenser. Après quelques discours sur les Arts qui s'exercent aux Indes, il m'ordonna de me rendre le soir au Gouzalkan, où il me montreroit ses peintures.

VERS le soir, il me fit appeler par un nouvel ordre, dans l'impatience de triompher de l'excellence de son Peintre. On me fit voir six tableaux, entre lesquels étoit mon original. Ils étoient tous sur une table, & si semblables en effet, qu'à la lumière des chandelles, j'eus à la vérité quelque embarras à distinguer le mien; je confesse que j'avois été fort éloigné de m'y attendre. Je ne laissai pas de montrer l'original, & de faire remarquer les différences qui devoient frapper les Connoisseurs. L'Empereur n'en fut pas moins satisfait de m'avoir vu quelques momens dans le doute. Je lui donnai tout le plaisir de la victoire, en louant l'excellence de son Peintre. „Hé bien, qu'en dites-vous? reprit-il”. Je répondis que Sa Majesté n'avoit pas besoin qu'on lui envoyât des Peintres d'Angleterre. „Que donneriez-vous au Peintre? me demanda-t'il”. Je lui dis que puisque son Peintre avoit surpassé de si loin mon attente, je lui donnerois le double de ce que j'avois promis, & que s'il venoit chez moi, je lui ferois présent de cent roubles pour acheter un cheval. L'Empereur approuva ces offres; mais après avoir ajouté que son Peintre aimeroit mieux toute autre chose que de l'argent, il revint à me demander quel présent je lui ferois? Je lui dis que cela devoit dépendre de ma discrétion. Il en demeura d'accord. Cependant il voulut savoir quel présent je ferois au Peintre. Je lui donnerai, répondis-je, une bonne épée, un pistolet, & un tableau. „Enfin, reprit le Monarque, vous demeurez d'accord que c'est un bon Peintre: faites-le venir chez vous, montrez-lui vos curiosités, & laissez-le choisir ce qu'il voudra. Il vous donnera une de ses copies, pour la faire voir en Angleterre, & prouver à vos Européens que nous sommes moins ignorans dans cet Art qu'ils ne se l'imaginent”. Il me pressa de choisir une des copies. Je me hatai d'obéir. Il la prit, il l'enveloppa lui-même dans du papier, & la mit dans la boîte qui avoit servi à l'original, en marquant sa joie de la victoire qu'il attribuoit à son Peintre. Je lui montrai alors un petit portrait que j'avois de lui, mais dont la manière étoit fort au-dessous de celle du Peintre qui avoit fait les copies; & je lui dis que c'étoit la cause de mon erreur, parceque sur le portrait qu'on m'avoit donné pour l'ouvrage d'un des meilleurs Peintres du Pays, j'avois jugé de la capacité des autres. Il me demanda où je l'avois eu. Je lui dis que je l'avois acheté d'un Marchand. „Hé comment, repliqua-t'il, employez-vous de l'argent à ces choses-là? Ne sçavez-vous pas que j'ai ce qu'il y a de plus, parlait en ce genre? Et ne vous avois-je pas dit que je vous donnerois tout ce que vous pourriez désirer?”. Je lui répondis qu'il ne me convenoit point de prendre la liberté de demander, mais que je recevrois comme une grande marque d'honneur tout ce qui me viendrait de Sa Majesté. „Si vous voulez mon portrait, me dit-il, je vous en donnerai un pour vous, &

Les Indiens
entendoient
déjà cet Art.

„ & un pour votre Roi ". Je l'assurai que s'il en vouloit envoyer un au Roi mon Maître, je serois fort aise de le porter, & qu'il seroit regu avec beaucoup de satisfaction; mais j'ajoutai que s'il m'étoit permis de prendre quelque hardiesse, je prenois celle de lui en demander un pour moi-même, que je garderois toute ma vie, & que je ferois à ceux de ma Maison, comme une glorieuse marque des faveurs qu'il m'accorderoit. „ Je crois „ bien, me dit-il, que votre Roi s'en soucie peu. Pour vous, je suis „ persuadé que vous serez bien-aise d'en avoir un, & je vous promets „ que vous l'aurez ". En effet, il donna ordre sur le champ qu'on m'en fit un (1).

R H O Z.

1616.

Le Mogol
fait présent à
Rhoë de son
portait.

LE 12 d'Août, je rendis une visite d'honneur à *Gemaldin-Ussain*, Viceroy de *Patan* (m). C'étoit un Vieillard de soixante-dix ans, Seigneur de quatre Villes dans la Province de Bengale. Mais sa principale considération venoit de la longue expérience qu'il avoit acquise dans les affaires. Il avoit été employé toute sa vie aux plus grandes Ambassades & aux plus importantes fonctions de l'Etat. D'ailleurs les Etrangers lui trouvoient plus d'esprit & de politesse, qu'à la plupart des autres Seigneurs du Pays. Il m'avoit pressé plusieurs fois de le voir chez lui. Il me reçut avec de vives démonstrations d'amitié, jusqu'à m'offrir trente mille pistoles, & m'assurer que je pouvois disposer de son crédit à la Cour, me servir de son conseil & de tout ce qui dépendoit de lui. En effet, je lui ai connu, depuis, beaucoup d'honneur & de générosité.

Catanière
de Gemaldin-
Ussain, Vice-
roi de Patan.

Il m'entretint fort particulièrement des usages du Pays, & de l'esclavage des Habitans. Il se plaignit que l'Indoustan manquoit de loix. En me parlant de la grandeur & de l'accroissement de cet Empire, il me dit qu'il avoit servi trois Empereurs, auprès desquels il avoit été dans une haute considération. Il me montra un Livre de l'Histoire de son tems, qu'il avoit composé lui-même, avec le soin de marquer jour par jour tous les événemens qui étoient venus à sa connoissance. Il m'en offrit une copie, si je voulois la faire traduire. Les revenus du Mogol consistoient, me dit-il, en confiscations, en préseus qu'il exigeoit, & sur-tout en taxes qui se levoient sur les personnes riches. Les Gouverneurs de chaque Province payoient tous les ans une somme à l'Empereur, comme s'ils n'en étoient que les Fermiers. Il donnoit, pour celle de *Patan*, un leck de roupies. A cette condition, les Gouverneurs ont le droit de faire des levées arbitraires sur les Peuples de leur Province. *Gemaldin* tiroit, de la sienne, de quoi fournir à l'entretien de quatre mille chevaux, c'est-à-dire, deux cens mille roupies. Outre ce revenu, il recevoit de l'Empereur la paye de cinq mille chevaux; & n'en ayant que quinze cens sur pied, il profitoit du reste, comme d'autant de morte-payes. Il avoit encore une pension annuelle de mille roupies par jour, & les profits de quelques autres petits Gouvernemens. A l'étonnement que je lui marquai d'un si gros revenu, il répondit qu'il y avoit, à la Cour, plusieurs personnes plus riches du double, & qu'il pouvoit m'en nommer une vingtaine qui ne l'étoient pas moins que lui. Il me

Il avoit
composé une
Histoire de
son tems.

(1) Pag. 20.

(m) Mr. Prevost écrit toujours *Patan*, R. d. E.

R h o c .
1616.

me parla respectueusement de la Religion Chrétienne; & de Jesus-Christ, comme d'un grand Prophète. Sa conversation étoit solide, & d'un tour fort agréable (n).

Rhoc vifite
avec Gemal-
din une Mai-
fon de cam-
pagne de
l'Empereur.

QUELQUES jours s'étant paffés depuis cette vifite, je ne croyois pas que fa civilité dût aller plus loin, lorsqu'il me propofa de vifiter avec lui une Maifon de plaifance de l'Empereur, qu'il avoit empruntée dans cette vûe. Elle n'étoit pas à plus d'une demie-lieue de la Ville. Il s'y rendit vers minuit, avec un gros équipage, & des tentes, qu'il fit drefler fur le bord d'un étang. Je partis au matin pour le fuivre. Il vint au-devant de moi. Il me conduifit dans l'appartement qu'il m'avoit fait préparer. Son cortège étoit compofé de vingt perfonnes de condition, à la tête defquelles étoient deux de fes fils. On me dit qu'il en avoit trente, de diverfes femmes. Il me fit voir les endroits du Château, où le Mogol fe plaifoit davantage; fur-tout fes cabinets, qui offroient, entre diverfes peintures, les portraits des Rois de France & d'autres Princes Chrétiens. Les meubles en étoient très-riches.

Complimens
& confeils af-
fectueux de
Gemaldin.

„ Pour moi, me dit agréablement Gemaldin, „ je ne fuis qu'un pauvre Efclave de mon Empereur. J'ai fouhaité de vous „ amufer quelques momens; & je vous ai propofé ici un mauvais repas, a- „ fin que mangeant enfemble du pain & du fel, nous puiffions fceller la „ promeffe d'une mutuelle amitié”. Il ajoûta qu'il y avoit à la Cour un grand nombre de perfonnes puiffantes, qui m'auroient pû faire des complimens plus recherchés; mais que la plupart étoient des orgueilleux ou des fourbes, auxquels il ne me confeilloit pas de me fier: que fi j'avois des affaires importantes à traiter avec l'Empereur, foit qu'elles regardaffent les Portugais ou d'autres, ceux qui me feroient d'Interprètes n'expliqueroient jamais fidèlement mes idées; que je ne devois compter fur rien, fi je n'avois un homme de mon Pays qui fût la langue Perfane, & que l'Empereur m'accorderoit volontiers la liberté de prendre un Anglois pour Interprète: que ce Monarque étoit fi bien difpofé en ma faveur, qu'ayant reçu la veille, au Gouzalkan, les pierres du Gouverneur de Lahor, qui étoit mort depuis peu, il s'étoit fouvenu de moi à la vûe d'un de fes portails qu'il avoit trouvé dans cette fuccelfion; & que l'ayant jugé fidèle, il l'avoit remis entre les mains d' Afaph-Kan, avec ordre de me le porter, & de m'exporter à le conferver pour l'amour de lui (o).

Repas qu'il
donne à
Rhoc.

PENDANT qu'il me tenoit ce difcours, on couvrit la table. Nous étions affis fur des tapis. On étendit devant nous une pièce de drap, qui fut aufsi-tôt couverte de plufieurs plats. Plus bas, on ferveit en même-tems une autre table, pour les Gentilshommes du cortège, avec lefquels Gemaldin alla s'affeoir. Je lui dis qu'il m'avoit promis de manger du pain & du fel avec moi, & que je craignois de manquer d'appetit fi nous ne mangions point enfemble. Il ne balança point à fe lever, pour reprendre place auprès de moi, & nous dinâmes à la même table. On ferveit d'abord des rai-fins, des amandes, des pistaches, & d'autres fortes de fruits. Après le dîner, il fe mit à jouer aux échets, & je profitai de cet intervalle pour vifiter les jardins. Je revins, dans l'intention de prendre congé de lui: mais il

(n) Pag. 21 & précédentes.

(o) Pag. 22.

il me dit que je lui avois promis de venir manger chez lui ; que le repas que nous avions fait n'étoit qu'une collation, & que je ne partirois pas sans avoir soupé. Une heure après, ayant reçu la visite d'un des Ambassadeurs du Roi de Decan, il me le présenta, pour avoir apparemment l'occasion de me faire remarquer qu'il lui faisoit moins de civilités qu'à moi. Ensuite, il me demanda „ si le Roi mon Maître ne trouveroit pas mauvais qu'un aussi „ pauvre homme que lui, prit la liberté de lui faire l'offre de ses services, „ & s'il lui pardonneroit celle qu'il vouloit prendre de lui envoyer un présent ?”. Il ajouta que si je l'approuvois, il enverroit en Angleterre un Gentilhomme, pour faire la révérence à Sa Majesté. En effet, ayant fait appeler sur le champ un de ses Gentilshommes, il lui demanda s'il vouloit entreprendre ce Voyage. C'étoit un jeune homme, qui me parut plein d'esprit, & qui ne fit pas difficulté de s'y engager. Gemaldin me le présenta. Il se proposoit de le charger de diverses curiosités des Indes, & de le faire partir avec moi (p).

L'heure du souper étant arrivée, on étendit, comme le matin, deux pièces de drap sur lesquelles on servit diverses salades, & quantité de plats de toutes sortes de viandes, préparées à la manière du Pays. Gemaldin me pria de lui pardonner, si les usages de sa Patrie l'obligeoient de manger avec ses gens. Je sçavois que les Indiens font scrupule de manger avec nous ; & peut-être avois-je déjà trop exigé de sa complaisance. Nous nous assîmes, chacun de notre côté ; lui, avec quelques Gentilshommes de son cortège ; moi, avec mon Chapelain & un autre Anglois dont je m'étois fait accompagner. L'ordre, avec lequel tous les mets furent servis, ne me plut pas moins que la bonne chère. Il me fit présent, suivant l'usage du Pays pour ceux qu'on invite, de cinq caisses de sucre candy, préparé avec du musc, & d'un pain de sucre, d'environ cinquante livres, d'une finesse extrême, & blanc comme la neige. Il me pria d'avance d'en accepter cinquante autres pour mon départ ; & dans la crainte, me dit-il, qu'il n'en eût point alors, il me supplioit de les recevoir à l'heure même. Enfin je pris congé de lui, après des complimens fort tendres, dans lesquels nous fîmes profession, lui de prendre la qualité de mon père, & moi celle de son fils (q).

Le 16, je me rendis le soir au Gouzalkan. Aussi-tôt que l'Empereur me vit paroître, il appella ses femmes, & se fit apporter son portrait en médaille d'or, qui étoit attachée à une chaîne de même métal, & qui étoit enrichie d'une grosse perle en forme de pendant. Il la mit entre les mains d'Asaph-Kan, avec ordre de ne pas m'obliger à d'autres soumissions en la recevant, que celle dont je m'aviferois moi-même. Ceux qui reçoivent quelque faveur du Prince doivent être à genoux, & baiser la tête jusqu'à terre. On avoit exigé cette marque de respect des Ambassadeurs de Perse. Lorsque d'Asaph-Kan s'avança vers moi, je me présentai pour recevoir la faveur qu'il m'apportoit. Il me fit signe d'ôter mon chapeau, & je ne manquai point à le satisfaire. Il mit le portrait à mon cou ; & me prenant par la main, il me conduisit devant l'Empereur. Comme j'ignorois son dessein,

РНОХ.
1616.

Il veut envoyer un de ses Gentilshommes au Roi d'Angleterre.

Souper de Rhoe chez Gemaldin.

Présent qu'il reçoit.

L'Empereur lui donne son portrait en médaille d'or.

(p) Pag. 22.

(q) Ibidem.

R n o r.
1616.

sein, je commençai à craindre qu'il ne voulût exiger de moi une soumission que les Mogols nomment *Sijeda*; & j'étois résolu de rendre plutôt le présent, que de m'assujettir à cette posture. Il me fit signe de remercier le Roi; ce que je fis à la manière de l'Europe. Quelques Officiers m'avertirent de faire le *sijeda*; mais l'Empereur dit en langue Persane, non, non, & me congédia d'un air fort civil. Son présent ne valoit pas plus de trente Jacobus. Cependant il étoit beaucoup plus riche que ceux qu'il faisoit ordinairement, & qui passoient pour une extrême faveur. Tous les Seigneurs qui portent sa médaille, ce qui n'est permis qu'à ceux qui l'ont reçue de sa main, en ont une de la grandeur d'un écu d'or, avec une petite chaîne de la longueur de quatre pouces, pour l'attacher à leur turban. Ils l'enrichissent avec des pierreries, ou la garnissent de pendans de perles, mais à leurs dépens (r).

LE 19, Gemaldin-Uffain fut nommé au Gouvernement de *Sinda*. Il choisit ce jour même pour aller dîner chez l'Ambassadeur Anglois, accompagné de quatre Seigneurs, dont deux étoient ses fils, & suivi d'une centaine de Valets. Il mangea de quelques viandes apprêtées par un Cuisinier Mahométan; mais quelque envie qu'il eût de toucher à celles qui étoient préparées à la manière Angloise, il se fit violence par respect pour sa loi. Cependant il pria Rhoe de lui envoyer chez lui quatre ou cinq plats qu'il avoit choisis, & qu'il vouloit manger en particulier. C'étoient des pièces de four, dont les Mogols n'entendent pas la composition. Après le repas, il offrit aux Anglois la Ville de *Sinda*, & tout ce qui dépendoit de son autorité (s).

Terribles
pluyes qui se
nomment Olfans.

RHOE s'étend sur les desordres auxquels tout le Pays fut exposé, le 20, par un déluge de pluye, qui passa pour un événement fort extraordinaire, dans une Contrée où les grands orages ne laissent pas d'être fréquens. Ils y portent le nom d'*Olfans*. Les plus fortes chaufées de pierre furent entraînées par la violence des torrens, & l'alarme fut si vive dans la Ville, qu'on en craignit la ruine. L'Empereur abandonna son Palais avec toutes ses femmes. Les voisins de Rhoe chargèrent tous leurs meubles sur des éléphants & sur des chameaux, pour se tenir prêts à fuir dans les montagnes. Le trouble fut d'autant plus grand parmi les Anglois, que n'ayant pas les mêmes ressources pour la fuite, ils ne pouvoient quitter la Ville sans y abandonner leurs marchandises. On leur disoit que l'eau monteroit plus de trois pieds au-dessus du toit de leur maison; & n'étant composée que de terre & de paille, il y avoit peu d'apparence qu'elle fût capable de résister. Quatorze ans auparavant, on y avoit fait une triste expérience des mêmes dangers. Elle étoit située dans un fond, au milieu du courant de l'eau. La moindre pluye formoit un si grand torrent à la porte, que l'eau ne couroit pas plus vite sous les arches du pont de Londres. Quelquefois on n'y pouvoit passer à pied ni à cheval, pendant l'espace de quatre heures. L'Empereur fit ouvrir une écluse, pour débarrasser l'Ambassadeur d'une partie du danger, & ce secours donna quelque passage à l'eau; mais les murs de la maison avoient été lavés, & tellement affoiblis par diverses brèches, qu'à la

La Cour se
transporte au
Château de
Mandoa.

(r) *Ibidem.*

(s) *Ibidem.*

la fin le plus pressant péril fut celui de sa chute, avec la peine continuelle des réparations, qui ne pouvoient se faire à sec. L'Empereur prit la résolution de transporter son séjour au Château de *Mandou*, & Rhoe comprit qu'il seroit obligé de le suivre. Mais comme cette Place n'est accompagnée d'aucune Ville, c'étoit une dépense considérable, & de nouveaux embaras pour changer de demeure. Il fallut bâtir une maison, pour se loger au pied du Château, qui est bâti sur une montagne, & faire un magasin pour les marchandises (1).

Les ravages de la pluie n'empêchèrent point que le second jour de Septembre, qui étoit celui de la naissance du Roi, ne fût célébré avec beaucoup de magnificence. Dans cette fête, l'usage est de peser le Roi. On le met dans une balance. De l'autre côté, on accumule des pierreries, de l'or, de l'argent, des étoffes, des fruits & divers autres biens; c'est-à-dire, un peu de chaque forte. Après la cérémonie, tout est distribué aux Bramines. L'Empereur fit prier Rhoe d'assister à cette solennité, qui passoit pour la plus grande fête des Mogols. Il marqua lui-même la place qu'il devoit occuper; mais le Messager ayant mal compris ses ordres, Rhoe fut averti trop tard, & ne put entrer qu'au tems du Durbal, ce qui lui fit perdre une partie du spectacle. L'Empereur étoit si couvert de pierreries, que jamais on n'en avoit tant vû ensemble. Le Durbal fut employé à faire passer devant lui ses grands éléphants. Les plus beaux avoient leurs chaînes, leurs sonnettes, & tout le reste de la ferrure de leurs harnois, d'or & d'argent. On portoit devant eux des drapeaux. Chacun des principaux éléphants en avoit neuf ou dix autres petits, qui ne paroissoient être auprès d'eux que pour les servir; leurs couvertures étoient d'étoffes de soye, en broderie d'or & d'argent. Il en passa douze compagnies, richement harnachées. Le premier étoit un animal d'une prodigieuse grandeur. Les plaques, qui couvroient sa tête & son poitrail, étoient semées de rubis & d'émeraudes. En passant devant l'Empereur, ils ployèrent tous le genouil; & cette espèce de révérence est une cérémonie des plus curieuses (2).

L'EMPEREUR, qui étoit rentré dans son Palais après le Durbal, envoya chez Rhoe vers dix heures du soir. On le trouva au lit. Le sujet de ce message étoit de lui faire demander la communication d'une peinture qu'il regrettoit de n'avoir pas encore vûe, & la liberté d'en faire tirer des copies pour ses femmes. Rhoe se leva, & se rendit au Palais avec sa peinture. Le Monarque étoit assis, les jambes croisées, sur un petit Trône tout couvert de diamans, de perles & de rubis. Il avoit devant lui une table d'or massif, & sur cette table, cinquante plaques d'or enrichies de pierreries; les unes très-grandes & très-riches, les autres de moindre grandeur, mais toutes couvertes de pierres fines. Les Grands étoient autour de lui, dans leur plus éclatante parure. Il ordonna qu'on bût sans se contraindre, & l'on voyoit dans la salle de grands flacons, remplis de diverses fortes de vins.

LORSQUE je me sus approché de lui, raconte l'Auteur, il me demanda des nouvelles de la peinture. Je lui montrai deux portraits, dont il regarda l'un

R h o e .
1 6 1 6 .

Fête de la
naissance de
l'Empereur.

Marche des
éléphants au
Durbal.

Rhoe est
appelé le
soir au festin
du Roi.

Ses embar-
ras pour le
portrait de sa
Maîtresse.

(1) *Ibidem.*

(2) Page 25.

R o x.
1616.

l'un avec étonnement. Il me demanda de qui il étoit? Je lui dis que c'étoit le portrait d'une de mes amies, qui étoit morte. Me le voulez-vous donner? ajouta-t'il. Je répondis que je l'estimois plus que tout ce que je possédois au monde, parceque c'étoit le portrait d'une personne que j'avois aimée tendrement; mais que si Sa Majesté vouloit excuser ma passion & la liberté que je prenois, je la prierois volontiers d'accepter l'autre, qui étoit le portrait d'une Dame Françoisse, & d'une excellente main. Il me remercia. Mais il me dit qu'il n'avoit de goût que pour celui qu'il demandoit, & qu'il l'aimoit autant que je le pouvois aimer; ainsi que si je lui en faisois présent, il l'estimerait plus que le plus rare joyau de son trésor. Je lui répondis alors, que je n'avois rien d'assez cher au monde pour le refuser à Sa Majesté, lorsqu'elle paroïssoit le desirer avec tant d'ardeur; & que je regrettois même de ne pouvoir lui donner quelque témoignage plus important de ma passion pour son service. A ces derniers termes, il s'inclina un peu; & la preuve que j'en donnois, me dit-il, ne lui permettoit pas d'en douter. Ensuite il me conjura de lui dire de bonne-foi dans quel Pays du Monde étoit cette belle femme. Je répondis qu'elle étoit morte. Il ajouta qu'il approuvoit beaucoup la tendresse que je conservois pour elle; qu'il ne vouloit pas m'ôter ce qui m'étoit si cher; mais qu'il feroit voir le portrait à ses femmes, qu'il en feroit tirer cinq copies par ses Peintres, & que si je reconnoissois mon original entre ces copies, il promettoit de me le rendre. Je protestai que je l'avois donné de bon cœur, & que j'étois fort aisé de l'honneur que Sa Majesté m'avoit fait de l'accepter. Il repliqua qu'il ne le prendroit point, qu'il m'en aimoit davantage, mais qu'il sentoît bien l'injustice qu'il y auroit à m'en priver; qu'il ne l'avoit pris que pour en faire tirer des copies; qu'il me l'auroit rendu, & que ses femmes en auroient porté les copies sur elles. En effet, pour une signature, on ne pouvoit rien voir de plus achevé. L'autre peinture, qui étoit à l'huile, ne lui parut pas si belle (x).

Il est invité
à boire par
l'Empereur,
qui lui donne
la coupe.

IL me dit ensuite que ce jour étoit celui de sa naissance, & que tout l'Empire en célébroit la fête; sur quoi il me demanda si je ne voulois pas boire avec lui? Je lui répondis que je me soumettrois à ses ordres, & je lui souhaitai de longues & heureuses années, pour lesquelles la même cérémonie pût être renouvelée dans un siècle. Il voulut sçavoir quel vin étoit de mon goût; si je l'aimois naturel ou composé, doux ou violent. Je lui promis de le boire volontiers, tel qu'il me le feroit donner, dans l'espérance qu'il ne m'ordonneroit point d'en boire trop, ni de trop fort. Il se fit apporter une coupe d'or, pleine de vin mêlé, moitié de vin de grappe, moitié de vin artificiel. Il en but: & l'ayant fait remplir, il me l'envoya par un de ses Officiers, avec cet obligant message; qu'il me prioit d'en boire, deux, trois, quatre & cinq fois à sa santé, & d'accepter la coupe, comme un présent qu'il me faisoit avec joie. Je bus un peu de vin; mais jamais je n'en avois bu de si fort. Il me fit éternuer. L'Empereur se mit à rire, & me fit présenter des raisins, des amandes, & des citrons coupés par tranches dans un plat d'or, en me priant de boire & de manger librement.

(x) *Ibidem.*

ment. Je lui fis une révérence Européenne, pour le remercier de tant de faveurs. Afaph-Kan me pressa de me mettre à genoux & de frapper de la tête contre terre : mais Sa Majesté déclara qu'elle étoit contente de mes remerciemens. La coupe d'or étoit enrichie de petites turquoises & de rubis. Le couvercle étoit de même : mais les émeraudes, les turquoises & les rubis en étoient plus beaux, & la soucoupe n'étoit pas moins riche. Le poids me parut d'environ un marc & demi d'or (y).

Le Monarque devint alors de fort belle humeur. Il me dit qu'il m'estimoit plus qu'aucun Franguis qu'il eût jamais connu. Il me demanda si j'avois trouvé bon, un sanglier qu'il m'avoit envoyé peu de jours auparavant, à quelle sauce je l'avois mangé, quelle boisson je m'étois fait servir à ce repas ? Il m'assura que je ne manquerois de rien dans ses Etats. Ces témoignages de faveur éclatèrent aux yeux de toute la Cour. Ensuite, il jeta deux grands bassins pleins de rubis, à ceux qui étoient assis au-dessous de lui ; & vers nous, qui étions plus proches, deux autres bassins d'amandes d'or & d'argent, mêlés ensemble, mais creusés & légères. Je ne jugeai point à propos de me jeter dessus, à l'exemple des principaux Seigneurs, parceque je remarquai que le Prince son Fils n'en prit point. Il donna, aux Musiciens & à d'autres Courtisans, de riches pièces d'étoffes pour s'en faire des turbans & des ceintures, continuant de boire, & prenant soin lui-même que le vin ne manquât point aux Convives. Aussi la joye parut-elle fort animée ; & , dans la variété de ses expressions, elle forma un spectacle admirable. Le Prince, le Roi de Candahar, Afaph-Kan, deux Vieillards & moi, nous fûmes les seuls qui évitâmes de nous enivrer. L'Empereur, qui ne pouvoit plus se soutenir, pancha la tête & s'endormit (z). Tout le monde se retira. Je m'approchai d'Asaph-Kan, pour lui demander l'expédition des privilèges que j'avois obtenus. Je l'assurai que Sa Majesté ne pouvoit me faire de présent plus agréable ; & sentant la nécessité de le flatter, je serois sans inquiétude, lui dis-je, si le succès de mes affaires dépendoit uniquement de vous ; mais je me figure que quelqu'un me traverse à la Cour, & j'en parlerai demain à Sa Majesté. Il me répondit que les plaintes n'étoient pas nécessaires ; que l'Empereur m'aimoit ; qu'il avoit donné des ordres en ma faveur, & que la fête seule en avoit retardé l'exécution. Il ajouta que de sa part, je devois compter sur toutes sortes de services.

Mais, peu de jours après, Rhoe fit une nouvelle expérience de l'infidélité des Courtisans Mogols, & de la difficulté de négocier à cette Cour. Il y avoit déjà sept mois qu'Asaph-Kan lui promettoit de jour en jour l'expédition de ses privilèges ; & ses derniers engagemens sembloient un lien difficile à rompre. Cependant ayant fait réflexion, qu'au point où les Anglois avoient conduit leurs affaires, ils pouvoient se passer du secours du Prince, il désavoua sa parole, avec un extrême emportement de colère & de rage (a), à l'occasion d'une lettre par laquelle Rhoe le pressoit d'exécuter ses promesses. D'ailleurs il s'étoit rendu comme l'esclave des Portugais, par les présens qu'il recevoit continuellement de cette Nation. Rhoe n'osa

Rhoe.
1616.

L'Empereur
& ses Convives
s'en-
yvent.

Infidélité
des Courti-
sans Mogols.

(y) Pag. 26.

(z) Ibidem.

(a) Ibidem.

R o t t e r d a m .
1616.

n'osa rompre avec lui, ni publier son manquement de foi. Au contraire, pour se tirer adroitement de cet embarras, il prit le parti de la dissimulation; & feignant de croire que l'ennui d'une longue lecture & d'un mauvais style avoit été la seule cause de son emportement, il lui écrivit une autre lettre, sous prétexte d'expliquer mieux sa pensée. Il y joignit un Mémoire des articles qu'il desiroit & qui lui avoient été promis, avec la prière de faire dresser un Firman sur ce Mémoire & de le faire sceller. Il ajoutoit néanmoins que si l'on faisoit difficulté de satisfaire à des demandes si justes, on ne devoit pas trouver mauvais qu'il s'adressât à l'Empereur pour obtenir la même grâce; ou, s'il la refusoit, pour lui demander un Passeport & la liberté de sortir du Pays (b).

Les Anglois
se soumettent
aux volontés
du Prince.

ASAPH-KAN, devenu plus modéré par ses réflexions, se hâta de répondre que l'affaire des Anglois ne pouvoit avancer plus vite du côté du Roi; mais que ce qu'ils desiroient regardant le gouvernement du Prince, ils pouvoient attendre de lui plus d'expédition, & que ses Firmans suffisoient. Enfin, il leur fit comprendre ouvertement qu'ils trouveroient toujours un Ennemi dans le Prince, s'ils ne consentoient à dépendre absolument de lui. Rhoe, qui n'avoit attendu si longtems à s'y déterminer que par la crainte de trouver d'éternels obstacles de la part des Portugais, dont il connoissoit l'ascendant sur l'esprit du Prince & de ses Favoris, résolut d'essayer ce qu'il pouvoit attendre de ce côté-là. Il envoya, au Secrétaire du Prince, quatre articles, pour lesquels il demandoit un Firman, dont les Anglois pussent faire usage à l'arrivée de leur Flotte, qu'on attendoit de jour en jour au Port de Surate. Après quelques légères objections, le Firman fut accordé de bonne grace. Le Secrétaire s'ouvrit même à Rhoe du desir que le Prince avoit toujours eu, que les Anglois n'eussent recours qu'à lui, & qu'ils ne le traversassent point auprès de son Père dans les affaires de son gouvernement. A cette condition, il leur promettoit plus d'affection & de faveur qu'ils ne sembloient l'espérer. Rhoe ne balança plus à lui rendre visite, dans la résolution de suivre la même conduite jusqu'à l'arrivée des Vaisseaux de la Compagnie, qui lui feroient connoître, par l'accueil qu'ils recevroient à Surate, quel fond il devoit faire sur sa nouvelle politique. Il crut découvrir de l'embarras dans l'esprit du Prince: mais il fut bien-tôt assuré que ces apparences n'avoient point de rapport à lui. Sultan Coronne appréhendoit que son frère ne vint à la Cour. Il sçavoit que ce Prince n'en étoit éloigné que de huit cosses, & demandoit instamment d'être admis à baiser les mains de l'Empereur. Cependant Noer-Mahal eut assez de crédit pour lui faire refuser cette faveur, & pour obtenir un contre ordre qui l'envoyoit au Bengale (c).

LE 10 d'Octobre, Abdalakan, Gouverneur d'Amadabath, qui étoit appelé à la Cour pour rendre compte de la négligence qu'il avoit apportée à l'exécution de quelques ordres du Mogol, se présenta au Jarneo. Il étoit demeuré d'abord sur ses gardes, en différant, sous divers prétextes, d'abandonner son gouvernement. Sultan Coronne, qui tiroit avantage de toutes fortes d'occasions, profita de sa disgrâce pour s'attacher un homme de

haute

(b) Pag. 27.

(c) Pag. 28.

haute qualité, dont il connoissoit le mérite & le courage. Il lui fit dire de se rendre hardiment à la Cour, sûr d'y trouver des amis. Abdalakan prit confiance à ses offres, & résolut d'obéir aux ordres de l'Empereur. Mais il partit d'Amadabath en habit de pèlerin, accompagné seulement de quarante personnes. Il fit à pied une partie du chemin, qui étoit de soixante miles. A la vérité, il faisoit marcher après lui deux cens chevaux, pour s'en servir dans l'occasion; mais à la distance d'une journée de chemin. Il se presenta devant l'Empereur, entre deux personnes de condition qui lui servirent d'introductions. Il parut les pieds nus, & chargés de chaînes, le visage abbattu, les cheveux négligés, & le turban enfoncé sur les yeux; n'étant pas capable, disoit-il, de paroître autrement devant la face irritée de son Maître. Après avoir fait ses soumissions & répondu à quelques demandes de l'Empereur, il obtint son pardon. Ce Monarque lui fit ôter ses fers, & lui donna, suivant l'usage du Pays, une veste de drap d'or, avec le turban & la ceinture.

CORONNE, qui se crut en droit de tout attendre de la reconnaissance d'Abdalakan, ne s'occupa plus alors que de sa propre grandeur & de la ruine de son aîné. La guerre du Decan lui offroit l'occasion d'augmenter sa puissance. Le Prince Perwis (d) l'avoit commencée sans succès; & Channanna, le plus grand Capitaine de l'Empire, n'ayant pas eu plus de bonheur après lui, Coronne se promit une gloire qui l'éleveroit au-dessus de l'un & l'autre. Dans cette espérance il pressa son Père de lui assurer le commandement auquel les mêmes vûes l'avoient fait aspirer, & de l'ôter à Channanna, non-seulement parcequ'il avoit été malheureux, mais parcequ'il étoit justement soupçonné de favoriser le Roi de Decan, & d'en recevoir une pension.

Factions & différends de la Cour du Mogol.

Ce Général fut bien-tôt rappelé par un ordre exprès de la Cour; mais il refusa d'obéir, sous prétexte qu'il ne pouvoit quitter l'Armée sans l'exposer à sa perte. En même-tems il pria l'Empereur par ses lettres, de ne pas lui donner Sultan Coronne pour Successeur dans le commandement des Armées; & lui conseillant de faire tout autre choix, il offrit particulièrement de remettre son pouvoir entre les mains du plus jeune de ses Fils (e). Coronne, vivement offensé d'une déclaration si libre, joignit l'éguillon de la vengeance à celui de l'ambition. Il résolut de l'emporter ou de périr; & dans sa première fureur, ayant nommé d'avance Abdalakan pour commander sous lui, il lui promit le gouvernement & toute la dépouille de Channanna. Ce différend jeta tant de trouble dans l'Etat, que l'Empereur en redoutant les suites, ne vit pas d'autre moyen pour l'appaîser, que de faire la paix avec le Roi de Decan. Dans cette vûe, il prit le parti de confirmer Channanna dans son gouvernement, & de lui envoyer une veste, qui est, parmi les Mogols, la marque d'une véritable réconciliation. Mais, avant que d'exécuter ce dessein, il en informa une des proches parentes du Général, qui étoit dans le Scrrail. Cette femme, gagnée peut-être par

Sul-

(d) Mr. Prevost nomme ici le Prince Cofronoré; mais c'est une erreur sensible. Voyez ci-dessus notre Note (e), pag. 85. R. d. E.

(e) Il se nommoit *Casbarisair*; & c'est enco-

re à tort que Mr. Prevost, voulant suppléer à l'omission de Rhoe, avoit mis ici le Prince Perwis, qui étoit le second Fils de l'Empereur; & Coronne le troisième. R. d. E.

R H O E.
1616.

Sultan Coronne, ou piquée du mauvais traitement qu'on avoit fait au Chef de sa famille, après tant d'importans services, répondit hardiment qu'elle ne pouvoit croire que Chan-Canna voulût rien porter de ce qui lui viendrait de la part de l'Empereur; qu'il n'ignoroit pas que Sa Majesté le haïssoit, & l'avoit voulu faire empoisonner; qu'en étant si certain, qu'il conservoit encore le poison, après l'avoir détourné adroitement au-lieu de le porter à sa bouche, il étoit impossible qu'il reçût sans défiance un présent de sa main. L'Empereur s'engagea, pour lever les soupçons, à porter lui-même, pendant l'espace d'une heure, la veste qu'il vouloit envoyer. Elle répliqua que lui ni Chan-Canna, n'en devoient pas venir à de telles épreuves; mais que s'il permettoit au Général d'exercer tranquillement ses fonctions, elle répondoit qu'il seroit gloire de servir l'Etat avec son ancienne fidélité. L'insolence de cette femme força l'Empereur d'abandonner ses résolutions. Il reprit aussitôt celle de confier l'Armée du Decan à Sultan Coronne; & pour donner plus d'éclat à ses premières entreprises, il publia qu'il vouloit suivre son Fils dans cette expédition, avec d'autres Troupes (f).

Le Roi de
Decan pro-
pose la paix
au Mogol.

Pourquoi
elle est re-
jetée.

Caractère
des Princes
Fils du Mo-
gol.

CHAN-CANNA, découvrant de loin la tempête qui se formoit contre lui, & qui ne menaçoit pas moins sa fortune que celle du Roi de Decan, se hâta de former de nouvelles liaisons avec ce Prince, pour se garantir de l'oppression. Ce fut par son conseil que cette Cour envoya une Ambassade à celle du Mogol, pour y offrir la paix. Les Ambassadeurs y portèrent de riches présens; mais cette espèce d'apanage fut rejetée, & l'Empereur refusa même de leur accorder audience. Cependant, après les avoir renvoyés à son Fils, il leur fit dire qu'il se remettait à lui de la résolution de faire la guerre, ou de conclure la paix. Cette déclaration ayant fait connoître au Prince tout l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit de son Père, il déclara aux Ambassadeurs qu'après les défavantages passés, il seroit honteux pour lui de consentir à la paix: mais ne pouvant dissimuler que leurs conditions étoient justes, & que l'Empereur son Père les auroit acceptées, il ajouta pour leur laisser quelque espérance, qu'il attendroit du moins à traiter que son Armée fut en campagne, & que Chan-Canna ne pût lui disputer l'honneur d'avoir terminé cette guerre.

TELLE étoit alors la situation des affaires. On gémissoit de l'ambition de Coronne. Mais des raisons inconnues avoient accoutumé l'Empereur à la supporter, quoiqu'il ne pensât point à faire tomber sa succession sur ce Prince. Il réservait l'Empire pour Sultan Cosronroë, l'aîné de ses Fils, qui jouissoit de l'estime & de la vénération de tout le monde. Il l'aimoit beaucoup; il connoissoit tout son mérite: mais il s'étoit malheureusement imaginé que les grandes qualités de ce Prince pouvoient obscurcir sa propre gloire, & cette raison l'avoit porté depuis longtems à le tenir renfermé dans un appartement du Palais, sous la garde d'un Officier Rasbout qui commandoit quatre mille chevaux (g). Il ne s'apercevoit pas, suivant la re-

mar-

(f) Pag. 29.

(g) Il est étonnant que Rhoe ne parle jamais de la rébellion de ce Prince contre

son Père, dont tant d'autres Auteurs font mention, & à laquelle ils attribuent unanimement sa disgrâce. R. d. E.

marque de l'Auteur, que les odieuses intrigues de Sultan Coronne, étoient beaucoup plus capables de nuire à cette réputation dont il étoit si jaloux, que les actions vertueuses de son aîné; & si la division, que cette mauvaise politique nourrissoit entre deux frères, rendoit le cadet redoutable, il se flattoit de pouvoir toujours lui ôter une autorité dont il croyoit ne l'avoir revêtu que pour un tems. Mais les plus sages trembloient pour les suites de ce désordre, & n'envisoient dans l'avenir que les horreurs d'une guerre civile (b).

R 110 e.
1616.

La variété des événemens qui sont arrivés dans cet Empire, méritoit bien, ajoute Rhoe, de trouver un Historien fidèle: mais peut-être seroit-on peu de cas, en Europe, de ce qui s'est passé dans une Région fort éloignée; ou peut-être y trouveroit-on peu de vraisemblance, dans l'opinion qui nous fait regarder ces Peuples comme de véritables Barbares. Il assure que cette réflexion l'a toujours empêché d'écrire ce qu'il avoit l'occasion d'apprendre. „ Cependant je ne puis m'empêcher, dit-il, de rapporter „ ce qui s'est passé depuis peu, sous mes yeux, pour faire voir jusqu'où „ peut aller la patience & la sagesse d'un Père, la fidélité d'un Ministre, „ les fourberies d'un Frère, & l'imprudence d'une Faction qui ose tout entreprendre, & qui abuse insolemment de l'autorité souveraine, sans être retenue ni par le frein de la crainte, ni par la considération du bien public (i).

Observation
de l'Auteur.

„ SULTAN Coronne, Noer-Mahal sa belle-sœur (k), Afaph-Kan & Erimon-Doulet, Père de Noer-Mahal, qui formoient le plus puissant parti de cette Cour, s'étant assemblés pour délibérer sur les moyens de se maintenir dans leur fortune, conclurent qu'ils devoient se défaire de Sultan Cosronroë, parcequ'ils le voyoient aimé des Grands, & qu'ils croyoient leur sûreté fort incertaine lorsqu'il auroit obtenu la liberté. Il étoit question de le faire passer entre leurs mains, pour se procurer la facilité de l'empoisonner secrètement. Après avoir pris leur résolution, ils affectèrent de se traiter froidement, pour éloigner les défiances; & chacun joua le rôle qu'il s'étoit imposé. Noer-Mahal agit la première. Elle „ n'oublia rien pour s'insinuer dans l'esprit de l'Empereur. Ensuite se jetant à ses pieds toute en larmes, elle lui représenta que Sultan Cosronroë „ ne changeoit point de sentimens, & qu'étant toujours possédé de la même

Notres
intrigues.

(b) Pag. 30.

(i) Ibidem.

(k) Il n'y a guères d'apparence que Noer-Mahal fut la belle-sœur de Sultan Coronne, qui suivant *Herbert & Van Twiss* avoit épousé la fille d'Afaph-Kan, frère de cette Princesse & fils d'Értmon-Doulet. Ces mêmes Auteurs disent que la femme de Sultan Cosronroë, l'aîné des fils du Mogol, étoit fille de Chan Azem ou Affem, quoique Valentin la fasse fille d'Afaph-Kan, avec assez peu de vraisemblance. Chan-Affem & Afaph-Kan étoient sans doute deux différens Seigneurs; du moins *Herbert & Van Twiss*, qui traitent fort au long des affaires de la Cour du

Mogol, les nomment toujours distinctement, & les représentent même dans deux partis opposés l'un à l'autre. La suite de ce récit semble confirmer notre remarque. Car il n'est pas naturel de supposer, qu'Afaph-Kan fut l'ennemi de Sultan Cosronroë, si ce malheureux Prince eût été l'époux de sa propre fille. Rhoe dit bien que l'Empereur le pressoit fort de se marier, & que de son tems le bruit courroit qu'il devoit s'allier avec la famille d'Afaph-Kan; mais cela n'empêche pas qu'il ne put déjà avoir une autre femme, puisqu'à sa mort, qui arriva deux ans après, il laissa une veuve & un fils, âgé d'environ dix-neuf ans. R. d. E.

РНОЕ.
1616.

„ me ambition, il étoit capable de se porter aux dernières extrémités.
„ L'Empereur feignit de ne pas l'entendre. Mais les Conjurés ne se rebu-
„ tèrent pas de son silence. Ils prirent le jour qu'il étoit dans l'yvresse,
„ pour lui représenter par la bouche d'Edimon-Doulet & d'Asaph-Kan,
„ qu'il convenoit à la dignité comme à la surcté de l'Héritier du Trône
„ Impérial, que Sa Majesté le mît sous la garde & dans la compagnie du
„ Prince son frère, plutôt que de le laisser entre les mains d'un Rasboub,
„ dont la fidélité pouvoit être corrompue par des promesses ou par des me-
„ naces. Ils le pressèrent de ne pas retarder ce changement. L'Empe-
„ reur consentit à leur demande, & se mit à dormir (1) ”.

Aussitôt ils le rendirent à l'appartement du Prince, dans la confian-
ce que le nom de Sultan Coronne & leur propre considération leur en fe-
roient obtenir l'entrée. Asaph-Kan se présentant à la tête de quelques Gar-
des, demanda, par l'ordre de l'Empereur, que le Prince fût remis entre ses
mains. Annarah, c'étoit le nom de l'Officier Rasboub, répondit d'un air fer-
me qu'il étoit plein de respect pour Sultan Coronne, mais qu'ayant reçu le
Prince des mains de l'Empereur son Père, il ne pouvoit obéir à d'autres
ordres, & qu'il demandoit jusqu'au lendemain, pour se donner le tems de
remettre un si précieux dépôt à Sa Majesté même, qui en disposeroit à son
gré. Cette réponse cloigna beaucoup leurs espérances. Annarah rendit
compte à l'Empereur de ce qui s'étoit passé à la porte du Prince; mais il
ajouta qu'il périroit plutôt, avec les quatre mille chevaux qui étoient sous
ses ordres, que de le livrer à ses ennemis. L'Empereur loua son honneur
& sa prudence. Il lui ordonna d'en user de même à l'avenir, sans s'arrêter
aux ordres mêmes qui lui viendroient de sa part. „ Je veux feindre, a-
„ jouta-t'il, d'ignorer ce qui est arrivé, & je vous recommande de n'en
„ faire aucune plainte ”.

Les amis de Coronne n'entendant point parler l'Empereur du consente-
ment qu'il avoit donné à leur entreprise, ni de la témérité qu'ils avoient
eue de se présenter à la porte du Prince, se persuadèrent qu'il n'étoit point
informé de l'un, & qu'il avoit perdu la mémoire de l'autre. Cependant la
désiance ne laissa pas de régner dans tous les partis.

РНОЕ, qui rapportoit ses observations au service de ses Maîtres, prend
occasion de toutes ces semences de haine pour les avertir qu'ils devoient
se garder d'envoyer leurs Facteurs trop loin dans le Pays, & de disperser
leurs marchandises en différens lieux. Il prévoyoit que bien-tôt l'Empire
Mogol seroit engagé dans une longue & sanglante guerre. „ Si Cosronroë,
„ dit-il, emporte l'avantage, cette Contrée deviendra un azile pour les
„ Chrétiens; car ce Prince aime & favorise les sciences, la valeur & la
„ discipline militaire. Il a de l'horreur pour l'avarice, & pour les insul-
„ tes que ses Ancêtres & les Grands du Pays ont toujours fait essuyer aux
„ Etrangers. On doit s'attendre à tous les excès contraires, si c'est la
„ faction de son frère qui prend le dessus. Coronne est ennemi des Chré-
„ tiens, superbe, outrageant & de mauvaise foi (m) ”.

Le 30 de Septembre, un Courier des Facteurs de Surate apporta la nou-
velle

(1) Pag. 30.

(m) Pag. 31.

velle de l'entrée de quatre Vaisseaux Anglois dans la Rade de *Soualis*; & Rhoe apprit par les lettres des Commandans, qu'ayant rencontré la Caraque Vice-Amirale des Indes, ils l'avoient forcée, après un long combat, de s'échouer & de se bruler sous la Côte des Isles de *Gazedia*. Il se hâta d'aller faire un compliment au Mogol, de la part du Roi son Maître. Cette civilité fut bien reçue; mais l'Empereur lui parla aussi-tôt des présens. Au lieu de répondre à ses demandes, Rhoe affecta de lui raconter le dernier combat des Vaisseaux de sa Nation. Mais il revint toujours à lui parler des présens. „ Qu'est-ce, lui dit-il, que le Roi d'Angleterre m'envoie? ” Rhoe répondit que son Maître lui envoyoit plusieurs marques de son amitié; que sachant assez qu'il étoit Maître de la meilleure partie de l'Asie & le plus riche Monarque de l'Orient, il auroit cru que lui envoyer des présens considérables, c'ést été porter des perles dans l'Océan d'où elles viennent; mais qu'il lui faisoit présent de son amitié, avec quelques petites curiosités qui pourroient lui plaire. Il demanda s'il y auroit du moins de la panne, ou du velours de France. Rhoe lui dit que toutes ses lettres n'étoient pas encore arrivées, mais qu'il avoit déjà quelque chose de ce qu'il désiroit. Enfin l'Empereur parla aussi des dogues que l'Ambassadeur lui avoit promis. Quelques-uns, lui dit Rhoe, avoient été tués dans le combat, mais on en avoit sauvé deux pour Sa Majesté. Il en témoigna de la joye; & si l'on pouvoit, répondit-il, lui procurer un grand cheval, de la taille des chevaux d'Allemagne, ce présent lui seroit plus agréable qu'une Couronne. Rhoe l'assura qu'il n'épargneroit rien pour le satisfaire, mais qu'il appréhendoit que tous ses efforts ne fussent inutiles. „ Si vous m'en procurez un, reprit l'Empereur, je vous en donnerai dix mille Jacobus ”. Alors Rhoe lui demanda un ordre, pour faire venir les présens à la Cour sans qu'ils fussent ouverts. Il replica que le Port de *Surate* étoit à son Fils, mais qu'il expliqueroit ses intentions à ce Prince; & l'ayant fait appeler sur le champ, il lui donna ordre d'accorder, à l'Ambassadeur Anglois, tout ce qu'il avoit demandé: c'est-à-dire, que ses balles ne fussent point ouvertes; que celles qu'il avoit avouées ne payassent aucun droit; qu'elles fussent promptement expédiées; qu'on ne troublât point le transport des présens, dont la distribution se feroit ensuite à son gré, & que les Marchands de sa Nation fussent bien traités à *Surate*. Cette faveur néanmoins ne s'étendit pas jusqu'à lui accorder la permission qu'il avoit demandée, de bâtir un Fort. *Afaph-Kan* s'y opposoit. Mais le Prince s'engagea, devant son Père & toute la Cour, à donner toute sorte de satisfaction aux Anglois: tant l'espérance des présens, ajoûte l'Auteur, a de force sur le cœur & l'esprit des Mogols (n).

DANS le même-tems ce Prince, qui se dispoisoit à partir pour la guerre, craignant que sa propre fureté ne lût en danger, si *Cosronroë* demeurait entre les mains d'*Annarah*, parceque dans son absence il pourroit faire sa paix (o), renverser tous ses desseins & se vanger peut-être de tous les

RHOE.
1616.
Arrivée de
quatre Vais-
seaux An-
glois, &
passion du
Mogol pour
les présens.

Nouvelles
intrigues contre
la vie de
Cosronroë.

(n) Pag. 32.

(o) Mr. Prevost ajoûte avec les Ambassadeurs du Decan; mais on ne sçait à quel sujet. L'Auteur veut dire simplement, que Coron-

ne craignoit, que *Cosronroë*, profitant de son absence, ne se reconciliât avec l'Empereur leur Père. R. d. E.

R 1102.
1616.

Effet qu'el-
les produi-
ssent.

outrages qu'il recevoit, fit une nouvelle tentative sur l'esprit de l'Empereur. Il lui fit proposer adroitement de confier la garde du Prince son frère, à Afaph-Kan; & lui voyant prêter l'oreille, il entreprit de lui persuader que s'il vouloit se fier à lui-même de la vie & de la liberté de ce Prince, il étoit certain que Chan-Canna & le Roi de Decan le redouteroient beaucoup plus, lorsqu'ils auroient appris que Sa Majesté lui avoit accordé cette importante faveur, & qu'ils tarderoient moins à se soumettre. On ne douta point que l'Empereur n'y eût consenti; car, le même jour, on vit entrer en garde, auprès de Cosronroë, les Soldats d'Afaph-Kan, avec deux cens chevaux des Troupes de Sultan Coronne. Rhoe fait une peinture touchante de l'effet que cette nouvelle produisit. „ Les Princesses, dit-il, & la plupart des „ autres femmes du Serrail, détestant la cruauté de l'Empereur, refusent „ de manger, & protestent que si le Prince Cosronroë meurt, elles lui sa- „ crifieront tous les enfans qui sont dans le Serrail. Elles menacent Noer- „ Mahal, que l'Empereur leur envoie pour les apaiser. En vain proteste- „ t'il qu'il n'arrivera point de mal au Prince, & leur fait-il espérer sa liber- „ té. Le Peuple même commence à s'émouvoir. On dit ouvertement „ que l'Empereur a livré son Fils entre les mains d'un Prince ambitieux & „ sanguinaire; qu'on ne souffrira point de parricide; que ce n'est pas seu- „ lement à la vie de son aîné que Sultan Coronne veut attenter, mais qu'il „ se propose d'arriver indirectement jusqu'à son Père, & que par l'assassi- „ nat de l'un & de l'autre il veut se faire des degrés de leurs corps pour „ monter sur le Trône. On s'attroupe déjà. On sème des bruits de ré- „ volte. On crie, de toutes parts, qu'il faut assurer la vie du Prince. Ce- „ pendant le malheureux Cosronroë est au pouvoir d'un tigre. Il refuse de „ manger. Il a déjà fait prier l'Empereur son Père de lui ôter la vie, plutôt „ tôt que de le faire servir au triomphe de ses Ennemis. Toute la Ville en „ est émue. La tristesse est peinte sur le visage des Grands, & le Peuple „ redouble ses clameurs. Mais il n'y a ni pied, ni tête. Les suites de ces „ troubles sont extrêmement redoutables pour les Etrangers”.

Réception
d'un Ambas-
sadeur de
Perse à la
Cour du
Mogol.

Le 19, un Ambassadeur de Perse, nommé *Mabomet Roza-Beg*, fit son entrée dans la Ville Impériale avec un nombreux cortège, dont la plus grande partie étoit composée de Mogols, commandés pour lui faire honneur; mais sans autres personnes de marque, que celles dont l'office est d'aller, dans ces occasions, au-devant des Etrangers. On lui avoit envoyé aussi la musique de la Cour, & une centaine d'éléphants. Son propre train consistoit en cinquante chevaux couverts de houffes de brocard d'or. Les arcs, les boucliers, & les carquois étoient richement garnis. Quarante Mousquetaires conduisoient son bagage. On l'introduisit dans un appartement de l'avant-cour du Palais, d'où il fut conduit au Durbal. Rhoe ne manqua point d'y envoyer un de ses gens, pour observer comment il seroit reçu. En s'approchant de l'Empereur, il fit, à la première balustrade, trois *Tesfelims* & un *Sizeda*; cérémonies humiliantes, dans lesquelles il faut se prosterner, & frapper la terre du front. Il présenta la lettre de *Scha-Abbas*, son Maître, que l'Empereur reçut en s'inclinant un peu, & demandant comment se portoit son Frère, sans le traiter de Roi. Ensuite il fut placé au septième rang, vis-à-vis de la porte; tandis que les rangs de dessus étoient

étoient occupés par les principaux Seigneurs de la Cour. Rhoe déclare que cette place étoit indigne du Ministre d'un si grand Roi; mais que l'Ambassadeur méritoit ce traitement, après s'être soumis au Sizeda, dont tous ceux qui l'avoient précédé, dans le même office, avoient eu la fierté de se dispenser. On disoit néanmoins, pour l'excuser, qu'il avoit ordre de se soumettre à tous les desirs du Mogol; d'où l'on concluait qu'il étoit venu lui demander quelque secours d'argent contre le Turc. Cependant il assuroit lui-même qu'il venoit uniquement pour traiter de paix entre le Mogol & le Roi de Decan, dont Scha-Abbas prenoit la protection, parcequ'il commençoit à s'allarmer de l'accroissement des forces Mogoles. L'Empereur fit présent, suivant l'usage, à Mahomet Roza-Beg, d'un beau turban, d'une veste & d'une ceinture. Ce Ministre le remercia par trois réverences, & par un *Riceda*, qui est une autre révérence jusqu'à terre. Ensuite, il lui fit ses propres présens à trois reprises différentes, à chacune desquelles il présenta neuf chevaux, Persans ou Arabes, parceque le nombre de neuf est mystérieux entre les Musulmans. Il y joignit neuf beaux mulets, sept chameaux chargés de velours, deux tentures de tapisseries, plusieurs pièces de velours travaillé en or, deux caisses de tapisseries de Perse, un cabinet très-riche, quatre mousquets, cinq haches, un chameau chargé de drap d'or des Manufactures de Perse, huit tapis de soye, deux rubis balais, vingt & un chameaux chargés de vin de grappe, quatorze chameaux chargés de diverses eaux distillées, sept chameaux chargés d'eau rose, sept poignards enrichis de pierrieres, cinq épées de même, sept miroirs de Venise, si riches, que Rhoe avoit honte, dit-il, de les comparer avec les siens. Ces présens ne paru- rent point à la première audience: mais l'Ambassadeur en donna le mémoire. Après avoir fait soigneusement observer le traitement qu'on lui fit, Rhoe, le comparant avec celui qu'il avoit reçu lui-même, ne trouva point que la Perse eût été plus distinguée que l'Angleterre. Mahomet Roza-Beg avoit occupé, à l'audience, une place fort inférieure à la sienne. A l'égard des honneurs de l'entrée, on seroit allé de même au-devant de Rhoe, s'il n'eût point été malade, ou s'il l'eût désiré. L'Empereur ne reçut point la lettre du Persan avec autant de respect qu'il en avoit marqué pour celle de Rhoe. En parlant du Roi d'Angleterre, il avoit toujours dit, *le Roi mon Frère*: au-lieu qu'il n'avoit traité le Roi de Perse que de Frère, suivant l'observation d'un Jésuite qui se trouvoit à l'audience, & qui entendoit fort bien la langue du Pays (p).

Le 21 d'Octobre, Rhoe se rendit chez Sultan Coronne, pour l'entretenir des affaires de la Compagnie Angloise. Ce Prince lui parla des présens, & le pressa de faire ouvrir les caisses. Il répondit que le respect qu'il devoit à l'Empereur ne lui permettoit pas d'y toucher, avant que Sa Majesté lui eût fait l'honneur d'accepter ceux qui lui étoient destinés. Coronne lui demanda s'il vouloit lui donner un plumet blanc, qu'il voyoit à son chapeau? Rhoe protesta que ce qu'il avoit de plus précieux étoit à son service, mais qu'il ne pouvoit lui présenter sans confusion une bagatelle qu'il avoit portée. Cependant le Prince n'eut pas honte de la prendre & de lui en demander d'autres,

РНОХ.
1616.

Magnifi-
ques présens
de l'Ambassa-
deur de Perse.

Rhoe se
croit préféré
à l'Ambassa-
deur Persan.

R 102.
1616.

Étonnante
magnificence
de la Cour
Mogole.

Cofronroë
est menacé de
l'assassinat.

L'Ambassa-
deur de Perse
deshonore sa
dignité par ses
manières.

d'autres, sous prétexte qu'il n'en avoit pû trouver chez les Marchands, & qu'il en avoit besoin pour se présenter à la Cour dans son équipage de guerre. Abdala-kan survint. Il étoit vêtu, ce jour-là, de l'habit militaire, & sa suite étoit fort lestée. Le soir, ce Seigneur fit présent au Mogol d'un beau cheval blanc, dont la selle & le reste du harnois étoient couverts de mailles d'or. L'Empereur lui donna une épée, avec le baudrier. On portoit, devant Sa Majesté, divers autres présents, tels que des gardes d'épées d'argent, avec les fourreaux couverts de pierreries, & des boucliers couverts de velours; les uns peints, d'autres relevés en or & en argent. Elle en distribua plusieurs à ses Courtisans. On voyoit aussi des selles & des harnois d'or, enrichis de pierreries, qui devoient servir à ses chevaux de main; des bottes en broderie, & toutes sortes d'habits somptueux. Rhoe confesse, avec admiration, que la dépense des Mogols surpasse tout ce qu'on a jamais vu de plus magnifique dans le reste du Monde (q). Toute la nuit fut donnée à ces spectacles.

Le matin, on publia que six des Officiers de Sultan Coronne étoient venus pour assassiner le Prince Cofronroë, mais que les Portiers leur avoient refusé l'entrée de son appartement; & que l'Impératrice Mère, étant allée trouver l'Empereur, lui avoit expliqué le mystère de cette odieuse conjuration. Rhoe, qui s'intéressoit vivement au malheur du Prince, s'efforça d'approfondir la vérité de cette nouvelle; mais elle demeura incertaine pour lui, parcequ'il s'aperçut qu'on ne pouvoit l'en informer sans péril (r).

Vers le soir, s'étant rendu au Durbal, il y trouva l'Ambassadeur de Perse, qui se dispoisoit à présenter toutes les richesses, dont il avoit donné le mémoire. Il avoit, au jugement de Rhoe, l'air d'un *Salinbanque*, plutôt que d'un Ambassadeur. Il couroit dans les balustrades, il montoit, il descendoit sur les degrés, avec des expressions & des gestes qui deshonoreroient sa dignité. Enfin il donna lui-même ses présents, & le Roi les reçut de ses mains, avec un souris & quelques paroles qui marquoient sa satisfaction. C'étoit un extrême avantage, pour l'Ambassadeur, d'être entendu dans sa langue. Il parla toujours avec tant de soumission & de flatterie, que ses discours ne furent pas moins agréables que ses présents. Il donnoit sans cesse, au Mogol, la qualité d'Empereur du Monde; sans se souvenir que le Roi son Maître avoit aussi ses prétensions à ce fastueux titre. Au moindre mot qui sortoit de la bouche du Monarque, il faisoit des révérences à la manière du Pays. Après avoir fait tous les présents qu'il devoit donner ce jour-là, il se baissa jusqu'à terre, qu'il heurta fort rudement du front. Les présents du jour étoient un carquois, un arc & des flèches; toutes sortes de fruits de l'Europe, artificiellement imités dans différens plats; des bottines brodées & couvertes de lames d'or; de grands miroirs, avec des belles bordures; une pièce de velours quarrée, avec une broderie, sur laquelle on voyoit quelques figures humaines. L'Ambassadeur déclara que ces figures étoient les portraits du Roi & de la Reine de Perse. Rhoe jugea qu'elles avoient été détachées de quelque tapisserie. Quoiqu'on n'en mon-

(q) P. g. 34.

(r) *Idem*.

montrât qu'une pièce, il y en avoit six aunes de la même espèce. Ensuite, on fit passer trois petits chevaux & trois petits mulets. Les mulets étoient fort beaux; mais les chevaux devoient avoir perdu leur embonpoint & leur beauté, s'ils avoient jamais été dignes de paroître aux yeux d'un grand Prince (1) (2). Ce n'étoit que le premier acte des présens, & cette comédie devoit durer plus de dix jours. On ne fit à l'Ambassadeur aucune libéralité de la même nature; mais l'Empereur donna ordre aux Grands de lui faire toutes sortes de caresses. Le 24, il le fit manger dans sa présence, avec les principaux Seigneurs de la Cour.

R H O Z.
1616.

Ce festin, ou cette débauche, eut des suites funestes pour la plupart des Convives. Le lendemain, quelqu'un, par imprudence ou par malice, rappella les circonstances de la fête, & dit que plusieurs Grands avoient bû du vin; liberté qui passe pour un crime, sans la permission de l'Empereur. Ce Monarque, à qui l'ivresse avoit fait oublier que c'étoit par son ordre, demanda qui avoit donné du vin sous ses yeux? On lui dit que c'étoit l'Officier qui l'avoit en garde, & personne n'eut la hardiesse d'ajouter qu'il l'avoit ordonné. L'Auteur observe que lorsqu'il faisoit la débauche, il la commençoit ordinairement seul, & que sur la fin, il permettoit aux Seigneurs de prendre des verres. L'Officier, qui avoit le vin en garde, écrivoit les noms de ceux qui avoient la permission d'en boire, & l'usage les obligeoit de faire un Tesselim au Monarque, pour le remercier de cette faveur. Mais il arrivoit souvent que lorsqu'ils faisoient le Tesselim, ce Prince, dans les vapeurs de l'ivresse, ne les appercevoit pas. Il fit appeler l'Officier, & lui demanda s'il avoit reçu ordre de donner du vin à ceux qui en avoient bû. C'étoit un homme timide, à qui la crainte troubla l'esprit, & qui répondit fausement qu'ils avoient bû sans ordre. Aussi-tôt, l'Empereur lui demanda sa liste, & taxa les uns à mille, les autres à deux mille, & quelques-uns à trois mille roupies. Ceux qui s'étoient trouvés près de sa personne furent traités avec beaucoup plus de rigueur. Il leur fit donner trente coups d'une épée de fouet, composé de quatre cordes, dont le bout étoit armé de petits fers, comme des molettes d'épéron. Ainsi, chaque coup fait ordinairement quatre playes. Les coupables étant demeurés par terre, étendus & comme morts, il donna ordre, à ceux qui en étoient le plus près, de leur marcher sur le corps. Ensuite il fit signe aux Portiers de rompre sur eux leurs bâtons. Après cette cruelle exécution, ils furent portés dehors, tout brisés de coups; & l'un de ces malheureux expira sur la place. Quelqu'un eut la hardiesse de dire quelques mots en leur faveur, & de rejeter leur infortune sur l'Ambassadeur Persan. Mais l'Empereur répondit, qu'il se souvenoit d'avoir ordonné qu'on ne donnât que deux ou trois verres de vin à l'Ambassadeur même. Quoique l'ivrognerie soit un vice fort commun parmi les Mogols, & qu'elle fût même l'exercice le plus ordinaire de l'Em-

Débauche
de l'Empe-
reur, funeste
à plusieurs
Grands.

(1) Pag. 34.

(2) Après avoir fait ses présens, l'Ambassadeur retourna à sa place, tandis que Rhoe garda la siénse, qui le mettoit au-dessus de tous les Seigneurs de la Cour; &

malgré les efforts d'Asaph-Kan, qui vouloit le ravaler à la hauteur du Persan, il s'obstina à ne point relâcher des droits qu'il s'étoit acquis dans sa première audience. R. d. E.

R H O E.
1 6 1 6.

Effet du
caractère in-
térieur du
Mogol.

L'Empereur, elle ne laisse pas d'être si rigoureusement défendue, que les Portiers du Gouzalkan refusent l'entrée à ceux qui se présentent, s'ils reconnoissent à leur haleine qu'ils aient bû du vin; & les coupables se sauvent rarement du fouet. Rhoe ajoute que lorsque l'Empereur étoit en colère, un Père n'auroit osé parler pour son fils (v).

MAIS il ne doit pas oublier, dit-il, un événement qui fera connoître, ou la bassesse d'ame du Mogol, ou l'envie qu'il avoit de mettre sa libéralité à l'épreuve (x). Ce Prince avoit condamné à mort plusieurs voleurs, entre lesquels il se trouvoit quelques jeunes garçons. Il donna ordre à Afaph-Kan, d'en offrir deux à Rhoe pour de l'argent; parcequ'il n'y avoit pas d'autre moyen, pour leur sauver la vie, que de les acheter pour l'esclavage. L'Interprète de Rhoe répondit, sans sa participation, que les Chrétiens n'entretenoient point d'esclaves, & qu'au contraire l'Ambassadeur en avoit mis quelques-uns en liberté, quoiqu'il les eût reçus de l'Empereur même. Cependant un peu de réflexion fit soupçonner à Rhoe, que l'Empereur vouloit éprouver s'il auroit la générosité de donner quelque argent pour sauver la vie à des misérables. Au risque de se tromper, dit-il, il crut devoir hazarder une somme légère pour faire une bonne action: mais il fit déclarer aux Officiers de la Justice qu'il n'acheteroit pas les deux garçons en qualité d'esclaves, & qu'après avoir payé leur rançon il étoit résolu de les mettre en liberté (y) (z).

Sultan Co-
ronne se rend
au Camp.

Magnifi-
cence de son
départ.

Le premier de Novembre, Sultan Coronne prit congé de la Cour pour se rendre au Camp. L'Empereur étoit au Durbal, lorsque le Prince y parut, suivi d'environ six cens éléphants, richement équipés, & d'un Corps de mille chevaux. Plusieurs Cavaliers de cette escorte étoient vêtus de drap d'or, avec des bouquets de plume sur leur turban; & la troupe entière étoit fort lestée. L'habit de Coronne étoit d'un drap d'argent, brodé de grosses perles & de diamans. L'Empereur, en l'embrassant, le baisa au visage, & lui témoigna beaucoup d'affection. Il lui donna une épée dont le fourreau étoit d'or, & couvert de perles qu'on estimoit cent mille roupies; un poignard, qui en valoit quarante mille; un éléphant, & deux chevaux, dont les selles & leurs garnitures étoient revêtues de plaques d'or, couvertes de pierreries; & un des carosses qu'il avoit fait faire, à l'imitation de celui que le Roi d'Angleterre lui avoit envoyé. Sultan Coronne entra dans le carrosse à la vue de l'assemblée, & commanda au Cocher, qui étoit Anglois, de le conduire au Camp. Il étoit assis au milieu de la voiture, les rideaux ouverts des deux côtés. Quantité de Noblesse le suivit à pied jusqu'à ses tentes, qui étoient éloignées de quatre milles. En chemin, il jettoit des quarts de roupies au Peuple; & daignait

éten-

(v) Pag. 36 & précédentes.

(x) *Ibidem.*

(y) La somme étoit de cent Jacobus. Mais l'Auteur laisse douter si la crainte d'être la dupe des Officiers Mogols, ne le fit pas changer de disposition.

(z) Il ne s'agissoit que de dix Jacobus,

que l'Auteur offroit de payer, pourvu que ce fut la volonté de l'Empereur, qu'il vouloit mettre par-là à l'épreuve; Mais les Officiers du Prince n'osant apparemment pas compromettre sa dignité à ce point, la proposition n'eut pas d'autres suites. R. d. E.

étendre le bras jusqu'au Cocher, il mit dans son chapeau une centaine d'écus (a).

Le jour suivant, l'Empereur prit la résolution de visiter le Camp, avec ses femmes & toute la Cour. Rhoe apprenant qu'il étoit au Jarneo (b), s'y laissa conduire par un mouvement de curiosité, & monta sur l'échaffaut qui étoit au-dessous de lui, pour observer un lieu qu'il n'avoit pas encore eu l'occasion de voir. Deux Eunuques, assis sur des tabourets, éloignoient les mouches du visage de l'Empereur, avec un long éventail de plumes. On voyoit, à côté de lui, les préfens qu'il vouloit faire. C'étoient des étoffes, roulées sur une pièce de bois tournante. Il en fit beaucoup ce jour-là; mais il en reçut aussi de toutes sortes de gens. Une vieille & laide Matrone prenoit ceux qui lui étoient offerts. Rhoe découvrit, au travers d'une jalousie voisine, deux des principales Dames du Palais, qui s'efforçoient d'augmenter les trous de la jalousie, pour le voir plus facilement. Il aperçut d'abord leurs doigts, qu'elles affectoient de faire passer; & les trous devinrent bien-tôt si grands, qu'il leur vit tout le visage. Elles n'étoient pas fort blanches; quoique leur teint dût recevoir plus d'éclat de leurs cheveux, qu'elles avoient aussi noirs que le jais, & de leurs yeux qui étoient fort vifs. Le lieu d'où elles se faisoient voir n'étoit pas fort éclairé: mais Rhoe les auroit distinguées au seul éclat de leurs diamans. Après lui avoir laissé le tems de les considérer, elles se retirèrent en riant. Il s'imagina qu'elles rioient du plaisir de l'avoir vu. L'Empereur se leva, & toute l'assemblée se retira au Durbal, pour attendre l'heure à laquelle il devoit sortir. Il y parut quelque-tems après. Ses femmes monterent, dans l'intervalle, sur les éléphans qui les attendoient à leur porte. Rhoe en compta cinquante, tous richement équipés, mais particulièrement trois, dont les petites tours étoient couvertes de plaques d'or. Les grilles des fenêtres étoient de même métal. Un dais de drap d'argent couvroit toute la tour. L'Empereur descendit les degrés du Trône, avec tant d'acclamations, qu'on n'auroit point entendu le bruit du tonnerre. Rhoe se pressa, pour arriver proche de lui au bas des degrés. Un de ses Courtisans lui présenta, dans un bassin, une carpe monstrueuse. Un autre lui offrit, dans un plat, une matière aussi blanche que de l'amidon. Le Monarque y mit le doigt, en toucha la carpe, & s'en frotta le front; cérémonie qui passe, dans l'Indoustan, pour un présage de bonne fortune. Un autre Seigneur passa son épée dans les pendans de son baudrier. L'épée & les boucles étoient couvertes de diamans & de rubis; le baudrier de même. Un autre encore lui mit son carquois, avec trente flèches, & son arc, dans le même étui que l'Ambassadeur de Perse lui avoit présenté. Son turban étoit fort riche. On y voyoit paroître des bouts de corne. D'un côté pendoit un rubis hors d'œuvre, de la grosseur d'une noix; & de l'autre, un diamant de la même grosseur. Le milieu offroit une émeraude beaucoup plus grosse, taillée en forme de cœur. Le bourrelet du turban étoit enrichi d'une chaîne de diamans,

РНОХ.
1616.

Comment
l'Empereur se
dispoit &
s'habille pour
se rendre au
Camp.

(a) Pag. 37.

(b) La Traduction porte au *Farraco*, nom
qui est répété plusieurs fois, & qui signifie

apparemment autre chose que le Jarneo.
R. d. E.

RHOE.

1616.

L'Empereur
se met en
marche.Son cortè-
ge.

mans, de rubis & de grosses perles, qui faisoient plusieurs tours. Son collier étoit une chaîne de perles, trois fois plus grosses que les plus belles que Rhoe eût jamais vues. Au dessus des coudes, il avoit un triple bracelet des mêmes perles. Il avoit la main nue, avec une bague précieuse à chaque doigt. Ses gands, qui venoient d'Angleterre, étoient passés dans sa ceinture. Son habit étoit de drap d'or, sans manches; & ses brodequins, brodés de perles. Il entra dans son carrosse. Un Anglois servoit de Cocher, aussi richement vêtu que jamais Comédien l'aît été, & menant quatre chevaux couverts & harnachés de velours d'or. C'étoit la première fois que l'Empereur se servoit de cette voiture, qui avoit été faite à l'imitation du carrosse d'Angleterre, & qui lui ressembloit si fort, que Rhoe n'en reconnut la différence qu'à la houlle, qui étoit d'un velours travaillé avec de l'or qui se fabrique en Perse. Deux Eunuques marchèrent aux deux côtés, portant de petites malles d'or, enrichies de rubis, & une queue de cheval blanc pour écarter les mouches. Le carrosse étoit précédé d'un grand nombre de trompettes, de tambours, & d'autres instrumens, mêlés parmi quantité d'Officiers, qui portoient des dais & des parasols, la plupart de drap d'or, ou de broderie, éclatans de rubis, de perles & d'émeraudes. Derrière suivoient trois Palanquins, dont les pieds étoient couverts de plaques d'or, & les bouts des cannes ornés de perles, avec une crépine d'or d'un pied de hauteur, aux fils de laquelle on distinguoit un grand nombre de perles, régulièrement enfilées. Le bord du premier Palanquin étoit revêtu de rubis, & d'émeraudes. Un Officier portoit un marche-pied d'or, bordé de pierreries. Les deux autres Palanquins étoient couverts de drap d'or. Le carrosse que Rhoe avoit présenté suivoit immédiatement. On y avoit fait une nouvelle impériale, & de nouveaux ornemens; & l'Empereur en avoit fait présent à la Princesse Noer-Mahal, qui étoit dedans. Ce carrosse étoit suivi d'un troisième, à la manière du Pays, dans lequel étoit le plus jeune des fils de l'Empereur, Prince d'environ quinze ans. Quatre-vingt éléphans venoient à la suite. Dans le récit de l'Auteur, on ne peut rien s'imaginer de plus riche que l'équipage de ces animaux. Ils brilloient, de toutes parts, des pierreries dont ils étoient couverts. Chacun avoit ses banderolles de drap d'argent. Les principaux Seigneurs de la Cour suivoient à pied (c).

Sultan Cof-
ronroë est dé-
livré de sa
prison.

RHOE suivit de même, jusqu'à la porte de la Ville. Les femmes venoient à la distance d'un mille, portées sur leurs éléphans. L'Empereur, passant devant l'édifice où Sultan Cofronroë, son fils aimé, étoit prisonnier, fit arrêter son carrosse, & donna ordre qu'on lui amenât ce Prince. Il parut bien-tôt, avec une épée & un bouclier à la main. Sa barbe lui descendoit jusqu'à la ceinture; ce qui est une marque de disgrâce dans ces Régions. L'Empereur lui commanda de monter sur un de ses éléphans, & de marcher à côté du carrosse. Il obéit, avec de grands applaudissemens de toute la Cour, à qui le retour d'un Prince, si cher à la Nation, fit concevoir de nouvelles espérances. L'Empereur lui donna un millier de roupies, pour fai-

faire des largesses au Peuple. Afaph-Kan, qui l'avoit gardé, & ses autres Ennemis, paroissoient fort humiliez de se voir à ses pieds.

РНОЕ:
1616.

Rhoe se rend au Camp avant la Cour.

Description du Camp Mogol.

RHOE, ayant pris un cheval pour éviter la presse, arriva aux tentes avant l'Empereur. Il trouva, dans la route, une longue haye d'éléphans, qui portoit chacun leur tour. Aux quatre coins de chaque tour, on voyoit quatre banderolles de taffetas jaune, & devant la tour un fauconneau, monté sur son affût. Le Canonnier étoit derrière. Rhoe compta trois cens de ces éléphans armés, & six cens de parade, qui étoient couverts de velours broché d'or, & dont les banderolles étoient dorées. Plusieurs personnes à pied couraient devant l'Empereur, avec des outres pleines d'eau, pour arroser le chemin par lequel il devoit passer. On ne permet point d'approcher du carosse de l'Empereur, de plus près qu'un quart de mile; & ce fut cette raison qui fit prendre le devant à Rhoe, pour attendre la Cour à l'entrée du Camp. Les tentes n'avoient pas moins de deux miles de circuit. Elles étoient entourées d'une étoffe du Pays, rouge en dehors, & peinte, en dedans, de diverses figures, comme nos tapisseries. La forme de toute l'enceinte étoit celle d'un Fort, avec ses boulevards & ses courtines. Les pieux de chaque tente se terminoient par un gros bouton de cuivre. Rhoe, perçant la foule, voulut entrer dans les tentes Impériales; mais cette faveur n'est accordée à personne, & les Grands mêmes du Pays s'arrêtent à la porte. Cependant quelques roupies, qu'il donna secrètement à ceux qui la gardoient, lui en firent obtenir l'entrée. L'Ambassadeur de Perse, moins heureux ou moins libéral, eut le desagrément d'être refusé.

Trône de nacre de perles.

L'Empereur y monte.

Magnificence des Mogols dans leurs tentes.

Au milieu de la cour de ce Palais portatif, on avoit dressé un Trône de nacre de perles, dont le dais, qui étoit de brocard d'or, ne paroissoit soutenu que par deux piliers. Les bouts, ou les chapiteaux de ces piliers, étoient d'or massif. Lorsque l'Empereur approcha de la porte de sa tente, quelques Seigneurs entrèrent dans l'enceinte, avec l'Ambassadeur de Perse. L'Empereur, en entrant, jeta les yeux sur Rhoe; & lui voyant faire la révérence, il s'inclina un peu, en portant la main sur sa poitrine. Il fit la même civilité à l'Ambassadeur de Perse. Rhoe demeura immédiatement derrière lui, jusqu'à ce qu'il fût monté sur son Trône. Aussi-tôt que tout le monde eut pris sa place, Sa Majesté demanda de l'eau, se lava les mains, & se retira. Ses femmes entrèrent, par une autre porte, dans l'appartement qui leur étoit destiné. Rhoe ne vit point le Prince Cosronroé dans l'enceinte des tentes; mais il est vrai qu'elles composoient plus de trente appartemens, dans lequel un desquels il pouvoit s'être engagé. Les Seigneurs de la Cour se retirèrent chacun à leurs tentes, qui étoient de différentes formes, & de différentes couleurs; les unes blanches, les autres vertes, mais dressées toutes dans un aussi bel ordre, que les appartemens de nos plus belles maisons; ce qui forma, pour Rhoe, un des plus magnifiques spectacles qu'il eût jamais vus. Tout le Camp paroissoit une belle Ville. Le bagage & les autres embarras de l'Armée n'en desfigurent pas la beauté ni la symétrie. Rhoe n'avoit pas de chariot, & sentoit quelque honte de ne pas se montrer avec plus de distinction; mais c'étoit un mal forcé, dit-il, & cinq années de ses appointemens n'auroient pas suffi pour

R h o e .
1616.

Fausse tran-
qui lité du
Sultan Co-
ronne.

Rhoe le
croit amou-
reux de quel-
que femme
de son Père.

Il lui rend
visite.

pour lui faire un équipage qui approchât de celui des moindres Seigneurs Mogols. Ce qu'il trouva de plus surprenant, c'est qu'ils ont tous de doubles tentes & un double équipage; de sorte que tandis qu'ils sont campés dans un lieu, ils envoient dans un autre lieu, où ils doivent passer, leurs secondes tentes avec les meubles; & tout se trouve dressé lorsqu'ils y arrivent. La confusion où Rhoe étoit, de se voir en si mauvais équipage, le fit bien-tôt retourner à son pauvre logement (d).

LE 5 de Novembre, il admira le même faite dans la tente du Prince Coronne. Son Trône étoit couvert de plaques d'argent; &, dans quelques endroits, de fleurs en relief d'or massif. Le dais étoit porté sur quatre piliers, aussi couverts d'argent. Son épée, son bouclier, ses arcs, ses flèches & sa lance, étoient devant lui sur une table. On montoit la garde, lorsque Rhoe arriva. Il observa que le Prince paroïssoit fort maître de lui-même, & qu'il composoit ses actions avec beaucoup de gravité. On lui remit deux lettres, qu'il lut debout, avant que de monter sur son Trône. Il ne laissoit appercevoir, ni le moindre sourire, ni la moindre différence dans la réception qu'il faisoit à ceux qui se présentoient à lui. Son air paroïssoit plein d'une fierté rebutante, & d'un mépris général pour tout ce qui tomboit sous ses yeux. Cependant, après qu'il eut lu ses lettres, Rhoe crût découvrir quelque trouble intérieur & quelque espèce de distraction dans son esprit, qui le faisoit répondre peu à propos à ceux qui lui parloient, & qui l'empêchoit même de les entendre. „ S'il m'est permis d'en „ juger, ajoute l'Auteur, je me trompe fort ou je crois qu'il avoit laissé „ son cœur dans l'entretien qu'il avoit eu avec les femmes de son Père. Il „ lui avoit été permis de les voir. Noer-Mahal, dont on vantoit beau- „ coup la beauté, l'étoit venu voir dans son carosse à l'Angloise; & l'on „ n'ignoroit pas qu'en prenant congé de lui, elle lui avoit fait présent d'un „ manteau, tout couvert de broderie, relevé de perles, de diamans & de „ rubis. Cette visite étoit cause, sans doute, qu'il manquoit de présence „ d'esprit pour les affaires (e) ”.

LE 9, Rhoe trouva le même Prince qui jouoit aux cartes avec beaucoup d'attention. Le sujet de sa visite étoit pour obtenir des chariots & des chameaux, sans lesquels il ne pouvoit suivre l'Empereur en campagne. Il avoit déjà renouvelé plusieurs fois la même demande. Coronne lui fit des excuses du défaut de sa mémoire, & rejetta la faute sur ses Officiers. Cependant il lui témoigna plus de civilité qu'il n'avoit jamais fait. Il l'appela même, plusieurs fois, pour lui montrer son jeu; & souvent, il lui adressa la parole. Rhoe s'étoit flatté qu'il lui proposeroit de faire le voyage avec lui: mais ne recevant là-dessus aucune ouverture, il prit le parti de se retirer, sous prétexte qu'il étoit obligé de retourner à Asmere, & qu'il n'avoit pas d'équipage pour passer la nuit au Camp. Coronne lui promit d'expédier les ordres qu'il demandoit; & le voyant sortir, il le fit suivre par un Eunuke, & par plusieurs Officiers, qui lui dirent, en souriant, que le Prince vouloit lui faire un riche présent, & que s'il appréhendoit de se mettre en chemin pendant la nuit, on lui donneroit une escorte de dix chevaux. II

Il consentit à demeurer. „ Ils me firent, dit-il, une aussi grande fête de
 „ ce présent, que si le Prince m'eût voulu donner la plus belle de ses chaî-
 „ nes de perles. Le présent vint enfin. C'étoit un manteau de drap d'or,
 „ qu'il avoit porté deux ou trois fois. On me le mit sur les épaules, & ce
 „ fut à contre-cœur que je lui en fis mes remerciemens. Cet habit auroit
 „ été propre à représenter, sur un théâtre, l'ancien rôle du grand Ta-
 „ merlan. Mais la plus haute faveur que puisse faire un Prince dans tou-
 „ tes ces Régions, est celle de donner un habit après l'avoir quelquefois
 „ porté (f).

LE 16, l'Empereur donna ordre qu'on mît le feu à toutes les maisons
 voisines du Camp, pour obliger le Peuple à le suivre. Les flammes se com-
 muniquèrent jusqu'à la Ville, qui fut aussi brûlée. Rhoe se vit dans un ex-
 trême embarras, & l'Ambassadeur de Perse ne s'y trouvoit pas moins. Les
 voitures qu'ils avoient demandées ne paroissant point, ils prirent la résolu-
 tion d'en acheter, parcequ'à si peu de distance du Camp, & dans une Ville
 en desordre, ils se trouvoient exposés aux insultes des voleurs. Cette dé-
 pense étoit considérable; mais on continuoit de leur promettre des cha-
 meaux; & ne pouvant se dispenser de suivre l'Empereur, ils trouvoient du
 moins plus de sûreté à se rendre de bonne heure au Camp. Un Jésuite,
 que l'Auteur affecte de ne pas nommer, fut obligé d'acheter aussi des cha-
 riots; quoiqu'il eût un ordre, pour en prendre de ceux qui étoient au ser-
 vice de la Cour (g).

DANS l'intervalle, on fut informé de quelques circonstances qui regar-
 dent le Prince Cofronroë. Tout le monde continuoit de prendre part à sa
 disgrâce, & gémissoit de le voir retombé entre les mains de ses Ennemis.
 L'Empereur, qui n'y avoit consenti que pour satisfaire l'ambition de son
 frère, sans aucun dessein d'exposer sa vie, résolut de s'expliquer assez hau-
 tement pour la mettre en sûreté, & pour apaiser en même-tems le Peuple,
 qui murmuroit beaucoup de sa prison. Il prit occasion, pour déclarer ses
 sentimens, d'une incivilité qu'Asaph-Kan avoit eue pour son Prisonnier. Ce
 Seigneur, qui étoit comme le Geolier du Prince, étoit entré malgré lui
 dans sa chambre, & s'étoit même dispensé de lui faire la révérence. Quel-
 ques-uns jugèrent qu'il avoit cherché à lui faire querelle, dans l'espérance que
 le malheureux Cofronroë, qui n'étoit pas d'humeur à souffrir un affront, met-
 troit l'épée à la main, ou se porteroit à quelque autre violence, qui servi-
 roit de prétexte aux Soldats de la garde pour le tuer. Mais il le trouva
 plus patient qu'il ne se l'étoit promis. Le Prince se contenta de faire aver-
 tir l'Empereur, par un de ses amis, de l'indigne hauteur avec laquelle il é-
 toit traité. Asaph-Kan fut appelé au Durbai, & l'Empereur lui demanda
 s'il y avoit long-tems qu'il n'avoit vu son fils? Il répondit qu'il y avoit deux
 jours. „ Qu'est-ce qui se passa l'autre jour dans sa chambre ? ” conti-
 nua l'Empereur. Asaph-Kan repliqua qu'il n'y étoit allé que pour lui ren-
 dre une visite. Le Monarque insistant sur la manière dont elle avoit été
 rendue, Asaph-Kan jugea qu'il étoit informé de la vérité. Il raconta qu'il
 étoit,

R n o z.
 1 6 1 6.
 Présent qu'il
 en reçoit.

Il est obli-
 gé d'acheter
 des voitures,
 pour suivre
 l'Empereur.

Cofronroë
 rentre en
 prison.

(f) Pag. 41.

(g) C'étoit apparemment le Jésuite Corfi,

XIII. Part.

dont l'Auteur parle ailleurs, & qui faisoit les
 affaires des Portugais. R. d. E.

Q

RHOE.
1616.

étoit allé voir le Prince, pour lui offrir son service, mais que l'entrée de sa chambre lui avoit été refusée; que là-dessus, étant responsable de sa personne, il avoit crû que son devoir l'obligeoit de visiter la chambre de son Prisonnier, & qu'à la vérité il y étoit entré malgré lui. L'Empereur reprit sans s'émouvoir; „Hé bien, quand vous fûtes entré que lui dites-vous? & quel respect, quelles soumissions rendites-vous à mon Fils”? Ce Barbare demeura fort confus, & se vit forcé d'avouer qu'il ne lui avoit fait aucune civilité. L'Empereur lui dit, d'un ton sévère, qu'il lui feroit connoître que ses Enfans étoient ses Maîtres, & que s'il apprenoit une seconde fois qu'il eût manqué de respect à Sultan Cosronroë, il commanderoit à ce Prince de lui mettre le pied sur la gorge & de l'étrangler. „J'ai, me Sultan Coronne, ajouta-t-il; mais je veux que tout le monde sache, que je n'ai pas mis mon Fils aîné & mon Successeur entre ses mains, pour le perdre (b)”.

(b) Pag. 42.

§. II.

Voyage de Rhoe à la suite du Grand Mogol.

Rhoe va
rejoindre
l'Empereur
à Goddah.

L'ARMÉE Mogole étant partie avant que Rhoe pût avoir fini ses préparatifs, il ne se vit en état de suivre l'Empereur que vers la fin de Novembre. Le premier jour du mois suivant, il arriva le soir à Brampour, après avoir trouvé en chemin les corps de cent voleurs, qui avoient souffert le dernier supplice. Le 4, ayant fait cinq cosses, il rencontra un chameau chargé de trois cens têtes de Rebelles, que le Gouverneur de Candahar envoyoit à l'Empereur comme un présent (a).

Description
de cette Ville.

LE 6, il fit quatre cosses, jusqu'à *Goddah*, où il trouva l'Empereur avec toute sa Cour. Cette Ville, qui est fermée de murailles, & située dans le plus beau Pays du Monde, lui parut une des plus belles & des mieux bâties qu'il eût vû dans les Indes. La plupart des maisons y sont à deux étages; ce qui est fort rare dans les autres Villes. On y voit des rues toutes composées de boutiques, qui offrent les plus riches marchandises. Les édifices publics y sont superbes. On trouve dans les places, des réservoirs d'eau, environnés de galeries dont les arcades sont de pierres de taille, & revêtus de la même pierre; avec des degrés qui, régnaient à l'entour, donnent la commodité de descendre jusqu'au fond, pour y puiser de l'eau ou pour s'y rafraîchir. La situation de Goddah l'emporte encore sur la beauté de la Ville. Elle est dans une grande campagne, où l'on découvre une infinité de beaux Villages. La terre y est extrêmement fertile en bled, en coton, en excellens pâturages. Rhoe y vit un jardin d'environ deux milles de long, & large d'un quart de mille, planté de mangues, de tamarins & d'autres fruits, & divisé régulièrement en allées. De toutes parts on aperçoit de petits Temples, ou Pagodes, des fontaines, des bains, des étangs & des pavillons de pierre de taille bâtis en voute. Ce mélange forme un

(a) Pag. 43.

un si beau spectacle, qu'au jugement de l'Auteur „ il n'y a pas d'homme „ au Monde, qui ne se crût heureux de passer sa vie dans un si beau lieu”. Goddah étoit autrefois plus florissante, lorsqu'avant les conquêtes d'Eckbar elle étoit la demeure ordinaire d'un Prince Rasbouts. Rhoe s'aperçut même, en plusieurs endroits, que les plus beaux bâtimens commencent à tomber en ruine, ce qu'il attribue à la négligence des possesseurs, qui ne se donnent pas le soin de conserver ce qui doit retourner à l'Empereur après leur mort (b).

RHOE.
1616.

Description
du Camp Im-
périal à God-
dah.

LE 9, il vit le Camp Impérial, qu'il nomme „ une des plus admirables „ choses qu'il eût jamais vues. Cette grande Ville portative avoit été „ dressée dans l'espace de quatre heures. Son circuit étoit d'environ vingt „ miles d'Angleterre. Les rues & les tentes y étoient ordonnées à la li- „ gne, & les boutiques si bien distribuées, que chacun savoit où trouver „ ce qui lui étoit nécessaire. Chaque personne de qualité, & chaque Mar- „ chand, fait également à quelle distance de l'*Atafikanha*, ou de la tente „ du Roi, la sienne doit être placée. Il fait à quelle autre tente elle doit „ faire face, & quelle quantité de terrain elle doit occuper. Cependant toutes ces tentes ensemble contiennent un terrain plus spacieux, que la plus „ grande Ville de l'Europe. On ne peut approcher des pavillons de l'Empereur „ qu'à la portée du mousquet; ce qui s'observe avec tant d'exactitude, que „ les plus grands Seigneurs n'y étoient point reçus s'ils n'étoient mandés. „ Pendant que l'Empereur étoit en campagne, il ne tenoit point le Durbal „ après midi. Il employoit ce tems à la chasse, ou à faire voler les oi- „ seaux sur les étangs. Quelquefois il se mettoit seul dans un Bateau pour „ tirer. On en portoit toujours à sa suite, sur des chariots. Il se laissoit „ voir le matin au Jarneo (c); mais il étoit défendu de lui parler d'affai- „ res dans ce lieu. Elles se traitoient le soir au Gouzalkan; de moins „ lorsque le tems qu'il y destinoit au Conseil, n'étoit pas employé à boire „ avec excès (d)”.

Chasse &
pêche de
l'Empereur.

Combien il
respectoit les
Mendians.

LE 16, Rhoe, s'étant rendu aux tentes de l'Empereur, trouva ce Monarque au retour de la chasse, avec une grande quantité de gibier & de poisson devant lui. Aussi-tôt qu'il eut aperçu l'Ambassadeur Anglois, il le pressa de choisir ce qui lui plairoit le plus, entre les fruits de sa chasse & de sa pêche. Le reste fut distribué à sa Noblesse. Il avoit, au pied de son Trône, un Vieillard fort sale & fort hideux. Ce Pays est rempli d'une sorte de Mendians, qui par la profession d'une vie pauvre & pénitente parviennent à se faire une grande réputation de sainteté. Le Vieillard, qui étoit de ce nombre, occupoit près de l'Empereur une place que les Princes ses enfans n'auroient osé prendre. Il offrit à Sa Majesté un petit gâteau couvert de cendre & cuit sur les charbons, qu'il se vantoit d'avoir fait lui-même. L'Empereur le reçut avec bonté, en rompit un morceau, & ne fit pas difficulté de le porter à sa bouche; quoiqu'une personne un peu délicate n'y eut pas touché sans répugnance. Il se fit apporter une centaine d'écus; & de ses propres mains non-seulement il les mit dans un pan de la robe du Vieillard, mais il en ramassa quelques-uns qui étoient tom-

(b) Pag. 44. (c) C'est encore le Farraco, dans la Traduction. R. d. E. (d) *Ibidem*.

RHOE.
1616.

Passages qui
jetterent l'Ar-
mée Mogole
en desordre.

1617.

Embarras
du Conseil.

Rhoe ren-
contre le
Prince Co-
ronroë.

combés. Lorsqu'on lui eut servi sa collation, il ne mangea rien dont il ne lui offrit une partie ; & voyant que sa foiblesse ne lui permettoit pas de se lever, il le prit entre ses bras, pour l'aider lui-même ; il l'embrassa étroitement, il porta trois fois la main sur sa poitrine & lui donna le nom de son Père. Nous demeurâmes fort étonnés, dit Rhoe, de voir tant de vertu dans un Mahométan (e).

LE 26, l'Armée s'étant mise en marche, on traversa des bois & des montagnes couvertes de ronces. Quantité de chevaux périrent dans cette marche. Un grand nombre de Soldats abandonnèrent le Camp ; & tout le monde faisoit retentir ses plaintes. Rhoe y perdit sa tente & son chariot. Vers minuit, il rencontra l'Empereur, qui s'étoit arrêté deux jours au bas de la montagne pour donner à son Camp le tems de prendre haleine après cet affreux desordre. Des milliers de chameaux, de chariots & de carosses demeurèrent sans eau & sans vivres dans ces lieux inacessibles. L'Empereur les avoit passés sur un petit éléphant, dont l'adresse étoit singulière à grimper sur des rochers, où les chameaux & les chevaux n'auroient pu le suivre (f).

LE 24 de Janvier, on apprit que le Roi de Decan s'effrayoit peu de la marche du Mogol, & qu'après avoir renvoyé son bagage dans le sein de ses Etats, il attendoit ses Ennemis sur la frontière, avec une Armée de cinquante mille chevaux ; & que le Prince Coronne, également surpris de cette fermeté & de l'approche de Chan-Canna, n'osoit entreprendre de passer les montagnes. Alaph-Kan & Noer-Mahal, qui avoient conseillé le Voyage sur de fausses suppositions, changèrent de sentiment avec tous ceux que leur crédit avoit entraînés. Ils proposèrent à l'Empereur de faire regarder son entreprise comme une partie de chasse, & de tourner vers Agra ; sous prétexte que les Peuples du Decan n'étoient pas des Ennemis avec lesquels un si grand Monarque pût mesurer honorablement ses armes. Mais il leur répondit que ce conseil venoit trop tard ; & qu'après avoir été si loin, son honneur au contraire l'obligeoit d'avancer à toutes sortes de risques.

LE 3 de Février, Rhoe s'étant un peu écarté de la route du Camp, pour se reposer à l'ombre d'un grand arbre, fut surpris de voir paroître Sultan Cofronroë, monté sur un éléphant qui s'avançoit dans la même vûe. Ce Prince, à qui l'on avoit ouvert encore une fois les portes de la prison (g), arrivoit sans gardes & presque sans suite. Il avoit laissé croître sa barbe avec tant de négligence, qu'elle lui descendoit jusqu'à la ceinture (h). Ses gens firent signe aux Anglois de lui céder la place : mais s'y étant opposé avec beaucoup de douceur, il fit à Rhoe plusieurs questions, par lesquelles il fit assez connoître qu'il étoit mal informé de ce qui se passoit à la Cour, & qu'il ignoroit même qu'il y eût un Ambassadeur Anglois (i).

L.B.

(e) Pag. 44.

(f) Pag. 45.

(g) Thevenot remarque ici que Rhoe ne dit point comment ce Prince sortit de prison. Cependant on a vu ci-dessus que c'étoit l'Empereur lui-même, qui lui en avoit ouvert les portes ; & quoiqu'il lui eût été mis depuis sous la garde d'Alaph-Kan, il paroît qu'on lui laissoit plus de liberté qu'auparavant, puis-

que Rhoe le vit encore une troisième fois. R. d. E.

(h) C'est une marque de disgrâce plutôt qu'une négligence. Voyez ci-dessus, pag. 118. R. d. E.

(i) On verra dans un autre lieu, que ce malheureux Prince périt enfin par les artifices de son frère.

LE 6, vers le soir, on arriva sous les murs de *Calcade*, petite Ville nouvellement rebâtie, où les tentes Impériales furent dressées dans un lieu fort agreable, sur la Rivière *Sepa*, à une crosse d'*Ugen*, principale Ville de la Province de *Mutma*. Calcade étoit autrefois la résidence des Rois de *Mandoo*. On raconte qu'un de ces Princes étant tombé dans une Rivière, d'où il fût retiré par un Esclave qui s'étoit jetté à la nage, & qui l'avoit pris heureusement par les cheveux; son premier soin, en revenant à lui-même, fut de demander à qui il étoit redevable de la vie. On lui apprit l'obligation qu'il avoit à l'Esclave, dont on ne doutoit pas que la récompense ne fût proportionnée à cet important service. Mais il lui demanda comment il avoit eu l'audace de mettre la main sur la tete de son Prince, & sur le champ il lui fit donner la mort. Quelque-tems après, étant assis dans l'ivresse, sur le bord d'un Bateau, près d'une de ses femmes, il se laissa tomber encore une fois dans l'eau. Cette femme pouvoit aisément le sauver; mais croyant ce service trop dangereux, elle le laissa périr, en donnant pour excuse, qu'elle se souvenoit de l'histoire du malheureux Esclave (k).

LE 11, tandis que l'Empereur étoit allé dans la montagne d'*Ugen*, pour y visiter un Dervis âgé de cent trois ans, Rhoe fut averti, par une lettre, que Sultan Coronne, malgré tous les ordres & les Firmans de son Père, s'étoit saisi des présens de la Compagnie. On lui avoit représenté inutilement qu'ils étoient pour l'Empereur. Il s'étoit hâté de lui écrire qu'il avoit fait arrêter quelques marchandises qui appartenoient aux Anglois; & sans parler des présens, il lui avoit demandé la permission d'ouvrir les caisses & d'acheter ce qui conviendrait à son usage. Mais les Facteurs qui étoient chargés de ce dépôt, refusant de consentir à l'ouverture des caisses, du moins sans l'ordre de leur Ambassadeur, il employoit toutes sortes de mauvais traitemens pour les forcer à cette complaisance. C'étoit un droit qu'il s'attribuoit, de voir, avant l'Empereur son Père, tous les présens & toutes les marchandises, pour se donner la liberté de choisir le premier.

Rhoe, fort offensé de cette violence, prit d'abord la résolution de porter ses plaintes à l'Empereur par la bouche d'*Asaph-Kan*, parceque ce Seigneur auroit pris pour une injure, qu'il eût employé d'autres voyes. Cependant, l'expérience lui ayant appris à s'en défier, il se réduisit à le prier de lui procurer une audience au *Gouzalkan*. Ensuite les objections augmentant sa défiance, il se détermina, par le conseil de son Interprète, à prendre l'occasion du retour de l'Empereur pour lui parler en chemin. Il se rendit à cheval dans un lieu où ce Monarque devoit passer; & l'ayant rencontré sur un éléphant, il mit pied à terre, pour se présenter à lui. L'Empereur l'aperçut, & prévint ses plaintes. „ Je fais, lui dit-il, que „ mon Fils a pris vos marchandises. Soyez sans inquiétude. Il n'ouvrira „ point vos caisses, & j'enverrai ce soir l'ordre de vous les remettre. Cette promesse, qui fut accompagnée de discours fort civils, n'empêcha point Rhoe de se rendre le soir au *Gouzalkan*, pour renouveler ses instances. L'Empereur, qui le vit entrer, lui fit dire qu'il avoit envoyé l'ordre auquel il s'étoit engagé, mais qu'il falloit oublier tous les mécontentemens passés.

Rhoe.
1617.

Calcade, ancienne résidence des Rois de *Mandoo*.

Aventure d'un de ces Rois.

Sultan Coronne se saisit des présens Anglois.

Comment Rhoe fait ses plaintes à l'Empereur.

RHOE.
1617.

Indifférence de ce Prince pour les différends de Religion.

passés. Quoiqu'un langage si vague laissât de fâcheux doutes aux Anglois, la présence d'Asaph-Kan, dont ils craignoient les artifices, leur fit remettre leurs explications à d'autres tems; d'autant plus que l'Empereur étant tombé sur les différends de Religion, se mit à parler de celles des Juifs, des Chrétiens & des Mahométans. Le vin l'avoit rendu de si bonne humeur, que se tournant vers Rhoe, il lui dit: „ Je suis le Maître; vous „ ferez tous heureux dans mes Etats, Mores, Juifs & Chrétiens. Je ne „ me mêle point de vos Controverses. Vivez tous en paix dans mon Em- „ pire. Vous y ferez à couvert de toutes sortes d'injures, vous y vivrez „ en sûreté, & j'empêcherai que personne ne vous opprime”. Il répéta plusieurs fois le même discours. Enfin, paroissant tout-à-fait ivre, il se mit à pleurer; & pendant cette scène, qui dura jusqu'à minuit, il fut successivement le jouet de diverses passions (1).

DEUX jours après, Sultan Coronne arriva de Brampour. Rhoe étoit désespéré qu'on ne parût point penser à lui rendre justice, & l'arrivée du Prince ne sembloit propre qu'à reculer ses espérances. Comme il croyoit l'avoir aigri par ses plaintes, & que les ménagemens n'étoient plus de saison, il résolut de faire un dernier effort auprès de l'Empereur. Mais, tandis qu'il en cherchoit l'occasion, quel fut son étonnement d'apprendre que l'Empereur s'étoit fait apporter secrètement les caisses, & les avoit fait ouvrir! C'est dans ses propres termes qu'il faut rapporter la singulière conclusion de ce démêlé (m).

Comment Rhoe est trompé par le Grand Mogol.

„ Ja formai, dit-il, le dessein de m'en vanger; & dans une audience „ que mes sollicitations me firent obtenir, je lui en fis ouvertement mes „ plaintes. Il les reçut avec des flatteries basses, & plus indignes encore „ de son rang que l'action même. Il me dit que je ne devois pas m'alar- „ mer pour la sûreté de tout ce qui étoit à moi; qu'il avoit trouvé dans „ les caisses diverses choses qui lui plaisoient extrêmement, sur-tout un „ verre travaillé à jour, & deux couffins en broderie; qu'il avoit retenu „ aussi les dogues: mais que s'il y avoit quelque rareté que je ne voulusse „ pas lui vendre ou lui donner, il me la rendroit, & qu'il souhaitoit que je „ fusse content de lui. Je lui répondis qu'il y en avoit peu qui ne lui sus- „ sent destinées, mais que c'étoit un procédé fort incivil à l'égard du Roi „ mon Maître, & que je ne sçavois comment lui faire entendre que les „ présens qu'il envoyoit avoient été saisis, au-lieu d'être offerts par mes „ mains à ceux entre qui j'avois ordre de les distribuer: que plusieurs „ de ces présens étoient pour le Prince Coronne & pour la Princesse Noer- „ Mahal; que d'autres devoient me demeurer entre les mains, pour les fai- „ re servir, dans l'occasion, à me procurer la faveur de Sa Majesté contre „ les injures que ma Nation recevoit tous les jours; qu'il y en avoit „ pour mes Amis, & pour mon usage particulier; que le reste apparte- „ noit aux Marchands, & que je n'avois pas le droit de disposer du bien „ d'autrui.

„ Il me pria de ne pas trouver mauvais qu'il se les eût fait apporter. „ Toutes les pièces, me dit-il, lui avoient paru si belles, qu'il n'avoit pas „ cu

(1) Pag. 46.

(m) Pag. 46 & suiv.

„ eu la patience d'attendre qu'elles lui fussent présentées de ma main. Son
 „ empressément ne m'avoit fait aucun tort, puisqu'il étoit persuadé que
 „ dans ma distribution il auroit été servi le premier. A l'égard du Roi
 „ d'Angleterre, il se proposoit de lui faire des excuses. Je devois être
 „ sans embarras du côté du Prince & de Noer-Mahal, qui n'étoient qu'une
 „ même chose avec lui. Enfin, quant aux présens que je destinois pour les
 „ occasions où je croirois avoir besoin de sa faveur, c'étoit une cérémonie
 „ tout-à-fait inutile, parcequ'il me donneroit audience lorsqu'il me plairoit
 „ de la demander, & que n'ignorant pas qu'il ne me restoit rien à lui of-
 „ frir, il ne me recevrait pas plus mal lorsque je me présenterois les mains
 „ vuides. Ensuite, prenant les intérêts de son Fils, il m'assura que ce
 „ Prince me restitueroit ce qu'il m'avoit pris, & qu'il fatisferoit les Fac-
 „ teurs pour les marchandises qu'il leur avoit enlevées. Comme je demeu-
 „ rois en silence, il me pressa de lui déclarer ce que je pensois de son dis-
 „ cours. Je lui répondis que j'étois charmé de voir Sa Majesté si conten-
 „ te. Il tourna les yeux sur un Ministre Anglois, nommé *Terry*, dont je
 „ m'étois fait accompagner. *Padre*, lui dit-il, cette Maison est à vous;
 „ vous devez vous fier à moi. L'entrée vous sera libre, lorsque vous au-
 „ rez quelque demande à me faire; & je vous accorderai toutes les grâces
 „ que vous pouvez désirer.

„ APRÈS ces flatteuses promesses, il reprit avec moi, du ton le plus fa-
 „ milier, mais avec une adresse que je n'ai connu qu'en Asie. Il se mit à
 „ faire le dénombrement de tout ce qu'il m'avoit fait enlever, en com-
 „ mençant par les dogues, les coussins, le verre à jour, & par un bel étui
 „ de chirurgie. Ces trois choses, me dit-il, vous ne voulez pas que je
 „ vous les rende, car je suis bien-aïse de les garder. Il faut obéir à Vôte
 „ Majesté, lui répondis-je. Pour les verres de ces deux caisses, reprit-il,
 „ ils sont fort communs: à qui les destiniez-vous? Je lui dis que l'une des
 „ deux caisses étoit pour Sa Majesté, & l'autre pour la Princesse Noer-
 „ Mahal. Hé bien, me dit-il, je n'en retiendrai qu'une; & ces chapeaux,
 „ ajouta-t-il, pour qui sont-ils? Ils plaisent fort à mes femmes. Je ré-
 „ pondis qu'il y en avoit trois pour Sa Majesté, & que le quatrième étoit
 „ pour mon usage. Vous ne m'ôtez pas, continua-t-il, ceux qui étoient
 „ pour moi; car je les trouve fort beaux. Pour le vôtre, je vous le ren-
 „ drai si vous en avez besoin; mais vous m'obligeriez beaucoup de me le
 „ donner aussi. Il en fallut demeurer d'accord. Et les peintures, reprit-
 „ il encore, à qui sont-elles? Elles m'ont été envoyées, lui dis-je, pour
 „ en disposer suivant l'occasion. Il donna ordre qu'elles lui fussent appor-
 „ tées; & faisant ouvrir la caisse, il me fit diverses questions sur les fem-
 „ mes dont elles représentoient la figure. Ensuite s'étant tourné vers les
 „ Seigneurs de sa Cour, il les pressa de lui donner l'explication d'un ta-
 „ bleau qui contenoit une Venus & un Satyre: mais il défendit en même-
 „ tems, à mon Interprète, de m'expliquer ce qu'il leur disoit. Ses obser-
 „ vations regardoient particulièrement les cornes du Satyre, sa peau, qui
 „ étoit noire, & quelques autres propriétés des deux figures. Chacun s'ex-
 „ pliqua suivant ses idées. Mais l'Empereur, sans déclarer les siennes,
 „ leur dit qu'ils se trompoient, & qu'ils en jugeoient mal. Là-dessus,
 „ re-

R H O R.
1617.

„ recommandant encore à l'Interprète de ne me pas informer de ce qu'il
„ avoit dit, il lui donna ordre de me demander mon sentiment sur le sujet
„ de cette peinture. Je répondis de bonne-foi que je la prenois pour une
„ simple invention du Peintre, & que l'usage de cet Art étoit de chercher
„ ses sujets dans les fictions des Poètes. J'ajoutai d'ailleurs que voyant ce
„ tableau pour la première fois, il m'étoit impossible d'expliquer mieux le
„ dessein de l'Artiste. Il fit faire la même demande à Terry, qui reconnut
„ aussi son ignorance. Pourquoi donc, reprit-il, m'apporter une chose
„ dont vous ignorez l'explication ?

„ JE m'arrête à cet incident, pour l'instruction des Directeurs de la
„ Compagnie, & de tous ceux qui succéderont à mon office. C'est un avis
„ qui doit leur faire apporter plus de choix à leurs présens, & leur faire
„ supprimer tout ce qui est sujet à de mauvaises interprétations, parcequ'il
„ n'y a point de Cour plus maligne & plus défiante que celle du Mogol.
„ Quoique l'Empereur n'eut pas expliqué ses sentimens, je crus reconnoî-
„ tre, aux discours qu'il avoit tenus, que ce tableau passoit dans son esprit
„ pour une raillerie injurieuse des Peuples de l'Asie; c'est-à-dire, qu'il les.
„ y croyoit représentés par le Satyre, avec lequel on leur supposoit une
„ ressemblance de complexion, tandis que la Venus, qui menoit le Satyre
„ par le nez, exprimoit l'empire que les femmes du Pays ont sur les hom-
„ mes. Il ne me pressa pas davantage d'en porter mon jugement, parce-
„ qu'étant persuadé avec raison que je n'avois jamais vu ce tableau, il ne
„ le fut pas moins de l'ignorance dont je me faisois une excuse, étoit sans
„ artifice. Cependant il y a beaucoup d'apparence qu'il conserva le soup-
„ çon que je lui attribuois; car il me dit d'un air froid, qu'il recevoit cet-
„ te peinture comme un présent (*).

„ POUR les autres bagatelles, ajouta-t'il, je veux qu'elles soyent envo-
„ yées à mon Fils. Elles lui seront agréables. D'ailleurs je lui écrirai
„ avec des ordres si formels, que vous n'aurez plus besoin de solliciteur au-
„ près de lui. Il accompagna cette promesse, de complimens, d'excuses
„ & de protestations, qui ne pouvoient venir que d'une ame fort généreu-
„ se ou fort basse.

„ IL y avoit, dans une grande caisse, diverses figures de bêtes, qui n'é-
„ toient au fond que des masses de bois. On m'avoit averti qu'elles étoient
„ fort mal faites, & que la peinture même dont elles étoient revêtues s'é-
„ toit écaillée en divers endroits. Je n'aurois jamais pensé à les mettre au
„ nombre des présens, si j'avois eu la liberté du choix. Aussi l'Empereur
„ me demanda-t'il ce qu'elles signifioient, & si elles étoient envoyées pour
„ lui. Je me hâtai de répondre qu'on n'avoit pas eu l'intention de lui faire
„ un présent si peu digne de lui; mais que ces figures étoient envoyées pour
„ faire voir la forme des animaux les plus communs de l'Europe. Hé quoi ?
„ répliqua-t'il aussi-tôt, pense-t-on, en Angleterre, que je n'aie jamais vu
„ de taureau ni de cheval? Cependant je veux les garder. Mais ce que je
„ vous demande, c'est de me procurer un grand cheval de votre Pays,
„ avec deux de vos levriers d'Irlande, un mâle & une femelle, & d'autres
„ ef-

„ espèces de chiens dont vous vous servez pour la chasse. Si vous m'ac-
 „ cordez cette satisfaction, je vous donne ma parole de Prince que vous en
 „ ferez récompensé, & que vous obtiendrez de moi plus de privilèges que
 „ vous ne m'en demanderez. Ma réponse fut que je ne manquerois pas
 „ d'en faire mettre sur les Vaisseaux de la première Flotte; que je n'oisois
 „ répondre qu'ils pussent résister aux fatigues d'un long Voyage; mais que
 „ s'ils venoient à mourir, je promettois, pour témoignage de mon obéis-
 „ sance, de lui en faire voir les os & la peau. Ce discours parut lui plai-
 „ re. Il s'inclina plusieurs fois, il porta la main sur sa poitrine, avec tant
 „ d'autres marques d'affection & de faveur, que les Seigneurs mêmes, qui
 „ se trouvoient présens, m'assurèrent qu'il n'avoit jamais traité personne
 „ avec cette distinction. Aussi ces caresses firent-elles ma récompense. Il
 „ ajouta qu'il vouloit réparer toutes les injustices que j'avois essuyées, &
 „ me renvoyer dans ma Patrie comblé d'honneurs & de graces. Il donna
 „ même, sur le champ, quelques ordres qui devoient faire cesser mes
 „ plaintes. J'enverrai, me dit-il ensuite, un magnifique présent au Roi
 „ d'Angleterre, & je l'accompagnerai d'une lettre, où je lui rendrai té-
 „ moignage de vos bons services; mais je souhaiterois de sçavoir quel pré-
 „ sent lui fera le plus agréable. Je répondis qu'il me conviendrait mal de
 „ lui demander un présent; que ce n'étoit pas l'usage de mon Pays, & que
 „ l'honneur du Roi mon Maître en seroit blessé; mais que de quelque pré-
 „ sent qu'il me fit l'honneur de me charger, je l'assurois que de la part d'un
 „ Monarque qui étoit également aimé & respecté en Angleterre, il y se-
 „ roit reçu avec beaucoup de joye. Ces excuses ne purent le persuader.
 „ Il s'imagina que je prenois sa demande pour une raillerie; & jurant, par
 „ sa tête, qu'il me chargeroit d'un présent, il me pressa de lui nommer
 „ quelque chose qui méritât d'être envoyé si loin. Je me vis forcé de ré-
 „ pondre, qu'autant que j'étois capable d'en juger, les grands tapis de Per-
 „ se seroient un présent convenable, parceque le Roi mon Maître n'en at-
 „ tendoit pas d'une grande valeur. Il me dit qu'il en feroit préparer de
 „ diverses fabriques & de toutes sortes de grandeurs, & qu'il y joindroit
 „ ce qu'il jugeroit de plus propre à prouver son estime pour le Roi d'An-
 „ gleterre. On avoit apporté, devant lui, plusieurs pièces de venaison: il
 „ me donna la moitié d'un daim, en me disant qu'il l'avoit tué de sa pro-
 „ pre main, & qu'il destinoit l'autre moitié pour ses femmes. En effet
 „ cette autre moitié fut coupée sur le champ en plusieurs pièces, de qua-
 „ tre livres chacune. Au même instant, son troisième fils (o) & deux femmes
 „ vinrent du Serrail, & prenant ces morceaux de viande entre leurs mains,
 „ les emportèrent eux-mêmes, comme des Mendians auxquels on en au-
 „ roit fait une aumône (p).

„ Si des affronts pouvoient être réparés par des paroles, je devois être
 „ satisfait de cette audience. Mais je crus devoir continuer de me plain-
 „ dre, dans la crainte qu'il n'eût fait toutes ces avances que pour mettre
 „ mon caractère à l'épreuve. Il parut surpris de me voir revenir au sujet
 „ de mes peines. Il me demanda si je n'étois pas content de lui; & lorf-

(o) Ce devoit être le quatrième. R. d. E.

(p) Pag. 50 & précédentes.

RHOE.
1617.

„ que j'eus répondu que sa faveur pouvoit aisément remédier aux injustices
 „ qu'on m'avoit faites dans ses Etats, il me promit encore que j'aurois à
 „ me louer de l'avenir. Cependant, ce qu'il ajouta me fit juger que ma
 „ fermeté lui déplaisoit. Je n'ai qu'une question à vous faire, me dit-il.
 „ Quand je songe aux présens que vous m'avez apportés depuis deux ans,
 „ je me suis étonné plusieurs fois que le Roi votre Maître vous ayant re-
 „ vêtu de la qualité d'Ambassadeur, ils aient été fort inférieurs, en quali-
 „ té comme en nombre, à ceux d'un simple Marchand, qui étoit ici avant
 „ vous, & qui s'est heureusement servi des siens pour gagner l'affection de
 „ tout le monde. Je vous reconnois pour Ambassadeur. Votre procédé
 „ sent l'homme de condition. Cependant je ne puis comprendre qu'on
 „ vous entretienne à ma Cour avec si peu d'éclat. Je voulois répondre
 „ à ce reproche. Il m'interrompit. Je fais, reprit-il, que ce n'est pas
 „ votre faute ni celle de votre Prince, & je veux vous faire voir que je
 „ fais plus de cas de vous que ceux qui vous ont envoyé. Lorsque vous
 „ retournerez en Angleterre, je vous accorderai des honneurs & des ré-
 „ compenses; & sans égard pour les présens que vous m'avez apportés, je
 „ vous en donnerai un pour votre Maître. Mais je vous charge d'une com-
 „ mission, dont je ne veux pas me fier aux Marchands. C'est de me faire
 „ faire dans votre Pays un carquois pour des flèches, un étui pour mon
 „ arc, dont je vous ferai donner le modèle, un couffin à ma manière pour
 „ dormir dessus, une paire de brodequins, de la plus riche broderie d'An-
 „ gleterre, & une cotte de maille pour mon usage. Je fais qu'on travail-
 „ le mieux chez vous qu'en aucun lieu du Monde. Si vous me faites ce
 „ présent, vous savez que je suis un puissant Prince, & vous ne perdrez
 „ rien à vous être chargé de cette commission. Je l'assurai que j'exécute-
 „ rois fidèlement ses ordres. Il chargea aussi-tôt Asaph-Kan de m'envoyer
 „ les modèles. Ensuite il me demanda s'il me restoit du vin de grappe. Je
 „ lui répondis que j'en avois encore une petite provision. Hé bien, me
 „ dit-il, envoyez-le moi ce soir. J'en goûterai; & si je le trouve bon,
 „ j'en boirai beaucoup (1).”

Remarque
sur cette au-
dience.

AINSI, dans cette audience, qui passa pour une faveur extraordinaire, Rhoe se vit dépouillé de ses caisses & de son vin, sans emporter d'autre fruit de ses libéralités, que des promesses. Il a cru ce détail si important pour l'instruction de ses successeurs, que la même raison n'a pas permis de le supprimer dans cet extrait. Mais il laisse à juger quel est le chagrin & l'embarras d'un Ministre, qui se voit continuellement la dupe d'une Cour étrangère, & qui est forcé néanmoins par l'intérêt de ceux qui emploient ses services, à se payer de fausses apparences, dans l'espoir incertain de trouver un moment favorable pour obtenir des grâces qui ne puissent être retracées.

Observations
sur la Reli-
gion du Mo-
gol régnant.

A l'occasion de l'entretien du Mogol sur les différends de Religion, il fait les observations suivantes. Ces Peuples jusqu'au tems d'Eckbar, Père du Mogol régnant, n'avoient point entendu parler du Christianisme. Eckbar étoit un bon Prince, doux, équitable, amateur & curieux de toutes sortes

fortes de nouveautés. Il fit appeler à sa Cour trois Jésuites de Goa, dont le principal étoit le Père Jerome *Xavier*, du Royaume de Navarre. Après avoir pris plaisir à l'entendre, il l'obligea de composer un Livre pour la défense de sa Religion contre les Mores & les Gentils (r). Il le lisoit souvent pendant la nuit. Enfin, l'ayant fait examiner, il accorda par Lettres Patentes, au Père *Xavier*, la permission de bâtir des Eglises, de prêcher, d'enseigner, de convertir, & d'exercer toutes les cérémonies de la Religion aussi librement qu'il l'eut fait à Rome. Il lui donna même de l'argent pour bâtir; de sorte que dans quelques Villes, on vit des Eglises plutôt que des Chrétiens. Par le même Firman, il permit à tous ses Sujets d'embrasser le Christianisme, sans en excepter les Princes du sang Royal. „ Heureux „ commencement, dit Rhoe; Printems bien avancé, pour une récolte „ aussi maigre que celle qui s'est faite depuis”. Eckbar n'avoit jamais été fort attaché à la Religion Mahométane. Il ne confideroit dans l'Auteur de cette Secte, qu'un Homme & un Roi, que la crédulité populaire avoit fait respecter; & cette raison lui faisoit croire qu'il pouvoit aspirer lui-même à devenir aussi grand Prophète que Mahomet. Cette entreprise néanmoins n'éclata point pendant son règne. „ Une certaine bienfaisance, si l'on en „ croit Rhoe, le fit mourir dans la profession de sa foi. Mais son Fils mit „ en exécution un plan que son Père n'avoit fait qu'imaginer”. Il ne fut pas circoncis. Il fut élevé sans aucun principe de Religion; & jusqu'à l'arrivée de Rhoe, il s'étoit soutenu dans l'indifférence du plus parfait Athéisme. Quelquefois il assistoit au culte des Mores; mais il observoit en même-tems les fetes des Gentils. Toutes les Religions trouvoient auprès de lui la même faveur; & son aversion n'étoit que pour ceux qui abandonnoient les opinions dans lesquelles ils étoient nés. Enfin, prenant le parti de s'attacher ouvertement aux idées de son Père, il se déclara Chef de sa propre Religion; & pour devenir aussi grand Prophète que Mahomet, il fit une nouvelle loi, mêlée de toutes les autres. Quantité de ses Sujets la reçurent avec tant de superstition, qu'ils ne vouloient prendre aucune sorte de nourriture avant que d'avoir salué le matin leur nouveau Législateur. C'étoit pour entrer dans cette vûe, qu'il se présentoit dès la pointe du jour à une fenêtre qui donnoit sur une grande place, devant son Palais. Il maltraitoit ceux qui louoient Mahomet. Il écoutoit avec joye ceux qui l'accusoient d'imposture. Mais on ne l'entendoit jamais parler qu'avec respect de Jesus-Christ & de sa Religion; ce que Rhoe nomme un effet admirable de la force des vérités divines. Il confirmoit, il augmentoit de jour en jour les

R H O E.
1617.

Faveurs accordées à la Religion par Eckbar.

Ses motifs & son plan.

Le plan d'Eckbar est suivi par Jehan-guir.

(r) Ce Livre avoit pour titre *Miroir qui représente la vérité*. *Abbedin*, Persan, y fit une réponse, où tout ce que les Mahométans objectent au Christianisme se trouve rassemblée. Le Père *Guadagnoli* répondit au Persan, & sa réponse fut imprimée en Arabe à Rome, par ordre de la Congrégation de *Propaganda fide*. Son Livre commençoit par quantité d'imprécations contre Mahomet. Quelques personnes, informées des manières du Levant, lui dirent que c'étoit rendre son

Livre inutile aux Orientaux, puisque les imprécations empêcheroient qu'il ne fût lu de ceux pour lesquels il étoit composé. Il en fit une seconde Edition, dans laquelle au contraire il parla si bien de Mahomet, que les Supérieurs y trouvèrent à redire, & lui en firent même une sévère correction, dont il se plaignoit à ceux qui lui parloient de son Ouvrage. Cette Note est tirée du Recueil de Thevenot, Tom. I.

R H O Z.
1617.

Princes &
Jeunes Mo-
gols élevés
dans le Chris-
tianisme.

Ils deman-
dent des
femmes Por-
tugaïses qu'ils
n'obtiennent
pas.

L'Empereur
en prend oc-
casion, de
leur faire a-
bandonner la
foi.

Etat du
Christianisme
dans le Pays.

les privilèges des Eglises Chrétiennes. Depuis deux ans, il employoit ordinairement deux heures de la nuit à se faire entretenir du Christianisme ; & souvent, il donnoit de fortes espérances de sa conversion.

Il mit quantité de jeunes gens entre les mains du Père François Corfi Jésuite, qui étoit alors à sa Cour avec la qualité de Résident du Roi de Portugal, pour leur enseigner à lire & à écrire la langue Portugaise, & pour les instruire dans les Lettres humaines. Ce Père tint, pendant quelques années, une école ouverte, où l'Empereur envoya deux Princes ses neveux, qui furent instruits dans la Religion Chrétienne, & baptisés avec beaucoup de pompe dans la nouvelle Eglise d'Agra. Plusieurs Mogols suivirent leur exemple, avec d'autant plus de confiance, qu'ils croyoient l'Empereur peu éloigné des mêmes principes. D'autres, qui le connoissoient mieux, s'imaginèrent qu'il n'avoit consulté que sa politique, pour attirer sur ces Princes la haine des Mahométans, qui font la principale force de l'Empire. Mais les uns & les autres se virent également trompés. Aussi-tôt que les Princes & d'autres enfans eurent appris les principes de la foi Chrétienne, entre lesquels on n'avoit point oublié celui de n'avoir qu'une femme, & de la même Religion, l'Empereur fit demander aux Jésuites, par ces Princes, des Portugaïses pour femmes. Les Missionnaires, qui croyoient cette demande venue d'eux-mêmes, leur firent quelques réprimandes, & ne portèrent pas plus loin leurs soupçons. Mais comme l'Empereur n'avoit pas eu d'autre vûe, en favorisant le Christianisme, que de se procurer des femmes Portugaïses, qu'il souhaitoit ardemment, les deux Princes, qui connoissoient ses intentions, rendirent aux Jésuites toutes les marques de leur profession de foi, sous prétexte qu'on leur refusoit des femmes Chrétiennes, après leur en avoir fait espérer du Portugal. L'air de confiance, qui accompagnoit cette déclaration, ouvrit les yeux aux Missionnaires. Ils firent quelques recherches, qui ne leur laissèrent aucun doute des intentions de l'Empereur. Cependant ils refusèrent de recevoir les croix des Princes ; & leur répondant qu'elles avoient été données par l'ordre de l'Empereur, ils les prièrent de s'adresser à Sa Majesté, afin qu'elle leur fit déclarer ses volontés par la bouche de ceux qu'elle employoit ordinairement à les expliquer. Ils connoissoient assez le caractère de ce Prince, pour se persuader qu'il ne voudroit pas être soupçonné d'un dessein si bas. En effet, quoique vivement piqué du récit des Princes, il dissimula son ressentiment pendant quelques jours ; mais ayant pris la résolution de ruiner l'école, il envoya ordre aux Jésuites de venir à la porte du Serrail, où il leur fit dire, par une de ses femmes, que c'étoit par sa volonté que les Princes avoient changé de Religion. Ils redevinrent Mahométans ; & toutes les espérances des Missionnaires s'évanouirent avec le fruit de leurs travaux (1).

R H O Z assure qu'avec beaucoup de recherches, il ne trouva point, dans le Pays, un seul Profelitte qui méritât le nom de Chrétien, & qu'à la réserve d'un petit nombre de misérables, qui étoient entretenus par la charité des Jésuites, il y en avoit même très-peu qui fissent profession du Christianisme. Il ajoute que les Jésuites, connoissant la mauvaise foi de cette Nation, se laissoient d'une dépense inutile. Tel étoit suivant son témoignage,

ge, le véritable état du Christianisme dans l'Indoustan. Un événement bizarre, dont il fut témoin, le persuadoit encore plus, qu'on devoit peu se promettre la conversion de l'Empereur.

Р. Н. О. К.
1617.

„ Il n'y avoit pas long-tems, dit-il, que l'Eglise & la Maison des Jésuites avoient été brûlées. Le Crucifix étoit échappé aux flâmes, & sa conservation fut publiée comme un miracle. Pour moi, qui aurois bû tout accident dont on auroit tiré quelque avantage pour la propagation de l'Evangile, je gardai le silence. Le Père Corfi me dit de bonne-foi qu'il croyoit cet événement fort naturel, mais que les Mahométans memes l'ayant fait passer, sans sa participation, pour un miracle, il n'étoit pas fâché qu'ils en eussent conçu cette opinion.

„ L'EMPEREUR, fort ardent pour toutes les nouveautés, appella le Missionnaire, & lui fit diverses questions. Enfin, venant au sujet de sa curiosité, vous ne me parlez pas, lui dit-il, des grands miracles que vous avez faits au nom de votre Prophète. Si vous voulez jeter son image dans le feu en ma présence, & qu'elle ne brûle point, je me ferai Chrétien. Le Père Corfi répondit que cette expérience bleffoit la raison, & que le Ciel n'étoit pas obligé de faire des miracles, chaque fois que les hommes en demandoient; que c'étoit le tenter, & que le choix des occasions n'appartenoit qu'à lui: mais qu'il offroit d'entrer lui-même dans le feu, pour preuve de la vérité de sa foi. L'Empereur n'accepta point cette offre (r). Cependant tous les Courtisans firent beaucoup de bruit; & demandant que la vérité de notre Religion fut éprouvée par cette voye, ils ajoutèrent que si le Crucifix brûloit, le Père Corfi seroit obligé d'embrasser le Mahométisme. Sultan Coronne apporta l'exemple de plusieurs miracles, qui s'étoient faits dans des occasions moins importantes que celle de la conversion d'un si grand Monarque, & conclut que si les Chrétiens refusoient cette expérience, il ne se croyoit pas obligé de s'en rapporter à leurs discours. L'Empereur entra dans la dispute. Il dit en faveur du Christianisme, que J. C. étoit un Prophète plus grand sans comparaison que Mahomet, si l'on en jugeoit par ses miracles; & s'étendant sur sa résurrection, il demanda si les autres avoient été capables d'une opération si divine. Le Prince repliqua pour Mahomet, que d'avoir donné la vue à un Aveugle, étoit un aussi grand miracle que celui de la résurrection. Cette question étant vivement agitée, un Seigneur prétendit que l'Empereur & le Prince avoient également raison; que ressusciter soi-même, ou rendre la vie aux Morts, étoit sans contredit le plus grand des miracles; mais que donner la vue à un Aveugle né, c'étoit la même chose, & une espèce de résurrection.

L'Empereur
demande un
miracle aux
Jésuites.

Généreuse
réponse du
Père Corfi.

Dispute des
Seigneurs
Mogols sur
les miracles.

„ Ces grands mouvemens n'eurent pas d'autre suite. Mais ils se renouvelèrent bien-tôt, à l'occasion d'un singe merveilleux, dont on ne peut se dispenser de rapporter l'histoire, sur l'autorité d'un témoin tel que Rhoe. Un Charlatan de Bengale offrit à l'Empereur un grand singe, qu'il donnoit pour un animal divin. On a fait remarquer effectivement, dans d'autres Relations, que plusieurs Sectes des Indes attribuent quelque divinité à ces ani-

Histoire
d'un singe.

(r) Pag. 79. Bernier rapporte à-peu-près le même fait.

RHOE.
1617.

animaux. Comme il étoit question de vérifier cette qualité par des preuves, l'Empereur tira de son doigt un anneau, & le fit cacher dans les vêtements d'un de ses Pages. Le singe, qui ne l'avoit pas vu cacher, l'alla prendre dans le lieu où il étoit. L'Empereur, ne s'en rapportant point à cette expérience, fit écrire, sur douze billets différens, les noms de douze Législateurs, tels que ceux de Moïse, de Jesus-Christ, de Mahomet, d'Aly, &c.; & les ayant mêlés dans un vase, il demanda au singe quel étoit celui qui avoit publié la véritable loi. Le singe mit sa main dans le vase, & tira le nom du Législateur des Chrétiens. L'Empereur, fort étonné, soupçonna le Maître du singe de sçavoir lire les caractères Persans, & d'avoir dressé l'animal à faire cette distinction. Il prit la peine d'écrire les mêmes noms de sa propre main, avec les chiffres qu'il employoit pour donner des ordres secrets à ses Ministres. Le singe ne s'y trompa point. Il prit une seconde fois le nom de Jesus-Christ, & le baïsa. Un des principaux Officiers de la Cour dit à l'Empereur, qu'il y avoit nécessairement quelque supercherie, & lui demanda la permission de mêler les billets, avec offre de se livrer à toutes sortes de supplices si le singe ne manquoit pas son rôle. Il écrivit encore une fois les douze noms; mais il n'en mit qu'onze dans le vase, & retint l'autre dans sa main. Le singe les toucha tous l'un après l'autre, sans en vouloir prendre aucun. L'Empereur, véritablement surpris, s'efforça de lui en faire prendre un. Mais l'animal se mit en furie, & fit entendre, par divers signes, que le nom du vrai Législateur n'étoit pas dans le vase. L'Empereur lui demanda où il étoit donc? Il courut vers l'Officier, & lui prit la main dans laquelle étoit le nom qu'on lui demandoit. Rhoe ajoute: „quelque interprétation qu'on veuille donner à cette fingerie, le fait est certain (v)“.

Rhoe suit
l'Empereur
à Mandoa.

ON regrette ici qu'après avoir représenté l'Empereur dans une partie de sa marche, il n'explique point les raisons qui lui firent abandonner le dessein de la guerre, pour se retirer au Château de Mandoa. Il ne nous apprend pas même ce qui l'obligea tout d'un coup d'interrompre sa narration (x). „Le 3 de Mars, dit-il, j'arrivai à Mandoa. L'Empereur y devoit faire son entrée; mais on ignoroit encore le jour, parce qu'on attendoit que les Astrologues l'eussent marqué; & nous demeurâmes dehors, pour attendre ce bienheureux moment. Mes gens, qui étoient chargés de me chercher un logement, avoient pris possession d'une grande enceinte, fermée de bonnes murailles, qui contenoit un Temple & un Monument“. Quelques Seigneurs de la Cour s'y étoient aussi logés; mais Rhoe ne s'y établit pas moins, comme dans un lieu tranquille, qu'avec un peu de dépense on auroit pu rendre agréable. L'air y étoit bon, & la vue charmante; mais

(v) On a vu, dans d'autres Relations, qu'un singe bien instruit consulte l'œil de son Maître. D'ailleurs étoit-il bien certain que ce ne fut pas une créature humaine, qui avoit beaucoup de ressemblance avec un singe; ce qui n'est pas sans exemple en Europe même? (r).

(x) Le Camp étoit situé dans les environs de Mandoa, où l'Empereur devoit faire une

(r) Si la supposition peut être reçue, elle ne livre l'esprit, dans toutes les circonstances. R. d. E.

simple entrée de cérémonie. Rhoe s'arrêta en ce lieu jusqu'au 31 d'Octobre, qu'il se rendit aux tentes du Prince pour tâcher d'espérer ses affaires. Terry, qui l'accompagnait, dit qu'ils marchèrent, avec l'Armée, de Mandoa à Anadabath, après avoir été deux ans à la suite du Grand Mogol, qui tenoit toujours la campagne, sans faire autrement la guerre. R. d. E.

point la difficulté que ce fait merveilleux présente à

on y avoit l'incommodité d'être éloigné de deux lieues du Palais de l'Empereur. Quelques jours après, les Anglois en ressentirent une autre, qu'ils n'avoient pas prévue, & qu'ils partagèrent avec tous ceux qui suivoient la Cour. Mandoa étant situé sur une hauteur, il ne s'y trouvoit pas de puits, ni même aucun réservoir d'eau. Les principaux Seigneurs avoient pris possession des puits qui étoient dispersés dans la campagne. Bien-tôt une multitude infinie d'hommes & d'animaux se virent en danger de périr de soif. On publia un ordre à tous les Habitans du Pays de quitter leurs habitations, avec leur bétail & leurs chameaux. Ceux qui se trouvèrent sans faveur furent obligés de chercher des retraites à quatre ou cinq lieues de distance, ce qui rendit les vivres fort chers à la Cour. Rhoe fut d'autant plus embarrassé, qu'il craignoit de se voir dans la nécessité de quitter sa maison, qui étoit fort bonne, quoiqu'éloignée des marchés & de l'eau. Il résolut d'y demeurer à toutes sortes de risques, parceque dans les plus fâcheuses suppositions, il espéroit d'y être toujours mieux qu'à la campagne, où il auroit fallu camper; & montant à cheval, il entreprit lui-même de chercher de l'eau. Le hazard lui fit rencontrer un puits, qu'on gardoit pour l'usage d'un Seigneur. Il ne fit pas difficulté de s'adresser au Maître, & de lui déclarer le besoin qu'il avoit de son secours. Il en obtint quatre charges d'eau, par jour. C'étoit une faveur importante, qui le fit retourner chez lui fort satisfait, & qui le sauva de la misère publique (y).

Le reste du Journal n'offre plus que des événemens & des observations de Commerce, entre lesquels on trouve seulement quelques mélanges historiques, qui méritent d'en être détachés, quoiqu'ils n'aient point assez de rapport entr'eux pour composer une narration suivie. Rhoe, par exemple, s'étant rendu à la Cour le 12 de Mars, y offrit à l'Empereur, pour étrennes, deux couteaux & six verres. Il craignoit qu'un si léger présent ne fut reçu avec dédain; mais on lui en témoigna au contraire beaucoup de reconnaissance; & l'Empereur l'assura que n'y considérant que son affection, il ne pouvoit lui en faire de si petit, qu'il ne lui fut très-agréable. C'est maintenant à moi, lui dit ce Monarque, de vous donner quelque chose à mon tour; & sur le champ il expédia des ordres, pour faire payer aux Marchands Anglois tout ce qui leur étoit dû. Ensuite, il dit à Rhoe de monter sur les degrés de son Trône, & de s'approcher de lui. D'un côté étoit l'Ambassadeur de Perse, & de l'autre le vieux Roi de Candahar. Rhoe prit place auprès du Roi. L'Empereur fit présent, à l'Ambassadeur de Perse, de quelques pierres & d'un éléphant, que ce Ministre reçut à genoux, en frappant de la tête les degrés du Trône. Ce Trône étoit d'or, semé de rubis, d'émeraudes & de turquoises. On voyoit, au sommet, les portraits du Roi d'Angleterre, de la Reine, de Madame Elisabeth, & du Directeur général Thomas Smith, avec quelques autres peintures. Le dessous étoit tendu de deux pièces très-fines de tapisserie de Perse. A côté, sur un petit échafaut, une troupe de Musiciens amusoit l'assemblée par le bruit confus de leurs instrumens (z).

Rhoe découvrit, quelques jours après, qu'on le soupçonnoit de vouloir quitter secrètement la Cour, & n'eut pas peu de peine à faire prendre une

R H O E.
1617.

Extrême
disette d'eau.

Comment
Rhoe s'en
garantit.

Quelques
traits histori-
ques recueillis
de la suite du
Journal de
Rhoe.

Origine des
fortifications
de Surate.

R H O Z.
1617.

une autre idée de ses intentions. Ce soupçon, qui venoit de la malignité de Sultan Coronne, lui donne occasion de rapporter quelle fut l'origine des premières fortifications de Surate. Dès l'année précédente, Coronne avoit fait entendre à l'Empereur que les Anglois avoient des desseins sur cette Ville. „ A la vérité, dit Rhoe, la folie de ma Nation y avoit donné quel-
„ que sujet (a). Dans leurs querelles fréquentes, ils avoient fait descen-
„ dre au rivage deux cens Mousquetaires, qui rencontrant quelques gens
„ du Pays leur avoient dit, en raillant, qu'ils marcheroient pour prendre la
„ Ville. Quoique cette menace fut ridicule, & qu'il n'y eut point d'appa-
„ rence qu'une poignée de gens pût entreprendre de faire douze miles,
„ dans une terre ennemie, pour attaquer une Ville fermée, qui, fans
„ compter ses Habitans, étoit gardée par une garnison de mille chevaux
„ & de mille hommes d'Infanterie; qu'il y eut d'ailleurs une assez grande
„ Rivière à passer, & que peu de gens eussent pû la défendre contre une
„ Armée nombreuse; la Cour n'avoit pas laissé de s'en allarmer, & le dis-
„ cours des Anglois avoit passé du moins pour injurieux à l'Empire. Sul-
„ tan Coronne, faisant revivre ce bruit, qui sembloit donner plus de vrai-
„ semblance au soupçon de la fuite de Rhoe, s'en servit pour faire goûter,
„ à l'Empereur, le dessein qu'il avoit depuis long-tems de fortifier la Vil-
„ le & le Château. Il commença par quelques ouvrages qu'il fit au Port, &
„ qui furent munis d'une bonne artillerie. L'Empereur feignit apparem-
„ ment de ne pas comprendre, que ces fortifications pouvoient servir un
„ jour au Prince, pour s'assurer absolument de la Place, & s'ouvrir une
„ porte de derrière, s'il étoit jamais obligé de fuir la vengeance de son
„ frère (b).

L'Ambassa-
deur de Perse
part fort mal-
traité.

Le 30 d'Avril, on vint faire des excuses à Rhoe, de la part de l'Ambassadeur de Perse, qui étoit parti sans lui faire aucune civilité. Il apprit du Messager, que ce Ministre n'étoit pas malade, comme il avoit pris soin de le publier, mais que ne recevant aucune satisfaction de la Cour, dans ses Négociations, il s'étoit retiré brusquement, après avoir fait néanmoins, à l'Empereur, un dernier présent de trente beaux chevaux. Ce Monarque lui avoit donné, en récompense, une somme de trois mille écus; mais l'Ambassadeur avoit paru peu satisfait de cette libéralité. L'Empereur, pour se justifier, avoit fait faire deux listes, dont l'une contenoit tous les présens de l'Ambassadeur, au-dessous desquels on avoit marqué leur prix, mais beaucoup moindre que leur valeur. Dans l'autre, on avoit marqué jusqu'aux bagatelles qu'il avoit reçues de l'Empereur, telles que du vin, des melons, & d'autres fruits, avec leur prix, qui étoit fort exagéré. En lui présentant ces listes, on lui avoit offert le surplus en argent, pour mettre de l'égalité dans les deux comptes. Des procédés si méprisans lui avoient fait prendre le parti de feindre une maladie considérable, pour se dispenser des visites dont l'usage lui faisoit une loi. Mais, ayant vécu en fort bonne intelligence avec Rhoe, il lui faisoit dire qu'il n'avoit pû traverser la Ville pour lui dire adieu, sans découvrir la fausseté de ses prétextes; qu'il ne vou-

Bassesse du
Grand Mogol.

(a) *Ibidem.*

(b) *Ibidem.* On verra, dans les Relations

suivantes, quels furent les effets de cette haine.

vouloit pas néanmoins que ses mécontentemens fussent ignorés des Anglois; & qu'il leur promettoit de réparer cette incivilité forcée, par les bons traitemens qu'il feroit en Perse à leur Nation. Son Messager ne ménagea point les plaintes, contre l'Empereur & toute la Cour, mais Rhoe affecta prudemment de ne pas les entendre. La nouvelle qu'il reçut bien-tôt, d'une victoire sanglante que les Turcs avoient remportée sur les Armées de Perse, & celle du saccagement de Tauris, servirent à lui faire expliquer la conduite des Mogols, qui régloient leur estime & leurs caresses pour les Puissances voisines, sur la prospérité de leurs affaires, c'est-à-dire, sur les raisons qu'ils avoient de les craindre ou de les mépriser (c).

LE 1 de Septembre, jour de la naissance de l'Empereur, & celui d'une Fête solennelle, où l'usage de ce Prince étoit de se faire peser, on eut l'attention de procurer, à Rhoe, un spectacle dont il n'avoit pas encore été témoin. On le mena dans un fort beau jardin, qui offroit, entre divers ornemens, un grand quarré d'eau, bordé d'arbres, au milieu duquel on voyoit, sous un pavillon, la balance où le Monarque devoit être pesé. Les plats étoient d'or massif, enrichis de petites pierreries, de rubis & de turquoises. Ils étoient soutenus par des chaînes d'or, avec des cordons de soie, pour double sûreté. Le fleau de la balance étoit couvert de plaques d'or. Les principaux Seigneurs, assis autour du Trône, attendoient dans un respectueux silence l'arrivée de leur Souverain. Il parut enfin, chargé de diamans, de rubis & de perles. Il en avoit plusieurs rangs au cou, aux bras, sur son turban, aux poignets, avec deux ou trois anneaux à chaque doigt. Son épée, son bouclier, & son Trône même, n'étoient pas moins couverts de pierreries. Rhoe distingua des rubis aussi gros que des noix, & des perles d'une grosseur prodigieuse (d).

L'EMPEREUR se mit dans un des plats de la balance, assis sur ses talons, comme une femme. On mit de l'autre côté, pour contre-poids, divers balots, qui furent changés jusqu'à six fois. On dit à Rhoe qu'ils étoient remplis d'argent; & que ce jour-là, Sa Majesté pesoit neuf mille roupies, qui font environ quinze mille francs en argent. Ensuite on mit, du même côté de la balance, de l'or, & des pierreries que Rhoe ne put voir, parcequ'elles étoient enveloppées. On y mit successivement des draps d'or, des étoffes de soie, des toiles, des épiceries, & toutes sortes d'autres richesses. Enfin l'Empereur fut pesé contre du miel, du beurre & du bled. Rhoe apprit que tous ces biens devoient être distribués aux Baniens. Cependant, il observa que cette distribution ne se fit point, & que chaque paquet fut remporté, avec beaucoup d'attention. On lui dit aussi que l'argent étoit réservé pour les Pauvres, & que l'Empereur prenoit le tems de la nuit pour le distribuer de sa propre main.

PENDANT que ce Monarque étoit dans sa balance, il tourna les yeux sur Rhoe, avec un sourire. Après avoir été pesé, il monta sur son Trône, où l'on mit devant lui des bassins pleins de noix, d'amandes & de toutes sortes de fruits artificiels, d'or & d'argent. Il en jeta une partie. Les plus

RHOE.
1617.

Sa politique.

Rhoe assiste
à la cérémonie
de peser
l'Empereur.

Poids de
Sa Majesté.

Fruits d'or
& d'argent
distribués aux
Seigneurs.

(c) Pag. 54. Cette réflexion tombe d'elle-même, par la raison que la nouvelle en ques-

XIII. Part.

tion étoit arrivée après le départ de l'Ambassadeur de Perse. R. d. E. (d) Pag. 56.

RHOE.
1617.

grands Seigneurs qui étoient les plus proches de lui, se traînoient par terre pour en prendre. Rhoe ne crut pas que la bienfaisance lui permit de les imiter. L'Empereur qui s'en aperçut, prit un des bassins, qui étoit presque rempli, & le versa dans son manteau. Ses Courtisans eurent l'effronterie d'y porter la main, avec tant d'avidité, que s'il ne les eût prévenus, ils ne lui auroient rien laissé. On lui avoit fait entendre que ces fruits étoient d'or massif; mais l'expérience lui apprit qu'ils n'étoient que d'argent, & si légers, que mille ne pesoient pas la valeur de deux cens francs. Il en sauva pour dix ou douze écus, c'est-à-dire, de quoi remplir un plat de bonne grandeur. Pendant toute la Fête, l'Empereur en jeta la valeur de quatre ou cinq cens écus. Il passa la nuit d'un jour si solennel, à boire avec les principaux Seigneurs de sa Cour. Rhoe y fut invité, mais il s'en excusa, parceque les liqueurs du Pays sont si fortes, qu'elles lui paroissent capables de lui brûler les entrailles (e).

Rhoe, fau-
te de présens,
donne un
Atlas au
Grand Mogol.

LE 9, l'Empereur sortit sur un éléphant, pour aller prendre le divertissement du vol des oiseaux, sur la Rivière de *Darbadat*. Rhoe, devant la maison duquel il devoit passer, se hâta de monter à cheval, & de marcher au-devant de lui. L'usage du Pays oblige ceux, devant la porte desquels sa Majesté doit passer, de lui faire un présent, qui se nomme *Moubarech*, c'est-à-dire, bonne nouvelle ou bon succès; & l'Empereur reçoit ces présens comme un favorable augure, pour la première affaire qu'il doit entreprendre. Rhoe n'avoit rien à lui offrir. Cependant, comme il ne pouvoit paroître avec honneur sans quelque présent, & qu'il y auroit encore eu plus de honte à s'absenter de son logement dans cette occasion, il prit le parti de porter entre ses bras un Atlas bien relié, & de dire à Sa Majesté que n'ayant rien qui lui parût digne d'un si grand Monarque, il lui offroit le Monde entier, dont il commandoit une si grande & si riche partie. Ce présent fut reçu avec beaucoup de civilité. L'Empereur, portant plusieurs fois la main à la poitrine, l'assura que tout ce qui viendrait de sa part, lui seroit toujours fort agréable. Les jours suivans, il lui fit diverses questions sur son Atlas. Mais l'ayant fait voir aux Sçavans du Pays, qui ne purent y rien comprendre, il le regarda comme un meuble inutile, qu'il prit le parti de lui renvoyer (f).

QUELQUES présens plus agréables; qui arrivèrent à Rhoe, par une nouvelle Flotte, disposèrent enfin toute la Cour à prendre ses intérêts. *Asaph-Kan* même devint un de ses plus officieux partisans; jusqu'à résister ouvertement à Sultan *Coronne*, qui se trouvant presque le seul ennemi des Anglois, prit aussi le parti de composer avec eux, lorsqu'il se vit dans l'impuissance de leur nuire. Ainsi la négociation de Rhoe se termina plus heureusement qu'il ne l'avoit espéré.

PURCHAS, qui a publié son Journal, avoue que la prudence lui en a fait supprimer diverses parties, qui contiennent les plus importants mystères du Commerce. Cependant il n'a pas laissé de nous conserver une de ses Lettres, qui paroît capable de réparer cette suppression, par les éclaircissemens qu'on y trouve sur les plus profondes vûes de la Compagnie Angloise dans son Ambassade à *Surate*. Elle paroît mériter d'entrer ici à ce titre; & The-

venot

venot s'être laissé engager, par la même raison, à la traduire dans son Recueil. On passera seulement sur ce qui n'a point de rapport au but qu'on se propose.

R. 102.
1617.

„**M**ES TRÈS-HONORÉS AMIS, Je vous ai marqué mon sentiment sur vos affaires, dans le Journal que je vous ai envoyé. Mais comme, en arrivant à cette Cour, je m'arrêtai à quelques rapports, que j'ai trouvés depuis sans fondement, & que plusieurs points n'ont pas été bien éclaircis dans ma Relation générale, je les parcourerai ici en peu de mots, afin qu'on ne soit pour toutes vous puissiez entendre l'état de votre Commerce, & comment il faut l'établir & le gouverner, dans la crainte que sur d'autres rapports vous ne vous engagiez à des dépenses inutiles, & vous ne tombiez dans de grosses fautes ou dans des pertes considérables.

Lettre importante de Rhoe à sa Compagnie.

„L'OFFRE d'aider le Mogol, ou de convoier ses Sujets jusqu'à la Mer rouge, est une offre inutile. Je ne laisserai pas de la faire, pour marquer votre affection. Quand les Habitans de ce Pays n'ont pas besoin des services qu'on leur présente, ils les regardent avec dédain. Le Mogol a la paix avec les Portugais. Il ne leur fera point la guerre, que nous ne les ayons chassés de leurs Places. Aussi long-tems que ses Etats seront en paix, il se moquera de votre assistance. Mais quand la guerre auroit commencé à le presser, il ne se mettroit point sous une protection étrangère, & rien au monde ne l'engageroit à la payer. Il faut se défabuser de toutes les idées que vous auriez pu concevoir, de faire le moindre trafic autre part que dans le Port de Surate. Il suffira que vous soyez en état de vous y pouvoir défendre. Quelque service que vous puissiez rendre à cette Nation, elle ne vous en fera jamais obligée. Elle vous craindra toujours, & ne vous aimera jamais. Pour ce qui est de l'entretien d'un Résident à la Cour, c'est une dépense qu'il faut continuer, tant que vous serez en guerre avec les Portugais. Les autres dépenses peuvent être retranchées comme inutiles, & peuvent même vous apporter du préjudice.

„A l'égard d'un Fort, j'ai cru, à mon arrivée, que c'étoit une chose fort nécessaire; mais l'expérience m'a fait voir depuis, que c'étoit un grand avantage d'avoir été refusé alors. S'ils me l'offroient à présent, je ne le voudrois pas accepter. Premièrement, aux lieux où l'on a la commodité des Rivières dont on a parlé, le Pays est désert, & l'on n'y peut négocier, ni converfer. Les passages les plus aisés sont tellement remplis de voleurs, que l'autorité même du Souverain ne les en a pu chasser. La force des montagnes, qui leur servent de retraite, les assure contre les desseins qu'on peut former contre eux; & s'il y avoit des lieux propres au Commerce, les gens du Pays en auroient profité. Ces Peuples sentent tous les jours l'incommodité qu'ils reçoivent, d'avoir un Havre qui n'est point habité. Cette raison seule me semble assez forte pour faire voir que le lieu qu'on vous a proposé n'est pas convenable; ils ne s'en servent point. Mais quand même le Havre auquel vous pensez seroit fermé, il n'est pas aisé de divertir le Commerce, en le tirant d'un lieu où les Marchands sont accoutumés, à se rendre, principalement lorsqu'il est question d'un Commerce en détail. L'autre raison, c'est que la dépense seroit plus grande que la qualité de votre

R. H. O. E.
1617.

„ Commerce ne la peut porter ; & le payement d'une garnison absorberoit tout
 „ le profit. Cent hommes ne suffiroient pas, pour défendre ce Fort imagi-
 „ naire. Les Portugais feroient des efforts extremes pour vous en chasser. La
 „ guerre & le trafic sont incompatibles, suivant mes idées ; & si vous m'en
 „ croyez, vous ne vous hazarderez point à la faire autrement que sur Mer,
 „ où l'on peut aussi-tôt gagner que perdre. C'est ce qui cause aujourd'hui la
 „ pauvreté des Portugais. Ils ont, à la vérité, des Colonies dans des Pays
 „ fort riches ; mais les garnisons, qu'ils entretiennent pour les conserver, en
 „ consomment tout le profit, quoiqu'elles soyent foibles. En un mot, remar-
 „ quez, s'il vous plaît, ce que je vous dis ; ils ne profiteront jamais des Indes,
 „ tant qu'ils seront obligés de soutenir cette dépense.

„ Les Hollandois sont aussi tombés dans la même faute, lorsqu'ils ont tâ-
 „ ché de s'y établir par la force. Ils en rapportent une grande quantité de
 „ marchandises. Ils sont considérés dans toutes les Places ; ils sont même les
 „ Maîtres de quelques-unes des meilleures. Avec cela leurs morte-payes con-
 „ sument tout le gain d'un si grand & si riche trafic. Il est certain que s'il y
 „ a quelque fortune à faire dans ce Pays-là, vous la devez attendre du côté
 „ de la Mer & d'un Commerce paisible.

„ C'est un erreur d'affecter d'avoir des garnisons & des Places de guerre
 „ aux Indes. Si vous aviez seulement à faire la guerre à ceux du Pays ; peut-
 „ être cela vous réussiroit-il. Mais la faire à d'autres pour leur défense, ils
 „ ne le méritent pas : outre que votre réputation courroit grand risque. Il est
 „ plus aisé de faire ici une bonne attaque qu'une bonne retraite. Il ne faut
 „ droit qu'un malheur pour vous faire perdre votre crédit, & pour vous en-
 „ gager dans une guerre dont le succès seroit incertain ; outre qu'une action
 „ aussi sujette au hazard que les événemens de la guerre, ne peut être raison-
 „ nablement entreprise, lorsque les lieux, d'où l'on peut tirer du secours &
 „ du conseil, sont si éloignés, que cette distance vous expose à des pertes
 „ sans remèdes. Nous voyons tous les jours que ceux mêmes qui ont ces
 „ deux avantages fort proche, n'en tombent pas moins dans l'embarras. En
 „ Mer, vous pouvez prendre ou laisser. On ne publie pas vos desseins, &
 „ vous les exécutez suivant l'occasion.

„ La Rade de Soualy & le Port de Surate sont les deux Places, de toutes
 „ celles du Mogol, qui vous conviennent le mieux. C'est une chose que j'ai
 „ bien examinée, & je crois qu'on ne désapprouvera jamais ce que je vous en
 „ écris. Il n'est pas besoin d'en avoir davantage. Le grand nombre de Ports,
 „ de Comptoirs & de Résidences n'augmentera jamais votre Commerce autant
 „ qu'il en augmentera la dépense & les charges. On ne trouvera pas, dans
 „ un même lieu, un Port si sûr pour vos Vaisseaux, & une Place plus com-
 „ mode pour les décharger. La Rade de Soualy, dans la saison, est aussi
 „ sûre qu'un étang. Cambaye, Baroch, Amadabath & Surate sont les Villes
 „ du plus grand Commerce des Indes, & les mieux situées. Vous avez deux
 „ difficultés ; les Portugais en Mer, & le débarquement de vos marchandises.
 „ Pour surmonter la première, il faut que la charge de vos Vaisseaux soit dans
 „ votre Port, vers la fin du mois de Septembre ; ce qui peut se faire aisément,
 „ lorsqu'on aura toujours des marchandises devant soi, ou qu'on empruntera
 „ de l'argent pour trois mois. Ainsi vous pouvez charger, & décharger en
 „ même-

„ même-tems, dans une saison fort propre pour retourner en Angleterre;
 „ & votre Ennemi n'aura, ni le tems, ni la force de vous nuire; car à
 „ peine pourra-t'il arriver en ce tems-là: ou s'il a pris ses mesures de plus
 „ loin, nous en aurons été soigneusement avertis.

„ Pour le second point, qui est de charger les marchandises sans courir
 „ le danger des Fregates, & pour épargner la dépense du charoi par terre,
 „ il faudroit envoyer une Pinasse, de soixante tonneaux & de dix pièces de
 „ canon, qui prenne sept ou huit pieds d'eau; afin qu'elle demeure dans la
 „ Rivière qui est entre Soualy & Surate, pour assurer le passage de vos mar-
 „ chandises. Elles seront ainsi en sûreté à la Douane de Soualy, qui servira
 „ de Magasin, d'où vous pourrez les faire transporter aux lieux convena-
 „ bles. Les marchandises, que vous cherchez principalement, sont l'indi-
 „ go & les étoffes de coton. Il n'y a point de Place aussi propre pour l'un
 „ & pour l'autre. Enfin, la raison veut qu'on choisisse les lieux qui offrent
 „ le plus d'avantages avec le moins d'inconvéniens. Quelques-uns de vos
 „ Facteurs seront peut-être d'un avis contraire: mais soyez sûrs que je ne
 „ me trompe point. Je n'ai aucun dessein d'avoir des Facteurs à ma dis-
 „ position, ni d'avancer ou d'employer mes amis; encore moins l'ambition
 „ d'avoir beaucoup de gens à commander.

„ Il me seroit bien plus facile de faire connoître à la Compagnie toutes
 „ les fautes qu'on a commises, que d'y remédier. La Rivière de Sinda (g),
 „ dont vous me parlez, est tenue par les Portugais; & quand même elle ne
 „ le seroit point, elle n'est ni plus propre au Commerce, ni plus sûre que
 „ celle de Surate. Vos Facteurs m'ont envoyé quatre ou cinq articles de
 „ vos Lettres, qui regardent la Perse, & le dessein de faire bâtir un Fort &
 „ une Colonie au Bengale; ce qu'ils jugent tout-à-fait inutile. Ils ne m'ont
 „ fait sçavoir que cette partie de vos projets. Je ferai ce qui dépendra de
 „ moi, pour avancer vos affaires à la Cour: mais je veux que vous voyiez,
 „ dans mon Journal & dans mes Lettres, comment ils en usent avec moi;
 „ ce que je ne puis attribuer qu'à quelque jalousie que vous avez eue de ma
 „ conduite & qui vous coûtera bien cher. Pour ce qui est d'établir ici vô-
 „ tre Commerce, je crois avoir assez de crédit auprès du Roi pour obtenir

„ tout

(g) Rhoe fait remarquer, dans une au-
 tre Lettre, la fausseté des Cartes que Mer-
 cator & les autres Geographes avoient pu-
 bliées jusqu'alors. Premièrement, dit-il, la
 fameuse Rivière de l'Inde n'entre point dans
 la Mer à Cambaye. Sa principale embou-
 chure est à Sinda. En voici la preuve: la
 Ville de Lahor est sur le Fleuve Indus, qui
 va de-là jusqu'à Sinda. Quand les eaux
 sont hautes, les environs de Cambaye sont
 couverts d'eau jusqu'à la Mer, ce qui a peut-
 être donné sujet à l'erreur dans laquelle ils
 sont tous tombés. Lahor, dans ces Cartes,
 est mal placée. Elle est située au Nord de
 Surate. La résidence ordinaire de l'Empe-
 reur est à Agra, qu'ils n'ont pas marquée
 dans leurs Cartes, & qui est au Nord-Nord-

Est de Surate, sur une Rivière qui tombe dans
 le Gange. L'Empereur réside maintenant
 dans une ancienne Ville, où il n'y a point
 de maisons qui ne soient bâties de boue, &
 qui valent mieux que les chaumines de nos
 Paysans. Il n'y a que le Palais de l'Empe-
 reur qui soit bâti de pierre. Les Grands de
 la Cour vivent autour de lui sous des espèces
 de tentes; & l'on bâtit en un moment, avec
 des roseaux & du mortier, un appartement
 qui a quelquefois jusqu'à douze chambres.
 Cette Ville est à dix journées d'Agra, du
 côté du Nord-Est. (C'est celle que Rhoe a
 nommée Asmere.) Elle est, dit-il, quatre-
 cens cinquante milles au Nord de Brampour.
 Pag. 71.

R n o z.
1617.

„ tout ce que vous pourrez raisonnablement souhaiter ; & quand il m'aura
„ fait une fois quelque promesse, la considération de vos Vaisseaux l'oblige-
„ ra de vous tenir parole. Vous n'avez pas besoin, à la Cour, d'une aussi
„ grande faveur que vous vous l'imaginez. Il faut que vous apportiez ici
„ d'autres marchandises. Ne vous laissez pas tromper par ceux que vous
„ employez. Le drap, le plomb, l'yvoire & le vif-argent sont les meilleu-
„ res marchandises pour ces quartiers, & le seront toujours. J'ai souffert,
„ l'année passée, beaucoup de traverses de Sultan Coronne, qui a le gouver-
„ nement de Surate. Je n'ai pu obtenir que le traité de Commerce fût dres-
„ sé, avec des conditions égales pour les deux Nations. Le défaut de pré-
„ sents m'a fait perdre une partie de la faveur que j'avois à la Cour. Ce-
„ pendant je n'ai pas laissé d'en tirer une grande partie de ce que je desirois,
„ & quelque satisfaction sur les extorsions & les avanies passées. Mais je
„ tâcherai de rendre nos conditions meilleures dans l'absence du Prince, &
„ de faire un nouveau traité en donnant vos présents au Mogol.

Embarras
du Mogol sur
le sceau d'une
Lettre qu'il
écrit au Roi
d'Angleterre.

ON n'apprend, ni dans la Relation de Rhoe, ni dans les remarques qui
l'accompagnent, quel fut le tems de son retour. Mais Purchas (b) assure
qu'en partant de la Cour d'Asmere (i), il demanda au Mogol une Lettre de re-
commandation auprès du Roi son Maître, & qu'il l'obtint facilement (k). Ce-
pendant le Mogol se trouva fort embarrassé, sur l'endroit où il devoit
mettre son sceau. En le mettant au bas de la Lettre, il croyoit marquer
une soumission indigne de lui. D'un autre côté, il craignoit que s'il le
met-

(b) Empruntions ici une autre addition
de Purchas. „ Je dois ajouter, dit-il, ce
„ que M. Steel, un de nos premiers Fac-
„ teurs, qui étoit alors dans ce Pays avec
„ M. Rhoe, m'a dit des femmes du Serrail.
„ Steel avoit un Peintre à sa suite. L'Em-
„ pereur eut la curiosité de se faire peindre
„ par un Européen ; mais comme le Peintre
„ ne savoit pas la langue du Pays, Steel,
„ pour lui servir d'Interprète, fut introduit
„ dans l'appartement des femmes ; ce qui
„ ne s'accorde jamais aux hommes. A l'en-
„ trée, le Chef des Eunuques lui jeta un
„ drap sur la tête, pour lui cacher la vue
„ des femmes qu'il auroit pu rencontrer.
„ Le hazard, ou sa propre curiosité, lui
„ fit trouver l'occasion d'en voir quelques-
„ unes : mais l'Eunuque, qui s'en aperçut,
„ se hâta de lui jeter sur la tête un drap plus
„ épais que le premier.

„ Madame Steel avoit les entrées plus li-
„ bres chez Chan-Canna. La fille de ce
„ Seigneur, qui avoit été mariée au plus
„ âgé des frères du Mogol, étoit alors veu-
„ ve, & vivoit dans la retraite. Elle eut
„ la curiosité de voir une femme Angloise ;
„ & son père pria Steel de permettre à sa
„ femme de lui rendre une visite. Madame
„ Steel y fut menée dans un chariot fermé

„ de toutes parts, tiré par des bœufs blancs,
„ & suivi de plusieurs Eunuques. Elle en-
„ tra d'abord dans une cour, au milieu de
„ laquelle il y avoit un grand carré d'eau.
„ Plusieurs femmes de diverses Nations é-
„ toient assises sur des tapis fort riches au-
„ tour de ce bassin ; les unes noires, d'autres
„ blanches, & d'autres brunes ; toutes Es-
„ claves de la Princesse Mogole. Elles se le-
„ vèrent toutes, & baissèrent la tête, pour
„ faire la révérence à Madame Steel. Dans
„ ce Pays, on ne fait pas de visite qui ne
„ soit accompagnée d'un présent. Madame
„ Steel offrit le sien à la Princesse, qui la
„ fit asseoir près d'elle. Après un peu de
„ conversation, les Esclaves servirent une
„ collation fort propre. L'amitié devint
„ très-ardente entre ces deux Dames. Ma-
„ dame Steel la cultiva par de fréquentes vi-
„ sites ; & la Princesse reconnut ses soins
„ par divers présents, que Steel fit voir à
„ Purchas après son retour en Angleterre.
„ C'étoient des rubis & d'autres pierres pré-
„ cieuses." *Ibidem*. pag. 68.

(i) C'est plutôt d'Amadabath. Voyez nô-
tre Note (x), pag. 134. R. d. E.

(k) On trouve la traduction de cette Let-
tre, dans le Voyage de Terry. *Rec. de Théve-
not*, Tom. I. R. d. E.

mettoit au haut, le Roi d'Angleterre ne pût s'en offenser. Enfin, il résolut de prendre un tempérament, qui fut de donner fa Lettre à Rhoe sans être scellée, & son grand sceau à part; afin que le Roi d'Angleterre le mit dans l'endroit qu'il jugeroit à propos. Ce sceau, qui est d'argent, contient, dans son empreinte, la généalogie des Mogols depuis Tamerlan.

RHOE.
1617.

Voyage de Jean Albert de Mandelslo dans l'Indoustan.

MANDELSLO.
1638.

INTRODUC-
TION.

ON nous représente *Mandelslo* comme un de ces Voyageurs extraordinaires, dans qui le desir de parcourir le Globe de la Terre est une passion, & qui lui sacrifient jusqu'à l'espérance de leur fortune. Il étoit né d'une famille distinguée dans le Duché de Mecklenbourg; & dès l'enfance, il avoit été Page du Duc de Holstein. Ce Prince ayant pris la résolution d'envoyer M^{rs}. *Crusius* & *Brugman*, en Moscovie & en Perse, le jeune *Mandelslo*, qui sortoit de Page, marqua tant d'empressement pour visiter des Régions si peu connues dans sa Patrie, qu'il obtint la permission, non-seulement de faire ce Voyage, à la suite des Ambassadeurs, en qualité de Gentilhomme de la Chambre du Duc, mais encore de se détacher de l'Ambassade, aussi-tôt que la Négociation seroit terminée en Perse, & d'exécuter le dessein qu'il avoit de visiter le reste de l'Asie (a).

Il s'embarqua, le 6 d'Avril 1638, à *Bander-Abassi*, sur un Navire Anglois de trois cens tonneaux & de vingt-quatre pièces de canon, avec deux Marchands Anglois, nommés *Hall* & *Mandley*, que le Président des Anglois de Surate faisoit venir d'Ispahan pour les affaires de leur Compagnie. Un vent contraire les ayant empêchés de lever l'ancre le même jour, ils ne mirent à la voile que le lendemain, pour gouverner vers l'Isle d'*Ormus*; mais sur le soir, un grand orage de l'Ouest leur faisant craindre de se briser contre terre, ils furent contraints de mouiller à la vue de l'Isle. Le jour suivant, ils s'efforcèrent, avec le même vent, de passer à la bouline entre cette Isle & celle de *Kismitch*, qui sont éloignées, l'une de l'autre, d'environ quatre lieues. On laissa tomber, dans la Mer, le corps d'un jeune Matelot, qui étoit mort de la dissenterie. Cette cérémonie, que *Mandelslo* n'avoit point encore vûe, lui causa d'autant plus de frayeur, qu'étant attaqué de la même maladie, il s'imagina que l'exemple d'autrui lui annonçoit son sort. Le lendemain, après avoir découvert la Terre-ferme d'Arabie, on gouverna le long de la Côte, parceque la plage est sûre. Le 10, un calme arrêta le Vaisseau jusqu'au lendemain, qu'il s'éloigna des Côtes d'Arabie. Il s'avança vers celles de Perse, qu'on ne perdit point de vûe jusqu'au soir du 12. Alors un bon vent d'Ouest-Nord-Ouest lui fit prendre directement son cours vers l'Est-Sud-Est, à vingt-cinq degrés cinquante minutes de hauteur. Le

Départ de
Bander-Abassi.

Navigation
jusqu'à Surate.

13;

(a) Edition de Leide, 1718, in fol.; chez *Pierre Van der Aa*; dédiée au Prince héréditaire de Dannemark, avec une Préface de M. de *Wicquefort*. C'est une traduction de l'Allemand, où l'on a conservé l'Epître dédicatoire & la Préface des premières Edi-

tions en cette langue, qui sont d'*Olearius*, Ami de l'Auteur, fameux Voyageur comme lui, & nommé à l'office de son Editeur, par un article de son Testament. On trouvera le caractère de *Mandelslo* à la fin de cet Extrait.

MANDELSLO.
1638.

13, on cessa de voir la terre; & dix jours d'une Navigation fort tranquille le firent arriver le 25, devant la Rivière de *Surate* (b).

L'ANCRE fut jetée à deux lieues de la terre, parceque le Capitaine, qui ne se propoisoit pas d'y faire un long séjour, voulut se conserver le pouvoir de remettre librement à la voile. Le malheur de cette Côte est de n'avoir aucune Rade, où les Navires puissent mouiller en sûreté depuis le mois de Mai jusqu'au mois de Septembre, à cause des orages continuels & des horribles vents qui règnent dans cet intervalle; au-lieu que sur la Côte Orientale des Indes, dans le Golfe de Bengale, le tems est fort serein. Le Capitaine ayant fait donner avis de son arrivée au Président des Anglois, on vit bientôt à bord deux jeunes Marchands de la même Nation, qui apportèrent ses ordres aux Facteurs, & des complimens de sa part à Mandelslo, en faveur duquel il avoit reçu des lettres de recommandation de l'Agent d'Angleterre à Isphahan. Les Anglois lui devoient des témoignages particuliers de zèle & d'affection, puisqu'il étoit parti de Perse, sans argent, dans la seule confiance qu'il avoit à leurs services (c).

Agrémens
de la Rivière.

IL sortit du Navire le 29, suivi de trois Domestiques, & s'engageant dans la Rivière sur laquelle la Ville de *Surate* est située, il admira des deux côtés un terroir très-fertile & plusieurs beaux jardins, accompagnés de leurs maisons de plaisance, qui étant d'une blancheur éclatante, parceque les Indiens aiment cette couleur, forment un spectacle admirable au milieu de la verdure. Cette Rivière, que les uns nomment *Tapry*, & d'autres *Tynde*, est si basse à son embouchure, qu'à-peine reçoit-elle des Barques de soixante-dix ou quatre-vingt tonneaux (d). Etant descendu près de l'Hôtel du Gouverneur, il fut obligé de se rendre à la Douane, pour y faire visiter ses malles; ce qui s'observe avec tant de rigueur, qu'on fouille jusques dans les poches & sous les habits. Le Gouverneur & les Fermiers memes de la Douane obligent les Marchands & les Voyageurs de leur laisser, aux prix qu'ils y mettent eux-mêmes, les hardes & les ehoses qu'ils n'ont apportées que pour leur usage. „ En effet, dit Mandelslo, le Gouverneur, qui arrive à la Douane dans le même-tems que nous, ayant trouvé dans mon bagage un bracelet d'ambre jaune & un diamant, voulut que je lui vendisse l'un & l'autre. Je lui représentai que je n'étois pas Marchand, & que ces bijoux ne m'étoient précieux que par la main dont je les avois reçus. Il me rendit le diamant; mais il emporta le bracelet, en me promettant de me le rendre lorsque je lui ferois l'honneur de l'aller voir (e). „

Rigueur de
la Douane.

Les remarques de Mandelslo sur la Ville de *Surate* & sur l'Etablissement des Anglois, n'ajouteroient rien aux Relations du Tome XI, sur-tout à celle d'Oving-

(b) On étoit le 14, à vingt-trois degrés vingt-quatre minutes; le 15, à vingt-deux degrés cinquante-cinq minutes; le 16, à vingt-deux degrés quarante minutes; le 17, à vingt-un degrés quarante minutes; le 18, à vingt-un degrés huit minutes; le 19, à vingt-degrés quarante-deux minutes; le 21, à vingt-degrés cinquante minutes; le 22, à

dix-neuf degrés cinquante minutes; le 23, à vingt-degrés dix-huit minutes.

(c) C'est le Traducteur qui le dit dans sa Préface, sans nous apprendre d'où cette circonstance est tirée.

(d) Voyage de Mandelslo, pag. 41.

(e) Ibid. pag. 42.

d'Ovington. Mais pendant quelques semaines, qu'il passa dans cette Ville, il eut l'occasion de voir, au-delà de la Rivière, une ancienne Place ruinée, qui se nomme *Reniel*, & dans laquelle les Hollandois ne laissent pas d'avoir un Magasin. Les Habitans, qui portent le nom de *Naites*, sont Mahométans; & la plupart Artisans ou gens de Mer. Les rues de la Ville sont étroites. Ses maisons ont tant d'élévation sur leurs fondemens, qu'on n'en voit pas une où l'on ne monte par quelques degrés. Mandello, qui étoit en partie de chasse avec quelques jeunes Anglois, passa le lendemain par un Village, nommé *Bodick*. Entre divers animaux, il vit en chemin plus de vingt cerfs, dont la peau étoit grisâtre, & marquée de taches blanches, avec un fort beau bois, chargé de plusieurs andouillers. Il se méloit, parmi eux, certains animaux de la grandeur de nos chevreuils, dont la peau est brune, tirant sur le noir, & tachetée aussi de blanc. Leurs cornes sont agréablement façonnées. Quelques-uns les prennent pour ceux qu'*Aldrovand* nomme *Cervi-Capra*, & sont persuadés que c'est d'eux qu'on tire le *Bezoar* (f). De-là, les Chasseurs se rendirent dans un autre Village, qui se nomme *Damken*, où ils virent quantité de canards sauvages, dans les moissons de riz, dont toute la campagne étoit couverte. Chaque partie de champ est environnée d'une petite levée, pour la conservation de l'eau, dont le riz a besoin d'être continuellement arrosé. Ils trouvèrent dans ce Village, du *Terri*, liqueur qui se tire des palmiers, & dont on leur offrit à boire dans des tasses composées de feuilles du même arbre. Pour en tirer le suc, on monte jusqu'au sommet de l'arbre, où l'on fait une incision dans l'écorce, & l'on y attache une cruche, qu'on y laisse toute la nuit, pour la trouver remplie, le matin, d'une liqueur douce & fort agréable. On en tire aussi pendant le jour; mais elle se corrompt aussi-tôt, & ne s'emploie qu'à faire du vinaigre (g).

MANDELLO.
1638.
Ancienne
Ville de Re-
niel & ses
Habitans.

Cervi Ca-
præ d'Aldro-
vand.

OUTRE deux Valets Allemands, Mandello avoit pris à son service, dans la Capitale de Perse, un Valet Persan qui devoit lui servir d'Interprète. Il étoit né de Père & de Mère Chrétiens, & du nombre de ceux que Schah-Abbas avoit fait transférer de la Georgie à Ispahan, où ses frères vivoient avec honneur. Cette considération portoit Mandello à le traiter avec d'autant plus de bonté, qu'en entrant à son service, il lui avoit fait croire qu'il cherchoit à se faciliter l'occasion de rentrer dans le Christianisme. Cependant à peine eut-il le tems de faire quelques connoissances à Surate, qu'ayant appris que son oncle maternel étoit à la Cour du Grand Mogol, & qu'il y avoit obtenu l'Office de premier Ecuyer, il se flatta de pouvoir s'avancer dans la même Cour. Cette espérance lui fit prendre le parti de quitter secrètement son Maître, & de se jeter sous la protection du Gouverneur de Surate, qui, après l'avoir tenu quelque-tems caché dans sa maison, lui procura le moyen de se rendre à Agra. Mandello fut affligé de sa fuite. Les Allemands avoient eu, dans la Perse, une querelle sanglante avec l'Ambassadeur du Mogol; & ce Valet, qui n'en ignoroit aucune circonstance, pouvoit porter la trahison jusqu'à livrer son Maître à la vengeance des Indiens. Une crainte si juste fit tant d'impression sur l'esprit

Mandello
est abandon-
né d'un Valet
Persan.

(f) Pag. 58.

(g) Ibidem.

MANDELSLO.
1638.

Raison qui
le porte à
voyager dans
l'Indoustan.

Il part de
Surate.

Briou &
Cattodera.
Enkliffer.

Description
de Broitschia.

Montagnes
de Pindat-
sches.

prit de Mandelslo, que s'il eût sçu que le Fugitif avoit pris le chemin d'Aggra, il n'auroit pas eu la hardiesse de suivre la même route. „ Mais il pa-
rut, dit-il, par un événement dont je n'avois aucune défiance, que le
„ Ciel l'avoit envoyé de ce côté-là pour me sauver la vie (b) ”.

PENDANT que Mandelslo se réjouissoit à Surate, il apprit que les Na-
vires Anglois avec lesquels il s'étoit proposé de retourner en Europe, ne
pouvoient mettre à la voile avant trois mois. Ce changement lui fit pren-
dre la résolution de pénétrer dans le Pays, & de se rendre à la Cour du
Grand Mogol. L'occasion se présenta dans une Caravane de trente char-
rettes, qui partoient pour Amadabath, chargées de vis-argent, de Roenar,
qui est une racine dont on se sert pour teindre en rouge, d'épicerics & d'u-
ne grosse somme d'argent que les Anglois envoioient dans cette Ville. Le
Président avoit nommé quatre Marchands de sa Nation, quelques Banians,
douze Soldats Anglois & autant d'Indiens pour escorter ce convoi. C'étoit
une sûreté, sans laquelle ce Voyage auroit été fort dangereux. Les *Raf-
bouts*, Peuple de Brigands, qui habitent les montagnes de *Champerir*, entre
Brodra & *Broitschia*, & qui s'y retirent dans des Places fortes, où ils se dé-
fendent contre les Troupes mêmes du Grand Mogol, infestoient les che-
mins par des courses continuelles.

MANDELSLO partit de Surate, le dernier jour de Septembre, & prit,
avec la Caravane, le chemin de Broitschia. Il passa d'abord par le Village
de *Briou*, ou *Briawo*, où l'on traverse la Rivière. Quatre lieues plus loin,
il vit les ruines de *Cattodera*, Ville située sur une Rivière de même nom.
De-là, nous avançant, dit-il, vers *Enkliffer*, nous tirâmes plus de trente
canards sauvages, & plusieurs autres oiseaux de Rivière. Nous tuâmes
aussi un chevreuil; & nous rencontrâmes tant de sangliers & de cerfs, que
les Facteurs Anglois ne voyageant jamais sans Cuisinier, nous fûmes sans em-
barras pour les vivres. Le lendemain, avant que d'arriver à Broitschia,
nous passâmes encore une Rivière, plus large que profonde.

BROITSCHIA est située sur une montagne assez élevée, à douze lieues
de Surate & huit de la Mer (i). La Rivière descend des montagnes qui sé-
parent les Royaumes de *Decon* & de *Balazate*. Les murailles de la Ville
sont de pierre de taille, & si bien bâties, qu'elles la font compter entre les
plus fortes Places de l'Inde. Du côté de la terre, elle a deux portes; &
deux portereaux sur la Rivière, par laquelle on y amène quantité de bois à
bâtir, qu'on n'oferoit décharger sans la permission expresse du Gouverneur.
On y fait une garde exacte, non-seulement parceque la Place est importan-
te, mais parcequ'on y fait payer deux pour cent de toutes les marchandises.
La Ville est fort bien peuplée; ses deux Fauxbourgs ne le sont pas moins;
quoique la plupart des Habitans ne soient que des Ouvriers, sur-tout des
Tisserands, qui font cette sorte de toiles de coton qu'on appelle *Bastias*, les
plus fines de la Province de Guzarate. Toute la campagne voisine est pla-
te & fort unie; mais à cinq ou six lieues vers le Sud-Est, on découvre
quelques montagnes, qui se nomment *Pindatfiches*, & qui s'étendent jusqu'au-
delà

(b) Pag. 36.

(i) A vingt un degrés cinquante six minutes du Nord.

dela de *Brampour*. Elles sont très-fertiles, comme le reste du Pays, où l'on recueille en très-grande abondance du riz, du froment, de l'orge & du coton. C'est de ces montagnes qu'on tire l'agate, dont on fait de belles coupes, & des manches de couteaux & de poignards, qui se vendent à Cambaye.

MANDELALO.
1638.
Agathe qui
s'y trouve.

La Jurisdiction de Broitschia s'étend sur quatre-vingt-quatre Villages, dont le Domaine lui appartient. Son territoire comprenoit autrefois trois autres Villes, qui ont aujourd'hui leurs Gouverneurs particuliers. A quatre lieues au-dessous de la Ville, la Rivière se sépare en deux branches, qui forment une Île d'une demie lieue de longueur, au-dessous de laquelle elle se jette dans la Mer par deux embouchures. Elle n'a point de Port; & sa Rade est fort dangereuse, parceque les Navires, qui peuvent y mouiller sur sept brasses d'eau, y sont exposés à tous les vents. Entre Broitschia & Cambaye, on rencontre (k) un grand Village, nommé *Jambuyfar*, ou *Jamboufer*, dans lequel on fait beaucoup d'indigo. Sur le chemin d'Amadabath, on voit le Tombeau de *Pollemedony*; fameux Saint Mahométan, où les Pélerins Mores se rendent avec tant de dévotion, que les uns, portant un cademat à la bouche pour se condamner au silence, ne l'ôtent que pour manger; & que d'autres se lient les bras avec des chaînes de fer. La crédulité du Peuple va jusqu'à se persuader que les cademats s'ouvrent & que les chaînes se détachent par une puissance surnaturelle, lorsque ces Pélerins se sont acquités de leurs vœux (l).

Rivière de
Broitschia &
sa Rade.

Jambuyfar.

Tombeau
de Polleme-
dony.

On partit de Broitschia vers le soir, avec le Commis Anglois de la Ville, qui étant chargé aussi de la direction du Comptoir de Brodra, voulut prendre l'occasion de la Caravane. On marcha toute la nuit, & le matin du jour suivant; mais la chaleur devint si vive, qu'on fut obligé de camper près d'une mare, où l'on employa le reste du jour & une partie de la nuit à faire danser les femmes que les Banians avoient amenées dans la Caravane. On passa, le lendemain, par les Villages de *Carawanet* & de *Cabol*, deux Péages où l'on exige les droits.

Carawanet
& Cabol.

On arrive à
Brodra.

A quelques lieues de Brodra, le Commis Anglois prit le devant pour aller préparer des logemens aux Européens de la Caravane. Il revint au-devant d'eux, à peu de distance de la Ville, où ils entrèrent le 7 d'Octobre. Mandello fut conduit dans une fort belle Maison de plaisance, bâtie pour servir de Mausolée à une personne considérable du Pays. Après lui avoir fait voir les Jardins, on ne laissa rien manquer à la bonne chère; & les Anglois, cherchant à l'amuser par toutes sortes de plaisirs, firent venir quelques femmes Banianes de la Ville, qui s'attachèrent fort curieusement à visiter ses habits. Il n'avoit pas quitté ceux de l'Europe; quoique les Anglois & les Hollandais, qui s'établissent aux Indes, soyent ordinairement habillés à la manière du Pays. Ces femmes lui offrirent toutes les complaisances qu'il pouvoit désirer de leur sexe; & son refus les offensa si vivement qu'elles se retirèrent (m).

Modelle de
Mandello.

LA Ville de Brodra est située dans une plaine sabloneuse, sur la petite Ri-

Description
de Brodra.

(k) A huit lieues ou treize cosses de Broitschia.

(l) Mandello, pag. 68 & précédentes.

(m) *Ibid.* pag. 69.

MANDELSLO.
1638.

Belles toiles
qui s'y
font.

Jurisdiction
& propriétés
de Brodra.

Difficultés
à Waffet pour
le péage.

Rivière de *Waffet*, à trente cosses, ou quinze lieues de Broitschia. C'est une Ville fort moderne, bâtie par *Rasfi-Ghié*, fils de Sultan *Mahomet-Begeran*, dernier Roi de Guzarate, des ruines de l'ancienne Brodra, qui se nommoit autrefois *Radiapor*, & dont elle n'est éloignée que d'une demie lieue. Elle est revêtue d'une bonne muraille, & de plusieurs bastions à l'antique. On y compte cinq Portes, dont l'une est murée, parcequ'il n'y a point de grand chemin qu'on y ait pu faire aboutir. Ses Habitans, surtout ceux du grand Fauxbourg qui borne la partie Occidentale de la Ville, sont Banians & Ketteris, la plupart Tisserands ou Teinturiers. Brodra est le lieu de toute la Province où se font les plus belles toiles, quoique plus étroites & plus courtes que celles de Broitschia; & c'est à ces différences qu'on les distingue. Mandelslo les nomme; pour jetter du jour, dit-il, sur les Mémoires qui nous viennent souvent de cette Contrée (n). La Jurisdiction de Brodra s'étend sur deux cens dix Villages, dont soixante-quinze fournissent à la subsistance de la garnison. Les autres, au nombre de cent trente-cinq, demeurent à la disposition du Grand Mogol, qui assigne des pensions, sur leur revenu, aux Officiers de sa Cour. Celui qui se nomme *Sindickera*, & qui est à huit lieues de la Ville, rend chaque année plus de deux cens cinquante quintaux de laque. Mandelslo fait observer que la laque de Guzarate se tire d'une espèce d'arbres qui ne ressemblent pas mal à nos pruniers. Sa couleur est d'un roux brun: mais lorsqu'elle est bien séchée & réduite en poudre, les Indiens lui font prendre, par des mélanges, la couleur qu'ils desirent; noire, verte, rouge, jaune, &c. Ils en font des bâtons qui servent à cacheter les lettres, ou pour l'ornement de leurs meubles. Ils lui donnent un lustre, particulièrement pour le noir, auquel nous ne pouvons atteindre en Europe. Le Pays produit aussi beaucoup d'indigo. Outre le tombeau, dont l'édifice sert de logement à Mandelslo, on en voit un grand nombre hors de la Ville, la plupart magnifiquement bâtis, & quelques-uns accompagnés de grands jardins, qui sont ouverts à tout le monde (o).

La Caravane ayant campé de l'autre côté de la Ville, au coin d'un bois de palmiers, dont on tire le Terri, breuvage ordinaire de cette Région, Mandelslo la rejoignit le soir, & partit le lendemain sous la même escorte, pour se rendre à Waffet. C'est un vieux Château, à demi ruiné, qui se présente sur le haut d'une montagne, & qui est gardé par une garnison de cent Cavaliers. Leur fonction consiste à faire payer les droits d'entrée; c'est-à-dire, la valeur de quarante-cinq sous pour chaque charrette. Mais les Marchands Anglois avoient un passeport du Grand Mogol, en vertu duquel ils se prétendoient exempts de cette imposition. Cependant ce ne fut pas sans difficulté, ni même sans violence, qu'ils obtinrent la liberté du passage, en composant, avec la garnison du Château, pour quelques roupies. Ils se logèrent dans un Village voisin, après lequel ils trouvèrent, à deux lieues & demie, celui d'*Amennonig*; & trois lieues plus loin, celui de *Scjundra*,

(n) Des *Astas*, des *Nicquamas*, des *Mafadons*, des *Cannequins*, des *Chelas noirs*, des *Assmanis bleus*, des *Berams* & des *Tir-*

candias. *Ibid.* pag. 70.

(o) *Ibidem*.

Juntra, d'où ils se rendirent à la petite Ville de *Nariad*, que d'autres nomment *Nirlaud*, à neuf lieues de Brodra. Ses maisons sont assez belles. On y fabrique aussi des toiles de coton, & de l'indigo.

Le 11 d'Octobre, ils arrivèrent à *Mamadabath*, petite Ville située à cinq lieues de *Nariad*, sur une Rivière médiocre, mais fort abondante en poisson. Ses Habitans sont Banians, & font un Commerce considérable de fil de coton. Cette Ville, qui est fort agréable, doit son origine à deux frères, qui l'ont fortifiée d'un beau Château du côté du Nord.

Le 12, après avoir fait cinq lieues, dans le cours desquelles on passa par *Canis*, par *Batova*, & par *Issempour*, où l'on voit un très-beau *Sary* (p) pour le logement des Caravanes, on arriva heureusement le même jour aux Portes d'*Amadabath*. *Mandello*, s'étant avancé avec la charrette qui portoit les vivres, s'arrêta dans un de ces jardins dont les tombeaux des personnes de distinction sont accompagnés. Le Directeur du Comptoir Anglois, qui se nommoit Benjamin *Roberts*, fut informé assez-tôt de son arrivée, pour venir en carrosse au-devant de lui. Cette voiture, composée à l'Indienne, étoit toute dorée, & couverte de plusieurs riches tapis de Perse. Deux bœufs blancs, qui la tiroient, sembloient aussi pleins de feu que nos chevaux les plus vifs. Le Directeur faisoit mener en main un beau cheval de Perse, dont le harnois étoit couvert de lames d'argent. Il fit monter *Mandello* avec lui; & laissant à quelques Anglois le soin d'attendre la Caravane, il entra pompeusement dans la Ville.

Le Comptoir Anglois est situé au centre d'*Amadabath*. Il est composé de plusieurs beaux édifices, & de différentes cours, pour la décharge des marchandises. De la chambre du Directeur, la vue donne sur une fontaine & sur un petit parterre. Le plancher étoit couvert de tapis; & les piliers, qui soutenoient le bâtiment, étoient revêtus d'étoffes de soie, de plusieurs couleurs, avec un crépon blanc par-dessus, à l'imitation des plus grands Seigneurs du Pays. *Mandello* fut logé dans un fort bel appartement. Après y avoir soupé avec les principaux Marchands Européens de la Ville, *Roberts*, qui vouloit faire honneur à la recommandation des Anglois d'*Isphahan*, lui proposa des plaisirs moins modestes, que diverses raisons lui firent refuser (q).

Il marqua plus de goût pour la proposition que *Roberts* lui fit le lendemain, de visiter les curiosités de la Ville. Son Hôte, dit-il, le fit monter avec lui dans sa voiture, & se fit suivre par deux autres carrosses. Il le conduisit d'abord au grand Marché, qui se nomme *Maidan-Schach*, ou le Marché du Roi, & qui a, pour le moins, seize cens pieds de long sur huit cens

MANDELL. 1638.
Nariad ou Nirlaud.
Mamadabath.

L'Auteur arrive à Amadabath.

Faite du Directeur Anglois.

Mandello visite la Ville.

Maidan-Schach.

(p) C'est ce que les Turcs & les Persans nomment *Caravanserai*. Les Caravanes portent, dans l'Indoustan, le nom de *Cassias*. *Ibid.* pag. 74.

(q) Il fit venir, dans sa chambre, six Dancseuses, des plus belles qu'on avoit pu trouver dans la Ville, & me dit que si je trouvois en elles quelque chose qui m'aigrât plus que leur chant & leur adresse,

je n'avois qu'à me déclarer & m'assurer qu'elles me donneroient tout le divertissement que celles de leur sexe sont capables de donner & de prendre. Je le remerciai de sa civilité, tant parce que ma santé n'étoit pas tout-à-fait rétablie, que parce que je faisois difficulté de recevoir les caresses d'une Payenne. *Ibid.* pag. 76.

MANDELSLO.
1638.

cens de large. Cette belle place est bordée de deux rangs de palmiers & de tamarins, entremêlés de citronniers & d'orangers, dont on voit un grand nombre aussi dans toutes les rues, avec le double agrément d'y former une charmante perspective, & d'y répandre une fraîcheur continuelle, à la faveur de laquelle on se promène sans danger (r).

Château
d'Amadabath.

MANDELSLO s'attacha beaucoup à voir le Château, qui est vaste & fort bien bâti de pierre de taille. Il passe pour un des plus beaux de l'Empire.

Palais du Roi.

On ne passe pas près du Maidan, sans être arrêté par la vue d'une Maison de brique, qui se nomme le Palais du Roi. Sur la porte règne un corridor, pour la musique des violons, des haut-bois, & des musettes, qui s'y font entendre le matin, à midi, le soir, & même à minuit, comme en Perse & dans les autres lieux où la Religion du Prince est celle de Mahomet. Tous les appartemens de ce Palais sont dorés, & peints en détrempe, à la manière du Pays. Mais ils sont plus capables de plaire à ceux qui aiment la variété des couleurs, qu'à ceux qui cherchent de l'invention dans le dessin & de la proportion dans les figures (s).

Beauté des
murailles.

ROBERTS fit sortir Mandelilo de la Ville, pour observer ses murailles, qui sont d'une beauté singulière, & flanquées de plusieurs grosses tours. Le fossé n'a pas moins de vingt-cinq toises de largeur; mais il est sans eau, & ruiné dans plusieurs endroits. Amadabath a douze Portes.

Principale
Mosquée de
Banians.

ILS rentrèrent dans la Ville, pour voir la principale Mosquée des Banians, qui est un Bâtiment d'une rare beauté. Le Fondateur, riche Marchand, qui se nommoit *Santides*, vivoit encore. Elle est au milieu d'une grande cour, qui est fermée d'une haute muraille de pierre de taille, le long de laquelle règne une galerie couverte, assez semblable à nos Cloîtres. Cette galerie a ses cellules, dans chacune desquelles on voit une statue de marbre, blanc ou noir, qui représente une femme nue, assise, & les jambes croisées sous elle, à la manière du Pays. Dans quelques cellules, il y a trois statues; une grande entre deux petites.

A l'entrée de la Mosquée, on rencontre deux éléphants de marbre noir, & de grandeur naturelle, sur l'un desquels on a placé la statue du Fondateur. Tout l'édifice est vouté. Ses murs sont ornés de plusieurs figures d'hommes & de bêtes: mais on ne découvre rien de plus dans l'intérieur; & la vûe est bornée, au fond, par trois chapelles, ou trois recoins fort obscurs, retranchés d'une balustrade de bois, où l'on distingue plusieurs statues de marbre, avec une lampe allumée devant celle du milieu. Un Prêtre étoit occupé à recevoir, des mains de ceux qui se présentoient, des fleurs, dont il ornoit ses Idoles; de l'huile, pour les lampes qui pendoient devant la balustrade; du bled & du sel, pour les sacrifices. Pendant qu'il paroit les statues de fleurs, il avoit la bouche & le nez couverts d'un linge, de peur, apparemment, que l'impureté de son haleine ne souillât la sainteté du mystère; & par intervalles, s'approchant de la lampe, il prononçoit quelques paroles entre les dents, il se frottoit les mains sur la flamme, & se les passoit quelquefois sur le visage. Il continua si long-tems cette cérémonie badine, que Mandelilo n'eut pas la patience d'en attendre la fin (t).

AMADABATH.

(r) *Ibid.* pag. 76.

(s) Pag. 77.

(t) Pag. 78.

AMADABATH, Capitale de l'ancien Royaume de Guzarate, est située à vingt-trois degrés trente-deux minutes du Nord, à dix-huit lieues de Cambaye, & quarante-cinq de Surate, sur une petite Rivière qui se perd dans l'Indus, à peu de distance de ses murs. Cette Ville est grande & bien peuplée. Sa circonférence est d'environ sept lieues, en y comprenant les Fauxbourgs, & quelques Villages qui en font partie. Ses rues sont fort larges. Ses édifices ont un air étonnant de grandeur & de magnificence, sur-tout les Mosquées, & le Palais du Gouverneur de la Province. On y fait une garde continuelle, & la garnison est toujours considérable, par la crainte où on est des *Badures*, Peuples éloignés d'environ vingt-cinq lieues, qui ne reconnoissent point l'autorité du Mogol, & qui se font redouter de ses Sujets par leurs incursions.

L'ASIE n'a presque point de nation ni de marchandises, qu'on ne trouve dans Amadabath. Il s'y fait, particulièrement, une prodigieuse quantité d'étoffes de soye & de coton. A la vérité, les Ouvriers emploient rarement la soye du Pays, & moins encore celle de Perse, qui est trop grosse & trop chère: mais ils se servent des soyes Chinoises, qui sont très-fines, en les mêlant avec celle du Bengale, qui ne l'est pas tant, quoiqu'elle le soit plus que celle de Perse. Ils font aussi des brocards d'or & d'argent; mais ils y mêlent trop de clinquant; ce qui les rend fort inférieurs à ceux de Perse. Depuis que Mandelslo étoit arrivé à Surate, ils avoient commencé à fabriquer une nouvelle étoffe de soye & de coton à fleurs d'or, qu'on estimoit beaucoup, & qui se vendoit cinq écus l'aune. Mais l'usage en étoit défendu aux Habitans du Pays, & l'Empereur se l'étoit réservé, en permettant néanmoins aux Etrangers d'en transporter hors de ses Etats. On faisoit librement, dans les Manufactures d'Amadabath, toutes sortes de satins, & des velours de toutes couleurs; du taffetas; du satin à doubler, de fil & de soye; des alcatifs, ou des tapis, à fond d'or, de soye & de laine, moins bons à la vérité que ceux de Perse, & toutes sortes de toiles de coton (v).

LES autres marchandises qui s'y vendent le plus, sont le sucre candi, la cassonade, le cumin, le miel, la laque, l'opium, le borax, le gingembre sec & confit, les mirabolans, & toutes sortes de confitures; le salpêtre, le sel armoniac, & l'indigo, qui n'y est connu que sous le nom d'*Anil*, & que la Nature y produit en abondance. On y trouve aussi des diamans; mais comme on les y apporte de Golkonde & de Visapour, on peut les avoir ailleurs à moindre prix. Le musc & l'ambre gris n'y sont pas des marchandises rares, quoique le Pays n'en produise point.

UN Commerce, des plus considérables d'Amadabath, est celui du Change. Les Banians font des traites & des remises pour toutes les parties de l'Asie, & jusqu'à Constantinople. Ils y trouvent d'autant plus d'avantages, que malgré les dépenses continuelles du Mogol pour l'entretien d'un grand nombre de Soldats, dont l'unique office est de veiller à la sûreté publique, les Rasbouts & d'autres Brigands rendent les grands chemins fort dangereux.

MANDELSLO.
1638.
Situation,
grandeur,
rues, édifices
d'Amadabath.

Son Commerce.

Commerce
du change.

D'un

MANDELSLO.
1638.

D'UN autre côté, les marchandises ne payent rien à l'entrée ni à la sortie d'Amadabath. On en est quitte pour un présent qui se fait au Kutual, d'environ quinze sous par charrette. Les seules marchandises de contrebande, pour les Habitans comme pour les Etrangers, sont la poudre à canon, le plomb & le salpêtre, qui ne peuvent se transporter sans une permission du Gouverneur; mais on l'obtient facilement avec une légère marque de reconnaissance.

*Revenus
d'Amadabath.

CETTE riche & grande Ville renferme, dans son territoire, vingt-cinq gros Bourgs, & deux mille neuf cens quatre-vingt-dix-huit Villages. Son revenu monte à plus de six millions d'écus, dont le Gouverneur dispose, avec la seule charge de faire subsister les Troupes qu'il est obligé d'entretenir pour le service de l'Etat, & particulièrement contre les voleurs; quoique souvent il les protège, jusqu'à partager avec eux le fruit de leurs brigandages (x).

Tombeaux
d'Amadabath.

MANDELSLO employa les jours suivans à visiter quelques Tombeaux, qui sont aux environs de la Ville. On admire particulièrement celui qui est dans le Village de *Zirkées*. C'est l'ouvrage d'un Roi de Guzarate, qui l'a fait élever à l'honneur d'un Juge qui avoit été son Précepteur, & dont on prétend que la sainteté s'est fait connoître par plusieurs miracles. Tout l'édifice, dans lequel on compte jusqu'à quatre cens quarante colonnes de trente pieds de hauteur, est de marbre, comme le pavé, & sert aussi de tombeau à trois Rois, qui ont souhaité d'y être ensevelis avec leurs familles. A l'entrée de ce beau Monument, on voit une grande citerne, remplie d'eau, & fermée d'une muraille qui est percée de toutes parts d'un grand nombre de fenêtres. La superstition attire, dans ce lieu, des troupes de Pèlerins. C'est dans le même Village que se fait le meilleur indigo du Pays (y).

Adresse d'un
Mahométan
pour justifier
l'inceste.

UNE lieue plus loin, on trouve une belle Maison, accompagnée d'un grand Jardin; ouvrage d'un Grand Mogol que l'Auteur nomme *Chou-Chi-mauw*, après la victoire qu'il remporta sur le Sultan *Mahomet Begeran*, dernier Roi de Guzarate, & qui lui fit unir ce Royaume à ses Etats. On n'oublia pas de faire voir, à Mandelslo, un tombeau, qui se nomme *Bety-chuit*, c'est-à-dire, *la honte d'une fille*, & dont on lui raconta l'origine. Un riche Marchand, nommé *Hajom-Majom*, étant devenu amoureux de sa fille, & cherchant des prétextes pour justifier l'inceste, alla trouver le Juge Ecclesiastique, & lui dit que dès sa jeunesse il avoit pris plaisir à planter un jardin; qu'il l'avoit cultivé avec beaucoup de soin, & qu'on y voyoit les plus beaux fruits; que ce spectacle causoit de la jalousie à ses voisins, & qu'il en étoit importuné tous les jours; mais qu'il ne pouvoit leur abandonner un bien si cher, & qu'il étoit résolu d'en jouir lui-même, si le Juge vouloit approuver ses intentions par écrit. Cet exposé lui fit obtenir une déclaration favorable, qu'il fit voir à sa fille; mais ne tirant aucun fruit de son autorité, ni de la permission supposée du Juge, il la força. *Mahomet Begeran*, informé de son crime, lui fit trancher la tête, & permit que de ses biens on lui bâtît ce beau Monument, qui rend témoignage du crime & de la punition (z).

C'EST

(x) *Ibid.* pag. 83.

(y) Pag. 84.

(z) *Ibidem.*

C'EST à peu de distance d'Amadabath, que commencent à s'élever les effroyables montagnes de *Mawa*, qui s'étendent plus de soixante-dix lieues vers Agra, & plus de cent vers *Ougen*; Domaine de *Rana*, Prince qu'on croit descendu en droite ligne du célèbre Porus. Elles contiennent le Château de *Gurchitto*, que sa situation, dans ces lieux inaccesibles, a fait passer long-tems pour imprénable, & que le Grand Mogol n'a pas eu peu de peine à subjuguier. La montagne qui est entre Amadabath & *Trappe*, est le séjour d'un autre Raja, que les bois & les déserts ont conservé jusqu'à présent dans l'indépendance. Le Raja d'*Ider* est Vassal de l'Empire; mais sa situation lui donnant les mêmes avantages, il se dispense souvent d'obéir aux ordres du Mogol (a).

UN des plus beaux Jardins d'Amadabath, est celui qui porte le nom de *Schahbeg*, ou Jardin du Roi. Il est situé dans le Fauxbourg de *Begampour*, & fermé d'une grande muraille. On n'en admire pas moins l'Edifice, dont les fossés sont pleins d'eau & les appartemens très-riches. De-là, Mandelsto se rendit, par un Pont de pierre d'environ quatre cens pas de long, dans un autre Jardin qu'on nomme *Nikcinabag*, c'est-à-dire *Joyau*, & qui passe pour l'ouvrage d'une femme. Il n'est pas remarquable par sa grandeur, non plus que le Bâtiment qui l'accompagne: mais la situation de l'un & de l'autre est si avantageuse, qu'elle fait découvrir toute la campagne voisine, & qu'elle forme, sur les avenues du Pont, une des plus belles perspectives que l'Auteur eût jamais vues. Le milieu du jardin offre un grand réservoir d'eau, qui n'est composé que d'eau de pluie pendant l'hiver, mais qu'on entretient pendant l'été avec le secours de plusieurs machines, par lesquelles plusieurs bœufs tirent de l'eau de divers puits fort profonds, qui ne tarissent jamais. On y va rarement sans rencontrer quelques femmes qui s'y baignent. Aussi l'usage en exclut-il les Indiens. Mais la qualité d'Etranger en fit obtenir l'entrée à Mandelsto. Tant de jardins dont la Ville est environnée, & les arbres dont toutes les rues sont remplies, lui donnent de loin l'apparence d'une grande forêt. Le chemin, qui se nomme *Baschaban*, & qui conduit dans un Village éloigné de six lieues, est bordé de deux lignes de cocotiers, qui donnent sans cesse de l'ombre aux Voyageurs. Mais il n'approche pas de celui qui mène d'Agra jusqu'à Brampour, & qui ne fait qu'une seule allée, dont la longueur est de cent cinquante lieues d'Allemagne. Tous ces arbres logent & nourrissent une incroyable quantité de singes, parmi lesquels il s'en trouve d'aussi grands que des levriers, & d'assez puissans pour attaquer un homme; ce qui n'arrive jamais néanmoins, s'ils ne sont irrités. La plupart sont d'un verd-brun. Ils ont la barbe & les sourcils longs & blancs. Ces animaux, que les Baniens laissent multiplier à l'infini, par un principe de Religion, sont si familiers, qu'ils entrent dans les maisons à toute heure, en si grand nombre & si librement, que les Marchands de fruits & de confitures ont beaucoup de peine à conserver leurs marchandises. „ Mandelsto en compta un jour, „ dans la Maison des Anglois, cinquante, à la fois, qui sembloient s'y être „ rendus exprès pour l'amuser par leurs postures & leurs grimaces. Un „ au-

MANDELSTO.
1638.
Montagnes
de Marva &
Château de
Gurchitto.

Les jardins
& les arbres
d'Amadabath
lui donnent
l'air d'une
forêt.

Singes dont
les arbres
sont peuplés.

Leur fami-
liarité.

(a) Pag. 86.

XIII. Part.

V

MANDELSLO.
1638.

„ autre jour, qu'il leur avoit jetté quelques amandes, ils le suivirent jus-
„ qu'à sa chambre, où ils s'accoutumèrent à lui aller demander leur déjeû-
„ ner tous les matins. Comme ils ne faisoient plus difficulté de prendre
„ du pain & du fruit de sa main, il en retenoit quelquefois un par la patte,
„ pour obliger les autres à lui faire la grimace, jusqu'à ce qu'il les vit
„ prêts à se jeter sur lui (b)\".

Perroquets
de plusieurs
espèces.

Les mêmes arbres servent de retraite à toutes sortes d'oiseaux, sur-tout
à quantité de perroquets, dont les plus gros se nomment *Corbeaux d'Inde*.
On appelle *Kakatous* ceux qui sont blancs, ou d'un gris de perle, & qui ont
sur la tête une houppe incarnate; parceque dans leur chant ils prononcent af-
sez distinctement ce mot. Ces oiseaux sont fort communs dans toutes les
Indes, & font leurs nids dans les Villes, sous les toits des maisons, comme
les hirondelles en Europe (c).

Puissance
& richesses du
Gouverneur
d'Amadabath.

Le Gouverneur d'Amadabath entretient de son revenu, pour le service du
Grand Mogol, douze mille chevaux & cinquante éléphants. Il porte le titre
de Raja, ou de Prince. C'étoit alors un homme de soixante ans, qui se nom-
moit *Areb-Kan*, & dont on faisoit monter les richesses à cinquante millions
d'écus. Il avoit marié, depuis peu, sa fille au second fils du Grand Mo-
gol; & pour l'envoyer à la Cour, il l'avoit fait accompagner de vingt élé-
phants, de mille chevaux, & de six cens charrettes, chargées des plus ri-
ches étoffes, & de tout ce qu'il avoit pu rassembler de précieux. Sa Cour
étoit composée de plus de cinq cens personnes, dont quatre cens étoient ses
Esclaves. Ils étoient nourris tous dans sa Maison; & l'on assura Mandel-
slo, que sans compter ses écuries, où il nourrissoit quatre ou cinq cens che-
vaux & cinquante éléphants, sa dépense domestique montoit chaque mois à
plus de cent mille écus. Ses principaux Officiers étoient vêtus magnifique-
ment. Pour lui, négligeant assez le soin de sa parure, il portoit une veste
de simple toile de coton, excepté les jours qu'il se faisoit voir dans la Ville,
ou qu'il la traversoit pour se rendre à la campagne. Il paroissoit alors dans
l'équipage le plus fastueux, assis ordinairement sur une espèce de Trône,
qui étoit porté par un éléphant couvert des plus riches tapis de Perse; ef-
corté d'une garde de deux cens hommes, avec un grand nombre de beaux
chevaux de main, & précédé de plusieurs étendards de diverses cou-
leurs (d).

Viste que
Mandelslo
rend au Gou-
verneur.

MANDELSLO s'étend sur quelques visites qu'il lui rendit, avec le Direc-
teur Anglois, & qu'il méritent d'être représentées dans ses termes:

Nous le trouvâmes, dit-il, assis dans un pavillon qui donnoit sur son
jardin. Après nous avoir fait asseoir près de lui, il demanda au Directeur,
qui j'étois? Roberts lui répondit que j'étois un Gentilhomme Allemand,
que le desir de voir les Pays étrangers & de profiter de mes Voyages, a-
voit fait fortir de sa Patrie; & que me trouvant en Perse, j'avois voulu
voir les Indes, comme le plus beau Pays du Monde. Il loua ma résolu-
tion, en priant le Ciel de la benir. En suite il me demanda, si pendant le
séjour que j'avois fait en Perse, j'avois eu la curiosité d'apprendre la lan-
gue

(b) Pag. 87.

(c) *Ibidem*.

(d) *Ibid.* pag. 92 & précédentes.

gue Persane? Je lui dis que j'avois mieux aimé apprendre la langue Turque, & que je la favois assez pour me faire entendre. Quoique Persan de naissance, il convint que la langue Turque étoit plus commune à la Cour de Perse que celle du Pays. Quel est vôtre âge? reprit-il; & depuis quand êtes-vous parti d'Allemagne? Je lui dis que j'avois vingt-quatre ans, & qu'il y en avoit trois que je voyageois. Il s'étonna que mes Parens m'eussent permis de voyager à cet âge, & me demanda si je n'avois pas changé d'habit en chemin. Ma réponse lui apprenant que non, il me dit que j'étois fort heureux, avec cet habit, d'avoir traversé tant de Pays sans aucun accident, & que les Européens avoient ordinairement la précaution de se vêtir à la manière des Indes.

Après une heure de conversation, nous voulûmes nous retirer; mais il nous proposa fort civilement de dîner avec lui. On nous présenta d'abord quelques fruits, pendant qu'on mit la nappe, qui étoit de toile de coton, & dont on couvrit un grand tapis de maroquin rouge, qu'on étendit sur le plancher. Le dîner étoit beau. Il fut servi à la manière de Perse, les viandes couchées sur du riz de diverses couleurs, dans des plats de porcelaine, comme je l'avois vu à la Cour d'Ispahan. Nous nous retirâmes après le dîner; mais lorsque je pris congé du Gouverneur, il me dit en langue Turque, *Je vous verrai encore* (e).

Nous y retournâmes deux jours après (f); mais je m'étois fait habiller à la manière du Pays, dans le dessein de faire le Voyage de Cambaye, que je ne pouvois entreprendre autrement. Nous le trouvâmes, dans le même appartement où nous l'avions vu la première fois. Il étoit vêtu d'une veste blanche à l'Indienne, sur laquelle il en avoit une autre, plus longue, de brocard à fond nacarat, & doublée de satin blanc, avec un collet de martre zibeline, dont les peaux étoient tellement cousues que les queues lui battoient sur le dos.

Il nous fit asseoir près de quelques Seigneurs, qui étoient avec lui. Quoiqu'il traitât d'affaires, il eut d'abord l'attention de nous entretenir quelques momens, & je remarquai qu'il prenoit plaisir à me voir dans un autre habit. Il faisoit expédier divers ordres. Il en écrivoit lui-même. Mais ces occupations ne l'empêchoient pas d'avoir à la bouche, une pipe, qu'un Valet soutenoit d'une main, & dont il allumoit le tabac de l'autre. Il sortit bientôt, pour aller faire la revue de quelques Compagnies de Cavalerie & d'Infanterie, qui étoient rangées en bataille dans la cour. Après avoir visité leurs armes, il les fit tirer au blanc, pour juger de leur adresse, & pour augmenter la paye des plus habiles, aux dépens de celle des autres, qu'il diminoit d'autant. Nous pensions à nous retirer; mais il nous fit dire qu'il vouloit que nous dînassions avec lui. Dans l'intervalle, on nous servit des fruits, dont une bonne part fut envoyée au Comptoir Anglois par son ordre. A son retour, il se fit apporter un petit cabinet d'or, enrichi de pierres, dont il tira deux laycttes. Dans l'une, il prit de l'Opium, & dans l'autre du Bengi, espèce de poudre, qui se fait des feuilles & de la graine de chenevi, & dont les Mogols se servent pour s'exciter aux voluptés des sens.

Seconde
visite.

Bengi, pou-
dre qui excite
à la volupté.

(e) *Seni dabo gurim.* pag. 94.

(f) Le 20 d'Octobre.

MANDELSLO.

1638.

Le Gouverneur s'empare contre le Roi de Perse.

Compliment
faiteur de
Mandelslo.

Dîner fan-
g'ant.

fens. Après en avoir pris une cuillerée, il m'envoya le cabinet. Il est impossible, me dit-il, que pendant votre séjour d'Ispahan vous n'ayez pas appris l'usage de cette drogue. Vous me ferez plaisir d'en goûter, & vous la trouverez aussi bonne que celle de Perse. J'eus la complaisance d'en prendre, & le Directeur suivit mon exemple, quoique ni l'un ni l'autre nous n'en eussions jamais pris, & que nous y trouvassions peu de goût. Dans la conversation qui suivit, le Gouverneur parla du Roi de Perse & de sa Cour en homme fort mécontent. „Schah-Sefi, me dit-il, a pris le sceptre avec „des mains sanglantes. Le commencement de son règne a coûté la vie à „quantité de personnes, de toute sorte de condition, d'âge & de sexe. La „cruauté est héréditaire dans sa Maison. Il la tient de Schah-Abbas son „Ayeul; & jamais il ne faut espérer qu'il se dé fasse d'une qualité qui lui est „naturelle. C'est la seule raison qui porte ses Officiers à se jeter entre les „bras du Grand Mogol. Je veux croire qu'il a de l'esprit; mais de ce côté „même, il n'y a pas plus de comparaison entre lui & le Grand Mogol, „qu'entre la pauvreté de l'un & les immenses richesses de l'autre. L'Em- „pereur, mon Maître, a de quoi faire la guerre à trois Rois de Perse (g)”. Je me gardai bien d'entret en contestation avec lui, sur une matière si délicate. Je lui dis qu'il étoit vrai que ce que j'avois vu des richesses de Perse, n'étoit pas comparable avec ce que je commençois à voir dans les Etats du Grand Mogol: mais qu'il falloit avouer aussi que la Perse avoit un avantage inestimable, qui consistoit dans un grand nombre de *Kisilbachs* (b), avec lesquels le Roi de Perse étoit en état d'entreprendre la conquête de toute l'Asie. Je lui tenois ce langage à dessein, parceque je savois qu'il étoit Kisilbach, & qu'il seroit flatté de l'opinion que je marquois de cette Milice. En effet, il me dit qu'il étoit forcé d'en demurer d'accord: & se tournant vers un Seigneur, qui étoit Persan comme lui, il lui dit; „Je „crois que ce jeune homme a du cœur, puisqu'il parle avec tant d'estime „de ceux qui en ont”.

Le dîner fut servi avec plus de pompe que le précédent. Un Ecuyer tranchant, assis au milieu des grands vases dans lesquels on apportoit les viandes, en mettoit, avec une cuillère, dans de petits plats qu'on servoit devant nous. Le Gouverneur même nous servit quelquefois, pour nous témoigner son estime par cette marque de faveur. La salle étoit remplie d'Officiers de guerre, dont les uns se tenoient debout, la pique à la main, & les autres étoient assis près d'un réservoir d'eau qui s'offroit dans le même lieu. Après le dîner, le Gouverneur, en nous congédiant, nous dit qu'il regrettoit que ses affaires ne lui permissent pas de nous donner le divertissement des Danseuses du Pays.

Ce Seigneur étoit homme d'esprit, mais fier, & d'une sévérité dans son gouvernement, qui tenoit de la cruauté. Dans un autre dîner, où les Facteurs Anglois & Hollandois s'étoient trouvés, il déclara qu'il vouloit donner le reste du jour à la joye. Vingt Danseuses, qui furent averties par ses ordres, arrivèrent aussi-tôt, se dépouillèrent de leurs habits, & se mirent à chanter & à danser nues, avec plus de justesse & de légèreté

(g) Pag. 96.

(b) Célèbre Milice de Perse.

té que nos Danseurs de corde. Elles avoient de petits cerceaux, dans lesquels un singe n'auroit pas passé avec plus de souplesse. Tous leurs mouvemens se faisoient en cadence, au son d'une musique, qui étoit composée d'une timbale, d'un haut-bois, & de quelques petits tambours. Elles avoient dansé deux heures, lorsque le Gouverneur demanda une autre troupe de Danseuses. On vint lui dire qu'elles étoient malades, & qu'elles ne pouvoient danser ce jour-là. Il renouvela le même ordre, auquel il ajouta celui de les amener dans l'état où elles étoient; & ses gens répétant la même excuse, il tourna son ressentiment contre eux. Ces Malheureux, qui craignoient la bastonnade, se jettèrent à ses pieds, & lui avouèrent que les Danseuses n'étoient pas malades, mais qu'étant employées dans un autre lieu, elles refusoient de venir, parcequ'elles s'avoient que le Gouverneur ne les payeroit point. Il en rit. Cependant il se les fit amener sur le champ, par un détachement de ses gardes; & lorsqu'elles furent entrées dans la salle, il ordonna qu'on leur tranchât la tête. Elles demandèrent la vie, avec des pleurs & des cris épouvantables. Mais il voulut être obéi; & l'exécution se fit aux yeux de toute l'assemblée, sans que les Seigneurs osassent intercéder pour ces Misérables, qui étoient au nombre de huit (i).

CET étrange spectacle causa beaucoup d'étonnement aux Etrangers. Le Gouverneur, qui s'en aperçut, se mit à rire & leur dit: „ Pourquoi cette „ surprise, Messieurs? Si j'en usois autrement, je ne serois pas long-tems „ Maître dans Amadabath. Il faut prévenir, par la crainte, le mépris „ qu'on feroit de mon autorité (k) ”.

MANDELSLO partit, pour Cambaye, avec un jeune Marchand Anglois, qui ne faisoit ce Voyage que pour l'obliger, & par l'ordre du Directeur. La crainte des Rasbouts lui fit prendre une escorte de huit Pions, c'est-à-dire, de huit Soldats à pied, armés de picques & de rondaches, outre l'arc & les flèches. Cette Milice est d'autant plus commode, qu'elle ne dédaigne pas de servir de Laquais, & qu'elle marche toujours à la tête des chevaux. Elle se loue d'ailleurs à si bas prix, qu'il n'en couta que huit écus à Mandelslo pour trois jours, pendant lesquels il fit treize lieues. On en compte huit jusqu'au Village de *Serguntra*, dans lequel il ne vit rien de plus remarquable qu'une grande citerne, où l'eau de pluie se conserve pendant toute l'année. Cinq lieues de plus le firent arriver à la vûe de Cambaye. Il s'y logea chez un Marchand More, dans l'absence du Facteur Anglois de cette Ville.

CAMBAYE est située à seize lieues de Broitschia, dans un lieu fort sablonneux, au fond & sur le bord d'une grande Baye, où la Rivière du *May* se décharge après avoir lavé ses murs. Son Port n'est pas commode; quoique la haute marée y amène plus de sept brasses d'eau, les Navires y demeurent à sec, après le reflux, dans le sable & dans la boue, dont le fond est toujours mêlé. La Ville est ceinte d'une fort belle muraille de pierre de taille. Elle a douze Portes, de grandes maisons, & des rues droites & larges, dont la plupart ont leurs barrières, qui se ferment la nuit. Elle est incompa-

MANDELSLO.
1638.

Mandelslo
se rend d'A-
madabath à
Cambaye.

Description
de cette Ville.

(i) Pag. 99 & précédentes.

(k) Pag. 100.

MANDESSO.
1638.

comparablement plus grande que Surate, & sa circonférence n'a pas moins de deux lieues.

ON y compte trois Bazars, ou Marchés, & quatre belles citernes, capables de fournir de l'eau à tous les Habitans dans les plus grandes sécheresses. La plupart sont des Payens, Banians ou Rasbouts, dont les uns sont livrés au Commerce, & les autres à la profession des armes. Leur plus grand trafic est à Diu, à la Mecque, en Perse, à Achem & à Goa, où ils portent toutes sortes d'étoffes, de soie & de coton, pour en rapporter de l'or & de l'argent monnoyé, c'est-à-dire, des ducats, des sequins & des piastras, avec diverses marchandises des mêmes lieux (1).

Dehors de
Cambaye.

APRÈS avoir employé quelques heures à visiter la Ville, Mandello se laissa conduire, hors des murs, dans quinze ou seize beaux jardins, qui n'approchoient pas néanmoins d'un autre, où son Guide le fit monter par un escalier de pierre, composé de plusieurs marches. Il est accompagné de trois corps de logis, dont l'un contient plusieurs beaux appartemens. Au centre du jardin, on voit, sur un lieu fort élevé, le tombeau du Mahométan dont il est l'ouvrage. Il n'y a point de situation d'où la vue soit si belle, non-seulement vers la Mer, mais du côté de la Terre, où l'on découvre la plus belle campagne du Monde. Ce lieu a tant d'agrémens, que le Grand Mogol, étant un jour à Cambaye, voulut y loger, & fit ôter les pierres du tombeau pour y faire dresser sa tente.

Mandello
voit brûler
une femme
Indienne de
vingt ans.

TANDIS que Mandello cherchoit à satisfaire sa curiosité, deux Marchands du Comptoir Anglois, vinrent lui faire des reproches d'avoir préféré une maison Mahométane à leur Loge; & s'offrant à l'accompagner dans ses observations, ils lui promirent, pour le lendemain, le spectacle d'une Indienne, qui devoit se brûler volontairement. En effet, ils se rendirent ensemble hors de la Ville, sur le bord de la Rivière, qui étoit le lieu marqué pour cette funeste cérémonie. L'Indienne étoit veuve d'un Rasbout, qui avoit été tué à deux cens lieues de Cambaye. En apprenant la mort de son mari, elle avoit promis au Ciel de ne pas lui survivre. Comme le Grand Mogol & ses Officiers n'épargnent rien pour abolir un usage si barbare, on avoit résisté long-tems à ses desirs; & le Gouverneur de Cambaye les avoit combattu lui-même, en s'efforçant de lui persuader que les nouvelles qui lui faisoient haïr la vie, étoient encore incertaines. Mais ses instances redoublant de jour en jour, on lui avoit enfin permis de satisfaire aux loix de sa Religion.

ELLE n'avoit pas plus de vingt ans. Mandello la vit arriver au lieu de son supplice, avec tant de constance & de gaieté, qu'il s'imagina qu'on lui avoit hebeté les sens par une dose extraordinaire d'opium, dont l'usage est fort commun dans les Indes. Son cortège formoit une longue procession, qui étoit précédée de la musique du Pays, c'est-à-dire, de hautbois, & de timbales. Quantité de filles & de femmes chantoient & dansoient devant la victime. Elle étoit parée de ses plus beaux habits. Ses bras, ses doigts & ses jambes étoient chargés de brasselets, de bagues & de carquans. Une troupe d'hommes & d'enfans fermoit la marche. L

(1) Pag. 102 & précédentes.

Le bucher, qui l'attendoit sur la rive, étoit de bois d'abricotier, mêlé de sandal & de canelle. Aussi-tôt qu'elle put l'apercevoir, elle s'arrêta quelques momens, pour le regarder d'un œil où Mandelslo crut découvrir du mépris; & prenant congé de ses parens & de ses amis, elle distribua parmi eux ses brassicets & ses bagues. Mandelslo se tenoit à cheval auprès d'elle, avec deux Marchands Anglois. „ Je crois, dit-il, que mon air lui „ fit connoître qu'elle me faisoit pitié, & ce fut apparemment par cette rai- „ son qu'elle me jeta un de ses bracelets, que j'attrapai heureusement, & „ que je garde encore en mémoire d'un si triste événement (m). Lors- „ qu'elle fut montée sur le bucher, on y mit le feu. Elle se versa sur la „ tête un vase d'huile odoriférante, où la flamme ayant pris aussi-tôt, elle „ fut étouffée en un instant, sans qu'on lui vit faire aucune grimace. Quel- „ ques assistans jettèrent dans le bucher plusieurs cruches d'huile, qui, pré- „ cipitant l'action des flammes, achevèrent de réduire le corps en cendre. „ Les cris de l'assemblée auroient empêché d'entendre ceux de la veuve, „ quand elle auroit eu le tems d'en pousser dans le feu, qui l'étouffa com- „ me un éclair (n). ”

MANDELSLO.

1638.

MANDELSLO, après passé quelques jours à Cambaye, partit avec beaucoup d'admiration pour la politesse des Habitans. On sera surpris, dit-il, si j'assure qu'on trouve peut-être plus de civilité aux Indes, que parmi ceux qui croyent la posséder seuls. Cette réflexion, qui tombe sans doute sur les Allemands (o), puisque c'étoit alors la seule Nation qu'il connoît en Europe, le conduisit à parler du bétel, & des propriétés de cette plante. Il prétend que c'est celle qu'Avicenne a nommée *Fausfel*. Entre ses remarques, il en fait une qu'on n'a vûe jusqu'ici dans aucune autre Relation. Dans tous les lieux qui produisent le bétel, il ne donne, dit-il, que des feuilles, qu'on vend un paquet à la douzaine, & qui se conservent long-tems fraîches; mais, dans le seul Pays de Malaca, il porte un fruit, qui a la figure d'une queue de lézard, & que les Habitans mangent avec goût (p). (q).

Remarque
sur la politesse
des Indiens.Remarques
sur le bétel.

EN retournant vers Amadabath, Mandelslo arriva si tard à Serguntra, que les Banians, qui ne se servent point de chandelle, de-peur que les mouches & les papillons ne s'y viennent brûler, refusèrent de lui ouvrir leurs portes. A l'occasion de l'embarras auquel il fut exposé pour la nourriture de ses chevaux, il observe que dans l'Indoustan, comme on l'a déjà remarqué de plusieurs autres Pays des Indes, l'avoine étant inconnue & l'herbe fort rare, on nourrit les bêtes de felle & de somme, d'une pâte com-

Comment
les Mogols
nourrissent
leurs che-
vaux.

(m) Pag. 104.

(n) Voyez, dans la Description de Golconde, l'origine de cet usage.

(o) Un Allemand se croira tout aussi en droit de faire tomber cette réflexion sur les François. R. d. E.

(p) Pag. 108. Il se trompe. Carreri donne ce fruit à Manille, où il se nomme *Tacout*. Tom. V. pag. 84.(q) Valentyn donne au bétel, ou *Siri*, deux sortes de fruits: l'une odoriférante, qui est la plus recherchée, & l'autre commune. Sa figure est celle du poivre long, connu sous le nom de *Cubèbe*. Il ne dit point proprement où il se trouve. Le bétel qui ne porte que des feuilles, est une espèce différente. R. d. E.

MANDOULO. composée de sucre & de farine, dans laquelle on mêle quelquefois un peu de beurre (r).

1638.
Fameux
Jardin de
Tschietbag.

Le lendemain, après avoir fait cinq lieues jusqu'à un grand Village dont il ne rapporte pas le nom, sa curiosité le conduisit au Jardin de *Tschietbag*, le plus beau, sans contredit, de toutes les Indes (s). Il doit son origine à la victoire du Grand Mogol sur le dernier Roi de Guzarate; & de-là lui vient son nom, qui signifie *Jardin de Conquête*. Il est situé dans un des plus agréables lieux du Monde, sur le bord d'un grand Etang, avec plusieurs pavillons du côté de l'eau, & une muraille très-haute vers Amadabath. Le corps de logis, & le Caravanera dont il est accompagné, sont dignes du Monarque qui les a bâtis. Le Jardin offre diverses allées d'arbres fruitiers, tels que des orangers & des citronniers de toutes les espèces, des grenadiers, des dattiers, des amandiers, des meuriers, des tamarins, des mangas & des cocotiers. Ces arbres y sont en si grand nombre, & plantés à si peu de distance, que faisant régner l'ombre de toutes parts, on y jouit continuellement d'une délicieuse fraîcheur. Les branches sont chargées de figes, qui ne contribuent pas peu à l'agrément d'un si beau lieu. Mandoulo, qui étoit à cheval, & qui se trouva importuné des gambades que ces animaux faisoient autour de lui, en tua deux à coups de pistolet: ce qui parut irriter si furieusement les autres, qu'il les crut prêts à l'attaquer. Cependant, malgré leurs cris & leurs grimaces, ils ne lui voyoient pas plutôt tourner bride, qu'ils se réfugioient sur les arbres.

Singes dont
les arbres y
sont chargés.

Un heureux hazard lui fit trouver, dans le Fauxbourg d'Amadabath, une Caravane d'environ deux cens Marchands, Anglois & Banians, qui étoient en chemin pour Agra, Capitale de l'Empire Mogol. Il profita d'une occasion, sans laquelle son départ auroit été retardé long-tems. Le Directeur Anglois lui avoit accordé de puissantes recommandations; il se mit en marche le 29 Octobre. Dans le plus beau chemin du Monde, on rencontre si peu de Villages, que le premier, dit-il, qu'il pût nommer est celui de *Paingat*. Le sixième jour, il arriva devant les murs de la Ville d'*Heribath*, après avoir fait cinquante lieues. Cette Place est de grandeur médiocre. Elle n'a ni portes, ni murailles, depuis qu'elles ont été détruites par Tamerlan. On voit encore les ruines de son Château, sur une montagne voisine.

Départ de
Mandoulo
pour Agra.

Paingat.
Heribath.

Entre cette Ville & celle de *Damtiges*, qui en est éloignée de cinquante lieues, on est continuellement exposé aux courses des Rasbouts. Les Officiers de la Caravane se disposèrent à recevoir ces Brigands, en faisant filer leurs charrettes, & les Soldats de l'escorte, dans un ordre qui les mettoit en état de se secourir sans confusion. A cinquante lieues de *Damtiges*, on arriva près d'un Village, nommé *Syedek*, qui est accompagné d'un fort beau Château. Les Rasbouts, qui s'étoient présentés par intervalles, causèrent moins de mal aux Marchands que de crainte. On cessa de les voir entre *Syedek* & Agra, où l'on parvint heureusement.

Damtiges.

Syedek.

Agra. Le Grand Mogol, ou l'Empereur de l'Indoustan, change souvent de demeure.

(r) Pag. III.

(s) *Ibidem.*

meure. L'Empire n'a pas de Ville un peu considérable, où ce Monarque n'ait un Palais. Mais il n'y en a point qui lui plaise plus qu'Agra; & Mandelsto la regarde en effet comme la plus belle Ville de ses Etats. Elle est située à vingt-huit degrés du Nord, dans la Province qui porte proprement le nom d'*Indoustan*, sur la Rivière de *Gemini*, qui se jette dans celle du Gange au-dessus du Royaume de Bengale. Agra est deux fois plus grande qu'Isfahan; & l'on n'en fait pas le tour à cheval en moins d'un jour. La Ville est fortifiée d'une bonne muraille de pierre de taille rouge, & d'un fossé large de plus de trente toises (1).

Ses rues sont belles & spacieuses. Il s'en trouve de voutées, qui ont plus d'un quart de lieue de long, où les Marchands & les Artisans ont leurs boutiques distinguées par l'espèce des métiers, & par la qualité des marchandises. Les *Maidans* & les *Bazars* (2) sont au nombre de quinze, dont le plus grand est celui qui forme comme l'avant-cour du Château. On y voit soixante pièces de canon, de toutes sortes de calibres, mais en assez mauvais ordre & peu capables de servir. Cette place, comme celle d'Isfahan, offre une grosse & haute perche, où les Seigneurs de la Cour, & quelquefois le Grand Mogol même, s'exercent à tirer à l'oiseau.

On compte, dans la Ville, quatre-vingt Carvanseras pour les Marchands étrangers, la plupart à trois étages, avec de très-beaux appartemens, des magasins, des voutes & des écuries, accompagnés de galeries & de corridors pour la communication des chambres. Ces espèces d'hôtelleries ont leurs Concierges, qui doivent veiller à la conservation des marchandises, & qui vendent des vivres à ceux que leur office est de loger gratuitement.

Comme le Grand Mogol & la plupart des Seigneurs de sa Cour font profession du Mahométisme, on voit, dans Agra, un très-grand nombre de *Metichids*, ou de Mosquées. On en distingue soixante-dix grandes, dont les six principales portent le nom de *Metichid-Adine*, c'est-à-dire, *Quotidiennes*, parceque chaque jour le Peuple y fait ses dévotions (3). On voit, dans une de ces six Mosquées, le sépulcre d'un saint Mahométan, qui se nomme *Seander*, & qui est de la postérité d'Ally. Dans une autre, on voit une tombe de trente pieds de long sur seize de large, qui passe pour celle d'un Héros militaire. Elle est couverte de petites banderolles. Un grand nombre de Pèlerins, qui s'y rendent de toutes parts, ont assez enrichi la Mosquée pour la mettre en état de nourrir chaque jour un très-grand nombre de pauvres. Ces *Metichids*, & les cours qui en dépendent, servent d'azile aux criminels, & même à ceux qui peuvent être arrêtés pour dettes. Ce sont les *Allacapi* de Perse, que les Mogols nomment *Allader*, & qui sont si respectés, que l'Empereur même n'a pas le pouvoir d'y faire enlever un coupable (4). On trouve dans Agra, jusqu'à huit cens bains, dont le Grand Mogol tire annuellement des sommes fort considérables, parceque

MANDELSTO.
1638.

Sa description.

Rues & Places.

Carvanseras.

Metichids
ou Mosquées.

Azyles publics.

Bains.

(1) Pag. 114.

(2) C'est-à-dire, Places & Marchés.

(3) L'Auteur dit seulement les jours de fête, & dans ce sens la signification de

XIII. Part.

Metichid-Adine seroit plutôt *Mosquée des Fêtes*. R. d. E.

(4) Pag. 116.

MANDELSLO.
1638.

Hôtels &
Palais.

Palais Impé-
rial d'Agra.

ceque cette sorte de purification faisant une des principales parties de la Religion du Pays, il n'y a point de jour où ces lieux ne soyent fréquentés d'une multitude infinie de Peuple.

LES Seigneurs de la Cour ont leurs Hôtels dans la Ville, & leurs Maisons à la campagne. Tous ces Edifices sont bien bâtis & richement meublés. L'Empereur a plusieurs Maisons hors de la Ville, où il prend quelquefois plaisir à se retirer avec ses Danseuses. Mais rien ne donne une plus haute idée de la grandeur de ce Prince, que son Palais, qui est situé sur le bord de la Rivière. Mandelslo lui donne environ quatre cens pieds de tour. Il est parfaitement bien fortifié, dit-il, du moins pour le Pays; & cette fortification consiste dans une muraille de pierre de taille, un grand fossé, & un pont-levis à chaque porte, avec quelques autres ouvrages aux avenues, sur-tout à la porte du Nord.

CELLE qui donne sur le Bazar, & qui regarde l'Occident, s'appelle *Cistevy*. C'est sous cette porte qu'est le Divan, c'est-à-dire, le lieu où le Grand Mogol fait administrer la Justice à ses Sujets, près d'une grande salle où le premier Vizir fait expédier & sceller les Ordonnances pour toutes sortes de levées. Les minutes en sont gardées au même lieu. En entrant par cette porte, on se trouve dans une grande rue, bordée d'un double rang de boutiques, qui mène droit au Palais Impérial.

LA porte, qui donne entrée dans le Palais, se nomme *Eckbarcke Derwage*, c'est-à-dire, *Porte de l'Empereur Eckbar*. Elle est si respectée, qu'à la réserve des seuls Princes du sang, tous les autres Seigneurs sont obligés d'y descendre & d'entrer à pied. C'est dans ce quartier, que sont logées les femmes qui dansent & qui chantent devant le Grand Mogol & sa famille.

LA quatrième porte, nommée *Derfame*, donne sur la Rivière; & c'est là que Sa Majesté se rend tous les jours, pour saluer le Soleil à son lever. C'est du même côté que les Grands de l'Empire, qui se trouvent à la Cour, viennent rendre, chaque jour, leur hommage au Souverain, dans un lieu élevé, où ce Monarque peut les voir. Les *Madys*, ou les Officiers de Cavalerie, s'y trouvent aussi; mais ils se tiennent plus éloignés, & n'approchent point de l'Empereur sans un ordre exprès. C'est de-là qu'il voit combattre les éléphants, les taureaux, les lions, & d'autres bêtes féroces; amusement qu'il prenoit tous les jours, à la réserve du Vendredi, qu'il donnoit à ses dévotions (2).

LA porte qui donne entrée dans la salle des Gardes, se nomme *Attesfanna*. On passe, par cette salle, dans une cour pavée, au fond de laquelle on voit, sous un portail, une balustrade d'argent, dont l'approche est défendue au Peuple, & n'est permise qu'aux Seigneurs de la Cour. Mandelslo rencontre, dans cette cour, le Valet Persan qui l'avoit quitte à Surate. Il en reçut des offres de service, & celle même de le faire entrer dans la balustrade; mais les Gardes s'y opposèrent. Cependant, comme c'est par cette ba-

lustrade

(2) C'étoit l'Empereur Cha-Yehan, fils de Jean-Guir, & ce même Sultan Couronne celui que Rhoe a nommé *Jameo*, dans la Ville d'Asimere (1).

(1) Ce n'est pas Asimere, mais Agra. Le même erreur a été relevée ci-dessus, pag. 27, B. 6. l. 11.



COLS.



lastrade qu'on entre dans la chambre du Trône, il vit dans une autre petite balustrade d'or, le Trône du Grand Mogol, qui est d'or massif, enrichi de diamans, de perles & d'autres pierres précieuses. Au-dessus est une galerie, où ce puissant Monarque se fait voir tous les jours (a) pour rendre justice à ceux qui la demandent. Plusieurs clochettes d'or sont suspendues en l'air, au-dessus de la balustrade. Ceux qui ont des plaintes à faire doivent en sonner une: mais si l'on n'a des preuves convaincantes, il ne faut pas se hasarder d'y toucher, sous peine de la vie (b).

ON montre, en dehors, un autre appartement du Palais, qu'on distingue par une grosse tour, dont le toit est couvert de lames d'or, & qui contient, dit-on, huit grandes voutes pleines d'or, d'argent, & de pierres précieuses d'une valeur inestimable (c) (d).

MANDELSLO paroît persuadé que d'une Ville aussi grande, aussi peuplée qu'Agra, on peut tirer deux cens mille hommes capables de porter les armes. La plupart de ses Habitans suivent la Religion de Mahomet. Sa Jurisdiction, qui s'étend dans une circonférence de plus de six vingt lieues, comprend plus de quarante petites Villes & trois mille cinq cens Villages. Le terroir est bon & fertile. Il produit quantité d'indigo, de coton, de salpêtre, & d'autres richesses dont les Habitans font un Commerce avantageux.

Le dessein de Mandelslo étoit de faire un plus long séjour dans la Capitale de l'Indoustan; mais un accident imprévu le fit changer de résolution, & l'obligea de quitter une Ville où sa vie lui parut en danger. Un jour qu'il s'entretenoit avec le Valet Persan qui l'avoit quitté à Surate, il vit venir vers lui un Mogol, homme de bonne mine & dont la condition sembloit au-dessus du commun, qui lui demanda d'où il venoit & ce qui l'avoit amené dans le Pays? Il répondit qu'il étoit Européen; qu'il venoit d'Allemagne, & que le motif de son Voyage avoit été la seule curiosité de voir la Cour du plus puissant Monarque de l'Orient. „ Je crois vous avoir vu „ à Ispahan, reprit le Mogol; & vous êtes sans doute celui qui a tué mon „ Parent, dans le démêlé que nous y avons eu avec l'Ambassadeur d'Allemagne“. Mandelslo fit un effort pour se rassurer, & protesta que loin d'avoir été en Perse, il étoit venu par Mer d'Angleterre à Surate. Deux Marchands Anglois, dont il étoit accompagné, secondèrent ce mensonge. Mais le plus grand secours qu'il reçut, dans cette occasion, lui vint du Valet

Danger qui
fait partir
Mandelslo
d'Agra.

(a) C'est sans doute ce que Rhoe nomme le *Durhal*, & Bernier l'*An kai*.

(b) Pag. 108.

(c) On remet, à la description générale de l'Indoustan, d'autres observations de Mandelslo.

(d) Ou a oublié, dans l'Edition de Paris, les renvois de la belle Figure qui représente la Cour du Grand Mogol, dont voici les explications;

1. Le Grand Mogol assis sur son Trône.

2. Degrés du Trône où plusieurs Seigneurs paroissent prosterner.

3. Muraille du Parc des Animaux.

4. Muraille du Serrail.

5. Muraille extérieure.

6. Garde de l'Empereur.

7. Jet d'eau.

8. Jardin du Serrail.

9. Le Serrail.

10. Mosquée.

11. Animaux qui passent devant l'Empereur. R. d. E.

MANDELSLO: Valet Persan, qui jura, par Mahomet & Houssein, que son ancien Maître
1638. étoit venu d'Angleterre. Le Mogol se retira. Cependant il fit connoître

Il part pour
Lahor. qu'il lui restoit des doutes; & Mandello, n'osant se fier à la disposition d'un
Ennemi si redoutable, prit le parti de s'engager dans une Caravane qui par-
toit pour Lahor, Ville à soixante-dix lieues d'Agra, dans l'intérieur du
Pays (e).

Chagrin
qu'il cause
aux Banians.

IL s'associa particulièrement avec un Marchand Hollandois, qui faisoit
le même Voyage. D'Agra jusqu'à Lahor, le chemin n'est qu'une allée, tirée
à la ligne, & bordée de dattiers, de cocotiers & d'autres arbres, qui défend-
ent les Voyageurs des ardeurs excessives du Soleil. Les belles maisons,
qui se présentent de toutes parts, amusoient continuellement les yeux de
Mandello; tandis que les singes, les perroquets, les paons, lui offroient
un autre spectacle, & donnoient même quelquefois de l'exercice à ses ar-
mes. Il tua un gros serpent, un leopard & un chevreuil, qui se trouvé-
rent dans son chemin. Les Banians de la Caravane s'effrayoient de lui
voir ôter, à des animaux, une vie qu'il ne pouvoit leur donner, & que le
Ciel ne leur accordoit que pour le glorifier. Lorsqu'ils lui voyoient por-
ter la main au pistolet, ils paroissoient irrités qu'il prît plaisir à violer en
leur préférence les loix de leur Religion; & s'il avoit la complaisance de leur
épargner ce chagrin, il n'y avoit rien qu'ils ne fissent pour lui plaire (f).

Description
de Lahor.

EN approchant de Lahor, il admira la fertilité du Pays, qui produit du
riz, du bled, & toutes sortes de fruits, plus abondamment qu'aucune autre
Province de ce vaste Empire. La Ville est située à trente-deux degrés vingt
minutes du Nord, sur la petite Rivière de Ravy, qui se jette avec quatre
autres dans le Fleuve de l'Inde: c'est ce qui fait donner à ce fameux Fleuve
le nom de *Pangab*, qui signifie *Cinq eaux*. La situation de Lahor est fort
agréable, sur-tout du côté de la Rivière, où l'on découvre plusieurs beaux
Jardins. Le Palais Impérial, quoique renfermé dans la Ville, en est sépa-
ré par une haute muraille. Entre plusieurs grands Edifices, il contient
quantité d'autres Palais & d'Hôtels, pour le logement des Seigneurs qui
suivent la Cour. La plupart des Habitans de Lahor ayant embrassé le
Mahométisme, on y voit un grand nombre de Mosquées, & de bains
publics.

Bains pu-
blics. Man-
dello va s'y
baigner.

MANDELSLO eut la curiosité de voir un de ces bains, & de s'y baigner
à la mode du Pays. Il le trouva bâti à la Persane, avec une voute plate,
& divisé en plusieurs appartemens de forme à demi ronde, fort étroits à
l'entrée, larges au fond, chacun ayant sa porte particulière, & deux cuves
de pierre de taille dans lesquelles on fait entrer l'eau par des robinets de cui-
vre, au degré de chaleur qu'on desire. Après avoir pris le bain, on le fit
asseoir sur une pierre de sept ou huit pieds de long, & large de quatre, où
le Baigneur lui frotta le corps avec un gantelet de crin. Il vouloit lui frot-
ter aussi la plante des pieds avec une poignée de sable; mais voyant qu'il
avoit peine à supporter cette opération, il lui demanda s'il étoit Chrétien;
& lorsqu'il eut appris qu'il l'étoit, il lui donna le gantelet, en le priant de
se frotter lui-même les pieds, quoiqu'il ne fit pas difficulté de lui frotter

le

(e) Pag. 138 & 139.

(f) Pag. 140.

le reste du corps. Un homme de petite taille, qui parut ensuite, le fit coucher sur la même pierre; & s'étant mis à genoux sur ses reins, il lui frotta le dos avec les mains, depuis l'épine jusqu'aux côtés, en l'assurant que le bain lui serviroit peu, s'il ne souffroit qu'on fit couler ainsi, dans les autres membres, le sang qui pouvoit se corrompre dans cette partie du corps (g).

MANDELSLO.
1638.

MANDELSLO ne vit rien de plus curieux, aux environs de Lahor, qu'un des Jardins de l'Empereur, qui en est à deux jours de chemin. Mais dans ce petit Voyage, qu'il fit par amusement, il prit plaisir aux différentes voitures, dont on le fit changer successivement. On lui donna d'abord un mulet, ensuite un chameau, puis un éléphant; & enfin, un bœuf, qui trotant surieusement, & levant les pieds jusqu'aux écriers, lui faisoit faire six bonnes lieues en quatre heures (h).

Le séjour de Lahor lui plaisoit beaucoup; mais il reçut des lettres d'Atgra, par lesquelles on le pressoit de retourner à Surate, s'il vouloit profiter du départ de quelques Vaisseaux Anglois, sur lesquels le Président, qui avoit achevé le tems ordinaire de son emploi, devoit s'embarquer pour retourner en Angleterre. Il ne balança point à se mettre dans la Compagnie de quelques Marchands Mogols, qui partoient pour Amadabath. En arrivant dans cette Ville, il y trouva des lettres du Président, qui l'invitoit à profiter d'une forte Caravane, que le Directeur d'Amadabath avoit ordre de former, le plus promptement qu'il seroit possible, pour se rendre à Surate avant sa démission, & pour assister à la Fête qui devoit accompagner cette cérémonie. Pendant qu'on préparoit la Caravane, il eut le spectacle d'un feu d'artifice à l'Indienne. Toutes les fenêtres du Maidan étoient bordées de lampes, devant lesquelles on avoit placé des flacons de verre, remplis d'eau de plusieurs couleurs. Cette illumination lui parut charmante. On alluma le feu, qui consistoit en fusées de différentes formes. Quantité de lampes, suspendues à des roues, paroissent immobiles, quoique les roues tournaient incessamment avec beaucoup de violence (i).

Retour de
Mandelslo à
Surate.

Feu d'artifice à l'Indienne.

Aussi-tôt que la Caravane fut assemblée, Mandelslo se mit en chemin avec le Directeur d'Amadabath & trois autres Anglois, qui devoient assister aussi à la Fête de Surate. Ils prirent le devant, sous l'escorte de vingt Pions, après avoir laissé ordre à la Caravane de faire toute la diligence possible pour les suivre. Ils emmenaient quatre charrettes & quelques chevaux. Les Pions, qui portoient leurs armes & leurs étendards, suivoient à pied le train des voitures. Mandelslo fait observer qu'aux Indes, il n'y a point de personne un peu distinguée qui ne fasse porter devant soi une épée d'étendard, qui sert, dit-il, comme de bannière (k).

Dangereuse route de l'Auteur.

Le premier jour, ils traversèrent la Rivière de *Wasset*, d'où ils allèrent passer la nuit dans le Fort de *Safepour*. *Pansfeld*, Facteur Anglois de Brodra, qui vint au-devant d'eux jusqu'à ce Fort, les traita le lendemain fort magnifiquement dans le lieu de sa résidence. Ils en partirent vers le soir, pour se

loger

(g) Pag. 142.

(h) *Ibid.*

(i) Pag. 142.

(k) Pag. 143.

MANDELSLO. 1638. loger la nuit suivante dans un grand Jardin; & le jour d'après, continuant heureusement leur Voyage, ils allèrent camper proche d'une citerne, nommée *Sambord*. Mais ils y étoient attendus par de fâcheux incidens. Les Habitans du Pays, qui virent arriver en même-tems une Caravane Hollandoise de deux cens charrettes, craignirent que toute leur eau ne fût consumée par un si grand nombre d'Etrangers. Ils en défendirent l'approche aux Anglois, qui étoient arrivés les premiers; ce qui obligea le Directeur de faire avancer quinze Pions, avec ordre d'employer la force. Mais, en approchant de la citerne, ils la trouvèrent gardée par trente Payfans bien armés, qui se présentèrent avec beaucoup de résolution. Les Pions couchèrent en joue & tirèrent l'épée. Cette vigueur étonna les Payfans, & leur fit prendre le parti de se retirer: mais pendant que le Directeur faisoit puiser de l'eau, ils tirèrent quelques flèches & trois coups de mousquet, qui blessèrent cinq de ses gens. Alors les Pions faisant feu sans ménagement, tuèrent trois de leurs Ennemis, dont Mandelslo vit emporter les corps dans le Village. Une action si vive auroit eu des suites plus sanglantes, si l'arrivée de la Caravane Hollandoise n'avoit achevé de contenir les Indiens.

Combat de
Mandelslo
contre les
Rasbouts.

CEPENDANT ce n'étoit que le prélude d'une aventure plus dangereuse. Pendant que les Anglois étoient tranquillement à souper, un Marchand Hollandois vint leur donner avis qu'on avoit vû, sur le chemin, deux cens Rasbouts, qui avoient fait plusieurs vols depuis quelques jours; & que le jour précédent, ils avoient tué six hommes à peu de distance de Sambord. La Caravane Hollandoise ne laissa pas de décamper à minuit. „ Nous la suivîmes, raconte Mandelslo, pour l'instruction des Voyageurs: mais „ comme elle marchoit plus lentement que nous, nous ne fûmes pas long-tems à la passer. Le matin, nous découvrîmes un *Holaceur*, c'est-à-dire, un de ces Trompettes qui marchent ordinairement à la tête des Caravanes, en sonnant d'un instrument de cuivre beaucoup plus long que nos trompettes. Dès qu'il nous eut aperçus, il se jeta dans une forêt voisine, où il se mit à sonner de toute sa force; ce qui nous fit prévoir que nous aurions bien-tôt les Rasbouts sur les bras. En effet nous vîmes sortir presque en même-tems, des deux côtés de la forêt, un grand nombre de ces Brigands, armés de picques, de rondaches, d'arcs & de flèches, mais sans armes à feu. Nous avions eu la précaution de charger les nôtres, qui ne consistoient qu'en quatre fusils & trois paires de pistolets. Le Directeur & moi, nous montâmes à cheval, & nous donnâmes les fusils aux Marchands qui étoient dans les voitures, avec ordre de ne tirer qu'à bout portant. Nos armes étoient chargées à cartouches; & les Rasbouts marchaient si serrés, que de la première décharge nous en vîmes tomber trois. Ils nous tirèrent quelques flèches, dont ils nous blessèrent un bœuf & deux Pions. J'en reçus une dans le pommeau de ma selle, & le Marchand Anglois eut un coup dans son turban. Aussitôt que la Caravane Hollandoise entendit tirer, elle se hâta de nous envoyer dix de ses Pions. Mais, avant qu'ils fussent en état de nous secourir, le danger devint fort grand pour ma vie. Je me vis attaqué de toutes parts, & je reçus deux coups de pique dans mon collet de busle,

„ qui

„ qui me sauva heureusement la vie. Deux Rasbouts prirent mon cheval
 „ par la bride, & se dispoſoient à m'emmener prifonnier; mais j'en mis
 „ l'un hors de combat, d'un coup de piftolet que je lui donnai dans l'épau-
 „ le; & le Marchand Anglois, qui vint à mon ſecours, me dégagede de
 „ l'autre. Cependant les Pions des Hollandois approchèrent; & toute la
 „ Caravane étant arrivée prefqu'en même-tems, les Rasbouts ſe retirèrent
 „ dans la forêt, laiſſant ſix hommes morts, ſur le champ de bataille, &
 „ n'ayant pas peu de peine à traîner leurs bleſſés. Nous perdimés deux
 „ Pions & nous en eûmes huit bleſſés; ſans compter le Marchand Anglois,
 „ qui le fut légèrement. Cette leçon nous fit marcher en bon ordre, avec
 „ la Caravane, dans l'opinion que nos Ennemis reviendroient en plus grand
 „ nombre; mais ils ne reparurent point, & nous arrivâmes vers midi à
 „ Broitſchia, d'où nous partîmes à quatre heures pour traverser la Riviè-
 „ re & pour faire encore cinq collés juſqu'au Village d'Onclaſſer. Le
 „ lendemain, 26 de Décembre, nous arrivâmes à Surate (1).”

MANDELLO trouva, dans le Comptoir des Anglois, plus de cinquante
 Marchands de cette Nation, que le Préſident avoit fait venir de tous les
 autres Comptoirs du Pays, pour rendre compte de leur adminiſtration &
 pour recevoir ſes adieux. Il leur fit un fort beau diſcours, en remettant
 ſon autorité à *Fremling*, qui étoit nommé pour lui ſuccéder. Enſuite toute
 l'aſſemblée ſe rendit au Jardin du Comptoir, qui eſt hors de la Ville, &
 dans lequel Methold avoit fait préparer un magnifique feſtin, avec trois
 Muſiques, l'une Angloiſe, & les deux autres, Moreſque & Baniane. Les
 Danſeuſes du Pays firent le dernier acte de cette fête, par toutes fortes de
 poſtures & de danſes (m). Au moment de la ſéparation, l'ordre fut don-
 né pour rasſembler toutes les provisions néceſſaires au départ de la Flotte.

AVANT que de quitter Surate, Mandello fait obſerver que le Grand
 Mogol qui régnoit de ſon tems, ſe nommoit *Scha-Choram*, troiſième fils de
 Jehan-Guir (n), & qu'il avoit uſurpé la Couronne ſur le Prince *Polagi* ſon
 Neveu, que les Ambaſſadeurs du Duc de Holſtein avoient trouvé à *Cafwin*,
 en arrivant en Perſe (o). L'âge de *Choram* (p) étoit alors d'environ ſoi-
 xante ans. Il avoit quatre fils, dont l'aîné, âgé de vingt-cinq ans, n'étoit
 pas celui pour lequel il avoit le plus d'affection. Son deſſein étoit de nom-
 mer le plus jeune pour ſon Succéſſeur au Trône de l'Indouſtan, & de laiſ-
 ſer quelques Provinces aux trois aînés. Les commencemens de ſon règne
 avoient été cruels & ſanglans; & quoique le tems eut apporté beaucoup de
 changement à ſon naturel, il laiſſoit voir encore des reſtes de férocité dans
 les exécutions des criminels, qu'il faiſoit écorcher viſs ou déchirer par les
 bêtes. Il aimoit d'ailleurs les feſtins, la muſique & la danſe, ſur-tout cel-
 le des femmes publiques, qu'il faiſoit ſouvent danſer nus devant lui, &
 dont

MANDELLO.
1638.

A Temblée
& l'été An-
gloſe, pour
la diſmiſſion
du Préſident.

Caractère
du Grand
Mogol qui
régnoit alor.

(1) Pag. 145.

(m) Pag. 147.

(n) Mr. Prevost le dit toujours ſecond
ſils. R. d. E.

(o) Le Prince Polagi, ou plutôt *Bolaki*,
étoit ſils du malheureux Sultan Coſroë, que

ſon frère *Choram*, ou *Coronne*, depuis *Scha-
Jehan*, ſit étrangler à Brampour, en 1722.
Bolaki, craignant la haine de ſon oncle, s'étoit
retiré en Perſe. R. d. E.

(p) Pag. 133. Rhoe l'a nommé *Coronne*.

MANDELSTO.

1638.

Il est joué
par un Raja
qu'il vouloit
jouer,

dont les postures l'amusoient beaucoup. Son affection s'étoit particulièrement déclarée pour un Raja, célèbre par son courage & par les agréments de sa conversation. „ Un jour que ce Seigneur ne parut point à la Cour, „ l'Empereur demanda pourquoi il ne le voyoit point; & quelqu'un répondant qu'il avoit pris médecine, il lui envoya une troupe de Danseuses, „ auxquelles il donna ordre de faire leurs ordures en sa présence. Le Raja, „ qui fut averti de leur arrivée, s'imagina qu'elles étoient venues pour „ le divertir: mais, apprenant l'ordre du Souverain, & jugeant que ce „ Monarque devoit être dans un moment de bonne humeur, il ne fit pas „ difficulté d'y répondre par une autre raillerie. Après avoir demandé aux „ Danseuses ce que l'Empereur leur avoit ordonné, il voulut savoir si leurs „ ordres n'alloient pas plus loin. Lorsqu'il fut assuré, par leur propre bouche, „ qu'elles n'en avoient pas reçu d'autre, il leur dit qu'elles pouvoient „ exécuter ponctuellement les volontés de leur Maître commun, mais qu'elles „ se gardassent bien d'en faire davantage, parceque s'il leur arrivoit d'uriner „ en faisant leur ordure, il étoit résolu de les faire fouetter jusqu'au „ sang. Toutes ces femmes se trouvèrent si peu disposées à risquer le danger, „ qu'elles retournèrent sur le champ au Palais, pour rendre compte „ de leur aventure au Mogol; & loin de s'en offenser, l'adresse du Raja lui „ plut beaucoup (q).

Cruels combats de bêtes féroces.

Son principal amusement, néanmoins, étoit de voir combattre des lions, des taureaux, des éléphants, des tigres, des léopards & d'autres bêtes féroces; autre reste de son humeur sanguinaire, qu'il se plaisoit à nourrir par ce cruel exercice. Il faisoit quelquefois entrer des hommes en lice, contre ces animaux; mais il vouloit que le combat fût volontaire; & ceux qui en fortoient heureusement étoient sûrs d'une récompense proportionnée à leur courage. Mandelsto parle d'un spectacle de cette nature, que ce Prince donna le jour de la naissance d'un de ses fils, dans un Caravanéra voisin de la Ville, où il faisoit nourrir toutes sortes de bêtes. Ce Bâtimement étoit accompagné d'un grand jardin, fermé de murs, par-dessus lesquels il fut permis au Peuple de se procurer la vue de cette barbare tragédie (r).

„ PREMIÈREMENT, raconte l'Auteur, on fit combattre un taureau „ sauvage contre un lion; ensuite, un lion contre un tigre. Le lion n'eut „ pas plutôt aperçu le tigre, qu'il alla droit à lui; & le choquant de toutes les forces, il le renversa: mais il parut comme étourdi du choc, & „ toute l'assemblée se figura que le tigre n'auroit pas de peine à le vaincre. Cependant il se remit aussitôt, & prit le tigre à la gorge, avec tant de „ fureur qu'on crut la victoire certaine. Le tigre ne laissa pas de se déga- „ ger, & le combat recommença plus furieusement encore, jusqu'à ce que „ la lassitude les sépara. Ils étoient tous deux fort blessés; mais leurs plaies n'étoient pas mortelles.

Trois combats entre des hommes & des bêtes.

„ APRÈS cette ouverture, un Seigneur, nommé *Allamerdy-Kan*, Gouverneur de *Chifener*, s'avança vers le Peuple, & déclara au nom de l'Empereur, que si parmi ses Sujets il se trouvoit quelqu'un qui eût assez de „ cœur pour affronter une des bêtes, celui qui donneroit cette preuve de

„ cou-

(q) *Ibidem.*

(r) Pag. 135 & suiv.

„ courage & d'adresse obtiendrait pour récompense la dignité de Kan & les
 „ bonnes grâces du Maître. Trois Mogols s'étant offerts, Allamerdy-Kan
 „ ajouta que l'intention de Sa Majesté étoit que le combat se fit avec le
 „ cimenterre & la rondache seuls, & qu'il falloit même renoncer à la côte
 „ de maille, parceque l'Empereur vouloit que les avantages fussent égaux.

MANDELSLO.
1638.

„ ON lâcha aussitôt un lion furieux, qui, voyant entrer son Adversaire,
 „ courut droit à lui. Le Mogol se défendit vaillamment; mais enfin,
 „ ne pouvant plus soutenir la pesanteur de l'animal, qui l'accabloit princi-
 „ palement sur le bras gauche, pour lui arracher la rondache de sa patte
 „ droite, tandis que de sa patte gauche il tâchoit de se saisir du bras droit
 „ de son Ennemi, dans la vûe apparemment de lui sauter à la gorge; ce
 „ brave Combattant, baissant un peu sa rondache, tira de la main gauche
 „ un poignard, qu'il avoit caché dans sa ceinture, & l'enfonça si loin dans
 „ la gueule du lion, qu'il le força de lâcher prise. Alors, se hâtant de le
 „ poursuivre, il l'abattit d'un coup de cimenterre, qu'il lui donna sur le
 „ muse; & bien-tôt il acheva de le tuer, & de le couper en pièces.

Premier
combat.

„ SA victoire fut célébrée aussitôt par de grandes acclamations du Peuple.
 „ Mais, le bruit ayant cessé, il reçut ordre de s'approcher de l'Empe-
 „ reur, qui lui dit avec un sourire amer: J'avoue que tu es un homme
 „ de courage, & que tu as vaillamment combattu: mais ne t'avois-je pas
 „ défendu de combattre avec avantage, & n'avois-je pas réglé les armes?
 „ Cependant tu as mis la ruse en œuvre, & tu n'as pas combattu mon lion
 „ en homme d'honneur. Tu l'as surpris avec des armes défendues, & tu
 „ l'as tué en assassin. Là-dessus, il donna ordre à deux de ses Gardes de
 „ descendre dans le Jardin, & de lui fendre le ventre. Cette courte sen-
 „ tence fut exécutée sur le champ; & le corps fut mis sur un éléphant,
 „ pour être promené par la Ville & pour servir d'exemple (1).

Second
combat.

„ LE second Mogol, qui entra sur la scène, marcha fièrement vers le
 „ tigre qu'on avoit lâché contre lui. Sa contenance auroit fait juger qu'il
 „ se croyoit sûr de la victoire. Mais le tigre lui sauta si légèrement à la
 „ gorge, que l'ayant tué tout d'un coup, il déchira son corps en pièces.

Troisième
combat.

„ LE troisième, loin de paroître effrayé du malheureux sort des deux
 „ autres, entra gayement dans le Jardin & marcha droit au tigre. Ce
 „ furieux animal, encore échauffé du premier combat, se précipita au-
 „ devant de lui: mais il fut abattu d'un coup de sabre, qui lui coupa les
 „ deux pattes de devant; & dans cet état, l'Indien n'eut pas de peine à
 „ le tuer.

„ L'EMPEREUR fit demander aussitôt le nom d'un si brave homme. Il
 „ se nommoit Geily. En même-tems, on vit arriver un Gentilhomme,
 „ qui lui présenta une veste de brocard, & qui lui dit: Geily, prends cette
 „ veste de mes mains, comme une marque de l'estime de ton Empereur,
 „ qui t'en fait assurer par ma bouche. Geily fit trois profondes révéren-
 „ ces, porta la veste à ses yeux & à son estomac; & la tenant en l'air, ap-
 „ près avoir fait intérieurement une courte prière, il dit à voix haute: Je
 „ prie Dieu qu'il rende la gloire de Scha-Jehan égale à celle de Tamerlan,

Récompense
du vain-
queur.

„ dont

(1) Pag. 137

MANDELSLO.
1638.

„ dont il est sorti ; qu'il fasse prospérer ses armes ; qu'il augmente ses richesses ; qu'il le fasse vivre sept cens ans, & qu'il affermissse éternellement sa Maison. Deux Eunuques vinrent le prendre, à la vûe du Peuple, & le conduisirent jusqu'au Trône, d'où deux Kans le reçurent de leurs mains pour le présenter à l'Empereur. Ce Prince lui dit: Il faut avouer, Geily Kan, que ton action est extrêmement glorieuse. Je te donne la qualité de Kan, que tu posséderas à jamais. Je veux être ton Ami, & tu seras mon Serviteur (1) ”.

1639.

Mandello
part avec la
Flotte Ang-
loise.

Route jus-
qu'à Goa.

MANDELSLO partit de Surate, le 5 de Janvier, sur la *Marie*, Vaisseau de la Flotte Angloise, qui portoit aussi Methold & quelques autres Marchands de considération. Quoique leur embarquement se fit pour retourner en Europe, ils devoient s'avancer jusqu'à Goa, où Methold avoit à recevoir une grosse somme d'argent, du Gouverneur Portugais. Ils arrivèrent le soir à la vûe de *Daman*, qui étoit alors assiégée par les Troupes du Roi de Decan ; mais avec peu de succès, parceque le Port n'étant pas bouché, l'Ennemi ne pouvoit arrêter les secours qui entroient à toute heure dans la Place. Aussi l'embarras du Siège n'empêcha-t'il pas le Gouverneur d'envoyer des rafraichissemens aux Anglois. Il paroît que Methold étoit appelé aussi par ses affaires, à *Visapour*, Capitale du Royaume de Decan, & que la confusion des armes lui fit prendre le parti de s'y rendre par un chemin plus libre (2). La Flotte arriva le 7, devant *Bacaim*, Ville du Royaume de Guzarate, située sur une Rivière où les plus grands Vaisseaux peuvent remonter depuis le Golfe de Cambaye ; ce qui rend son Commerce florissant. Les Portugais, qui en étoient les maîtres depuis l'année 1534, l'avoient assez bien fortifiée. Le 9, on passa devant les Isles de *Bandera* & de *Bombay*, qui s'étendent le long de la Côte, depuis *Bacaim* jusqu'au-dessus de *Rassapour*. Le 10, on eut, en passant, la vûe de *Rassapour*, d'où il ne reste que vingt & une lieues jusqu'à Goa ; & le même jour, après avoir passé devant *Fingerla* (3), Ville à quatre lieues de Goa, où les Hollandois ont un Comptoir, on découvrit, vers le soir, les Isles voisines de Goa & les deux Châteaux qui défendent l'entrée de cette Capitale des Indes Portugaises (4).

Route par
terre de Goa
à Visapour.

On a peine à distinguer aussi, quel tems Methold & Mandello prirent ici pour se rendre à Visapour (5) ; mais ce Voyage est d'autant plus eurieux, qu'il sert à faire connoître une grande partie du Royaume de Decan, qui se nomme aussi *Visapour*, du nom de sa Capitale.

Ditcauly.
Banda.

On entre dans cet Etat, après avoir passé la Rivière de *Madre de Dios*, qui sépare l'Isle de Goa du Continent, & l'on reneontre à trois lieues de la rive, une Ville nommée *Ditcauly*, dont le Gouverneur l'est aussi de la Forteresse de *Banda*, sur la même Rivière. On compte six lieues de Ditcauly

(1) Pag. 158.

(2) Mr. Prevost suppose gratuitement ce Voyage, dont l'impossibilité est sensible par la route. R. d. E.

(3) Ou *Winguria*. R. d. E.

(4) Pag. 214 & 234.

(5) On a beaucoup moins de peine à distinguer qu'ils ne firent pas ce Voyage, comme nous l'avons déjà remarqué ; & toutes les descriptions qui suivent, paroissent avoir été ajoutées, ou du moins amplifiées, par les Editeurs. R. d. E.

ly jusqu'à Banda. Cette Ville, qui est assez considérable & dont les rues sont fort belles, est située à l'embouchure de la petite Rivière de *Dery*, qui entre dans la Mer près des Îles que les Portugais ont nommées *Ilhas Quemadas*. Ses Habitans sont Banians, & font un grand Commerce à Goa. De Banda jusqu'à la montagne de *Gate*, le chemin est de neuf lieues. On passe par les Villages d'*Amby* & d'*Herpoly*, & l'on trouve celui d'*Ambohy* au pied de la montagne. Elle s'étend le long du Decan jusqu'à la Côte de Coromandel, & ses sommets offrent des plaines aussi fertiles que les plus belles vallées.

MANDELSLO.
1639.

D'AMBOLY on fait onze lieues, pour entrer au Village de *Herenckassî*, sur la Rivière du même nom. Une portée de canon plus loin, on passe par le Village de *Berouly*, situé dans un vallon, entre les montagnes de *Gate*. A deux lieues de-là, on trouve le Village de *Werferde*, & trois lieues plus loin celui d'*Outor*. A six lieues & demie d'*Outor*, on rencontre celui de *Berapour*, d'où l'on n'a qu'une demie lieue jusqu'à celui de *Maroura*, & de-là une lieue jusqu'à celui de *Calingra*, à cinq cens pas duquel on passe par celui de *Kangir*. Proche de *Kangir*, on traverse un Hameau, qui n'a pas d'autre nom que *Bary*, terme général, par lequel on désigne tous les lieux qui n'ont pas de nom particulier. Une lieue plus loin, on arrive au Village de *Worry*, à demie lieue duquel est celui d'*Attrowad*, dont le voisinage offre une fort belle Pagode, sur une éminence qu'on découvre de fort loin. A deux lieues & demie de cette Pagode, on prend à gauche, par le Village de *Budalary*, qui conduit à *Kerwes* par deux lieues & demie de chemin. Depuis *Kerwes*, on compte deux lieues jusqu'à *Stekoury*; & de-là cinq, jusqu'aux tours d'une belle Pagode Baniane. De-là, on découvre la Ville & le Château de *Mirsie*, qui en est à deux lieues sur la gauche. Mais laissant cette Ville, on fait une lieue depuis la Pagode jusqu'à *Rajebag*, autre Ville, fort considérable par sa grandeur & par le Commerce du poivre. Elle est du douaire de la Reine de Visapour, qui la gouverne par ses propres Officiers. Une lieue au-delà de *Rajebag*, on trouve un fort beau puits. Deux lieues plus loin on passe la Rivière de *Cugny*; après laquelle, faisant une demie lieue, on laisse sur la gauche une Ville nommée *Gottety*, pour se rendre aux Villages de *Cotiesy* & d'*Omgar*, qui n'en sont qu'à cinq cens pas. A demie lieue de ces deux Villages, on rencontre la grande Rivière de *Corfena*, qui traverse tout le Royaume de Visapour, jusqu'à *Masulipatan*. Une lieue & demie plus loin, on arrive au Village d'*Eynatour*, qui est suivi, à peu de distance, de *Katerna*, de *Tangly* & d'*Erery*, après lesquels on trouve la Rivière d'*Agery*, qui n'est pas à plus d'une lieue & demie du dernier.

Noms de
plusieurs Vil-
lages.

Ville & Châ-
teau de Mir-
sie.
Ville de
Rajebag.

Grande Ri-
vière de Cor-
fena.

Ville d'At-
teny.

Talfenghe.
Hounware.
Tieco.

A trois lieues de la Rivière, on passe par la Ville d'*Atteny*, Marché commun de tout le Pays voisin, d'où l'on y porte chaque jour une grande abondance de vivres. A quatre lieues d'*Atteny*, on rencontre le Village de *Bardgie*; à trois lieues de *Bardgie*, celui d'*Agger*, qui est à la même distance de la Ville de *Talfenghe*. Celle d'*Hounware* est aussi à trois lieues de *Talfenghe*; & l'on en compte autant d'*Hounware* à celle de *Tieco*, d'où il n'en reste que six jusqu'à Visapour (a).

AVANT

(a) Pag. 226 & précédentes.

MANDELSLO.
1639.
Nouraspour
& Sirrapour.

AVANT que d'arriver à cette Capitale, on passe par deux autres Villes, nommées *Nouraspour* & *Sirrapour*, qui lui servent comme de Fauxbourg, & dont la première étoit autrefois la résidence ordinaire des Rois du Decan. Elle est tombée en ruines; & l'on achevoit de la détruire, pour employer les matériaux du Palais & des Hôtels aux nouveaux Edifices de Visapour.

Description
de Visapour.

LA Capitale du Decan est une des plus grandes Villes de l'Asie. On lui donne plus de cinq lieues de tour. Sa situation est dans la Province de *Cuncan*, sur la Rivière de *Mandova*, à quarante lieues de Dabul, & soixante de Goa. Ses murailles sont d'une hauteur extraordinaire, & de belle pierre de taille. Elles sont environnées d'un grand fossé, & défendues par plusieurs batteries, où l'on compte plus de mille pièces de canon, de toutes sortes de calibre, de fer & de fonte.

Palais du Roi.

LE Palais du Roi forme le centre de la Ville, dont il ne laisse pas d'être séparé par une double muraille & un double fossé. Cette enceinte a plus de trois mille cinq cens pas de circuit. Le Gouverneur étoit alors un Italien, natif de Rome, qui avoit pris le turban, avec le nom de *Mammoth-Richan*. Son commandement s'étendoit aussi sur la Ville, & sur cinq mille hommes dont la garnison étoit composée, outre deux mille qui faisoient la garde du Château.

Noms des
Fauxbourgs.

LA Ville a cinq grands Fauxbourgs, qui sont habités par les principaux Marchands; sur-tout celui de *Champour*, où la plupart des Jouailliers ont leurs maisons & leurs boutiques. Les autres se nomment *Gurapour*, *Ibrahimpour*, *Alapour* & *Bonnemaly*. La Religion des Habitans est partagée entre le Mahométisme, le Culte des Banians & l'Idolâtrie (b).

APRÈS avoir terminé les affaires de la Compagnie à Visapour, d'autres intérêts, apparemment, conduisirent Methold à Dabul, où Mandelslo ne perdit pas l'occasion de l'accompagner (c). Il n'en décrit pas moins soigneusement la route.

Route de
Dabul.

ON reprend le même chemin jusqu'à la Ville d'*Atteny*, d'où l'on se rend au Village d'*Agelle*, qui en est éloigné de deux lieues; & de-là, dans une Ville nommée *Areck*, à six lieues & demie d'*Agelle*. D'*Areck*, on fait trois lieues jusqu'à la Ville de *Berce*; & de *Berce*, trois autres lieues jusqu'à Mirsie.

Grande Vil-
le de Mirsie.

MIRSIE, qui se nomme aussi *Mirdsie* & *Mirifgie*, est une grande Ville, mal peuplée. Elle a, du côté du Nord, un Château si bien fortifié, que le Grand Mogol l'ayant assiégé avec toutes ses forces, fut contraint de lever le Siège. On voit, dans cette Ville, deux Tombeaux qui ont plus de cinq cens ans d'antiquité, & pour lesquels tous les Habitans du Pays ont beaucoup de vénération.

Double Vil-
le de Graen.

DE Mirsie, on fait trois lieues jusqu'au Village d'*Epour*; & de-là, trois autres jusqu'à *Graen*, Ville située sur les bords du Corfena. Cette Rivière la divise par sa largeur, qui est d'environ huit cens pas, & forme, des deux côtés, deux parties si considérables qu'elles peuvent passer pour deux bonnes

(b) Pag. 218 & précédentes.

(c) On a déjà dit qu'ils ne firent pas ce Voyage. R. d. E.

bonnes Villes. Depuis la Rivière de Corfena jusqu'au Village de *Tonck*, on compte deux lieues & demie; & de-là une lieue au Village d'*Aftacka*, d'où l'on en fait deux pour arriver à la Ville d'*Afta*. On trouve, entre *Aftacka* & cette Ville, un Hameau qui s'appelle *Bary*, nom, comme on l'a fait observer, qu'on donne aux lieux qui n'en ont point. *Afta* est une Ville de Commerce, célèbre par son Marché, où l'on trouve toutes sortes de vivres. Elle fait la moitié du chemin entre *Visapour* & *Dabul*, à quinze lieues de l'une & de l'autre. Les Armées du Grand Mogol, qui se font quelquefois avancées jusques dans ce Canton, y ont laissé des traces de leurs ravages.

En sortant d'*Afta*, on trouve, à trois lieues, une grande Ville nommée *Ballouwa*; & trois lieues plus loin, les Villes d'*Oeren* & d'*Ifelampour*, qui ne sont éloignées l'une de l'autre que de la portée du canon. On laisse la première à droite, & l'autre à gauche. *Ifelampour* est défendue par un bon Château. A deux lieues, on trouve le Village de *Taffet*; & trois lieues au-delà, celui de *Kasségam*, d'où l'on compte deux lieues jusqu'à la Ville de *Calliar*, qui est presque entièrement ruinée. Deux lieues plus loin on rencontre un petit Village, qui se nomme *Galoure*, d'où l'on passe par le Village de *Winge*, & de-là par la Ville de *Qualampour*, où il se fait beaucoup de toiles. On se rend ensuite, par celle de *Domo*, à celle de *Tamba*, qui est à six lieues de *Galoure*.

Tamba est une Ville assez grande & fort peuplée. Elle est située sur le bord d'une Rivière, dont *Mandelslo* ne put sçavoir le nom; car celui de *Coyna* que les Habitans lui donnent, est un nom général qui signifie une grande Rivière. Ses Habitans, qui sont *Banians* ou *Gentils*, vivent du Commerce ou de l'Agriculture. Depuis *Tamba* jusqu'au Village de *Morel*, on compte deux lieues; de-là, deux autres à celui de *Suppera*; quatre de celui de *Beloure*, & deux ensuite jusqu'au Bourg de *Werad*. Ce Bourg est à neuf lieues des montagnes de *Gate*. On montre, à peu de distance, un Village, nommé *Patan*, retraite d'un insigne Volcur, qui ravagea longtemps le Pays avec impunité, parcequ'au moindre avis des desseins qu'on formoit contre lui, il trouvoit sa sûreté dans la montagne.

De *Werad* au Village d'*Halewacko*, & jusqu'à la Rivière du même nom, on compte trois grandes lieues. Cette Rivière, qui descend de la Ville de *Chaury*, à trente-six lieues d'*Halewacko*, porte ordinairement le nom de ce Village, quoiqu'on lui donne aussi celui de *Coyna*, ou grande Rivière, parcequ'elle est en effet la plus grande du Royaume. Depuis ses rives jusqu'au Village de *Gatta-matta*, qui est dans les montagnes de *Gate*, on compte trois lieues; & trois encore de-là jusqu'au Village de *Poly*, situé au pied de la montagne, dont l'accès est très-difficile dans cette partie. On fait ensuite deux lieues jusqu'au Village de *Camburley*; & deux autres, de *Camburley* jusqu'à celui de *Chipolone*. Ce dernier Village est situé sur la Rivière de *Ghoybber*, qui se jette dans celle d'*Halewacko*, & qui donne la commodité de s'y embarquer jusqu'à *Dabul*, c'est-à-dire, pendant l'espace de seize lieues. Elle sert aussi à transporter les marchandises de toutes les parties du Royaume, en payant un *larin* & demi du *candy*, qui fait quatre quintaux & demi de poids (*d*).

MANDELSLO.
1639.
Afta.

Ballouwa.
Oeren &
Ifelampour.

Calliar.

Qualam-
pour.
Domo.

Tamba.

Rivière
d'Halewacko,
ou de Coyna.

Rivière de
Ghoybber.

(4) Pag. 220 & précédentes.

MANDRISLO.
1639.
Description
de Dabul.

DABUL est située sur la Rivière d'Halewacko, à dix-sept degrés quarante-cinq minutes du Nord. Linchoten s'est trompé, en la mettant à dix-huit degrés. C'est une des anciennes Villes du Decan; mais, aujourd'hui elle est sans portes & sans murailles. Ses fortifications consistent en deux batteries, dressées du côté de la Rivière, sur lesquelles on voit quatre pièces de canon de fer. Le bois qu'on rencontre à gauche, après avoir passé la Rivière, représente un grand Château qui ne subsiste plus. On y découvre seulement une tour blanche, qui sert tout à la fois de Pagode aux Banians, & de Fanal aux Pilotes pour éviter les bancs de sable, dont l'entrée de la Rivière est coupée. Celui qu'on rencontre, à l'embouchure même, demeure à sec après le reflux. L'expérience apprend à tirer toujours vers le Midi, parceque dans la basse marée on y trouve jusqu'à cinq ou six brasses d'eau; à l'exception néanmoins de l'embouchure, qui n'en a jamais plus de douze ou quatorze pieds (e). La Rade, quoiqu'assez bonne à une lieue de la Rivière, n'est beaucoup moins que dans la Baye de *Zanguizara*, qui en est à quatre lieues. On trouve, à douze lieues de-là, celle de *Centapour*, éloignée de Goa d'environ vingt lieues, à dix-sept degrés dix minutes de hauteur, qui passe pour la meilleure de toute la Côte, parcequ'on est à couvert de tous les vents derrière l'Île qui la couvre. Trois lieues plus loin s'offre la Ville de Rasiapour, une des meilleures Villes maritimes du Decan. La Baye de Wingurla, qui est à dix-neuf lieues de Rasiapour, & à trois des Îles Quemadas, ne manque pas non plus de commodités.

Sa Rade.
Autres Ra-
des voisines.

Rasiapour.

Commerce
de Dabul.

Le principal Commerce de Dabul est celui du sel qu'on y apporte d'*O-ranubammara*; & celui du poivre, que les Habitans transportoient autrefois dans le Golfe Perlique & dans la Mer-Rouge. Ils y envoioient alors un grand nombre de Vaisseaux: mais ils sont tombés de cet état florissant dans une décadence, qui ne leur permet pas, suivant Mandelso, d'envoyer chaque année plus de trois ou quatre Bâtimens à Bander-Abassy. Les droits, que les marchandises payent dans ce Port, sont de trois & demi pour cent.

Habitans
du Decan.

En général les Habitans du Royaume, que l'Auteur nomme les *Decanins*, ont beaucoup de ressemblance, dans leurs manières, dans leurs mariages, dans leurs enterremens, leurs purifications & leurs autres usages, avec les Banians du Royaume de Guzarate. Mandelso néanmoins observa quelques différences. Les maisons des Banians Decanins sont composées de paille; & les portes en sont si basses & si étroites, qu'on n'y peut entrer qu'en se courbant. On y voit, pour tous meubles, une natte sur laquelle ils couchent, & une fosse dans la terre, où ils battent le riz. Leurs habits ressemblent à ceux des autres Banians; mais leurs souliers, qu'ils nom-

(e) Explication des renvois de la Figure qui représente la Côte de Dabul, vue de la Rade, sur six brasses d'eau.

A. Le Fort, ou la Ville, située à $\frac{1}{2}$ de mile, Est $\frac{1}{2}$ Nord.

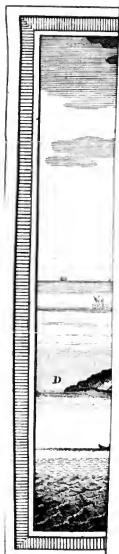
B. La pointe de la petite Chapelle, Sud-Est par Est $\frac{1}{2}$ ou $\frac{1}{2}$ de mile.

C. La pointe des terres Sud-Est $\frac{1}{2}$ Sud $\frac{1}{2}$ de mile.

D. L'autre pointe située droit au Nord $\frac{1}{2}$ de mile.

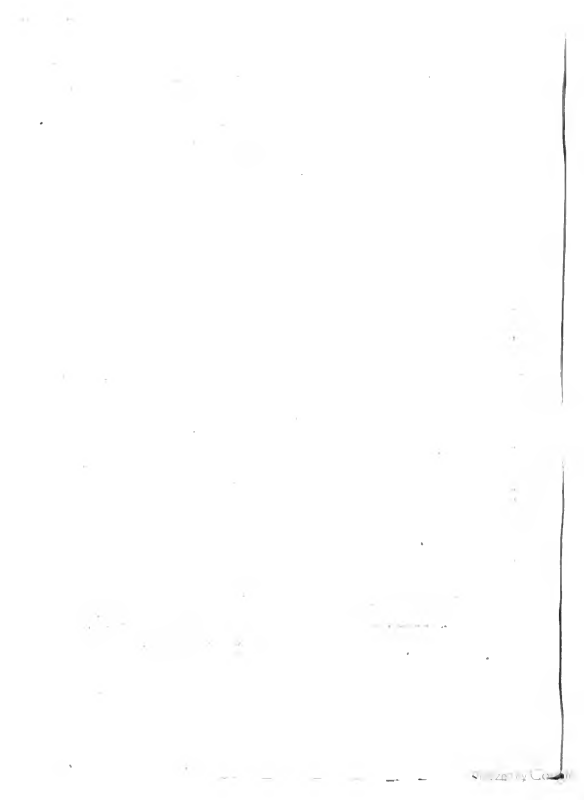
E. La haute Colline Est par Nord.

F. Forêt qui s'étend Nord-Est par Est. R. d. E.



J. J. Schlegel, Rome







St. Agatha, Sicily.



nomment *Alparcas*, font de bois ; & leur usage est de les attacher sur le cou-de-pied, avec des courroies. Leurs enfans vont nus jusqu'à l'âge de sept ou huit ans. La plupart sont Orfèvres, ou travaillent en cuivre. Cependant ils ont des Médecins, des Barbiers, des Charpentiers, & des Maçons, qui s'emploient au service du Public, sans distinguer les Religions. Leurs armes sont à-peu-près les mêmes que celles des Mogols ; & Mandelsto remarqua, comme dans l'Indoustan, qu'elles sont moins bonnes que celles de Turquie & d'Europe (f).

Leur principal Commerce est en poivre, qui se transporte par Mer en Perse, à Surate, & même en Europe. L'abondance de leurs vivres les met en état d'en fournir toutes les Contrées voisines. Ils font quantité de toiles, qu'on transporte aussi par Mer ; ce qui n'empêche pas le Commerce de Terre avec les Mogols & les Peuples de Golkonde & de la Côte de Coromandel, auxquels ils portent des toiles de coton & des étoffes de soie.

On trouve à Visapour un grand nombre de Jouailliers, & quantité de perles ; mais ce n'est pas dans cette Ville, ni dans le Pays, qu'il faut chercher le bon marché, puisque les perles y viennent d'ailleurs. Il se fait beaucoup de lacque dans les montagnes de Gate, quoique moins bonne que celle de Guzarate. Les Portugais font un grand Commerce dans le Decan, sur-tout avec les Marchands de Diteaulx & de Banda. Ils achètent d'eux le poivre à sept ou huit réales le quintal, & leur donnent en paiement des étoffes ou de la quincaillerie d'Europe. On distingue, par le nom de *Venesars*, une race de Marchands Decanins, qui achètent le riz & le bled, pour l'aller revendre dans l'Indoustan & dans les autres Pays voisins, en *Cassilas* ou Caravanes, de cinq, six, & quelquefois neuf à dix mille bêtes de charge. Ils emmènent leurs familles entières, sur-tout leurs femmes, qui maniant l'arc & les flèches avec autant d'habileté que les hommes, se rendent si redoutables aux Brigands, que jamais ils n'ont osé les attaquer (g).

OUTRE les monnoyes communes de l'Inde, il n'y a point de Ville, ni presque aucun Village, dans le Decan, qui n'ait sa monnoye marquée à son coin ; ce qui rend l'estimation des valeurs extrêmement difficile dans le Commerce. Il s'y trouve tant de fausse monnoye, que malgré les loix, suivant lesquelles un paiement doit se faire en présence d'un *Cheraf*, ou d'un Changeur, on a beaucoup de peine à se garantir de l'imposture. Les Cherafs mêmes contribuent à ce désordre, en faisant couler de mauvaises pièces avec celles qu'ils font compter, malgré les punitions établies, qui s'exécutent avec beaucoup de rigueur (h). On se sert ici du même poids que dans le Pays de Guzarate, excepté que vingt *Maons* de Surate en font vingt-sept du Royaume de Decan. Le maon ordinaire, qui est de quarante *Cers* & de seize *Peyser*, fait vingt-sept livres, chacune de deux marcs. Les Decanins ont un poids particulier pour le poivre, qu'ils appellent *Goşmy*, & qui pèse douze maons. Quatre maons font un quintal ; & vingt font un candy (i).

MANDELSTO.
1639.

Leur Commerce.

Race des Venesars.

Monnoye particulière du Decan.

Poids.

LE

(f) Pag. 222.

(g) Pag. 223.

(h) Pag. 224.

(i) Ibid.

MANDELSLO.
1639.
Forces du
Roi de Decan.

Ses guerres
& son traité
avec les Por-
tugais.

LE Roi de Decan, ou de Cuncan, ou de Visapour, car il porte ces trois noms, est devenu tributaire du Grand Mogol, par des révolutions dont on rapporte ailleurs l'origine (k). Il conserve néanmoins assez de forces pour mettre en campagne une Armée de deux cens mille hommes, avec lesquels il se rend quelquefois redoutable à la Cour d'Agra, quoiqu'elle possède plusieurs Villes dans les Etats de ce Prince, telles que *Chaul*, *Kerby*, *Dolatabad*, & quelques autres. On lit, dans les Historiens Portugais, qu'*Adelban-Scha*, Bisayeul d'*Idal-Scha*, qui régnoit du tems de Mandello, prit deux fois, en 1586, la Ville de Goa sur leur Nation; mais que se trouvant ruiné par cette guerre, il convint avec eux de leur céder la propriété du Pays de *Salsette* avec soixante-sept Villages, de celui de *Bardes* avec douze Villages, & de celui de *Tisfary*, avec trente Villages; à condition, d'un côté, que les Peuples de son Royaume jouiroient de la liberté du Commerce dans toutes les Indes, & que de l'autre ils seroient obligés de vendre tout leur poivre aux Marchands de Goa. Ce traité ne fut pas exécuté si fidèlement, qu'il ne s'élevât quelquefois des différends considérables entre les deux Nations. Quelques années avant l'arrivée de l'Auteur aux Indes, les Portugais, avertis que trois ou quatre Vaisseaux du Roi de Decan étoient partis chargés de poivre, pour *Mocka* & pour la Perse, mirent en Mer quatre Frégates, qui ne firent pas difficulté de les attaquer. Le combat fut sanglant, & les Portugais y perdirent un de leurs principaux Officiers. Cependant la Victoire s'étant déclarée pour eux, ils se saisirent des quatre Vaisseaux & les menèrent à Goa, où de sang froid ils tuèrent tous les Indiens qui restoient à bord. Le Roi de Decan feignit d'ignorer cet outrage; mais on ne doutoit point, à l'arrivée de Mandello, que sous le voile de la dissimulation il ne prît du tems pour disposer ses forces, & qu'il ne déclarât la guerre à la Ville de Goa.

Merveil-
leuse pièce de
canon.

L'INDE n'a pas de Prince qui soit plus riche en artillerie. On croira, si l'on veut, sur le témoignage de Mandello, qu'en tre plusieurs pièces extraordinaires, „ il en avoit une de fonte, qui tiroit près de huit cens li-
vres de balle, avec cinq cens quarante livres de poudre fine; & qu'en a-
yant fait usage au Siège du Château de *Salpaur*, le premier coup qu'il fit
tirer contre cette Forteresse abbatit quarante-cinq pieds de mur. Le
Fondeur étoit un Italien, natif de Rome (l), & le plus méchant de
tous les hommes, qui avoit eu l'inhumanité de tuer son propre fils, pour
consacrer par son sang cette monstrueuse pièce. Ensuite, il fit jetter
dans la fournaise de sa fonte, un Trésorier de la Cour, qui vouloit lui
faire rendre compte de la dépense (m).”

Retour de
Mandello en
Europe.

LE séjour de Mandello, à Goa, & l'histoire de son retour en Europe avec la Flotte Angloise, n'occupent guères plus de vingt pages dans sa propre Relation, & n'offrent rien d'agréable ni d'utile. Mais, dans le dessein apparemment d'en faire un Ouvrage plus épais & plus cher, les Editeurs, ou les Libraires, y ont joint tout ce qu'ils ont pu recueillir des autres Voya-

Comment
on a grossi sa
Relation.

(k) Voyez ci-dessous la Description de Golconde.

(l) C'est apparemment le même qui est

nommé plus haut *Mammon-Ricban*, & qui avoit le Gouvernement de Visapour. R. d. E.

(m) Pag. 232.

Voyageurs, sur différentes Contrées de l'Asie, que Mandelslo n'avoit pas vûes; de-sorte que son récit se trouve noyé dans un grand nombre de descriptions & de recherches historiques, auxquelles il n'a pas la moindre part (n). Il suffira, pour terminer cet article, d'ajouter qu'après avoir effuyé, sur la Côte d'Angleterre, une affreuse tempête, qui l'effraya plus que tous les périls d'une longue navigation, il débarqua heureusement dans le Comté de Kent (o) le 26 de Novembre; que pendant trois mois que sa curiosité lui fit passer à Londres, il y fit les observations communes à tous les Voyageurs; qu'étant parti le 20 de Mars 1640 (p), il traversa la Flandre & la Hollande, où il s'embarqua le 23 d'Avril pour Hambourg; & que de-là, il se rendit à Gottorp, où il arriva le premier jour de Mai (q).

MANDELSLO,
1639.

OLEARIUS, Ami de Mandelslo & premier Editeur de ses Voyages, nous apprend que peu de tems après son retour des Indes, il se rendit en France pour y demander de l'emploi. Il obtint une Compagnie de Cavalerie dans le Régiment du Maréchal de Rantzau; mais il mourut presque aussitôt de la petite verole à Paris. Entre plusieurs éloges, Olearius déclare qu'ayant examiné soigneusement sa Relation, *il n'y a rien trouvé qui ne soit conforme à la vérité.* Il lui fait un mérite, non-seulement d'avoir distingué les remarques d'autrui de ses propres observations; mais d'avoir pesé les degrés de confiance qu'il devoit à ces récits étrangers, & d'avoir souvent déclaré qu'il n'y ajoutoit aucune foi. Quelques exemples seront connoître la justice de cet éloge.

Mandelslo
meurt au ser-
vice de Fran-
ce.

„ On dit qu'à Macassar les femmes accouchent souvent d'un alligator,
„ ou d'un crocodile, avec un enfant. Un Marehand renommé & digne de
„ foi, qui étoit venu de Macassar à Surate, nous confirma ce prodige, &
„ nous assura que de son tems on y avoit vû plusieurs de ces monstrueuses
„ productions. Il ajoutoit qu'on traitoit avec distinction les enfans nés a-
„ vec des crocodiles, & qu'on les estimoit beaucoup; parcequ'on les
„ croyoit capables de rendre de grands services au Pays. Il racontoit aussi
„ qu'il avoit connu une de ces femmes, qui demeurant proche d'une Ri-
„ vière, avoit nourri un crocodile né d'elle avec son enfant; que cet ani-
„ mal venoit recevoir chaque jour sa nourriture chez elle, & qu'après a-
„ voir mangé il retournoit à la Rivière". Mandelslo déclare que ce récit
lui paroît incroyable; ou s'il est vrai, dit-il, un fait si merveilleux ne peut
arriver que par enchantement.

Exemples
de son juge-
ment.

„ On lui raconta que dans le Royaume de Siam, il se trouve, parmi les
„ bêtes

(n) Ainsi les trois quarts de l'Ouvrage publié sous son nom ne sont pas de lui. On l'a grossi encore par une très-longue Table des matières, d'une forme & d'un goût sans exemple. Faisons la connoître, par quelques traits pris au hazard: „ *As*, Rivière, où, que fait-elle? „ *Abodon* Godemre, quel Seigneur, son revenu quel? „ *Achena*, Ville, où, quelle? Ses forêts, quelles; ses Habitans, quels; leurs habits, quels; ses

„ maisons, quelles? „ *Ada*, quel mot? „ *Adelle*, Village où? „ *Agery*, Rivière où? „ *Agger*, Village où? „ *Agua raja*, qui? „ *Asalle*, Ville où? „ *Ains*, Seigneurie où? „ *Alia*, quoi? „ *Amboins* (les) quels? „ Cette Table comique fait le quart, au moins, du second Tome.

(o) Pag. 723.

(p) Pag. 754.

(q) Pag. 808.

XIII. Part.

Z

MANDELSLO.
1639.

„ bêtes sauvages, des truyes, qui produisent sans le mélange des mâles.
„ Une singularité si contraire aux loix de la Nature ne lui paroît mériter
„ aucune foi. Cependant il entendit assurer la même chose par des person-
„ nes considérables, & principalement par un Préfident Anglois (r), qui
„ avoit vû, dans un Vaisseau Hollandois, une truye mettre ses petits
„ bas, après avoir passé plus de dix mois à bord, sans être approchée d'au-
„ cun mâle.

„ Les tigres sont des animaux très-féroces & très-cruels, qui n'épargnent
„ pas plus les hommes que les bêtes. Cependant on assure que ceux des
„ Indes Orientales distinguent fort bien les hommes blancs d'avec les noirs,
„ & qu'ils n'attaquent pas facilement un homme blanc. On fit ce récit à
„ Mandelslo, qui n'eut pas peu de peine à le croire: Un Européen & un In-
„ dien noir s'étant couchés ensemble sous quelques brossailles, il vint un ti-
„ gre, qui arracha le Noir du côté de l'Européen, le déchira cruellement
„ & le dévora, sans menacer le blanc d'aucun mal.

„ ON lui dit encore que le tigre ne couvre sa femelle qu'une seule fois
„ dans toute sa vie; parce qu'après leur jonction, ses parties s'enflent com-
„ me celles d'un chien, & le tiennent attaché pendant quelques jours, jus-
„ qu'à ce que venant à se pourrir, il ne se détache de la tigresse que par
„ la perte de ce qui fait leur différence. On lui dit aussi que les poils longs
„ & roides qui croissent à la gueule des tigres, comme aux chats, sont le
„ plus violent poison qu'on puisse employer pour faire mourir un homme.
„ Enfin, on voulut lui persuader qu'il y a dans les Indes un Canton, où les
„ cornes d'animaux, mises en terre, y prennent racine, croissent, & de-
„ viennent aussi fermes qu'une production du terroir; de sorte qu'on ne
„ peut les en détacher qu'avec effort. Il fut surpris de lire la même chose
„ dans *Linschoten*, qui la rapporte d'un lieu pierreux de l'île de Goa, où
„ les Bouchers jettent les cornes de bœufs & de vaches, comme des excré-
„ mens inutiles. Ce Voyageur se vante même d'en avoir tiré quelques-
„ uns hors de terre, qui avoient des racines de deux ou trois épanes de
„ longueur. *Arthus* & de *Bry* n'ont pas fait difficulté de le répéter sur
„ son témoignage: mais loin d'y ajoûter foi, Mandelslo s'étoit contenté de
„ mettre à la marge de son Journal, *Observations fabuleuses*, sans vouloir qu'el-
„ les entraissent dans sa narration.

Remarques
d'Olearius,
Editeur de
Mandelslo.

REMARQUONS néanmoins, ajoute son Editeur, que depuis l'établisse-
ment des Européens aux Indes, il ne s'y est guères fait moins de change-
mens dans ce qui regarde la Nature, que dans les mœurs, les usages, &
la forme des Gouvernemens. Nous y avons porté, non-seulement nos
principes de religion & de politique, mais encore nos manières, nos goûts,
nos

(r) C'étoit Methold, qui rapporte lui même cette particularité dans sa propre Relation, sans cependant en avoir été témoin oculaire. „ La chose m'a été confirmée, „ dit il, non seulement par tous ceux de ma „ Nation, mais aussi par le rapport unanime „ des Hollandois; entr'autres du Sieur *Drift*,

„ qui m'a assuré que pour en faire l'expé-
„ rience, il avoit mir des cochons de lait
„ dans son Vaisseau, & que six mois après
„ ils en firent d'autres, sans qu'il s'y trou-
„ vât aucun mâle. *Rec. de Thoenst*, Tom. I.
pag. 15 de la *Relat. de Methold*, R. d. E.

nos arts, nos méthodes de culture pour les végétaux, & d'instruction pour toutes les créatures capables de discipline. Linschoten & tous les anciens Voyageurs ne reconnoitroient pas aujourd'hui la plupart des lieux dont ils ont publié d'exactes descriptions; & toutes leurs histoires ne leur paroissent que des songes.

ENFIN le zèle d'Olearius, pour la gloire de son Ami, lui fait ajoûter qu'on est redevable, à Mandello, de la plupart des figures qui se trouvent dans la Relation. Elles ont été dessinées de sa propre main; ou sous ses yeux, par divers Peintres qu'il rencontroit dans ses courses (r).

WICQUEFORT, à qui l'on doit cette Traduction, remarque aussi „ que „ Mandello s'étant fait instruire dans l'usage de l'Astrolabe (r), en avoit „ acquis assez de connoissance, pour faire les observations des longitudes „ & des latitudes qui sont répandues dans son Journal". Il ne loue pas „ moins ses autres lumières. Cependant, à l'occasion de quelques réflexions „ injurieuses, qu'il lui reproche contre les Hollandois, dont il n'avoit reçu „ que des bienfaits & des politesses, il finit par un trait qui n'est pas plus „ obligeant pour le Pays auquel Mandello devoit la naissance: „ A n'en „ point mentir, dit-il, il est ridicule qu'un homme, né au milieu des Vanda- „ les, & nourri parmi les Cimbres, traite d'incivils & de grossiers ceux qui „ ont ouvert depuis tant d'années, pour les Etrangers, l'Ecole de Mars & „ de Minerve, & qui sont en possession de porter les Arts & les Sciences à „ leur dernière perfection (v)".

Remarques
de son Tra-
ducteur.

(r) Préface d'Adam Olearius, qui est à l'usage. R. d. E.
la tête de l'Edition.

(v) Préface de Wicquefort sur sa Tra-

duction.
(*) Olearius dit qu'il lui en avoit appris

Voyage de Bernier au Royaume de Kachemire.

BERNIER.
1655.

INTRODUC-
TION.

UN Médecin célèbre, un Philosophe au-dessus du commun, un Observateur également attentif & judicieux, qui voyage dans le dessein de s'instruire & de se rendre utile à l'instruction d'autrui, mérite sans doute un rang distingué dans ce Recueil. C'est à tous ces titres que les Remarques de Bernier, sur l'Empire Mogol, sont estimées singulièrement.

La curiosité de voir le Monde l'avoit déjà fait passer dans la Palestine & dans l'Egypte, où s'étant remis en chemin, du grand Caire, après s'y être arrêté plus d'un an, il se rendit en trente-deux heures à Suez, pour s'y embarquer sur une Galère qui le fit arriver le dix-septième jour à Gedda, Port à une demie journée de la Mecque. De-là, un petit Bâtiment l'ayant porté à Mocka, il se proposoit de passer à Gonder, Capitale de l'Ethiopie. Mais, effrayé du traitement qu'on y faisoit aux Catholiques, il s'embarqua sur un Vaisseau Indien, dans lequel il aborda heureusement au Port de Surate, en 1655. Le Monarque, qui occupoit alors le Trône des Mogols, étoit encore Schah-Jehan, fils de Jehan-Guir, & petit fils d'Eckbar. Bernier se rendit à la Cour d'Agra. Diverses aventures, qu'il n'a pas jugé à propos de publier, l'engagèrent d'abord au service du Grand Mogol en qualité de Médecin. Ensuite, s'étant attaché à Danechmend-Kan, le plus savant homme

BERNIER.
1655.

de l'Asie, qui avoit été *Bakchis*, ou grand Maître de la Cavalerie, & qui étoit alors un des principaux Seigneurs de l'Empire, il fut témoin des sanglantes révolutions qui arrivèrent dans cette Cour, & qui mirent *Aureng-Zeb* sur le Trône.

SON premier Tome en contient l'Histoire. Le second n'offre rien, non plus, qui appartienne au Recueil des Voyages. Mais, après avoir passé près de neuf ans à la Cour, Bernier vit naître une occasion, qu'il desiroit depuis long-tems, de visiter quelques Provinces de l'Empire, avec ses Maîtres, c'est-à-dire, à la suite de l'Empereur, & de *Danechmend-Kan*, dont l'estime & l'affection ne lui promettoient que de l'agrément dans cette entreprise.

CETTE Relation, seule partie de ses Mémoires qui doit porter le nom de Voyage, compose une partie du quatrième Tome. Le reste ne convient qu'à la Description générale de l'Indoustan (a).

Départ de
la Cour Mo-
gole pour le
Royaume de
Kachemire.

1663.

AURENG-ZEB consultant moins la politique, qui ne lui permettoit guères de s'éloigner, tandis qu'il retenoit *Seah-Jehan*, son Père, prisonnier dans la Forteresse d'Agra, que l'intérêt de sa santé & le sentiment des Médecins, prit la résolution de se rendre à *Labor*, & de Lahor à *Kachemire*, pour éviter les chaleurs excessives de l'été. Il partit le 6 de Décembre 1663, à l'heure que ses Astrologues avoient choisie pour la plus heureuse. La même raison l'obligea de s'arrêter à deux lieues de *Dehli*, dans une de ses Maisons de campagne, nommée *Chab-limar*, où il passa six jours entiers à faire les préparatifs d'un Voyage qui devoit être d'un an & demi. Il alla camper ensuite sur le chemin de Lahor, pour y attendre le reste de ses équipages.

Double
Artillerie qui
suit le Grand
Mogol.

IL menoit avec lui trente-cinq mille hommes de Cavalerie, qu'il tenoit toujours près de sa personne, & dix mille hommes d'Infanterie, avec les deux Artilleries Impériales, la pesante & la légère. Celle-ci se nomme aussi l'*Artillerie de l'Etrier*, parcequ'elle est inséparable de la personne de l'Empereur; au-lieu que la grosse s'en écarte quelquefois, pour suivre les grands chemins & rouler plus facilement. La grosse est composée de soixante-dix pièces de canon, la plupart de fonte, dont plusieurs sont si pesantes, qu'on employe vingt paires de bœufs à les tirer. On y joint des éléphants, qui aident les bœufs, en poussant & tirant les roues des charrettes avec leurs trompes & leurs têtes; du moins, dans les passages difficiles & dans les rudes montagnes. Celle de l'Etrier consiste en cinquante ou soixante petites pièces de campagne toutes de bronze, montées chacune sur une petite charrette, ornée de peintures & de plusieurs petites banderolles rouges, & tirée par deux fort beaux chevaux conduits par le Canonnier, qui sert de Cocher, avec un troisième cheval que l'Aide du Canonnier mène en main pour relai. Toutes ces charrettes vont toujours courant, pour se trouver en ordre devant la tente de l'Empereur, & pour tirer toutes à la fois au moment qu'il arrive (b).

UN

(a) L'Ouvrage contient quatre Tomes en 12; sous différents titres, les deux premiers publiés en 1670, & les deux autres

en 1671, à Paris, chez Claude Barbin.

(b) Mémoires de Bernier, Tom. IV, pag. 10 & précédentes.

Un si grand appareil faisoit appréhender qu'au-lieu de faire le Voyage de Kachemire, il ne fut résolu d'aller faire le Siège de l'importante Ville de *Candabar*, qui étant frontière de la Perse, de l'Indoustan & de l'Usbeck, Capitale d'ailleurs d'un très-riche & très-beau Pays, a fait de tous tems le sujet des guerres les plus sanglantes entre les Persans & les Mogols. Cependant Bernier, qui n'avoit point encore quitté Dehli, ne put différer plus long-tems son départ, sans s'exposer à demeurer trop loin après l'Armée. Il sçavoit aussi que son Nabab, Daneschmend-Kan, l'attendoit avec impatience. „ Ce Seigneur, dit-il, ne pouvoit non plus se passer de philosophie, tout l'après-midi, sur les Livres de Gassendi & de Descartes, sur „ le Globe, sur la Sphère, ou sur l'Anatomie, que de donner la matinée „ entière aux grandes affaires de l'Empire, en qualité de Secrétaire d'E- „ tat pour les affaires étrangères, & de grand Maître de la Cavale- „ rie (c) ”.

BERNIER.
1663.

Caractère
de Danesch-
mend-Kan.

BERNIER s'étoit fourni, pour le Voyage, de deux bons chevaux Tartares (d); d'un chameau de Perse, des plus grands & des plus forts, d'un Chamelier & d'un Valet d'étable; d'un Cuisinier, & d'un autre Valet que l'usage du Pays oblige de marcher devant le cheval de son Maître, avec un flacon d'eau à la main. Il n'avoit pas oublié les ustensiles nécessaires, tels qu'une tente de médiocre grandeur & un tapis de pied; un petit lit de fangles, composé de quatre cannes, très-fortes & très-légères, avec un coussin pour la tête; deux couvertures, dont l'une, pliée en quatre, sert de matelas; un *Soufra*, ou nappe ronde de cuir, sur laquelle on mange; quelques serviettes de toile peinte; & trois petits sacs de batterie de cuisine ou de vaisselle, qui s'arrangent dans un plus grand sac, comme ce grand sac se met dans un bissac de fangle, qui contient toutes les provisions, le linge & les habits du Maître & des Valets. Il avoit fait aussi sa provision d'excellent riz, dans la crainte de n'en pas toujours trouver d'aussi bon; de quelques biscuits doux, avec du sucre & de l'anis; d'une poche de toile, avec son petit crochet de fer, pour faire égoutter & conserver du *Dayr*, ou du lait caillé; & de quantité de limons, avec du sucre, pour faire de la limonade; car le *dayr* & la limonade sont les deux liqueurs qui servent de rafraîchissement aux Indiens. Toutes ces précautions sont d'autant plus nécessaires dans ces Voyages, qu'on y campe & l'on y vit à la Tartare, sans espérance de trouver d'autres logemens que les tentes. Mais l'Auteur se consolait par l'idée qu'on devoit marcher au Nord, & qu'on partoît après les pluies, vraie saison pour voyager dans les Indes; sans compter que par la faveur de son Nabab, il étoit sûr d'obtenir tous les jours un pain frais, & de l'eau du Gange, dont les Seigneurs de la Cour mènent plusieurs chameaux chargés. Ceux qui sont réduits à manger du pain des Marchés, qui est fort mal cuit, & à boire de l'eau telle qu'on en rencontre, mêlée de toutes sortes d'ordures que les hommes & les animaux y laissent, sont exposés à des maladies dangereuses, qui produisent même une espèce de vers dans les jambes. Ces vers y causent d'abord une grande inflammation, ac-

Préparatifs
de l'Auteur.

Ses provi-
sions.

Mauvaise
qualité du
pain & de
l'eau.

(c) *Ibid.* pag. 11.

(d) Il y étoit obligé, à cause de la pnye de cent cinquante écus qu'il avoit par mois.

BERNIER.
1664.

Double
Camp, qui se
nomme Pei-
che-Kanés.

Forme des
Peiche-Kanés.

Première
tente.

compagnée de fièvre. Quoiqu'ils sortent ordinairement à la fin du Voyage, il s'en trouve aussi qui demeurent plus d'un an dans la playe. Leur grosseur est celle d'une chanterelle de violon; de sorte qu'on les prendroit moins pour des vers que pour quelque nerf. On s'en délivre, comme en Afrique, en les roulant autour d'un petit morceau de bois, gros comme une épingle, & les tirant de jour en jour, avec beaucoup de précautions pour éviter de les rompre (c).

QUOIQ'ON ne compte pas plus de quinze ou seize journées de Dehli à Lahor, c'est-à-dire, environ six-vingt de nos lieux, l'Empereur employa près de deux mois à faire cette route. A la vérité, il s'écartoit souvent du grand chemin, avec une partie de l'Armée, pour se procurer plus facilement le plaisir de la chasse, & pour la commodité de l'eau. Lorsque ce Prince est en marche, il a toujours deux Camps, ou deux amas de tentes, qui se forment & se lèvent alternativement, ain qu'en sortant de l'un, il en puisse trouver un autre qui soit prêt à le recevoir. De-là leur vient le nom de *Peiche-Kanés*, qui signifie *Maisons qui précèdent*. Ces deux *Peiche-Kanés* sont à-peu-près semblables. On employe, pour en porter un, plus de soixante éléphants, de deux cens chameaux, & de cent mulets, avec un pareil nombre d'hommes. Les éléphants portent les plus pesans fardeaux, tels que les grandes tentes, & leurs piliers, qui se démontent en trois pièces. Les chameaux sont pour les moindres tentes; & les mulets, pour le bagage & les cuisines. On donne aux Portefaix tous les meubles légers & délicats, qui sont sujets à se rompre, comme la porcelaine qui sert à la table Impériale, les lits peints & dorés, & les riches *Karguais*, dont on donnera bien-tôt la description. L'un de ces deux *Peiche-Kanés* n'est pas plutôt arrivé au lieu marqué pour le Camp, que le grand Maître des Logis choisit quelque endroit convenable pour le quartier du Roi, en observant néanmoins, autant qu'il est possible, la symétrie & l'ordre qui regarde toute l'Armée. Il fait tracer un carré, dont chaque côté a plus de trois cens pas ordinaires de longueur. Cent Pionniers nettoient cet espace, l'applanissent, & font des divans de terre, c'est-à-dire, des espèces d'estrades carrées, sur lesquelles ils dressent les tentes. Ils entourent le carré général de *Kanates*, ou de paravents, de sept ou huit pieds de hauteur, qu'ils affermissent par des cordes attachées à des piquets, & par des perches qu'ils plantent en terre deux à deux, de dix en dix pas, une en dehors & l'autre en dedans, les inclinant l'une sur l'autre. Ces *Kanates* sont d'une toile forte, doublée d'Indienne, ou de toile peinte en portages, avec un grand vase de fleurs. Au milieu d'un des côtés du carré est la porte ou l'entrée Royale, qui est grande & majestueuse. Les Indiennes dont elle est composée, & celles qui forment le dehors de cette face du carré, sont plus belles & plus riches que les autres.

La première & la plus grande des tentes, qu'on dresse dans cette enceinte, se nomme *Am-Kar*. C'est le lieu où l'Empereur & tous les Grands de l'Armée s'assemblent vers neuf heures du matin, du moins lorsqu'on fait quelque séjour dans un Camp, ou en Campagne même; car c'est un usage

dont

(c) *Ibid.* pag. 18 & précédentes.

dont les Empereurs Mogols se dispensent rarement, de se trouver à l'assemblée deux fois le jour comme dans leur Ville Capitale, pour régler les affaires de l'Etat, & pour administrer la Justice.

La seconde tente, qui n'est guères moins grande que la première, mais qui est un peu plus avancée dans l'enceinte, s'appelle *Gofet-Kané* (f), c'est-à-dire, lieu pour se laver. C'est-là que tous les Seigneurs s'assemblent le soir, & viennent saluer l'Empereur comme dans la Capitale. Cette assemblée du soir leur est très-incommode; mais rien n'est si magnifique, pour les Spectateurs, que de voir, dans une nuit obscure, au milieu d'une campagne, entre toutes les tentes d'une Armée, de longues files de flambeaux qui conduisent tous les Omrahs au quartier Impérial, ou qui les ramènent à leurs tentes. Ces flambeaux ne sont pas de eire, comme les nôtres; mais ils durent très-longtems. C'est un fer emmanché dans un bâton, au bout duquel on entoure un vieux linge, que le *Masalchi*, ou le Porte-flambeau, arrose d'huile de tems en tems. Il tient à la main, pour cet usage, un flacon d'airain, ou de fer blanc, dont le col est fort long & fort étroit.

La troisième tente, plus petite que les deux premières, & plus avancée encore dans l'enclos, se nomme *Kahet-Kané*, c'est-à-dire, lieu de retraite, ou salle du Conseil privé, parcequ'on n'y admet que les principaux Officiers de l'Empire, & qu'on y traite les affaires de la plus haute importance. Plus loin sont les tentes particulières de l'Empereur, entourées de petites Kanates de la hauteur d'un homme, & doublées d'Indiennes au pinceau, c'est-à-dire, de ces belles Indiennes de Masulipatan, qui représentent toutes sortes de fleurs; quelques-unes doublées de satin à fleurs, avec de grandes franges de soie. Ensuite on trouve les tentes des *Begums*, ou des Princeesses, & des autres Dames du Serrail, entourées aussi de riches Kanates, entre lesquelles sont distribuées les tentes des femmes de service, dans l'ordre qui convient à leur office.

L'AM-KAS, & les cinq ou six principales tentes, sont fort élevées; autant pour être vues de loin, que pour résister mieux à la chaleur. Le dehors n'est qu'une grosse & forte toile rouge, embellie néanmoins de grandes bandes, taillées de diverses formes assez agréables à la vue; mais le dedans est doublé des plus belles Indiennes, ou de quelque beau satin, enrichi de broderies de soie, d'or & d'argent, avec de grandes franges. Les piliers qui soutiennent ces tentes sont peints & dorés. On n'y marche que sur de riches tapis, qui ont, par-dessous, des matelas de coton épais de trois ou quatre doigts, autour desquels on trouve de grands carreaux de brocard d'or pour s'appuyer. Dans chacune des deux grandes tentes où se tient l'assemblée, on élève un théâtre fort riche, où l'Empereur donne audience sous un grand dais de velours ou de brocard. Chaque tente Impériale offre son dais. On y voit aussi des Karguais dressés; c'est-à-dire, des cabinets dont les petites portes se ferment avec un ealenas d'argent. Pour s'en former une idée, Bernier veut qu'on se représente deux petits quarrés de nos pa-

BERNIER.
1664.

Seconde
tente.

Troisième
tente.

Tentes Im-
périales.

Leurs or-
nemens.

Ce que
c'est que les
Karguais.

(f) C'est ce que Rhoe nomme *Gruzakam*. Chaque Nation rapporte ainsi les noms étrangers à sa prononciation.

BERNIER.
1664.

ravents, qu'on auroit posés l'un sur l'autre, & qui seroient proprement attachés l'un à l'autre avec un lacet de soie qui régneroit à l'entour; de-sorte néanmoins que les extrémités des côtés de celui d'enhaut s'inclinassent les uns sur les autres, pour former une espèce de petit dôme ou de tabernacle. La seule différence est que tous les côtés des Karguais sont d'ais de sapin fort minces & fort légers, peints & dorés par le dehors, enrichis à l'entour de franges d'or & de soie, & doublés d'écarlate, ou de satin à fleurs, ou de brocard (g).

Dehors de
l'enceinte Im-
périale.

Hors du grand quarré, s'offrent premièrement des deux côtés de la grande entrée ou de la porte Royale, deux jolies tentes, où l'on voit constamment quelques chevaux d'élite, sellés, richement harnachés, & prêts à marcher au premier ordre. Des deux côtés de la même porte, sont rangées les cinquante ou soixante petites pièces de campagne qui composent l'Artillerie de l'Etrier, & qui tirent toutes pour saluer l'Empereur lorsqu'il entre dans sa tente. Au-devant de la porte même, on laisse toujours un espace vuide, au fond duquel les tymbales & les trompettes sont rassemblées dans une grande tente qu'on appelle *Nagar-Kané*. A peu de distance, on en voit une autre, qui se nomme *Tchauly-Kané*, où les Omrahs font la garde à leur tour, une fois chaque semaine, pendant vingt-quatre heures. Cependant la plupart sont dressés, dans le même lieu, quelque-une de leurs propres tentes, pour se donner un logement plus commode.

Tentes des
Officiers.

AUTOUR des trois autres côtés du grand quarré, on voit toutes les tentes des Officiers, dans un ordre qui est toujours le même, autant que la disposition du lieu le permet. Elles ont leurs noms particuliers, qu'elles tirent de leurs différents usages. L'une est pour les armes de l'Empereur; une autre, pour les plus riches harnois des chevaux; une autre, pour les vestes de brocard, dont l'Empereur fait ses présens, &c. On en distingue quatre, proches l'une de l'autre, dont la première est pour les fruits, la seconde pour les confitures, la troisième pour l'eau du Gange & pour le salpêtre qui sert à la rafraichir, & la quatrième pour le bétail. Ces quatre tentes sont suivies de quinze ou seize autres, qui composent les cuisines & leurs dépendances. D'un autre côté, sont celles des Eunuques & d'un grand nombre d'Officiers; après lesquelles, on en trouve quatre ou cinq longues, qui sont pour les chevaux de main, & quantité d'autres pour les éléphants d'importance, avec toutes celles qui sont comprises sous le nom de la Venerie: car on porte toujours, pour la chasse, une multitude d'oiseaux de proie, de chiens, de léopards pour prendre des gazelles, de *Nilgaus*, espèce de bœufs gris que Bernier regarde comme une sorte d'élans. On mène par ostentation, des lions, des rhinoceros, de grands busles de Bengale, qui combattent le lion, & des gazelles apprivoisées, qu'on fait battre devant l'Empereur. Tous ces animaux ont leurs Gouverneurs & leurs retraites. On conçoit aisément que ce grand quartier, qui se trouve toujours au centre de l'Armée, doit former un des plus beaux spectacles du Monde.

Camp gé-
néral.

Aussi-tôt que le grand Maréchal des Logis a choisi le quartier de l'Em-
pe-

(g) *Ibid.* pag. 39 & précédentes.

pereur, & qu'il a fait dresser l'Am-Kas, c'est-à-dire, la plus haute de toutes les tentes, sur laquelle il se règle pour la disposition du reste de l'Armée, il marque les Bazars Impériaux, dont le premier & le principal doit former une grande rue droite & un grand chemin libre, qui traverse toute l'Armée, & toujours aussi droit qu'il est possible vers le Camp du lendemain. Tous les autres Bazars, qui ne sont, ni si longs, ni si larges, traversent ordinairement le premier, les uns en-deça, les autres au-delà du quartier de l'Empereur; & tous ces Bazars sont marqués par de très-hautes cannes, qui se plantent en terre, de trois en trois cens pas, avec des étendarts rouges & des queues de vaches du grand Tibet, qu'on prendroit, au sommet de ces cannes, pour autant de vieilles perruques. Le grand Maréchal règle ensuite la place des Omrahs, qui gardent toujours le même ordre, à peu de distance, autour du quartier Impérial. Leurs quartiers, du moins ceux des principaux, ont beaucoup de ressemblance avec celui de l'Empereur; c'est-à-dire, qu'ils ont ordinairement deux Peiche-Kanés, avec un quarré de Kanates, qui enferme leur principale tente & celles de leurs femmes. Cet espace est environné des tentes de leurs Officiers & de leur Cavalerie; avec un Bazar particulier, qui compose une rue de petites tentes, pour le Peuple qui suit l'Armée, & qui entretient leur Camp de fourage, de grains, de riz, de beurre, & d'autres nécessités. Ces petits Bazars épargnent, aux Officiers, l'embaras de recourir continuellement aux Bazars Impériaux, où tout se trouve avec la même abondance que dans la Ville Capitale. Chaque petit Bazar est marqué, comme les grands, par deux hautes cannes, plantées aux deux bouts, dont les étendarts servent à la distinction des quartiers. Les grands Omrahs se font un honneur d'avoir des tentes fort élevées. Cependant elles ne doivent pas l'être trop, s'ils ne veulent s'exposer à l'humiliation de les voir renverser par l'ordre de l'Empereur. Il faut, par la même raison, que les dehors n'en soient pas entièrement rouges, & qu'elles soient tournées vers l'Am-Kas ou le quartier Impérial.

Le reste de l'espace, qui se trouve entre le quartier de l'Empereur, ceux des Omrahs & les Bazars, est occupé par les Mansebdars, ou les petits Omrahs; par une multitude de Marchands, qui suivent l'Armée; par les gens d'affaires & de Justice; enfin par tous les Officiers, supérieurs ou subalternes, qui appartiennent à l'Artillerie. Quoique cette description donne l'idée d'un prodigieux nombre de tentes, qui demandent par conséquent une vaste étendue de Pays, Bernier se figure qu'un Camp formé à l'aïsc, c'est-à-dire, dans quelque belle campagne, où suivant le plan ordinaire, sa forme seroit à-peu-près ronde, comme il le vit plusieurs fois dans cette route, n'auroit pas plus de deux lieues, ou deux lieues & demie de circuit; encore s'y trouveroit-il divers endroits vuides. Mais il faut observer que la grosse Artillerie, qui occupe un grand espace, précède souvent d'un jour ou deux (b).

Quoique les étendarts de chaque quartier, qui se voyent de fort loin & qu'on distingue facilement, servent de guides à ceux pour qui cet ordre est familier, l'Auteur fait une peinture singulière de la confusion qui règne dans

BERNIER.
1664.
Bazars Impériaux.

Quartiers des Omrahs.

Bazars particuliers.

Espace que renferme un Camp.

Peinture de ses embarras.

(b) Pag. 53 & précédentes.

BERNIER.
1664.

dans le Camp. „ Toutes ces marques, dit-il, n'empêchent pas qu'on ne
 „ se trouve quelquefois très-embarrassé, même en plein jour, mais sur-
 „ tout le matin, lorsque tout le monde arrive, & que chacun cherche à se
 „ placer. Il s'élève souvent une si grande poussière, qu'on ne peut décou-
 „ vrir le quartier de l'Empereur, les étendards des Bazzars, & les tentes
 „ des Omrahs, sur lesquelles on est accoutumé à se régler. On se trouve
 „ pris entre les tentes qu'on dresse, ou entre les cordes que les moindres
 „ Omrahs, qui n'ont pas de Peiche-Kané, & les Manfebdars tendent pour
 „ marquer leurs logemens, & pour empêcher qu'il ne se fasse un chemin
 „ près d'eux, ou que des inconnus ne viennent se placer proche de leurs
 „ tentes, dans lesquelles ils ont quelquefois leurs femmes. Si l'on cherche
 „ un passage, on le trouve fermé de ces cordes tendues, qu'un tas de Va-
 „ lets armés de gros bâtons refusent d'abaisser. Si l'on veut retourner sur
 „ ses pas, le chemin par lequel on est venu est déjà bouché. C'est-là qu'il
 „ faut crier, faire entendre les prières ou ses injures, seindre de vouloir
 „ donner des coups & s'en bien garder, laisser aux Valets le soin de que-
 „ rer ensemble & prendre celui de les accorder; enfin se donner toutes
 „ les peines imaginables pour se tirer d'embarras & pour faire passer ses cha-
 „ meaux. Mais la plus insurmontable de toutes les difficultés est pour al-
 „ ler le soir dans quelque endroit un peu éloigné, parceque les puantes fu-
 „ mées du bois vert & de la fiente des animaux, dont le Peuple se sert
 „ pour la cuisine, forment un brouillard si épais qu'on ne distingue rien. Je
 „ m'y suis trouvé pris trois ou quatre fois, jusqu'à ne savoir que devenir.
 „ En vain demandois-je le chemin. Je ne pouvois le continuer dix pas de
 „ suite, & je ne saisis que tourner. Une fois particulièrement, je me
 „ vis contraint d'attendre que la Lune fût levée pour m'éclairer. Une au-
 „ tre fois je fus obligé de gagner l'*Aguacy-dié*, de me coucher au pied, &
 „ d'y passer la nuit, mon cueval & mon Valet près de moi. L'*Aguacy-*
 „ *dié* (i) est un grand mât fort menu, qu'on plante vers le quartier de
 „ l'Empereur, proche de la tente Nagar-Kané où sont les Musiciens, &
 „ sur lequel on élève le soir une lanterne, qui demeure allumée toute la
 „ nuit: invention fort commode, parcequ'on la voit de loin, & que se
 „ rendant au pied du mât lorsqu'on est égaré, on peut reprendre de-là les
 „ Bazzars & demander le chemin. On est libre aussi d'y passer la nuit, sans
 „ y appréhender les Voleurs (k).
 „ Pour arrêter les vols, chaque Omrah doit faire garder son Camp parti-
 „ culier, pendant toute la nuit, par des gens armés qui en font continuelle-
 „ ment le tour, en criant *Kabar-dar*, c'est-à-dire, qu'on prenne garde à soi.
 „ D'ailleurs, on pose autour de l'Armée, de cinq en cinq cens pas, des gar-
 „ des régulières, qui entretiennent du feu, & qui sont entendre le même cri.
 „ Le Kutual, dont l'office est celui de nos grands Prévôts, envoie pendant
 „ toute la nuit, dans l'intérieur du Camp, des Troupes dont il est le Chef,
 „ qui parcourent les Bazzars en criant & sonnant de la trompette: ce qui n'em-
 „ pêche pas qu'il n'arrive toujours quelque désordre.

L'E M.

Précautions
contre les
Voleurs.

(i) Ces deux mots signifient *Lumière du Ciel*, parceque la lanterne parolt de loin

comme une étoile.
(k) Pag. 38 & précédentes.

L'EMPEREUR Aureng-Zeb se faisoit porter, dans sa marche, sur les épaules de huit hommes, dans un *Tact-ravan*, qui est une espèce de Trône où il étoit assis. Cette voiture, que Bernier appelle un Trône de campagne, est un magnifique tabernacle peint & doré, qui se ferme avec des vitres. Les quatre branches du brancard étoient couvertes d'écarlate, avec de grandes franges d'or & de soye; & chaque branche étoit soutenue par deux Porteurs richement vêtus, que d'autres suivoient pour les relayer. Aureng-Zeb montoit quelquefois à cheval, sur-tout lorsque le jour étoit favorable pour la chasse. Il montoit quelquefois aussi sur un éléphant, en *Mickdember* ou en *Hauze*. C'est la monture la plus superbe & la plus éclatante; car l'éléphant impérial est toujours couvert d'un magnifique harnois. Le Mickdember est une petite tour de bois carrée, dont la peinture & la dorure font tout l'ornement. Le Hauze est un siège ovale, avec un dais à piliers (1). Dans ces diverses marches, l'Empereur étoit toujours accompagné d'un grand nombre de Rajas & d'Omrâhs, qui le suivoient immédiatement à cheval, mais en gros & sans beaucoup d'ordre. Cette manière de faire leur cour parut fort gênante à Bernier, particulièrement les jours de chasse, où ils étoient exposés, comme de simples Soldats, aux incommodités du Soleil & de la pousière. Ceux qui pouvoient se dispenser de suivre l'Empereur étoient fort à leur aise, dans des Palekis bien fermés, où ils pouvoient dormir comme dans un lit. Ils arrivoient de bonne heure à leurs tentes, qui les attendoient avec toutes sortes de commodités.

AUTOUR des Omrâhs du cortège, & même entr'eux, on voyoit toujours quantité de Cavaliers bien montés, qui portoient une espèce de massue, ou de masse d'armes d'argent. On en voyoit aussi sur les ailes, qui précédoient la personne de l'Empereur, avec plusieurs Valets de pied. Ces Cavaliers, qui se nomment *Gourze-berdars*, sont des gens choisis, pour la taille & la bonne mine, dont l'office est de porter les ordres, & de faire écarter le Peuple. Après les Rajas, on voyoit marcher, avec un mélange de timbales & de trompettes, ce qu'on nomme le *Cours*. C'est un grand nombre de figures d'argent, qui représentent des animaux étranges, des mains, des balances, des poissons, & d'autres objets mystérieux qu'on porte sur le bout de certains grands bâtons d'argent. Le Cours étoit suivi d'un gros de Mansebdars, ou de petits Omrâhs, beaucoup plus nombreux que celui des Omrâhs (m). [L'Empereur entre dans le Camp tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; & l'usage veut que tous les Omrâhs près desquels il passe, aillent à sa rencontre & lui fassent quelques présents proportionnés à leur état ou à leur paye.]

LES Princeses & les principales Dames du Serrail se faisoient porter aussi dans différentes sortes de voitures; les unes, comme l'Empereur, sur les épaules de plusieurs hommes, dans un *Tibau-daule*, qui est une espèce de Tact-ravan peint & doré, couvert d'un magnifique rete de soye de diverses couleurs, enrichi de broderie, de franges, & de grosses houppes pendantes; les autres, dans des Palekis de la même richesse; quelques-unes dans de grandes & larges litières, portées par deux puissans chameaux, ou par deux

BERNIER.
1664.

Comment
le Grand Mo-
gol se faisoit
porter.

Le Mick-
dember & le
Hauze.

Cortège
Impérial.

Marche des
Princeses &
des autres
Dames.

(1) Pag. 61.

(m) Ibid. pag. 65.

BERNIER.
1664.

deux petits éléphants, au-lieu de mules. Bernier vit marcher ainsi *Rauchenara Begum*. Il remarqua, un jour; sur le devant de sa litière, qui étoit ouvert, une petite Esclave bien vêtue, qui éloignoit d'elle les mouches & la poussière, avec une queue de paon qu'elle tenoit à la main. D'autres se font porter sur le dos des éléphants, richement équipés, avec des couvertures en broderie & de grosses sonnettes d'argent. Elles y sont comme élevées en l'air, assises quatre à quatre dans des Mickdembers à treillis, qui sont toujours couverts d'un rets de foye, & qui n'ont pas moins d'éclat que les Tchou-doules & les Taft-ravans.

BERNIER parle, avec admiration, de cette pompeuse marche du Serrail. Dans ce Voyage, il prit quelquefois plaisir à voir *Rauchenara Begum* marcher la première, montée sur un grand éléphant du Pegu, dans un Mickdember éclatant d'or & d'azur, suivie de cinq ou six autres éléphants, avec des Mickdembers presque aussi riches que le sien, pleins des principales femmes de sa Maison; quelques Eunuques, superbement vêtus, & montés sur des chevaux de grand prix, marchant à ses côtés la canne à la main; une troupe de Servantes Tartares & Kachemiriennes autour d'elle, parées bisarrement & montées sur de belles hacquenées; enfin plusieurs autres Eunuques à cheval, accompagnés d'un grand nombre de Valets de pied, qui portoient de grands bâtons pour écarter les Curieux. Après la Princesse *Rauchenara*, on voyoit paroître une des principales Dames de la Cour, dans un équipage proportionné à son rang. Celle-ci étoit suivie de plusieurs autres, jusqu'à quinze ou seize, toutes montées avec plus ou moins de magnificence, suivant leur office & leurs appointemens. Cette longue file d'éléphants, dont le nombre étoit quelquefois de soixante, qui marchaient à pas comptés, avec tout ce cortège & ces pompeux ornemens, avoit quelque chose de si noble & de si relevé, que si Bernier n'eût appelé sa philosophie au secours; il seroit tombé, dit-il, „ dans l'extravagante opinion „ de la plupart des Poètes Indiens, qui veulent que tous ces éléphants portent autant de Déeses cachées (n). Il ajoute qu'effectivement elles sont „ presque inaccessibles aux yeux des hommes, & que le plus grand malheur „ d'un Cavalier, quel qu'il puisse être, seroit de se trouver trop près d'elles „ les”. Cette insolente canaille d'Eunuques & de Valets ne cherche que l'occasion, & quelque prétexte, pour exercer leurs cannes. „ Je me souviens, „ viens, ajoute Bernier, d'y avoir été malheureusement surpris; & je n'aurois pas évité les plus mauvais traitemens, si je ne m'étois déterminé à „ m'ouvrir un passage, l'épée à la main, plutôt que de me laisser estropier par ces Misérables, comme ils commençoient à s'y disposer. Mon „ cheval, qui étoit excellent, me tira de la presse, & je le poussai ensuite „ au travers d'un torrent, que je passai avec le même bonheur. Aussi les „ Mogols disent-ils, comme en proverbe, qu'il faut se garder sur-tout de trois choses; la première, de s'engager entre les troupes des chevaux d'éclite, qu'on mène en main, parceque les coups de pied n'y manquent pas; „ la seconde, de se trouver dans les lieux où l'Empereur s'exerce à la chasse; „ se; & la troisième, d'approcher trop des femmes du Serrail (o).”

A

(n) *Ibid.* pag. 71 & précédentes.

(o) Pag. 73 & précédentes.





J. Schlegel del.

BEGUM SAHEB.



A l'égard des chasses du Grand Mogol, l'Auteur avoit eu peine à s'imaginer, comme il l'avoit souvent entendu, que ce Monarque prit cet amusement à la tête de cent mille hommes. Mais il comprit, dans sa route, qu'il en auroit pû mener deux cens mille. Aux environs d'Agra & de Dehli, le long du Fleuve de Gemené jusqu'aux montagnes, & des deux côtés du chemin qui conduit à Lahor, on rencontre quantité de terres incultes, les unes en bois taillis, les autres remplies de grandes herbes, de la hauteur d'un homme. Tous ces lieux ont des Gardes, qui ne permettent la chasse à personne, excepté celle des lièvres & des cailles, que les Indiens savent prendre aux filets. Il s'y trouve, par conséquent, une très-grande abondance de toutes sortes de gibier. Le grand Maître des chasses, qui suit toujours l'Empereur, est averti des endroits qui en contiennent le plus. On les borde de Gardes, dans une étendue de quatre ou cinq lieues de Pays; & l'Empereur entre dans ces encintes, avec le nombre de Chasseurs qu'il veut avoir à sa suite, tandis que l'Armée passe tranquillement, sans prendre aucune part à ses plaisirs (p).

BERNIER fut témoin d'une chasse curieuse, qui est celle des gazelles, avec des léopards apprivoisés. Il se trouve, dans les Indes, quantité de ces animaux, qui ressemblent beaucoup à nos fians. Ils vont ordinairement par troupes, séparées les unes des autres; & chaque troupe, qui n'est jamais de plus de cinq ou six, est suivie d'un mâle seul, qu'on distingue à sa couleur. Lorsqu'on a découvert une troupe de gazelles, on tâche de les faire apercevoir au léopard, qu'on tient enchaîné sur une petite charrette. Cet animal rusé ne se livre pas d'abord à l'ardeur de les poursuivre. Il tourne, il se cache, il se courbe, pour en approcher, & pour les surprendre. Comme sa légèreté est incroyable à sauter, il s'élance dessus, lorsqu'il est à portée, il les étrangle, & se rassasie de leur sang. S'il manque son coup, ce qui arrive assez souvent, il ne fait plus aucun mouvement pour recommencer la chasse; & Bernier croit qu'il prendroit une peine inutile, parceque les gazelles courent plus vite & plus longtems que lui. Le Maître, ou le Gouverneur, s'approche doucement de lui, le flatte, lui jette des morceaux de chair; & saisissant un moment pour lui jeter ce que l'Auteur nomme des lunettes, qui lui couvrent les yeux, il l'enchaîne & le remet sur sa charrette.

La chasse des Nil-gaux parut moins curieuse à Bernier. On enferme ces animaux dans de grands filets, qu'on resserre peu à peu, & lorsqu'ils sont réduits dans une petite enceinte, l'Empereur & les Omrahs entrent avec les Chasseurs, & les tuent sans peine & sans danger, à coups de flèches, de demi-picques, de sabres & de mousquetons; & quelquefois en si grand nombre, que l'Empereur en distribue des quartiers à tous les Omrahs. La chasse des grues a quelque chose de plus amusant. Il y a du plaisir à leur voir employer toutes leurs forces, pour se défendre en l'air contre les oiseaux de proie. Elles en tuent quelquefois: mais, comme elles manquent d'adresse pour se tourner, plusieurs bons oiseaux en triomphent à la fin.

BERNIER.
1664.

Chasses que
l'Auteur vit
faire en che-
min.

Chasse des
gazelles avec
le léopard.

Chasse des
Nil-gaux &
des grues.

BERNIER.
1664.
Chasse du
lion.

DE toutes ces chasses, Bernier trouva celle du lion la plus curieuse & la plus noble. Elle est réservée à l'Empereur, & aux Princes de son sang. Lorsque ce Monarque est en campagne, si les Gardes des chasses découvrent la retraite d'un lion, ils attachent, dans quelque lieu voisin, un âne, que le lion ne manque pas de venir dévorer; après quoi, sans chercher d'autre proie, il va boire, & revient dormir dans son gîte ordinaire, jusqu'au lendemain, qu'on lui fait trouver un autre âne, attaché comme le jour précédent. On l'apaste ainsi pendant plusieurs jours. Enfin, lorsque Sa Majesté s'approche, on attache au même endroit, un âne, à qui l'on a fait avaler quantité d'opium, afin que sa chair puisse assoupir le lion. Les Gardes, avec tous les Payfans des Villages voisins, tendent de vastes filets, qu'ils resserrent par degrés. L'Empereur, monté sur un éléphant bardé de fer, accompagné du grand Maître des chasses, de quelques Omrahs montés aussi sur des éléphants, d'un grand nombre de Gourze-berdars à cheval, & de plusieurs Gardes des chasses armés de demi-piques, s'approche du dehors des filets, & tire le lion. Ce fier animal, qui se sent blessé, ne manque pas d'aller droit à l'éléphant; mais il rencontre les filets qui l'arrêtent; & l'Empereur le tire tant de fois, qu'à la fin il le tue. Cependant Bernier en vit un, dans la dernière chasse, qui sauta par-dessus les filets; & qui se jeta vers un Cavalier, dont il tua le cheval. Les Chasseurs n'eurent pas peu de peine à le faire rentrer dans les filets (q).

Troubles à
l'occasion de
cette chasse.

La mort
d'un lion s'é-
crit dans les
Archives.

Embarras
au passage des
Rivières.

CETTE chasse jeta toute l'Armée dans un terrible embarras. Bernier raconte qu'on fut trois ou quatre jours à se dégager des torrens qui descendent des montagnes, entre des bois & de grandes herbes où les chamcaux ne paroissent presque point. „ Heureux, dit-il, ceux qui avoient fait „ quelques provisions, car tout étoit en desordre. Les Bazars n'avoient pu „ s'établir. Les Villages étoient éloignés. Une raison singulière arrêtoit „ l'Armée: c'étoit la crainte que le lion ne fût échappé aux armes de l'Em- „ pereur. Comme c'est un heureux augure qu'il tue un lion, c'en est un „ très-mauvais qu'il le manque. On croiroit l'Etat en danger. Aussi le „ succès de cette chasse est-il accompagné de plusieurs grandes cérémo- „ nies. On apporte le lion mort, devant l'Empereur, dans l'assemblée „ générale des Omrahs. On l'examine. On le mesure. On écrit, dans „ les Archives de l'Empire, que tel jour, tel Empereur tua un lion de tel- „ le grandeur & de tel poil. On n'oublie pas la mesure de ses dents & de „ ses griffes, ni les moindres circonstances d'un si grand événement. A „ l'égard de l'opium qu'on fait manger à l'âne, l'Auteur ajoûte qu'ayant con- „ sulté là-dessus un des premiers Chasseurs, il apprit de lui que c'étoit une fa- „ ble populaire, & qu'un lion bien rassasié n'a pas besoin de secours pour s'en- „ dormir (r).

OUTRE l'embarras des chasses, la marche étoit quelquefois retardée par le passage des grandes Rivières, qui sont ordinairement sans ponts. On étoit obligé de faire deux ponts de Bateaux, éloignés de deux ou trois cens pas l'un de l'autre. Les Mogols ont l'art de les lier & de les affermir. Ils les couvrent d'un mélange de terre & de paille, qui empêche les animaux de

de gliffer. Le péril n'est qu'à l'entrée & à la sortie, parce qu'outre la presse & la confusion, il s'y fait souvent des folles où les chevaués & les bœufs tombent les uns sur les autres, avec un desordre incroyable. L'Empereur ne campa alors qu'à une demie lieue du pont, & s'arrêta un jour ou deux, pour laisser à l'Armée le tems de passer plus à l'aise (1). Il n'étoit pas aisé de juger de combien d'hommes elle étoit composée. Bernier croit, en général, que soit gens de guerre ou de la suite, il n'y avoit pas moins de cent mille Cavaliers; qu'il y avoit plus de cent cinquante mille chevaux, mules ou éléphants; près de cinquante mille chameaux; & presque autant de bœufs & de bidets, qui servent à porter les provisions des Bazars, avec les femmes & les enfans; car les Mogols ont conservé l'usage Tartare de traîner tout avec eux. Si l'on y joint le compte des gens de service, dans un Pays où rien ne se fait qu'à force de Valets, & où l'Auteur même, qui ne tenoit rang que de Cavalier à deux chevaux, avoit trois Domestiques à ses gages, on sera porté à croire que l'Armée ne contenoit pas moins de trois à quatre cens mille personnes. Il faudroit les avoir comptés, dit Bernier; mais après avoir assuré que le nombre étoit *prodigieux & presque incroyable*, il ajoute, pour diminuer l'étonnement, que c'étoit la Ville de Dehli entière, parceque tous les Habitans de cette Capitale, ne vivant que de la Cour & de l'Armée, seroient exposés à mourir de faim, s'ils ne suivoient pas l'Empereur, sur-tout dans les longs Voyages (1).

Si l'on demande comment une Armée si nombreuse peut subsister, Bernier répond que les Indiens sont fort sobres, & que de cette multitude de Cavaliers, il ne faut pas compter plus de la vingtième partie, qui mange de la viande pendant la marche. Le Kichery, qui est un mélange de riz & de légumes, sur lesquels on verse du beurre roux après les avoir fait cuire, est la nourriture ordinaire des Mogols. A l'égard des animaux, on sçait que les chameaux résistent au travail, à la faim, à la soif; qu'ils vivent de peu, & qu'ils mangent de tout. Aussi-tôt qu'une Armée arrive, on les mène brouter dans les champs, où ils se nourrissent de tout ce qu'ils peuvent trouver. D'ailleurs les memes Marchands, qui entretiennent les Bazars à Dehly, sont obligés de les entretenir en campagne. Enfin la plus basse partie du Peuple rode sans cesse dans les Villages voisins du Camp, pour acheter du fourrage, sur lequel il trouve quelque chose à gagner. Les plus pauvres rapent, avec une espèce de truelle, les campagnes entières, pour enlever les petites herbes, qu'ils lavent soigneusement, & qu'ils vendent quelquefois assez cher (2).

BERNIER s'excuse de n'avoir pas marqué les Villes & les Bourgades, qui sont entre Dehli & Lahor. Il n'en vit presque point. Il marchoit presque toujours au travers des champs, & pendant la nuit. Comme son logement n'étoit pas au milieu de l'Armée, où le grand chemin passe souvent, mais fort avant dans l'aile droite, il suivoit la vûe des étoiles pour s'y rendre; au hazard de se trouver quelquefois très-embarrassé, & de faire cinq ou six lieues, quoique la distance d'un Camp à l'autre ne soit ordinairement

BERNIER.
1664.

Dénombrement de l'Armée & de la suite.

Comment elle subsiste.

BERNIER.

1664.

Observations de l'Auteur à Lahor.

rement que de trois ou quatre. Mais l'arrivée du jour finissoit son embarras (x).

EN arrivant à Lahor, il apprit que le Pays dont cette Ville est la Capitale, se nomme *Penje-ab*, c'est-à-dire, *Pays des cinq eaux*, parce qu'effectivement il est arrosé par cinq Rivières considérables, qui descendant des grandes montagnes dont le Royaume de Kachemire est environné, vont se joindre à l'Indus, & se jeter avec lui dans l'Océan vers l'entrée du Golfe Perlique. Quelques-uns prétendent que Lahor est l'ancienne *Pucephale*, bâtie, par Alexandre le Grand, à l'honneur d'un cheval qu'il aimoit. Les Mogols connoissent ce Conquérant, sous le nom de *Sekander Filifous*, qui signifie Alexandre fils de Philippe, mais ils ignorent le nom de son cheval. La Ville est bâtie sur une des cinq Rivières, qui n'est pas moins grande que la Loire, & pour laquelle on auroit besoin d'une levée, parceque dans ses débordemens elle change souvent de lit. Depuis quelques années, elle s'étoit retirée d'un grand quart de lieue. Les maisons de Lahor sont beaucoup plus hautes que celles de Dehli & d'Agra; mais, dans l'absence de la Cour, qui n'avoit pas fait ce Voyage depuis plus de vingt ans, la plupart étoient tombées en ruines. Il ne restoit que cinq ou six rues considérables, dont deux ou trois avoient plus d'une grande lieue de longueur, & dans lesquelles on voyoit aussi quantité d'édifices renversés. Le Palais Impérial n'étoit plus sur le bord de la Rivière, parcequ'elle s'étoit retirée; mais Bernier le trouva magnifique, quoique fort inférieur à ceux d'Agra & de Dehli (y).

Route de
Lahor à Bem-
ber.

L'EMPEREUR s'y arrêta plus de deux mois, pour attendre la fonte des nèges, qui bouchoient le passage des montagnes. On exhorta Bernier à se fournir d'une petite tente Kachemirienne. La sienne étoit grande & pesante; & les chameaux ne pouvant passer les montagnes, il auroit été obligé de la faire porter par des Crocheteurs, avec beaucoup d'embarras & de dépense. Il se flattoit qu'après avoir surmonté les chaleurs de Mocka & de Bab-el-mandel, il seroit capable de braver celles du reste de la Terre. Mais ce n'est pas sans raison, comme il l'apprit bien-tôt par expérience, que les Indiens mêmes appréhendent onze ou douze jours de marche, qu'on compte de Lahor à *Bember*, c'est-à-dire, jusqu'à l'entrée des montagnes de Kachemire. Cet excès de chaleur vient, dit-il, de la situation de ces hautes montagnes, qui, se trouvant au Nord de la route, arrêtent les vents frais, réfléchissent les rayons du Soleil sur les Voyageurs, & laissent dans la Campagne une ardeur brûlante. En raisonnant sur la cause du mal, il s'écrioit, dès le quatrième jour de marche; „ Que me sert de philosophe, & de „ chercher des raisons de ce qui me tuera peut-être demain (z) ”.

Son excès-
sive chaleur,
& souffrances
de Bernier.

LE cinquième jour, il passa un des grands Fleuves de l'Inde, qui se nomme le *Tchenau*. L'eau en est si bonne, que les Omrahs en font charger leurs chameaux, au-lieu de celle du Gange, dont ils boivent jusqu'à ce lieu. Mais elle n'eut pas le pouvoir de garantir Bernier des incommodités de la route. Il en fait une peinture effrayante. Le Soleil étoit insupportable, dès

(x) Pag. 95.

(y) Pag. 190 & précédentes.

(z) Pag. 104.

dès le premier moment de son lever. On n'apercevoit point un nuage. On ne sentoit point un souffle de vent. Les chevaux, qui n'avoient pas vu d'herbe verte, depuis Lahor, pouvoient à peine se traîner. Les Indiens, avec leur peau noire, sèche & dure, manquoient de force & d'haleine. On en trouvoit de morts en chemin. Le visage de l'Auteur, ses mains, & ses pieds étoient pelés. Tout son corps étoit couvert de petites pustules rouges, qui le picquoient comme des aiguilles. Il doutoit, le dixième jour de la marche, s'il seroit vivant le soir. Toute son espérance étoit dans un peu de lait caillé sec, qu'il délayoit dans l'eau avec un peu de sucre; & quatre ou cinq limons, qui lui restoient pour faire de la limonade (a).

BERNIER.
1664.

Il arriva néanmoins, la nuit du douzième jour, au pied d'une montagne escarpée, noire & brûlante, où Bember est située. Le Camp fut assis dans un large espace de cailloux & de sable. C'étoit une vraie fournaise: mais une pluie d'orage, qui tomba le matin, eut la force de rafraîchir l'air. L'Empereur, n'ayant pu prévoir ce soulagement, étoit parti, pendant la nuit, avec une partie des Dames & de ses principaux Officiers. Dans la crainte d'affamer le petit Royaume de Kachemire, il n'avoit voulu mener avec lui que ses principales femmes & les meilleures amies de Rauchenara Begum, avec aussi peu d'Omrans & de Milice qu'il étoit possible. Les Omrars, qui eurent la permission de le suivre, ne prirent que le quart de leurs Cavaliers. Le nombre des éléphants fut borné. Ces animaux, quoiqu'extrêmement lourds, ont le pied ferme. Ils marchent, comme à tâtons, dans les passages dangereux, & s'assurent toujours d'un pied, avant que de remuer l'autre. On mena aussi quelques mules: mais on fut obligé de supprimer tous les chameaux, dont le secours auroit été le plus nécessaire. Leurs jambes, longues & roides, ne peuvent se soutenir dans l'embarras des montagnes. On fut obligé d'y suppléer par un grand nombre de Portefaix, que les Gouverneurs & les Rajas d'alentour avoient pris soin de rassembler; & l'Ordonnance Impériale leur assignoit à chacun dix écus, pour cent livres pesant. On en comptoit plus de trente mille; quoiqu'il y eût déjà plus d'un mois que l'Empereur & les Omrars s'étoient fait précéder par une partie du bagage & des Marchands. Les Seigneurs, nommés pour le Voyage, avoient ordre de partir chacun à leur tour, comme le seul moyen d'éviter la confusion, pendant cinq jours de cette dangereuse marche; & tout le reste de la Cour, avec l'Artillerie & la plus grande partie des Troupes, devoit passer trois ou quatre mois comme en garde, dans le Camp de Bember, jusqu'au retour du Monarque, qui se proposoit d'attendre la fin des chaleurs (b).

Ville de
Bember, à
l'entrée des
montagnes.

Précautions
de l'Empe-
reur pour les
passer.

Le rang de Danechmend-Kan étant marqué pour la nuit suivante, Bernier partit à sa suite. Il n'eut pas plutôt monté ce qu'il nomme l'affreuse muraille du Monde (c), c'est-à-dire, une haute montagne, noire & pelée, qu'en descendant sur l'autre face, il sentit un air plus frais & plus tempéré.

Passage de
Bernier.

Mais

(a) Pag. 113.

(b) Pag. 122 & précédentes.

(c) Parcequ'il regarde Kachemire comme un Paradis terrestre.

BERNIER.

1664.

Admirable
changement
d'un Pays à
l'autre.Plantes Eu-
ropéennes.Génération
& corrup-
tions.Cascades
naturelles.Chûte de
quinze élé-
phans dans
un précipice.

Mais rien ne le surprit tant, dans ces montagnes, que de se trouver tout d'un coup comme transporté des Indes en Europe. En voyant la terre couverte de toutes nos plantes & de tous nos arbrisseaux, à l'exception néanmoins de l'hissope, du thym, de la marjolaine & du romarin, il se crut dans certaines montagnes d'Auvergne, au milieu d'une forêt de sapins, de chènes verts, d'ormeaux, de platanes; & son admiration étoit d'autant plus vive, qu'en sortant des Campagnes brûlantes de l'Indoustan, il n'avoit rien apperçu qui l'eût préparé à cette métamorphose (d).

Il admira particulièrement, à une journée & demie de Bember, une montagne qui n'offroit que des plantes, sur ses deux faces; avec cette différence, qu'au Midi, vers les Indes, c'étoit un mélange de plantes Indiennes & Européennes; au-lieu que du côté du Nord, il n'en découvrit que d'Européennes, comme si la première face eût également participé de la température des deux climats, & que celle du Nord eût été toute Européenne. A l'égard des arbres, il observa continuellement une suite naturelle de générations & de corruptions. Dans des précipices, où jamais homme n'étoit descendu, il en voyoit des centaines, qui tombaient, ou qui étoient déjà tombés les uns sur les autres, morts, à demi pourris de vieillesse; & d'autres, jeunes & frais, qui renaissoient de leurs pieds. Il en voyoit même quelques-uns de brûlés; soit qu'ils eussent été frappés de la foudre, ou que dans le cœur de l'été ils se fussent enflammés par leurs chocs mutuels, dans l'agitation de quelque vent chaud & furieux, ou que, suivant l'opinion des Habitans, le feu prenne de lui-même au tronc, lorsqu'à force de vieillesse il devient fort sec. Bernier ne cessait pas d'attacher ses yeux sur les cascades naturelles, qu'il découvrait entre les rochers. Il en vit une, à laquelle il n'y a rien, dit-il, de comparable au Monde. On apperçoit de loin, du panchant d'une haute montagne, un torrent d'eau qui descend par un long canal, sombre & couvert d'arbres, & qui se précipite tout d'un coup avec un bruit épouvantable, au pied d'un rocher, droit, escarpé, & d'une hauteur prodigieuse. Allez près, sur un autre rocher que l'Empereur Jehan-Guir avoit fait applanir exprès, on voyoit un grand théâtre, tout dressé, où la Cour pouvoit s'arrêter en passant, pour considérer à loisir ce merveilleux ouvrage de la Nature (e).

Ces amusemens furent mêlés d'un accident fort étrange. Le jour que l'Empereur monta le *Pire-penjale*, qui est la plus haute de toutes ces montagnes, & d'où l'on commence à découvrir, dans l'éloignement, le Pays de Kachemire, un des éléphants, qui portoient les femmes dans des Mick-dembers & des Embarys, fut saisi de peur & se mit à reculer sur celui qui le suivoit. Le second recula sur l'autre; & successivement toute la file, qui étoit de quinze. Comme il leur étoit impossible de tourner, dans un chemin fort roide & fort étroit, ils culbutèrent tous au fond du précipice, qui n'étoit pas heureusement des plus profonds & des plus escarpés. Il n'y eut que trois ou quatre femmes de tuées; mais tous les éléphants y périrent. Bernier, qui suivait à deux journées de distance, les vit en passant, & crut en remarquer plusieurs qui remuoient encore leur trompe. Ce désastre jet-

ta

(d) Pag. 154.

(e) Pag. 158 & précédentes.

ta beaucoup de desordre dans toute l'Armée, qui marchoit en file, sur des côtes, par des sentiers fort dangereux. On fit faire halte le reste du jour & toute la nuit, pour se donner le tems de retirer les femmes & tous les débris de leur chûte. Chacun fut obligé de s'arrêter dans le lieu où il se trouvoit, parcequ'il étoit également impossible d'avancer & de reculer. D'ailleurs, personne n'avoit près de soi ses Porte-faix, avec sa tente & ses vivres. Bernier ne fut pas le plus malheureux. Il trouva le moyen de grimper hors du chemin, & d'y former un petit espace commode, pour y passer la nuit avec son cheval. Un de ses Valets, qui eut la fidélité de le suivre, avoit un peu de pain qu'ils partagèrent ensemble. En remuant quelques pierres, dans ce lieu, ils trouvèrent un gros scorpion noir, qu'un jeune Mogol prit dans sa main & pressa sans en être picqué. Bernier eut la même hardiesse, sur la parole de ce jeune homme, qui étoit de ses amis, & qui se vantoit d'avoir charmé le scorpion par un passage de l'Alcoran (f).

BERNIER.
1664.

Scorpion
que l'Auteur
presse sans en
être picqué.

En traversant la montagne de Pire-penjale, il eut, dit-il, trois occasions de se rappeler ses idées philosophiques. Premièrement, en moins d'une heure, il éprouva l'hiver & l'été. Après avoir sué à grosses gouttes, pour monter par des chemins où tout le monde étoit forcé de marcher à pied, & sous un Soleil brûlant, il trouva, au sommet de la montagne, des neiges glacées, au travers desquelles on avoit ouvert un chemin. Il tomboit un verglas fort épais, & le vent étoit si froid, que la plupart des Indiens, qui n'avoient jamais vu de glace ni de neige, couroient en tremblant pour arriver dans un air plus chaud. En second lieu, Bernier rencontra, dans l'espace de moins de deux cens pas, deux vents absolument opposés; l'un du Nord, qui lui frappoit le visage en montant, sur tout lorsqu'il arriva proche du sommet; l'autre, du Midi, qui lui donnoit à dos en descendant, comme si, des exhalaisons de cette montagne, il s'étoit formé un vent, qui acqueroit des qualités différentes en prenant son cours dans les deux vailons opposés.

Prompt
passage de
l'été à l'hiver.

Vents qui
se trouvent
tout d'un
coup opposés;

La troisième rencontre de l'Auteur fut celle d'un vieil Hermite, qui vivoit sur le sommet de la montagne depuis le tems de Jehan-Guir. On ignoroit sa Religion, quoiqu'on lui attribuat des miracles, tels que de faire tourner le vent à son gré, & d'exciter de la pluie, de la neige & des orages. Sa figure avoit quelque chose de sauvage. Sa barbe étoit longue, blanche & mal peignée. Il demanda fièrement l'aumône: mais il laissoit prendre de l'eau dans des vases de terre, qu'il avoit rangés autour de lui. Il faisoit signe de la main qu'on passât vite, & sans s'arrêter. Il grondoit contre ceux qui faisoient du bruit. Bernier, qui eut la curiosité d'entrer dans sa caverne, après lui avoir adouci le visage par un présent, lui demanda ce qui lui causoit tant d'aversion pour le bruit. Sa réponse fut, que le bruit excitoit de furieuses tempêtes autour de la montagne; qu'Aureng-Zeb avoit été fort sage de suivre son conseil; que Scha-Jehan en avoit toujours usé

Hermite de
la montagne.

(f) Pag. 152. Bernier ajoute que le jeune Mogol refusa de lui enseigner ce passage de l'Alcoran, sous prétexte que la puissance

du charme passeroit à lui en le quittant, comme il en avoit fait l'expérience avec celui qui le lui avoit appris. R. d. E.

BERNIE.
1664.

Description
du Pays de
Kachemire.

Son origine.

Sa grandeur
& sa situation.

Propriété
des mon-
tagnes qui
l'environ-
nent.

Beauté sur-
prenante de
la plaine.

de même; & que Jehan-Guir, pour s'être une fois moqué de ses avis & n'avoir pas craint de faire sonner les trompettes & donner des timbales, avoit failli de périr avec son Armée (g).

ON lit, dans l'Histoire des anciens Rois de Kachemire (b), que tout ce Pays n'étoit autrefois qu'un grand Lac, & qu'un saint Vicillard, nommé *Kacheb*, donna une issue miraculeuse aux eaux, en coupant une montagne qui se nomme *Baramoulé*. Bernier n'eut pas de peine à se persuader que cet espace étoit couvert d'eau, comme on le rapporte de la Thessalie & de quelques autres Contrées: mais il ne crut pas aisément que l'ouverture de *Baramoulé* fut l'ouvrage des hommes, parceque cette montagne est très-haute & très-large. Il se figura plus volontiers que les tremblemens de terre, auxquels ces Régions sont assez sujettes, peuvent avoir ouvert quelque abîme où la montagne s'est enfoncée d'elle-même. C'est ainsi que, suivant l'opinion des Arabes, le Détroit de Bab-el-mandel s'est anciennement ouvert, & qu'on a vu des Montagnes & des Villes s'abîmer dans de grands Bois.

QUELQUE jugement qu'on en porte, Kachemire ne conserve plus aucune apparence de Lac. C'est une très-belle Campagne, diversifiée d'un grand nombre de petites collines, & qui n'a pas moins de trente lieues de long sur dix ou douze de largeur. Elle est située à l'extrémité de l'Indoustan, au Nord de Lahor, & véritablement enclavée dans le fond des montagnes du *Caucase*, entre celles du grand & du petit *Tibet*, & celles du *Raja-Ganon*. Les premières montagnes qui la bordent, c'est-à-dire, celles qui touchent à la plaine, sont de médiocre hauteur, revêtues d'arbres ou de pâturages, remplies de toutes sortes de bestiaux, tels que des vaches, des brebis, des chèvres, des chevaux. Entre plusieurs espèces de gibier, tel que des perdrix, des lièvres, des gazelles, & quelques-uns de ces animaux qui portent le muse, on y voit aussi des abeilles en très-grand nombre. Mais, ce qui est très-rare dans les Indes, on n'y trouve presque jamais de serpens, de tigres, d'ours ni de lions: d'où Bernier conclut qu'on peut les nommer „ des montagnes innocentes, & découlant de lait & „ de miel, comme celles de la Terre de Promission (i).

AU-DE-LÀ des premières, il s'en élève d'autres, beaucoup plus hautes, dont le sommet est toujours couvert de neige, & ne cesse jamais de paraître tranquille & lumineux, au-dessus de la Région des nuages & des brouillards. De toutes ces montagnes, il sort de toutes parts une infinité de sources & de ruisseaux, que les Habitans ont l'art de distribuer dans leurs champs de riz, & de conduire même par de grandes levées de terre, sur leurs petites collines. Ces belles eaux, après avoir formé une multitude d'autres ruisseaux & d'agréables cascades, se rassemblent enfin, & composent une Rivière de la grandeur de la Seine, qui tourne doucement autour du Royaume, traverse la Ville Capitale, & va trouver sa sortie à *Baramoulé*, entre deux rochers escarpés, pour s'égarer de-là dans divers précipices, se charger en passant de plusieurs petites Rivières qui descendent des montagnes, & se rendre, vers *Ateck*, dans le Fleuve Indus (k).

TANT

(g) Pag. 166 & précédentes.

(b) Bernier en a traduit, du Persan, un

Abregé qui avoit été fait par l'ordre de Jehan-Guir. (i) Pag. 127. (k) Pag. 129.

TANT de ruisseaux, qui sortent des montagnes, répandent dans les champs & sur les collines une fertilité admirable, qui les feroit prendre pour un grand jardin, mêlé de Bourgs & de Villages, dont on découvre un grand nombre entre les arbres, & varié par de petites prairies, par des pièces de riz, de froment, de chanvre, de safran, & de diverses sortes de légumes, entre lesquels on voit serpenter des canaux de toutes sortes de formes. Un Européen y reconnoît par-tout les plantes, les fleurs & les arbres de notre climat; des pommiers, des poiriers, des pruniers, des abricotiers, des noyers, & des vignes chargées de leurs fruits. Les jardins particuliers sont remplis de melons, de chervis, de belles raves, de rersots, de la plupart de nos herbes potagères, & de quelques-unes qui manquent à l'Europe. A la vérité, Bernier n'y vit pas tant d'espèces de fruits différentes, & ne les trouva pas même aussi bons que les nôtres: mais, loin d'attribuer le défaut à la terre, il regrette, pour les Habitans, qu'ils n'aient pas de meilleurs Jardiniers (1).

BRANIK.
1664.
Sa fertilité.

LA Ville Capitale porte le nom du Royaume. Elle est sans murailles, mais elle n'a pas moins de trois quarts de lieue de long & d'une demie lieue de large. Sa situation est à deux lieues des montagnes, qui forment un demi cercle autour d'elle, & sur le bord d'un Lac d'eau douce, de quatre ou cinq lieues de tour, formé de sources vives & de ruisseaux qui découlent des montagnes. Il se dégorge dans la Rivière, par un canal navigable. Cette Rivière a deux ponts de bois, dans la Ville, pour la communication des deux parties qu'elle sépare. La plupart des édifices sont de bois, mais bien bâtis, & même à deux ou trois étages. Quoique le Pays ne manque point de belle pierre de taille, & qu'il y reste quantité de vieux Temples & d'autres Bâtimens, qui en étoient composés, l'abondance du bois, qui descend facilement des montagnes par les petites Rivières qui l'apportent, a fait embrasser la méthode de bâtir de bois plus que de pierre. Les maisons qui sont sur la Rivière ont presque toutes un petit jardin, qui borde la rive; ce qui forme une perspective charmante, sur-tout dans la belle saison, où l'usage est de se promener sur l'eau. Celles, dont la situation est moins riante, ne laissent pas d'avoir aussi leur jardin; & plusieurs ont un petit canal, qui répond au Lac, avec un petit Bateau pour la promenade (m).

Ville de
Kachemire.

Scsagrémens.

UN côté de la Ville regarde une montagne, détachée de toutes les autres, & d'une vûe très-agréable, parcequ'elle offre sur sa pente plusieurs belles maisons avec leurs jardins, & qu'on découvre au sommet, une Mosquée, accompagnée d'un Hermitage, & de quantité de beaux arbres verts, qui lui servent comme de couronne. Aussi se nomme-t-elle, dans la langue du Pays, *Hary-perbet*, qui signifie *Montagne de verdure*. A l'opposite, on en découvre une autre, sur laquelle on voit aussi une Mosquée, avec son jardin, & un très-ancien Bâtimement, qui doit avoir été quelque Temple d'Idoles, quoiqu'il porte le nom de *Trône de Salomon*, parceque les Habitans le croient l'ouvrage de ce Prince, dans un Voyage qu'ils lui attribuent à Kachemire (n).

LA beauté du Lac est augmentée par un grand nombre de petites Isles, qui

Beauté du
Lac. Isles.
jardins.

(1) Pag. 134.

(m) Pag. 135.

(n) Pag. 136.

BERNIER.
1664

Jardin du
Roi & sa
description.

qui forment autant de jardins, toujours verts, parcequ'ils sont remplis d'arbres fruitiers, & bordés de trembles à larges feuilles, dont les plus gros peuvent être embrassés, mais tous d'une hauteur extraordinaire, avec un seul bouquet de branches au sommet, comme les palmiers. Au-delà du Lac, sur le panchant des montagnes, on ne découvre que des maisons de plaisance & des jardins. La Nature semble avoir destiné de si beaux lieux à cet usage. Ils sont remplis de sources & de ruisseaux. L'air y est toujours pur, & l'on y a de toutes parts la vue du Lac, des Isles & de la Ville. Le plus délicieux de ces jardins est celui qui porte le nom de *Chablimar*, ou *Jardin du Roi*. On y entre par un grand canal bordé de gazons, qui s'étend l'espace de cinq cens pas, entre deux belles allées de peupliers. Il conduit au pied d'un grand cabinet, qui est au milieu du jardin; & là commence un autre canal, beaucoup plus magnifique, qui va jusqu'à l'extrémité de l'enceinte. Ce second canal est pavé de grandes pierres de taille. Ses bords sont en talus, de la même pierre; & dans le milieu, on voit régner, de quinze en quinze pas, une longue file de jets d'eau; sans en compter un grand nombre d'autres, qui s'élèvent, d'espace en espace, de diverses pièces d'eau rondes, dont il est bordé comme d'autant de réservoirs. Il se termine au pied d'un cabinet, qui ressemble beaucoup au premier. Ces cabinets, qui sont à-peu-près en dômes & bâtis dans l'eau même, c'est-à-dire, entre les deux grandes allées de peupliers, ont une galerie qui règne à l'entour, & quatre portes opposées l'une à l'autre; deux desquelles regardent les allées, avec deux ponts pour y passer; & les deux autres donnent sur les canaux opposés. Chaque cabinet est composé d'un grand salon, au milieu de quatre chambres qui en font les quatre coins. Tout est peint ou doré dans l'intérieur, & parsemé de sentences, en gros caractères Persans. Les quatre portes sont très-riches. Elles sont composées de grandes pierres, & soutenues par des colonnes, tirées des anciens Temples d'Idoles que Scha-Jehan fit ruiner. On ignore également la matière & le prix de ces pierres: mais elles sont plus belles que le marbre & le porphyre (v).

Jugement
de Bernier sur
le Royaume
de Kachemire.

BERNIER décide hardiment qu'il n'y a pas de Pays au Monde qui renferme autant de beautés que le Royaume de Kachemire, dans une si petite étendue. „ Il méritoit, dit-il, de dominer encore toutes les montagnes „ qui l'environnent jusqu'à la Tartarie, & tout l'Indoustan jusqu'à l'Isle de „ Ceylan. Telles étoient autrefois ses bornes. Ce n'est pas sans raison „ que les Mogols lui donnent le nom de Paradis terrestre des Indes, & que „ l'Empereur Eckbar employa tant d'efforts pour l'enlever à ses Rois natu- „ rels. Jehan-Guir, son fils & son successeur, prit tant de goût pour cet- „ te belle portion de la Terre, qu'il ne pouvoit en sortir, & qu'il déclara „ quelquefois que la perte de sa Couronne le toucheroit moins que „ celle de Kachemire. Aussi, lorsque nous y fûmes arrivés, tous les Beaux- „ Esprits Mogols s'efforcèrent d'en célébrer les agréments, par diverses pié- „ ces de Poësie, & les présentoient à l'Empereur, qui les récompensoit „ noblement (p) ”.

LES

• (v) Pag. 140.

(p) Pag. 141.

LES Kachemiriens (q) passent pour les plus spirituels & les plus fins de tous les Peuples de l'Inde. Avec autant de disposition que les Persans pour la Poésie & pour toutes les Sciences, ils sont plus industrieux & plus amis du travail. Ils font des palekis, des bois de lit, des cabinets, des écritoirs, des cassettes, des cuillières, & diverses sortes de petits ouvrages, que leur beauté fait rechercher de tous les Indiens. Ils y appliquent un vernis, qui leur est propre. On admire particulièrement leur adresse à suivre ou contrefaire les veines d'un certain bois, qui les a très-belles, en y appliquant des filets d'or. Mais rien ne leur est si particulier, & ne leur attire tant d'argent par le Commerce, qu'une espèce d'étoffes à laquelle ils occupent jusqu'à leurs petits enfans. On les nomme *Chales*. Ce sont des pièces d'une aune & demie de long, sur une de large, qui sont brodées, au métier, par les deux bouts. Les Mogols & la plupart des Indiens, de l'un & l'autre sexe, les portent en hyver sur leur tête, repassées, comme un manteau, par-dessus l'épaule gauche. On en distingue deux sortes: les unes de laine du Pays, qui est plus fine que celle d'Espagne; les autres d'une laine, ou plutôt d'un poil qu'on nomme *Touz*, & qui se prend sur la poitrine des chèvres sauvages du grand Tibet. Les Chales de cette seconde espèce sont beaucoup plus chères que les autres. Il n'y a point de castor qui soit plus délicat. Mais, sans un soin continuel de les déplier & de les éventer, les vers s'y mettent facilement. Les Omrahs en font faire exprès, qui coutent jusqu'à cent cinquante roupies; au-lieu que les plus belles de laine du Pays ne passent jamais cinquante (r). Bernier remarquant, sur les Chales, que les Ouvriers de Patna, d'Agra, & de Lahor, ne parviennent point à leur donner la mollesse & la beauté de celles de Kachemire, ajoute que cette différence est attribuée à l'eau du Pays; comme on fait à Masulipatan ces belles *Chites*, ou toiles peintes au pinceau, qu'on rend plus belles en les lavant.

On vante aussi les Kachemiriens pour la beauté du sang. Ils sont communément aussi bien faits qu'on l'est en Europe, sans rien tenir du visage des Tartares, ni de ce nez écaché & de ces petits yeux de porc qui sont le partage de Kachegar & du grand Tibet. Les femmes de Kachemire sont si distinguées par leur beauté, que la plupart des Etrangers qui arrivent dans l'Indoustan, cherchent à s'en procurer, dans l'espérance d'en avoir des enfans plus blancs que les Indiens, & qui puissent passer pour vrais Mogols (s).

BERNIER.
1664.
Caractère
& qualités des
Habitans.

Leur in-
dustrie, &
leurs Arts.

Chales,
espèce d'étof-
fes.

Taille des
Kachemiriens
& beauté des
femmes.

DANS

(q) Bernier les appelle quelquefois *Kachemyri*.

(r) Pag. 147.

(s) Pag. 149 Rejettons, dans une Note, quelques autres circonstances du récit de Bernier. „ Certinement, dit il, si l'on „ peut juger de la beauté des femmes es- „ chées & retirées, par celle du menu Peuple „ qu'on rencontre dans les rues & qu'on „ voit dans les boutiques, on doit croire „ qu'il y en a de très-belles. A Lahor,

„ où elles sont en renom d'être de belle
„ taille, menues de corps & les plus belles
„ brunes des Indes, comme elles le sont
„ effectivement, je me suis servi d'un arti-
„ ce ordinaire aux Mogols, qui est de suivre
„ quelque éléphant, principalement quel-
„ qu'un de ceux qui sont richement harna-
„ chés; car aussi-tôt qu'elles entendent ces
„ deux sonnettes d'argent, qui leur pendent
„ des deux côtés, elles mettent toutes la tête
„ aux fenêtres. Je me suis servi, à Ka-
„ chemire,

BERNIER.
1664.
Fontaine
merveilleuse.

Recherches
de l'Auteur
pour expli-
quer ce phé-
nomène.

DANS plusieurs occasions, que l'Auteur eut de visiter diverses parties du Royaume, il fit quelques observations qu'il joint à son récit. Danechmend-Kan, son Nabab, l'envoya un jour, avec deux Cavaliers pour escorte, à trois petites journées de la Capitale, & par conséquent à l'extrémité du Royaume, pour visiter une Fontaine à laquelle on attribuoit des propriétés merveilleuses. Pendant le mois de Mai, qui est le tems où les neiges achèvent de se fondre, elle coule & s'arrête régulièrement trois fois le jour; au lever du Soleil, sur le midi, & sur le soir, son flux est ordinairement d'environ trois quarts d'heure. Il est assez abondant pour remplir un réservoir carré, de dix ou douze pieds de largeur & d'autant de profondeur. Ce phénomène dure l'espace de quinze jours; après lesquels, son cours devient moins réglé, moins abondant, & s'arrête tout-à-fait vers la fin du mois, pour ne plus paroître de toute l'année, excepté pendant quelque grande & longue pluie, qu'il recommence sans cesse & sans règle, comme celui des autres fontaines. Bernier vérifia cette merveille par ses yeux. Les Gentils ont sur le bord du réservoir un petit Temple d'idoles (1), où ils se rendent de toutes parts, pour se baigner dans une eau qu'ils croient capable de les sanctifier. Ils donnent plusieurs explications fabuleuses à son origine. Pendant cinq ou six jours, Bernier s'efforça d'en trouver de plus vraisemblables. Il considéra fort attentivement la situation de la montagne. Il monta jusqu'au sommet avec beaucoup de peine, en pretant de tous côtés son attention. Il remarqua qu'elle s'étend en long, du Nord au Midi; qu'elle est séparée des autres montagnes, qui ne laissent pas d'en être fort proches; qu'elle est en forme de dos-d'âne; que son sommet, qui est très-long, n'a guères plus de cent pas dans sa plus grande largeur; qu'un de ses côtés, qui n'est couvert que d'herbe verte, est exposé au Soleil levant, mais que d'autres montagnes opposées n'y laissent tomber ses rayons que vers huit-heures du matin; enfin, que l'autre côté, qui regarde le Couchant, est couvert d'arbres & de buissons. Après ces observations, il se mit en état de rendre compte, à Danechmend-Kan, d'une singularité dont il cessa d'admirer la cause (v).

EN

„ chemire, du même artifice, & d'un autre
„ encore, qui m'a bien mieux réussi. Il é-
„ toit de l'invention d'un vieux Maître d'E-
„ cole, que j'avois pris pour m'aider à en-
„ tendre un Poëte Persan. Il me fit acheter
„ quantité de confitures; & comme il étoit
„ connu, & qu'il avoit l'entrée par tout, il
„ me mena dans plus de quinze maisons,
„ disant que j'étois son Parent, nouveau
„ venu de Perse, & que j'étois riche & à
„ marier. Aussi tôt que nous entrions dans
„ une maison, il distribuoit mes confitures
„ aux enfans; & incontinent tout accouroit
„ autour de nous, femmes & filles, grandes
„ & petites, pour en attraper leur part, ou
„ pour se faire voir. Cette folle curiosité
„ ne laissa pas de me coûter quelques bon-
„ nes roupies: mais aussi je ne doutai plus

„ que dans Kachemire il n'y eût d'aussi
„ beaux visages qu'en aucun lieu de l'Ea-
„ rope”. *Ibidem.*

(1) Dési à Brar, une des Dentas, ou des Divinités du Pays; ce qui a fait nommer la Fontaine *Send-Brary*, c'est-à-dire, Eau de Brar. *Ibid.* pag. 169.

(v) Tout cela considéré, dit-il, je jugeai que la chaleur du Soleil, avec la situation particulière & la disposition intérieure de la montagne, étoit la cause du miracle; que le Soleil du matin venant à donner sur le côté qui lui est opposé, l'échauffe & fait fondre une partie des eaux gelées qui se sont insinuées dans la terre en hiver, pendant que tout est couvert de neige; que ces eaux venant à pénétrer & coulant peu-à-peu vers le bas, jusqu'à certaines couches, ou tables de roches

EN revenant de cette Fontaine, qui se nomme *Send-Brary*, il se détourna un peu du chemin, pour se procurer la vûe d'*Achiavel*, Maison de plaifance des anciens Rois de Kachemire. Sa principale beauté confifte dans une source d'eau vive, qui se difperfe par dehors, autour du Bâtiment & dans les Jardins, par un très-grand nombre de canaux. Elle fort de terre, en jailliffant du fond d'un puits avec une violence, un bouillonnement & une abondance fi extraordinaires, qu'elle mériteroit le nom de Rivière plus que celui de Fontaine. L'eau est d'une bonté fingulière, & fi froide qu'à peine y peut-on tenir la main. Le Jardin, qui est composé de belles allées de toutes fortes d'arbres fruitiers, offre, pour ornement, quantité de jets d'eau de diverses formes, des réfervoirs pleins de poiffons, & particulièrement une cascade fort haute; qui forme une grande nappe de trente ou quarante pas de longueur, dont l'effet est encore plus admirable pendant la nuit, lorsqu'on a mis, par-deffous la nappe, une infinité de lampions, qui s'ajustant dans les petites niches du mur, font une curieuse illumination (x). D'Achiavel, Bernier ne craignit pas de se détourner encore, pour vifiter un autre Jardin Royal, dans lequel on lui fit voir, avec les mêmes agrémens, un canal rempli de poiffons qui viennent lorsqu'on les appelle, & dont les plus grands ont au nez des anneaux d'or avec des infcriptions. On attribue cette fingularité à la fameufe Nour-Mahal, Favorite de Jchan-Guir, Ayeul d'Aureng-Zeb (y).

DANECHMEND-KAN, fort fatisfait du récit de Bernier, lui fit entreprendre un autre Voyage, pour aller voir un miracle fi certain, qu'il se promettoit de le voir bien-tôt converti au Mahométisme. „ Va-t'en, lui „ dit-il, à *Baramoulay*. Tu trouveras, dans ce lieu, le Tombeau d'un de „ nos Saints, qui fait des miracles continuels pour la guérifon des Malades „ qui s'y raffemblent de toutes parts. Peut-être ne te rendras-tu pas à tou- „ tes ces opérations miraculeufes, quoique tu les puiffes voir: mais tu ne „ réfifteras pas à celle qui se renouvelle tous les jours, & qui se fera de- „ vant tes yeux. Tu verras une groffe pierre ronde, que l'homme le plus „ fort peut à peine foulever, & qu'onze Dervis néanmoins, après avoir „ fait leurs prières au Saint, enlèvent comme une paille, du feul bout de „ leurs onze doigts. Bernier se mit en chemin, avec son escorte ordi- „ naire. Il se rendit à Baramoulay, où le Canton lui parut fort agreable. La Mosquée est bien bâtie, & les ornemens ne manquent point au Tombeau du Saint. Quantité de Pelerins, dont il étoit environné, se difoient malades.

Mais

BERNIER.

1664.

Achiavel,
Maison de
plaifance des
anciens Rois
de Kachemi-
re.Poiffons
emmuzeles
d'un anneau
d'or.Miracle de
Baramoulay.

roches vives, qui les retiennent & les conduisent vers la Fontaine, produifent le flux du Midi; que le même Soleil s'élevant au Midi, & quittant ce côté, qui se refroidit, pour frapper comme à plomb le fomet, qu'il échauffe, fait encore fondre des eaux gelées, qui descendent peu-à-peu comme les autres, mais par d'autres circuits, jufqu'aux mêmes couches de roches, & font le flux du foir; & qu'enfin le Soleil échauffant auffi le côté Occidental, produit le même effet

& cause le troifième flux, c'est-à-dire, celui du matin. Il est plus lent que les deux autres, foit parceque ce côté Occidental est éloigné de l'Oriental, où est la Fontaine; foit parcequ'étant couvert de bois, il s'échauffe moins vite, ou peut-être à cause du froid de la nuit. Toutes les circonstances, ajoute l'Auteur, favorifent cette fupposition.

Pag. 174 & précédentes.

(x) Pag. 176.

(y) Pag. 177 & précédentes.

XIII. Part.

C c

BERNIER.
1664.

Mais on voyoit, près de la Mosquée, une cuisine, avec de grandes chaudières pleines de chair & de riz, fondées par le zèle des dévots, que l'Auteur prit pour l'aiman qui attiroit les Malades, & pour le miracle qui les guériffoit. D'un autre côté, il découvrit le jardin & les chambres des *Mullahs*, qui vivent dans une heureuse abondance à l'ombre du Saint, dont ils vantent le pouvoir & les vertus. Toûjours malheureux, dit-il, dans les occasions de cette nature, il ne vit faire aucun miracle pendant le séjour qu'il fit à Baramoulay. Mais onze Mullahs, formant un cercle bien ferré, & vêtus de longues robes, qui ne permettoient pas de voir comment ils prenoient la pierre, la levèrent en effet, en assurant tous qu'ils ne la tenoient que du bout d'un de leurs doigts, & qu'elle étoit aussi légère qu'une plume. L'Auteur, qui ouvroit les yeux & qui regardoit de fort près, s'apercevoit assez qu'ils faisoient beaucoup d'effort, & croyoit remarquer qu'ils joignoient le pouce aux doigts. Cependant il n'osa se dispenser de crier *Karamet*, *Karamet*, c'est-à-dire, *Miracle*, *Miracle*, avec les Mullahs & tous les Assistans. Mais il donna une roupie aux Mullahs, en leur demandant la grace d'être un des onze qui leveroient la pierre. Une seconde roupie, qu'il leur jeta, joint à la persuasion qu'il affectoit de la vérité du miracle, les disposa, quoiqu'avec peine, à lui céder sa place. Ils s'imaginèrent apparemment que dix d'entr'eux, unis ensemble, suffiroient pour lever le fardeau, quand il y contribueroit peu, & qu'en se rangeant avec adresse ils pourroient empêcher qu'il ne s'en aperçût. Cependant ils se virent trompés, lorsque la pierre, que Bernier ne voulut soutenir que du bout du doigt, pancha visiblement de son côté. Tout le monde le regardant de fort mauvais œil, il ne laissa pas de crier *Karamet*, & de jeter encore une roupie, dans la crainte de se faire lapider. Mais, après s'être retiré doucement, il se hâta de monter à cheval, & de s'éloigner (z).

Ouverture
de Baramou-
lay.

En passant, il observa cette fameuse ouverture qui donne passage à toutes les eaux du Royaume. Ensuite, il quitta le chemin pour s'approcher d'un grand Lac dont la vûe l'avoit frappé de loin, & par lequel passe la Rivière qui descend à Baramoulay. Il est rempli de poisson, sur-tout d'anguilles, & couvert de canards, d'oyes sauvages, & de plusieurs sortes d'oiseaux de Rivière. Le Gouverneur du Pays y vient prendre, en hyver, le divertissement de la chasse. On voit au milieu de ce grand espace d'eau, un Hermitage, avec son petit jardin, qui paroît flotter sur l'eau. Un ancien Roi de Kachemire fit construire l'un & l'autre sur de grosses poutres, qui soutiennent depuis longtems ce double fardeau.

Fontaine
extraordinaire.

DE-LÀ, Bernier visita une Fontaine, qui ne lui parut pas moins singulière. Elle bouillonne doucement; elle monte avec une forte d'impétuosité; elle forme de petites boules remplies d'air; elle amène à la superficie un sable très-fin, qui retourne comme il est venu, parcequ'un moment après, l'eau s'arrête, & cesse de bouillonner: mais ensuite, elle recommence le même mouvement, avec des intervalles qui ne sont pas réglés. On prétend que la principale merveille est que le moindre bruit qu'on fasse en parlant, ou en frappant la terre du pied, agite l'eau &

pro-

(z) Pag. 184 & précédentes.

produit le bouillonnement. Cependant Bernier vérifia que le bruit de la voix & le mouvement des pieds n'y changeoient rien, & que dans le plus grand silence, le phénomène se renouvelloit avec les mêmes circonstances (a).

BERNIER.
1664.

APRÈS avoir admiré cette Fontaine, il entra dans les montagnes, pour y voir un grand Lac, où la glace se conserve en été. Les vents en abbatent les monceaux, les dispersent, les rejoignent & les rétablissent, comme dans une petite Mer glaciale. Il passa de-là dans un lieu qui se nomme *Seng-Sufid*, c'est-à-dire, *Pierre blanche*, où l'on voit pendant l'été une abondance naturelle de fleurs, qui forment un charmant parterre. On a remarqué, dans tous les tems, que lorsqu'il s'y rend beaucoup de monde & qu'on y fait assez de bruit pour agiter l'air, il y tombe aussi-tôt une grosse pluie. Bernier assure que Scha-Jehan fut menacé d'y périr à son arrivée; ce qui s'accorde, dit-il, avec le récit de l'Hermite de Pire-Peniale (b).

IL pensoit à visiter une grotte de congelations merveilleuses, qui est à deux journées du même lieu, lorsqu'il reçut avis que Danechmend-Kan commençoit à s'inquiéter de son absence. Il regretta beaucoup de n'avoir pu tirer tous les éclaircissemens qu'il auroit desirés sur les montagnes voisines. Cependant, il apprit que les Marchands du Pays vont tous les ans, de montagne en montagne, pour amasser ces laines fines qui leur servent à faire des chales: & ceux qu'il consulta l'assurèrent, qu'entre les montagnes qui dépendent de Kachemire, on rencontre de fort beaux Pays. Ils en vantaient un, qui paye son tribut en cuirs & en laines, que le Gouverneur envoie lever chaque année, où les femmes sont belles, chastes & laborieuses. On lui parla d'un autre, plus éloigné de Kachemire, qui paye aussi son tribut en cuirs & en laines, & qui offre de petites plaines fertiles, & d'agréables vallons, remplis de bled, de riz, de pommes, de poires, d'abricots, de melons, & même de raisin, dont les vins sont excellens. Ses Habitans ont quelquefois pris droit de leur situation pour refuser le tribut; mais on a toujours trouvé le moyen de les réduire. Bernier apprit des mêmes Marchands qu'entre des montagnes encore plus éloignées, qui ne dépendent plus du Royaume de Kachemire, il se trouve d'autres Contrées fort agréables, peuplées d'hommes blancs & bien faits, mais qui ne sortent presque jamais de leur patrie. Un Vieillard, qui avoit épousé une fille de l'ancienne Maison des Rois de Kachemire, lui raconta que dans le tems que Jehan-Guir avoit fait rechercher tous les restes de cette malheureuse race, la crainte de tomber entre ses mains l'avoit fait fuir, avec trois Domestiques, au travers des montagnes, sans connoître son chemin; qu'après avoir erré dans cette solitude, il s'étoit trouvé dans un fort beau canton, où les Habitans, ayant appris sa naissance, l'avoient reçu avec beaucoup de civilités

Congelations.

Montagnes
& Pays voi-
sins de Ka-
chemire.

(a) Il s'imagina que le sable, en retombant, vient à boucher le canal étroit de cette petite & foible source, jusqu'à ce que l'eau se trouvant comme rabattue & referrée, fasse un effort pour le faire remonter & se dé-

gager; ou que quelque vent, engagé dans le canal de la source, sortoit à diverses reprises, comme il arrive dans les fontaines artificielles. *Ibid.* pag. 187.

(b) Pag. 189.

BERNIER.
1664.

vilités & lui avoient fait des présens; que pour surcroît de caresses, ils lui avoient amené quelques-unes de leurs plus belles filles, dont ils lui avoient offert le choix, parcequ'ils souhaitoient d'avoir de son sang; qu'étant passé dans un autre canton, peu éloigné, on ne l'avoit pas traité avec moins de considération, mais que les Habitans lui avoient amené leurs propres femmes, en lui disant que leurs voisins avoient manqué d'esprit lorsqu'ils n'avoient pas considéré que son sang ne demeureroit pas dans leur maison, puisque leurs filles emporteroient l'enfant avec elles dans celle de l'homme qu'elles épouseroient (c).

Kachemire
voisin du
Tibet.

D'AUTRES informations ne laissèrent aucun doute à Bernier, que le Pays de Kachemire ne touche au petit Tibet. On a déjà fait usage de cette remarque dans l'article du Tibet; mais une observation si importante pour la Géographie mérité ici plus d'étendue, comme dans sa véritable source (d). Quelques années auparavant, les divisions de la Famille Royale du petit Tibet avoient porté un des Prétendans à la Couronne à demander secrètement le secours du Gouverneur de Kachemire, qui, par l'ordre de Schajehan, l'avoit établi dans cet Etat, à condition de payer au Mogol un tribut annuel en cristal, en musc & en laines. Ce petit Roi ne pût se dispenser de venir rendre son hommage à Aureng-Zeb, pendant que la Cour étoit à Kachemire; & Danechmend-Kan, curieux de l'entretenir, lui donna un jour à dîner. Bernier lui entendit raconter que du côté de l'Orient, son Pays étoit voisin du grand Tibet; que sa largeur étoit de trente ou quarante lieues; qu'à l'exception d'un peu de cristal, de musc & de laine, il étoit fort pauvre; qu'il n'avoit point de mines d'or, comme on le publioit; mais que dans quelques parties il produisoit de fort bons fruits, sur-tout d'excellens melons; que les neiges y rendoient l'hiver fort long & fort rude; enfin que le Peuple, autrefois idolâtre, avoit embrassé la secte Persanne du Mahométisme. Le Roi du petit Tibet avoit un si misérable cortège, que Bernier ne l'auroit jamais pris pour un Souverain (e).

Le Mogol
entreprend la
Conquête du
grand Tibet.

IL y avoit alors dix-sept ou dix huit ans que Schajehan avoit entrepris d'étendre ses conquêtes dans le grand Tibet, à l'exemple des anciens Rois de Kachemire. Après quinze jours d'une marche très-difficile, & toujours par des montagnes, son Armée s'étoit saisie d'un Château. Il ne lui restoit plus qu'à passer une Rivière, qui est fort rapide, pour aller droit à la Capitale, & tout le Royaume étoit dans l'épouvante. Mais comme la saison étoit fort avancée, le Général Mogol qui étoit Gouverneur de Kachemire, appréhendant d'être surpris par les neiges, avoit pris le parti de revenir sur ses traces, après avoir laissé quelques troupes dans le Château, dont il s'étoit mis en possession. Cette garnison, effrayée par l'Ennemi, ou pressée par la disette des vivres, avoit repris bien-tôt aussi le chemin de Kachemire; ce qui avoit fait perdre au Général le dessein de retourner sur ses traces à l'entrée du Printemps.

LE Roi du grand Tibet, apprenant qu'Aureng-Zeb étoit à Kachemire,

Aureng-Zeb
en reçoit des
Ambassa-
deurs.

(c) Pag. 194 & précédentes.

(d) Pag. 196.

(e) Voyez le Tom. IX. de ce Recueil,

où l'on a cité cet endroit de Bernier, avec
des éclaircissemens curieux sur le Tibet.

se crut menacé d'une nouvelle guerre. Il lui envoya un Ambassadeur, avec des présens du Pays; tels que du cristal, des queues de certaines vaches blanches, & fort précieuses (f), quantité de musc, & du *Jachen*, pierre d'un fort grand prix. Le *jachen* est une pierre verdâtre, dont les veines sont blanches, & qui est si dure qu'on ne la travaille qu'avec la poudre de diamant. On en fait des tasses & d'autres vases, enrichis de filets d'or & de pierreries. Le cortège de l'Ambassadeur étoit composé de quatre Cavaliers, & de dix ou douze grands hommes secs & maigres, avec trois ou quatre poils de barbe, comme des Chinois, & de simples bonnets rouges. Le reste de leur habillement étoit proportionné. Quelques-uns portoient des fabres, mais le reste marchoit sans armes à la suite de leur Chef. Ce Ministre, ayant traité avec Aureng-Zeb, lui promit que son Maître feroit bâtir une Mosquée dans sa Capitale, qu'il lui payeroit un tribut annuel, & que désormais il feroit marquer sa monnoye au coin Mogol. Mais on étoit persuadé, ajoute Bernier, qu'après le départ d'Aureng-Zeb, ce Prince ne feroit que rire du traité, comme il avoit déjà fait de celui qu'il avoit autrefois conclu avec Scha-Jehan (g).

L'AMBASSADEUR avoit amené un Médecin, qui se disoit du Royaume de Lassa, & de la Tribu de *Lamy* ou *Lama*, qui est celle des Prêtres ou des gens de Loi du Pays, comme celle des Bramines dans les Indes; avec cette différence que les Bramines n'ont point de Pontife, & que ceux de Lassa en reconnoissent un, qui est honoré dans toute la Tartarie comme une espèce de Divinité (h). Ce Médecin avoit un Livre de recettes qu'il refusa de vendre à Bernier, & dont les caractères avoient, de loin, quelque air des nôtres. Bernier le pria d'en écrire l'Alphabet; mais il écrivoit si lentement, & son écriture étoit si mauvaise en comparaison de celle du Livre, qu'il ne donna pas une haute idée de son savoir. Il étoit fort attaché à la météphysique, dont il expliquoit la doctrine avec beaucoup de fables (i). Bernier lui rendit une visite particulière, avec un Marchand de Kachemire, qui savoit la langue du Tibet, & qui lui servit d'Interprète. Il feignit de vouloir acheter quelques étoffes que le Médecin avoit apportées pour les vendre; & sous ce prétexte, il lui fit diverses questions, dont il tira peu d'éclaircissement. Il en recueillit néanmoins que le Royaume du grand Tibet étoit un misérable Pays, couvert de neige pendant cinq mois de l'année, & que le Roi de Lassa étoit souvent en guerre avec les Tartares; mais il ne put savoir de quels Tartares il étoit question.

Médecin du
Pays de Lassa.

IL n'y avoit pas vingt ans, suivant le témoignage de tous les Kachemiriens, qu'on voyoit partir chaque année de leur Pays plusieurs Caravanes, qui traversant toutes ces montagnes du grand Tibet, pénétoient dans la Tartarie & se rendoient dans l'espace d'environ trois mois au Catay, malgré la difficulté des passages, sur-tout de plusieurs torrens très-rapides, qu'il falloit traverser sur des cordes tendues d'un rocher à l'autre. Elles rappor-

Anciennes
Caravanes de
Kachemire.

(f) Elles sont particulières à ce Pays, & l'on s'en sert pour orner les oreilles des éléphans.

(g) Pag. 202.

(h) Voyez tout ce qui a rapport au grand Lama, dans le IX. Tome.

(i) Voyez le IX. Tome.

BERNIER.
1664.

+ Interruption
de leur route.

toient du musc, du bois de Chine, de la rhubarbe, & du *Mamiron*, petite racine excellente pour les yeux. En repassant par le grand Tibet, elles se chargeoient aussi des marchandises du Pays, c'est-à-dire, de musc, de cristal & de jachen; mais, sur-tout, de quantité de laines très-fines; les unes de brebis, les autres qui se nomment *Toux*, & qui approchent plutôt, comme on l'a déjà remarqué, du poil de castor que de la laine. Depuis l'entreprise de *Scna-Jehan*, le Roi du Tibet avoit fermé ce chemin, & ne permettoit plus l'entrée de son Pays du côté de Kachemire. Les Caravanes partoient de *Patna* sur le Gange, pour éviter ses terres; & les laissant à gauche, elles se rendoient droit au Royaume de *Lassa* (k). Quelques Marchands du Pays de *Kachegar*, ou *Kashgar*, qui vinrent à Kachemire pendant le séjour d'Aureng-Zeb, pour y vendre un grand nombre d'Esclaves, confirmèrent à Bernier, que le passage étant fermé par le grand Tibet, ils étoient obligés de prendre par le petit, & qu'ils entroient dans le Royaume de Kachemire par une petite Ville nommée *Gouriche*, première Place de sa dépendance à quatre journées de la Capitale (l).

BERNIER fit de grandes recherches, à la prière du célèbre Thevenot, pour découvrir s'il ne se trouvoit pas des Juifs dans le fond de ces montagnes, comme les Missionnaires nous ont appris qu'il s'en trouve à la Chine. Quoiqu'il assure que tous les Habitans de Kachemire sont Gentils ou Mahométans, il ne laissa point d'y remarquer plusieurs traces de Judaïsme (m). On peut supposer, dit-il, que dans le cours des siècles, les Juifs de ce Pays sont devenus Idolâtres, & qu'ensuite ils ont embrassé le Mahométisme; sans compter qu'il en est passé un grand nombre en Perse, & dans l'Indoustan. Il ajoute qu'il s'en trouve en Ethiopie; & quelques-uns si puissans, que quinze ou seize ans avant son Voyage, un d'entr'eux avoit entrepris de se former un petit Royaume, dans des montagnes de très-difficile accès. Il tenoit cet événement de deux Ambassadeurs du Roi d'Ethiopie, qu'il avoit vus depuis peu à la Cour du Mogol (n).

Ambassade
d'Ethiopie à
la Cour du
Mogol.

CETTE Ambassade, dont il tira d'autres lumières, paroît mériter d'être reprise, après lui, dans son origine (o). Le Roi d'Ethiopie, étant informé de la révolution qui avoit mis Aureng-Zeb sur le Trône, conçut le dessein de faire connoître sa grandeur & sa magnificence, dans l'Indoustan,

par

(k) Relations du IX. Tome.

(l) On a donné l'itinéraire de Kachemire à *Kashgar*, & de *Kashgar* au *Catay*, dans le IX. Tome, pag. 431.

(m) Elles sont curieuses, sur le témoignage d'un Voyageur tel que Bernier. La première, c'est qu'en entrant dans ce Royaume, après avoir passé la montagne de *Pir-Penjaie*, tous les Habitans qu'il vit, dans les premiers Villages, lui semblèrent Juifs à leur port, à leur air; enfin, dit-il, à ce je ne fais quoi de particulier qui nous fait souvent distinguer les Nations. Il ne fut pas le seul qui en prit cette idée. Un Jésuite, qu'il ne nomme point, & plusieurs Européens l'avoient eue avant lui. 2°. Il remarqua que

parmi le Peuple de Kachemire, quoique Mahométan, le nom de *Moufa*, qui signifie *Messe*, est fort en usage. 3°. Les Kachemirites prétendent que Salomon est venu dans leur Pays, & que c'est lui qui a coupé la montagne de *Baramoulay*, pour faire écouler les eaux. 4°. Ils veulent que Moïse soit mort à Kachemire. Ils montrent son tombeau à une lieue de cette Ville. 5°. Ils soutiennent que le très ancien édifice, qu'on voit de la Ville, sur une haute montagne, a été bâti par le Roi Salomon, dont il est vrai qu'il porte le nom. Pag. 225 & suiv.

(n) Pag. 218.

(o) Mémoires de Bernier, Tom. II, pag. 39 & suiv.

par une célèbre Ambassade. Il fit tomber son choix sur deux personnages, qu'il crut capables de répondre à ses vûes. Le premier étoit un Mahométan, que Bernier avoit vû à Mocka, lorsqu'il étoit venu d'Egypte par la Mer-rouge, & qui s'y trouvoit de la part de ce Prince pour y vendre quantité d'Esclaves, du produit desquels il étoit chargé d'acheter des marchandises des Indes. Le second étoit un Marchand Chrétien, de la croyance Arménienne, marié dans Alep, où il étoit né, & connu sous le nom de *Murat*. Bernier l'avoit aussi vû à Mocka; & s'étant logé dans la même maison, c'étoit par son conseil qu'il avoit renoncé au Voyage d'Ethiopie. Murat se rendoit tous les ans dans cette Ville, pour y porter le présent que le Roi faisoit aux Directeurs des Compagnies d'Angleterre & de Hollande, & pour recevoir d'eux celui qu'ils envoyoit à ce Monarque.

BERNIER.
1664.

LA Cour d'Ethiopie crut ne rien épargner pour les fraix de l'Ambassade, en accordant, à ses deux Ministres, trente-deux petits Esclaves des deux sexes, qu'ils devoient vendre à Mocka, pour en faire le fond de leur dépense (p). On leur donna aussi vingt-cinq Esclaves choisis, qui étoient la principale partie du présent destiné au Grand Mogol; & dans ce nombre, on n'oublia point d'en mettre neuf ou dix fort jeunes, pour en faire des Eunuques: présent, remarque Bernier, fort digne d'un Roi, sur-tout d'un Roi Chrétien à un Prince Mahométan. Ses Ambassadeurs reçurent encore, pour le Grand Mogol, quinze chevaux, dont les Indiens ne font pas moins de cas que de ceux d'Arabie; avec une forte de petite mule, dont Bernier admira la peau. Un tigre, dit-il, n'est pas si bien marqué; & les *Alachas*, qui sont des étoffes de soye rayées, ne le sont pas avec tant de variété, d'ordre & de proportion. On y ajouta deux dents d'éléphant, d'une si énorme grosseur, que l'homme le plus fort n'en levoit pas une sans beaucoup de peine, avec une prodigieuse corne de bœuf, qui étoit remplie de civette. Bernier, qui en mesura l'ouverture à Dehly, lui trouva plus d'un demi-pied de diamètre.

Préparatifs
& présents.

Avec ces richesses, les Ambassadeurs partirent de *Gonder*, Capitale d'Ethiopie, située dans la Province de *Dumbia*, & se rendirent, après deux mois de marche, par de très-mauvais Pays, à *Beiloul*, Port désert vis-à-vis de Mocka. Diverses craintes les avoient empêchés de prendre le chemin ordinaire des Caravanes, qui se fait aisément en quarante jours, jusqu'à l'*Arkito*, d'où l'on passe à l'Isle de *Massouva*. Pendant le séjour qu'il firent à Beiloul, pour y attendre l'occasion de traverser la Mer-rouge, il leur mourut quelques Esclaves. En arrivant à Mocka, ils ne manquèrent pas de vendre ceux dont le prix devoit fournir à leurs fraix; mais leur malheur voulut que cette année, les Esclaves fussent à bon marché. Cependant, après en avoir tiré une partie de leur valeur, ils s'embarquèrent sur un Vaifseau Indien, pour passer à Surate. Leur navigation fut assez heureuse. Ils ne furent pas vingt-cinq jours en Mer. Mais ils perdirent plusieurs chevaux & quelques Esclaves du présent, avec la précieuse mule, dont ils sauvèrent la peau. En arrivant au Port, ils trouvèrent Surate menacée par le fa-
meux

Voyage des
Ambassa-
deurs.

Leurs infor-
tunes.

(p) L'Auteur donne à son récit un tour ironique, qui n'est point à l'honneur de la Cour d'Ethiopie.

BERNIER.
1664.

Comment
ils sont traités
des Mogols.

meux Sevagi; & leur maison ayant été pillée avec le reste de la Ville, ils ne purent sauver que leurs Lettres de créance, quelques Esclaves malades, leurs habits à l'Ethiopienne, qui ne furent enviés de personne, la peau de mule, dont le Vainqueur fit peu de cas, & la corne de bœuf, qui étoit déjà vuide de civette. Ils exagérèrent beaucoup leurs pertes: mais les Indiens, naturellement malins, qui les avoient vus arriver sans provisions, sans argent, & sans Lettres de change, prétendirent qu'ils étoient fort heureux de leur aventure, & qu'ils devoient s'applaudir du pillage de Surate, qui leur avoit épargné la peine de conduire à Dehli leur misérable présent, & qui leur fournissoit un prétexte pour implorer la générosité d'autrui. En effet le Gouverneur de Surate les nourrit quelque-tems, & leur fournit de l'argent & des voitures pour continuer leur Voyage. *Adrican*, Chef du Comptoir Hollandois, leur donna, pour Bernier, une Lettre de recommandation, que Murat lui remit, sans savoir qu'il fût son ancienne connaissance de Mocka. Ils se reconnurent, ils s'embrassèrent; & Bernier lui promit de le servir à la Cour. Mais cette entreprise étoit difficile. Comme il ne leur restoit, du présent qu'ils avoient apporté, que leur peau de mule & la corne de bœuf, & qu'on les voyoit dans les rues, sans paleky & sans chevaux, avec une suite de sept ou huit Esclaves nus, ou qui n'avoient, pour tout habillement, qu'une mauvaise écharpe bridée entre les cuisses, & un demi-linceul sur l'épaule gauche, passé sous l'aisselle droite en forme de manteau d'été, on ne les prenoit que pour de misérables Vagabonds, qu'on n'honorait pas d'un regard. Cependant Bernier représenta si souvent la grandeur de leur Maître à *Danechmend Kan*, Ministre des affaires étrangères, que ce Seigneur leur fit obtenir une audience d'*Aureng-Zeb*. On leur donna, suivant l'usage, une veste de brocard, avec une écharpe de soie brodée & le turban. On pourvut à leur subsistance; & l'Empereur, les dépêchant bien-tôt, avec plus d'honneur qu'ils ne s'y étoient attendus, leur fit pour eux-mêmes un présent de six mille roupies. Celui qu'ils reçurent pour leur Maître consistoit dans un *Ser-apab* (q) fort riche, deux grands cornets d'argent doré, deux timbales d'argent, un poignard couvert de rubis, & la valeur d'environ vingt mille francs en roupies d'or ou d'argent, pour faire voir de la monnoye au Roi d'Ethiopie, qui n'en a point dans ses Etats. Mais on n'ignoroit pas que cette somme ne sortiroit pas de l'Indoustan, & qu'ils en acheteroient des marchandises des Indes (r).

PEN-

(q) Veste de brocard.

(r) Aussi les employèrent-ils, dit Bernier, en fines toiles de coton pour faire des chemises à leur Roi, & à la Reine; en alachas, ou étoffes de soie à rayes d'or ou d'argent, pour faire au Roi des vestes & des caleçons d'été; en écarlate d'Angleterre, verte & rouge, pour des vestes à l'Arabe, & en quantité de toiles plus grossières pour les Dames de son Serrail & pour les enfans qu'il avoit d'elles. Avec toute l'amitié que j'avois pour Murat, ajoute l'Auteur, trois choses me fi-

rent regretter mes services. Il m'avoit promis de me laisser, pour cinquante roupies, son fils, qui étoit fort bien fait, d'un nôit fin, & qui n'avoit pas ce gros nez écaché, ni ces grosses lèvres des Ethiopiens. Il me manqua de parole, & me fit entendre qu'il n'en vouloit pas moins de trois cens. Je ne laissai pas d'être fort tenté de l'acheter à ce prix, pour la rareté du fait, afin qu'il fût dit qu'un père m'avoit vendu son enfant. En second lieu, je découvris que Murat & son Collègue avoient promis au Grand Mogol d'en-

PENDANT le séjour qu'ils firent à Dehly, Danechmend-Kan, toujours ardent pour s'instruire, les faisoit venir souvent, dans la présence de Bernier, & s'informoit de l'état du Gouvernement de leur Pays. Ils parloient de la source du Nil, qu'ils nommoient *Abhabile*, comme d'une chose dont les Ethiopiens n'ont aucun doute (s). Murat même, & un Mogol qui étoit revenu avec lui de Gonder, avoient été dans le Canton qui donne naissance à ce Fleuve. Ils s'accordoient à rendre témoignage qu'il sort de terre, dans le Pays des *Agas*, par deux sources bouillantes, & proches l'un de l'autre, qui forment un petit Lac de trente ou quarante pas; qu'en prenant son cours, hors de ce Lac, il est déjà une Rivière médiocre, & que d'espace en espace il est grossi par d'autres eaux; qu'en continuant de couler, il tourne assez pour former comme une grande Île; qu'il tombe ensuite de plusieurs rochers escarpés; après quoi, il entre dans un grand Lac, où l'on voit des Îles fertiles, un grand nombre de crocodiles, & quantité de veaux marins, qui n'ont pas d'autre issue que la gueule pour rendre leurs excréments (t); que ce Lac est dans le Pays de Dumbia, à trois petites journées de Gonder, & à quatre ou cinq de la source du Nil, qui en sort chargé de beaucoup d'eaux, des Rivières & des torrens, qui y tombent principalement dans la saison des pluies; qu'elles commencent régulièrement, comme dans les Indes, vers la fin de Juillet, ce qui mérite une extrême attention, parcequ'on y trouve l'explication convaincante de l'inondation de ce Fleuve: qu'il va passer de-là par *Sennar*, Ville Capitale du Royaume des *Funges* ou *Barberis*, Tributaires du Roi d'Ethiopie, & se jeter ensuite dans les plaines de *Mesra*, qui est l'Egypte (v).

BERNIER, pour juger à-peu-près du véritable lieu de la source du Nil, leur demanda vers quelle partie du Monde étoit le Pays de Dumbia, par rapport à Bab-el-mandel (x). Ils lui répondirent qu'assurément ils alloient toujours vers le Couchant. L'Ambassadeur Mahométan, qui devoit mieux savoir que Murat la position du Monde, parceque sa Religion l'obligeoit, en faisant sa prière, de se tourner toujours vers la Mecque, l'assura particulièrement qu'il ne devoit point en douter; ce qui l'étonna beaucoup, parceque suivant leur récit, la source du Nil devoit être fort en-deçà de la Ligne, au-lieu que toutes nos Cartes, avec Ptolomée, la mettoient beaucoup au-delà (y). Il leur demanda s'il pleuvoit beaucoup en Ethiopie, & si les pluies y étoient réglées effectivement comme dans les Indes. Ils lui di-

BERNIER.
1664.
Eclaircissemens qu'ils donnent à Bernier sur la source du Nil.

*Explication de l'inondation de ce Fleuve.

Fausse position de la source du Nil.

d'engager leur Roi à permettre qu'on fit rebâtir dans l'Ethiopie une vieille Moquée, ruinée du tems des Portugais, & qu'ils avoient reçu pour cela deux mille roupies d'Aureng-Zeb. Enfin, je l'écus qu'ils avoient demandé, de la part de leur Roi, un Alcoran & huit autres Livres, des plus renommés parmi les Mahométans. Ce procédé me parut fort lâche, pour un Roi Chrétien & pour ses Ambassadeurs. Il me confirma ce qu'on m'avoit déjà dit, que le Christianisme d'Ethiopie sent fort le Mahométisme, surtout depuis que les Portugais ont été tués

ou chassés, avec le Patriarche Jésuite qu'ils y avoient mené de Goa. *Ibidem* pag. 54 & précédentes.

(s) Pag. 55.

(t) Pag. 57. Chose remarquable, dit l'Auteur, si elle est vraie.

(v) Ce récit est confirmé par M. Poncez, dans son Voyage d'Ethiopie en 1698. Il le tenoit du même Murat, qui étoit alors âgé de cent quatre ans. *Lettres édif. & cur.* III. Rec. R. d. E.

(x) Bernier, Tome IV. pag. 270.

(y) *Ibidem*.

D d

XIII. Part.

BERNIER.
1664.

dirent qu'il ne pleuvoit presque jamais sur la Côte de la Mer-rouge, depuis Suaken, Arkiko & l'Île de Mafouva jusqu'à Bab-el-mandel, non plus qu'à Mocka, qui est de l'autre côté, dans l'Arabie heureuse; mais que dans le fond du Pays, dans la Province des Agaus, dans celle de Dumbia, & dans les Provinces circonvoisines, il tomboit beaucoup de pluie pendant deux mois, les plus chauds de l'été, & dans le meme-tems qu'il pleut aux Indes. C'étoit, suivant son calcul, le véritable tems de l'accroissement du Nil en Egypte. Ils ajoutoient meme qu'ils favoient très-bien, que c'étoient les pluies d'Ethiopie qui font grossir le Nil, qui inondent l'Egypte, & qui engraisissent la terre du limon qu'elles y portent; que les Rois d'Ethiopie fondoient là-dessus des prétensions de tribut sur l'Egypte; & que lorsqu'ils les Mahométans s'en étoient rendus les maîtres, ces Princes avoient voulu détourner le cours du Nil dans le Sein Arabique, pour la ruiner & la rendre infertile, mais que la difficulté de ce dessein les avoit forcés de l'abandonner (z).

La fin de cette Relation ne nous apprenant point le tems ni les circonstances du retour d'Aureng-Zeb, on doit s'imaginer qu'après le Voyage de Kachemire, Bernier retourna heureusement à Dehly, pour y faire d'autres observations qu'il nous a laissées dans les différentes parties de ses Mémoires, mais dont la plupart appartiennent à l'Histoire de l'Indoustan plus qu'à celle des Voyages (a). (b).

(z) *Ibid.* pag. 272.

(a) On n'a rapporté ce qui regarde le Nil que pour faire honneur aux recherches de Bernier; sans quoi cet article paroitroit ici déplacé. On fait d'ailleurs, & l'on verra dans un autre lieu, que la source de ce

Fleuve étoit connue des Européens, dès 1613, par les recherches du Père Pâssi, Jésuite.

(b) Bernier revint en 1668, à Paris, où il mourut l'année 1688. R. d. E.

TAVERNIER.

Voyages de Tavernier dans l'Indoustan.

INTRODUC-
TION.

QUOIQUE le nom de ce fameux Voyageur ait paru plusieurs fois, dans les Tomes précédens, tantôt avec honneur, tantôt pour essuyer une rigoureuse censure, c'est ici qu'on s'est proposé de le produire avec la distinction qu'il mérite, & de réunir, dans un même article, tout ce qui peut servir à faire prendre une juste idée de sa personne & de ses Ouvrages.

C'EST de lui-même, ou plutôt d'un Ecrivain de son tems, dont il avoit emprunté la plume, qu'on tirera des éclaircissements sur ses premières années. Une variété extraordinaire de petites courtes & de légères aventures l'avoit préparé, comme par degrés, au rôle de grand Voyageur, qu'il joua pendant quarante ans. „ Si l'éducation, dit-il, est une seconde Na-
„ ture, il étoit venu au Monde avec le désir de voyager. Les entretiens
„ que divers Scavans avoient tous les jours avec son Père, sur les matières
„ de Géographie, qu'il avoit la réputation de bien entendre, lui inspiré-
„ rent de bonne heure le dessein de visiter les Pays qu'on lui présentoit sur
„ les Cartes. Il ne se lassait pas d'y jeter les yeux. A l'âge de vingt-deux
„ ans, il avoit vu les plus belles Régions de l'Europe; & par un effet du
„ me-

„ même panchant, il parloit la plupart des langues qui sont les plus familières aux Européens ”.

JEAN-BAPTISTE Tavernier étoit né, en 1605, à Paris, où son Père, natif d'Anvers, étoit venu s'établir pour y faire le Commerce des Cartes Géographiques. Les Curieux qui venoient en acheter chez lui, s'y arrêtoient quelquefois à discourir sur les Pays étrangers, l'inclination naturelle du jeune Tavernier pour les Voyages, ne fut pas moins échauffée par leurs discours que par la vûe continuelle de tant de Cartes. Aussi commença-t'il à s'y livrer dès sa première jeunesse. On apprendra, par son exemple, que l'ardeur & l'industrie peuvent conduire à la fortune avec fort peu de secours. Il gagna, dans ses Voyages d'Orient, des biens si considérables, par le Commerce des pierreries, qu'à son retour en 1668, après avoir été anobli par Louis XIV, il se vit en état d'acheter la Baronnie d'Aubonne, au Canton de Berne (a), sur les bords du Lac de Geneve. Cependant la malversation d'un de ses Neveux, auquel il avoit confié la direction d'une cargaison de deux cens vingt-deux mille livres, dont il espéroit de tirer au Levant plus d'un million de profit, jetta ses affaires dans un si grand desordre, que pour payer ses dettes, ou pour se mettre en état de former d'autres entreprises, il vendit cette Terre à M. du Quesne, Fils aîné d'un de nos plus grands hommes de Mer. Ensuite, s'étant mis en chemin, dans l'espérance de réparer ses pertes par de nouveaux Voyages, il mourut à Moscou, dans le cours du mois de Juillet 1689, âgé de 84 ans (b).

IL avoit recueilli quantité d'observations, dans six Voyages qu'il avoit faits, pendant l'espace de quarante ans, en Turquie, en Perse & aux Indes: mais un si long commerce, avec les Etrangers, lui avoit fait négliger sa langue naturelle jusqu'à le mettre hors d'état de dresser lui-même ses Relations (c). Dans les événemens qu'il raconte sur la foi d'au-

TAVERNIER.
Introduction.

Naissance,
fortune & ca-
rière de Ta-
vernier.

Jugement
sur ses Ou-
vrages.

(a) Edition de 1681. à Paris chez Cloussier, quatre Volumes in-4°. C'est la seconde. Elle fut revue & corrigée par l'Auteur, qui demeuroit alors dans la Baronnie d'Aubonne. Quelques Gens de bien m'ont assuré qu'étant un jour à Versailles, Louis XIV. lui demanda pourquoi il s'étoit établi hors de ses Etats? Tavernier répondit qu'il aimoit la liberté. Sur quoi, Louis XIV. lui tourna brusquement le dos.

(b) Par conséquent l'Auteur du Mercure du mois de Février 1690 se trompe, en donnant alors à Tavernier l'âge de 89 ans.

(c) La première Edition parut en 1679, à Paris, en 2 Volumes in-4°, & fut contrefaite aussi tôt en Hollande, in-12; comme celle de 1681, dont on se sert ici, le fut aussi dès la même année. Le troisième Tome fut publié seul, après les deux premiers. C'est particulièrement dans ce dernier Tome que l'Auteur médit violemment de ceux qui gouvernent les affaires de la Compagnie Hollandaise. Mais, citons un passage de la De-

fense de Samuel Chapuzeau, contre l'Auteur de la fameuse Satyre intitulée l'Esprit de M. Arnaud, dans laquelle il étoit fort mal traité, pour avoir prêté sa plume à Tavernier. On y va trouver tous les éclaircissemens qui conviennent à ce sujet. „ M. Tavernier, „ dit Chapuzeau, se voyant beaucoup „ bien à son retour, en 1668, s'avisait d'a- „ cheter la Baronnie d'Aubonne. Il vint à „ Geneve pour ce sujet, & logea quelque- „ tems chez moi. L'amitié fut alors re- „ nouée; mais à une condition fort onéreuse, „ qui étoit de donner quelque forme à „ son cahos, comme vous nommez très- „ bien les Mémoires confus de ses six Voya- „ ges, qu'il avoit tirés en partie d'un certain „ Père Rapoport, Capucin, qui demeuroit de- „ puis long-tems à Ispahan. Je l'amaisai plus „ de deux ans, dans l'espérance qu'il eut „ que je lui prêterois ma plume: mais enfin „ perdant patience, & me trouvant à Paris, „ où j'étois appelé pour mes affaires, quel- „ que répugnance que j'eusse, pour bien des „ rai-

TAVERNIER.
Introduction.

trui (d), on peut croire, avec Baile, qu'il se trouve beaucoup de fables, & qu'on avoit quelquefois pris plaisir à se jouer de sa crédulité : mais comme on ne l'accuse point d'avoir manqué de probité ni de bon sens, les plaintes de ceux qui se sont crus blessés par quelques-uns de ses récits (e), ne prouvent point la fausseté de son témoignage dans tout ce qu'il a vu de ses propres yeux ; sur-tout lorsqu'en le comparant avec les Voyageurs les plus estimés, on ne s'apperçoit point, comme on vient de l'observer, qu'ils le démentent dans aucun point qui leur soit commun (f). Au fond, la facilité qu'on lui attribue à se fier au témoignage d'autrui, semble marquer un naturel droit & simple, qui ne soupçonne personne d' imposture, parce qu'il n'en est pas capable lui-même. Si cette réflexion est juste, elle doit augmenter la confiance pour Tavernier, sur tout ce qu'il a fait ou qu'il a vu,

raisons, à faire ce qu'il vouloit, de quoi plusieurs de mes Amis ont été témoins, il trouva enfin le moyen de m'y engager par une force supérieure. Il employa pour cela le crédit de M. le Premier Président de Lamoignon, qui ayant parlé au Roi de cette affaire, à ce qu'il me fit entendre, me dit que Sa Majesté desiroit de voir les Voyages de Tavernier, & que celui-ci ne pouvant trouver d'autre homme que moi dont il pût s'accommoder pour ce travail, il ne falloit pas le reculer davantage. M. de Lamoignon & M. de Baviile, son fils, aimoient à l'entendre parler de ses Voyages, & le premier étant d'ailleurs curieux de Médailles, il en avoit reçu un bon nombre de Tavernier, comme celui-ci me l'a souvent dit; ce qui l'obligeoit par reconnaissance à prendre ses intérêts. Ainsi, Monsieur, si vous saviez combien j'ai été mortifié, pour ne pas dire martirisé, pendant plus d'un an qu'a duré ce misérable travail, par l'esprit brusque du mari & par l'esprit ridicule de la femme, vous n'auriez sans doute pas eu assez de cruauté pour m'insulter sur une chose que je n'ai faite qu'à mon corps défendant, avec une horrible répugnance & sans aucun fruit. Vous saurez d'ailleurs, Monsieur, que lorsqu'il fallut venir au chapitre de la conduite des Hollandois, en Asie, les amis à qui Monsieur Tavernier communiquoit ses Mémoires, qu'il tiroit pour la plupart de sa tête & qu'il me disoit en son patois, sans avoir rien d'écrit que ce qu'il avoit eu du Capucin, le dissuadèrent autant qu'ils purent de toucher cette corde. J'en fis de même; & ni eux, ni moi, n'en ayant pu venir à bout, je lui déclarai nettement qu'il pouvoit chercher un autre que moi. Après les éloges magnifiques, qu'avec autant de reconnaissance que de justice, je

donnai, il y a vingt ans, à la Nation Hollandoise, dans le premier Volume de mon *Europe vivante*, aurois-je pu lâchement me démentir? Sur mon refus donc, qui nous brouilla quelques jours, & qui faillit à nous brouiller pour jamais, M. Tavernier eut recours au Sieur de la Chapelle, Secrétaire de M. de Lamoignon. Il lui prêta sa plume; & c'est le même, qui, après mon retour à Genève, écrivit le troisième Volume des Relations dudit Tavernier, où se trouve l'Histoire du Japon. Il m'est facile de prouver l'Alibi, & que j'étois à Genève avec ma famille, & non à Paris, lorsque ce troisième Volume fut écrit & imprimé. *Défense de Chapuzeau, pag. 7 & suivantes*. Ce qu'on peut conclure, c'est que Chapuzeau n'eut aucune part au troisième Tome de Tavernier; mais en lui reprochant de l'imprudence, ou de la malice, il ne l'accuse point de fausseté.

(d) Comme dans sa Relation du Tonquin. Voyez celle de Baron, au Tome XI. de ce Recueil.

(e) Il paroît qu'en effet il n'y a que les plaintes, publiées par d'habiles gens, tels que M. Jurieu & quelques autres, qui ayent décredité Tavernier.

(f) Ceux qui l'accusent de Plagiarisme sont bien éloignés de lui nuire, puisque c'est le décharger au contraire de l'accusation de fausseté. On cite particulièrement *Hyde*, qui lui reproche d'avoir pris un fort long passage dans une Relation de Voyage, imprimée à Lyon en 1671. Elle est du Père Gabriel de Cénon, Capucin, qui avoit passé trente ans en Perse. Mais on ne sauroit prétendre que ce passage soit devenu fabuleux dans Tavernier. *Hyde*, de Relig. veter. Perlarum, pag. 335 & seq.

vû, à proportion qu'elle peut la diminuer sur ce qu'il rapporte d'après les autres; & la difficulté ne consiste qu'à faire, dans son Ouvrage, un juste discernement de ces deux sortes de faits. Enfin, si Tavernier est impossible; „ Que n'a-t-on pris, suivant la remarque de Baile, le parti d'opposer „ Relation à Relation, faits à faits, au-lieu d'entasser des injures personnelles? Ce qu'il y a de plus étrange, ajoute le même Critique, c'est qu'en „ peu de mots, son principal Accusateur a dit presque autant de mal que „ lui des Hollandois (g) ”.

(g) Dictionnaire critique, Tom. IV. pag. 325.

§. I.

Premiers Voyages de Tavernier.

SON premier essor le conduisit en Angleterre, où régnoit alors Jacques I., qui se fit nommer Roi de la Grande Bretagne, pour satisfaire les Anglois & les Ecoissois, par un nom commun à ces deux Nations. D'Angleterre, il fit voile en Flandres. Il y vit Anvers, qui étoit la patrie de son Père; & de-là continuant son Voyage dans les Provinces-Unies, l'inclination qu'il avoit pour les Voyages s'accrut par le concours de cette multitude d'Etrangers, qui se rendent à Amsterdam de toutes les parties du Monde.

APRÈS avoir visité les dix-sept Provinces, il prit sa route vers l'Allemagne; & s'étant rendu à Nuremberg par Francfort & Augsbourg, le bruit des Armées qui marchaient en Bohême pour se remettre en possession de Prague, lui fit naître le dessein d'essayer du métier des armes. En approchant de Nuremberg, il rencontra un Colonel de Cavalerie, nommé *Hans Brener*, fils du Comte Philippe Brener, Gouverneur de Vienne, qui lui offrit de le conduire en Bohême. Il laisse, à l'Histoire de son Siècle, le récit de cette guerre: mais quelques années après, il suivit à Vienne le même Colonel, qui le présenta au Gouverneur de Raab, son Oncle, à qui l'on donnoit la qualité de Viceroy de Hongrie. Ce Gouverneur, ou ce Viceroy, le retint au nombre de ses Pages. On peut demeurer dans cette condition, en Allemagne, jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans; & lorsqu'on la quitte c'est pour obtenir une cornette ou un drapeau. Le jeune Tavernier avoit passé quatre ans & demi à la Cour du Viceroy, lorsque le Duc de Mantoue arriva dans la Capitale de l'Empire d'Allemagne, pour y négocier les intérêts de son Père. Sa politique manqua de succès, & M. de *Sabran*, Envoyé de France, ne réussit pas mieux dans les sollicitations qu'il étoit chargé de faire en sa faveur. Mais le Viceroy avoit épousé, en secondes noces, une sœur du Comte d'*Arc*, Premier Ministre du Duc de Mantoue, qui étoit venu à Vienne avec le fils de son Maître. Le Comte n'ayant pu manquer d'aller voir son beau-frère, Tavernier fut nommé pour le servir, pendant son séjour à Javarin. Vers le tems de son départ, le Comte d'*Arc* témoigna au Viceroy, que le Prince de Mantoue n'ayant personnellement auprès de lui qui sût la langue Allemande, il lui seroit agréable que Tavernier l'allât servir, pendant le séjour qu'il devoit faire à Vien-

Tavernier,

ne. Cette demande fut accordée. Tavernier suivit le Comte à la Cour Impériale. Il eut le bonheur de ne pas déplaire au Prince, qui lui offrit sa protection à Mantoue. C'étoit assez pour lui inspirer le goût d'un Voyage en Italie.

Il fit approuver son dessein au Viceroy, qui étant satisfait de ses services lui accorda son congé de bonne grace, en lui faisant présent, suivant l'usage d'Allemagne, d'une épée, d'un cheval, & d'une paire de pistolets. Il y joignit une bourse pleine de ducats. M. de Sabran, qui parloit alors pour Venise, avoit besoin d'un François qui sût la langue Allemande. Tavernier, dont il accepta les offres, le suivit à Venise. Le Comte d'*Avaux* y étoit alors Ambassadeur de France. Il reçut M. de Sabran avec beaucoup de considération; & la République, qui n'étoit pas moins intéressée aux affaires de Mantoue que la Maison de Gonzague, lui fit présent de huit grands bassins de confitures, avec une chaîne d'or qu'il mit à son cou pendant quelques momens. M. le Duc de *Rohan* étoit alors à Venise, avec toute sa famille. Tavernier reçut la commission de porter six de ces bassins à Mademoiselle de Rohan, qui les reçut de bonne grace. Pendant le séjour qu'il fit à Venise, il fit ses observations sur cette Ville célèbre; & comme elle a beaucoup de ressemblance avec Amsterdam, par sa situation, sa grandeur, sa magnificence; par son Commerce, & par le concours des Étrangers; elle ne contribua pas moins à fortifier l'inclination naturelle qu'il avoit pour les Voyages.

DÈ Venise, il se rendit à Mantoue avec M. de Sabran; & le Prince, après lui avoir témoigné quelque joye de le revoir, lui offrit le choix, ou d'un drapeau, ou d'une place dans la Compagnie d'Ordonnance du Duc son Père. Tavernier accepta la seconde de ces deux offres, pour se trouver sous le commandement de M. le Comte de *Guiche*, qui étoit alors Capitaine de cette Compagnie, & qui est devenu ensuite le Maréchal de *Grammont*: Un long séjour à Mantoue ne s'accordoit pas avec la passion qu'il avoit de voyager. Mais, l'Armée Impériale ayant assiégé la Ville, il fouhaitoit avant son départ, de se faire quelque réputation dans les armes; & sa bonne fortune lui en fit naître l'occasion (a). Quelque-tems après il obtint son con-

(a) Voici le témoignage qu'il se rend :
 « Nous réduisîmes, dit-il, les Impériaux à
 « lever enfin le Siége; ce qu'ils firent une
 « veille de Noël. Je dissi qu'un jour dix
 « huit hommes des nôtres, ayant été com-
 « mandés pour aller reconnoître la hauteur
 « & la largeur d'un fossé que l'Ennemi avoit
 « fait en comblant la digue, pour la défense
 « d'un petit Fort d'où il nous avoit chassés,
 « & huit Cavaliers de notre Compagnie é-
 « tant de ce nombre, j'obins du Prince la
 « permission d'être un des huit, mais avec
 « beaucoup de peine, parcequ'il prévoyoit,
 « comme il eut la bonté de me le dire en
 « particulier, qu'il faudroit essuyer un fort
 « grand feu. En effet, de dix-huit que nous
 « sortîmes, il n'en retourna que quatre; &

« nous étions coulés le long de la digue, en-
 « tre les roseaux, les Ennemis firent une si
 « furieuse décharge, dès que nous parâmes
 « sur le bord du fossé, qu'ils ne nous don-
 « nèrent pas le tems de nous reconnoître.
 « J'avois choisi, dans le Magasin des ar-
 « mes, une cuirasse fort légère, mais de
 « bonne trempe; ce qui me sauva la vie,
 « ayant été frappé de deux balles, l'une à la
 « mamelle gauche & l'autre au dessous; &
 « le fer de la cuirasse s'étant enfoncé, je
 « souffris quelque douleur du coup. Lors-
 « que nous vîmes faire notre rapport, M.
 « le Comte de *Guiche*, qui vit quelle étoit
 « la bonté de ma cuirasse, la fit enjoliver,
 « & la garda, sans que je l'aie vû depuis ». *Ibidem.*

congé du Prince, qui le lui avoit promis quand il le souhaiteroit, & qui l'accompagna d'un passeport honorable, jusqu'à Venise. De-là, il se rendit à Lorette, de Lorette à Rome, & de Rome à Naples, d'où revenant encore par Rome, il alla visiter Florence, Pise, Livourne & Genes. Ensuite s'étant embarqué pour Marseille, il retourna droit à Paris. Mais il s'y arrêta peu. Le dessein qu'il avoit de voir la Pologne le fit rentrer en Allemagne par la Suisse, après avoir visité les principaux Cantons. Il descendit sur le Rhin, pour se rendre à Brisac & à Strasbourg; d'où remontant par la Souabe, il passa par Ulm & par Augsbourg pour aller à Munich. Il vit, dans cette Capitale de la Bavière, le magnifique Palais des Ducs, que Guillaume V. avoit commencé, & que Maximilien, son Fils, acheva dans la chaleur des guerres qui troublaient l'Empire. De-là, il alla pour la seconde fois à Nuremberg & à Prague; & sortant de Bohême, il entra dans la Silesie. Il passa l'Oder à Breslau, d'où il se rendit à Cracovie, une des plus grandes Villes de l'Europe, ou plutôt un composé de trois Villes, & l'ancien séjour des Rois de Pologne. Il prit ensuite le chemin de Varsovie, sur la gauche de la Vistule; & dans cette Ville, il admira la Cour du Roi Sigismond. De Varsovie, étant retourné à Breslau, il se détourna vers la basse Silesie, pour aller voir un des principaux Officiers de la Maison Impériale, avec lequel il étoit lié d'amitié. Mais, à deux lieues de Glogau, il abandonna son dessein, pour céder aux sollicitations du Colonel *Buter*, Ecossais, qui commandoit un Régiment de Cavalerie pour l'Empereur, & qui tua depuis le fameux *Wallstein*. Sa femme aimoit les François; & l'un & l'autre ayant pressé Tavernier de s'arrêter près d'eux, il ne put résister aux témoignages de leur amitié. Cependant, après avoir passé quelques-temps avec eux, il apprit que l'Empereur alloit à Ratisbonne, avec Ferdinand III. son Fils, pour le faire couronner Roi des Romains. L'ayant vu couronner Roi de Hongrie & de Bohême, il souhaita d'assister à cette troisième cérémonie, qui devoit être plus éclatante que les premières. En effet, il en admira la magnificence.

Mais rien n'attacha tant ses yeux que les Tournois, où plusieurs jeunes Seigneurs exercèrent leur adresse. Vis-à-vis de la Carrière, on avoit dressé deux échaffauts. Le plus grand étoit pour l'Empereur & l'Impératrice, avec toutes les Dames de la Cour. L'autre avoit l'apparence d'une grande boutique, qui offroit plusieurs joyaux de grand prix. Quelques-uns valoient plus de dix mille écus. Il se faisoit des parties de sept ou huit Cavaliers, qui touchoient, avec une longue baguette, la pièce pour laquelle ils vouloient entrer en lice. Elle ne coutoit rien au Vainqueur, & ceux qui avoient couru avec lui devoient la payer aux Marchands. Il la recevoit des mains du Prince d'*Ekemberg*, Premier Ministre de l'Empereur; & ayant mise au bout de sa lance, il alloit la présenter à l'Impératrice, qui ne l'acceptoit pas; ce qui laissoit au Cavalier la liberté de l'offrir à quelque Dame de la Cour.

Après la cérémonie du Couronnement, Tavernier apprit que l'Empereur envoyoit un Resident à la Porte Ottomane. C'étoit aisé pour lui faire naître l'idée de passer à Constantinople avec lui. Il lui restoit une somme considérable, des libéralités du Colonel *Buter*. Mais lorsqu'il se dispo-

ioit

TAVERNIER. soit à partir avec les Allemands, le fameux Père *Joseph*, qui étoit à Ratisbonne, de la part de la France, lui proposa d'accompagner *M. Bachelier*, qui étoit envoyé à la Cour de Mantoue, ou *M. l'Abbé de Chapes*, frère du Maréchal d'*Aumont*, & *M. de Saint Libau*, qui devoient faire le Voyage de Constantinople & de la Palestine. Tavernier, charmé de ces deux offres, se détermina pour la seconde. Ses deux Protecteurs ne voulurent pas quitter l'Allemagne sans avoir vu la Cour de Saxe. Ils passèrent ensemble par Freyberg, petite Ville, qui renferme les superbes tombeaux des Electeurs. Ils virent ensuite le Château d'Augustebourg, où, parmi diverses curiosités, on montre une salle, qui n'a pour ornement, de haut en bas, qu'une infinité de cornes de toutes sortes d'animaux (b). De-là s'étant rendus à Dresde, ils y furent bien reçus de l'Electeur. De Dresde, ils allèrent à Prague, que Tavernier vit pour la troisième fois. Ils traversèrent la Bohême par son centre; & touchant un coin de la Moravie, ils entrèrent en Autriche, dans le dessein de s'embarquer bien-tôt, parceque le froid se faisoit déjà sentir. Tavernier avoit acquis en peu d'années tant d'expérience & de crédit, que ses Protecteurs se reposant sur lui de la conduite de leur Voyage, il leur procura de puissantes recommandations auprès du Viceroi de Hongrie, de qui dépendoient les passeports dont ils avoient besoin. Non-seulement ils furent traités civilement à leur départ de Vienne, mais on leur donna deux Bâteaux; l'un, pour leurs personnes, avec une chambre à poêle, & l'autre pour leur cuisine. Ils se rendirent d'abord à Presbourg; d'où ils allèrent passer par Altembourg, Ville & Comté qui appartenoit au Comte de *Harrach*. C'étoit auparavant l'appanage d'une Reine de Hongrie, qui l'avoit donné, en mourant, à ce Seigneur, sans autre condition que d'entretenir, dans le Château, un certain nombre de paons, qu'elle aimoit beaucoup; & si l'on manquoit à cette loi, le Comté devoit revenir à la Couronne. Les Voyageurs descendirent d'Altembourg à Sighet, où Tavernier prit un petit Bateau, pour arriver le premier à Raab, qui se nomme aussi Javarin. Il y trouva le Viceroi de Hongrie, au service duquel il avoit passé plusieurs années, & qui lui témoigna beaucoup de joie de le revoir. Cette disposition, joint aux Lettres de la Cour de Vienne, porta ce Seigneur à commander le lendemain trois cens Cavaliers & deux carrosses, pour aller au-devant de M. de Chapes & de Saint Libau. Il leur fit un accueil fort civil. Dix jours se passèrent avant qu'il pût recevoir la réponse du Bacha de Bude, à qui le Gouverneur de Comorre fit demander, par un Exprès, la liberté du passage pour deux Gentilshommes François & pour leur suite. On prévint les difficultés, en les faisant passer pour deux Parens de M. de Cefy, Ambassadeur de France à la Porte. Enfin, le Bacha paroissant disposé à les bien recevoir, ils descendirent à Comorre, où le Gouverneur leur donna d'autres Bâteaux, qui les menèrent jusqu'à moitié chemin de Bude. Ils y en trouvèrent d'autres encore, que le Bacha leur en-
voyoit

(b) On y voit une tête de lièvre avec deux cornes qui avoit été envoyée à l'Electeur, comme une rareté précieuse, par le Roi de Dannemarck. Le puits de ce Châ-

teau est si profond, qu'on n'en peut tirer de l'eau en moins d'une demie-heure. *Ibidem.*

voyoit pour les prendre. Ces Bâteaux sont une sorte de Brigantins, bien armés & fort commodes, sur lesquels on avance beaucoup avec les rames, parcequ'ils sont fort légers. C'est entre Comorre & Bude, aux frontières des deux Empires, que se font les échanges des Ambassadeurs qui sont envoyés de part & d'autre pour renouveler l'alliance; &, des deux côtés, le nombre des personnes doit être égal (c).

De Vienne à Javarin, les François avoient employé trois jours sur l'eau, parceque les détours du Danube allongent beaucoup une route qui se fait en deux heures par terre. De Javarin, on va coucher à Comorre; & de Comorre, on met près de deux jours pour arriver à Bude. Le chemin se fait rarement par terre, de Javarin à Bude. On seroit exposé, sur cette frontière, aux Coureurs des deux Etats, qu'il est dangereux de rencontrer. Dans la belle saison, on se rend de Bude à Belgrade en moins de huit jours: mais le froid & les neiges ne permettoient point alors d'avancer, & ce tems accompagna les trois Voyageurs jusqu'à Constantinople, où ils n'arrivèrent que vingt-neuf jours après leur départ de Belgrade. L'usage, en Hongrie, sur-tout dans les lieux peu fréquentés des Etrangers, n'est pas d'exiger de l'argent des Etrangers, pour leur logement & leur dépense. Un Bourgeois les loge & les traite aux fraix de la Ville, qui le rembourse, à la fin de l'année, des deniers publics. Mais Tavernier observe que les Hongrois ne sont pas chargés d'un grand nombre de Passans, & que dans leur Pays, qui est un des meilleurs de l'Europe, les vivres sont à si vil prix, qu'il n'en coutoit pas deux écus par jour, à Belgrade, pour quatorze personnes.

Bude est sur la droite du Danube, à la distance d'une demie-lieue de ce Fleuve. Le Bacha ne fut pas plutôt averti de l'arrivée des François, qu'il leur envoya son Ecuyer, avec des chevaux menés en main par des Esclaves, pour les conduire à la Ville. Entre ces Esclaves, il y avoit deux Parisiens, pour la liberté desquels M.M. de Chapes & de Saint Libau offrirent en vain jusqu'à huit cens écus. Il se passa douze jours, avant que le Bacha, qui étoit indisposé, pût recevoir les trois Voyageurs à l'audience: mais, chaque jour au matin, il leur envoyoit, pour leur provision de boucherie, un mouton, des poules, du beurre, du riz & du pain, avec deux sequins pour les autres fraix. Ils lui firent présent d'une montre, dont la boîte étoit enrichie de diamans. C'étoit un homme de bonne mine, qui les reçut fort civilement le jour de l'audience; & les ayant avertis qu'il leur épargneroit le soin de chercher des voitures, il leur envoya, pour leur départ, six caleches, sous l'escorte de deux Spahis, qui avoient ordre de fournir par-tout à leur dépense: mais ils ne voulurent pas se prévaloir de cette générosité.

En arrivant à Belgrade, ils furent conduits dans un vieux Carvanfara, qui ne leur promettoit pas un logement commode. Quatre Marchands de Raguse vinrent les tirer de cette mauvaise hôtellerie, pour leur fournir une bonne maison. Les Ragusiens portent des draps à Belgrade, & prennent

en

(c) C'étoit autrefois de six en six ans.

Tavernier.

en échange de la cire & du vis-argent, qu'on tire de la haute Hongrie & de la Transylvanie. Si Tavernier & ses Compagnons s'étoient loués du Bacha de Budé, ils ne reçurent que des sujets de plainte du Sangiac de Belgrade, qui commença par leur faire demander, pour le passage, un présent de deux cens ducats par tete. Les représentations des Marchands Ragusiens lui firent modérer ses demandes au quart de cette somme. Mais Tavernier, les jugeant encore excessives, prit le parti de s'expliquer avec lui par la bouche d'un Interprète. Après avoir employé des termes civils, qui produisirent peu d'effet, il le menaça d'envoyer un Exprès à la Porte, pour se plaindre de la rigueur avec laquelle deux Parens de l'Ambassadeur de France étoient traités. Ce langage lui causa tant d'effroi, qu'il réduisit toutes ses prétensions à cinquante ducats, qui lui furent portés sur le champ. Pendant cette négociation, qui dura quinze jours, les François furent consolés par la bonne chère qu'on fait à Belgrade. Le pain, le vin, la viande, tout est excellent & ne coute presque rien dans cette Ville. Comme elle est située sur une pointe de terre, où se joignent deux grandes Rivières, le Danube & la Save, on y prend un nombre extraordinaire de grands brochets & de grosses carpes.

Il fallut prendre des chevaux de selle & des chariots, pour faire le chemin d'Andrinople. Chacun pouvant choisir la voiture qu'il croyoit la plus commode, Tavernier eut la prudence de prendre un chariot, où s'enfonçant dans la paille, enveloppé d'une bonne fourrure, il fut à couvert du froid. On passa par Sophie, grande Ville & fort bien peuplée, Capitale des anciens Bulgares & Résidence du Bacha de Romelie: de-là par Philippopoli, & par Andrinople. Enfin, le quarante-deuxième jour depuis leur départ de Vienne, les trois Voyageurs arrivèrent à huit heures du matin aux portes de Constantinople. Ils traversèrent la Ville, pour passer à Galata: l'Ambassadeur de France, chez lequel ils se crurent à Paris, leur fit préparer un logement chez un Grec, à peu de distance de son Hotel. M. M. de Chapas & de Saint Libau prirent deux mois de repos à Constantinople, & tinrent table ouverte, avec une assez belle dépense. Pendant l'hiver, ils firent un petit Voyage aux Dardanelles & aux ruines de Troie, & n'y remarquant que des pierres, ils conclurent qu'elles méritent peu la curiosité d'un Voyageur. Celle de voir, dans un Palais Turc, une chambre meublée à la Française, les conduisit au Serrail de Scutaret. Deux Eunuques, qui le gardent, leur en refusèrent longtems l'entrée, & la leur firent payer assez cher. Ils n'y virent qu'un lit à la manière de France, d'une étoffe assez riche, avec une tapisserie & des chaises. Un autre jour, ils prirent trois Barques, avec des Amis, pour se rendre à Chalcedoine, qui est sur le bord de la Mer. On leur fit voir une fort ancienne Eglise, & la salle du Concile, avec les memes chaises qui servirent aux Prélats de l'assemblée. Ce n'est aujourd'hui qu'un Monastère. Ils visitèrent ensuite la Colonne de Pompée, à l'embouchure de la Mer noire; & de Serrail en Serrail, nom que Tavernier donne aux Maisons royales du Grand Seigneur, ils firent une charmante promenade, dans laquelle ils rencontrèrent un vieil Eunuque François, qui les combla de caresses. La seule remarque de Tavernier sur le Canal de la Mer noire, c'est que ce Détroit a deux courans opposés;

posés; l'un qui regarde l'Europe & qui emporte le Vaisseau vers la Mer noire; l'autre qui est du côté de l'Asie, & qui coule vers la Méditerranée. Ainsi, dans la promenade qu'on fait souvent de Constantinople à l'embouchure du Canal, on trouve l'eau favorable, en allant comme au retour.

Tavernier.

Après l'hyver, MM. de Chapes & de Saint Libau, sous l'escorte de deux Spahis, prirent un Brigantin pour se rendre au Port d'Alexandrete. Tavernier apprit, dans la suite, qu'ils avoient vû ce qu'il y a de plus remarquable dans l'Archipel, & sur les Côtes de la Natolie; que d'Alexandrete ils étoient passés à Alep, d'Alep à l'Euphrate, & qu'étant retournés sur leurs pas ils s'étoient rendus à Damas, & de Damas à Jerusalem. Pour lui, qui méritoit des Voyages plus importants, il s'arrêta près d'onze mois à Constantinople, dans l'attente d'une occasion qu'on lui faisoit espérer pour la Perse. Il ignoroit, alors, que tous les ans il partoît cinq ou six Caravanes de Bursé, & qu'il auroit pû les joindre. On ne l'avoit pas même informé que souvent huit ou dix Marchands associés faisoient avec sûreté le Voyage d'Ispahan. Cette ignorance lui fit perdre un tems considérable; pendant lequel il vit arriver à la Porte M. de *Marcheville*, qui venoit pour succéder à M. de Cefy, & qui parut même, à l'audience du Grand Seigneur, avec la qualité d'Ambassadeur de France. Mais M. de Cefy, qui n'étoit pas disposé à quitter son emploi, fit jouer tant de ressorts, qu'avec la faveur de la Cour Ottomane, il le mit dans la nécessité de remonter sur le Vaisseau qui l'avoit apporté. Enfin Tavernier se mit dans une belle & nombreuse Caravane, qui partoît de Constantinople pour Ispahan; & c'est proprement de ce point qu'il commence l'Histoire de ses Voyages. Il en compte six en Asie: „ J'ai eu le tems, dit-il, de bien connoître la qualité des Pays & „ le génie des Peuples, j'ai poulé les trois derniers au-delà du Gange & „ jusqu'à l'Isle de Java. Pendant l'espace de quarante ans, j'ai fait plus de „ soixante mille lieues par terre, n'étant revenu qu'une fois d'Asie en „ Europe par l'Océan. Ainsi j'ai vû à loisir, dans mes six Voyages, „ toute la Turquie, toute la Perse & toutes les Indes, particulièrement „ les fameuses Mines de Diamans, où nul Européen n'avoit été avant „ moi (d) ”.

(d) On a vû, ci-dessus, qu'il se trompoit dans cette opinion.

§. II.

Voyages de Tavernier dans l'Indoustan.

ON passe sur le Voyage de Perse, pour suivre l'ordre qu'on s'est proposé dans toutes les Préfaces de cet Ouvrage; & renvoyant cet article au Recueil des Voyages par Terre, on se contente d'observer, à l'honneur de Tavernier, que peu de Voyageurs ont rendu plus de service à la Géographie de cette grande Région, par l'exactitude avec laquelle il tient compte des routes & des distances. Il décrit, avec le même soin, la route d'Ispahan à Agra, par Candahar; mais, comme elle appartient particulièrement

1665.

TAVERNIER.
1665.

Observa-
tions sur les
routes de Per-
se aux Indes.

à la Perse, il est tems de le représenter au premier terme de son Voyage, & déjà rempli des nouveaux objets qu'il peint successivement.

C'EST donc à son départ de Perse qu'on prend ici Tavernier, & prêt à s'embarquer pour l'Indoustan. En Voyageur exercé, il s'explique d'abord sur les routes. Quoique les Indes fassent front à la Perse l'espace de plus de quatre cens lieues, depuis l'Océan jusqu'à cette longue chaîne de montagnes qui coupe l'Asie du Couchant au Levant, & que l'Antiquité a connue sous le nom de *Mont-Taurus* ou de *Mont-Caucase*, il y a bien moins de chemins, pour passer de la Perse aux Indes, que pour aller de Turquie en Perse, parce-qu'entre la Perse & les Indes on ne trouve que des sables & de vastes déserts où l'on manque absolument d'eau. Ainsi, pour se rendre d'Ispahan à Agra, il ne se présente que deux routes; l'une par Ormus, où l'on prend la Mer; l'autre par Candahar, sans quitter le Continent, & qui appartient par conséquent au Recueil des Voyages par Terre.

Temps pour
le départ
d'Ormuz.

TOUTES les saisons n'étant pas propres aux Indes pour la navigation, les mois de Novembre, de Décembre, de Janvier, de Février & de Mars sont les seuls mois de l'année où l'on s'embarque à Ormus pour Surate, & à Surate pour Ormus; avec cette différence néanmoins, qu'on ne sort guères plus tard de Surate qu'à la fin de Février; au-lieu que pour sortir d'Ormuz, on peut attendre jusqu'à la fin de Mars, & même jusqu'au quinze d'Avril, parceque le vent d'Ouest, qui amène les pluies aux Indes, commence alors à souffler. Pendant les quatre premiers mois, il règne d'abord un vent de Nord-Est, avec lequel on passe de Surate à Ormus en quinze ou vingt jours. Ensuite, se tournant au Nord, il sert également aux Vaisseaux qui vont à Surate & à ceux qui viennent de ce Port. Dans cetems, on demeure en Mer trente ou trente-cinq jours; mais si l'on veut passer d'Ormuz à Surate, en quatorze ou quinze, il faut s'embarquer au mois de Mars, ou pendant la première partie d'Avril, parcequ'alors on a toujours le vent d'Ouest en poupe (a).

LES Vaisseaux qui sortent d'Ormuz vont reconnoître *Mascate*, sur la Côte de l'Arabie, pour ne pas s'approcher trop de celle de Perse; & ceux qui viennent de Surate ne manquent point de reconnoître l'entrée du Golfe. Mais les uns ni les autres ne touchent point à Mascate, parcequ'on y paye des droits au Prince Arabe, qui a pris cette Place aux Portugais. D'ailleurs, sa situation, qui est au bord de la Mer, vis-à-vis de trois rochers, en rend l'accès fort difficile. En allant à Surate, on reconnoît *Diu* & la Pointe de *Saint Jean*, d'où l'on va mouiller à la Rade de *Souali*; c'est-à-dire, à quatre lieues au Nord de la Rivière de Surate.

Méthode
de Tavernier,
utile à la Gé-
ographie.

TAVERNIER s'arrête peu à la description de cette Ville: mais, suivant sa méthode, qui est précieuse pour la Géographie, il s'étend sur les routes qui conduisent de Surate aux divers lieux de l'Empire, que ses affaires ou sa curiosité lui firent visiter. On n'en distingue que deux pour Agra, qui étoit le premier objet de son Voyage. Il les donne toutes deux successivement, avec d'autant plus de certitude que dans la suite il les fit plusieurs fois.

(a) Voyages de Tavernier, Tom. II, pag. 2.

fois, il se dispense d'en marquer les tems, parceque c'est assez, dit-il, d'être exact sur les lieux (*b*); & de-là vient qu'on se trouve obligé de marquer ici, pour année courante, au sommet des colonnes, celle de son dernier Voyage, en promettant néanmoins de suivre ses propres dattes pour les observations & les événemens.

Des deux Routes de Surate à Agra, l'une est par *Brampour* & par *Seron*; l'autre par *Anadabath*.

TAVERNIER, s'étant déterminé d'abord pour la première, fit quatorze coffes jusqu'à *Barnoly*, gros Bourg, où l'on passe une Rivière à gué. Pendant cette journée, il eut à traverser un Pays mêlé, qui offre, tantôt des bois, tantôt des champs de bled & de riz. Il fit dix coffes de *Barnoly* à *Balor*, autre gros Bourg, sur un Etang qui a près d'une lieue de circuit, & sur lequel on voit une bonne Forteresse dont l'entretien est négligé. Trois quarts de lieue en-deçà de *Balor*, on passe un ruisseau à gué, mais au travers de quantité de roches & de cailloux, qui exposent les voitures à quelque danger. Cette seconde journée se fait presque continuellement dans les bois.

De *Balor* à *Kerk-a*, qui se nomme aussi le Carvanfera de la *Begum*, ou de la Princesse, il fit cinq coffes. Ce Carvanfera est grand & commode. Il fut bâti par les libéralités de *Begum-Sabeb*, fille de *Schia-Jehan*, à qui l'on avoit représenté que la journée de *Balor* à *Navapoura* étoit trop grande, & que ce lieu étant frontière du Pays de quelques Rajas, qui refusent quelquefois d'obéir au Grand Mogol, dont ils sont les Vaux, il y passoit peu de Caravanes qui n'y fussent maltraitées. Entre le Carvanfera & *Navapoura*, on passe à gué deux Rivières, dont l'une est fort proche du second de ces deux Bourgs.

NAVAPOURA, où l'on arrive à quinze coffes de *Kerk-a*, est un gros Bourg, rempli de Tisserands, quoique le riz fasse le principal Commerce du Canton. Il y passe une Rivière, qui rend son territoire excellent. Tout le riz qui croît dans cette Contrée, est plus petit de la moitié que le riz ordinaire, & devient, en cuisant, d'une blancheur admirable; ce qui le fait estimer particulièrement. On lui trouve aussi l'odeur du musc, & tous les Grands de l'Inde n'en mangent point d'autre. En Perse même, un sac de ce riz est regardé comme un présent fort agréable. C'est de la Rivière qui passe à *Kerk-a*, & des autres qu'on trouve dans cette route, que se forme celle de Surate.

De *Navapoura*, on compte neuf coffes à *Nasarbar*; quatorze de *Nasarbar* à *Dol-Medan*; sept de *Dol-Medan* à *Senquera*; & dix de *Senquera* à *Tallener*, où l'on passe une Rivière qui se rend dans le Golfe de Cambaye par *Baroche*, ou elle est fort large. De *Tallener* à *Choupre*, il y a quinze coffes; treize de *Choupre* à *Senquelis*; dix de *Senquelis* à *Nabir*; & neuf de *Nabir* à *Baldelpoura*. C'est dans ce dernier lieu que les voitures, chargées des marchandises, payent les droits de *Brampour*. Le Pays offre, de toutes parts, du bled, du riz & de l'indigo.

BRAMPOUR, qui n'est qu'à cinq coffes de *Baldelpoura*, est une grande

TAVERNIER.
1665.

Voyage de
Surate à Agra
par Brampour
& Seronge.

Riz des
Grands, qui
sent le musc.

Ville de
Brampour &
son Commer-
ce.

(b) *Ibidem*. pag. 27.

TAVERNIER.
1665.

Ville ruinée, dont la plupart des maisons sont couvertes de chaume. On voit encore, au milieu de la Place, un grand Château, qui sert de logement au Gouverneur. Le gouvernement de cette Province est si considérable, qu'il est toujours le partage d'un Fils ou d'un Oncle de l'Empereur. Aurang-Zeb, qui régnoit alors, avoit commandé long-tems à Brampour, pendant le règne de son Père. Mais Tavernier observe que depuis qu'on a reconnu les avantages de la Province de Bengale, qui portoit autrefois le nom de Royaume, on en a fait le principal gouvernement de l'Empire. Le Commerce est florissant à Brampour. Il se fait, dans la Ville & dans la Province, une prodigieuse quantité de toiles fort claires, qui se transportent en Perse, en Turquie, en Moscovie, en Pologne, en Arabie, au grand Caire & dans d'autres lieux. Des unes, qui sont teintées de diverses couleurs, à fleurs courantes, on fait des voiles & des écharpes pour les femmes, des couvertures de lit & des mouchoirs. D'autres sont toutes blanches, avec une raye d'or ou d'argent qui borde la pièce & les deux bouts, depuis la largeur d'un pouce jusqu'à douze ou quinze; c'est-à-dire, plus ou moins grande. Cette bordure n'est qu'un tissu d'or ou d'argent, & de soye, avec des fleurs dont la beauté est égale des deux côtés. Si celles qu'on porte en Pologne, où le Commerce en est considérable, n'avoient aux deux bouts trois ou quatre pouces, au moins, d'or ou d'argent; ou si cet or & cet argent devenoient noirs en passant les Mers de Surate à Ormus, & de Trebizonde à Mangalia, ou dans d'autres Ports de la Mer noire, on ne pourroit s'en faire qu'avec beaucoup de perte. D'autres toiles sont par bandes, moitié coton, moitié d'or & d'argent, & cette espèce porte le nom d'*Ormus*. Il s'en trouve depuis quinze jusqu'à vingt aunes, dont le prix est quelquefois de cent & de cent cinquante roupies; mais les moindres ne sont pas au-dessous de dix ou douze. En un mot, les Indes n'ont pas de Province où le coton se trouve avec plus d'abondance qu'à Brampour (c).

Mort tragique du Gouverneur.

En sortant de la Ville, on passe une Rivière, différente de celle que l'Auteur avoit déjà passée. Il compte cent trente-deux cosses de Surate à Brampour; & ces cosses, qui sont des plus petites de l'Inde, se font en moins d'une heure. Tavernier raconte une étrange sédition, dont il fut témoin dans la même Ville, en revenant pour la première fois de la Cour à Surate en 1641. Le Gouverneur de la Province, qui étoit Neveu de l'Empereur par sa Mère, avoit conçu de criminels sentimens d'affection pour un de ses Pages. Ce jeune homme, après avoir résisté long-tems aux sollicitations, résolut, par le conseil de son frère, qui étoit Dervis, de s'armer d'un grand couteau, & se voyant pressé, dans un lieu qui ne lui laissoit pas d'autre ressource, il tua le coupable, de deux ou trois coups. Il sortit aussi-tôt, sans aucune marque d'émotion, & les Gardes de la Porte le crurent chargé de quelque message. Le Dervis, pour le sauver du supplice, en faisant connoître l'infamie du Gouverneur, prit aussi-tôt, avec ses Compagnons, les Bannières de Mahomet, qui étoient plantées autour de la Mosquée; & se mettant à crier que tout ce qu'il y avoit de fideles Ma-

Mahométans eussent à les suivre, ils assemblèrent en peu de tems une nombreuse populace. Ils se présentèrent, avec cette suite, aux portes du Palais, en criant de toute leur force (d); „ mourons pour Mahomet, ou „ qu'on nous livre un infâme Gouverneur qui n'est pas digne d'être enterré „ parmi les Musulmans, & que nous ferons manger par les chiens". La garde n'étoit pas capable de résister aux séditieux. Il auroit fallu les satisfaire, si quelques uns des principaux Seigneurs de la Ville n'eussent trouvé le moyen de les apaiser, en leur représentant qu'ils devoient quelque respect au Neveu de l'Empereur. Dès la nuit suivante, le corps fut envoyé à la Cour, avec le Harem du Gouverneur; & l'Empereur, qui hérite des biens de tous ses Sujets, apprit tranquillement une nouvelle qui lui apportoit d'immenses richesses. Il affecta même de récompenser la vertu du Page, par un petit gouvernement qu'il lui donna dans le Bengale (e).

AVANT que de continuer sa route, l'Auteur avertit que dans tous les lieux dont le nom se termine par *Sera*, on doit se représenter un grand enclos de murs ou de hayes, dans lequel sont disposées en cercle cinquante ou soixante huttes, couvertes de chaume. C'est une sorte d'hôtellerie, fort inférieure aux Carvanferas Perfans, où se trouvent quelques hommes & quelques femmes, qui vendent de la farine, du riz, du beurre, & des herbes, & qui prennent soin de faire cuire le pain & le riz des Voyageurs. Ils nettoient les huttes, que chacun a la liberté de choisir; ils y mettent un petit lit de fangle, sur lequel on étend le matelas dont on doit être fourni, lorsqu'on n'est point assez riche pour se faire accompagner d'une tente. S'il se trouve quelque Mahométan parmi les Voyageurs, il va chercher, dans le Bourg ou le Village, du mouton & des poules, qu'il distribue volontiers à ceux qui lui en rendent le prix.

VINGT lieux différens, que Tavernier nomme jusqu'à Seronge, passent ici sans remarque & sans description (f). Il observe seulement qu'on passe, à *Andy*, une Rivière qui va se rendre dans le Gange entre Banarou & Patna. Seronge lui parut une grande Ville, dont les Habitans sont Baniens, & la plupart Artisans de pere en fils; ce qui les porte à se bâtir des maisons de pierre & de brique. Il s'y fait un grand Commerce de ces toiles peignées, qu'on nomme *Cbites*, dont tout le bas peuple de Turquie & de Perse aime à se vêtir, & qui servent, dans d'autres Pays, pour des couvertures

TAVERNIER.
1665.

Hôtelleries
de l'Indou-
stan.

Ville de
Seronge & ses
propriétés.

res

(d) Pag. 30.

(e) Ibid.

(f) Ces noms seroient une triste figure dans le texte : mais on se gardera bien de les supprimer. De Brampour, l'Auteur fit cinq colles jusqu'à *Piombijera* :

3, de *Pio* usifera à *Pander* :

6, de *Pander* à *Balki-sera* :

5, de *Balki-sera* à *Nevelki-sera* :

5, de *Nevelki-sera* à *Coufemba* :

3, de *Coufemba* à *Cheni-pour* :

8, de *Cheni-pour* à *Charena* :

8, de *Charena* à *Bich-sia* :

4, de *Bich-sia* à *Andy* :

4, d'*Andy* à *Onquenas* :

5, d'*Onquenas* à *Tiquery* :

4, de *Tiquery* à *Toolmeden* :

4, de *Toolmeden* à *Nova-sera* :

4, de *Nova-sera* à *Ichavour* :

5, d'*Ichavour* à *Signor* :

3, de *Signor* à *Chekaipour* :

3, de *Chekaipour* à *Dour-ay* :

2, de *Dour-ay* à *Ater-kaire* :

4, d'*Ater-kaire* à *Telor* :

3, de *Telor* à *San-kaire* :

12, de *San-kaire* à *Seronge*.

TAVERNIER.
1665.

Toiles
transparentes,
pour les
femmes.

res de lit & de nappes à manger. On en fait dans d'autres lieux que Seronge, mais de couleurs moins vivres, & plus sujettes à se ternir dans l'eau; tandia que celles de Seronge deviennent plus belles chaque fois qu'on les lave. La Rivière, qui passe dans cette Ville, donne cette vivacité aux teintures. Pendant la saison des pluies, qui durent quatre mois, les Ouvriers impriment leurs toiles, suivant le modèle qu'ils reçoivent des Marchands étrangers; & lorsque les pluies cessent, ils se hâtent de laver les toiles dans la Rivière, parceque plus elle est trouble, plus les couleurs sont vives & résistent au tems (g). On fait aussi, à Seronge, une sorte de gazes ou de toiles si fines, qu'étant sur le corps, elles laissent voir la chair comme à nud. Le transport n'en est pas permis aux Marchands. Le Gouverneur les prend toutes, pour le Serrail Impérial & pour les principaux Seigneurs de la Cour. Les Sultanes & les Dames Mogoles s'en font des chemises & des robes, que l'Empereur & les Grands se plaisent à leur voir porter dans les grandes chaleurs (h).

LES cent & une collies, que l'Auteur fit de Brampour à Seronge lui parurent beaucoup plus grandes que celles de Surate à Brampour. Il mettoit quelquefois cinq quarts-d'heure à les faire dans sa voiture. Pendant des journées entières, il traversoit des campagnes fertiles, qui ressembloit beaucoup à celles de la Beausse. On y trouve rarement des bois; & les Villages étant fort près l'un de l'autre, un Voyageur marche ou s'arrête à son gré, & fait cette route à son aise (i).

CALLABAS est un gros Bourg, autrefois la résidence d'un Raja tributaire du Grand Mogol. Les Caravanes qui passaient par ses terres étoient, ou volées, ou vexées par des droits exorbitans. Aureng-Zeb, étant monté sur le Trône, fit couper la tête à ce Tyran des Voyageurs & à quantité de ses Vassaux. On a fait élever, proche du Bourg, sur le grand chemin, plusieurs tours percées d'un grand nombre de fenêtres, sur lesquelles on a placé toutes ces têtes, de deux en deux pieds de distance. En 1665, c'est-à-dire, au dernier Voyage de Tavernier, cette exécution devoit être récente, puisqu'il les têtes paroissent entières, & jetoient encore une grande panteur (k).

Malice d'un
éléphant.

COLLASAR est une petite Ville, dont tous les Habitans sont Idolâtres. A l'arrivée de Tavernier, dans son dernier Voyage, on y faisoit entrer huit grosses pièces d'artillerie, les unes de quarante-huit livres de balle, & d'autres de trente-six, tirées chacune par vingt-quatre couples de bœufs. Elles étoient suivies d'un éléphant, qui servoit à les pousser avec sa trompe, dans les passages difficiles, où les bœufs n'auroient pas suffi pour les tirer. Hors de la Ville, le long du grand chemin, on rencontre quantité de

ces

(g) *Ibidem.* pag. 32.

(h) Elles dansent avec ces chemises, & c'est apparemment ce qui fait dire à Rhoe & Mandello qu'elles dansent nues.

(i) De Seronge à Magalki-fera, on compte six collies:

2, de Magalki-fera à Paulki-fera:
3, de Paulki-fera à Kasarik-fera:

6, de Kasarik-fera à Chadoiki-fera:

6, de Chadoiki-fera à Callabas:

2, de Callabas à Akmate:

9, d'Akmate à Collasjar:

6, de Collasjar à Sanjeie:

4, de Sanjeie à Dongry:

3, de Dongry à Gue.

(k) Pag. 33.

ces gros arbres qui s'appellent *Mangues*; & dans les intervalles, on voit en plusieurs endroits de petites Pagodes, dont chacune a son Idole devant la porte. A mesure que l'éléphant passoit devant ces Pagodes, il enlevait les statues avec sa trompe, & les jettoit si haut & si loin qu'elles se brisoient en pièces. Il y avoit beaucoup d'apparence qu'il y étoit porté par quelques signes du Mahométan qui le conduisoit: mais les Banians en paroisoient fort affligés, sans oser se plaindre, parceque l'escorte étoit de plus de deux mille hommes, tous Mahométans, à l'exception des Maîtres-Canonniers, qui étoient *Frangis*, c'est-à-dire, François, Anglois & Hollandois. L'Empereur envoyoit cette artillerie à son Armée du Decan, pour faire la guerre à Sevagy, ce fameux Rebelle, qui avoit pillé Surate l'année d'au-paravant (1).

TAVERNIER.
1665.

On appelle *Gate*, un détroit de montagnes, qui dure l'espace d'un demi-quart de lieue, & qu'on descend du côté d'Agra. L'entrée offre encore les ruines de deux ou trois Châteaux; & le chemin est si étroit, que deux ou trois chariots n'y passeroient pas aisément de front. En venant du côté du Midi, comme de Surate, de Goa, de Visapour, de Golkonde, de Masulipatan & de quantité d'autres lieux, on ne peut éviter ce dangereux chemin qu'en prenant la route d'Amadabath. Les deux entrées du détroit avoient autrefois leur porte; & celle qui regarde Agra est encore occupée par quelques maisons de Banians qui vendent de la farine, du beurre, du riz & des légumes. Tavernier, s'y étant arrêté pour attendre les voitures, parcequ'on est obligé de descendre à ce passage, fut témoin d'un spectacle qui dut l'effrayer. Les Banians avoient, à peu de distance, un magasin de riz & de bled. Une femme, qui alloit prendre du grain, fut piquée par un serpent de treize ou quatorze pieds de long & d'une grosseur proportionnée, qui se trouvoit caché derrière les sacs. Elle revint en pouffant de grands cris. On lui lia le bras au-dessus de la picqure, dans l'espérance d'arrêter le venin. Mais, son visage s'étant enflé aussi-tôt, avec des taches bleues & livides, elle mourut en moins d'une heure (m). Quatre Ragipous, qui passent pour la meilleure Milice des Indes, & qui ne font pas scrupule, quoique Banians, de tuer dans l'attaque & la défense, survinrent à cheval, lorsque cet affreux événement caufoit encore l'épouvante à tous les Spectateurs. Ils ne balancèrent point à se jeter dans le magasin, armés du fabre & de la demie-pique. Tavernier n'eut pas la curiosité d'assister au combat; mais il les vit sortir vainqueurs; & le serpent, qui fut jeté hors du Village, attira tout d'un coup tant d'oiseaux de proie, qu'il fut bien-tôt dévoré.

Détroit de
Gate.

Avanture
d'un gros
serpent.

UNE Rivière, qui coule au pied de Gate, & que les pluies avoient fait déborder, obligea l'Auteur de passer deux jours dans ce lieu, pour la pouvoir traverser à gué; sans quoi l'on est forcé de décharger les voitures, & même de les démonter, pour les faire porter à force de bras jusqu'aux Barques. Ce chemin, qui est d'une demie-lieue, est couvert de grosses roches, & si pressé entre la montagne & la Rivière, qu'on ne peut rien s'im-

Horrible
chemin.

(1) Voyez les Relations du Tom. XI.

(m) Pag. 34.

TAVERNIER.
1665.

Nader,
grande Ville
qui forme une
Péninsule.

Forteresse
de Goualeor,
Prison d'Etat.

Diverses
Rivières.

magner de plus dangereux. Les Habitans ne manquent, ni de bois, ni de pierre, pour y faire un pont; mais ils trouvent plus d'avantages à rendre d'autres services aux Passans. A quatre cosses de Gate, on arrive à Nader (n), grande Ville, située sur la pente d'une montagne, au-dessus de laquelle on découvre une Forteresse. Toute la montagne en est une elle-même, par les murailles dont elle est environnée. On voit, autour de la Ville, plusieurs grands Etangs, qui étoient autrefois revêtus de pierre de taille, mais dont on a négligé l'entretien. Une lieue plus loin, on conserve, avec plus de soin, quelques belles sépultures. La même Rivière qu'on a passée le jour précédent, & qu'on repasse quatre ou cinq cosses au-delà de Nader, entoure les trois quarts de la Ville & de la montagne, dont elle fait une Péninsule, & va se jeter dans le Gange après avoir long-tems serpenté. On fabrique, à Nader, de belles couvertures piquées, blanches, ou brodées de fleurs d'or, d'argent & de soye.

GOUALEOR est une grande Ville, mal bâtie, & divisée par une petite Rivière. Une haute montagne, qui la borde au Couchant, est entourée d'une muraille flanquée de tours; & dans cette enceinte, on voit quelques Etangs formés par les pluies. Ce qu'on y sème régulièrement suffit pour la subsistance de la garnison. Aussi cette Place est-elle regardée comme une des meilleures de l'Inde. Sur la pente de la montagne au Nord-Ouest, on découvre une Maison de plaisance, bâtie par Scha-Jehan, qui commande toute la Ville, & qui tient lieu de Forteresse. Au bas de cet édifice, Tavernier fut surpris de trouver plusieurs figures de démons, taillées dans le roc en bas-relief. Il en admira une, dont la hauteur est extraordinaire. Depuis que les Mogols sont établis dans cette Contrée, Goualeor est comme la Prison d'Etat. Scha-Jehan, n'ayant dû la Couronne qu'à ses artifices, faisoit arrêter successivement tous les Princes & les Seigneurs dont il redoutoit le caractère ou la puissance, & les envoyoit à Goualeor; mais il leur laissoit la vie & l'usage de leur bien: au-lieu qu'Aureng-Zeb n'y faisoit conduire un Prisonnier, que pour s'en défaire peu de jours après par le poison. Morat-Bakché, le plus jeune de ses frères, y trouva la mort. On lui a fait, dans la Ville, un magnifique tombeau, pour lequel on a bâti une Mosquée, avec une grande place environnée de voutes & de boutiques. C'est l'usage des Indes, de joindre à tous les édifices publics, une place qui sert de Marché, & d'y faire une fondation pour les Pauvres (o).

A cinq cosses de Goualeor, on passe à gué une Rivière qui se nomme *Lantché*. On trouve à *Paterki-fera*, celle de *Quariniadi*, qu'on passe sur un Pont de six grandes arches. Celle de *Chamelinadi*, qu'on rencontre à *Dolpoura*, se passe en Bateau & va se rendre dans le *Gemené*, entre Agra & Ha-

(n) Quatre cosses de Gate à Nader:

9, de Nader à Barki-fera:

3, de Barki-fera à Trie:

9, de Trie à Goualeor:

3, de Goualeor à Paterki-fera:

10, de Paterki-fera à Quariqui-fera:

6, de Quariqui-fera à Dolpoura:

6, de Dolpoura à Minaski-fera:

8, de Minaski-fera, au Pont de Jaulkapoul:

4, du Pont de Jaulkapoul à Agra.

(o) Pag. 26.

labas. Celle de *Jagounadi*, entre *Minaski-fera* & *Agra*, offre un Pont fort long & bâti de pierre de taille, qui se nomme *Taouikapoul*. Suivant le calcul de l'Auteur, on compte cent six cosses de *Seronge* à *Agra* (p).

TAVERNIER.
1665.

IL seroit inutile de répéter, après lui, la route par *Amadabath*, qu'on a déjà donnée dans la Relation de *Mandelso*, s'il n'y joignoit les distances, & quantité de lieux, qui, n'étant pas nommés dans l'autre, peuvent former du moins une Note utile (q). Quoiqu'il ne marque point le tems de ce Voyage, il mêle, à ses descriptions, quelques remarques échappées à *Mandelso*, qui paroissent mériter aussi d'être conservées.

EN passant à *Baroche*, il accepta un logement chez les Anglois, qui ont un fort beau Comptoir dans cette Ville. Quelques Charlatans Indiens ayant offert d'amuser l'assemblée par des tours de leur profession, il eut la curiosité de les voir. Pour premier spectacle, ils firent allumer un grand feu, dans lequel ils firent rougir des chaînes, dont ils se lièrent le corps à nud, sans en ressentir aucun mal. Ensuite, prenant un petit morceau de bois, qu'ils plantèrent en terre, ils demandèrent quel fruit on fouhaitoit d'en voir sortir. On leur dit qu'on fouhaitoit des mangues. Alors, un des Charlatans, s'étant couvert d'un linceul, s'accroupit cinq ou six fois contre terre. Tavernier, qui vouloit le suivre dans cette opération, prit une place, d'où ses regards pouvoient pénétrer par une ouverture du linceul; & ce qu'il raconte ici semble demander beaucoup de confiance au témoignage de ses yeux.

Tours incroyables des Charlatans Indiens.

„ J'APERÇUS, dit-il, que cet homme, se coupant la chair sous les aisselles, avec un rasoir, il frottoit de son sang le morceau de bois. Chacune fois qu'il se relevoit, le bois croissoit à vue d'œil; & la troisième fois, il en sortit des branches, avec des bourgeons. La quatrième fois, l'arbre fut couvert de feuilles. La cinquième on y vit des fleurs. Un Ministre Anglois, qui étoit présent, avoit protesté d'abord qu'il ne pouvoit consentir que des Chrétiens assistassent à ce spectacle : mais lorsque d'un morceau

„ ceau

(p) En les joignant à cent trente-deux, de *Surate* à *Brampour*, & à cent une de *Brampour* à *Seronge*, c'est trois cens trente-neuf de *Surate* à *Agra*.

(q) De *Surate* à *Baroche*, on compte 22 cosses :

- 22, de *Baroche* à *Brodra*;
- 18, de *Brodra* à *Neriade*;
- 20, de *Neriade* à *Amadabath*;
- 13, d'*Amadabath* à *Panjer*;
- 14, de *Panjer* à *Mafana*;
- 14, de *Mafana* à *Chitpou*;
- 12, de *Chitpou* à *Balsampour*;
- 11, de *Balsampour* à *Dantivar*;
- 17, de *Dantivar* à *Bargant*;
- 15, de *Bargant* à *Bimal*;
- 15, de *Bimal* à *Modra*;
- 10, de *Modra* à *Chalacour*;
- 12, de *Chalacour* à *Cantap*;
- 15, de *Cantap* à *Setlana*;

- 14, de *Setlana* à *Palavafeny*;
- 11, de *Palavafeny* à *Pipars*;
- 16, de *Pipars* à *Mirda*;
- 12, de *Mirda* à *Boronda*;
- 18, de *Boronda* à *Coetchiel*;
- 14, de *Coetchiel* à *Bandar-Sonnery*;
- 16, de *Bandar-Sonnery* à *Ladous*;
- 12, de *Ladous*, Ville, à *Coajou*;
- 17, de *Chafou* à *Nual*;
- 19, de *Nual* à *Hindou*;
- 10, d'*Hindou* à *Baniana*;
- 14, de *Baniana* à *Vettapour*, Ville fort ancienne, où l'on fait des tapis de laine;
- 12, de *Vettapour* à *Agra* : ce qui fait, par cette route, quatre cens quinze cosses depuis *Surate*. On met ordinairement trente-cinq ou quarante jours à faire cette route. *Ibid.* pag. 51 & précédentes.

TAVENNIER.
1665.

„ ceau de bois sec il eut vû que ces gens-là faisoient venir, en moins d'une
„ demie-heure, un arbre de quatre ou cinq pieds de haut, avec des feuil-
„ les & des fleurs comme au Printems, il se mit en devoir de l'aller rom-
„ pre, & dit hautement qu'il ne donneroit jamais la Communion à aucun
„ de ceux qui demeureroient plus long-tems à voir de pareilles choses: ce
„ qui obligea les Anglois de congédier ces Charlatans, après leur avoir
„ donné la valeur de dix ou douze écus, dont ils se retirèrent fort sa-
„ tisfaits (r) ”.

Dans le petit Voyage que l'Auteur fit à *Cambaye*, en se détournant de
cing ou six cosses, il n'observa rien dont Mandelflo n'ait fait la description;
mais, à son retour, il passa par un Village, qui n'est qu'à trois cosses de
cette Ville, où l'on voit une Pagode, célèbre par les offrandes de la plu-
part des Courtisanes de l'Inde. Elle est remplie de nudités, entre lesquelles
on découvre particulièrement une grande figure, que l'Auteur prit pour un
Apollon, dans un état fort indécent. Les vieilles Courtisanes, qui ont
amassé une somme d'argent dans leur jeunesse, en achètent de petites Escla-
ves, qu'elles forment à tous les exercices de leur profession; & ces peti-
tes filles, que leurs Maîtresses mènent à la Pagode, dès l'âge d'onze ou
douze ans, regardent comme un bonheur d'être offertes à l'Idole (s). Cet
infâme Temple est à six cosses de *Chid-Abad*, où Mandelflo visita un des
plus beaux Jardins du Grand Mogol.

Avanture
singulière
d'un enfant.

A l'occasion de la Rivière d'Amadabath, qui est sans pont, & que les
Payfans passent à la nage, après s'être lié, entre l'estomac & le ventre, une
peau de bouc qu'ils remplissent de vent, il remarque que pour faire passer
leurs enfans, ils les mettent dans des pots de terre, dont l'embouchure est
haute de quatre doigts, & qu'ils poussent devant eux. Pendant qu'il étoit
dans cette Ville, un Paysan & sa femme passoient un jour, avec un enfant
de deux ans, qu'ils avoient mis dans un de ces pots, d'où il ne lui sortoit
que la tête. Vers le milieu de la Rivière, ils trouvèrent un petit banc de
sable, sur lequel étoit un gros arbre que les flots y avoient jette. Ils pouf-
sèrent le pot dans cet endroit, pour y prendre un peu de repos. Comme ils
approchoient du pied de l'arbre, dont le tronc s'élevoit un peu au-dessus
de l'eau, un serpent, qui sortit d'entre les racines, sauta dans le pot. Le
père & la mère fort effrayés abandonnèrent le pot, qui fut emporté par le
courant de l'eau, tandis qu'ils demeurèrent à demi-morts au pied de l'arbre.
Deux lieues plus bas, un Baniane & sa femme, avec leur enfant, se lavoient,
suivant l'usage du Pays, avant que d'aller prendre leur nourriture. Ils vi-
rent, de loin, ce pot sur l'eau, & la moitié d'une tête qui paroissoit hors
de l'embouchure. Le Baniane se hâta d'aller au secours, & poussa le pot à
la rive. Aussi-tôt, la mère, suivie de son enfant, s'approche pour aider
l'autre à sortir. Alors, le serpent, qui n'avoit fait aucun mal au premier,
sort du pot, se jette sur l'enfant du Baniane, se lie autour de son corps par
divers replis, le picque & lui jette son venin, qui lui cause une prompte
mort. Deux Payfans superstitieux, se persuadèrent facilement qu'une avan-
ture si extraordinaire étoit arrivée par une secrète disposition du Ciel, qui
leur

(r) *Ibid.* pag. 37 & 38.

(s) *Ibidem.* pag. 59.

sur étoit un enfant pour leur en donner un autre. Mais le bruit de cet événement s'étant répandu, les véritables parens, qui en furent informés, demandèrent leur enfant; & leurs prétentions devinrent le sujet d'un différend fort vif. L'affaire fut portée devant l'Empereur, qui ordonna que l'enfant fût restitué à son père (†).

TAVERNIER.
1665.

TAVERNIER prend plaisir à s'étendre sur diverses histoires, dont on a fait le récit dans la même Ville; mais le goût de la vérité doit faire mettre quelque différence entre ce qu'il rapporte sur le témoignage d'autrui, ou sur celui de ses propres yeux. Il confirme ce qu'on a lu dans Mandellsho, sur la multitude de singes qu'on rencontre sur la route, & du danger qu'il y a toujours à les irriter. Un Anglois, qui en tua un d'un coup d'arquebuse, faillit d'être étranglé par soixante de ces animaux, qui descendirent au sommet des arbres, & dont il ne fut délivré que par le secours qu'il reçut d'un grand nombre de Valets. En passant à *Chitpour*, assez bonne Ville, qui tire son nom du Commerce de ces toiles peintes qu'on nomme *Chit*, Tavernier vit, dans une grande place, quatre ou cinq lions qu'on avoit pour les apprivoiser. La méthode des Indiens lui parut curieuse. On attache les lions par les pieds de derrière, de douze en douze pas l'un & l'autre, à un gros pieu bien affermi. Ils ont au cou une autre corde, dont le Maître tient le bout à la main. Les pieux sont plantés sur une même ligne; & sur une autre parallèle, éloignée d'environ vingt pas, on tend encore une corde, de la longueur de l'espace qui est occupé par les lions. Les deux cordes, qui tiennent chacun de ces animaux attachés par les pieds de derrière, leur laissent la liberté de s'élancer jusqu'à la corde parallèle, qui sert de borne à ceux qui sont au-delà, pour les irriter par quelques pierres ou quelques petits morceaux de bois qu'ils leur jettent. Une partie du Peuple accourt à ce spectacle. Lorsque le lion provoqué s'est élancé vers la corde, il est ramené au pieu par celle que le Maître tient à la main. C'est ainsi qu'il s'apprivoise insensiblement; & l'Auteur fut témoin de cet exercice, à *Chitpour*, sans sortir de son carosse (v).

Danger
d'irriter les
singes.

Comment
on apprivoise
les lions.

Le jour suivant lui offrit un autre amusement, dans la rencontre d'une bande de Fakirs, ou de Dervis Mahométans. Il en compta cinquante-sept, dont le Chef, ou le Supérieur, avoit été grand Ecuyer de l'Empereur *Jehan-Guir*, & s'étoit dégoûté de la Cour, à l'occasion de la mort de son petit fils, qui avoit été étranglé par l'ordre de *Scha-Jehan*. Quatre autres Fakirs, qui tenoient le premier rang après le Supérieur, avoient occupé des emplois considérables à la même Cour. L'habillement de ces cinq Chefs consistoit en trois ou quatre aunes de toile, couleur orangée, dont ils se faisoient comme des ceintures, avec le bout passé entre les jambes & relevé par derrière jusqu'au dos, pour mettre la pudeur à couvert; & sur les épaules, une peau de tigre, attachée sous le menton. Devant eux, on menoit en main huit beaux chevaux, dont trois avoient des brides d'or & des selles couvertes de lames du même métal, & les cinq autres des brides d'argent & des selles couvertes aussi de lames d'argent, avec une peau de léopard sur chacune. L'habit du reste des Dervis étoit une simple corde, qui leur

Rencontre
de cinquante-
sept Fakirs &
de leurs
Chefs.

(†) Pag. 42 & précédentes.

(v) Pag. 46.

TAVERNIER.
1665.

Arme in-
connue en
Europe.

Camp des
Dervis.

leur servoit de ceinture, sans autre voile pour l'honnêteté, qu'un petit morceau d'étoffe. Leurs cheveux étoient liés en tresse autour de la tête, & formoient une espèce de turban. Ils étoient tous armés, la plupart d'arcs & de flèches, quelques-uns de mousquets, & d'autres de demi-piques, avec une sorte d'arme, inconnue en Europe, qui est, suivant la description de l'Auteur, un cercle de fer tranchant, de la forme d'un plat dont on auroit ôté le fond. Ils s'en passent huit ou dix autour du cou, comme une fraise; & les tirant lorsqu'ils veulent s'en servir, ils les jettent avec tant de force, comme nous ferions voler une assiette, qu'ils coupent un homme presque en deux par le milieu du corps (x). Chaque Dervis avoit aussi une espèce de cor-de-chasse, dont ils sonnent en arrivant dans quelque lieu, avec un autre instrument de fer, à-peu-près de la forme d'une truelle. C'est avec cet instrument, que les Indiens portent ordinairement dans leurs Voyages, qu'ils raclent & nettoient la terre dans les lieux où ils veulent s'arrêter, & qu'après avoir ramassé la poussière en monceau, ils s'en servent comme de matelas pour être couchés plus mollement. Trois des mêmes Dervis étoient armés de longues épées, qu'ils avoient achetées apparemment des Anglois ou des Portugais. Leur bagage étoit composé de quatre coffres, remplis de Livres Arabes ou Persans, & de quelques ustensiles de cuisine. Dix ou douze bœufs, qui faisoient l'arrière-garde, servoient à porter ceux qui étoient incommodés de la marche.

Lorsque cette religieuse troupe fut arrivée dans le lieu où Tavernier s'étoit arrêté, avec cinquante personnes de son escorte & de ses domestiques, le Supérieur, qui le vit si bien accompagné, demanda qui étoit cet Aga, & le fit prier ensuite de lui céder son poste, parcequ'il lui paroissoit commode pour y camper avec ses Dervis. L'Auteur, informé du rang des cinq Chefs, se disposa de bonne grace à leur faire cette civilité. Aussi-tôt la place fut arrosée de quantité d'eau, & soigneusement raclée. Comme on étoit en hyver, & que le froid étoit assez piquant, on alluma deux feux pour les cinq principaux Dervis, qui se placèrent au milieu, avec la facilité de pouvoir se chauffer devant & derrière. Dès le même soir, ils reçurent dans leur camp la visite du Gouverneur d'une Ville voisine, qui leur fit apporter du riz & d'autres rafraîchissemens. Leur usage, pendant leurs courses, est d'envoyer quelques-uns d'entr'eux à la quête, dans les habitations voisines; & les vivres qu'ils obtiennent se distribuent avec égalité dans toute la troupe. Chacun fait cuire son riz. Ce qu'ils ont de trop est donné aux Pauvres, & jamais ils ne se réservent rien pour le lendemain (y).

BARGANT est le Domaine d'un Raja, dont les Vassaux passent pour des Brigands, redoutables aux Voyageurs: mais quelques présents que Tavernier fit à leurs Chefs lui firent obtenir un traitement fort civil & lui procurèrent même une escorte. Le Pays, qui est entre *Dantivar* & *Mirda*, n'est pas plus sûr. On compte trois journées, par des montagnes qui appartiennent à des Rajas tributaires du Grand Mogol, auxquels ce Prince donne en revanche des emplois dans ses Armées, qui leur rapportent plus que le tribut

(x) Pag. 47.

(y) Pag. 48.

but qu'ils lui payent. Mirda est une grande Ville, mal bâtie, où Tavernier eut le désagrément de trouver tous les Caravanscras remplis, parceque la tente de l'Empereur Scha-Jehan, femme de *Scha-Est-Khan*, y passoit alors avec sa fille. L'Auteur le vit obligé de faire dresser sa tente, sur une digue bordée de grands arbres; & deux heures après, il fut surpris de voir quinze ou vingt éléphants, qui vinrent briser une partie de ces arbres, avec leurs trompes, dont ils cassoient les plus grosses branches comme nous rompons celles du plus petit arbrisseau. Ce ravage étoit ordonné par la Princesse, pour se venger du mépris des Habitans de Mirda, qui ne lui avoient pas fait l'accueil & les présens qu'ils lui devoient. *Nuali* & *Hindou* sont deux Villes, où se fait, comme dans le Pays dont elles sont environnées, l'indigo plat, qui est rond, & le plus cher des Indes, parcequ'il passe pour le meilleur (2).

APRÈS la description de cette route, supposons Tavernier dans la Ville Impériale d'Agra. Elle est, dit-il, à vingt-sept degrés trente-une minutes de latitude, dans un terroir sablonneux, qui l'expose pendant l'été à d'excellives chaleurs. C'est la plus grande Ville des Indes, & la résidence ordinaire des Empereurs Mogols. Les maisons des Grands y sont belles & bien bâties; mais celles des Particuliers, comme dans toutes les autres Villes des Indes, n'ont rien d'agréable. Elles sont écartées les unes des autres & cachées par la hauteur des murailles, dans la crainte qu'on n'y puisse appercevoir les femmes; ce qui rend toutes ces Villes beaucoup moins riantes que celles de l'Europe.

Les Edifices les plus remarquables d'Agra, sont le Palais Impérial, & quelques belles Sépultures. Le Palais est un grand espace, environné d'une double muraille, qui dans quelques endroits est flanquée d'une terrasse, sur laquelle on a bâti de petits logemens pour quelques Officiers de la Cour. Le Géméné coule devant cette enceinte; mais entre le mur extérieur & la Rivière, on a formé une grande place, où se font les combats des éléphants. Tavernier observe qu'on a choisi cette place proche de l'eau, parceque l'éléphant victorieux seroit difficile à gouverner, si l'on n'employoit l'artifice pour le pousser dans la Rivière, en attachant, au bout d'une demie pique, des fusées & des petards où l'on met le feu. On le chasse ainsi vers l'eau, dans laquelle il n'est pas plutôt à la profondeur de deux ou trois pieds, que sa fureur s'apaise (a).

Du côté de la Ville, on trouve une autre place devant le Palais. La première porte, qui n'a rien de magnifique, est gardée par quelques Soldats. Lorsque les grandes chaleurs d'Agra forcent l'Empereur de transporter sa Cour à Dehli, ou lorsqu'il se met en campagne avec son Armée, il donne la garde de son trésor au plus fidèle de ses Omrahs, qui ne s'éloigne pas nuit & jour de cette porte, où il a son logement. Ce fut dans une de ces absences du Monarque, que Tavernier obtint la permission de voir le Palais. Toute la Cour étant partie pour Dehli, le gouvernement du Palais d'Agra fut confié à un Seigneur qui aimoit les Européens. *Velant*, Chef du Comptoir Hollandois, l'alla saluer aussitôt, & lui offrir, en épicerie, en cabinets du

Tavernier.
1665.
Vengeance
d'une Prin-
cesse.

Palais Im-
périal d'Agra.

Tavernier
obtient la
permission de
le voir.

(2) Pag. 51 & précédentes.

(a) Pag. 60.

Tavernier.
1665.

Japon, & en beaux draps de Hollande, un présent d'environ six mille écus. Tavernier, qui étoit présent, eut occasion d'admirer la générosité Mogole. Ce Seigneur reçut le compliment avec politesse; mais se trouvant offensé du présent, il obligea les Hollandois de le remporter, en lui disant que par considération & par amitié pour les Frangais, il prendroit seulement une petite canne, de six qu'il lui offroit. C'étoit une de ces cannes du Japon, qui croissent par petits nœuds. Encore fallut-il en ôter l'or dont on l'avoit enrichie, parcequ'il ne la voulut recevoir que nue. Après les complimens, il demanda au Directeur Hollandois ce qu'il pouvoit faire pour l'obliger; & Velant l'ayant prié de permettre, que dans l'absence de la Cour, il pût voir, avec Tavernier, l'intérieur du Palais, cette grace leur fut accordée. On leur donna six hommes pour les conduire.

Première
cour & ses
portiques.

La première porte, qui sert de logement au Gouverneur, est une voute longue & obscure, après laquelle on entre dans une grande cour, environnée de portiques, comme la place royale de Paris. La galerie qui est en face est plus large & plus haute que les autres. Elle est soutenue de trois rangs de colonnes. Sous celles qui règnent des trois autres côtés de la cour, & qui sont plus étroites & plus basses, on a ménagé plusieurs petites chambres pour les Soldats de la garde. Au milieu de la grande galerie, on voit une niche, pratiquée dans le mur, où l'Empereur se rend par un petit escalier dérobé; & lorsqu'il y est assis, on ne le découvre que jusqu'à la poitrine, à-peu-près comme un buste. Il n'a point alors de Gardes autour de lui, parcequ'il n'a rien à redouter, & que de tous les côtés cette place est inaccessible. Dans les grandes chaleurs, il a seulement, près de sa personne, un Eunuke, ou même un de ses Enfants, pour l'éventer. Les Grands de la Cour se tiennent dans la galerie qui est au dessous de cette niche (b).

Seconde
cour.

Niche de
l'Empereur.

Cour Im-
périale. Ri-
che dessein.

Au fond de la cour, à main gauche, on trouve un second portail, qui donne entrée dans une autre grande cour, environnée de galeries, comme la première, sous lesquelles on voit aussi de petites chambres pour quelques Officiers du Palais. De cette seconde cour, on passe dans une troisieme, qui contient l'appartement Impérial. Scha-Jehan avoit entrepris de couvrir d'argent toute la voute d'une grande galerie qui est à main droite. Il avoit choisi pour l'exécution de cette magnifique entreprise, un François, qui se nommoit Augustin de Bordeaux. Mais, ayant besoin d'un Ministre intelligent pour quelques affaires qu'il avoit à Goa, il y envoya cet Artiste; & les Portugais, qui lui reconnurent assez d'esprit pour le trouver redoutable, l'empoisonnèrent à Cochîn (c). La galerie est demeurée peinte de feuillages d'or & d'azur. Tout le bas est recouvert de tapis. On y voit des portes, qui donnent entrée dans plusieurs chambres carrées, mais fort petites. Tavernier se contenta d'en faire ouvrir deux, parcequ'on l'assura que toutes les autres leur ressembloient. Les trois autres côtés de la cour sont ouverts, & n'ont qu'une simple muraille à hauteur d'appui. Du côté qui regarde la Rivière, on trouve un Divan, ou un Belvedere, en saillie, où l'Empereur vient

(b) Pag. 61. Cette description est plus nette que celles de Rhoe & de Mandefso; mais Tavernier n'emploie pas les mêmes noms.

(c) Pag. 62.

vient s'asseoir, pour se donner le plaisir de voir ses Brigantins, ou le combat des bêtes farouches. Une galerie lui sert de vestibule; & le dessein de Scha-Jehan étoit de la revêtir d'une treille de rubis & d'émeraudes, qui devoient représenter au naturel les raisins verts & ceux qui commencent à rougir; mais ce dessein, qui a fait beaucoup de bruit dans le Monde, & qui demandoit plus de richesses qu'il n'en peut fournir, est demeuré imparfait. On ne voit que deux ou trois sèps d'or, avec leurs feuilles, comme tout le reste devoit être; émaillés de leurs couleurs naturelles, & chargés d'émeraudes, de rubis & de grenats, qui font les grappes. Au milieu de la cour, on admire une grande cuve d'eau, d'une seule pierre gristère, de quarante pieds de diamètre (d), avec des degrés, dedans & dehors, pratiqués dans la même pierre, pour monter & descendre.

Il paroît que la curiosité de Tavernier reçut ici des bornes; ce qui s'accorde avec le témoignage des autres Voyageurs, qui parlent des appartemens de l'Empereur comme d'un lieu impénétrable. Il passe aux Sépultures d'Agra & des lieux voisins, dont il vante la beauté. Les Eunuques du Palais ont presque tous l'ambition de se faire bâtir un magnifique Tombeau. Lorsqu'ils ont amassé beaucoup de biens, la plupart souhaiteroient d'aller à la Mecque, pour y porter de riches présents. Mais le Grand Mogol, qui ne voit pas sortir volontiers l'argent de ses Etats, leur accorde rarement cette permission; & leurs richesses leur devenant inutiles, ils en consacrent la plus grande partie à ces Edifices, pour laisser quelque mémoire de leur nom (e). Entre tous les Tombeaux d'Agra, on distingue particulièrement celui de l'Impératrice, femme de Scha-Jehan. Ce Monarque le fit élever proche du *Tasimakan*, grand Bazar, où se rassemblent tous les Etrangers, dans la seule vûe de lui attirer plus d'admiration. Ce Bazar ou ce Marché, est composé de six grandes cours, entourées de portiques, sous lesquelles on voit des boutiques & des chambres, où il se fait un prodigieux Commerce de toiles. Le Tombeau de l'Impératrice est au Levant de la Ville, le long de la Rivière, dans un grand espace fermé de murailles, sur lesquelles on a fait régner une petite galerie. Cet espace est une sorte de Jardin en compartimens, comme le parterre des nôtres; avec cette différence, qu'au lieu de sable, c'est du marbre blanc & noir. On y entre par un grand portail. A gauche, on découvre une belle galerie, qui regarde la Mecque, avec trois ou quatre niches où le Mufti se rend à des heures réglées, pour y faire la prière. Un peu au-delà du milieu de l'espace, on voit trois grandes plate-formes, élevées l'une sur l'autre, & chacune accompagnée de quatre tours, d'où l'on annonce ces heures. Au-dessus s'élève un dôme, qui n'a guères moins d'éclat que celui du Val-de-Grace. Le dedans & le dehors sont également revêtus de marbre blanc. C'est sous ce dôme qu'on a placé le Tombeau; quoique le corps de l'Impératrice aît été déposé sous une voûte, qui est au-dessous de la première plate-forme. Les mêmes cérémonies, qui se font dans ce lieu souterrain, s'observent sous le dôme, autour du Tombeau; c'est-à-dire, que de tems en tems on y change les tapis, les chandeliers, & les autres ornemens. On y trouve toujours aussi quelques

TAVERNIER.
1665.

Autre projet d'une richeffe surprenante.

Pourquoi les Tombeaux d'Agra sont magnifiques.

Description du plus beau.

(d) Ibidem.

(e) Pag. 62.

TAVERNIER.
1665.

Dépense &
durée du tra-
vail.

Peinture
qui représen-
te des Jésui-
tes.

Cloche en-
levée à ces
Pères, par
Scha-Jehan.

Route de
Dehli.

Mullahs en prières. Tavernier vit commencer & finir ce grand ouvrage, auquel il affure qu'on employa vingt-deux ans, & le travail continuel de vingt mille hommes (f). On prétend, dit-il, que les seuls échaffaudages ont coûté plus que l'ouvrage entier, parceque manquant de bois on étoit contraint de les faire de brique, comme les cintres de toutes les voutes; ce qui demandoit un travail & des fraix immenses. Scha-Jehan avoit commencé à se bâtir un Tombeau de l'autre côté de la Rivière: mais la guerre qu'il eut avec ses Enfants interrompit ce dessein; & l'heureux Aureng-Zeb, son Successeur, ne se fit pas un devoir de l'achever. Deux mille hommes, sous le commandement d'un Eunuque, veillent sans cesse à la garde du Mausolée de l'Impératrice & du Tasimakan (g).

Les Tombeaux des Eunuques n'ont qu'une seule plate-forme, avec quatre petites chambres aux quatre coins. A la distance d'une lieue des murs d'Agra, on visita la Sépulture de l'Empereur Eckbar. En arrivant du côté de Dehly, on rencontre près d'un grand Bazar, un Jardin, où est celle de Jehan-Guir, Père de Scha-Jehan. Le dessus du portail offre une peinture de son Tombeau, qui est couvert d'un grand voile noir, avec plusieurs flambeaux de cire blanche, & la figure de deux Jésuites aux deux bouts. On est étonné que Scha-Jehan, contre l'usage du Mahométisme, qui défend les Images, ait souffert cette représentation. Tavernier la regarde comme un monument de sa reconnaissance, pour quelques leçons de Mathématiques & d'Astrologie que ce Prince & son Père avoient reçues des Jésuites. Il ajoute que dans une autre occasion, Scha-Jehan n'eut pas pour eux la même indulgence. Un jour qu'il étoit allé voir un Arménien, nommé *Corgia*, qu'il aimoit beaucoup, & qui étoit tombé malade, les Jésuites, dont la Maison étoit voisine, firent malheureusement sonner leur cloche. Ce bruit, qui pouvoit incommoder l'Arménien, irrita tellement l'Empereur, que dans sa colère il ordonna que la cloche fût enlevée & pendue au cou de son éléphant. Quelques jours après, revoyant cet animal avec un fardeau qui étoit capable de lui nuire, il fit porter cette cloche à la place du Kuteval, où elle est demeurée depuis. *Corgia* passoit pour excellent Poëte. Il avoit été élevé avec Scha-Jehan, qui avoit pris du goût pour son esprit, & qui le combloit de richesses & d'honneurs; mais ses promesses & ses menaces n'avoient pu lui faire embrasser la Religion de Mahomet (h).

TAVERNIER, toujours indépendant de l'ordre, décrit la route d'Agra à Dehli, sans expliquer à quelle occasion ni dans quel tems il fit ce Voyage. Il compte soixante-huit cosses entre ces deux Villes (i). A *Cheki-fera* (k), qui n'est qu'à onze cosses d'Agra, il vit une des plus grandes Pa-

go-

(f) Pag. 63.

(g) Pag. 64.

(h) Pag. 64.

(i) D'Agra à *Goodki-fera*, on compte six cosses; cinq, de *Goodki-fera* à *Cheki-fera*; seize, de *Cheki-fera* à *Kotki-fera*; quinze, de *Kotki-fera* à *Peluseiki-fera*; dix-huit, de *Pe-*

luseiki-fera à *Badelpoura*; & huit de *Badelpoura* à Dehli. Pag. 59 & 60.

(k) Mr. Prevost avoit mis ici, par erreur, *Goodki-fera*, qui n'est qu'à six cosses d'Agra. Cette route est renversée dans Tavernier, qui la donne de Dehli à Agra, mais cela revient au même. R. d. E.

godes des Indes, accompagnée d'un Hôpital pour les singes. Cette Pagode, qui se nomme *Matura*, étoit autrefois beaucoup plus respectée qu'aujourd'hui, & cette différence ne vient que du changement de la Rivière de Gemené, qui passoit autrefois au pied du Bourg, & qui ayant pris son cours au Nord, & n'en passant plus qu'à la distance d'une grande crosse, a fait perdre aux Pélerins Banians la commodité de s'y laver, suivant leur usage, avant que d'entrer dans la Pagode.

TAVERNIER.
1665.

DEHLY est une grande Ville, située sur le Gemené, qui coule du Nord au Sud, & qui prenant ensuite son cours du Couchant au Levant, après avoir passé par Agra & *Kadioue*, va se perdre dans le Gange. Scha-Jehan rebuté des chaleurs d'Agra, fit bâtir près de Dehly une nouvelle Ville, à laquelle il donna le nom de *Jehan-abad*, qui signifie *Ville de Jehan*. Le climat y est plus temperé. Mais, depuis cette fondation, Dehly est tombée presque en ruines, & n'a que des pauvres pour Habitans; à l'exception de trois ou quatre Seigneurs, qui, lorsque la Cour est à Jehan-abad, s'y établissent dans de grands enclos, où ils font dresser leurs tentes. Un Jésuite, qui suivoit la Cour d'Aureng-Zeb, prenoit aussi son logement à Dehly.

Situation
de cette Ville.

Jehan-abad,
bâtie par
Scha-Jehan.

JEHAN-ABAD, que le Peuple, par corruption, nomme aujourd'hui *Jan-nabat*, est devenue une fort grande Ville, & n'est séparée de l'autre que par une simple muraille. Toutes ses maisons sont bâties au milieu d'autant de grands enclos. On entre, du côté de Dehly, par une longue & large rue, bordée de voutes, dont le dessus est en plate-forme, & qui servent de retraite aux Marchands. Cette rue se termine à la grande place, où est le Palais de l'Empereur. Dans une autre, fort droite & fort large, qui vient se rendre à la même place, vers une autre porte du Palais, on ne trouve que de gros Marchands qui n'ont point de boutique extérieure.

Sa descrip-
tion.

Le Palais Impérial n'a pas moins d'une demie-lieue de circuit. Les murailles sont de belle pierre de taille, avec des creneaux & des tours. Les fossés sont pleins d'eau, & revêtus de la même pierre. Le grand portail du Palais n'a rien de magnifique, non plus que la première cour, où les Seigneurs peuvent entrer sur leurs éléphants. Mais, après cette cour, on trouve une sorte de rue, ou de grand passage, dont les deux côtés sont bordés de beaux portiques, sous lesquels une partie de la garde à cheval se retire dans plusieurs petites chambres. Ils sont élevés d'environ deux pieds; & les chevaux, qui sont attachés en dehors à des anneaux de fer, ont leurs mangeoires sur les rebords. Dans quelques endroits, on y voit de grandes portes, qui conduisent à divers appartemens, entr'autres à celui des femmes, & au quartier où l'on rend la Justice; ce passage est divisé par un canal plein d'eau, qui laisse un beau chemin des deux côtés, & qui forme de petits bassins à d'égales distances. Il mène jusqu'à l'entrée d'une grande cour, où les Omrahs font la garde en personne. Cette cour est environnée de logemens assez bas, & les chevaux sont attachés devant chaque porte. De la seconde cour, on passe dans une troisième, par un grand portail, à côté duquel on voit une petite salle, élevée de deux ou trois pieds, où l'on prend les vestes dont l'Empereur honore ses Sujets ou les Etrangers. Un peu plus

Palais de
Jehan-abad.

Tavernier.
1665.

Salle d'au-
dience.

Trône im-
périal.

Musique
pendant le
Conseil.

loin, sous le même portail, est le lieu où se tiennent les tambours, les trompettes, & les hautbois, qui se font entendre quelques momens avant que l'Empereur se montre au Public, & lorsqu'il est prêt à se retirer. Au fond de cette troisième cour, on découvre le Divan, ou la salle d'audience, qui est élevée de quatre pieds au-dessus du rez-de-chaussée, & tout-à-fait ouverte de trois côtés. Trente-deux colonnes de marbre, d'environ quatre pieds en quarré, avec leur piédestal & leurs moulures, soutiennent la voûte. Scha-Jehan s'étoit proposé d'enrichir cette salle des plus beaux ouvrages Mosaiques, dans le goût de la Chapelle de Florence; mais, après en avoir fait faire l'essai sur deux ou trois colonnes de la hauteur de deux ou trois pieds, il desespéra de pouvoir trouver assez de pierres pour un si grand dessein; & n'étant pas moins rebuté par la dépense, il se détermina pour une peinture en fleurs.

C'est au milieu de cette salle, & près du bord qui regarde la cour, en manière de théâtre, qu'on dresse le Trône où l'Empereur donne audience, & dispense la Justice. C'est un petit lit, de la grandeur de nos lits de camp, avec ses quatre colonnes, un ciel, un dossier, un traversin & la courtépoincte. Toutes ces pièces sont couvertes de diamans; mais lorsque l'Empereur s'y vient asseoir, on étend sur le lit une couverture de brocard d'or, ou de quelque riche étoffe piquée. Il y monte par trois petites marches, de deux pieds de long. A l'un des côtés, on élève un parafol, sur un bâton de la longueur d'une demie picque; & l'on attache à chaque colonne du lit une des armes de l'Empereur; c'est-à-dire, à l'une sa rondache, à l'autre son sabre, son arc, son carquois & ses flèches.

Dans la Cour, au-dessous du Trône, on a ménagé une place de vingt pieds, en quarré, entourée de balustres, qui sont couverts tantôt de lames d'argent, & tantôt de lames d'or. Les quatre coins de ce parquet sont la place des Secrétaires d'Etat, qui sont aussi la fonction d'Avocats dans les causes civiles & criminelles. Le tour de la balustrade est occupé par les Seigneurs, & par les Musiciens; car, pendant le Divan même, on ne cesse point d'entendre une Musique fort douce, dont le bruit n'est pas capable d'apporter de l'interruption aux affaires les plus sérieuses. L'Empereur, assis sur son Trône, a près de lui quelqu'un des premiers Seigneurs, ou ses seuls Enfants. Entre onze heures & midi, le premier Ministre d'Etat vient lui faire l'exposition de tout ce qui s'est passé dans la chambre où il préside, qui est à l'entrée de la première cour; & lorsque son rapport est fini, l'Empereur se lève. Mais, pendant que ce Monarque est sur le Trône, il n'est permis à personne de sortir du Palais. Tavernier fait valoir l'honneur qu'on lui fit de l'exempter de cette loi (1).

VERS

(1) „ Un jour, dit-il, quelques affaires
„ pressantes m'obligeant de sortir, tandis que
„ l'Empereur étoit au Divan, le Capitaine
„ des Gardes m'arrêta par le bras & me dit
„ brusquement que je n'irois pas plus loin.
„ Je contestai quelque-tems avec lui; mais
„ voyant qu'il me traitoit rudement, je por-

„ tai la main à mon cangiar, & je l'aurois
„ frappé dans la colère où j'étois, si trois
„ ou quatre Gardes, qui virent mon action,
„ ne m'avoient retenu. Heureusement pour
„ moi, le Nabab, ou le premier Ministre,
„ qui étoit oncle de l'Empereur, passa dans
„ le même-tems, & s'étant informé du sujet
„ de

VERS le milieu de la cour, on trouve un petit canal, large d'environ six pouces, où pendant que le Roi est sur son Trône, tous ceux qui viennent à l'audience doivent s'arrêter. Il ne leur est pas permis d'avancer plus loin sans être appellés; & les Ambassadeurs mêmes ne sont pas exceptés de cette loi. Lorsqu'un Ambassadeur est venu jusqu'au canal, l'Introduit leur crie vers le Divan où l'Empereur est assis, que le Ministre de telle Puissance souhaite de parler à Sa Majesté. Alors un Secrétaire d'Etat en avertit l'Empereur, qui feint souvent de ne pas l'entendre; mais quelques momens après, il lève les yeux; & les jettant sur l'Ambassadeur, il donne ordre au même Secrétaire de lui faire signe qu'il peut s'approcher.

DE la salle du Divan, on passe à gauche sur une terrasse, d'où l'on découvre la Rivière; & sur laquelle donne la porte d'une petite chambre, d'où l'Empereur passe au Serrail. A la gauche de cette même cour, on voit une petite Mosquée, fort bien bâtie, dont le dôme est couvert de plomb si parfaitement doré, qu'on le croiroit d'or massif. C'est dans cette Chapelle que l'Empereur fait chaque jour sa prière, excepté le Vendredi, qu'il doit se rendre à la grande Mosquée. On tend, ce jour-là, autour des degrés, un gros rets de cinq ou six pieds de haut, dans la crainte que les éléphants n'en approchent, & par respect pour la Mosquée même. Cet Edifice, que Tavernier trouva très-beau, est assis sur une grande plate-forme, plus élevée que les maisons de la Ville; & l'on y monte par divers escaliers.

LE côté droit de la cour du Trône est occupé par des portiques, qui forment une longue galerie, élevée d'environ un pied & demi au-dessus du rez-de-chaussée. Plusieurs portes, qui règnent le long de ces portiques, donnent entrée dans les Ecuries Impériales, qui sont toujours remplies de très-beaux chevaux. Tavernier assure que le moindre a coûté trois mille écus, & que le prix de quelques-uns va jusqu'à dix mille. Au-devant de chaque porte, on suspend une natte de bambou, qui se rend aussi menu que l'osier; mais au-lieu que nos petites tresses d'osier se lient avec l'osier même, celles de bambou sont liées avec de la soie torse, qui représente des fleurs; & ce travail, qui est fort délicat, demande beaucoup de patience. L'effet de ces nattes est d'empêcher que les chevaux ne soient tourmentés des mouches. Chacun a d'ailleurs deux Palfreniers, dont l'un ne s'occupe qu'à l'éventer. Devant les portiques, comme devant les portes des écuries, on met aussi des nattes, qui se baissent & se lèvent suivant le besoin; & le bas de la galerie est couvert de fort beaux tapis, qu'on retire le soir, pour faire, dans le même lieu, la litière des chevaux. Elle ne se fait que de leur

TAVERNIER.
1665.
Canal qui
sert de borne
devant le
Trône.

Petite Mos-
quée Impéria-
le.

Ecuries du
Grand Mogol
à Jehan-abad.

Manière
d'y nourrir
les chevaux.

de notre querelle, ordonna au Capitaine des Gardes de me laisser sortir. Ensuite, ayant rendu compte à l'Empereur de ce qui s'étoit passé, il m'envoya le soir un de ses gens, pour me dire que Sa Majesté vouloit que j'eusse la liberté d'entrer au Palais & d'en sortir à mon gré, pendant qu'elle seroit au Divan; de quoi j'allai fai-

re, le lendemain, mes remerciemens au „Nabab“. *Ibid.* pag. 27. On est en peine, ici, à quel titre un Particulier tel que l'Auteur, qui ne fait dans tout ce Voyage que le rôle de Jouaillier, oseroit violer une loi de l'Empire. La faveur qu'il obtint cause moins d'embarras; elle fait honneur à la bonté d'Aureng-Zeb pour les Européens.

TAVERNIER.
1665.

fiente, qu'on écrase un peu, après l'avoir fait sécher au Soleil. Les chevaux qui passent aux Indes, de Perse, ou d'Arabic, ou du Pays des Usbecks, trouvent un grand changement dans leur nourriture. Dans l'Indoustan, comme dans le reste des Indes, on ne connoît ni le foin, ni l'avoine. Chaque cheval reçoit le matin, pour sa portion, deux ou trois pelotes, composées de farine de froment & de beurre, de la grosseur de nos pains d'un sou. Ce n'est pas sans peine qu'on les accoutume à cette nourriture, & souvent on a besoin de quatre ou cinq mois pour leur en faire prendre le goût. Le Palfrenier leur tient la langue d'une main; & de l'autre, il leur tourne la pelote dans le gosier. Dans la saison des cannes de sucre ou de millet, on leur en donne à midi. Le soir, une heure ou deux avant le coucher du Soleil, ils ont une mesure de pois chiches, écrasés entre deux pierres & trempés dans l'eau (m).

Tavernier
visite plu-
sieurs Villes
de l'Empire,
avec Bernier.

TAVERNIER partit d'Agra le 25 de Novembre 1665, pour visiter quelques Villes de l'Empire, avec Bernier, auquel il donne le titre de Médecin de l'Empereur (n), quoiqu'on ait lu, dans sa propre Relation, qu'il avoit quitté alors le service de ce Monarque pour s'attacher à Danechmend-Kan, Secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères. Le Journal de leur route est d'autant plus curieux, que les observations qu'il contient leur ayant été communes, il peut passer pour un supplément aux Mémoires de Bernier, dont on a regretté que tous les papiers n'eussent pas vu le jour (o).

Le premier jour de leur départ, ils firent trois coffes, qui les conduisirent à un mauvais Carvanfèra. Le lendemain, ils en firent neuf jusqu'à *Beruzabad*, petite Ville, où Tavernier toucha huit mille roupies, qui lui étoient dûes par un Seigneur Mogol pour le payement de quelques marchandises. Les cinq jours suivans, ils passèrent par *Morlides*, qui est à neuf coffes de *Beruzabad*; par *Eltanja*, à quatorze coffes de *Morlides*; par *Haji-mal*, à douze coffes d'*Eltanja*; par *Sekandera*, à treize coffes d'*Haji-mal*; & par *Sankal*, à quatorze de *Sekandera* (p). Le premier de Décembre, ils rencontrèrent cent dix charettes, tirées chacune par six bœufs, & chacune portant cinquante mille roupies. C'étoit le revenu de la Province de Bengale, qui, toutes charges payées, & la bourse du Gouverneur remplie, monte à cinq millions & demi de roupies. Une lieue en-deçà *Sankal*, on passe une Rivière, nommée *Saingour*, qui va se rendre, à demi-lieue de-là, dans celle de *Gemené*. On la passe sur un Pont de pierre. Ceux qui viennent du Bengale à *Sronge* & à *Surate*, peuvent accourcir leur chemin de dix lieues, en quittant celui d'Agra, pour se rendre à ce Pont, & passer ensuite le *Gemené* dans un Bateau. Cependant on est plus porté à suivre le chemin d'Agra, parcequ'on trouve dans l'autre cinq ou six journées de

piet-

(m) Pag. 59.

(n) Pag. 66.

(o) Il dit en finissant, que pour ses autres aventures, dont M. Thevenot étoit fort curieux, il espéroit qu'avec le tems il pour-

roit les débrouiller dans ses Mémoires. Tom. IV. pag. 223.

(p) L'Auteur joint, aux quatre premiers de ces lieux, le nom de *Serrail*, par lequel il entend une Maison de plaisance de l'Empereur.

pierres, & qu'il faut traverser les terres de quelques Rajas, fameux par leurs brigandages.

TAVERNIER.
1665.

Rhinoceros
familier.

Les deux François firent douze coffes, de Sankal à *Cherourabad*. Vers la moitié du chemin, ils rencontrèrent une petite Ville, nommée *Gianabad*, près de laquelle ils virent un rhinoceros, qui mangeoit des cannes de millet. Il les recevoit de la main d'un petit garçon de neuf ou dix ans; & Tavernier en ayant pris quelques-unes, cet animal s'approcha de lui, pour les recevoir aussi de la sienne. Le 3, la route fut de dix coffes, jusqu'à *Chageada*; de quinze, le lendemain jusqu'à *Arakan*; & de neuf, le jour suivant, jusqu'à *Aureng-abad*. Ce dernier Bourg, qui portoit autrefois un autre nom, est le lieu dans lequel Aureng-Zeb remporta sur son frère, *Sultan-Sajab*, la victoire qui servit à l'élever sur le Trône. Non-seulement il lui donna son nom, mais il y fit bâtir, pour Monument de sa gloire, un beau Palais, accompagné d'un Jardin & d'une Mosquée.

Le 6, après avoir fait neuf coffes, les deux Voyageurs arrivèrent à *Alinchan*. A deux lieues en deça de ce Bourg, on rencontre le fameux Fleuve du Gange. Bernier parut fort surpris qu'il ne fut pas plus large que la Seine devant le Louvre. Il y a même si peu d'eau, depuis le mois de Mars jusqu'au mois de Juin ou de Juillet, c'est-à-dire, jusqu'à la saison des pluies, qu'il est impossible aux Bateaux de remonter. En arrivant sur ses bords, les deux François burent un verre de vin dans lequel ils mirent de l'eau de ce Fleuve, qui leur causa quelques tranchées. Leurs Valets, qui la burent seule, en furent beaucoup plus tourmentés. Aussi les Hollandois, qui ont des Comptoirs sur les rives du Gange, ne boivent-ils jamais de cette eau sans l'avoir fait bouillir. L'habitude la rend si saine pour les Habitans du Pays, que l'Empereur même & toute la Cour n'en boivent point d'autre. On voit continuellement un grand nombre de chameaux, sur lesquels on vient charger de l'eau du Gange.

Effets de
l'eau du Gan-
ge.

HALABAS, où l'on arrive à huit coffes d'*Alinchan*, est une grande Ville, bâtie sur une pointe de terre, où se joignent le Gange & le *Gemené*. Le Château, qui est de pierre de taille & ceint d'un double fossé, sert de Palais au Gouverneur. C'étoit alors un des grands Seigneurs de l'Empire: sa mauvaise fanté l'obligeoit d'entretenir plusieurs Médecins, Indiens & Persans, entre lesquels étoit un François, né à Bourges, & nommé *Claude Maille*, qui exerçoit tout à la fois la Médecine & la Chirurgie (q). Le premier de ses Médecins Persans jeta un jour sa femme du haut d'une terrasse en bas, dans un transport de jalousie. Elle ne se rompit heureusement que deux ou trois côtes. Ses Parens demandèrent justice au Gouverneur, qui fit venir le Médecin, & qui le congédia. Il n'étoit qu'à deux ou trois journées de la Ville, lorsque le Gouverneur, se trouvant plus mal, l'envoya rappeler. Alors ce furieux poignarda sa femme & quatre enfans qu'il avoit d'elle, avec treize filles esclaves; après quoi, il revint trouver le Gouverneur, qui feignant d'ignorer son crime, ne fit pas difficulté de le reprendre à son service.

Halabas &
son Gouver-
neur.

Cruauté
d'un Méde-
cin.

Le

(q) C'est le même que Tavernier avoit l'histoire ci-dessus, dans le Voyage aux Mî-
vu au Pays de Carnate, & dont on a lu nes de Diamans.

TAVERNIER.
1665.

Banarou,
très-belle
Ville.

Le 8, l'Auteur & Bernier passèrent le Gange dans un Bateau; mais ce ne fut pas sans s'être ennuyé beaucoup sur la rive, pour attendre une permission par écrit du Gouverneur, que Maillé leur apporta. L'Officier, qui fait payer les droits, ne laisse passer personne sans cet écrit. La journée fut de seize coffes, jusqu'à *Sadoul-Serrail*; celle du lendemain, de dix coffes, jusqu'à *Sakedil-fera*; & celle du jour d'après, de dix autres coffes, jusqu'à *Bouraki-fera*. Le 11, elle fut encore de dix coffes, jusqu'à *Banarou*, grande Ville, très-bien bâtie, dont la plupart des maisons sont de brique ou de pierre de taille, & plus élevées que celles des autres Villes de l'Inde. Mais les rues sont fort étroites. Entre plusieurs Carvanferas, on en admire un, pour sa grandeur & pour la beauté de ses édifices. Sa cour est partagée par deux galeries, où l'on vend des toiles, des étoffes de soye, & d'autres marchandises. C'est de la main des Ouvriers mêmes qu'on les achète. Mais avant que de les exposer en vente, ils doivent y faire mettre le sceau Impérial par le Chef de la Ferme, & ceux qui manquent à cette loi sont punis avec une extrême rigueur. La Ville est située sur le bord du Gange, qui baigne le pied de ses murs, & qui reçoit une grande Rivière, deux lieues au-dessous, du côté du Couchant. Les Banians ont, à Banarou, une de leurs principales Pagodes, que l'Auteur & Bernier visitèrent curieusement.

Pagode de
Banarou.

SA forme est en croix, comme celle de toutes les autres Pagodes, & les quatre branches sont égales. Au milieu s'élève un dôme fort haut, comme une manière de tour à plusieurs pans, qui finit en pointe; & le bout de chaque branche est terminé par une autre tour, où l'on monte par dehors. Aux différens étages de ces dômes ou de ces tours, on trouve quantité de balcons & de niches, qui s'avancent, pour y prendre le frais; & leurs dehors sont ornés de figures en relief, de toutes sortes d'animaux, la plupart assez mal faites. Sous le grand dôme, au centre de la Pagode, on voit un Autel en forme de table, de sept à huit pieds de long, & de cinq à six de large, avec deux degrés, qui servent de marche-pied, couverts d'un tapis d'or ou de soye, suivant la solennité du jour. L'Autel est revêtu de brocard d'or ou d'argent, ou de quelque précieuse toile. De dehors on le voit en face, avec toutes les Idoles qu'il soutient; car les filles & les femmes n'ayant pas la liberté d'entrer dans la Pagode, non plus qu'une certaine Tribu de leur Secte, il faut que leurs adorations se fassent en dehors. Entre les Idoles du grand Autel, l'Auteur & Bernier en observèrent une qui est debout & de cinq ou six pieds de haut, mais dont on ne voit, ni les bras, ni les jambes, ni le corps. Il n'en paroît que la tête & le cou; & tout le reste, jusques sur l'Autel, est couvert d'une robe qui s'élargit par degrés vers le bas. On lui voit quelquefois au cou une chaîne fort riche, d'or, ou de rubis, ou de perles, ou d'émeraudes. Cette statue représente

Forme de
différentes
Idoles.

Bainmadou.

un ancien personnage, nommé *Bainmadou*, qui s'est rendu célèbre par ses vertus, & dont les Banians ont souvent le nom à la bouche. Au côté droit de l'Autel, on est surpris de trouver la figure d'un animal monstrueux, qui représente en partie, un éléphant, un cheval & une mule. Il est d'or massif. On le nomme *Garou*, & ses Adorateurs prétendent que c'étoit la monture de Bainmadou, lorsque ce saint homme visitoit le Monde, pour y fai-

re régner la vertu & les bons exemples. En entrant dans la Pagode, entre la grande Porte & le grand Autel, on trouve à gauche un petit Autel, qui offre une Idole de marbre noir, assise les jambes en croix, & d'environ deux pieds de hauteur. Tavernier y vit un petit garçon, fils du Grand-Prêtre, à qui le Peuple jettoit des pièces de taffetas ou d'étoffes brodées, dont il frottoit l'Idole, & qu'il rendoit ensuite à ceux qui les avoient apportées. D'autres lui jettoient des chaînes de grains, que les Baniens se mettent au cou, & qui leur servent de chapelets pour dire leurs prières, des chaînes de corail, d'ambre jaune, de fruits & de fleurs, qu'il sanctifioit par la même cérémonie. Cette Idole, qui se nomme *Morli-Ram*, ou le Dieu Morli, passe pour le frère de celle qui est sur le grand Autel.

Tavernier.
1665.

Onction
jaune des
Baniens.

Sous le grand Portail de la Pagode, un des principaux Bramines, se tient assis près d'une grande cuve, remplie d'eau, dans laquelle on a délayé quelque matière jaune. Tous les Baniens viennent se présenter à lui, pour recevoir sur le front une empreinte de cette couleur, qui leur descend entre les deux yeux & sur le bout du nez, puis sur les bras & devant l'estomac. C'est à cette marque qu'on reconnoît ceux qui se sont lavés de l'eau du Gange; car lorsqu'ils n'ont employé que de l'eau de puits, dans leurs maisons, ils ne se croient pas bien purifiés, ni par conséquent en état de manger saintement. Chaque Tribu a son onction de différente couleur; mais l'onction jaune est celle de la Tribu la plus nombreuse, & passe aussi pour la plus pure.

Collège bâti
par le Raja
Jesseing.

Etudes des
Mathématiques
& de la
Géographie.

Pagode du
Collège.

Assez près de la Pagode, du côté qui regarde l'Ouest, *Jesseing*, le plus puissant des Rajas idolâtres de l'Empire, avoit fait bâtir un Collège pour l'éducation de la Jeunesse. L'Auteur y vit deux Enfants de ce Prince, dont les Précepteurs étoient des Bramines, qui leur enseignoient à lire & à écrire dans un langage fort différent de celui du Peuple. La cour de ce Collège est environnée d'une double galerie, & c'étoit dans la plus basse que les deux Princes recevoient leurs leçons, accompagnés de plusieurs jeunes Seigneurs, & d'un grand nombre de Bramines, qui traçoient sur la terre, avec de la craye, diverses figures de Mathématiques. Aussi-tôt que Tavernier fut entré, ils envoyèrent demander qui il étoit; & sachant qu'il étoit François, ils le firent prier d'approcher, pour lui faire plusieurs questions sur l'Europe, & particulièrement sur la France. Un Bramine apporta deux Globes, dont les Hollandois lui avoient fait présent. Tavernier leur en fit distinguer les parties & leur montra la France. Après quelques autres discours, on lui servit le bétel. Mais il ne se retira point, sans avoir demandé à quelle heure il pouvoit voir la Pagode du Collège. On lui dit de revenir le lendemain, un peu avant le lever du Soleil. Il ne manqua point de se rendre à la porte de cette Pagode, qui est aussi l'ouvrage de Jesseing, & qui se présente à gauche en entrant dans la cour. Devant la porte, on trouve une espèce de galerie, soutenue par des piliers, qui étoit déjà remplie d'un grand nombre d'Adorateurs. Huit Bramines s'avancèrent l'encensoir à la main, quatre de chaque côté de la porte, au bruit de plusieurs tambours & de quantité d'autres instrumens. Deux des plus vieux Bramines entonnerent un Cantique. Le Peuple suivit, & les instrumens ac-

Tavernier.
1665.

Ce que Ta-
vernier y
voit.

compagnoient les voix. Chacun avoit à la main une queue de paon, ou quelque autre éventail, pour chasser les mouches au moment que la Pagode devoit s'ouvrir. Cette musique & l'exercice des éventails durèrent plus d'une demie-heure. Enfin, les deux principaux Bramines firent entendre trois fois deux grosses sonnettes, qu'ils prirent d'une main; & de l'autre, ils frappèrent avec une espèce de petit maillet contre la porte. Elle fut ouverte aussitôt, par six Bramines qui étoient dans la Pagode. Tavernier découvrit alors, sur un Autel, à sept ou huit pas de la porte, une grande Idole, qui se nomme *Ram-Kam*, & qui passe pour la sœur de Morli-Ram. A sa droite, il vit un enfant, de la forme d'un Cupidon, que les Banians nomment *Lokemin*; & sur son bras gauche, une petite fille, qu'ils appellent *Sira*. Aussi-tôt que la porte fut ouverte, & qu'on eut tiré un grand rideau qui laissa voir l'Idole, tous les Assistans se jetèrent à terre en mettant les mains sur leurs têtes, & se prosternèrent trois fois. Ensuite, s'étant relevés, ils jetèrent quantité de bouquets, & de chaînes, en forme de chapellets, que les Bramines faisoient toucher à l'Idole & rendoient à ceux qui les avoient présentées. Un vieux Bramine, qui étoit devant l'Autel, tenoit à la main une lampe à neuf mèches allumées, sur lesquelles il jetoit, par intervalles, une sorte d'encens, en approchant la lampe fort près de l'Idole. Après toutes ces cérémonies, qui durèrent l'espace d'une heure, on fit retirer le Peuple, & la Pagode fut fermée. On avoit présenté, à *Ram-Kam*, quantité de riz, de farine, de beurre, d'huile & de laitage, dont les Bramines n'avoient rien laissé perdre. Comme l'Idole représente une femme, elle est particulièrement invoquée de ce sexe, qui la regarde comme sa Patrone. *Jessing*, pour la tirer de la grande Pagode & lui donner un Autel dans la sienne, avoit employé, tant en présents pour les Bramines, qu'en aumônes pour les Pauvres, plus de cinq lacs de roupies, qui font sept cens cinquante mille livres de notre monnoye (r).

Pagode de
Richourdas.

DANS la même rue, & vis-à-vis du Collège, on voit une autre Pagode, qui s'appelle *Richourdas*, du nom de sa principale Idole, à laquelle on n'a pas laissé d'en associer une petite, nommée *Goupaldas*, qui est son frère, & qui reçoit des honneurs proportionnés. De toutes ces figures, on ne voit que la face, qui est de pierre ou de bois fort noir; à l'exception néanmoins de *Morli-Ram*, qui demeure toujours nue. *Ram-Kam*, dans la Pagode du Raja *Jessing*, a pour prunelle deux diamans, que ce Prince lui a fait mettre au milieu des yeux, avec une grosse chaîne de perles au cou, & un dais sur la tête, soutenu de quatre piliers d'argent.

Montagnes
entremêlées
de belles
plaines.

A huit journées de Banarou, droit au Nord, on entre dans un Pays de montagnes, dont les intervalles sont de fort belles plaines, larges quelquefois de deux ou trois lieues. Ces petits espaces sont très-fertiles en bled, en riz & en légumes: mais le malheur de leurs Habitans est de les voir souvent ravagés par des troupes d'éléphants sauvages, dont ils ont beaucoup de peine à se défendre. Une Caravane, qui passe dans ces lieux, & qui se trouve forcée d'y camper, parcequ'on n'y rencontre point de Caravanse-
ras, ne sauroit pas ses vivres, si pendant toute la nuit elle n'allumoit des
feux,

(r) *Ibidem.* pag. 367 & précédentes.

feux, avec un bruit continuel de mousqueterie & de toutes sortes d'instrumens. On voit, dans le même Pays, une belle & fort ancienne Pagode, dont toutes les figures dedans & dehors, ne représentent que des femmes & des filles. Aussi n'y vient-il guères de Pèlerins de l'autre sexe. Sur l'Autel, qui est au milieu, comme dans les autres Pagodes, on admire une Idole d'or massif, haute d'environ quatre pieds, qui représente une fille debout, sous le nom de *Ram-Marion*. Elle a, du côté droit, un enfant d'argent massif, de la hauteur de deux pieds. Les Banians racontent que cette fille menant une vie fort sainte, on lui amena un enfant, qu'on la pria d'instruire; & qu'après quelques années d'instruction, il devint si sçavant, que tous les Rajas & les Princes portant envie à ses lumières, il fut enlevé par quelque jaloux, sans qu'on ait jamais entendu parler de lui. Au bas de l'Autel, à la gauche de l'Idole, on voit la figure d'un Vieillard, qui servoit Ram-Marion & l'enfant, & qui est particulièrement honoré des Bramines. On ne vient en pèlerinage à cette Pagode qu'une fois l'an, qui est le premier jour de la Lune de Novembre, quoique la Pagode ne s'ouvre point avant la pleine Lune. Pendant ces quinze jours, tous les Pèlerins de l'un & de l'autre sexe observent de rigoureux jeûnes, se lavent trois fois le jour, & ne se laissent aucun poil sur le corps. Ils ont l'art de le faire tomber facilement, avec une espèce de terre dont ils se frottent (s).

TAVERNIER.
1665.
Ancienne
Pagode de fil-
les. & ses
fabrics.

A cinq cens pas de Banarou, au Nord-Ouest, l'Auteur & Bernier visitèrent une Mosquée, où l'on montre plusieurs Tombeaux Mahométans, dont quelques-uns sont d'une fort belle Architecture. Les plus curieux sont chacun dans un Jardin fermé de murs, qui laissent des jours par lesquels ils peuvent être vûs des Passans. On en distingue un, qui compose une grande masse carrée, dont chaque face est d'environ quarante pas. Au milieu de cette plate-forme, s'élève une colonne de trente-quatre ou trente-cinq pieds de haut, tout d'une pièce, & que trois hommes pourroient à peine embrasser. Elle est d'une pierre grisâtre, si dure, que Tavernier ne put la gratter avec un couteau. Elle se termine en pyramide, avec une grosse boule sur la pointe & un cercle de gros grains au-dessous de la boule. Toutes les faces sont couvertes de figures d'animaux en relief. Plusieurs Vieillards, qui gardoient le Jardin, assurèrent Tavernier, que ce beau Monument avoit été beaucoup plus élevé, & que depuis cinquante ans il s'étoit enfoncé de plus de trente pieds. Ils ajoutèrent que c'étoit la Sépulture d'un Roi de Boutan, qui étoit mort, dans le Pays, après être sorti du sien pour faire la conquête de ce Royaume, dont il fut chassé depuis par les descendans de l'amerlan (t).

Tombeaux
de Banarou.

PENDANT deux jours que les François passèrent à Banarou, ils essayèrent une pluye continuelle, qui ne les empêcha point de satisfaire leur curiosité, & de passer le Gange, avec une permission par écrit du Gouverneur. La rigueur est extrême pour le paiement des droits. Ils firent, le 13, deux coffres jusqu'à *Baterpour*; huit, le lendemain, jusqu'à *Satragi-fera*; & neuf, le jour suivant, jusqu'à *Montarki-fera*. Dans la matinée du 15, a-

près

(s) Pag. 368.

(t) Pag. 68.

TAVERNIER.
1665.

Ville de Sa-
feron & ses
ornemens.

près avoir fait deux coffes, ils passèrent une Rivière, nommée *Carnasarfou*, & trois coffes plus loin, celle de *Saode-fou*, qui se passent toutes deux à gué. Le 16, ils firent huit coffes jusqu'à *Gourmabad*, Bourg situé sur la Rivière de *Goudera-fou*, qu'on passe sur un Pont de pierre. Le 17, ils arrivèrent à *Saferon*, après avoir fait quatre coffes. *Saferon* est une Ville, au pied des montagnes, assise sur le bord d'un grand Etang, au milieu duquel on voit une petite Île, qui contient une fort belle Mosquée. C'est la sépulture d'un Nabab, nommé *Selim-Khan*, ancien Gouverneur de la Province. Le Pont, par lequel on passe dans l'Île, est revêtu & pavé de grandes pierres de taille. Sur un côté de l'Etang règne un grand Jardin, où l'on voit le Tombeau du fils de *Selim-Khan*, successeur de son Père au gouvernement de la Province. Ceux qui vont à la Mine de *Soumelpour* quittent ici le grand chemin de *Patna*, pour tirer droit au Midi par *Ekberbourg*, & par la fameuse Forteresse de *Rbudas* (v).

DANS la journée du 18, qui fut de neuf coffes jusqu'à *Daoud-Nagar-feran*, les deux Voyageurs passèrent en Bateau la Rivière de *Sou-fou*, qui vient des montagnes du Midi. On y paye des droits pour les marchandises. Le lendemain, dix coffes les conduisirent à *Halva-feran*; d'où s'étant rendus, le 20, à *Agas-feran*, qui n'en est qu'à neuf coffes, il ne leur en resta que dix jusqu'à *Patna*, une des plus grandes Villes de l'Inde (x).

Description
de Patna.

ELLE est située sur la rive Occidentale du Gange. Tavernier ne lui donne guères moins de deux coffes de longueur. Les maisons n'y sont pas plus belles que dans la plupart des autres Villes Indiennes; c'est-à-dire, qu'elles sont couvertes de chaume ou de bambou. La Compagnie Hollandoise s'y est fait un Comptoir, pour le Commerce de salpêtre, qu'elle fait raffiner dans un gros Village nommé *Choupar*, situé aussi sur la rive droite du Gange, dix coffes au-dessus de *Patna*. La liberté règne avec si peu d'exception dans cette Ville, que l'Auteur & Bernier ayant rencontré, en arrivant, les Hollandois de *Choupar* qui retournoient chez eux dans leurs voitures, ils s'arrêtèrent pour vider, avec eux, quelques bouteilles de vin de Chypre en pleine rue. Pendant huit jours qu'ils passèrent à *Patna*, ils furent témoins d'un événement, qui leur fit perdre l'opinion où ils étoient, que certains crimes étoient impunis dans le Mahométisme. Un *Mimbachi*, qui commandoit mille hommes de pied, vouloit abuser d'un jeune garçon, qu'il avoit à son service, & qui s'étoit défendu plusieurs fois contre ses attaques. Il saisit, à la campagne, un moment qui le fit triompher de toutes les résistances. Le jeune homme, outré de douleur, prit aussi son tems pour se vanger. Un jour qu'il étoit à la chasse avec son Maître, il le surprit à l'écart, & d'un coup de fabre, il lui abbatit la tête. Aussi-tôt, il courut à bride abbatue vers la Ville, en criant qu'il avoit tué son Maître, pour se vanger du plus infâme outrage. Il alla faire la même déclaration au Gouverneur, qui le fit jeter d'abord en prison. Mais, après de justes éclaircissements, il obtint sa liberté; & malgré les sollicitations de la famille du Mort, aucun Tribunal n'osa le poursuivre, dans la crainte d'irriter le Peuple, qui applaudissoit hautement à son action.

Punition
d'un crime
honteux.

Λ

(v) Pag. 69.

(x) Pag. 70.

A Patna, les deux Voyageurs prirent un Bateau pour descendre à *Daca*. Ils auroient pû s'embarquer au Port d'Halabas, ou du moins à Banarou, si la Rivière eût été aussi forte que dans la saison des grandes pluyes; mais ne l'ayant trouvée navigable qu'à Patna, ils firent quinze cosfes pour aller passer la nuit à *Beconcou-fera*. Cinq cosfes au-dessus de ce Bourg, on rencontre une Rivière, nommée *Ponpon-sou*, qui vient du Midi, & qui se jette dans le Gange. Le 30, après avoir fait dix-sept cosfes, ils arrivèrent à *Erija-fera*. Le jour suivant, ils en comptèrent quatre jusqu'à la Rivière de *Kaou*; qui vient aussi du Midi; & trois cosfes plus bas, ils rencontrèrent celle de *Chanon*, qui tombe du Nord. Quatre cosfes de plus leur firent trouver celle d'*Erguga*, qui vient du Sud; & six cosfes plus loin, ils vinrent à celle d'*Arquera*, qui descend du même côté. Ces quatre Rivières se jettent dans le Gange. Pendant toute cette journée, ils virent au Sud de grandes montagnes, tantôt à dix cosfes du Gange, tantôt à quinze; & le soir après en avoir fait dix-huit, ils arrivèrent à *Mongher* (y).

TAVERNIER.
1665.

Diverses
Rivières qui
se jettent dans
le Gange.

Ville de
Mongher.

1666.

Le premier jour de Janvier 1666, ils avoient vogué l'espace de deux heures, lorsqu'ils virent entrer dans le Gange une grande Rivière qui vient du Nord, & qui se nomme *Gandet*. On ne compte que huit cosfes par terre, de *Mongher* à *Zangira*: mais comme le Gange serpente beaucoup pendant cette journée, ils n'en firent pas moins de vingt-deux par eau. Le 2, depuis six heures du matin jusqu'à onze, ils virent tomber, dans le Gange, trois Rivières, qui viennent toutes trois du Nord; la première, nommée *Konroa*; la seconde, *Tal*; & la troisième, *Chanon*. Ils firent dix-huit cosfes, pour aller passer la nuit à *Bakelpour*. Le 3, après quatre heures de navigation, ils trouvèrent le *Katara*, autre Rivière qui vient du Nord. Ils passèrent la nuit à *Pongangel*, Village au pied des montagnes où touchent au Gange, où l'on compte treize cosfes depuis *Bakelpour*. Au-dessous de *Pongangel*, ils virent le matin une grande Rivière, nommée *Mart-nadi*, qui vient du côté du Nord; & le soir, après avoir fait six cosfes, ils entrèrent dans les murs de *Ragi-Mahol*. C'est une Ville, qui étoit autrefois la résidence des Gouverneurs de Bengale; mais la Rivière ayant pris un autre cours, & ne passant plus qu'à une grande demie-lieue de ses murs, cette raison, joint à la nécessité de tenir en bride le Roi d'Arrakan & plusieurs Bandits Portugais, qui se sont retirés à l'embouchure du Gange, a fait prendre, au Gouverneur & aux principaux Marchands de *Ragi-Mahol*, le parti de se retirer à *Daca*, dont le Commerce en a reçu beaucoup d'accroissement.

Ville de
Ragi-Mahol
& les chan-
gements.

Le 6 de Janvier, à six cosfes de *Ragi-Mahol*, dans un gros Bourg nommé *Donapour*, Tavernier eut le chagrin de se séparer du Compagnon de son Voyage, qui devant se rendre à *Casembazar*, & passer de-là jusqu'à *Ougly*, se vit forcé de prendre par terre. Un grand banc de sable, qui se trouve devant la Ville de *Soutiqui*, ne permet pas de faire cette route par eau lorsque la Rivière est basse. Ainsi, pendant que Bernier prit son chemin

Séparation
de Bernier &
de l'Auteur.

(y) Voyez ci-dessus la description & le plan de *Mongher* & des Jardins de *Ragi-Mahol*, dans la Relation de de Graaf.

TAVERNIER.
1666.

L'Auteur
essay. si les
crocodiles
fontent un
coup de fusil.

Division du
Gange en
trois bran-
ches à Jatra-
pour.

Description
de Dacca.

min par terre, l'Auteur continua de descendre le Gange jusqu'à *Toutipour*, qui est à douze cosses de Ragi-Mahol. Ce fut dans ce lieu, qu'il commença le lendemain, au lever du Soleil, à voir un grand nombre de crocodiles couchés sur le sable. Pendant tout le jour, jusqu'au Bourg d'*Acerat*, qui est à vingt-cinq cosses de *Toutipour*, il ne cessa pas d'en voir une si grande quantité, qu'il lui prit envie d'en tirer un, pour essayer s'il est vrai, comme on le croit aux Indes, qu'un coup de fusil ne leur nuise point. Le coup lui donna dans la machoire, & lui fit couler du sang; mais il ne s'en retira pas moins dans la Rivière. Le lendemain, on n'en apperçut pas un moindre nombre, qui étoient couchés sur le bord de la Rivière; & l'Auteur en tira deux, de trois balles à chaque coup. Au même instant, ils se renversèrent sur le dos, en ouvrant la gueule; & tous deux moururent dans le même lieu (z). Tavernier fit dix-sept cosses pour arriver le soir à *Douloudia*. Le 9, il en fit seize jusqu'à *Dampour*; & vers deux heures après midi, il rencontra une Rivière, nommée *Chalticor*, qui vient du côté du Nord. Le 10, après avoir fait quinze cosses, il passa la nuit, au bord de l'eau, dans un lieu éloigné des maisons. Le lendemain, ayant fait vingt cosses jusqu'à l'endroit où le Gange se divise en trois branches, dont l'une conduit à *Daca*, il s'arrêta dans un gros Village nommé *Jatrapour*, à l'entrée de ce Canal. Ceux qui ont peu de bagage peuvent couper par terre de *Jatrapour* à *Daca*, pour éviter les détours du Fleuve. Tavernier, continuant sa navigation, passa, le 12, devant un gros Bourg, qu'on nomme *Bagamara*, & se rendit le soir à *Kafista*, autre gros Bourg à onze cosses de *Jatrapour*. Le 13, à midi, il vit à deux cosses de *Daca*, la Rivière de *Lakkia*, qui vient du Nord-Est. Vis-à-vis de la pointe où les deux Rivières se joignent, on a bâti, sur chaque rive du Gange, une Forteresse munie de plusieurs pièces de canon. Une demie cosse plus loin, une autre Rivière, nommée *Pagalu*, qui descend du Nord-Est, offre un beau Pont de brique; & demie cosse au-dessous, on en trouve une autre encore, qui se nomme *Cadamtali*, & qui est couverte aussi d'un Pont de brique. Des deux côtés du Gange, on voit plusieurs tours, dans lesquelles un grand nombre de têtes humaines sont comme enchaînées. Après avoir fait neuf cosses, Tavernier arriva le soir à *Daca* (a).

C'est une grande Ville, qui ne s'étend qu'en longueur, parceque les Habitans ne veulent pas être éloignés du Gange. Elle a plus de deux cosses; sans compter que depuis le dernier Pont de brique, on ne rencontre qu'une suite de maisons, écartées l'une de l'autre, & la plupart habitées par des Charpentiers, qui construisent des Galéasses & d'autres Bâtimens. Toutes ces maisons, dont l'Auteur n'excepte point celles de *Daca*, ne sont que de mauvaises cabanes, composées de terre grasse & de bambou. Le Palais même du Gouverneur est de bois; mais il loge ordinairement sous des tentes, qu'il fait dresser dans une cour de son enclos. Les Hollandois & les Anglois, ne jugeant point leurs marchandises en sûreté dans les édifices de *Daca*, se font faire bâtir d'assez beaux Comptoirs. On y voit aussi une fort belle

(z) Pag. 72.

(a) Pag. 73.

belle Eglise de brique, dont les Pères Augustins font en possession. Tavernier observe, à l'occasion des Galeasses qui se font à Dacca, qu'on est étonné de leur vitesse. Il s'en fait de si longues, qu'elles ont jusqu'à cinquante rames de chaque côté, mais on ne met que deux hommes à chaque rame. Quelques-unes sont fort ornées. L'or & l'azur y sont prodigués (b).

TAVERNIER.
1666.
Vitesse extrême de ses Galeasses.

TAVERNIER, dont l'industrie s'exerçoit à différentes sortes de Commerce, se crut obligé, en arrivant à Dacca, de s'assurer la protection du Nabab. Dans une visite qu'il se hâta de lui rendre, il lui fit présent d'une couverture en broderie d'or, bordée d'une grande dentelle d'or de point d'Espagne; & d'une grande écharpe d'or & d'argent du même point, avec une bague d'une fort belle émeraude. Cette libéralité fut reconnue par des politesses. Le soir, s'étant logé chez les Hollandois, il reçut de la part du Nabab, des grenades, des oranges de la Chine, deux melons de Perse, & des pommes de trois espèces. Le jour d'après, en lui montrant ses marchandises, il fit présent, au Prince son fils, d'une montre à boîte d'or émaillée, d'une paire de petits pistolets garnis d'argent, & d'un telecope. Ces présents lui revenoient à plus de cinq mille livres (c). Mais il paroît qu'il en fut dédommagé par la vente de ses marchandises. D'ailleurs le Nabab lui fit expédier un passeport, dans lequel il lui donnoit

Générosité de l'Auteur.

Privilèges qu'il obtient.

(b) Ibidem.

(c) Pag. 74. Tavernier se fait honneur, dans un autre endroit, d'une générosité beaucoup plus extraordinaire. En arrivant, dit-il, à Jchanabad, je fis ma révérence à l'Empereur, le 12 de Septembre 1665, & voici le présent que je lui fis. 1°. Une rondache de bronze, de haut relief parfaitement doré, la dorure seule coûtant trois cens ducats d'or, qui montoient alors à 1800 livres, & la pièce entière à 478. Au milieu se voyoit représentée l'Histoire de Curtius, qui se jeta à cheval, & tout armé, dans le gouffre qui s'étoit ouvert à Rome. Le tour de la rondache étoit une naïve représentation du Siège de la Rochelle. C'étoit le Chef d'œuvre d'un des plus excellents Ouvriers de France, à qui il avoit été commandé par M. le Cardinal de Richelieu. Tous les grands Seigneurs, qui étoient alors autour d'Aurang-Zeb, furent charmés de la beauté de cet Ouvrage, & lui dirent qu'il falloit mettre une pièce si riche sur le grand éléphant qui portoit l'étendard devant Sa Majesté. 2°. Je fis présent, à l'Empereur, d'une masse d'armes de cristal de roche, dont toutes les côtes étoient couvertes de rubis & d'émeraudes encaissées en or dans le cristal. Cette pièce me coutoit 3119 livres. 3°. Plus, d'une selle de cheval à la Turque, brodée de petits rubis, de perles

& d'émeraudes, qui avoit coûté 2892 livres. 4°. Plus, d'une autre selle de cheval avec la housse, le tout couvert d'une broderie or & argent, & du prix de 1730 livres. Je fis présent au Nabab *Giaser-Kan*, Oncle du Grand Mogol; 1°. D'une table, avec dix-neuf pièces qui composoient le cabinet; le tout de pierres de rapport de diverses couleurs, représentant toutes sortes de fleurs & d'oiseaux. L'Ouvrage avoit été fait à Florence, & avoit coûté 2150 livres. 2°. D'un anneau d'un rubis parfait, qui avoit coûté 1300 livres. Au grand Trésorier, je donnai une montre à boîte d'or, couverte de petites émeraudes, du prix de 720 livres. Aux Portiers du trésor de l'Empereur, & aux Trésoriers, 200 roupies ou 300 livres. A l'Eunuque de la grande Begum, Sœur d'Aurang-Zeb, une montre à boîte peinte; de 260 livres. En un mot, tous mes premiers présents monterent à la somme de vingt-trois mille cent quatre-vingt-sept livres. L'Auteur ajoute, pour donner de la vraisemblance à son récit, que ceux qui veulent avancer leurs affaires à la Cour des Princes, tant en Turquie qu'en Perse & aux Indes, ne doivent rien commencer sans avoir des présents tout prêts, & la bourse presque toujours ouverte pour les Officiers dont ils ont besoin. Pag. 81 & précédentes.

TAVERNIER.
1666.

la qualité de Gentilhomme de sa Maison; faveur qui lui assuroit divers privilèges, dans tous les Etats du Grand Mogol. Les Hollandois lui conseillèrent de prendre le paiement de ses marchandises en Lettres de change pour Cafembazar, parcequ'il y a quelque danger dans cette route, à l'occasion des petites Barques avec lesquelles on est obligé de remonter le Gange jusqu'au Bourg d'Acerat, pour éviter des marais qu'il faudroit traverser par terre. Ces Barques peuvent être renversées par le moindre orage; & si les Mariniers découvrent qu'on y porte de l'argent, il leur est facile de contribuer au désastre, dans l'espérance de trouver l'argent au fond de l'eau & de s'en saisir.

Route de
Daca à Ca-
fembazar.

LE 29, jour du départ de Tavernier, tous les Hollandois l'accompagnèrent pendant l'espace de deux lieues, dans leurs petites Barques armées. Il employa quatorze jours à remonter jusqu'au Bourg d'Acerat, où laissant ses Domestiques & ses marchandises dans la Barque, il prit un Bateau qui le porta au Village de *Mirâpou*. Le 12 de Février, il se procura un cheval pour lui-même; mais n'en ayant pas trouvé d'autre pour son bagage, il fut obligé de prendre deux femmes, qui en chargèrent leurs épaules. Le soir, du même jour, il arriva heureusement à Cafembazar, où *Wachten-donk*, Directeur général de tous les Comptoirs Hollandois du Bengale, le reçut avec beaucoup de civilités. Il apprit, le lendemain, que ses marchandises & les gens qu'il avoit laissés pour les garder dans sa Barque, avoient couru beaucoup de risque sur le Gange, par la force du vent ou par l'infidélité des Mariniers. Cette allarme fut comme le présage d'une autre disgrâce, à laquelle il s'attendoit beaucoup moins. Les Hollandois lui ayant prêté un paleky, pour se rendre à *Madzou-Bazarki*, gros Bourg à trois cosses de Cafembazar, il fit ce Voyage, le 15, dans l'espérance d'y toucher l'argent de ses Lettres de change. Mais le Receveur du Nabab lui dit, après les avoir lûes, que le soir auparavant il avoit reçu ordre de ne pas le payer. Une si fâcheuse déclaration fut éclaircie quelques jours après par une lettre du Nabab, qui se plaignoit d'avoir été trompé dans la vente, particulièrement sur le prix d'une très-grosse perle, & qui prétendoit retrancher vingt mille roupies de la somme. Ces défiances lui étoient venues de la Cour, où Tavernier, malgré tous ses présens, n'avoit pas eu le bonheur de satisfaire trois Officiers, établis par Aureng-Zeb, pour l'examen des joyaux qu'on lui présentait. Le Nabab offroit d'ailleurs de remettre toutes les marchandises qu'il avoit achetées, si Tavernier ne consentoit point à cette diminution. En vain le Directeur Hollandois représenta „ qu'il étoit connu pour honnête homme; qu'il étoit le seul qui apportât aux Indes les plus précieuses raretés de l'Europe; que ce traitement „ lui feroit perdre l'envie d'y revenir, & qu'il ne manqueroit pas d'inspirer le même dégoût à ceux qui se proposoient d'y venir à son exemple. Le Nabab, qui se croyoit heureux d'avoir reçu les avis de la Cour avant que sa Lettre de change eût été payée, insista sur ses demandes; & Tavernier se vit forcé de lui accorder du moins un rabais de dix mille roupies. On doit juger quel étoit le profit d'un Commerce, dans lequel une perte si considérable & ses présens continuels ne l'empêchoient pas de s'enrichir.

Mais

Disgrâce de
Tavernier.

Mais il donne son exemple comme un motif de précaution, pour ceux qui traitent avec les Seigneurs de l'Orient (d).

TAVERNIER.
1666.

APRÈS s'être consolé de cette injustice, il partit le 17, pour Ougly, dans une Barque à quatorze rames, que les Hollandois lui prêtèrent. Il passa les deux premières nuits sur la Rivière: Le 19, il s'arrêta dans un gros Bourg, nommé *Nandi*, jusqu'où remonte le flux de la Mer. Un vent furieux & la hauteur de l'eau forcèrent les Mariniers d'y mettre la Barque à terre. Le 20, étant arrivé à Ougly (e), les Hollandois lui firent le plus agréable accueil. „ Ils avoient, dit-il, pour la bouche, toutes les délicates, telles qu'il se trouvent dans nos jardins d'Europe; des salades de plusieurs, sortes, des choux, des asperges, des pois, & principalement des fèves, dont la graine vient du Japon. Mais jusqu'alors ils n'avoient pu faire venir des artichaux dans leurs jardins (f).

TAVERNIER retourna le 5 de Mars à Cafembazar, où il reprit le chemin de Jehan-abad. Il supprime toutes les circonstances de ce Voyage, qu'il fit apparemment par la même route: mais, comme il s'attache peu à l'ordre de ses courses, on lit, dans une autre partie de sa Relation (g), qu'étant allé au Palais, pour prendre congé de l'Empereur avant que de quitter sa Cour, ce Monarque lui fit dire qu'il ne vouloit pas qu'il partît sans avoir vu ses joyaux. Le lendemain, de grand matin, cinq ou six Officiers vinrent l'avertir que l'Empereur le demandoit. Il se rendit au Palais, où les deux Courtiers des joyaux le présentèrent à Sa Majesté, & le menèrent ensuite dans une petite chambre, qui est au bout de la salle où l'Empereur étoit sur son Trône, & d'où il pouvoit les voir.

Le Grand Mogol fait voir ses joyaux à Tavernier.

AKEL-KHAN, Chef du trésor des joyaux, étoit déjà dans cette chambre. Il donna ordre, à quatre Eunuques de la Cour, d'aller chercher les joyaux, qu'ils apportèrent dans deux grands plats de bois *lacrés* avec des feuilles d'or, & couverts de petits tapis faits exprès, l'un de velours rouge, l'autre de velours verd en broderie. On les découvrit. On compta trois fois toutes les pièces. Trois Ecrivains en firent la liste. Les Indiens observent toutes ces formalités, avec autant de patience que de circonspection; & s'ils voyent quelqu'un qui se presse trop ou qui se fâche, ils le regardent sans rien dire, en riant de sa chaleur comme d'une extravagance (h).

Précautions qui s'observent.

LA première pièce qu'Akel-Khan mit entre les mains de Tavernier, fut un grand diamant, qui est une rose ronde, fort haute d'un côté. A l'arrête d'en-bas, on voit un petit cran, dans lequel on découvre une petite glace. L'eau en est belle. Il pèse trois cens dix-neuf ratis & demi, qui font deux cens quatre-vingt de nos carats (i). (k). C'est un présent que Mirgimola (l) fit à l'Empereur Scha-Jehan, lorsqu'il vint lui demander une

Pièces du trésor des joyaux.

(d) Pag. 57 & suivantes.

(e) Les François n'y avoient point encore de Comptoir. Voyez ci-dessus les Relations de de Graaf & de Luillier.

(f) Pag. 76.

(g) Même Tome, pag. 226.

(h) *Ibid.* pag. 227.

(i) Le rati fait sept huitièmes de carat.

XIII. Parr.

(k) A ce compte ce ne seroit que deux cens soixante & dix-neuf carats, neuf seizièmes. R. d. E.

(l) Bernier le nomme plus correctement l'Emir *Jemla*, dont Mirgimola paroît une corruption. Voyez ci-dessus le Voyage de Tavernier, aux Mines de Diamans.

TAVERNIER.
1666.

retraite à sa Cour, après avoir trahi le Roi de Golkonde son Maître. Cette pierre étoit brute & pesoit alors neuf cens ratis, qui font sept cens quatre-vingt-sept carats & demi. Elle avoit plusieurs glaces. En Europe, on l'auroit gouvernée fort différemment; c'est-à-dire, qu'on en auroit tiré de bons morceaux, & qu'elle seroit demeurée plus pesante. Scha-Jehan la fit tailler par un Vénitien, nommé l'ortensio *Borgis*, mauvais Lapidaire qui se trouvoit à la Cour. Aussi fut-il mal récompensé. On lui reprocha d'avoir gâté une si belle pierre, qui auroit pu conserver un plus grand poids, & dont Tavernier ajoute qu'il auroit pu tirer quelque bon morceau, sans faire tort à l'Empereur (m). Il ne reçut, pour prix de son travail, que dix mille roupies (n).

Après avoir admiré ce beau diamant, & l'avoir remis entre les mains d'Akel-Khan, l'Auteur en vit un autre, en poire, de fort bonne forme & de belle eau, avec trois autres diamans à table, deux nets, & l'autre qui a de petits pointés noirs. Chacun pèse cinquante-cinq à soixante ratis; & la poire, soixante-deux & demi. Ensuite on lui montra un joyau de douze diamans; chaque pierre, de quinze à seize ratis, & toutes roses. Celle du milieu est une rose en cœur, de belle eau, mais avec trois petites glaces; & cette rose peut peser trente-cinq à quarante ratis. On lui fit voir un autre joyau de dix-sept diamans, moitié table, moitié rose, dont le plus grand ne pèse pas plus de sept ou huit ratis; à la réserve de celui du milieu, qui peut en peser seize. Toutes ces pierres sont de la première eau, nettes, de bonne forme, & les plus belles qui se puissent trouver.

Deux grandes perles en poire; l'une d'environ soixante-dix ratis, un peu plate des deux côtés, de belle eau & de bonne forme. Un bouton de perle, de cinquante-cinq à soixante ratis, de bonne forme & de belle eau. Une perle ronde, belle en perfection, un peu plate d'un côté, & du poids de cinquante-six ratis. C'est un présent de Scha-Abbas II, Roi de Perse, au Grand Mogol. Trois autres perles rondes, chacune de vingt-cinq à vingt-huit ratis, mais dont l'eau tire sur le jaune. Une perle de parfaite rondeur, pesant trente-six ratis & demi, d'une eau vive, blanche, & de la plus haute perfection. C'étoit le seul joyau qu'Aureng-Zeb eut acheté, par admiration pour sa beauté. Tout le reste lui venoit, en partie de Dara-Cha, son frère aîné, dont il avoit eu la dépouille après lui avoir fait couper la tête; en partie des présents qu'il avoit reçus depuis qu'il étoit monté sur le Trône. Ce Prince avoit moins d'inclination pour les pierres que pour l'or & l'argent (o).

Akel-Khan continua de mettre entre les mains de Tavernier, en lui laissant tout le tems de satisfaire sa curiosité, deux autres perles, parfaitement rondes & égales, qui pèsent chacune vingt-cinq ratis & un quart. L'une est un peu jaune; mais l'autre est d'une eau très-vive, & la plus belle qui soit au Monde. Il est vrai que le Prince Arabe, qui a pris Mascate sur les Portugais, en a une qui passe pour la première en beauté. Mais quoi-

(m) Pag. 227.

(n) Au contraire Tavernier dit que l'Empereur lui fit prendre cette somme, & qu'il

lui en auroit bien fait prendre davantage s'il eut été plus riche. R. d. E.

(o) Pag. 228, & précédente.

quoiqu'elle soit parfaitement ronde, & d'une blancheur si vive, qu'elle en est comme transparente, elle ne pèse que quatorze carats. L'Asie a peu de Monarques qui n'aient sollicité ce Prince de leur vendre une perle si rare (p).

TAVERNIER.
1666.

TAVERNIER admira deux chaînes; l'une de perles & de rubis de diverses formes, percés comme les perles; l'autre, de perles & d'émeraudes, rondes & percées. Toutes les perles sont rondes & de plusieurs eaux, chacune de dix ou douze ratis. Le milieu de la chaîne de rubis offre une grande émeraude de vieille roche, taillée au quadran & fort haute en couleur, mais avec plusieurs glaces. Elle pèse environ trente ratis. Au milieu de la chaîne d'émeraudes, on admire une améthiste orientale à table longue, du poids d'environ quarante ratis, & belle en perfection.

UN rubis balais *Cabochon*, de belle couleur, & percé par le haut, qui pèse dix-sept *Melsals*, dont six font une once. Un autre rubis cabochon, parfait en couleur, mais un peu glacé, & percé par le haut, du poids de douze *melsals*. Une topaze orientale, de couleur fort haute, taillée à huit pans, qui pèse six *melsals*, mais qui a d'un côté un petit nuage blanc.

TELS étoient les plus précieux bijoux du Grand Mogol. Tavernier vante l'honneur qu'il eut de les voir & de les tenir tous dans les mains, comme une faveur qu'aucun autre Européen n'avoit jamais obtenue (q).

IL rend compte de deux Voyages qu'il avoit faits de Surate à Golkonde, dès l'année 1645, & qui méritent de trouver place dans une Note, en faveur des Géographes (r). Les remarques suivantes regardent quelques Places, où l'Auteur s'arrêta dans cette route.

Deux Vo-
yages de Su-
rate à Gol-
konde.

DOL-

(p) <i>Ibidem</i> .	De Satapour à Sitanaga,	12 coffes.
(q) Pag. 229.	De Sitanaga à Satonagar,	10
(r) Tavernier partit de Surate le 19 de	De Satanagar à Melvari,	16
Janvier, & fit, le premier jour, 3 coffes,	De Melvari à Girballi,	12
jusqu'à Cambari:	De Girballi à Golkonde,	14
De Cambari à Barnoli,	Cette route est de 324 coffes, que l'Au-	9 coffes.
De Barnoli à Beara,	teur fit en 27 jours. En 1653, il en prit	12
De Beara à Navapour,	une autre, depuis Pipelnar; mais il ne mar-	16
De Navapour à Rinkula,	que pas les coffes.	18
De Rinkula à Pipelnar,	De Pipelnar à Birgam,	le 12 de Mars.
De Pipelnar à Nimpour,	De Birgam à Omberat,	le 13
De Nimpour à Pantane,	D'Omberat à Enneck-Tenque,	le 14
De Pantane à Secoura,	D'Enneck Tenque à Geroul,	le 15
De Secoura à Bakela,	De Geroul à Lazour,	le 16
De Bakela à Disgon,	De Lazour à Aurengabad,	le 17
De Disgon à Doltabat,	D'Aurengabad à Pipelnar ou	
De Doltabat à Aurengabad,	Pipely,	le 18
D'Aurengabad à Pipeli,	De Pipelnar à Ember,	le 19
De Pipeli à Aubar,	D'Ember à Deogan,	le 20
D'Aubar à Guismuer,	De Deogan à Patris,	le 21
De Guismuer à Afli,	De Patris à Bargan,	le 22
D'Afli à Sarver,	De Bargan à Palam,	le 23
De Sarver à Lefona,	De Palam à Candear,	le 24
De Lefona à Nadour,	De Candear à Gargan,	le 25
De Nadour à Patonta,	De Gargan à Nagouni,	le 26
De Patonta à Kakeri,	De Nagouni à Indove,	le 27
De Kakeri à Satapour,	D'Indove à Indelcal,	le 28

Tavernier.

1666.

Remarques
sur diverses
Places.

DOLTABAT est une des meilleures Fortereffes des Etats du Grand Mogol, sur une montagne si escarpée, que le chemin qu'on y a pratiqué ne peut recevoir à la fois qu'un cheval ou un chameau. La Ville, qui est au bas de la montagne, est ceinte de bonnes murailles. Cette Place importante, que les Mogols avoient perdue lorsque les Rois de Visapour & de Golkonde avoient secoué le joug, fut reprise par des ruses fort subtiles sous le règne de Scha-Jehan. On y voit une très-belle artillerie, dont le soin est ordinairement commis à des Canonniers Anglois ou Hollandois.

AURENG-ABAD n'étoit anciennement qu'un Village, dont Aureng-Zeb a fait une Ville, en mémoire de sa première femme, qui y étoit morte, & pour laquelle il avoit eu d'autant plus d'affection que tous ses enfans venoient d'elle. Elle est enterrée sur le bord d'un Lac, de deux cosses de tour, qui baigne le pied des maisons de la Ville. Son Tombeau & la Mosquée dont il est accompagné, avec un fort beau Carvanfèra, ont eoute des fraix immenses, parceque le marbre blanc, dont ces deux Edifices sont revêtus, viennent de Lahor par charroi, & demeurent près de quatre mois en chemin. Tavernier rencontra, près d'Aureng-abad, plus de trois cens charettes, chargées de ce marbre, dont la moindre étoit tirée par douze bœufs (1).

ON passe, à *Natour*, une Rivière qui va se jeter dans le Gange, & qui expose les Voyageurs à l'embarras d'obtenir du Gouverneur une permission par écrit; sans compter qu'on y paye quatre roupies, pour le passage de chaque voiture.

C'EST à *Satanagar* qu'on entre sur les terres du Roi de Golkonde.

ENNECK-TENQUE est une bonne Fortereffe, qui porte le nom de deux Princesses des Indes. Sa situation est sur une montagne escarpée de toutes parts, avec un petit chemin, au Levant, qui est le seul côté par lequel on y puisse monter. L'enceinte de la Place contient un étang, & des terres qui peuvent fournir à la subsistance de cinq ou six cens hommes.

IL passe, à *Lazour*, une Rivière dont le bord, à la portée du canon vers le Levant, est orné d'une des plus grandes Pagodes du Pays, où l'on voit arriver sans cesse un grand nombre de Pèlerins.

CANDEAR est une grande Fortereffe, mais commandée par une montagne.

ENTRE *Indelvali* & *Regival*, on passe une petite Rivière, qui sépare les Etats du Grand Mogol des terres du Roi de Golkonde (1).

CE fut pour un de ces Voyages, que Tavernier reçut du Nabab Scha-Est-Khan, Oncle du Grand Mogol, un passeport & diverses lettres, qui lui donnoient la qualité de ce qu'il appelle Gentilhomme de sa Maison, quoique le passeport ne porte que le nom de *Serviteur*. On rapportera quelques-unes de ces lettres, dans la même vûe qui les lui fait rapporter toutes

Lettre de
Scha-Est-
Khan à Ta-
vernier.

D'Indelvali à *Regival*, le 29
De *Regival* à *Majapkipet*, le 30
De *Majapkipet* à *Mirak-Mo-
lakipet*, le 31
▲ Golkonde, le 1 d'Avril.
D'Agra à Golkonde on prend par Bram-

pour, & de Brampour à Doltabat, qui n'en-
est qu'à cinq ou six journées; d'où l'on passe
par les autres lieux nommés ci-dessus.

(1) Pag. 83.

(1) Pag. 85.

toutes ; c'est-à-dire, pour faire connoître le style & la forme de ces faveurs Orientales (v).

EN arrivant à Aureng-Abab, où les dernières l'appelloient, il trouva le Nabab parti pour le Decan, à la tête d'une Armée, qui avoit déjà formé le Siège de Choupar, une des Villes du fameux Sevagi. Il se rendit au Camp, & le Nabab acheta tout ce qu'il avoit apporté. Ce Seigneur envoyoit chaque jour, à Tavernier, quatre plats de différentes viandes, & quatre de fruits & de confitures, qui tournoient au profit de ses Domestiques, parcequ'on ne lui laissoit guères la liberté de manger dans sa tente. Cinq ou

TAVERNIER.
I 666.

L'Auteur joint Scha-Est-Khan au Siège de Choupar.

(v) Réponse de Scha-Est-Khan à la demande de l'Auteur.

„ Grand Dieu. Au cheri de la fortune, „ appui de la vertu, le Sieur Tavernier, „ François. A mon cher Ami, sachez que „ votre Lettre m'a été rendue, par laquelle „ j'ai reçu votre retour à Surate, & comme „ vous avez apporté ce que je vous avois „ recommandé. J'ai considéré distinctement „ tout ce que vous m'avez écrit; ce qui „ m'a donné beaucoup de satisfaction. C'est „ pourquoi, il faut qu'après avoir reçu cette „ Lettre, vous veniez en ma présence, „ avec ce que vous avez apporté, & soyez „ certain que je vous ferai tous les avantages „ possibles. De plus, je vous envoie „ le Passeport que vous m'avez demandé. „ Le plutôt que vous pourrez venir fera le „ mieux. Pourquoi écrire davantage? Faut „ l'onzième du mois Chouval, de l'année de „ Mahomet 1069.

Ce qui suit étoit de la propre main du Nabab.

„ L'En de mes plus chéris, votre Re- „ quête m'a été rendue. Dieu vous bénif- „ se, & vous récompense d'avoir tenu vô- „ tre promesse. Il faut que vous veniez „ promptement, & soyez sûr que vous au- „ rez avec moi toutes sortes de contente- „ ment & de profit.

Le tour du sceau contenoit; Le Prince des Princes. Le Serviteur de l'Empereur Conquérant Aureng-Zeb.

2e Lettre. „ Grand Dieu. Au plus expert „ des Ingénieurs & à la crème des bons esprits, „ le Sieur Tavernier, François. Sachez que „ je vous tiens au nombre de mes plus chers „ favoris. Comme je vous avois écrit de „ venir à Jehan-abad, & d'apporter avec „ vous les raretés que vous avez pour moi, „ maintenant que par les faveurs & graces de „ l'Empereur, j'ai été constitué son Viceroy „ & Gouverneur au Royaume de Decan; je „ me suis mis en chemin le 15 du mois „ Chouval. Ainsi, il n'est pas à propos „ que vous veniez à Jehan-abad; mais tâchez

„ de vous rendre au plutôt à Brampour, „ où, avec l'aide de Dieu, j'arriverai avant „ deux mois. J'espère que vous ferez ce „ que je vous écris.

3e Lettre. „ Grand Dieu. Le plus chéri „ de mes favoris, le Sieur Tavernier, Fran- „ çois, sachez que je vous ai fortement „ dans ma mémoire. La Lettre que vous „ m'avez envoyée m'a été rendue. Je l'ai „ lue attentivement, mot pour mot. Vous „ m'écrivez que les pluies & les mauvais „ chemins vous empêchoient de venir, & „ qu'après l'hiver vous me viendriez trou- „ ver. Maintenant que les pluies sont pas- „ sées, & que dans vingt-cinq ou vingt- „ six jours j'espère que je ferai à Aureng- „ Abad, faites diligence pour m'y venir „ trouver. Je crois que vous n'y manque- „ rez pas.

Ce qui suit étoit de la main du Nabab:

„ Cher Ami, vous ne manquerez pas „ d'exécuter ce que je viens de vous écrire.

Réponse de Tavernier, dans le même sty-

le. „ Celui qui prie Dieu pour Votre Al- „ tesse & pour l'accroissement de votre „ grandeur & prospérité, Jean-Baptiste „ Tavernier, François, présente Requête „ à votre libérale bonté, vous qui êtes „ le Lieutenant de l'Empereur, qui gouver- „ ne, comme Parent de Sa Majesté, tous „ les Royaumes soumis à son sceptre, lequel „ a remis à votre conduite les plus impor- „ tantes affaires de la Couronne, le Prince „ invincible Scha-Est-Khan, que Dieu „ tienne en sa garde.

„ J'ai reçu l'honneur du commandement „ dont Votre Altesse a voulu augmenter la „ fortune du moindre de ses Serviteurs. „ Salut au Nabab, le Prince des Princes. „ Je m'étois donné l'honneur, ces jours „ passés, de vous écrire par un Valet de „ pied de la Maison de Votre Altesse, que „ je ne manquerois pas, &c. Maintenant „ que vous ordonnez que ce soit à Aureng- „ Abad, je suivrai vos ordres. Fait le „ dixième du mois Haga.

Tavernier.
1666.

six Princes Idolâtres, qui se trouvoient à l'Armée, le traitoient tour à tour; mais leurs mets, infectés de poivre, de gingembre & d'autres épicerics, lui faisoient trouver peu de plaisir dans ces fetes. Pendant son séjour au Camp, le Nabab fit jouer une mine; opération si nouvelle pour les Habitans de Choupar, que dans l'effroi qu'ils en conçurent, ils se rendirent à composition. Les brigandages, qui se commettoient par les Courcurs des deux partis, firent souhaiter à Tavernier que le prix de ses marchandises lui fût compté à Doltabat; ce que le Nabab lui accorda volontiers; & dès le lendemain de son arrivée dans cette Ville, il fut satisfait avec une exactitude qu'il loue beaucoup dans cette occasion (x).

Voyage par
Terre de Su-
rate à Goa.

DEUX Voyages que l'Auteur fit de Surate à Goa, l'un en 1641, l'autre en 1648, lui donnent occasion de tracer le chemin par Terre (y). Le chemin est fort mauvais, sur-tout depuis *Daman* jusqu'à *Rajapour*. Aussi la plupart des Voyageurs le font-ils par Mer, dans une de ces Barques à rames qui se nomment *Almadies*, & qui ne perdent guères la vûe des Côtes. D'un autre côté, cette courte navigation les expose à tomber entre les mains des Malabares, Corsaires de profession, & cruels ennemis des Chrétiens. Tavernier vit un Carme, auquel ils avoient donné une si rigoureuse torture, pour en tirer plus promptement sa rançon, qu'il étoit demeure fort estropié d'un bras & d'une jambe. Il raconte qu'un Capitaine Anglois, nommé *Clerk*, venant de Bantam à Surate, eut le malheur de tomber dans une Escadre de vingt-cinq ou trente Barques Malabares, dont il fut vigoureusement attaqué. Dans l'impuissance de résister à cette première furie, il fit mettre le feu à quelques barils de poudre, qu'il avoit eu le tems de préparer sous le tillac. Cette ruse fit sauter un grand nombre de Corsaires, qui étoient déjà montés à bord: mais les autres n'en paroissant que plus animés, *Clerk*, au desespoir, fit descendre tous ses gens dans ses deux Chaloupes, entra seul dans sa chambre, où il disposa une longue amorce jusqu'à la soute aux poudres; & prit le tems où les Corsaires montoient de toutes parts, pour faire jouer cette espèce de mine. Son adresse & son intrépidité lui firent trouver le moyen de se jeter dans les flots; & de rejoindre une des deux Chaloupes, tandis que ses Ennemis voloient en pièces avec un fracas épouvantable. Cependant il en restoit assez pour arreter les Chaloupes, qui contenoient environ quarante Anglois. Tavernier étoit à déjeuner avec le Président de Surate, nommé *Fremelin*, lorsque le Capitaine *Clerk* informa les Anglois de cette Ville, qu'il étoit Esclave du Samorin, avec tous ses Compagnons. Ce Prince n'avoit pas voulu les laisser entre les mains des Corsaires, parceque plus de douze cens Veuves, qui avoient perdu leurs Maris dans cette aventure, demandoient leur vie. Il les apaisa néanmoins, en leur promettant à chacune deux piastrcs; ce qui montoit à plus de deux mille quatre cens écus, outre leur rançon, pour laquelle on en demandoit quatre mille. Le Président se hâta de faire tenir cette somme; & Tavernier

Sorti d'un
Vaisseau An-
glois attaqué
par les Mala-
bares.

(x) Pag. 235.

(y) On compte ici les distances par gos, qui font environ quatre de nos lieues communes. De Surate à *Daman*, 7 gos; 10 de *Daman* à

Bacaim; 9 de *Bacaim* à *Choul*; 12 de *Choul* à *Daboul*; 10 de *Daboul* à *Rajapour*; 9 de *Rajapour* à *Mingrela* (1); 4 de *Mingrela* à *Goa*. En tout soixante-une colles. *Ibid.* pag. 100.

(1) Ou plutôt *Mingrela*. R. d. E.

nier vit revenir tous les Captifs, les uns en bonne santé, d'autres accablés de maladies (z).

MINGRELA, d'où il ne reste que quatre cos, ou seize lieues, jusqu'à Goa, est un gros Bourg à demie lieue de la Mer, sur les terres de Visapour. C'est une des meilleures plages de toutes les Indes. Les Hollandois y prenoient autrefois des rafraichissemens, lorsqu'ils venoient bloquer Goa, & ne cessent pas d'y en prendre encore dans leurs navigations de Commerce. Non-seulement on y trouve d'excellent riz & de très-bonne eau; mais ce Canton est renommé pour le *Cardamome*, que les Orientaux croient la meilleure des épiceries, & qui est fort cher aux Indes, parcequ'il ne s'en trouve que dans ce lieu (a). On y fait aussi de grosses toiles, qui s'employent dans le Pays; & une sorte de treillis, nommé *Toti*, qui sert pour l'emballage des marchandises. Mais c'est moins pour le Commerce que pour les vivres, que les Hollandois y ont établi un Comptoir. Tous les Vaisseaux qui font voile de Batavia, de Bengale, de Ceylan, des Moluques, du Japon & des autres lieux, pour Surate, la Mer-rouge, le Sein Perlique, &c. viennent mouiller, en passant, à la Rade de Mingrela (b).

TAVERNIER, entre plusieurs observations sur Goa, qui lui sont communes avec les autres Voyageurs, remarque particulièrement (c), que le Port de Goa, celui de Constantinople & celui de Toulon, sont les trois plus beaux du grand Continent de notre ancien Monde. Avant que les Hollandois, dit-il, eussent abbatu la puissance des Portugais dans les Indes, on ne voyoit à Goa que de la richesse & de la magnificence: mais depuis que les sources d'or & d'argent ont changé de maîtres, l'ancienne splendeur de cette Ville a disparu. „ A mon second Voyage, ajoute l'Auteur, je vis „ des gens, que j'avois connus riches de deux mille écus de rente, venir le „ soir en cachète me demander l'aumône; sans rien rabattre néanmoins de „ leur orgueil, sur-tout les femmes, qui viennent en palekis, & qui demeurent à la porte, tandis qu'un Valct, qui les accompagne, vient nous faire un compliment de leur part. On leur envoie ce qu'on veut, ou bien „ on le porte soi-même; quand on a la curiosité de voir leur visage; ce qui „ arrive rarement, parcequ'elles se couvrent la tête d'un voile. Mais elles „ présentent ordinairement un billet de quelque Religieux qui les recommande, & qui rend témoignage de leurs richesses passées, en exposant leur misère présente. Ainsi, le plus souvent, on entre en discours avec „ la Belle; & par honneur, on la prie d'entrer pour faire une collation, „ qui dure quelquefois jusqu'au lendemain (d). Il est constant, ajoute encore Tavernier, que si les Hollandois n'étoient pas venus aux Indes, on ne trouveroit pas aujourd'hui, chez la plupart des Portugais de Goa, un morceau de fer, parceque tout y seroit d'or ou d'argent (e).

TAVERNIER.
1666.

Mingrela,
Bourg, &
Rade excellente.

Jugement
de Tavernier
sur Goa.

LE

(z) Pag. 101.

(a) C'est le petit Cardamome; Car il y en a trois autres sortes qu'on tire d'Afrique, de Ceylan & de Java; mais qui lui sont fort inférieures. Tavernier l'appelle *Cargama*. Les Malabares le nomment *Elettari*.

Voyez le Dictionnaire de Commerce. R. d. E.

(b) Pag. 104.

(c) Pag. 105.

(d) Pag. 106.

(e) Pag. 114.

Tavernier.
1666.

Dom Phi-
lippe de Mascaregnas Viceroy de Goa.

Entretien
de Tavernier
avec l'Inqui-
siteur.

LE Viceroy, l'Archevêque & le grand Inquisiteur, auxquels Tavernier rendit ses premiers devoirs, le reçurent avec d'autant plus de civilité, que ses visites étoient toujours accompagnées de quelque présent. C'étoit Dom Philippe de *Mascaregnas* qui gouvernoit alors les Indes Portugaises. Il n'admettoit personne à sa table; pas même ses enfans: mais dans la salle où il mangeoit, on avoit ménagé un petit retranchement, où l'on mettoit le couvert pour les principaux Officiers & pour ceux qu'il invitoit; ancien usage d'un tems dont il ne restoit que la fierté. Le grand Inquisiteur, chez lequel Tavernier s'étoit présenté, s'excusa d'abord sur ses affaires, & lui fit dire ensuite qu'il l'entretiendrait dans la Maison de l'Inquisition, quoiqu'il eut son Palais dans un autre quartier. Cette affectation pouvoit lui causer quelque défiance, parcequ'il étoit Protestant. Cependant il ne fit pas difficulté d'entrer dans l'Inquisition, à l'heure marquée. Un Page l'introduisit dans une grande salle, où il demeura seul, l'espace d'un quart d'heure. Enfin, un Officier, qui vint le prendre, le fit passer par deux grandes galeries & par quelques appartemens, pour arriver dans une petite chambre où l'Inquisiteur l'attendoit, assis au bout d'une grande table en forme de billard. Tout l'ameublement, comme la table, étoit couvert de drap verd d'Angleterre. Après le premier compliment, l'Inquisiteur lui demanda de quelle Religion il étoit? Il répondit qu'il faisoit profession de la Religion Protestante. La seconde question regarda son Père & sa Mère, dont on voulut savoir aussi la Religion: & lorsqu'il eut répondu qu'ils étoient Protestans comme lui, l'Inquisiteur l'assura qu'il étoit le bien venu: comme s'il eût été justifié par le hazard de sa naissance. Alors l'Inquisiteur cria qu'on pouvoit entrer. Un bout de tapisserie, qui fut levé au coin de la chambre, fit paroître aussi-tôt dix ou douze personnes, qui étoient dans une chambre voisine. C'étoient deux Religieux Augustins, deux Dominiquains, deux Carmes, & d'autres Ecclésiastiques, à qui l'Inquisiteur apprit d'abord que Tavernier étoit né Protestant, mais qu'il n'avoit avec lui aucun Livre défendu, & que sachant les ordres du Tribunal, il avoit laissé sa Bible à Mingrela. L'entretien devint fort agréable, & roula sur les Voyages de l'Auteur, dont toute l'assemblée parut entendre volontiers le récit. Trois jours après, l'Inquisiteur le fit prier à dîner avec lui, dans une fort belle Maison qui est à demie-lieue de la Ville, & qui appartient aux Carmes Descalçus. C'est un des plus beaux Edifices de toutes les Indes. Un Gentilhomme Portugais, dont le Père & l'Ayeul s'étoient enrichis par le Commerce, avoit fait bâtir cette Maison, qui peut passer pour un beau Palais. Il vécut sans goût pour le mariage; & s'étant livré à la dévotion, il passoit la plus grande partie de sa vie chez les Augustins, pour lesquels il conçut tant d'affection, qu'il fit un testament par lequel il leur donnoit tout son bien, à condition qu'après sa mort ils lui élevassent un Tombeau au côté droit du grand Autel. Quelques-uns de ces Religieux lui ayant représenté que cette place ne convenoit qu'à un Viceroy, & l'ayant prié d'en choisir une autre, il fut si piqué de cette proposition, qu'il cessa de voir les Augustins; & sa dévotion s'étant tournée vers les Carmes, qui le reçurent à bras ouverts, il leur laissa son héritage à la même condition (f).

PEX.

(f) Pag. 105.

Origine d'une
belle Mai-
son des Car-
mes de Goa.

PENDANT trois mois que Tavernier passa dans Goa, il profita de sa faveur pour obtenir le congé d'un Gentilhomme François, nommé *Du-Belloy*. Cette histoire est d'autant plus intéressante, dans son récit, qu'elle se trouve mêlée avec celle de quelques autres François, dont les belles actions ne doivent pas demeurer sans éloge.

TAVERNIER.
1666.

Histoire de
Du-Belloy &
de Saint-
Amant, Gen-
tilshommes
François.

Du-Belloy étoit sorti de la maison de son Père, pour se former par les Voyages: mais ayant fait une dépense excessive en Hollande, & ne trouvant personne qui fût disposé à lui prêter de l'argent, la nécessité lui fit prendre le parti de passer aux Indes. Il entra dans une Compagnie Hollandoise, avec laquelle il fut transporté à Batavia, dans le tems que les Hollandois faisoient la guerre aux Portugais de Ceylan. A son arrivée, on le mit dans les recrues qu'on envoyoit dans cette Ile. Le Général des Troupes Hollandaises se voyant fortifié par ce renfort, qui étoit commandé par un Officier François, nommé *Saint-Amant*, homme de courage & d'expérience, résolut d'assiéger *Negombo*, une des Places Portugaises de l'Ile de Ceylan. On donna trois assauts, dans lesquels tout ce qu'il y avoit de François firent admirer leur valeur, sur-tout *Saint-Amant* & *Jean de Rose*, qui furent tous deux blessés. Le Général, charmé de se voir si bien servi, promit que si l'on prenoit *Negombo*, *Saint-Amant* auroit le gouvernement de cette Place. Il tint parole. Mais un jeune homme, arrivé depuis peu de Hollande & parent du Gouverneur de Batavia, obtint cette dignité au préjudice de celui qui la devoit à son courage, & vint le déplacer avec un ordre du Conseil. *Saint-Amant*, furieux de se voir indignement supplanté, débaucha quinze ou vingt Soldats, la plupart François, entre lesquels étoient *Du-Belloy*, *Des-Marets*, Gentilhomme du Dauphiné, & *Jean de Rose*. Il trouva le moyn de se jeter avec eux dans l'Armée Portugaise. Ce petit nombre de braves Guerriers releva les espérances des Portugais. Ils attaquèrent *Negombo*, d'où ils avoient été chassés, & l'emportèrent au second assaut.

Don Philippe de Mascaregnas étoit alors Gouverneur de l'Ile de Ceylan, c'est-à-dire, de toutes les Places qui dépendoient du Portugal. Il faisoit sa demeure dans la Ville de *Colombo*, où il reçut des lettres de Goa, qui lui apprennoient la mort du Viceroy, & qu'il étoit nommé pour lui succéder. Avant son départ, il voulut voir *Saint-Amant* & ses Compagnons, pour récompenser leurs services. Il estimoit la valeur. Aussi-tôt qu'il eut vu cette troupe de Braves, il prit la résolution de les emmener avec lui, soit parcequ'il se promettoit à Goa plus d'occasions de les avancer, soit qu'appréhendant de rencontrer les Malabars, il fût bien aisé d'avoir près de lui des gens de résolution. En approchant du Cap de Comorin, une furieuse tempête dispersa sa Flotte & fit périr plusieurs Barques. Le Vaisseau du Viceroy se trouvoit exposé lui-même au dernier danger, & les Matelots faisoient des efforts inutiles pour gagner la Terre, lorsque *Saint-Amant* & ses Compagnons, voyant le naufrage inévitable, se jetèrent dans la Mer avec des cordes & des pièces de bois, sur lesquelles ils prirent leur nouveau Maître & le sauvèrent avec eux.

Ce Seigneur fit éclater sa reconnaissance en arrivant à Goa. Aussi-tôt qu'il eut pris possession de sa dignité, il revêtit *Saint-Amant* de la charge de

TAVERNIER.
1666.

Grand-Maître de l'Artillerie, & d'Intendant Général de toutes les Fortereses que les Portugais avoient aux Indes. Il lui fit épouser ensuite une fille, qui lui apporta du bien. Tous les autres François se ressentirent aussi de sa générosité. Jean de Rose demanda d'être renvoyé à Colombo, où il épousa une jeune veuve Metive, que son mari avoit laissée fort riche. Dom Philippe, qui avoit conçu des sentimens particuliers d'affection pour Des-Marets, parceque c'étoit à lui qu'il avoit l'obligation de l'avoir chargé sur ses épaules pour le sauver du naufrage, le fit Capitaine de ses Gardes.

Du-Belloy demanda la liberté d'aller à Macao. Il avoit appris qu'une partie de la Noblesse Portugaise se retiroit dans cette Ville, après s'être enrichie par le Commerce; qu'elle recevoit bien les Etrangers, & qu'elle aimoit fort le jeu, qui étoit la plus forte passion de Du-Belloy. Il passa deux ans, à Macao, dans des amusemens de son goût. Lorsqu'il avoit perdu son argent au jeu, il trouvoit des amis assez généreux pour lui en prêter. Mais un jour, qu'après avoir fait un gain considérable, il perdit tout ce qu'il possédoit, avec plus de malheur qu'il n'avoit eu de fortune, un emportement de colère le fit jurer contre un tableau de piété, qui se trouvoit dans le même lieu, en lui reprochant d'avoir été la cause de sa disgrâce. Aussitôt l'Inquisiteur en fut averti. Toutes les Villes Portugaises des Indes ont un de ces redoutables Officiers, dont le pouvoir à la vérité n'est pas sans bornes, mais qui a droit de faire arrêter ceux dont on lui fait des plaintes, d'entendre les témoins, & d'envoyer les coupables, avec les informations, par le premier Navire qui part pour Goa, où le pouvoir de condamner & d'absoudre appartient à l'Inquisiteur général. Du-Belloy fut embarqué, les fers aux pieds, sur un petit Vaisseau de dix à douze pièces de canon. Le Capitaine devoit répondre de sa personne: mais cet Officier étoit un homme civil, qui connoissant son prisonnier pour un François de bonne Maison, lui fit ôter ses fers & le fit manger à sa table, avec l'attention de lui fournir du linge & des habits pendant le Voyage, qui fut d'environ quarante jours.

Ils arrivèrent à Goa, le 19 de Février 1649. Saint-Amant s'étant rendu au Port, de la part du Viceroy, sans autre vûe que de prendre les lettres, & de savoir ce qui se passoit à la Chine, fut extrêmement surpris de reconnoître Du-Belloy, & d'apprendre son infortune. Le Capitaine refusoit de le laisser sortir du bord, avant que le grand Inquisiteur en fût averti. Cependant le crédit de Saint-Amant lui fit obtenir la liberté d'emmener son ami dans la Ville, où il n'oublia pas de lui faire prendre ses plus vieux habits, pour le présenter à l'Inquisition. Il plaida sa cause avec toute la chaleur de l'amitié; & l'Inquisiteur, touché de l'état où il le voyoit, lui donna la Ville pour prison, à condition qu'il se représenterait au premier ordre. Tavernier, qui se trouvoit alors à Goa, étant devenu un des principaux Acteurs dans la suite de cette aventure, c'est dans ses propres termes qu'on doit souhaiter d'en lire le récit.

Tavernier
est mêlé dans
l'affaire de
Du-Belloy.

„ Dans ces circonstances, Saint-Amant m'amène Du-Belloy, comme
„ je sortois de mon logement pour aller voir M. l'Evêque de *Mire*, que j'a-
„ vois connu à Constantinople, lorsqu'il y étoit Gardien des Franciscains
„ de

de Galata. Je les priai de m'attendre un peu, & de dîner avec moi; ce qu'ils m'accordèrent: après quoi j'offris ma maison & ma table à M. Du-Belloy, qui accepta mes offres. Je lui fis faire trois habits complets, & le linge nécessaire. Pendant huit ou dix jours que je passai encore à Goa, il me fut impossible de l'engager à se revêtir de ces habits; & sans m'apprendre la cause de son refus, il me promettoit chaque jour de les mettre le lendemain. La veille de mon départ, je lui dis que j'allois prendre congé du Viceroi. Il me pria instamment d'obtenir aussi le sien. Je le fis avec succès. Nous partîmes sur le soir, dans la même Barque où j'étois venu. Du-Belloy commença vers minuit à se deshabiller & à prendre ses habits neufs, jettant les vieux dans la Mer & jurant contre l'Inquisition, sans que j'en sussse encore la cause; car j'avois ignoré tout ce qui s'étoit passé. Dans la surprise où j'étois de son emportement, je lui représentai qu'il n'étoit pas encore hors des mains des Portugais, & que nous ne pouvions pas nous défendre, lui & moi, avec cinq ou six personnes que j'avois à ma suite, contre quarante hommes qui ramoient dans notre Barque. Je lui demandai pourquoi il juroit contre l'Inquisition. Il me promit de me l'apprendre à Mingrela. Nous arrivâmes heureusement au rivage, où nous trouvâmes quelques Hollandois avec leur Commandant, qui buvoient du vin d'Espagne en mangeant des huitres. Ils me demandèrent aussi-tôt qui étoit celui qu'ils voyoient avec moi. Je leur dis que c'étoit un Gentilhomme, qui étant allé en Portugal à la suite d'un Ambassadeur de France, s'étoit embarqué pour les Indes, avec quatre ou cinq autres François qui étoient encore à Goa, & qu'ayant pris peu de goût au séjour de cette Ville & à l'humeur Portugaise, il m'avoit prié de l'assister pour retourner en Europe. Il m'instruisit, le soir, de toutes les aventures de sa vie. Trois ou quatre jours après, je lui achetai une monture du Pays, c'est-à-dire, un bœuf, pour aller à Surate; & je lui donnai un Valet pour le servir, avec une lettre au Père Zenon, Capucin, par laquelle je le priois de lui faire donner, par mon Courtier, dix écus par mois pour sa dépense, & d'obtenir pour lui, du Président des Anglois, la permission de s'embarquer sur le premier Vaisseau de leur Nation. Mais le Père Zenon, qui se dispoisoit à faire le Voyage de Goa, pour l'affaire du Père Ephraïm (g), fut bien aise apparemment de ne pas partir sans Guidé. Il engagea Du-Belloy à l'accompagner, dans l'opinion sans doute qu'il lui suffiroit de se représenter à l'Inquisition, & de demander pardon pour l'obtenir. Du-Belloy l'obtint à la vérité; mais ce fut après avoir passé deux ans à l'Inquisition, d'où il ne sortit qu'avec la chemise souffrée, & la grande Croix de Saint André devant l'estomac, accompagné d'un autre François, nommé Louis, de Bar-sur-Seine, qui fut traité avec la même rigueur. Ils avoient été condamnés, tous deux, à suivre quantité d'autres Malheureux qu'on menoit au supplice. Du-Belloy n'avoit pu se montrer, à Goa, sans une extrême imprudence: mais il en commit une, beaucoup moins excusable, en retournant à Mingre-

(g) Voyez ci-dessus l'histoire de ces deux Capucins, dans le Voyage aux Mines de Diamans. Pag. 27. Note (b).

TAVERNIER.
1666.

„ la, où les Hollandois, informés par leur Directeur de Surate, qu'il s'é-
toit autrefois sauvé de leur service, se saisirent de lui & le mirent sur un
„ Vaisseau qui partoît pour Batavia. Ils publièrent qu'ils l'avoient envoyé
„ au Général de la Compagnie, pour se remettre sur ce Chef suprême d'u-
„ ne affaire qui excédoit leur pouvoir. Mais Tavernier apprit, de bonne
„ part, que le Vaisseau s'étant éloigné de la Côte, ceux qui le conduisoient
„ avoient mis ce malheureux Gentilhomme dans un sac, & l'avoient précé-
„ pité dans les flots (b) ”.

Histoire de
Des-Marets,
Gentilhomme
Dauphinois.

L'HISTOIRE de Des-Marets est moins funeste. Il étoit d'une bonne
Maison du Dauphiné, dans le voisinage de Lauriol. Après un duel, dans
lequel il avoit tué son Adversaire, il étoit passé en Pologne, où ses belles
actions lui avoient acquis l'estime & l'amitié du Général de la Couronne.
Dans le même-tems, le Grand-Seigneur tenoit prisonnier, au Château des
sept Tours, deux Princes Polonois, qu'il avoit fait arrêter par des raisons
dont l'Auteur ne paroît point informé. Le Général, connoissant la valeur
& l'adresse de Des-Marets, qui joignoit à beaucoup de qualités distinguées
celle de bon Ingénieur, lui proposa de se rendre à Constantinople, pour cher-
cher les moyens de rendre la liberté aux deux Princes. Il accepta cette
commission ; & vraisemblablement son entreprise auroit eu le succès qu'il
s'étoit promis, s'il n'eût été découvert par quelques Turcs, qui l'accusè-
rent d'avoir considéré les sept Tours avec trop d'attention & le crayon à la
main, pour en lever le plan dans quelque mauvais dessein. C'étoit assez
pour le perdre, si M. de Cefy, Ambassadeur de France, n'eût étouffé cet-
te affaire par un présent ; remède ordinaire, en Turquie, pour les plus fâ-
cheux événemens. Ce Ministre représenta que Des-Marets étoit un jeune
Gentilhomme, qui voyageoit dans la seule vûe de s'instruire, & qui se pro-
posoit de passer en Perse à la première occasion. Cette excuse le sauva,
mais elle le mit dans la nécessité de faire en effet le Voyage de Perse. Les
deux Princes, auxquels le Grand Seigneur avoit résolu de ne jamais rendre
la liberté, eurent enfin le bonheur de corrompre un jeune Turc, fils du
Gouverneur de leur prison, à qui son Père confioit ordinairement les clefs
des principales portes. La nuit destinée pour leur fuite, il feignit de les
fermer, à la réserve de celle qui étoit gardée par un détachement de Ja-
nissaires : mais ayant pris ses mesures de loin, il avoit eu recours de bonne
heure à des échelles de corde, pour passer deux murs. Comme les Princes
n'étoient pas traités avec la dernière rigueur, on leur permettoit de rece-
voir quelques plats, de la cuisine de l'Ambassadeur de France ; & les Cuisi-
niers, qui étoient dans leurs intérêts, leur avoient envoyé plusieurs fois des
pâtés remplis de cordes, dont ils avoient fait des échelles. L'affaire fut
conduite avec tant de précaution & de bonheur, que les Princes se trouvè-
rent libres. Le jeune Turc les suivit en Pologne, où il embrassa le Christia-
nisme, & les récompenses qu'il y reçut furent proportionnées à la grandeur
du service (i).

CEPENDANT Des-Marets, étant arrivé dans la Capitale de Perse, s'a-
dressa

(b) Pag. 120 & précédentes. On peut douter de cette dernière circonstance, qui pa-
roit peu vraisemblable. R. d. E.

(i) Pag. 121.

dressa d'abord aux Pères Capucins, qui le conduisirent chez Tavernier. Il fit quelque séjour à Ispahan, pendant lequel son mérite le fit estimer des Anglois & des Hollandois de cette Ville. Mais sa curiosité, joint à sa hardiesse naturelle, le jeta dans une entreprise téméraire, qui faillit de causer sa perte & celle de tous les Européens, qui se trouvoient dans Ispahan. Proche du Carvanfera, dans lequel il étoit logé, on voit un grand bain, où les hommes & les femmes se rendent successivement, à des jours marqués pour chaque sexe, & où la Reine de Visapour, qui avoit pris son chemin par Ispahan, à son retour de la Mecque, se rendoit souvent, pour le seul plaisir de s'entretenir avec les femmes des François; parceque le Jardin de leur Maison touchant au même bain, elles ne faisoient pas difficulté de s'y rendre aussi. Des-Marets, dans la folle passion de voir ce qui se passoit entre toutes ces femmes, remarqua une fente dans la voute du bain; & montant par dehors sur cette voute, qui est plate, comme celles du Serrail, il se couchoit sur le ventre, & jouissoit du spectacle sans être aperçu. Tavernier, qu'il prit pour le Confident de sa bonne fortune, lui représenta qu'il jouoit à se perdre. Mais, n'ayant pas profité de cet avis, il fut découvert par une des femmes qui ont soin du linge, & qui le font sécher sur des perches qui bordent la voute. Dans l'effroi d'y trouver un homme couché, elle se saisit de son chapeau, en commençant à pousser des cris. Des-Marets eut le bonheur de lui fermer la bouche, par quelques pièces d'argent qu'il se hâta de lui mettre dans la main. Lorsqu'il revint au Carvanfera, Tavernier, qui remarqua du trouble sur son visage, lui fit avouer sa témérité; & les suites en pouvant être beaucoup plus dangereuses qu'il ne se l'imaginoit, tous les Européens conclurent que son départ ne devoit pas être différé. On lui fournit une mule & de l'argent, pour se rendre à Bander-Abassi. Le Directeur Hollandois lui offrit des lettres de recommandation pour le Général de Batavia, qui avoit besoin, à Ceylan, de gens d'esprit & de cœur. Mais les caresses & les présens n'ayant pû le tenter de prendre des engagements dont il croyoit sa Religion blessée (*), Tavernier lui conseilla de passer à Surate, où le Président Anglois, disposé à seconder ses intentions, par le témoignage qu'on lui rendit de son mérite, écrivit en sa faveur au Viceroi de Goa, dont il étoit aimé, & fit valoir l'offre des Hollandois, pour lui procurer plus de considération. Des-Marets fut bien reçu du Viceroi. Il demanda la permission de passer dans l'Isle de Ceylan, où le Gouverneur, Dom Philippe de Mascaregnas, lui donna aussi-tôt de l'emploi. Il y arriva trois jours après que les Portugais eurent perdu Negombo; & lorsqu'ils la reprirent, il fut un de ceux qui regurent le plus de blessures, & qui acquirent le plus de gloire. Ce fut lui qui contribua le plus aussi à sauver Dom Philippe du naufrage. Ce Seigneur, étant devenu Viceroi, ne crut pas lui devoir une moindre récompense, que la charge de Capitaine de ses Gardes, dans laquelle il mourut après trois ou quatre mois d'exercice, fort regretté de son Maître, & de tous ceux qui l'avoient connu. Il laissa tout ce qu'il possédoit, à un Prêtre, avec lequel il s'étoit lié d'une amitié fort étroite; en le chargeant de rendre à Tavernier deux cens

cin-

(*) Pag. 123.

TAVERNIER.
1666.

Découverte
d'une Baye
inconnue.

cinquante écus, que ce Voyageur lui avoit prêtés en Perse, & qu'il eut beaucoup de peine à tirer des mains du Légataire, pendant son séjour à Goa (1).

Ce fut dans le même Voyage, qu'il apprit chez Saint-Amant, Intendant Général de toutes les Fortereilles que les Portugais avoient aux Indes, la nouvelle découverte qu'une Caravelle, partie de Lisbonne, avoit faite dans le cours de sa navigation. En voulant reconnoître le Cap de Bonne Espérance, elle fut surprise par une tempête qui dura plusieurs jours, & qui fit perdre aux Matelots la connoissance de leur route. Après beaucoup d'agitations, ils furent jettés dans une Baye, que leurs observations leur firent juger à trente lieues du Cap, où ils trouvèrent plusieurs habitations. A peine eurent-ils mouillé, qu'ils virent le rivage bordé d'hommes, de femmes & d'enfans, qui paroissoient fort étonnés d'avoir devant les yeux des gens vêtus, des visages blancs, & un Bâtiment tel que la Caravelle. Comme de part & d'autre on ne pouvoit se faire entendre que par des signes, les Portugais leur offrirent du biscuit & de l'eau-de-vie. Ces présens furent acceptés; mais les Sauvages s'étant bien-tôt retirés, & n'ayant pas reparu de tout le jour, il sembloit que la défiance les eut fait disparaître. Cependant, le lendemain, ils apportèrent, sur le rivage, quantité de jeunes autruches, & d'autres oiseaux, assez semblables à de grosses oyes, si gras qu'on ne distinguoit point leur chair. Les plumes en étoient fort belles, & celles du ventre paroissoient excellentes pour des lits. Tavernier acheta un gros couffin de ces plumes, d'un des Matelots Portugais, qui lui raconta particulièrement tout ce qui leur étoit arrivé dans cette Baye (m). Ils y passèrent vingt-sept jours. Dans l'impuissance de s'expliquer, ils donnoient de tems en tems, aux Sauvages, des couteaux, des haches, du corail, & de fausses perles, pour les exciter au Commerce, & pour découvrir s'ils avoient beaucoup d'or; car ils en voyoient, à quelques-uns, de petits lingots, aux oreilles, rabatus des deux côtés comme des clous de serrure. Quelques femmes en portoient au bas du menton & même aux narines. Huit ou neuf jours après l'arrivée des Portugais, ces Barbares leur apportèrent enfin de petits morceaux d'ambre gris, un peu d'or, & quelques dents d'éléphans, mais fort petites, quelques coques & quantité de poisson. On n'épargna rien pour apprendre d'eux où ils prenoient l'ambre gris, qui étoit fort beau. Le Viceroi de Goa en fit voir, à l'Auteur, un morceau de demie once, qui lui parut le meilleur qu'il eût jamais vu. Les Portugais s'efforcèrent aussi de découvrir d'où leur venoit l'or. Pour les dents d'éléphans, ils n'avoient pas besoin d'autre explication que la vue d'un grand nombre de ces animaux, qui venoient boire, chaque jour au matin, dans une Rivière qui se jette dans la Baye. Enfin, désespérant de se faire entendre & d'obtenir des éclaircissemens, ils prirent le parti de remettre à la voile. Mais, comme les Sauvages s'étoient rendus si familiers qu'il y en avoit toujours quelques-uns dans le Vaisseau, ils en retinrent deux, avec lesquels ils prirent la route de Goa, dans l'espérance de leur faire apprendre le Portugais, ou de faire apprendre leur langue à quelque enfant qu'on mettroit auprès d'eux. Lorsque le Vaisseau eut commencé à s'éloi-

gner,

(1) Pag. 123 & précédentes.

(m) Pag. 124.

gner, tous les Sauvages voyant enlever deux de leurs Compagnons, qui n'étoient pas apparemment des moins considérables, s'arrachèrent les cheveux & se frappèrent l'estomac, avec des cris & des hurlemens épouvantables. La Caravelle arriva heureusement à Goa. On prit soin des deux Captifs. Mais on ne put leur rien apprendre de la langue Portugaise, ni rien tirer d'eux pour la connoissance de leur Pays. Dans l'espace de quelques mois, ils moururent tous deux de chagrin & de langueur; & les Portugais ne tirèrent point d'autre avantage de cette découverte qu'environ deux livres d'or, & trois livres d'ambre gris, avec trente-cinq ou quarante dents d'éléphants (n). Tavernier, se trouvant dans la suite à Batavia, raconta toutes ces circonstances au Général Hollandois, qui ne fit pas des efforts moins inutiles pour retrouver la même Baye (o).

TAVERNIER.
1666.

Efforts inutiles pour retrouver cette Baye.

(n) Pag. 125.
(o) Pag. 415. Tavernier dit que le Gouverneur le remercia *assez froidement* de ce rapport, comme d'une chose de peu d'im-

portance, quoiqu'il ait sçu depuis qu'on avoit entrepris inutilement cette recherche. Une Baye à trente lieues du Cap auroit-elle été inconnue aux Hollandois? R. d. E.

§. III.

Voyage de Tavernier à Batavia.

LE Voyage de Batavia, un des plus pénibles que l'Auteur eut entrepris, du moins par les dangers auxquels sa vie fut exposée, fait la dernière partie de son Journal. Il partit de Mingrela, au Royaume de Visapour, sur un Vaisseau Hollandois, qui apportoit des soyes de Perse, & qui avoit ordre, en faisant voile à Batavia, de mouiller à *Bakanor*, pour y prendre du riz. On arriva, dans ce Port, quatre jours après. Le Capitaine étant obligé de descendre, pour demander au Roi la permission du Commerce, Tavernier eut la curiosité de l'accompagner. Ils remontèrent la Rivière près de trois lieues; & lorsqu'ils s'y attendoient le moins, ils trouvèrent le Roi sur le bord de l'eau, dans un lieu où ils ne découvrirent que dix ou douze cabanes, composées de branches de palmier. Ils jugèrent que ce Prince avoit ailleurs quelque logement plus digne de lui, & qu'il n'étoit venu dans ce lieu que pour y jouir de la fraîcheur des arbres & de quelques ruisseaux. La cabane dans laquelle il entra, pour recevoir les deux Européens, ne laissoit pas d'être ornée de quelques tapis de Perse, sur l'un desquels il s'assit, entouré de cinq ou six femmes, dont les unes l'éventiloient avec des queues de paon, & les autres lui présentoient le bétel, ou remplissoient sa pipe de tabac. Les Seigneurs de sa Cour étoient dans les autres cabanes; & l'Auteur en compta près de deux cens, la plupart armés d'arcs & de flèches. On voyoit deux éléphants, à peu de distance. Après avoir accordé, au Capitaine, la permission d'acheter du riz, le Monarque lui envoya, dans sa Chaloupe, un présent de douze poules & de cinq ou six flacons de vin de palmier. Tavernier observe que ce vin étoit beaucoup plus fort que tout ce qu'il en avoit bû de la même espèce, & qu'en ayant demandé la raison à quelques Habitans d'un Hameau dans lequel il passa la nuit, ils lui répondirent que cette qualité venoit

1648.

Voyage de Tavernier dans l'Isle de Java.

Il passe à Bakanor.

Dans quel lieu il trouva le Roi.

Vin de palmier très-fort, & ce qui lui donne cette qualité.

TAVERNIER.
1648.

venoit de l'usage où l'on étoit, dans le Pays, de planter le poivre autour des palmiers (a).

Permetté de
Tavernier
dans une
tempête.

LA nuit du 28 au 29 d'Avril, le vent commençant à changer, on avertit le Capitaine, qui n'avoit point encore pratiqué les Côtes de l'Inde, que la prudence l'obligeoit de ne pas différer plus long-tems à lever l'ancre. Mais comme il regrettoit de partir sans avoir achevé de charger, il rejeta ce conseil, sous prétexte qu'il manquoit d'eau. Le vent, qui avoit été fort violent toute la nuit, s'apaisa un peu le lendemain, & l'on continua de charger du riz. Le jour d'après, on vit les apparences d'un si mauvais tems, que tout l'équipage commençant à murmurer, le Capitaine envoya les deux Chaloupes pour prendre de l'eau. Mais elles ne furent pas plutôt à l'embouchure de la Rivière, qu'un vent furieux obligea les Matelots de revenir sans eau, avec beaucoup de peine & de danger. On ne s'arrêta à ce récit, que pour faire honneur à Tavernier de sa fermeté, dans une de ces terribles situations, qui sont les plus grands embarras des Voyageurs, & qui forment quelquefois aussi la plus agréable partie de leurs Relations.

LES Chaloupes étant revenues à bord, on les attacha derrière le Vaifseau, suivant l'usage; & l'on mit quatorze hommes dans la grande, pour la retenir, & l'empêcher de se briser par les chocs. Alors, on voulut commencer à lever l'ancre. Mais le vent étant devenu plus fort & plus contraire, douze hommes, de quarante qui étoient autour du moulinet, furent estropiés par les barres. Le Capitaine même, qui voulut toucher au cable, eut la main presque entièrement écrasée. Enfin la tempête devint si furieuse, qu'au-lieu de lever l'ancre, on fut contraint d'en jettir d'autres, parceque le Vaifseau étoit impétueusement poussé vers la terre. Avant minuit, on avoit perdu successivement sept ancres. Il n'en restoit plus, & toute autre ressource étoit vaine. On fit trois fois la prière dans l'espace de deux heures. A la fin de la troisième, les Pilotes crièrent que le Vaifseau alloit toucher terre, & que chacun devoit penser à se sauver. Le Capitaine étoit incapable de s'aider lui-même dans le misérable état de sa main. Tavernier, qui n'espéroit pas beaucoup plus de ses propres efforts, s'accouda sur le bord du Vaifseau, pour y attendre sa destinée; & comme on étoit éclairé par la lumière de la Lune, il se mit à regarder tristement les ondes, qui le pouffoient vers la Côte. Pendant qu'il étoit dans cette posture, le Vaifseau toucha rudement à terre; & les cris de l'équipage lui firent juger qu'il s'étoit entr'ouvert. Au même instant, deux Matelots vinrent lui offrir de le sauver, à condition d'être généreusement récompensés, si le Ciel favorisoit leurs efforts. Il leur promit cinq cens écus, qui les disposèrent à risquer leur vie pour conserver la sienne. C'étoient deux Hambourgeois, qui l'avoient vu à Surate, & qui n'ignorant pas que son principal Commerce étoit en pierreries, savoient qu'il avoit sur lui toutes ses marchandises. Aussi-tôt qu'il eut nommé la somme, ils se saisirent d'un morceau de bois, de la grosseur de la cuisse, & long de dix ou douzepieds, auquel ils attachèrent, en cinq ou six endroits, de grosses cordes, de quatre

ou

ou cinq pieds de longueur. Tavernier considéroit leur travail, sans en pouvoir deviner l'usage, lorsque tournant les yeux vers la terre, il crut remarquer que le Vaisseau n'y étoit plus poussé directement. Dans la crainte que ce ne fût une illusion des ténèbres, parceque la Lune commençoit à se coucher, il courut à la boussole, pour s'éclaircir. Il vit qu'en effet le vent étoit tout-à-fait changé, & qu'il venoit de terre. Un en, par lequel il annonça ce changement aux Matelots, leur fit reprendre courage. La joye fut proportionnée à la crainte. On avertit les quatorze hommes de la grande Chaloupe; mais personne ne répondit; & le matin, à la pointe du jour, on s'aperçut que leur cable s'étoit rompu. On n'a jamais eu d'autre nouvelle de leur sort.

TAVERNIER:
1648.

Perte de
quatorze
hommes dans
une Chaloupe.

Changement
du vent, qui
sauve le Vaisseau.

On suit le
conseil de
Tavernier.

Le Pilote ne fut pas long-tems à remarquer que son gouvernail s'étoit brisé par le haut; & pour réparer sur le champ cette disgrâce, il fit tendre une petite voile, qu'on tiroit de divers côtés suivant ses ordres. Enfin le vent devint tout-à-fait Nord-Est; & plus la nuit s'obscurcissoit par la retraite de la Lune, plus il se fortifioit du même côté. On en rendit grâces au Ciel par des prières publiques. Cependant le danger n'étoit pas fini, parcequ'on avoit à passer trois grosses roches qui s'élevaient au-dessus des flots, & qu'on ne pouvoit appercevoir dans les ténèbres. Les Vaisseaux ne s'approchent point ordinairement du Port, jusqu'à se mettre dans la nécessité de les passer; mais le Capitaine, pressé par le tems, avoit fait avancer le sien le plus près qu'il avoit pu de l'embouchure de la Rivière, pour charger avec plus de diligence. Ainsi, pendant le reste de la nuit, on se crut exposé, de ce côté-là, au même danger dont on avoit été menacé du côté de la terre. Mais le Ciel permit qu'à la pointe du jour, on se trouva, sans le savoir, à trois ou quatre lieues de la Côte. On tint conseil sur la route qu'on devoit prendre, parcequ'on étoit sans ancres. Les uns proposoient de se rendre à Goa, pour y passer l'hiver; les autres, d'aller à *Point-de-Galle*, première Ville que les Hollandois avoient enlevée aux Portugais dans l'île de Ceylan (b). Le chemin étoit égal, & le vent également favorable. Tavernier représenta qu'on ne pouvoit aller à Goa sans exposer des Matelots Hollandois à faire, dans l'ivresse, quelque excès qui les soumettroit aux rigueurs de l'Inquisition; & que cette Ville d'ailleurs, leur offrant diverses occasions de débauche, le Capitaine ne retrouveroit pas un homme lorsqu'il penseroit à se remettre en Mer (c).

DEUX raisons si fortes firent donner la préférence à Point-de-Galle. Cependant elles n'étoient pas la crainte d'une tempête, qui pouvoit briser sur la Côte un Vaisseau sans ancre. Quelques Matelots, qui servoient à bord depuis plusieurs années, se souvinrent qu'il y avoit au fond de calle, une ancre fort pesante, mais qu'elle n'avoit qu'un bras. Quoique la quantité de marchandises, qui étoit dans le Vaisseau, fit craindre beaucoup de difficulté à la retirer, quelques Charpentiers fort experts, qui avoient quitté le Comptoir de Bander-Abassi pour se rendre à Batavia, s'étant engagés à la mettre en état de servir, on entreprit de surmonter tous les obstacles. Il

(b) Ils s'étoient déjà rendus maîtres de Baticalo, de Trinque male & de Negombo.
R. d. E.

(c) Pag. 409, 410.

TAVERNIER.

1648.

Ses observations à
Point-de-Ga-
le.

Jugement
qu'il porte de
la conduite
des Hollan-
dois.

en conta trois ou quatre caisses de vin de Chiras, qui furent distribuées entre les Ouvriers. Huit jours après, on se trouva devant Point-de-Galle; & l'on fut obligé d'abattre toutes les voiles, pour s'approcher du Port, que ses roches à fleur-d'eau rendent fort dangereux. Aussi n'arrive-t'il point de Vaissau, que le Gouverneur n'envoie deux Pilotes, pour l'aider à se conduire. Tavernier ne trouva rien de plus remarquable, dans cette Ville, que les traces des boulets de canon & des mines que les Hollandois avoient fait jouer pendant le Siègle. La Compagnie donnoit alors des champs & des places pour bâtir, à ceux qui vouloient s'y établir sous sa protection. Elle avoit formé un nouveau plan, qui, suivant l'opinion de l'Auteur, devoit faire, de cette Ville, une Place très-forte (d).

Il y apprit que les Hollandois, avant que d'avoir chassé les Portugais de tous les Etablissmens qu'ils avoient dans cette Isle, s'étoient persuadé que cette conquête deviendroit pour eux une source inépuisable de richesses. L'effet, dit-il, auroit pu répondre à leurs espérances, s'ils avoient observé plus fidèlement leur premier Traité avec le Roi de Candy, qui occupe l'intérieur de l'Isle. Ils s'étoient engagés à lui remettre la Ville de Point-de-Galle après le Siègle; & ce Prince devoit leur fournir tous les ans une certaine quantité de canelle. Mais lorsqu'il leur demanda l'exécution de cette promesse, ils répondirent qu'ils étoient prêts à le satisfaire, quand il leur auroit payé les fraix de la guerre, qu'ils faisoient monter à plusieurs millions (e). Trois Royaumes, tels que le sien, n'auroient pas fourni la moitié de cette somme. La canelle & les éléphants font le principal Commerce du Pays. Les Portugais avoient tiré tout le profit de la canelle, pendant qu'ils avoient été les Maîtres; & quoique les éléphants de l'Isle soient fort estimés dans toutes les Indes, il est rare qu'on en prenne plus de cinq ou six chaque année. Les Hollandois ne furent pas plus fidèles au Roi d'Achem (f) (g), qui s'étoit engagé à les secourir; & ce Prince, ne bornant point sa vengeance à leur refuser du poivre, leur déclara une guerre sanglante, dont ils craignirent assez les suites pour lui demander la paix & le renouvellement du Traité (h).

TA-

(d) Pag. 411. Voyez le plan de cette Ville, dans la Description de l'Isle de Ceylan, au Tome XI. R. d. E.

(e) On renvoie le Lecteur au Tome XI. pag. 267, où cette accusation se trouve réfutée par de bonnes & solides raisons, telles que Tavernier en donne lui-même une qui est sans réplique. Les prétentions des Hollandois étoient fondées sur un Traité solennel, dont le Roi de Candy avoit enfreint la principale condition, dès qu'il ne les remboursoit pas de leurs avances. R. d. E.

(f) On a déjà remarqué que les Hollandois accusent Tavernier de les avoir cruellement maltraités; & que leurs plaintes, sur-tout dans la bouche du fameux Ministre Jurieu, ont beaucoup servi à décréditer son Ouvrage. Bayle, en reconnoissant la vérité de l'accusation, observe simplement que à Tavernier a peu ménagé les Particuliers

Hollandois, il n'a pas manqué de respect pour ceux qui les gouvernent; ce qui est fort éloigné de lui reprocher de la fausseté. Ainsi quoiqu'il rapporte quantité de faits, peu honorables pour cette Nation, il n'en faut pas conclure qu'il ait manqué de bonne-foi. On fait quelle juste différence il faut mettre entre la médisance & la calomnie.

(g) Le caractère de perfidie du Roi d'Achem est assez connu par la Relation du Général de Beaulieu, au Tome précédent; mais nous ne trouvons rien de ce que Tavernier veut insinuer ici, contre la bonne-foi des Hollandois, qui ne dépend d'ailleurs pas de son témoignage. R. d. E.

(h) L'Auteur joint ici un détail curieux: „ Pour cet effet, dit-il, ils s'envoyèrent de
„ part & d'autre des Ambassadeurs. Celui
„ qui vint à Batavia, de la part du Roi, fut
„ reçu avec beaucoup de magnificence. Lors-
„ qu'il

TAVERNIER partit de Point-de-Gale, le 25 de Juin. Il passa la Ligne le 2 de Juillet; & le 6, il eut la vûe d'une île qui se nomme *Nazakor*. Le 17, il découvrit la Côte de *Sumatra*; le 18, l'Île d'*Inganno*; & le 19, l'Île *Fortune*. Le 20, il vit plusieurs autres petites Îles, entre lesquelles on en distingue trois par le nom d'*Îles du Prince* (i). La Côte de Java s'offrit le même jour; & le 22, il mouilla heureusement dans la Rade de Batavia.

C'ÉTOIT le Général *Van der Lyn*, qui gouvernoit alors les Indes Hollandoises. *Caron*, Directeur général (k), occupoit après lui la première place du Conseil. Tavernier fut reçu si favorablement de ces deux Chefs, que presque à son arrivée, il se vit invité à dîner par le Général, avec les principaux Officiers de la Ville & leurs femmes. On ne l'entretint d'abord que de ses Voyages; mais ensuite le Général, l'ayant prié de passer dans son cabinet, lui fit diverses questions, qui le préparèrent aux embarras que les Hollandois devoient lui faire essuyer. Cependant les apparences furent

TAVERNIER.
1648.

Comment
Tavernier
est reçu à Ba-
tavia.

„ qu'il fut sur son départ, le Général Hol-
„ landois & tout le Conseil le traitèrent
„ splendidement. Les Dames se mirent à
„ table; ce qui surprit fort cet Ambassadeur
„ Mahométan, qui n'étoit pas accoutumé à
„ voir des femmes boire & manger avec des
„ hommes. Mais ce qui l'étonna beaucoup
„ plus, ce fut qu'à la fin du repas, après a-
„ voir bu plusieurs fântes, on but celle de
„ la Reine d'Achem, qui avoit gouverné cet
„ Etat, pendant la minorité de son fils, &
„ que pour l'honorer davantage, M. le Gé-
„ néral voulut que Madame la Générale, sa
„ femme, bûit l'Ambassadeur. Le Roi &
„ la Reine d'Achem ne reçurent pas moins
„ bien l'Ambassadeur qui leur fut envoyé de
„ Batavia. C'étoit un Hollandois, nommé
„ Crook; il étoit abbatu depuis quinze ans,
„ par une maladie de langueur, qui faisoit
„ croire qu'on lui avoit donné quelque poi-
„ son lent. A la troisième audience, le Roi
„ d'Achem ayant sçu qu'il étoit réduit de-
„ puis long-tems à ce triste état, lui deman-
„ da s'il n'avoit jamais entretenu quelque
„ fille du Pays, & comment il l'avoit quit-
„ tée? Crook avoua qu'en ayant aimé une,
„ il l'avoit quittée pour aller se marier en
„ Hollande, & que depuis ce tems il n'avoit
„ pas cessé d'être infirme & languissant. Là-
„ dessus, le Roi dit à trois de ses Méde-
„ cins, qui se trouvoient près de lui, qu'a-
„ yant entendu la cause du mal de l'Ambas-
„ sadeur, il leur donnoit quinze jours pour
„ le guérir, & que s'ils n'en venoient à bout
„ dans cet intervalle, il les feroit mourir
„ tous trois. Ils assurèrent le Roi qu'ils lui
„ répondoient de la guérison de l'Ambas-
„ sadeur, pourvu qu'il vouloit prendre les re-

„ mède qu'ils lui donneroient. Crook s'y
„ résolut. Ils lui donnoient, au matin, un
„ breuvage, & le soir une pillule. Le neu-
„ vième jour, il lui prit un grand vomisse-
„ ment. On crut, qu'il mourroit des étran-
„ ges efforts qu'il fit. Enfin il vomit un pe-
„ tit paquet de cheveux, de la grosseur d'une
„ petite noix; après quoi, il fut prompte-
„ ment guéri. Ensuite le Roi lui fit l'hon-
„ neur de le mener à la chasse du rhinocé-
„ ros, & voulut qu'il donnât le coup mor-
„ tel à la bête, dont il coupa la corne, pour
„ la lui présenter aussi. Cette chasse fut sui-
„ vie d'un grand festin, dans lequel le Roi
„ but à la santé du Général de Batavia & de
„ sa femme, & fit venir une des siennes,
„ qu'il fit baiser à l'Ambassadeur. A son dé-
„ part, il lui fit présent d'un caillou, de la
„ grosseur d'un œuf d'oie, où l'on voyoit
„ de grosses veines d'or, comme on voit la
„ nersa sur la main d'un homme; en lui di-
„ sant que c'étoit ainsi que l'or croissoit dans
„ son Pays. Crook se trouvant, dans la sui-
„ te, Chef du Comptoir à Surate, fit rom-
„ pre le caillou par le milieu, pour en don-
„ ner la moitié à celui qui avoit la première
„ autorité après lui, & qui se nommoit *Con-
„ stant*. Je lui en offris, ajôte Tavernier,
„ cent cinquante pistoles, dans le dessein de
„ le porter à M. le Duc d'Orléans; mais il
„ ne voulut jamais s'en défaire. Ibidem.
„ pag. 413 & 414.

(i) On ne donne le nom d'*Île du Prince* qu'à une seule île, qui est à l'entrée du Détroit de la Sonde. R. d. E.

(k) Le même qui forma le Comptoir François à Surate. Voyez les dernières Relations du Tome XI.

Tavernier.
1648.

Faste du
Général Hol-
landois.

soutenues civilement. On lui proposa de faire un tour de promenade hors de la Ville. La magnificence du cortège, dans les moindres occasions où le Général se fait voir, paroît mériter une description. „ Deux trompettes „ sonnèrent pour avertir de sa marche. Ensuite il monta dans un grand „ carrosse à six chevaux, avec Madame la Générale & quatre autres fem- „ mes. Plusieurs Officiers montant à cheval, on en présenta un à Taver- „ nier, sellé & bridé à la Persane. Il y a toujours quarante ou cinquante „ chevaux de selle, dans les écuries du Général. Le carrosse étoit précédé „ d'une Compagnie de Cavalerie; chaque Cavalier avec le colletin de buff- „ fle & le haut-de-chaussé d'écarlate galonné d'argent, un plumet au cha- „ peau, la grande écharpe bordée d'une dentelle d'argent, la garde de l'é- „ pée & les éperons d'argent massif; & tous les chevaux fort bien équ- „ pés. Trois Gardes du corps marchaient à chaque portière, la hallebarde „ en main, & galamment vêtus, en pourpoint de satin jaune, avec le „ haut-de-chaussé d'écarlate, couvert de galons d'argent, les bas de soye „ jaune, & de fort beau linge. Derrière le carrosse suivait une Compa- „ gnie d'Infanterie; sans compter celle qui sort de la Ville une heure „ ou deux avant le Général, pour aller à la découverte. Les Conseil- „ lers, ajoute l'Auteur, ont aussi leur faste. Soit dans leurs maisons, soit „ lorsqu'ils en sortent, chacun d'eux a deux Mousquetaires pour sa garde. „ Lorsqu'ils ont besoin de chevaux, un Ecuyer du Général doit leur amener „ ceux qu'ils demandent. Ils ont aussi leurs petites barques, pour la prome- „ nade en Mer, ou sur la Rivière, ou sur les Canaux, qui sont bordés de „ leurs Jardins.

Cherté du
vin à Bata-
via.

Grandes
fêtes du Peu-
ple.

PENDANT trois ou quatre jours, Tavernier reçut quantité de visites, „ qui l'engagèrent dans une assez grande dépense, parceque l'usage oblige ce- „ lui qui les reçoit de présenter du vin. Une pinte de vin, mesure de Paris, „ ne tient que quatre verres Hollandois. Le vin d'Espagne est à bon marché „ dans Batavia, lorsqu'il ne coûte qu'un écu. Le vin du Rhin & le vin de „ France en valent deux. „ Les tems de joye dans cette Ville, observe „ l'Auteur, pour l'instruction de ceux qui feront le même Voyage, sont „ les jours où l'on voit arriver, de Hollande, quelques Vaisseaux qui ap- „ portent du vin ou de la bière. Quoiqu'il soit permis aux Particuliers „ d'en acheter leur provision, la plus grande partie de ces liqueurs passe „ aux Cabaretiers, soit que les Hollandois prennent plus de plaisir au Ca- „ baret que dans leurs maisons, ou qu'ils y trouvent plus de commodité „ pour se réjouir ensemble. Dans ces jours, qui sont leurs grandes fêtes, „ on rencontre, au milieu des rues, des femmes & des filles, qui portent „ un *Momon* aux Passans, pour quelques bouteilles; & soit qu'on perde ou „ qu'on gagne, l'honneur, suivant Tavernier, ne permet guères de souf- „ frir que les femmes payent. Il en survient d'autres, à la santé desquel- „ les on est obligé, dit-il, de boire par bienfaisance. Ainsi l'intempérance „ des Habitans coûte cher aux Etrangers (1). „

Les embarras, dont l'Auteur étoit menacé, avoient leur source dans la „ com-

complaissance qu'il avoit eue pour un Directeur Hollandois, nommé *Constant*, qu'il avoit connu dans les Comptoirs de *Bander-Abassi* & de *Surate*, & qui l'avoit chargé de lui acheter pour seize mille roupies de *Diamans*, aux Mines de *Golkonde*. *Tavernier*, à son retour, l'ayant trouvé parti pour l'Europe, avoit remis les *Diamans* aux Directeurs Anglois, qui les firent tenir à *Constant*: mais il ne s'étoit adressé aux Anglois, qu'après avoir proposé la même commission au Directeur Hollandois, qui s'en étoit excusé, quoiqu'ami de *Constant*; sous prétexte que si le Général, ou le Conseil de *Batavia*, étoit informé qu'il eût reçu ce dépôt, il courroit risque d'être traité comme Receleur, & de perdre sa charge & tout son bien. On favoit à *Batavia* que *Tavernier* lui avoit fait cette proposition. Un jour trois ou quatre Conseillers, feignant de le traiter avec beaucoup d'amitié, lui demandèrent si depuis son Voyage de *Golkonde* il avoit eu des nouvelles de *Constant*. Il les assura qu'il n'en avoit pas reçu; d'où se croyant en droit de conclure qu'il n'avoit pu lui envoyer les *Diamans*, ils se prirent mutuellement à témoins que de son propre avou il avoit pour seize mille roupies de *Diamans*, qui appartenoient à un Directeur Hollandois. Cette fausse supposition l'allarma peu. Il répondit nettement que depuis plus de six mois, il avoit envoyé les *Diamans* par terre. Cependant il reçut ordre, dès le lendemain, de paroître au Conseil de la Ville, où l'Avocat Fiscal devoit prendre la cause de la Compagnie. Rien ne pouvoit le dispenser de s'y rendre: mais lorsqu'il y entendit traiter cette affaire d'un ton fort sérieux, & que malgré ses explications, il vit porter une sentence, suivant laquelle *Constant* devoit être pourfui, pour avoir fraudé la Compagnie, sous prétexte que ses gages n'avoient pu le mettre en état d'acheter pour seize mille roupies de *Diamans*, il tint un langage qui parut chagriner plusieurs personnes de l'assemblée (m). Leur animosité devint

TAVERNIER.
1648.
Affaire dangereuse qu'on suscite à Tavernier.

Avantage qu'on prend sur lui.

(m) On le lira volontiers dans ses termes. „ A ce discours d'avoir fraudé la Compagnie, „ je ne pus m'empêcher de rire; ce qui surprit tout le monde: & le Président du „ Conseil me demanda pourquoi je riais? „ Je lui dis que c'étoit de voir qu'il s'étonnoit de ce que le Sieur *Constant* avoit „ fraudé la Compagnie de seize mille roupies, & que s'il n'avoit emporté que cela „ c'étoit bien peu de chose; ajoutant qu'il „ n'y avoit guères de Serviteur de la Compagnie qui eut passé par les charges où le „ Sieur *Constant* avoit passé, & qui eut eu la commodité de faire le négoce comme il l'avoit eue, sans crainte du Fiscal; qui „ n'emportoit du moins cent mille écus. Il „ y avoit alors deux ou trois personnes dans le Conseil, qui n'étoient pas bien-aisées de m'ouïr parler de la sorte, & que ce discours regardoit particulièrement: car pour dire les choses comme elles sont, „ les Directeurs, & ceux qui les suivent dans „ les Comptoirs, savent mettre à part de

„ grosses sommes à leur profit & au grand „ préjudice de la Compagnie; & comme „ ils ne le peuvent sans être d'intelligence „ avec le Courtier, celui-ci en fait autant „ de son côté, & ceux qui sont sous lui „ prennent aussi ce qu'ils peuvent. J'ai fait „ compte une fois de tout l'argent dont on „ peut frustrer la Compagnie sur le négoce, „ dans chaque Comptoir, & j'ai trouvé que „ quand tous les ans on ne lui fait tort que „ d'un million cinq ou six cens mille livres, „ elle a lieu de s'en consoler. Pour ne parler que de la Perse, j'ai connu des Directeurs, qui tant sur la vente des épiceries „ que sur l'achat des soyes, ont mis à part, „ dans une année, plus de cent mille piastres. Ils ont pour cela des adresses mer- „ veilleuses, qu'il est mal-aisé que la Compagnie puisse découvrir. „ Ibidem. pag. 419 & 420. Voyez la Description de *Batavia*, au Tome X., où le récit de *Tavernier* est confirmé par des Hollandois mêmes.

TAVERNIER.
1648.

fi vive, que pendant quatre ou cinq semaines, non-seulement il fut interrogé comme un coupable, & forcé de répondre à tous les articles, mais qu'il se vit menacé d'être conduit dans une prison. Il eut la fermeté de répondre qu'il ne craignoit point leurs menaces, & qu'il avoit l'honneur d'être à un Prince qui sauroit le tirer de leurs mains & se ressentir de cet affront (n). Mais lorsqu'il se vit assez pressé pour craindre les effets de leur ressentiment, il prit un parti, sur lequel il fit plus de fond que sur son innocence: ce fut de ne plus dissimuler qu'il étoit instruit des rapines continuelles d'un grand nombre de Conseillers, de Directeurs, & de celles du Général même. Il eut seulement la précaution de ne s'ouvrir qu'au Président, dans un entretien qu'il eut tête à tête avec lui; sûr, par cette voye, de faire passer aux oreilles des coupables une déclaration qui devoit leur causer quelque frayeur (o). En effet sa hardiesse en imposa aux Juges Hol-

lan-

(n) M. le Duc d'Orléans l'avoit chargé de lui acheter quelques Diamans & d'autres choses précieuses.

(o) Ne perdons pas l'occasion de faire connoître quelles médisances les Hollandois reprochent à Tavernier: „ Je dis au Prési-
dent, que puisqu'il vouloit absolument que
je lui usse tout ce que je savois du Sieur
Constant, je ne lui cacherois rien de ce qui
étoit venu à ma connoissance, fut-ce au
désavantage du Général même, & de plu-
sieurs du Conseil, & de vous même qui me
pressez de parler. Alors je lui déclarai
qu'en partant de Surate pour aller à la Mi-
ne de diamans, le Sieur Constant m'avoit
remis quarante-quatre mille roupies, me
priant d'employer cette somme en diamans,
& particulièrement en grandes pierres, m'as-
surant que mes provisions me seroient très-
bien payées, & que cette somme appartenant
à M. le Général, il étoit bien-aisé d'avoir
occasion de l'obliger; de plus, que M. le
Général avoit acheté du Sieur Constant,
lorsqu'il étoit venu à Batavia, toutes les par-
ties que je lui avois vendues pendant qu'il
étoit au Comptoir de Surate: c'étoit toutes
pierres que j'avois fais tailler, dont la
valeur étoit de plus de quarante mille écus.
Pour ce qui étoit des perles que le Sieur
Constant avoit achetées pour M. le Général,
du tems qu'il étoit à Ormus, je n'en
savais pas bien la somme; mais que je sa-
vois pourtant qu'il y avoit deux seules per-
les en poire, qui coutoient cent soixante-
dix toman: que j'avois eu aussi d'assez
bonnes sommes à employer pour le Sieur
Charles Renel, le Sieur Kam, & quelques
autres: que lui-même ne devoit pas avoir
oublié que lorsque le Sieur Constant étoit
parti de Batavia pour aller être Directeur
en Perse, il lui avoit remis trente six mil-
le roupies, le priant de donner cette som-

me à quelqu'un de ses amis, pour l'em-
ployer à une partie de diamans: que le
Sieur Constant ne m'avoit pu joindre dans
cette saison; mais, pour vous faire voir,
dis-je encore au Président, combien il
étoit porté pour votre profit, il acheta,
de la plus grande partie de votre somme,
des marchandises de Seronge & de Bram-
pour; & dès qu'il fut arrivé à Gomron,
on lui en offrit trente pour cent de profit.
Il est vrai, pourfuivis-je, qu'à faire com-
pte sur le pied de ce que payent les autres
Marchands, cela n'eût été qu'à cinq pour
cent; mais, voulant vous servir, il fai-
soit tout passer pour le compte de la Com-
pagnie, qui ne paye ni le fret du Vaisseau,
ni la Douane de Gomron, deux articles qui
reviennent pour les Marchands à vingt-
cinq pour cent. Comme le Vaisseau qui
l'avoit porté retournoit à Batavia, bien
que les marchandises ne fussent pas ven-
dus, il ne laissa pas de vous écrire qu'il
en refusoit trente pour cent de profit, dans
l'espérance d'en avoir davantage. Cepen-
dant il arriva trois Vaisseaux à Gomron,
chargés de quantité de ces mêmes marchan-
dises, de manière qu'on eût de la peine
à en tirer ce qu'elles couloient aux Indes;
ce qui l'obligea de donner au prix courant
celles qu'il avoit achetées pour vous. Ce-
pendant il a été si généreux que de ne
vous en avoir rien mandé, & il m'a avoué
en particulier qu'il y avoit perdu plus de
quinze pour cent.

„ Ayant fait tout ce détail au Président,
il en parut fort surpris, & me pria de n'en
pas faire de bruit; en quoi il fit sagement;
car j'en aurois pu nommer bien d'autres,
toutes les adresses des principaux de la
Compagnie étant venues à ma connoissanc-
ce, & la plus grande partie des grosses
sommes qu'ils ont fait employer en dia-

mans

landois, & changea leurs rigueurs en caresses, comme il le raconte assez plaisamment lui-même.

Il avoit trouvé, à Batavia, un de ses frères, qui étoit venu aux Indes, avec lui, dans un de ses premiers Voyages, & qui avoit une rare facilité pour apprendre les langues étrangères. Cinq ou six mois lui suffisoient pour en apprendre une. Il en parloit huit en perfection. D'ailleurs c'étoit un homme bien fait, & d'une valeur éprouvée. S'étant battu en duel à Batavia, contre un Capitaine d'Infanterie, sur lequel il avoit remporté l'avantage, non-seulement le Général Van Diemen, qui aimoit les gens de cœur, & les principaux du Conseil, fermèrent les yeux sur cette aventure; mais ils lui permirent d'équiper un Vaisseau à ses fraix, & de faire toute sorte de Commerces, à l'exception de celui des épiceries. Il acheta un Vaisseau de quatorze pièces de canon, avec lequel il fit plusieurs Voyages. Celui de Siam, par lequel il commença, lui auroit apporté un profit assez considérable, s'il n'eût été obligé de jouer avec le Roi & cinq ou six Seigneurs, qui étoient ravis, s'il en faut croire ici Tavernier (p), d'entendre un Européen parler si parfaitement la langue Malaie (q), mais qui lui gagnèrent cinq ou six mille écus.

TAVERNIER, qui ne savoit pas cette langue, & qui ne vouloit pas quitter l'Isle de Java sans avoir vu Bantam, pria son frère de l'accompagner dans ce Voyage. Une petite Barque les porta heureusement. Le lendemain de leur arrivée, le Roi, de qui le Capitaine Tavernier étoit fort connu, apprenant que son frère apportoit de précieux bijoux, marqua une si vive impatience de les voir, que dès la première fois que le Capitaine se rendit au Palais pour demander ses ordres, il ne lui permit pas de sortir; & sur le champ il fit presser son frère, de venir avec toutes ses richesses. Cette ardeur excessive parut suspecte à l'Auteur, qui se souvenoit de la manière dont le Roi d'Achem avoit traité un François, dans les mêmes circonstances. Le récit qu'il en fait appartient trop à l'Histoire des Voyages, & sur-tout à celle du Commerce François dans les Indes, pour ne pas obtenir ici quelque attention (r).

Le goût du Commerce se répandant parmi la Noblesse Française, M. de Montmorency, à la tête d'une Compagnie formée pour les Indes, fit partir de Nantes quatre Vaisseaux, sur lesquels s'embarquèrent, entre plu-

TAVERNIER:

1648.

Tavernier retrouve un de ses frères.

Eloge qu'il en fait.

Voyage de l'Auteur à Bantam.

Son inquiétude, & d'où elle venoit.

M. de Montmorency entreprend le Commerce.

„mans ayant passé par mes mains. Le Pré-
„sident alla aussitôt au Fort, apparemment
„vers le Général. Entre onze heures & de-
„mi, je rencontrai l'Avocat Fiscal, chez
„qui je savois que le Président étoit allé en
„sortant du Fort. Il m'aborda d'un visage
„riant & me demanda où j'allois. Je lui
„dis que j'allois à la Maison de Ville, pour
„répondre à quelques unes de ses demandes.
„Je vous prie, me repliqua-t'il prompte-
„ment, laissons-là cette affaire, pour al-
„ler dîner ensemble. On me fit hier pré-
„sent de deux canevettes de vin, l'une de
„France & l'autre du Rhin; nous verrons
„lequel fera le meilleur. Tout ce que je

„vous demande est un mot d'écrit de vô-
„tre main, comme vous n'avez rien à M.
„Constant: ce que je lui accordai volon-
„tiers; & de la sorte, tout le Procès fut
„fini". Ibid. pag. 329.

(p) C'est le même frère dont il reçut la Relation du Tonquin, qui se trouve au troisième Tome de ses Voyages, & qui est citée fort durement par Baron, dans le Tome XI. de ce Recueil.

(q) On a fait souvent remarquer qu'au-delà des terres du Grand Mogol, cette langue est parmi les Orientaux, ce que la langue Latine est en Europe.

(r) Tavernier ne marque pas l'année.

TAVRONNIER.
1648.

Sort de
quatre Vais-
seaux qu'il
envoie aux
Indes.

Artifices des
Hollandois.

Histoire
des deux frè-
res Renaud.

sieurs Négocians, deux frères nommés *Renaud*, qui s'étoient engagés au service de la Compagnie. Leur navigation fut la plus courte & la plus heureuse dont on ait eu l'exemple. Ils arrivèrent devant Bantam, en moins de quatre mois. Le Roi les reçut avec beaucoup de joye, & leur fit donner tout le poivre qu'ils demandèrent, à si juste prix, qu'ils l'eurent à meilleur marché, de vingt pour cent, que les Hollandois. Mais leurs idées s'étendant plus loin que le poivre, ils voulurent savoir aussi ce que c'étoit que le négoce du clou de grosse, de la noix de muscade & de sa fleur. Ils envoyèrent le plus petit de leurs Vaisseaux, avec la meilleure partie de leur argent, à Macassar, où les Magasins du Roi étoient ordinairement remplis, malgré les efforts des Hollandois, qui employoient toute leur adresse pour faire passer uniquement le Commerce des épiceries par leurs mains. Pendant l'absence de ce Vaisseau, les François, s'ennuyant à Bantam, allèrent se promener à Batavia, qui n'en est éloignée que de quatorze lieues par Mer. Leur Commandant n'eut pas plutôt jetté l'ancre dans ce Port, qu'il envoya faire des complimens au Général Hollandois, qui répondit à cette civilité, en invitant les principaux François à descendre au rivage, & qui fit porter en même-tems, à ceux qui restèrent à bord, quantité de rafraichissemens, sur-tout du vin d'Espagne & du Rhin; avec ordre, à ceux qu'il chargea de cette commission, de faire boire leurs Hôtes jusqu'à les enivrer. Il leur fut aisé, dans la chaleur de cette fête, de mettre le feu aux Vaisseaux François, suivant l'ordre qu'ils en avoient aussi. Comme on découvre toute la Rade, de la salle du Fort où le Général traite les Etrangers, un Conseiller des Indes, qui étoit à table, seignant beaucoup de surprise, s'écria qu'il croyoit voir les trois Vaisseaux en feu. Le Général affecta aussi beaucoup d'étonnement; tandis que le Commandant François, qui jugea tout d'un coup d'où venoit le mal, & qu'il lui étoit impossible d'y apporter du remède, regarda l'assemblée sans s'émouvoir, & dit aux Hollandois: „contiens, nuons de boire, Messieurs; ceux qui ont fait mettre le feu aux trois bords, payeront le dommage“. Mais, dès ce moment, il jugea que la réparation ne seroit pas égale à la perte. En effet, tous les hommes furent sauvés sur des Fregates, qui furent envoyées en diligence; mais les Hollandois ne payèrent pas le quart du dommage (1). Cependant le Général fit, aux François, de grandes offres qu'ils refusèrent: Ils retournèrent à Bantam, pour y attendre leur petit Vaisseau. A son retour, ils ne trouvèrent pas de meilleur expédient que de vendre leurs marchandises & le Vaisseau même aux Anglois, & de faire entr'eux un partage de l'argent. Les Anglois leur offrirent le passage en Europe; mais cette offre ne fut acceptée que du Commandant & des principaux Officiers; & la plus grande partie des équipages, Marchands & Matelots, prirent parti chez les Portugais, avec lesquels il y avoit alors quelques avantages à se promettre.

Les deux Renaud, après avoir touché leur part, de l'argent qui fut distribué, trouvèrent le moyen de passer à Goa, & s'insinuèrent avec tant de bonheur dans l'affection du Viceroi, qu'ils obtinrent de lui la permission de

(1) Voyez une aventure fort semblable, dans la Relation de Beaulieu, au Tome XII.

de négocier dans tous les lieux où les Portugais avoient quelque pouvoir. Dans l'espace de cinq ou six ans, ils avoient gagné chacun la valeur de dix mille écus. L'aîné faisoit le Commerce des toiles & d'autres marchandises communes, & son frère celui des pierres. Les Portugais étoient alors dans l'usage d'envoyer tous les ans trois ou quatre Vaisseaux au Port d'Achem, pour en tirer du poivre, de l'ivoire & de l'or. Ils y portoient toutes sortes de toiles, particulièrement des toiles bleues & noires. Ils envoient aussi des pierres au Roi, qui les aimoit avec passion. Les deux Renaud prirent cette route, chacun pour l'objet particulier de son Commerce. L'un porta de belles toiles, & l'autre des joyaux précieux, entre lesquels il y avoit quatre anneaux, qui valoient environ dix-huit mille écus. En arrivant dans la Ville d'Achem, ils se rendirent avec les Portugais au Palais du Roi, qui étoit alors à deux lieues de la Mer. Ce Prince admira les quatre anneaux & souhaita de les acheter; mais, au-lieu de dix-huit mille écus, que Renaud lui demandoit, il n'en voulut donner que quinze mille. Cette différence de prix ayant fait rompre le marché, Renaud prit le parti de retourner à bord. Dès le lendemain, il fut appelé à la Cour, par un ordre qui lui donnoit de meilleures espérances. Cependant il fut long-tems en doute s'il devoit reparoître devant le Roi; un pressentiment secret sembloit l'avertir du malheur dont il étoit menacé. Enfin tous les Officiers du Vaisseau lui conseillant de se fier à sa fortune, il se rendit au Palais, où le Roi prit les quatre anneaux pour dix-huit mille écus, qu'il lui fit payer sur le champ. Mais depuis qu'il fut sorti de la chambre de ce Prince, on n'a jamais pu savoir ce qu'il étoit devenu, & l'on n'a pas douté qu'un ordre cruel ne l'eût fait tuer secrètement dans quelque partie du Palais (†).

Cette aventure se présenta vivement à la mémoire de Tavernier, lorsqu'il se vit appelé avec tant d'empressement au Palais de Bantam; sur-tout ne voyant point son frère entre ceux qui lui apportèrent les ordres du Roi. Cependant il s'arma de courage; & bornant ses précautions à ne prendre sur lui que pour douze ou treize mille roupies de joyaux, la plus grande partie d'anneaux de Diamans en roses, les uns de sept pierres, d'autres de neuf, avec quelques brasselets de Diamans & de Rubis, il mit sa confiance dans la protection du Ciel.

Il fut rassuré, en entrant dans l'appartement du Roi, par la vue de son frère, qui étoit assis près de ce Prince, à la manière des Orientaux, avec trois des principaux Seigneurs de la Cour. Ils avoient devant eux cinq grands plats de riz, de différentes couleurs, du vin d'Espagne, de l'eau-de-vie, & plusieurs espèces de forbets. Aussi-tôt que Tavernier eut salué le Roi, en lui faisant présent d'un anneau de Diamans, & d'un petit brasselet de Diamans, de Rubis, & de Saphirs bleus, ce Prince lui commanda de s'asseoir, & lui fit donner une tasse d'eau-de-vie, qui ne contenoit pas moins d'un demi-septier. Il parut étonné du refus que Tavernier fit de toucher à cette liqueur; & lui ayant fait servir du vin d'Espagne, il ne tarda guères à se lever, dans l'impatience de voir les joyaux. Il alla s'asseoir dans un fau-

Frayer que
cette histoire
cause à Ta-
vernier.

En quel
état il trouve
le Roi de
Bantam.

(†) Pag. 434 & précédentes.

Tavernier.
1648.

teuil, dont le bois étoit doré comme les bordures de nos tableaux, & qui étoit placé sur un petit tapis de Perse, d'or & de soye. Son habit étoit une pièce de toile, dont une partie lui couvroit le corps depuis la ceinture jusqu'aux genoux, & le reste étoit rejeté sur son dos en manière d'écharpe. Il avoit les pieds & les jambes nues. Autour de sa tête, une forte de mouchoir à trois pointes formoit un bandeau. Ses cheveux, qui paroissent fort longs, étoient liés par-dessus. On voyoit, à côté du fauteuil, une paire de sandales, dont les courroies étoient brodées d'or, & parsemées de petites perles. Deux de ses Officiers se placèrent derrière lui, avec de gros éventails, dont les bâtons étoient longs de cinq à six pieds, terminés par un faisceau de plumes de paon, de la grosseur d'un tonneau. A la droite, une vieille femme noire tenoit dans ses mains un petit mortier & un pilon d'or, où elle piloit des feuilles de bétel, parmi lesquelles elle mêloit des noix d'areka, avec de la semence de perles qu'on y avoit fait dissoudre. Lorsqu'elle en voyoit quelque partie bien préparée, elle frappoit de la main sur le dos du Roi, qui ouvroit aussitôt la bouche, & qui recevoit ce qu'elle y mettoit avec le doigt, comme on donne de la bouillie aux enfans. Il avoit maché tant de bétel & bu tant de tabac, qu'il avoit perdu toutes ses dents (v).

Palais du
Roi de Ban-
tam.

Son Palais ne faisoit pas honneur à l'habileté de l'Architecte. C'étoit un espace carré, ceint d'un grand nombre de petits piliers, revêtus de différens vernis, & d'environ deux pieds de haut. Quatre piliers plus gros faisoient les quatre coins, à quarante pieds de distance. Le plancher étoit couvert d'une natte, tissue de l'écorce d'un certain arbre, dont aucune sorte de vermine n'approche jamais; & le toit étoit de simples branches de cocotier. Assez proche, sous un autre toit, soutenu aussi par quatre gros piliers, on voyoit seize éléphans. La garde Royale, qui étoit d'environ deux mille hommes, étoit assise par bandes à l'ombre de quelques arbres. Tavernier ne prit pas une haute opinion du logement des femmes. La porte en paroissoit fort mauvaise; & l'enceinte n'étoit qu'une sorte de palissade, entremêlée de terre & de fiente de vache. Deux vieilles femmes noires en sortirent successivement, pour venir prendre de la main du Roi les bijoux de Tavernier, qu'elles alloient montrer apparemment aux Dames. Il observa qu'elles ne rapportoient rien; d'où il conclut qu'il devoit tenir ferme pour le prix. Aussi vendit-il fort avantageusement tout ce qui étoit entré au Serrail, avec la satisfaction d'être payé sur le champ (x).

Tavernier est
exposé à périr
par la main
d'un Furieux.

Dans un autre Voyage qu'il fit à la même Cour, il ne tira pas moins d'avantage de tout ce qu'il y avoit porté pour le Roi. Mais sa vie fut exposée au dernier danger, par la fureur d'un Indien Mahométan, qui revenoit de la Mecque. Il passoit, avec son frère & un Chirurgien Hollandois, dans un chemin où d'un côté l'on a la Rivière, & de l'autre un grand Jardin fermé de palissades, entre lesquelles il reste des intervalles ouverts. L'assassin, qui étoit armé d'une pique & caché derrière les palissades, poussa son arme, pour l'enfoncer dans le corps d'un des trois Etran-

gers.

gers. Il fut trop prompt, & la pointe leur passa devant le ventre à tous trois; ou du moins elle ne toucha qu'aux vastes hautes-chausses du Chirurgien Hollandois, qui saisit aussi-tôt le bois de la pique. Tavernier le prit aussi de ses deux mains; tandis que son frère, plus jeune & plus dispos, sauta par-dessus la palissade & donna trois coups d'épée dans le corps à l'Indien, qui en mourut sur le champ. Aussi-tôt quantité de Chinois & d'Indiens idolâtres, qui se trouvoient aux environs, vinrent baiser les mains au Capitaine Tavernier, en applaudissant à son action. Le Roi même, qui en fut bien-tôt informé, lui fit présent d'une ceinture, comme un témoignage de sa reconnaissance (y). L'Auteur jette plus de jour sur une aventure si singulière. Les Pèlerins Javans de l'ordre du Peuple, sur-tout les Fakkirs qui vont à la Mecque, s'arment ordinairement, à leur retour, de cette espèce de poignard qu'on appelle *Cris*, dont la moitié de la lame est empoisonnée; & quelques-uns s'engagent par vœu à tuer tout ce qu'ils rencontreront d'Infidèles, c'est-à-dire, de gens opposés à la Religion de Mahomet. Ces Fanatiques exécutent leur résolution avec une rage incroyable, jusqu'à ce qu'ils soyent tués eux-mêmes (z). Alors ils sont regardés comme Saints, de toute la Populace, qui les enterre avec beaucoup de cérémonie, & qui contribue volontairement à leur élever de magnifiques tombeaux. Quelque Dervis se construit une hute auprès du monument, & se consacre pour toute sa vie à le tenir propre, avec un soin continuel d'y jeter des fleurs. Les ornemens croissent avec les aumônes, parceque plus la sépulture est belle, plus la dévotion augmente, avec l'opinion de sa sainteté.

TAVERNIER s'étoit proposé de passer, à Batavia, les trois mois qui restoient jusqu'au départ des Vaisseaux pour l'Europe; mais l'ennuyeuse vie qu'on y mène, sans autre amusement, dit-il, que de jouer & de boire, lui fit prendre la résolution d'employer une partie de ce tems à visiter la Cour du

TAVERNIER:
1648.

Son frère
tue leur en-
nemi.

Cour du
Roi de Ja-
va.

(y) Pag. 439.

(z) „ Je me souviens, dit l'Auteur,
„ qu'en 1642, il arriva au Port de Surate
„ un Vaisseau du Grand Mogol, revenant
„ de la Mecque, où il y avoit quantité de
„ ces Fakkirs; car tous les ans ce Monarque
„ envoie deux grands Vaisseaux à la Mec-
„ que, pour y porter gratuitement les Pé-
„ lerins. Ces Bâtimens sont chargés d'ai-
„ leurs de bonnes marchandises, qui se ven-
„ dent; & dont le profit est pour eux. On
„ ne rapporte que le principal, qui sert pour
„ l'année suivante, & qui est au moins de six
„ cens mille roupies. Un des Fakkirs, qui
„ revenoit alors, ne fut pas plutôt descen-
„ du à terre, qu'il donna des marques d'une
„ furie diabolique. Après avoir fait sa pri-
„ ère, il prit son poignard, & courut se jet-
„ ter au milieu de plusieurs Matelots Hollan-
„ dois, qui faisoient décharger les marchan-
„ dises de quatre Vaisseaux qu'ils avoient au
„ Port. Cet enragé, sans leur laisser le

„ tems de se reconnoître, en frappa dix.
„ sept, dont treize moururent. Il étoit ar-
„ mé d'une espèce de poignard, qui se nom-
„ me *Congier*, dont la lame a trois doigts
„ de large par le haur. Enfin le Soldat Hol-
„ landois, qui étoit en sentinelle, à l'entrée
„ de la tente des Marchands, lui donna au
„ milieu de l'estomac un coup de fusil dont
„ il tomba mort. Aussi-tôt, tous les autres
„ Fakkirs qui se trouvèrent dans le même
„ lieu, accompagnés de quantité d'autres
„ Mahométans, prirent le corps & l'enter-
„ rèrent. Dans l'espace de quinze jours, il
„ eut une belle sépulture. Elle est renver-
„ sée, tous les ans, par les Matelots Anglois
„ & Hollandois, pendant que leurs Vaisseaux
„ sont au Port, parcequ'alors ils sont les
„ plus forts; mais à peine sont-ils partis,
„ que les Mahométans la font rétablir &
„ qu'ils y plantent des enseignes". Pag. 441
„ & précédentes.

TAVERNIER.
1648.

Haine de
ce Prince
pour les
Hollandois.

Son origine
& ses effets.

du Roi de Japara, qu'on nomme aussi l'Empereur de la Jave. L'Isle entière étoit autrefois réunie sous sa domination, avant que le Roi de Bantam, celui de Jacatra, & d'autres Princes qui n'étoient que ses Gouverneurs, eussent secoué le joug de la soumission. Les Hollandois ne s'étoient d'abord maintenus, dans le Pays, que par la division de toutes ces Puissances. Lorsque le Roi de Japara s'étoit disposé à les attaquer, le Roi de Bantam les avoit secourus; & le premier au contraire s'étoit empressé de les aider, lorsqu'ils avoient été menacés de l'autre. Aussi, quand la guerre s'élevoit entre ces deux Princes, les Hollandois prenoient toujours parti pour le plus foible (a).

Le Roi de Japara fait sa résidence dans une Ville, dont son Etat porte le nom, éloignée de Batavia d'environ trenté lieues. On n'y va que par Mer, le long de la Côte, d'où l'on fait ensuite près de huit lieues dans les terres, par une belle Rivière qui remonte jusqu'à la Ville. Le Port, qui est fort bon, offre de plus belles maisons que la Ville, & seroit la résidence ordinaire du Roi, s'il s'y croyoit en sûreté. Mais ayant conçu, depuis l'établissement de Batavia, une haine mortelle pour les Hollandois, il craint de s'exposer à leurs attaques dans un lieu qui n'est pas propre à leur résister. Tavernier raconte un sujet d'animosité plus récent, tel qu'il l'avoit appris d'un Conseiller de Batavia. Le Roi, père de celui qui régnoit alors, n'avoit jamais voulu entendre parler de paix avec la Compagnie. Il s'étoit saisi de quelques Hollandois. La Compagnie, qui lui avoit enlevé, par représailles, un beaucoup plus grand nombre de ses Sujets, lui fit offrir inutilement de lui vendre dix prisonniers pour un. L'offre des plus grandes sommes n'eut pas plus de pouvoir sur sa haine; & se voyant au lit de la mort, il avoit recommandé, à son fils, de ne jamais rendre la liberté aux Hollandois qu'il tenoit captifs, ni à ceux qui tomberoient entre ses mains. Cette opiniâtreté fit chercher, au Général de Batavia, quelque moyen d'en tirer raison. C'est l'usage, après la mort d'un Roi Mahométan, que celui qui lui succède envoie quelques Seigneurs de sa Cour à la Mecque, avec des présens pour le Prophète. Ce devoir fut embarrassant pour le nouveau Roi, qui n'avoit que de petits Vaisseaux, & qui n'ignoroit pas que les Hollandois cherchoient sans cesse l'occasion de les enlever. Il prit la résolution de s'adresser aux Anglois de Bantam, dans l'espérance que les Hollandois respecteroient un Vaisseau de cette Nation. Le Président Anglois lui en promit un, des plus grands & des mieux montés que sa Compagnie eût jamais envoyés dans ces Mers, à condition qu'elle ne payeroit désormais que la moitié des droits ordinaires du Commerce sur les terres de Japara. Ce Traité fut signé solennellement, & les Anglois équipèrent en effet un fort beau Vaisseau, sur lequel ils mirent beaucoup de monde & d'artillerie. Le Roi, charmé de le voir entrer dans son Port, ne douta pas que ses Envoyés ne fissent le Voyage de la Mecque en sûreté. Neuf des principaux Seigneurs de sa Cour, dont la plupart lui touchoient de près par le sang, s'embarquèrent avec un cortège d'environ cent personnes, sans y comprendre quantité de Particuliers, qui saisirent une occasion si favorable, pour faire

(a) Pag. 444.

le plus saint Pélerinage de leur Religion. Mais ces préparatifs ne purent tromper la vigilance des Hollandois. Comme il faut passer nécessairement devant Bantam, pour sortir du Détroit, les Officiers de la Compagnie avoient eu le tems de faire préparer trois gros Vaisseaux de guerre, qui rencontrèrent le Navire Anglois vers Bantam, & qui lui envoyèrent d'abord une volée de canon, pour l'obliger d'amener. Ensuite, paroissant irrités de sa lenteur, ils commencèrent à faire jouer toute leur artillerie. Les Anglois, qui se virent en danger d'être coulés à fond, baissèrent leurs voiles & voulurent se rendre: mais les Seigneurs Japarois, & tous les Javans qui étoient à bord, les traitèrent de perfides, & leur reprochèrent de n'avoir fait un Traité, avec le Roi leur Maître, que pour les livrer à leurs Ennemis. Enfin, perdant l'espérance d'échapper aux Hollandois, qu'ils voyoient prêts à les aborder, ils tirèrent leurs poignards & se jetèrent sur les Anglois, dont ils tuèrent un grand nombre avant qu'ils fussent en état de se défendre. Ils auroient peut-être massacré jusqu'au dernier, si les Hollandois n'étoient arrivés à bord. Plusieurs de ces désespérés ne voulurent point de quartier, & sondant au nombre de vingt ou trente sur ceux qui leur offroient la vie, ils vengèrent leur mort par celle de sept ou huit Hollandois. Le Vaisseau fut mené à Batavia, où le Général fit beaucoup de civilités aux Anglois, & se hâta de les renvoyer à leur Président. Ensuite il fit offrir, au Roi de Japara, l'échange de ses gens pour les Hollandois, qu'il avoit dans ses fers. Mais ce Prince, plus irréconciliable que jamais, rejetta cette proposition avec mépris. Ainsi les Esclaves Hollandois perdirent l'espérance de la liberté; & les Javans moururent de misère à Batavia (b).

LA mort du Capitaine Tavernier, qui fut attribuée aux débauches qu'il avoit la complaisance de faire avec le Roi de Bantam (c), n'est intéressante ici que par l'occasion qu'elle donne à l'Auteur, de se plaindre des usages de Batavia. Il lui en couta, dit-il, une si grosse somme pour faire enter-
rer son frère, qu'il en devint plus attentif à sa propre santé, pour ne pas mourir dans un Pays où les enterremens sont si chers (d). La première dépense se fait, pour ceux qui sont chargés d'inviter à la cérémonie funé-
bre. Plus on en prend, plus l'enterrement est honorable. Si l'on n'en em-
ploie qu'un, on ne lui donne que deux écus; mais si l'on en prend deux, il leur faut quatre écus à chacun; & si l'on en prend trois, chacun doit en avoir six. La somme augmente avec les mêmes proportions, quand on en prendroit une douzaine. Tavernier, qui vouloit faire honneur à la mémoi-
re de son frère, & qui n'étoit pas instruit de cet usage, en prit six, pour
lesquels

Mort du
frère de l'Au-
teur.

(b) Pag. 447. L'Auteur ajoute, pour faire juger du courage des Javans, autant que de leur haine contre les Hollandois, qu'en 1629. (1) pendant qu'ils assiégeoient Batavia, un Soldat Hollandois, qui étoit en embuscade dans un marais, ayant donné de sa pique dans le corps d'un Javan; celui-

ci, au lieu de se retirer pour se dégager de la pique, se l'enfonça dans le corps jusqu'au bout par lequel son Ennemi la tenoit, & s'approcha de lui si vite, qu'il trouva le moyen de le tuer, de deux coups de poignard dans l'estomac. *Ibidem.*

(c) Pag. 448.

(d) *Ibidem.*

(1) Tavernier dit en 1652, & M. Prevost en 1659; mais c'est une faute dans l'un & dans l'autre. Voyez l'histoire de ce mémorable Siège, au Tome X. A. d. E.

TAVERNIER.
1648.

lesquels il fut fort étonné de se voir demander soixante-douze écus. Le poêle, qui se met sur la bière, lui en couta vingt, & peut aller jusqu'à trente. On l'emprunte de l'Hôpital. Le moindre est de drap, & les trois autres sont de velours; l'un sans franges; un autre avec des franges; le troisième avec des franges & des houppes aux quatre coins. Un tonneau de vin d'Espagne, qui fut bû à l'enterrement, lui revint à deux cens piastres. Il en paya vingt-six, pour des jambons, & des langues de bœuf; vingt-deux pour de la pâtisserie; vingt pour ceux qui portèrent le corps en terre; & seize pour le lieu de la sépulture. On en demandoit cent pour l'enterrer dans l'Eglise. Ces coutumes parurent étranges à Tavernier, *plaisantes, inventées*, dit-il, pour tirer de l'argent des Héritiers d'un Mort (e).

Embarras
de Tavernier
pour les Re-
quenings.

MAIS il tomba bien-tôt dans un autre embarras, qui paroît avoir beaucoup augmenté le panchant qu'il avoit à médire des Hollandois. C'est dans ses propres termes, qu'il faut exposer la source de l'injustice dont il se plaint.

Explication
de ces comp-
tes.

LA mort de son frère & d'autres chagrins l'ayant déterminé à retourner en Europe, il prit le parti de vendre, à Batavia, ce qui lui restoit de Diamans, & d'en employer le prix à se procurer des marchandises, dont il pût espérer quelque profit en Hollande. Après avoir fait une assez heureuse vente, ses amis lui conseillèrent d'employer son argent à prendre des *Requenings* (f), d'un grand nombre de Particuliers qui avoient rendu divers services à la Compagnie. Ces *Requenings* sont les comptes de ce qui leur est dû de reste, & qui doit leur être payé lorsqu'ils arrivent en Hollande. Mais comme il s'en trouve beaucoup, qui, après avoir fini leur tems, s'établissent à Batavia, ou dans d'autres Domaines de la Compagnie, tels que Malaca, l'Isle de Ceylan, la Côte de Coromandel, & divers autres lieux, on arrête le compte de ce qui leur est dû. Il est question de se faire payer, lorsqu'ils renoncent ainsi à retourner en Europe. Leur unique ressource est de vendre les comptes à ceux qui ont de l'argent & qui se proposent de quitter les Indes. On les achetoit alors à fort bon marché. Les plus chers étoient à quatre-vingt pour cent; & rien n'étoit si commun que d'en trouver à soixante ou soixante-dix, pour lesquels il n'y avoit point de Notaires qui ne fussent prêts à passer un acte, qui rendoit témoignage que le Vendeur avoit été pleinement satisfait. Mais comme il ne se trouvoit pas toujours un assez grand nombre d'Acheteurs, il arrivoit fort souvent que les mêmes comptes étoient achetés à quarante ou cinquante de profit pour cent, par les Cabaretiers & les Hôtes, qui les mettoient entre les mains des Notaires, pour les revendre aux Directeurs des Comptoirs, ou à d'autres Officiers qui retournoient en Hollande, & qui en donnoient ordinairement quatre-vingt-cinq ou quatre-vingt-dix pour cent, dans la seule vûe de mettre à couvert ce qu'ils avoient pris à la Compagnie pendant leur direction. La Compagnie ne laisse pas de prendre l'argent de ceux qui sont disposés à lui en apporter, & de leur donner

(e) Pag. 448 & 449. (f) Mot Hollandois, mal orthographié, qui signifie Comptes.

donner un profit de vingt-cinq pour cent : mais les Directeurs & les autres Officiers se gardent bien de lui remettre toutes les sommes qu'ils ont amassées, parcequ'on pourroit leur demander comment ils les ont gagnées & leur en faire rendre compte. Il n'est pas rare, suivant l'observation de l'Auteur, de leur voir emporter, à leur retour, quatre à cinq cens mille florins (g).

TAVERNIER.
1648.

TAVERNIER, ayant acheté des Requenings, pour une assez grosse somme, fut surpris qu'un jour l'Avocat Fiscal, qui lui avoit procuré lui-même l'occasion d'en acheter, vint lui déclarer, avec beaucoup de complimens, que le Général & le Conseil étoient résolus d'abolir cet usage ; parcequ'il n'étoit pas juste que de pauvres gens, qui avoient servi long-tems la Compagnie, fissent une perte si considérable sur leurs gages. Il offrit de remettre les papiers qu'il avoit reçus, pourvu qu'on lui restituât son argent : mais après de longues discussions, dans le cours desquelles il fut même arrêté, & qui aboutirent à lui ôter ses papiers sans lui rendre ce qu'il en avoit payé, il se vit forcé de partir avec la simple espérance d'être remboursé en Hollande. On ne lui donna pas même les rescrits qu'on lui avoit fait espérer ; & n'ayant pas d'autre garantie que la parole du Général, il éprouva qu'elle étoit peu certaine, ou que la Compagnie ne se faisoit pas un devoir de la remplir. Mais si cette infidélité lui fit perdre une partie de son bien, il en fut dédommagé par les civilités qu'il reçut du Gouvernement Hollandois. On lui fit construire une chambre particulière, sur le Vice-Amiral de la Flotte qui retournoit en Europe. On donna double paye au Capitaine, pour le mettre en état de traiter généreusement un Etranger, à qui la Compagnie donnoit gratuitement le passage. Madame la Générale lui envoya quantité de provisions pour sa route. Elle se souvenoit apparemment, dit-il, d'un présent qu'il avoit fait à sa fille. Quelques Amis, qui le voyoient fort bien traité des principales Dames de Batavia, l'avoient prié de demander un jeune Parisien, que la débauche avoit conduit aux Indes. Il fit un présent à la fille du Général, pour engager, par sa protection, le Major & l'Avocat Fiscal à fermer les yeux sur le départ de ce jeune homme (b).

Il est trompé par le Général Hollandois.

Dédommagemens qu'il reçoit.

Trois jours, qu'il eut encore à passer dans la Rade, lui firent connoître toutes les précautions que les Hollandois apportent à leurs embarquemens. Le premier jour, un Officier, qui tient registre de toutes les marchandises qui s'embarquent, soit pour la Hollande ou pour d'autres lieux, vint à bord, pour y lire le Mémoire de tout ce qu'on avoit embarqué, & pour le faire signer, non-seulement au Capitaine, mais encore à tous les Marchands qui partoient avec lui. Ce Mémoire fut mis dans la même caisse où l'on enferme tous les livres de compte, & le rôle de tout ce qui s'est passé dans les Comptoirs des Indes. Ensuite on scella le couvert, sous lequel sont toutes les marchandises. Le second jour, le Major de la Ville, l'Avocat Fiscal & le premier Chirurgien vinrent visiter, à bord, tous ceux qui s'étoient embarqués pour la Hollande : le Major, pour s'assurer qu'il n'y a point de Soldats qui partent sans congé ; l'Avocat Fiscal, pour voir si quel-

Formalités qu'il observe à son embarquement.

Tavernier.
1648.

Retour de
Tavernier en
Europe.

Ses obser-
vations au
Cap.

quelque Ecrivain de la Compagnie ne se dérobe point avant l'expiration de son terme; le Chirurgien, pour examiner tous les Malades qu'on fait partir, & pour décider, avec serment, que leur mal est incurable aux Indes. Enfin le troisième jour est donné aux adieux des Habitans de la Ville, qui apportent des rafraichissemens pour traiter leurs Amis, & qui joignent la musique à la bonne chère (i).

CINQUANTE-CINQ jours d'une heureuse navigation firent arriver la Flotte Hollandoise au Cap de Bonne-Espérance. Elle y passa trois semaines, pendant lesquelles Tavernier se fit un amusement de ses observations. On ne s'arrêtera qu'à celles qui ne lui sont pas communes avec d'autres Voyageurs. Il est persuadé, dit-il, que ce n'est pas l'air, ni la chaleur, qui cause la noirceur des Caffres. Une jeune fille, qui avoit été prise à sa Mère, dès le moment de sa naissance, & nourrie ensuite parmi les Hollandois, étoit aussi blanche que les femmes de l'Europe. Un François lui avoit fait un enfant; mais la Compagnie ne voulut pas souffrir qu'il l'épousât, & le punit même par la confiscation de huit cens livres de ses gages. Cette fille dit à Tavernier que les Caffres ne sont noirs, que parcequ'ils se frottent d'une graisse composée de plusieurs simples (k); & que s'ils ne s'en frottoient souvent, ils deviendroient hydropiques. Il confirme, par le témoignage de ses yeux, que les Caffres ont une connoissance fort particulière des simples, & qu'ils en savent parfaitement l'application. De dix-neuf Malades, qui se trouvoient sur son Vaisseau, la plupart affligés d'ulcères aux jambes, ou de coups reçus à la guerre, quinze furent mis entre leurs mains & se virent guéris en peu de jours, quoique le Chirurgien de Batavia n'eût fait espérer leur guérison qu'en Europe. Chaque Malade avoit deux Caffres, qui le venoient panser; c'est-à-dire, qui apportant des simples, suivant l'état des ulcères ou de la playe, les appliquoient sur le mal, après les avoir broyées entre deux cailloux (l). Pendant le séjour de l'Auteur, quelques Soldats, ayant été commandés pour une expédition, & s'étant avancés dans le Pays, firent pendant la nuit un grand feu, moins pour se chauffer que pour écarter les lions: ce qui n'empêcha point que tandis qu'ils se reposoient, un lion ne vînt prendre un d'entr'eux par le bras. Il fut tué aussi-tôt d'un coup de fusil; mais on fut obligé de lui ouvrir la gueule avec beaucoup de peine, pour en tirer le bras du Soldat, qui étoit paré de part en part. Les Caffres le guériront en moins de douze jours. Tavernier conclut du même événement, que c'est une erreur de croire que les lions soyent effrayés par le feu. Il vit, dans le Fort Hollandois, quantité de peaux de lions & de tigres, mais avec moins d'admiration que celle d'un cheval sauvage, tué par les Caffres, qui est blanche, traversée de rayes

(i) Pag. 457.

(k) Cette remarque est contraire à la constante expérience, qui nous apprend qu'un Nègre transporté en Europe ne produit qu'un Nègre comme dans son Pays. A la vérité il se trouve quelquefois, au sein même de l'Afrique, des enfans blancs dans une famille

de noirs; Mais comme c'est une difformité parmi ces Peuples, cela prouve que l'air ne leur sert point à corriger la nature. D'ailleurs une fille enlevée à sa mère dès le moment de sa naissance, devoit être peu instruite des usages de sa Nation. R. d. E.

(l) Pag. 360.

rayes noires, picotée comme celle d'un léopard, & sans queue (m). A deux ou trois lieues du Fort, quelques Hollandois trouvèrent un lion mort, avec quatre pointes de porc-épi dans le corps, dont les trois quarts entroient dans la chair; ce qui fit juger que le porc-épi avoit tué le lion (n). Comme le Pays est incommodé par la multitude de ces animaux, les Hollandois emploient une assez bonne invention pour s'en garantir. Ils attachent un fusil à quelque pieu bien planté, avec un morceau de viande, retenu par une corde attachée à la détente. Lorsque l'animal faist la viande, cette corde se bande, tire la détente & fait partir le coup, qui lui donne dans la gueule ou dans le corps. Ils n'ont pas moins d'industrie pour prendre les jeunes autruches. Après avoir observé leurs nids, ils attendent qu'elles aient sept ou huit jours. Alors, plantant un pieu en terre, ils les lient par un pied dans le nid, afin qu'elles ne puissent fuir; & les laissant nourrir par les grandes jusqu'à l'âge qu'ils désirent, ils les prennent enfin pour les vendre ou les manger (o).

TAVERNIER.
1648.

Sous le gouvernement du Général *Van Diemen*, les Hollandois prirent un jeune Caffre, à quelque distance du Cap, & le menèrent à Batavia, où l'on apporta beaucoup de soin à le faire instruire dans les langues. Dans l'espace de sept ou huit ans, il apprit en perfection le Hollandois & le Portugais. Mais ayant souhaité de retourner dans sa Patrie, le Général, qui ne voulut pas le contraindre, ordonna qu'il fût renvoyé, bien équipé d'habits & de linge, dans l'espérance qu'il continueroit de vivre avec les Hollandois, & qu'il serviroit de lien au Commerce qu'ils entretiennent avec les Caffres. A peine fut-il arrivé au Cap, qu'il jeta ses habits dans la Mer, & qu'il prit la fuite vers son Canton, où il recommença, comme les autres, à manger de la chair crue, sans que la reconnaissance ait jamais paru lui inspirer le moindre panchant à se rapprocher de ses Bienfaiteurs (p).

TAVERNIER s'attache, dans le reste de son Voyage, à décrire quelques usages de la Navigation Hollandoise. A son départ du Cap, aussi-tôt, dit-il, que les voiles furent tendues & qu'on eut fait la prière, les Matelots comme les Soldats, s'écrièrent qu'ils alloient se reposer & dormir jusqu'à l'Île de Sainte-Helene. En effet, comme c'est toujours le même vent qui règne, & qui mène ordinairement en seize ou dix-huit jours à la Rade de cette Île, on n'eut pas besoin de toucher aux voiles, parcequ'on ne cessa point de l'avoir en poupe. L'unique peine des Matelots, qui commença le quatorzième jour, fut d'être envoyés successivement, deux à deux, au sommet du grand arbre, pour découvrir l'Île. Cette précaution est absolument nécessaire aux Pilotes, qui doivent apporter tous leurs soins à jeter l'ancre sur la Côte qui regarde le Nord, & s'approcher beaucoup de la Terre; sans quoi l'on ne trouve point de fond. S'il manque quelque chose à leurs mesures, & si les ancrs ne mordent pas le fond, la force du courant & celle du vent, qui font bien-tôt passer la Rade au Vaisseau, lui ôtent aussi l'espérance

Usages de
la Navigation
Hollandoise.

Difficulté
de mouiller à
la Rade de
Sainte-Helene.

(m) Pag. 461.

(n) *Ibidem*.

(o) *Ibidem*.

(p) Pag. 462.

TAVERNIER.
1648.

ce d'y retourner, parceque le vent est toujours contraire & ne change jamais (q).

LORSQU'ON eut heureusement mouillé, tout l'équipage fut divisé en deux parties; & le Vice-Amiral, s'étant placé sur la poupe, leur tint ce discours: „ Messieurs, nous demeurons ici vingt-deux jours. Voyez la „ quelle des deux bandes veut aller la première à terre, pour se rafraichir „ & pour chasser: mais qu'elle se trouve ici l'onzième jour, afin que la se- „ conde y aille aussi ". Ensuite, il fit donner à chacun de ceux qui descendirent au rivage, une paire de fouliers, du riz, du biscuit, du sel & de l'eau-de-vie. On leur fournit aussi de grandes chaudières. Lorsqu'ils sont à terre, il en demeure trois ou quatre au bas de la montagne, pour cueillir de l'ozeille, qui croît à la hauteur de deux ou trois pieds. De-là, ils vont rejoindre les autres, pour la chasse des porcs sauvages, dont l'Isle est remplie. Après avoir tué quelques-uns de ces animaux, ils les font cuire avec du riz & de l'ozeille; ce qui fait une sorte de potage assez bon, & qui purge insensiblement. Pendant le tems qu'on leur accorde, ils ne font que chanter, boire & manger; mais ils sont obligés d'envoyer, chaque jour, quelques porcs sauvages au Vaisseau. On leur donne une paire de fouliers, parceque la montagne étant haute & fort escarpée, ils ont besoin de ce soulagement dans un exercice très-pénible. Les Vaisseaux qui reviennent des Indes apportent ordinairement, pour cette chasse, des levriers de Perse, qu'on jette dans la Mer, après les avoir fait servir à cet usage (r).

PENDANT que les Chasseurs tuent des porcs sauvages, ceux qui demeurent dans le Vaisseau employent le tems à la pêche. On donne à chacun une mesure de sel, dont ils salent le poisson qu'ils prennent. Ensuite ils le font sécher au vent. C'est leur principale nourriture, pendant le reste du Voyage. Leur provision dure ordinairement trente ou quarante jours; ce qui épargne quantité de vivres à la Compagnie, car on ne leur donne alors qu'un peu d'huile & de riz cuit à l'eau.

ON met aussi à terre tous les porcs, les moutons, les oyes, les canards & les poules qui restent à bord. Ces animaux n'ont pas plutôt mangé de l'ozeille, qui les purge comme les hommes, qu'en peu de jours ils deviennent extrêmement gras, sur-tout les oyes & les canards (s).

LA Flotte Hollandoise étoit composée d'onze Vaisseaux, qui se rassemblèrent à Sainte-Helene. On y tint conseil, sur la route qu'on devoit tenir pour la Hollande. Le résultat fut de tirer au Couchant, parceque la saison étant fort avancée, on se flattoit d'y trouver des vents favorables. Mais, après avoir passé la Ligne, on les trouva si contraires à cette espérance, que dans la suite on fut obligé d'aller jusqu'au soixante-quatrième degré, à la hauteur de l'Islande, & de revenir en Hollande par le Nord. On n'observe ces circonstances, que pour avoir occasion de donner, d'après l'Auteur, la peinture de quelques autres usages Hollandois. Après avoir découvert les Côtes d'Islande, on eut bien-tôt la vue de l'Isle de Ferelle, où la

Autres usages des Vaisseaux Hollandois.

la Flotte étoit attendue par une autre Flotte Hollandoise, du même nombre de Vaisseaux, qui venoit au-devant d'elle, & qui tiroit sans cesse quelques coups de canon, pour faire connoître où elle étoit à l'ancre.

TAVERNIER;
1648

Aussi-tôt que les deux Flottes se furent aperçues mutuellement, chaque Vaisseau fit une décharge de toute son Artillerie, & s'approcha chacun de son Patron, c'est-à-dire, l'Amiral de l'Amiral, le Vice-Amiral du Vice-Amiral, & tous les autres dans le même ordre. Le premier soin de ceux qui attendoient la Flotte des Indes fut d'y faire passer quantité de rafraîchissemens, tels que des tonneaux de bière, de viande fumée, de beurre, de fromage, de biscuit blanc; & pour chaque Bâtiment, un tonneau de vin du Rhin, avec du vin de France & du vin d'Espagne. Le lendemain, chaque Pilote se démit de son office, & céda le commandement aux Pilotes qu'on avoit amenés. Il y en avoit trois pour chaque Vaisseau; & dans ces occasions, le choix tombe sur les plus vieux Pilotes, qui connoissent parfaitement ces Mers, & le changement des bancs de fable.

Le jour suivant, l'Amiral du Convoi fit tirer trois coups de canon, & mettre son pavillon sur la poupe, pour appeler tous les Officiers des deux Flottes au Conseil. C'est à cette assemblée qu'on porte toutes les informations & les procédures qui regardent le Voyage. Après les avoir examinées, on nomme un jour, où les Criminels de chaque Vaisseau doivent être amenés sur l'Amiral, pour y subir le châtimement qui leur est imposé. Autrefois, on les menoit jusqu'en Hollande; mais ils y trouvoient des amis, qui obtenoient leur grace, & les plus coupables sortoient absous. Cette nouvelle discipline a rendu les insolences & les mutineries plus rares. Deux Matelots de la Flotte furent pendus, pour avoir donné des coups de couteau à des Officiers. Plusieurs furent condamnés à recevoir la cale & des coups de corde devant le grand mât; d'autres à la confiscation de leurs gages (1).

Lorsqu'on aperçut les Côtes de Hollande, tous les Matelots de la Flotte des Indes, dans la joie de revoir leur Pays, allumèrent tant de feux autour de la poupe & de la proue des Vaisseaux, qu'on les auroit cru prêts à périr par les flammes. Tavernier compta, sur son seul Vaisseau, plus de dix-sept cens cierges. Il explique d'où venoit cette abondance. Une partie des Matelots de sa Flotte avoient servi dans celle que les Hollandois avoient envoyée contre les Manilles; & quoique cette expédition eût été sans succès, ils avoient pillé quelques Couvens, d'où ils avoient emporté une prodigieuse quantité de cierges. Ils n'en avoient pas moins trouvé dans Point-de-Gale, après avoir enlevé cette Place aux Portugais. La cire, dit Tavernier, étant à vil prix dans les Indes, chaque Maison religieuse a toujours une grosse provision de cierges. Le moindre Hollandois en eut, pour sa part, trente ou quarante, dont quelques-uns étoient gros comme la cuisse (2).

Multitude
de cierges en-
levée aux
Couvens des
Manilles &
de Point-de-
Gale.

Le Vice-Amiral, qui avoit apporté l'Auteur, devoit relâcher en Zelande, suivant les distributions établies. Il fut sept jours entiers sans pouvoir en-

Formalités
des débarque-
mens Hollan-
dois.

(1) Pag. 472.

(2) Pag. 473.

TAVERNIER.
1648.

entrer dans Flessingue, parceque les sables avoient changé de place. Mais aussi-tôt qu'il eut jetté l'ancre, il se vit environné d'une multitude de petites Barques, malgré le soin qu'on prenoit de les écarter. On entendoit mille voix s'élever de toutes parts, pour demander les noms des parens & des amis que chacun attendoit. Le lendemain, deux Officiers de la Compagnie vinrent à bord, & firent assembler tout le monde entre la poupe & le grand mât. Ils prirent le Capitaine à leur côté: „ Messieurs, dirent-ils à „ tout l'Equipage, nous vous commandons, au nom de la Compagnie, de „ nous déclarer si vous avez reçu quelque mauvais traitement dans ce Voyage „ ge”. L'impatience de tant de gens, qui se voyoient attendus sur le rivage par leurs pères, leurs mères, ou leurs plus chers amis, les fit crier tout d'une voix que le Capitaine étoit honnête homme. A l'instant, chacun eut la liberté de sauter dans les Chaloupes & de se rendre à terre. Tavernier reçut beaucoup de civilités des deux Officiers, qui lui demandèrent à son tour, s'il n'avoit aucune plainte à faire des Commandans du Vaisseau (x).

IL n'avoit pas d'autre motif, pour s'arrêter en Hollande, que le payement des sommes qu'on lui avoit retenues à Batavia. Mais ses longues & pressantes sollicitations ne purent lui en faire obtenir qu'un peu plus de la moitié. „ S'il ne m'étoit rien dû, s'écrie-t'il dans l'amertume de son cœur, „ pourquoi satisfaire à la moitié de mes demandes? Et si je ne redemande „ dois que mon bien, pourquoi m'en retenir une partie”? Il prend occasion de cette injustice, pour révéler, sans ménagement, les abus qui se commettoient dans l'administration des affaires de la Compagnie (y).

(x) Pag. 274.

(y) Le Ministre Jurieu reproche à Tavernier, d'avoir dit que les Hollandois lui ont fait perdre plus de cent mille livres; & qu'un moment après, ces cent mille livres se réduisent à moins de trente mille, selon son propre calcul. Une seconde contradiction bien plus importante, regarde la persécution des Chrétiens au Japon, dont il accuse les Hollandois d'avoir été les Auteurs, tandis que dans un autre endroit de son Livre, ce Voyageur dit expressément, & en propres termes, que les Portugais se la font attirés eux-mêmes. Sur ces indices & quelques autres, M. Jurieu prétend que Tavernier n'est pas croyable sur le sujet des Hollandois, parcequ'il en avoit été offensé, & qu'il ne cherchoit qu'à

assouvir sa vengeance; témoin une de ses lettres aux Directeurs de la Compagnie des Indes, où il les menaçoit de les rendre odieux, ce qui suffit, dit M. Jurieu, pour ôter toute foi à ses dépositions. M. Prevost est du même avis lorsqu'il s'agit des François, & il recommande au Public de lire Tavernier avec défiance (1); mais est-il le qu'on des Hollandois? Tavernier mérite toute sa confiance, & c'est l'homme le plus véridique du monde. L'impartial Abbé, qui avoit eu d'abord dessein de supprimer ce Voyage de Batavia (2), s'est revissé ensuite; apparemment, comme il le dit plus haut lui-même, pour ne point perdre une si belle occasion de médire des Hollandois. R. d. E.

(1) Voyez la censure, quoique très-injuste, dans la première Note de ce Volume.

(2) Cf. desl. pag. 45. Note (4).





Description de l'Indoustan.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

LA belle Région, qui se nomme proprement l'*Inde*, & que les Persans & les Arabes ont nommée l'*Indoustan*, est bornée à l'Est par le Royaume de *Maugh*, que d'autres appellent *Malvy* (a); à l'Ouest, par une partie de la Perse & par la Mer Australe; au Nord, par le Mont-Caucase & la Tartarie; au Sud, par le Royaume de Decan & le Golfe de Bengale. On ne lui donne pas moins de six cens lieues de l'Est à l'Ouest, depuis le Fleuve *Indus*, ou *Sinde*, jusqu'au *Gange*; ni moins de sept cens, du Nord au Sud, en comptant ses frontières les plus avancées vers le Sud, à vingt degrés, & les plus avancées vers le Nord, à quarante-trois (b). Dans cet espace, elle contient trente-sept grandes Provinces, qui étoient anciennement autant de Royaumes.

Division
des Provin-
ces.

LA première est celle de KANDAHAR, qui tire son nom de sa Capitale (c), ou qui lui donne le sien. C'est la Province la plus Occidentale de ce grand Empire, & voisine de la Perse. Aussi devient-elle souvent l'occasion d'une guerre sanglante entre les Rois de Perse & les Mogols, comme Bagdat & Erivan entre la Perse & la Turquie. Sa Capitale est une Ville très-riche, par le Commerce de toutes les Caravanes, qui n'ont pas d'autre passage pour aller par terre aux Indes; & doublement fortifiée, par sa situation, & par une [double] Citadelle qui passe pour la meilleure de toute l'Asie (d).

Province
de Kandahar.

KABOUL, seconde Province de l'Indoustan, & la plus riche de l'Empire, tire aussi son nom de sa Capitale, qui est une Ville bien bâtie & fortifiée de deux bons Châteaux (e). Elle a pour frontière au Nord, la grande Tartarie. C'est de cette Province que sort la Rivière du *Nilab*, qui change son nom en celui de *Bagal*, ou *Begal*, & qui joint ses eaux à celles de l'*Indus*. On croit que c'est la *Coa*, ou le *Suaflus* de Ptolomée. Les Tartares Usbecks viennent vendre, tous les ans, plus de soixante mille chevaux à Kaboul. On y

Province
de Kaboul.

(a) Le fond de cette Description est tiré de Thomas Rhoe, qui l'avoit obtenue de la Secrétairerie du Grand Mogol. Elle est confirmée par Edouard Terri, autre Voyageur Anglois, qui obtint la même faveur dans cette Cour. Mandellso n'a fait que l'adopter, avec quelques remarques qui sont de lui. Par exemple, il observe à l'occasion de *Sinde*, qu'il y avoit un Royaume du même nom, dont les Habitans se nomment encore *Abins*. Les Persans & les Arabes lui donnent le nom de *Drul*. Ils donnent aussi celui de *Pengab*, au Fleuve *Indus* ou *Sinde*, parceque, suivant la signification de ce mot, il est grossi par cinq autres Rivières. La première est celle de *Bagat* (1), dont la source est près de Kaboul; la seconde, qui se nomme *Chanab*, prend son origine dans le Royaume de Ka-

chemire, à quinze journées au-dessus de Lahor, vers le Septentrion. La troisième, nommée *Ravy*, lave les murs de Lahor, & prend sa source dans le voisinage de cette Ville. Les deux autres, qui sont la *Pia* & l'*O'usid* (ou *Sinde*), viennent de bien plus loin, & se joignent ensemble près de Bakar, qui est presque à la même distance de Lahor & de la Mer. Mandellso (a), Tom. I. pag. 46 & 47.

(b) Mandellso, pag. 54. C'est sans doute une faute, au lieu de trente-quatre. R. d. E.

(c) A quatre-vingt-cinq degrés de longitude, & trente-trois de latitude du Nord.

(d) Tavernier en a donné le plan au premier Tome de ses Voyages.

(e) A [quatre-vingt-six degrés trente minutes de longitude,] trente-trois degrés trente minutes de latitude du Nord.

(1) Van Twiss doute que ce soit la même que le Nilab, suivant Mandellso & d'autres. R. d. E.

(2) Ces remarques sont tirées de Texeira, pag. 114. R. d. E.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

même aussi de la Perse quantité de moutons & d'autres bestiaux. Les vivres y sont à vil prix, & l'on y trouve du vin. Tavernier, qui avoit fait cette route, observe un usage fort singulier des Peuples nommés *Augans* [ou *Afgans*,] qui habitent depuis Kandahar jusqu'à Kaboul, vers les Montagnes de *Balek*, gens très-robustes, & redoutés par leurs brigandages. Ils sont accoutumés, comme tous les Indiens, à se nettoyer & à se racler la langue, chaque jour au matin, avec un petit morceau courbe d'une racine du Pays: mais au-lieu que cet exercice fait jeter le matin, aux autres Indiens, quantité d'ordures & les excite à vomir, les *Augans* ne vomissent qu'en commençant à prendre leur repas. A peine ont-ils mangé deux ou trois morceaux, que leur estomac se soulevant, ils sont contraints d'aller vomir; après quoi ils reviennent manger de bon appétit. Le même Voyageur ajoute que s'ils manquoient à cet usage, ils ne vivroient pas jusqu'à trente ans, & qu'ils deviendroient comme hydropiques (f).

Province
de Multan.

LA troisième Province est celle de *MULTAN*, dont la Capitale, qui porte le même nom, est une grande Ville, fort ancienne, & riche par son Commerce. On y fabrique quantité de toiles, qui se transportoient à *Tatta*, avant que les sables eussent fermé l'embouchure de la Rivière. Mais depuis ce changement, on les porte à *Agra*, & d'*Agra* à *Surate*. Comme les voitures sont fort chères, le Commerce de *Multan* s'en ressent beaucoup. C'est de cette Ville que sortent tous les *Banians* qui vont exercer le Négoce dans la Perse, où ils font le métier de Juifs, sur lesquels ils l'emportent même par leurs usures. Malgré la Loi qui défend à leur Secte de se nourrir de la chair des animaux, ils en ont une particulière, qui leur permet de manger des poules à certains jours de l'année, & de ne prendre qu'une femme entre deux ou trois frères, dont l'aîné passe pour le père des enfans. *Multan* produit aussi quantité de *Baladins*, de l'un & de l'autre sexe, qui se répandent dans toutes les parties de la Perse (g). Cette Province est située le long du Fleuve *Indus* (b), à l'Orient de la Perse & [au Sud] de *Kandahar* (i).

Province
d'Haja-Kan.

HAJA-KAN ou *HANJI-KAN*, quatrième Province de l'Empire, est bordée à l'Est par l'*Indus*, & à l'Ouest par une Province de Perse, qui se nomme *Lar*, [ou *Gbermes*.] Elle n'a point de grande Ville; mais elle est habitée par un Peuple belliqueux, qui se nomme les *Ballocks*, d'où lui venoit anciennement le nom de Royaume de *Ballocky*. LA

(f) Tavernier, Tom. II. pag. 53.

(g) Le même, *ibid.* pag. 52.

(b) Sa Capitale est à cent quinze degrés [vingt minutes] de longitude (1), & vingt-neuf degrés quarante minutes de latitude.

(i) On peut enrichir cette Description par le nom & les distances des Places, qui se trouvent dans l'Itinéraire de Tavernier. De *Kandahar* il fit dix coïsses, ou dix lieues jusqu'à *Charisafar*: douze coïsses de *Charisafar* à *Zelaté*; huit, de *Zelaté* à *Betazy*; six, de *Betazy* à *Mezour*; dix-sept, de *Mezour* à *Karabat*; dix-sept, de *Karabat* à *Chakenikou*.

24. Depuis *Candahar* jusqu'à ce dernier Bourg, le Pays est sous la domination de plusieurs petits Seigneurs, qui payent quelque chose au Roi de Perse. De *Chakenikou* à *Kaboul*, Tavernier fit quarante coïsses, pendant lesquelles on ne trouve que trois méchans Villages, où l'on n'est pas sûr d'obtenir du pain & de l'orge pour les chevaux. Ainsi la prudence oblige d'en porter avec soi. Aux mois de juillet & d'Août, il règne dans ces quartiers un vent chaud qui fait perdre l'haleine, & qui tue quelquefois sur le champ. *Ubi supra*, pag. 52.

(1) M. Prevost a pris toutes ces positions du Dictionnaire Géographique. Cette longitude est de beaucoup trop orientale, à proportion des autres. A. d. E.

LA Province de BUCKOR, BUKAR, ou BAKAR, dont la Capitale se nomme *Euc-kor-Sukor* (k), est située aussi sur les bords de l'Indus, qui la coupant par le milieu, en fait une des plus fertiles Contrées de l'Empire. Elle a vers le Sud-Sud-Ouest, la Province de Tatta, & vers l'Ouest celle de Haja-Kan, ou des Ballocks (l).

TATTA, [ou SIND,] dont la Ville Capitale porte le même nom (m), est coupée aussi par l'Indus. Il rend le passage fort agréable en y formant plusieurs belles îles. Cette Province est renommée par ses Artisans, qui passent pour les plus industrieux de l'Empire. Les Portugais y faisoient autrefois un grand Commerce.

SORET, est une petite Province, mais fort riche & fort peuplée. Elle touche vers l'Orient à celle de Guzarate, & vers le Sud à la Mer. [*Janagar* est le nom de sa Ville Capitale.]

JESSELMIRE à pour frontière, à l'Orient, la Province de Guzarate; & celles de Soret, de Buckor & de Tatta vers l'Occident. Outre sa Ville Capitale (n), qui porte le même nom, on y trouve celle de *Radimpour*, & quelques autres moins considérables.

ATTOCK, & sa Ville Capitale (o), qui lui donne son nom, sont situées sur la Rivière de Nilab. Cette Rivière, venant du côté de l'Occident, s'y joint à l'Indus qui sépare la Province d'Attock de celle d'Haja-Kan.

LA Province de PENG-AB, qui tire son nom de cinq Rivières entre lesquelles elle est située & qui se rendent toutes dans l'Indus, au Sud de Lahor, est une des plus fertiles & des plus considérables de l'Empire. *Labor*, Ville célèbre, dont on a vu la description dans les Journaux de Mandello & de Bernier, est sa Capitale (p). [Quelques-uns en font une Province séparée.]

KISMIRE, que les Européens ont nommée *Kachemire*, & dont la Ville Capitale ne porte pas le même nom (q), comme les Géographes l'ont cru, sur le témoignage de Bernier, mais se nomme *Syranakar* (r), est une des plus

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.
Province
de Buckor.

Province
de Tatta.

Province
de Soret.

Province
de Jesselmire.

Province
d'Attock.

Province
de Peng-ab.

Province
de Kismire.

(k) Mandello nomme sa Capitale *Bach-Bukon*, ou *Bicanor*. Elle est à cent vingt (1) degrés vingt minutes de longitude, & vingt-huit degrés quarante minutes de latitude du Nord.

(l) Mandello, ou son Traducteur, les nomme ici *Bolachet*.

(m) A quatre-vingt-six degrés de longitude, & vingt-cinq degrés vingt minutes de latitude.

(n) A [quatre-vingt-dix] degrés quinze minutes de longitude, & vingt-six degrés quarante minutes de latitude.

(o) A quatre-vingt-dix degrés quarante minutes de longitude, & trente-deux degrés vingt minutes de latitude.

(p) A quatre-vingt-treize degrés trente minutes de longitude, & trente-un degrés quarante minutes de latitude.

(q) Reprenons l'itinéraire de Tavernier depuis Kaboul jusqu'à Lahor. De Kaboul,

il fit dix-neuf cosses jusqu'à *Bariab*; dix-sept, de *Bariab* à *Nimela*; dix-neuf, de *Nimela* à *Alybous*; dix-sept, d'*Alybous* à *Taka*; six, de *Taka* à *Kiemry*; quatorze, de *Kiemry* à *Chaur*; quatorze, de *Chaur* à *Novekar*; dix-neuf, de *Novekar* à *Atek*. La Ville d'*Atek* est assise sur une pointe de terre, où deux grandes Rivières viennent se joindre. C'est une des meilleures Forteresses du Mogol. D'*Atek*, Tavernier fit seize cosses jusqu'à *Kalapant*; seize, de *Kalapant* à *Roupate*; seize, de *Roupate* à *Toulapeka*; dix-neuf, de *Toulapeka* à *Keraly*; seize, de *Keraly* à *Zerabad*; dix-huit, de *Zerabad* à *Imiab*; dix-huit d'*Imiab* à Lahor. *Ubt sup. pag. 53.*

(r) Le témoignage de Bernier ne peut l'emporter ici sur celui de Rhoe & de Terri, qui écrivoient sur des Mémoires de la Secrétairerie du Grand Mogol (2). Cette Ville est à quatre-vingt-treize degrés de longitude, & trente-quatre degrés trente minutes de latitude.

(1) Le Dict. Géog. porte seulement cent, & l'on en pourroit encore bien rabattre R. d. E.

(2) Bernier avoit été pourant à Kachemire. Il parle de *Yamou* comme d'un autre petit Etat séparé. M. Otter, qui étoit son Secrétaire, en fait la Capitale de Kachemire. R. d. E.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

Province
de Bankisch.

Province
de Jengapour.

Province
de Jemba.

Province
de Dehli.

Province
de Bando.

Province
de Maloway.

Province
de Chitor.

plus belles Contrées du Monde, arrosée par la Rivière de *Bast*, qui forme un grand nombre de belles Îles, & qui va se jeter dans l'*Indus* (1). La Province de Kachemire touche à celle de Kaboul.

BANKISCH est située à l'Orient de Kachemire, un peu vers le Sud, & n'en est séparée que par le Fleuve *Indus*. [*Beichar* est sa Capitale.]

JENGAPOUR (1), qui porte le nom de sa Ville Capitale, est située sur la Rivière de *Kaoul*, une des cinq qui tombent dans l'*Indus*, au Nord-Est de *Lahor*.

JEMBA, ou *JAMBA*, tire aussi son nom de sa Capitale, & touche à l'Occident la Province de *Peng-ab*. Cette Contrée est fort montagneuse. On y voit une célèbre Pagode, nommée *Iliamake*, où les *Banians* vont en pèlerinage. [La même Pagode se trouve nommée *Kalamaka*, dans la Province de *Nagra-kut*; ainsi *Mandello* se trompe, en la mettant ici une seconde fois.]

LA Province de *DEHLY*, & sa Ville Capitale, dont elle prend le nom, est située entre celles de *Jemba* & d'*Agra*, vers la source du *Jemené*, qui se jette dans le *Gange* après avoir passé par *Agra*. La Ville de *Dehli*, dont on a vu la Description dans le *Journal de Tavernier*, est très-ancienne (2). Les ruines de ses Palais & les Sépulchres des anciens Rois, marquent assez qu'elle étoit anciennement la Capitale de l'*Indoustan*; & quelques-uns croient qu'elle étoit le siège du Roi *Porus*; *Scha-Jehan* y fit bâtir, au commencement du seizième siècle, une autre Ville, qu'il appella *Jehanabad*, de son nom, & qui n'est séparée de l'ancienne *Dehli* que par un mur. Les Grands Mogols y font souvent leur résidence, lorsque la chaleur les oblige de quitter *Agra*. Le fameux *Thamas Kouli-Khan*, ayant porté la guerre dans l'*Indoustan*, prit *Jehanabad*, ou *Dehli*, & se saisit des immenses richesses qu'il trouva dans le Palais Impérial.

LA Province de *BANDO* forme à-peu-près le centre de l'Empire, entre celles de *Jeffelmire*, d'*Agra* & de *Dehli*. Outre sa Ville Capitale, qui porte le même nom, elle contient celles de *Touri*, de *Moasta*, de *Godack* & d'*Asmire*, ou *Asmire*. Cette dernière Ville (3), où le Grand Mogol faisoit sa résidence ordinaire pendant l'Ambassade de *Rhoe* (4), donne quelquefois son nom à toute la Province.

MALOWAY, ou *MALOUÉ*, est une Province très-fertile. La Ville Capitale se nomme *Rantipour*; on y compte aussi les Villes de *Serampour* & d'*Ugen* (5). La Rivière de *Cepra*, sur laquelle est située une autre Ville, nommée *Calteada*, résidence des anciens Rois de *Mandua*, arrose une partie de cette Province, en allant se jeter dans le Golfe de *Cambaie*.

LA Province de *CHITOR* étoit autrefois un Royaume considérable: mais sa Ville

(1) Et non dans le *Gange*, comme le dit *Mandello*, pag. 49. (1).

(2) *Mandello* lui donne aussi le nom de *Jempar* ou *Jempour*: à quatre-vingt-quatorze degrés de longitude, & trente degrés trente minutes de latitude.

(3) Quatre-vingt-dix-sept degrés de longitude, vingt-huit degrés vingt minutes de latitude.

(4) Quatre-vingt-treize degrés de longi-

(5) D'autres l'ont assés longuement, avant lui; mais avec aussi peu de vraisemblance. R. d. E.

(2) *Rhoe* nomme *Ugen*, & *Feni Rantipour* pour la principale Ville. *Mandello* ajoute encore *Ongel*, qui est apparemment la même chose qu'*Ugen*. R. d. E.

tude, vingt-cinq degrés trente minutes de latitude.

(5) M. Prevost se trompe dans cette supposition, comme on l'a déjà observé ailleurs. Le Grand Mogol y avoit fait seulement quelque séjour avec son Armée. Voyez ci-dessus, pag. 141. R. d. E.

(2) *Mandello* accuse mal-à-propos *Rhoe* d'avoir confondu *Rantipour* & *Ugen*. Ces Anglois les distinguent dans sa Carte (2).

(5) D'autres l'ont assés longuement, avant lui; mais avec aussi peu de vraisemblance. R. d. E.

(2) *Rhoe* nomme *Ugen*, & *Feni Rantipour* pour la principale Ville. *Mandello* ajoute encore *Ongel*, qui est apparemment la même chose qu'*Ugen*. R. d. E.

Ville Capitale, dont elle porte le nom, & dont les murs embrassoient autrefois une circonférence de plus de six lieues, n'est aujourd'hui qu'un misérable amas de ruines. Cette Province touche à l'Orient celle de Candish, & celle de Guzarate au Sud (a).

GUZARATE, que les Portugais ont nommée le Royaume de *Cambaie*, du nom de cette Ville, où ils faisoient leur principal Commerce, est sans contredit une des plus belles & des plus puissantes Provinces de l'Empire Mogol. Outre les Villes dont on a déjà donné la description, telles que sa Capitale, qui est située au milieu du Pays (b), & qui s'appelle proprement *Hamed Ewad*, c'est-à-dire, *Ville du Roi Hamed*, qui est son Fondateur, mais qu'on nomme par corruption *Amadavat*, ou *Amadabath*, *Cambaie*, *Brodra*, *Broitschia*, *Mamadabat*, & *Surate*, une des plus fameuses Villes du Monde par son Commerce; la Province de Guzarate en a plusieurs autres, dont on trouve les noms dispersés dans les Voyageurs. *Goga* est une petite Ville, ou plutôt un gros Bourg, situé à trente lieues de *Cambaie*, dans un endroit où le Golfe est si petit, qu'il n'y forme qu'une espèce de Rivière. Ce lieu est peuplé de Banians, la plupart Tisserands ou gens de Mer. Il n'est défendu que par un mur de pierre de taille, du côté de la Mer, où les Portugais avoient autrefois leur rendez-vous pour l'escorte de leurs Vaisseaux Marchands jusqu'à Goa. *Pattepatane* & *Mangerol* sont deux beaux Bourgs, à neuf lieues de Goga, riches tous deux par l'abondance du coton & par les toiles qui s'y fabriquent. La Ville de *Diu*, où les Portugais ont encore trois bons Châteaux, est située sur la frontière du Pays de Guzarate, du côté du Midi. Ils l'appellent *Dive*, en prononçant l'e si doucement, qu'on a peine à l'entendre. *Bisantagan* est une des plus grandes Villes de toute la Province, & sa situation en est presque au centre. On y compte environ vingt mille maisons. C'est à la fertilité de son terroir qu'elle doit sa grandeur présente; car elle n'étoit autrefois qu'un Village. On y nourrit une prodigieuse quantité de bestiaux; & le riz, le bled, le coton y croissent en abondance. *Pettan* avoit autrefois plus de six lieues de circuit; mais, diverses raisons ayant altéré son Commerce, un beau mur de pierre de taille, dont elle étoit fermée, tombe chaque jour en ruines; & de ses plus beaux édifices, il ne reste d'entier que le Château, qui sert de logement au Gouverneur. Ses Habitans ne font plus que des toiles grossières de coton, pour l'usage du Pays. Ce sont celles qui se nomment *Defremals*, *Sgarderberals*, *Longis*, *Allegiens*, &c. On voit, au milieu de la Ville, une Mosquée, qui passe pour un ancien ouvrage des Payens, & que Mandello regarde comme un des plus beaux Temples de l'Orient. Sa voute, dit-il, est soutenue par mille & cinquante colonnes, dont la plupart sont de marbre. *Cheytepour* est une autre Ville, à six lieues de Pettan, & à vingt-deux d'Amadabath, sur le bord d'une petite Rivière. Tous ses

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

Province
de Guzarate.

Ses princ-
pales Villes.

Goga.

Pattepatane
& Mangerol.
Diu.

Bisantagan.

Pettan.

Cheytepour.

(a) Quatre vingt-quatorze degrés (1) de longitude, vingt trois de latitude.

(b) A quatre vingt dix degrés quinze minutes de longitude, & vingt-trois degrés de

(1) M. Prevost dit seulement quatre-vingt-quatre degrés de longitude & de latitude, R. d. E.

XIII. Part.

latitude. Mandello & Tavernier ont décrit toutes ces Villes, dans les articles qui portent les noms de ces deux Voyageurs. Voyez la description de Surate au Tom. XI.

Dans la Note suivante, il avoit laissé en blanc les de-

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.
Meffana.

Naffary,
Gauduy, Bal-
fara.

Habitans
de la Provin-
ce de Guza-
rate.

Figure &
habits des
hommes.

Figure &
habits des
femmes.

Habitans font Banians & ne s'occupent qu'à faire du fil de coton. On entretient dans la Ville une garnison assez nombreuse, pour l'escorte des Caravanes ou des Caffilas, qui prennent cette route. *Meffana* est un gros Bourg ouvert, accompagné d'un vieux Château, où le Gouverneur est obligé d'entretenir deux cens chevaux pour l'escorte des Caravanes. Le Pays produit beaucoup de coton. *Naffary* ou *Naufary*, *Gauduy* & *Balfara*, font trois petites Villes du canton de Surate, d'où la première est éloignée de six lieues, la seconde de neuf, & la troisième de quatorze. Elles font toutes trois à deux lieues de la Mer. On y fait quantité de grosses toiles de coton; & c'est des forêts voisines, qu'on tire tout le bois qui s'employe dans la Province à la construction des Édifices & des Navires.

Les anciens Habitans de Guzarate font ceux qui se nomment proprement *Hindoyr* ou *Indout*. Ils sont Idolâtres; car la Religion de Mahomet n'y est entrée qu'avec les armes de Tamerlan & des autres Etrangers qui s'y sont établis par des Conquetes. La Province est peuplée à présent de Persans, d'Arabes, d'Arméniens & d'autres Nations, qui n'empêchent point que les Naturels du Pays ne fassent toujours le plus grand nombre. En général, tous les Habitans du Royaume de Guzarate sont bazanés ou de couleur olivâtre, mais plus ou moins, suivant la qualité du climat. Les hommes sont robustes, & d'une taille bien proportionnée. Ils ont le visage large, & les yeux noirs. Ils se font raser la tête & le menton, à la réserve des moustaches, comme les Persans. Ceux qui font profession du Mahométisme, sont vêtus aussi à la Persane; mais ils ont une manière différente de plier leur turban. Ils passent l'ouverture de leur veste sous le bras gauche, au-lieu que les Persans la passent sous le bras droit. Ils nouent leur ceinture sur le devant & laissent pendre les bouts. Au contraire, les Persans ne font que la passer autour du corps, & cachent les bouts dans la ceinture même. C'est dans cette ceinture que les Mahométans de Guzarate portent leurs poignards, qu'ils appellent *Zimber*, & qui n'ont pas moins d'un pied de long, avec plus de largeur vers la garde qu'à la pointe. Quelques-uns portent aussi des épées, & tous les Soldats sont armés de sabres ou de cimeterres. Quoique les femmes soyent de petite taille, elles font bien proportionnées, d'une propreté singulière dans le soin qu'elles ont d'elles-mêmes, & magnifiques dans leurs habits. Leurs cheveux flottent sur leurs épaules. Les unes ne sont coiffées que d'un petit bonnet; d'autres se couvrent d'un crepe, brodé d'or, dont les bouts leur pendent des deux côtés jusques sur les genoux. Les plus distinguées portent, aux oreilles, de riches pendans de diamans, de perles ou d'autres pierreries. Elles ont au cou de grosses perles rondes, qui ne font pas un mauvais effet sur un teint brun. Quelquefois elles pendent aussi des bagues à leurs narines, sans en être incommodées, parcequ'elles ne se mouchent presque jamais. Elles portent, comme les hommes, des hautes-chausses, qui sont de taffetas ou de quelque étoffe de coton, si longues, qu'étant tout-à-fait étendues sur le corps, elles passeroient par-dessus la tête, mais assez justes jusqu'au dessous du gras de la jambe, où elles se plissent comme des bottes, à l'aide d'un cordon d'or & de soye qui les noue & les serre au-dessus du nombril, & dont les bouts pendent jusques sur les pieds. Leurs chemises se mettent par-dessus ces

ces hautes-chausses, & sont si courtes, qu'elles ne descendent que jusqu'aux hanches. Une juppe de taffetas ou de toile de coton, qui prend du même point, est ordinairement si claire, qu'elle ne leur cache presque rien. Leurs souliers sont ordinairement de maroquin rouge, plats sur le derrière & pointus par le bout. Elles ont le sein découvert & les brads nuds jusqu'au coude, quoiqu'elles les couvrent en partie de brasserelets dont ils sont comme chargés. Les honnêtes femmes ne paroissent point en public avec le visage découvert, & les femmes de qualité sortent rarement de leurs maisons. Un long commerce avec les Mogols, qui se trouvent répandus dans toutes les parties du Pays, & qui n'ont pas cessé d'y donner la loi, depuis qu'ils ont réduit le Royaume de Guzarate en Province, met aujourd'hui beaucoup de conformité entre les usages des deux Nations. Mais il faut en excepter les Banians, qui ne sont pas moins distingués des Mahométans par leurs habits & leurs coutumes, que par leurs principes & leurs pratiques de Religion. Comme on se propose de traiter, dans un article séparé, tout ce qui appartient à cette ancienne Secte, il suffira d'observer ici, que s'il n'y a point de Contrée des Indes où l'on ne trouve des Banians, la Province de Guzarate est celle qui en contient le plus grand nombre. Elle n'appartient à l'Indoustan que depuis 1565.

CANDISH est de toutes les Provinces de l'Empire celle qui est la plus avancée vers le Sud (c). Sa Capitale, qui se nomme *Brampour*, ou *Bursampour*, étoit la résidence ordinaire des Rois de Decan, avant que le Grand Mogol l'eût réunie à sa Couronne. C'est une Ville fort grande & fort peuplée, avec laquelle on compte, dans la même Province, celles de *Pala*, d'*Affere* & de *Mandou*. La Rivière de *Tapte*, qui va tomber à *Surate*, sépare Candish d'un petit Pays, nommé *Partaspha*, dont le Prince est Tributaire du Grand Mogol.

Province
de Candish.

BERAR, dont la Capitale se nomme *Schapere*, ou *Chaspour* (d), s'étend vers le Midi, & touche à la Province de Guzarate & à la Montagne de Rana. Elle est bornée à l'Orient, par celle de Bengale; au Nord par celle de Malouay; & à l'Ouest par celle de Candish.

Province
de Berar.

NARVAR est située entre les Provinces de Bengale, de Gualor, d'Agra & de Sambal. Elle est arrosée par une très-belle Rivière, qui entre dans le Gange. Sa Ville Capitale se nomme *Gebud* (e).

Province
de Narvar.

LA Province de GUALOR, ou GOULIAR, qui prend ce nom de sa Ville Capitale (f), est célèbre par une Citadelle dont le Grand Mogol a fait sa prison d'Etat.

Province
de Gualor.

AGRA, dont la Ville Capitale porte aussi le même nom (g), est une des plus

Province
d'Agra.

(c) Mandello, pag. 155 & suiv. Bien entendu avant les conquêtes d'Aurang-Zeb. Brampour est située à quatre-vingt-quinze degrés de longitude, & à vingt un degrés dix minutes de latitude. R. d. E.

(d) Longitude quatre-vingt-dix-sept degrés cinquante minutes; Latitude vingt-un degrés trente minutes R. d. E.

(e) Longitude quatre-vingt-seize degrés

quarante minutes; Latitude vingt-cinq degrés six minutes.

(f) Longitude quatre-vingt-sept degrés; Latitude vingt-cinq degrés quarante minutes. R. d. E.

(g) Longitude quatre-vingt-seize degrés vingt-six minutes; Latitude vingt-six degrés quarante minutes.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.Sa Ville
Capitale. En
quoi elle
l'emporte sur
Dehli.Maisons
des Jésuites &
des Hollan-
dois.

plus grandes Provinces de l'Empire, & celle qui tient aujourd'hui le premier rang. Elle est arrosée par la Rivière de Gemené, qui la traverse entièrement. On y trouve les Villes de *Scander*, d'*Anadipour*, & de *Fetipour*. Le Pays est sans montagnes; & depuis sa Capitale jusqu'à Lahor, qui sont les deux plus belles Villes de l'Indoustan, on voit une allée d'arbres, à laquelle Terri donne quatre cens miles d'Angleterre de longueur. Bernier trouve beaucoup de ressemblance entre la Ville d'Agra, & celle de Dehli, ou plutôt de Jehan-abad, telle qu'on a pu s'en former l'idée dans la description de Tavernier (b). „ A la vérité, dit-il, l'avantage d'Agra est „ qu'ayant été long-tems la demeure des Souverains, depuis Ekbar, qui la „ fit bâtir, & qui la nomma de son nom, *Ekbar-Abad*, quoiqu'elle ne l'ait „ pas conservé, elle a plus d'étendue que Dehli, plus de belles Maisons de „ Rajas & d'Omrahs, plus de grands Carvanseras, & plus d'Edifices de pierres & de briques; outre les fameux Tombeaux d'Ekbar, & de Taje-Me-hal, femme de Scha-Jehan (i). Mais elle a aussi le désavantage de n'être pas fermée de murs; sans compter que n'ayant pas été bâtie sur un plan général, elle n'a pas ces belles & larges rues de même structure, qu'on admire à Dehli. Si l'on excepte quatre ou cinq principales rues marchandes, qui sont très-longues & fort bien bâties, la plupart des autres sont étroites, sans symétrie, & n'offrent que des détours & des recoins, qui causent beaucoup d'embarras lorsque la Cour y fait sa résidence. Agra, lorsque la vue s'y promène de quelque lieu éminent, paroît plus champêtre que Dehli. Comme les Maisons des Seigneurs y sont entremêlées de grands arbres verds, dont chacun a pris plaisir à remplir son jardin & sa cour, pour se procurer de l'ombre, & que les maisons de pierre des Marchands, qui sont dispersées entre ces arbres, ont l'apparence d'autant de vieux Châteaux, elles forment toutes ensemble des perspectives très-agréables, sur-tout dans un Pays fort sec & fort chaud, où les yeux semblent ne demander que de la verdure & de l'ombrage (k).

Les Jésuites ont, dans Agra, une Eglise & une Maison, qu'ils appellent Collège, où ils enseignent les principes du Christianisme aux enfans de vingt-cinq ou trente familles Chrétiennes, qui se sont rassemblées dans cette Ville (i). On y voyoit aussi, du tems de Bernier, un Comptoir Hollandois,

(b) Voyez ci-dessus son Journal, qui n'empêchera qu'on ne rapporte les observations de Bernier, sur cette Ville, dans l'article de la Cour du Grand Mogol. Voyez aussi la description d'Agra dans le Journal de Mandellio.

(i) Voyez la description dans le Journal de Tavernier. Bernier la donne aussi, avec peu de différence.

(k) Bernier, Tom. III. pag. 141 & 142.

(i) Ibid. pag. 147. Ce Voyageur confirme aussi ce qu'on a lu dans le Journal de Rhoe, sur les espérances que les Empereurs Ekbar, Jehan-Guir, & Scha-Jehan avoient

fait concevoir de leur penchant pour le Christianisme. Il ajoute, sur le témoignage des Jésuites, „ que pour autoriser sérieusement „ le Christianisme, Jehan-Guir résolut de „ faire habiller toute sa Cour à la manière „ des François, & qu'après avoir commen- „ cé à prendre cet habit lui-même, il fit venir un de ses principaux Omrahs, auquel „ il demanda ce qu'il en pensoit; mais que „ ce Seigneur lui ayant répondu froidement „ que c'étoit une entreprise bien dangereuse „ se, il changea de dessein & tourna l'affaire en raillerie. Bernier raconte un autre trait, qu'on a lu fort différent dans le

mê-

dois, habité par quatre ou cinq Marchands de cette Nation, qui avoient tiré long-tems beaucoup de profit de l'écarlate, des glaces de miroir, des dentelles simples & des dentelles d'or & d'argent. Il n'en trouvoient pas moins à prendre diverses marchandises du Pays, telles que l'anil, ou l'indigo, qui se recueille autour d'Agra, particulièrement à *Bianés*, qui n'en est qu'à deux journées, & toutes les toiles qu'ils tiroient de *Jelapour* & de *Lacknau*. Ils avoient aussi des Maisons dans tous ces lieux; mais l'éloignement de Surate, & la difficulté des voitures, commençoient à les refroidir, d'autant plus que les Arméniens faisoient le même Commerce. Cependant Bernier jugea qu'ils n'abandonneroient pas leur Comptoir, parcequ'ils y vendent très-bien leurs épiceries, & qu'ils avoient besoin d'entretenir quelqu'un proche de la Cour, pour se conserver une faveur, nécessaire à leurs Etablissements de Surate & de plusieurs autres lieux de l'Empire. Les Anglois s'étoient réduits, depuis quelque-tems, à ceux qu'ils avoient dans la Province de Guzarate.

SAMBAL, ou **SAMBEL**, ainsi nommée de sa Ville Capitale, est séparée de la Province de Narvar, par la Rivière de Gemené, qui entre dans le Gange auprès de la Ville de *Halebasse*, où ces deux Rivières forment une île dans leur jonction. De-là vient que cette Province prend quelquefois aussi le nom de *Do-ab*, qui signifie, *entre deux eaux*, comme *Mesopotamie* ou *Entragues*.

Province
de Sambal.

BAKAR ou **BAKISH**, est une Province située sur le bord Occidental du Gange, qui la sépare de celle de Patna. Elle est bornée, au Nord, par celle de Jemba, à l'Ouest par celle de Dehli, & au Sud par celle de Sambal. Sa longueur est d'environ soixante lieues, sur vingt-cinq de largeur. *Bikar* est sa Capitale (m) (n).

Province
de Bakar.

LA Province de **NAGRAKUT**, ou **NAKARKUT**, est une des plus Septentrionales de l'Empire. Elle est remplie de montagnes. Sa Capitale, qui porte le même nom, & qui est située sur la Rivière de Ravy (o), contient un Temple fort riche, dont le plancher & le pavé sont couverts de lames d'or. On y voit la figure d'un animal, ou plutôt d'un monstre hideux,

Province
de Nagrakut.

même Rhoe. Voici son récit. „J'ai appris
„ d'un Mahométan, qui étoit fils d'un Offi-
„ cier de Jehan-Guir, que ce Prince étant
„ un jour en débauche, fit venir un certain
„ Père Florentin, qu'il avoit nommé le Père
„ *Ateeb*, parceque c'étoit un petit hom-
„ me plein de feu, & qu'après lui avoir or-
„ donné de dire tout ce qu'il pourroit con-
„ tre la loi de Mahomet & en faveur de la
„ loi Chrétienne, en présence des plus fa-
„ vans Mullahs, il fut sur le point de faire
„ une terrible épreuve des deux loix. Il
„ commanda qu'on fit une grande fosse &
„ un bon feu dedans, prétendant que le Père
„ Ateeb, avec l'Evangile sous le bras,
„ & un Mullah de même avec l'Alcoran,
„ se jetteroient ensemble dans le feu, & qu'il
„ suivroit la loi de celui qui ne brûleroit pas.
„ Mais la triste mine des Mullahs tout éton-

nés, & la compassion qu'il eut du Père,
„ qui acceptoit le parti, l'en détournèrent. Il est
„ très-certain, ajoute-t'il, que tant que Je-
„ han-Guir a vécu, ces Pères ont été honorés
„ & respectés à cette Cour. Mais Scha-Jehan,
„ fils de Jehan-Guir & Père d'Aurang-Zeb,
„ leur ôta leur pension, fit ruiner l'Eglise
„ de Lahor, & démolir la plus grande par-
„ tie de celle d'Agra. Ibid. pag. 148 &
„ suivantes.

(m) A cent degrés vingt minutes de lon-
gitude, & vingt-huit degrés quarante minu-
tes de latitude du Nord.

(n) Terri l'appelle *Brianés*, & dans la
Carte de Rhoe, elle est nommée *Bicancer*.
R. d. E.

(o) Longitude quatre-vingt-seize degrés;
Latitude trente-deux.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

révéré sous le nom de *Matta*, qui attire tous les ans un nombre infini de Pèlerins. Quelques-uns se coupent un petit morceau de la langue, qu'ils offrent à l'idole. *Kalamaka* (p), autre Ville de la même Province, n'est pas moins célèbre par le pèlerinage qu'on fait au creux d'une roche, d'où sortent des flammes, avec une fontaine dont l'eau ne laisse pas d'être très-froide. Ces flammes sont adorées des Indiens.

Province
de Siba.

SIBA, Province dont la Ville Capitale se nomme *Hardevaire*, s'étend à l'Est jusqu'aux montagnes. Le Gange y paroît sortir d'un roc, auquel les Habitans trouvent quelque ressemblance avec la tête des vaches, pour lesquelles ils ont beaucoup de vénération; ce qui les attire en foule pour se baigner dans ce lieu (q). La Province de Siba n'est pas moins remplie de montagnes que celle de Nagrakut, quoiqu'elle soit moins Septentrionale.

Province
de Kakares.

KAKARES [ou *KAKANER*] est une grande Province, qui est séparée de la Tartarie, au Nord, par le Mont-Caucase, & qui touche vers le Sud aux Provinces de Pitan, de Siba, de Nagrakut & de Kifmire ou Kachemire. Ses principales Villes sont *Dankeler* & *Purbola*. Ce Pays est fort montagneux.

Province
de Gor.

LA Province de *GOR*, qui prend son nom de sa Ville Capitale (r), est pleine aussi de montagnes. Elle est située au-delà du Gange, entre les Provinces de Kandouana, de Pitan, & la grande Tartarie. La Rivière de *Perfili*, qui se jette dans le Gange, y prend sa source.

Province
de Pitan.

PITAN, & sa Ville Capitale, d'où elle tire son nom, sont arrosées par la Rivière de *Kanda*, qui se jette aussi dans le Gange à l'extrémité de la Province. Elle a pour bornes au Nord, les montagnes de Nagrakut; à l'Est, les Royaumes de Lassa & d'Afem; au Sud, la Province de Jesual & la Province de Mevat; à l'Ouest, les Provinces de Mevat & de *Varal*. [Ce dernier nom est nouveau, & en général ces limites paroissent peu exactes.]

Province
de Kandouana.

LA Province de *KANDUANA*, dont la Ville Capitale se nomme *Karbach*, ou *Kerakatench*, & que plusieurs Géographes nomment *Katene*, est séparée de celle de Pitan par la Rivière d'*Iderchis*, [suivant Mandelslo, ce qui est une faute, au-lieu de *Perfili*.] Cette Province & celle de Gor sont les dernières de l'Empire Mogol, au Nord-Est, sur les confins de la grande Tartarie, [ou plutôt du Tibet.]

Province
de Patna.

PATNA est une Province aussi fertile, que les deux précédentes le sont peu. Sa Ville Capitale, qui porte le même nom, est célèbre par son Commerce. Les Hollandois y ont un Comptoir. Toute la Province est renfermée entre les Rivières du Gange, de *Perfili*, de *Gemené* & de *Candiek*, [ou *Kanda*, comme elle est nommée plus haut.] La Ville de *Patna* est située sur le *Perfili* (s).

J E

(p) *Yillamaka* suivant Terri, & *Illamake* dans la Carte de Rhoe. Mais remarquez que Mandelslo met ailleurs *Illamake* dans la Province de Jemba; en quoi certainement il se trompe, comme les Géographes, qui donnent, d'après lui, ce même nom corrompu à deux lieux différens. Voyez, pag. 288 R. d. E.

(q) De-là vient apparemment l'usage qu'ils

ont de se baigner tous les jours dans les autres endroits de ce Fleuve, qu'ils regardent comme sacré.

(r) Longitude cent six; Latitude trente-un.

(s) Longitude cent cinq degrés quinze minutes; Latitude vingt-cinq degrés cinquante-cinq minutes. Voyez la description de Patna, dans le Journal de Tavernier.

JESUAL est au-là du Gange, entre les Provinces de Patna, d'Udessa & de Mevat, au Nord du Bengale, & à l'Est de Patna. *Rajapour* ou *Rajapur* est sa Capitale. Les François y avoient autrefois un Comptoir.

LA Province de MEVAT, dont la principale Ville se nomme *Narnol*, est un Pays fort montagneux. Elle est située au-delà du Gange, vers le Nord du Bengale.

UDESSA est la dernière Province de l'Empire, du côté de l'Orient. Sa Capitale se nomme *Jokanat* ou *Jeskanat*. Elle est située au-delà du Gange & du Perilis, entre les Provinces de Kandouana, de Patna, de Jesual, de Mevat, & le Lac de *Chiamnay*.

LA Province de BENGALÉ, anciennement un Royaume considérable est sans doute une des plus puissantes Provinces de l'Indoustan. Elle donne son nom au Golfe, qui reçoit le Gange par quatre embouchures. Ses principales Villes sont *Chatigbam*, *Mongher*, *Rajimhol*, *Dacca* & *Philipatan* (1). Son gouvernement est subdivisé en plusieurs autres petites Provinces, dont les plus considérables sont *Puna* & *Patan*, dont plusieurs Rois n'ont pas dédaigné de prendre les titres. Les François, les Anglois & les Hollandois ont des Comptoirs au Bengale, sur les rives du Gange.

TEXEIRA, dans son Histoire de Perse, nomme, à l'occasion de quelques Pays de l'Indoustan, le Royaume de *Sinde*, auquel il donne *Tatab* pour Capitale: mais il se contente de la nommer, sans désigner sa situation; quoiqu'il ajoute que les Portugais y faisoient un grand Commerce (2). Il parle aussi du Royaume de *Cacche*, renommé, dit-il, par ses Haras, au Nord de

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.
Province
de Jesual.
Province
de Mevat.
Province
d'Udessa.

Province
de Bengale.

(1) Voyez ci-dessus plusieurs Voyages sur le Gange. On a cru long-tems, sur des lumières incertaines, qu'il y avoit une Ville du nom de *Bengale*. Mais ce qu'on nommoit la Ville de Bengale étoit la Capitale de ce Royaume, qui porte chez les Indiens, le nom de *Chatigam*, différente (suivant feu M. Otter, ou plutôt suivant le Géographe Turc qu'il cite, & qui la nomme *Tchatigoun*) d'une autre *Chatigam*, ou *Satigam*, qu'il place auprès d'une des embouchures du Gange, à cent lieues de la première, & à trois journées d'une Ville maritime, nommée *Poulari*. Il met cette Ville de *Tchatigoun*, ou de Bengale, à cent trente-cinq degrés de longitude, & vingt-trois de latitude, dans une île formée par la Rivière de *Koufin*. Le Pays, dit-il, sur la même autorité, s'étend l'espace de trois cens milles en longueur, sur deux cens soixante de largeur. Il est divisé en vingt-deux *Toumans*, ou districts. *Kiourkié*, ancienne Capitale, est située dans le Pays de *Dgennetabad*. Le Golfe de Bengale, nommé par les Indiens *Djithmasquieou*, s'étend entre les terres l'espace de huit cens milles ou davantage. Il se rétrécit de plus en

plus vers le Nord, & finit à vingt-deux degrés de latitude, à l'entrée du Gange. Les Orientaux donnent, au Bengale, le nom de *Bengualé*. C'est un Pays temperé, où il tombe de grosses pluies, qui inondent les terres, & qui obligent les Habitans d'employer des Bâteaux pour aller & venir. Ses principales productions sont la soie, le riz, le sucre, le poivre, & deux sortes de fruits; l'un nommé *Gueule*, qui ressemble à l'orange; l'autre, qui s'appelle *Longuen*, & qui ressemble à la grenade. On y fait des toiles si fines, qu'une pièce de vingt-sept aunes peut tenir dans une main fermée. Voyage d'Otter à Paris, chez Guerin, 1748, Tom. II. Note de la pag. 66.

(2) *Texeira*, pag. 114. La difficulté n'est pas de trouver la situation de la Province de *Sinde*, & de *Tatta* sa Ville Capitale, qui sont encore connues sous ces mêmes noms; (Voyez ci-dessus, pag. 287.) Mais la remarque de Mandellio regarde la Province d'*Urat* & sa Capitale. M. Prevost en cherchant ce nom dans *Texeira*, étant tombé par hazard sur celui de *Sinde*, (pag. 114,) a fort plaisamment pris le change. R. d. E.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

Remarques
de M. Otter
sur divers
lieux de l'In-
doustan.

de Cambaie. C'est apparemment la Province de Candish, dont on vient de représenter la situation.

UN Voyageur fort moderne, qui mérite d'autant plus de confiance qu'ayant fait le Voyage de l'Asie sous la protection d'un grand Ministre, il s'étoit attaché pendant plusieurs années à se perfectionner dans les langues Orientales, pour se mettre en état d'éclaircir la Géographie avec le secours des Géographes Turcs, Arabes & Persans (x), a répandu dans ses Relations diverses lumières, sur celle de l'Indoustan, dont je me crois obligé d'enrichir cet article.

Gourbend.

APRÈS avoir fait le récit du siège, & de la prise de Kandahar, il conduit son Héros (y) à Kaboul, par *Gourbend* & par *Gaznin* (z), dont il s'empara successivement. *Gourbend*, dit-il, est un défilé des montagnes du *Zablistan*, par lequel on entre dans le Pays de *Gour*, qui est un Canton & un Bourg au Nord de *Khandjan*. On va de *Gourbend*, en trois jours, à *Mimend*, en passant par un désert, & de-là en deux jours à *Balkbe*, par un Pays habité. Les autres lieux considérables de ce Pays sont *Rustack*, le Fort de *Zafer* & *Baglam*. Il s'y trouve des mines d'argent & de lapis lazuli, qu'on néglige de faire valoir. Entre *Gourbend* & un autre lieu nommé *Abi-baran*, on rencontre deux Cantons plantés d'arbres, qui rendent ce séjour agréable pendant le Printemps, & dans lesquels on voit une espèce particulière de tulipes, appellées tulipes-roses, d'une odeur charmante.

Rustack,
Zafer & Ba-
glam.

Gaznin ou
Gazné.

GAZNING ou *Gazné*, est une Ville marchande sur la frontière de l'Inde, des dépendances de *Bamian*, dont elle est éloignée de huit journées, à quarante lieues du *Sidgistan*, Province de Perse (a). Elle étoit autrefois peu considérable: mais *Enir-Schukteguin* & son fils *Sultan-Mahmoud* l'agrandirent beaucoup. Une Rivière passe à côté & va se joindre à celle de Kaboul. L'eau est bonne à *Gaznin*, & l'air très-sain, parceque le Pays est rempli de montagnes. Les arbres & les vignes y portent des fruits, mais qui meurent rarement. Cette Ville, qui étoit fort peuplée sous les Princes *Gazneniens*, a produit de grands hommes dans la Littérature.

Kaboul ou
Kiabul.

KABOUL est la Capitale du *Zablistan*, que les Persans nomment *Bakhetter-Zemin*; Pays plus long que large, entouré de montagnes. Il est borné à l'Est par *Berchauer* & quelques autres Cantons de l'Inde; à l'Ouest, par le *Kioubistan* & *Hezaré*; au Nord, par les Pays de *Kandez* & d'*Endez*, où la montagne de *Hindoukiche* lui sert de frontière; au Sud, par *Kizmil* & d'autres

(x) C'est feu M. Otter, à qui l'on reproche seulement d'avoir jeté un peu de confusion dans ses récits, en voulant rétablir la véritable orthographe des noms Orientaux. Il devoit du moins y joindre ceux de l'ancien usage, sans lesquels il n'est pas toujours aisé de se reconnoître.

(y) Thamas Kouli-Khan, qui venoit de se faire couronner Roi de Perse, sous le nom de *Nadir-Schah*, en 1738, & qui avoit déclaré la guerre au Grand Mogol, *Muhammed-Schah*.

(z) Texeira la nomme toujours *Gaznem*.

(a) *Gaznin*, suivant le Géographe Turc, est à cent quatre degrés & demi de longitude, & trente-trois de latitude; suivant les *Étrois*, elle est à quatre vingt-quatorze degrés quarante minutes de longitude, & trente-quatre degrés quarante-quatre minutes de latitude. Suivant le *Canon*, c'est quatre-vingt-douze degrés cinquante-une minutes de longitude, & trente-trois degrés cinquante-quatre minutes de latitude.

tres Pays habités par les Afgans. La Ville de Kaboul est située (b) sur le bord d'une Rivière, qu'*Ibni-Said* appelle *Mebran*. Elle est bien fortifiée & d'un accès difficile. Autrefois, elle étoit si considérée des Indiens, qu'ils ne reconnoissoient leurs Princes, que lorsqu'ils y avoient été couronnés. Les montagnes voisines ont des mines de fer. Il y croît des aromates & du bois d'aigle. Le mirobolan n'y croît pas; mais comme on l'apporte de l'Inde à Kaboul, par les voyes du Commerce, on l'appelle *Kiabuli*, du nom de cette Ville. La Rivière est nommée, par les Habitans du Pays, *Hezaré*, mot Persan, qui signifie *Mille*, à cause du grand nombre de Villes & de Bourgs qu'elle a sur ses bords. Elle coule du Nord au Sud de la Ville, & prend ensuite son cours à l'Est & au Sud. Après avoir passé *Nekierbar* (c), à quatre journées plus bas, & *Pichaiver*, à deux journées de *Nekierhar*, elle se rend à *Devao* (d), qui est à deux journées de *Pichaiver*. Les Rivières de *Pentsche-Kiouré* & de *Suroat*, n'en faisant plus qu'une, se joignent à elle au Sud de cette dernière Place. A une demie journée de Kaboul, du côté de l'Est, on trouve un Village & un Fort du même nom.

PICHAIVER est une grande Ville (e), éloignée d'une journée de *Devao*, à l'Ouest. Elle n'est pas nommée dans le Mémoire de Rhoe & de Terri, quoique M. Otter la fasse regarder comme la Capitale d'une Province de même nom. Il fait passer ensuite, à son Héros, la Rivière d'*Eteck*, qui prend, dit-il, ce nom d'un Fort situé sur son bord Oriental (f). Les anciens Peuples de l'Inde l'ont nommée *Enider*. Les Géographes Grecs & Latins lui ont donné le nom d'*Indus*, & les Orientaux l'appellent aujourd'hui la Rivière du *Sind*. Elle sépare, dans cet endroit, la Province de *Pichaiver* de celle de *Lahor* (g). On ne s'accorde point sur sa source. Les uns la mettent fort près de celle du Gange, dans la montagne de *Nagrakut* (h), d'où

Pichaiver.

Différentes
opinions sur
la source de
l'Indus ou du
Sind.

(b) [M. Otter ne distingue point le *Zabistan* du *Kabulistan*, qui tire ce nom de *Kabul* sa Capitale, dans les Etats du Grand Mogol.] Le Géographe Turc place Kaboul à cent cinq degrés & demi de longitude & trente-trois degrés & demi de latitude; le Canon, à quatre-vingt-quinze degrés vingt minutes de longitude, & trente-trois degrés quarante minutes de latitude; les Etyals, à quatre-vingt-quatorze degrés quarante minutes de longitude, & trente-quatre degrés trente cinq minutes de latitude. M. Otter écrit *Kiabul*: mais il faut remarquer que son orthographe, Turque ou Persane, ne doit point décréditer celle de Rhoe, qui étoit Indienne, puisqu'il avoit tiré ses Mémoires de la Secrétairerie du Grand Mogol. L'embaras n'est qu'à deviner un nom par l'autre.

(c) Cette Place est, suivant le Géographe Turc, à cent six degrés & demi de longitude, & trente-quatre de latitude à l'Est de

Kaboul. C'est une Ville bâtie sur le côté Occidental d'une fort haute montagne, appelée *Kioubi-Séfid*, c'est-à-dire, *Montagne blanche*.

(d) *Devao*, suivant le même Géographe, est à cent huit degrés & demi de longitude, & trente-quatre de latitude. C'est une grande Ville, située sur le confluent de *Pentsche-Kiouré*, qui vient de l'Occident, & d'une autre Rivière qui vient des montagnes de *Kiouré* à l'Orient. Ces deux Rivières, après avoir joint celle de Kaboul, prennent leur cours vers *Dounbedi*.

(e) A cent sept degrés & demi de longitude, & trente-quatre de latitude, suivant le Géographe Turc.

(f) C'est apparemment le Fort que Tavernier nomme *Atek*, dans la Province que le Mémoire de Rhoe nomme *Atek* (1).

(g) Otter écrit *Lahour*.

(h) Otter écrit *Nagrakut*.

(1) Il n'y en a aucun doute; mais remarquez que la Carte de Rhoe place très-mal *Arok* au Sud de *Lahor*. Sa situation est au Nord Ouest de cette Ville, A. d. E.

XIII. Part.

P p

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

d'où il coule l'espace d'environ neuf cens lieues du Nord au Sud. D'autres le font sortir du côté Méridional des montagnes de Kachemir (i), à cent neuf degrés & demi de longitude, & trente-cinq de latitude. Il passe à l'Est d'*Ackenaguir*, & reçoit la Rivière de Kaboul près de *Roubendi*. Ensuite prenant son cours à l'Est & au Sud, il mêle ses eaux avec celles de l'Hezaré, se plie à l'Ouest & au Sud, laisse le Nilab à l'Ouest & au Nord, passe à deux journées de là au pied d'une haute montagne, nommée *Dgebin-kioub*, à deux autres journées par *Piloupout*, ensuite aux Habitations d'*If-masl-Khan* & de *Fetbi-Khan*, & quatre journées plus loin à *Sitpour*; après quoi, il se joint à la Rivière de *Tchenbar*, & plus bas à celle de *Viab* (k). Dix journées plus bas, il passe par *Kinfdi* & *Barvela*; une plus bas, par le Fort de *Metil*; deux plus loin, par *Pekier*; cinq autres après, par *Seboan*; & cinq autres encore, par *Nekier-Tchetché*. Enfin, à deux journées de-là, il se divise en deux branches & se jette dans la Mer. Cette description est de *Cheik-Alem-Edin* le *Kumurri*. D'autres prétendent qu'il se divise en trois branches, au Nord de *Nekier-Tchetché*, dont la première passe à l'Ouest de cette Ville, & se jette dans la Mer près du Port de *Lahuri*; & la seconde, près du Bourg de *Raniper*, à une journée de *Lahuri* vers l'Est. Ils ne parlent point de la troisième. On donne, à l'Indus, quarante-deux journées de cours, cinquante stades (l) dans sa plus grande largeur, & quinze pas dans sa plus grande profondeur. Il reçoit environ vingt autres Rivières, dont les poissons prennent une autre couleur dans ses eaux (m). Des cinq Rivières, qui se joignent à l'Indus dans le Peng-ab, le Géographe Turc en nomme quatre, & les fait sortir des montagnes de Kachemir; celle de *Viab*, qui passe à l'Est & au Sud de Lahor, & se jette dans l'Indus, près d'*Outchetché*; celle de *Ravi*, qui prend d'abord son cours vers le Sud, dans le Pays de Lahor, se plie ensuite vers l'Ouest, & se mêle avec l'Indus au-dessous de *Sulour*; celle de *Tchenbar* (n) qui coule à l'Ouest & au Sud, & s'y jette près de *Multan*; & celle de *Veibat* (o), qui s'y joint près de *Behra*. Le Géographe Turc place Lahor à cent vingt-trois degrés de longitude, & trente-un degrés & demi de latitude. Les Etvals la mettent à cent

(i) Otter écrit *Kichemir*.(k) Celle apparemment que Rhoe nomme *Viab* (1).(l) Le Géographe Turc employe ce terme. (m) *Eloui-feda*, qui le nomme *Mébran*, dit qu'il passe par la Province de *Multan*, à quatre-vingt-seize degrés trente-cinq minutes de longitude, & vingt-neuf degrés quarante minutes & demi de latitude; que prenant son cours, au Sud & à l'Ouest, il passe ensuite par *Manfouré*, à quatre-vingt-quinze degrés de longitude, & vingt-six degrés quarante minutes de latitude; qu'il se jette dans la Mer à l'Est de *Deibul*, à quatre-vingt-douze degrés & demi de longitude, & vingt-cinq degrés dix minutes de latitude; qu'il ressemble au Nil, en ce qu'il répand ses eaux dans certains tems;qu'en d'autres tems il se retire dans son lit, & qu'il rend tous ses bords fertiles. L'Auteur d'un Livre, intitulé *Rejmulmamour*, dit qu'il commence à cent vingt-six degrés de longitude, & trente-six de latitude; qu'il coule à l'Ouest & au Sud jusqu'à cent vingt degrés de longitude, & trente-deux de latitude; ensuite à l'Ouest, jusqu'à cent onze degrés de longitude, & vingt-six de latitude; puis au Sud jusqu'à cent sept degrés de longitude, & vingt-trois de latitude; après quoi, il se divise en deux branches, dont l'une se jette dans la Mer à cent quatre degrés de longitude, & vingt de latitude.(n) C'est celle que Rhoe nomme *Chanab* (2).

(o) Rhoe la nomme autrement.

(1) C'est *Mandellio*, d'après *Tecira*, qui la nomme la *Via*, R., d. E.(2) Encore *Mandellio* & *Tecira* R. d. E.

degrés de longitude, & trente-un de latitude; différens de nos Géographes, qui mettent cette Ville à quatre-vingt-treize degrés trente minutes de longitude, & trente-un degrés quarante minutes de latitude.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

Pays de
l'Indoustan
cédés aux
Persans.

Le Traité que Nadir-Schah fit à Dehli (p) avec le Grand Mogol, donne occasion à M. Otter de s'étendre sur les Pays & les Villes que Muhammad abandonnoit au Vainqueur. Il rapporte les termes du Traité: „ Je „ lui ai cédé tous les Pays à l'Occident de la Rivière d'Etek, de celle du „ Sind, & de Nalé-Sengueré, qui en est une branche; c'est-à-dire, *Pichai- „ ver, Kiabul, & Gaznin; le Kioubistan*, habité par les *Afgans*; les Pays & „ les Forts de *Tekier, de Sekier & de Khuda-Abad*; les Pays des *Teboukis* (q), „ des *Boloudages* & autres, avec leurs Villes, Forts, Villages, & dépen- „ dances, pour faire à l'avenir partie de son Royaume. Le Fort d'Etek, „ la Ville de *Sebeuri*, de même que les autres Villes & Forts à l'Orient de „ cette Rivière, de celle du Sind, & de Nalé-Sengueré, doivent appartea- „ nir comme ci-devant à l'Empire des Indes (r)”. M. Otter fait les remarques suivantes:

Les plus connues des Villes à l'Ouest du Sind, ou de l'Indus, ou du Mehran, sont *Debol*, fameuse Ville de Commerce, sur le bord de la Mer (s), à six journées de Mansouré, & quatre de Teroun. *Labari*, aujourd'hui Port considérable de ce Pays (t), est à deux journées à l'Est de *Debol*, & de l'endroit où une des branches de l'Indus se jette dans la Mer. Celle qui prend son cours à l'Ouest de *Tet*, passe au Sud de ce Port, où le flux de la Mer rend l'eau de la Rivière salée.

MANSOURÉ (v) est une Ville de grandeur médiocre, située dans une Île formée par l'Indus ou le Mehran. Il y croît des dattes, des cannes de sucre, & un fruit nommé *Yemoumé*, de la grosseur d'une pomme & d'un goût fort aigre. L'ancien nom de cette Ville étoit *Menbevaré*.

MUL-

(p) M. Otter écrit *DHM*. Il se trompe, lorsqu'il dit qu'elle a reçu ce nom de *Scha-Jehan*. Il a voulu dire que la nouvelle *Dehli* a pris le nom de *Scha-Jehan*, son Fondateur & se nomme *Jehan-abad* (1). L'ancienne n'est pas à une lieue de la nouvelle, comme il le dit aussi. Elles ne sont séparées que par un mur. Le Géographe Turc place *Dehli* à cent vingt degrés de longitude, & vingt de latitude. Nos Géographes ne la mettent qu'à quatre-vingt-dix-sept degrés de longitude, & vingt-huit degrés vingt minutes de latitude.

(q) M. Otter remarque que ce sont les *Seycher*. R. d. E.

(r) Voyage d'Otter, Tom. II. pag. 407 & suivantes.

(s) A cent un degrés & demi de longitude, & vingt-deux degrés & demi de latitude, suivant le Géographe Turc. *Abul-feda*

la nomme *Deibul*; il la place, suivant *Ibni-Said* & le Canon, à quatre-vingt-douze degrés trente une minutes de longitude, & vingt-quatre degrés vingt minutes de latitude; elle est, suivant les *Etvals*, à quatre-vingt-douze degrés trente minutes de longitude, & vingt-cinq degrés dix minutes de latitude.

(t) A cent deux degrés & demi de longitude, & vingt-deux degrés & demi de latitude, suivant le Géographe Turc.

(v) Suivant le même, à cent cinq degrés & demi de longitude, & vingt-cinq & demi de latitude. *Ibni-Said* la met à quatre-vingt-quinze degrés quarante minutes de longitude, & vingt-cinq degrés quarante-deux minutes de latitude. Les *Etvals* & le Canon à quatre-vingt-quinze degrés quarante minutes de longitude, & vingt-six degrés trente minutes de latitude.

(1) C'est à tort que M. Prevost censure ici M. Otter, qui ne dit pas autre chose que ce qu'il a voulu dire. R. d. E.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

MULTAN (x), est à cent soixante lieues au Sud de Gaznin. Le Tchenhav passe à une lieue au Sud de cette Ville, & se rend à Outchetchè, qui est à l'Ouest. On voit, à Multan, une Idole qui représente un homme assis sur une chaise, les jambes croisées sous lui. Ses deux yeux sont deux pierres précieuses. Elle fait l'objet de la vénération des Indiens, & de leurs pèlerinages.

DEÏREÏ-ISMAIL-KHAN est une Place sur le bord de l'Indus, dans un Pays plat, à deux journées au-dessous de Piloutou. *Deïreï-Fetbi-Khan* est sur la même Rivière, à deux journées plus bas.

SITPER est une Ville, à trois ou quatre journées plus bas que Deïreï-Fetbi-Khan sur le bord de l'Indus, qui l'arrose au Sud (y).

OUTCHETCHÈ, autre Ville (z), est située à l'Est & au Sud du même Fleuve, vis-à-vis de Sitper, trois journées à l'Ouest de Multan. Le Tchenhav, réuni avec la Rivière de *Rubab*, se jette dans l'Indus, à une demie journée de-là vers le Sud.

BAVELA, première Ville du Pays de Multan, sur l'Indus, est à trois journées d'Outchetchè (a). *Metilè* en est éloignée d'une journée à l'Ouest de ce Fleuve.

PEKIER, autrefois Capitale & Résidence des Rois du Pays, est située (v) sur une colline que l'Indus environne. La Ville de *Louberi*, qui est défendue par un Fort, est fort proche de Pekier, sur le bord Méridional du même Fleuve. *Sekier* est un Fort sur la rive Septentrionale, & *Tekier* est une Ville à quatre lieues de Pekier. Ce Pays est voisin du *Mekran*, qui est une Province de Perse, bornée à l'Ouest par celle de Kirman, au Sud par la Mer, à l'Est par le Sind, au Nord par Achenaguir, *Khast* & le *Zablistan*. Elle est fort étendue, mais assez déserte. Ses Habitans ont beaucoup de ressemblance avec les *Kiurds*, ou les *Curdes*; ils parlent la langue Persane, ils portent des habits de coton avec le turban, & sont livrés au Commerce. Cette frontière des Mogols méritant d'être mieux connue, M. Otter remarque d'après le Géographe Turc, que la Capitale du *Mekran* est une grande Ville, qui se nomme *Guè* (c), & qui est située entre des montagnes qui la bornent au Sud & au Nord; *Ormus*, que les Persans appellent *Hurmuz*, en est à dix journées à l'Ouest, & *Kidge* à la même distance du côté de l'Est. Cette dernière Ville est revêtue de Fortifications (d). La Rivière de *Nebent* passe à côté de son Fort, qui a de l'autre côté un rocher d'un accès très-difficile. On trouve, au Nord de la Ville, de hautes montagnes; & au Sud un désert, qui s'étend jusqu'à la Mer, l'espace de dix journées de chemin.

Dr

(x) Suivant le Géographe Turc, à cent sept degrés & demi de longitude, & vingt-neuf degrés & demi de latitude; suivant le Canon & les Évals, à quatre-vingt-seize degrés vingt-cinq minutes de longitude, & vingt-neuf degrés quarante minutes de latitude.

(y) A cent sept degrés de longitude, & vingt-neuf & demi de latitude.

(z) Même longitude que Sitper, & trente

degrés de latitude.

(a) A cent six degrés de longitude, & vingt-huit de latitude.

(b) A cent cinq degrés & demi de longitude, & trente-quatre de latitude.

(c) A quatre-vingt-seize degrés de longitude, & vingt-sept & demi de latitude.

(d) A quatre-vingt-douze degrés & demi de longitude, & vingt-sept & demi de latitude.

Observations de M. Otter sur le Mekran, frontière Persane de l'Indoustan.

DIZEK est une autre Ville du Mekran (e), arrosée d'une Rivière qui vient du Nord; Guié en est à dix journées à l'Ouest, en tirant vers le Sud; & Djal, Ville fortifiée, en est à trois vers l'Est. Une grande Rivière, qui vient de l'Ouest & du Nord, passe au Nord de Djal, & va se jeter dans la Mer au Nord de *Pentchepour* (f).

LES Rivières du Mekran sont, 1°. le *Nebenk*, qui est aussi grande que le Nil. Elle vient du côté de Gaznin, d'Erkioub & de Bedahchan, passe à l'Est & au Sud de Kidge, ensuite au Sud de *Daren*, & se rend à *Mend* (g), où elle prend son cours au Sud, & va se jeter dans la Mer, à deux journées à l'Ouest de *Kievadir*, près d'un lieu, qui se nomme *Def-tiari*.

2°. LE *Kiourkienk*, qui vient du côté de *Navek* (b). Cette Rivière passe à l'Est de *Pirouzabad* (i), & à l'Ouest de *Pichin* (k), d'où elle coule à l'Ouest, & au Sud sous le nom de *Souringuour*. Après avoir parcouru beaucoup de Pays, elle se mêle avec celle du Kiourkies, & se jette ensuite dans la Mer à Tiz (l), à huit journées d'Ormuz, si l'on prend le chemin de Terre, & à quatre par Mer. D'autres prétendent que le Kiourkienk passe aussi à *Kiechek*, qui est un Fort (m), & qu'il se jette ensuite dans la Mer d'Ormuz entre Khudar & Pichin.

3°. LA Rivière *Kiourkies*, qui vient de l'Est de *Sipavend* (n), passe à Dizck, à Kiechek, à Pentchepour, à Guié, & à l'Ouest de *Kafrikund* (o), où elle se mêle avec celle de Souringuour, & se jette ensuite dans la Mer d'Ormuz, près de Tiz.

4°. MAKICHID est une autre Rivière, qui vient du côté de Gaznin, & passe ensuite à Navek, à Djal, à l'Est de Pentchepour, & une journée à l'Est de Kidge: après quoi, elle se mêle avec celle de Nebenk, près d'Ejen.

LES observations de M. Otter, sur le Royaume de Gnzarate, n'ont pas un air moins correct. Il donne son vrai nom, qui est *Gutcherat*. Sa longueur, dit-il, est d'environ cent soixante miles d'Allemagne, & sa largeur est à-peu-près la même. On le nomme aussi *Kienbaïs* (p), d'une Ville de ce nom, qui est à trois journées au Sud-Est d'*Abmed-Abud* (q), à la même distance.

Observations sur l'ancien Royaume de Gnzarate.

(e) A nonante-sept degrés & demi de longitude, & vingt-neuf & demi de latitude.

(f) Ville à quatre-vingt-dix-huit degrés & demi de longitude, & vingt-six & demi de latitude.

(g) A quatre-vingt-seize degrés de longitude, & vingt-six & demi de latitude.

(b) A quatre-vingt-dix-neuf degrés de longitude, & trente de latitude.

(i) A quatre-vingt-seize degrés & demi de longitude, & vingt-sept & demi de latitude.

(k) Longitude quatre-vingt-seize & demi; Latitude vingt-sept.

(l) Ebul-Feda se trompe quand il dit que Tiz, & non Fia, comme Mr. Prevost l'appelle, est située, sur le bord du Mehran. Cette Rivière en est fort éloignée. R. d. E.

(m) A quatre-vingt-seize degrés de longitude, sur vingt-huit & demi de latitude.

(n) Bourg, à nonante-huit degrés de longitude sur vingt-neuf & demi de latitude.

(o) A quatre-vingt-seize degrés de longitude, & vingt-six & demi de latitude.

(p) C'est autrement *Combaïs*, que le Géographe Turc met à cent quinze degrés de longitude, & vingt-quatre de latitude; le Canon, à quatre-vingt-dix-neuf degrés vingt minutes de longitude, & vingt-deux degrés vingt minutes de latitude; & les Etwaïs à la même longitude, & vingt-six degrés vingt minutes de latitude.

(q) C'est ce que tous les Voyageurs & toutes les Cartes nomment *Amadabad*.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

distance de *Bervege*, qui est au Sud, & à trois miles de la Mer, suivant l'*Idrifi*, sur une petite Rivière, qui se jette dans un Golfe de trois journées de longueur. Ce Golfe est dangereux par ses marées: l'eau s'y retire quelquefois l'espace de trois miles, & laisse à découvert de grands rochers, sur lesquels on voit périr quantité de Vaisseaux. Pour y entrer, on est obligé de prendre des Pilotes à Diu. Kienbaït, ou Cambaie, est une des grandes & belles Villes de l'Inde. Il s'y fait un grand Commerce d'épicerie, & d'autres marchandises qu'on y apporte de toutes parts; sur-tout de dents d'éléphants, qui viennent de Rufala, & dont les Habitans de Kienbaït ornent leurs maisons, qui sont bâties de brique & de marbre blanc.

AHMED-ABAD, Capitale du Gutcherat, est située dans un Canton fertile & charmant, sur une petite Rivière. L'air & l'eau de cet endroit, qui n'étoit anciennement qu'un Bourg, nommé *Esfoul*, plurent tant à *Ahmed Chah*, Roi du Pays, qu'il en fit une Ville, l'an de l'Hégire 813, & qu'il la fortifia. *Sultan-Mahmoud* en bâtit une autre, à quelques lieues de-là, sous le nom de *Mahmoud-Abad*. Les deux Villes s'étant jointes, en s'accroissant, n'en font plus qu'une aujourd'hui. Les Bazars y sont plus spacieux & plus propres que dans les autres Villes des Indes. Les boutiques y ont deux & quelquefois trois étages. Elles sont plus belles & plus ornées qu'ailleurs. Les hommes y sont civils, les femmes blanches, belles, & de complexion amoureuse. La Ville maritime, que nous nommons *Surate*, à cinq journées au Sud d'A Ahmed-Abad, s'appelle véritablement *Souret*. Diu est une autre Ville à l'entrée du Golfe, à l'Ouest de Kienbaït (r). La fameuse Ville de Goa, que l'Auteur, nommé *Guedé*, & Daman, qu'il appelle *Demen*, sont du même Pays, & appartiennent aux Portugais. Nos Voyageurs altèrent ainsi tous les noms.

Observations sur
Agra.

EKBER-ABAD, ou *Egré* (s), autrefois Capitale de l'Inde, est à quarantevingt miles à l'Est, & au Sud de Dilli ou Dehli. Elle dépendoit originellement de *Biané*. *Sultan-Eskiender* entreprit d'en faire une grande Ville; *Chir-Khan* & *Selim-Khan*, eurent le même dessein après lui, & l'exécutèrent parfaitement. Le Grand Mogol *Ekbar-Chah*, qui lui fit prendre son nom, l'orna de Palais magnifiques & de beaux Jardins, qu'il plaça des deux côtés de la Rivière de *Tiboun*, ou *Tchumna*, *Jonanes* des Anciens (t), qui passe au milieu de cette Ville. Le Fort d'Egré est construit de pierres, si bien jointes par des crampons de fer, qu'elles paroissent n'en faire qu'une. On employa quatre ans, & des sommes immenses à sa construction. *Hifar* est une grande Ville, à l'Est & au Nord d'Egré. *Lekienbou* en est une plus petite, à l'Est (v).

Observations sur le
Dekan.

A l'égard des autres Pays de l'Inde, qui ont appartenu à l'Empire Mogol, & dont quelques-uns lui payent encore un tribut, tels que les Royaumes de Visâpour, de Golkonde, de Carnate, &c., on peut consulter les

(r) A cent onze degrés de longitude, & vingt-un de latitude, suivant le Géographe Turc.

(s) C'est le vrai nom d'Agra, suivant M. Ouer.

(t) C'est ce que tous les Voyageurs nomment le *Gerné* ou le *Gemma*.

(v) Voyez les Notes du Voyage d'Oter.

articles qui contiennent leur description. Le Dekan, que M. Otter nomme *Dekien*, fait aujourd'hui partie de l'Indoustan. Il est situé au Sud de Guzarate, & s'étend depuis le commencement de la Rivière de *Bat* jusqu'à celle d'*Aliga*, l'espace de deux cens cinquante miles. On le divise en trois parties, formées par la montagne de *Vegat*, qui le traverse d'un bout à l'autre, & par les Pays qui sont situés des deux côtés de cette montagne. Il renferme trois cens soixante Forts (x). On prétend qu'il a pris le nom de Dekan, ou de Dekien, qui signifie *Bâtard*, depuis la conquête des *Dilems*; parceque ces Peuples, après s'y être établis, se mêlèrent avec les femmes du Pays, & produisirent une race métive. *Ahmed-Niguer*, qui en est la Capitale (y) (z), surpasse les autres Villes de l'Inde par l'excellence de son air & de son eau, & par les avantages de sa situation. Elle a des montagnes & des plaines, un Fort qui passe pour imprenable, des conduits souterrains qui fournissent de l'eau à toute la Ville, des jardins, & de belles promenades.

On compte, dans l'Indoustan, quatre-vingt-quatre Princes Indiens, qui conservent encore une espèce de Souveraineté, dans leur ancien Pays, en payant un tribut au Grand Mogol, & le servant dans sa Milice. Ils sont distingués par le nom de *Rajas*; & la plupart demeurent fidèles à l'Idolatrie, parcequ'ils sont persuadés que le lien d'une Religion commune sert beaucoup à les soutenir dans la propriété de leurs petits Etats, qu'ils transmettent ainsi à leur posterité. Mais c'est presque le seul avantage qu'ils aient sur les *Omrabs* Mahométans, avec lesquels ils partagent d'ailleurs, à la Cour, toutes les humiliations de la dépendance. Cependant on en distingue quelques-uns, qui conservent encore une ombre de grandeur, dans la présence même du Mogol. Le premier, qu'on a nommé dans diverses Relations, prétend tirer son origine de l'ancien Porus, & se fait nommer *le fils de celui qui se sauva du déluge*; comme si c'étoit un titre de Noblesse qui le distinguât des autres hommes. Son Etat se nomme *Zeduffie* (a). Sa Capitale est *Udepour*. Tous les Princes de cette race prennent de père en fils, le nom de *Rana*, qui signifie *Homme de bonne mine*. On prétend qu'il peut mettre sur pied cinquante mille chevaux, & jusqu'à deux cens mille hommes d'Infanterie. C'est le seul des Princes Indiens, qui ait conservé le droit de marcher sous le parasol, honneur réservé au seul Monarque de l'Indoustan. [On le nomme aussi le Raja de Chitor.]

Le Raja de *Rator* égale celui de *Zeduffie* en richesses & en puissance. Il gouverne neuf Provinces avec les droits de Souveraineté; son nom étoit *Jakons-Sing*, c'est-à-dire, *le maître Lion*, lorsqu'*Aureng-Zeb* monta sur le Trône. Comme il peut lever une aussi grosse Armée que *Rana*, il jouit de la même considération à la Cour. On raconte qu'un jour *Scha-Jehan* l'ayant

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

Etats des
Rajas Tribu-
taires.

Le Rana,
Raja de Ze-
duffie.

Le Raja de
Rator.

(x) Suivant [l'Auteur de] *Hest-Eklm*, cité par M. Otter, Tom. I. pag. 341.

(y) D'autres la nomment *Aureng-abad* (1). Voyez le Journal de Tavernier.

(z) Le Géographe Turc la place à cent

quinze degrés de longitude, & vingt degrés de latitude. R. d. E.

(a) Voyez la situation de cet Etat, dans le Journal de Mandelslo.

(1) Les Géographes distinguent *Ahmed Niguer*, Capitale du Dekan, d'*Aureng-abad*, Capitale de la Province de *Bilagar*, *Dilatah*, par corruption pour *Dewit-abad*, c'est le nom de la Forteresse, Voyez ci-dessus. pag. 212. R. d. E.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

menacé de rendre une visite à ses Etats, il lui répondit fièrement que le lendemain il lui donneroit un spectacle, capable de le dégoûter de ce Voyage. En effet, comme c'étoit son tour à monter la garde à la porte du Palais, il rangea vingt mille hommes de sa Cavalerie sur les bords du Fleuve. Ensuite il alla prier l'Empereur de jeter les yeux du haut d'un Balcon, sur la Milice de ses Etats. Scha-Jehan vit avec surprise les armes luissantes & la contenance guerrière de cette troupe. „ Seigneur, lui dit alors le Raja, tu as vu sans frayer, des fenêtres de ton Palais, la bonne mine de „ mes Soldats. Tu ne la verrois peut-être pas sans péril, si tu entreprenois „ de faire violence à leur liberté“. Ce discours fut applaudi, & Jakons-Sing reçut un présent.

Le Raja de
Chagué.

Le troisième Raja, qui est respecté à la Cour, peut mettre en campagne quarante mille hommes de Cavalerie; son Etat se nomme *Chagué*, & sa Capitale *Ander*. Pendant les guerres d'Aureng-Zeb, son nom étoit *Jafing*, ou *Jessingue*, fameux dans les Relations du même tems.

Autres Ra-
jas puissans.

OUTRE ces principaux Rajas, on n'en compte pas moins de trente, dont les forces ne sont pas méprisables, & quatre particulièrement, qui entretiennent à leur solde plus de vingt-cinq mille hommes de Cavalerie. Dans les besoins de l'Etat, tous ces Princes joignent leurs Troupes à celles du Mogol. Ils les commandent en personne. Ils reçoivent, pour leurs gens, la même solde qu'on donne à ceux de l'Empereur; & pour eux-mêmes, des appointemens égaux à ceux du premier Général Mahométan.

Jugement
sur l'état pré-
sent de l'In-
doustan.

L'AUTEUR de l'Introduction à l'Histoire de l'Asie, après avoir examiné, suivant sa méthode, l'étendue & les bornes de ce grand Empire, en porte son jugement dans ces termes. „ Le Mogol n'a rien à craindre, au „ Midi, du côté des petits Royaumes de la Côte de Malabar. L'inégali- „ té des forces & les longues montagnes de Gate lui répondent d'une bon- „ ne intelligence avec ces Peuples. L'effroi, que son nom a répandu sur „ toute la Côte de Coromandel, lui a servi plus que ses Armées à soumettre „ les Souverains qui se sont mis sous sa protection. Le Roi d'Arrakan fe- „ roit un voisin plus dangereux, s'il étoit vrai qu'il fût Souverain de Tim- „ pra, d'Ava, de Pegu, & de toute la Côte Orientale du Golfe de Benga- „ le. Mais quand tout ce Pays seroit réuni sous un même Monarque, il „ ne paroît pas qu'il fût assez peuplé, ni assez riche, pour contrebalancer „ une Puissance aussi redoutable que celle du Mogol; & d'ailleurs, il ne „ pourroit l'attaquer que du côté du Gange, où sont les principales forces „ de l'Indoustan. Les Tartares seroient plus à craindre: mais les monta- „ gnes de l'Imaus sont un rempart naturel, fortifié par de nombreuses Ar- „ mées. Ajoutez que les Tartares, aujourd'hui partagés en un grand nom- „ bre de Branches & de Tribus, sont fort éloignés d'être aussi redouta- „ bles qu'ils l'ont été, lorsque toutes les forces de la Tartarie étoient unies „ sous des Chefs aussi belliqueux que Jenghiz-Khan, & Timurbeg ou Ta- „ merlan. Ainsi le plus grand danger, dont l'Indoustan soit menacé, ne „ peut venir que de la révolte des Princes du sang, & de la sédition des „ Armées (b)“.

IL

IL est surprenant que l'Auteur qu'on cite, ne compte point les Persans entre les plus dangereux ennemis du Mogol, sur-tout depuis l'heureuse invasion de *Nadir-Chah*, plus connu sous le nom de *Tamas-Kouli-Khan*.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

§. II.

Fondation de l'Empire Mogol & Race Impériale.

ON a vû, dans l'Article de la Tartarie, au Tome IX. de ce Recueil, l'origine de *Timur-Beg*, ou *Tamerlan*, Empereur Tartare de la race de *Jenghiz-Khan*, & Fondateur de l'Empire Mogol dans les Indes. Ce Prince, après avoir entamé les Indes, par les ravages qu'il fit dans l'Indoustan, tourna ses armes contre la Perse & la Syrie, dont il fit très-rapidement la conquête, & revint vers la fin du quatorzième siècle, pour réduire le *Cabulistan* (a), qui avoit secoué, dans son absence, le joug de sa domination. Il châtia les Rebelles, passa l'*Indus*, ou le *Sind*, vainquit plusieurs petits Souverains, entre lesquels l'Indoustan étoit alors partagé, & se rendit maître de *Dehli*, Capitale des Indes. Ses exploits, contre un grand nombre de Souverains Tartares qu'il asservit, & les victoires par lesquelles il renversa le Trône de l'orgueilleux *Bajazet*, Empereur des Turcs, n'appartiennent point à l'Histoire de l'Indoustan. Il mourut en 1405, âgé de soixante-six ans, & laissa ses vastes Etats partagés entre ses enfans (b) (c). *Miraccha*, son troisième fils, eut pour sa part de la succession,

La Race
Impériale des
Mogols remonte à
Tamerlan.

Ce Prince
assujettit
l'Inde.

1405.

Sa postérité.

(a) M. Otter le nomme *Zablistan* (1).

(b) L'opinion qu'on doit avoir de l'exactitude de M. Otter sera lire avec plaisir ses remarques sur chaque Prince de la postérité de Tamerlan, avec l'orthographe de chaque nom, telle qu'il la devoit à ses lumières Orientales. Il appelle Tamerlan *Timour-Kiurekian*. „ Ce Prince naquit, dit-il, le 6 d'Avril 1336, à *Katche*, autrement nommé *Chebr-Sebez*, ou la *Ville Verte*, à une journée de *Smerkand*. Etant monté sur le Trône à *Balkhe*, le 8 d'Avril 1370, il conquit *Maverauinebre*, *Bedakheban*, *Khorasme*, le *Turkistan*, le *Zablistan*, le Pays de *Gaur*, l'Inde jusqu'à *Dilli*, l'Asie mineure, la Syrie & l'Egypte. Il tomba malade à *Atrar*, & mourut le 8 de Février 1405, dans le tems qu'il étoit en marche pour faire la guerre aux *Tatars* de la *Khasa*. Remarquez que le fond du Texte est tiré ici de Tavernier, & du Père Catrou, réduits par la Martinière; & que le Père Catrou reconnoît, pour sa principale source, un Mémoire manuscrit de M. Ma-

nouchi, Voyageur Vénitien, qui avoit eu la communication des Chroniques du Mogol (2).

(c) *Sjeriefeddin Ali*, Auteur Persan du *Tesd*, qui a été traduit en François, & Contemporain de Tamerlan, lui donne le nom de *Timour-Bec*, qu'on ne trouve point dans les Annales Mogoles, où il est constamment appelé *Mier Timour*; & par les Tartares, *Timour-Lenk*; c'est-à-dire, *Timour le Boiteux*; & Timour, qui en leur langue signifie *Fer*; parceque ce Prince avoit passé toute sa vie au milieu des armes. L'Auteur qu'on vient de citer fixe aussi sa naissance environ l'an 1336, au Bourg de *Sebz*, dans l'enceinte des murs de la grande Ville de *Neb*. La Chronique Mogole, dont le Père Catrou a donné un extrait, très-défectueux à plusieurs égards, le fait naître à *Cafén*, gros Bourg de Tartarie, au-delà de l'*Oxus*, & connu aux Indes sous le nom d'*Abismou*; mais elle diffère considérablement par rapport à l'année, & quelques autres Auteurs s'éloignent encore plus de cette première date.

(1) Il faut distinguer le *Zablistan* du *Cabulistan*, où la Ville de *Cabul* est située, dans les Etats du Grand Mogol. L'autre est une Province de Perse. R. d. E.

(2) Il avoit résidé quarante ans à la Cour du Mogol, en qualité de Médecin de l'Empereur. R. d. E.

XIII. Part.

Qq

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

Miracha.

fion, l'Iraque Persienne, le Cabulestan, & les Indes. C'est proprement à ce Prince que commence l'Empire, auquel les Européens donnent par excellence le nom d'*Empire du Grand Mogol*. Ceux qui se rappelleront les détails des Tomes VIII & IX. de ce Recueil, se garderont bien de le confondre avec le Pays des Mongols, dans la Tartarie.

MIRACHA (d) (e) établit son séjour en Perse; & les Indiens s'étant révoltés contre lui, il parvint à les soumettre. Mais un de leurs Princes, qu'il avoit fait prisonnier, le tua d'un coup de flèche. L'Auteur de l'Histoire générale des Mogols s'est trompé, suivant M. Otter, & la Martinière est tombé dans la même erreur, en rapportant sa mort à l'année 1451.

Abouchaïd,
ou Ebou-
Scid.

ABOUCHAÏD (f), qu'on croit fils de Miracha, monta sur le Trône après lui. Il fut bien-tôt dépossédé par ses Sujets, qui mirent à sa place son frère, second fils de Miracha. Mais se lassant de son Gouvernement tyrannique, ils rappellèrent Abouchaïd, qui lui fit donner la mort, & qui entreprit ensuite une guerre contre *Ulugbeg*, autre petit-fils de Tamerlan, pour défendre les droits d'*Abdalarif* fils de ce Prince, [contre son frère cadet, que leur Père destinoit pour son Successeur dans le Gouvernement de la Tartarie Méridionale.] Il prit la Ville de Samarkand, où il rétablit *Abdalarif*, qui, peu de tems après, vainquit avec le même secours son Père

re

date, qui paroît préférable. Malgré le sentiment de M. Otter, & des Ecrivains qu'il a peut-être consultés, Valentin prétend que *Mier Timour* ne mourut point à Otrar, ou Atrar, mais dans la Ville de Cabul, où il a sa sépulture. R. d. E.

(d) *Chah-Roub*, (& non Miracha ou Mirancha,) fils de *Teimour*, régna l'espace de quarante-trois ans après son Père, & mourut en 1447.

(e) *Mier Timour* eut quatre fils, nommés *Géban Guir*, *Chet Hamar*, *Mirsun Chah*, & *Mirzah Charok*, qu'on appelloit aussi *Seyed Charok*. Les deux premiers moururent avant leur Père. *Miroun Chah* lui succéda au Trône de l'Indoustan, comme cela paroît évidemment par le Sceau des Grands Mogols, où son nom occupe la seconde place. Ainsi M. Otter se trompe en le confondant avec son frère cadet dans la Note précédente. A la vérité il ne régna que trois ans; & mourut en 1458. Le Roi de *Cascar*, sept fois vainqueur de *Miroun Chah*, lui avoit généreusement accordé la liberté & la vie: Mais son Ennemi l'ayant enfin soumis à son tour, eut l'ingratitude de lui faire crever les yeux. L'aveugle Prince, malgré son accident, excelloit à tirer au blanc. Le Grand Mogol, qui ne croyoit le céder à personne dans cet exercice, voulut mettre l'adresse de son prisonnier à l'épreuve. Le Roi de *Cascar* entendant sa voix, le tua d'un coup de

flèche; mais il fut taillé en pièces sur le champ par les Gardes de l'Empereur. *Miroun Chah* eût deux fils qui ne lui succédèrent pas. Ce fut son frère cadet *Mirzah Charok* qui monta sur le Trône après lui, en qualité de troisième Grand Mogol, comme le prouve encore le Sceau de ces Empereurs, quoique la Chronique Mogole ne fasse pas la moindre mention de ce Prince, qui est ici omis dans le Texte, & même que son Prédécesseur l'a été dans la Note. Il régna seulement l'espace de trente-neuf ans, & mourut en 1447; ce qui s'accorde avec la Remarque de M. Otter, qui ajoute les années de *Miroun Chah* à celles de son frère. *Mirzah Charok* laissa un fils nommé *Ouloubeg*, dont il est parlé dans l'Article suivant. R. d. E.

(f) Voici encore une omission considérable, à laquelle M. Otter même n'a pas pris garde. Le quatrième Grand Mogol n'est point *Abouchaïd*, ou *Ebou Scid*, mais *Pier*, ou *Chah Mobammed*, fils de *Géban Guir*, l'aîné des enfans de *Mier Timour*, ou *Tamerlan*. Son règne ne fut que de cinq années, & il mourut en 1452. Quoique la Chronique Mogole ne fasse pas non plus la moindre mention de ce Prince, il est cependant aussi nommé dans le Sceau des Empereurs; & c'est la plus forte preuve qu'on puisse donner de son existence. R. d. E.

re Ulugbeg, & lui ôta la vie. Mais Abdalarif périt à son tour, & laissa le Royaume de Samarkand à son frère *Abdalla*. Abouchaïd, étant retourné dans l'Indoustan, y exerça des violences qui le rendirent odieux. Il marcha ensuite contre *Abdalla*, qu'il dépouilla du Royaume de Samarkand. Après d'autres guerres, il trouva un ennemi plus redoutable dans *Ufium-Cassan* [ou *Hassan-Beg*,] Prince de la race des *Turcomans*, qui ayant réduit tous les autres Princes de la même famille, s'étoit rendu maître de toutes les Provinces de la Turcomanie. Abouchaïd, jaloux de ses conquêtes, prit le parti de l'attaquer avec une Armée considérable. Mais *Ufium-Cassan* le fit prisonnier, lui fit trancher la tête en 1469, fit aveugler trois de ses fils, & se rendit maître de toute la Perse jusqu'aux Indes. Ensuite, ayant été vaincu lui-même par *Mahomet II*, Empereur des Turcs, *Ismaïl-Sopbi*, de la famille d'Hali, gendre du faux Prophète Mahomet, s'empara du Royaume de Perse, dont sa postérité a joui jusqu'à ces derniers tems; & les enfans d'Abouchaïd profitèrent de la disgrâce d'*Ufium-Cassan* pour se rétablir dans une partie des Etats de leur Père (g) (h).

SEICK-OMAR (i) (k) fut celui des enfans d'Abouchaïd qui hérita de la principale partie de sa puissance. Il vécut en paix, pendant un règne de vingt-quatre ans, & se précipita par imprudence, du sommet d'une terrasse en 1493.

BABAR (l) (m), fils de Seick-Omar, n'eut pas plutôt succédé à son Père

(g) Sultan *Ebou-Seïd*, fils de Sultan *Muhammed*, & petit-fils de *Miran-Chah*, qui étoit le troisième fils de *Teïmour*, naquit en 1427, monta sur le Trône à l'âge de 25 ans, & fut tué en 1469. *Otter*, *ubi supra*. Un Lecteur attentif remarquera, non-seulement la différence des noms, mais encore celle de la chronologie & de la succession.

(h) *Chab Abou li Seyed*, & par corruption *Abouchaïd* ou *Aboufaïd*, n'étoit pas fils de *Miracha*, ou *Miroun Chah*, comme on le voit ici dans le Texte; ni frère de *Pier Mohammed*, qu'on fait encore mal-à-propos second fils de ce *Miracha*; mais il étoit fils de *Pier Mohammed*, sans aucune contestation, comme *M. Otter* le dit fort bien dans la Note précédente; quoiqu'il se trompe en le faisant petit-fils de *Miroun Chah*, frère de *Gehan Guir* son Ayeul. Remarquez que *M. Otter*, en nommant ici un Sultan *Muhammed*, confirme en quelque façon ce que nous avons dit ci-dessus, au sujet de ce Prince, oublié par la plûpart des Auteurs. Cependant le Père *Catrou*, & d'autres d'après lui, reconnoissent eux-mêmes qu'il se trouve nommé dans le Sceau des Grands Mogols; & s'ils le placent mal, du moins ils ne l'excluent pas tout-à-fait de la liste. On ne compte pas le frère d'*Aboufaïd* parmi les Empereurs Mogols, parceque son règne fut de peu de durée. *Ulugbeg*, ou plutôt *Oulou-*

beg, à qui *Aboufaïd* fit la guerre après son rappel, étoit fils de *Mirzah Charok*, ou *Mirzah Seyed*, troisième Grand Mogol. Il y en a qui font régner *Aboufaïd* vingt-huit ans, au lieu de dix-sept; mais c'est une erreur qui tire sa source de celles que nous avons relevées. R. d. E.

(i) *Umer-Mirza*, quatrième fils d'*Ebou-Seïd*, naquit à *Semerhand* en 1456, & mourut en 1494.

(k) *Sjeïch Omar*, *Sjeïch Mirzab*, ou *Sultan Hamod*, sixième Grand Mogol, étoit le cinquième fils d'*Aboufaïd*, & non le quatrième, comme le dit *M. Otter*. Il régna vingt-six ans. *Valentyn* ne parle pas du genre de sa mort, qu'il fixe en 1495. R. d. E.

(l) *Zahireddin-Baber*, fils d'*Umer-Mirza*, naquit en 1483, monta sur le Trône le 8 Juin 1494, régna d'abord dans *Maveraunnehre*, fit ensuite la conquête de *Kiabul*, de *Kandehar*, de *Bedakhechan*, de *Gafnîd* & de toute l'Inde, excepté le *Dekien*, le *Guzcherat*, & le *Bengale*. Il mourut en 1530, & fut enterré à *Kiabul*. Il a fait la Relation de sa vie, sous le titre de *Fateas-Baberi*. *Otter*, *ubi supra*.

(m) *Chab-Babour*, septième Grand Mogol, fils, ou selon d'autres neveu de *Sjeïch-Omar*, mourut à *Dehli* en 1532. Il laissa deux fils, *Mirzab Homajom* & *Mirzab Kamoran*, dont l'aîné régna après lui. R. d. E.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

1530.

Homayom,
ou Nafreddin
Humajoun.

1552.

Ekbar, ou
Dgelat-ed-
din-Ekber.

Père, qu'il se vit attaqué par *Schabek-Khan*, fils d'*Usbeck-Khan*, qui avoit été dépouillé de ses Etats par Abouchaïd. Babar, abandonné de ses Sujets, se réfugia dans ses Domaines des Indes, & laissa le Royaume de Samarkand à *Schabek-Khan*. Depuis ce tems-là, l'ancien Empire des Mogols fut divisé en deux Monarchies. Les *Usbecks* régnèrent à Samarkand; & Babar dans les Indes, où quelques victoires le firent vivre en paix jusqu'à l'année 1530, qui fut celle de sa mort.

Homayom (n), son fils, fut traversé au commencement de son règne, par *Chira* (o), Prince d'une race que Babar avoit détrônée. Après divers combats, dans la Ville de *Dehli*, le parti de *Chira* devint supérieur, & força *Homayom* de se retirer en Perse. Cette disgrâce lui arriva l'onzième année de son règne. Mais, *Chira* étant mort neuf ans après, il se remit en possession des Indes avec une Armée Perfane, & sa domination fut paisible pendant deux ans, qui furent le terme de sa vie, en 1552.

Akbar ou *Ekbar* (p), son fils, agrandit l'Empire par ses conquêtes. Il fit rebâtir la Ville d'*Agra*, pour y établir le siège de son Empire. Il assiégea la Forteresse de *Chitor*, & enleva par trahison le *Rana*: mais la femme de ce malheureux Prince soutint le siège & trouva le moyen de rendre la liberté à son mari (q). *Ekbar* revint assiéger le Château de *Chitor*. Le *Rana* fut tué, & la Place se soumit au Vainqueur, qui défit *Babar*, Roi de *Guzarate*, avec le secours des Portugais de *Goa* (r), & se rendit maître des

(n) *Nafreddin-Humajoun*, fils de *Babar*, nâquit à *Kiabul*, en 1508, monta sur le Trône à *Egrè*, en 1530, fit la conquête du *Malewa*, du *Gutcherat* & du *Bengale*, fut chassé ensuite de ses Etats, se retira en Perse & demanda du secours à *Cobab-Tabmas*, fils d'*Ismaïl*, qui l'aïda à rentrer dans ses Etats. Il mourut en 1556. *Otter*, ubi *suprà*.

(o) D'autres le nomment *Ijeer Khan*, ou *Ferried-Khan*, & diffèrent beaucoup dans les circonstances de son histoire; mais ce petit extrait est tiré de la Chronique Mogole. La date de la mort d'*Homajom*, rapportée par *M. Otter*, ne paroît pas juste. R. d. E.

(p) *Dgelaleddin-Ekber*, nâquit à *Emir-Kieut*, en 1542, fut proclamé Empereur en 1556, à *Kalainour*, dans la Province de *La-hour*. Il réduisit presque toute l'Inde sous son obéissance, & mourut à *Egrè* en 1605. *Otter*, ubi *suprà*.

(q) Cette généreuse femme s'appelloit *Padmana*. Divers Auteurs Orientaux & autres racontent qu'*Ekbar* en étoit devenu éperduement amoureux, sur les rapports qu'on lui avoit faits de sa beauté; & que ce fut le motif de cette guerre, dans laquelle il tua lui-même le *Raja Zimet*, Roi de *Chitor*, sans le connoître. Deux jours après, *Ekbar* apprit que *Padmana* s'étoit brûlée avec le corps de son malheureux Epoux. Mais tout

ce récit a bien l'air d'une fable, & l'on n'en trouve rien dans la Chronique Mogole. R. d. E.

(r) Le dernier Roi de *Guzarate*, dont il est ici question, s'appelloit *Sultan Mobbammed*, & non *Bhadour*, (que *M. Prevost* écrit *Babare*,) comme quelques Auteurs le nomment mal-à propos. Le Père *Catrou* & d'autres, infèrent en cet endroit un récit des aventures de certain *Bhadour*, Roi de *Cambaye*, avec la prise de *Diu* & d'autres évènements arrivés depuis longtems, savoir entre les années 1524 & 1529; tandis que ce Roi de *Cambaye* avoit été vaincu même avant le règne d'*Homajom*, & conséquemment, non par *Ekbar*, mais par les Portugais. Ces évènements, qui diffèrent si fort à l'égard du tems & des circonstances, ils les confondent avec ceux du règne d'*Ekbar*, qui n'ont pourtant rien de commun ensemble. Car autre chose est la prise de la Ville de *Cambaye*, & autre chose la conquête de tout le Royaume de *Guzarate*, dont elle étoit anciennement la Capitale. Une erreur si considérable dans l'Histoire générale de l'Asie, ne peut que nous engager à y suppléer, en rapportant ici les véritables circonstances de la conquête du Royaume de *Guzarate*; & nous nous flatons, par la même raison, que cette longue Remarque ne paroîtra pas inutile.

des Royaumes de Decan & de Candish. Il conquit ensuite le Royaume de Kachemire, & mourut en 1605, après avoir élevé l'Empire au comble de sa puissance (1).

JEHAN-GUIR (1), son fils, succéda au Trône, sans avoir hérité de la valeur & des bonnes qualités de son père. Il se laissa gouverner par la Sultane *Nur-Jahan* (v) (x), & fut arrêté par *Mahomet Khan*, un de ses Ministres. *Cosro* (y), son fils aîné, s'empara aussi-tôt de l'autorité; mais *Mahomet-Khan* défit ses Troupes, & remit *Jehan-Guir* en liberté (z). Coi-

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

1605.

Jehan-Guir,
ou Noured-
din Dighan-
guir.

le, quoiqu'elle ait déjà été faite ailleurs, mais moins à propos, & avec quelque différence (1).

Sultan *Mohammed* donc, étant mort, laissa son Royaume à son fils *Sultan Madafar*; mais comme ce Prince, âgé seulement de douze ans, n'étoit pas encore en état de gouverner par soi-même, son Père avoit eu la précaution de charger du soin de sa tutelle, un de ses favoris, nommé *Hamed-Khan*, qui s'appercevant des cabales que les Grands du Royaume formoient continuellement contre le légitime Héritier de la Couronne, ne crut pouvoir prendre de meilleur parti pour sa sûreté & celle de son Elève, que d'appeler *Ekbar* à leur secours, avec promesse de lui remettre *Hamed-Abad*, une des plus belles Villes commerçantes du Guzarate. *Ekbar*, à la tête d'une puissante Armée, se rendit bien-tôt maître de tout le Royaume, emmenant avec lui le jeune Prince, qu'il retint prisonnier, pendant plusieurs années; Mais il trouva enfin le moyen de s'évader, & se retira auprès d'un Raja Ami de son Père, à l'aide duquel il reprit d'abord quelques Villes & quelques Bourgs qu'il ne conserva pas long-tems, contre le Nabab, Général de l'Armée Mogole. Son malheureux sort l'ayant fait tomber une seconde fois entre les mains de ses ennemis, il se coupa la gorge, laissant ainsi *Ekbar* dans la paisible possession du Royaume.

A l'égard du Decan, observons encore, qu'*Ekbar* n'en put soumettre qu'une partie; *Melik Ambar*, Général des Troupes du Royaume, défendit toujours le reste avec autant de valeur que de prudence. Voyez les aventures de ce fameux Général, dans le Voyage de *Pan den Broeck*, au Tome X., pag. 515 & suivantes. R. d. E.

(1) Le genre de mort de ce grand Monarque semble encore mériter une Note. Il se la donna en prenant, par mégarde, une pilule empoisonnée qu'il destinoit à un de ses Courtisans dont il vouloit se défaire; au-lieu de celle qui

avoit été préparée pour lui-même. L'effet en fut si prompt, qu'il n'eût que le tems de mettre son turban sur la tête de *Sultan Selim*, son fils unique. Il en avoit eu deux autres, nommés *Sultan Pebari*, ou *Morad*, & *Mirza Danjaal*. Le premier fut tué en 1599, dans une bataille contre *Melik Ambar* Général des Troupes du Decan; & le second mourut peu de tems après. On croit qu'il fut empoisonné par *Selim*, son frère aîné, qui s'étoit revolté contre son Père, en 1602; mais qui obtint ensuite sa grace. R. d. E.

(1) *Selim*, fils aîné d'*Ekbar*, néquit à *Fetepour*, à douze lieues d'Egré, en 1569, monta sur le Trône, en 1605, sous le nom de *Noureddin-Dgibanguir*, & mourut à *Tchingarjisi* en 1627. C'étoit un Prince efféminé, qui se laissa gouverner par une belle femme, nommée *Nour-Dgiban*. Otter, *ibid*.

(v) Tous les Voyageurs la nomment *Nour-Mahal*.

(x) Outre le nom de *Nour-Mahal* que lui donnent la plupart des Voyageurs, elle prenoit encore celui de *Nour-Dgiban Begum*, qui signifie la lumière des Princesses du Monde; & c'étoit le nom qui étoit sur son cachet. On peut voir ci-dessous, dans l'article des *Monnies de l'Asie*, les principales particularités de l'histoire de cette Sultane, qui est fort remarquable. Nous y ajouterons en même-tems quelques éclaircissements, auxquels il suffit ici de renvoyer le Lecteur. R. d. E.

(y) *Rhoe*, qui étoit alors à la Cour, le nomme *Cosroes*, & *Cosroene*.

(z) Après la mort d'*Ekbar*, les Grands de l'Empire se partagèrent en deux factions, dont l'une prit le parti de *Sultan Cosroe*, fils aîné de *Selim*, prétendant qu'*Ekbar* l'avoit déclaré son Successeur, dans le tems de la revolté de *Selim*. *Cosroe* présenta la bataille à son Père, qui mit ses Troupes en fuite, & le fit prisonnier lui-même. Mais il est faux que *Selim* eut été arrêté avant l'entreprise de son fils. Cet événement est anticipé, & n'a aucun rapport avec les affaires

(1) Voyez le Tom. XI, pag. 317.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

1627.

Cha - Jehan,
ou Chihabed-
din-Chah-
Dgihan.

Cofron fut jetté dans une prison, où il fut étranglé par l'ordre de *Chorrom* (a), son frère, qui avoit épousé la fille de *Nur-Jaham* (b). *Chorrom* ne jouit pas long-tems de son crime: il fut envoyé dans son gouvernement de *Guzarate* (c), où s'étant révolté contre son père, il se mit en campagne avec une Armée de soixante mille hommes. *Jehan-Guir* le vainquit dans trois combats. *Chorrom*, qui s'étoit sauvé, reprit courage après la retraite de son père. Mais n'ayant pas eu plus de succès dans les nouvelles entreprises, il fit la paix; & *Jehan-Guir* finit tranquillement ses jours, à *Bimber*, en 1627 (d).

APRÈS sa mort, *Bolaki*, fils de *Cofron*, fut appelé au Trône. *Chorrom* feignit d'être malade, & fit courir ensuite le bruit de sa mort. On demanda la permission, à *Bolaki*, d'enterrer son oncle dans le tombeau de ses pères; & sous ce prétexte, *Chorrom* déguisé suivit lui-même son cercueil. *Bolaki*, qui sortit d'*Agra* pour aller au-devant du Convoi funèbre, fut surpris par les complices de son Rival, & n'eut pas peu de peine à se sauver en *Perse*. Aussitôt, *Chorrom* se fit proclamer Empereur, sous le nom de *Cha-Jehan* (e). Il commença son règne par une guerre contre les Portugais, auxquels il enleva la Ville d'*Ou-li*. Il avoit déjà quatre fils,

res de *Sultan Cofroe*, qui étoit mort depuis quelques années; de sorte que ce ne fut pas lui, mais *Chorom* qui voulut s'emparer de l'autorité Royale. *Mahobet-Khan* n'avoit d'abord d'autre motif que de pourvoir à sa propre sûreté, contre les intrigues de ses ennemis, qui le forcérent à prendre les armes. La fortune le seconda si bien qu'il arrêta l'Empereur, *Nour-Mahal*, & les principaux Seigneurs de la Cour; & s'il ne rendit pas la liberté à ce Prince, qui se fût sauvé de ses mains, il est vrai qu'il la lui auroit donnée, & qu'il n'oublia rien pour le persuader de sa fidélité, en lui faisant connoître la perfidie de ses ennemis. Mais toutes ses soumissions ne purent lui faire obtenir sa grace. Le Roi continua de le persécuter avec plus d'ardeur que jamais. Après quelques mauvais succès, *Mahobet-Khan* dégoûté du monde, se retira dans un hermitage, où ses ennemis ne le laissent pas plus tranquille. Enfin *Asph-Khan*, frère de *Nour-Mahal*, qui se souvenoit des civilités qu'il avoit reçues de *Mahobet*, dans le tems qu'il étoit son prisonnier, ne pouvant souffrir qu'un si brave homme périt par les artifices d'une femme, voulut tirer parti de cette conjoncture en faveur de *Chorom* son Gendre, & engagea *Mahobet* à l'aller joindre sur les frontières du *Decan*, où il fut aussitôt élevé aux premières charges dans l'Armée du Prince. *Nour-Mahal* se repentit, mais trop tard de sa folie, & l'Empereur en fut si aigri qu'étant tombé malade, il mourut peu de jours après, R. d. E.

(a) Rhoe le nomme *Ceronne*.

(b) Autre erreur que nous avons déjà relevée dans notre Note précédente, où l'on a vu que *Chorom* avoit épousé la nièce de *Nur-Jaham*, ou *Nour-Mahal*, fille d'*Asph-Khan*, frère de cette Sultane, dont la fille, qu'elle avoit eue de son premier Mari, fut donnée à *Sultan Sjabarar*, le plus jeune des fils du Grand Mogol, que *Nour-Mahal* tenta vainement de faire monter sur le Trône. R. d. E.

(c) On a lu le contraire dans le Journal de *Rhoe*, qui dit que *Cofroe* fut mis sous la garde de *Chorom*, en partant pour aller prendre le Commandement des Troupes qui devoient faire la guerre dans le *Decan*. Aussi fut-ce à *Brampour* que le malheureux *Cofroe* finit ses jours par la perfidie de son frère, qui fut appelé à la Cour, pour répondre de sa conduite; mais loin d'obéir il se rebella contre son Père, qui mourut pendant cette guerre sans s'être reconcilié avec son fils. R. d. E.

(d) Ce fut au commencement de *Decembre* 1626, & non en 1627, comme quelques Auteurs le disent, sur de très-mauvais fondemens. R. d. E.

(e) *Chihabeddin-Chah-Dgihan*, troisième fils de *Dgihan-guir*, naquit en 1592, monta sur le Trône en 1628, & transporta le siège de l'Empire d'*Egré* à *Dilli*, en 1647; ce qui a fait donner depuis, à cette dernière Ville, le nom de *Dgihan-abad*. Après avoir régné trente ans, il fut déposé par son fils *Eurenkaid*, qui le fit enfermer dans le Château d'*Egré*,



J. V. R. de la Haye del.

CHAH JEHAN.







*MIER SUMLA, Nabab, ou Général d' AURENG-ZEB,
dans son Serrail, se divertissant avec ses Femmes.*

MIER SUMLA, Nabab, of Veld-Heer van AURENG-ZEB,
in zyn Vrouwen-Timmer, met zyne Vrouwen zig vermaakende.

fil, auxquels il donna des gouvernemens. *Dara* (f), qui étoit l'aîné, gouverna sous lui. La Vice-Royauté de Bengale fut donnée à *Cha-Chuia* (g), celle du Decan à *Aureng-Zeb*, & celle de Guzarate au plus jeune, qui se nommoit *Morad-bax* (h) (i). La mauvaise conduite de *Dara* le rendit odieux aux Peuples, pendant qu'*Aureng-Zeb* se couvrit de gloire en portant ses armes dans le Royaume de Golkonde. Mais leur Père étant tombé malade, chacun des quatre frères forma le dessein de s'emparer de l'Empire. Le plus ardent fut *Cha-Chuia*, qui s'étant avancé jusqu'à *Dehli*, avec une Armée considérable, obligea son Père de se retirer dans *Agra*; mais ayant eu l'audace de le poursuivre, il fut vaincu, & contraint de se retirer au Bengale. *Morad-bax*, qui suivit l'exemple de cette révolte, s'avança vers *Dehli*, & trouva *Aureng-Zeb* disposé à se joindre à lui, avec les Troupes de *Mirsa-Mula* (k), [auparavant] Général de Golkonde. Après leur jonction, *Aureng-Zeb*, plus rusé que son frère, dont il vouloit employer habilement les forces à sa propre élévation, commença par le faire déclarer Empereur. Ils marchèrent ensemble, à grandes journées, & défirent l'Armée de *Cha-Jehan* leur Père. *Dara* vint au-devant d'eux avec d'autres Troupes; mais ayant été vaincu par la trahison d'un de ses Généraux (l), il n'eut pas d'autre ressource que la fuite. Alors *Aureng-Zeb* & *Morad-bax* firent avancer leur Armée victorieuse à la vûe d'*Agra*. Ils se rendirent maîtres de cette Ville; & s'étant saisis de la personne de *Cha-Jehan*, ils ne pensèrent en apparence qu'à marcher contre *Dara*. Mais *Aureng-Zeb* crut l'occasion favorable pour exécuter ses desseins. Il arrêta son frère *Morad-bax*. Il se fit reconnoître Empereur, & mena toutes ses Troupes contre *Dara*, qui de *Lahor*, où il s'étoit retiré, passa dans une Forteresse éloignée, & de-là au Royaume de Guzarate. D'un autre côté, *Cha-Chuia* se hâta d'avancer contre *Aureng-Zeb*. Mais il se vit forcé de céder à l'ascendant de sa fortune & de le laisser paisible possesseur de l'Empire. *Dara* se procura de nouvelles forces, avec lesquelles il fut encore défait; & s'étant retiré en Perse, il fut livré au Vainqueur, qui le fit étrangler le 22 d'Octobre 1657, après l'avoir tenu quelque-tems prisonnier (m). *Cha-Chuia* fut

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

Guerres
sanglantes
entre ses fils.

gré, où il mourut en 1666. *Oter*, *ubi sup.* L'erreur de plusieurs Historiens est ici considérable, puisqu'ils font régner le troisième fils de *Jehan-Guir*, au-lieu du second (1).

(f) Son véritable nom étoit *Dara Sjekoub*. R. d. E.

(g) Le même que De Graaf nomme *Cha-Soufa*. R. d. E.

(h) C'est *Morad-ul-Beg*. Toutes les autres façons d'écrire ce nom sont très-vicieuses. R. d. E.

(i) La plupart de ces noms sont écrits différemment par les Voyageurs; mais il seroit inutile de rapporter ces différences, lorsqu'

qu'elles sont également éloignées de la vérité, suivant le témoignage de M. *Oter*.

(k) Il se trouve nommé l'*Emir-Femla* par Bernier, *Mirgimola* par Tavernier, &c. Voyez ci-dessus leurs Journaux.

(l) C'étoit *Kalil Ullah Chan*, qui voulut se vanger par-là d'un affront sanglant qu'il avoit autrefois reçu du Prince. R. d. E.

(m) Il ne se retira pas en Perse; mais sur les terres d'un Raja de l'Indoustan, nommé *Gion-Kan*, à qui ce Prince avoit sauré la vie deux fois, & dont il fut lâchement trahi, l'ayant envoyé pieds & poings liés à *Aureng-Zeb*, qui le fit mourir peu de tems après. Lorsque les Bourreaux entrèrent dans

(1) M. Prevost s'obstine toujours à vouloir que *Chah-Jehan* soit le second fils de *Jehan-Guir*, au-lieu du troisième. Nous avons déjà relevé plusieurs fois cet erreur, qui est de Tavernier, R. d. E.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

Aureng-
Zeb, ou Euren-
kizib.

Cause des
différends de
Sevagi avec
le Grand
Mogol.

massacré dans le Royaume d'Arrakan, où il s'étoit flatté de trouver un asyle (n). Enfin Aureng-Zeb fit donner aussi la mort à Morad-bax, & à Chasba, fils aîné de Dara; après quoi se croyant bien établi sur le Trône, il laissa traîner à Cha-Jehan, son Père, une vie languissante dans sa prison.

Son règne (o) fut troublé, par la guerre qu'il eut à soutenir contre Sevagi, dont le nom a paru dans plus d'un endroit de ce Recueil (p). Ce fameux Indien avoit été Gouverneur d'une Province du Roi de Visapour, contre lequel il s'étoit révolté, & n'avoit pas été inutile aux projets d'Aureng-Zeb, alors Gouverneur du Decan, qui lui avoit cédé quelques Places des Etats du Mogol. Dans la suite, Aureng-Zeb, étant parvenu à l'Empire, voulut se faire restituer ses préfens. Sevagi, qui les regardoit comme un bien justement acquis par ses services, refusa de les rendre; & piqué de tant d'ingratitude, il ravagea les terres de l'Indoustan. Les effets de cette querelle jetterent Aureng-Zeb dans un chagrin, qui lui causa une maladie dangereuse. Ses enfans firent aussitôt quelques mouvemens pour s'élever à la Couronne, ou pour rétablir Cha-Jehan, leur grand-père, qui languissoit toujours dans sa captivité. Aureng-Zeb se retablit contre toute espérance,

dans la prison où Dara étoit renfermé avec un de ses fils, ce malheureux Prince, qui faisoit cultre lui-même son potage, de peur d'être empoisonné, se faisoit d'un petit couteau qu'on lui avoit laissé, & se préparait une vigoureuse défense; Mais ses efforts étoient inutiles contre quatre ou cinq hommes bien armés. Ils lui coupèrent la tête, & la portèrent à Aureng-Zeb, qui après lui avoir fait laver la face, reconnoissant son frère, se mit à pleurer, s'écriant, „*Ab Bedak!* Ab malheureux! Qu'on ôte cette tête de devant moi, & qu'on aille l'ensevelir „ au sépulchre de Humayon ". On rapporte ces circonstances d'après Bernier, qui étoit alors à la suite de Dara, en qualité de Médecin, fort attaché à sa personne. R. d. E.

(n) Tous les Voyageurs du même tems, ont cru que ce Prince avoit fini ses jours dans le Royaume d'Arrakan, sans sçavoir cependant au juste les circonstances de sa mort, qu'on racontoit de mille manières différentes. Mais les Missionnaires Danois nous assurent „ qu'il passa d'Arrakan à Java, & de „ cette île dans une autre, nommée *Holes* „ *Isle*, qui est proche de Borneo, où il s'arrêta fort long-tems, & où il étoit enfin mort „ de maladie ". Ils tenoient ce récit de la bouche de son propre Eunouque. Le Lecteur remarquera que notre dessin n'est point de faire entrer dans les Notes, toutes les particularités intéressantes qui peuvent piquer sa curiosité, à l'égard des personnes & des événements, mais seulement de relever les cir-

constances, ou de suppléer au défaut des Auteurs auxquels on doit avoir recours, pour s'instruire en détail de l'Histoire des Empereurs Mogols, dont nous n'ignorons pas qu'il fust ici d'indiquer les principaux traits. R. d. E.

(o) *Muby-eddin Eurentzib*, troisième fils de Chah-Dghian, né le 22 d'Octobre 1618, monta sur le Trône en 1658, fit enfermer son frère *Murad-Bakche*, se rendit maître de Dill, relégua son Père à Egré, marcha contre son frère Sultan *Chudja*, le défit près de *Kievé*, fut proclamé Empereur pour la seconde fois, en 1659, sous le nom d'*Alem-Guir*, & fit mourir son frère aîné [*Dara-Chukious*, emprisonna son propre fils Sultan *Mubammed*, & *Suleiman Chukious*, fils de] *Dara-Chukious* dans le Château de *Guvahar*. Son fils, *Mubammed-Ekber*, se révolta contre lui en 1664, dans le tems qu'il marchoit contre les Radjeputs. Il le poursuivit jusques dans le Dekien, & l'obligea de se sauver par Mer en Perse. Pendant un règne d'environ cinquante ans, il fit continuellement la guerre. Il conquit *Bichapour*, *Haidar-Abad*, & d'autres Places fortes du Dekien, qui augmentèrent considérablement les revenus de l'Empire; mais il perdit *Kandehar*, *Balkhe* & *Bedahchan*. Il mourut à *Ahmed-Niguer*, en 1707, & fut enterré près d'un fameux Derviche, nommé *Chabzelin-eddin*, dans le voisinage de cette Ville. *Oster*, *ibid*.

(p) Voyez les Relations de Carré & de l'Eltra, au Tom. XI.

sance, fit empoisonner Cha-Jehan (q), & calma, par ce parricide, tous les troubles de l'Empire. Après avoir réduit les Rebelles, il soûtit les efforts du Roi de Perse; il mit à la raison Sevagi & d'autres mécontents; il soumit le Rana, & fit évanouir les projets d'Ekbar, l'aîné de ses fils (r), qui s'étoit retiré en Perse.

IL avoit trois autres fils, qui aspiraient tous trois à l'autorité Souveraine. *Cha-Halam, Azam-Chah, & Cambashe.* Cha-Halam, qui se trouvoit à la tête d'une Armée, conquît le Royaume de Golkonde, & fit ensuite la paix avec *Abdalacan* (s), qui portoit cette Couronne. Mais *Aureng-Zeb*, ayant réduit presqu'en même-tems le Roi de Visapour (t), conçut tant de défiance de Cha-Halam, qu'il le fit arrêter avec les Princes ses enfans. Ensuite, portant lui-même la guerre dans le Pays de Golkonde, il en assiégea la principale Forteresse. Le danger auquel sa vie y fut exposée l'obligea d'abandonner la conduite du Siège à *Azam-Chah*, l'aîné de ses deux autres fils, qui surprit *Abdalacan*, & l'envoya prisonnier à l'Empereur son Père. Ce fut dans la personne de ce malheureux Roi, que finit, en 1687, la Race des Rois de Golkonde, qui tiroient leur origine des anciens Monarques du Bijnagar. Il ne restoit plus à *Aureng-Zeb*, pour se voir entièrement maître de cet Empire, qu'à conquérir le Carnate, les montagnes possédées par *Sambagi* (v), & le Pays de Maduré, qui forme la pointe de la Presqu'île de l'Inde. Il envoya son fils *Azam-Chah* dans la Province de Carnate; & marchant lui-même vers les montagnes, la résistance qu'il y trouva ne pût l'empêcher de se saisir de *Sambagi*, auquel il fit ôter la vie. Cependant *Rani-Raja*, frère de *Sambagi*, continua de soûtenir la guerre, défit l'Armée Mogole, & força *Aureng-Zeb* de lever le Siège de devant *Pamalaguer*. La fortune, pour le consoler, fit prendre, à *Azam-Chah*, la Citadelle de *Gingi*, & le rendit maître de tout le Pays de Carnate. Mais il en conçut bien-tôt une jalousie, qui lui fit rendre la liberté à *Cha-Halam*. Cette cruelle passion ne cessa point de le tourmenter, tout le reste de son règne. Enfin, lorsqu'il se crut proche de sa fin, il fit un testament, par lequel il divisoit ses États entre ses enfans. Il laissoit l'Indoustan & les Provinces au-delà du Sind à *Cha-Halam*; les Royaumes de Decan & de Guzarate à *Azam-Chah*, & ceux de Golkonde & de Visapour à *Cambash*. L'épuisement de forces, dans lequel il tomba au mois de Février 1707, arma, l'un contre l'autre, les deux plus jeunes de ses fils, qui se trouvoient à la Cour. Après s'être un peu rétabli, il leur donna ordre à tous deux de se retirer. *Cambash* obéit; mais *Azam-Chah* ne quitta point la Cour jusqu'à la mort de son Père, qui arriva le 4 du mois de Mars de la même année, [à *Aureng-abad*, Capitale du Decan.] *Aureng-Zeb* mourut âgé de plus de cent ans (x).

Enfans d'*Aureng-Zeb*.

Fin de la
Race des
Rois de Gol-
konde.

1707.

A.

(q) Tous les autres Voyageurs qu'on a souvent cités, épargnent au moins à *Aureng-Zeb* le soupçon de ce parricide. Il s'étoit reconcilié avec son Père, qui ne devoit plus lui causer d'inquiétude, étant en sa puissance, & âgé de quatre-vingt ans. R. d. E.

(r) Ce n'étoit pas l'aîné, mais le troisième de ses fils. R. d. E.

(s) Ou *Abou il Haffan, Kab Schah*. R. d. E.

XIII. Part.

(t) Il se nommoit *Adil-Schah*, & étoit Beau-père d'*Aureng-Zeb*, qui le fit empoisonner, après cette victoire. R. d. E.

(v) C'étoit le fils de *Sevagi*. R. d. E.

(x) Suivant M. Otter il n'avoit que quatre-vingt-sept ans & demi. Les Millionnaires Danois lui en donnent près de quatre-vingt-treize. R. d. E.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

Cha-Halam, ou Kutabeddin-Behadîr-Chah.

AZAM-CHAN s'étant emparé de l'Empire & des trésors de son Père, ne perdit pas un moment pour se mettre à la tête d'une Armée. Cha-Halam, qui reçut aussi-tôt cette nouvelle, assembla ses forces, se fit proclamer Empereur à Dehly, & marcha fièrement contre Azam-Chah. Les deux Partis, étant venus aux mains [près d'Agra], se battirent avec beaucoup d'animosité. La nuit les sépara: mais le lendemain, Azam-Chah, s'étant obstiné à recommencer le combat, fut vaincu, & se tua dans le mouvement de son desespoir (y). Cha-Halam, recueillit les fruits de sa victoire, en se faisant reconnoître aussi-tôt Empereur des Mogols. Ensuite il tourna tous ses soins contre son frère Cambash, qu'il fit périr aussi dans un combat (z), & dont la mort le laissa paisible sur le Trône.

MALHEUREUSEMENT cette succession, qui est la dernière dont nos Voyageurs & nos Historiens aient publié l'Histoire, paroît entièrement démentie par le témoignage de M. Otter, qui donne pour Successeur, à Aureng-Zeb, *Muhammed-Muzem*, l'aîné de ses fils. On cesse ici de relever ses observations dans les Notes, parcequ'on ne connoît point d'autre éclaircissement sur l'Histoire moderne de cet Empire. „ Muhammed-Muzem partit, dit-il, de Kaboul, à la tête d'une Armée, livra bataille près d'Agra, à son frère *Muhammed-Azem* (*Azam-Chah*), le défit, & fut proclamé Empereur sous les noms de *Kutabeddin-Behadîr-Chah*, & de *Chah-Alem*. Alors, marchant contre son frère *Kiam-Babche*, (celui que nos Historiens nomment *Cambash*, ou *Cambar*), qui s'étoit établi à Haider-Abad, il le fit prisonnier.”

A la vérité, M. Otter a donné, dans un autre endroit, le nom de *Muhammed-Ekbar* au fils aîné d'Aureng-Zeb; & le nom de *Chah-Alem* qu'il fait prendre au Successeur, n'est guères différent de celui de Cha-Halam. Mais l'aîné des quatre Princes étoit en Perse, & pouvoit être venu par Kaboul; au-lieu que Cha-Halam n'y pouvoit être alors, puisqu'on le suppose à Dehly; sans compter qu'il ne paroît, par aucune trace, qu'il eût jamais porté le nom de Muhammed-Muzem (a).

QUEL-

(y) Plusieurs Auteurs le disent de même; mais les Missionnaires Danois prétendent au contraire qu'il fut tué dans la mêlée, avec ses deux fils, après avoir régné cinq mois.
R. d. E.

(z) Ce Prince n'avoit que cinq cens Cavaliers. Il fut fait prisonnier & conduit à *Badarshah*, où il mourut peu de tems après.
R. d. E.

(a) Le témoignage de M. Otter, loin de démentir celui de tous les autres Voyageurs & Historiens, le confirme pleinement à tous égards. A la vérité il est assez difficile de concilier leurs récits, par la variation qui règne dans les noms. Cependant on y parvient avec la connoissance de ces différences, qui fixe celle des personnes & des

événemens.

Aureng-Zeb eût cinq fils, dont l'aîné, nommé *Mohammed-Mozem*, ou simplement Sultan Mohammed, Gendre du Roi de Golkonde, s'étant enfui au Bengale auprès de Chah-Chuia son Oncle, fut ramené à la Cour, & conduit prisonnier à Gualior, où son Père le fit exécuter, suivant les Missionnaires Danois. Quoiqu'il en soit, il étoit mort depuis longtems; ainsi il n'est point question de lui dans ces dernières révolutions.

Le second fils s'appelloit d'abord *Chah-Alem-Biadur*; mais depuis la mort de son frère il prenoit aussi souvent son nom, qui n'est proprement qu'un titre (1).

Dès qu'on sçait donc que Chah-Alem, (ou

(1) *Mozem* signifie le plus grand.

QUELQUE jugement qu'on porte de ce Behadir-Chah, ce fut *Dgibandar*, son fils, qui fut l'héritier de son Trône, après avoir vaincu & tué trois de ses frères, à l'exemple de ses deux Prédécesseurs. Il fut défait, à son tour, par *Ferruh-Sier*, & forcé de recourir à la fuite (b).

FERRUH-SIER, fils d'*Azim-Elchan*, & petit-fils de Behadir-Chah, monta sur le Trône, & fut déposé quelque-tems après, par deux Seigneurs de sa Cour, nommés les *Seids* (c), qui l'aveuglèrent & le firent mourir en 1719.

REFI-ED-DEREDJAT, fils de *Refi-Elchan*, & petit-fils de Behadir-Chah, fut tiré, par les *Seids*, du Château de *Selimguer*, où il étoit enfermé, & mis sur le Trône à la place de *Ferruh-Sier*. Trois mois après, les *Seids* lui ôtèrent aussi la vie, & mirent à sa place son frère *Refi-Ed-Deoulet*, qui mourut peu de tems après, de mort naturelle (d).

NASREDDIN-MUHAMMED-CHAH, fils de *Djian-Chah* (e), & petit-fils de Behadir-Chah, fut aussi mis sur le Trône par les mêmes *Seids*, qui le gouvernèrent d'abord. Il se débarrassa de leur tyrannie dans la suite, mais il eut le malheur de tomber dans de plus grands maux. Ce fut en 1739, vingt-unième année de son règne, que le fameux *Thamas-Kouli-Khan*, ou *Nadir-Chah*, s'étant rendu maître de Kandahar, profita de la mollesse de ce Prince, pour entrer dans l'Inde, avec une Armée redoutable, & forçant tous

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.
Dgibandar.

Ferruh-Sier.

1719.

Refi-Ed-Deredjat.

Refi-Ed-Deoulet.

Nasreddin-Muhammed-Chah.

1739.

(ou *Halam*, n'importe) est le même que *Mohammed-Moazem*, ou *Muhammed-Muzem*, l'aîné des fils d'*Aureng-Zeb* qui restoit en vie, il n'y a plus de difficultés. C'est le même qui, après neuf ans de prison, ayant été remis en liberté, fut envoyé en qualité de Viceroy à *Kaboul*, d'où il revint pour disputer la Couronne à ses deux plus jeunes frères; Car le troisième fils d'*Aureng-Zeb*, nommé *Muhammed-Ekbar*, que *M. Otter* ne désigne pas pour l'aîné, comme *M. Prevost* l'en accuse mal-à-propos, étoit mort en Perse depuis quelques années, & ne pouvoit par conséquent point être venu par *Kaboul*, au lieu que *Chah-Alem*, qui y étoit à la mort de son Père, pouvoit très-bien en être de retour à *Dehli*, où on le suppose; sans compter qu'il paroît, par des traces de beaucoup antérieures aux recherches de *M. Otter* (1), que le même *Chah-Alem* portoit aussi le double nom qu'il lui donne; & celui qu'il lui fait prendre, après son avènement au Trône, ne doit laisser aucun doute sur cet article. R. d. E.

(b) *Chah-Alem* gouverna très-mal l'Empire; Il mourut à *Dehli*, après un règne de cinq années, le 28 Février 1712, âgé de soixante-huit ans quatre mois, laissant quatre fils, 1. *Muhammad* ou *Mossaddim*, nommé

aussi *Jandarsha* ou *Dgibandar-Scha*. 2. *Affimdin* ou *Affinsha*. 3. *Rasul Gadders*, ou *Rasulsha*. 4. *Choschaisa-Chadder* ou *Jansha*, qui se firent une guerre cruelle. Les trois derniers y périrent, & *Muhammad* l'aîné resta le Maître de l'Empire. Vaincu par *Farruchier*, fils d'*Affimdin* son second frère, qui le força de prendre la fuite, il fut arrêté par un de ses propres Officiers, & perdit la tête après avoir régné neuf mois. R. d. E.

(c) C'étoient *Saidabdullâh-Kan* & *Said-hussanah-Kan*, deux de ses principaux Ministres. R. d. E.

(d) Suivant les Missionnaires Danois, *Farruchier* eut d'abord pour Successeur *Rasuldevia*, qui mourut au bout de quatre mois, de mort naturelle. Les *Saids* mirent ensuite sur le Trône un autre Prince du sang, nommé *Rasulkarascha*, qui ne régna que six mois; & après lui un troisième Prince du sang, nommé *Chajjan*, qui ne vécut non plus que six mois, & mourut à *Dehli* de mort naturelle. R. d. E.

(e) Ce *Djian-Chah*, ou *Dgibandar*, comme il a été nommé plus haut, est le même que *Muhammad* ou *Dgibandar-Scha*, que nous avons dit l'aîné des fils de *Chah-Alem*, ou *Behadir-Chah*. R. d. E.

(1) Dernier entre autres, le nomme toujours *Sultan-Maxum*, & il dit que c'étoit le second fils de l'Empereur. Il parle aussi de l'aîné, qu'il appelle simplement, comme *M. Otter*, *Sultan-Maimoud*. Quant à *Ekbar*, le même Voyageur ajoute, plus d'une fois, qu'il étoit le troisième. Ceci est décisif à ce qu'on pense.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

les obstacles, s'avancâ jusqu'à Lahor, dont il n'eut pas plus de peine à se saisir. Le Voyageur, qu'on ne cesse pas de citer, dans l'opinion qu'on a de sa fidélité, se trouvoit alors en Perse; & l'occasion qu'il eut de se faire instruire de toutes les circonstances de ce grand événement, rend son témoignage fort précieux. On peut lire, dans sa Relation, l'origine de Nadir-Chah & les progrès de sa fortune (f). Il suffira d'en détacher ici ce qui appartient à cet article.

Exploits de
Thomas-Kou-
ll-Khan, ou
Nadir-Chah,
dans l'Inde.

Le Grand
Mogol Mu-
hammed-
Chah lui de-
mande la
paix.

Cérémonial
de leur entre-
vûe.

Trahison
qui fait rom-
pre les pre-
mières négo-
ciations pour
la paix.

L'ENNEMI des Mogols, encouragé par la foiblesse de leur résistance & par les invitations de quelques Traîtres, mena son Armée victorieuse à Kiernal, entre Lahor & Dehli. Il y fut attaqué par celle de Muhammed-Chah; mais l'ayant battue, avec cette fortune supérieure qui avoit presque toujours accompagné ses armes, il mit bien-tôt ce malheureux Empereur dans la nécessité de lui demander la paix. Ce qu'il y eut de plus déplorable pour l'Indoustan, Nizam-ul-Mulk (g), ce même Traître, qui avoit appelé Nadir-Chah, fut choisi pour la négociation. Il se rendit au Camp du Vainqueur avec un plein-pouvoir. L'un & l'autre souhaitoient de se voir, pour concerter l'exécution entière de leurs desseins. Ils convinrent que Muhammed-Chah auroit une entrevue avec Nadir-Chah, qu'il lui feroit un présent de deux mille *Kiours* (h), & que l'Armée Persane sortiroit des Etats du Mogol. Le cérémonial fut aussi réglé. Il portoit „ qu'on dresseroit une „ tente entre les deux Armées; que les deux Monarques s'y rendroient „ successivement, Nadir-Chah le premier, & Muhammed-Chah lorsque „ l'autre y seroit entré; qu'à l'arrivée de l'Empereur, le fils du Roi de Per- „ se feroit quelques pas au-devant de lui pour le conduire; que Nadir- „ Chah iroit le recevoir à la porte & le meneroit jusqu'au fond de la ten- „ te, où ils se placeroient en même-tems sur deux Trônes, l'un vis-à-vis „ de l'autre; qu'après quelques momens d'entretien, Muhammed-Chah re- „ tourneroit à son Camp; & qu'en sortant, on lui rendroit les mêmes hon- „ neurs qu'à son arrivée”.

Un autre Traître nommé *Scadet-Khan*, voulut partager avec Nizam-ul-Mulk les faveurs de Nadir-Chah, & prit, dans cette vue, le parti d'encherir sur sa méchanceté. Il fit insinuer au Roi que Nizam-ul-Mulk lui avoit manqué de respect, en lui offrant un présent si médiocre, qui ne répondoit ni à l'opulence d'un Empereur des Indes, ni à la grandeur d'un Roi de Perse. Il lui promit le double, s'il vouloit marcher jusqu'à Dehli; à condition néanmoins qu'il n'écût plus les conseils de Nizam-ul-Mulk, qui

(f) Voyage d'Otter, Tom. I. pag. 298 & suivantes.

(g) Ce Seigneur étoit Gouverneur du Deccan, & passoit pour un des plus grands hommes de l'Empire. Mais il avoit reçu, de la part des Ministres de l'Empereur, divers sujets de mécontentement, qui ne lui faisoient respirer que la vengeance. C'étoit lui qui avoit facilité l'entrée de l'Inde aux Persans. La mort du premier Ministre *Khan-Devan*, qui avoit été tué à la bataille de Kiernal,

n'avoit pas satisfait toute son animosité, quoiqu'elle l'eût laissé maître absolu dans le Conseil & dans l'Armée. Muhammed, dans l'embarras de sa situation, venoit de le nommer tout à la fois *Fekil-Mulak*, c'est-à-dire, Lieutenant-Général de l'Etat, & Généralissime de ses Troupes.

(h) Le *Kiour* fait cent *Leuks*. Le *leuk* fait cent mille roubles; & la rouble vaut environ quarante-cinq sous de notre monnoye.

qui le trompoit, qu'il retint l'Empereur, lorsqu'une fois il l'auroit près de lui, & qu'il se fit rendre compte du trésor. Cette proposition, qui statuoit l'avidité de Nadir-Chah, fut si bien reçue, qu'elle lui fit prendre aussitôt la résolution de ne pas observer le Traité (i).

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

Il ordonna un grand Festin. L'Empereur étant arrivé, avec Nizam-ul-Mulk, fut traité d'abord comme on étoit convenu. Après les premiers complimens, Nadir-Chah fit signe de servir, & pria Muhammed-Chah d'agréer quelques rafraichissemens. Son invitation fut acceptée. Pendant qu'ils étoient à table, Nadir-Chah prit occasion des circonstances pour tenir ce discours à l'Empereur: „ Est-il possible que vous ayez abandonné le
„ soin de votre Etat, au point de me laisser venir jusqu'ici? Quand vous
„ apprîtes que j'étois parti de Kandahar, dans le dessein d'entrer dans l'In-
„ de, la prudence n'exigeoit-elle pas que quittant le séjour de votre Cap-
„ itale, vous marchassiez en personne jusqu'à Lahor, & que vous envoyas-
„ siez quelqu'un de vos Généraux avec une Armée jusqu'à Kaboul, pour
„ me disputer les passages? Mais ce qui m'étonne le plus, c'est de voir
„ que vous ayez eu l'imprudence de vous engager dans une entrevue
„ avec moi, qui suis en guerre avec vous, & que vous ne sachiez pas
„ que la plus grande faute d'un Souverain est de se mettre à la discrétion
„ de son Ennemi. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, j'avois quelque mauvais
„ dessein sur vous, comment pourriez-vous vous en défendre? Mainte-
„ nant je connois assez vos Sujets, pour savoir que Grands & Petits, ils
„ font tous des lâches, ou même des traîtres. Mon dessein n'est pas de
„ vous enlever la Couronne. Je veux seulement voir votre Capitale, m'y
„ arrêter quelques jours, & retourner ensuite en Perse”. En achevant
ces derniers mots, il mit la main sur l'Alcoran, & fit serment de tenir sa
parole (k).

Nadir-Chah
donne un
Festin au
Grand Mogol.

Discours
qu'il lui tient.

MUHAMMED-CHAH, qui ne s'attendoit point à ce langage, parut l'écouter avec beaucoup d'étonnement: mais les dernières déclarations le jetèrent dans une consternation qui le fit croire prêt à s'évanouir. Il changea de couleur. Sa langue devint immobile, son esprit se troubla. Cependant, après avoir un peu réfléchi sur le danger dans lequel il s'étoit jeté, il rompit le silence, pour demander la liberté de retourner dans son Camp. Nadir-Chah la lui refusa, & le mit sous la garde d'Abdul-Baki-Krau, un de ses principaux Officiers. Cette nouvelle répandit une affreuse consternation dans toute l'Armée Indienne. L'Intimidud-Deoulet (l), & tous les Omrahs passèrent la nuit dans une extrême inquiétude; ils virent arriver, le lendemain matin, un Officier Persan, avec un détachement, qui après s'être emparé du trésor & des équipages de l'Empereur, fit proclamer, dans le Camp, que chacun pouvoit se retirer librement avec ses équipages & tout ce qu'il pourroit emporter, sans craindre d'être arrêté ni de recevoir d'insulte. Un moment après, dix Cavaliers Persans vinrent enlever l'Intimidud-Deoulet. Ils le conduisirent au quartier de l'Empereur, dans leur propre Camp, & le laissè-

Muhammed-
Chah est
arrêté.

A l'effroi de
Nadir-Chah.

(i) Otter, ubi sup. pag. 385 & 386.

(k) Ibid. pag. 387.

(l) Voilà donc le véritable titre du Grand-

Visir de l'Indoustan, que d'autres nomment
l'Abmadoniet.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

Précautions
qu'il prend
du côté de
Dehli.

Dans quel
ordre il mar-
che vers cette
Capitale.

Punition
d'un Traître.

laissèrent avec ce Prince. Après la dispersion de l'Armée, Nadir-Chah pou-
voit marcher droit à la Capitale: mais, voulant persuader au Peuple que sa
marche étoit concertée avec Muhammed-Chah, il fit prendre les devants à
Seadet-Khan, pour disposer les esprits à l'exécution de ses desseins. Ce
Khan partit avec deux mille chevaux Persans, commandés par un des fils
de Nadir-Chah. Il commença par faire publier, à Dehli, une défense de
s'opposer aux Persans. Ensuite, ayant fait appeler le Gouverneur du Fort,
il lui communiqua des Lettres, munies du sceau de l'Empereur, qui por-
toient ordre de faire préparer le quartier de *Renchen-Abad*, pour Nadir-Chah,
& d'évacuer le Fort, pour y loger le détachement qui l'avoit suivi. Cet
ordre parut étrange au Gouverneur; mais il ne laissa pas de l'exécuter avec
une aveugle soumission. Les deux mille Persans entrèrent dans le Fort.
Seadet-Khan prit le tems de la nuit pour s'y transporter. Il mit le sceau de
l'Empereur sur les coffres, & aux portes des magasins. Ensuite il dressa
un état exact des Omrahs, des Ministres, des autres Officiers, & de tous
les riches Habitans de la Ville, Indiens ou Mahométans. Cette liste de-
voit apprendre d'abord, à Nadir-Chah, les noms de ceux dont il pouvoit
exiger de l'argent à son arrivée. Seadet-Khan fit aussi marquer les Palais,
qui devoient être évacués pour loger les Officiers Persans (m).

Cependant le Vainqueur, maître de la caisse militaire, de l'artillerie
& des munitions de guerre, qui s'étoient trouvées dans le Camp, envoya
tout, sous une bonne escorte, à Kaboul, pour le faire transporter en Per-
se. Il partit ensuite de Kiernal, dans l'ordre suivant: l'Empereur, porté
dans une litière, accompagné de Nizam-ul-Mulk, du Visir, de *Serbulend-
Khan* & d'autres Omrahs, marchoit à la droite, suivi de quarante mille Per-
sans. Une autre partie de l'Armée Persane étoit à la gauche; & Nadir-Chah
faisoit l'arrière-garde avec le reste de ses Troupes. Après plusieurs jours de
marche, ils arrivèrent (n) au Jardin Impérial de *Chalcimar*, où ils passèrent
la nuit. Le lendemain, l'Empereur fit son entrée dans Dehli. Lorsqu'il fut
descendu au Palais, il fit publier que Nadir-Chah devoit arriver le jour
suivant, avec ordre à tous les Habitans de fermer leurs maisons, & de
se tenir dans les rues, dans les marchés, ou sur les toits pour voir
l'entrée du Roi de Perse. Cet ordre fut exécuté si ponctuellement, que
Nadir-Chah étant entré le 9, en plein jour, ne vit pas un Indien dans son
chemin. Il alla prendre son logement dans le quartier de *Renchen-Abad*,
qu'on lui avoit préparé. Seadet-Khan s'étoit empressé d'aller au-devant de
lui jusqu'au Jardin de *Chalcimar*, & l'avoit accompagné au Palais, où il étoit
descendu. Il se flattoit d'obtenir une audience particulière, & de lui don-
ner des avis sur la conduite qu'il devoit tenir dans la Capitale. Le Roi n'a-
yant paru faire aucune attention à ses empressemens, il osa s'approcher,
pour se faire entendre. Mais il fut reçu avec beaucoup de hauteur, & me-
nacé même d'être puni, s'il n'apportoit aussi-tôt le présent qu'il avoit pro-
mis. Un traitement si dur lui fit reconnoître d'où partoît le coup. Nizam-
ul-Mulk, qui avoit feint pendant quelques jours de l'associer à sa trahison,

mais

(m) Otter, ubi sup. pag. 390 & précédentes.

(n) Le 7 de Zil-Hadge, qui répond au mois de Mars.

mais qui étoit trop habile pour vouloir partager avec lui la faveur du Roi, avoit déjà trouvé les moyens de le perdre, en faisant soupçonner sa bonneté. Le malheureux Seadet-Khan épuisa toutes ses ressources ; & désespérant de l'emporter sur son Rival, il prit du poison, dont on le trouva mort le lendemain (e).

Le même jour, un bruit, répandu vers le soir, persuada aux Habitans de Dehli que Nadir-Chah étoit mort. Ils prirent tumultueusement les armes ; & leur haine les portant à faire main-basse sur tous les Persans qu'ils rencontroient dans les rues, on prétend que dans ce transport, qui dura toute la nuit, ils en firent périr plus de deux mille cinq cens. Quoique le Roi en eût été d'abord informé, la crainte de quelque embuscade lui fit attendre le lendemain pour arrêter le desordre. Mais au lever du Soleil, s'étant transporté à la Mosquée de *Reuchenud-dewlet*, le spectacle d'un grand nombre de Persans, dont il vit les corps étendus, le mit en fureur. Il ordonna un massacre général, avec permission de piller les maisons & les boutiques. A l'instant, on vit ses Soldats répandus, le sabre à la main, dans les principaux quartiers de la Ville, tuant tout ce qui tomboit sous leurs coups, enfonçant les portes & se précipitant dans les maisons, hommes, femmes, enfans, tout fut massacré sans distinction. Les Vieillards, les Prêtres & les Dévots, réfugiés dans les Mosquées, furent cruellement égorgés en récitant l'Alcoran. On ne fit grâce qu'àux plus belles filles, qui échappèrent à la mort pour assouvir la brutalité du Soldat, sans aucun égard au rang, à la naissance, ni même à la qualité d'Etrangère. Ces Barbares, las enfin de répandre du sang, commencèrent le pillage. Ils s'attachèrent particulièrement aux pierres précieuses, à l'or ; à l'argent ; & leur butin fut immense. Ils abandonnèrent le reste ; & mettant le feu aux maisons, ils réduisirent en cendre plusieurs quartiers de la Ville.

QUELQUES Etrangers, réfugiés dans la Capitale, s'attroupèrent pour la défense de leur vie. Les Bijoutiers, les Changeurs, les Marchands d'étoffe, se rassemblèrent près d'eux. L'Intendant des meubles de la Couronne se mit à leur tête, avec *Iman-Eddin*, Médecin de la Cour. Ils se battirent, quelque-tems, en désespérés. Mais n'étant point accoutumés à manier les armes, ils n'eurent que la satisfaction de mourir le sabre à la main. L'Auteur assure qu'il périt, dans ce massacre, plus de deux cens mille personnes. Un grand nombre de ceux qui échappèrent au carnage prirent heureusement la fuite (p).

NIZAM-UL-MULK & le Grand-Visir, pensant à sauver le reste de la Ville, allèrent se jeter aux pieds de Nadir-Chah pour lui demander grâce. Il donnoit ordre, en ce moment, de porter le fer & le feu dans les autres quartiers. Les deux Omrahs furent mal reçus. Cependant, après avoir exhalé son courroux dans un torrent d'injures & de menaces, il se laissa toucher ; & l'ordre fut donné aux Officiers de rappeler les Troupes. Les Habitans reçurent celui de se renfermer dans leurs maisons, & la tranquillité fut aussitôt rétablie.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

Carnage
des Persans
dans Dehli.

Vengeance
qu'ils en
tirent.

Lx

(e) *Ibid.* pag. 368.

(p) *Ibidem* pag. 395 & précédentes.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.
L'ordre est
rétabli à
Dahli.

Avidité de
Nadir-Chah
pour les ri-
chesses des
Mogols.

LE lendemain, on obligea les Soldats de rendre la liberté à toutes les femmes qu'ils avoient enlevées, & les Habitans d'enterrer tous les cadavres, sous peine de mort. Ces malheureux demandoient le tems de séparer les corps des Musulmans de ceux des Indiens idolâtres, pour rendre les derniers devoirs à chacun, suivant leur religion : mais, dans la crainte que le moindre délai ne fit recommencer le massacre, ils firent, à la hâte, les uns des fossés dans les marchés, où ils enterrèrent leurs amis pêle-mêle, les autres des buchers, où ils les brûlèrent sans distinction. On n'eut pas le tems, jusqu'au départ des Persans, de penser à ceux qui avoient été tués dans des lieux fermés; & ce fut alors un spectacle horrible, de voir tirer, des maisons, les cadavres à moitié pourris. *Seid-Khan* & *Chebsurav-Khan*, l'un parent du Visir, l'autre de *Khava-Khan*, qui avoit été tué à la bataille, furent accusés, avec *Reiman*, Chef des *Tchoupdars*, ou des Huissiers de l'Empereur, d'avoir tué, dans le tumulte, un grand nombre de Persans. *Nadir-Chah* leur fit ouvrir le ventre; l'ordre fut exécuté aux yeux de *Nizam-ul-Mulk* & du Visir, qui avoient employé inutilement tout leur crédit pour les sauver.

NADIR-CHAH se fit apporter d'Audih, le trésor de *Seadet-Khan*, qui montoit à plus de dix leuks de roupies. *Murid-Khan* fut envoyé au Bengale, pour se saisir de la caisse des impôts. *Nizam-ul-Mulk* & le Visir eurent ordre de remettre la caisse militaire, qui étoit d'un Kiourou de roupies, lorsqu'ils étoient sortis de la Capitale pour marcher contre les Persans. Ils furent sommés aussi de faire venir, de leurs gouvernemens, les fonds qu'ils y avoient en propre, & ceux qui appartenoient à l'Empereur. *Nizam-ul-Mulk* eut l'adresse de se tirer de cet embarras : „ Vous sçavez, „ Seigneur, dit-il au Roi, que je vous suis dévoué, & que je vous ai „ toujours parlé sincèrement; ainsi j'espère que vous serez disposé à me „ croire. Lorsque je partis du Dekan, j'y établis mon fils en qualité „ de Lieutenant, & je remis entre ses mains tous les biens que je possé- „ dois. Tout le monde sçait qu'il ne m'est plus soumis, & qu'il ne dépend „ pas de moi de le faire rentrer dans le devoir; vous êtes seul capable de „ le réduire, & de soumettre les Rajas du Dekan, qui sont autant de „ rebelles. Outre les trésors que mon fils a rassemblés, vous pourrez le- „ ver de fortes contributions sur ces fiers Rajas, qui ne respectent plus au- „ cune autorité. „

NADIR-CHAH sentit toute l'adresse de cette réponse; mais comme *Nizam-ul-Mulk* lui étoit encore nécessaire, il prit le parti de dissimuler, & ne parla plus du trésor du Dekan. Le Visir fut traité avec moins de ménagement. On le croyoit très-riche. Le Roi, n'ayant pas réussi à l'intimider par des menaces, fit venir son Secrétaire, qu'il accabla d'injures, en le pressant de représenter ses comptes; & loin d'écouter ses raisons, il lui fit couper une oreille. Le Visir fut exposé au Soleil, ancien genre de supplice dans les Pays chauds. Cette violence lui fit offrir un Kiourou de roupies, sans y comprendre quantité de pierres précieuses, & plusieurs éléphans. Le Secrétaire fut taxé à de grosses sommes, & remis entre les mains de *Serbulend-Khan*, avec ordre d'employer les tourmens pour se faire payer. Mais il se délivra de cette vexation par une mort volontaire.)

NADIR-

NADIR-CHAH, n'épargnant pas même les Morts, mit garnison dans les Palais de *Muzaffer-Khan*, de *Mirklu*, & de quantité d'autres Omrahs qui avoient perdu la vie au combat de Kiernal. Il tira de leurs héritiers un Kiurour de roupies. Comme la Ville ne céloit pas d'être investie, les Habitans qui entreprenoient de se soustraire aux vexations par la fuite, tomboient entre les mains des Troupes Persanes, & périssoient sans pitié. Bien-tôt on manqua de vivres, & la famine augmenta les maux publics. Plusieurs Etrangers, préférant le danger d'être maltraités par les Persans au supplice de la faim, se jetterent en corps aux pieds de Nadir-Chah, pour lui demander du pain. Il se laissa toucher par leurs prières, & leur permit d'aller chercher du bled, pour leur subsistance, du côté de *Ferid-Abad*; mais, faute de voitures, ils étoient obligés de l'apporter sur leurs têtes.

ENFIN Nadir-Chah se fit ouvrir le trésor Impérial & le garde-meuble, auxquels on n'avoit pas touché depuis plusieurs règnes. Il en tira des sommes inestimables, en pierres, en or, en argent, en riches étoffes, en meubles précieux, parmi lesquels il n'oublia point le Trône du Paon, évalué à neuf Kiurours; & toutes ces dépouilles furent envoyées à Kaboul, sous de fidèles escortes. Alors, pour se délasser des fatigues de la guerre, il passa plusieurs jours en promenades, & d'autres en festins, où toutes les délicatesses de l'Inde furent servies avec profusion. Les beaux édifices, & les autres ouvrages de Dehli, lui firent naître le dessein de les imiter en Perse. Il choisit, entre les Artistes Mogols, des Architectes, des Menuisiers, des Peintres, & des Sculpteurs, qu'il fit partir pour Kaboul avec le trésor. Ils devoient être employés à bâtir une Ville & une Forteresse, d'après celles de Jehan-abad. En effet il marqua, dans la suite, un lieu près de *Hemedan*, pour l'emplacement de cette Ville, qui devoit porter le nom de *Nadir-Abad*. Les guerres continuelles, qui l'occupèrent après son retour, ne lui permirent pas d'exécuter ce noble projet: mais, pour laisser à la postérité un monument de sa conquête, il fit battre, à Dehli, de la monnoye d'or & d'argent, avec laquelle il paya ses Troupes. On assura l'Auteur de ce récit, qu'il fit battre aussi de ces pièces à Surate & dans le Bengale. Mais elles n'eurent point de cours dans la Capitale; & vraisemblablement elles n'en eurent pas plus dans les deux autres Pays (q).

APRÈS avoir épuisé le trésor Impérial & toutes les richesses des Grands, Nadir-Chah fit demander, à Muhammed-Chah, une Princeesse de son sang, nommée *Kiambabche*, pour *Nasrullah-Mirza* son fils, & ce Monarque n'osa la lui refuser. Le mariage se fit dans la forme des loix Musulmannes; mais il ne fut point accompagné d'un festin, ni d'aucune marque de joye. Sa politique ne se bornoit point à l'honneur d'une simple alliance. Comme il prévoyoit trop de difficultés dans la conquête d'un si vaste Empire, & de l'impossibilité même à le conserver, il vouloit s'assurer du moins d'une partie de l'Inde. Le lendemain de la cérémonie, il fit déclarer à l'Empereur qu'il falloit céder aux nouveaux Mariés la Province de Kaboul, avec tous les

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.
Elle s'exerce
jusques sur
les Morts.

Nadir-Chah
s'empare du
trésor Impé-
rial.

Il enlève
les Artistes de
Dehli, pour
un grand
projet.

Monnoye
qu'il fait
battre.

Il marie son
fils avec une
Princeesse
Mogole.

Cession
d'une partie
des Etats du
Mogol à
Nadir-Chah.

(q) Quelques-unes de ces monnoyes s'est-à-dire, le Prince des Princes du Monde, avoient pour légende: *Sultan der Selatin-Digban-Clah-Choan-Nadir-Iran-u-Zeman*; le Roi des Rois, la Merveille de la Perse & du Sitté.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

les autres Pays de l'Inde, situés au-delà de la Rivière d'Etek. Dans la nécessité de céder à la force, Muhammed, par un écrit signé de sa main & scellé de son sceau (r), abandonna ses droits sur de si belles Provinces. Nadir-Chah ne songea plus alors, qu'à grossir les richesses par de nouvelles extorsions. Il exigea des Omrahs & de tous les Habitans de la Ville, des sommes proportionnées à leurs forces, sous le nom de présent. Quatre Seigneurs Mogols, chargés de l'exécution de cet ordre, firent un denombrement exact de toutes les maisons de la Ville, prirent les noms de ceux qui devoient payer, & les taxèrent ensemble à un Kiourour & cinquante Leuks de roupies: mais lorsqu'ils présentèrent leur liste au Roi, cette somme lui parut trop modique; & devenant furieux, il demanda sur le champ les quatre Kiourours que Scadet-Khan lui avoit promis. Les Commissaires effrayés diverfèrent entr'eux les différens quartiers de la Ville, & levèrent cette somme avec tant de rigueur, qu'ils firent mourir, dans les tourmens, plusieurs personnes de la plus haute distinction. A force de violence, ils ramassèrent trois Kiourours de roupies, dont ils déposèrent deux & demi dans le trésor de Nadir-Chah, & gardèrent le reste pour eux. Un Dervis, touché de compassion pour les malheurs du Peuple, présenta au terrible Nadir-Chah un écrit, dans ces termes: „ Si tu es Dieu, agis en Dieu. Si tu es Prophète, „ conduis-nous dans la voye du salut. Si tu es Roi, rends les Peuples heureux, & ne les détruis pas”. Nadir-Chah répondit, sans s'émouvoir: „ je „ ne suis pas Dieu, pour agir en Dieu; ni Prophète, pour montrer le chemin du salut; ni Roi, pour rendre les Peuples heureux. Je suis celui que „ Dieu envoie contre les Nations sur lesquelles il veut faire tomber sa vengeance (r)”.

Nadir-Chah
part de Dehli.

ENFIN, content de ses succès dans l'Inde, il se prépara sérieusement à retourner en Perse. Le 6 de Mai, il assembla au Palais tous les Omrahs, devant lesquels il déclara qu'il rétablissait l'Empereur dans la possession libre de ses Etats. Ensuite, après avoir donné à ce Monarque plusieurs avis sur la manière de gouverner, il s'adressa aux Omrahs, du ton d'un Maître irrité: „ Je veux bien vous laisser la vie, leur dit-il, quelqu'indignes que vous en „ foyez;

(r) La date de cet Acte est du mois *Mubarren*, l'an de l'Hégire 1152; ce qui revient au mois d'Avril 1739. On a rapporté les noms des Pays dans l'Article Géographique; mais le préambule de l'Acte ne mérite pas moins d'attention par la singularité des motifs: „ Le „ Prince des Princes, le Roi des Rois, l'ombre de Dieu sur la terre, le Protecteur de „ l'Islam (c'est-à-dire de la vraie foi), le second Alexandre, le puissant Nadir Chah, „ que Dieu fasse régner long-temps, ayant „ envoyé ci-devant des Ambassadeurs auprès de moi, prosternés devant le Trône de Dieu, „ j'avois donné ordre de terminer les affaires „ pour lesquelles ils étoient venus. Le même „ dépêcha depuis, de Kandchar, [le Turcman *Mubammed Khan*, en qualité d'Ambassadeur,] pour me faire souvenir de ses demandes: mais mes Ministres l'amusèrent, &

„ tâchèrent d'é luder l'exécution de mes ordres. Cette mauvaise conduite de leur part „ a fait naître de l'inimitié entre nous. Elle a „ obligé Nadir-Chah d'entrer dans l'Inde avec une Armée. Mes Généraux lui ont livré „ bataille auprès de Kiernal. Il a remporté la „ victoire; ce qui a donné occasion à des „ négociations, qui ont été terminées par une „ entrevue que j'ai eue avec lui. Ce grand Roi „ est ensuite venu avec moi jusqu'à Chah-Dighan Abad. Je lui ai offert mes richesses, „ mes trésors & tout mon Empire: mais il n'a „ pas voulu l'accepter en entier, & se contentant d'une partie, il m'a laissé Maître, „ comme j'étois, de la Couronne & du Trône. „ En considération de cette générosité, je lui „ ai cédé, &c. *Outter*, page 404 & suivantes.

(r) *Ibid.* page 414.

„soyez; mais si j'apprens à l'avenir que vous fomentiez dans l'Etat l'esprit de faction & d'indépendance, quoiqu'éloigné, je vous ferai sentir le poids de ma colère, & je vous ferai mourir tous sans miséricorde (1)”.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

Ses alicux
aux Omrah.

Tels furent ses derniers adieux. Il partit le lendemain, avec des richesses immenses; en pierreries, en or, en argent, qu'on évalua pour son propre compte à soixante & dix Kiourours de roupies; sans y comprendre le butin de ses Officiers & de ses Soldats, qu'on fait monter à dix Kiourours. L'Auteur évalua toutes ces sommes à dix-huit cens millions de nos livres, indépendamment de tous les effets qui avoient été transportés à Kaboul. L'Armée Persane marcha, sans s'arrêter un seul jour, jusqu'à *Serhind* (v). De-là Nadir-Chah fit ordonner à *Zekieria-Khan*, Gouverneur de la Province de Lahor, de lui apporter un Kiourour de roupies. Ce Seigneur, à qui les vexations de la Capitale avoient fait prévoir qu'il ne seroit pas épargné, tenoit des grosses sommes prêtes, & se mit aussi-tôt en chemin, avec celle qu'on lui demandoit. Sa diligence lui fit obtenir diverses faveurs, & la liberté d'un grand nombre d'Indiens, que le Vainqueur enlevoit avec les dépouilles de leur Patrie. Mais il ne put la faire accorder à cinquante des plus habiles Ecrivains du Divan, que Nadir-Chah faisoit emmener, dans le dessein de s'instruire à fond des affaires de l'Inde. Ces Malheureux, n'envisageant qu'un triste esclavage, cherchèrent d'autres moyens pour s'en délivrer. Quelques-uns prirent la fuite. D'autres, que cette raison fit resserrer avec plus de rigueur, se donnèrent la mort, ou se firent Musulmans (x).

La difficulté, pour les Persans, étoit à se rapprocher de la Province de Kaboul. Ils n'étoient plus maîtres, ni de la Capitale, ni de la Personne de l'Empereur, dont la captivité avoit tenu toutes les parties de l'Empire dans la consternation & le respect. Ils avoient à passer le Tchenav, ou le Chenab, l'Indus, & d'autres Rivières, dans un tems où l'abondance extraordinaire des eaux ne leur permettoit pas d'y jeter des ponts. On n'a pas douté que si les Afgans, Peuples qui habitent à l'Occident de l'Indus, avoient exécuté la résolution qu'ils formèrent, d'attaquer au passage une Armée chargée de butin, Nadir-Chah n'eût été perdu sans ressource. Mais la fertilité de son esprit le tira de ce danger. Dix leuks de roupies, qu'il distribua aux Chefs de la ligue, firent évanouir tous les projets. Les eaux diminuèrent; on jeta un pont sur le Fleuve, & l'Armée passa sans obstacle. Alors il prit une résolution, que l'Auteur met au rang des plus grandes actions de sa vie, & qu'il ne put croire, dit-il, qu'après se l'être fait attester par plusieurs témoins dignes de foi. Il fit publier, parmi ses Troupes, un ordre de porter à son trésor tout le butin qu'elles avoient fait dans l'Inde, sous prétexte de les soulager, en se chargeant de ce qui pouvoit les embarrasser dans leur marche. Elles obéirent: mais il poussa l'avidité plus loin. On lui avoit appris que les Officiers & les Soldats avoient caché des pierreries: il les fit fouiller tour à tour, en partant; & leur bagage fut visité avec la même

Dangers
dont son
bonheur le
tire.

Action ex-
traordinaire
de Nadir-
Chah.

(1) Orter, Tome II pag. 90.

(v) *Ibidem.* pag. 92. *Serhind* est à cent vingt miles de Dehli, & au même éloignement de Lahor, à trois journées de *Semana*,

qui est une autre Ville à l'Ouest. *Firouz Chah* y fit bâtir un Fort l'an de l'Hégire 753, & lui donna le nom de *Firouz-Abad*.

(x) *Ibid.* pag. 94.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

Politique
qui la fait
réussir.

Derniers
obstacles qu'il
surmonte.

même rigueur. Ainsi rien ne put échapper à ses recherches. Mais, après s'être emparé de tout ce qu'on découvrit, il fit distribuer à chaque Soldat cinq cens roupies, & quelque chose de plus aux Officiers, pour les consoler de cette perte. Il doit paroître étonnant que toute l'Armée ne se fût pas soulevée contre lui, plutôt que de se laisser arracher le fruit d'une si pénible expédition. L'Auteur observe que ce qui arrêta le soulèvement, fut l'adresse qu'il avoit toujours, de semer dans l'esprit de ses Sujets, surtout de ceux qui composoient ses Armées, une défiance mutuelle, qui les empêchoit de se communiquer leurs desseins. Plusieurs, à la vérité, songèrent à déserter : mais la crainte d'être massacrés par les Indiens, les retint, & le service n'en devint que plus exact (y).

D'AUTRES Indiens voulurent disputer le passage aux Persans. Nadir-Chah, se lassant de partager ses richesses avec ses Ennemis, se fit jour par la force des armes : & les ayant obligés de prendre la fuite, il les fit poursuivre par divers détachemens, qui pénétrèrent dans leurs habitations, où ils mirent tout à feu & à sang. Le dernier obstacle qu'il eut à vaincre fut dans la Province de *Pekier*, dont le Gouverneur, ayant refusé de se soumettre à ses armes, ruina le Pays par lequel il devoit passer, empoisonna les puits en y jettant du bois de *Zakkoum*, & saccagea, par le feu, les forêts & les campagnes; ensuite renfermant tous ses trésors dans la Forteresse d'*Emir-Kiout*, située sur la Rivière de *Hest-Nud*, il fit entrer une partie des Tribus dans celle de *Habful-Emir*, & se fortifia lui-même dans celle de *Khuda-Abad*, avec une Armée de cinquante mille chevaux & d'autant d'infanterie, pour en défendre les approches. Mais il ne résista pas long-tems à la fortune d'un Ennemi, qui employoit l'artifice aussi heureusement que la valeur. Nadir-Chah trouva le moyen de se saisir du Gouverneur & de son fils; après quoi, passant la Rivière de *Hest-Nud*, il s'empara du Fort d'*Emir-Kiout*, & de toutes les richesses qu'on y avoit rassemblées. Pendant le chemin qui lui restoit jusqu'à *Kaboul*, il envoya plusieurs beaux chevaux de son écurie, avec d'autres présens, à *Muhammed-Chah*; & toute sa retraite eut l'air d'un nouveau triomphe. On apprit, avec beaucoup de joie, dans l'Inde, qu'il avoit repris la route de *Kandahar*; & l'inquiétude diminua par degrés, jusqu'à l'heureuse nouvelle de son retour en Perse.

(y) *Ibid.* pag. 94. Avant que de passer l'Indus, Nadir-Chah s'étoit rendu à *Rehmas*, Ville & Fort à l'Orient de la Rivière d'*Etek*, sur le bord de celle de *Sutaz*, à une journée & demie au Sud de *Ferbald*. On remarque toutes ces Places, en faveur de la Géographie. Le même motif fait observer, d'après M. Otter, que *Multan*, Ville fameuse, dont on a vu la Description dans deux articles précédens, n'est pas seulement très-considérable par elle-même, mais encore par son district qui est fort grand. Il s'étend, du côté de l'Ouest, jusqu'à la frontière de *Mekran*,

& vers le Sud jusqu'à *Marfouré*. *Multan* est défendu par un bon Fort. On voit, aux environs, des vignes & des jardins d'une demie lieue de longueur, accompagnés de fort beaux Palais. Les femmes du Pays sont braves, manient les armes comme les hommes, & montent bien à cheval. *Ibid.* Note de la pag. 99.

Nota Nous retranchons de cette Remarque quelques circonstances qui ont déjà été rapportées, & dont M. Prevost ne se souvenoit plus. R. d. E.

§. III.

*Etat de la Cour du Mogol depuis le départ de Nadir-Chah.*DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

LES détails sont précieux dans un Voyageur exact & fidèle; sur-tout ceux qui regardent un Pays, avec lequel on a peu d'autres communications. Recueillons, avec confiance, ce que M. Otter a jugé digne de la sienne. Quoique Muhammed-Chah n'eût pas pénétré toute la trahison de Nizam-ul-Mulk, il avoit de fortes raisons de se défier de sa conduite. Mais, le voyant protégé par Nadir-Chah, il se vit dans la nécessité de lui laisser l'administration. Ce Ministre actif ne négligea rien pour confirmer son pouvoir. Il s'attacha d'abord à mettre dans ses intérêts tous les Partisans du dernier Ministre, & des autres Omrahs qui avoient péri à Kiernal & dans la suite des troubles. A la vérité, ce fut aux dépens des légitimes héritiers des Morts, qu'il dépouilla de leurs biens & de leurs emplois, pour les distribuer à ses nouvelles Créatures. Cette conduite lui fit des ennemis parmi les Grands; mais elle lui assuroit la faveur populaire; &, ce qu'il se proposoit encore plus, elle servoit à dissiper le soupçon de sa perfidie. Cependant l'Empereur leva le masque de la dissimulation, lorsqu'il le vit affecter de maltraiter & d'éloigner les anciens Serviteurs de la Cour; & pour faire sentir, par un coup d'autorité, combien cette injustice lui déplaisoit, il rappella, malgré lui, *Emir-Khan* & *Ibak-Khan*. Le premier fut revêtu de la troisième dignité militaire de l'Empire, avec le Gouvernement d'*Allab-Abad*; & le second, de la qualité de Secrétaire d'Etat. Ces deux Omrahs entreprirent, de concert, d'enlever à Nizam-ul-Mulk la plupart de ses Créatures, de le traverser dans ses entreprises & de lui causer toutes sortes de dégouts. Le grand Visir toujours attaché à l'Empereur, & personnellement ennemi de Nizam-ul-Mulk, favorisa secrètement leurs mesures (a).

Nizam-ul-Mulk se soutient dans l'administration.

L'Empereur s'efforce de le perdre.

Ligue formée contre lui.

CETTE nouvelle division, dont on fut bien-tôt informé dans les Provinces, y fit naître de nouveaux desordres. Un Gouverneur subalterne de celle d'*Ekbar-Abad* prit le nom de *Deranti-Chah*, & s'étant mis à la tête d'un Corps de Cavalerie & d'Infanterie, se rendit maître de son Canton. A son exemple, d'autres petits Gouverneurs secouèrent le joug, & s'érigèrent en autant de Souverains. Dans l'intervalle, *Azim-Ullab-Khan*, devenu ennemi de Nizam-ul-Mulk, s'étoit lié d'intérêts avec *Emir-Khan*. Il s'offrit pour les réduire. On lui donna un corps de bonnes Troupes, & tout ce qu'il pouvoit assurer le succès de son expédition. Il défit & dispersa les Rebelles. Muhammed-Chah prit occasion de cet important service, pour le nommer Général de ses Armées. Son crédit augmentant de jour en jour, il se joignit aux ennemis de Nizam-ul-Mulk. Ces Omrahs engagèrent l'Empereur à sortir de la Capitale, sous prétexte d'une partie de chasse. Lorsqu'ils le virent hors de *Dehli*, c'est-à-dire, assez libre pour les écouter tranquillement, ils lui proposèrent de délibérer sur les moyens de se délivrer de l'oppression du Ministre. Dans ce conseil secret, on résolut d'envoyer *Séid-Mu-*

Conseil tenu hors de Dehli.

(a) Otter, ubi sup. pag. 107 & suiv.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

Habileté de
Nizam-ul-
Mulk.

Il engage
le Visir à
seindre de se
retirer avec
lui.

Muhammed-Khan à *Nadir-Chah*, pour se plaindre de la mauvaise administration de *Nizam-ul-Mulk*. On convint aussi que l'Empereur écrirait à *Badgira*, pour l'engager à chasser, du Dekan, le fils de *Nizam-ul-Mulk*, avec promesse de le revêtir lui-même de ce Gouvernement. *Emir-Khan* se chargea de rappeler à la Cour tous les Seigneurs que le Ministre en avoit éloignés, sur-tout *Muhammed-Khan* & ses fils. Après avoir pris ces mesures, l'Empereur & les Omrahs rentrèrent sans affectation dans la Capitale (b).

MALHEUREUSEMENT pour le succès de leurs vûes, le grand Visir étoit vivement piqué de voir croître la faveur d'*Emir-Khan*, & la sienne diminuer de jour en jour. Sa paresse l'empêchoit d'agir & d'écouter son ressentiment. Mais *Nizam-ul-Mulk*, plus actif, découvrit ses dispositions & ne manqua pas d'habileté pour les seconder. Sans pénétrer les desseins qui se formoient contre lui-même, il avoit le cœur ulcéré. Non-seulement l'Empereur n'avoit pas voulu consentir à renvoyer *Emir-Khan* dans son Gouvernement d'*Allah-Abad*, & à éloigner *Ishak-Khan*; mais il marquoit si peu d'égard pour ses demandes, qu'il lui avoit refusé de donner à son fils *Gazi-Eddin* le commandement de l'artillerie, & à *Hafiz-Eddin* l'Office de Secrétaire d'Etat. Dans son chagrin, *Nizam-ul-Mulk* résolut de se lier avec le grand Visir, qui malgré la foiblesse de son autorité, conservoit une sorte de puissance par ses richesses & par le nombre de ses domestiques & de ses créatures. Il le prit en particulier; & seignant d'avoir oublié leurs anciennes divisions, il lui représenta vivement ce qu'ils avoient tous deux à craindre du Parti opposé. „ Ne vous appercevez-vous pas, lui dit-il, „ que depuis quelque-tems nous sommes ici des Serviteurs inutiles, & „ que cet état nous expose au mépris? Le seul parti qu'il y ait à prendre est de nous unir étroitement; seignons de vouloir quitter la „ Cour. Le besoin qu'on a de nous sera bien-tôt renaître notre considération (c).”

CETTE feinte parut dangereuse au Visir. Mais *Nizam-ul-Mulk* revint si souvent à la charge, en lui représentant que l'Empereur ne pouvoit se passer de leurs services, & lui promettant de le rendre maître du Conseil, s'ils en chassoient une fois les Khans *Emir* & *Ishak*, qu'il le fit consentir à présenter chacun leur Requête, pour demander la permission de se retirer. Mais ils furent extrêmement surpris de se voir prendre au mot, à la sollicitation d'*Emir* & d'*Ishak*, qui excitèrent l'Empereur à profiter d'une si belle occasion de se délivrer d'eux. Dans leur indignation, ils firent fortir sur le champ, de la Capitale, tous leurs gros bagages; & ramassant dans un seul jour dix-sept mille fusils, dont ils armèrent un même nombre d'hommes, ils partirent le 6 du mois de *Zil-Kadd*, qui répond au mois de Février 1740. (d).

LES circonstances de leur départ effrayèrent jusqu'aux deux Khans, Auteurs de leur disgrâce. Ils craignirent un dessein formé de susciter de nouveaux troubles; & leur foiblesse, autant que leur imprudence, les fit courir à l'Empereur, pour lui représenter que tout étoit à craindre de deux Ennemis si puissans, qu'on ne pouvoit trop se hâter de prévenir leur révolte, & qu'il

(b) Pag. 111.

(c) Pag. 113.

(d) Pag. 114.

qu'il falloit sur le champ les satisfaire tous deux. Muhammed-Chah, frappé de l'embarras de ses deux Favoris, & ne trouvant personne autour de lui qui eût assez de fermeté pour lui en inspirer, se rendit à leur conseil, & leur laissa la liberté d'agir en son nom. Emir-Khan se transporta aussitôt à la tente du Visir, qui étoit campé hors de la Ville. Après lui avoir représenté le chagrin que sa fuite causoit à l'Empereur, & la douleur qu'il en ressentoit lui-même, il le pressa instamment de revenir. Cette proposition ne déplut point au Visir, qui n'avoit quitté la Cour qu'à regret: mais ne voulant se déterminer à rien, sans la participation de Nizam-ul-Mulk, il déclara qu'il s'en remettoit à la décision de ce Ministre. Emir-Khan ne balança point à monter avec lui dans un *Palanki* (*). Ils se rendirent à la tente de Nizam-ul-Mulk, où Emir-Khan ne fit pas difficulté de se prosterner à ses pieds, & de lui demander grâce pour le passé. Nizam-ul-Mulk consentit à rentrer dans Dehli, à condition qu'Emir-Khan se retireroit dans son Gouvernement. En effet, ce timide Favori, étant retourné à la Capitale, donna ordre que ses tentes & ses bagages fussent transportés de l'autre côté de la Rivière. Ensuite il se rendit auprès de l'Empereur, & l'ayant informé du succès de sa négociation, il lui demanda la permission de se retirer. Elle lui fut d'abord refusée: mais ses instances & le prétexte du bien public la lui firent obtenir. Ishak-Khan crut que le moyen de se justifier étoit de rejeter, sur Emir-Khan, la cause de tous les troubles. Quelques soumissions, accompagnées d'une promesse de fidélité qu'il fit aux deux Ministres, lui firent conserver son poste.

Le Visir, & Gazi-Eddin fils de Nizam-ul-Mulk, ne pouvant résister plus long-tems à l'empressement qu'ils avoient de retourner à la Cour, partirent sur le champ pour aller faire leurs soumissions à l'Empereur. Mais Nizam-ul-Mulk feignit de persister dans le dessein de se retirer, & continua sa marche l'espace de quatre lieues, après lesquelles il s'arrêta, pour donner le tems à l'Empereur de lui faire de nouvelles instances. Sa politique ne fut pas trompée. Muhammed-Chah, malgré toute sa répugnance, se laissa déterminer à cette humiliante démarche. Le Visir même alla trouver de sa part Nizam-ul-Mulk. Il le ramena au Palais, où le Monarque, forcé de dissimuler, lui fit un bon accueil, le revêtit de ses plus riches habits, & lui rendit toute sa confiance dans un long entretien.

QUATRE ou cinq jours après cette révolution, Nizam-ul-Mulk avertit le Visir, que l'affaire la plus pressante étoit celle du Dekan. Il lui représenta que si Iladgra, dans l'espérance qu'Emir-Khan lui avoit donnée de le mettre en possession de ce Gouvernement, venoit à bout d'en chasser son fils, ce Raja ne manqueroit point de marcher droit à la Capitale, à la tête de ses *Alerehais* (f). Là-dessus, ajoutant qu'il ne pouvoit lui-même s'éloigner de la Cour sans danger, il proposa au Visir de partir à la tête de l'Armée. Mais la confiance étoit déjà diminuée entre eux. Le Visir s'étoit ap-

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.
La faiblesse de la Cour les fait rap-
peler tous
deux.

Nizam-ul-
Mulk fait ses
conditions.

Adresse
avec laquelle
il se fait pres-
sér de reve-
nir.

(*) D'autres écrivent *Palanki*; d'autres *Palanquin*. Ce sont les *Morates*, nommés autrement *Ganimet*, qui ont tant fait parler d'eux depuis. R. d. E.

(f) M. Prevost écrit toujours *Merchaïs*.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

aperçu que Nizam-ul-Mulk éluoit l'exécution de ses promesses. Cette proposition acheva de les diviser.

BIEN-TÔT les *Ganimers*, s'étant assemblés dans le Dekan au nombre de cent mille hommes, s'approchèrent de Bagaim, Ville de la dépendance des Portugais, & s'en mirent en possession. Goa même seroit tombée entre leurs mains, si l'on n'eût pris le parti de leur payer huit cens mille roupies pour les en éloigner. Ils donnèrent aussi de l'inquiétude aux Anglois; mais ils n'osèrent attaquer Bombay, quoiqu'ils en eussent conçu le dessein.

Guerres in-
testines des
Mogols.

LES Rajas Badgira & *Sabou* n'eurent pas plutôt reçu l'ordre expédié par Emir Khan, qu'oubliant leurs secrètes liaisons avec Nizam-ul-Mulk, ils se mirent en mouvement pour chasser son fils du Dekan. Ils l'assiégèrent dans Aureng-Abad; & les vivres devinrent si chers, qu'il étoit à la veille de se rendre, lorsqu'une seule lettre de son père, qui avoit repris son autorité, fit changer de face aux affaires. Il sortit de la Place, & les Merehais se retirèrent; mais ce fut pour porter leurs ravages dans d'autres Provinces de l'Empire. *Mulhardgi*, *Ratoudgi*, & d'autres Chefs de ces Brigands, partirent avec quarante mille Cavaliers, dans la résolution de lever le tribut de l'Inde. Ils s'avancèrent jusqu'aux dépendances de *Benaris*, à huit journées d'*Azim-Abad*, saccageant les Bourgs & les Villages. Ils étoient prêts à passer la Rivière de *Kiunk*, pour répandre la désolation dans les Provinces d'Allah-Abad & d'Audih (g), lorsqu'*Ebul-Manfour-Khan*, Gouverneur de la dernière, se mit à la tête de cinquante mille hommes, & marcha du côté de Benaris, pour s'opposer à leurs courses. Emir-Khan, qui s'étoit retiré à Allah-Abad, après sa disgrâce volontaire, n'eut pas le courage de se joindre à *Ebul-Manfour-Khan*; mais un autre Khan, originaire de ce Pays, fit réparer, en diligence, les fortifications de *Ferah-Abad*. Les Chefs des Merehais ayant appris qu'*Ebul-Manfour-Khan* marchoit vers eux, & qu'*Ali-Verdi-Khan*, Naïb de la Province de Behar, après avoir tué *Serafraz-Khan*, Gouverneur de Bengale, s'étoit emparé de ses trésors, partirent de Benaris, & prirent la route d'*Azim-Abad*. Ensuite la mort imprévue de Badgira les obligea de rentrer dans leurs Terres.

On ne connoît point de Mémoires plus récents sur l'état intérieur de l'Empire Mogol (h). Mais la sècheresse de cet article m'engage à le terminer par

(g) Audih se nomme aussi *Tebout-Pour*. C'est la Capitale des Etats du Rana (*Sarga*), qui sont situés entre le Gutchérat, le Pays de *Droies-Abad*, & la Province de Lahour. La Ville d'Audih est située sur une montagne aride, à l'Ouest, & peu éloignée d'Egré; à quatre journées de *Tebitour*, Ville & Canton du même Pays, à dix journées d'*Abmed-Abad*, à la même distance au Sud de la Ville de *Takiour*, qui est à quatre journées à l'Ouest de Lahour, & à deux au Nord-Est de *Djaleur*. La Ville de *Suroubi* est à dix

journées au Sud d'Audih. Il pleut fort peu dans le Pays d'Audih, & la plupart des Habitans y sont Idolâtres. *Oster*, *ubi sup.* Note de la pag. 127.

(h) Cependant M. Prevost avoit déjà rapporté, sous l'Article de Pondichery, qui nous reste à donner, les suites de cette guerre contre les Marattes, & la mort de *Nazeringus* (1), fils de ce même Nizam-ul-Mulk, le grand Ami de sa Nation, à qui il prodigue ici, peut-être sans y penser, les épithètes de traître & de pervers. R. d. E.

(1) Souba de Golkonde, tué dans la sanglante bataille du 16 Décembre 1759.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.
Aventure
singulière arri-
vée au Visir.

par un récit plus intéressant. *Bedreddin-Khan*, fils aîné du Visir, avoit disparu à la bataille de Kiernal, sans qu'on eût pû découvrir ce qu'il étoit devenu. Un Inconnu, qui lui ressembloit parfaitement, & qui avoit pris l'habit de Dervis, arriva un jour à *Perver*, à la tête d'une troupe de Mendians. Quelques domestiques du Raja, qui connoissoient *Bedreddin*, prirent ce jeune homme pour lui, & s'empresèrent d'apprendre à leur Maître, qu'ils avoient retrouvé le fils du Visir. Le Raja se le fit amener, le reçut avec toute la distinction qu'il crut devoir au rang de son Père; & n'épargna pas les plus riches habits pour l'en revêtir. En vain le jeune Aventurier refusa ces marques d'honneur, en protestant qu'il n'étoit pas *Bedreddin*. On refusa de l'en croire. Le Raja continua de le traiter avec les mêmes respects, & le retint malgré lui, pour se donner le tems d'apprendre au Visir que son fils étoit heureusement retrouvé. Cette nouvelle répandit la joie, non-seulement dans sa famille, mais dans toute la Capitale de l'Empire, où elle fut célébrée par des réjouissances publiques. Le Visir fit un riche présent au Messager, qui la lui avoit annoncée, & pressa, par sa réponse, le retour d'un fils si cher. Aussi-tôt le Raja fit préparer un beau palanki, porté sur un éléphant, & mit le jeune homme en marche, sous une escorte de cinq cens Cavaliers, qui le conduisirent jusqu'à *Ekbar-Abad*, où ils le remirent à d'autres gardes, que le Visir avoit envoyés au-devant de lui. Il fut mené à petites journées, pour lui épargner de la fatigue, jusqu'à *Tibet*, Bourg voisin de *Dehli*, où *Nizam-ul-Mulk* se trouvoit alors campé. On le fit descendre chez ce Ministre, qui, étant ami du Visir, embrassa son fils & lui baïsa le front. Bien-tôt le Visir même, amené par son impatience, lui fit les mêmes caresses, en versant des larmes de joie. Ensuite ils s'assirent tous trois sur le même sofa, & mangèrent ensemble. On a peine à concevoir que cette familiarité ne fût pas capable de faire ouvrir les yeux au Visir; ou du moins, que celui qu'il prenoit pour son fils, n'aidât point alors à se tromper. Cependant on nous raconte, avec le même air de certitude, qu'ayant achevé de dîner, le Visir se rendit à la Capitale, y conduisit le jeune homme à son Palais, & le fit entrer aussi-tôt dans le Harem, pour ne pas laisser sa mère plus long-tems dans l'impatience.

Cette Dame ne pensa point à se voiler pour son fils. Elle le reçut à visage découvert. Elle examina sa physionomie & sa taille. Quoiqu'elle le trouvât parfaitement semblable à *Bedreddin*, elle voulut dissiper tous les doutes, en examinant un endroit de son corps où elle lui connoissoit une marque. Mais, ne l'ayant pas trouvée, sa confusion & son repentir furent extrêmes. „Ce n'est pas mon fils, s'écria-t-elle. Qu'on le fasse sortir sur le champ”. Alors il ne balança point à répéter qu'il n'étoit pas fils du Visir. Il nomma son véritable père, & se plaignit qu'on eût refusé de le croire, avant cet éclaircissement. Ainsi le résultat d'un examen trop exact troubla toute la joie de la Maison. Le Visir, confus de sa méprise, & plus encore de l'imprudence qu'il avoit eue, d'introduire un homme de cet âge dans son Harem, voulut réparer l'une & l'autre, en l'adoptant pour son fils. Mais toutes ses offres ne purent lui faire obtenir cette satisfaction. Ce jeune Etranger, qui étoit

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

un libertin d'honnête naissance, fit admirer son obstination à rejeter la fortune : & son père, informé de sa conduite, vint le réclamer avec des transports de joye (k).

CET événement n'est pas sans exemple. Mais, quand on lui trouveroit quelque apparence romanesque, le témoignage de M. Otter suffit pour lui donner de la vraisemblance.

(k) Ouer, *ubi sup.* pag. 126 & précédentes.



Genéalogie
des Grands
Mogols.

[IL ne sera pas inutile, de joindre à la fin de cet Article, une Liste Généalogique des Grands Mogols qui ont régné dans l'Indoustan, depuis Tamerlan, qu'on regarde comme le Fondateur de cet Empire, jusqu'à nos jours. Elle servira de guide dans l'Histoire de ces Princes, qu'on n'a pu éclaircir, par tant de Remarques, sans la rendre un peu embarrassante pour une partie des Lecteurs.

Liste Généalogique des Grands Mogols.

I. MIER-TIMOURL, ou *Timour Lenk*, communément nommé *Tamerlan*, depuis 1370, jusqu'à 1405.

Il laissa quatre fils;

1. *Djihan-Guir.*
2. *Sjeitch-Hamar.*
3. *Miroun-Chab.*
4. *Mirzab-Charek*, ou *Mirzab-Seyed.*

II. MIROUN-CHAH, depuis 1405, . . . jusqu'à 1408.

III. MIRZAH-SEYED, son frère, depuis 1408, . . . jusqu'à 1447.
Ce dernier étoit en même-tems Empereur de Tartarie & de l'Indoustan.

IV. PIER-MOHAMMED, fils de Djihan-Guir, depuis 1447, jusqu'à 1452.
Il régna seulement sur l'Indoustan, & fut suivi par son fils;

V. ABOU-IL-SAÏD, depuis 1452, . . . jusqu'à 1469.
Son fils lui succède;

VI. SULTAN-HAMED, ou *Sjeitch-Omar-Chab*, depuis 1469, jusqu'à 1495.
Il est suivi par son fils (a);

VII.

(a) On a dit à tort, ci-dessus, que Valentin ne parle pas du genre de mort de ce Prince, qu'on fait tomber d'une terrasse, au-

lieu que, suivant lui, c'est la terrasse qui s'éboula sous ses pieds.

VII. CHAH-BABOUR, depuis 1495, ... jusqu'à 1532. DESCRIPTION
Il établit le Siège de son Empire à Dehli, en DE
1526, & laissa deux fils; L'INDOUSTAN.

1. *Mirzab-Homajom*, &
2. *Mirzab-Kamoran*.

VIII. HOMAJOM, depuis 1532, ... jusqu'à 1552.
Suivi par son fils;

IX. EKBAR, depuis 1552, ... jusqu'à 1605.
Il laissa trois fils;

1. *Sultan-Selim*.
2. *Pehori*, ou *Moraad*.
3. *Mirzab-Danijaal*.

X. SELIM, après son avènement nommé *Geban-Guir*, de-
puis 1605, jusqu'à 1626.

- Il eut quatre fils;
1. *Chofrou*, dont le fils étoit *Boulaki*.
 2. *Perviz*.
 3. *Chorom*, depuis son élévation nommé *Chah-Geban*.
 4. *Sjabariar*.

Terri ajoûte un cinquième fils, qu'il nomme
Sultan-Taucht.

XI. CHAH-GEHAN, depuis 1626, ... jusqu'à 1657.
Il eut quatre fils, & deux filles;

1. *Dara-Sjekoub*, ou *Secoer*; Ses enfans étoient,
 - a) *Soliman-Sjekoub*, dont le fils étoit *Sepe-Sjekoub*.
 - b) *Miraad-el-Molouk*.
 - c) *Nour-el-Tadjou*, sa fille.
2. *Chah-Chuja*, ou *Saïsa*, qui eut trois fils & deux filles;
 - a) *Sultan-Banke*, ou *Bon-Sultan*.
 - b) *Mirzab-Bhadour*, ou *Ballandachtter*.
 - c) *Mirzab-Saan*, ou *Saan-Sultan*.
 - d) *Hamed-Meballe*.
 - e) *Nour-Begum*. } ses filles.
3. *Aureng-Zeb*, ou *Eurenkziib*.
4. *Moraad-ul-Beg*, ou *Moraad-Bakche*.
5. *Begum-Sabeb*.
6. *Rauchenara-Begum*. } ses filles.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

XII. AURENG-ZEB, depuis 1657, . . . jusqu'à 1707-
Il eut cinq fils;

1. *Mohammed-Moazem.*
2. *Chab-Alem*, nommé aussi *Mazum*, ou *Moazem.*
3. *Ekbar.*
4. *Azem-Chab*, ou *Azem-Tarra.*
5. *Cambax.*

XIII. CHAH-ALEM, ou *Behadir-Chab*, depuis 1707, . . . jusqu'à 1712-
Il laissa quatre fils;

1. *Muassadim*, *Mossaddim*, ou *Dgibandar-Chab*, qui eut trois fils, dont l'aîné se nommoit *Affadim.*
2. *Mahmud-Azem*, *Affimdim*, ou *Affimcha*, qui eut aussi trois fils;
 - a) *Mahmud-Cariem.*
 - b) *Ferrub-Sier*, ou *Farruchfer.*
 - c) *Hamambax.*
3. *Rafiel-Chab*, ou *Rafiel-Gadders*, qui laissa deux fils.
4. *Dgihan-Chab*, ou *Chochaisla-Chadder*, qui laissa aussi deux fils.

XIV. MUASSADIM, ou *Dgibandar-Chab*, depuis 1712, . . . jusqu'à 1713-

XV. FERRUH-SIER, depuis 1713, . . . jusqu'à 1719-

XVI. RAFIELDOWLA, fils de *Rafiel-Chah*, règne quatre mois.

XVII. RAFIELDARASCHA, ou *Chab-Gehan II*,
Suivant les Missionnaires Danois. M. Otter, le
fait précéder *Rafieldowla* son frère. Il régna
environ six mois.

XVIII. CHAIJAN, *Nicoffeer*, ou *Chab-Gehan III*, règne aussi
six mois, jusqu'à 1723-

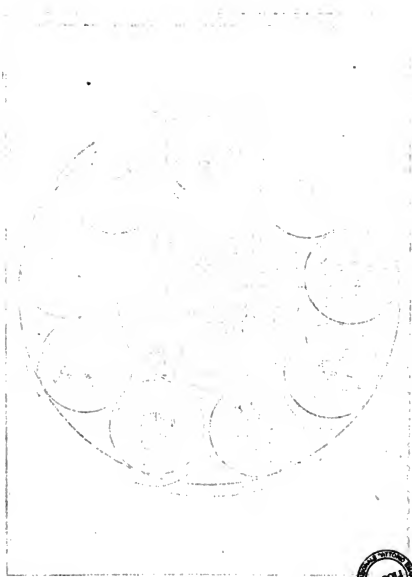
XIX. MUHAMMED-CHAH, fils de *Muassadim*, ou *Dgihan-*
dar-Chah, depuis 1723.

Remarques
sur le Sceau
de ces Prin-
ces.

ON ne s'attache ici qu'aux principales différences des noms, pour éviter l'inconvénient qui nous a fait juger cette Liste très-nécessaire à la suite de l'Histoire abrégée des Grands Mogols. La Figure du Sceau de ces Empereurs, si elle étoit juste, devroit servir à prouver quelques-uns des premiers régnes; mais nous y remarquons des défauts qui demandent d'être éclaircis dans une Note (b).]

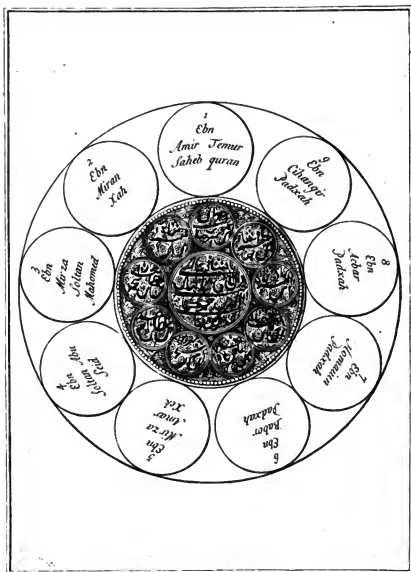
(b) Cette Figure, qui est tirée de Tavernier, se trouve jointe, dans l'Edition de Paris, à la Relation de Rhoe, mais mal-à-

propos, parceque celle qu'on a de ce Voyageur Anglois ne va que jusqu'à *Gehan-Guir*, qui régnoit de son tems. C'est la raison qui nous



MADE IN THE U.S.A.
© 1964





SCEAU DES GRANDS MOGOLS.
RYKS-ZEGEL DER GROOTE MOGOLS.

nous a engagé à l'en détacher, outre qu'elle paroît beaucoup mieux convenir à la fin de l'Article qui traite de la succession des Empereurs Mogols, où nous la citons en preuve.

A la vérité M. Prevost, ou son Graveur, a eu soin d'avertir, au bas de la Figure, que tel étoit le Sceau sous *Aureng-Zeb*, dont les Armes occupent le centre; mais cette explication même, que nous avons supprimée, n'est pas juste, puisque le nom (plutôt que les Armes) de *Chah-Geban*, occupe le centre, dont celui de *Aureng-Zeb* est par conséquent exclus. Tavernier nous en apprend la raison, savoir, „ que ce Prince n'avoit pas fait battre de ces pièces d'or & d'argent que les Grands Mogols ont coutume de jeter au Peuple, à leur avènement au Trône; Car il est à remarquer, que Tavernier représente seulement, quoique très-mal, la forme de ces médailles; ce qui n'empêche pas que le Mogol régnant n'eût un Sceau pareil, augmenté de son nom; tel que Valentyn l'a fidèlement copié d'un Firman accordé, en 1662, au Sr. *Van Adrichem*, Ambassadeur de la Compagnie Hollandoise à la Cour de ce Prince.

Dans ce Sceau, qui est bien différent de la Figure de Tavernier, *Mier-Timour* est placé en-haut; & successivement à droite, au dessous: 1. *Miroum-Chah*, 2. *Mirzab-Seyd*, 3. *Pier-Mohammed*, 4. *Abou-Jaid*, 5. *Cheick-Omar*, & 7. *Chah-Badeur*. Les quatre suivans, 8. *Hamayem*, 9. *Etkar*, 10. *Djeban-Guier*, & 11. *Chah-Djeban*, reprennent d'en-haut à gauche de *Mier-Timour*, & descendent, de manière que le der-

nier vient joindre le septième; & 12 *Eurang-Zeb* occupe le centre.

Sans parler de l'orthographe & de la disposition des noms, la différence notable qu'on remarque entre la Figure de Tavernier & celle de Valentyn, c'est que dans la première, on a omis le nom du troisième Grand Mogol, *Mirzab-Seyd*, ou *Mirzab-Chah*, dont la Chronique Mogole ne fait pas mention, & qu'on doit cependant mettre au rang de ces Empereurs; (Voyez ci-dessus notre Note (*) pag. 306.) On nous objectera peut-être, que le même nom ne se trouve pas non plus dans la Figure de Rhoe; mais nous avons lieu de croire que Tavernier l'a copiée en partie dans la sienne, vu la grande conformité qui régné dans l'orthographe des noms de l'une & de l'autre Figure. Quoiqu'il en soit, Valentyn, qui donne même le Portrait de *Mirzab-Seyd*, ou *Mirzab-Chah*, nous assure qu'il a vu plusieurs autres Cachets, & toujours avec l'un des deux noms de ce Prince; ce qui, dit-il, ne change point la personne, parceque le mot de *Chah*, ne signifie autre chose que *Roi*, en langue Persane. C'est le même que M. Otter appelle *Chah-Rohb*, ou *Cherok*, nom qu'il portoit, suivant Valentyn, avant son avènement au Trône; mais M. Otter a omis *Miroum-Chah* son Prédécesseur, & *Pier-Mohammed* son Successeur, dont la Chronique Mogole ne fait pas mention non plus, quoiqu'il soit nommé dans tous les Sceaux; & c'est ce qu'il nous importoit de prouver, pour justifier nos Notes critiques des pages 306 & 307; ci-dessus.

§. IV.

Forces & Richesses des Grands Mogols.

Le prodigieux nombre de Troupes, que ces Monarques ne cessent point d'entretenir à leur solde, en font, sans comparaison, les plus redoutables Souverains des Indes (a). On croit fausement, en Europe, que leurs Armées sont moins à craindre par la valeur, que par la multitude des Combattans. C'est moins le courage qui manque à cette Milice, que la science de la guerre, & l'adresse à se servir des armes. Elle seroit fort inférieure à la nôtre, par la discipline & l'habileté; mais, de ce côté même elle surpasse toutes les autres Nations Indiennes; & la plupart ne l'égalent point

(a) De tous les Ecrivains qui ont recueilli ce qui appartient à l'Empire du Mogol, aucun n'ayant parlé de ses forces avec plus d'exactitude & de netteté que l'Auteur de l'Introduction à l'Histoire de l'Asie, on

croit devoit employer ici quelques endroits de sa description, avec le soin de lui en faire honneur, & d'y mêler ce qu'on jugera propre à l'entrichir.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.Trois Ordres
de Milice
Mogole.Corps des
quatre mille
Esclaves.Gardes des
trois masses.

point en bravoure. Sans remonter à ces Conquistans Tartares, qui peuvent être regardés comme les Ancêtres des Mogols, il est certain que c'est par la valeur de leurs Troupes, qu'Ekbar & Aureng-Zeb ont étendu si loin les limites de leur Empire, & que le dernier a si long-tems rempli tout l'Orient de la terreur de son nom.

ON peut rapporter, comme à trois Ordres, toute la Milice de ce grand Empire. Le premier est composé d'une Armée toujours subsistante, que le Grand Mogol entretient dans sa Capitale, & qui monte la garde chaque jour devant son Palais; le second, des Troupes qui sont répandues dans toutes les Provinces de l'Empire; & le troisième, des Troupes auxiliaires, que les Rajas, Vassaux de l'Empereur, sont obligés de lui fournir.

L'ARMÉE, qui campe tous les jours aux portes du Palais, dans quelque lieu que soit la Cour, monte au moins à cinquante mille hommes de Cavalerie; sans compter une prodigieuse multitude d'Infanterie, dont Dehli & Agra, les deux principales résidences des Grands Mogols, sont toujours remplies. Aussi, lorsqu'ils se mettent en campagne, ces deux Villes ne ressemblent plus qu'à deux Camps déserts, dont une grosse Armée seroit sortie. Tout suit la Cour; & si l'on excepte le quartier des Baniânes, ou des gros Négocians, le reste a l'air d'une Ville dépeuplée. Un nombre incroyable de Vivandiers, de Porte-faix, d'Esclaves, & de petits Marchands, accompagnent les Armées, pour leur rendre les mêmes services que dans les Villes. Mais toute cette Milice de garde n'est pas sur le même pied. Le plus considérable de tous les Corps militaires est celui des quatre mille Esclaves de l'Empereur, qui est distingué par ce nom, pour marquer son dévouement à sa personne. Leur Chef, qui se nomme le *Daroga*, est un Officier de considération, auquel on confie souvent le commandement des Armées. Tous les Soldats, qu'on admet dans une troupe si relevée, sont marqués au front. C'est de là qu'on tire les *Manfèddars* & d'autres Officiers subalternes, pour les faire monter par degrés jusqu'au rang d'Omrahs de guerre; titre, qui répond assez à celui de nos Lieutenans Généraux (b).

Les gardes de la masse d'or, de la masse d'argent, & de la masse de fer, composent aussi trois différentes Compagnies, dont les Soldats sont marqués diversément au front. Leur paye est plus grosse, & leur rang plus respecté, suivant le métal dont leurs masses sont revêtues. Tous ces Corps sont remplis de Soldats d'élite, que la valeur à rendus dignes d'y être admis. Il faut nécessairement avoir servi dans quelqu'une de ces troupes, & s'y être distingué, pour s'élever aux Dignités de l'Etat. Dans les Armées du Mogol, la naissance ne donne point de rang. C'est le mérite qui règle les prééminences; & souvent le fils d'un Omrah se voit confondu dans les derniers degrés de la Milice. Aussi ne reconnoit-on guères d'autre Noblesse, parmi les Mahométans des Indes, que celle de quelques descendants de Mahomet, qui sont respectés dans tous les lieux où l'on observe l'Alcoran.

EN

(b) Voyez ci-dessus, dans l'article de Bernier, la curieuse description d'un Camp Mogol.

EN général, lorsque la Cour réside dans la Ville de Dehli, ou dans celle d'Agra, l'Empereur y entretient, même en tems de paix, près de deux cens mille hommes. Lorsqu'elle est absente d'Agra, on ne laisse pas d'y laisser ordinairement une garnison de quinze mille hommes de Cavalerie, & de trente mille d'Infanterie; règle qu'il faut observer dans le dénombrement des Troupes du Mogol, où les gens de pied sont toujours au double des gens de cheval. Deux raisons obligent de tenir toujours, dans Agra, une petite Armée sur pied : la première, c'est qu'en tout tems on y conserve le trésor de l'Empire; la seconde, qu'on y est presque toujours en guerre avec les Payfans du District, gens intraitables & belliqueux, qui n'ont jamais été bien soumis depuis la conquête de l'Indoustan.

LA Cour fait quelquefois aussi sa résidence à Lahor; mais, lorsqu'elle est ailleurs, l'Empereur y entretient toujours douze mille hommes de Cavalerie, & de l'Infanterie à proportion. Dans la Province d'*Afinire*, il paye constamment six mille Cavaliers de garnison; dix mille dans celle de *Guzarate*; sept mille dans celle de *Mahway*; sept mille dans celle de *Patauo*; six mille dans celle de *Multan*. L'Armée, qui défendoit la Province de *Kaboul* avant l'invasion de Nadir-Chah, étoit toujours assez nombreuse, pour arrêter les Persans du côté de Kandahar. Elle montoit ordinairement à soixante mille chevaux, que l'habileté du Roi de Perse dissipa plus que la force. Les Provinces de *Tata*, de *Bokas*, d'*Ureka* & de *Kachemire*, n'ont pas chacune plus de quatre mille chevaux. On en compte huit mille dans la Province de *Dehan*; sept mille dans celle de *Barar*; six mille dans celle de *Brampour*; cinq mille dans celle de *Baglana*; quatre mille dans celle de *Ragi-Mahol*, & six mille dans celle de *Nandé*. Depuis les conquêtes d'Aureng-Zeb, les Royaumes de *Bengale*, d'*Ugen*, de *Visapour* & de *Golkonde*, ont des garnisons beaucoup plus fortes. Le Bengale, qui touche d'un côté à la partie des Indes située au-delà du Gange, & de l'autre, au Royaume d'Arrakan, & à la Ville de Chatigam, a besoin d'un plus grand nombre de Soldats pour sa défense. On y entretient constamment une Armée de quarante mille chevaux. Ugen, quoique situé assez avant dans les Terres de l'Empire, se trouve enclavé au milieu des plus puissans Rajas, & n'a jamais moins de quinze mille chevaux. L'Armée, ou la garnison du Visapour, n'est pas moins forte. Celle du Royaume de Golkonde, où sont les Mines de Diamans, est de vingt mille chevaux, & celle du Carnate, à-peu-près du même nombre, pour tenir, dans le respect, quantité de petits Rois, qui ne sont plus que les Fermiers & les Receveurs du Grand Mogol, dans leurs propres Etats.

Si ce grand nombre de Soldats & d'Officiers, qui ne vivent que de la solde du Prince, est capable d'assurer la tranquillité de l'Etat, il sert aussi quelquefois à la détruire. Tandis que le Souverain conserve assez d'autorité sur les Viceris & sur les Troupes, pour n'avoir rien à redouter de leur fidélité, les soulèvemens sont impossibles : mais aussitôt que les Princes du sang se révoltent contre la Cour, ils trouvent souvent, dans les Troupes de leur Souverain, de puissans secours pour lui faire la guerre. Aureng-Zeb s'éleva ainsi sur le Trône; & l'adresse avec laquelle il ménagea l'affection des Gouverneurs de Provinces, fit tourner, en sa faveur, toutes les forces

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN,
Dénombrement des
Troupes qui
sont toujours
sur pied.

Observation
sur cette
nombreuse
Milice.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.Troupes
auxiliaires.

ces que Cha-Jehan son Père entretenoit pour sa défense. Cette forme de gouvernement a néanmoins beaucoup d'avantages, entre lesquels on peut compter, que les Empereurs, étant Propriétaires de toutes les Terres de l'Empire, elle sert à faire subsister, de leurs revenus, une bonne partie de ses Sujets. Les Troupes auxiliaires que les Rajas sont obligés de fournir, augmentent encore les forces de l'Indoustan; mais elles ne sont employées ordinairement que dans les guerres, & moins par nécessité que par grandeur (c).

(c) Il faut se souvenir que toutes les Troupes qu'on a nommées, sont constamment sur pied; car, dans les besoins extraordinaires, chaque Province en fournit un beaucoup plus grand nombre. La Province de *Guzarate*, assure *Mandellio*, peut fournir seule quatre-vingt-dix mille chevaux. Celle d'*Orix*, quatre-vingt mille, & celle de *Dabli* cent cinquante mille. *Tome I. pag. 123.* Toute cette Cavalerie, dit le même Voyageur, est distribuée en divers Régimens, dont les uns sont de quinze ou douze mille chevaux, qui ne sont donnés qu'aux fils de l'Empereur & aux premiers Seigneurs du Royaume. Les autres sont de deux, de trois ou de quatre mille chevaux; & la dignité de ceux qui les commandent est proportionnée au nombre. *Mandellio* donne un détail curieux de l'Armée, que *Cha-Choram*, ou *Coronne*, alors Grand Mogol, commandoit en 1630, dans la guerre contre *Chan-Chenna*. Elle étoit composée de cent quarante-quatre mille hommes, en quatre Corps de Cavalerie, sans y comprendre les éléphants, les chameaux, les mulets, & les chevaux de bagage. Le premier étoit commandé par *Seba-Afi Khan*, fils d'*Ajaph-Khan*, & composé de treize Régimens.

	Chevaux
[Celui de son Père tout composé de Rasbouts]	5000
Celui de <i>Seba-Afi-Khan</i> , ...	5000
<i>Sadac-Khan</i> , ...	3000
<i>Mirja Tedi-Madaffer</i> , ...	3000
<i>Giafer-Khan</i> , ...	2500
<i>Godia Saber</i> , ...	2000
<i>Seid Jaffer</i> , ...	2100
<i>Jaffer-Khan</i> , ...	1000
<i>Mahmud Khan</i> , ...	1000
<i>Alawerdi Khan</i> , ...	2000
<i>Safael-Khan-Badari</i> , ...	700
<i>Mirja-Secr-Seid</i> , ...	500
<i>Basker-Khan</i> , ...	500

On y joignit un Corps de *Mansebdars*, distribués en plusieurs Compagnies Franches, au nombre de

4600

(1) En tout 32900

(1) Dans l'Édition de Paris, outre les 5000 oubliés, on avoit mis deux fois 100 pour 1000, & une fois 100 pour 2000; ce qui faisoit erreur d'un Régiment, & de 11100. chevaux. A. d. R.

Le second Corps, commandé par *Eradet-Khan*, étoit composé de treize Régimens.

	Chevaux
<i>Eradet-Khan</i> , ...	4000
<i>Rau-Denda</i> , ...	1000
<i>Dorkadat</i> , ...	1200
<i>Kereut</i> , ...	1200
<i>Ram-Tebaud-Horrau</i> , ...	1200
<i>Mustafa-Khan</i> , ...	1000
<i>Jakout-Khan</i> , ...	2000
<i>Kiliosy</i> , ...	3000
<i>Sidi-Fakir</i> , ...	1000
<i>Ecka-Berkendat</i> , ...	1000
<i>Togi-Rasgi</i> , ...	7000
<i>Teluck-Tebaud</i> , ...	400
<i>Jakout-Beg</i> , ...	400

Trois autres Seigneurs commandoient chacun deux cens chevaux, fait, *Aganeur*, *Chabonechan*, *Babou-Khan*, *Seid-Kamel*, *Sidi-Ali*, & *Sadrad-Khan*, en commandoient chacun cinq cens, fait, ...

3000

En tout 28000

Le troisième Corps, commandé par *Raja-Gedfing*, avoit les douze Régimens suivans.

	Chevaux
<i>Raja-Gedfing</i> , ...	3000
<i>Raja-Bideldas</i> , ...	3000
<i>Oderam</i> , ...	3000
<i>Raja-Bismser</i> , ...	2000
<i>Madozing</i> , ...	1000
<i>Raja-Rei-Afjou</i> , ...	1000
<i>Badouria-Raja-Bbezo</i> , ...	1000
<i>Raja-Kristensing</i> , ...	1000
<i>Raja-Sour</i> , ...	1000
<i>Raja-Cheterfing</i> , ...	500
<i>Wanrup</i> , ...	500
<i>Raja-Odsing</i> , ...	5000

Plusieurs Rajas inférieurs en commandoient, en différentes Compagnies, ...

4500

Total 26500

Le

DES Armées si formidables, répandues dans toutes les parties de l'Empire, procurent ordinairement de la sûreté aux frontières, & de la tranquillité au centre de l'Etat. Il n'y a point de petite Bourgade, qui n'ait au moins deux Cavaliers & quatre Fantassins. Ce sont les espions de la Cour, qui sont obligés de rendre compte de tout ce qui arrive sous leurs yeux, & qui donnent occasion, par leurs rapports, à la plupart des ordres qui passent dans les Provinces.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

Armes de
la Cavalerie
Mogole.

Le quatrième Corps, qui demeura près de l'Empereur, à Brampour, pour la sûreté de sa personne, étoit composé de vingt-trois Régimens.

	Chevaux
Hadyt & Berken-Dasse, ...	15000
Ajapb-Khan, ...	5000
Rauratti, ...	4000
Yafir-Khan, ...	3000
Mahot-Khan, ...	3000
Gadia-Abdul-Hessen, ...	3000
Afeti-Khan, ...	2000
Serdar-Khan, ...	2000
Raja-Jeffing, ...	2000
Feddey-Khan, ...	2000
Jeffer, ...	1000
Mackly-Khan, ...	1000
Serif-Khan, ...	1000
Seid-Altem, ...	1000
Amiral, ...	1000
Raja-Ramdas, ...	1000
Torck-Tuet-Khan, ...	1000
Mir Jemia, ...	1000
Mirja-Abdulac, ...	500
Mabmud-Khan, ...	500
Mirja-Maunt-Coe, ...	500
Ghowat-Khan, ...	1000
Moried-Khan, ...	1000
Plusieurs Omrahs en com- mandent encore, en différentes Com- pagnies, ...	10000
Total	62500

Nota. L'Armée de Mobammed-Moazem-Bhadur-Chab (ou Chab-Altem) l'aîné des fils d'Aureng-Zeb, étoit bien plus considérable. Valentyn en donne la Liste, dont nous nous contenterons de rapporter le total. Elle se montoit à 195000 hommes d'Infanterie; 170000 de Cavalerie, à la solde du Prince, sans y comprendre 4414 hommes, avec leurs chevaux, amenés par divers Rajas; outre un grand nombre de canons, qui ne sont pas

tous spécifiés; 60 éléphants, 1500 chameaux, & 3000 bœufs. Cette Armée donna bataille à celle d'Azem-Chab, qui devoit être aussi fort nombreuse.

Mais la plus formidable que les Mogols aient peut-être jamais eue sur pied, est celle que Thamas-Kouli-Khan mit en déroute, puisqu'au rapport d'un Millionnaire Jésuite (1), elle étoit composée de 400 mille Cavaliers, de 400 mille Mousquetaires, de 300 mille Soldats, armés de lances, de flèches & de zagayes; de 10 mille pièces de canon, de 50 mille chameaux, & de 2 mille éléphants armés en guerre. Le Camp étoit défendu par de bons retranchemens de six lieues d'étendue, du côté le plus faible.

On ne doit pas être surpris de ce grand nombre d'Infanterie & de Cavalerie; car quand l'Empereur veut, il peut mettre en campagne une Armée, encore beaucoup plus redoutable, puisque, suivant une Liste de ce que chaque Province doit fournir, celles d'Udessa & de Canduana, sont obligées de donner chacune 500 mille hommes; Delhi, 400 mille; Cabul, 360 mille; Bengale, 240 mille; Gour 200 mille; Gualeor, 180 mille; Narvar, 160 mille; Siba, 140 mille; Golkonde & Jewal, chacune 120 mille; Agra & Sambel, chacune 90 mille; Jengapour, 80 mille; Labor, 72 mille; Guzerate, Nigra-cut & Joffelner, chacune 60 mille; Decan, 48 mille; Malva, Patana & Berar, chacune 42 mille; Vijapour, Kakares & Pitau, chacune 40 mille; Ajmere, Multan, Brampour & Bando, chacune 36 mille; Attek, Bankish & Peng-ab, chacune 30 mille; Tatta, Bucker, Kachemire, Kandish & Bakour, chacune 24 mille; le tout moitié à pied, & moitié à cheval, ce qui fait deux millions, quarante mille hommes d'Infanterie, & autant de Cavalerie. Valentyn, Tom. IV. Part. II. pag. 279. R. d. E.

(1) Lettre inédite, Rec. XXV, pag. 407.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.Armes de
l'infanterie.

gé de quarante ou cinquante flèches, le javelot ou la zagaye, qu'ils lancent avec beaucoup de justesse, le cimenterre d'un côté, & le poignard de l'autre. Pour armes défensives, ils ont l'écu, espèce de petit bouclier qu'ils portent toujours pendu au cou; mais ils n'ont pas d'armes à feu.

Arsenal du
Grand Mogol.

L'INFANTERIE se sert du mousquet avec assez d'adresse. Ceux qui n'ont pas de mousquet portent, avec l'arc & la flèche, une pique de dix ou douze pieds, qu'ils employent au commencement du combat, en la lançant contre l'ennemi. D'autres sont armés de cottes de maille, qui leur vont jusqu'aux genoux; mais il s'en trouve fort peu qui se servent de casques, parceque rien ne seroit plus incommode dans les grandes chaleurs du Pays. D'ailleurs, les Mogols n'ont pas d'ordre militaire. Ils ne connoissent point les distinctions d'avant-garde, de corps de bataille, ni d'arrière-garde. Ils n'ont ni front, ni file, & leurs combats se font avec beaucoup de confusion. Comme ils n'ont point d'Arsenaux, chaque Chef de troupe est obligé de fournir des armes à ses Soldats. De-là vient le mélange de leurs armes, qui souvent ne sont pas les mêmes dans chaque Corps. C'est un désordre qu'Aureng-Zeb avoit entrepris de réformer. Mais l'Arsenal particulier de l'Empereur est d'une magnificence éclatante; ses javelines, ses carquois, & sur-tout ses sabres, y sont rangés dans le plus bel ordre. Tout y brille de pierres précieuses. Il prend plaisir à donner lui-même des noms à ses armes. Un de ses cimenterres s'appelle *Alam Guir*, c'est-à-dire, *le Conquerant de la Terre*. Un autre *Fate-Alam*, qui signifie *le Vainqueur du Monde*. Tous les Vendredis au matin, le Grand Mogol fait sa prière dans son Arsenal, „ pour demander à Dieu, qu'avec ses sabres il puisse „ se remporter des victoires, & faire respecter le nom de l'Eternel à ses „ ennemis”.

Ses Ecuries.

SES Ecuries répondent au nombre de ses Soldats. Elles sont remplies d'une multitude prodigieuse de chevaux & d'éléphants. Le nombre de ses chevaux est d'environ douze mille, dont on ne choisit, à la vérité, que vingt ou trente pour le service de sa personne. Le reste est pour la pompe, ou destiné à faire des présens. C'est l'usage des Grands Mogols, de donner un habit & un cheval à tous ceux dont ils ont reçu le plus léger service. On fait venir tous ces chevaux de Perse, d'Arabie, & sur-tout, de la Tartarie. Ceux qu'on élève aux Indes sont rétifs, ombrageux, mous & sans vigueur. Il en vient tous les ans plus de cent mille de Balk, de Bokkara & de Kaboul; profit considérable pour les douanes de l'Empire, qui font payer vingt-cinq pour cent de leur valeur. Les meilleurs sont séparés pour le service du Prince, & le reste se vend à ceux qui par leur emploi sont obligés de monter la Cavalerie. On a fait remarquer, dans plusieurs Relations, que leur nourriture, aux Indes, n'est pas semblable à celle qu'on leur donne en Europe, parceque, dans un Pays si chaud, on ne recueille guères de fourage, que sur le bord des Rivières. On y supplée par des pâtes assaisonnées.

Eléphants
des Mogols.

LES Eléphants sont tout à la fois une des forces de l'Empereur Mogol, & l'un des principaux ornemens de son Palais. Il en nourrit jusqu'à cinq cens, pour lui servir de monture, sous de grands Porches bâtis exprès.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

Il leur donne lui-même des noms pleins de majesté, qui conviennent aux propriétés naturelles de ces grands animaux (d). Leurs harnois sont d'une magnificence qui étonne. Celui que l'Empereur monte a sur le dos un Trône éclatant d'or & de pierres précieuses. Les autres sont couverts de plaques d'or & d'argent, de houffes en broderie d'or, de campanes & de franges d'or. L'éléphant du Trône, qui porte le nom d'*Aureng-Gas*, c'est-à-dire, *Capitaine des éléphants*, a toujours un train nombreux à sa suite. Il ne marche jamais sans être précédé de timbales, de trompettes & de bannières. Il a triple paye pour sa dépense. La Cour entretient d'ailleurs dix hommes pour le service de chaque éléphant : deux, qui ont soin de l'exercer, de le conduire & de le gouverner ; deux, qui lui attachent ses chaînes ; deux, qui lui fournissent son vin, & l'eau qu'on lui fait boire ; deux, qui portent la lance devant lui & qui font écarter le Peuple ; deux, qui allument des feux d'artifice devant ses yeux, pour l'accoutumer à cette vûe ; un pour ôter sa litière, & lui en fournir de nouvelle ; un autre enfin, pour chasser les mouches qui l'importunent, & pour le rafraîchir, en lui versant, par intervalles, de l'eau sur le corps. Ces éléphants du Palais sont également dressés pour la chasse & pour le combat. On les accoutume au carnage, en leur faisant attaquer des lions & des tigres. Le manège qu'on leur fait faire, pour entonner les portes des Villes, a quelque chose de fort militaire.

L'ARTILLERIE de l'Empereur est nombreuse ; & la plupart des pièces de canon, qu'il emploie dans ses Armées, sont plus anciennes qu'il ne s'en trouve en Europe. On ne sauroit douter que le canon & la poudre ne fussent connus aux Indes, long-tems avant les conquêtes de Timur-Beg. C'est une tradition du Pays, que les Chinois avoient fondu de l'artillerie, à Dehli, dans le tems qu'ils en étoient les maîtres. Chaque pièce est distinguée par son nom. Sous les Empereurs qui ont précédé Aureng-Zeb, presque tous les Canonniers de l'Empire étoient Européens ; mais le zèle de la religion porta ce Prince à n'admettre que des Mahométans à son service. On ne voit plus guères, à cette Cour, d'autres Français que des Médecins ou des Orfèvres. On n'y a que trop appris à se passer de nos Canonniers, & de presque tous nos Artiles.

Leur Artillerie.

UNE Cour si puissante & si magnifique ne peut fournir à ses dépenses, que par des revenus proportionnés. Mais, quelque idée qu'on ait pu prendre de son opulence, par le dénombrement de tant de Royaumes, dont les terres appartiennent toutes au Souverain, ce n'est pas le produit des terres qui fait la principale richesse du Grand Mogol. On voit, aux Indes, de grands Pays incapables de culture, & d'autres dont le fond seroit fertile, mais demeure négligé par les Habitans. On ne s'applique point, dans

Revenus & richesses de l'Empire.

(d) Tels que *Memunabadack*, qui signifie, celui qui marche gravement. *Del-Singar*, c'est-à-dire, terreur des Armées, &c. Les chevaux reçoivent aussi des noms. *Hawkins* ne compra que trois cens éléphants pour la monture de l'Empereur. Mais il parle d'un grand nombre d'autres, que Terri fit monter à quatorze mille, & qui sont entretenus dans les Maisons des Grands, auxquels l'Em-

pereur paye leur entretien. Ce Prince, à la vérité, donne moins que ces animaux ne dépensent ; car ils coûtent environ dix écus par jour, en sucre, en beurre, en grains & en cannes de sucre. On ne ménage rien pour les entretenir ; s'ils étoient en mauvais état, celui qui les reçoit en garde courroit risque de perdre sa fortune. *Hawkins*, pag. 2. *Terri*, pag. 15.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.
Les terres
sont mal cul-
tivées.

dans l'Indoustan, à faire valoir son propre domaine. C'est un mal qui suit naturellement du despotisme, que les Mogols ont établi dans leurs conquêtes. L'Empereur Ekbar, pour y remédier, & mettre quelque réformation dans ses finances, céssa de payer en argent les Vicerois & les Gouverneurs. Il leur abandonna quelques terres de leurs départemens, pour les faire cultiver en leur propre nom. Il exigea d'eux, pour les autres terres de leur district, une somme plus ou moins forte, suivant que leurs Provinces étoient plus ou moins fertiles. Ces Gouverneurs, qui ne sont proprement que les Fermiers de l'Empire, afferment à leur tour ces mêmes terres à des Officiers subalternes. La difficulté consiste à trouver, dans les campagnes, des Laboureurs qui veuillent se charger du travail de la culture, toujours sans profit, & seulement pour leur nourriture. C'est avec violence qu'on attache les Paysans à l'ouvrage. De-là leurs révoltes, & leur fuite dans les terres des Rajas Indiens, qui les traitent avec un peu plus d'humanité. Ces rigoureuses méthodes servent à dépeupler insensiblement les terres du Mogol, & les fait demeurer en friche.

Produit du
Commerce.

MAIS l'or & l'argent que le Commerce apporte dans l'Empire, supplée avantageusement au défaut de la culture, & multiplie sans cesse les trésors du Souverain. S'il faut s'en rapporter à Bernier, qu'on ne croit pas livré à l'exagération, comme la plupart des Voyageurs, l'Indoustan est comme l'abîme de tous les trésors qu'on transporte de l'Amérique dans le reste du Monde. Tout l'argent du Mexique, dit-il, & tout l'or du Perou, après avoir circulé quelque-tems dans l'Europe & dans l'Asie, aboutit enfin à l'Empire du Mogol, pour n'en plus sortir. On sçait, continue-t-il, qu'une partie de ces trésors se transporte en Turquie, pour payer les marchandises qu'on en tire. De la Turquie ils passent dans la Perse par Smyrne, pour le payement des soyes qu'on y va prendre. De la Perse, ils entrent dans l'Indoustan, par le Commerce de Moeka, de Babel-Mandel, de Bassora & de Bander-Abassi. D'ailleurs il en vient immédiatement d'Europe aux Indes, par les Vaisseaux des Compagnies de Commerce. Presque tout l'argent, que les Hollandois tirent du Japon, s'arrête sur les terres du Mogol. On trouve son compte à laisser son argent dans ce Pays, pour en rapporter des marchandises. Il est vrai que l'Indoustan tire quelque chose de l'Europe & des autres Régions de l'Asie. On y transporte du cuivre, qui vient du Japon; du plomb & des draps d'Angleterre; de la canelle, de la muscade & des éléphants, de l'île de Ceylan; des chevaux d'Arabie, de Perse & de Tartarie, &c. Mais la plupart des Marchands payent en marchandises, dont ils chargent aux Indes les Vaisseaux sur lesquels ils ont apporté leurs effets. Ainsi la plus grande partie de l'or & de l'argent du Monde trouve mille voyes pour entrer dans l'Indoustan, & n'en a presque point pour en sortir (e).

Réflexion
de Bernier.

BERNIER ajoute une réflexion singulière. Malgré cette quantité presque infinie d'or & d'argent, qui entre dans l'Empire Mogol & qui n'en sort point, il est surprenant, dit-il, de n'y en pas trouver, plus qu'ailleurs, dans les mains des Particuliers. On ne peut disconvenir que les toiles & les brocards d'or & d'argent qui s'y fabriquent sans cesse, les ouvrages d'or-

fevre-

(e) Lettre de M. Bernier à M. Colbert, au Tome II. de ses Mémoires.

février, & sur-tout les dorures, n'y consomment une assez grande partie des espèces : mais cette raison ne suffit pas seule. Il est vrai encore que les Indiens ont des opinions superstitieuses, qui les portent à déposer leur argent dans la terre, & à faire disparaître les trésors qu'ils ont amassés. Une partie des plus précieux métaux retourne ainsi, dans l'Indoustan, au sein de la terre, dont on l'avoit tiré dans l'Amérique. Mais ce qui paroît contribuer le plus à la diminution des espèces dans l'Empire du Mogol, c'est la conduite ordinaire de la Cour. Les Empereurs amassent de grands trésors ; & quoiqu'on n'ait accusé que Cha-Jehan d'une avarice outrée, ils aiment tous à renfermer, dans des caves souterraines, une abondance d'or & d'argent, qu'ils croient pernicieuse entre les mains du public, lorsqu'elle y est excessive. C'est donc dans les trésors du Souverain, que tout ce qui se transporte d'argent aux Indes, par la voye du Commerce, va fonder comme à son dernier terme. Ce qu'il en reste, après avoir acquitté tous les frais de l'Empire, n'en sort guères que dans les plus pressans besoins de l'Etat ; & l'on doit conclure que Nadir-Chah n'avoit pas réduit le Grand Mogol à la pauvreté, lorsque, suivant le récit de M. Otter, il eut enlevé plus de dix-sept cens millions à ses Etats.

L'AUTEUR, qu'on fait profession de suivre dans cet article, donne une liste des revenus de ce Monarque, tels qu'ils étoient en 1667, tirée des Archives de l'Empire. Elle est trop curieuse pour être supprimée. Mais il faut se souvenir qu'un kiourou vaut cent leuks, un leuk cent mille roupies, & la roupie, suivant l'évaluation de M. Otter, environ quarante-cinq sous de France. Il faut remarquer aussi que tous les Royaumes, dont l'Empire est composé, se divisent en *Sarkars*, qui signifie Provinces, & que les *Sarkars* se subdivisent en *Parganas*, c'est-à-dire, en Gouvernemens particuliers (f).

Revenus
fixes du Grand
Mogol.

Le Royaume de Dehly a, dans son Gouvernement général, huit *Sarkars* & deux cens vingt *Parganas*, qui rendent un kiourou, vingt-cinq leuks & cinquante mille roupies.

Le Royaume d'Agra compte, dans son enceinte, quatorze *Sarkars* & deux cens soixante & dix-huit *Parganas*. Ils rendent deux kiourours, vingt-deux leuks & trois mille cinq cens cinquante roupies.

Le Royaume de Lahor a cinq *Sarkars* & trois cens quatorze *Parganas*, qui rendent deux kiourours, trente-trois leuks & cinq mille roupies.

Le Royaume d'Asmire, dans ses *Sarkars* & ses *Parganas*, paye deux kiourours, trente-trois leuks & quatre-vingt-quinze mille roupies.

MALWAY, qui contient onze *Sarkars* & deux cens cinquante petits *Parganas*, ne rend que quatre-vingt-dix-neuf leuks, six mille deux cens cinquante roupies.

BEAR compte huit *Sarkars* & deux cens quarante-cinq petits *Parganas*, dont l'Empereur tire un kiourou, vingt & un leuks & cinquante mille roupies.

MUL-

(f) M. Prevost explique mal ces deux mots. *Srubbab* signifie Province ; *Pragna*, comme écrit Bernier, est la principale Ville, ou le Chef-lieu d'un District, où se perçoivent les revenus du Prince. *Serkar* veut dire simplement, le

Bureau de la Douane. Cette liste n'est pas conforme à celle que Bernier donne ; mais comme l'une & l'autre paroissent également fautive, nous ne nous arrêterons point à ces différences. R. d. E.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

MULTAN, qui se divise en quatorze Sarkars & quatre-vingt-seize Parganas, ne donne à l'Empereur que cinquante leuks & vingt-cinq mille roupies.

KABOUL, divisé en trente-cinq Parganas, rend trente-deux leuks & sept mille deux cens cinquante roupies.

TATA paye soixante leuks & deux mille roupies. Tata donne seulement vingt-quatre leuks.

URECHA, quoiqu'on y compte onze Sarkars & un assez grand nombre de Parganas, ne paye que cinquante-sept leuks & sept mille cinq cens roupies.

KACHEMIRE, avec ses quarante-six Parganas, ne rend que trente-cinq leuks & cinq mille roupies.

ILLAVAS donne soixante & dix-sept leuks, & trente-huit mille roupies.

LE Dekan, qu'on divise en huit Sarkars & soixante-dix-neuf Parganas, paye un kiourour soixante-deux leuks & quatre-vingt mille, sept cens cinquante roupies.

BARAR compte dix Sarkars & cent quatre-vingt-onze petits Parganas, qui rendent un kiourour cinquante-huit leuks & sept mille cinq cens roupies.

CANDISH rend, au Mogol, un kiourour onze leuks & cinq mille roupies.

NANDE ne paye que soixante & douze leuks.

BAGLANA, divisé en quarante-trois Parganas, donne soixante-huit leuks & quatre-vingt-cinq mille roupies.

LE Bengale rend quatre kiourours. Ugen, deux kiourours. Ragi-Mahol, un kiourour & cinquante mille roupies.

LE Visapour paye, à titre de tribut, avec une partie de la Province de Carnate, cinq kiourours.

GOLKONDE, & l'autre partie de Carnate, payent aussi cinq kiourours au même titre.

TOTAL. Trois cens quatre-vingt-sept millions cent quatre-vingt-quatorze mille roupies (g).

Revenus
casuels.

OUTRE ces revenus fixes, qui se tirent seulement des fruits de la terre, le casuel de l'Empire est une autre source de richesses pour l'Empereur. 1°. On exige, tous les ans, un tribut par tête de tous les Indiens idolâtres. Comme la mort, les voyages & les suites de ces anciens Habitans de l'Indoustan, en rendent le nombre incertain, on le diminue beaucoup à l'Empereur, & les Gouverneurs profitent de ce déguisement. 2°. Toutes les marchandises, que les Négocians idolâtres font transporter, payent aux Douanes cinq pour cent de leur valeur. Les Mahométans sont affranchis de ces sortes d'impôts. 3°. Le blanchissage de cette multitude infinie de toiles, qu'on fabrique aux Indes, est encore la matière d'un tribut. 4°. Le Fermier de la Mine de Diamans paye à l'Empereur une tres-grosse somme. Il doit lui donner les plus beaux & les plus parfaits. 5°. Les Ports de Mer, particulièrement ceux de Sindi, de Baroche, de Surate & de Cambaye, sont taxés à de grosses sommes. Surate seule rend ordinairement trente leuks pour les droits d'entrée, & onze pour le profit des monnoyes qu'on y fait battre. 6°. Toute la Côte de Coromandel, & les Ports situés

(g) L'addition donne au-delà de 25 millions moins que ce total; ainsi le calcul n'est pas juste. L'autre liste ne porte pas encore 225 millions. R. d. E.

situés sur les bords du Gange, produisent de gros revenus. 7°. L'Empereur recueille l'héritage de tous les Sujets Mahométans qui sont à sa solde. Tous les meubles, tout l'argent & tous les effets de ceux qui meurent, lui appartiennent de plein droit. Il arrive de-là que les femmes des Gouverneurs de Provinces & des Généraux d'Armée sont souvent réduites à des pensions modiques, & que leurs enfans, s'ils sont sans mérite, tombent dans une extrême pauvreté. Enfin les tributs des Rajas sont assez considérables, pour tenir place entre les principaux revenus du Grand Mogol.

Ce casuel de l'Empire égale à-peu-près, ou surpasse même les immenses richesses que l'Empereur tire des seuls fonds de terre de son Domaine. On seroit étonné d'une si prodigieuse opulence (b), si l'on ne considéroit qu'une

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

Emploi
annuel d'une
partie de ces
trésors.

(b) Joignons à cet article quelques remarques de Mandello, dont on a vu qu'Olearius garantit la fidélité. Il vit dans le Palais d'Agra une grosse tour, dont le toit est couvert de lames d'or, qui marquent les richesses qu'elle renferme, en huit grandes voutes, remplies d'or, d'argent & de pierres précieuses. On l'assura que le Grand Mogol, qui régnoit de son tems, avoit un trésor, dont la valeur montoit à plus de quinze cens millions d'écus. Mais ce qu'il ajoute est beaucoup plus positif. « Je suis
« assez heureux, dit-il, pour avoir entre les
« mains l'inventaire du trésor qui fut trou-
« vé après la mort de Cha-Ekbar, tant en
« or & en argent monnoyé, qu'en lingots &
« en barres, en or & argent travaillés, en
« pierreries, en brocards & autres étoffes,
« en porcelaines, en manuscrits, en mu-
« nitions de guerre, armes, &c: inventa-
« re si fidèle, que j'en dois la communica-
« tion aux Lecteurs.

« Ekbar avoit fait battre des monnoyes, de vingt-cinq, de cinquante, & de cent Toles, jusqu'à la valeur de six millions neuf cens soixante & dix mille Mossas, qui font quatre-vingt-dix-sept millions & cinq cens quatre-vingt mille roupies. Il avoit fait battre cent millions de roupies en une autre espèce de monnoyes, qui prirent de lui le nom de Roupies d'Ekbar, & de deux cens trente millions de certaines monnoyes, qui s'appellent Paisas, dont trente font une roupie; [ce qui monte à sept millions six cens soixante mille six cens soixante-six roupies, deux tiers.]
« En diamans, rubis, émeraudes, sa-
« phirs, perles, & autres pierreries, il avoit la valeur de soixante millions [cinq cens (1)] vingt mille cinq cens vingt & une roupies. En or façonné, savoir, en figures & statues d'éléphants, de cha-

« meaux, de chevaux & autres ouvrages, la
« valeur de dix-neuf millions six mille sept
« cens quatre-vingt-cinq roupies. En meu-
« bles & vaisselle d'or, la valeur d'onze
« millions sept cens trente-trois mille sept
« cens quatre-vingt-dix roupies, un tiers,
« En meubles & ouvrages de cuivre, cin-
« quante & un mille deux cens vingt-cinq
« roupies. En porcelaine, vases de terre
« sigillée & autres, la valeur de deux mil-
« lions cinq cens sept mille sept cens qua-
« rante-sept roupies. En brocards, draps
« d'or & d'argent, & autres étoffes de soye
« & de coton de Perse, de Turquie, d'Eur-
« rope & de Guzarate, quinze millions cinq
« cens neuf mille neuf cens soixante-dix-
« neuf roupies. En draps de laine d'Euro-
« pe, de Perse & de Tartarie, cinq cens
« trois mille deux cens cinquante-deux rou-
« ples. En tentes, tapisseries & autres meu-
« bles, neuf millions neuf cens vingt-cinq
« mille cinq cens quarante-cinq roupies.
« Vingt-quatre mille Manuscrits, ou Li-
« vres écrits à la main, & si richement re-
« liés, qu'ils étoient estimés six millions
« quatre cens soixante-trois mille sept cens
« [trente-une] roupies. En artillerie,
« poudre, boulets, & autres munitions de
« guerre, la valeur de huit millions cinq
« cens soixante-quinze mille neuf cens fol-
« xante & onze roupies. En armes offen-
« sives & défensives, comme épées, ronda-
« ches, picques, arcs, flèches, &c., la
« valeur de sept millions cinq cens cinquante-
« cinq mille cinq cens vingt-cinq rou-
« ples. En selles, brides, étriers, & au-
« tres harnois d'or & d'argent, deux mil-
« lions cinq cens vingt-cinq mille six cens
« quarante-huit roupies. En couvertures
« de chevaux & d'éléphants, brodées d'or
« d'argent & de perles, cinq millions de
« roupies. Toutes ces sommes ensemble,
«

(1) C'est une omission de Mandello, R. d. E.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

partie de ces trésors font tous les ans de ses mains & recommence à rouler sur ses terres. La moitié de l'Empire subsiste par les libéralités du Souverain, ou du moins elle est constamment à ses gages. Outre ce grand nombre d'Officiers & de Soldats, qui ne vivent que de leur paye, tous les Payfans qui labourent pour lui sont nourris à ses fraix; & la plus grande partie des Artisans des Villes, qui ne travaillent que pour son service, sont payés du trésor Impérial. Cette politique, rendant la dépendance de tant de Sujets plus étroite, augmente au même degré leur respect & leur attachement pour leur Maître (i).

ne faisant que celle de trois cens quarante-huit millions deux cens vingt-six mille [trois cens quatre-vingt-six] roupies, elles n'approchent point des richesses de l'arrière petit-fils d'Ekbar (1), que Mandelisso trouva sur le Trône: ce qui confirme que le trésor des Grands Mogols grossit tous les jours. *Mandelisso*, Tome I. pag. 119 & suivantes.

Nota. Cette liste, dont M. Prevost prétend faire honneur à Mandelisso, avoit déjà paru, dans les Voyages Hollandois, quelques années avant la publication de son Ouvrage. *Van Twiss* qui la rapporte, y en ajoute deux autres assez curieuses. L'une est celle des Omrahs & des Mancebdars, qui, après la mort d'Ekbar, étoient rellés au service de Gehan-Guir, son fils & successeur sur le Trône. On y compte 359 Omrahs, qui devoient entretenir 7606000 chevaux; & 7184 Mancebdars, ou Rajas, taxés à 307648 chevaux.

L'autre liste, contient une spécification des éléphants, chevaux, chameaux, dromadaires, mulets & bœufs, trouvés dans les écuries de ce Prince, au nombre de 6751 éléphants; 12000 chevaux; 6223, tant dromadaires que chameaux; & 7260 mulets ou bœufs. En tout 32234 pièces.

Observons encore, d'après Valentyn, qu'il ne faut point comprendre, dans cette succession particulière, les trésors de l'Empire, dont les revenus, sous le règne d'Ekbar, montoient déjà beaucoup au-delà de deux cens millions, sans compter que toutes les richesses des Grands, appartiennent aussi au Prince, qui ne donne aux héritiers que ce qu'il lui plaît. R. d. E.

(1) Tout ce détail est tiré de Bernier, de Carré, de Tavernier, de Thevenot, du Recueil des Voyages de la Compagnie Hollandaise, & des Lettres édifiantes.

(1) Chah-Jehan n'étoit que le petit-fils d'Ekbar. C'est Mandelisso qui a fait cette faute, R. d. E.

§. V.

Gouvernement & Police de l'Indoustan.

Principes
de l'admini-
stration.

RIEN n'est plus simple que les ressorts qui remuent ce grand Empire. Le Souverain seul en est l'ame. Comme sa Jurisdiction n'est pas plus partagée que son Domaine, toute l'autorité réside uniquement dans sa personne. Il n'y a proprement qu'un seul Maître dans l'Indoustan. Tout le reste des Habitans doit moins porter le nom de Sujets que d'Esclaves.

Office du
premier
Ministre &
des Secré-
taires d'Etat.

A la Cour, les affaires de l'Etat sont entre les mains de trois ou quatre Omrahs du premier ordre, qui les règlent sous l'autorité du Souverain. *L'Atimad-ud-Deoulet* (a), ou le premier Ministre, tient auprès du Mogol le même rang que le Grand Visir occupe en Turquie. Mais ce n'est souvent qu'un titre sans emploi & une dignité sans fonction. L'Empereur choisit quelquefois, pour grand Visir, un homme sans expérience, auquel il ne laisse que les appointemens de sa charge. Tantôt c'est un Prince du sang Mo-

(a) On suit l'orthographe de M. Otter.

Mogol, qui s'est assez bien conduit pour mériter qu'on le laisse vivre jusqu'à la vieillesse. Tantôt c'est le Père d'une Reine favorite, forti quelquefois du plus bas rang de la Milice, ou de la plus vile Populace. Alors tout le poids du Gouvernement retombe sur les deux Secrétaires d'Etat. L'un rassemble les trésors de l'Empire, & l'autre les dispense. Celui-ci paye les Officiers de la Couronne, les Troupes & les Laboureurs; celui-là lève les revenus du Domaine, exige les impôts & reçoit les tributs. Un troisième Officier des Finances, mais d'une moindre considération que les Secrétaires d'Etat, est chargé de recueillir les héritages de ceux qui meurent au service du Prince; commission lucrative, mais odieuse. Au reste, on n'arrive à ces postes éminens de l'Empire, que par la voye des armes. C'est toujours d'entre les Officiers d'Armée que se tirent également, & les Ministres qui gouvernent l'Etat, & les Généraux qui conduisent les Troupes. Lorsqu'on a besoin de leur entremise auprès du Maître, on ne les aborde jamais que les présens à la main. Mais cet usage vient moins de l'avarice des Omrahs que du respect des Cliens. On fait peu d'attention à la valeur de l'offre. L'essentiel est de ne pas se présenter, les mains vuides, devant les grands Officiers de la Cour.

Si l'Empereur ne marche pas lui-même à la tête de ses Troupes, le commandement des Armées est confié à quelqu'un des Princes du sang, ou à deux Généraux choisis par le Souverain; l'un du nombre des Omrahs Mahométans, l'autre parmi les Rajas Indiens. Les Troupes de l'Empire sont commandées par 4^e Omrah. Les Troupes auxiliaires n'obéissent qu'aux Rajas de leur Nation. Ekbar, ayant entrepris de régler les Armées, y établit l'ordre suivant, qui s'observe depuis son règne. Il voulut que tous les Officiers de ses Troupes fussent payés sous trois titres différens. Les premiers, sous le titre de douze mois; les seconds, sous le titre de six mois; & les troisièmes, sous celui de quatre. Ainsi lorsque l'Empereur donne à un *Mansebdar*, c'est-à-dire, à un bas Officier de l'Empire, vingt roupies par mois au premier titre, la paye monte par an à sept cens cinquante roupies, car on en ajoute toujours dix de plus. Celui à qui l'on assigne par mois la même paye au second titre, en reçoit par an trois cens soixante & quinze. Celui dont la paye n'est qu'au troisième titre, n'a par an que deux cens cinquante roupies d'appointemens. Ce règlement est d'autant plus bizarre, que ceux qui ne sont payés que sur le pied de quatre mois, ne rendent pas un service moins assidu, pendant l'année, que ceux qui reçoivent la paye sur le pied de douze mois. Mais, suivant le génie des Orientaux, les Empereurs Mogols croyent se donner un air de grandeur en faisant concevoir que l'inégalité du salaire vient de celle des services. D'ailleurs, lorsqu'ils ordonnent la pension d'un *Mansebdar*, ils ne se servent jamais du terme de roupies, mais du mot de *Dams*, qui est une petite monnoye, assez rare dans le Commerce, & dont quarante font une roupie. Ainsi, en honorant un Officier d'une pension de mille roupies; „ je lui assigne, dit „ l'Empereur, cinquante mille *Dams* d'appointemens”: emphase d'expression qui n'augmente pas l'opulence, & qui revient à la manière Espagnole de compter par *Maravedis*.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

Comment
on se pré-
sente à eux.

Ordre établi
pour le Gou-
vernement
Militaire.

Différence
de la paye des
Officiers.

XIII. Part.

XX

LORS-

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.
Cette dis-
tinction for-
me les degrés
du rang.

LORSQUE la pension d'un Officier de l'Armée, ou de la Cour, monte par mois jusqu'à mille roupies au premier titre (b), il quitte l'ordre des Manfebdars pour prendre la qualité d'Omrâh. Ainsi ce titre de grandeur est tiré de la paye qu'on reçoit. On est obligé, alors, d'entretenir un éléphant & deux cens cinquante Cavaliers pour le service du Prince. La pension de cinquante mille roupies ne suffiroit pas, même aux Indes, pour l'entretien d'une si grosse Compagnie; car l'Omrâh est obligé de fournir au moins deux chevaux à chaque Cavalier: mais l'Empereur y pourvoit autrement. Il assigne, à l'Officier, quelques terres de son Domaine. On lui compte la dépense de chaque Cavalier, à dix roupies par jour: mais les fonds de terre qu'on abandonne aux Omrâhs, pour les faire cultiver, produisent beaucoup au-delà de cette dépense.

Appointe-
ments des
premiers Om-
râhs.

LES appointemens de tous les Omrâhs ne sont pas égaux. Les uns ont deux *Aziris* de paye, d'autres trois, d'autres quatre, quelques-uns cinq; & ceux du premier rang en reçoivent jusqu'à six; c'est-à-dire, qu'à tout prendre, la pension annuelle des principaux peut monter jusqu'à trois millions de roupies. Aussi leur train est magnifique; & la Cavalerie qu'ils entretiennent égale nos petites Armées. On a vu quelquefois ces Omrâhs devenir redoutables au Souverain. Mais c'est un règlement d'Ekbar, auquel ses inconvéniens mêmes ne permettent pas de donner atteinte. On compte ordinairement six Omrâhs de la grosse pension, l'Imad-ud-Deoulet, les deux Secrétaires d'Etat, le Viceroy de Kaboul, celui de Bengale & celui d'Ugen. A l'égard des simples Cavaliers & du reste de la Milice, leur paye est à la discrétion des Omrâhs qui les lèvent & qui les entretiennent. L'ordre oblige de les payer chaque jour, mais il est mal observé. On se contente de leur faire tous les mois quelque distribution d'argent; & souvent on les oblige d'accepter, en paiement, les vieux meubles du Palais, & les habits que les femmes des Omrâhs ont quittés. C'est par ces vexations que les premiers Officiers de l'Empire accumulent de grands trésors, qui rentrent après leur mort dans les coffres du Souverain.

Administra-
tion de la
Justice Civile.

LA Justice s'exerce avec beaucoup d'uniformité, dans les Etats du Grand Mogol. Les Vicerois, les Gouverneurs de Provinces, les Chefs des Villes & des simples Bourgades, sont précisément dans le lieu de leur Jurisdiction, sous la dépendance de l'Empereur, ce que ce Monarque fait dans Agra ou dans Dehli; c'est-à-dire, que par des sentences qu'ils prononcent seuls, ils décident des biens & de la vie des Sujets. Chaque Ville a néanmoins son *Kutual* & son *Cadi*, pour le jugement de certaines affaires. Mais les Particuliers sont libres de ne pas s'adresser à ces Tribunaux subalternes; & le droit de tous les Sujets de l'Empire est de recourir immédiatement, ou à l'Empereur même, dans le lieu de sa résidence, ou aux Vicerois dans leur Capitale, ou aux Gouverneurs, dans les Villes de leur dépendance. Le *Kutual* fait tout à la fois les fonctions de Juge de Police & de Grand-Prévôt. Sous Aureng-Zeb, Observateur zélé de l'Alcoran, le principal objet du Juge de Police étoit d'empêcher l'ivrognerie, d'exterminer les cabarets

Office du
Kutual.

(b) C'est ce qui s'appelle un *Azari-Omrâhs*.

barres à vin, & généralement tous les lieux de débauche, de punir ceux qui distilloient de l'arrack ou d'autres liqueurs fortes. Il doit rendre compte à l'Empereur des desordres domestiques de toutes les familles, des querelles, & des assemblées nocturnes. Il a, dans tous les quartiers de la Ville, un prodigieux nombre d'Espions, dont les plus redoutables sont une espèce de valets publics, qui se nomment *Alarcos*. Leur office est de balayer les maisons & de remettre en ordre tout ce qu'il y a de dérangé dans les meubles. Chaque jour, au matin, ils entrent chez les Citoyens, ils s'instruisent du secret des familles, ils interrogent les Esclaves, & font leur rapport au Kutual. Cet Officier, en qualité de Grand-Prevôt, est responsable, sur ses appointemens, de tous les vols qui se font dans son district, à la Campagne comme à la Ville. Sa vigilance & son zèle ne se relâchent jamais. Il a sans cesse des Soldats en campagne & des Emissaires déguisés dans les Villes, dont l'unique soin est de veiller au maintien de l'ordre.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

La Jurisdiction du Cadi ne s'étend guères au-delà des matières de religion, des divorces, & des autres difficultés qui regardent le mariage. Au reste, il n'appartient, ni à l'un, ni à l'autre de ces deux Juges subalternes, de prononcer des sentences de mort, sans avoir fait leur rapport à l'Empereur, ou aux Viceroyes des Provinces; & suivant les statuts d'Ekbar, ces Juges supérieurs doivent avoir approuvé trois fois, à trois jours différens, l'Arrêt de condamnation avant qu'on l'exécute.

Office du
Cadi.

QUOIQUE diverses explications, répandues dans les articles précédens, aient déjà pu faire prendre quelque idée de la majestueuse forme de cette Justice Impériale, on croit devoir en rassembler ici tous les traits, d'après un Peintre exact & fidèle (c).

Après avoir décrit divers appartemens; on vient, dit-il, à l'*Am-Kar*, qui m'a semblé quelque chose de royal. C'est une grande Cour carrée, avec des arcades qui ressemblent assez à celles de la Place royale de Paris, excepté qu'il n'y a point de bâtimens au-dessus, & qu'elles sont séparées les unes des autres par une muraille; de sorte, néanmoins, qu'il y a une petite porte, pour passer de l'une à l'autre. Sur la grande porte, qui est au milieu d'un des côtés de cette place, on voit un grand Divan, tout ouvert du côté de la cour, qu'on nomme *Nagar-Kany*, parceque c'est le lieu où sont les trompettes, ou plutôt les haubois & les timbales, qui jouent ensemble à certaines heures du jour & de la nuit. Mais c'est un concert bien étrange aux oreilles d'un Européen qui n'y est pas encore accoutumé; car dix ou douze de ces haubois, & autant de timbales donnent quelquefois tout d'un coup; & quelques haubois, tels que celui qu'on appelle *Karna*, sont longs d'une brasse & demie, & n'ont pas moins d'un pied d'ouverture par le bas; comme il y a des timbales de cuivre & de fer qui n'ont pas moins d'une brasse de diamètre. Bernier raconte que, dans les premiers tems, cette musique le pénétrait, & lui causoit un étourdissement insupportable. Cependant l'habitude eut le pouvoir de la lui faire trouver très-agréable, sur-tout la nuit, qu'il l'entendoit de loin, dans son lit & de

Description
de l'Am-Kar.

Effet de la
Musique Mo-
gole sur Ber-
nier.

(c) Bernier.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

sa terrasse. Il parvint même à lui trouver beaucoup de mélodie & de majesté. Comme elle a ses règles & ses mesures, & que d'excellens Maîtres, instruits dès leur jeunesse, savent moderer & flechir la rudesse des sons, on doit concevoir, dit-il, qu'ils en savent tirer une symphonie qui flatte l'oreille dans l'éloignement.

A l'opposite de la grande porte de cette cour du Nagar-Kanay, au-delà de toute la cour, s'offre une grande & magnifique salle à plusieurs rangs de piliers, haute & bien éclairée, ouverte des trois côtés, qui regarde sur la cour, & dont les piliers & le plat-fond sont peints & dorés. Dans le milieu de la muraille, qui sépare cette salle d'avec le Serrail, on a laissé une ouverture, ou une espèce de grande fenêtre, haute & large, à laquelle l'homme le plus grand n'atteindroit point d'en-bas avec la main. C'est-là qu'Aureng-Zeb se montrait au public, assis sur son Trône; quelques-uns de ses fils à ses côtés, & plusieurs Eunuques debout, les uns pour chasser les mouches avec des queues de paon, les autres pour lui faire du vent avec de grands éventails, & d'autres, pour être prêts à recevoir ses ordres. De-là il voyoit en-bas, autour de lui, tous les Omrahs, les Rajas & les Ambassadeurs, debout aussi sur un Divan entouré d'une balustrade d'argent, les yeux baissés & les mains croisées sur l'estomac. Plus loin, il voyoit les Manséddars, ou les moindres Omrahs, debout comme les autres, & dans le même respect. Plus avant, dans le reste de la salle & dans la cour, sa vue pouvoit s'étendre sur une foule de toutes sortes de gens. C'étoit dans ce lieu qu'il donnoit audience à tout le monde, chaque jour à midi; & de-là venoit, à cette salle, le nom d'Am-kas, qui signifie *Lieu d'assemblée*, commun aux grands & aux petits.

Spéctacles
que l'Empereur
se donne
à l'Am-kas.

PENDANT une heure & demie, qui étoit la durée ordinaire de cette auguste scène, l'Empereur s'amusoit d'abord à voir passer devant ses yeux un certain nombre des plus beaux chevaux de ses écuries, pour juger s'ils étoient en bon état & bien traités. Il se faisoit amener aussi quelques éléphans, dont la propreté s'attiroit toujours l'admiration de Bernier. Non-seulement, dit-il, leur sale & vilain corps étoit alors bien lavé & bien net, mais il étoit peint de noir, à la réserve de deux grosses rayes de peinture rouge, qui descendant du haut de la tête, venoient se joindre vers la trompe. Ils avoient aussi quelque belle couverture en broderie, avec deux clochettes d'argent qui leur pendoient des deux côtés, attachées aux deux bouts d'une grosse chaîne d'argent qui leur passoit par-dessus le dos, & plusieurs de ces belles queues de vaches du Tibet, qui leur pendoient aux oreilles en forme de grandes moustaches. Deux petits éléphans bien parés marchoient à leurs côtés, comme des esclaves destinés à les servir. Ces grands colosses paroissoient fiers de leurs ornemens, & marchoient avec beaucoup de gravité. Lorsqu'ils arrivoient devant l'Empereur, leur guide, qui étoit assis sur leurs épaules avec un crochet de fer à la main, les picquoit, leur parloit, & leur faisoit incliner un genou, lever la trompe en l'air, & pousser une espèce d'hurllement, que le Peuple prenoit pour un *Tasim*, c'est-à-dire une salutation libre & réfléchie. Après les éléphans, on amenoit des gazelles apprivoisées; des nilgaux ou bœufs gris, que Bernier croit une espèce d'élans; des rhinoceros; des buffes de Bengale, qui ont de prodigieuses

ses cornes; des léopards ou des panthères apprivoisées, dont on se sert à la chasse des gazelles; de beaux chiens de chasse Usbecks, chacun avec sa petite couverture rouge; quantité d'oiseaux de proie, dont les uns étoient pour les perdrix, les autres pour la grue, & d'autres pour le lièvre & pour les gazelles mêmes, qu'ils aveuglent de leurs ailes & de leurs griffes. Souvent un ou deux Omrahs faisoient alors passer leur Cavalerie en revue devant l'Empereur. Ce Monarque prenoit même plaisir à faire quelquefois essayer des coutelas sur des moutons morts, qu'on apportoit sans entrailles, & fort proprement empaquetés. Les jeunes Omrahs s'efforçoient de faire admirer leur force & leur adresse, en coupant d'un seul coup, les quatre pieds joints ensemble, & le corps d'un mouton.

MAIS tous ces amusemens n'étoient qu'autant d'intermèdes, pour des occupations plus sérieuses. Auren-Zeb se faisoit apporter, chaque jour, les requêtes qu'on lui montrait de loin, dans la foule du Peuple. Il se les faisoit lire. Il faisoit approcher les Parties. Il les examinoit lui-même; & quelquefois il prononçoit sur le champ leur sentence. Outre cette Justice publique, il assistoit régulièrement, une fois la semaine, à la Chambre, qui se nomme *Adalet-Kanay*, accompagné de ses deux premiers Cadis, ou Chefs de Justice. D'autrefois, il avoit la patience d'entendre en particulier, pendant deux heures, dix personnes du Peuple, qu'un vieil Officier lui présentait.

Ce que Bernier trouvoit de choquant dans la grande assemblée de l'Am-kas, c'étoit une flatterie trop basse & trop fade, qu'on y voyoit régner continuellement. L'Empereur ne prononçoit pas un mot, qui ne fût relevé avec admiration, & qui ne fit lever les mains aux principaux Omrahs, en criant *Karamat*, c'est-à-dire, *Merveille*.

DE la salle de l'Am-kas, on passe dans un lieu plus retiré, qui se nomme le *Gofel-Kanay* (d), & dont l'entrée ne s'accorde pas sans distinction. Aussi la cour n'en est-elle pas si grande que celle de l'Am-kas: mais la salle est spacieuse, peinte, ~~enrichie de dorures~~, & relevée de quatre ou cinq pieds au-dessus du rez-de-chaussée, comme une grande estrade. C'est-là que l'Empereur, assis dans un fauteuil, & ses Omrahs debout autour de lui, donnoit une audience plus particulière à ses Officiers, recevoit leurs comptes, & traitoit des plus importantes affaires de l'Etat. Tous les Seigneurs étoient obligés de se trouver chaque jour au soir à cette assemblée, comme le matin à l'Am-kas; sans quoi on leur retranchoit quelque chose de leur paye. Bernier remarque, comme une distinction fort honorable pour les Sciences, que Danneckmend-Khan, son Maître, étoit dispensé de cette servitude en faveur de ses études continuelles; à la réserve néanmoins du Mercredi, qui étoit son jour de garde. Il ajoute qu'il n'étoit pas surprenant que tous les autres Omrahs y fussent assujettis, lorsque l'Empereur même se faisoit une loi de ne jamais manquer à ces deux assemblées. Dans ses plus dangereuses maladies, il s'y faisoit porter, du moins une fois

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

Comment
il y rend la
Justice.

Flatterie des
Mogols.

Gofel-Kanay.

Faveur ac-
cordée aux
Sciences.

(d) C'est ce que Rhoe a nommé *Gouzal-han*. Il n'est pas aisé de se déterminer entre deux témoignages d'un poids égal, &

c'est par cette raison qu'on a pris le parti de les rapporter tous deux.

DESCRIPTION
DE
L'INDUSTRIAN.

le jour; & c'étoit alors qu'il y croyoit sa personne plus nécessaire, parce-qu'au moindre soupçon qu'on auroit eu de sa mort, on auroit vu tout l'Empire en desordre, & les boutiques fermées dans la Ville.

Procession
du Gouel-
Kanay.

PENDANT qu'il étoit occupé dans cette salle, on n'en faisoit pas moins passer, devant lui, la plupart des memes choses qu'il prenoit plaisir à voir dans l'Am-kas; avec cette différence que la cour étant plus petite, & l'assemblée se tenant au soir, on n'y faisoit point la revue de la Cavalerie. Mais, pour y suppléer, les Mansébdars de garde venoient passer devant l'Empereur, avec beaucoup de cérémonie. Ils étoient précédés du *Kours*, c'est-à-dire, de diverses figures d'argent, portées sur le bout de plusieurs gros bâtons d'argent fort bien travaillés. Deux représentent de grands poissons; deux autres, un animal fantastique d'horrible figure, que les Mogols nomment *Eideba*; d'autres, deux lions; d'autres, deux mains; d'autres, des balances, & quantité de figures aussi mystérieuses. Cette procession étoit mêlée de plusieurs *Gourze-Berdars*, ou Porte-massues, gens de bonne mine, dont on a déjà dit que l'office consistoit à faire régner l'ordre dans les assemblées.

Bernier voit
l'Am-kas,
dans une des
plus brillan-
tes fêtes.

TERMINONS cet article par une peinture de l'Am-kas, tel que le même Voyageur eut la curiosité de le voir dans une des principales fêtes de l'année, qui étoit en meme-tems celle d'une réjouissance extraordinaire pour le succès des armes de l'Empire. On ne s'arrête à cette description, que pour mettre un Lecteur attentif, en état de la comparer avec celles de Tavernier & de Rhoe.

Peinture
qu'il en fait.

L'EMPEREUR étoit assis sur son Trône, dans le fond de la grande salle. Sa veste étoit d'un satin blanc à petites fleurs, relevé d'une fine broderie d'or & de soie. Son turban étoit de toile d'or, avec une aigrette dont le pied étoit couvert de diamans d'une grandeur & d'un prix extraordinaires, au milieu desquels on voyoit une grande topase orientale, qui n'a rien d'égal au Monde, & qui jettoit un éclat merveilleux. Un collier de grosses perles lui pendoit du cou sur l'estomac. Son Trône étoit soutenu par six gros pieds d'or massif, & paré de rubis, d'émeraudes & de diamans. Bernier n'entreprend pas de fixer le prix, ni la quantité de cet amas de pierres précieuses, parcequ'il ne put en approcher assez pour les compter, & pour juger de leur eau. Mais il assure que les gros diamans y sont en très-grand nombre, & que tout le Trône est estimé quatre millions, c'est-à-dire, quarante millions de roupies. C'étoit l'Ouvrage de Cha-Jehan, Père d'Aureng-Zeb, qui l'avoit fait faire pour employer une multitude de pierres, accumulées dans son trésor, des dépouilles de plusieurs anciens Rajas, & des présents que les Omrahs sont obligés de faire à leurs Empereurs dans certaines fêtes. L'art ne répondoit pas à la matière. Ce qu'il y avoit de mieux imaginé, c'étoient deux paons, couverts de pierres précieuses & de perles (*), dont on attribuoit l'invention à un Orfèvre François, qui après avoir trompé plusieurs Princes de l'Europe par les *Doublets*, qu'il faisoit merveilleusement, s'étoit réfugié à la Cour du Mogol où il avoit fait sa fortune.

Av

(*) On a vu que ce Trône fut enlevé par Nadir-Chah.

Au pied du Trône, tous les Omrahs, magnifiquement vêtus, étoient rangés sur une estrade couverte d'un grand dais de brocard, à grandes franges d'or, environnée d'une balustrade d'argent. Les piliers de la salle étoient revêtus de brocard à fond d'or. De toutes les parties du plat-fond pendoient de grands dais de satin à fleurs, attachés par des cordons de soie rouge, avec de grosses houppes de soie, mêlées de filets d'or. Tout le bas étoit couvert de grands tapis de soie très-riches, d'une longueur & d'une largeur étonnantes. Dans la cour, on avoit dressé une tente, qu'on nomme l'*Aspek*, aussi longue & aussi large que la salle, à laquelle elle étoit jointe par le haut. Du côté de la cour, elle étoit environnée d'une grande balustrade couverte de plaques d'argent, & soutenue par des piliers de différentes grosseurs, tous couverts aussi de plaques du même métal. Elle étoit rouge en dehors, mais doublée en dedans de ces belles chites, ou toiles peintes au pinceau, ordonnées exprès, avec des couleurs si vives & des fleurs si naturelles, qu'on les auroit prises pour un parterre suspendu. Les arcades, qui environnent la cour, n'avoient pas moins d'éclat. Chaque Omrah étoit chargé des ornemens de la sienne, & s'étoit efforcé de l'emporter par la magnificence. Le troisième jour de cette superbe fête, l'Empereur se fit peser avec beaucoup de cérémonie, & plusieurs Omrahs à son exemple, dans de riches balances d'or massif comme les poids. Tout le monde applaudit avec de grandes marques de joie, en apprenant que, cette année, l'Empereur pesoit deux livres de plus que la précédente. Son intention, dans cette fête, étoit de favoriser les Marchands de soie & de brocard, qui depuis quatre ou cinq ans de guerre, en avoient des magasins dont ils n'avoient pu trouver le débit.

Ces fêtes sont accompagnées d'un ancien usage, qui ne plaît point à la plupart des Omrahs. Ils sont obligés alors de faire, à l'Empereur, des présens proportionnés à leurs forces. Quelques-uns, pour se distinguer par leur magnificence, ou dans la crainte d'être recherchés pour leurs vols & leurs concussions, ou dans l'espérance de faire augmenter leurs appointemens ordinaires, en font d'une richesse surprenante. Ce sont ordinairement de beaux vases d'or, couverts de pierreries; de belles perles, des diamans, des rubis, des émeraudes. Quelquefois, c'est tout simplement un nombre de ces pièces d'or qui valent une pistole & demie. Bernier raconte que pendant la fête, dont il fut témoin, Aureng-Zeb étant allé visiter *Jaffer-Khan*, son Visir, non en qualité de Visir, mais comme son proche parent, & sous prétexte de voir un Bâtiment qu'il avoit fait depuis peu, ce Seigneur lui offrit vingt-cinq mille de ces pièces d'or, avec quelques belles perles, & un rubis qui fut estimé quarante mille écus (f).

Ancien usage de faire des présens à l'Empereur.

Leur richesse.

Un spectacle fort bizarre, qui accompagne quelquefois les mêmes fêtes, c'est une espèce de foire, qui se tient dans le *Mehala*, ou le Serrail de l'Empereur. Les femmes des Omrahs & des grands Mansebdars sont les Marchandes. L'Empereur, les Princesses & toutes les Dames du Serrail, viennent acheter ce qu'elles ont étalé. Les marchandises sont de beaux brocards, de riches broderies d'une nouvelle mode, de riches turbans, & ce qu'on

Spectacle d'une foire bizarre.

(f) *Ibid.* pag. 102 & suivantes.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

Aureng-Zeb
abolit un usa-
ge indécent.

Histoire de
Bernard,
Médecin
Français.

Comment
il obtient une
jeune Dan-
seuse.

qu'on peut rassembler de plus précieux. Outre que ces femmes sont les plus belles & les plus galantes de la Cour, celles qui ont des filles d'une beauté distinguée ne manquent point de les mener avec elles, pour les faire voir à l'Empereur. Ce Monarque vient marchander tout ce qu'il achète, fou à fou, comme le dernier de ses Sujets, avec le langage des petits Marchands qui se plaignent de la cherté & qui contestent pour le prix. Les Dames se défendent de même; & ce badinage est poussé jusqu'aux injures. Tout se paye argent comptant. Quelquefois, au-lieu de roupies d'argent, les Princesses laissent couler, comme par mégarde, quelques roupies d'or en faveur des Marchandes qui leur plaisent. Mais après avoir loué des usages si galans, Bernier traite de licence la liberté qu'on accorde alors aux femmes publiques, d'entrer dans le Serrail. A la vérité, dit-il, ce ne sont pas celles des Bazars, mais celles qu'on nomme *Kenchenys*, c'est-à-dire, *dorées & fleuries*, & qui vont danser, aux fêtes, chez les Omrahs & les Mansebdars. La plupart sont belles & richement vêtues. Elles savent chanter & danser parfaitement à la manière du Pays. Mais comme elles n'en sont pas moins publiques, Aureng-Zeb, plus sérieux que ses Prédécesseurs, abolit l'usage de les admettre au Serrail; & pour en conserver quelque reste, il permit seulement qu'elles vinsent tous les Mercredis lui faire de loin le *Salam*, ou la révérence, à l'Am-kas (g). Un Médecin François, nommé *Bernard*, qui s'étoit établi dans cette Cour, s'y étoit rendu si familier, qu'il faisoit quelquefois la débauche avec l'Empereur. Il avoit par jour, dix écus d'appointemens; mais il gagnoit beaucoup davantage à traiter les Dames du Serrail, & les grands Omrahs, qui lui faisoient des présens comme à l'envi. Son malheur étoit de ne pouvoir rien garder. Ce qu'il recevoit d'une main, il le donnoit de l'autre. Cette profusion le faisoit aimer de tout le monde, sur-tout des Kenchenys, avec lesquelles il faisoit beaucoup de dépense. Il devint amoureux d'une de ces femmes, qui joignoit des talens distingués aux charmes de la jeunesse & de la beauté. Mais sa mère, appréhendant que la débauche ne lui fit perdre les forces nécessaires pour les exercices de sa profession, ne la perdoit point de vue. Bernard fut désespéré de cette rigueur. Enfin, l'amour lui inspira le moyen de se satisfaire. Un jour que l'Empereur le remercioit, à l'Am-kas, & lui faisoit quelques présens, pour la guérison d'une femme du Serrail, il supplia ce Prince de lui donner la jeune Kencheny, dont il étoit amoureux, & qui étoit debout derrière l'assemblée pour faire le *salam* avec toute sa troupe. Il avoua publiquement la violence de sa passion, & l'obstacle qu'il y avoit trouvé. Tous les Spectateurs rirent beaucoup, de le voir réduit à souffrir par les rigueurs d'une fille de cet Ordre. L'Empereur, après en avoir ri lui-même, ordonna qu'elle lui fut livrée, sans s'embarrasser qu'elle fût Mahométane & que le Médecin fût Chrétien. „ Qu'on la lui charge, dit-il, sur les épaules, & qu'il l'emporte”. Aussitôt Bernard, ne s'embarrassant pas plus des railleries de l'assemblée, se laissa mettre la Kencheny sur le dos, & sortit chargé de sa proie (b).

OBSER-

(g) *Ibid.* pag. 148.

(b) Pag. 144 & précédentes.

OBSERVONS que ce fut à Jehan-Guir, que le Médecin François en eut l'obligation; & qu'Aureng-Zeb, dans le zèle qu'il affectoit pour l'Alcoran, n'auroit jamais permis cette liaison d'une Musulmane avec un Chrétien. Bernier paroît persuadé, comme Rhoe, que le premier de ces deux Princes, malgré le penchant que d'autres lui ont attribué pour le Christianisme (i), mourut sans Religion, & dans le dessein d'en établir une nouvelle, qu'il faisoit composer sous sa direction (k).

(i) C'étoient les bons Pères Jésuites, dit le même Voyageur, qui avoient conçu de si belles espérances pour l'avancement du Christianisme. Il en prend occasion d'assurer, qu'après tout ce qu'il a vu & entendu dans les Indes, il est fort éloigné de s'attendre à ces grands coups d'Apôtres, qui convertissoient deux ou trois mille personnes en un seul Sermon, sachant par sa propre expérience & par d'autres témoignages, que tout ce qu'il y a de Missionnaires, aux Indes, & dans les États Mahométans, pourroient bien, à la vérité, par leurs instructions, accompagnées d'aumônes & de libéralités, faire quelques progrès avec les Payens; mais qu'ils ne sont pas, en dix ans, un seul Mahométan Chrétien; de sorte qu'on doit se défier, & ne point se laisser aller trop légèrement à tant de contes, ni croire la chose aussi facile qu'on nous la représente dans quelques Relations. „ Ce n'est point, „ ajoute Bernier, que je n'approuve extrêmement les Millions & les bons & sçavans „ Missionnaires, qui sont absolument né-

cessaires pour l'honneur & la prérogative du Christianisme; en tant qu'ils instruisent doucement, sans ce zèle & cet emportement indiscret; qu'ils entretiennent charitablement les divers Chrétiens du Pays, soit Catholiques, Grecs, Arméniens, Nestoriens, Jacobites ou autres; qu'ils sont le refuge & la consolation des pauvres Étrangers & Voyageurs; & que par leur doctrine, leurs mœurs réglées, & leur vie exemplaire, ils confondent l'ignorance, & le libertinage des Infidèles; ce que ne font pas toujours quelques-uns d'entr'eux, qui seroient beaucoup mieux dans leurs Couvens, bien renfermés, que dans ces Pays, où ils nous viennent faire une momerie de notre Religion; & lesquels par leur ignorance, par leurs déréglemens, & par l'abus de leur caractère, se rendent eux-mêmes la pierre d'achoppement de la Foi Chrétienne. Bernier, Tom. II. pag. 83 & suiv. Edition de Hollande. R. d. E.

(k) Pag. 151. Voyez, ci-dessus, la fin du Journal de Rhoe.

§. VI.

Religion, Figure, Habits, Mœurs & Usages des Peuples de l'Indoustan.

DANS un si grand nombre de Provinces, qui formoient autrefois différens Royaumes, dont chacun devoit avoir ses propres Loix & ses Usages, on conçoit que malgré la ressemblance du Gouvernement, qui introduit presque toujours celle de la Police & de la Religion, en changeant par degrés les idées, les mœurs & les autres habitudes, un espace de quelques siècles, qui se sont écoulés depuis la Conquête des Mogols, n'a pu mettre encore une parfaite uniformité entre tant de Peuples. Ainsi, la description de tous les points, sur lesquels ils diffèrent, seroit une entreprise impossible. Mais les Voyageurs les plus exacts ont jetté quelque jour dans ce cahos, en divisant les Sujets du Grand Mogol en Mahométans, qu'ils appellent *Maures*, & en Payens, ou Gentils, de différentes Sectes. Cette division paroît d'autant plus propre à faire connoître les uns & les autres, qu'en Orient, comme dans les autres parties du Monde, c'est la Religion qui règle ordinairement les Usages.

Division
générale des
Peuples de
l'Indoustan.

XIII. Part.

Yy

L'EMPE-

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.
Le Mahométisme est la
Religion dominante.

Fêtes Mogoles.

L'EMPEREUR, les Princes & tous les Seigneurs de l'Indoustan professent le Mahométisme. Les Gouverneurs, les Commandans, & les Kutuals des Provinces, des Villes & des Bourgs, doivent être de la même Religion. Ainsi, c'est entre les mains des Mahométans, ou des Maures, que réside toute l'autorité, non-seulement par rapport à l'administration, mais pour tout ce qui regarde aussi les Finances & le Commerce. Ils travaillent tous, avec beaucoup de zèle, au progrès de leurs opinions. On sçait que le Mahométisme est divisé en quatre Sectes; celles d'*Abubeker*, d'*Ali*, d'*Omar* & d'*Osman*. Les Mogols sont attachés à celle d'*Ali*, qui leur est commune avec les Persans; avec cette seule différence, que dans l'explication de l'Alcoran, ils suivent les sentimens de *Hembili* & de *Maleki*, au-lieu que les Persans s'attachent à l'explication d'*Ali* & de *Tzafer-Saduck*; opposés les uns & les autres aux Turcs, qui suivent celle de *Hanife* (a).

LA plupart des Fêtes Mogoles sont celles des Persans. Ils célèbrent fort solennellement le premier jour de leur année, qui commence le premier jour de la Lune de Mars. Elle dure neuf jours, sous le nom de *Nourou* (b), & se passe en festins. Le jour de la naissance de l'Empereur est une autre solennité, pour laquelle il se fait des dépenses extraordinaires à la Cour. On en célèbre une, au mois de Juin, en mémoire du Sacrifice d'Abraham, & l'on y mêle aussi celle d'Ismael (c). L'usage est d'y sacrifier quantité de boucs, que les Dévots mangent ensuite avec beaucoup de réjouissances & de cérémonies. Ils ont encore la Fête des deux Frères, *Hassan* & *Hosseïn*, fils d'*Ali*, qui étant allés, par zèle de Religion, vers la Côte de Coromandel, y furent massacrés par les Banians & d'autres Gentils, le dixième jour de la nouvelle Lune de Juillet. Ce jour est consacré à pleurer leur mort. On porte en procession, dans les rues, deux cercueils, avec des trophées d'arcs, de flèches, de sabres & de turbans. Les Maures suivent à pied, en chantant des cantiques funèbres. Quelques-uns dansent & sautent autour des cercueils. D'autres écriment avec des épées nues. D'autres crient de toute leur force, & font un bruit effrayant. D'autres se font volontairement des playes, avec des couteaux, dans la chair du visage & des bras, ou se la percent avec des poisons, qui font couler leur sang le long des joues & sur leurs habits. Il s'en trouve de si furieux, qu'on ne peut attribuer leurs transports qu'à la vertu de l'opium. On juge du degré de leur dévotion, par celui de leur fureur. Ces processions se font dans les principaux quartiers & dans les plus belles rues des Villes. Vers le soir, on voit dans la grande place du *Meidan*, ou du Marché, des figures de paille, ou de papier, ou d'autre substance légère, qui représentent les meurtriers de ces deux Saints. Une partie des Spectateurs leur tirent des flèches, les percent d'un grand nombre de coups, & les brûlent, au milieu des acclamations du Peuple. Cette cérémonie réveille si furieusement la

(a) Mandellso, Tome I. pag. 155.

(b) Voyez, ci-dessus, l'explication de ce mot, dans la Relation de Thomas Rheo.

(c) Ils prétendent, pour relever leur ori-

gine, que c'est Ismael, & non Isaac, qu'Abraham eut ordre d'offrir en sacrifice.
R. d. E.

la haine des Maures, & leur inspire tant d'ardeur pour la vengeance, que les Banians & les autres Idolâtres prennent le parti de se tenir renfermés dans leurs maisons. Ceux qui oseroient paroître dans les rues, ou montrer la tête à leurs fenêtres, s'exposeroient au risque d'être massacrés, ou de se voir tirer des flèches. Les Mogols célèbrent aussi la Fête de Pâques, au mois de Septembre; & celle de la *Confrérie*, le 25 de Novembre, où ils se pardonnent tout le mal qu'ils se sont fait mutuellement.

Les Mosquées de l'Indoustan sont assez basses; mais la plupart sont bâties sur des éminences, qui les font paroître plus hautes que les autres édifices. Elles sont construites de pierre & de chaux, quarrées par le bas, & plates par le haut. L'usage est de les environner de fort beaux appartemens, de salles & de chambres. On y voit des tombes de pierres, & sur-tout, des murs d'une extrême blancheur. Les principales ont ordinairement une ou deux hautes tours. Les Maures y vont avec des lanternes, pendant le *Ramadan*, qui est leur Carême, parceque ces édifices sont fort obscurs. Autour de quelques-unes on a creusé de grands & larges fossés, remplis d'eau. Ceux qui sont sans fossés, ou sans rivières, ont de grandes citernes à l'entrée, où les fidèles se lavent le visage, les pieds & les mains. On n'y voit point de statues, ni de peintures.

CHACQUE Ville a plusieurs petites Mosquées, entre lesquelles on en distingue une plus grande, qui passe pour la principale, où personne ne manque de se rendre tous les Samedis après-midi & les jours de fête. Au lieu de cloches, un homme crie du haut de la tour, comme en Turquie, pour assembler le Peuple, & tient, en criant, le visage tourné vers le Soleil. La chaire du Prédicateur est placée du côté de l'Orient. On y monte par trois ou quatre marches. Les Docteurs, qui portent le nom de *Mullahs*, s'y mettent pour faire les prières & pour lire quelque passage de l'Alcoran, dont ils donnent l'explication, avec le soin d'y faire entrer les miracles de Mahomet & d'Ali, ou de réfuter les opinions d'Abubeker, d'Otman & d'Omar (d).

On a vu, dans le Journal de Tavernier, la description de la grande Mosquée d'Agra. Celle de Dehli ne fait pas une figure moins brillante, dans la Relation de Bernier. On la voit de loin, dit-il, élevée au milieu de la Ville, sur un rocher qu'on a fort bien aplani pour la bâtir, & pour l'entourer d'une belle place, à laquelle viennent aboutir quatre belles & longues rues, qui répondent aux quatre côtés de la Mosquée; c'est-à-dire, une au frontispice, une autre derrière, & les deux autres aux deux portes du milieu de chaque côté. On arrive aux portes par vingt-cinq ou trente degrés de pierres, qui régnerent autour de l'Édifice, à l'exception du derrière, qu'on a revêtu d'autres belles pierres de taille, pour couvrir les inégalités du rocher qu'on a coupé; ce qui contribue beaucoup à relever l'éclat de ce Bâtiment. Les trois entrées sont magnifiques. Tout y est revêtu de

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

Mosquées de
l'Indoustan.

Grande
Mosquée de
Dehli.

(d) Voyages de Gautier Schouten, au Tom. VII. du Recueil de la Compagnie Hollandaise, pag. 100 & précédentes.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

de marbre, & les grandes portes sont couvertes de plaques de cuivre d'un fort beau travail. Au-dessus de la principale porte, qui est beaucoup plus magnifique que les deux autres, on voit plusieurs tourelles de marbre blanc, qui lui donnent une grace singulière. Sur le derrière de la Mosquée s'élèvent trois grands dômes de front, qui sont aussi de marbre blanc; & dont celui du milieu est plus gros & plus élevé que les deux autres. Tout le reste de l'Edifice, depuis ces trois dômes jusqu'à la porte principale, est sans couverture, à cause de la chaleur du Pays; & le pavé n'est composé que de grands carreaux de marbre. Quoique ce Temple ne soit pas dans les règles d'une exacte Architecture, Bernier en trouva le dessein bien entendu & les proportions fort justes. Si l'on excepte les trois grands dômes & les tourelles, on croiroit tout le reste de marbre rouge; quoiqu'il ne soit que de pierres très-faciles à tailler, & qui s'altèrent même avec le tems.

Faites avec lequel l'Empereur s'y rend tous les Vendredis.

C'EST à cette Mosquée que l'Empereur se rend le Vendredi, qui est le Dimanche des Mahométans, pour y faire sa prière. Avant qu'il sorte du Palais, les rues, par lesquelles il doit passer, ne manquent pas d'être arrosées, pour diminuer la chaleur & la poussière. Deux ou trois cens Mousquetaires sont en haye pour l'attendre; & d'autres, en même nombre, bordent les deux côtés d'une grande rue qui aboutit à la Mosquée. Leurs mousquets sont petits, bien travaillés, & revêtus d'un grand fourreau d'écarlate, avec une petite banderolle par-dessus. Cinq ou six Cavaliers, bien montés, doivent aussi se tenir prêts à la porte, & courir bien loin devant lui, dans la crainte de lui faire de la poussière, pour écarter le Peuple. Après ces préparatifs, le Monarque sort du Palais, monté sur un éléphant richement équipé, & sous un dais peint & doré; ou dans un Trône éclatant d'or & d'azur, sur un brancard couvert d'écarlate ou de drap d'or, que huit hommes choisis & bien vêtus portent sur leurs épaules. Il est suivi d'une troupe d'Omrabs, dont quelques-uns sont à cheval, & d'autres en palekis. Cette marche avoit, aux yeux de Bernier, un air de grandeur, qu'il trouvoit digne de la Majesté Impériale (e).

Revenus des Mosquées & des Mullahs.

LES revenus des Mosquées sont médiocres. Ce qu'elles ont d'assuré, consiste dans le loyer des maisons qui les environnent. Le reste vient des présens qu'on leur fait, ou des dispositions testamentaires. Les Mullahs n'ont pas de revenu fixe: ils ne vivent que des libéralités volontaires des fidèles, avec le logement pour eux & pour leur famille, dans les maisons qui sont autour des Mosquées. Mais ils tirent un profit considérable de leurs écoles, & de l'instruction de la jeunesse, à laquelle ils apprennent à lire & à écrire. Quelques-uns passent pour sçavans; d'autres vivent avec beaucoup d'austérité, ne boivent jamais de liqueurs fortes & renoncent perpétuellement au mariage; d'autres se renferment dans la solitude, & passent les jours & les nuits dans la méditation ou la prière. Le Ramadan, ou le Carême des Mogols, dure trente jours, & commence à la nouvelle Lune de Février. Ils l'observent par un jeûne rigoureux, qui ne finit qu'après

Offices des Prêtres.

(e) Bernier, Tom. III. pag. 127 & précédentes.

qu'après le coucher du Soleil. C'est une opinion bien établie parmi eux, qu'on ne peut être sauvé que dans leur Religion. Ils croient les Juifs, les Chrétiens & les Idolâtres également exclus des félicités d'une autre vie. La plupart ne toucheroient point aux alimens qui sont achetés ou préparés par des Chrétiens. Ils n'en exceptent que le biscuit fort sec & les confitures. Leur Loi les oblige de faire cinq fois la prière, dans l'espace de vingt-quatre heures. Ils la font, tête baissée jusqu'à terre, & les mains jointes. L'arrivée d'un Etranger ne trouble point leur attention. Ils continuent de prier dans sa présence; & lorsqu'ils ont rempli ce devoir, ils n'en deviennent que plus civils.

En général, les Mogols & tous les Maures Indiens ont l'humeur noble, les manières polies, & la conversation fort agréable. On remarque de la gravité dans leurs actions & dans leur habillement, qui n'est point sujet au caprice des modes. Ils ont en horreur l'inceste, l'ivrognerie, & toutes sortes de querelles. Mais ils admettent la polygamie; & la plupart sont livrés aux plaisirs des sens. Quoiqu'ils se privent en public de l'usage du vin & des liqueurs fortes, ils ne font pas difficulté, dans l'intérieur de leurs maisons, de boire de l'arrack & d'autres préparations qui les animent au plaisir.

Ils sont moins blancs que bazanés; la plupart sont d'assez haute taille, robustes & bien proportionnés. Leur habillement ordinaire est fort modeste. Dans les Parties Orientales de l'Empire, les hommes portent de longues robes, des plus fines étoffes de coton, d'or ou d'argent. Elles leur pendent jusqu'au milieu de la jambe, & se ferment autour du cou. Elles sont attachées avec des nœuds par-devant, depuis le haut jusqu'en bas. Sous ce premier vêtement, ils ont une veste d'étoffe de soie à fleurs, ou de toile de coton, qui leur touche au corps & qui leur descend sur les cuisses. Leurs culottes sont extrêmement longues, la plupart d'étoffes rouges rayées, & larges par le haut, mais se rétrécissant par le bas: elles sont froncées sur les jambes, & descendent jusqu'à la cheville du pied. Comme ils n'ont point de bas, cette culotte sert, par ses plis, à leur échauffer les jambes. Au centre de l'Empire & vers l'Occident, ils sont vêtus à la Persane, avec cette différence, que les Mogols passent, comme les Guzarates, l'ouverture de leur robe sous le bras gauche, au lieu que les Persans la passent sous le bras droit; & que les premiers nouent leur ceinture sur le devant, laissent pendre les bouts, au lieu que les Persans ne font que la passer autour du corps, & cachent les bouts dans la ceinture même.

Ils ont des *Seripous*, qui sont une espèce de larges fouliers, faits ordinairement de cuir rouge doré. En hyver comme en été, leurs pieds sont nus dans cette chaussure. Ils la portent, comme nous portons nos mules, c'est-à-dire sans aucune attache; pour les prendre plus promptement, lorsqu'ils veulent partir, & pour les quitter avec la même facilité, en rentrant dans leurs chambres, où ils craignent de fouiller leurs belles nattes & leurs tapis de pied.

Ils ont la tête rase & couverte d'un turban (f), dont la forme ressemble

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

Caractère
général des
Mogols.

Leur figure
& leur habillement.

(f) Ils prononcent *Tulbars* ou *Toutbars*.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

à celui des Turcs; d'une fine toile de coton blanc, avec des rayes d'or ou de foye. Ils savent tous le tourner & se l'attacher autour de la tête, quoiqu'il soit quelquefois long de vingt-cinq ou trente aunes de France. Leurs ceintures, qu'ils nomment *Commerbant*, sont ordinairement de foye rouge, avec des rayes d'or ou blanches, & de grosses houppes qui leur pendent sur la hanche droite. Après la première ceinture, ils en ont une autre, qui est de coton blanc, mais plus petite, & roulée autour du corps, avec un beau *Symider* [ou poignard] au côté gauche, entre cette ceinture & la robbe, dont la poignée est souvent ornée d'or, d'agate, de cristal, ou d'ambre. Le fourreau n'est pas moins riche à proportion. Lorsqu'ils sortent, & qu'ils craignent la pluie ou le vent, ils prennent par-dessus leurs habits, une écharpe d'étoffe de foye, qu'ils se passent par-dessus les épaules, & qu'ils se mettent autour du cou pour servir de manteau. Les Seigneurs, & tous ceux qui fréquentent la Cour, font éclater leur magnificence dans leurs habits; mais le commun des citoyens & les gens de métier sont vêtus modestement. Les Mullahs portent le blanc, depuis la tête jusqu'aux pieds (g).

Habillemens
des femmes.

Les femmes & les filles Mahométanes ont ordinairement, autour du corps, un grand morceau de la plus fine toile de coton, qui commence à la ceinture, d'où il fait trois ou quatre tours en bas, & qui est assez large pour leur pendre jusques sur les pieds. Elles portent, sous cette toile, une sorte de caleçons d'étoffe légère. Dans l'intérieur de leurs maisons, la plupart sont nues par le haut jusqu'à la ceinture, & demeurent aussi tête & pieds nus. Mais, lorsqu'elles sortent, ou qu'elles paroissent seulement à leur porte, elles se couvrent les épaules d'un habillement, par-dessus lequel elles mettent encore une écharpe. Ces deux vetemens, étant assez larges, & n'étant point attachés ni serrés, voltigent sur leurs bras. Les femmes riches, ou de qualité, ont aux bras des anneaux & des cercles d'or. Dans les rangs ou les fortunes inférieures, elles en ont d'argent, d'ivoire, de verre, ou de lacque doré & d'un fort beau travail. Quelquefois elles en ont les bras garnis jusqu'au dessous du coude: mais ces riches ornemens paroissent les embarrasser, & n'ont pas l'air d'une parure aux yeux des Etrangers. Quelques-unes en portent autour des chevilles du pied. La plupart se passent, dans le bas du nez, des bagues d'or garnies de petites perles, & se percent les oreilles avec d'autres bagues, ou avec de grands anneaux qui leur pendent de chaque côté sur le sein. Elles ont au cou de riches colliers, ou d'autres ornemens précieux, & aux doigts quantité de bagues d'or. Leurs cheveux, qu'elles laissent pendre, & qu'elles ménagent avec beaucoup d'art, sont ordinairement noirs, & se nouent en boucles sur le dos.

Les femmes de considération ne laissent jamais voir leur visage aux Etrangers. Lorsqu'elles sortent de leurs maisons, ou qu'elles voyagent dans leurs palanquins, elles se couvrent d'un voile de foye. Schouten prétend que cette mode vient plutôt de leur vanité, que d'un sentiment de pudeur & de modestie; & la raison qu'il en apporte, c'est qu'elles traitent l'usage

op-

(g) Schouten, *ubi sup.* pag. 186 & suivantes.

opposé, de basse vile & populaire. Il ajoute que l'expérience fait souvent connoître que celles qui affectent le plus de scrupule sur ce point, sont ordinairement assez mal avec leurs maris, à qui elles ont donné d'autres occasions de soupçonner leur fidélité (b).

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

Les maisons des Maures sont grandes & spacieuses, & distribuées en divers appartemens, qui ont plusieurs chambres & leur salle. La plupart ont des toits plats & des terrasses, où l'on se rend le soir pour y prendre l'air. Dans celles des plus riches, on voit de beaux jardins, remplis de bosquets & d'allées d'arbres fruitiers, de fleurs, & de plantes rares, avec des galeries, des cabinets & d'autres retraites contre la chaleur. On y trouve même des étangs & des viviers, où l'on ménage des endroits également propres & commodes, pour servir de bains aux hommes & aux femmes, qui ne laissent point passer de jour sans s'accorder le plaisir de se rafraîchir dans l'eau. Quelques-uns font élever, dans leurs jardins, des tombeaux en pyramide, & d'autres ouvrages d'une Architecture fort délicate. Cependant Bernier, après avoir parlé d'une célèbre Maison de campagne du Grand Mogol, qui est à deux ou trois lieues de Dehli, & qui se nomme *Chab-Limar*, finit par cette observation: „ C'est véritablement une belle & Royale Maison: mais n'allez pas croire qu'elle approche d'un Fontainebleau, d'un Saint Germain, ou d'un Versailles. Ce n'en est pas seulement l'ombre. Ne pensez pas non plus qu'aux environs de Dehli, il se trouve des Saint Clouds, des Chantillis, des Meudons, des Liancours, des Vaux, &c., ou qu'on y voye même de ces moindres maisons, de simples Gentilshommes, de Bourgeois & de Marchands, qui sont en si grand nombre autour de Paris. Les Sujets ne pouvant acquérir la propriété d'aucune terre, une maxime si dure supprime nécessairement cette sorte de luxe (i) ”.

Maisons
des Mogols.

Les murailles des grandes maisons sont de terre & d'argile, mêlées ensemble, & séchées au Soleil. On les enduit d'un mélange de chaux & de fiente de vache, qui les préserve des insectes; & par-dessus encore, d'une autre composition d'herbe, de lait, de sucre & de gomme, qui leur donne un lustre & un agrément singulier. Cependant on a déjà fait remarquer qu'il se trouve des maisons de pierre; & que, suivant la proximité des carrières, plusieurs Villes en sont bâties presque entièrement. Les maisons du Peuple ne sont que d'argile & de paille. Elles sont basses, couvertes de roseaux, enduites de fiente de vache. Elles n'ont ni chambres hautes, ni cheminées, ni caves. Les ouvertures, qui servent de fenêtres, sont même sans vitres; & les portes, sans serrures & sans verroux; ce qui n'empêche point que le vol n'y soit très-rare (k).

Les appartemens des grandes maisons offrent ce qu'il y a de plus riche en tapis de Perse, en nattes très-fines, en précieuses étoffes, en dorures & en meubles recherchés, parmi lesquels on voit de la vaisselle d'or & d'argent. Les femmes ont un appartement particulier, qui donne ordinaire-

Magnificen-
ce des per-
sonnes riches.

ment

(b) *Ibid.* pag. 188.

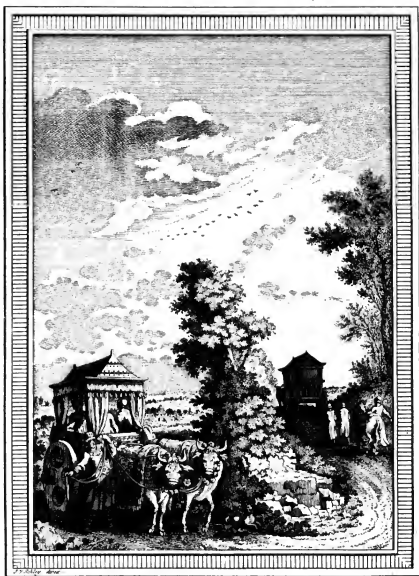
(i) Bernier, *ubi sup.* pag. 132.

(k) Schouten, pag. 190 & suiv.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.Leurs fem-
mes & leurs
domestiques.Voitures
les plus com-
munes.Comment
elles sont por-
tées.

ment sur le jardin; elles y mangent ensemble. Cette dépense est incroya-
ble pour le mari, sur-tout dans les conditions élevées; car chaque femme
a ses Domestiques & ses Esclaves du même sexe, avec toutes les commo-
dités qu'elle désire. D'ailleurs les Grands & toutes les personnes riches
entretiennent un grand train d'Officiers, de Gardes, d'Eunuques, de Va-
lets, d'Esclaves, & ne sont pas moins attentifs à se faire bien servir au-
dedans, qu'à se distinguer au-dehors par l'éclat de leur cortège. Chaque
Domestique est borné à son office. Les Eunuques gardent les femmes, a-
vec des soins qui ne leur laissent pas d'autre attention. On voit, au servi-
ce des principaux Seigneurs, une espèce de Coureurs, qui portent deux
sonnettes sur la poitrine, pour être excités, par le bruit, à courir plus vite,
& qui font régulièrement quatorze ou quinze lieues en vingt-quatre
heures. On y voit des Coupeurs de bois, des Chariotiers & des Cameliers
pour la provision d'eau, des Porteurs de palanquins, & d'autres sortes de
Valets pour divers usages.

ENTRE plusieurs sortes de voitures, quelques-uns ont des carrosses à
l'Indienne, qui sont tirés par des bœufs: mais les plus communes sont di-
verses sortes de palanquins, dont la plupart sont si commodes, qu'on y peut
mettre un petit lit avec son pavillon, ou des rideaux qui se rétroussent com-
me ceux de nos lits-d'ange. Une longue pièce de bambou, courbée avec
art, passe d'un bout à l'autre de cette litière, & soutient toute la machine
dans une situation si ferme qu'on n'y reçoit jamais de mouvement incom-
mode. On y est assis ou couché. On y mange & l'on y boit, dans le
cours des plus longs Voyages. On y peut même avoir, avec soi, quel-
ques amis; & la plupart des Mogols s'y sont accompagner de leurs fem-
mes: mais ils apportent de grands soins, pour les dérober à la vue des
Passans. Ces agréables voitures sont portées par six ou huit hommes, sui-
vant la longueur du Voyage, & les airs de grandeur que le Maître cherche
à se donner. Ils vont pieds nus, par des chemins d'une argile dure, qui
devient fort glissante pendant la pluie. Ils marchent au travers des brof-
sailles & des épines, sans aucune marque de sensibilité pour la douleur,
dans la crainte de donner trop de branle au palanquin. Ordinairement, il
n'y a que deux Porteurs par devant, & deux par derrière, qui marchent sur
une même ligne. Les autres suivent, pour être toujours prêts à succéder
au fardeau. On met, avec eux, autour de la litière, des Joueurs d'instru-
mens, des Gardes, des Cuisiniers, & d'autres Valets, dont les uns por-
tent des tambours & des flutes, les autres, des armes, des banderoles,
des vivres, des tentes, & tout ce qui est nécessaire pour la commodité du
Voyage. Cette méthode épargne les frais des animaux, dont la nourritu-
re est toujours difficile, & d'une grande dépense, sans compter que rien
n'est à meilleur marché que les Porteurs. Leurs journées les plus fortes ne
montent pas à plus de quatre ou cinq sous. Quelques-uns même ne ga-
gnent que deux sous par jour. On se persuadera aisément qu'ils ne met-
tent leurs services qu'à ce prix, si l'on considère que dans toutes les Par-
ties de l'Indoustan, les gens du commun ne vivent que de riz cuit à l'eau;
& que, s'élevant rarement au-dessus de leur condition, ils apprennent le
mé-



COCHES MOGOLS TIRÉS PAR DES BŒUFS.
MOGOLSCHKE KOETSSEN door OSSEN GETROKKEN.



métier de leurs pères , avec l'habitude de la soumission & de la docilité pour ceux qui tiennent un rang supérieur.

LES Seigneurs , & les riches Commerçans , sont magnifiques dans leurs festins. C'est une grande partie de leur dépense. Le Maître de la Maison se place , avec ses Convives , sur des tapis , où le Maître d'Hôtel présente à chacun , des mets fort bien apprêtés , avec des confitures & des fruits. Les Mogols ont des sièges & des bancs , sur lesquels on peut s'asseoir : mais ils se mettent plus volontiers sur des nattes fines & sur des tapis de Perse , en croisant leurs jambes sous eux. Les plus riches Négocians ont chez eux des fauteuils , pour les offrir aux Marchands Européens (1).

DANS les conditions honnêtes , on envoie les enfans aux Ecoles publiques , pour y apprendre à lire , à écrire , & sur-tout , à bien entendre l'Alcoran. Ils reçoivent aussi les principes des autres Sciences , auxquelles ils sont destinés , telles que la Philosophie , la Rhétorique , la Médecine , la Poésie , l'Astronomie & la Physique. Les Mosquées servent d'Ecoles , & les Mullahs de Maîtres. Ceux qui n'ont aucun bien élèvent leurs enfans pour la servitude , ou pour la profession des armes , ou pour quelque métier dans lequel ils les croyent capables de réussir (m).

ILs les fiancent dès l'âge de six à huit ans : mais le mariage ne se consume qu'à l'âge indiqué par la Nature , ou suivant l'ordre du père & de la mère. Aussi-tôt que la fille reçoit cette liberté , on la mène , avec beaucoup de cérémonie , au Gange , ou sur le bord de quelqu'autre Rivière. On la couvre de fleurs rares & de parfums. Les réjouissances sont proportionnées au rang ou à la fortune. Dans les propositions du mariage , une famille négocie long-tems. Après la conclusion , l'homme riche monte à cheval pendant quelques soirées. On lui porte , sur la tête , plusieurs parasols. Il est accompagné de ses amis , & d'une suite nombreuse de ses propres domestiques. Ce cortège est environné d'une multitude d'instrumens , dont la marche s'annonce par un grand bruit. On voit , parmi eux , des Danseurs , & tout ce qui peut servir à donner plus d'éclat à la Fête. Une foule de Peuple suit ordinairement cette cavalcade. On passe dans toutes les grandes rues ; on prend le plus long chemin. En arrivant chez la jeune femme , le Marié se place sur un tapis , où ses parens le conduisent. Un Mullah tire son livre & prononce hautement les formules de Religion , sous les yeux d'un Magistrat , qui sert de témoin. Le Marié jure devant les Spectateurs , que s'il répudie sa femme , il restituera la dot qu'il a reçue ; après quoi le Prêtre achève , & leur donne sa bénédiction.

LE festin nuptial n'est ordinairement composé que de bétel , ou d'autres mets délicats : mais on n'y sert jamais de liqueurs fortes , & ceux qui en boivent sont obligés de se tenir à l'écart. Le mets le plus commun , & le plus estimé , est une sorte de pâte en petites boules rondes , composée de plusieurs sémences aromatiques , & mêlée d'opium , qui les

DISCUSSION
DE
L'INDOUSTAN.
Festins.

Education
des enfans.

Mariage.

(1) *Ibid.* pag. 191.

(m) *Ibid.* pag. 178.

DESCRIPTION
DE
L'INOUSTAN.
Divorce.

les rend d'abord fort gais, mais qui les étourdit ensuite, & les fait dormir.

Punition de
l'adultère.

Le divorce n'est pas moins libre que la polygamie. Un homme peut épouser autant de femmes que sa fortune lui permet d'en nourrir; mais en donnant, à celles qui lui déplaisent, le bien qu'il leur a promis le jour du mariage, il a toujours le pouvoir de les congédier. Elles n'ont ordinairement, pour dot, que leurs vêtemens & leurs bijoux. Celles qui sont d'une haute naissance passent dans la maison de leur mari, avec leurs femmes de chambre & leurs esclaves. L'adultère les expose à la mort. Un homme qui surprend sa femme dans le crime, ou qui s'en assure par des preuves, est en droit de la tuer. L'usage ordinaire des Mogols est de fendre la coupable en deux, avec leurs sabres. Mais une femme, qui voit son mari entre les bras d'une autre, n'a point d'autre ressource que la patience. Cependant, lorsqu'elle peut prouver qu'il l'a battue, ou qu'il lui refuse ce qui est nécessaire à son entretien, elle peut porter sa plainte au Juge, & demander la dissolution du mariage. En se séparant, elle emmène ses filles, & les garçons demeurent au mari. Les riches Particuliers, sur-tout les Marchands, établissent une partie de leurs femmes & de leurs concubines, dans les différens lieux où leurs affaires les appellent, pour y trouver une maison prête, & toutes sortes de commodités. Ils en tirent aussi cet avantage, que les femmes de chaque maison s'efforcent, par leurs caresses, de les y attirer plus souvent. Ils les font garder par des Eunuques & des Esclaves, qui ne leur permettent pas même de voir leurs plus proches parens (n).

Femmes
d'un même
homme éta-
blies en dif-
férens lieux,

LES

(n) *Ibid.* pag. 184 & précédentes. Ces soins n'empêchent pas qu'il n'arrive de grands désordres jusques dans le Serrail de l'Empereur. On peut s'en fier au témoignage de Bernier. „ On vit, dit-il, Aureng-Zeb „ un peu dégoûté de Rauchenara-Begum, „ sa Favorite (1), parcequ'elle fut accu- „ sée d'avoir fait entrer, à diverses fois, „ dans le Serrail, deux hommes, qui furent „ découverts & menés devant lui. Voici de „ quelle façon une vieille Mellice de Por- „ tugais, qui avoit été long-tems Esclave „ dans le Serrail, & qui avoit la liberté d'y „ entrer & d'en sortir, me raconta la chose. „ Elle me dit que Rauchenara Begum, après „ avoir épuisé les forces d'un jeune homme, „ pendant quelques jours qu'elle l'avoit tenu caché, le donna à quelques-unes de „ ses femmes, pour le conduire pendant la „ nuit au travers de quelques Jardins, & le „ faire sauter; mais soit qu'elles eussent été „ découvertes, ou qu'elles craignissent de „ l'être, elles s'enfuirent, & le laissèrent

„ errant parmi ces Jardins, sans qu'il sût de „ quel côté tourner. Enfin, ayant été ren- „ contré & mené devant Aureng Zeb, ce „ Prince l'interrogea beaucoup, & n'en put „ presque tirer d'autre réponse, sinon qu'il „ étoit entré par-dessus les murailles. On „ s'attendoit qu'il le feroit traiter avec la „ cruauté que Chah Jehan, son Père, avoit „ eue dans les mêmes occasions; mais il „ commanda simplement qu'on le fît sortir „ par où il étoit entré. Les Eunuques allè- „ rent peut-être au-delà de cet ordre; car „ ils le jetèrent du haut des murailles en „ bas. Pour ce qui est du second, cette „ même femme dit qu'il fut trouvé errant „ dans les Jardins comme le premier, & „ qu'ayant confessé qu'il étoit entré par la „ porte, Aureng Zeb commanda aussi sim- „ plement qu'on le fît sortir par la porte; „ se réservant néanmoins de faire un grand „ & exemplaire châtiment sur les Eunu- „ ques, parcequ'ils étoient une chose qui non- „ seulement regardoit son honneur, mais „ aussi

(1) C'étoit sa propre sœur, & Bernier ne dit nulle part qu'elle fut sa Favorite; mais elle avoit toujours été dans son parti, comme Begum-Sahib dans celui de Dara l'aîné de ses freres. Voyez la figure de ces deux Princesses, ci-dessus, pag. 188.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.
EMETTE-
mens & de-
voirs funé-
bics.

LES devoirs qu'on rend aux Morts, sont accompagnés de tant de modestie & de décence, qu'un Voyageur Hollandois reproche [à quelques Chrétiens, & entr'autres] à sa Nation, d'en avoir beaucoup moins (o). Pendant trois jours, les femmes, les parens, les enfans & les voisins pouffent de grands cris. Ensuite on lave le corps. On l'ensevelit dans une toile blanche, qu'on coude soigneusement, & dans laquelle on renferme divers parfums. La cérémonie des funérailles commence par deux ou trois Prêtres, qui tournent plusieurs fois autour du corps, en prononçant quelques prières. Huit ou dix hommes, vêtus de blanc, le mettent dans la bière, & le portent au lieu de la sépulture. Les parens & les amis, vêtus aussi de blanc, suivent deux à deux, & marchent avec beaucoup d'ordre & de modestie. Le tombeau est ordinairement un petit caveau de maçonnerie, où l'on pose le corps sur le côté droit, les pieds tournés vers le Midi, & le visage vers l'Occident. On le couvre de planches, & l'on jette de la terre par-dessus. Ensuite toutes les personnes de l'assemblée vont se laver les mains, dans un lieu préparé pour cet usage. Les Prêtres & les Assistans reviennent former un cercle autour du tombeau, la tête couverte, les mains jointes, le visage tourné vers le Ciel, & font une courte prière: après quoi chacun reprend son rang, pour suivre les parens jusqu'à la maison du deuil. Là, sans perdre la gravité qui convient à cette triste scène, l'assemblée se sépare & chacun se retire d'un air sérieux.

Ces usages, qui sont communs à tous les Mahométans de l'Empire, mettent beaucoup de ressemblance entr'eux dans toutes les Provinces, malgré la variété de leur origine, & la différence du climat (p). Mais on ne trou-

Observation.

„ aussi la sûreté de sa personne. Bernier, Tom. II. p. 8. 54 & suivantes.

„ Citons un autre trait du même Voyageur.
„ En ce même tems, dit-il, on vit arriver
„ un accident bien funeste, qui fit grand
„ bruit dans Dehli, principalement dans le
„ Serrail, & qui défabusa quantité de per-
„ sonnes, qui avoient peine à croire, com-
„ me moi, que les Eunuques, quoique cou-
„ pés tout raz, devinssent amoureux com-
„ me les autres hommes. Didar Khan, un
„ des premiers Eunuques du Serrail, & qui
„ avoit fait bâtir une maison où il venoit
„ souvent coucher & se divertir, devint a-
„ moureux d'une très-belle femme [sœur]
„ d'un de ses voisins, qui étoit un Ecrivain
„ Gentil. Ces amourettes durèrent assez
„ long-tems sans que personne y trouvât
„ beaucoup à redire, parcequ'enfin c'étoit
„ un Eunuque, qui a droit d'entrer par-tout :
„ mais cette familiarité devint si grande & si
„ extraordinaire, que les voisins se doutè-
„ rent de quelque chose, & raillèrent l'E-
„ crivain. Une nuit qu'il trouva les deux
„ Amans couchés ensemble, il poignarda
„ l'Eunuque, & laissa la femme pour mor-
„ te. Tout le Serrail, Femmes & Eunu-

„ ques, se ligèrent contre lui pour le faire
„ mourir; mais Aureng-Zeb se moqua de
„ toutes leurs brigues, & se contenta de lui
„ faire embrasser le Mahométisme”. *Ibidem.* pag. 31.

(o) Schouten, *ubi sup.* pag. 204.

(p) Quand on les distingue, observe Mandelillo, en Patans, en Mogols, ou Mogoliers, & en Indoullans, qui sont subdivisés en plusieurs Castes, ou Tribus, comme celles de Sayeds, de Scergh & de Leeth. Il faut avouer que si l'on trouve quelques différences dans leur caractère & dans leurs usages, ils les ont apportées du Pays dont ils sont sortis, & qu'elles n'ont rien de commun avec leur Religion. Les Patans sont d'origine libre, de ces espèces de Montagnards, dont on a parlé plusieurs fois; gens orgueilleux, insolens, cruels, livrés au brigandage, qui méprisent ceux qu'ils voyent moins téméraires qu'eux à risquer leur vie sans nécessité. Les Mogols, ou Mogoliers, qui sont proprement les anciens Conquérans, sortis de la Tartarie, sont d'un caractère doux, sage, civil, obligeant. Les Indoullans, ou les Indous, sont les anciens Habitans du Pays. On les reconnoît à leur

cou-

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

Caractère
général des
Baniens.

Tribut qu'ils
payent aux
Empereurs
Mogols.

trouve pas la même conformité dans les Sectes idolâtres, qui composent encore la plus grande partie des Sujets du Grand Mogol. Les Voyageurs en distinguent un grand nombre, dont les opinions & le culte feront le sujet d'un autre Article. Ici, pour ne s'arrêter qu'aux usages civils, les principales observations doivent tomber sur les Baniens, qui, faisant, sans comparaison, le plus grand nombre, peuvent être regardés comme le second ordre d'une Nation, dont les Mahométans sont le premier.

SUIVANT le témoignage de tous les Voyageurs, il n'y a point d'Indiens plus doux & plus modestes, plus tendres, plus pitoyables, plus civils, & de meilleure foi pour les Etrangers (q), que les Baniens. Il n'y en a point aussi, de plus ingénieux, de plus habiles, & même de plus sçavans. On voit, parmi eux, des gens éclairés dans toutes sortes de professions; surtout, des Banquiers, des Jouailliers, des Ecervains, des Courtiers très-adroits, & de profonds Arithméticiens. On y voit de gros Marchands de grains, de toiles de coton, d'étoffes de soie, & de toutes les marchandises des Indes. Leurs boutiques sont belles, & leurs magasins richement fournis. Mais il ne s'y trouve jamais rien qui aît eu vie; de sorte qu'il n'y faut chercher, ni viande, ni poisson. Les Baniens savent mieux l'Arithmétique que les Chrétiens & les Maures. Quelques-uns sont un gros Commerce sur Mer, & possèdent d'immenses richesses. Aussi ne vivent-ils pas avec moins de magnificence que les Maures. Ils ont de belles maisons, des appartemens commodes & bien meublés, & des bassins d'eau fort propres pour leurs bains. Ils entretiennent un grand nombre de domestiques, de chevaux & de palanquins. Mais leurs richesses n'empêchent point qu'ils ne soient soumis aux Maures, dans tout ce qui regarde l'ordre de la Société; à l'exception du culte religieux, sur lequel aucun Empereur Mogol n'a jamais osé les chagriner. Il est vrai qu'ils achètent cette liberté par de gros tributs, qu'ils envoient à la Cour par leurs Pretres, qui sont les Bramines. Elle en est quitte pour quelques vestes, ou quelque vieil éléphant, dont elle fait présent à leurs Deputés (r). Ils payent aussi de grosses sommes aux Gouverneurs, dans la crainte qu'on ne les charge de fausses accusations, ou que sous quelque prétexte on ne confisque leurs biens (s). Le Peuple de cette Secte est composé de toutes sortes d'Artisans, qui vivent du travail de leurs mains; mais sur-tout d'un grand nombre de Tisserands, dont les Villes & les Champs sont remplis. Les plus fines toiles & les plus belles étoffes des Indes viennent de leurs Manufactures. Ils fabriquent des tapis, des couvertures, des court-pointes, & toutes sortes d'ouvrages

couleur, qui est beaucoup plus noire que celle des deux autres Nations qu'on vient de nommer. Ce sont des gens rustiques & avarés, qui ont moins d'esprit que les Patans & les Mogols. Dans la Province d'Ila-ja-Khan, on trouve certains Peuples, nommés *Blaïous*, qui sont courageux & robustes comme les Patans. La plupart sont Voituriers, & se mêlent de louer des chameaux. Ils entreprennent de conduire les *Cassias*,

ou les Caravanes; ce qu'ils font avec tant de fidélité, qu'ils perdroient plutôt la vie que de s'exposer au moindre reproche. *Mandeflo*, Tom. I. pag. 197.

(q) C'est le témoignage de Schouten, pag. 204. Mandeflo dit, au contraire, qu'il faut être sur ses gardes avec eux, pag. 159.

(r) Bernier, Tome III. pag. 9.

(s) Schouten, *ubi sup.* pag. 205.

vrages de coton ou de foyé, avec la même industrie dans les deux sexes, ^{DESCRIPTION} DE L'INDOUSTAN. Leur manière de se vêtir.

LES riches Baniens sont vêtus à-peu-près comme les Maures; mais la plupart ne portent que des étoffes blanches, depuis la tête jusqu'aux pieds. Leurs robes sont d'une fine toile de coton, dont ils se font aussi des turbans. C'est par cette partie néanmoins qu'on les distingue, car leurs turbans sont moins grands que ceux des Maures. On les reconnoît aussi à leurs hautes-chausses, qui sont plus courtes. D'ailleurs, ils ne se font point raser la tête, quoiqu'ils ne portent pas les cheveux fort longs. Leur usage est aussi de se faire tous les jours une marque jaune au front, de la largeur d'un doigt, avec un mélange d'eau & de bois de sandal, dans lequel ils broient quatre ou cinq grains de riz. C'est de leurs Bramines qu'ils reçoivent cette marque, après avoir fait leurs dévotions dans quelque Pagode (1).

LEURS femmes ne se couvrent point le visage, comme celles des Mahométans; mais elles parent aussi leur tête de pendans & de colliers. Les plus riches sont vêtues d'une toile de coton, si fine, qu'elle en est transparente, & qui leur descend jusqu'au milieu des jambes. Elles mettent, par-dessus, une sorte de veste, qu'elles serrent d'un cordon au-dessus des reins. Comme le haut de cet habillement est fort lâche, on les voit nues depuis le sein jusqu'à la ceinture. Pendant l'été, elles ne portent que des sabots, ou des fouliers de bois, qu'elles s'attachent aux pieds avec des courroies: mais, l'hiver, elles ont des fouliers de velours, ou de brocard, garnis de cuir doré. Les quartiers en sont fort bas, parcequ'elles se déchaussent à toute heure, pour entrer dans leurs chambres, dont les planchers sont couverts de tapis. Les enfans de l'un & l'autre sexe vont nus, jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans (2).

LA plupart des femmes Baniens ont le tour du visage bien fait, & beaucoup d'agrémens. Leurs cheveux noirs & lustrés forment une ou deux boucles sur le derrière du cou, & sont attachés d'un nœud de ruban. Elles ont comme les Mahométanes, des anneaux d'or passés dans le nez & dans les oreilles. Elles en ont aux doigts, aux bras, aux jambes, & aux gros doigts du pied. Celles du commun les ont d'argent, de laque, d'ivoire, de verre, ou d'étain. Comme l'usage du bétel leur noircit les dents, elles sont parvenues à se persuader que c'est une beauté de les avoir de cette couleur. „ Fil, disoient-elles à Mandelflo; vous avez les dents blanches, comme les chiens & les singes (3)”. ^{Agremens des femmes Baniens.}

LES Bramines sont distingués des autres Baniens, par leur coiffure, qui est une simple toile blanche, à laquelle ils font faire plusieurs fois le tour de la tête, pour attacher entièrement leurs cheveux, qu'ils ne font jamais couper; & par trois filets de petite ficelle, qu'ils portent sur la peau, & qui leur descendent en écharpe sur l'estomac, depuis l'épaule jusqu'aux hanches. Ils n'ont jamais cette marque de leur profession, quand il seroit question de la vie (4).

L'É.

^{Habits des Bramines.}

(1) Mandelflo, Tome I. pag. 158.

(2) Mandelflo, pag. 158.

(3) Schouten, pag. 216. Mandelflo, (4) Ibid. pag. 165.

pag. 159.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.
Education
& mariages
des Banians.

L'ÉDUCATION des enfans de cette nombreuse Secte n'a rien de commun avec celle des Mahométans. Les jeunes garçons apprenant, de bonne heure, l'Arithmétique & l'Art d'écrire. Ensuite on s'efforce de les pousser dans la profession de leurs pères. Il est rare qu'ils abandonnent le genre de vie dans lequel ils sont nés. L'usage est de les fiancer dès l'âge de quatre ans, & de les marier au-dessus de dix ; après quoi les parens leur laissent la liberté de suivre l'instinct de la Nature. Ainsi l'on voit souvent parmi eux de jeunes mères, de dix ou douze ans. Une fille, qui n'est pas mariée à cet âge, tombe dans le mépris. Les cérémonies des noces sont différentes dans chaque Canton, & même dans chaque Ville. Mais tous les pères s'accordent à donner leurs filles pour une somme d'argent, ou pour quelque présent qu'on leur offre. Après avoir marché, avec beaucoup d'appareil, dans les principales rues de la Ville ou du Bourg, les deux familles se placent sur des nattes, près d'un grand feu, autour duquel on fait faire trois tours aux deux Amans ; tandis qu'un Bramine prononce quelques mots, qui sont comme la bénédiction du mariage. Dans plusieurs endroits, l'union se fait par deux noix de cocos, dont l'époux & la femme font un échange, pendant que le Bramine leur lit quelques formules dans un Livre. Le festin nuptial est proportionné à l'opulence des familles. Mais quelque riches que soyent les parens d'une fille, il est rare qu'elle ait d'autre dot que ses joyaux, ses habits, son lit, & quelque vaisselle. Si la Nature lui refuse des enfans, le mari peut prendre une seconde, & même une troisième femme ; mais la première conserve toujours son rang & ses privilèges. D'ailleurs, quoique l'usage accorde cette liberté aux hommes, ils ne peuvent guères en user sans donner quelque atteinte à leur propre réputation.

Autres usages des Banians.

LES Banians sont d'une extrême propreté dans leurs maisons. Ils couvrent le pavé, de nattes fort bien travaillées, sur lesquelles ils s'assient comme les Maures, c'est-à-dire, les jambes croisées sous eux. Leur nourriture la plus commune est du riz, du beurre & du lait, avec toutes sortes d'herbages & de fruits. Ils ne mangent aucune sorte d'animaux, & ce respect pour toutes les créatures vivantes s'étend jusqu'aux insectes. Dans plusieurs Cantons, ils ont des Hôpitaux pour les bêtes languissantes de vieillesse ou de maladie. Ils rachètent les oiseaux qu'ils voyent prendre aux Mahométans. Les plus dévots sont difficilement d'allumer, pendant la nuit, du feu, ou de la chandelle, de peur que les mouches ou les papillons ne s'y viennent brûler. Cet excès de superstition, qu'ils doivent à l'ancienne opinion de la transmigration des âmes, leur donne de l'horreur pour la guerre, & pour tout ce qui peut conduire à l'effusion du sang. Aussi les Empereurs n'exigent-ils d'eux aucun service militaire. Mais cette exemption les rend aussi méprisables que leur Idolâtrie, aux yeux des Mahométans, qui en prennent droit de les traiter en Esclaves : ce qui n'empêche point que le Souverain ne leur laisse l'avantage de pouvoir léguer leurs biens à leurs Héritiers mâles, sous la seule condition d'entretenir leur mère jusqu'à la mort, & leurs sœurs jusqu'au tems de leur mariage (z).

(z) Schouten, pag. 208 & 209.

§. VII.

*Seâtes Idolâtres des Indes.*DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

QUELQUES Voyageurs (a) ont fait le compte des Seâtes Idolâtres, qui sont autant de branches des Banians, & prétendent en avoir trouvé quatre-vingt-trois. Elles ont toutes cette ressemblance avec les Mahomécans, qu'elles font consister la principale partie de leur Religion dans les purifications corporelles. Il n'y a point l'Idolâtre Indien, qui laisse passer le jour sans se laver. La plupart n'ont pas de soin plus pressant, dès le plus grand matin, avant le lever du Soleil. Ils se mettent dans l'eau jusqu'aux hanches, tenant à la main un brin de paille, que le Bramine leur distribue, pour chasser l'esprit malin, pendant qu'il donne la bénédiction & qu'il preche ses opinions à ceux qui se purifient. Les Habitans des bords du Gange se croyent les plus heureux, parcequ'ils attachent une idée particulière de sainteté aux eaux de ce Fleuve. Non-seulement ils s'y baignent plusieurs fois le jour, mais ils ordonnent que leurs cendres y soient jetées après leur mort. Le comble de leur superstition est dans le tems des Eclipses, dont ils craignent les plus malignes influences. Bernier fait un récit curieux du spectacle dont il fut témoin. Il se trouvoit à Dehli, pendant la fameuse Eclipe de 1666: „ Il monta, dit-il, sur la terrasse de sa „ maison, qui étoit située sur les bords du Gemna. De là, il vit les deux „ côtés de ce Fleuve, dans l'étendue d'une lieue, couverts d'Idolâtres, qui „ étoient dans l'eau jusqu'à la ceinture, regardant le Ciel, pour se plonger „ & se laver dans le moment où l'Eclipe alloit commencer. Les petits „ garçons & les petites filles étoient nus comme la main. Les hommes „ étoient aussi, excepté qu'ils avoient une espèce d'écharpe, bridée à „ l'entour des cuisses. Les femmes mariées, & les filles qui ne pas- „ soient pas six ou sept ans, étoient couvertes d'un simple drap. Les per- „ sonnes de condition, tels que les Rajas, Princes Souverains Gentils, qui „ sont ordinairement à la Cour & au service de l'Empereur, les *Serrafs*, ou „ Changeurs, les Banquiers, les Jouailliers, & tous les riches Marchands „ avoient traversé l'eau avec leurs familles. Ils avoient dressé leurs ten- „ tes, sur l'autre bord, & planté, dans la Rivière, des *Kanats*, qui sont „ une espèce de paravents, pour observer leurs cérémonies, & se laver „ tranquillement, sans être exposés à la vue de personne. Aussi-tôt que „ le Soleil eut commencé à s'éclipser, ils poussèrent un grand cri; & se „ plongeant dans l'eau, où ils demeurèrent cachés assez long-tems, ils se „ releverent, pour y demeurer debout, les yeux & les mains levés vers le „ Soleil, prononçant leurs prières avec beaucoup de dévotion, prenant par „ intervalles de l'eau avec les mains, la jettant vers le Soleil, inclinant la „ tête, remuant & tournant les bras & les mains, & continuant ainsi leurs „ plongemens, leurs prières & leurs contorsions jusqu'à la fin de l'Eclipe. „ Alors chacun ne pensa qu'à se retirer, en jettant des pièces d'argent fort „ loin dans la Rivière, & distribuant des aumônes aux Bramines, qui se „ pré-

Multitude
de Seâtes Idolâtres.

Leurs purifications.

Superstitions
à l'occasion
d'une Eclipe.

(a) Mandelstou, Abraham Rogers, Gautier Schouten, &c.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

„présentoient en grand nombre. L'Auteur observa qu'en sortant de la Rivière, ils prirent tous des habits nouveaux, qui les attendoient sur le sable, & que les plus dévots laissèrent leurs anciens habits pour les Bramines. Cette Eclipsé, dit-il, fut célébrée de même dans l'Indus, dans le Gange, & dans tous les autres Fleuves des Indes; mais sur-tout dans l'eau du *Tanaïser*, ou plus de cent cinquante mille personnes se rassemblèrent de toutes les Régions voisines, parceque ce jour-là son eau passe pour la plus sainte (b).

Les quatre-vingt-trois Sectes de Baniens peuvent se réduire à quatre principales, qui comprennent toutes les autres: celles des *Ceurawaths*, des *Samaraths*, des *Bisnaws*, & des *Gougis*.

Secte des
Ceurawaths.

Les premiers ont tant d'exactitude à conserver les animaux, que leurs Bramines se couvrent la bouche d'un linge, dans la crainte qu'une mouche n'y entre, & portent chez eux un petit balai à la main, pour écarter toutes sortes d'insectes. Ils ne s'assient point, sans avoir nettoiyé soigneusement la place qu'ils veulent occuper. Ils vont tête & pieds nus, avec un bâton blanc à la main, par lequel ils se distinguent des autres Sectes. Ils ne font jamais de feu dans leurs maisons. Ils n'y allument pas même de chandelle. Ils ne boivent point d'eau froide, de peur d'y rencontrer des insectes; & s'ils la font bouillir, c'est dans quelque maison voisine. Leur habit est une pièce de toile, qui leur pend depuis le nombril jusqu'aux genoux. Ils ne se couvrent le reste du corps que d'un petit morceau de drap, autant qu'on en peut faire d'une seule toison.

Leurs Pagodes sont quadrées dans leur forme, avec un toit plat, & vers la partie Orientale, une ouverture, sous laquelle sont les Chapelles de leurs Idoles, bâties en forme pyramidale, avec des degrés qui contiennent plusieurs figures de bois, de pierre & de papier, représentant leurs parens morts, dont la vie a été remarquable par quelque bonheur extraordinaire. Leurs plus grandes dévotions se font au mois d'Août, pendant lequel ils se mortifient par des pénitences fort austères. Mandellô confirme, avec certitude, ce qu'on a déjà rapporté sur d'autres témoignages, qu'il se trouve de ces Idolâtres qui passent un mois, ou six semaines, sans autre nourriture que de l'eau, dans laquelle ils raclent d'un certain bois amer, qui soutient leurs forces. Les *Ceurawaths* brûlent les corps des personnes âgées, mais ils enterront ceux des enfans. Leurs veuves ne se brûlent point avec leurs maris. Elles renoncent seulement à se remarier. Tous ceux, qui font profession de cette Secte, peuvent être admis à la Prêtrise. On accorde même cet honneur aux femmes, lorsqu'elles ont passé l'âge de vingt ans; mais les hommes y sont reçus dès leur septième année: c'est-à-dire, qu'ils en prennent l'habit, qu'ils s'accoutument à mener une vie austère, & qu'ils s'engagent à la chasteté, par un vœu. Dans le mariage même, l'un des deux Époux a le pouvoir de se faire Prêtre, & d'obliger, par cette résolution, l'autre au célibat, pour le reste de ses jours. Quelques-uns font vœu de chasteté après le mariage, mais cet excès de zèle est rare. Dans les dogmes de cette Secte, la Divinité n'est point un Etre infini, qui pré-

Prêtrise ac-
cordée aux
femmes.

(b) Bernier, Tom. III. pag. 8. de l'Article des Gentils de l'Inde.







WISCHTNU.

17. Schlg. druc.





BIRUMA OU BRAMA.

sûreté aux événemens. Tout ce qui arrive, dépend de la bonne ou de la mauvaise fortune. Ils ont un Saint, qu'ils nomment *Tiel-Tenchfer*. Ils n'admettent ni Enfer, ni Paradis; ce qui n'empêche point qu'ils ne croient l'âme immortelle: mais ils s'imaginent qu'en sortant du corps, elle entre dans un autre, d'homme, ou de bête, suivant le bien ou le mal qu'elle a fait, & qu'elle choisit toujours une femelle, qui la remet au Monde, pour vivre dans un autre corps. Tous les autres Banians ont du mépris & de l'aversion pour les Ceurawaths. Ils ne veulent boire, ni manger avec eux. Ils n'entrent pas même dans leurs maisons; & s'ils avoient le malheur de les toucher, ils seroient obligés de se purifier par une pénitence publique.

La seconde Secte, ou Caste, qui est celle des Samaraths, est composée de toutes sortes de métiers, tels que les Serruriers, les Maréchaux, les Charpentiers, les Tailleurs, les Cordonniers, les Fourbisseurs, &c. Elle admet aussi des Soldats, qui sont les Rasbouts, des Ecrivains & des Officiers. C'est, par conséquent, la plus nombreuse. Quoiqu'elle ait, de commun avec la première, de ne pas souffrir qu'on tue les animaux, ni les insectes, & de ne rien manger qui ait eu vie, ses dogmes sont différens. Elle croit l'Univers créé par une première Cause, qui gouverne & conserve tout, avec un pouvoir immuable & sans bornes. Son nom est *Permiser*, & *Visnum*. Elle lui donne trois Substituts, qui ont chacun leur emploi sous sa direction. Le premier, nommé *Brahma*, dispose du sort des âmes, qu'il fait passer dans des corps d'hommes ou de bêtes. Le second, qui s'appelle *Buffiana*, apprend aux créatures humaines à vivre suivant les loix de Dieu, qui sont comprises en quatre Livres. Il prend soin aussi de faire croître le bled, les plantes & les légumes. Le troisième se nomme *Mair*, & son pouvoir s'étend sur les Morts. Il sert comme de Secrétaire à *Visnum*, pour examiner les bonnes & les mauvaises œuvres. Il en fait un rapport fidèle à son Maître, qui, après les avoir pesées, envoie l'âme dans le corps qui lui convient. Les âmes, qui sont envoyées dans le corps des vaches, sont les plus heureuses, parceque cet animal ayant quelque chose de divin, elles espèrent d'être plutôt purifiées des souillures qu'elles ont contractées. Au contraire, celles qui ont, pour demeure, le corps d'un éléphant, d'un chameau, d'un bouc, d'un âne, d'un porc, d'un serpent, ou de quelque autre bête immonde, sont fort à plaindre; parcequ'elles passent de-là dans d'autres corps de bêtes moins féroces, où elles achèvent d'expié leurs crimes. Enfin, *Mair* présente les âmes purifiées à *Visnum*, qui les reçoit au nombre de ses serviteurs (c).

Les Samaraths brûlent les corps des Morts, à la réserve de ceux des enfans au-dessous de l'âge de trois ans: mais ils observent de faire les obseques sur le bord d'une Rivière, ou de quelque ruisseau d'eau vive. Ils y portent même leurs Malades, lorsqu'ils sont à l'extrémité, pour leur donner la consolation d'y expirer. Il n'y a point de Secte, dont les femmes se sacrifient

(c) Comme on ne parle point ici de la figure de ces Divinités, nous avons cru devoir donner au moins celle des trois principales, qui peut tenir lieu d'une description excessivement ennuyeuse. Il ne faut pas s'arrêter à la diver-

sité des noms. Elle est encore plus grande dans les attributs. Ce sont autant de fables monstrueuses, sur lesquelles les Commentaires ne finiroient jamais. R. d. E.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.
LEUR DOCTRINE.

Secte des
Samaraths.

Usages des
Samaraths.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

fient si gayement à la mémoire de leurs maris. Elles sont persuadées que cette mort n'est qu'un passage, pour entrer dans un bonheur sept fois plus grand que tout ce qu'elles ont eu de plaisir sur la Terre. Un autre de leurs plus saints usages, est de faire présenter à leur enfant, aussi-tôt qu'elles sont accouchées, une écritoire, du papier & des plumes; si c'est un garçon, elles y font ajouter un arc. Le premier de ces deux signes est pour engager Bussiuna à graver sa loi dans l'esprit de l'enfant; & l'autre lui promet sa fortune à la guerre, s'il embrasse cette profession; à l'exemple des Rasbouts.

Secte des
Bisnaux.

LA troisième Secte, qui est celle des Bisnaux, s'abstient, comme les deux précédentes, de manger tout ce qui a l'apparence de vie. Elle impose aussi des jeûnes. Ses Temples portent le nom particulier d'*Agogés*. La principale dévotion des Bisnaux consiste à chanter des Hymnes à l'honneur de leur Dieu, qu'ils appellent *Ram-Ram*. Leur chant est accompagné de danses, de musique, de tambours, de flageolets, de bassins de cuivre & d'autres instrumens, dont ils jouent devant leurs Idoles. Ils représentent *Ram-Ram* & sa femme, sous différentes formes. Ils les parent de chaînes d'or, de colliers de perles, & d'autres ornemens précieux. Leurs dogmes sont à-peu-près les memes que ceux des Samaraths, avec cette différence, que leur Dieu n'a point de Lieutenans, & qu'il agit par lui-même. Ils se nourrissent de légumes, de beurre & de lait, avec ce qu'ils nomment l'*Astibia*, qui est une composition de gingembre, de mangues, de citrons, d'ail, & de graine de moutarde, confite au sel. Ce sont leurs femmes, ou leurs Prêtres qui font cuire leurs alimens. Au-lieu de bois, qu'ils font scrupule de brûler, parcequ'il s'y rencontre des vers, qui pourroient périr par le feu, ils employent de la fiente de vache, séchée au Soleil, & mêlée avec de la paille, qu'ils coupent en petits quarraux, comme les tourbes. La plupart des Banians Bisnaux exercent le Commerce, par commission ou pour leur propre compte. Ils y sont fort entendus. Leurs manières étant fort douces, & leur conversation agréable, les Chrétiens & les Mahométans choisissent, parmi eux, leurs Interprètes & leurs Courtiers. Ils ne permettent point aux femmes de se faire brûler avec leurs maris. Ils les forcent de garder un veuvage perpétuel, quand le mari seroit mort avant la consommation du mariage. Il n'y a pas long-tems que le second frère étoit obligé, parmi eux, d'épouser la veuve de son aîné; mais cet usage a fait place à la loi, qui condamne toutes les veuves au célibat.

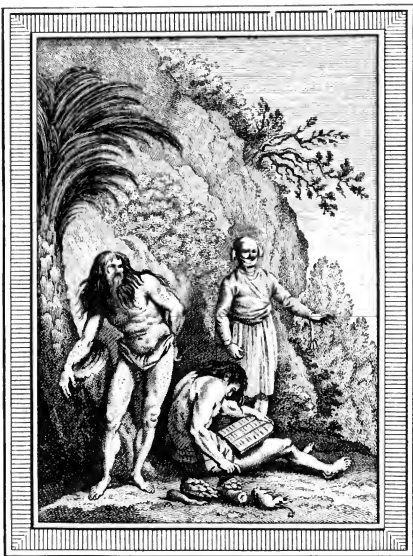
Secte des
Gougis & des
Fakirs.

EN se baignant, suivant l'usage commun de toutes les Sectes Banianes, les Bisnaux doivent se plonger, se vautrer, & nager dans l'eau; après quoi, ils se font frotter, par un Bramine, le front, le nez, les oreilles, d'une drogue composée de quelque bois odoriférant; & pour sa peine, ils lui donnent une petite quantité de bled, de riz, ou de légumes. Les plus riches ont, dans leurs maisons, des bassins d'eau pure, qu'ils y amènent à grands fraix, & ne vont aux Rivières que dans les occasions solennelles, telles que leurs grandes Fêtes, les Pèlerinages & les Eclipses.

LA Secte des Gougis, qui comprend les *Fakirs* (d), c'est-à-dire, les Moines

(d) On cite toujours volontiers le témoignage oculaire d'un Voyageur tel que Bernier. „ Entre une infinité, dit-il, & une „ très-grande diversité de Fakirs, de Pau-
„ vres,





J. V. Stokely delin.

DIFFERENTES SORTES DE FAKIRS..
VERSCHIEDEN SOORTEN VAN FAKIRS.

nes Banians, les Hermites, les Missionnaires, & tous ceux qui se livrent à la dévotion par état, font profession de reconnoître un Dieu Créateur & Conservateur de toutes choses, auquel ils donnent divers noms, & qu'ils représentent sous différentes formes. Ils passent pour de saints personnages; & n'exerçant aucun métier, ils ne s'attachent qu'à mériter la vénération du Peuple. Une partie de leur sainteté consiste à ne rien manger, qui ne soit cuit, ou apprêté avec de la bouze de vache, qu'ils regardent comme ce qu'il y a de plus sacré. Ils ne peuvent rien posséder en propre. Les plus austères ne se marient point, & ne toucheroient pas même une femme. Ils méprisent les biens & les plaisirs de la vie. Le travail n'a pas

» vres, de Derviches, de Religieux ou San-
» tons Gentils des Indes, il y en a grand
» nombre qui ont une espèce de Couvens,
» où il y a des Supérieurs, & qui font une
» sorte de vœux de chasteté, de pauvreté &
» d'obéissance. Ils mènent une vie si étran-
» ge, que je ne sçais si on pourra le croire.
» Ce sont pour l'ordinaire ceux qu'on ap-
» pelle *Janguts* (ou Gougis), comme qui
» ditroit, *unis avec Dieu*. On en voit quan-
» tité tout nus, ou couchés jour & nuit sur
» la cendre, affez ordinairement sous quel-
» ques uns de ces grands arbres, qui sont
» sur les bords des *Talabs*, ou réservoirs,
» ou bien dans des galeries qui sont autour
» de leurs *Doutas*, ou Temples d'Idoles. Il
» y en a, dont les cheveux leur tombent
» jusqu'à mi-jambes, & qui sont entortillés
» par branches, comme ce grand poil de
» nos barbetaux. De ceux là, j'en ai vu, en
» plusieurs endroits, qui tenoient un bras,
» & quelquefois les deux, élevés & tendus
» perpétuellement par dessus leurs têtes, &
» qui avoient au bout des doigts les ongles
» entortillés, plus longues, suivant la me-
» sure que j'en ai prise, que la moitié de mon
» petit doigt. Leurs bras étoient petits &
» maigres, comme ceux des Ethiopiques, par-
» ceque dans cette posture forcée ils ne pre-
» noient point assez de nourriture; & leurs
» nerfs s'étant retirés, & les jointures rem-
» plies & sèches, ils ne pouvoient les abais-
» ser pour prendre quoique ce soit. Auf-
» si ont-ils de jeunes Novices, qui les ser-
» vent avec le plus grand respect. Il n'y a
» point de Mégère dont la figure approche
» de la leur. J'ai souvent rencontré à la
» Campagne, principalement dans les Terres
» des Rajas, des bandes de ces Fakirs tout
» nus, qui me faisoient horreur. Les uns
» tenoient leurs bras élevés, dans la postu-
» re que je viens de dire. Les autres avoient
» leurs cheveux épars, ou bien ils les a-
» voient liés & entortillés autour de la tête.

» D'autres avoient à la main des massues,
» & d'autres une peau de tigre, sèche &
» roide, sur leurs épaules. Je les voyois
» passer effrontément au travers d'une gran-
» de Bourgade; j'admirois comment les hom-
» mes & les femmes les regardoient sans s'é-
» mouvoir, & comment les femmes leur por-
» toient dévotement l'aumône. J'ai vu af-
» fez long-tems à Dehli, un fameux Fakir,
» nommé *Sornes*, qui alloit ainsi nud par les
» rues, & qui aimoit mieux enfin se laisser cou-
» per le cou, que de se vêtir, quelques
» menaces & quelques promesses que lui fût
» faire *Aureng-Zeb*. J'en ai vu plusieurs,
» qui par dévotion faisoient de longs péle-
» rinages, non-seulement nus, mais char-
» gés de grosses chaînes de fer, comme cel-
» les qu'on met aux pieds des éléphants;
» d'autres qui par un vœu particulier se te-
» noient sept ou huit jours debout sur leurs
» jambes, qui devenoient fort enflées, s'ap-
» puyant seulement quelques heures de la nuit
» sur une corde tendue; d'autres qui se te-
» noient des heures entières sur leurs mains,
» sans branler, la tête en bas & les pieds
» haut, & dans d'autres postures si contrain-
» tes & si difficiles, que nous n'avons pas
» de Bateleurs qui puissent les imiter, &c.
» Bernier explique, en Philosophe, tant d'ef-
» fets surprenans, & les attribue moins à l'im-
» posture qu'à la force de la superstition. Ta-
» vernier ne s'étend pas moins sur le même
» sujet; mais on a fait remarquer qu'il est ac-
» cusé d'avoir emprunté ses lumières d'autrui.
» Il parolt néanmoins ne les devoir qu'à lui-
» même sur les plus célèbres pèlerinages des
» Indiens, dont il avoit vu in situ, & qu'il
» rapporte fort au long. Bernier, *Tome III,*
» *Article de la Religion des Gentils.* Tavernier,
» *Tome II.* Mais personne n'a mieux traité le
» même sujet qu'*Abraham Roger*, *Henri Lor*,
» & les Peres *Kirker* & *Roa*, Jésuites Alle-
» mands.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

pas plus d'attraits pour eux. Ils passent leur vie à courir les chemins & les bois, où la plupart vivent d'herbes vertes & de fruits sauvages. D'autres se logent dans des masures ou dans des grottes, & choisissent toujours les plus sales. D'autres, plus saints encore, vont nus, à l'exception des parties naturelles, & ne font pas difficulté de se montrer, dans cet état, au milieu des grand chemins & des Villes. Ils ne se font jamais raser la tête; encore moins la barbe, qu'ils ne lavent & ne peignent jamais, non plus que leur chevelure. Aussi paroissent-ils couverts de poil, comme autant de Sauvages. Quelquefois ils s'assembloient par troupes, sous un Chef, auquel ils rendent toutes sortes de respects & de soumissions. Quoiqu'ils fassent profession de ne rien demander, ils s'arrêtent près des lieux habités qu'ils rencontrent; & l'opinion qu'on a de leur sainteté porte toutes les autres Sectes Baniânes, à leur offrir des vivres. Enfin, d'autres se livrant à la mortification, exercent, en effet, d'incroyables austérités. Il se trouve aussi des femmes qui embrassent un état si dur. Schouten ajoute, que souvent les Pauvres mettent leurs enfans entre les mains des Gougis; afin qu'étant exercés à la patience, ils soient capables de suivre une profession si sainte & si honorée, s'ils ne peuvent subsister par d'autres voyes (e).

Rasbouts.

QUELQUES Voyageurs mettent les Rasbouts (f) au nombre des Sectes Baniânes, parcequ'ils croient aussi la transmigration des âmes, & qu'ils ont une grande partie des mêmes usages. Cependant, au-lieu que tous les autres Baniâns ont l'humeur douce, & qu'ils abhorrent l'effusion du sang, les Rasbouts sont emportés, hardis & violens. Ils mangent de la chair. Ils ne vivent que de meurtre & de rapines. Ils n'ont pas d'autre métier que la guerre.

Leur intrépidité.

Le Grand Mogol, & la plupart des autres Princes Indiens, les employent dans leurs Armées, parceque, méprisant la mort, ils sont d'une intrépidité surprenante. Mandelilo raconte que cinq Rasbouts, étant un jour entrés dans la maison d'un Payfan, pour s'y reposer d'une longue marche, le feu prit au Village, & s'approcha bien-tôt de la maison où ils s'étoient retirés. On les en avertit; ils répondirent que jamais ils n'avoient tourné le dos au péril; qu'ils étoient résolus de donner au feu la terreur qu'il inspiroit aux autres, & qu'ils vouloient le forcer de s'arrêter à leur vûe. En effet ils s'obstinèrent à se laisser brûler, plutôt que de faire un pas pour se garantir des flammes. Il n'y en eut qu'un, qui prit le parti de se retirer [entraînant un de ses Camarades]: mais il ne put se consoler de n'avoir pas suivi l'exemple des autres (g).

Les Rasbouts n'épargnent que les bêtes, sur-tout les oiseaux, qu'ils nourrissent même avec soin, parcequ'ils croient que leurs âmes sont particulièrement destinées à passer dans ces petits corps, & qu'ils espèrent alors, pour eux-mêmes, autant de charité qu'ils en auront eu pour les autres. Ils marient, comme les Baniâns, leurs enfans dès le premier âge. Leurs veuves se font brûler aussi, avec le corps de leurs maris; à moins que dans le contrat de mariage, elles n'ayent stipulé qu'on ne puisse les y forcer. Cette

(e) *Ubi sup.* pag. 230.

(f) D'autres les nomment *Ragipouts*, *Rasbouts*, *Rasbouts*, &c. ils sont répandus dans

les Provinces, sans autre raison, pour se marier entr'eux, que celle de leurs opinions.

(g) *Ubi sup.* pag. 178.

te précaution ne le deshonoré point, lorsqu'elle a précédé l'union conjugale.

AU-RESTE cette variété d'opinions & d'usages, qui forme tant de Sectes différentes entre les Banians, n'empêche point qu'ils n'aient quatre Livres communs, qu'ils regardent comme le fondement de leur Religion, & pour lesquels ils ont le même respect, malgré la différence de leurs explications. Bernier, qui s'attache particulièrement à tout ce qui regarde leurs sciences & leurs opinions, nous donne des éclaircissements curieux sur ces deux points.

BENARÉS, Ville située sur le Gange, dans un Pays très-riche & très-agréable, est l'Ecole générale, & comme l'Athènes de toute la Gentilité des Indes. C'est le lieu où les Bramines, & tous ceux qui aspirent à la qualité de Sçavans, se rendent pour communiquer leurs lumières, ou pour en recevoir. Ils n'ont point de Collèges & de Classes subordonnées comme les nôtres; en quoi Bernier leur trouve plus de ressemblance avec l'ancienne manière d'enseigner. Les Maîtres sont dispersés, par la Ville, dans leurs maisons, & principalement dans les jardins des Fauxbourgs, où les riches Marchands leur permettent de se retirer. Les uns ont quatre Disciples, d'autres six ou sept; & les plus célèbres, douze ou quinze au plus, qui employent dix & douze années, à recevoir leurs instructions. Cette étude est très-lente, parceque la plupart des Indiens sont naturellement paresseux; défaut qui leur vient de la chaleur du Pays, & de la qualité de leurs alimens. Ils étudient sans contention, en mangeant leur *Kichery*, c'est-à-dire un mélange de légumes, que les riches Marchands leur font apporter.

LEUR première étude est sur le *Hanscrit*, qui est une langue tout-à-fait différente de l'Indienne ordinaire, & qui n'est sçue que des *Pendets*, ou des Sçavans. C'est de cette langue que le Père Kirker a publié l'Alphabet, tel qu'il l'avoit reçu du Père Roa. Son nom signifie *Langue pure*; & croyant que c'est dans cette langue que Dieu, par le ministère de Brahma, leur a communiqué les quatre Livres, qu'ils appellent *Beths*, ils lui donnent les qualités de Sainte & de Divine. Ils prétendent qu'elle est aussi ancienne que ce Brahma, dont ils ne comptent l'âge que par Lecks, ou centaines de mille ans. „ Je voudrois caution, dit Bernier, de cette „ étrange antiquité. Mais il ajoute qu'on ne peut nier qu'elle ne soit très-„ ancienne, puisque leurs Livres de Religion, qui l'est, sans doute, „ beaucoup, ne sont écrits que dans cette langue, & que, de plus, elle „ a ses Auteurs de Philosophie & de Médecine, en vers, quelques autres „ Poësies, & quantité d'autres Livres, dont il vit une grande salle toute „ remplie à Benarés ”.

LORSQU'ILS ont appris le Hanscrit, travail difficile, parcequ'ils n'ont point de bonne Grammaire, ils commencent ordinairement à lire le *Puranee*, qui est une interprétation, & comme un abrégé des *Beths*, parceque les *Beths* sont fort gros, du moins, si ce sont ceux qu'on fit voir à Bernier. Ils sont même si rares, que Daneckmend-Khan, son Maître, ne put trouver l'occasion de les acheter, avec quelque soin qu'il les eût fait chercher. On ne

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

Collèges &
Sciences des
Gentils In-
diens.

Origine des
quatre Livres
qu'ils nom-
ment *Beths*.

Ordre de
leurs études.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

les tient pas moins secrets, dans la crainte que les Mahométans ne s'en faussissent, & ne les fassent brûler, comme ils ont fait plusieurs fois. Après le Purance, quelques-uns se jettent dans la Philosophie. Entre leurs Philosophes, ils en comptent six principaux, qui sont autant de différentes Sectes. De-là naissent quantité de différends & de jalousies, par la préférence que chacun donne à la sienne, parcequ'il la croit, non-seulement meilleure, mais plus conforme aux Beths. D'une de ces six Sectes, qui se nomme *Bauté*, sortent douze autres Sectes différentes. Cependant elle est moins commune que les cinq autres. Ses Sectateurs sont haïs & méprisés. Ils passent pour des Athées, dont les usages ne sont pas moins extraordinaires que leurs opinions.

Leur Philo-
sophie.

Premiers
principes.

Les Traités de Philosophie Indienne s'accordent sur les premiers principes des choses. Les uns établissent que tout est composé de petits corps indivisibles, moins par leur résistance & leur dureté, que par leur petitesse. D'autres veulent que tout soit composé de matière & de forme; d'autres que tout le soit des quatre élémens & du néant. Quelques-uns regardent la lumière & les ténèbres, comme les premiers principes. Plusieurs admettent, pour principe, la privation, ou plutôt les privations, qu'ils distinguent du néant. Enfin, d'autres prétendent que tout est composé d'accidens. Ce qu'ils disent, pour appuyer leurs systèmes, est obscur & mal conçu: mais Bernier, qui n'avoit pu lire leurs Livres, & qui trouvoit, d'ailleurs, les *Pendets* fort ignorans, étoit porté à juger que la faute venoit d'eux plutôt que de leurs Auteurs (b). Au reste, ils s'accordent tous à penser que leurs principes sont éternels. Une production du néant ne paroît pas leur être tombée dans l'esprit, non plus qu'à la plupart des anciens Philosophes. Il n'y a qu'un seul de leurs Auteurs, qui semble en avoir eu quelque idée.

Médecine.

Dans la Médecine, ils ont quantité de petits Livres, qui ne contiennent guères que des méthodes & des recettes. Le plus ancien & le principal est écrit en vers. Leur pratique est fort différente de la nôtre. Ils se fondent sur ces principes; qu'un Malade, qui a la fièvre, n'a pas besoin de nourriture; que le principal remède des maladies est l'abstinence; qu'on ne peut donner rien de pire, à un Malade, que des bouillons de viande, ni qui se corrompe plutôt dans l'estomac d'un fiévreux; & qu'on ne doit tirer du sang que dans une grande & évidente nécessité, telle que la crainte d'un transport au cerveau, ou dans les inflammations de quelque partie considérable, telle que la poitrine, le foye ou les reins. Bernier, quoique Médecin, ne décide point, dit-il, la bonté de cette pratique; mais il en vérisifia le succès. Il ajoute qu'elle n'est pas particulière aux Médecins Gentils; que les Médecins Mogols & Mahométans, qui suivent Avicenne & Averroës, y sont fort attachés, sur-tout à l'égard des bouillons de viande; que les Mogols, à la vérité, sont un peu plus prodigues de sang que les Gentils, & que dans les maladies, qu'on vient de nommer, ils saignent ordinairement une ou deux fois, mais, „ ce n'est pas de ces peti-
tes

(b) *Ubi sup.* pag. 102 & suivantes.

„tes saignées, qu'il appelle de nouvelle invention; *ce sont de ces saignées* DESCRIPTION
 „*copieuses des Anciens*, de dix-huit & vingt onces de sang, qui vont sou- DE
 „vent jusqu'à la défaillance, mais qui ne manquent guères aussi d'é- L'INDOUSTAN.
 „trangler, suivant le langage de Galien, les maladies dans leur ori-
 „gine (i)”.

DANS l'Anatomie, on peut dire absolument que les Indiens Gentils n'y Anatomie.
 entendent rien. La raison en est simple: ils n'ouvrent jamais de corps
 d'hommes, ni d'animaux. Cependant ils ne laissent pas d'assurer qu'il y a
 cinq mille veines dans le corps humain, avec autant de confiance que s'ils
 les avoient comptées.

A l'égard de l'Astronomie, ils ont leurs Tables, suivant lesquelles ils Astronomie.
 prévoient les Eclipses. Si ce n'est pas avec toute la justesse des Astronomes
 de l'Europe, ils y parviennent à-peu-près. Mais ils ne laissent pas de
 joindre, à leurs lumières, de ridicules fables. Ce sont des monstres qui
 se saisissent alors du Soleil & de la Lune, & qui l'infestent. Ils préten-
 dent, avec autant d'obstination dans leur ignorance, que la Lune est de
 quatre cens mille cosses au-dessus du Soleil, c'est-à-dire, plus de cinquante
 mille lieues; qu'elle est lumineuse d'elle-même, & que c'est d'elle que
 nous vient une certaine eau vitale, qui s'assemble & se range principalement
 dans le cerveau, descendant de-là, comme d'une source dans tous les mem-
 bres, pour servir à leurs fonctions. Ils veulent que le Soleil, la Lune, &
 généralement tous les Astres, soyent des Deutas, ou des Temples; que
 la nuit arrive lorsque le Soleil est derrière le sommet d'une montagne ima-
 ginaire, qu'ils placent au milieu de la Terre, à laquelle ils donnent plusieurs
 mille lieues de hauteur, & la figure d'un pain de sucre renversé; de sorte
 que le jour ne luisse, chez eux, que lorsque le Soleil revient du derrière de
 cette montagne.

LEURS idées de Géographie ne sont pas moins choquantes. Ils croyent Géographie.
 que la Terre est plate & triangulaire; qu'elle a sept étages, tous différens en
 beauté, en perfections, en habitans, dont chacune est entourée de sa Mer;
 que de ces Mers, une est de lait, une autre de sucre, une autre de beu-
 re, une autre de vin, &c; qu'après une Terre vient une Mer, & une Ter-
 re après une Mer; & que chaque étage a différentes perfections, jusqu'au
 premier qui les contient toutes.

Si toutes ces rêveries, observe Bernier, sont les fameuses sciences des Réflexion
 anciens Brachmanes des Indes, on s'est bien trompé dans l'idée qu'on en de Bernier sur
 a conçue. Il auroit eu peine, dit-il, à se le persuader, s'il n'avoit vû que les anciens
 la Religion des Indes est d'un tems immémorial; qu'elle s'est conservée dans Brachmanes.
 la langue Hanserit, qui ne peut être que très-ancienne, puisqu'on ignore
 son origine, & que c'est une langue morte, qui n'est connue que des Savans
 & qui a ses Poésies; que tous les Livres de science ne sont écrits que dans
 cette langue; enfin que peu de monumens ont autant de marques d'une très-
 grande antiquité (k).

L'Au-

(i) Ibidem. pag. 108.

(k) Ibid. 114. Il n'y a rien à conclure de la Chronologie Indienne, qui ne fait pas le Monde éternel, mais qui le fait si vieux,

dit Bernier, que tout habiles Arithméticiens que sont les Bramines, ils ne peuvent nombrer leurs calculs. Ibid. pag. 122.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

Visite que
Bernier rend
au grand Pen-
det de Benarés.

Portrait de
ce Docteur.

Civilisés
des Pendets.

Explica-
tions qu'ils
donnent à
Bernier.

Leurs idées
sur les Deutas.

L'AUTEUR, qu'on cite avec complaisance, raconte qu'en descendant le Gange & passant par Benarés, il alla trouver un Chef des Pendets, qui fait sa demeure ordinaire dans cette Ville. C'étoit un Bramine, si renommé par son savoir, que Chah-Jehan, par estime pour son mérite, autant que pour faire plaisir aux Rajas, lui avoit accordé une pension annuelle de deux mille roupies. Il étoit de belle taille, & d'une fort agréable physionomie. Son habillement consistoit dans une espèce d'écharpe blanche de soye, qui étoit liée autour de sa ceinture & qui lui pendoit jusqu'au milieu des jambes; avec une autre écharpe, de soye rouge, assez large, qu'il portoit sur les épaules comme un petit manteau. Bernier l'avoit vu plusieurs fois à Dchli, devant l'Empereur, dans l'assemblée de tous les Omrahs, & marchant par les rues, tantôt à pied, & tantôt en palcki. Il l'avoit même entretenu plusieurs fois chez Daneckmend-Khan, à qui ce Docteur Indien faisoit sa cour, dans l'espérance de faire rétablir sa pension, qu'Aureng-Zeb lui avoit ôtée, pour marquer son attachement au Mahométisme.

„ Lorqu'il me vit à Benarés, dit Bernier, il me fit cent caresses, & me „ donna une collation dans la Bibliothèque de son Université, avec les six „ plus fameux Pendets de la Ville. Me trouvant en si bonne compagnie, „ je les priaï tous de me dire leurs sentimens sur l'adoration de leurs Ido- „ les, parceque me disposant à quitter les Indes, j'étois extrêmement „ scandalisé de ce côté-là, & que ce culte me paroissoit indigne de „ leurs lumières & de leur philosophie. Voici la réponse de cette noble „ assemblée.

„ Nous avons véritablement, me dirent-ils, dans nos Deutas ou nos „ Temples, quantité de statues diverses, comme celles de *Brahma*, *Me- „ babdeu*, *Genich* & *Gavani*, qui sont des principales; & beaucoup d'autres „ moins parfaites, auxquelles nous rendons de grands honneurs, nous „ prosternant devant elles & leur présentant des fleurs, du riz, des hui- „ les parfumées, du safran, & d'autres offrandes, avec un grand nom- „ bre de cérémonies. Cependant nous ne croyons point que ces statues „ soyent ou *Brahma* même, ou les autres, mais seulement leurs images & „ leurs représentations; & nous ne leur rendons ces honneurs, que par „ rapport à ce qu'elles représentent. Elles sont dans nos Deutas, parce- „ qu'il est nécessaire, à ceux qui font la prière, d'avoir quelque chose, de- „ vant les yeux, qui arrête l'esprit. Quand nous prions, ce n'est pas la „ statue que nous prions, mais celui qui est représenté par la statue. Au- „ reste, nous reconnoissons que c'est Dieu, qui est le Maître absolu & le „ seul Tout-puissant.

„ VOILÀ, reprend Bernier, sans y rien ajouter ni diminuer, l'explica- „ tion qu'ils me donnèrent. Je les poussai ensuite sur la nature de leurs „ Deutas (1), dont je voulois être éclairci: mais je n'en pûs rien tirer que „ de confus; qu'il y en avoit de trois sortes, de bons, de mauvais, & d'in- „ différens, c'est-à-dire, qui n'étoient ni bons ni mauvais; que quelques- „ uns vouloient qu'ils fussent de feu; que d'autres les croyoient faits de lu- „ mière;

(1) Ce mot signifie tout à la fois & les Temples & les objets du Culte, comme celui de Pagode.

„mière; que plusieurs prétendoient qu'ils étoient *Biapek*, terme que je ne
„pus me faire expliquer nettement, excepté qu'ils me disoient que Dieu
„est *Biapek*, que nôtre ame est *Biapek*, & que ce qui est *Biapek* est incor-
„ruptible, & ne dépend ni des tems ni des lieux: que suivant d'autres,
„les *Deutas* n'étoient que des portions de la Divinité, & que d'autres en-
„core les prenoient pour certaines espèces de Divinités, séparées & dis-
„persées dans le Monde”.

BERNIER continue: „Je les mis encore sur la nature du *Lengue-cherire*,
„admis par quelques-uns de leurs meilleurs Auteurs: mais je n'en pus tirer
„que ce que j'avois depuis long-tems entendu d'un autre *Pendet*; savoir,
„que les semences des animaux, des plantes & des arbres ne se forment
„point de nouveau; qu'elles sont toutes, dès la première naissance du Mon-
„de, dispersées par-tout, mêlées dans toutes choses, & qu'actuellement,
„comme en puissance, elles ne sont que des plantes, des arbres & des ani-
„maux mêmes, entiers & parfaits, mais si petits qu'on ne peut distinguer
„leurs parties; sinon, lorsque se trouvant dans un lieu convenable, elles
„se nourrissent, s'étendent & grossissent, en-sorte que les semences d'un
„pommier & d'un poirier sont un *Lengue-cherire*, un petit pommier &
„un petit poirier parfait, avec toutes ses parties essentielles; comme cel-
„les d'un cheval, d'un éléphant & d'un homme, sont un *Lengue-cherire*,
„un petit cheval, un petit éléphant, & un petit homme, auxquels il ne
„manque que l'ame & la nourriture pour les faire paroître ce qu'ils sont
„en effet (m)”.

Quoi-

(m) Bernier, *ubi sup.* pag. 126 & précédentes. Il ajoute que la Doctrine de l'ame universelle avoit fait depuis quelques années beaucoup de progrès dans les Indes, parce-que quelques *Pendets* en avoient infecté l'esprit de Darah & de Sujah, les deux premiers fils de Chah-Jehan: mais que cette Doctrine faisoit une sorte de cabale, comme fait, en Perse, celle des *Soufys* & de la plupart des Persans Lettrés; qu'elle se trouve expliquée en vers Persiens, fort relevés & fort emphatiques, dans leur *Goul-teben-ras*, ou *Par-terre des mystères*; que si l'on pénétrait bien dans Piston & dans Aristote, peut-être trouveroit-on qu'ils ont donné dans cette idée; que c'est celle de *Fiusd*, refusée par Gassendi, & celle enfin où se perdent la plupart de nos Chimistes: mais que les Cabalistes Indiens portent cette chimère plus loin que tous les autres; qu'ils prétendent que Dieu, ou l'Etre souverain, qu'ils nomment *Achar*, & qu'ils croyent immuable, a non-seulement produit on tiré les ames de sa propre substance, mais généralement, en-
„core tout ce qu'il y a de matériel & de corporel dans l'Univers, & que cette production ne s'est pas faite simplement à la manière des causes efficientes, mais à la façon d'une

araignée, qui produit une toile, qu'elle tire de son nombril, & qu'elle reprend quand elle veut. La création n'est donc, suivant ces Docteurs, qu'une extraction & une extension que Dieu fait, de sa propre substance, par ces rets qu'il tire comme de ses entrailles, comme la destruction n'est qu'une reprise de cette divine substance & de ces divins rets dans lui-même: de-sorte que le dernier jour du Monde, qu'ils appellent *Maperis*, ou *Prales*, dans lequel ils croient que tout doit être détruit, ne sera qu'une reprise générale de tous les rets que Dieu aura tirés de lui-même. Ils en concluent qu'il n'y a rien de réel & d'effectif dans tout ce qui frappe nos sens; que tout ce Monde n'est qu'une espèce de songe & une pure illusion, parceque tout ce qui paroît à nos yeux n'est qu'une seule & même chose, qui est Dieu même; comme tous les nombres, dix, vingt, cent, mille, &c., ne sont qu'une même unité, répétée plusieurs fois. Bernier, qui avoit pris beaucoup de peine à recueillir toutes ces opinions, qu'il appelle un fatras fabuleux, demande s'il n'a pas droit de s'écrier: „miserable fruit que je retire de „tant de Voyages & de réflexions!” *UN sup.* pag. 135 & précédentes.

B b b

XIII. Part.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

Daneck-
mend. prend
un Pendet à
ses gages.

Lumières
que Bernier
tire de lui.

QUOIQUE Bernier ne sçut pas le Manuscrit, où la langue des Sçavans, il eut une précieuse occasion de connoître les Livres composés dans cette langue. Daneckmend Khan, son Agah, prit à ses gages un des plus fameux Pendets de toutes les Indes. Quand j'étois las, dit-il, d'expliquer à mon Agah les dernières découvertes d'Harvey & de Pecquet, sur l'Anatomie, & de raisonner avec lui sur la Philosophie de Gassendi & de Descartes, que je lui traduisois en langue Persane, le Pendet étoit notre ressource. Nous apprîmes de lui, que Dieu, qu'il nommoit toujours *Achar*, c'est-à-dire, immobile ou immuable, a donné, aux Indiens, quatre Livres qu'ils appellent *Beths*; nom qui signifie *Science*, parcequ'ils prétendent que dans ces Livres toutes les Sciences sont comprises. Le premier se nomme *Atherbabad*; le second, *Zagerbed*; le troisième, *Rekbed*, & le quatrième, *Samabad*. Suivant la Doctrine de ces Livres, ils doivent être distingués, comme ils le sont effectivement, en quatre Tribus; la première, de *Bramines*, ou gens de Loi; la seconde, de *Quetterys*, qui sont les gens de guerre; la troisième, de *Besçus*, ou des Marchands, qu'on appelle proprement *Banians*; & la quatrième de *Seydra*, qui sont les Artisans & les Laboureurs. Ces Tribus ne peuvent s'allier les unes avec les autres; c'est-à-dire, qu'un Bramine, par exemple, ne peut se marier avec une femme Quettery.

ILS conviennent tous dans une Doctrine, qui revient à celle des Pythagoriciens, sur la Métémpsiçose, & qui leur défend de tuer ou de manger aucun animal. Ceux de la seconde Tribu peuvent néanmoins en manger, à l'exception de la chair de vache & de paon. Le respect incroyable qu'ils ont pour la vache vient de l'opinion dans laquelle ils sont élevés, qu'ils doivent passer un Fleuve dans l'autre vie, en se tenant à la queue d'un de ces animaux (n).

LA Doctrine des Beths oblige ses Sectateurs à faire la prière tous les jours, trois fois pour le moins, le matin, à midi, & le soir, le visage tourné vers l'Orient. Ils doivent se laver trois fois tout le corps, ou du moins une

(n) Leurs anciens Législateurs avoient peut-être vu ces Bergers d'Égypte, qui, pour traverser le Nil, tiennent de la main gauche la queue d'un bœuf, ou d'un bœuf, & de la main droite un bâton, pour le conduire; ou plutôt, suivant Bernier, ils peuvent avoir inspiré ce respect pour la vache, parceque c'est d'elle que les Indiens tirent le lait & le beurre, qui font une bonne partie de leur subsistance, & qu'elle est le fondement du labourage, & par conséquent de la vie. Il ajoute qu'il n'en est pas des Indes comme de l'Europe. La terre, stérile l'espace de huit mois par des chaleurs excessives, n'y peut pas nourrir une si grande quantité de bestiaux. Si l'on y en tuoit la moitié de ce qu'on tue en France & en Angleterre, le Pays en seroit bientôt dépourvu, & demeureroit sans culture. Les Bramines feroient valoir la disette du bétail, pour obtenir de

Jehan-Guir qu'on n'en tueroit point pendant un certain nombre d'années; & du tems de l'Auteur, ils présentèrent une requête à Aureng-Zeb, avec l'offre d'une somme considérable, pour l'engager à la même défense. Ils représentoient que depuis cinquante ou soixante ans plusieurs terres demeuroient incultes, parceque les bœufs & les vaches étoient devenus trop chers. L'Auteur ajoute que les Législateurs peuvent avoir considéré aussi que la chair de vache & de bœuf n'a pas grand goût dans les Indes, & n'y est guères saine, si ce n'est pendant le froid très-court de l'hiver; ou que peut-être ils ont voulu détourner les hommes de la cruauté avec laquelle ils se traitoient les uns les autres, en leur inspirant de l'humanité pour les animaux mêmes. Bernier, *ubi supra*, pag. 77 & précédentes.

une fois avant le manger, & dans une eau courante plutôt que dans toute autre. Peut-être les Législateurs n'ont-ils pensé qu'à leur faire prendre une habitude fort utile, dans un Pays où le bain ne convient pas moins à la santé qu'à la propreté.

Les Beths enseignent que Dieu ayant résolu de créer le Monde, ne voulut pas s'employer lui-même à cet Ouvrage, mais qu'il créa trois Etres tres-parfaits. Le premier, nommé *Brahma*, qui signifie, *pénétrant en toutes choses*; le second, sous le nom de *Beschen*, qui veut dire, *existant en toutes choses*; & le troisième, sous celui de *Mehabdeu*, c'est-à-dire, *grand Seigneur* (o): que par le ministère de *Brahma*, il créa le Monde; que par *Beschen*, il le conserve; & qu'il le détruira par *Mehabdeu*: que *Brahma* fut chargé de publier les quatre Beths, & que c'est par cette raison qu'il est quelquefois représenté avec quatre têtes. Quelques Missionnaires Européens ont cru reconnoître, dans ces trois Etres, une idée corrompue du Mystère de la Trinité (p).

On a cru que ce petit nombre de recherches, tirées d'un Voyageur tel que Bernier, satisferoit plus un Lecteur judicieux que toutes les fables populaires qui se trouvent rassemblées dans la plupart des Relations. Figurez-nous que de plusieurs Indiens arrivés en Europe, l'un aussi discret qu'habile & pénétrant, ne cherchât des informations que parmi nos Sçavans les plus éclairés, tandis que les autres, quoiqu'en grand nombre, recevraient toutes les lumières qui leur viendroient de leurs premiers Correspondans, & prêteroiient l'oreille au hasard de ceux qui les connoitroient.

MAIS les Baniens, dans leurs différentes Sectes, ne sont pas les seuls Idolâtres de l'Empire. On trouve particulièrement, dans la Province de Guzarate, une sorte de Payens, qui se nomment *Parfis*, dont la plupart sont des Persans, des Provinces de Fars & de Khorasan, qui abandonnèrent leur Patrie dès le septième siècle, pour se dérober à la persécution des Mahométans. Abubeker ayant entrepris d'établir la Religion de Mahomet, en

Autres Sectes d'Idolâtres.

(s) Ces deux derniers sont nommés *Bushma* & *Mais*, par d'autres Voyageurs. Voyez ci-dessus, R. d. E.

(p) Le Père Roa, Jésuite Allemand, qui s'étoit appliqué à l'étude du Manuscrit, pendant son séjour dans Agra, soutenoit que non-seulement on trouve dans les Livres des Baniens, un Dieu en trois personnes, mais que la seconde personne de leur Trinité s'est incarnée neuf fois. Leurs traditions portent que la dixième incarnation se fera, pour délivrer le Monde de l'esclavage des Mahométans. C'est ce que le Père Kirker a publié, dans sa *Chine illustrée*, d'après le Père Roa même, qui lui avoit communiqué ses lumières à Rome. Elles ont été confirmées par un Père Carme de Chiras, qui lui en avoit dérobé une partie par adresse, lorsqu'il retournoit en Europe, par la Perse. Mais

Bernier, qui avoit lu le Père Kirker, ne convient pas que le mot d'*incarnation* soit expressément usité. Seulement, dit-il, il avoit entendu quelques Pèndets qui expliquoient ainsi la chose: Dieu avoit autrefois paru en diverses figures corporelles, où il avoit fait toutes les merveilles qu'ils racontent. D'autres prétendoient que c'étoit l'âme de certains grands hommes, tels que nous dirions les Héros, qui avoit passé dans ces corps, & que ces Héros étoient ainsi devenus *Drustas*; ou, pour parler comme nos anciens Idolâtres, qu'ils étoient devenus une espèce de Divinités puissantes, comme des *Numina*, des *Genii*, des *Démons*; ou, si l'on veut, comme des Esprits & des Fées. Il ne paroli pas, dit-il, que le mot de *Deuta* puisse avoir une autre signification. Bernier, ubi supra, pag. 91 & précédentes.

DESCRIPTION
DE
L'INGOUSTAN.

Parfis, Idolâtres originaux de Perse.

Respect
qu'ils ont
pour le feu.Leurs opi-
nions reli-
gieuses.

Leur Culte.

Leur habil-
lement.

en Perse, par la force des armées, le Roi qui occupoit alors le Trône, dans l'impuissance de lui résister, s'embarqua au Port d'Ormus, avec dix-huit mille hommes, fidèles à leur ancienne Religion, & prit terre à Cambaye. Non-seulement il y fut reçu, mais il obtint la liberté de s'établir dans le Pays, où cette faveur attira d'autres Persans, qui n'ont pas cessé d'y conserver leurs anciens usages.

LES Parfis n'ont rien de si sacré que le feu, parceque rien, disent-ils, ne représente si bien la Divinité. Ils l'entretiennent soigneusement. Jamais ils n'éteindroient une chandelle ou une lampe. Jamais ils n'emploieroient de l'eau pour arrêter un incendie, quand leur maison seroit exposée à périr par les flammes. Ils emploient alors de la terre pour l'éteuffer. Le plus grand malheur qu'ils croyent avoir à redouter, est de voir le feu tellement éteint dans leurs maisons, qu'ils soyent obligés d'en tirer du voisinage. Mais il n'est pas vrai, comme on le dit des *Guebres* (q) & des anciens Habitans de la Perse, qu'ils en fassent l'objet de leurs adorations. Ils reconnoissent un Dieu, Conservateur de l'Univers, qui agit immédiatement par sa seule puissance, auquel ils donnent sept Ministres, pour lesquels ils ont aussi beaucoup de vénération, mais qui n'ont qu'une administration dépendante, dont ils sont obligés de lui rendre compte. Au-dessous de ces premiers Ministres, ils en comptent vingt-six autres, dont chacun exerce différentes fonctions, pour l'utilité des hommes & pour le Gouvernement de l'Univers. Outre leurs noms particuliers, ils leur donnent en général celui de *Geshou*, qui signifie *Seigneurs*; & quoiqu'inférieurs au premier Etre, ils ne font pas difficulté de les adorer & de les invoquer dans leurs nécessités, parcequ'ils sont persuadés que Dieu ne refuse rien à leur intercession. Leur respect est extrême pour leurs Docteurs. Ils leur fournissent abondamment de quoi subsister avec leurs familles. On ne leur connoit point de Mosquées, ni de lieux publics pour l'exercice de leur Religion; mais ils consacrent à cet usage une chambre de leurs maisons, dans laquelle ils font leurs prières, assis, & sans aucune inclination de corps. Ils n'ont pas de jour particulier pour ce Culte, à l'exception du premier & du vingtième de la Lune, qu'ils chôment religieusement. Tous leurs mois sont de trente jours; ce qui n'empêche pas que leur année ne soit composée de trois cens soixante-cinq jours, parcequ'ils en ajoutent cinq au dernier mois. On ne distingue point leurs Prêtres à l'habit, qui leur est commun, non-seulement avec tous les autres Parfis, mais avec tous les Habitans du Pays. L'unique distinction de ces Idolâtres est un cordon de laine ou de poil de chameau, dont ils se font une ceinture qui leur passe deux ou trois fois autour du corps, & qui se noue en deux nœuds sur le dos. Cette marque de leur profession leur paroît si nécessaire, que ceux qui ont le malheur de la perdre ne peuvent ni manger, ni boire, ni parler, ni quitter même la place où ils se trouvent, avant qu'on leur en ait apporté une autre, de chez le Prêtre qui les vend. Les femmes en portent comme les hommes, depuis l'âge de douze ans (r).

L A

(q) Les Guebres sont les mêmes que les Parfis. Tavernier les nomme *Gouers*. R. d. E.
(r) Mandellou, Tom. I. pag. 184 & précédentes.

La plupart des Parfis habitent le long des Côtes maritimes, & trouvent paiblement leur entretien dans le profit qu'ils tirent du tabac, qu'ils cultivent, & du terry qu'ils tirent des palmiers, parcequ'il leur est permis de boire du vin. Ils se mêlent aussi du Commerce, de Banque, & de toutes sortes de Professions, à la réserve des Métiers de Marchal, de Forgeron & de Serrurier, parceque c'est pour eux un péché irrémissible d'éteindre le feu. Leurs maisons sont petites, sombres, & mal meublées. Dans les Villes, ils affectent d'occuper un même quartier. Quoiqu'ils n'ayent point de Magistrats particuliers, ils choisissent, entr'eux, deux des plus considérables de la Nation, qui décident les différends, & qui leur épargnent l'embarras de plaider devant d'autres Juges. Leurs enfans se marient fort jeunes; mais ils continuent d'être élevés dans la maison paternelle, jusqu'à l'âge de quinze ou seize ans. Les veuves ont la liberté de se remarier. Si l'on excepte l'avarice, & les tromperies du Commerce, vice d'autant plus surprenant, dans les Parfis, qu'ils ont une extrême aversion pour le larcin, ils sont généralement de meilleur naturel que les Mahométans (1). Leurs mœurs sont douces, innocentes, ou plus éloignées du moins de toutes sortes de desordres, que celles des autres Nations de l'Inde.

Lorsqu'un Parfi est à l'extrémité de sa vie, on le transporte de son lit sur un banc de gazon, où on le laisse expirer. Ensuite cinq ou six hommes l'enveloppent dans une pièce d'étoffe, & le couchent sur une grille de fer, en forme de civière, sur laquelle ils le portent au lieu de la sépulture commune, qui est toujours à quelque distance de la Ville. Ces Cimetières sont trois champs, fermés d'une muraille de douze ou quinze pieds de hauteur, dont l'un est pour les femmes, l'autre pour les hommes, & le troisième pour les enfans. Chaque fosse a, sur son ouverture, des barres, qui forment une autre espèce de grille, sur laquelle on place le corps, pour y servir de pâture aux oiseaux de proie, jusqu'à ce que les os tombent d'eux-mêmes dans la fosse. Les parens & les amis l'accompagnent avec des cris & des gémissemens effroyables; mais ils s'arrêtent à cinq cens pas de la sépulture, pour attendre qu'il soit couché sur la grille. Six semaines après, on porte, au Cimetière, la terre sur laquelle le Mort a rendu l'ame, comme une chose souillée, que personne ne voudroit avoir touchée. Elle sert à couvrir les restes du corps & à remplir la fosse. L'horreur des Parfis va si loin pour les cadavres, que s'il leur arrive de toucher seulement aux os d'une bête morte, ils sont obligés de jeter leurs habits, de se nettoyer le corps, & de faire une pénitence de neuf jours, pendant lesquels leurs femmes & leurs enfans n'osent approcher d'eux. Ils croient particulièrement que ceux, dont les os tombent par malheur dans l'eau, sont condamnés sans ressource aux punitions de l'autre vie (2). Leur loi défend de manger les animaux: mais cette défense n'est pas si sévère, que dans la nécessité ils ne mangent de la chair de mouton, de chèvre & de cerf, de la volaille & du poisson. Cependant ils s'interdisent si rigoureusement la chair

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.
Leur habi-
tation & leurs
usages.

Cérémonies
des Parfis
pour leurs
Morts.

Leur hor-
reur pour les
cadavres.

Autres
usages.

(1) *Ibid.* pag. 186.

(2) *Ibid.* pag. 185.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

de bœuf & de vache, qu'on leur entend dire qu'ils aimeroient mieux manger leur père & leur mère (v). Quoique le terry, ou le vin de palmier, leur soit permis, il leur est défendu de boire de l'eau-de-vie, & sur-tout de s'enivrer. L'yvrognerie est un si grand crime, dans leur Secte, qu'il ne peut être expié que par une longue & rude pénitence; & ceux qui refusent de s'y soumettre sont bannis de leur communion.

Figure des
Parfis.

La taille des Parfis n'est pas des plus hautes : mais ils ont le teint plus clair que les autres Indiens; & leurs femmes sont incomparablement plus blanches & plus belles que celles mêmes des Mahométans. Les hommes ont la barbe longue, & se la coupent en rond. Les uns se font couper les cheveux, & d'autres les laissent croître. Ceux qui se les font couper gardent, au sommet de la tête, une tresse de la grosseur d'un pouce (x).

Deux autres
Sectes.

Les Indous.

On distingue, dans l'Indoustan, deux autres Sectes de Payens, dont les uns sont *Indous*, & tirent leur origine de la Province de Multan. Ils ne sont point Banians, puisqu'ils tuent & mangent indifféremment toutes sortes de bêtes, & que, dans leurs assemblées de Religion, qui se font en cercle, ils n'admettent aucun Banian. Cependant ils ont beaucoup de respect pour le bœuf & la vache. La plupart suivent la profession des armes, & sont employés, par le Grand Mogol, à la garde de ses meilleures Places.

Les Gentives.

La seconde Secte, qui porte le nom de *Gentives*, vient du Bengale (y), d'où elle s'est répandue dans toutes les grandes Indes. Ces Idolâtres n'ont pas les bonnes qualités des Banians, & sont aussi moins considérés. La plupart ont l'âme basse & servile. Ils sont d'une ignorance & d'une simplicité aussi surprenante, dans ce qui regarde la vie civile, que dans tout ce qui appartient à la Religion, dont ils se reposent sur leurs Prêtres. Ils croient que, dans l'origine des choses, il n'y avoit qu'un seul Dieu, qui s'en est associé d'autres, à mesure que les hommes ont mérité cet honneur par leurs belles actions. Ils reconnoissent l'immortalité & la transmigration des âmes; ce qui leur fait abhorrer l'effusion du sang. Aussi le meurtre n'est-il pas connu parmi eux. Ils punissent rigoureusement l'adultère; mais ils ont tant d'indulgence pour la simple fornication, qu'ils n'y attachent aucun deshonneur, & qu'ils ont des familles, nommées *Bagavars*, dont la profession consiste à se prostituer ouvertement (z).

Les

(v) *Ibid.* pag. 186.(x) *Ibidem.*(y) Ou plutôt du *Bagdésal*, qu'on appelle communément le Royaume de Golkonde. *Mandelsta*, *ubi supra*, pag. 187. R. d. E.(z) Leur simplicité va plus loin encore. Dans la Ville de *Jagannat*, dit Bernier, située sur le Golfe de Bengale, on voit un fameux Temple de l'Idole de même nom, où il se fait tous les ans une Fête qui dure huit ou neuf jours. Il s'y rassemble quelque-

fois plus de cent cinquante mille Gentives. On fait une superbe machine de bois, remplie de figures extravagantes, à plusieurs têtes gigantesques, ou moitié hommes & moitié bêtes, & posée sur seize roues; que cinquante ou soixante personnes tirent, poussent, & font rouler. Au centre est placée l'Idole *Jagannat*, richement parée, qu'on transporte d'un Temple dans un autre. Pendant la marche de ce chariot, il se trouve des Misérables, dont l'aveuglement va jusqu'à

Les Gentives du Bengale sont Laboureurs ou Tisserands. On trouve des Bourgs & Villages uniquement peuplés de cette Secte; & dans les Villes ils occupent plusieurs grands quartiers. C'est de leurs Manufactures que sortent les plus fines toiles de coton, & les plus belles étoffes de soye. „ C'est un spectacle fort amusant, raconte Schouten, de voir leurs fem-
 „ mes & leurs filles, tout-à-fait noires, & presque nues, travailler avec
 „ une adresse admirable à leurs métiers, & s'occuper à faire blanchir les
 „ toiles, en accompagnant, de chansons, le travail & le mouvement de
 „ leurs mains & de leurs pieds. Les hommes me paroissent plus lâches
 „ & plus paresseux. Ils se faisoient aider par leurs femmes dans les plus
 „ pénibles exercices, tels que de cultiver la terre, & de moissonner. Elles
 „ s'en acquittoient mieux qu'eux. Après avoir travaillé avec beaucoup
 „ d'ardeur, elles alloient encore faire le ménage, pendant que leurs maris
 „ se reposoient. J'ai vu cent fois les femmes Gentives, travailler à la
 „ terre avec leurs petits enfans à leur cou, ou à la mammelle (a).”

DESCRIPTION
 DE
 L'INDOUSTAN.
 Leurs oc-
 cupations.

Sectes des
 Theerts.

On trouve, dans l'Indoustan, une autre sorte de Sectaires, qui ne sont ni Payens, ni Mahométans, & qui portent le nom de *Theerts*. On ne leur connoît point de Religion. Ils forment une Société, qui ne sert, dans tous les lieux, qu'à nettoyer les puits, les cloaques, les égouts, & qu'à écorcher les bêtes mortes, dont ils mangent la chair. Ils conduisent aussi les criminels au supplice; & quelquefois ils sont chargés de l'exécution. Aussi passent-ils pour une race abominable. D'autres Indiens, qui les auroient touchés, se croiroient obligés de se purifier depuis la tête jusqu'aux pieds; & cette horreur, que tout le monde a pour eux, leur a fait donner le surnom d'*Alcbores*. On ne souffre point qu'ils demeurent au centre des Villes. Ils sont obligés de se retirer à l'extrémité des Fauxbourgs, & de s'éloigner du commerce des Habitans (b).

SCHOUTEN; après avoir observé que la différence des Sectes idolâtres n'empêche point que les Prêtres de chaque Religion ne portent le nom de

Tous les
 Prêtres ido-
 lâtres de l'In-
 de se nom-
 ment Brami-
 nes.

qu'à se jeter le ventre à terre sous ces lar-
 ges & pesantes roues qui les écrasent, dans
 l'opinion que Jagannat les fera renaitre
 grands & heureux. Ce n'est point contes,
 ni fables, ajoute Bernier. Les Bramines
 passent à des fourberies & des vilainies in-
 finies, que je ne les aurois pu croire, si je
 ne m'en étois pleinement assuré. Ces four-
 beries prennent une jeune fille, des plus belles
 qui se trouvent entr'eux, pour être l'épou-
 se de Jagannat. Ils la laissent la nuit dans
 le Temple, où ils l'ont transportée en gran-
 de cérémonie avec l'idole, lui promettent
 que Jagannat viendra dormir avec elle, &
 lui ordonnent de demander au Dieu si l'an-
 née sera fertile, quelles processions, quel-
 les fêtes, quelles prières & quelles aumô-
 nes il désire qu'on fasse pour cela. Cepen-
 dant un de ces Imposteurs entre, la nuit,

par une petite porte de derrière, jouit de
 la fille, & lui fait croire tout ce qu'il juge
 à propos. Le lendemain, qu'on la transpor-
 te de ce Temple dans un autre, à côté de
 Jagannat, son époux, les Bramines lui font
 dire, au Peuple, tout ce qu'elle croit avoir
 appris. (Bernier, *ubi supra*, pag. 27 & pré-
 cédentes.) Il a vu, dit-il encore, des
 femmes renommées pour leur beauté &
 pour leur sagesse, refuser des présents con-
 sidérables des Mahométans, des Chré-
 tiens, & des Gentils étrangers, & les dé-
 daigner, parcequ'elles se croyoient hono-
 rées d'être dédiées à leurs Divinités. *Ibid.*
 pag. 18.

(a) Schouten, *ubi supra*, pag. 211 &
 suivantes.

(b) Mandelst, pag. 187.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

de *Bramines*, ou *Brachmanes* (c), relève néanmoins les *Bramines* des *Baniens* fort au-dessus de tous les autres. Ils sont, dit-il, plus polis, plus graves & plus intelligens. On a déjà remarqué qu'ils portent tous, trois ou quatre petites cordes, qui leur passent par-dessus les épaules, & qu'ils ne quittent jamais. Quoique le reste de leur habillement soit libre, la plupart sont nus, depuis les reins jusqu'en haut, & n'ont qu'un morceau de toile qui leur sert de ceinture, & qui leur pend jusqu'aux pieds. Ceux du Bengale ne sortent jamais de leurs maisons, sans une grande robe de quelqu'étoffe de coton. Leur tête est couverte d'un autre morceau de toile, ou d'étoffe, qui fait quatre ou cinq tours, & qui couvre leurs cheveux. Ils ne les coupent jamais. Une tresse, dans laquelle ils les réunissent, sert à les soutenir derrière la tête. Ils ont les oreilles longues & pendantes, ornées de bagues d'or, & d'autres bijoux. Leurs femmes sont fort hautes. Elles se parfument le corps d'un mélange de bois de sandal, de riz & de drogues odoriférantes. Leur robe est une toile transparente, comme celles des autres femmes. Outre l'ancienneté de la Caste, ou de la Tribu des *Bramines*, il s'en trouve un grand nombre qui se disent descendus de race royale, & qui en conservent l'orgueil. Tous les Voyageurs conviennent qu'ils sont dans une haute estime auprès des Rois Idolâtres, & qu'on n'entreprend rien sans les avoir consultés.

Usages
communs
dans l'Empire
Mogol.
Chasse.

On ne fera point un Article particulier de quelques usages que les Voyageurs ont recueillis, & qui paroissent communs à toutes les Provinces de l'Empire. *Mandello* remarque que tous les *Mogols* se plaisent fort à la chasse; & que leurs levriers sont un peu plus petits que les nôtres. Ils privoient des tigres & des léopards, qui leur tiennent lieu de chiens, & qui prennent les bêtes fauves d'un seul saut, mais qui ne les poursuivent jamais. Ils ont une méthode fort simple pour la chasse de l'oiseau de Rivière: c'est d'y employer un canard domestique, qu'ils remplissent de foin. Dans cet état, ils le font nager, par le mouvement qu'ils lui donnent, en le suivant entre deux eaux, & le mêlent insensiblement avec les autres, qu'ils prennent par les pieds, de dessous l'eau, sans leur causer le moindre effroi. Leur adresse est extrême à tirer de l'arc. Ils tuent les oiseaux au vol. Leurs arcs sont de corne de buffe, & leurs flèches d'une canne fort légère.

Jeu.

Ils aiment, avec passion, le jeu des échecs, celui d'une espèce de cartes, qui les expose quelquefois à la perte de leur fortune. La musique, quoique mal exécutée par leurs instrumens, est un goût commun à tous les états. Ils ne se ressemblent pas moins par la confiance qu'ils ont à l'Astrologie. Un *Mogol* n'entreprend point d'affaire importante, sans avoir consulté le *Minarzim*, ou l'Astrologue.

Aristote &
Avicenne
sont respectés
des *Mogols*.

OUTRE leurs Ouvrages de Religion, & leurs propres Traités de Philosophie, ils ont ceux d'Aristote, traduits en Arabe, qu'ils nomment *Aplis*. Ils ont aussi quelques Traités d'Avicenne, qu'ils respectent beaucoup, parce

(c) Schouten, *ubi supra*, pag. 214 & précédentes. Nos Français de Pondichery les nomment *Brames*.

cequ'il étoit natif de Samarcande, sous la domination de Tamerlan. Leur manière d'écrire n'est pas sans force & sans éloquence. Ils conservent, dans leurs archives, tout ce qui arrive de remarquable à la Cour & dans les Provinces; & la plupart de ceux qui participent aux affaires laissent des Mémoires, qui pourroient servir à composer une bonne Histoire de l'Empire. Leur langue, quoique distinguée en plusieurs dialectes, n'est pas difficile pour les Etrangers. Ils écrivent, comme nous, de la gauche à la droite. Mais, entre les personnes de distinction, il y en a peu qui ne parlent la langue Persane, & même l'Arabe.

DESCRIPTION
DE
L'INDOUSTAN.

Leurs maladies les plus communes, sont la dysenterie, & la fièvre chaude. Ils ne manquent point de Médecins; mais ils n'ont pas d'autres Chirurgiens que les Barbiers, qui sont en très-grand nombre, & dont les lumières se bornent à la saignée, & à l'application des ventouses.

Leurs Médecins & leurs
Chirurgiens.

On n'entreprendra point de représenter les différentes qualités du climat, dans un Pays de cette étendue (d). En général, l'hiver commence, dans l'Indoustan, vers la fin du mois de Juin, & dure jusqu'au mois de Septembre. Les pluies, de cette saison, n'y sont pas si continuelles que dans les Pays plus Orientaux. Elles n'y tombent que par intervalles, sur-tout aux nouvelles & aux pleines Lunes. Le vent du Nord y règne pendant six mois, & celui du Midi succède avec la même constance. Les mois les plus chauds de l'année sont ceux d'Avril, de May & de Juin, pendant lesquels la chaleur seroit insupportable, si les vents, qui s'élèvent avec assez de régularité, ne rafraîchissoient l'air. Mais ils sont d'ailleurs très-incommodes, par une horrible quantité de poussière, qui ôte la vue du Soleil (e).

Climat de
l'Indoustan.

Dans tout le Pays qui est entre Surate & Agra, les pluies commencent & finissent avec des tempêtes effrayantes. Pendant le tonnerre y tombe rarement; ce que Terri attribue à la subtilité de l'air. Pendant ces trois mois, il pleut chaque jour; & quelquefois la pluie dure sans interruption. Aussi-tôt qu'elle est passée, l'air devient si clair & si serein, que, pendant les neuf autres mois, il paroît extraordinaire d'y voir le moindre nuage. Mais, à la fin de cette belle & longue saison, la terre est entr'ouverte de toutes parts, & ressemble à ces déserts de sable qui ne cessent jamais d'être stériles. A peine a-t'il plu cinq ou six jours, qu'elle se couvre de verdure. „ Je n'ai pas vu, dit le même Voyageur, de terres, dans „ tout l'Indoustan, où le bled ne vienne beaucoup plus épais & plus fort „ qu'en Angleterre. On le sème au mois de May & au commencement de „ Juin. La récolte se fait dans le cours des mois de Novembre & de Décembre, qui sont les plus tempérés (f).”

BERNIER observa, pendant un long séjour, que jamais il ne pleut tout-

Observations de Bernier.

(d) Depuis le vingtième degré de latitude (1), jusqu'au quarante-troisième du Nord. C'est Terri, qui lui donne cette é-

tendue. Voyez ci-dessus la Descrip. Géographique.

(e) Mandelslo, pag. 200 & précédentes.

(f) Edouard Terri, *ubi supra*, pag. 12.

(1) M. Prevost avoit mis ici, depuis le vingtième degré de latitude du Sud, Quelle erreur! R. d. E.

à-fait à Dehli, qu'après qu'on a vû passer, pendant plusieurs jours, quantité de nues vers l'Occident. Il donne ses conjectures sur la cause de ces phénomènes : mais on ne s'arrête ici qu'aux faits, qu'on doit croire certains sur ses observations. „ A la fin des pluyes, qui arrive ordinairement vers le mois d'Octobre, la Mer, dit-il, prend son cours vers le Midi, „ & le vent froid du Nord s'élève. Ce vent souffle quatre ou cinq mois, „ sans intermission & sans tempête, avec la même égalité, pour sa force „ & pour sa route ; si ce n'est qu'il change ou cesse quelque jour, par hazard : mais il recommence aussi-tôt. Il se passe, ensuite, environ deux „ mois, pendant lesquels les autres vents règnent sans règle. Après ces „ deux mois, qu'on appelle *l'entre-deux de saisons*, & que les Hollandois „ n'ont pas mal nommé, *le vent douteux*, la Mer retourne sur ses pas, du Midi „ au Nord, & le vent du Midi s'élève, pour régner, à son tour, pendant „ quatre ou cinq mois, comme le courant des flots. Deux mois de tems „ incertain, qui se passent ensuite, font un autre entre-deux de saison. „ Dans ces intervalles, la navigation est également dangereuse & difficile ; „ au-lieu que, pendant les deux saisons, elle est agréable & sans danger, „ excepté vers la fin de la saison du vent du Sud. De-ce double entre- „ deux, celui qui suit le vent est incomparablement plus dangereux que „ l'autre. Aussi ce vent, dans la saison même, est-il ordinairement plus „ impétueux & plus inégal que celui du Nord. Mais ce qui parut enco- „ re plus étrange à Bernier, c'est que vers la fin du vent du Sud, & pen- „ dant les pluyes, quoique le calme règne en haute Mer, les tempêtes & „ les coups de vent sont continuels proche des Côtes, jusqu'à la distance „ de quinze ou vingt lieues. Un Vaisseau de l'Europe, qui veut appro- „ cher alors de la Côte des Indes, pour aborder, par exemple, à Surate, „ évite rarement de se briser, s'il ne prend son tems avec beaucoup de jus- „ tesse, pour arriver immédiatement après les pluyes (g) ”.

(g) Bernier, Tome IV, pag. 232 & précédentes. A l'occasion des inondations qui arrivent après les pluyes, il observe encore, que dans les Pays où coule l'Indus, il se

passé quelquefois des années sans pluye ; & que l'Indus ne laisse pas de grossir alors, & de s'enfler assez pour arroser les terres. *Ibid.* pag. 2.





Description de la Côte de Malabar.

DESCRIPTION
DU
MALABAR.
INTRODUCTION.

IL doit paroître assez surprenant, qu'à l'occasion d'un si grand nombre de Voyages, qui ont présenté la Côte de Malabar avec éclat, dans le premier Tome de ce Recueil, les Auteurs Anglois ne se foyent attachés nulle part à recueillir ce qui regarde le caractère & les usages des Habitans. Mille singularités, qui distinguent cette Région, ne permettent pas ici de négliger diverses observations de Schouten, de Dellon, & de quelques autres Voyageurs, qui peuvent suppléer à ce defaut.

On a remarqué plusieurs fois que toute l'étendue de terre, qui est entre Surate & le Cap de Comorin, porte ordinairement le nom de Côte de Malabar. Cependant, pour suivre des idées plus exactes, cette Côte ne commence qu'au Mont Dely, qui est situé sous le douzième degré au Nord de la Ligne. C'est seulement dans cet espace, que les Habitans du Pays prennent eux-mêmes le nom de Malabares ou Malavares (a). Dans ce dernier sens, la longueur de la Côte est d'environ deux cens lieues (b). Elle est divisée en plusieurs Royaumes indépendans, dont le plus puissant est le Samorin, ou le Roi de Calecut, quoique celui de Cananor les précède tous, & jouisse d'une considération singulière, qu'il doit à certains motifs de Religion. Il est distingué par le nom de Colitri, qui n'est proprement qu'un titre.

Etendue de
la Côte de
Malabar.

AJOUTONS à cette idée générale du Malabar, le jugement d'un Voyageur qui en avoit parcouru toutes les Parties. Il ne balance point à le regarder, „ comme le plus beau Pays des Indes Orientales en-deçà du Gange. Ce n'est pas, dit-il, que l'Asie n'ait quantité de Côtes maritimes, dont l'aspect est charmant; mais, à ses yeux, elles n'approchent point de celle du Malabar. On y voit, de la Mer, plusieurs Villes considérables, telles que Cananor, Calecut, Cranganor, Cochîn, Porca, Calicoulang, Ceylang, &c. On y découvre des allées, ou plutôt des bois de cocotiers, de palmiers, & d'autres arbres. Les cocotiers, qui sont toujours verts & chargés de fruits, s'avancent jusqu'au bord du rivage, où, pendant la marée, les brisans vont arroser leurs racines, sans que les cocos reçoivent aucune altération de l'eau salée. Mais ee ne font pas les bois seuls, qui font l'ornement de cette Côte. On y voit de belles campagnes de riz, des prairies, des pâturages, de grandes rivières, de gros ruisseaux, & des torrens

Jugement
sur la beauté
du Pays.

(a) En langage du Pays, la Côte de Malabar s'appelle Maiejalam, qui signifie Montagne riche en Diamans. Selon toute apparence les Portugais ont corrompu ce nom en celui de Malabar, qui est devenu ensuite commun aux deux Côtes de la Presqu'Isle, dont les Habitans étoient anciennement connus sous celui de Tamul, ou de Pandier.

R. d. E.

(b) Il s'en faut plus de la moitié que la Côte ne soit si longue dans ce dernier sens; Car la distance du Cap de Comorin au Mont Dely étant seulement de trois degrés & demi, ne fait pas cent lieues communes de France.

R. d. E.

DESCRIPTION
DU
MALABAR.

Ordre des
Etats qui
composent
cette Côte.

Bonheur de
la Compagnie
Hollandaise
des Indes
Orientales.

Description
particulière
de ses Eta-
blissemens.

rens d'eau pure. De Calcut, & de la Côte Septentrionale qui lui touche, on peut aller vers le Sud, jusqu'à Coylang, par des eaux internes; il est vrai, qu'elles n'ont pas assez de profondeur pour recevoir de gros Bâtimens; mais elles forment de grands étangs, des viviers & des bassins pour toutes sortes d'usages. Elles nourrissent une extrême quantité de poisson. Les arbres y sont couverts d'une perpétuelle verdure; & la terre n'est pas moins ornée, parceque la gelée, la neige, & la grêle n'y flétrissent jamais l'herbe & les fleurs.

LES Royaumes de Cananor & de Calcut, continue le même Ecrivain, sont les deux Pays des Indes, qui ont été connus les premiers des Portugais. Celui de Cananor, où la plupart des Géographes font commencer la Côte de Malabar, est à quatorze ou quinze lieues de *Mangalor*. Calcut, Siège de l'Empire des Samorins, commence proche de la Rivière de *Berge-ra*, au Nord (c) du Royaume de Cananor, & se termine à celui de Cranganor. Sa longueur est de trente à quarante lieues, sur vingt de largeur. Cranganor est entre Calcut & Cochin. Il n'est pas d'une grande étendue; mais depuis que les Hollandois sont en possession de sa Capitale, ils l'ont assez fortifiée pour la rendre capable de résister à toutes sortes d'attaques. Le Royaume de Cochin commence à la Rivière de Cranganor, & finit à cinq ou six lieues au Sud de la Ville de Cochin, qui est sa Capitale. Il renferme, dans sa dépendance, l'Isle de *Vaipin*. Au Sud de Cochin, on trouve le Royaume de Porca, ou *Percatti*, & plus loin, dans les terres, deux autres petits Royaumes, de nulle considération. Porca finit au Sud du Royaume de Calicoulang, qui finit de même au Sud de celui de Coylang (d), & Coylang s'étend au Sud jusqu'au Cap de Comorin, partie la plus Méridionale du Continent des Indes en-deçà du Gange. L'Etat de Coylang n'a pas plus de quinze lieues de longueur. Les Hollandois en ont fortifié la Capitale, avec autant de soin que celles de Cochin & de Cranganor, après les avoir enlevées toutes trois aux Portugais; surquoi le même Voyageur admire le bonheur de la Compagnie Hollandaise des Indes Orientales, pour laquelle il semble que les Portugais eussent travaillé pendant plus d'un siècle, en faisant bâtir quantité de belles Villes, qui sont passées entre ses mains, & qui sont aujourd'hui le fondement de sa puissance. Les hautes montagnes de *Balagate*, qu'on découvre de plusieurs endroits du rivage de ces divers Etats, forment comme un mur de séparation, entre la Côte de Malabar, & celle de Coromandel, qui laisse l'une au Nord, & l'autre au Sud (e) (f).

[LA Côte de Malabar commence proprement à *Mangalor* (g), dernière Place du Royaume de Canara, qui est séparé de celui de Cananor, par une muraille d'environ vingt lieues, dont une extrémité touche à la Mer, &

(c) C'est au Sud. R. d. E.

(d) La situation de ces Royaumes est renversée. Il faut lire au Nord, & non au Sud; Car Porca est au Nord de Calicoulang, qui est de même au Nord de Coylang. R. d. E.

(e) On doit lire, l'une à l'Ouest & l'autre à l'Est. Ces deux derniers articles ont

été détachés de la fin de l'Histoire Naturelle. Il a paru plus convenable de les placer ici. Nous allons y ajouter quelques éclaircissemens. R. d. E.

(f) Gautier Schouten, Tom. I. pag. 451 & précédentes.

(g) A douze degrés trente minutes de latitude du Nord.





l'autre à la fameuse montagne de Gate. Les Hollandois y ont un Fort, & une Loge à *Barfalar*, qui en est à dix-huit lieues vers le Nord. Ces deux petites Bourgades ne méritent plus aucune considération; mais elles sont situées dans un terroir abondant en riz, sur-tout la première.

CANANOR (b), qui est à dix ou douze lieues au Sud de Mangalor, offre une grande Ville ouverte, mais fort peuplée. On y voit plusieurs Mosquées & quelques Pagodes de Gentils. Les maisons en sont assez bien bâties. Les Portugais y ont conservé, pendant plus d'un siècle & demi, le premier Fort qu'ils aient eû aux Indes; ils le perdirent en 1664; & depuis ce tems, les Hollandois, qui le prirent, ayant fait un nouveau Traité avec le Roi de Cananor, pour la sûreté & l'avantage de la Compagnie, sont demeurés en quelque sorte les Maîtres du Commerce de cette Partie du Malabar, qui n'a pas moins de vingt-cinq lieues de Côtes. Leur Forteresse est munie de bons bastions & de fossés très-profonds. Elle est plus de la moitié dans l'eau, mais sans aucun danger de la part des Vaisseaux, qui n'en peuvent point approcher, à cause des rochers dont elle est environnée (i). La Baye est au Sud de la Ville; où les Malabares ont un autre Fort sur le rivage.

Le district de Cananor s'étend assez loin, au Nord, au Sud & à l'Est de cette Ville. Le Roi tient sa Cour à trois ou quatre miles de *Balipattam* (k), dont on a fait ailleurs la description, ainsi que des autres lieux où les Anglois & les François s'étoient établis (l). La puissance de ce Prince est aujourd'hui fort diminuée. Il est Souverain de quelques-unes des Îles Maldives. Son Royaume sur le Continent commence au Mont Dely, & finit à la Rivière de Bergera.

CALECUT, ou *Calicut* (m), située à cinq miles au Sud de cette Rivière, est, comme on l'a dit, la Capitale des Etats du Samorin, Ville anciennement fort célèbre, où les Portugais abordèrent la première fois qu'ils vin-

DESCRIPTION
DU
MALABAR.

Cananor.

Calicut.

(b) A onze degrés cinquante-huit minutes de latitude, suivant le P. Noël.

(i) Quoiqu'on ait déjà donné une Vûe de Cananor, d'après l'Édition de Paris, cela ne nous empêche pas d'en joindre ici une autre, qui paroît assez différente de la première. Elle accompagne le Plan de la Forteresse, levé par ordre du Sr. Adam Van der Duyn, Commandant de la Côte de Malabar, en 1709. Voici l'explication des Renvois de cette Figure.

- A. Porte par où l'on entre.
- B. Chemin à travers la Forteresse.
- C. Bastion de Hollande.
- D. . . . de Zelande.
- E. Traversée en dehors du Bastion.
- F. Batterie Overysiel.
- G. Flanc le long de la Courtine.
- H. Bastion de Guedre.
- I. Batterie à fleur d'eau.
- K. Bastion de Groningue, ruiné.
- L. . . . d'Utrecht.
- M. . . . de Frise.

N. Le Môle où les Bâtimens arrivent.

O. Fausse-Braye.

P. Fossé du Fort extérieur.

Q. Fossé intérieur.

R. Maison du Chef de Comptoir.

S. Grande Tour où l'on tient la poudre dans la saison des pluies.

T. Logement des Officiers.

V. Magasin.

W. Hôpital.

X. Magasin pour le Commerce de la Compagnie.

Y. Magasin au poivre.

Z. Loge pour toutes sortes d'instrumens, ustensiles, &c.

(k) A onze degrés quarante minutes de latitude.

(l) Voyez ci-dessus le Voyage de Des'lon, & l'Etablissement de Tilcery, qu'ils ont abandonné depuis.

(m) A onze degrés dix-sept minutes, suivant le P. Noël.

DESCRIPTION
DU
MALABAR.

vinrent aux Indes. Ils y avoient fait bâtir une Forteresse qu'ils rasèrent eux-mêmes, en 1525. Les Hollandois y tiennent ordinairement un Comptoir pour leur Commerce. C'est aujourd'hui très-peu de chose, & à peine y trouve-t-on les traces de ces magnifiques descriptions qu'on en a faites. Cependant la Ville est encore assez belle pour une Place Indienne. On y voit quelques beaux Edifices, dont le Palais du Roi est le principal, quoique ce Prince fasse sa résidence à *Panane*, Bourg ou Village à huit miles plus loin vers le Sud. Le petit Royaume de *Tanor*, qui tire son nom de sa Capitale (*n*), est enclavé dans ses Etats. La Mer gagne tous les jours du terrain sur cette Côte. On donne au Pays de *Calecut* le nom de *Mal-leami* parmi les Indiens.

Tanor.

Cranganor.

CRANGANOR, Capitale du Royaume de ce nom (*o*), à cinq miles au Sud de *Panane*, & environ la même distance de *Cochin*, se divise en deux parties; l'une occupée par les Hollandois, & l'autre par les Malabares. La Forteresse forme la première. On en donne ici le Plan, dont on renvoie les explications dans une Note (*p*). Les Hollandois la prirent d'assaut sur les Portugais en 1662. Elle est située sur une pointe de terre qui s'avance dans la Mer, à quatre miles en remontant la Rivière de *Cranganor*, dont l'entrée est défendue par un petit Fort nommé *Palipot*. La Ville, ou le *Cranganor* des Malabares, est bien peu de chose. Ce petit Etat n'a pas plus de trois ou quatre lieues de tour. Son Souverain relève du *Samorin*.

Cochin.

COCHIN, autre Royaume, qui commence où finit celui de *Cranganor*, a aussi comme deux Capitales, qu'on distingue de même que celles de *Cranganor*. La *Cochin* des Portugais fut prise au mois de Janvier 1667, par la Flotte Hollandoise. Cette célèbre Forteresse, dont on donne aussi le Plan, est

(*n*) Le même Jésuite la met à onze degrés quatre minutes. C'est une Bourgade pleine de Chrétiens. Elle est à quatre lieues de *Calecut*.

(*o*) A dix degrés trente minutes de latitude.

(*p*) Renvois du Plan de *Cranganor*.

- A. Porte du Fort extérieur.
- B. Porte du Fort intérieur.
- C. Bastion Amsterdarn.
- D. . . . Rotterdam.
- E. . . . Middelbourg.
- F. Batterie Ryswyck.
- G. . . . Weltwout.
- H. . . . Hoorn.
- I. . . . Overijssel.
- K. Magasin à poudre.
- L. & M. Logement des Officiers.
- N. Secrétairerie.
- O. Magasin au riz.
- P. Le Fossé.
- Q. Chambre des Munitions.
- R. Deux Puits d'eau douce.
- S. Fausse-Braye.
- T. La Berme plantée d'épines au bas.
- V. Le Fossé.

W. La Berme de l'autre côté.

OUVRAGES EXTÉRIEURS.

N^o. I. *Le premier Pagger, ou Fortin.*

- a. Maison de la Compagnie.
- b. Logement des Officiers.
- c. Corps de Garde.
- d. Porte & passage pour aller au Jardin de la Compagnie.
- e. Porte qui mène au Pagger extérieur.

N^o. II. *Le Pagger extérieur.*

Entièrement ruiné.

N^o. III. *Projet du nouveau Fort.*

- 1. 2. 3. Trois Sarams.
- 4. 5. 6. Trois Rues, & entre-deux les emplacements pour quatre-vingt maisons, avec leurs fonds.

C'est encore le Sr. Van der Duyn qui a fourni ce Plan, tel que nous le donnons.



VIL



NOR ,
1709 .





est située dans une grande Ile, au Sud de celle de *Vaipin*, ou *Baipin*, à cinq ou six lieues de Cranganor (q). Elle est défendue d'un côté par la Mer, & de l'autre par une grande Rivière. Les Hollandois l'ont ruinée en partie, & ont fortifié avec de bons bastions ce qu'ils en ont conservé. Après Goa c'est la meilleure Place de toute la Côte occidentale de l'Inde. La largeur de la Ville n'est pas proportionnée à sa longueur. Elle borde la Rivière environ une bonne demie lieue. Les maisons y sont belles, & les rues larges. Les Hollandois y tiennent leur principal Comptoir, dont dépendent tous les autres de cette Côte. La Cochon des Malabares, où le Roi fait sa résidence, est située plus avant dans les terres, sur le bord d'une grande Rivière. Ce Pays est extrêmement peuplé, ce qui n'empêche pas que les vivres n'y foyent à très-vil prix à cause de leur abondance; mais l'air de Cochon est plus mal-fain que celui du reste de la Côte, parceque les terres en sont fort basses & marécageuses.

PORCA, ou *Percatti*, vient après. Son Bourg principal n'a rien de particulier que le Palais du Roi, qui mérite d'être vu. Les Hollandois & les Anglois y ont leurs Comptoirs, pour le Commerce du poivre.

LES premiers en ont aussi un à *Calicoulang*, & un autre à *Carnapoli*; Bourg qui donne son nom à un petit Etat qu'on trouve sur cette Côte. Les Bourgs de Porca & Calicoulang sont situés dans deux Isles, à quatre miles l'un de l'autre (r).

COYLAN, ou *Coulang*, est le dernier Royaume de cette Côte. Il a environ quinze lieues de longueur. Sa Ville Capitale, dont il tire son nom, est située sur le Continent, près d'une belle Rivière qui coule au Nord. Son district s'étend depuis Calicoulang jusqu'au Cap de Comorin, qui est à la même hauteur (s). Les Hollandois en ont fait une bonne Forteresse, dont on donne ici le Plan (t). Il y a aussi un Coylan Malabare, Bourg ouvert, où l'on ne voit rien de remarquable, si ce n'est le Palais du Roi, & une assez belle Pagode. Le Pays est fort peuplé, & rempli de Villages.]

LES autres Etats, & leurs principales Villes, ont été trop souvent nommés dans cet Ouvrage, pour demander ici un nouveau dénombrement: mais le but, qu'on se propose, est de faire observer, qu'il y a peu de Villes dans un Pays de cette étendue, & qu'on n'y rencontre guères que des Villages, d'inégales grandeurs, qui, malgré la différence de leurs Souverains, & l'opposition de leurs intérêts, se conduisent par les mêmes Loix & les mêmes Usages.

(q) A dix degrés quelques minutes de latitude; mais suivant le P. Noël, seulement neuf degrés cinquante-huit minutes.

(r) Porca est à environ dix degrés, & Calicoulang à neuf degrés de latitude.

(s) A huit degrés & demi de latitude.

(t) Renvois du Plan de Coylan.

A. Entrée, ou Barrière extérieure.

B. Porte de la Forteresse.

C. Bastion Madure.

D. . . . Ceylon.

E. . . . Malabar.

F. Batterie à fleur d'eau.

G. Yerge de Pavillon.

H. Redoute.

I. Batterie à fleur d'eau, du côté de la Baie.

K. L'auille-Braye fermée, sous les Bastions.

L. Le Fossé.

M. Canal au milieu du fossé sous le Bastion Malabar.

N. Logement du Chef de Comptoir.

O. . . . des Officiers.

P. . . . du Teneur de Livres.

Q. Cabinet de plaisance du Chef de Compt.

R. & S. Magazins de la Compagnie.

T. Corps de Garde.

V. Divers Puits.

W. La Baie.

DESCRIPTION
DU
MALABAR.

Porca.

Calicoulang
& Carnapoli.

Coylan.

DESCRIPTION
DU
MALABAR.

§. I.

Mœurs & Usages du Malabar.

Habitans.
Leur figure
& leur habil-
lement.

LES Habitans originaires sont noirs, ou fort bruns; mais la plupart ont la taille belle. Ils prennent un grand soin de leurs cheveux, qu'ils ont ordinairement fort longs. On ne leur reproche point de manquer d'esprit; mais négligeant de le cultiver, ils vivent dans une égale indifférence pour les Sciences & les Arts. L'habillement des hommes & des femmes est à-peu-près le même. Les deux Sexes se ceignent d'une pièce de toile, qui les couvre de la ceinture aux genoux. Ils ont le reste du corps nud, sans en excepter la tête & les pieds: mais quelques-uns se servent d'un mouchoir de soye pour attacher leurs cheveux, après les avoir divisés par des tresses & des nœuds.

Ornemens &
longueur de
leurs oreilles.

DANS les autres Pays de l'Inde, les personnes riches, sur-tout les femmes, portent pour habits des étoffes de soye & de brocard d'or ou d'argent. Au Malabar, ce sont les femmes des plus basses Tribus, qui emploient les étoffes précieuses à se vêtir; & celles qui sont distinguées par la naissance ou les richesses, ne se couvrent jamais que de belle toile de coton. Elles ont de riches ceintures d'or, des bracelets d'argent, & de corne de buse; mais il n'est permis de porter des brassés d'or qu'à celles que le Souverain honore de cette distinction. Les deux Sexes ont des bagues & des pendans d'oreilles d'or, qui pèsent quelquefois jusqu'à quatre onces. Rien ne contribue tant à leur allonger les oreilles, qu'ils ont naturellement grandes. C'est pour eux un trait singulier de beauté. On a soin de les percer de bonne heure, aux enfans, & de leur mettre, dans l'ouverture, un morceau de feuille de palmier sèche & roulée. Cette feuille, tendant sans cesse à reprendre son étendue naturelle, dilate insensiblement le trou, & rend l'oreille si longue, qu'il n'est pas rare d'en voir qui pendent plus bas que les deux épaules, & par l'ouverture desquelles on passeroit aisément le poing.

Distinction
entre les Ma-
hométans &
les Gentils.

LES Malabares Gentils se font raser la barbe. Quelques-uns ont des moustaches, quoique la plupart n'en conservent point. Leurs maisons sont bâties de terre, & couvertes de feuilles de cocotier. La pierre n'est employée qu'à la construction des Pagodes & des Maisons Royales. Dans leurs Campagnes, qui paroissent ne former qu'un grand Village, parcequ'on y rencontre de toutes parts des maisons dispersées, chacun a son enclos & son puits, sur-tout s'il est à quelque distance des Rivières. Il ne leur est pas permis, soit pour se laver, soit pour boire, d'employer l'eau d'un Voisin, qui n'est pas de la même Tribu.

ON distingue les Malabares Mahométans & les Gentils. Les premiers, qui sont en fort grand nombre, se croient originaires de l'Arabie, d'où leurs Ancêtres sont venus s'établir sur cette Côte. Tout le Commerce du Pays est entre leurs mains; parceque les Gentils, & sur-tout les *Nairés*, qui composent leur Noblesse, se croiroient avilis par cet exercice, & que d'ailleurs ils ne montent jamais en Mer pour des Voyages de long cours.

Aussi

Aussi les Mahométans Malabares sont-ils presque tous riches. Ils passent pour les plus méchans & les plus infidèles de tous les hommes. Ils sont leur demeure dans les grosses Bourgades, où ils ne souffrent pas d'habitans, qui ne soyent de leur Secte. On donne, à ces Bourgs, le nom de *Bajar*, ou de *Marché*, parcequ'ils ne sont peuplés que de Marchands. Les plus considérables sont situés près de la Mer, ou sur le bord des Rivières, pour la facilité du Commerce & la commodité des Négocians étrangers. Ces riches Mahométans ne se bornent point aux méthodes ordinaires qui conduisent à la fortune. La plupart sont Corsaires. Ils courent la Mer avec des Galiotes & des Galères, qu'ils nomment *Paros*. Leurs brigandages s'étendent sur toutes les Côtes de l'Inde, & du côté opposé, jusques dans le Sein Persique & dans la Mer-rouge, où ils pillent indifféremment tout ce qui tombe entre leurs mains. Leurs Prisonniers sont traités avec la dernière barbarie. Quoique leurs Bâtimens soyent presque toujours montés de cinq à six cens hommes, ils attaquent rarement ceux des Européens, s'ils ne les croient foibles, ou s'ils ne les voyent fort petits. Ils sont plus subtils que braves. La moindre résistance les met en fuite. Mais, ils sont insolens & cruels dans la victoire; & lorsqu'ils sont en Mer, ils ne font aucune distinction entre les Etrangers & leurs meilleurs Amis. Cette férocité les abandonne au retour. Il n'y a rien à craindre dans leurs Bafars. Les Princes, sous l'autorité desquels ils sont établis, ferment les yeux sur leurs larcins maritimes, & les partagent même avec eux; mais ils les punissent aussi rigoureusement que le moindre de leurs Sujets, lorsqu'ils peuvent les convaincre de quelque autre vol. On les distingue des Gentils, à leur barbe, qu'ils laissent croître; à l'usage qu'ils ont de se couper les cheveux; & plus sûrement encore à leurs habits, qui sont des vestes & des turbans; au-lieu que les Gentils sont presque nus.

Si les Prisonniers, qu'ils font sur Mer, sont Malabares, soit Gentils ou Mahométans, ils les volent, les dépouillent & les mettent à terre; mais ils ne peuvent les réduire à l'esclavage, s'ils sont Gentils d'une autre Contrée. S'ils sont Chrétiens, ils ont le pouvoir de les conduire dans leurs Habitations, de les charger de chaînes, & de les forcer à des travaux pénibles, qui abrègent bien-tôt la vie de ceux qui n'ont personne qui s'intéresse à leur sort, & qui se hâte de les racheter. Lorsqu'un Corsaire met pour la première fois une Galère à l'eau, il y égorge quelques-uns de ses Esclaves Chrétiens; & l'arrofant de leur sang, il en espère plus de bonheur dans ses courses. S'il n'a pas de victimes qu'il puisse encore immoler, il attend, pour cet exécrable sacrifice, qu'il lui tombe quelques Chrétiens entre les mains. Comme les Portugais sont la première Nation de l'Europe, qui ait formé des Etablissmens aux Indes, c'est aussi celle qui a le plus souvent éprouvé la cruauté des Mahométans du Malabar. Les Gouverneurs de Goa en ont pris occasion d'armer, tous les ans, un certain nombre de Galiotes, qui font une guerre continuelle à ces Ennemis du repos public. Ceux, dont on peut se saisir, sont conduits à Goa, & condamnés à ramer sur les Galères, ou à d'autres travaux. Mais les Pirates Malabares ne sont pas plus sensibles au malheur de leurs amis, qui sont Es-

DESCRIPTION
DU
MALABAR.

Les Mahométans s'enrichissent par le Commerce & la Piraterie.

Leur cruauté pour leurs Prisonniers.

Comment les Portugais se vangent d'eux.

XIII. Part.

D d d

cla-

DESCRIPTION
DU
MALABAR.

claves des Portugais, qu'à la misère des Chrétiens qu'ils retiennent dans les fers.

Ces Mahométans du Malabar sont assujettis à toutes les Loix du Pays, qui ne sont pas directement opposées aux maximes fondamentales de leur Secte. L'exercice de leur culte ne leur est permis que dans l'enceinte de leurs Basars. Ils y ont peu de Mosquées, & la plupart sont mal entretenues. En un mot, les devoirs de la religion & de l'humanité les touchent moins, que la passion de s'enrichir par des voyes indignes de l'un & de l'autre.

Division de
Tribus, entre les
Gentils du Mala-
bar.

Les Gentils formant le Corps de la Nation, non-seulement parcequ'ils sont les Habitans originaires, mais parceque leur nombre excède beaucoup celui des Mahométans, on les divise en plusieurs Tribus, dont la première & la plus éminente est celle des Princes. Les *Nambouris*, ou Grands-Prêtres forment la seconde; les *Bramines*, la troisième; & les *Nabers* ou Naïres, qui sont les Nobles du Pays, composent la quatrième. La Tribu des *Tiers*, qui est la cinquième, comprend ceux qui s'occupent à cultiver la terre, à recueillir le tary, & à distiller l'eau-de-vie. Ils portent quelquefois les armes; mais c'est par tolérance, après en avoir reçu l'ordre ou la permission du Prince. Les *Mainats*, sixième Tribu, n'ont pas d'autre occupation, que de blanchir du linge & des toiles, dont on fabrique une prodigieuse quantité dans toutes les Parties du Malabar. Les *Chetes*, qui sont les Tisserands, composent aussi une Tribu particulière; & Dellon assure qu'il en est de même de presque tous les métiers. Les *Maucouas* sont la plus nombreuse. Leur unique exercice est la Pêche. Ils ne peuvent habiter que sur le rivage de la Mer, où tous leurs Villages sont bâtis. On les estime indignes de porter les armes; & dans le plus grand besoin de Soldats, ils ne sont employés qu'à porter le bagage. La dernière, & la plus vile de toutes les Tribus du Malabar, est celle des *Pouliats* (a). Cette malheureuse espèce d'hommes est regardée, de toutes les autres, comme la plus méprisable partie de l'humanité, & comme indigne du jour. Les Pouliats n'ont pas de maison stable. Ils vont errans dans les Campagnes. Ils se retirent sous des arbres, dans des cavernes, ou sous des hutes de feuilles de palmier. Leur unique fonction, dans la société, est de garder les bestiaux & les terres. On devient infâme en les fréquentant, & souillé pour s'être approché d'eux à la distance de vingt pas. Les purifications sont indispensables, pour ceux qui leur parlent de plus près.

Tribu des
Pouliats, vile
& impure.

Les Princes, les Nambouris, les Bramines & les Naïres peuvent se fréquenter, vivre ensemble & se toucher; mais personne de ces quatre Tribus ne peut prendre la même liberté avec les Tribus inférieures, sans contracter une tache qui l'oblige de se purifier. Une femme est impure & déshonorée sans retour, lorsqu'elle épouse un homme d'une Tribu inférieure à la sienne. Elle peut s'allier dans une Tribu supérieure. Mais ces Loix regardent particulièrement les Pouliats. Si quelqu'un, des quatre premières Tribus, rencontre un de ces misérables objets de l'exécration publique,

A quels
outrages ils sont
livrés.

(a) *Parres, Parreas, ou Parreiers*. R. d. E.

Il jette un cri, d'aussi loin qu'il peut le voir; & c'est un signal qui l'oblige de se retirer à l'écart. Au moindre retardement, on a droit de le tuer, d'un coup de flèche ou de mousquet; pourvu que le terroir ne soit pas privilégié, c'est-à-dire, consacré à quelque Pagode. La vie de ces Malheureux paroît si méprisable, qu'un Naïre, qui veut éprouver ses armes, tire indifféremment sur le premier Pouliat qu'il rencontre, sans distinction d'âge & de sexe. Jamais ce meurtre n'est recherché, ni puni. Cette liberté de les outrager, & de les tuer impunément, en a fort diminuée le nombre; & peut-être seroient-ils tous exterminés depuis long-tems, si le besoin qu'on a d'eux, pour la garde des biens de la Campagne, n'obligeoit d'en conserver quelques-uns. Il leur est défendu de se vêtir d'étoffe ou de toile. L'écorce des arbres, ou les feuilles entrelassées, leur servent à se couvrir. Ils sont d'ailleurs fort sales. On leur voit manger toutes sortes d'immondices & de charognes. Ils n'en exceptent pas celles des bœufs & des vaches; ce qui augmente beaucoup l'horreur qu'on a pour eux, dans un Pays, où ces animaux sont en vénération. Aussi ne leur est-il pas plus permis d'approcher des Temples, que des Grands & de leurs Palais. Les Prêtres ne reçoivent, de leur part, aucune autre offrande, que de l'or ou de l'argent: encore faut-il qu'ils le posent de fort loin à terre, où l'on se garde de l'aller prendre avant qu'ils aient disparu. On le lave, pour le présenter aux Dieux; & celui qui va le prendre, est obligé de se purifier après l'avoir apporté. S'ils ont quelque faveur à demander aux Grands, il faut aussi que leur requête soit présentée d'assez loin; & la réponse se fait à la même distance. Souvent, sans avoir commis la moindre faute, ils sont condamnés, sous peine de la vie, à payer de grosses amendes; & pour éviter la mort, ils apportent fidèlement la taxe qu'on leur impose. Les Voyageurs expliquent comment des Malheureux, qui sont bannis du commerce des hommes, qui ne possèdent rien, & qui n'exercent aucune profession dans laquelle ils puissent s'enrichir, se trouvent en état de satisfaire à ces impositions. C'est une passion commune à tous les Malabares, d'enterrer tout l'or & l'argent qu'ils ont amassé, & d'ajouter chaque jour quelque chose à leur trésor, sans jamais en rien ôter. Ils meurent ordinairement, sans en avoir donné connoissance à leurs Héritiers, dans l'espoir de retrouver ces richesses & de pouvoir s'en servir, lorsque, suivant leurs principes, ils reviendront animer un autre corps. Les Pouliats, qui vivent dans l'oïiveté, emploient la meilleure partie de leur tems à la recherche de ces trésors cachés; & le bonheur qu'ils ont souvent d'y réussir, les fait accuser de sortilège. L'usage qu'ils font de cet argent est pour satisfaire l'insatiable avidité de leurs Princes, qui menacent continuellement leur vie.

LES Naïres, ou les Nobles du Malabar, ne sont pas moins distingués par leur adresse & leur civilité, que par leur naissance. Ils ont seuls le droit de porter les armes, & leur Tribu est la plus nombreuse de chaque Etat. Comme ils dédaignent la profession du Commerce, la plupart ont fort peu de bien; mais ils n'en sont pas moins respectés. Leur pauvreté les oblige de s'engager, en qualité de Gardes, au service des Rois, des Princes, des Gouverneurs de Provinces & de Villes, qui en ont toujours un grand nombre.

DESCRIPTION
DU
MALABAR.

Comment
on reçoit
leurs offran-
des & leurs
requêtes.

D'où ils ti-
rent de quoi
payer les
taxes.

Naïres &
leur distinc-
tion.

DESCRIPTION
DU
MALABAR.

Quel service ils rendent aux Etrangers.

Leur fidélité à les défendre.

Les enfans de cet Ordre sont respectés des Voleurs.

Paye des Naïres.

bre à leur solde. Ils s'attachent même à d'autres Naïres, plus riches & plus puissans, auxquels ils servent d'escorte, mais qui les traitent avec autant d'honnêteté qu'ils en exigent de respect, pour marquer l'égalité de la naissance.

Les Etrangers, qui résident ou qui passent dans le Pays, sont obligés de prendre des Naïres pour les garder : mais le nombre n'étant fixé par aucune Loi, ils ne consultent là-dessus que leurs facultés, ou le desir qu'ils ont de paroître avec éclat. C'est, d'ailleurs, une nécessité indispensable de se faire accompagner de quelques Naïres, lorsqu'on entreprend de voyager dans les Terres du Malabar. Sans cette precaution, le vol & l'insulte sont les moindres dangers auxquels on s'expose, de la part d'une Tribu, qui doit sa subsistance à cet usage. L'assassinat même est une violence assez ordinaire; & comme on prend soin d'en avertir les Etrangers, ces vols & ces meurtres demeurent impunis. On rejette leur malheur, sur leur négligence ou leur avarice; d'autant plus qu'il ne manque rien à la fidélité des Naïres, lorsqu'on employe volontairement leurs services. Ils se louent jusqu'à la frontière de l'Etat, dont ils sont Sujets. Là, ils cherchent eux-mêmes d'autres Naïres de l'Etat voisin, à la conduite desquels ils abandonnent le Voyageur qui s'est mis sous leur protection. Leur zèle va si loin, que s'ils sont attaqués dans la route, ils périssent tous jusqu'au dernier, plutôt que de survivre à ceux, dont ils ont entrepris la défense. Ils n'abusent jamais de la confiance qu'on a pour eux; ou, si l'on rapporte quelques exemples de trahison, ils sont comme effacés par les affreux châtimens dont ils ont été suivis. Ce n'est pas à la justice publique qu'on remet la punition des Coupables. Leurs plus proches parens leur servent de Bourreaux, pour réparer la honte de leur famille, & les mettent en pièces de leurs propres mains, avec des circonstances, dont le récit fait frémir.

DELLON observe qu'un Etranger, qui voyage dans le Malabar, est plus en sûreté sous l'escorte d'un enfant Naïre, que sous celle des plus redoutables Guerriers de la même Tribu; parceque les Voleurs du Pays ont pour maxime, de n'attaquer jamais que les Voyageurs qu'ils rencontrent armés, & qu'ils ont au contraire un respect inviolable pour la foiblesse & l'enfance (b). Les jeunes Naïres, que leur âge ne rend point assez forts pour soutenir & pour manier des armes, portent une petite massue de bois, d'un demi pied de longueur. Il est surprenant, ajoute Dellon, que malgré l'opinion bien établie, qu'il y a moins de danger sous la garde d'un de ces enfans, que sous celle de vingt Naïres bien armés, tout le monde préfère le plaisir de paroître avec une suite nombreuse, à la certitude d'être à couvert de toutes sortes d'insultes, sous une escorte qui flatte moins la vanité (c).

UN Naïre, qui sert de Garde, reçoit ordinairement quatre Tares par jour. En Campagne, sa paye est de huit tares. C'est une petite Monnoye d'argent, qui vaut, à-peu-près, deux liards, & dont seize valent un Fanon, petite Monnoye d'or de la valeur de huit sols. Les Rois Malabares

ne

(b) *Ubi supra*, pag. 256.

(c) *Ibidem*.

ne fabriquent point d'autres espèces : mais ils laissent un cours libre, dans leurs États, à toutes les Monnoyes étrangères d'or & d'argent.

DESCRIPTION
DU
MALABAR.
Alliances
& Mariages.

RIEN n'approche de la délicatesse & des scrupules de cette Nation, dans ce qui concerne les alliances & les mariages. On a déjà remarqué qu'un homme peut indifféremment se marier, ou prendre une Maîtresse, dans sa Tribu, ou dans celle qui suit immédiatement la sienne. Mais s'il est convaincu de quelque intrigue d'amour, avec une femme d'une Tribu supérieure, les deux Coupables sont vendus pour l'esclavage, ou punis de mort. Si la femme, ou la fille, est de la Tribu des Nambouris, & le galant de celle des Bramines, on se contente de les vendre. Si l'homme est d'une Tribu plus basse, il est condamné à mourir; & la femme est remise entre les mains du Prince, qui a droit de la vendre à quelque Étranger, Chrétien ou Mahométan. Comme les femmes, des quatre premières Tribus, l'emportent ordinairement sur les autres, par la beauté & les agrémens, il se présente un grand nombre de Marchands, pour acheter celles qui sont condamnées à cette punition. Un Voyageur fort grave raconte un événement de cette nature, dont il fut témoin (d).

A quelle
occasion les
femmes sont
vendues.

Le même Ecrivain, qui avoit fait un long séjour au Malabar, observe, comme une circonstance extrêmement singulière, que les hommes, de la Tribu d'une femme coupable, ont droit de tuer, pendant trois jours, dans le

Droit cruel
de la Tribu
d'une femme
coupable.

(d) Pendant que je demeurois, dit-il, à Tilericy, un Vaillau Portugais se perdit dans le Port de Cananor. On en sauva toutes les marchandises; mais le Bâtiment fut brisé. Le Capitaine, obligé de faire quelque séjour dans le Pays, pour attendre des ordres de Goa, nous venoit voir souvent à Tilericy, qui n'est qu'à trois lieues de Cananor. Un jour qu'il étoit avec nous, il fut averti que dans un Bourg, éloigné d'environ quatre lieues, on avoit surpris une jeune Bramine, avec un garçon de la Tribu des Tives, & qu'elle devoit être vendue. Il se hâta de se rendre au Bourg, & trouvant cette jeune personne fort jolie, il convint de prix & l'acheta. Il revint aussi-tôt avec elle, parcequ'il n'avoit pas d'autre chemin pour aller à Cananor. Il s'arrêta même avec nous pendant trois ou quatre jours, & nous les traitâmes fort bien tous deux, pour adoucir le chagrin qu'ils ressentent, l'un de la perte de son Vaisseau, & l'autre de celle de sa liberté. Nous fîmes interroger la jeune Indienne sur son aventure, par notre Interprète; elle en fit un récit fort naïf. Depuis la mort de sa mère, qu'elle avoit perdue dans son enfance, elle avoit été élevée chez un Oncle, qui l'aimoit tendrement. Elle alloit travailler tous les jours à la Campagne, avec d'autres filles de son âge & de la Tribu. Un jeune Tive, à qui elle avoit

plû, lui avoit aussi paru fort aimable. Il l'avoit suivie long-tems; il l'avoit attendue, pour lui parler ou pour la voir, dans tous les lieux où elle devoit passer; enfin, il lui avoit inspiré tant d'inclination pour lui, qu'après lui avoir procuré les moyens de la voir plusieurs fois, elle s'étoit laissée persuader de l'introduire chez son Oncle, qui par un malheur étrange, les avoit découverts & surpris ensemble dès la première fois; qu'il en avoit coûté la vie à son Amant; & que pour elle, ayant été conduite chez le Prince, qui l'avoit fait garder pendant quelques jours dans son Palais, les transports de douleur, où il l'avoit vûe continuellement, l'avoient déterminé à la vendre au premier Chrétien qui s'étoit présenté pour l'acheter. Elle interrompit souvent son discours, par des soupirs & par une abondance de larmes, qui nous firent bien connoître qu'elle avoit aimé tendrement. Elle nous parut plus touchée du sort de son cher Tive, que de l'éloignement de sa famille & de la perte de sa liberté: Nous la plaignîmes beaucoup. Le Capitaine Portugais, qui sentoît pour elle plus que de la pitié, craignit qu'elle ne plût à quelque François. Il partit avec elle pour Cananor, où il la fit instruire & bâtifier, & où je l'ai vûe plusieurs fois depuis. *Deidem*, Tom. I. pag. 263 & suivantes.

DESCRIPTION
DU
MALABAR.

le lieu où le crime s'est commis, & sans distinction d'âge & de sexe, toutes les personnes qu'ils rencontrent de la Tribu du Séducteur (e). Les Naires exercent ce droit barbare sur les Tives & les Chêtes; ceux-ci sur les Maucouas, & les Maucouas sur la misérable Tribu des Pouliats. Mais pour empêcher qu'il n'y ait trop de sang répandu, on garde ordinairement les Coupables pendant huit jours, & ces exécutions sanglantes ne sont permises que du jour de leur supplice. Dans cet intervalle, chacun a le tems & la liberté d'abandonner son Village, où les plus timides ne retournent qu'un jour ou deux après l'expiration du terme.

L'homicide est un crime plus léger que le larcin au Malabar.

Formalités singulières du serment.

Sentence de mort & son exécution.

ON en doit conclure que l'homicide ne passe pas pour un grand crime, entre les Malabares. Outre les Pouliats, qu'on peut tuer impunément, il est rare qu'on punisse de mort ceux qui tuent des personnes d'une Tribu plus élevée, à moins que le meurtre ne soit aggravé par les circonstances; & dans ces occasions mêmes, c'est moins la justice que le ressentiment des familles, qui règle ordinairement la vengeance. Il n'en est pas de même du larcin. Ces Peuples en abhorrent jusqu'au nom. Un Voleur devient infâme. Il est puni avec tant de sévérité, que souvent le vol de quelques grappes de poivre conduit au supplice (f). On ne connoît point, au Malabar, l'usage des Prisons pour les Criminels. On leur met les fers aux pieds; & dans cet état, on les garde jusqu'à la décision de leur procès, qui dépend du Prince, Juge souverain de toutes les affaires civiles & criminelles. Si l'accusation est douteuse, & le nombre des Témoins insuffisant, on reçoit le serment de l'Accusé (g), dans cette forme: il est conduit devant le Prince, par l'ordre duquel, on fait rougir au feu le fer d'une hache; on couvre la main de l'Accusé, d'une feuille de bananier, sur laquelle on met le fer brûlant, pour l'y laisser jusqu'à ce qu'il ait perdu sa rougeur, c'est-à-dire, l'espace d'environ trois minutes. Alors, l'Accusé le jette à terre, & présente sa main aux Blanchisseurs du Roi, qui se tiennent prêts, avec une serviette mouillée dans une espèce d'eau de riz, que les Indiens nomment *Cange*, & dont ils l'enveloppent. Ils lient ensuite la serviette, avec des cordons, dont le Prince scelle lui-même les nœuds, de son cachet. Elle demeure, dans cet état, pendant huit jours; après lesquels on découvre en public la main du Prisonnier. Lorsqu'elle se trouve saine & sans aucune apparence de brûlure, il est renvoyé absous; mais s'il y reste la moindre empreinte du feu, on le conduit sur le champ au supplice. C'est par la bouche du Prince, que l'arrêt est prononcé. L'exécution ne se diffère jamais. Si le crime est digne de mort, on fait sortir le Coupable de l'enceinte du Palais; & les Naires de la Garde, se saisant honneur d'exécuter l'ordre du Prince, ambitionnent la fonction de Bourreaux. Lorsque le cri-

(e) Le même, pag. 264.

(f) Le genre de mort qu'on leur fait subir est d'être empalés, & de porter eux-mêmes l'instrument de leur supplice, sur le lieu de l'exécution. R. d. E.

(g) La voye de l'ortolie, anciennement en usage chez quelques Peuples de l'Europe, n'est pas un serment; mais une épreu-

ve. Les Malabares ont aussi recours à la voye du serment, qui est d'un grand poids parmi eux. Le plus ordinaire est de jurer par la privation de quelque sens, ou de quelque membre, dont ils prient leurs Dieux de les châtier, si ce qu'ils affirment n'est pas véritable. R. d. E.

me est assez noir pour dégrader le Coupable de sa Tribu, ses parens s'empres- sent eux-mêmes de lui donner la mort, pour laver, dans son sang, la honte dont il couvre sa famille. Le supplice commun est de percer les Criminels à coups de lance, & de les mettre en pièces à coups de fabre, pour attacher leurs membres à plusieurs troncs d'arbres (b).

CHACQUE Royaume du Malabar, a plusieurs familles de Princes, qui composent ensemble la Tribu Royale, distinguée de toutes les autres Tribus. A la mort d'un Roi, le plus ancien des Princes est déclaré son Successeur, de quelque famille qu'il soit dans cette Tribu, sans qu'il y ait jamais de contestation pour la Royauté. Jamais aussi, par conséquent, on ne voit de jeunes Souverains. Celui qui parvient à la dignité suprême, pense, après son couronnement, à se procurer un Lieutenant-Général, sur lequel il puisse se reposer des soins du Gouvernement. A la vérité, cette Charge, qui donne le premier rang après lui, est ordinairement mise à l'en- chère; mais il a droit de choisir, entre ceux qui en offrent le plus. C'est ce Gouverneur de l'Etat qui expédie les lettres, les passeports, & tous les ordres de la Cour. Aussi-tôt que le Roi se croit sûr de sa fidélité, il lui abandonne entièrement l'Administration publique, pour se retirer dans un de ses Palais, où son unique occupation est de mener une vie heureuse & tranquille. Le nouveau Gouverneur fait son premier soin, de fournir au Monarque tout ce qui peut contribuer à son bonheur; & jouissant, en effet, du pouvoir suprême, il reçoit les impôts, il distribue les grâces & les récompenses, il fait, à son gré, la paix ou la guerre; & quoique son devoir l'oblige d'en conférer avec son Maître, il se dispense souvent de cette servitude, sur-tout lorsque la vieillesse du Souverain augmente l'aversion qu'une vie molle lui inspire naturellement pour les affaires.

CEPENDANT, à quelque décrépitude que le Roi soit parvenu, jamais un Lieutenant-Général n'ose pousser l'indépendance jusqu'à s'asseoir devant lui; ni prendre la liberté de faire entrer, dans son Palais, un seul de ses propres Gardes; ni lui parler, sans avoir les mains posées l'une sur l'autre devant sa bouche; ce qui passe, au Malabar, pour la marque du plus profond respect. Celui, qui manqueroit à quelqu'un de ces devoirs, s'exposeroit à perdre la meilleure partie de son bien avec sa dignité; parceque le Roi se réserve toujours le pouvoir de casser ses Lieutenans-Généraux, sans être obligé de les rembourser de leur finance. Mais ces violentes extrémités sont presque sans exemple. Il est rare, dans les Pays Orientaux, qu'un Sujet oublie son devoir jusqu'à s'écarter du respect qu'il doit à son Maître.

ON donne, au Roi de Cananor, le nom de *Colitri*; titre héréditaire, comme celui de Samorin pour les Rois de Calcut. Lorsque ces Monarques sortent de leur Palais, ils sont portés sur un éléphant, ou dans un palanquin. Ils ne paroissent jamais en public, sans porter sur la tête une Couronne d'or, du poids de cinq cens ducats, & de la forme d'un bonnet de nuit, qui s'élève en pointe (i). C'est de la main de son Lieutenant-Général,

DESCRIPTION
DU
MALABAR.

Tribu Royale.

A qui la
Couronne
appartient.

Lieutenant-
Général, &
son autorité.

Ce qu'il
doit au Sou-
verain.

Faîte des
Rois du Ma-
labar.

(b) *Ibid.* pag. 267.

(i) Dans l'Inde il n'y a que le Grand

Mogol, qui ait le droit de porter la Cou-
ronne Royale. Les Rois Malabares n'ont
qu'un

DESCRIPTION
DU
MALABAR.

Faste des
Grands.

Ordre de la
naissance,
d'une Tribu à
l'autre.

que chaque Monarque reçoit cette Couronne. Elle ne sert qu'à lui. Après sa mort, elle est déposée dans le trésor de la Pagode Royale; & le Roi qui succède en reçoit une, du même poids, de celui qu'il choisit pour gouverner en son nom.

Les Souverains du Malabar se font toujours accompagner d'une nombreuse Garde de Naïres, avec quantité de trompettes, de tambours & d'autres instrumens (k). Quantité d'Officiers, qui marchent loin avant les Gardes, crient de toutes leurs forces que le Roi vient, pour avertir ceux, qui n'ont pas droit de paroître devant lui, qu'ils doivent se retirer. Tous les Princes, qui se font voir hors de leurs Palais, sans être à la suite du Roi, sont escortés aussi d'un grand nombre de Gardes, de Joueurs d'instrumens, & d'Officiers qui les précèdent, pour éloigner les personnes des Tribus inférieures. Les Princesses jouissent du même privilège. Si le Lieutenant-Général de l'Etat n'est pas Prince, il peut avoir des Naïres pour sa Garde; mais il n'a pas de Trompettes, ni d'Officiers qui obligent le Peuple de se retirer.

Les Princes, qui ont ici tant de supériorité sur les autres Tribus, dans l'Ordre politique, sont inférieurs, dans l'Ordre de la Religion, aux Nambouris & aux Bramines, dont les Tribus ne sont pas moins révérees des Malabares que de tous les autres Gentils de l'Inde. Observons, pour éclaircir toutes ces différences, qu'une des coutumes les plus sacrées, est celle qui exclut les enfans de la succession de leurs pères, parcequ'ils n'en tirent pas leur Noblesse, & qu'ils la tirent seulement de leurs mères, à la Tribu desquelles ils appartiennent toujours. On marie ordinairement les Princesses avec des Nambouris ou des Bramines; & les enfans, qui sortent de ces mariages, sont Princes & capables de succéder à la Couronne: mais, comme il n'y a pas toujours assez de Princesses pour tous les Nambouris & les Bramines, ils peuvent épouser aussi des femmes de leurs propres Tribus. Alors les enfans sont de la Tribu de leur mère. Les Princes n'épousent point des Princesses. Ils prennent leurs femmes, dans la Tribu des Naïres; d'où il arrive que leurs enfans sont Naïres, & ne sont pas Princes. Les Naïres se marient ordinairement dans leur propre Tribu, qui est la plus nombreuse; & leurs enfans sont Naïres. Cependant ils ont la liberté de se choisir des femmes dans les Tribus, qui suivent immédiatement la leur, comme celle des Mainats & des Chètes; mais alors leurs enfans suivent la condition de leur mère, & n'ont aucun droit à la Noblesse. En un mot, les hommes de toutes les Tribus peuvent s'allier, ou dans leur propre Tribu, ou dans celle qui est immédiatement au-dessous; mais il n'est jamais permis aux femmes de se mesallier, & l'infraction de cette loi leur coûte la vie ou la liberté.

Les Princes, les Nambouris, les Bramines & les Naïres, ont ordinairement chacun leur femme, qu'ils s'efforcent d'engager, par leurs libéralités

qu'un *Mandiri* - *Mundus*, c'est-à-dire *Turban de Seigneur*, & le Sceau Royal appelé *Sieca*, qu'ils portent sur la poitrine. Il est vrai qu'on leur donne le titre de *Raja*, qui

signifie Roi, mais c'est un terme de flatterie. R. d. E.

(k) Voyez les Figures du premier Tome de ce Recueil.

tés & leurs caresses, à se contenter d'un seul mari: mais ils ne peuvent l'y contraindre. Elle a droit de s'en procurer plusieurs, pourvu qu'ils soyent tous, ou de sa Tribu, ou d'une Tribu supérieure. C'est une loi fort ancienne, entre les Gentils du Malabar, que les femmes peuvent avoir autant de maris qu'elles en veulent choisir, par opposition peut-être aux Mahométans, qui ont la liberté de prendre autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir. Jamais cette multiplicité de maris ne produit aucun desordre. S'ils sont d'une Tribu, qui leur donne droit de porter les armes, celui qui rend une visite, à leur femme commune, laisse ses armes à la porte de la maison, pendant tout le tems qu'il s'y arrête; & ce signal en éloigne les autres. Ceux, à qui leur Tribu ne permet pas d'être armés, laissent d'autres marques à la porte, qui n'assurent pas moins leur tranquillité.

DESCRIPTION
DU
MALABAR.
Une femme
peut avoir
plusieurs
maris.

Comment
leurs droits
s'accordent.

AU-RESTE, les promesses, qui font l'unique lien de ces mariages, n'engagent les Malabares, qu'autant qu'ils se plaisent mutuellement. Aussi-tôt que leur amour se ralentit, ou qu'il naît entre eux quelque autre raison de dégoût, ils se séparent sans querelles & sans plaintes. Le gage ordinaire de la foi conjugale est une pièce de toile blanche, dont le mari fait présent à sa femme, & qu'elle emploie pour se couvrir. Il n'est pas moins libre aux hommes de quitter une femme, qu'aux femmes de changer de mari, ou d'en prendre un nouveau, qu'elles joignent au premier. Malgré cette étrange liberté, on voit, au Malabar, quantité d'heureux mariages. Il n'est pas rare d'y voir durer l'amour aussi long-tems que la vie, ou de ne le voir finir que par des raisons assez fortes pour justifier l'inconstance.

Facilité du
divorce.

QUOIQUE les femmes aient souvent plusieurs maris, la plupart des hommes n'ont qu'une seule femme. Celles qui se voyent sans bien, cherchent à réparer leur fortune, en s'attachant un grand nombre d'hommes, dont chacun s'efforce de contribuer à leur entretien. Il paroît certain que c'est de ce droit des femmes, qu'est venu l'usage de ranger les enfans dans la Tribu de leurs mères. A quelle autre Tribu appartiendroient-ils, lorsqu'ils n'ont aucune règle pour distinguer leurs pères? C'est apparemment la même raison qui fait passer l'héritage aux neveux du côté des sœurs, c'est-à-dire, aux descendans des femmes; parcequ'il n'y a jamais aucun doute qu'ils ne soyent du véritable sang. Les Mahométans du Malabar ont trouvé cet ordre si sûr, pour exclure les Etrangers de leur succession, que sans être moins jaloux qu'en Turquie, ni moins soigneux d'enfermer leurs femmes, ils observent l'usage de faire passer les biens aux neveux maternels.

Ordre de
l'héritage.

ON marie les filles dans un âge fort tendre. Il s'en trouve peu qui attendent jusqu'à douze ans, & rien n'est plus commun que de les voir mères à dix. La plupart sont de petite taille. Leurs mariages prématurés arrêtent peut-être les développemens de la Nature. Mais elles sont propres, & généralement d'une figure agréable. La loi, qui leur permet d'avoir plusieurs maris, les met à couvert du cruel usage d'une grande partie des Indes, qui oblige les femmes Gentiles à se faire brûler vives, avec le mari qu'elles ont perdu.

Temps du
mariage pour
les filles.

XIII. Part.

E e c

L E S

DESCRIPTION
DU
MALABAR.
Vie simple
des Malaba-
res.

LES personnes riches du Malabar, entre lesquelles on comprend les Rois mêmes & les Princes, n'affectent pas, comme dans les autres Pays des Indes, de se distinguer par une grande abondance de vaisselle d'or & d'argent. Ils n'employent que des paniers de jonc, & des plats de terre ou de cuivre. Le reste de leurs meubles consiste dans des tapis, ou des nattes. Au lieu de bougie & de chandelle, ils brûlent de l'huile de cocos dans des lampes. S'ils mangent la nuit, ils tournent le dos à la lumière. Ils ne font jamais de feu dans leurs maisons, parceque le froid n'y est jamais assez vif pour les obliger de se chauffer. Les cheminées, ou les fourneaux, qui servent à préparer leurs alimens, sont en dehors. Le riz, qu'ils recueillent au lieu de bled, fait leur principale nourriture. Ils y joignent du lait & des légumes: mais leurs mets ont peu de délicatesse; & leurs lits ne sont que des planches, dont ils forment une sorte d'estrade, que les Riches couvrent de beaux tapis, & les Pauvres de nattes fort simples. Les uns & les autres n'ont qu'une pièce de bois pour chevet.

Leurs Pa-
godes ou
leurs Tem-
ples.

MAIS leurs Pagodes, ou leurs Temples, sont d'une magnificence surprenante. La plupart sont couverts de lames de cuivre, & quelques-uns de plaques d'argent. On trouve toujours, à l'entrée, des bassins d'une grandeur proportionnée à la richesse du Temple, où ceux, qui viennent présenter leurs vœux & leurs offrandes, commencent par se purifier. Les plus célèbres de ces Edifices ont de grandes terres, qui leur viennent de la libéralité des Princes, & qui passent pour des lieux si sacrés, que c'est un crime irrémissible d'y avoir répandu du sang. Le Coupable, de quelque Tribu & de quelque condition qu'il puisse être, n'évite point la mort; ou s'il trouve le moyen de s'en garantir par la fuite, on lui substitue son plus proche Parent. Outre les biens inaliénables, on offre sans cesse aux Idoles, du riz, du beurre, des fruits, des confitures, de l'or, de l'argent & des pierreries. Les Bramines tirent non-seulement leur subsistance de ces offrandes, mais dans les Temples bien fondés, ils distribuent, chaque jour, aux Pauvres du voisinage & aux Passans étrangers, quantité de riz & d'autres secours, sans égard pour leur Religion; avec cette seule différence que les Pauvres Gentils des Tribus supérieures, ont la liberté d'entrer dans la Pagode, & d'y séjourner, au lieu que les Pauvres des Tribus inférieures, ou qui ne sont pas Gentils, reçoivent l'aumône hors du Temple, & n'y peuvent jamais entrer. On leur accorde néanmoins le logement, dans des lieux qui n'ont pas d'autre usage.

Religion
du Pays.

LA Religion des Malabares Gentils ne diffère de celle des Banians, que par quelques usages; mais leurs Idoles sont en plus grand nombre. Ils en ont, dans leurs Temples, une infinité qui ne représentent rien de connu dans le Monde, & qui ne doivent leur existence qu'au caprice de l'Ouvrier. Ils y gardent, avec la même vénération, les images de plusieurs animaux, auxquels ils rendent un culte religieux. Mais ils adorent particulièrement le Soleil & la Lune. Leurs réjouissances, au renouvellement de la Lune, & leurs allarmes, au tems des Eclipses, leur sont communes avec tous les Orientaux, & presque avec tous les Idolâtres de l'Univers. Mais, dans l'opinion que la lumière & la chaleur du Soleil sont encore plus

plus nécessaires, leur frayeur est beaucoup plus vive pendant les Eclipses de cet Astre. Ils ne cessent point de hurler & de prier, qu'il n'ait repris sa splendeur ordinaire.

Ils saluent leurs Dieux & leurs Rois, avec les mêmes gestes & les mêmes cérémonies; & leur respect va si loin pour leur Prince, qu'à quelque distance qu'ils soyent de sa personne, ils n'osent jamais s'asseoir dans un lieu où ses regards peuvent tomber. Les jeunes Naires observent le même devoir à l'égard des anciens de leurs Tribus, sans se relâcher pour les plus Pauvres, ni même pour leurs Ennemis.

Comme il y a peu de régularité dans leur Calendrier, & qu'ils comptent le tems par les Lunes, ils n'ont pas de jours fixes pour la célébration de leurs Fêtes. Tout dépend du caprice des Bramines, qui se préparent à ces solennités, par des jeûnes très-austères. Le jour qu'ils ont indiqué, tous les Peuples voisins d'une Pagode s'y rendent tumultueusement, pour accompagner les Idoles, qu'on promène dans les Villages de la dépendance du Temple, sur des éléphans magnifiquement ornés. Une troupe de Naires les environne, avec des éventails attachés à de longues cannes, qui leur servent à chasser les mouches autour des Idoles & des Prêtres. L'air retentit du bruit confus des instrumens, mêlés aux acclamations du Peuple; pendant qu'un des principaux Bramines, armé d'un sabre à deux tranchans, dont la poignée est garnie de plusieurs sonnettes, court devant le cortège, avec toutes les agitations d'un furieux, en se donnant, par intervalles, des coups de sabre sur la tête & sur le corps. On voit couler abondamment le sang de ses blessures. Mais, outre les cérémonies sanglantes, les Malabares en ont de si contraaires à la pudeur, que les Voyageurs modestes s'en interdisent le récit (1). On brûle, après leur mort, les Princes, les Nabouris, les Bramines & les Naires, & l'on enterre les Morts de toutes les Tribus inférieures (m).

Les Malabares, à qui la loi permet de porter les armes, s'en servent avec beaucoup d'adresse. A peine les enfans ont la force de marcher, qu'on leur met entre les mains de petits arcs, & des flèches proportionnées, avec lesquelles ils font la guerre aux oiseaux. A l'âge de dix ou douze ans, ils sont envoyés dans les Académies entretenues aux dépens du Prince, où la subsistance & l'instruction sont gratuites. Chacun fabrique les armes dont il se sert. Leurs mousquets sont néanmoins fort légers. Ils ont tous un moule pour les balles. En tirant, ils appuyent la crosse du fusil contre leur joue, sans qu'il arrive jamais aucun inconvénient de cette méthode. On leur voit rarement manquer leur coup. Ils se servent aussi de sabres & de lances. Mais rien n'est comparable à l'adresse, avec laquelle ils tirent de l'arc. Dellon leur a vu tirer souvent deux flèches, l'une immédiatement après l'autre, & percer de la seconde le bois de la première.

La

(1) Nommons au moins l'Idole de ce culte obscène. On l'appelle *Lingam*. Sa figure représente l'union des principes de la génération. Elle est placée dans l'intérieur des Pagodes, & même jusques dans les Marchés. Ceux qui l'adorent portent son image pen-

due au cou, & ils almeroient mieux perdre la vie, que de se la laisser ôter. R. d. E.

(m) Voyez dans la Description de l'Indoustan, tout ce qui appartient au fond de leur Religion.

DESCRIPTION
DU
MALABAR.

Respect
égal pour les
Dieux & les
Rois.

Fêtes &
Cérémonies.

Adresse des
Malabares,
dans l'exerci-
ce des armes.

DESCRIPTION
DU
MALABAR.

La longueur ordinaire de leurs arcs est de six pieds; & leurs flèches sont longues de trois. Le fer a trois doigts de large, sur huit de long. Ils ne les portent point dans un carquois, comme les Mogols, qui en ont de beaucoup plus petites; mais ils en tiennent six ou sept dans la main. Avec l'arc, la lance & le mousquet, ils ont, au côté gauche, un petit couteau, sans fourreau; large d'un demi-pied, & long d'un pied & demi, qui est soutenu par un crochet de fer. Cette arme ne s'emploie que dans les combats ferrés, où ils ne peuvent plus se servir des autres armes. Ceux qui portent le sabre l'ont nud dans une main, avec une rondache de l'autre. Toutes leurs armes sont entretenues avec une propreté, dont les autres Indiens sont fort éloignés.

Exercices
Académiques
de la jeune
Noblesse.

DANS les Académies, la jeune Noblesse est souvent exercée aux fonctions militaires, devant le Prince & les Grands. On nomme des Juges. Les Directeurs choisissent leurs plus habiles Ecoliers, & les divisent en deux bandes, qui doivent combattre en champ clos pendant un tems limité. Mais ces divertissemens dégénèrent presque toujours en véritables combats, & finissent par une effusion de sang, qui coûte la vie à plusieurs de ces jeunes Champions.

Comment
se terminent
les grandes
querelles.

QUOIQUE les Nâires foyent naturellement braves, & qu'ils portent toujours leurs armes nues, ils en font rarement usage, pour satisfaire leurs ressentimens particuliers. La plupart de leurs différends se terminent par des injures. S'ils en viennent quelquefois aux mains, ils commencent par mettre bas leurs armes, & leur combat se fait à coups de poings. Lorsqu'il s'élève une querelle d'importance entre deux Nâires riches & puissans, & que l'honneur de leur famille y est intéressé, chacun des deux Adversaires choisit un, ou plusieurs de ses Vassaux, dans une Tribu inférieure. Ils sont abondamment nourris, pendant quelques semaines. On leur apprend à manier les armes. Aussi-tôt qu'on les croit bien instruits, on convient du jour & du lieu où le différend doit se terminer. Le Prince s'y rend avec toute sa Cour. Les deux Adversaires s'y trouvent, à la tête de ceux qui doivent combattre pour eux. La mêlée commence entre ces malheureux Vassaux, qui ne doivent être armés que de deux petits couteaux à deux tranchans, & le combat ne finit ordinairement que par la mort de tous les Braves d'un des deux Partis. La victoire décide de la meilleure cause. Alors, les deux Nâires se reconcilient tranquillement, avec peu de regret du sang qui s'est versé pour eux, & dans l'orgueilleuse idée que leur propre sang est trop noble & trop précieux pour être répandu dans toute autre cause que celle du Prince ou de l'Etat. Entre ces misérables victimes de la vengeance de leurs Maîtres, il est assez ordinaire que les Vainqueurs mêmes, qui ont survécu à leurs Ennemis, jouissent peu de leur victoire, parcequ'ils ne sortent d'un combat si desespéré qu'avec des blessures mortelles.

EN général, les Malabares sont fort patiens. Ils s'abandonnent rarement à la colère; s'ils se vengent, c'est toujours par les voyes de l'honneur. Ils ont tant d'horreur pour le poison, qu'à-peine s'avent-ils de quoi il peut être composé; quoique ce détestable usage soit fort commun dans tous les autres Pays de l'Inde.

DANS

DANS leurs guerres, ils ne connoissent aucun ordre. On ne leur voit observer ni rangs, ni marches régulières, ni la moindre apparence de discipline. Les Rois de cette Contrée ne cherchent point à s'aggrandir, par l'usurpation des Etats voisins. S'ils pénètrent chez leurs Ennemis, c'est pour se venger par quelques ravages; & lorsqu'ils font la paix, ils se restituent mutuellement toutes leurs conquêtes, à l'exception du butin (a).

DESCRIPTION
DU
MALABAR.
Guerres des
Malabares.

(a) Gautier Schouten, Dellon, Poyard, Baldeus, &c.

§. II.

Histoire Naturelle du Malabar.

L'AIR est fort sain sur toute la Côte de Malabar. On y trouve abondamment du gibier de toutes les espèces. La Mer voisine est fort poissonneuse, & le poisson en est excellent. L'Asie a peu de Pays, où l'on trouve avec plus de facilité & d'abondance tout ce qui est nécessaire à la subsistance des hommes. Les fruits & les plantes y sont d'une excellence & d'une variété singulières. Cependant le poivre du Malabar est moins estimé que celui de quelques Etats voisins, quoiqu'il en produise beaucoup plus. On n'y trouve du cardamome que dans le Royaume de Cananor, sur une montagne éloignée de la Mer d'environ six à sept lieues. Le profit en est grand pour les Propriétaires, non-seulement parcequ'il n'en croît point ailleurs (a), mais parcequ'il demande moins de culture que le poivre. On est dispensé de le semer, & même de labourer la terre. Il suffit de mettre le feu aux herbes, qui se sont multipliées pendant les pluies, & que le Soleil dessèche après l'hyver. Leurs cendres brûlées disposent la terre à produire le cardamome. Il se transporte dans tous les Royaumes de l'Inde, en Perse, en Arabie, en Turquie, & jusqu'en Europe, où il ne s'emploie guères néanmoins que pour les usages de la Médecine: mais la plupart des Peuples de l'Asie ne trouvent rien de bien apprêté, s'il n'y entre du cardamome. Sa rareté en augmente la valeur, jusqu'à le rendre ordinairement trois ou quatre fois plus cher que le plus beau poivre.

Propriétés
de l'air & du
terroir.

Seul endroit
où croît le
cardamome.

Canelle in-
férieure à cel-
le de Ceylan.

IL se trouve de la canelle dans le Pays de Malabar; mais elle est si peu comparable à celle qui vient de Ceylan, qu'elle n'est guères employée que pour la teinture. On passe sur les arbres, qui sont communs à toutes les Parties des Indes. Cependant, comme il n'y a point de Pays où les cocotiers soyent en si grand nombre, ni dans lequel on en tire autant d'avantages, c'est l'occasion de donner une description exacte de cet admirable ouvrage de la Nature.

LES Malabares donnent indifféremment le nom de *Tenga* (b), au cocotier & à son fruit. La hauteur ordinaire de cet arbre est de trente à quarante

Description
du cocotier
Malabar.

(a) C'est une erreur. Voyez ci-dessus notre Note (a), pag. 255. R. d. E.

(b) Ou plutôt *Tena-Marangols*, suivant les Missionnaires Danois. R. d. E.

DESCRIPTION
DU
MALABAR.

quarante pieds. Il est d'une grosseur médiocre, fort droit, & sans autres branches que dix ou douze feuilles, qui sortent du tronc vers le sommet. Ces feuilles sont larges d'un pied & demi, & longues de huit ou dix. Elles sont divisées, comme celles du palmier, qui porte les dattes. On les employe, séchées & trellées, pour couvrir les maisons. Elles résistent, pendant plusieurs années, à l'air & à la puyé. De leurs filaments les plus déliés, on fait de très-belles nattes, qui se transportent dans toutes les Indes. Des plus gros filets, on fait des balais. Le milieu, qui est comme la tige de la feuille, & qui n'est pas moins gros que la jambe, sert à brûler. On voit, aux cocotiers, un nombre de feuilles presque toujours égal, parcequ'il en succède continuellement de nouvelles aux anciennes.

Forme &
qualités de
l'arbre.

Le bois de l'arbre est spongieux, & se divise en une infinité de filaments; ce qui ne permet de l'employer à bâtir des Maisons & des Vaisseaux que dans sa vieillesse, lorsqu'il devient plus solide. Ses racines sont en fort grand nombre & très-déliées. Elles n'entrent pas fort loin dans la terre, mais le cocotier n'en résiste pas moins à la violence des orages; sans doute parcequ'il n'ayant point de branches, il donne moins de prise à l'effort du vent. Au sommet, on trouve, entre les feuilles, une sorte de cœur, ou de gros germe, qui approche du chou-fleur, par la figure & le goût, mais qui a quelque chose de plus agréable. Un seul de ces germes suffit pour rassasier six personnes. Cependant on en fait peu d'usage, parceque l'arbre meurt aussi-tôt qu'il est cueilli; & ceux, qui veulent s'accorder le plaisir d'en manger, sont toujours couper le tronc. Entre ce chou & les feuilles, il sort plusieurs bourgeons fort tendres, à-peu-près de la grosseur du bras. En coupant leur extrémité, on en fait distiller une liqueur blanche, douce, & d'un goût très-agréable, qu'on recueille, avec soin, dans des pots attachés à chaque bourgeon. Les Tives, dont la Tribu s'applique particulièrement à l'Agriculture, montent chaque jour, soir & matin, au sommet des cocotiers. Ils portent, à leur ceinture, un vase, dans lequel ils renversent ce qui a distillé depuis le soir, ou le matin, du jour précédent. Cette liqueur porte, au Malabar, comme dans l'Indoustan, le nom de *Tary* ou *Soury*. C'est la seule qu'on recueille régulièrement sur toute la Côte. Elle n'a pas l'agrément du vin, mais elle enivre de même; & Dellon, qui joignoit les lumières de la Médecine au discernement commun, la croit plus utile (e). Dans sa fraîcheur, elle est douce à l'excès. Gardée quelques heures, elle devient plus piquante & plus agréable. Mais elle est dans sa perfection du soir au matin; après quoi, elle commence à s'aigrir, & dans l'espace de vingt-quatre heures, elle est tout-à-fait aigre. En la distillant dans sa plus grande force, on en fait d'assez bonne eau-de-vie, qui devient même très-violente, lorsqu'elle a passé trois fois par l'alambic. Si le tary frais est jeté dans une poêle, pour y bouillir avec un peu de chaux vive, il s'épaissit en consistance de miel. S'il bout un peu plus long-tems, il acquiert la solidité du sucre, & même à-peu-près sa blancheur; mais il n'a jamais la délicatesse de celui des cannes. C'est de ce sucre que le Peuple fait toutes

Tary, ou
Soury, li-
queur du
cocotier.

tes ses confitures. Les Portugais l'appellent *Jagre*, de *Jagara*, qui est le nom Malabare.

Les cocotiers, dont on fait distiller le tary, par l'incision des bourgeons, ne portent aucun fruit; parceque c'est de cette liqueur que le fruit se forme & se nourrit. Mais ceux qu'on épargne, pour en tirer des cocos, poussent, de chacun de leurs bourgeons, une sorte de grappe, composée de dix, douze, ou quinze cocos au plus. La superficie de leur première écorce est d'abord verte & fort tendre. Elle contient une liqueur claire, agréable, saine & rafraîchissante, qui monte quelquefois à plus d'une chopine dans les plus gros fruits. L'écorce, qui la renferme immédiatement, se mange avec plaisir lorsqu'elle est tendre, & tire sur le goût des fonds d'artichaux. Mais, à mesure que les cocos meurent, une portion de cette eau se change insensiblement en une substance blanche, molle & douce, qui a le goût de la crème. Les Malabares donnent, aux cocos à demi-murs, le nom d'*Elixir*, & les Portugais celui de *Lagné*. Dans leur parfaite maturité, il n'y reste que très-peu d'eau; & le goût en devient moins agréable, à mesure que la quantité diminue. C'est de cette eau que se forme leur chair, qui est à la fin aussi solide & aussi ferme que celle des noisettes, dont elle a la blancheur & le goût. Les Cuisiniers Indiens en expriment le suc, dans leurs sauces les plus délicates. On la presse dans des moulins, pour en tirer une huile, qui est la seule dont on se serve aux Indes. Récente, elle égale en bonté l'huile d'amandes douces. En vieillissant, elle acquiert le goût de l'huile de noix; mais elle n'est alors employée que pour la peinture.

L'ARBRE pousse de nouveaux bourgeons, & porte de nouveaux fruits trois fois l'année. La grosseur des cocos est, à-peu-près, celle de la tête humaine. Comme le moindre vent les fait tomber, il est dangereux de s'asseoir sous les arbres qui les portent; mais, on en est peu tenté, parcequ'étant sans branches, ils n'offrent point d'abri contre les ardeurs du Soleil. La première écorce des cocos est fort polie, & toujours verte; quoiqu'elle jaunisse un peu en vieillissant, surtout lorsque le fruit est anciennement tombé de l'arbre. Après la première pellicule de cette écorce, ce qui reste est épais de trois doigts. On le divise en filamens, qui servent à faire toutes sortes de cordages, & même des cables pour les plus gros Vaisseaux. La seconde enveloppe est une coquille fort dure, & de l'épaisseur d'un pouce. C'est cette coquille qui renferme la chair dont on tire l'huile. On en fait des tasses, des cuillères, des poires à poudre, & d'autres petits ouvrages. Le reste se brûle, pour en faire du charbon, qui sert aux forges des Artisans. Lorsqu'on a tiré l'huile de la chair, il reste un marc, dont le Peuple nourrit les pourceaux & la volaille, & dont quantité de Pauvres se nourrissent eux-mêmes dans les années stériles.

DELLON conclut que l'éloge du cocotier, n'est point exagéré, lorsqu'on le représente comme la plus utile & la plus merveilleuse de toutes les productions de la Nature. On fait, de son tronc, des maisons commodes, dont le toit est couvert de ses feuilles, & dont les meubles, ou les ustensiles sont composés de son bois & de ses coquilles. On en fait

DESCRIPTION
DU
MALABAR.
Cocos, qui
en font le
fruit.

Eau, huile,
& chair des
cocos.

Admirables
propriétés du
cocotiers.

DESCRIPTION
DU
MALABAR.

Quelques
arbres parti-
culiers au
Malabar.

Plantes
singulières.

des Barques, avec leurs mâts & leurs vergues. Les cordages & les voiles se font de ses filamens les plus déliés, dont on fabrique aussi diverses sortes d'étoffes. Un Bâtiment, qui se trouve ainsi composé d'une partie de l'arbre, peut être chargé de fruits, d'huile, de vin, de vinaigre, d'eau-de-vie, de miel, de sucre, d'étoffes & de charbon, qui soyent tirés des autres parties.

On n'entreprendra point de recueillir les noms & les propriétés de toutes les Plantes, qui ont fourni la matière d'un Ouvrage connu sous le titre de *Jardin du Malabar*. Schouten & Dellon vantent beaucoup une espèce d'arbre, plus particulière à cette Contrée, qu'aux autres Pays des Indes^(d), qui est de la hauteur de nos plus grands noyers, & dont la feuille ressemble assez à celle du laurier. Il porte des fleurs d'une odeur très-agréable; & de son tronc, il distille une gomme, qui sert à calfater les Vaisseaux. Mais ce qu'il a de plus singulier, dans une si grande espèce, c'est que ses branches, comme celles du paletuvier, après s'être étendues en hauteur, s'abaissent enfin vers la terre, & qu'à-peine y ont-elles touché, qu'elles y prennent racine. Avec le tems elles deviennent si grosses, qu'il n'est plus possible de les distinguer dans le tronc dont elles ont tiré leur origine. Le même Voyageur ajoute que si l'on n'avoit soin d'en couper une partie, pour les empêcher de s'étendre, un seul arbre couvrirait, par degrés, les plus vastes Campagnes, & formeroit une épaisse forêt.

La Côte de Malabar produit toutes sortes de légumes. On y trouve particulièrement une sorte de fèves, qui ont quatre grands doigts de largeur, & dont les cosses sont longues d'environ un pied & demi. Elles sont moins délicates que les nôtres; mais elles croissent en fort peu de tems. La plante pousse de grandes feuilles, dont on forme des berceaux, qui donnent un très-bel ombrage. On cultive, avec soin, dans le même Pays, une autre plante fort curieuse, dont les feuilles ressemblent à la pimpenelle. Ses fleurs approchent beaucoup, pour la figure, de celles du jasmin double: mais au-lieu d'être blanches, elles sont d'un très-vif & très-beau rouge. Comme elles n'ont point d'odeur, on ne les cultive que pour le plaisir de la vue. La plante croît si vite & s'étend si fort, qu'en peu de tems, on en forme des hayes, de la hauteur d'un homme. Rien n'a plus d'agrément dans un Jardin, lorsqu'elles sont bien touffues. On prendroit de loin leurs fleurs pour autant de rubis, ou pour des étincelles de feu, dont l'éclat est merveilleusement relevé par la verdure des feuilles. Elles s'épanouissent le matin, au lever du Soleil; & conservant leur beauté, pendant tout le jour, elles tombent au coucher de cet Astre, pour faire place à d'autres, qui doivent paroître le lendemain. Cette plante continue de fleurir ainsi, sans interruption, pendant tout le cours de l'année. Une autre de ses propriétés, c'est qu'il suffit de l'avoir semée une fois; parcequ'elle produit des graines, qui, tombant dans leur maturité, prennent racine, & se renouvellent d'elles-mêmes. Aussi les Jardiniers

(d) Dellon, *ubi supra*, pag. 197. Schouten, pag. 438 & suiv. C'est l'*Arbre de Rais*,

ou l'*Arbre de Racines*, déjà assez connu par plusieurs Relations précédentes. R. d. E.

diniers n'y apportent-ils pas d'autre soin que de les arroser dans les tems secs.

DESCRIPTION
DU
MALABAR.

Avec tous ces avantages naturels, les Habitans du Malabar entendent moins le Jardinage & n'ont pas la même curiosité pour les fleurs, que les Peuples Sujets du Mogol. D'ailleurs, les femmes de cette Côte, au-lieu de se frotter d'essences & de parfums, comme les autres Indiennes, n'emploient que de l'huile de cocos.

ENTRE plusieurs animaux remarquables, les perroquets du Malabar excitent l'admiration des Voyageurs, par leur quantité prodigieuse, autant que par la variété de leurs espèces. Dellon assure qu'il avoit souvent eu le plaisir d'en voir prendre jusqu'à deux cens d'un coup de filet (e). Les paons y sont aussi en très-grand nombre. Mais la chasse en est plus difficile; & cette raison, qui la rend plus agréable, est extrêmement fortifiée par l'utilité qu'on tire de leurs plumes. Elles servent, dans toute l'Asie, à faire des parasols, des éventails & des chasse-mouches, dont le manche est orné, pour les personnes riches, d'or, d'argent & de pierreries. Il est impossible, si l'on en croit Dellon, d'exprimer la quantité de hiboux (f) (g), dont toute la Côte est infestée. Ces oiseaux nocturnes y sont une fois plus gros qu'en Europe. Ils se perchent, pendant le jour, sur des arbres, où l'on en voit souvent plusieurs milliers. Le Malabar ne produit point d'éléphants, mais on y en amène du dehors (h), & les Princes en nourrissent un fort grand nombre. Lorsqu'ils veulent châtier des Sujets rebelles, ils envoient des éléphants dans leurs terres. Ces animaux, qu'on prend soin d'irriter, abattent les maisons & les arbres, ravagent les jardins, ruinent les campagnes, & forcent les plus obstinés à rentrer dans la soumission.

Animaux
remarquables.

DE toutes les Contrées de l'Orient, le Malabar est celle, où les tigres sont en plus grand nombre. Il s'y en trouve de trois fortes, qui diffèrent moins par la figure que par la grandeur. Ceux de la moindre espèce ne sont pas plus grands que nos plus gros chats. Dellon eut la curiosité d'en nourrir un, pendant quelques mois, au Comptoir François de Tilcery. Il refusoit tout autre aliment que de la chair crue. Quoiqu'il fût lié d'une chaîne assez forte, il s'échappa deux fois. On le reprit la première, & son Maître en reçut une blessure considérable à la main. La seconde fois, il disparut entièrement; mais il ne laissa point de se tenir caché long-tems aux environs du Comptoir, où il faisoit une guerre cruelle à la volaille. Pendant qu'il étoit à la chaîne, il avoit l'adresse de répandre une partie du riz qu'on lui présentait, aussi loin qu'il le pouvoit dans sa situation. Cette annonce attiroit les poules & les cannes. Il feignoit de dormir, pour leur donner la facilité de s'approcher; & s'élançant dessus tout d'un coup, il ne manquoit pas d'en étrangler quelques-unes.

Trois fortes
de tigres.

LES

(e) *Ibidem.* pag. 200.

(f) C'est vraisemblablement une erreur de nom, au-lieu de chauves-fouris; du moins, si l'on compare ici Dellon avec les autres Voyageurs.

(g) Il n'est point parlé de ces hiboux

XIII. Part.

dans la Relation de Dellon, du moins de l'Edition de Paris. R. d. E.

(h) Cependant les Missionnaires Danois assurent que le Malabar produit des éléphants; & Dellon même dit simplement qu'ils y ont été apportés du dehors. R. d. E.

Fff

DESCRIPTION
DU
MALABAR.

Les tigres de la seconde espèce sont les plus communs. Leur grandeur excède rarement celle d'un mouton. Ils causent beaucoup de ravage dans toutes les parties du Malabar, & la soif du sang leur fait attaquer indifféremment les hommes & les bestiaux. On leur fait une guerre ouverte. Les Rois excitent leurs Sujets à cette dangereuse chasse, par différens degrés de récompense. Celui qui a délivré le Pays d'un tigre, dans un combat singulier, sans autres armes que l'épée ou la flèche, reçoit un brassilet d'or, qui passe pour une marque d'honneur aussi distinguée que nos Ordres de Chevalerie. Ceux qui remportent la même victoire à coups de mousquet, ou qui ont employé le secours d'autrui, ne sont récompensés que par une somme d'argent.

Le tigre de la troisième espèce est celui que les Portugais nomment *Tigre royal*. Il est de la grandeur d'un cheval, & par conséquent plus dangereux que les autres, avec la même férocity. L'espèce en est moins nombreuse. Dellon, qui ne vit pas, sans frayeur, la peau d'un de ces redoutables monstres, rend témoignage qu'on en auroit pu couvrir un lit carré de six pieds. Ils sont plus communs au Nord de Goa. L'expérience a fait connoître que lorsqu'on rencontre un tigre, si l'on est armé d'un fusil ou d'un pistolet, le parti le plus sage est de tirer en l'air, à moins qu'on ne se croie sûr de le tuer ou de l'abattre. Le bruit l'étonne & le met en fuite; au-lieu que s'il est seulement blessé, la douleur de sa playe le rend plus terrible. On assure aussi que la vue du feu écarte les tigres.

Jakals ou
Adives.

L'ANIMAL que les Indiens nomment *Jakar*, ou *Jakals*, & les Portugais *Adiva*, est un autre fleau du Malabar. Il ressembleroit au chien par la figure, s'il n'avoit la queue du renard, & le museau du loup. Les adives se dérobent à la lumière, & ne sortent guères de leurs retraites, que pendant la nuit. Ils marchent ordinairement en troupe. Leur cri est plaintif. A les entendre de loin, on les prendroit pour des enfans de différens âges, qui se plaignent, ou qui pleurent ensemble. Ils font la guerre à toutes sortes de volaille, & ne sont pas moins ennemis des chiens, qui aboyent beaucoup à leur approche. Ils attaquent les enfans; mais un homme, armé d'un bâton, n'a rien à redouter d'eux, quoiqu'ils soyent d'un naturel si féroce, qu'à quelque âge qu'on les prenne, il est impossible de les apprivoiser. Il est souvent arrivé que des adives, entrant dans une maison ouverte & sans défense, ont enlevé des enfans au berceau, ou dans les bras d'une mère effrayée. Tous les Malabares sont persuadés, par de longues observations, que la Nature a mis une singulière intelligence entre le tigre & l'adive. Un tigre, qui cherche sa proie, se sert du secours d'un adive, qui marche devant lui, pour attirer, par ses cris, les chiens ou les enfans hors des maisons. On reconnoît aisément, si l'adive est accompagné d'un tigre, parcequ'alors on n'en entend crier qu'un; au-lieu que si plusieurs se font entendre à la fois, les Malabares ne se croient pas menacés du plus cruel de leurs ennemis, & leurs précautions sont proportionnées à leurs craintes. Dellon raconte, qu'il s'est quelquefois occupé à chercher des adives; & qu'après avoir découvert une de leurs tanières, il y faisoit faire une petite ouverture, par laquelle on introduisoit de la paille où l'on mettoit le feu, pour les étouffer par la fumée. „ J'ai trouvé, dit-il, dans
„ plu-

Son intelligence avec
le tigre.

„ plusieurs de ces tanières, qui étoient capables de contenir vingt per-
 „ nes, jusqu'à trente adives suffoqués (i)".

DESCRIPTION
 DU
 MALABAR.

Les bules sauvages, sont en beaucoup plus grand nombre, au Mala-
 bar, que dans tout autre Pays du Monde. Les Habitans en font peu d'u-
 sage, & n'en mangent point la chair; mais ils permettent aux Etrangers de
 les prendre ou de les tuer. On fait de leur peau, des fouliers, des bot-
 tes, des rondaches, des outres, & une sorte de grandes cruches, garnies
 intérieurement d'ozier, dans lesquelles on conserve & l'on transporte toutes
 les denrées molles ou liquides.

La civette du Malabar est un petit animal, qui ressemble au chat, mais
 qui a le museau pointu, & dont le cri n'approche point du miaulement.
 Ses griffes sont aussi beaucoup moins dangereuses. [Ses jambes sont cour-
 tes & sans jointures; ce qui fait que ne pouvant se coucher par terre pour
 se reposer, elle s'accroche à une branche d'arbre.] On tire, d'une ouver-
 ture que le mâle & la femelle ont sous la queue, une espèce de graisse, que
 les Européens nomment *Civette*, & dont il se fait un Commerce fort con-
 sidérable dans le Royaume de Calcut. Les singes, dont le nombre & la
 variété sont incroyables au Malabar, y passent pour des animaux divins,
 auxquels on élève des Statues & des Temples. Quelque ravage qu'ils y
 causent, ce seroit un crime capital d'en tuer un, sur les Terres d'un Prince
 Gentil. Dellon parle de plusieurs fêtes, instituées à leur honneur, qui
 se célèbrent avec beaucoup de pompe & de cérémonies (k).

Civette du
 Malabar.

Ce Voyageur avoit douté, dit-il, de ce qu'il avoit entendu raconter,
 & de ce qu'il avoit lû sur les couleuvres du Malabar; mais il s'en convain-
 quit par ses yeux, & la présence du spectacle augmenta son étonnement.
 On en distingue plusieurs espèces, qui diffèrent en grosseur, en couleur,
 en figure, & sur-tout en malignité. Les unes sont vertes, & de la gros-
 seur du doigt, mais de cinq à six pieds de longueur. Elles sont d'autant
 plus dangereuses, que se cachant dans les buissons, entre les feuilles, leur
 couleur ne permet pas de les appercevoir. Elles ne fuyent point, si l'on
 ne fait beaucoup de bruit: au contraire, elles s'élancent sur les Passans,
 dont elles attaquent presque toujours les yeux, le nez, ou les oreilles. Ce
 n'est point par leurs morsures qu'elles empoisonnent, mais en répandant un
 venin subtil, dont l'effet est si funeste, qu'il cause la mort en moins d'une
 heure. Comme leur rencontre n'est que trop fréquente, l'usage, dans les
 chemins étroits, est de se faire précéder d'un Esclave, qui frappe de part
 & d'autre pour les écarter. Un Indien Chrétien, que Dellon avoit connu,
 allant un jour, du Bourg de Balliepatan, à la Pagode du même lieu, accom-
 pagné d'un Malabare, qui le précédoit, vit un de ces dangereux reptiles,
 qui s'élança sur son Guide, & qui se glissant par une narine, sortit aussi-tôt
 par l'autre, & demeura pendant des deux côtés. Le Payen tomba sans
 connoissance, & ne fut pas long-tems sans expirer. Une autre espèce,
 que les Indiens nomment *Nalle Bambou*, c'est-à-dire, *bonne couleuvre*, a re-
 çu des Portugais le nom de *Cobra Capello*, parcequ'elle a la tête environnée
 d'une peau large, qui forme une espèce de chapeau. Son corps est émaillé

Couleuvres
 & autres ser-
 pens.

Avanture
 d'un Malabar,
 re, qu'un
 serpent tue
 par le nez.

(i) *Ibidem*, pag. 224.

(k) *Ibidem*, pag. 228.

DESCRIPTION
DU
MALABAR.

Comment
les serpens
sont honorés
des Malaba-
res.

de couleurs très-vives, qui en rendent la vue aussi agréable, que ses blessures sont dangereuses. Cependant, elles ne sont mortelles, que pour ceux qui négligent d'y remédier (1). Les diverses représentations de ces cruels animaux sont le plus bel ornement des Pagodes. On leur adresse des prières & des offrandes. Un Malabare, qui trouve une couleuvre dans sa maison, la supplie d'abord de sortir. Si ses prières sont sans effet, il s'efforce de l'attirer dehors, en lui présentant du lait, ou quelque autre aliment. S'obstine-t-elle à demeurer ? on appelle les Bramines, qui lui représentent éloquemment les motifs dont elle doit être touchée, tels que le respect du Malabare, & les adorations qu'il a rendues à toute l'espèce. Pendant le séjour que Dellon fit à Cananor, un Secrétaire du Prince Gouverneur fut mordu par un de ces serpens à chapeau, qui étoit de la grosseur du bras, & d'environ huit pieds de longueur. Il négligea d'abord les remèdes ordinaires ; & ceux qui l'accompagnoient, se contentèrent de le ramener à la Ville, où le serpent fut apporté aussi dans un vase bien couvert. Le Prince, touché de cet accident, fit appeler sur le champ les Bramines, qui représentèrent à l'animal combien la vie d'un Officier si fidèle, étoit importante à l'Etat. Aux prières, on joignit les menaces. On lui déclara que si le Malade périssoit, elle seroit brûlée vive dans le même bucher. Mais elle fut inexorable, & le Secrétaire mourut de la force du poison. Le Prince fut extrêmement sensible à cette perte. Cependant, ayant fait réflexion que le Mort pouvoit être coupable de quelque faute secrète, qui lui avoit peut-être attiré le courroux des Dieux, il fit porter hors du Palais le vase où la couleuvre étoit renfermée, avec ordre de lui rendre la liberté, après lui avoir fait beaucoup d'excuses, & quantité de profondes révérences.

Une piété bizarre engage un grand nombre de Malabares à porter du lait & divers alimens, dans les forêts, ou sur les chemins, pour la subsistance de ces ridicules Divinités. Quelques Voyageurs, ne pouvant donner d'explication plus raisonnable à cet aveuglement, ont jugé qu'anciennement la vue des Malabares avoit peut-être été de leur ôter l'envie de venir chercher leur nourriture dans les maisons, en leur fournissant de quoi se nourrir au milieu des champs & des bois.

La loi que les Idolâtres s'imposent, de ne tuer aucune couleuvre (m), est peu respectée des Chrétiens, & des Mahométans. Tous les Etrangers, qui s'arrêtent au Malabar, sont main-basse sur ces odieux reptiles ; & c'est rendre sans doute un important service aux Habitans naturels. Il n'y a point de jour où l'on ne sût en danger d'être mortellement blessé, jusques dans les lits, si l'on négligeoit de visiter toutes les parties de la maison qu'on habite. On trouve encore une espèce de serpens fort extraordinaires, longs de quinze à vingt pieds, & si gros qu'ils peuvent avaler un homme. Ils ne passent pas néanmoins pour les plus dangereux, parce que leur monstrueuse grosseur les fait découvrir de loin, & donne plus de facilité à les éviter. On n'en rencontre guères que dans les lieux inhabités.

Serpent d'une
monstrueuse
grandeur.

(1) Les Malabares ont des remèdes spécifiques contre la morsure des serpens. R. d. E.

(m) La plupart des Voyageurs leur don-

nent ce nom, & d'autres les nomment serpens, en général.

Dellon en vit plusieurs fois de morts, après de grandes inondations, qui les avoient fait périr, & qui les avoient entraînés dans les Campagnes; ou sur le rivage de la Mer. A quelque distance, on les auroit pris pour des troncs d'arbres, abbattus & desséchés. Mais il les peint beaucoup mieux, dans le récit d'un accident, dont on ne peut douter sur son témoignage (n), & qui confirme ce qu'on a lu dans d'autres Relations sur la voracité de quelques serpens des Indes.

SCOUTEN donne, à ces monstres affamés, le nom de *Polpogs*. „ Ils ont, dit-il, la tête affreuse, & presque semblable à celle du sanglier. „ Leur gueule & leur gosier s'ouvrent jusqu'à l'estomac, lorsqu'ils voyent „ une grosse pièce à dévorer. Leur avidité doit être extrême, car ils s'étranglent ordinairement, lorsqu'ils dévorent un homme, ou quelque animal; on prétend, d'ailleurs, que l'espèce n'en est pas venimeuse. Il est „ vrai, que nos Soldats, pressés de la faim, en ayant quelquefois trouvé, „ qui venoient de crever pour avoir avalé une trop grosse pièce, telle „ qu'un veau, les ont ouverts, en ont tiré la bête qu'ils avoient dévorée, „ l'ont fait cuire, & l'ont mangée, sans qu'il leur en soit arrivé le moindre mal (o).

Le même Ecrivain en décrit une espèce, que les Hollandois ont nommés *Preneurs de rats*, parcequ'ils vivent effectivement de rats & de souris, comme les chats, & qu'ils se nichent dans les toits des maisons. Loin de nuire aux hommes, ils passent sur le corps & le visage de ceux qui dorment, sans leur causer aucune incommodité. Ils descendent dans les chambres d'une maison, comme pour les visiter; & souvent ils se placent sur le plus beau lit. On embarque rarement du bois de chauffage, sans y jeter quelques-uns de ces animaux, pour faire la guerre aux insectes qui s'y retirent (p).

DESCRIPTION
DU
MALABAR.

Ce qu'ils
font capables
d'avalier.

Serpens qui
servent de
chats dans
les maisons.

(n) „ Pendant la récolte du riz, quelques Chrétiens qui avoient été Gentils, „ étant allés travailler à la terre, un jeune „ enfant, qu'ils avoient laissé seul & malade à la maison, en sortit pour s'aller coucher, à quelques pas de la porte, sur des „ feuilles de palmier, où il s'endormit jusqu'au soir. Ses parents, qui revinrent fatigués du travail, le virent dans cet état; „ mais ne pensant qu'à préparer leur nourriture, ils attendirent qu'elle fût prête, „ pour aller l'éveiller. Bien-tôt ils lui entendirent pouffer des cris à demi étouffés, „ qu'ils attribuèrent à son indisposition. „ Cependant, comme il continuoît de se plaindre, quelqu'un sortit, & vit, en s'approchant, qu'une de ces grosses couleuvres avoit commencé à l'avaler. L'embaras du père & de la mère fut aussi grand „ que leur douleur. On n'osoit irriter la „ couleuvre, de peur qu'avec ses dents elle „ ne coupât l'enfant en deux, ou qu'elle „ n'achevât de l'engloutir. Enfin, de plusieurs expédiens, on préféra celui de „ couper par le milieu du corps; ce que le

„ plus adroit & le plus hardi exécuta fort „ heureusement d'un seul coup de sabre. „ Mais comme elle ne mourut pas d'abord, „ quoique séparée en deux; elle ferra, de „ ses dents, le corps tendre de l'enfant, & „ l'insecta tellement de son venin, qu'il expira peu de momens après.

„ Un soir, ajoute Dellon, après avoir „ soupé, nous entendîmes un adive qui croit „ seul, proche de notre Maison, & d'une „ manière si extraordinaire, que tout le „ bruit de nos chiens ne le fit point écarter. „ Nous fîmes sortir nos gens, avec leurs „ armes, par précaution contre les tigres. „ Ils trouvèrent qu'une couleuvre avalloit „ l'adive, qu'elle avoit apparemment trouvé endormi. Ils la tuèrent & l'adive aussi. „ Elle n'avoit pas plus de dix pieds de long”.

Ubi *suprà*, pag. 241.

(o) Tom. I. pag. 483.

(p) *Ibidem*.

N.B. Cet Article de la Description du Malabar a été détaché du Tome XI. de l'Édition de Paris. R. d. E.



DESCRIPTION
DE
GOLKONDE.

Description du Royaume de Golkonde.

REPRENONS un article, d'où l'enchaînement de quelques autres sujets nous a trop éloignés. Methold & Tavernier semblent répéter avec complaisance qu'ils ont fait un long séjour dans le Royaume de Golkonde, & qu'ils y ont tourné leur attention sur tout ce qui s'attire la curiosité d'un Étranger. C'est de leurs observations réunies que cette description sera composée.

Golfe de
Bengale, &
ses principaux
Royaumes.

LE Golfe de Bengale qui s'étend depuis le Cap de Comorin, sous le huitième degré de latitude du Nord, jusqu'à *Chatigam*, qu'on place au vingt-deuxième degré, contient dans cette étendue environ mille lieues (a) de Côte. Son ouverture est de neuf cens lieues; & le Cap de *Sincapur*, qui est sous le premier degré de latitude australe, le ferme de l'autre côté. La Côte du Golfe offre plusieurs Royaumes, dont les plus célèbres sont ceux de *Bisnagar*, de *Golkonde*, de *Bengale*, d'*Arakan*, & de *Pegu*. Elle est coupée de plusieurs petites Rivières, dont le nom est obscurci par le voisinage du Gange, un des plus grands & des plus fameux Fleuves du Monde (b).

Bisnagar.

BISNAGAR, le premier, le plus ancien & le plus considérable de tous ces Etats, s'est divisé, avec le tems, entre les Princes voisins, & plusieurs *Naikers*, ou Gouverneurs de Provinces, qui ont profité des guerres civiles, pour s'y établir par les armes (c). C'est dans une des divisions de ce grand Royaume qu'est située la fameuse Ville de *Saint-Thomé* (d).

Golkonde
& sa Capitale.

Celui de *Golkonde*, qui le suit au Nord-Est, prend son nom de la Ville de *Golkonde*, qui en est la Capitale, & que les Persans & les Mogols nomment *Hidrabad* (e). On ne trouve, dans aucun Voyageur, l'exacte mesure de son étendue; & les Itinéraires de Tavernier ne peuvent donner là-dessus que des lumières d'autant plus imparfaites, que diverses révolutions y ont apporté beaucoup de changemens (f). Mais, en général, le Royaume de *Golkonde* est un Pays dont on vante la fertilité. Il produit abondamment du riz & du bled, toutes sortes de bestiaux & de volailles, & les autres nécessités de la vie. On y voit quantité d'Etangs, qui sont

rem-

Qualités du
Pays.

(a) L'Auteur entend des lieues Angloises, qui sont de cinq mille quatre cens cinquante-quatre pieds (1).

(b) Sa source étoit encore inconnue du tems de l'Auteur. On sçait aujourd'hui qu'il prend dans les montagnes qui bordent le petit Tibet, au Sud-Est, à quatre-vingt-seize degrés de longitude, & trente-cinq degrés quarante-cinq minutes de latitude du Nord. Il se jette par deux embouchures

dans le Golfe de Bengale. (2).

(c) De-là vient que ces Parties ont pris différens noms, tels que *Carnate*, *Narsingue*, *Chandegri*, &c.

(d) A treize degrés dix minutes de latitude du Nord.

(e) Ou plutôt *Hayder-abad*. R. d. E.

(f) Voyez la dernière, à la fin de cet Article.

(1) A ce compte ce ne seroit que sept cens soixante-dix lieues pareilles, pour quatorze degrés de latitude. R. d. E.

(2) C'est à dire apparemment deux principales; car il y en a plusieurs autres. R. d. E.

remplis de bon poisson, sur-tout d'une espèce d'éperlans fort délicats, qui n'ont qu'une arrête au milieu du corps. La Nature a contribué plus que l'Art à former ces Etangs, dont Tavernier admire également la multitude & la forme. La plupart, dit-il, sont dans des lieux un peu élevés, où l'on n'a besoin que de faire une chaussée du côté de la plaine, pour retenir l'eau. Ces chaussées ont quelquefois une demie-lieue de long. Après la saison des pluies, on ouvre de tems en tems les écluses, pour laisser couler l'eau dans la campagne, où étant reçue dans divers petits canaux, elle sert à la fécondité des terres (g).

DESCRIPTION
DE
GOLKONDE.

Le climat est fort sain. Les Habitans divisent leurs années en trois saisons. Mars, Avril, Mai & Juin font l'été; car, dans cet espace, non-seulement l'approche du Soleil cause beaucoup de chaleur, mais le vent, qui sembleroit devoir la temperer, l'augmente à l'excès. Il y souffle ordinairement, vers le milieu de Mai, un vent d'Ouest qui chauffe plus l'air que le Soleil même. Dans les chambres les mieux fermées, le bois des chaïses & des tables est si ardent qu'on n'y sauroit toucher, & qu'on est obligé de jeter continuellement de l'eau sur le plancher & sur les meubles. Mais cette ardeur excessive ne dure que six ou sept jours, & seulement depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures après midi. Il s'élève ensuite un vent frais, qui la tempère agréablement. Ceux qui ont la témérité de voyager, pendant ces extrêmes chaleurs, sont quelquefois étouffés dans leurs palanquins (b). Elles dureroient pendant tous les mois de Juillet, d'Août, de Septembre & d'Octobre, si les pluies continuëles, qui tombent alors en abondance, ne rafraîchissoient l'air, & n'apportoient aux Habitans le même avantage que les Egyptiens reçoivent du Nil. Leurs terres étant préparées par cette inondation, ils y sèment leur riz & leurs autres grains, sans espérer d'autre pluie avant la même saison de l'année suivante. Ils comptent leur hyver aux mois de Décembre, de Janvier & de Février: mais l'air ne laisse pas d'être alors aussi chaud, qu'il l'est au mois de Mai dans les Provinces Septentrionales de France. Aussi les arbres de Golkonde sont-ils toujours verts, & toujours chargés de fruits murs. On y fait deux moissons de riz. Il se trouve même des terres qu'on sème trois fois (i).

Son climat
& ses saisons.

Les Habitans de Golkonde sont presque tous de belle taille, bien proportionnés, & plus blancs de visage qu'on ne pourroit se l'imaginer d'un climat si chaud. Il n'y a que les Payfans qui soyent un peu bazanés (k). Leur Religion est un mélange d'Idolâtrie & de Mahométisme. Ceux qui sont attachés à la secte de Mahomet, ont adopté la doctrine des Persans. Les Idolâtres suivent celle des Bramines (l).

Figure &
Religion des
Habitans.

QUOIQUE l'usage fasse donner à présent le nom de Golkonde à la Capitale du Royaume, elle se nomme proprement *Bagnagar*. Golkonde est une Forteresse qui en est éloignée d'environ deux lieues, où le Roi fait sa

Bagnagar,
véritable nom
de la Capitale
de Golkonde.

(g) Tavernier, ubi *suprà*. Tom. II.
pag. 85.

(b) Methold, dans Thevenot, pag. 3.

(i) Methold, ubi *suprà*.

(k) Tavernier, pag. 90.

(l) Tavernier, pag. 86.

DESCRIPTION
DE
GOLKONDE.

Origine &
Description
de cette Ville.

résidence ordinaire, & qui n'a pas moins de deux lieues de circuit. La Ville de Bagnagar fut commencée par le bifaycul du Monarque, qui occupoit le Trône pendant le Voyage de Tavernier, à la sollicitation d'une de ses femmes qu'il aimoit passionnément, & qui se nommoit *Nagar*. Ce n'étoit auparavant qu'une Maison de plaisance, où l'on entretenoit de fort beaux Jardins pour le Roi. En y jettant les fondemens d'une grande Ville, il lui fit prendre le nom de sa femme; car *Bag-nagar*, signifie le *Jardin de Nagar*. Elle est à dix-sept degrés d'élévation, moins deux minutes. Le Pays qui l'environne est plat. On y rencontre, à peu de distance, quantité de grandes roches, qui ressemblent à celles de la Forêt de Fontainebleau. Une grande Rivière baigne les murs, du côté du Sud-Ouest, & va se jeter proche de Mazulipatan, dans le Golfe de Bengale. On la passe, à Bagnagar, sur un grand Pont de pierre, dont la beauté ne le cède guères à celle du Pont-neuf de Paris. La Ville est bien bâtie, & de la grandeur d'Orléans. On y voit plusieurs belles & grandes rues, mais qui n'étant pas mieux pavées que toutes les Villes de Perse & des Indes, sont fort incommodes en été, par le sable & la poussière dont elles sont remplies (m).

AVANT que d'arriver au Pont, on trouve un grand Fauxbourg, nommé *Erengabad*, long d'une lieue, qui n'est habité que par des Marchands & des Ouvriers. La Ville n'a guères d'autres Habitans que des Personnes de qualité, des Officiers de la Maison du Roi, des gens de Justice, & des gens de Guerre. Mais, depuis dix heures du matin jusqu'à quatre ou cinq heures du soir, les Marchands & les Courtiers du Fauxbourg ont la liberté d'y venir négocier avec les Marchands Etrangers. On voit, dans *Erengabad*, deux ou trois belles Mosquées, qui servent comme de Caravanseras aux Voyageurs. Les lieux voisins offrent plusieurs Pagodes. C'est par le même Fauxbourg qu'on se rend de la Ville à la Forteresse de Golkonde (n).

APRÈS avoir passé le Pont, on entre dans une grande rue, qui mène au Palais du Roi, & qui présente à main droite les Maisons de quelques Seigneurs, avec quatre ou cinq beaux Caravanseras à deux étages. Cette rue est terminée par une grande Place, sur laquelle règne une des faces du Palais, & au milieu s'avance un Balcon, d'où le Roi donne audience au Peuple. La grande porte du Palais donne sur une autre Place. Elle fait l'entrée

(m) Le même, *ibidem*.

(n) Methold, pag. 87. Ajoutons, pour donner plus de vraisemblance au récit de Tavernier, que ce Voyageur judicieux, qui avoit vu cette Ville assez près de son origine, rend témoignage que le nouveau Palais surpassoit en magnificence tous les autres Palais des Indes. Il a, dit-il, douze milles de circuit. Il est tout bâti de pierre; & dans plusieurs endroits, où nous n'employons ici que le fer, comme aux barreaux des fenêtres, c'est de l'or massif. On tient ce Prince pour le plus riche des Indes, en élé-

phans & en pierres. Il tire son origine des Persans, & a retenu leur Religion, qui diffère tellement de celle des Turcs, qu'un nommé *Meene*, qui se vançoit d'être de la race de Mahomet, me disoit qu'il prieroit plutôt Dieu pour un Chrétien que pour un *Sunny*, c'est-à-dire, pour un Mahométan hérétique. Ce Prince & tous ses Prédécesseurs ont gardé le titre de *Cotub-cba*. *Cotub*, en Arabe, signifie *effieu*; comme s'ils étoient l'appui & le soutien de Mahomet. *Methold*, *ubi supra*, pag. 3.

l'entrée d'une vaste cour, entourée de portiques, qui servent de retraite à la Grande Royale. De cette cour, on passe dans une autre, dont Tavernier parle avec beaucoup d'admiration. „ Elle est environnée, dit-il, de beaux „ appartemens dont le toit est en terrasses, sur lesquelles, comme sur celles du quartier du Palais où l'on tient les éléphants, il y a de beaux jardins, & de si gros arbres, qu'on s'étonne que les voutes puissent porter „ ce fardeau ”.

DANS un autre endroit de la Ville, on voit une Pagode, commencée depuis cinquante ans & demeurée imparfaite, qui sera la plus grande de toutes les Indes, s'il arrive jamais qu'elle soit achevée. On admire, surtout, la grandeur des pierres. Celle de la niche, qui est l'endroit où doit se faire la prière, est une roche entière, d'une si prodigieuse grosseur, que cinq ou six cens hommes ont employé cinq ans à la tirer de la carrière, & qu'il a fallu quatorze cens bœufs pour la traîner jusqu'à l'Edifice. Une guerre du Roi de Golkonde & du Mogol a fait suspendre ce bel Ouvrage, qui auroit passé, suivant Tavernier, pour le plus merveilleux Monument de toute l'Asie.

DE l'autre côté de la Ville, sur le chemin qui conduit à Masulipatan, on trouve deux grands Etangs, chacun d'une lieue de tour, sur lesquels on entretient constamment quelques Barques fort ornées, pour les promenades du Roi. Les bords offrent plusieurs belles maisons, qui appartiennent aux principaux Seigneurs de la Cour. A trois lieues de Bagnagar, on rencontre une très-belle Mosquée, qui contient les Tombeaux des Rois de Golkonde, & dans laquelle on distribue, chaque jour après-midi, du pain & du pilau à tous les Pauvres qui se présentent. Aux jours de fête, ces Tombeaux, qu'on couvre de riches tapis, forment un spectacle magnifique (e).

LE Roi de Golkonde, comme la plupart des autres Rois des Indes, est Maître absolu de toutes les terres de son Empire. Elles sont divisées en Gouvernemens, que les Gouverneurs tiennent à ferme de la Cour, & qu'ils afferment eux-mêmes à des Particuliers, par d'autres subdivisions qui continuent ainsi jusqu'au plus bas Ordre du Peuple. Celui qui ne se trouve point en état de payer sa ferme n'a pas d'autre ressource que d'abandonner le Pays. Alors, sa femme & tous ses parens deviennent comptables de la dette. Les Gouverneurs & les grands Fermiers qui manquent au paiement, sont punis à coups de canne. Methold vit expirer, sous les coups, un Gouverneur de Masulipatan. Tous les ans, au mois de Juillet, on expose les Gouvernemens en vente; & comme ils se donnent au plus offrant, il n'y a pas de violences & d'exactions que ces Officiers n'exercent pendant la durée de leur bail (p).

ON compte, dans le Pays, soixante & six Places fortes, dont la plupart sont situées sur des rochers d'un très-difficile accès. Methold en avoit vu trois: Cundapoli, Cundavera, & Bellum-Cunda (q). Un jour qu'il avoit eu l'occasion de rendre visite au Gouverneur de Cundapoli, sa curiosité lui fit

DESCRIPTION
DE
GOLKONDE.

Edifice merveilleux.

Etangs & Tombeaux des Rois de Golkonde.

Leur Gouvernement & leurs forces.

Places fortes du Pays.

(e) Tavernier, pag. 87.

(p) Methold, pag. 4.

(q) Dans la langue du Pays, Cunda signifie une Montagne.

DESCRIPTION
DE
GOLKONDE.

souhaiter de voir le Château. Le Gouverneur lui dit qu'avec la qualité de Commandant dans la Province, il n'avoit pas lui-même le droit d'y entrer sans un ordre du Prince, qui ne s'obtenoit qu'avec beaucoup de peine. Il ajouta que cette Forteresse étoit composée de soixante Forts, qui se commandoient mutuellement, & qui enfermoient des campagnes d'une grande étendue, où le riz & les arbres fruitiers étoient soigneusement cultivés. Methold observa cette Place dans l'éloignement. Elle lui parut située sur un rocher, que sa forme rend inaccessible, à l'exception d'un chemin étroit par lequel on y peut monter. Elle est d'ailleurs enfermée d'un mur très-épais & flanquée de quelques bastions. Ceux qui l'ont bâtie ont tiré parti fort habilement de sa situation. Elle ne peut être minée. Elle commande tous les lieux voisins. C'est une retraite que la Nature & l'Art semblent avoir formée de concert, pour la sûreté d'un Prince malheureux, après la perte d'une bataille (r).

Division du
Peuple de
Golkonde, en
quarante qua-
tre Tribus.

Le Peuple de Golkonde est divisé en quarante-quatre Tribus, & cette division sert à régler les rangs & les prérogatives. La première Tribu est celle des Bramines, qui sont les Prêtres du Pays & les Docteurs de la Religion dominante. Ils entendent si bien l'Arithmétique, que les Mahométans mêmes les emploient pour leurs comptes. Leur méthode est d'écrire, avec une pointe de fer, sur des feuilles de palmistes. Ils tiennent par tradition, de leurs ancêtres, les secrets de la Médecine & de l'Astrologie, qu'ils ne communiquent jamais aux autres Tribus (s). Methold vérifia, par diverses expériences, qu'ils n'entendent pas mal le calcul des Temps, & la prédiction des Eclipses. C'est par l'exercice continuel de ces connoissances, qu'ils ont si bien établi leur réputation dans toutes les Indes, qu'on n'entreprend rien sans les avoir consultés. Mais rien n'a tant servi à la relever, que l'honneur qu'ils ont eu de donner deux Rois de leur race; l'un à Calcut, & l'autre à la Cochinchine (t). Après eux, la Tribu des *Fangams* tient le second rang. C'est un autre Ordre de Prêtres, qui observent les cérémonies des Bramines, mais qui ne prennent point d'autre nourriture que du beurre, du lait, & toutes sortes d'herbages, à l'exception des oignons, auxquels ils ne touchent jamais, parcequ'il s'y trouve certaines veines, qui paroissent avoir quelque ressemblance avec du sang.

Les *Comitis*, qui composent la troisième Tribu, sont des Marchands, dont le principal Commerce est de rassembler les toiles de coton, qu'ils revendent en gros, & de échanger les monnoyes. Leur habileté va si loin dans les échanges, qu'à la seule vue d'une pièce d'or, ils parient d'en connoître la valeur à un grain près. La Tribu de *Campo-Faro*, qui suit immédiatement, est composée des Laboureurs & des Soklats. C'est la plus nombreuse. Elle ne rejette l'usage d'aucune sorte de viande, à l'exception des bœufs & des vaches. Mais elle regarde comme un si grand excès d'inhumanité, de tuer des animaux, dont l'homme reçoit tant de service, que le

(r) Methold, pag. 4.

(s) Voyez ce qui concerne les Bramines,

dans l'Article de la Religion commune des Indes.

(t) Methold, pag. 5.

le plus indigent de cet Ordre n'en vendroit pas un, pour la plus grosse somme, aux Étrangers qui les mangent; quoiqu'entr'eux ils se les vendent pour quatre francs ou cent sous. La Tribu suivante est celle des femmes de débauche, dont on distingue deux sortes; l'une, de celles qui ne se prostituent qu'aux hommes d'une Tribu supérieure; l'autre, des femmes communes, qui ne refusent leurs faveurs à personne. Elles tiennent cette infâme profession de leurs ancêtres, qui leur ont acquis le droit de l'exercer sans honte. Les filles de leur Tribu, qui ont assez d'agréments pour n'être pas rebutées de l'autre Sexe, sont élevées dans l'unique vûe de plaire. Les plus laides sont mariées à des hommes de la même Tribu, dans l'espérance qu'il naîtra d'elles, des filles assez belles pour réparer la disgrâce de leurs mères (v).

1. LES Orlèvres, les Charpentiers, les Maçons, les Marchands en détail, les Peintres, les Selliers, les Barbiers, les Porteurs de palanquins, en un mot, toutes les professions qui servent aux usages de la Société, sont autant de Tribus, qui ne s'allient jamais entr'elles, & qui n'ont pas d'autre relation avec les autres que celle de l'intérêt & des besoins mutuels. La dernière est celle des *Piriaves*. Cette malheureuse espèce de Citoyens n'est reçue dans aucune autre Tribu. Elle n'a pas même la permission de demeurer dans les Villes. Le plus vil Artisan d'une Tribu supérieure, qui auroit touché par hazard un Piriave, seroit obligé de se laver aulli-tôt. Leur fonction est de préparer les cuirs, de faire des sandales, & d'emballer les marchandises (x). Malgré cette odieuse différence, toutes les Tribus ont la même Religion, & les mêmes Temples; car le Mahométisme n'a guères trou-

(v) On fait apprendre, aux plus jolies, le chant, la danse, & tout ce qui peut leur rendre le corps souple. Elles font des postures qu'on croiroit impossibles. „ J'ai vu, dit l'Auteur, une fille de huit ans lever une de ses jambes aussi droit, par-dessus la tête, que j'aurois pu lever mon bras, quoiqu'elle fût debout & soutenue seulement sur l'autre. Je leur ai vu mettre les plantes des pieds sur leur tête „ *Metobid*, pag. 6. Tavernier dit: „ Il y a tant de femmes publiques, dans la Capitale, dans ses Faubourgs & dans la Forteresse, qu'on en compte ordinairement plus de vingt mille sur les Rôles du *Derga*. Elles ne payent point de tribut; mais elles sont obligées, tous les Vendredis, de venir en certain nombre, avec leur Intendant & leur Musique, se présenter dans la Place devant le Balcon du Roi. Si ce Prince s'y trouve, elles dansent en sa présence; & s'il n'y est pas, un Eunouque vient leur faire signe de la main qu'elles peuvent se retirer. Le soir, à la fraîcheur, on les voit devant les portes de leurs maisons, qui sont de petites huttes; & quand la nuit vient, elles met-

tent pour signal, une lampe allumée. „ le ou une lampe allumée. C'est alors qu'on ouvre aussi toutes les boutiques où l'on vend le tari, boston tirée d'un arbre, & qui est aussi douce que nos vins nouveaux. On l'apporte de cinq ou six lieues, dans des outres, sur des chevaux qui en portent un de chaque côté, & qui vont le grand trot. „ Le Roi tire, de l'impôt qu'il met sur le tari, un revenu considérable; & c'est principalement dans cette vûe qu'il permet tant de femmes publiques, parcequ'elles en occasionnent une grande consommation. Ces femmes ont tant de souplesse, que lorsque le Roi, qui règne présentement, voulut aller voir la Ville de *Malsipatan*, neuf d'entr'elles représentèrent admirablement bien la figure d'un éléphant, quatre faisant les quatre pattes, „ quatre autres le corps, & une la trompe; & le Roi, monté dessus, dans une manière de Trône, fit de la sorte son entrée dans la Ville. „ *Ubi sup.* pag. 90.

(x) On a vu quelque chose d'approchant dans la Description de l'Isle de Ceylan, au Tome XI.

DESCRIPTION
DE
GOLKONDE.

Etrange
superstition.

trouvé de faveur qu'à la Cour. Ces Temples, ou ces Pagodes, sont ordinairement fort obscurs, & n'ont pas d'autre lumière que celle qu'ils reçoivent par les portes, qui demeurent toujours ouvertes. Chacun y choisit son Idole. Ils servent aussi de retraite à ceux qui voyagent. Methold fut obligé de se loger un jour dans le Temple de la petite Verole, dont l'Idole principale représentoit une grande femme maigre, avec deux têtes & quatre bras. Le Fondateur de cet Edifice lui raconta, que cette maladie s'étant répandue dans sa famille, il avoit fait vœu de lui bâtir un Temple, & qu'elle avoit cessé aussi-tôt. Les plus devots, s'ils sont moins riches, lui font un autre vœu. L'Auteur fut témoin du zèle avec lequel il s'exécute. On fait, à l'Adorateur, deux ouvertures, avec un couteau, dans les chairs des épaules, & l'on y passe les pointes de deux crocs de fer. Ces crocs tiennent au bout d'une solive posée sur un clieu, qui est porté par deux roues de fer; de sorte que la solive a son mouvement libre. D'une main, l'Adorateur tient un poignard; de l'autre, une épée. On l'élève en l'air; & dans cet état, on lui fait faire un quart de lieue de chemin, par le mouvement des roues. Pendant cette procession, il fait mille différens gestes avec ses armes. Methold, qui en vit accrocher successivement quatorze à la solive, s'étonna que la pesanteur du corps ne fit pas rompre la peau par laquelle il est attaché. Cette douleur n'arrache aucune marque d'impatience à ceux qui la souffrent. On met un appareil sur leurs playes. Ils retournent chez eux dans un triste état, mais consolés par le respect & l'admiration des Spectateurs (y).

Mariages,
& triste con-
dition des
femmes veu-
ves.

Le droit de marier les enfans appartient aux pères & aux mères, qui leur choisissent toujours un parti dans la même Tribu, & le plus souvent dans la même famille; car ils n'ont aucun égard aux degrés de parenté. Ils ne donnent rien aux filles en les mariant. Le mari est même obligé de faire quelque présent au père. On marie les garçons dès l'âge de cinq ans, & les filles à l'âge de trois; mais on fuit les loix de la Nature, pour la conformation. Elle est fort avancée, dans un climat si chaud, & Methold a vu des filles devenir mères avant l'âge de douze ans. La cérémonie du mariage consiste à promener les deux époux, dans un palanquin, par les rues & les places publiques. A leur retour, un Bramine étend un drap, sous lequel il fait passer une jambe au mari, pour presser de son pied nud celui de la jeune épouse, qui est dans le même état. Si le mari meurt avant sa femme, la veuve n'a jamais la liberté de se remarier; sans excepter celles dont le mariage n'a pas été consommé. Leur condition devient fort malheureuse. Elles demeurent renfermées dans la maison de leur père, dont elles n'obtiennent jamais la permission de sortir, assujetties aux ouvrages les plus fatigans, privées de toutes sortes d'ornemens & de plaisirs. Enfin cette contrainte est si pénible, que la plupart prennent la fuite, pour mener une vie plus libre: mais elles sont obligées de s'éloigner de leur famille, dans la crainte d'être empoisonnées par leurs parens, qui se font un honneur de cette vengeance (z).

Educacion
des Enfans.

La Circoncision, suivant les termes de l'Auteur, est aussi inconnue, à Gol-

(y) Methold, pag. 7 & 8.

(z) Methold, pag. 8.

Golkonde, que le Baptême. A la naissance des enfans, on ne fait pas d'autre cérémonie que de leur donner un nom, qui est pris ordinairement de leur Tribu, ou de quelque qualité qu'on découvre sur leur corps. Les femmes de cette Contrée ne connoissent presque point les douleurs de l'enfantement. La plupart se lavent deux ou trois jours après leur délivrance, & quelques-unes dès le premier jour. L'éducation des enfans ne leur cause pas plus de peine. Elles les laissent nus jusqu'à l'âge de sept ou huit ans, rampant ou se roulant sur la terre; & le soin qu'elles ont seulement de les laver les tient toujours fort nets. Les enfans des personnes riches sont élevés avec plus de soin, mais sans habits, à l'exception des jours de fête. En sortant de l'enfance, les hommes portent une pièce de coton blanc, qui leur pend de la ceinture aux genoux; & sur les épaules, une espèce de manteau, qui les couvre jusqu'au milieu du corps. Ils relèvent leurs cheveux, qu'ils laissent croître comme les femmes. Ils portent le turban, avec des anneaux aux oreilles, de petites perles & des chaînes d'argent au cou (a). Leur caractère est doux & civil. Tous les Artisans de chaque Ville travaillent pour le même salaire. Le Maréchal & l'Orfèvre ne gagnent que cinq ou six sous par jour, quoique l'un fasse des fers pour les chevaux, & l'autre des chaînes d'or ou d'argent. Les Etrangers sont fort bien servis, dans leurs maisons, par des domestiques du Pays, qui ne demandent pour gages qu'environ cinquante sous par mois, sans qu'on soit obligé de les nourrir. Ceux mêmes qui portent les palanquins n'aspirent point à de plus grands profits, quoiqu'ils soient chargés de diverses corvées pour les Gouverneurs. Methold attribue ce désintéressement à la sobriété naturelle de ces Peuples, autant qu'à l'abondance des vivres (b).

Habits &
figure.

L'USAGE leur laisse indifféremment la liberté de brûler leurs Morts ou de les enterrer. On jette les cendres des uns, dans la rivière la plus voisine. Les autres sont ensevelis les jambes croisées, c'est-à-dire, dans la posture où ils s'asseyaient ordinairement. Si l'on en croit la tradition du Pays, les femmes étoient autrefois si livrées à la débauche, qu'elles empoisonnoient leurs maris, pour s'y abandonner plus librement. Ce désordre, répandu dans toutes les conditions, ne put être arrêté que par de rigoureuses loix, qui obligeoient une veuve de se brûler avec son mari, sur le seul fondement qu'elle pouvoit avoir procuré sa mort, par l'avantage qu'elle trouvoit à lui survivre. Cet usage subsiste encore dans quelques autres Pays des Indes. Mais, du tems de Methold, on en avoit adouci la rigueur à Golkonde. La loi n'étoit aux veuves que la liberté de se remarier; en leur laissant néanmoins celle de se brûler, par un simple mouvement de tendresse, & dans l'espérance de rejoindre l'objet de leur action (c). Ce motif

Origine de
l'usage qui
faisoit brûler
les femmes.

(a) Methold ne dit pas, comme Tavernier, qu'ils soient blancs. Ils ne sont pas tout-à-fait noirs, dit-il, mais olivâtres, & quelques-uns plus blancs que les autres; la plupart bien faits & robustes. *Ibidem.*

(b) *Ibidem.*

(c) Le même, pag. 9 Il fut témoin deux fois de ce spectacle. „ La femme d'un Tiffend, âgée de vingt ans, se para de ce qu'elle avoit de plus riche, & se fit ac-

„ com-

DESCRIPTION
DE
GOLKONDE.

Noblesse &
Milice.

motif n'a souvent que trop de force, sur-tout dans de jeunes femmes, qui se voyent condamnées, pour le reste de leur vie, aux horreurs du veuvage. On peut même conclure du récit de Methold, non-seulement que les femmes sont élevées dans des préjugés favorables à l'ancien usage, mais que toute la Nation n'est pas fâchée qu'il se perpétue.

On trouve peu de lumières, dans les Voyageurs, sur la Noblesse de Golkonde. Tavernier raconte que ce sont les plus grands Seigneurs qui montent la garde alternativement tous les Lundis, & qu'ils ne sont relevés que le huitième jour. Quelques-uns commandent jusqu'à cinq ou six mille chevaux. Ils campent sous des tentes, autour de la demeure du Roi. Lorsqu'ils entrent en exercice, ils se rendent simplement, de chez eux, au quartier d'assemblée: mais lorsqu'ils en sortent, ils viennent passer le Pont en fort bel ordre; & suivant la grande rue, ils se rendent dans la Place du Palais, devant le Balcon Royal. Cette marche commence par dix ou douze éléphants, suivant la qualité de l'Officier, les uns avec leurs Châteaux, qui ressemblent à la cage d'un carosse, d'autres chargés seulement de l'homme qui les gouverne, & d'un autre qui porte l'enseigne. Ensuite les chameaux suivent deux à deux, & leur nombre monte quelquefois à trente ou quarante; chacun avec sa selle, sur laquelle on attache une petite coulevrine, qu'un homme vêtu de peau, depuis la tête jusqu'aux pieds, & placé sur la croupe de l'animal, avec la meche allumée en main, tourne adroitement de tous côtés devant le Balcon. On voit paroître, après les chameaux, tous les palanquins du Seigneur, autour desquels ses Domestiques marchent à pied. Ils sont suivis des chevaux de main. Enfin le Maître de cet équipage s'avance à cheval, précédé de dix ou douze Courtisanes qui

„compagner de ses parens & de ses amis.
„Elle se reposa quelque-tems sur le bord
„de la fosse où elle devoit être brûlée,
„entretenant d'un air fort tranquille ceux
„qui venoient prendre congé d'elle. Elle
„mangeoit des feuilles de bétel. Elle ac-
„compagnoit, des mouvemens de son
„cor, la cadence de la musique, qui fai-
„soit partie de cette triste fête. Nous en
„fîmes avertis dans la Ville, & nous cou-
„rûmes en diligence, pour y arriver à tems.
„Les Spectateurs s'imaginèrent, en nous
„voyant accourir, que le Gouverneur nous
„envoyoit, pour empêcher la jeune fem-
„me de se brûler. Ils pressèrent l'exécu-
„tion; & lorsque nous arrivâmes, ils jet-
„toient déjà de la terre sur son corps; car
„chacun des parens tient un panier plein
„de terre, qu'ils jettent tous en même-
„tems. Nous remarquâmes qu'un d'entr'eux
„s'approcha de la fosse, & qu'il appella la
„femme par son nom. Il voulut nous faire
„croire qu'elle avoit répondu, & qu'elle
„lui avoit dit qu'elle étoit fort contente

„de son sort. On éleva sur cette fosse un
„peu de terre, & toute l'assemblée donna
„de grandes marques de joye.
„L'autre femme que je vis brûler étoit
„de la Tribu de Campo-Varo. Après s'être
„préparée comme la précédente, elle chan-
„toit, en s'approchant du bucher, *Bama-
„Narina*, qui est le nom d'une de leurs
„Isoles, & se jeta d'elle-même dans la
„fosse. Ses parens & ses amis l'eurent
„plûtôt couverte de terre, que le feu ne
„l'eut brûlée.
„Un autre jour, que le Kutul, ou le Ma-
„gistrat de la Police, étoit chez moi, la
„femme d'un Orfèvre vint lui demander
„la permission de se brûler avec son mari.
„Il répondit qu'il examineroit sa demande;
„& s'efforçant d'avance de lui ôter cette
„pensée, il lui offrit de prendre soin d'elle.
„Mais elle rejeta ses offres, en disant que
„s'il pouvoit lui refuser cette permission, il
„ne pouvoit l'empêcher de choisir un autre
„genre de mort. En effet, elle se pendit,
„peu de jours après”. *Ibidem*.

qui l'attendent au bout du Pont, & qui dansent & sautent devant lui jusqu'à la Place. La Cavalerie & l'Infanterie ferment le cortège. Ce spectacle a quelque chose de si pompeux, que l'Auteur ayant son logement dans la grande rue, pendant trois & quatre mois de séjour à Bagnagar, ne manquoit point, chaque semaine, de s'en procurer la vue (d).

LES Soldats du Pays n'ont, pour habillement, que trois ou quatre aunes de toile, dont ils se couvrent le devant & le derrière du corps. Ils portent les cheveux longs, & relevés sur la tête par un gros nœud, comme ceux des femmes; avec un morceau de toile à trois pointes, dont l'une vient sur le milieu de la tête, & les deux autres se lient sur le chignon du cou. Au lieu du cimenterre, à la Persane, ils ont une large épée, dont ils frappent de pointe & de taille, & qui leur pend d'un ceinturon. Les canons de leurs mousquets sont plus forts que les nôtres. Le fer en est meilleur & plus net. La Cavalerie est armée de l'arc & des flèches, de la rondache & du marteau d'armes, avec le pot en tête & la jaque de maille, qui pend par derrière depuis le pot jusqu'à l'épaule (e).

LE Roi paroît ordinairement sur son Balcon, d'où il passe comme en revue les Troupes qui descendent la garde. Quelquefois il prend le même jour pour rendre la Justice au Peuple, & tous ceux que la curiosité ou l'intérêt conduit à cette audience, se tiennent debout vis-à-vis du Balcon. Entre le Peuple & le mur du Palais, on plante, en terre, trois rangs de bâtons, de la longueur d'une demie-pique, au bout desquels on attache des cordes qui croisent l'une sur l'autre. C'est une sorte de barrière, qu'il n'est permis à personne de passer, sans être appelé. Elle tient toute la longueur de la Place; & vis-à-vis du Balcon, il reste une ouverture pour le passage. Alors deux hommes, qui tiennent chacun par un bout, une corde tendue à cette ouverture, ne font que la baisser, pour admettre ceux qu'on appelle. Un Secrétaire d'Etat, qui se tient dans la Place, au-dessous du Balcon, reçoit les requêtes. Lorsqu'il en a reçu cinq ou six, il les met dans un sac, qu'un Eunuque, placé sur le Balcon auprès du Roi, fait descendre avec une corde, & qu'il tire aussi-tôt pour les présenter à ce Monarque (f).

DESCRIPTION
DE
GOLKONDE.

Habits &
armes des
Soldats.

(d) Tavernier, *ubi sup.* pag. 88 & 89.

(e) *Ibidem.*

(f) *Ibidem.*

§. I.

Origine du Royaume de Golkonde, & sa dernière Révolution.

LE Roi de Golkonde, qui régnoit vers le milieu du siècle précédent, se nommoit *Abdoul Cotub-cha* (a) (b). Tavernier s'informa soigneusement de son origine. Sous le règne d'*Akbar*, Roi de l'Indoustan, & Père de

ORIGINE DU
ROYAUME DE
GOLKONDE.
TAVERNIER.

(a) On a fait remarquer que *Cotub-cha* est un titre commun à tous les Rois de Golkonde.

(b) Le premier Roi Mahométan, qui con-

quit ce Royaume sur les Gentils, se faisoit appeler *Barra Melk*, ou le grand Roi; le second se nommoit Sultan *Ibrahim*; le troisième, Sultan *Mubammed Koly*; le quatrième,

ORIGINE DU
ROYAUME DE
GOLKONDE,
TAVERNIER.

de *Gehan-Guir* (c), les Mogols n'étendoient leur domination, du côté du Midi, que jusqu'à *Narbeder*, où la Rivière, qui passe dans cette Ville, & qui venant du Sud va se jeter dans le Gange, séparoit leurs terres de celles du Raja de *Narfingue*, qui alloient jusqu'au Cap de Comorin. C'étoit ce Raja & ses Prédécesseurs qui avoient soutenu constamment la guerre contre les Mogols, depuis les Conquêtes du fameux *Tamerlan* (d). Ils étoient si puissans, que le dernier Raja, qui résistoit aux forces d'Akbar, entretenoit quatre Armées formidables, commandées par quatre autres Rajas, ses Vassaux, dont le plus considérable avoit son quartier dans les terres qui composent aujourd'hui le Royaume de Golkonde. Le second tenoit le sien dans le Pays de Visapour; le troisième, dans la Province de Doltabat; & le quatrième dans celle de Brampour. Le dernier Raja de *Narfingue* étant mort sans enfans, ces quatre Généraux se cantonnèrent dans les Pays qu'ils occupoient. Ensuite, joignant leurs forces contre le Mogol, ils remportèrent une victoire signalée, après laquelle ils ne trouvèrent point d'obstacle à prendre les honneurs souverains, chacun dans leurs Gouvernemens (e). *Gehan-Guir*, fils d'Akbar, conquiert les terres du nouveau Roi de Brampour; *Cha-Gehan*, fils de *Gehan-Guir*, celles du Roi de Doltabat; & *Aureng-Zeb*, fils de *Cha-Gehan*, une partie du Visapour. Mais le Roi de Golkonde acheta la paix sous les deux premiers de ces trois régnés, en payant aux Mogols un tribut annuel de deux cens mille Pagodes (f).

L'ABDOUL, qui descendoit de lui (g), n'eut pour enfans que trois
.. fil-

me, Sultan *Muhammed*; le cinquième, Sultan *Muhammed Abdulla*. Sultan *Abdulla Kotb-cha* étoit le sixième, & non le septième, comme le dit *Thevenot*, qui se trompe également, à quelques autres égards. Quoique *Michold*, & de plus anciens Voyageurs, assurent, que *Kotb-cha* est un titre commun à tous les Rois de Golkonde, cependant *Havart* prétend qu'il avoit été donné à celui-ci par le Grand Mogol. R. d. E.

(c) Voyez ci-dessus l'Article de l'Indoustan.

(d) Voyez ci-dessus, au Tome IX, ce qui regarde ce Conquérant, qui est nommé par les Orientaux, *Timur-beg* & *Temurleng*.

(e) Il paroît que *Tavernier* & quelques autres se sont trompés, en rapportant au tems d'Akbar, une Révolution qui doit avoir précédé de plusieurs années la fondation de l'Empire des Mogols dans l'Indoustan, sous Sultan *Babour*, en 1526. Sans doute ils auront confondu les événemens de deux différentes époques, comme a fait le P. Catrou, à l'égard du dernier Roi de Guzarate. (Voyez ci-dessus notre Note (r), pag. 308.) Car autrement, d'où viendroit cette succession de

cinq Rois Mahométans, qui ont régné, de Père en Fils, à Golkonde, jusqu'à *Muhammed Abdulla*, qu'Akbar rendit tributaire, si ce même *Muhammed Abdulla*, Père de Sultan *Abdulla Kotb-cha*, (que *Thevenot* compte pour le septième Roi depuis l'usurpation) eût été un des quatre Généraux Mahométans du dernier Raja de *Narfingue*? Comme on peut donner des preuves de la succession de ces Rois Mahométans de Golkonde (1), & de l'hommage du cinquième, sous Ekbar, il s'ensuit que la Révolution, dont parle *Tavernier*, doit être de beaucoup antérieure. *Thevenot* la fait remonter au tems d'*Homajum*, Père d'Ekbar; mais cela ne suffit pas encore. R. d. E.

(f) *Tavernier*, *ubi sup.* pag. 90. & suiv.

(g) *Tavernier* ne dit pas qu'Abdoul descendoit de ce Roi de Golkonde, puisque c'étoit Abdoul lui-même. A la vérité on a remarqué que *Muhammed Abdulla* son Père, étoit déjà tributaire d'Ekbar; mais son fils le fut encore davantage de *Gehan-Guir* & de *Cha-Gehan*, dont il avoit été contemporain, n'étant mort qu'en 1672, après un règne de plus de cinquante ans. Voyez ci-dessus la Description de l'Indoustan. R. d. E.

(1) Voyez ci-dessus, pag. 416, où il est parlé du bisayul du dernier de ces Princes.

„ filles, dont il maria l'aînée au grand Check de la Mecque (b) (i); la
„ seconde, à Sultan Mahmud (k), fils aîné d'Aureng-Zeb, pour se délivrer
„ de la guerre (l), que ce Prince avoit portée jusqu'aux portes de sa Ca-
„ pitale; & la troisième, à un Prince de sa Maison, nommé *Mirza-Abdul-*
„ *Cosung*, qui en eut deux enfans (m) (n).”]

On a pris soin de séparer les six lignes précédentes, pour faire observer que l'Auteur ayant quitté alors le Royaume de Golkonde, & n'écrivant que sur des témoignages incertains, trompe ses Lecteurs, comme il avoit été trompé lui-même (o), dans l'idée qu'il donne de la famille & de la succession d'Abdoul. Daniel Sheldon, célèbre Anglois, qui a voyagé depuis dans les mêmes Contrées, fait un récit fort différent du mariage des trois Princesses de Golkonde. Il y joint l'histoire de la succession au Trône, avec de curieuses circonstances dont il paroît avoir été témoin, & qui lui font mériter un rang dans ce Recueil, quoique ses remarques n'aient pas été publiées sous son nom (p).

Lz

(b) L'histoire de ce mariage demande une Note, d'après Tavernier. Le Check étant arrivé à Golkonde, en habit de Faquir, se tint quelques mois à la porte du Palais, sans daigner répondre aux Officiers de la Cour, qui lui demandoient quel étoit son dessein. Enfin le premier Médecin de la Cour, qui parloit fort bien l'Arabe, l'ayant reconnu homme d'esprit, prit le parti de le mener au Roi; & ce Prince, fort satisfait de sa figure & de ses discours, voulut savoir ce qu'il avoit amené. Le Check lui déclara qu'il étoit venu pour épouser l'aînée de ses filles. Cette proposition surprit le Roi, & fut même regardée comme une marque de folie, qui fit rire toute la Cour. Cependant l'opiniâtreté du Check, qui alloit jusqu'à menacer le Royaume des plus grands malheurs, si la Princesse ne lui étoit pas accordée, fit prendre le parti de le mettre en prison, où il demeura long-tems. Il fut renvoyé à la fin dans son Pays, sur un Vaisseau de Masulipatan, qui portoit des Pélerins à la Mecque (1). Mais il revint à Golkonde, deux ans après, & sa constance lui fit obtenir la Princesse. Il devint Premier Ministre du Royaume, qu'il gouverna fort habilement, & qu'il défendit même avec beaucoup de courage contre l'Armée d'Aureng-Zeb. Ce fut lui qui engagea le Roi, son beau-père, à déclarer la guerre aux Portugais, pour délivrer de l'Inquisition de Goa, le Père Ephraïm de Nevers, Missionnaire Capucin, comme on l'a vu dans une Note du Voyage de Tavernier à Golkonde.

(i) Tavernier dit à un des Parcs du grand Check de la Mecque. Havart, qui avoit connu personnellement toute la Famille

le Royale, le nomme *Mierza Ahmed*, & la Princesse aînée son Epouse, *Barre-Sabbini-Sabib*; mais il ne fait pas la moindre mention de toute cette histoire du Check de la Mecque, ou d'un de ses Parcs. Seulement il prétend que ce *Mierza Ahmed* étoit fils d'un *Mulhab*, ou Prêtre Arabe. R. d. E.

(k) Voilà donc ce Sultan Mahmud qui manquoit dans la Description de l'Indoustan, & qui a pensé tout embrouiller la succession des Empereurs Mogols. (Voyez notre Note (a), pag. 314.) Havart donne le nom d'*Uliss Begum* à la seconde Princesse de Golkonde, qu'il eut en mariage. Mais nous avons des *Mémoires manuscrits*, du Comptoir Hollandois de Masulipatan, qui la disent l'aînée, ce que Sheldon confirme. Ces Mémoires portent de plus, que la seconde Princesse fut mariée à un Prince Mogol, nommé *Badda Mierza*, apparemment le même que *Mierza Ahmed*, à qui Havart fait épouser la Princesse aînée, avec plus de vraisemblance. R. d. E.

(l) Cette guerre lui fut suscitée par le même Mirgimola, dont on a lu plusieurs fois le nom dans les Voyages précédens, & qui après avoir été son Général & son Premier Ministre, passa dans le parti d'Aureng-Zeb. Tavernier, *ubi supra*.

(m) *Ibidem*.

(n) C'est le même que Havart nomme *Mierza Abou-ül-Hassan*, sans beaucoup de différence dans l'Orthographe. Il le fait descendre, en ligne collatérale, de Sultan Ibrahim, le second Roi de cette Race. R. d. E.

(o) Pas tant que M. Prevost se l'imagine. Voyez nos trois Notes précédentes. R. d. E.

(p) Elles se trouvent dans le Voyage d'Ovington,

(1) On plaçoit à *Mekke*, d'où l'on se rend par terre à la Mecque, R. d. E.

XIII. Part,

H h h

DERNIERE
RÉVOLUTION
DE
GOLKONDE.
SHELDON.

LE Roi de Golkonde, Sueccesseur d'Abdoul Cotub-cha, est fils d'un Arabe d'illustre extraction, qui ne jouissant point, dans son Pays, d'une fortune égale à sa naissance, étoit venu chercher de l'emploi à la Cour de Golkonde. Abdoul, lui reconnoissant du mérite, l'avoit élevé par degres aux premières dignités de l'Etat. Mais, quoique satisfait de ses services, il avoit usé, après sa mort, du droit qui rend les Rois de Golkonde héritiers de toute la Noblesse du Royaume; & s'étant saisi de tous ses biens, il avoit négligé son fils, qui se trouva réduit à la paye militaire, c'est-à-dire, à douze ou quinze pagodes d'appointemens par mois.

ABDOUL (q) n'avoit pas d'autres enfans que trois filles, dont il avoit marié la première à Sultan Mahmud, fils aîné du Grand Mogol Aureng-Zeb (r). La seconde avoit épousé un Arabe de grande considération, nommé *Mera-Mahmud* (s) (t). La troisième étoit encore fille; mais elle étoit recherchée par un Arabe de haute naissance, nommé *Sind-Sultan* (v). Le Roi qui se voyoit dans un âge avancé, las d'ailleurs des factions qui se formoient sans cesse à sa Cour, parcequ'il avoit toujours préféré le plaisir aux soins du Gouvernement, résolut de se donner un Successeur. Il ne vouloit pas de Sultan Mahmud (x), qui l'avoit forcé, par une guerre cruelle, à lui donner sa fille, dans l'espérance d'unir par ce mariage le Royaume de Golkonde à l'Empire du Mogol. Son inclination ne le portoit pas non plus pour son second Gendre, *Mera-Mahmud* (y); il haïssoit son humeur & celle de sa femme. Sa troisième fille étoit aimable. Il résolut de lui donner un Mari; dont l'adresse & le courage fussent capables de dissiper toutes les intrigues de la Cour, & qui lui devant son élévation, sçut se contenir dans la dépendance. Il eut l'avis trouvé dans l'Arabe (z), qui recherchoit cette Princesse. Mais ce jeune homme, voyant sa recherche approuvée, se laissa éblouir par la grandeur à laquelle on lui permettoit d'aspirer. Au lieu de ménager les Ministres, pour les attacher à ses intérêts, il eut l'imprudencce de les traiter avec tant de fierté, qu'ils ré-

solu-

vington, à qui Sheldon les avoit communiquées, sous le titre de *History of a late Revolution in the Kingdom of Golkonda*, pag 525 & suiv. Ovington est déjà connu dans ce Recueil, par la Relation de ses propres Voyages; & Sheldon par la Description d'Arakan [& de Pegu.]

(q) Ovington, qui le nomme continuellement *Cotub-cha*, paroît avoir ignoré que c'est un nom de dignité, qui ne distingue point Abdoul (r).

(r) Ceci est d'accord avec nos Mémoires manuscrits; quoique Havart dise le contraire, Voyez nos Notes (i) & (k), ci-dessus. R. d. E.

(s) Cet Arabe étoit apparemment le Check dont Tavernier raconte l'histoire. Mais il lui fait épouser mal-à-propos l'aînée des

Princesses.

(t) Ou Badda Mierfa, suivant nos Mémoires, qui le disent aussi Prince du sang Mogol; & Mierza Ahmed, selon Havart; mais, on a déjà remarqué qu'il lui fait épouser l'aînée des Princesses; en quoi nous avons lieu de croire qu'il a raison. R. d. E.

(v) Tavernier l'appelle *Sejid*, & le donne aussi pour Check.

(x) Le Grand Mogol Aureng-Zeb le tenoit en prison, pour s'être jeté dans le parti de ses ennemis. R. d. E.

(y) Sans doute parcequ'il étoit aussi du sang Mogol, ce qui confirme en quelque façon nos Mémoires. R. d. E.

(z) Nos Mémoires disent que c'étoit un Mogol, comme les deux premiers. R. d. E.

(*) On a remarqué que, suivant Havart, ce titre lui avoit été conféré par le Grand Mogol; ainsi il le distingueroit de ses Prédécesseurs. à qui les Auteurs Hollandois ne le donnent pas non plus, quoique ces Princes aient pu l'avoir pris d'eux-mêmes. R. d. E.

solurent de traverser son mariage. Les principaux Conseillers du Roi étoient *Mosé-Kaume*, *Mir-Zapher*, & *Moussouke* (a). Mera-Mahmud, son second Gendre, avoit peu de part au Gouvernement ; mais ne pouvant supporter l'insolence du nouveau Favori, il se joignit à ses Ennemis pour le perdre. Ces vieux Courtisans, qui connoissoient parfaitement l'esprit du Roi, représentèrent Siud-Sultan, comme un ambitieux, qui n'étoit propre qu'à faire naître de nouveaux troubles. Abdoul, plein d'aversion pour tout ce qui pouvoit lui causer de l'embarras, abandonna facilement un homme si dangereux. Les Ministres lui conseillèrent, en même-tems, de chercher pour la Princesse un Mari sans biens & sans établissement, mais de haute naissance, bien fait, d'une humeur agréable, & plus porté au plaisir qu'aux affaires. Ils lui firent jeter les yeux sur le jeune Arabe (b), dont il avoit aimé le père. Après l'avoir rempli de cette idée, Mir-Zapher fit appeler ce jeune homme, & l'entretint quelque-tems dans un lieu où le Roi s'étoit caché, pour le voir & l'entendre sans être vu lui-même. Il lui parla de la grandeur & des services de son père. Il lui témoigna le chagrin qu'il avoit de voir le fils d'un si grand homme, dans un état indigne de sa naissance. Il lui fit espérer des emplois honorables. Enfin, lorsqu'il eut laissé assez de tems au Roi pour le considérer, il le congédia (c).

Après son départ, le Roi n'en parut pas aussi satisfait que Mir-Zapher l'avoit espéré. Il ne lui trouva pas la figure aussi belle qu'il le desiroit pour sa fille (d). Mir-Zapher lui répondit, qu'à la vérité ses malheurs l'avoient un peu défiguré ; que c'étoit l'effet naturel du chagrin qui le dévorait ; mais qu'en lui donnant de quoi mener une vie convenable à son éducation, il reprendroit bien-tôt tous les agrémens qu'il avoit eus dans sa première jeunesse. Abdoul résolut d'en faire l'épreuve. Il donna ordre au Ministre de lui faire compter tout l'argent qu'il desireroit, sans lui en découvrir la source. Quelques Banquiers furent chargés de lui porter de grosses sommes, & reçurent défense, sous peine de la vie, de lui faire connoître d'où venoit cette profusion de bienfaits. Ils lui rendirent d'abord quelques visites, sous des prétextes qu'ils firent naître aisément. Ensuite, un peu de familiarité leur fit prendre occasion de sa tristesse pour lui faire des offres. Ils lui présentèrent, pour essai, trois mille pagodes, qui reviennent à quinze cens livres sterling. Il ne désavoua pas ses besoins ; mais considérant que ceux qui lui offroient cette somme étoient capables de lui faire payer bien cher l'argent qu'ils vouloient lui prêter, & craignant de tomber dans une situation encore plus fâcheuse, par la difficulté qu'il auroit à le rendre, il les remercia de leurs généreuses intentions. Les Banquiers avoient ordre de rendre compte à la Cour, de leurs propositions & de ses réponses. On leur commanda de renouveler leurs instances. Elles l'emportèrent à la fin sur

(a) Ils sont nommés *Mosachan*, *Seyd-mouchaffer*, & *Hajademia*, dans nos Mémoires. R. d. E.

(b) Nos Mémoires, d'accord avec Tavernier & Havart, le font Cousin du Roi, à la Cour duquel il se trouvoit déguisé en Fakir. Son nom étoit *Tane Sabab* ; & quoique

Tavernier lui donne celui de Mirza Abdol-Cosing, ou Abou-Il-Hassan, suivant d'autres, on doit remarquer qu'il le porta depuis. Voyez ci-dessous. R. d. E.

(c) Sheldon dans Ovington, pag. 533.

(d) *Ibidem*.

DERNIERE
RÉVOLUTION
DE
GOLKONDE.
SHELDON.

sur les objections. Siud (e) reçut d'eux une somme considérable, pour laquelle ils refusèrent de prendre aucune obligation; ce qui lui causa d'autant plus d'étonnement, qu'ils le prièrent de ne pas épargner leur bourse, & de lui demander de nouvelles sommes lorsqu'il auroit employé la première.

COMME il aimoit naturellement le faste, la magnificence & les commodités de la vie, il se donna aussitôt une belle maison, des domestiques, un palanquin, des chevaux, & toutes les distinctions de la grandeur & de l'opulence. Mir-Zapher avoit les yeux ouverts sur sa personne & sur sa conduite. Le changement qu'il y apperçut répondant bien-tôt à ses espérances, il le fit voir une seconde fois au Roi, qui conçut pour lui la plus vive affection, & qui résolut enfin de le choisir pour son Gendre.

UN jour, au soir, il donna ordre au Secrétaire d'Etat, de l'emmener à la Cour. Siud (f) étoit à se réjouir avec quelques Amis, lorsqu'on vint l'avertir qu'il y avoit à sa porte quelques grands Officiers de la Cour, accompagnés d'une Garde à cheval. Il fit aussitôt sortir ses Amis & les Danseuses, par une porte dérobée, pour aller recevoir le Secrétaire & les Omrahs. Son trouble éclatoit sur son visage. Il se croyoit au moment de sa perte. Cependant il rappella son courage; & sans attendre que le Secrétaire se fût expliqué, il lui représenta que s'il n'avoit pas eu le bonheur de servir le Roi, comme son père, dont il reconnoissoit que les services avoient été bien récompensés, il étoit fort éloigné d'avoir jamais offensé ce Prince; que si son crime étoit de vivre avec une magnificence, dont on ignoroit la source, il n'avoit rien commis d'injuste pour fournir à cette dépense, & qu'il étoit prêt à confesser d'où lui venoit sa fortune. Le Secrétaire, qui avoit ordre d'observer exactement ses discours & ses actions, lui laissa la liberté de parler. Ensuite prenant une robe fort riche, qu'il avoit apportée, il l'en revêtit avec les Omrahs, sans rompre ce respectueux silence (g). Après cette cérémonie, ils lui firent une profonde révérence, en l'assurant que leur commission n'avoit rien qui dût lui causer de l'effroi, & qu'il alloit être élevé au plus grand honneur auquel un Sujet pût aspirer. On le fit monter sur un cheval richement équipé; & sans avoir eu le tems de se reconnoître, il fut conduit à la Cour, où le Roi lui fit épouser sur le champ

(e) Comment M. Prevost n'a-t-il pas senti cette contradiction? Il ne s'agit plus ici de Siud, qui étoit disgracié, mais de Tane Sahéb, dont nous parlons dans notre Note précédente. R. d. E.

(f) C'est Tane Sahéb. R. d. E.

(g) Au-lieu de toute cette histoire, nos Mémoires rapportent simplement, que le Roi ayant fait mourir tous les Princes de sa Maison, Tane Sahéb, son Cousin, s'étoit échappé de ses mains, en prenant l'habit de Fakir, à la faveur duquel il n'avoit été reconnu de personne. La Mère du Roi étoit seule dans le secret de ce déguisement. Elle le découvrit à son Fils, pour faire rompre le mariage de la troisième Princesse. Le Roi,

charmé de pouvoir frustrer l'espérance des Princes Mogols, qu'il n'aimoit pas, résolut de donner la Princesse à Tane Sahéb, & de le nommer en même-tems son Successeur à la Couronne. Ce jeune Prince, alarmé de se voir trahi, croyoit qu'on alloit le conduire au supplice, tandis que la fortune lui réservoir une si brillante destinée.

Tavernier au contraire, dit que ce Cousin du Roi, Mirza-Abdul-Cosing, comme il le nomme, auroit pu obtenir d'abord la Princesse, sans aucune difficulté, si ses débauches ne l'eussent fait tomber dans le mépris; mais il ajoute qu'il s'étoit corrigé depuis son mariage. R. d. E.

champ la Princesse fa fille. Cette affaire fut conduite avec tant de secret, que Mera-Mahmud n'en fut informé qu'après la publication du mariage. Son désespoir lui fit abandonner le Royaume, pour se retirer à la Cour de Dely, où il fut bien reçu de son Beau-frère, qui lui fit obtenir d'Aureng-Zeb une pension convenable à son rang (b) (i).

Le Roi de Golkonde sentit croître, de jour en jour, son affection pour ce nouveau Gendre. Cependant, il prit le parti de ne lui donner aucune part à l'administration (k); & ne lui procurant même aucune occasion de s'enrichir, il ordonna seulement que ses dépenses les plus excessives fussent payées, sans qu'il eut jamais besoin de toucher lui-même aucune somme. Siud (l), qui avoit l'esprit pénétrant, conçut bien-tôt le dessein du Roi, & consentit, avec aussi peu d'ambition que d'avarice, à se laisser conduire. Cette politique lui attacha les Omrahs & les Gouverneurs, en leur persuadant que s'il succédoit à la Couronne, ils seroient tout-puissans sous un Roi si tranquille. Elle confirma aussi l'affection du Roi, qui le regarda comme un présent du Ciel pour le bonheur de sa vieillesse. Il continua de régner, l'espace d'onze ou douze ans, pendant lesquels Siud eut de sa femme un fils & deux filles. Enfin, lorsqu'il se crut proche de la mort, il assembla tous les Omrahs; & nommant pour son Successeur, Sultan *Abdalla-Houfan* (m) (n), il leur fit jurer à tous, sur l'Alcoran, qu'ils exécuteroient sa dernière volonté.

A peine fut-il au tombeau, que sa seconde fille, femme de Mera-Mahmud (o), soutenue par un parti qu'elle s'étoit formé secrètement, s'empara du Palais, au nom d'un fils que son Mari avoit eu d'une première femme. Mais, étant elle-même sans enfans, son entreprise trouva peu de faveur parmi la Noblesse, qui étoit dévouée au nouveau Roi, par son inclination & par ses sermens. Les Mogols, occupés de leurs propres guerres, ne firent aucun mouvement pour s'opposer à la succession de Golkonde. Ainsi l'heureux Siud se vit porté sur le Trône par les vœux communs de la Nation,

(b) *Ibid.* pag. 540.

(i) Cette dernière circonstance ne se trouve point dans nos Mémoires; mais il paroît que Mera-Mahmud, l'autre Gendre du Roi, qui ne sortit pas de Golkonde, est mis ici par erreur pour Siud-Sultan, qui devoit épouser la Princesse, & lequel fut en effet obligé de sortir sur le champ du Royaume, à cause de ses emportemens. C'est ainsi que M. Prevost donne mal-à-propos le nom de Siud à son Rival Tane Sahéb. Au reste on a vu que le fils aîné d'Aureng-Zeb n'étoit pas en état de servir personne auprès de son Père. R. d. E.

(k) Le Roi lui donna le Gouvernement d'une riche Province, avec un revenu de cent mille pagodes. R. d. E.

(l) Lisez Tane Sahéb, de même que par tout ci-dessous. R. d. E.

(m) C'est-à-dire qu'il fit prendre ce nom à Siud.

(n) Ou Abou-Il-Hassan, comme Tane Sahéb, & non Siud, s'appelloit depuis. Le Roi l'avoit d'abord nommé *Nane Mierfa*, suivant nos Mémoires. R. d. E.

(o) Ce Prince, disent nos Mémoires, ayant voulu s'emparer du Trône, se vit abandonné de tout le monde & mis en prison. On croit que le nouveau Roi le fit empoisonner deux ou trois ans après, quoiqu'il lui eût pardonné en apparence. Sa femme, dont on craignoit toujours quelque parti, ne lui survécut pas long-tems. Havis assista à ses funérailles, & fut témoin des larmes que la perte de cette vertueuse Princesse faisoit répandre au Peuple. Elle ne laissa point d'enfans, „ parceque, dit cet Auteur, il y avoit des raisons de politique „ contraires. Mais son Mari en eût cinquante-deux de plusieurs autres femmes. R. d. E.

DERNIÈRE
RÉVOLUTION
DE
GOLKONDE.
SHELDON.

tion, & fut bien tôt couronné paisiblement sous le nom qu'il avoit reçu de son Beau-père (p) (q).

APRÈS cette cérémonie, son premier soin fut de récompenser ceux qui avoient contribué à son élévation. Quoiqu'il eût remarqué, depuis long-tems, que Moso-Kaune & Mir-Zaphier se conduisoient fort mal dans leurs emplois, il avoit tant d'obligation à leurs services, que pour son propre honneur, il étoit obligé, non-seulement de les conserver à la Cour, mais de leur faire même de nouvelles grâces; sans compter qu'il ne croyoit point encore son pouvoir assez établi pour les dépouiller de leur autorité. Le même crédit, qui l'avoit fait Roi, pouvoit en élever un autre à sa place. Dans cet embarras, il prit le parti, pour diminuer l'excès de leur puissance, de faire entr'eux un partage égal de la faveur & de l'administration. Ils se haïssoient mortellement; & la jalousie ne pouvant manquer de leur faire chercher les moyens de se détruire, il y avoit beaucoup d'apparence que cette aversion mutuelle les rendroit moins redoutables, & donneroit peut-être, quelque jour, l'occasion de les abbatre tous deux. Moso-Kaune, qui étoit homme de guerre, fut créé Général des Armées; & Mir-Zaphier, plus propre au Cabinet, fut revêtu de l'importante Charge de Duan, qui renferme celles de Chancelier & de Trésorier (r).

Tous ceux qui avoient suivi le Roi, furent récompensés avec la même noblesse. Alors, ce Prince feignit d'abandonner les affaires pour se livrer au plaisir. Mais il n'en prenoit pas moins connoissance de tout ce qui se passoit dans l'État. Souvent, il se tenoit renfermé pour méditer & pour écrire. On a su depuis, que dans cette solitude, il examinoit les abus publics, & qu'il cherchoit les moyens d'y remédier. Il se formoit les règles qui devoient lui servir un jour à gouverner. Pendant ce tems-là, ses deux Ministres se disputoient le mérite de lui fournir les plus belles femmes, les plus agréables danseuses, & les meilleures instrumens. Ils ne s'accordoient que dans le dessein d'entretenir sa mollesse. Mais ce qu'il avoit prévu ne tarda point à se vérifier. Ces deux hommes ne pouvant souffrir d'égalité, s'efforcèrent bien-tôt de se renverser mutuellement par des accusations. Le Duan, chargé du payement des Troupes, ayant reçu de grandes plaintes contre le Général, qui retenoit l'argent destiné à cet usage, en informa le Roi (s). Ce Prince feignit également de ne le pas croire,

(p) Quoique Tavernier ait suivi de mauvais Mémoires, on reconnoît, dans son récit, quelques traces, qui confirment celui de Sheldon.

(q) Tavernier n'a pu pousser ses Mémoires si loin que Sheldon, puisqu'il n'étoit plus à Golkonde, lorsque ce Prince fut appelé à la Couronne; mais l'idée qu'il donne de la famille & de la succession d'Abdoul, s'accorde assez avec nos remarques; au lieu que le Siad heureux & malheureux de M. Prevost, est incompatible avec soi-même. R. d. E.

(r) Le Roi, suivant nos Mémoires, se fer-

vit du ministère d'un Favori, nommé Madona, Créature de Seyd-Mouchiaffer, pour abbatre ces deux Seigneurs. Madona, & son frère Akna, devinrent encore plus puissans dans la suite. R. d. E.

(s) C'étoit Madona, qui avoit réveillé la jalousie du Duan, son ancien Maître, en l'assurant que le Général ne cherchoit que sa ruine. Nos Mémoires rapportent différemment le piège qu'il tendit à ce dernier pour le perdre: Mais nous cesserons ici de relever le Texte par des Notes. Ces détails seront mieux placés dans un Supplément à la fin de cet Article. R. d. E.

re, & de ne pas s'en embarrasser. Le Duan, pour ne lui laisser aucun doute, fit arrêter le Banquier du Général, qui avoit entre ses mains tous les comptes de l'Armée. Mofa-Kaune en fut si piqué, que se faisant suivre de quelques Soldats, il se rendit chez le Duan, dans la résolution de le mettre en pièces. Mais ce dangereux adversaire n'étoit jamais sans quelques Braves, qu'il s'étoit attachés par ses libéralités. Ils le défendirent avec tant de courage, que le Roi informé sur le champ de cet attentat, eut le tems d'envoyer aux deux partis l'ordre absolu de se séparer. Le Général, dans l'emportement de sa fureur, s'oublia jusqu'à refuser d'obéir. Cependant quelques amis plus modérés, lui persuadèrent enfin de se retirer. Aussi-tôt le Duan porta ses plaintes au Roi, qui, loin d'entrer dans ses ressentimens, l'appaisa par un langage flatteur, & lui promit de le réconcilier avec son Ennemi. En effet, il fit dire au Général qu'il souhaitoit leur réconciliation. Mais cet esprit impétueux prit feu d'abord, & ne se rendit aux volontés du Roi, qu'après avoir accablé le Duan de reproches & d'injures. Quelque-tems après, il reçut ordre de se rendre au Palais. Dans le trouble de sa conscience, qui lui reprochoit sa témérité, il balança long-tems à donner cette marque de soumission. Cependant quelques personnes, qu'il croyoit de ses amis, lui ayant représenté que la patience du Roi pour ses premières violences, étoit une preuve que ce Prince avoit plus d'affection pour lui que pour le Duan, il prit le parti d'obéir; mais à peine fut-il entré dans la Cour du Palais, qu'il fut arrêté par la Garde & jetté dans une étroite prison. Son Procès fut instruit avec toutes les formalités de la Justice. Les chefs d'accusation étoient d'avoir méprisé les ordres du Roi; d'avoir attaqué à main armée, & dans le lieu de sa résidence, un de ses principaux Ministres; d'avoir détourné les deniers de l'Etat, & refusé aux Ambassadeurs du Grand Mogol des sommes considérables que le Roi s'étoit engagé à payer fidèlement. Au-lieu de la mort, qu'il méritoit pour tant de crimes, sa sentence fut réduite à la confiscation de ses biens. On trouva, dans ses coffres, cinq cens mille pagodes, qui font environ deux cens mille livres sterling. Après cet exemple de justice, le Roi fit la revûe de ses Troupes, paya ce qui leur étoit dû, & donna le Commandement des Armées à Mofa-Kaune (1).

Le Duan ressentit une joye extrême de la disgrâce du Général. Mais se croyant en possession de toute la faveur, il se rendit bien-tôt coupable de tant d'exactions & de tyrannies, qu'il se fit détester de tous les Ordres du Royaume. On annonça une audience solennelle au *Darbar*, c'est-à-dire, au Balcon d'où les Rois de Golkonde se font voir à leurs Peuples. Tous les Grands s'y étant rendus, le Monarque, après avoir jetté les yeux autour de lui, fit signe au Duan de s'approcher, & lui tint d'abord un langage si obligeant, qu'il fit croire à tout le monde que son intention étoit de l'élever à quelque nouvelle dignité. Il lui remit devant les yeux l'amitié qu'il

(1) Voilà encore une furieuse contradiction. Mofa-Kaune, ou Mofachan, étoit le nom du Général disgracié, qui fut rem-

placé par un autre, comme on le verra ci-dessous. R. d. E.

DERNIERE
RÉVOLUTION
DE
GOLKONDE.
SHELDON.

qu'il avoit toujours eue pour lui, & la confiance qui l'avoit porté à lui confier l'administration de son Royaume, avec un pouvoir si peu borné, qu'il ne s'étoit réservé que le titre de Roi. Mais il prit alors un air plus sérieux, pour ajouter qu'il s'étoit malheureusement trompé dans l'opinion qu'il avoit eue de lui, puisqu'il ne s'étoit servi de cette autorité, que pour deshonorcr son Maître, & pour opprimer l'Etat. Ensuite, animant son discours, il lui représenta vivement toutes ses prévarications. La vie d'un Ministre si coupable ne méritoit pas d'être épargnée. Cependant, ajouta-t'il, en considération de ses anciens services, non-seulement il lui faisoit grace de la vie, mais il lui accordoit le Gouvernement d'une Province, à condition qu'il s'y retirât sur le champ, sous peine de perdre l'un & l'autre, & qu'il ne se mêlât plus d'autres affaires que de celles de son emploi. Il le congédia aussi-tôt; & loin de lui faire aucun mal, ou de permettre qu'il fût insulté, il ordonna qu'on lui rendit tous les respects qui appartenoient à son rang.

ABDALLA-HOUSAN sortit alors de sa retraite, comme s'il eut commencé de ce jour à régner. Il congédia les femmes & les danseuses qu'il avoit reçues de la main de ses Ministres. Il se livra uniquement aux affaires; & se faisant voir souvent au Durbar, il donnoit à ses Peuples, pendant le séjour que Sheldon fit dans ses Etats, l'espérance de vivre heureux sous son règne (v).

(v) Sheldon, *ubi sup.* pag. 352 & précédentes.

§. II.

SUPPLÉMENT.

[Supplément à la dernière Révolution de Golkonde.

L'ARTICLE qu'on vient de lire rempliroit mal son titre, sans le Supplément que nous y ajoutons, parceque la Révolution, dont Sheldon parle, n'est pas la dernière, ni même la plus remarquable. Mais avant que de continuer cette Histoire, il paroît nécessaire de reprendre les choses à l'époque de la disgrâce des deux grands Officiers de Golkonde, qui est rapportée fort différemment dans nos Mémoires manuscrits.

Disgrâce
des deux
principaux
Officiers de
Golkonde.

Le Roi, las de porter un vain titre, dont ses deux Ministres partageoient également l'autorité sans jalousie, cherchoit depuis long-tems l'occasion de les diviser, pour avoir ensuite plus de facilité à les perdre l'un après l'autre. Ce Prince s'en ouvrit au rusé Madona, qui étoit passé du service du Premier Ministre à celui du Monarque. Il lui promit, par serment, de l'élever au poste de son ancien Maître, s'il trouvoit moyen de le délivrer des siens. Quelques fausses confidences que Madona eut l'adresse de faire paroître sincères aux deux Ministres, produisirent bien-tôt entr'eux une froideur, qui ne servit qu'à confirmer de plus en plus leurs soupçons. Lorsque Madona crut n'avoir plus rien à craindre de leur intelligence, il inspira au Roi de demander à Mosachan, cent mille pagodes, pour bâtir un nouveau Palais, persuadé que ce Ministre les refuseroit, comme une chose inutile, &

& qu'il ne manqueroit pas de donner prise sur lui, par son imprudence ordinaire. On avoit eu soin de faire tenir, derrière le rideau, la Belle-sœur du Roi, Badda Sahebnie, pour lui annoncer sa disgrâce, au premier mot qui lui échapperoit contre le respect du Monarque. Cette Princesse, qui s'étoit vûe dépouillée du Trône, par la faction des deux principaux Ministres, ne respiroit encore que la vengeance, & travailloit de concert avec le Roi & Madona à leur ruine. L'événement répondit à leur attente, & Mosachan ayant refusé les cent mille pagodes, que le Roi vouloit à toute force, s'emporta jusqu'à reprocher à ce Prince son ingratitude envers de fidèles Serviteurs, qui, de misérable Fakir qu'il étoit auparavant, l'avoient élevé sur le Trône. Enfin il ajouta, que le Roi ne devoit pas être si prodigue, dans un Pays où il n'avoit apporté que son corps pour toutes richesses. A peine eut-il proferé ces mots, en présence de Seydmouchiaffer & de Madona, que Badda Sahebnie faisant entendre sa voix, de derrière la tapisserie, l'accabla d'injures, & commanda à quelques Gardes de se saisir de sa personne. Jamais ordre ne fut exécuté avec plus de promptitude. Le grand embarras étoit de congédier une escorte de trois à quatre mille Cavaliers, qui attendoient leur Chef devant la porte du Palais, toujours prêts à voler à son secours. Quoique Madona eût pourvu à cet inconvénient, en faisant avancer, à certaine distance, un autre Corps de Cavalerie aux ordres de Seydmouchiaffer, cependant pour épargner au Roi un spectacle tragique, dont ce Prince avoit horreur, il voulut premièrement tenter les voyes de la douceur, & se présentant aux Troupes, il leur fit une harangue, l'accompagnant si à propos de promesses & de menaces, soutenues par l'approche de cinq ou six mille hommes, qu'il parvint à apaiser ces Troupes émuës, & à les renvoyer tranquillement dans leurs Quartiers. Le Roi nomma aussi-tôt un autre Chef à la place de Mosachan, qui fut jetté dans une étroite prison, où il vécut misérablement pendant plusieurs années.

Les services importans dont Seydmouchiaffer croyoit avoir l'obligation au zèle de Madona, lui ayant fait accorder toute sa confiance, rien n'étoit plus facile à ce dernier que de le dépouiller aussi d'une autorité qu'il lui faisoit exercer toute entière, tant sur ses Troupes, que dans le maniment des affaires de son département. Madona trouvoit des prétextes pour éloigner peu à peu les plus fidèles Serviteurs de son ancien Maître; il s'attachoit les autres par ses largesses; En un mot, le Ministre n'avoit plus aucun pouvoir dans le tems même qu'il s'en déritoit le moins. Un jour que Madona étoit appelé à la Cour, il se fit accompagner des Troupes de Seydmouchiaffer, au nombre de cinq ou six mille hommes de Cavalerie, & paroissant devant le Roi, à la tête de ce Corps, „ Sire, lui dit-il, je vous amène „ ici les Troupes de celui dont Votre Majesté craignoit tant la puissance. „ Que souhaitez-elle de plus qu'on fasse pour son service? „ Qu'on mette Seydmouchiaffer auprès de Mosachan, répondit le Roi; & aussi-tôt les ordres furent donnés pour l'arrêter, sans que personne offrit la moindre résistance.

Le Roi, pour récompenser le zèle de Madona, l'éleva à la dignité de Prince, & le fit son Premier Ministre. Mous-Kumea avoit succédé à Mosachan, & le Gouvernement des Provinces, qui faisoit partie de l'administration de Seydmouchiaffer, venoit d'être donné à *Mabomet Ibrahim*, qui réu-

Elévation
de Madona &
d'Akena son
frère.

DERNIERE
RÉVOLUTION
DE
GOLKONDE.
SUPPLÉMENT.

nit peu de tems après la Charge de Mous Kumea à la sienne; Mais Madona n'étant pas plus content de lui, fit tomber, entre les mains d'Akena son propre frère, le Gouvernement des Provinces Méridionales de Golkonde, les meilleures du Royaume, & Mahomet Ibrahim ne conserva que celles du Nord, situées sur la frontière des Etats du Grand Mogol. On nous dépeint Akena d'un caractère aussi odieux que celui de Madona étoit aimable; Mais les grandes qualités de l'un effaçoient les grands défauts de l'autre. Madona étoit un profond Politique, un excellent Financier, qui joignoit à des talens supérieurs, la physionomie la plus revenante, avec toute l'humilité & la modestie convenable aux Bramines, dont il tiroit son origine. Le Roi, livré aux plaisirs de son Serrail, & sans inquiétude de la part de son Ministre, qui étant Gentil & Bramine ne pouvoit aspirer à la Couronne, lui abandonna le soin de gouverner despotiquement ses Etats. C'est ainsi que ces deux frères, qu'on honoroit du titre d'*Alteffes*, se virent portés, par degrés, au faite des Grandeurs qui suivent immédiatement la Royauté, ou plutôt qui la composent toute entière, au simple nom près. Ils jouirent constamment de ces honneurs l'espace de quatorze années; Mais leur chute fut encore plus funeste que leur élévation n'avoit été éclatante.

Prise de
Golkonde par
l'Armée Mo-
gole.

VERS la fin du mois d'Octobre 1685, l'Armée du Grand Mogol Aureng-Zeb, qui marchoit contre Golkonde, y répandit une si grande confirmation, que dans leur première fureur, les Peuples revoltés commirent de grands desordres, & firent main basse sur tous les Bramines qui leur tombèrent entre les mains. Le Roi s'étoit retiré la veille, dans le Château de Golkonde, avec ses femmes, ses deux Ministres & plusieurs Seigneurs de la Cour, qui croyoient y trouver un azyle assuré contre les Ennemis du dedans & du dehors. La Ville fut prise deux jours après, par les Troupes Mogoles, qui mirent tout à feu & à sang dans les Quartiers des Gentils, pillèrent & brûlèrent les magnifiques Palais de Madona & d'Akena, de même qu'une superbe Pagode que ce dernier avoit fait bâtir à des fraix immenses; & quantité d'autres Edifices considérables.

Massacre
des deux Ad-
ministrateurs.

Ces ravages, qui continuèrent plusieurs jours de suite, dépeuplèrent la Ville d'Habitans, & jetterent la terreur dans le Château, où les cris unanimes des femmes du Serrail & de la multitude, tant au dedans qu'au dehors, forcèrent le Roi, de leur abandonner Madona & Akena, les deux malheureux objets de leur haine, qu'ils regardoient comme les seuls Auteurs de leur infortune; dans l'espérance que les Mogols, irrités contre eux, se contenteroient de cette victime, & cesseroient les hostilités. Les deux frères furent cruellement massacrés par les Esclaves du Palais, leurs corps dépouillés nus & trainés dans les rues avec les dernières indignités. Après avoir été suspendus par les pieds pendant vingt-quatre heures au devant du Palais, on présenta leurs têtes à Cha-Alem, fils du Grand Mogol, qui les fit porter en triomphe sur des lances, dans toute la Ville. Celle de Madona fut envoyée à Aureng-Zeb, & l'on donna celle d'Akena à un éléphant, qui la jeta plusieurs fois en l'air & l'écrasa enfin sous ses pieds, au milieu de l'Armée. La tête de son frère eût le même sort, & celui de leurs cadavres fut d'être exposés à la voirie, pour servir de pâture aux oiseaux & aux animaux des champs. Ilavart, qui avoit souvent vu
ces

ces deux frères, dans leur plus grande gloire, prétend que leurs corps furent brûlés & les cendres jetées au vent, pour qu'il ne restât rien de leur mémoire. Telle fut la fin de ces deux paissans hommes, dont il compare le sort à celui de deux frères, fort connus de toute l'Europe, qui périrent si misérablement en 1672.

CET Auteur nous apprend encore, que Mofachan mourut dans sa maison, comme un Citoyen oublié de tout le monde; mais que Seydmouchiaffer fut tiré de sa prison, par l'Ambassadeur du Grand Mogol, & envoyé dans l'Indoustan, où il avoit été élevé en dignité, & où il étoit mort, puissamment riche, à l'âge d'environ quatre-vingt-dix ans. Suivant nos Mémoires, le premier, dont les fils étoient en grande considération à la Cour de Golkonde, obtint sa liberté du Roi, après la mort de Madona & de son frère. Quant à Seydmouchiaffer, ils disent simplement, qu'ayant trouvé le moyen de s'évader, il s'étoit retiré auprès du Grand Mogol, au service duquel il avoit fini ses jours, quelque-tems avant la Révolution qui fut si funeste à l'Auteur de sa disgrâce.

ON trouve dans ces Mémoires, la traduction d'une longue Lettre, que le Roi de Golkonde écrivit au Gouverneur Général de la Province de Carnatica, pour lui donner part de ces grands événemens. Il est assez singulier d'y voir Madona & Akena peints des plus noires couleurs; Mais ce qui doit paroître fort surprenant, c'est l'aveu que le Roi y fait, de s'être engagé, par serment, envers ces deux Favoris, de ne jamais rien faire sans leur consentement; serment qu'il n'avoit pas été en son pouvoir d'enfreindre, malgré les fâcheuses suites qui en étoient résultées pour son Royaume; comme si un Prince n'étoit pas toujours en droit de rétracter sa parole, dès qu'un Sujet en abuse, contre ses intentions. On doit croire que le Roi n'avoit pas de meilleure raison pour excuser sa conduite.

L'ARMÉE Mogole étoit composée de quinze mille hommes, & celle de Golkonde du double; mais Mahomet Ibrahim, qui la commandoit, s'étant jeté du côté des Ennemis, pour se vanger de quelques mécontentemens particuliers, sa trahison mit le Roi dans la nécessité de subir la loi du Vainqueur, & d'en passer par toutes les conditions qui lui furent imposées. Le tribut de dix-huit cens mille pagodes, que le Roi devoit au Grand Mogol, n'avoit pas été payé depuis quelques années. On exigea qu'il fut doublé à l'avenir, & que tous les arrérages seroient satisfaits par termes. Après cette dure Convention, Cha-Alem, qui manquoit de vivres dans Golkonde, en partit, le premier de Novembre, emportant des trésors immenses.

LE ROI de Golkonde, dont les défaits ne pouvoient encore vaincre son funeste attachement pour les Bramines, se choisit de nouveaux Ministres de cette odieuse race. Le premier, nommé *Piespatwenkary*, ne dirigea pas mieux les affaires. L'année suivante, *Wissanna*, frère aîné de Madona, fut revêtu de toutes les dignités qu'avoit possédées ce dernier, dont le fils reçut aussi de grandes faveurs du Prince. A la vérité les Bramines, qui s'étoient enrichis sous l'administration de leurs Protecteurs, fournissoient des sommes considérables. Mais l'avidité d'Aureng-Zeb, épuisoit toutes les ressources sans se satisfaire. En un mot, il ne lui falloit pas

DERNIERE
RÉVOLUTION
DE
GOLKONDE.
SUPPLÉMENT.

Derniers
éclaircissemens sur le
sort de Mo-
sachan & de
Seydmou-
chiaffer.

Remarques
sur une Let-
tre du Roi.

Désertion
du Général de
Golkonde, &
soumission du
Roi.

Nouveaux
Ministres Bra-
mines.

DERNIERE
RÉVOLUTION
DE
GOLKONDE,
SUPPLÉMENT.
Conquête
de Golkonde.

moins que le Royaume; & la facilité qu'il prévoyoit à cette conquête, par la perfidie des principaux Officiers de Golkonde, flattoit trop son espérance pour borner ses vûes ambitieuses (a).

PEU de tems après, c'est-à-dire, au commencement de Février 1687. l'Armée du Grand Mogol, victorieuse du Royaume de Visapour, reparut devant Golkonde. Le Roi, résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, repoussa plusieurs fois les Ennemis, avec beaucoup de perte; mais son malheureux sort voulut que ses principaux Colonels l'abandonnassent pour joindre l'Armée Mogole. Enfin *Hoffeinbeck*, Général de ses Troupes, suivit ce perfide exemple, après avoir excité, dans la Forteresse, une sédition, dont Aureng-Zeb profita fort à propos & se rendit Maître de la Place sans la moindre résistance. On étoit au deuxième d'Octobre. Les Troupes Mogoles marchant droit au Palais, trouvèrent le Roi dans une attitude qui marquoit sa surprise. Après avoir pillé ses trésors, qui étoient immenses, sur-tout en diamans & en pierres précieuses, il fut conduit sous une méchante tente, jusqu'au lendemain, qu'on le mit sur un éléphant, pour lui faire faire le tour de l'Armée, où il se vit exposé aux plus grandes avanies de la part des Soldats. Quatre jours après, ce malheureux Prince, fut contraint de ramper de sa tente, jusqu'aux pieds d'Aureng-Zeb; de manger de la poussière, & de demander pardon, dans les termes les plus humilians. Le Grand Mogol lui promit la vie; mais il le fit transporter dans une Forteresse éloignée, où il devoit bien-tôt trouver la mort qu'Aureng-Zeb avoit coutume de faire boire à ses Prisonniers d'illustre naissance. La comparaison du sort de ce Roi avec celui de Crésus, ne peut que rendre sensible la vérité de cette sentence, qui convient si fort à tous les hommes; *Nemo felix ante obitum*.

Deux Voyages du Roi à Masulipatnam.

LES Hollandois vantent, comme une distinction singulière, pour leur Nation, l'honneur qu'ils ont eû de posséder deux fois ce Prince, à Masulipatnam; la première fois en 1676, & la seconde en 1678. C'est de Havart que nous emprunterons ici les principales circonstances du premier Voyage.

Privilèges qu'il accorde aux Hollandois.

LES présens que les Hollandois firent au Roi, aux Dames du Serrail, à l'Administrateur Madona, & aux autres Grands, se montèrent à la somme de soixante-six mille florins. En échange, ils obtinrent du Roi, la propriété du Bourg de *Palicol*, & plusieurs privilèges très-considérables. Ce Prince leur remit entr'autres les fermes de divers Ports, pour la somme de trente-quatre mille cinq cens florins par année, dont ils ont joui pendant les huit dernières années de son règne; outre la diminution de la moitié des fraix qu'ils payoient auparavant, pour le transport de leurs marchandises, par

(a) Valentyn insère, mal à propos, en cet endroit, l'histoire de la trahison d'un des Secrétaires d'Etat de Golkonde, qui entretenoit correspondance avec le Grand Mogol, & qui ayant été convaincu de son crime, fut mis à mort, par ordre du Roi son Maître; Ce fait, qui est tiré de Havart, doit être

rapporté sous le règne précédent. (Voyez Havart, Part. II. pag. 238.) L'erreur ne mérite peut-être d'être relevée, que pour prévenir le reproche qu'on pourroit nous faire d'avoir omis une circonstance assez curieuse, si c'étoit ici sa place.

par terre, à Golkonde, & quelques autres exemptions. Le Roi fit aussi quantité de beaux présens aux Officiers du Comptoir Hollandois. Leurs femmes & leurs filles en reçurent aussi de magnifiques des Dames du Serrail, qui avoient souhaité de les voir; & ce fut à leur demande que le Roi pria les Chefs de permettre qu'elles vinssent leur rendre visite. On le refusa d'abord modestement, sous divers prétextes; mais sur de nouvelles instances, auxquelles le Roi joignit sa parole, qu'il ne leur seroit fait que toutes sortes d'honneurs & de caresses, ces Dames acceptèrent enfin la partie, & se rendirent dans leur plus riche parure au Palais. Le Roi, qui étoit assis sur un superbe Trône, laissa passer devant lui toutes les Dames dont l'âge lui paroissoit respectable, les saluant fort poliment; mais il fit approcher les jeunes Demoiselles, les mit sur ses genoux, & après leur avoir donné à chacune un baiser, il leur permit de suivre les autres. Les Dames du Serrail leur firent une réception des plus gracieuses (b). On leur servit une somptueuse collation, à l'issue de laquelle les Dames du Serrail leur distribuèrent divers présens, dont les moindres étoient de la valeur de trente ducats. En sortant, elles furent obligées de repasser devant le Roi, qui les fit conduire, par une infinité de flambeaux, jusqu'à la Loge, sous les acclamations d'une foule immense de Spectateurs. Les Matelots d'un Vaisseau Hollandois, qui avoient diverti le Roi, par leurs danses, leurs sauts & leurs grimemens, reçurent deux cens ducats; & beaucoup d'autres personnes eurent lieu de se louer de la générosité de ce Prince. On assura les Hollandois, qu'il avoit destiné deux mille ducats par jour pour ce Voyage; mais que cette somme ne suffisoit pas, les Grands de sa suite étoient obligés de suppléer à l'excédent de la dépense.

Second
Voyage.

L'ACCUEIL qu'il avoit reçu des Hollandois l'engagea à leur venir faire une autre visite, deux ans après; mais il les prévint qu'il n'accepteroit point de présens, & qu'il n'en donneroit pas non plus, puisque son dessein n'étoit que de se divertir sur Mer. Nous avons un Journal manuscrit de ce dernier Voyage, qui contient près de vingt-quatre feuilles d'écriture fort menue; mais à l'exception des particularités que Havart a recueillies lui-même, le reste mérite peu l'attention des Lecteurs.

Apparition
du Roi dans
l'Eglise Hol-
landoise.

CE fut le 25 Décembre 1678, que le Roi, accompagné de ses principaux Courtisans, se rendit à l'Eglise des Hollandois. On y avoit élevé un Trône, couvert de drap d'or & de velours, sur lequel il s'assit, vis-à-vis de la chaire, la pipe à la bouche, fumant du tabac, à la manière de Perse, c'est-à-dire à travers d'un *Corregor*, ou d'une bouteille pleine d'eau, qui lui fut présentée sur un plat d'or. Son habillement étoit une robe de drap d'or, qui lui descendoit jusqu'aux pieds. On passe sur l'énumération des diamans, des perles, des rubis, des saphirs, des émeraudes & autres pierres précieuses, dont tout son corps étoit moins orné que couvert, & qui éblouit.

(b) Parmi ces Dames du Serrail, nos Mémoires ajoutent, qu'il s'en trouvoit deux d'une grande blancheur, qui voyant les Hollandoises ne purent retenir leurs larmes. Elles dirent qu'étant encore fort jeunes, elles avoient porté les mêmes habits dans leur

Pays. On les Corroyoit enfans de François, prises par les Corsaires de la Méditerranée; & vendues à Mocka, d'où elles avoient été envoyées au Roi, qui témoignoit avoir peu d'inclination pour elles; ce qui augmentoit leurs chagrins.

DERNIERE
RÉVOLUTION
DE
GOLEONDE.
SUPPLÉMENT.

éblouissoient la vue. Le Consolateur des Malades, faisant l'office de Prédicateur, lut un Sermon que Havart expliquoit au Roi, en Langue Persanne. Le Lecteur s'arrêtoit par intervalles pour lui en laisser le tems. Quelquefois le Roi témoignoît approuver le discours; quelquefois aussi il lui prenoit envie d'en rire. Mais le plus souvent il s'amusoit à parler avec ses Grands, sans prêter beaucoup d'attention à ce que Havart se tuoit de lui faire comprendre. Quand on en fut à la fin de la prière, au mot *Amen*, le Prince répéta le même mot à haute voix, & demanda au Lecteur, dans quelle signification il s'étoit servi de ce terme?, ce que Havart lui expliqua encore. Après le service Divin, le Roi souhaita de voir le *Livre de la Loi des Hollandois*, comme il appelloit la Bible. Le Lecteur lui apporta les Livres Saints. En approchant, le Roi se leva & les salua avec le même respect qu'il avoit coutume de saluer l'Alcoran. Il voulut sçavoir quels Ecrits y étoient contenus. On lui nomma les principaux Livres de l'Ancien Testament. Il demanda si les quatre Livres de la Loi de *Nabi Isha*, ou du *Prophète Jesus*, s'y trouvoient compris? & l'ayant appris, il fit de nouveau une profonde révérence, retourna s'asseoir sur son Trône & reprit sa pipe. Lorsque tout le monde fut sorti, à l'exception des Officiers & Dames du Comptoir Hollandois, le Roi souhaita qu'on fit venir les filles qui avoient dansé devant lui la veille, pour lui donner le même divertissement dans l'Eglise. Malgré la répugnance qu'on eut à le satisfaire, dans un lieu consacré au culte religieux, il fallut s'y résoudre, pour ne point mécontenter ce Prince (c). Il voulut ensuite voir manger les Hollandois, à leur manière. On se hâta de faire apporter les mets qui se trouvèrent préparés. La table fut couverte dans l'Eglise. On but debout la santé du Roi, à quoi il parut fort sensible. Durant le repas, ce Prince s'informa encore de plusieurs choses qui regardoient le culte des Chrétiens, & entr'autres des dix Commandemens. Le Consolateur des Malades en fit d'abord la lecture, & Havart servoit toujours d'Interprete. Au septième Commandement, le Roi ne put s'empêcher de rire, disant, „ que c'étoit bien triste, qu'un homme fut réduit à se contenter d'une seule femme”. Mais il approuva l'explication qu'on lui donna, que ce Commandement regardoit principalement l'adultère. Le Roi s'étant fait conduire ensuite dans la Loge, en visita jusqu'aux moindres appartemens, & se retira extrêmement satisfait de toutes les attentions qu'on lui avoit marquées. Les Hollandois ont beaucoup perdu à ce Prince, & si ses heureuses dispositions n'eussent été bornées par l'autorité de l'Administrateur, ils en auroient pu retirer des avantages bien plus considérables (d).]

(c) C'est peut-être à dessein que Havart ne parle point de cette danse. Mais le fait est rapporté dans le Journal tenu au Comptoir Hollandois.

(d) Les Hollandois furent obligés de payer une somme considérable au Grand Mo-

gol, pour le rachat de leurs privilèges. Ce fut Mahomet Ibrahim, ce même Traître dont on a tant parlé ci-dessus, qui obtint la Vice-royauté de Goleonde; mais il ne conserva pas ce poste longtems.

Rela-



Relations du Carnate par quelques Missionnaires Jésuites.

RELATION DU
CARNATE.

Introduction.

DE tous les Pays qui sont soumis à la Domination du Grand Mogol, le Carnate est presque le seul, dont on ne trouve aucune Description particulière dans les Voyageurs, quoique sa situation, entre la Côte de Coromandel & celle de Malabar, le fasse souvent nommer dans les Relations de la Presqu'Isle de l'Inde. Comme on ne peut attribuer ce silence qu'à la difficulté d'y pénétrer, ou du moins, à la rareté des occasions; les moindres éclaircissements en doivent être plus précieux. Quelques Lettres du Recueil des Jésuites (a), qui contiennent les entreprises & les courses de plusieurs Missionnaires, nous apprennent l'existence & les noms de plusieurs Villes ignorées des Géographes. Ce n'est pas la première fois que j'aye puisé dans une source si respectable: mais ce que j'emprunte ici, demande quelques explications préliminaires, qui seront autant de nouvelles richesses pour ce Recueil.

Après la ruine des Missions de Siam (b), la plupart des Missionnaires se retirèrent dans l'Etablissement François de Pondichery, où le Père Tachard, brûlant du même zèle, qui l'avoit déjà conduit trois fois aux Indes, se rendit pour trouver de nouvelles occasions de l'exercer. Les grands progrès que les Jésuites Portugais avoient fait vers le Sud (c), où ils avoient formé une Eglise Chrétienne d'environ deux cens mille ames, lui firent juger, qu'avec la même ardeur pour la conversion des Indiens, situés au Nord de Pondichery, il ~~pouvoit se promettre les mêmes fruits.~~ Il commença par s'établir dans cette Ville; mais en ayant été presqu'aussitôt chassé par les Hollandois, qui s'en rendirent maîtres, en 1693, il vit ses espérances retardées jusqu'à la paix de Ryfwick, qui fit rentrer les François dans leurs possessions. Tous les obstacles furent levés par ce changement. Le Père Tachard se hâta de retourner à Pondichery, où il trouva l'exécution de ses desseins Apostoliques heureusement commencée, par une Mission qui venoit de se former dans le Royaume de Carnate, à trente ou quarante lieues de Pondichery, vers le Nord-Ouest.

Dispersion
des Jésuites
après la Ré-
volution de
Siam.

Le Père
Tachard pen-
se à porter la
Foi dans le
Carnate.

Cette en-
treprise est
commencée
par le Père
Mauduit.

Le Père Mauduit, après s'être employé long-tems dans celle du Maduré, où il avoit appris la langue & les usages du Pays, étoit passé à Caroupondi, où il cultivoit une centaine de Chrétiens, qu'il y avoit déjà baptisés.

Ce

(a) Elles sont au nombre de trois, celle du Père Tachard, une du Père Beuchet, & la troisième du Père Mauduit, aux Tomes VI & XI des Lettres édifiantes. On apprend, dans l'Eptre Dédicatoire du Tome XI, que deux de ces trois Missionnaires virent couronner leur zèle par une mort digne de leur vocation. Le Père Tachard mourut d'une maladie contagieuse, au Bengale, dans

l'exercice de ses travaux. Le Père Mauduit fut trouvé mort, avec le Père Courbeville, dans une cabane du Carnate, empoisonnés par les Infidèles.

(b) Voyez les Relations du Tome précédent.

(c) Au Maduré, qui fait la Pointe de la Presqu'Isle de l'Inde.

RELATION DU
CARNATE.

Etablis-
mens de Tar-
colan, de
Carouvepon-
di, & de Pon-
ganour.

Ce Missionnaire avoit fait plusieurs Voyages & diverses découvertes dans les Pays voisins, sur-tout vers le Nord-Ouest. Dans ces courses, il jeta les fondemens de deux autres Eglises; l'une à *Tarcolan*, autrefois le centre de l'Idolâtrie, dans le Carnate, & l'autre à *Ponganour*, grande Ville & fort peuplée, d'où l'on compte environ cinquante lieues jusqu'à Pondichery. D'un autre côté le Père Bouchet, qui étoit passé dans la Province de Malabar, après la Révolution de Siam, & qui avoit formé ensuite une Eglise de plus de vingt mille Chrétiens, dans *Aour*, à quatre lieues de *Tiricherapaly*, Capitale du Maduré, reçut ordre de se consacrer aussi à la nouvelle Mission du Carnate. Il se fit accompagner d'un autre Missionnaire, nommé le Père de la Fontaine. Ainsi, dès le mois de Mars de l'année 1702, ils se trouvèrent trois du même Ordre. Le Père Bouchet, revêtu de la qualité de Supérieur, s'établit à Tarcolan; & laissant le Père Mauduit dans son Eglise de Carouvepondi, il envoya le Père de la Fontaine à Ponganour, où l'on parle la langue *Talanque*, aussi différente de la Malabare que l'Espagnol l'est du François.

Trois Jé-
suites pren-
nent l'habit
& les usages
des Bramines.

DANS une assemblée que les trois Missionnaires tinrent à Carouvepondi, ils résolurent entr'eux de prendre l'habit & la manière de vivre des *Sanias* Brame, qui sont une Secte Indienne de Religieux Pénitens. C'étoit prendre un engagement fort difficile. Outre l'abstinence de chair, de poisson & d'œufs, les *Sanias* Brame ont des pratiques extrêmement gênantes. Ils doivent se laver, tous les jours au matin, dans un étang public, sans égard pour la différence des saisons, & recommencer ce bain avant leur repas, qu'ils ne prennent qu'une fois par jour. Ils sont obligés d'avoir un Brame pour Cuisinier, parcequ'ils ne peuvent, sans dishonneur, manger la moindre chose qui ait été préparée par des personnes d'une Caste inférieure. Leur état les assujettit à la plus rigoureuse solitude. Un *Sanias* ne sort jamais, s'il n'y est forcé par les besoins d'autrui. „ Je passe, dit le Père Tarchard, sur d'autres loix également gênantes, qu'un *Missionnaire Sanias* doit garder inviolablement, lorsqu'il veut retirer quelque fruit de ses travaux pour la conversion des Indiens”.

Description
de Tarcolan.

TARCOLAN étoit une Ville considérable; pendant que les Rois de Golkonde en étoient les Maîtres. Il n'y avoit pas plus de trente ans qu'ils l'étoient encore. Mais elle est beaucoup déchue de sa grandeur & de ses richesses, depuis que les Mogols l'ont jointe à leurs Conquêtes. Suivant les fabuleuses traditions des Gentils, elle étoit anciennement si belle, que les Dieux du Pays y tenoient leurs assemblées, lorsqu'il leur plaisoit de descendre sur la Terre. Les Mogols, la trouvant presque déserte, par la fuite des Habitans, qui craignoient l'avarice & la cruauté de leurs Vainqueurs, y ont fait une petite enceinte, après avoir rasé presque entièrement les magnifiques Pagodes des Gentils. Ils n'ont épargné que la principale, dont ils ont fait une Forteresse. Mais l'étendue des terres, que le Grand Mogol a subjuguées, ne lui permettant pas d'entretenir des Garnisons Mahométanes dans toutes les Villes dont il s'est saisi, il a confié la garde de Tarcolan, & d'un grand nombre d'autres Places, à des Gentils, qui ne le servent pas moins fidèlement.

POUR récompenser les services de ses Omrahs, il leur donne, comme

en

en Souveraineté pendant leur vie, des Provinces entières, à la seule condition d'entretenir, dans ses Armées, un certain nombre de Cavaliers. Mais, à cette distance de la Cour, & dans ce haut degré d'autorité, il a trouvé le moyen de les retenir dans la soumission, en établissant, près d'eux, des Surveillans, qui portent le nom de *Dicans*; Office, qui répond à celui de nos Intendans de Province. La fonction de ces Officiers, qui sont indépendans des Gouverneurs ou des Omrahs, est de lever les tributs de l'Empereur, & d'arrêter les injustices que les Omrahs exercent ordinairement sur les Peuples conquis. Le Gouverneur général de la Province de *Cangibouran*, dont la Ville de *Tarcolan* est dépendante, se nommoit *Daourkan*. C'étoit un homme de fortune, qui s'étoit élevé par son mérite, & par les services importans qu'il avoit rendus à l'Empire. Il avoit établi, dans cette grande Ville, cinq Gouverneurs particuliers, sous le titre de *Cramani*. Le premier de ces cinq Officiers, qui avoit, dans le voisinage, un *Topo*, c'est-à-dire, un Bois de haute futaye, prit des sentimens si favorables pour le Père Bouchet, qu'il lui fit présent de ce lieu pour y bâtir une Eglise & une Maison.

RELATION DE
CARNATE.

Province
de Cangibou-
ran.

Le Cramani
de Tarcolan
donne une
terre au Père
Bouchet.

Effets de
ce présent.

Aussi-tôt que le Missionnaire eut paru dans sa nouvelle demeure, le bruit se répandit qu'un fameux Sanias étoit venu s'établir près de *Tarcolan*. Le *Cramani*, son Bienfaiteur, fut le premier qui lui rendit une visite; & le Père Bouchet, qui savoit parfaitement la langue & les usages du Pays, le reçut avec une politesse & des témoignages de défintéressement, qui augmentèrent beaucoup sa réputation. Le Père Tachard en peint les progrès. „ Il faut connoître, dit-il, la curiosité naturelle des Indiens, pour „ n'avoir pas de peine à croire ce que ce Missionnaire m'écrivit, de la foule „ du Peuple, qui venoit continuellement à son Hermitage. Il m'assure que „ le tems lui manquoit pour réciter son *Breviaire*, pour faire ses prières, „ & pour prendre le seul petit repas auquel il s'étoit réduit chaque jour. „ Ces fréquentes visites furent plusieurs fois interrompues par la jalousie „ des Bramines. Ils publioient, par leurs Emissaires, que le Sanias du To- „ po étoit de la Caste abominable des *Pranguis*, qui habitent les Côtes de „ l'Inde; qu'il buvoit du vin en secret; qu'il mangeoit de la viande avec „ ses Disciples, & qu'il commettoit toutes sortes de crimes. Ces calom- „ nies, joint à la couleur du Sanias, ralentirent l'ardeur des Peuples. Mais „ le *Cramani* ayant examiné, pendant quatre ou cinq mois, la vie péniten- „ te, l'exactitude & la bonne-foi du Père Bouchet, embrassa l'Évangile, „ & devint un fervent Chrétien”.

Un autre incident, qui servit beaucoup à confondre les Ennemis de la foi, fut la visite d'un fameux Bramine, Intendant de *Daourkan*. On distingue, dans cette race d'Indiens, différens degrés de Noblesse. L'Intendant étoit du premier. Il traita le Missionnaire avec beaucoup de civilité; & dans un long entretien, il convint qu'il n'y avoit qu'un seul Etre suprême, qui méritoit nos adorations. Ensuite un *Rajapout*, nommé *Sek*, que *Daourkan* avoit fait son Lieutenant Général, ayant reçu ordre de se rendre à *Velour*, dernière Place des *Marates*, qui étoit assiégée par les *Mogols*, passa par *Tarcolan* & voulut voir aussi le Sanias Chrétien. Comme les visites des Grands ne se font qu'avec beaucoup de pompe, *Sek* se rendit à l'Hermitage

Velour,
dernière Pla-
ce des Mara-
tes.

RELATION DU
CARNATE.

mitage au son des instrumens militaires, escorté d'un Corps d'Infanterie & de Cavalerie. Il assura le Père de sa protection. Il lui offrit des terres; &, ce qui fit encore plus d'honneur au Christianisme, il ne le quitta qu'après s'être recommandé à ses prières. On s'afflige ici de ne pas trouver d'autres lumières sur le progrès d'une si belle Mission (d). La Lettre du Père Bouchet ne contient que les mêmes événemens, dans un plus long détail (e); & celle du Père Tachard n'y ajoute qu'une courte exposition des travaux du Père de la Fontaine, à Ponganour.

Course du
Père Mauduit
dans le Ro-
yaume de Car-
nate.

MAIS la Relation du Père Mauduit, sans nous apprendre mieux les suites de ce premier succès, offre les noms d'un grand nombre de lieux qui ne sont connus que par son témoignage, & qui peuvent enrichir la partie géographique de ce Recueil. On doit lui reprocher seulement d'avoir négligé les distances.

Cangivaron,
Capitale du
Pays.

Ce fut le 3 de Septembre, 1701, qu'il partit de Carouvepoudi, lieu de sa résidence, à deux ou trois lieues de *Cangivaron*, Capitale du Royaume de Carnate. Il arriva d'assez bonne heure à *Ayenkolam*, qui étoit autrefois une Ville considérable, & qui n'est aujourd'hui qu'un gros Bourg: mais il alla coucher plus loin, dans une grande Pagode, dédiée à un singe, auquel les Indiens rendent les honneurs divins. Comme ce Pays n'a point d'Hôtelleries, ni de Caravanferas, on se retire ordinairement dans les Temples, pour y passer la nuit. Le lendemain, il se rendit à *Alcatile*, grande Ville

Ayenkolam.

Alcatile.

fort peuplée, mais sale & mal bâtie, comme la plupart des Villes des Indes. Il y coucha, dans la maison d'un Bramine, qui adoroit le Demon sous la figure d'une Idole, nommée *Poulear*. La vûe de cette Idole enflamma son zèle. Il la renversa; & par une indifférence, dont il n'explique pas la cause, le Bramine n'en parut point offensé. La plupart des Habitans d'*Alcatile* sont *Linganistes*, c'est-à-dire, que par respect pour une espèce de Priape, la plus infâme de leurs Divinités, ils portent au cou une figure fort obscène, qu'ils nomment *Lingan*. Le Missionnaire vit un Docteur de cette Secte, qui s'étoit acquis beaucoup de réputation. Il le trouva occupé à lire un Livre, où le Seigneur du Ciel & de la Terre étoit nommé; & dans leur entretien, il eut la satisfaction de l'entendre parler de la Religion Chrétienne avec éloge: mais lorsqu'il lui demanda son secours, pour faire connoître & respecter l'Etre Souverain, il en reçut cette réponse: „Vôtre travail seroit inutile. L'esprit des Indiens est trop borné. Ils ne sont pas capables d'une connoissance si sublime”. Le Missionnaire répliqua: „Quoique les perfections infinies de cet Etre suprême soyent incompréhensibles, il n'y a personne qui ne le puisse connoître autant qu'il est nécessaire pour le salut. Il en est de Dieu comme de la Mer: quoiqu'on n'en voye point toute l'étendue, & qu'on n'en connoisse pas la profondeur, on ne laisse pas de la connoître assez pour faire des Voyages d'un „ fort

Entretien
du Père Mau-
duit avec un
Bramine.

(d) Malgré l'édification que M. Prevost veut donner aux autres, il paroît ici qu'il n'en cherche pas beaucoup pour lui-même, dans les Lettres des Missionnaires Jésuites, puisqu'il en avoit fait la lecture, il auroit

pu y trouver encore bien des éclaircissemens. Nous y suppléerons à la fin de son Article. R. d. E.

(e) Elle contient au contraire précisément les suites que M. Prevost demande. R. d. E.

„ fort long cours, & pour se rendre au lieu où l'on a dessein d'aller". Cette comparaison plut au Docteur, mais elle ne put lui faire embrasser la Doctrine qu'il estimoit. Un gros Lingan qu'il portoit au cou, dit le Père Mauduit, étoit comme le sceau de sa réprobation.

Après avoir passé quelques jours à Alcatile, le Missionnaire se disposoit à continuer son Voyage vers l'Ouest. On lui dit que les Mogols & les Marates se faisoient une guerre cruelle, & que tous les chemins étoient fermés. Cette crainte ne l'empêcha point de partir pour Velour, qui est à l'Ouest d'Alcatile. Il arriva dans cette Ville avec ses Catéchistes. Il prit son logement chez un Bramine: ce qui lui attira beaucoup de considération & le fit passer pour un Sanias du premier Ordre. Le *Durey*, c'est-à-dire, le Gouverneur, lui rendit visite, accompagné d'un grand nombre de personnes de distinction. La Forteresse de Velour est une des plus considérables du Pays; & les Officiers de ce poste important étoient alors en mauvaise intelligence avec les principaux Bramines de la Ville. Le Gouverneur, attribuant, au prétendu Sanias, une grande connoissance de l'avenir, lui demanda s'ils ne se réconcilieroient pas bien-tôt? Il répondit adroitement que la paix étoit absolument nécessaire, & que s'ils vouloient suivre ses conseils, ils ne tarderoient point à se réconcilier. Cette réponse satisfit le Gouverneur; & les Bramines, y ayant fait réflexion, conclurent une paix solide avec les Officiers.

En effet, elle étoit d'autant plus indispensable, que les Mogols ravageoient tout le Pays, & pouissoient leurs courses jusqu'aux portes de Velour. Le Père Mauduit n'espérant aucun succès pour la Religion dans ce trouble, continua son Voyage à l'Ouest, après avoir baptisé quelques Parias, qu'il trouva suffisamment instruits. Cette Contrée lui parut belle & fort bien peuplée. Il vit, sur sa route, plusieurs petites Villes, entre lesquelles il nomme *Palliconde*, dont il admira la situation. Les Rajas *Putres*, qui sont Seigneurs de ces Villes, le reçurent fort civilement. C'est une Caste de Princes, venus du Nord, qui se sont établis dans le Pays, & qui s'y maintiennent sous la protection des Mogols, dont ils ont embrassé les intérêts. Le Missionnaire passa, de-là, par la petite Ville de *Kuriyetam*; & deux jours après, il arriva aux portes d'*Erudurgam*. C'est une Ville située sous cette longue chaîne de montagnes, qui coupent, presque d'une extrémité à l'autre, la grande Presqu'Isle de l'Inde, en deça du Gange. On arrêta le Père Mauduit, à l'entrée de cette Ville, parceque le fameux *Ram-Raja*, qui a fait tant de conquêtes dans les Indes, surprenoit autrefois les Villes & les Forteresses, sous un habit de Sanias, tel que le Missionnaire le portoit. Cependant, lorsqu'il eut assuré les Officiers, que son unique dessein étoit de faire connoître le véritable Dieu, on lui permit d'entrer; & dans l'espace d'un seul jour, qu'il passa dans la Ville, il fit une liaison assez étroite avec un Docteur Mahométan, pour regretter beaucoup de n'avoir pu l'attacher à la Foi Chrétienne. C'étoit un homme d'un mérite distingué, qui parloit la langue Tamule avec autant d'élégance que de facilité, & qui joignoit du sçavoir à beaucoup d'esprit & de probité.

Le Père Mauduit trouva d'extrêmes difficultés à continuer son Voyage. Il falloit traverser des montagnes presque inaccessibleles. Les Catéchistes,

RELATION DU
CARNATE.

Velour.

Palliconde,

Kuriyetam.
Erudurgam.

RELATION DU
CANNATE.

Peddu-Nai-
ken-Durgam.

qu'il faisoit marcher devant, en paroïssent effrayés. Ils lui représentèrent que les Princes, dans les Etats desquels il alloit tomber au-delà de ces hautes montagnes, étoient en guerre, & que la prudence ne permettoit pas de pénétrer, au mépris du danger, dans un Pays peu connu. Les Indiens sont naturellement timides. Sans s'arrêter à leurs imaginations, le Père Mauduit prit le chemin de *Peddu-Naiaken-Durgam*. Quoique la distance, d'Eru-durgam à cette Ville, ne soit que d'une demie journée, il marcha deux jours entiers par des bois & d'affreuses montagnes, incertain de sa route & véritablement égaré. La protection du Ciel lui fit trouver, enfin, quelques Indiens, qui consentirent à lui servir de guides. Il passa heureusement tous ces lieux terribles, où les tigres & d'autres bêtes féroces, ne lui avoient pas causé moins d'inquiétude que la faim & la fatigue. Après s'être délassé, il traversa un gros Bourg, qu'il fut surpris de trouver désert. La crainte des Maures, qui couroient la campagne, avoit fait prendre la fuite aux Habitans. Ce ne fut pas sans avoir partagé leur épouvante, qu'il arriva devant les murs de *Peddu-Naiaken-Durgam*.

CETTE Ville est petite; mais elle étoit alors si peuplée, par les Habitans des lieux voisins, qui s'y étoient réfugiés, qu'il n'y trouva qu'une mauvaise cabane, pour y passer la nuit. Il se présenta le lendemain à la porte de la Forteresse, dans l'intention de saluer le Prince. Il fut arrêté. Cependant quelques Bramines, après lui avoir fait diverses questions, le conduisirent, par quantité de détours, dans l'appartement du Paléagaren. Il y trouva, dit-il, un fort bon homme, qui le reçut honnêtement; quoique, pour se concilier son affection, il ne lui eût présenté que quelques fruits du Pays, & un peu de jais, que les Indiens, à la vérité, croyent fort précieux. Ce Prince étoit assis. Il avoit, devant lui, une petite estrade, où il invita le Millionnaire à s'asseoir. Un motif de civilité, qui ne permettoit pas au Père Mauduit de prendre une place plus élevée que la sienne, lui fit étendre à terre, sa peau de tigre, sur laquelle s'étant assis à la manière du Pays, il exposa le sujet de son Voyage, en ces termes: „ Je n'ai „ quitté ma Patrie, Seigneur, & je ne me suis rendu ici, avec des peines „ & des travaux immenses, que pour retirer vos Sujets des épaisses téné- „ bres où ils vivent depuis si long-tems, en adorant des divinités qui sont „ l'ouvrage des mains des hommes. Il n'y a qu'un Souverain Seigneur de „ toutes choses, qui a créé le Ciel & la Terre. C'est ce Souverain Maître „ de l'Univers, que tous les hommes doivent connoître, & à qui ils „ doivent être soumis. C'est sa Loi qu'ils doivent fuir, s'ils veulent é- „ tre éternellement heureux, & c'est cette Loi sainte, dont je viens in- „ struire vos Peuples. S'ils l'embrassent, & s'ils la gardent fidèlement, „ on ne verra plus, parmi eux, ni troubles ni divisions, ni violence, ni „ injustice. La charité, la douceur, la piété, la justice, & toutes les au- „ tres vertus seront la règle de leur conduite. Soumis & fidèles au Prince, „ qui les gouverne, ils rendront ce qu'ils doivent au Souverain Seigneur, „ & parviendront ainsi à la souveraine félicité (f)”. Ensuite, le Père Mau-
duit

Harangue
du Père Mau-
duit à un Prin-
ce Indien.

(f) Lettres édifiantes, Tome VI. pages 40 & 41. Ceux qui trouveront autant de noblesse & de véritable grandeur que moi, dans un simple Religieux, qui paroît devant une

duit expliqua, au Prince, les principaux attributs de Dieu; & lui ayant fait prendre une haute idée de la Morale Chrétienne, il lui demanda sa protection. Elle lui fut accordée, avec un logement commode pour sa demeure, & des ordres aux Officiers de lui fournir tout ce qui feroit nécessaire pour sa subsistance.

Il partit le lendemain. Lorsqu'on a passé les montagnes, on n'entend plus, dans tout le Pays, d'autre langue que la Talanque ou Canaréenne. Cependant le Missionnaire trouva, près de Peddu-Naiaken-Durgam, un gros Bourg rempli de Tamulers, qui s'y étoient retirés pour se mettre à couvert de la violence des Mogols. Il y reçut la visite de plusieurs *Bramenatis*; c'est le nom qu'on donne aux femmes des Bramines. Entre plusieurs questions, elles lui demandèrent, si leurs maris, qui avoient entrepris de longs Voyages, revienneroient heureusement. Il leur répondit qu'il n'étoit pas venu pour les tromper, comme leurs faux Docteurs, mais pour leur enseigner le chemin du Ciel. Elles l'écoutèrent avec attention. Ensuite, l'ayant salué civilement, elles se retirèrent sans répliquer. Quelques autres personnes, de moindre qualité, furent plus dociles à ses instructions.

Il arriva le soir à *Bairepalli*, où il ne trouva qu'un seul Habitant, qui avoit vu prendre la fuite à tous les autres, sans être effrayé de l'approche des Maures. Le lendemain il se rendit à *Tailur*, petite Ville de la dépendance d'un autre Palagaren. La Forteresse en est assez bonne. Il continua son chemin vers *Sapour*, qui n'est qu'à une petite journée de Tailur. C'étoit autrefois une Ville fort peuplée, dont le tems a fait un Village. De-là, il se rendit à *Coralam*, autre Ville, qui a beaucoup perdu de son ancienne splendeur, mais qui ne laisse pas d'être encore fort grande & fort peuplée. Il y trouva, dans plusieurs Habitans, beaucoup de disposition à goûter les vérités de la Foi. Mais, tandis qu'il s'employoit à la conversion d'un Bramine, un Maure, qui avoit voyagé, & qui avoit passé trois ans à Goa, le regarda fort attentivement, & s'écria, tout d'un coup, qu'il étoit un Pranguis; nom de mépris que les Infidèles donnent aux Européens. Ce fut un coup de foudre pour le Missionnaire. Il ne douta point que ce seul soupçon ne fût capable de renverser tous ses desseins. Un des principaux Habitans lui avoit offert une maison, pour y faire librement ses exercices, & plusieurs autres lui avoient promis de se faire instruire. Mais l'idée, qu'il étoit un Pranguis, changea tout-à-fait leurs inclinations; Ce fatal contre-tems, & de facheuses craintes, lui firent prendre la résolution de partir. Il se trouvoit alors au milieu des terres, c'est-à-dire également éloigné de la Côte de Coromandel & de celle de Malabar. Ses desirs le portoient à continuer sa marche du côté de l'Ouest; mais le danger d'être reconnu pour Pranguis, & l'approche de la saison des pluies, l'obligèrent de prendre au Nord, dans l'espérance de trouver, chez quelque Paleagaren, ce qu'il ne devoit plus espérer parmi les Maures.

Il quitta Coralam; & le lendemain, il s'arrêta dans une Ville, qui se nom-

RELATION DU
CARNATE.

Visite qu'il
reçut des
Bramenatis.

Bairepalli.

Tailur.

Sapour.

Coralam.

Contre-tems
qui arrêtent
le Père Mau-
duit.

Sonna-Kalla.

une Cour Idolâtre, assis sur sa peau de tigre, & qui lui tient ce langage, ne se plaindront pas de ce détail.

RELATION DU
CARNAY.

Ramasa-
Mutteram.

Ponganour,
Capitale du
Pays.

Le Père
Mauduit ob-
tient la per-
mission d'y
bâter une
Eglise.

Se pauvre-
té mit à ses
dépenses.

Où il de
son Voyage.

Terapadi,
fameuse Pa-
gode.

nomme *Sonna-Kallu*, entourée de montagnes qui lui servent de défense. De-là, il se rendit à *Ramasa-Mutteram*, Ville assez considérable; d'où il prit le chemin de *Ponganour*, Capitale de tout ce Pays (g). C'est une Ville fort grande & fort peuplée, mais sale & mal bâtie. Il s'y présenta d'abord à l'*Alvadar*, c'est-à-dire, au Premier Ministre, qui gouvernoit avec une autorité absolue, pendant la minorité du Roi. Les civilisés, qu'il reçut de ce Seigneur, l'excitèrent à lui demander la liberté d'entrer dans la Forteresse, où le jeune Roi se tenoit presque toujours enfermé avec la Reine sa Mère.

MAIS l'*Alvadar*, l'ayant remis à d'autres tems, ce délai l'obligea de s'arrêter plus long-tems, à *Ponganour*, qu'il ne l'auroit désiré. Il annonça la Loi Chrétienne au milieu de cette grande Ville; & quoique la plupart des Habitans, qui sont *Linganiistes*, marquaient peu d'attention pour ses discours, il eut la satisfaction d'enrôler quelques âmes sous les Enseignes du Christianisme. Un jour, lorsqu'il s'y attendoit le moins, il reçut de l'*Alvadar*, la permission de bâtir une Eglise au vrai Dieu, dans l'endroit de la Ville qu'il voudroit choisir. Son principal dessein étoit de voir le Roi & la Reine sa Mère, dans l'espérance de convertir cette Princesse, dont on lui parloit avec de grands éloges. Tous ses efforts ne purent lui faire obtenir cet honneur. Un *Tamuler* l'assura, que la crainte de l'*Alvadar* étoit qu'il ne fit quelques reproches au Roi, sur le *Lingani* qu'on lui faisoit porter. Mais il demeura persuadé, dit-il, que, s'il avoit pu faire quelques présens à la Cour, on n'auroit pas fait difficulté de l'introduire. Ce fut apparemment sa pauvreté, qui l'empêcha aussi de bâtir une Eglise à *Ponganour*. Un jour, qu'il se disposoit à baptiser trois *Catéchumènes*, dix ou douze *Tamulers* entrèrent dans sa chambre, chacun avec les instrumens qui servent à bâtir: Il les crut envoyés pour mettre la main à l'œuvre. Mais leur ayant demandé fort ardemment s'ils venoient dans ce dessein; „ nous le souhaiterions, répondirent-ils, & nous contribuerions de toutes „ nos forces à une si sainte entreprise; mais nous ne pouvons vous offrir „ que nos bras”. Il les pria de conserver cette bonne volonté pour d'autres circonstances.

IL fait observer que le but de son Voyage, n'étant que de reconnoître le Pays, & de s'instruire de tout ce qui pouvoit servir à l'établissement de la Foi, il ne s'arrêtoit, dans chaque lieu, qu'autant qu'il étoit nécessaire pour recueillir ces connoissances.

EN quittant *Ponganour*, il s'étoit proposé d'aller à *Terapadi*, fameuse Pagode, du côté du Nord, où les Gentils se rendent de toutes les Parties de l'Inde, & portent des présens considérables à l'Idole. Mais il fit réflexion que, dans la foule des Pèlerins, il pourroit se rencontrer quelqu'un qui le fit passer pour *Pranguis*, & qui portât, par cet odieux reproche, un coup irréparable à la Mission. Il prit le parti de revenir à *Tailur* (b), par de longs

(g) Il ne nomme pas les Pays (1).

(b) Le Père Mauduit se félicite, comme d'un des plus heureux événemens de sa vie,

d'avoir rencontré en chemin une femme, âgée de près de cent ans, qui ouvrit tout d'un coup l'oreille à ses pieuses leçons, & qui dans

(1) C'est la Capitale de la Province du même nom, R. d. E.

longs & pénibles détours, qui lui firent éviter la rencontre des Maures. Dans son retour à Carouvepondi, il revit Peddu-Naiaken-Durgam, Velour, Alcatile, & d'autres Villes, dans quelques-unes desquelles il laissa un ou deux Catéchistes. Son Voyage avoit duré deux mois. Il s'applaudit d'en avoir tiré deux fruits : l'un, de connoître les lieux où les Missionnaires pouvoient espérer de s'établir; l'autre, d'avoir vérifié, par son expérience, que rien n'a plus de force, pour attirer les Infidèles au Christianisme, qu'une vie austère & pénitente dans ceux qui les instruisent. Un Missionnaire de Carnate & de Maduré, doit renoncer à l'usage du vin, de la chair, du poisson, des œufs; & toute sa nourriture doit consister dans quelques légumes, ou dans un peu de riz cuit à l'eau. Le lait n'est point interdit; mais on doit en user rarement. C'est une nécessité d'embrasser ce genre de vie, qui est celui des Sanias; parceque tous ces Peuples ont pour maxime, que celui, qui entreprend de les rendre meilleurs, ou plus sages, doit mener une vie plus parfaite que le commun des hommes, & conforme à ses instructions (i).

RELATION DU
CARNATE.
Retour du
Père Mauduit
à Carouve-
pondi.

Qualités
qu'il deman-
de dans les
Missionnaires
de Carnate &
de Maduré.

la crainte de ne pas vivre assez pour se transporter dans une Eglise Chrétienne, le pressa de la batifer sur le champ avec l'eau d'un Etang voisin. Il la satisfit, en admirant les Myères de la Providence. *Pag. 57 & suiv.*

(i) *Pag. 65 & 66. Voyez la Description de Sism.*

Nota. Voyez aussi notre Remarque, pour ne point répéter ici la critique des mêmes

choses. Ajoutons seulement, qu'aujourd'hui les Missionnaires, en cela plus prudents que leurs Prédecesseurs, qui pour avoir voulu imiter la frugalité des Malabares, sont morts jeunes, affectent bien, en public, la même sobriété; mais ils se dédommagent dans le particulier, & se nourrissent en secret de poulets & de poissons. *Hist. de la Mission Dansie, Tom. I. pag. 222. R. d. E.*

[Supplément aux Relations du Carnate.]

SUPPLÉMENT.

UNE de nos Remarques précédentes contient déjà l'introduction à cet Article. Il ne s'agit que de reprendre le récit dont nous y avons promis la suite. Le Père Bouchet étoit trop agréablement établi dans son Topo, pour y rester long-tems tranquille. Les Gentils de la Ville de Tarcolan, Capitale du Royaume de Carnate (a), ne pouvant souffrir les progrès d'une nouvelle Religion dans leur Pays, commencèrent dès l'année suivante 1703, à former des complots pour la détruire. Le moyen dont ils s'aviserent fut de déferer le Père Bouchet à *Sexjaeb* (b) Gouverneur de toute la Province, & d'exciter son avidité, en lui persuadant que ce Missionnaire sçavoit faire de l'or & possédoit des richesses immenses (c). D'autres accusations n'auroient été d'aucun poids auprès d'un Mahométan qui se moquoit lui-même des superstitions Payennes. Mais les trésors qu'on lui promettoit, flattoient trop son avarice pour résister à ces représentations. Ses Gardes vinrent, sous différents prétextes, épier le Missionnaire, qu'ils ne perdirent plus

Persecution
contre les
Chrétiens de
Tarcolan.

1703.

(a) Les Pères Tachard & Mauduit donnent ce titre à Cinglavron.

(b) Il est nommé *Sek*, ci-dessus.

(c) Le Père de la Lanza, qui avoit été trois ans à Tarcolan, dit que le Père Bouchet avoit orné une petite image de quelques

pierres fausses, qu'on crut être fines; ce qui lui attira cette disgrâce. (*Rec. X. pag. 6.*) Le P. Bouchet ne s'en vante pas. Mais en ce cas il eut mérité son sort. Car pour-quoi vouloir faire honte aux Idoles des Gentils?

RELATION DU
CARNATE.
SUPPLÉMENT.
1703.

Le Père
Bouchet est
mis en prison
avec eux.

de vûe jusqu'au jour qu'il fut pris. Le Capitaine de ces Gardes, en l'arrêtant, lui apprit que Sexfaeb étoit mécontent de sa conduite, sur quelques rapports qui lui avoient été faits; & en même-tems il ordonna aux Soldats de dépouiller les Chrétiens & les Catéchistes.

QUAND le Père Bouchet vit qu'on se mettoit en devoir d'exécuter les ordres de cet Officier, il lui représenta, qu'il étoit facile aux Chrétiens de se justifier des accusations qu'on pouvoit avoir inventées à leur charge; ajoutant, que si l'on usoit de violence, il en porteroit ses plaintes à Daourkan, Lieutenant Général du Grand Mogol, qui les avoit reçus dans ses Etats. Le Capitaine, qui étoit Rajapout, ne lui fit point d'autre réponse, si ce n'est qu'il devoit obéir à ses ordres. Un des Catéchistes, qui voulut lui opposer quelque résistance, fut maltraité de coups par les Soldats. On enleva aux Chrétiens tout ce qu'ils avoient, & on les traina à l'Eglise pour y être enfermés. Le Père fut pillé à son tour, tandis qu'il récitoit tranquillement son Bréviaire. Ensuite les Soldats se saisirent de lui, & le conduisirent en prison, au milieu des huées d'une foule immense de Spectateurs, qui l'accabloient d'invectives. Il se trouva, dans la Forteresse, avec vingt-trois de ses Néophytes, parmi lesquels il comptoit trois Brames. Leur misère étoit extrême. Dès le second jour de leur détention, le Père Bouchet fut menacé des plus cruels supplices, s'il ne déclaroit où il avoit caché ses trésors. Les Officiers du Gouverneur voyant qu'ils ne pouvoient rien gagner auprès de lui, s'adressèrent aux femmes des Chrétiens, pour tâcher d'en tirer quelques lumières. Cette tentative ne leur réussissant pas mieux, ils commencèrent le même jour à faire mettre les fers aux pieds de quelques Chrétiens.

On veut, à
force de tour-
mens, leur
faire déclarer
leurs préten-
dus trésors.

CEPENDANT le Rajapout porta à Sexfaeb l'argent qu'on leur avoit pris. Un des Gardes de la Ville, qui l'accompagnait, raconta aux Prisonniers, que ce Gouverneur, à la vûe d'une si mince somme, n'avoit pu s'empêcher de faire éclater son ressentiment contre les Délateurs, dans des termes qui devoient leur faire craindre le même orage qu'ils s'étoient efforcés d'attirer sur les Chrétiens. La voye des tourmens flattoit encore leur espérance. Quatre Catéchistes souffrirent la torture avec constance. Le Missionnaire fut tiré à son tour de la prison, & conduit dans la place publique. En y arrivant, il vit ses Catéchistes étendus par terre; ils avoient les pieds violemment pressés entre de grosses pièces de bois attachées avec des cordes. Leurs Bourreaux faisoient rougir au feu de grandes tenailles, pour leur donner un autre genre de tourment encore plus rigoureux. Les Brames & les Rajapouts étoient assis sur un lieu élevé. On fit tenir le Missionnaire debout en leur présence. Le plus ancien des Brames, après lui avoir fait de vifs reproches, lui montrant les tenailles ardentes; „ Regarde, lui dit-il, les instrumens de ton supplice, si tu ne nous indiques tes trésors. C'est de l'argent qu'il nous faut, autrement tes Disciples vont être tourmentés de nouveau, en ta présence, & ensuite on te tourmentera toi-même. Comme le Père Bouchet ne répondoit plus rien, le Brame ordonna de battre les Catéchistes à grands coups de fouet. Quand on fut las de les frapper, il fit avancer le Missionnaire, qui crut qu'on alloit le livrer aux tourmens; mais il fut bien surpris, lorsque s'étant approché du Brame, il lui commanda

da simplement de le suivre, avec deux autres Brames & un Rajapout, dans une maison voisine. C'étoit pour lui exposer leur embarras, & le conjurer de leur donner quelque argent, pour les tirer, eux & lui, d'un si mauvais pas. Enfin ces Brames lui dirent tant de choses touchantes, & leurs paroles étoient si bien étudiées, que quoiqu'il fut accoutumé depuis longtemps à leurs artifices, ils lui persuadèrent que rien ne pourroit plus le sauver du supplice; mais le Capitaine ayant appris qu'il persistoit à assurer qu'il n'avoit nulle ressource, se contenta de le faire reconduire en prison avec ses Catéchistes.

On rendit compte à Sexfaeb de tout ce qui venoit de se passer. Quelques-uns se déchainèrent contre les Auteurs de la persécution qui avoit été fuscitée aux Chrétiens; d'autres, au contraire, lui écrivirent que si on les délivroit de prison, il falloit absolument les chasser du Pays. Les menaces recommencèrent comme auparavant, de la part de ceux-ci, & ils ne cessoient de dire au Père, que son supplice n'étoit que différé pour peu de tems. Il se trouvoit si foible qu'il ne pouvoit presque plus se soutenir. Le Capitaine de la Forteresse, craignant pour sa vie, vint le presser d'accepter quelque nourriture solide, & de prendre l'air dans son jardin; ce qu'il refusa, sous prétexte qu'il lui seroit mal de profiter de cette offre, tandis que ses Disciples étoient dans les fers: Le Capitaine les leur ôta le lendemain, pour engager le Père à manger des mets qu'il lui présentait avec tant d'instances.

La nouvelle de sa détention étant parvenue aux Missionnaires du Maduré, le Père Martin en partit sur le champ pour se rendre au Palais de Sexfaeb, sans crainte de s'exposer lui-même à une rude prison dans de pareilles conjonctures. La fermeté avec laquelle il parla à ce Gouverneur, le surprit autant que sa modestie pouvoit lui plaire. Après une demie heure d'entretien qu'il eut avec lui, il lui accorda l'élargissement des Prisonniers, qui étoient enfermés depuis un mois. Le Père Martin se mit aussitôt en chemin pour Tarcolan, avec une Lettre qui contenoit les ordres de Sexfaeb. Le Capitaine Rajapout étoit absent; mais à son retour, le même soir, il mit en liberté les Chrétiens, & conduisit le Père Bouchet avec honneur jusqu'à son Eglise (d).

Ces derniers événemens sont confirmés dans une seconde Lettre du Père Tachard (e), qui nous apprend encore quelques circonstances de la Mission des Pères Mauduit & de la Fontaine. Ce dernier, comme on l'a vu, étoit à Ponganour, où, sous la protection du Prince Mineur, & de la Princesse Régente, son Ayeule (f), ses premiers travaux avoient

La constance des Prisonniers adoucit leurs ennemis.

Le Gouverneur les fait remettre en liberté.

Est des autres Missions du Carnate.

Le Père de la Fontaine.

(d) Lettre du Père Bouchet, au Rec. XI. des Lettres édif., pag. 11—à 72.

(e) En date du 30 Sept 1703. Remarquez que la première, dont M. Prevost a donné l'extrait, n'est que du 4 Février; Ainsi celle du P. Bouchet, qui est confirmée par la seconde, ne peut pas contenir les mêmes événemens que la première, comme cet Abbé l'a cru; fondé apparemment sur ce que les Lettres en ques-

tion ne sont point rangées dans l'ordre de leurs dates; Mais il suffit de les lire pour se convaincre du contraire. Rec. VI. pag. 229. Rec. V. pag. 29. & Rec. XI. pag. 172.

(f) Suivant le Père Mauduit, c'étoit l'Alvadar, ou Premier Ministre, qui gouvernoit avec une autorité absolue. Le jeune Prince se tenoit presque toujours enfermé dans la Forteresse avec la Princesse sa Mère, & non

RELATION DU
CARNATE.
SUPPLÉMENT.
1703.

été suivis d'un bonheur si extraordinaire, que selon l'expression du Père Tachard, „ on pourroit bien-tôt l'appeller *l'Apôtre des Brames*, en ayant „ plus bâtifé lui seul en huit mois, que tous les Missionnaires du Maduré „ en dix ans (g)”. Mais il eut aussi sa part aux opprobres. Les Brames „ de Ponganour, jaloux de ses progrès, résolurent de le faire chasser de son hermitage. Dans cette vûe, ils engagèrent des Néophytes de leur Caste, à l'accuser de quelque crime imaginaire. Après bien des humiliations, la persécution avoit cessé, & la considération du Missionnaire n'en étoit devenue que plus grande (b).

Le Père
Mauduit.

Le Père Mauduit, après son retour à Caronvepondi, fut mis en prison, d'où il écrivoit au Père Tachard, „ qu'il avoit été dépouillé, battu, baf- „ foué & meurtri jusqu'à la mort, avec ses bons Catéchistes (i)”.

1709.

En 1709, le Père Mauduit étoit Supérieur de cette Mission. „ De- „ puis qu'il y est, dit le Père de la Lane, les Brames & les Maures „ ne l'ont guères laissé en repos; ils l'ont souvent emprisonné & bat- „ tu d'une manière cruelle; ils l'ont insulté dans ses Voyages; ils lui „ ont enlevé ses petits meubles, & pillé plusieurs fois son Eglise: Mais „ son courage, & son intrépidité l'ont mis au dessus de toutes ces épreu- „ ves. Il a bâtifé & bâtifé encore tous les jours un grand nombre d'In- „ fidèles.

Le Père de
la Fontaine
s'avance à
l'Ouest.

„ Le Père de la Fontaine, ajoute le même Missionnaire, a travaillé „ dans le commencement avec beaucoup de succès, & a conféré le batême „ à un grand nombre d'Idolâtres; mais dans la suite, la jalousie des Brames lui suscita bien des embarras, dont il s'est tiré par sa patience & sa „ sagesse. Il s'est depuis avancé dans les terres du côté de l'Ouest, où la „ foi commence à faire de grands progrès.

Il y est
joint par le
Père le Gac.

„ Le Père le Gac, Missionnaire du Maduré, est allé joindre le Père de „ la Fontaine. A peine étoit-il entré dans le Carnate, que les Maures le „ mirent en prison, où il eût beaucoup à souffrir pendant un mois. Il en „ a toujours été persécuté depuis; mais sa fermeté & son zèle lui ont fait „ surmonter toutes ces difficultés, & je ne doute point qu'il ne faisse de „ grands fruits dans cette nouvelle Mission.

Le Père
Petit.

„ ENFIN, le Père Petit, se trouve dans un poste un peu moins exposé „ à la fureur des Infidèles. Cependant il ne laisse pas d'éprouver de tems „ en

non son Ayeule. Il leur donne aussi les titres de Roi & de Reine. (Voyez ci-dessus, pag 446.) Le Père Mauduit devoit être sans doute mieux informé que le Père Tachard, qui n'avoit pas été, comme lui, sur les lieux; Mais il ne faut point se former une trop grande idée de ses Rois & de ses Reines, ni même des Princes, des Princesses, des Cours & des Palais, dont les Missionnaires parlent si souvent dans leurs Lettres, apparemment parcequ'ils manquent d'autres termes. On peut les apprécier, en général, sur le trait suivant d'un de ces Rois. „ De tous les Princes du Carnate,

„ dit le P. le Gac, je n'en connois pas un „ seul qui soit de la première Caste. Quel- „ ques-uns même sont d'une Caste fort „ obscure. De-là vient qu'il y a des Prin- „ ces, dont les Cuisiniers se croiroient des- „ honorés, s'ils mangeoient avec les Prin- „ ces qu'ils servent, & leurs parens les „ chasseroient de leurs Castes”. *Lettres édif.*, Rec. XVI. pag. 136.

(g) Ire. Lettre du P. Tachard, 4 Fev. 1703. Rec. VI. pag. 248.

(b) IId. Lettre du même, 30 Sept. 1703. Rec. V. pag. 242.

(i) *Ibid.* pag. 244.

„ en tems des contradictions de leur part. Son Eglise est, de tout le „ Carnate, celle qui a le plus de Chrétiens (k) ”.

DANS cette Lettre, ni dans une autre précédente, qui ne contient aucun éclaircissement historique, le Père de la Lane ne parle pas du Père Bouchet (l), quoiqu'il eut passé trois ans dans sa Mission de Tarcolan, où il dit avoir été aussi en bute à la malice des Gentils, & aux vexations des Maures, dont le Camp n'étoit qu'à une demie journée de son Eglise, située auprès de la Ville. Il n'avoit pas tenu à eux qu'il n'eut été battu cruellement à coups de fouet, & chassé de son Eglise (m). Le récit de son aventure peut faire prendre une idée des embarras que les Missionnaires s'attirent le plus souvent par leur propre faute.

UN jeune Brame orphelin s'étant jeté entre les bras du Père de la Lane, pour trouver sa subsistance, les Brame de Tarcolan s'adressèrent au Gouverneur de la Province, pour lui demander justice contre le Missionnaire, qu'ils accusoient d'avoir enlevé l'enfant avec violence. Aussi-tôt le Gouverneur le fit saisir par ses Gardes, qui après l'avoir traité avec beaucoup d'inhumanité, le conduisirent en sa présence. On le condamna d'abord au fouet, sans vouloir l'entendre. Un Gentil, touché de compassion, sollicita vivement sa grace & l'obtint du Gouverneur, qui s'étoit flatté de tirer quelque argent du Missionnaire; mais celui-ci n'ayant rien à lui offrir, il le renvoya, sans pousser plus loin les choses. L'enfant fut rendu aux Brame, qui pour le purifier le firent jeuner trois jours, le froterent à plusieurs reprises avec de la fiente de vache, & le lavèrent cent neuf fois; après quoi, l'ayant revêtu d'un nouveau cordon, qui est la marque distinctive de leur Caste (n), ils le firent manger avec eux dans un repas de cérémonie (o).

L'ORDRE du tems & le rapport des circonstances placent ici la Lettre du Père Barbier, qui étoit entré, au mois de Mars 1711, dans le Carnate. Cette Lettre s'adresse au Père Petit, que le Père Barbier avoit remplacé dans le gouvernement de la Mission de Pinneyundi (p), dont le premier étoit regardé comme le Fondateur. Il avoit fait construire une Eglise à Adichenehour; mais son Successeur lui marquoit qu'elle venoit d'être entièrement ruinée.

(k) Lettre du P. de la Lane, 30 Janv. 1709. *ubi sup.* Rec. X. pag. 43 & suiv. Il ne nomme pas cette Eglise; mais on apprend, par une Lettre du P. Barbier, que c'étoit celle de Pinneyundi; & que le P. Petit, qu'il y remplaça, en partit l'année suivante 1710, pour retourner en France.

(l) Il étoit repassé en France, d'où il revint dans la suite au Carnate, comme on le verra ci-dessous. Le P. de la Lane dit expressément qu'il n'y avoit alors que les quatre Missionnaires nommés dans sa Lettre, & qu'il falloit le cinquième.

(m) Ce bon Père auroit parlé plus juste, s'il eut dit qu'il n'avoit pas tenu à lui que ces disgrâces ne lui fussent arrivées.

(n) Nous employons à dessein cette expression générale. On se rappellera ici les

fameuses disputes que le cordon des Brame a fait naître, pour savoir si son usage est purement civil, ou superstitieux. Les Jésuites soutiennent le premier, & leurs Adversaires le second. Ils ont tous raison; car le cordon est en effet un signe de Noblesse, mais d'une Noblesse qui prétend être sortie du Dieu Brumma, dont les Missionnaires, déguisés en Seniar, se font nécessairement passer pour les Descendants, dans l'esprit des Idolâtres. Il est étonnant qu'on ait pu disputer si long tems, & avec tant d'opiniâtreté, sur une chose si claire.

(o) Lettres du P. de la Lane, 1705 & 1709. *ubi sup.* Rec. X. pag. 397, 26 & suiv.

(p) Au Sud de Carouepundi, sur la frontière du Royaume de Gingi.

RELATION DU
CARNATE.
SUPPLÉMENT.

1709.

Le Père de la Lane remplace le Père Bouchet à Tarcolan.

Aventure
qui lui arrive.

Mission du
Père Barbier
à l'entrée du
Carnate.

1711.

RELATION DU
CARNATE.
SUPPLÉMENT.
1711.

née. Quelques acquisitions qu'il avoit eû le bonheur de faire à Dieu, presque dans le meme-tems, l'avoient bien dedommagé, dit-il, de la peine que lui causoit cette catastrophe. Cependant la conversion d'un Vieillard, Chef d'une grande famille, qui mourut bien-tôt après, muni de tous ses Sacremens, manqua aussi de lui être fatale. Les enfans du deffunt, quoique Gentils, vouloient faire enterrer leur père; mais ses autres parens, qui étoient fort accredités dans la Bourgade, prétendoient que le corps fut brûlé, suivant la coutume de leur Caste. Comme cette contestation faisoit de l'éclat, elle vint bien-tôt à la connoissance du Raja d'*Aneycoulam* (g), à la Cour duquel les Chrétiens avoient de puissans ennemis. Néanmoins la réponse du Raja fut favorable au Missionnaire, qui entreprit, quelque-tems après, un Voyage à l'Ouest, pour visiter la Chrétienté de *Courtempetty*, & repassant par le Sud, recueillir les débris de l'Eglise que le Père Petit y avoit bâtie.

Tournée
qu'il fait dans
le Pays.

CETTE tournée lui parut être de près de quatre-vingt lieues, prenant depuis Pinneypundi jusq'à *Chingama*, d'où passant au Sud, par *Adichenelour*, & par les Habitans qui bordent la Rivière de *Ponarou*, on revient par l'Eist de *Gingi*. A son arrivée à *Courtempetty*, on lui fit le récit des outrages & des insultes que le Père Mauduit avoit essuyés, quelques années auparavant, lorsqu'il fut arrêté à *Chingama*. Le Père *Laynez*, alors Evêque de Saint Thomé, Fondateur de cette Mission (r), & le Père Petit, y avoient éprouvé un sort encore plus rude. On menaçoit le Père Barbier d'une destinée toute pareille (s); mais son séjour fut plus tranquille qu'il ne s'y étoit attendu, sur-tout après la conversion d'un fameux Gentil, dont les parens avoient été fort irrités.

EN partant de *Courtempetty*, le Missionnaire prit sa route vers *Tandarey*, où il dressa un Oratoire sur les ruines d'une Chapelle qui fut bâtie autrefois par le Père Jean de *Bristo*, martyrisé dans le Royaume de *Marava*. Le Père Barbier se proposoit de relever cette Eglise, dès qu'il en auroit les facultés. Mais il ne paroît pas qu'il exécuta ce dessein, puisqu'on verra dans la suite, que le Père Bouchet y en bâtit une.

Ce qu'il
voit à Ti-
rounamaley.

A son passage par *Tirounamaley*, il fut frappé de la magnificence des édifices & des portiques que la superstition a consacrés aux Idoles, & à une mul-

(g) Ce lieu est apparemment le même que celui qui est nommé, par d'autres, *Ayenecoulam*, ou *Ayenekolam*, Bourg situé à l'Ouest de Caroupepondi. Voyez ci-dessus, pag. 442.

(r) Elle est sur la frontière du Malabar.

(s) Il ajoute; „mais Dieu ne prodigue „pas ces sortes de faveurs à tout le monde. „Il faut les mériter, &c.” Un moment après il semble remercier Dieu de ce que l'orage qui le menaçoit n'étoit pas de suite. Cependant sa confiance étoit tout-à-fait extraordinaire. „Il faut, dit-il, que les „épines, dont ces prairies sont toutes se-

„mées, soient bien longues & bien aiguës, „pour ne pas céder à la fermeté & à l'as- „surance avec laquelle je les foule. Il est „vrai que la vûe des lieux consacrés par „les souffrances des anciens Missionnaires, „a bien dequoi encourager leurs Succes- „seurs, & en particulier le souvenir de vô- „tre prison, dans l'endroit même où je pas- „sois alors, a beaucoup contribué à me „soutenir dans ce Voyage”. Saintes Gas- „conades! que nous n'aurions garde de tenir „pour suspectes, si le Missionnaire ne les eût „démenties lui-même. La fin de sa Lettre „en peut faire juger sans partialité.

multitude prodigieuse de singes qu'on y nourrit & qu'on y revêre. Il y vit encore, avec douleur, sept ou huit monumens, que l'impiété venoit d'élever à l'honneur des femmes que l'on avoit obligées de se brûler vives, après la mort de leurs maris. Au sortir de Tandarcy, le voisinage de Gingi & d'autres grandes Villes, lui firent garder plus de ménagemens pour secourir les Chrétiens, sans s'exposer à être découvert (1). „ Je n'eus „ plus, dit-il, d'autre demeure que les bois; encore étois-je obligé d'y faire mes fonctions durant la nuit, me contentant pendant le jour d'entretenir les Infidèles, que la curiosité attiroit au lieu de ma retraite (2).”

EN 1714., le Père Bouchet, de retour au Carnate, écrivoit que les Pères Mauduit & de Courbeville, peu de tems avant leur mort, arrivés de la façon qu'on l'a rapporté, dans une Note de l'Article précédent, avoient élevé une Eglise à *Paroupour*, lieu situé au Nord-Ouest de Tarcolan, & qui fut presque entièrement ruinée par les Guerres. C'est ce qui déterminait le Père Bouchet à en bâtir une autre, au Sud-Ouest de Cangibouran, dans une Bourgade appelée *Tanderei* (x). Quoique cette Bourgade ne soit qu'à vingt lieues de Pondichéri, il dut traverser deux deserts affreux pour s'y rendre. Le Brame, que ce Père avoit amené à Paris, dans son dernier Voyage, lui servoit de Catéchiste. A leur arrivée à Tanderei, ils furent presque inondés des pluies qui tombèrent en abondance. Leur plus grand embarras, pendant six semaines de séjour, fut de se défendre des tigres. Ils étoient obligés de tenir toute la nuit de grands feux allumés pour écarter ces dangereux animaux. L'Eglise de Tanderei ne subsista pas longtems. Les pluies continuels, qui survinrent ensuite, détremperent ses murs de terre, & elle s'étoit enfin écroulée. Le Père de la Lane (y) s'occupoit alors de la construction d'une nouvelle Eglise, à quatre ou cinq lieues de la première (z).

DEPUIS ce tems, il n'est presque plus question, dans les Lettres des Jésuites, que de leurs Missions au Nord-Ouest, qui se sont étendues fort avant dans les terres. Le Père le Gac, qui s'y trouvoit, avec le Père de la Fontaine, nous en fournit les premiers détails (a). Ils remontent à l'année 1709, dans le cours de laquelle, cette Mission naissante, établie depuis deux ans, à *Chinnaballabaram*, avoit essuyé un des plus violens orages, de la part des *Dasseri* (b), qui se confiant sur leur puissance, & sur la faiblesse

RELATION DU
CARNATE.
SUPPLÉMENT.
1711.

1714-
Retour du
Père Bouchet,
qui s'établit à
Tanderei.

Etat des
Missions au
Nord-Ouest.

1709.
Tumulte
excité par les
Dasseri, contre
les Chrétiens de
Chinnaballabaram.

(1) Le bon Missionnaire ne se croyoit apparemment pas encore digne des *favours* qui tâchoit d'éviter ici, après les avoir recherchées inutilement ailleurs.

(2) Lettre du P. Barbier, 1. Dec. 1711, *ubi sup.* Rec. XI. pag. 232— à 232.

(x) Ou *Tandarcy*, suivant le P. Barbier, qui s'étoit proposé d'y bâtir une Eglise, parce qu'il trouvoit le lieu fort commode. Voyez ci-dessus l'Extrait de sa Lettre.

(y) Il étoit entré, quelques années auparavant, dans la Mission du P. Bouchet.

Voyez ci-dessus.

(z) Lettre du P. Bouchet, 2 Oct. 1714, *ubi sup.* pag. 325 & suiv.

(a) Dans une Lettre du 10 Janv. 1709. Quoiqu'antérieure à la précédente, on la range ici, pour ne point interrompre une narration suivie des mêmes événemens & des mêmes lieux.

(b) Les *Dasseri* composent une Secte particulière d'Adorateurs de Vitchnou, & ce sont les plus grands ennemis des Chrétiens.

RELATION DU
CARNATE.
SUPPLÉMENT.
1709.

Le Prince
veut faire for-
tir les Mis-
sionnaires de
la Ville.

Nouveaux
efforts des
Dasseris.

On protège
les Mission-
naires contre
leurs enne-
mis.

Ils refusent
d'abandonner
leur Eglise.

blesse du Prince, résolurent enfin d'éclater, après avoir vû évanouir tous leurs trames secrètes. Ces furieux, s'étant assemblés en grand nombre, avec quelques Soldats du Palais, le jour du nouvel an, devant l'Eglise des Chrétiens, demandèrent fierement à parler au Missionnaire. Le Père de la Fontaine parut aussi-tôt en leur présence, avec cet air affable qui lui étoit si naturel, & leur adressa quelques exhortations, auxquelles les Disciples des *Gouroux Vitchnouristes* (c), ne répondirent que par des menaces; mais ils en restèrent-là pour cette fois.

Le lendemain matin on apprit que les Dasseris s'attroupoient de nouveau, en plus grand nombre, dans les places de la Ville: Les cris menaçans que pouffoient ces séditieux, le bruit de leurs tambours & de leurs trompettes, dont l'air retentissoit de toutes parts, obligèrent le Prince, à envoyer, aux Missionnaires, deux Brames, pour leur donner avis de cette émeute; & les sommer de sortir au plutôt de la Ville; sans quoi il lui seroit impossible d'appaîser une populace soulevée uniquement contre eux. Le Père de la Fontaine répondit, qu'il respectoit les moindres volontés du Prince; mais qu'il le croyoit trop équitable pour ne pas rendre, aux Chrétiens, la justice qui leur étoit due.

Un moment après, les Dasseris, suivis d'une foule immense de Peuple, vinrent assaillir l'Eglise des Missionnaires. La cour & une grande place vis-à-vis, ne pouvant en contenir la multitude, plusieurs grimperent sur les murailles & sur les maisons voisines, pour être témoins de la ruine des Chrétiens. Les Dasseris armés crjoient de toutes leurs forces, que s'ils refusoient de sortir du Pays, il n'y avoit qu'à les livrer entre leurs mains. La populace mutinée y joignoit les injures les plus atroces. Tout le monde paroissoit acharné à leur perte, & de tant de personnes, il n'y en avoit pas une qui leur portât compassion, ou qui osât s'intéresser pour eux. Enfin ils alloient être sacrifiés à la fureur de leurs Ennemis, lorsque le Beupère du Prince, qui tenoit après lui le premier rang dans le Royaume, & qui avoit la direction de la police, envoya des Soldats pour appaîser ce désordre, & dissiper les séditieux. A l'approche de la nuit, ils se retirèrent en corps dans la Forteresse, & là, pour intimider le Prince, ils se présentèrent aux principaux Officiers, l'épée à la main, menaçant de se tuer eux-mêmes (d), si l'on ne chassoit au plutôt les Chrétiens de la Ville & de la Forteresse.

QUOIQUE le soulèvement fut général, que le Beupère du Prince fut du nombre des Dasseris, & que le Prince lui-même fut fort attaché au culte de ses fausses Divinités, cependant les ordres se donnoient & on veilloit sous main à la seureté des Chrétiens. Ce n'est pas qu'on quittât le dessein de les chasser de la Ville. Au contraire, ils reçurent coup sur coup plusieurs a-
vis

(c) Ce sont les Prêtres de cette fausse Divinité des Indiens.

(d) C'est une des menaces ordinaires aux Religieux Gentils, qui l'exécutent bien aussi quelquefois, quelque fort rarement; mais

les Peuples, dans la crainte de s'attirer la colère de leurs Dieux, si un pareil malheur arrivoit par leur faute, ne manquent presque jamais de les satisfaire.

vis du Prince, qui leur conseilloit d'en sortir; du moins jusqu'à ce que la sédition fut apaisée, parcequ'il ne se croyoit plus le maître de contenir la Populace. Les Missionnaires firent remercier le Prince de cette attention; mais ils ne jugèrent pas à propos de déferer à ses conseils, attendu que leur retraite leur ôtoit pour jamais l'espérance du retour, & celle de s'avancer un jour vers le Nord, puisqu'on eût pris de-là occasion de les chasser pareillement de *Devandapali*, où ils avoient aussi déjà une Eglise. On sçavoit d'ailleurs que les Prêtres Gentils de *Chillacatta* (e), petite Ville éloignée de Chinnaballabaram d'environ trois lieues, avoient formé le dessein d'expulser entièrement les Chrétiens du Pays, & de détruire leurs Temples. Ces considérations & beaucoup d'autres, déterminèrent les Missionnaires à souffrir plutôt toute sorte de mauvais traitemens, que de consentir à ce qu'on leur proposoit; Ainsi ils firent réponse, à ceux qui vinrent de la part du Prince, qu'ils étoient dans la résolution de n'abandonner leur Eglise qu'avec la vie.

Cependant le tumulte qui continuoît à croître, leur faisoit craindre à tout moment de se voir livrés aux Dasseris, ou chassés honteusement & par force de la Ville. Mais plusieurs des principaux Habitans, que la seule curiosité avoit d'abord attirés près de l'Eglise, furent ensuite si satisfaits de l'entretien qu'ils eurent avec le Père de la Fontaine, qu'en le quittant ils lui donnèrent parole de s'employer en faveur des Chrétiens. Bien-tôt on cessa de les inquiéter, & le calme paroissoit rétabli dans les esprits, lorsque les Prêtres Gentils firent publier, dans toute la Ville, une défense de donner du feu, ou de laisser puiser de l'eau, à ceux qui viendroient à l'Eglise: & par-là les nouveaux Chrétiens étoient chassés de leurs Castes; ils ne pouvoient plus avoir de communication avec leurs parens, ni avec ceux qui exercent les professions les plus nécessaires à la vie. Enfin, par cette espèce d'excommunication ils étoient déclarés infâmes & obligés de sortir de la Ville. Les Disciples des Gouroux couroient dans toutes les maisons pour jeter l'épouvante parmi les Chrétiens. L'orage n'étoit pas encore cessé, au moment que le Père le Gac finissoit sa Lettre (f). Une autre Relation de ce Père nous apprend, que la Mission de Devandapalli, où il étoit destiné, essuya à son tour un petit orage, qui lui fut aussi suscité par les Dasseris de la même Ville. Cette persécution commença vers la fin d'Août 1710, & ne fut interrompue, au bout de deux mois, que par un ordre du Prince, qui permettoit aux Chrétiens le libre exercice de leur Religion (g). Mais trois ans après, ils en éprouvèrent une plus rude, dont on rapportera incessamment les circonstances.

DANS cet intervalle, le Père *Dacumba*, Missionnaire Portugais du Maïfour, fut la victime de la fureur des Dasseris, qui devenoit générale contre les Chrétiens de tout le Pays. L'ancienne Eglise, que ce Missionnaire avoit sur les terres du Roi de *Cagori*, ayant été brûlée par les Maures, il venoit d'en faire construire une nouvelle, où pendant qu'il célébroit sa première

RELATION DU
CARNATE.
SUPPLÉMENT.
1709.

Les principaux de la Ville s'intéressent pour eux.

Triste revers qu'éprouvent leurs Disciples.

Autre orage contre les Chrétiens de Devandapalli.

1710.

Mission établie sur les terres du Roi de Cagori.

(e) On ne trouve point cette Ville dans la Carte de M. d'Anville. C'est peut-être *Cotla Catta*.

(f) Lettre du P. le Gac, 10 Janv. 1709,

Rec. X. pag. 253-- à 267.

(g) Autre Lettre du même, 1 Dec. 1714.

Rec. XIV. pag. 228 & suiv.

RELATION DU
CARNATE
SUPPLÉMENT.
1710.

Le Père
Dacunya y est
maltraité par
les Dasseris.

Il meurt de
ses blessures.

Punition
de ses Persé-
cuteurs.

Messe, qui fut aussi la dernière, on vit arriver une troupe de Dasseris, avec des bannières, des timbales & des haut-bois. Le Magistrat de la Bourgade, qui avoit permis l'ouverture de l'Eglise, fit partir aussi-tôt un Exprès pour informer la Cour de ce qui se passoit, & en rapporter des ordres. Il étoit adressé au *Delaway*, ou Général des Troupes du Royaume, qui, peu de tems auparavant, avoit fait, au Père Dacunya, une réception des plus gracieuses, & l'avoit assuré de sa protection. Mais les Dasseris n'attendirent pas sa réponse pour entrer dans l'Eglise. Ils coururent d'abord au Père, qui fut roué de coups, & traîné devant le Gourou, Chef de la Religion dans ces quartiers. Celui-ci étoit assis sur un tapis, & faisoit paroître autant d'orgueil & de colère, que le Missionnaire montrait d'humilité & de constance. Après beaucoup de questions sur sa Religion & sur celle des Gentils, le Gourou prit à témoin les Magistrats de la Bourgade, des blasphèmes que le Père Dacunya avoit proferés, suivant lui, contre leur Divinité principale. On l'eut sans doute fait mourir sur le champ, si quelques Gentils, touchés de son état, n'eussent conjuré le Gourou, de lui épargner un reste de vie, qui ne devoit pas être de longue durée. On le fit partir le même soir, sous l'escorte de quelques Gardes, qui avoient ordre de ne point le quitter qu'ils ne l'eussent mis hors du Royaume. Le Père voyant qu'il ne pouvoit plus différer, & que l'Exprès qu'on avoit envoyé à la Cour ne revenoit pas, jeta un tendre regard sur son Eglise, dit adieu à ses Chrétiens, qui fondoient en larmes, & partit à pied, pour aller coucher à une autre Bourgade, où il avoit aussi des Néophytes. Ce fut-là que ses douleurs se firent sentir plus vivement; il s'en trouva si accablé, que ne pouvant plus se soutenir, ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'on le transporta jusqu'à *Capinaguti*, lieu de sa résidence ordinaire. Il y expira dix-huit jours après, entre les bras du Père de *Sant Jago*, Auteur de la Relation de sa mort, & son Successeur dans cette Mission. On lui avoit donné, dit-il, plus de deux cens coups de bâtons, ou d'épées; de sorte qu'il étoit surprenant, que ce Père eut pu survivre tant de jours à ses blessures.

Le *Delaway* fut si touché de la mort du Père Dacunya, qu'il fit emprisonner le Gourou, avec ordre de ne lui point donner à manger de trois jours. On assura le Père de *Sant Jago*, qu'il s'étoit tiré de la prison par l'intercession de quelques Brames favoris du Prince, après avoir payé soixante pagodes; mais que poursuivi par la justice Divine, il avoit trouvé sa maison en deuil pour la mort de son fils, qui venoit de se tuer en combattant dans un puits. A l'égard des Dasseris, complices de l'assassinat du Père Dacunya, on les condamna à des amendes applicables à la guérison des Chrétiens, qui avoient partagé l'infortune de leur Missionnaire; mais soit que ces amendes n'eussent pas été levées, soit qu'on les eut employés à un autre usage, les Chrétiens n'en ressentirent aucun soulagement. „ Le *Delaway*, ajoute le Père de *Sant Jago*, leur a fait encore „ annoncer, qu'un autre frère du deffunt viendrait prendre sa place à Ca- „ gonti, & que non-seulement il lui en donnoit la permission, mais de „ plus qu'il prenoit la chose à cœur. Le Père supérieur pourra y faire un „ tour, & je crois qu'il sera bien reçu des Seigneurs du Pays & d'une „ grande

„ grande partie du Peuple, qui souhaitent ardemment d'y voir un Missionnaire (b)”. Ce Supérieur fit, en effet, quelque-tems après, dans ces quartiers, un Voyage dont on trouvera les circonstances dans la Relation suivante du Père le Gac, qui confirme aussi la catastrophe du Père Emanuel Dacunha, „ lequel, dit-il, fut si maltraité des Dasseris, à deux journées & demie de Chinnaballabaram (i), qu'il mourut peu de jours après de ses „ blessures”. Il ajoute que l'Archevêque de Cranganor venoit de faire les informations d'une si glorieuse mort (k).

Le Père le Gac, qui étoit parti de Devandapallé, au commencement du mois de Mai 1713, pour *Chruchnabouram*, à trois journées de-là vers le Nord, y reçut avis d'un nouveau tumulte que les Dasseris avoient excité dans la première de ces deux Villes. Il se hâta d'y retourner, pour fortifier ses Néophytes, dont la constance avoit déjà mérité ses éloges. En arrivant à Ponganour, il y reçut des lettres du Père *Platel*, Supérieur de la Mission de Maïssour, qui étoit à *Cotta-Cotta*, Ville de la dépendance des Maures, à trois lieues de Devandapallé, & qui lui donnoit avis de ce qui se passoit dans cette Mission. Le Père le Gac se rendit aussi-tôt auprès de lui pour le remercier de ses peines, & le consulter sur la conduite qu'on devoit tenir dans des circonstances si critiques. Il sut de la bouche de ce Supérieur, que depuis plus de six mois, les Dasseris de Maïssour, tâchoient d'exciter un orage dans sa Mission; qu'ils avoient écrit des lettres circulaires à tous ceux de leur Secte; qu'ils s'étoient attroupés à *Cotta-Cotta*; & que le Gouverneur Maure, informé de leurs desseins, avoit invité le Père à venir disputer avec eux; mais que pas un Dasseris n'ayant osé paroître, le Gouverneur, outré de cette conduite, avoit ordonné que si ces Payens s'assembloient encore, on châtiât les plus mutins de la troupe. Sur cet ordre, ils s'étoient retirés à Devandapallé, où ils espéroient plus de succès de la foiblesse du Gouvernement. Ces furieux y avoient commis toutes sortes de desordres, tant dans l'Eglise que dans les Habitations des Chrétiens. Ceux-ci coururent au Palais pour demander justice d'une pareille violence. On les y fit attendre jusqu'au soir, exposés aux railleries & aux insultes des Dasseris; Enfin, le Prince leur fit dire qu'ils pouvoient se retirer, & qu'il examineroit leur affaire. Le lendemain les Dasseris, que le silence du Prince sembloit en quelque façon autoriser, recommencèrent leurs outrages, & se rendirent maîtres de l'Eglise, dont ils chassèrent une famille Chrétienne de Brames, qui y demouroit, & y établirent des familles de leur Secte.

Le Père le Gac brûloit d'impatience de se rendre auprès de ses Néophytes; mais les Gardes avoient dessein de ne laisser entrer aucun Missionnaire

RELATION DU
CARNATE.
SUPPLÉMENT.
1713.

Nouvelle
édition des
Dasseris à
Devandapallé.

Les Chrétiens font exposés à leur haine.

Retour du
Père le Gac
dans cette
Ville.

(b) Lettre du P. de Sant Jago, 8 Août 1711. Rec. X. pag. 98 — à 118.

(i) Ce sont ces rapports qui nous engagent à placer ici la Relation du P. de Sant Jago, quoiqu'elle appartienne proprement à l'Histoire des Missions de Maïssour; mais outre la liaison des faits, on doit remarquer

encore, que la Carte de M. d'Anville, dressée sur celles des Jésuites, place *Cagonti* & *Capinagati* dans le Carnate, en changeant un peu les noms. C'est *Cagandati* & *Capinagati*, suivant ce Géographe.

(k) Lettre du P. le Gac, 1. Dec. 1714. ubi sup. pag. 290.

RELATION DU
CARNATE.
SUPPLÉMENT.
1713.

re dans la Ville. Cependant il trouva moyen de s'y introduire la nuit, sans être reconnu. Le matin il parut sur une éminence à l'entrée de la Forteresse, où les Dasseris, bien-tôt avertis de son arrivée, le traitèrent avec les dernières indignités. Il porta ses plaintes aux Ministres du Prince, offrant même de débattre la cause des Chrétiens contre les Dasseris, qui n'eurent garde d'accepter le défi. Après avoir passé deux jours & une nuit dans le même lieu, exposé aux injures de l'air, sans autre nourriture que quelques poignées de riz sec, le Missionnaire fut obligé de se retirer, pour faire place à une procession de Gentils, dont on vouloit le forcer d'honorer l'Idole.

Ordre aux
Chrétiens de
se retirer
ailleurs.

UN ancien Brame, qui avoit du crédit auprès du Prince, s'en servit en faveur du Missionnaire; mais un autre Brame plus puissant s'étant déclaré hautement contre les Chrétiens, il n'y eut plus personne qui osât s'interesser pour eux. Dès lors les Dasseris se crurent en droit de tout entreprendre. Le Prince régnant étoit encore fort jeune, & son Beau-père, qui commandoit ses Troupes, n'aimoit pas les Chrétiens. Ce fut par son ordre qu'on en arrêta quelques-uns, tandis que les Dasseris, accompagnés des Archers de la Ville, parcoururent de nouveau les maisons des autres, & leur ordonnèrent, de la part du Prince, de renoncer à la foi, ou de sortir de la Ville. Cet ordre fut encore accompagné de plusieurs mauvais traitemens. Mais les Dasseris épargnoient au moins la vie des nouveaux Chrétiens, & ne cherchoient qu'à les mettre dans la nécessité de rentrer dans la Paganisme, ou d'abandonner la Ville.

Protection
que leur ac-
corde le Na-
bab d'Arcate.

COMME le Père le Gac ne gagoit rien auprès du Prince, il écrivit au Supérieur de Maïssour, qui étoit encore à Cotta-Cotta, pour le prier d'aller une seconde fois à l'Armée de Maïssour, dont il connoissoit les principaux Chefs, afin d'y ménager de la protection. Il le fit; mais pendant huit jours qu'il resta au Camp, il ne put rien obtenir. D'un autre côté, le Père de la Fontaine, Supérieur de la Mission du Carnate, & chargé du soin de la Chrétienté que gouvernoient les Pères Mauduit & de Courbeville, morts depuis peu, crut que le meilleur moyen d'arrêter le cours de cette persécution, étoit de s'adresser au Nabab d'Arcadou (1), & de solliciter des Lettres de recommandation pour le Prince de Devandapallé. Il eut recours à un François, nommé M. de St. Hilaire (2), que son habileté dans la Médecine avoit mis en grande réputation auprès du Neveu (3) du Nabab. Il obtint les Lettres de recommandation, qu'il porta aussi-tôt lui-même à Devandapallé, d'où le Père le Gac avoit été obligé de sortir deux jours auparavant. Son zèle le conduisit auprès de quelques Chrétiens qui s'étoient retirés dans des cavernes. Il y fit rencontre du Père Platel, qui, au retour de l'Armée de Maïssour, s'étoit rendu en ce lieu, dans les mêmes

(1) Ou d'Arcate. C'étoit le Viceroi qui commandoit dans ce Pays pour le Grand Mogol.

(2) Gentil-homme Gascon, à qui son zèle pour la Religion avoit mérité d'être fait Chevalier de l'Ordre de Christ, par le Viceroi de Portugal, au nom du Roi son

Maître. C'est le Père de Bourzes, qui nous fournit cette circonstance. *Lettres édif.* Rec. XIV. pag. 470.

(3) Suivant le même Père de Bourzes, il se nommoit Baker-Jaibu, & étoit Gouverneur de la forte Place de Velour dans le Carnate.

vûes de consoler & de fortifier ces Néophytes. Le Père de la Fontaine y vint peu après. La Lettre du Nabab, qu'il avoit remis au Prince de Devandapallé, n'ayant produit aucun effet, les trois Missionnaires dépêchèrent sur le champ un Exprès à M. de St. Hilaire, pour lui en demander une seconde, qui eût encore le sort de la première; Ainsi il n'y eut pas d'autre parti à prendre pour les Missionnaires, que de permettre aux Chrétiens de se retirer dans quelque autre Ville.

Cependant comme la perte de la Mission de Devandapallé pouvoit avoir des suites plus fâcheuses, on n'en jugea pas moins nécessaire de tenter les derniers efforts pour rétablir les choses. Le Père de la Fontaine retourna à Velour, auprès de M. de St. Hilaire, dont il obtint de nouvelles Lettres, que le Missionnaire porta au Nabab, qui s'avançoit avec son Armée contre le Maïssour. Il la trouva campée aux portes de Devandapallé, & ce fut-là qu'il présenta ses Lettres. Le Nabab lui fit un accueil distingué. Au bout de deux jours, il lui annonça qu'il pouvoit retourner dans son Eglise de Devandapallé, & il ordonna qu'on l'y conduisît sur un de ses éléphans. Ce fut ainsi que le Missionnaire entra dans la Ville, au son des instrumens, & accompagné de quelques *Chofdars*, ou Huilliers du Nabab. Les Dasseris, qui ne purent voir son triomphe qu'avec dépit, cherchèrent de leur côté de la protection dans l'Armée du Nabab, auprès d'un Brame en crédit, qui fut bien-tôt publiée par les Dasseris, empêcha le Prince de Devandapallé de recevoir les Chrétiens dans la Ville. On recourut encore au Nabab; mais il fit entendre qu'il n'en avoit déjà que trop fait, & qu'il ne vouloit plus être importuné sur cette affaire. Un Colonel Maure suppléa au refus de son Chef, en ordonnant à l'Envoyé de Devandapallé, d'écrire au Prince, que le Nabab & les principaux de l'Armée, vouloient qu'on fit justice aux Chrétiens. La réponse du Prince de Devandapallé, fut qu'il avoit donné leurs maisons, & qu'il ne pouvoit plus les reprendre; mais qu'il leur permettoit d'en bâtir de nouvelles. Ce fut ainsi que les Missionnaires rentrèrent en possession de leur Eglise.

Dans le même-tems, l'Armée de Maïssour leva le Siège de devant la Ville de Chinnaballabaram, où, comme on l'a vu, les Chrétiens avoient aussi une Eglise, que le Père de la Fontaine fut obligé de faire démolir, à l'approche des Ennemis. Quoique cette Ville ne fut entourée que d'un fossé & d'un rempart de terre, l'Armée ennemie, composée de cent mille hommes, y fut arrêtée neuf mois, sans pouvoir la prendre. Les tranchées des Assiégés consistoient en des parapets de terre & de bois, plantés en forme de pilotis, à l'épreuve du canon. On ne se sert dans ce Pays que de canons de fer, & de boulets de pierre d'une grosseur énorme. On en voit qui ont jusqu'à deux coudées de circonférence & même plus. Après neuf mois de Siège, les tranchées n'avoient été poussées qu'à la portée du pistolet de la contrescarpe: ce qui suppose un travail extrêmement pénible. Les Assiégés avoient fait une sappe pour attacher le Mineur; mais la mine fut éventée.

RELATION DU
CARNATE.
SUPPLÉMENT.
1713.
Elle ne
produit aucun
effet.

On obtient
de nouvelles
recommanda-
tions plus
efficaces.

Opposition
des Dasseris.

Les Chré-
tiens recou-
vrent leur
Eglise.

Levée du
Siège de
Chinnaballa-
baram.

RELATION DU
CAPNATE.
SUPPLÉMENT.

1713.

Peste, dont
le Père de la
Fontaine est
attaqué.

Il en ré-
chappe.

Voyage du
Père le Gac à
Chruchna-
bouram.

Il est dé-
pouillé par
des Brigands.

Autre mal-
heur.

Continua-
tion des mou-
vements à De-
vandapallé.

LA peste suivit de près la levée de ce Siège, & repandit la désolation dans la Ville. Le Père de la Fontaine, qui y étoit de retour, ne s'occupoit plus que du soulagement des Chrétiens. Il fut attaqué lui-même du mal contagieux. Le Père le Gac vint à son secours. Leur état étoit des plus tristes; logés avec trois de leurs Catéchistes malades, sous un méchant appentis, qui ne les garantissoit pas des injures de l'air. M. de St. Hilaire, dont le zèle pour les Missionnaires ne se ralentissoit jamais, se hâta d'envoyer, au Père de la Fontaine, des rafraîchissemens & des remèdes convenables à son état. Il fit partir en même-tems son palanquin, avec douze Porteurs pour le transporter près des Côtes, où le changement d'air lui fit bien-tôt retrouver ses forces.

Le Père le Gac, après s'être arrêté quelque-tems à Chinnaballabaram, en partit pour aller visiter la nouvelle Eglise de Chruchnabouram. Il fut attaqué sur sa route, par six Cavaliers Marates, qui dépouillèrent d'abord cinq de ses Catéchistes. Le Missionnaire reçut, dans l'estomac, un coup de hache, qui ne lui fit qu'une légère blessure. Mais les Brigands le mirent bien-tôt dans le même état que ses Compagnons. L'approche de la nuit les obligea de se retirer dans un Village voisin, où un Brame fut le seul qui eût la charité de leur offrir quelque assistance; encore ne consistoit-elle qu'en une poignée de grosse cassonade & autant de farine, pour en faire leur repas. Le Père le Gac resta deux mois à Chruchnabouram, dont l'Eglise, qui étoit la meilleure de cette Mission, fut peu après réduite en cendres, & rebâtie ensuite par les soins du Père de la Fontaine.

DEPUIS le rétablissement des Chrétiens à Devandapallé, les Dasséris n'avoient point cessé de faire de nouveaux efforts, pour les en chasser une seconde fois. Mais sur la fin du mois d'Octobre de cette année, ils firent une tentative encore plus éclatante que la première. C'est le tems où les Gentils de ces Quartiers vont à *Tiroupati*, le plus célèbre Pélerinage qu'il y ait aux Indes, & où les Peuples accourent de plus de soixante lieues à la ronde (*). Les Dasséris arrêtèrent ceux de leur Secte qui passoient par cette Ville, afin d'exciter une sédition générale: Ils sollicitèrent l'appui des principaux Marchands & des Chefs des Troupes. Enfin, ils n'attendoient plus que l'arrivée d'un fameux Dasséri, pour faire main basse sur les Chrétiens. Ce Héros de leur Secte arriva avec sa troupe, & fut conduit en pompe au Palais. Le Prince donnoit, ce jour-là, un repas aux Dasséris, en l'honneur de Vitchnou; coutume qu'il observoit régulièrement deux fois cha-

(*) Voyez ci-dessus, pag. 446., où M. Prevost, contre son original, avoit écrit *Terasfadi*, pour *Terapadi*, ou plutôt *Tiroupati*. Dans la Carte de l'Indoustan de M. Bellin, on distingue *Terasfadi* & *Tiroupati*; sans compter encore *Tripiti*, beaucoup plus au Nord-Ouest, & qui doit être cette célèbre Pagode. Nous ne savons lequel des deux, de l'Historien ou du Géographe, a fourni à l'autre le premier de ces noms, qui ne se trouve ni dans les Lettres, ni dans les Cartes des Missionnaires Jésuites. Nous ne déciderons pour-

tant point si c'est une faute de M. Bellin, qui peut avoir, pour *Terasfadi*, des Garants que nous ignorons; mais au moins M. Prevost avoit à parler de *Terapadi*, & non de *Terasfadi*, supposé que ce soient deux lieux différens, comme l'a cru M. Bellin, qui n'est d'ailleurs pas infallible; témoin le Fort François de Karikal, qu'il avoit placé au Nord de Tranquebar, c'est-à-dire sens dessus dessous. Cette erreur a été corrigée dans notre Edition de la même Carte.

chaque mois, le 11 & le 27 de la Lune. Ces Mutins refusèrent de manger, si on ne leur promettoit de chasser les Chrétiens de la Ville. La réponse du Prince ne fut pas favorable; mais ils n'en mangèrent pas moins, & bornèrent, pour cette fois, leur ressentiment à de simples menaces.

Le calme paroïssoit renaître, lorsque les Dasseris, qui ne s'étoient tenus tranquilles que pour mieux concerter leurs mesures, s'assemblèrent pour célébrer une de leurs principales fêtes. Leur Chef les conduisant par toute la Ville, ne cessoit de crier qu'il falloit absolument raser l'Eglise des Chrétiens. Ils se rendirent au Palais, & menacèrent le Prince d'une révolte générale, s'il ne leur accordoit leur demande. On leur répondit, que les Chrétiens avoient été rétablis par ordre du Nabab, qui pourroit être offensé si on les insultoit; mais qu'on chercheroit le moyen de satisfaire les Mécontents, pourvu qu'ils prissent patience encore quelques jours.

Ces nouveaux troubles firent juger, au Père de la Fontaine, qu'il falloit recourir au Nabab, pour le prier de soutenir son Ouvrage. Il convint avec M. de St. Hilaire, que le meilleur parti étoit de demander l'étendard du Mogol, pour mettre leur Eglise hors d'insulte. Ce n'étoit pas une chose facile à obtenir; cependant la patience & l'activité de M. de St. Hilaire, triomphèrent des obstacles. L'étendard fut accordé, avec une Patente honorable, par laquelle le Nabab déclaroit, „ qu'il permettoit aux *Sanjaïffis*, „ *Romains*, de l'arborer dans la cour de leurs Eglises de Devandapallé & „ de Ballabaram (p). Deux Cavaliers furent chargés d'accompagner le Millionnaire, pour porter l'étendard au Prince, qui après bien des délibérations, leur fit enfin dire qu'ils pouvoient le placer où ils jugeroient à propos.

Ce dernier triomphe augmenta la fureur des Dasseris; Ils s'attroupèrent, & cherchèrent à soulever la Milice & le Peuple. Leur Chef, voyant ses efforts inutiles, conduisit sa troupe à la Pagode de la Ville, qui est dans la Forteresse; Il déclara qu'il n'en sortiroit point qu'on ne lui eût donné satisfaction, avec menaces, au cas de refus, d'assembler, dans peu de jours, plus de dix mille hommes, au moyen desquels il ravageroit le Pays. L'exécution de ces menaces n'étant pas sans exemple (q), on tâcha d'appaîser le Chef, qui n'en devint que plus intraitable. Enfin, il fallut lui promettre que dans deux jours on chasseroit les deux plus considérables familles de Chrétiens, qui avoient renoncé à sa Secte, & on lui tint parole. Bien-tôt ces Mutins demandèrent le bannissement de six autres familles, qui étoient le soutien de cette Chrétienté naissante. Soit qu'ils l'eussent véritablement obtenu, ou qu'ils se prévalussent du nom & de l'autorité du Prince, ils eurent le pouvoir d'envoyer des Soldats chez tous les Chrétiens; après quoi ils ne gardèrent plus de mesures, & maltraitoient de coups ceux qu'ils rencontroient dans les rues. La persécution devint générale. Les Dasseris, suivis de Soldats, ne quittoient point ces Infortunés qu'ils ne les eussent conduits hors des portes de la Ville.

RELATION DU
CARNATE.
SUPPLÉMENT.
1714.

Menaces des
Dasseris.

Le Nabab
accorde aux
Chrétiens l'é-
tendard du
Mogol.

Fureur de
leurs enne-
mis.

On leur
donne satis-
faction.

Les Chré-
tiens sont
chassés de la
Ville.

Le

(p) C'est la même Ville que Chinnaballa-
baram, Voyez ci-dessus.

(q) Voyez ci-dessus, pag. 454.

RELATION DU
CARNATE.
SUPPLÉMENT.
1714.

Ils y ren-
trent peu
après.

On ne cesse
de les inquié-
ter.

Les Mission-
naires ven-
lent en vain
se plaindre
au Prince.

Dispute
qu'ils ont-
avec trois
Brames.

Les Chré-
tiens font de
nouveau
chassés.

Progrès de
l'Eglise de
Ballabaram.

LE Père de la Fontaine se plaignit hautement, au Prince, du mépris qu'on faisoit de la protection du Nabab, & protesta qu'il alloit déchirer, en leur présence, l'étendard qui lui avoit été donné, si l'on n'arrêtoit pas la fureur des Dasseris. Ces paroles firent impression. On parla d'accommodement. Après bien des allées & des venues, un Brame, favori du Prince, vint annoncer au Père, qui s'obstinoit à ne vouloir pas quitter le Palais, qu'on alloit faire entrer les Chrétiens dans la Ville. A sa demande cet ordre fut immédiatement exécuté, au grand chagrin des Dasseris, qui ne se rebutèrent cependant pas encore. On les vit le lendemain en beaucoup plus grand nombre, marcher en armes vers la Forteresse, criant comme des furieux, & protestant qu'ils ne seroient pas contents, qu'ils n'eussent vu couler le sang des Prêtres de la nouvelle Loi. Ils en vinrent jusqu'à empêcher qu'on ne fit, dans la Pagode du Prince, les sacrifices accoutumés, tandis qu'on ne cessoit d'inquiéter les Chrétiens, qui manquoient de tout dans la Ville, parcequ'ils n'avoient plus la liberté d'y travailler pour pourvoir à leur subsistance.

LES ordres du Prince, en leur faveur, étant si mal exécutés, les Pères de la Fontaine & le Gac, crurent devoir lui renouveler leurs instances. Ils se rendirent, dans ce dessein, à la Forteresse; mais ils furent arrêtés à la première porte, & repoussés rudement par les Gardes. La nuit les contraignit de se retirer à l'entrée d'une Pagode voisine, où ils essuyèrent toutes sortes d'avanies de la part de quelques Dasseris, qui étoient instruits de leur démarche infructueuse. Le lendemain, trois des plus sçavans Brames de la Ville leur furent envoyés par le Ministre du Prince. La dispute de controverse qu'ils entamèrent, avec les Missionnaires, mérite d'autant moins d'être rapportée, que ces Brames étoient de trois Sectes différentes, & par conséquent peu d'accord entr'eux sur leurs principaux dogmes. Ils partirent assez contents des réponses des Missionnaires, qui restèrent encore trois jours à l'entrée du Temple. Le quatrième jour, trois autres Brames des plus distingués, vinrent, à ce qu'ils disoient, de la part du Prince, pour les assurer qu'il leur donneroit audience, & qu'il termineroit cette affaire à leur satisfaction. Ils conduisirent les Pères à leur Eglise, où ils leur restèrent les memes assurances; Mais quelque instance qu'ils firent dans la suite, il leur fut impossible d'aborder le Prince, ni de mettre fin à ces vexations. Les Chrétiens n'eurent d'autre parti à prendre que de se retirer ailleurs. C'est ainsi que se passèrent les années 1713 & 1714.

ON craignoit, avec raison, que ces troubles ne se communiquassent à Ballabaram, Ville bien plus considérable que Devandapallé, & qui n'en est qu'à quatre lieues. Lorsque le Père de la Fontaine y bâtit une Eglise, environ sept ans auparavant, les Dasseris éclatèrent, & l'on fut sur le point d'en chasser les Chrétiens. L'ordre en fut intimé aux Missionnaires, de la part du Prince; mais l'exécution ne s'ensuivit pas. Malgré les efforts des Dasseris de Devandapallé, il arriva au contraire, que dans le tems même que cette Chrétienté étoit le plus vivement persécutée, celle de Ballabaram faisoit des progrès étonnans. Un grand nombre de familles y avoient depuis reçu le Batême, & entr'autres plusieurs d'une des premières Castes par-

parmi les *Choutras*, qui est celle du Prince (r). Ces conversions sont d'autant plus singulières, que ceux de cette Caste ont un attachement incroyable pour leurs Idoles (s).

ON trouve, dans deux autres Lettres du Père le Gac, la suite des progrès de la nouvelle Eglise de Chruchnabouram, & des travaux de ce Missionnaire. Quoiqu'il ait la modestie de ne pas se nommer, on découvre néanmoins, par d'autres récits, qu'il parle de lui-même. Il avoit pénétré encore plus avant vers le Nord-Ouest, à l'occasion de la conversion éclatante du Chef d'un gros Village, de la Caste des *Rettis*, dont le Pays est éloigné de Chruchnabouram d'environ douze lieues (t).

TOUT ce Pays, qu'on appelle l'*Andevarou*, étoit gouverné par un Prince, nommé *Prasjappa Naidou*, qui avoit la réputation d'être également éclairé & inflexible.

DEUX exemples de sévérité lui avoient acquis cette réputation. Comme il visitoit une de ses Fortereses, des Mécontents formèrent le dessein de l'y renfermer le reste de ses jours, & de substituer son frère dans le Gouvernement. Le Prince, averti du complot, partit plutôt qu'on ne s'y attendoit, pour retourner à *Anantapouram*, sa Ville Capitale, & rompit ainsi les mesures des Conjurés, qui furent tous mis à mort, à la réserve de son frère.

UNE autre fois qu'il étoit en Voyage, ses Porteurs le croyant endormi dans son palanquin, s'échappèrent en des discours peu respectueux pour sa personne. Il dissimula jusqu'à son retour. Quelques jours après, il assembla les principaux de sa Cour, & leur demanda quel châtimement méritoient des serveurs qui avoient parlé de leur Maître avec mépris. Tous répondirent qu'ils étoient dignes de mort. Dès le lendemain ils furent exécutés. Une justice si rigide n'est pas ordinaire aux Indes, où communément

RELATION DU
CARNATE.
SUPPLÉMENT.

1714.
Etat de
celle de
Chruchna-
bouram.

Pays de
l'Andevarou,
gouverné par
un Prince sé-
vère.

Exemples
de sa rigueur.

(r) Ces détails ne conviennent qu'à Chinaballabaram, dont le Siège est rapporté, par le même Missionnaire, sous les deux noms différens; de sorte que c'est une même Ville.

(s) Lettre du P. le Gac, 1. Dec. 1714. Rec. XIV. pag. 128—à 320. Cependant peu s'en fallut, suivant le P. le Caron, que ces Idoles ne perdissent entièrement leur crédit, quelques années après. „ Dans la Ville de „ Ballabaram, dit il, où nous avons une „ Eglise (en 1720), le Prince régnant fait „ porter continuellement un de ses Dieux „ sur un palanquin, précédé d'un cheval & „ d'un éléphant, richement caparaçonnés, „ dont il lui a fait présent. Le bruit de „ quand d'instrumens attire une foule in- „ croyable d'Infidèles, qui viennent adorer „ l'Idole. Par Intervalles un Héraut fait „ faire silence, & il récite les louanges de „ la Divinité.

„ L'année dernière, la Princesse régnan- „ te se trouva fort mal. Le Prince, son Ma- „ ri, eut recours à toutes les Idoles, & leur

„ fit faire des sacrifices, pour obtenir sa gué- „ rison; & afin de les fléchir, il fit appli- „ quer, avec un fer rouge, sur les deux é- „ paules de cette Princesse, la figure d'une „ de ses principales Divinités. La douleur „ abrégée sans doute ses jours; car elle „ mourut après cette cruelle opération. Le „ Prince en fut si irrité contre ses Dieux, „ qu'il cessa entièrement de faire des fêtes „ en leur honneur. Sa colère s'est enfin a- „ doucie, & le mois dernier il commença „ une nouvelle fête plus magnifique que „ toutes les autres”. (Lettres édif. Rec. „ XVI. pag. 127 & 128.) On pense apparem- „ ment au Carnate comme par-tout ailleurs, „ où la foi des prodiges est établie. Ce n'est „ jamais la faute de l'Idole, si elle n'accorde „ pas ce qu'on lui demande. Il y a toujours „ quelque autre cause secrète qui empêche le „ miracle. Voyez en un exemple remarquable, ci-dessus, pag. 412.

(t) *Darmavarou*, Ville considérable, est dans ces environs.

RELATION DU
CARNAYE.
SERMÉNENT.

1714.

On tâche
en vain de
l'exciter contre
les Chrétiens.

Incurtion
des Marates.
Charité des
nouveaux
Chrétiens.

Le Mission-
naire deman-
de une Eglise
pour eux.

Le Prince
souhaite de
voir ce Père.

Accueil dis-
tingué qu'il
en reçoit.
Description
du Palais.

Succès de
cette audien-
ce.

ment les plus grands crimes ne sont punis que de l'exil, ou de quelque amende pécuniaire.

CE fut à ce Prince redoutable, qu'un fameux Gourou présenta requête contre les nouveaux Chrétiens Rettis; Mais ne pouvant point obtenir d'audience, il saisit le moment que le Prince alloit à la promenade, & paroissant devant son palanquin, le corps tout couvert de cendres, & l'épée nue à la main, il se mit à déclamer de toutes ses forces contre les Millionnaires. Le Prince l'écouta assez froidement, & lui fit dire que les Saniaffis Romains ne demeuroient pas dans ses terres; mais dans le Pays de Bal-labaram, & que c'étoit-là qu'il devoit porter ses plaintes.

Ces mouvemens du Gourou, qui ne laissèrent pas d'inquiéter les nouveaux Chrétiens, furent suivis d'une incurtion des Marates, qui ravagèrent leur Pays. Dans cette dure nécessité, les Rettis convertis, s'assemblerent mutuellement les uns les autres, & ceux qui avoient perdu leurs biens, retrouvèrent des secours dans la charité de leurs frères. Des effets si convenables au Christianisme, ne pouvant qu'augmenter leur attachement à ce nouveau culte, ils sollicitèrent vivement le Missionnaire de Chruchnabouram, pour avoir une Eglise au milieu d'eux. La difficulté étoit d'en obtenir la permission du Prince; & c'étoit une démarche à laquelle on n'osoit s'exposer. Le Père se hazarda néanmoins à lui envoyer un Catéchiste, pour lui présenter, de sa part, des raisons, qui sont extrêmement rares dans l'Inde. Le Prince reçut le présent avec de grands témoignages d'estime pour le Père, & il lui fit dire qu'il seroit charmé de le voir. Ce favorable accueil rassura les esprits, & le Missionnaire ne songea plus qu'à se rendre dans le Pays de l'Andevarou.

LE Prince, informé de son arrivée, lui envoya son Premier Ministre, pour le recevoir à la porte de la Ville. Il fut conduit au Palais, à la clarté des flambeaux & au son des instrumens. Le Prince étoit dans sa grande salle d'audience, qui offroit une espèce de théâtre, élevé de trois à quatre pieds, dont le toit, en plate-forme, étoit soutenu par de hautes colonnes, & le parterre, vaste & à découvert, embelli de deux jets d'eau, l'un au bas du théâtre, & l'autre à soixante pieds plus loin, au milieu d'une belle allée d'arbres. Le théâtre étoit couvert d'un tapis de Turquie, sur lequel le Prince étoit assis, appuyé contre un grand coussin en broderie. Il avoit, à son côté, un poignard & une épée, dont les poignées étoient d'agate, garnies d'or. Ses Parens & ses principaux Officiers l'environnoient. Les Brame occupoient le fond de la salle, & le parterre étoit rempli de Soldats & de Bas-Officiers.

AUSSÎ-TÔT que le Prince aperçut le Missionnaire, il se leva, & après l'avoir salué, il lui fit signe de s'asseoir sur des coussins qui étoient auprès de lui. Le Père refusa cet honneur, & se plaça deux ou trois pas au dessous. Les Catéchistes, qui l'accompagnoient, mirent aux pieds du Prince, une sphère, une mappemonde & d'autres curiosités de cette nature. Ensuite le Père ayant fait tomber l'entretien sur la Religion Chrétienne, le Prince, qui l'écouta attentivement, suggéra aux Brame, de questionner à leur tour le Missionnaire, sur ce qu'il pensoit de leur culte. La véhémence avec laquelle il déclama contre les ridicules Divinités des Payens, exci-

ta

ta dans l'assemblée un murmure confus, qui obligea le Prince de rompre son silence; pour prier le Père de ne pas pousser plus loin sur cet article. On lui fit plusieurs autres questions, dont les réponses n'embarrassèrent pas moins les Brames. Le Prince augmenta leur trouble, en décidant, à l'avantage du Missionnaire, une dispute qui avoit duré plus d'une heure. Le lendemain elle recommença & finit encore de même. Le Prince y seconda le Père. Il le pressa de venir s'établir dans sa Capitale; mais le Missionnaire se borna à lui demander la permission de bâtir une Eglise à *Madigoubba*, Village qui n'en est qu'à deux lieues, & où il avoit plusieurs Disciples. Le Prince promit de fournir tout le bois nécessaire, sans épargner même les arbres de son Jardin de plaisance.

Ce monument, qui s'élevoit au milieu de la Gentilité, ne pouvoit pas manquer d'irriter les ennemis du Christianisme. Aussi les Dasseris s'assemblèrent-ils bien-tôt, en grand nombre, à *Cloumourou*, Village à une demie lieue de celui de *Madigoubba*, où ils méditoient d'aller mettre le feu aux matériaux qu'on employoit à bâtir l'Eglise. Mais les Brames de ce dernier Village leur persuadèrent de différer jusqu'à la réponse du Prince, qu'on avoit informé de leurs griefs. Des Soldats Maures, dépêchés de sa part aux Dasseris, leur ordonnèrent de se rendre à la Capitale, pour y porter leurs plaintes contre les Chrétiens. Ils y accoururent en foule, tant de la Ville que des Villages. Le Prince fit dire aux Dasseris qu'ils devoient envoyer leurs plus célèbres Docteurs, pour défendre leur cause contre le Saniaïssi Romain, & qu'il prononceroit lui-même entr'eux. Le Missionnaire ayant appris ces nouvelles, partit sur le champ pour Anantapouram, où le Prince le reçut avec des démonstrations d'estime & d'amitié, encore plus grandes que la première fois. Il fit aussi-tôt appeler les Brames, & engagea la dispute, dans laquelle il voulut que le Missionnaire lui laissât presque tout l'honneur de la victoire sur les Brames.

APRÈS l'audience, le Père, dans la vûe de prévenir le Prince sur les oppositions qu'on formoit de toutes parts contre le Christianisme, jugea à propos de lui montrer la Patente que M. de St. Hilaire avoit obtenue, du Nabab d'Arcate, quelques années auparavant, dans une occasion à-peu-près pareille. Le Prince, en finissant la lecture de cette Patente, assura le Missionnaire, qu'il pouvoit compter sur la même protection dans ses Etats. Il réitéra les ordres pour pousser la construction de la nouvelle Eglise, & ajouta, en congédiant le Père, qu'il vouloit assister à la première fête qui s'y célébreroit.

DANS ces entrefaites le Père reçut, à *Madigoubba*, deux Députés d'un Prince Maure, Gouverneur de *Manimadougou*, petite Ville qui en est éloignée de dix-huit à vingt lieues. Ce Gouverneur étoit homme d'esprit & curieux. Ayant appris qu'un Saniaïssi Romain enseignoit une nouvelle doctrine, il souhaita de le voir & de l'entretenir. C'est ce que contenoit sa Lettre, qui étoit écrite sur du papier, semé de fleurs d'argent. Mais le Père, qui sçavoit que ce Voyage n'aboutiroit à rien, ne crut pas devoir l'entreprendre. La femme du Nabab de *Chirpi*, qui l'invita peu de jours après, fut plus heureuse que le Prince Maure. A la vérité elle joignit à ses instances,

XIII. Part.

N n n

RELATION DU
CARNATE.
SUPPLÉMENT.
1714.
Confusion
des Brames.

Le Prince
veut faire bâtir
une Eglise
aux Chrétiens.

Chagrin &
mouvements
des Dasseris.

Ils sont
mandés à la
Cour, où le
Père dispute
avec eux.

Nouvelles
assurances de
protection
que le Prince
lui donne.

Invitation
que lui fait un
Gouverneur
Maure.

Avanture
de ce Père
avec la femme
d'un autre
Gouverneur.

RÉLATION DU
CARNATE.
SUPPLÉMENT.
1714.

la permission de bâtir une Eglise dans l'étendue de son Gouvernement, lui laissant le choix de Chirpi, Colalam, ou Cotta-Cotta, qui sont de grandes Villes fort peuplées; mais elle le prioit de venir lui-même en personne. Le Père s'étant rendu à Cotta-Cotta, fut aussitôt conduit dans l'appartement de la Princesse Maure, dont le Mari étoit absent, & le Fils aîné détenu à la Cour du Mogol, jusqu'à ce que son Père eut satisfait à une dette considérable. Cette bonne Dame venoit d'être cruellement la dupe de quelques Faquirs, qui se vantant de posséder le secret de faire de l'or, avoient trouvé le moyen de lui voler toutes ses pierreries. La perte étoit grande, & la crainte du retour du Nabab causoit à la Dame de mortelles inquiétudes. Comme elle s'étoit laissée persuader que le Missionnaire avoit le véritable secret de faire de l'or, elle le conjura, avec larmes, de la tirer du mauvais pas où elle s'étoit engagée. Son expérience passée ne pouvoit encore la guérir de son entêtement, sur le secret imaginaire de la pierre philosophale. Le Père eut beau dire qu'il n'entendoit rien dans cette Alchymie; elle le pressoit encore davantage. Enfin, sans un de ses Fils, qui commandoit en l'absence du Nabab, le Missionnaire n'auroit pas obtenu si aisément la permission de se retirer.

Le Prince
d'Anantapou-
ran est prié
d'assister à une
fête des
Chrétiens.

Il y envoie
un de ses Pa-
rens.

DE retour à Madigoubba, après cette plaisante aventure, le Père se disposa à célébrer la fête de Pâques dans sa nouvelle Eglise. Comme le Prince s'y étoit invité lui-même, il lui envoya ses Catéchistes, pour le prier de vouloir honorer l'assemblée de sa présence. Il y avoit quelques jours qu'une indisposition l'empêchoit de sortir de son Palais; mais il fit venir un de ses Parens, & il lui ordonna d'assister de sa part à la fête, avec une nombreuse escorte de Soldats, auxquels il joignit encore ses Artificiers & ses Musiciens. Les Dastieris avoient formé le dessein de mettre le feu à l'Eglise; mais ils n'osèrent paroître, & la fête se passa dans le meilleur ordre.

Second
Voyage du
Missionnaire
à la Cour.

Sa dispute
avec les Bra-
mes.

QUELQUE tems après, le Missionnaire alla remercier le Prince, qui lui témoigna, d'une manière obligeante, combien il étoit fâché de n'avoir pu assister à la fête. On ne parloit alors, à la Cour, que du fameux sacrifice appelé *Egnam*, qu'on venoit de faire par ordre du Prince, qui n'avoit pu résister aux sollicitations des Brames. La dépense qu'il fit pour ce sacrifice, monta à plus d'onze mille livres. Le Père en prit occasion pour interroger les Brames sur l'avantage qu'ils pouvoient espérer d'un tel sacrifice. L'absurdité de leurs réponses lui fournit assez d'arguments pour les combattre. La fureur se peignoit sur leur visage, tandis que le Prince, attentif à ce qui se disoit de part & d'autre, sembloit ne prendre aucun parti; mais il se divertissoit en secret de l'embarras des Brames. Ce fut la dernière dispute que le Missionnaire eut avec eux, & jusqu'aux Pâques suivantes, il ne se passa plus rien de particulier, si ce n'est quelques allarmes causées de tems en tems par les Dastieris.

Le Prince
se rend à l'E-
glise des
Chrétiens.

ON ne pouvoit guères se dispenser d'inviter le Prince à cette seconde fête de Pâques. Quoiqu'il eût alors la fièvre, il y vint avec un nombreux cortège, & assista à toutes les cérémonies. Ce Prince avoit un abcès qui lui causoit de vives douleurs. Il se l'étoit ouvert lui-même, mais avec si peu

peu d'adresse, que la playe paroïssoit incurable aux Médecins Indiens. Le Père lui envoya un peu de baume dont il se sentit bien-tôt soulagé. Il en témoigna sa reconnaissance au Missionnaire, qui s'étoit rendu, par son ordre, à la Cour, où on le retint pendant plusieurs jours. Le Prince étoit campé sous des tentes hors de la Ville, sur un petit coteau, auprès d'un mausolée qu'il faisoit construire depuis sa maladie. Cependant l'inquiétude, pour la mort prochaine du Prince, avoit déjà fait place à la joye que causoit sa convalescence, lorsqu'un événement aussi imprévu qu'extraordinaire, termina tout-à-coup sa vie, quatre jours après le départ du Missionnaire.

VERS la minuit, après que les Officiers se furent retirés, & qu'on eût posé les sentinelles à l'ordinaire, il ne resta, dans la tente du Prince, qu'une Concubine, & un jeune gargon, dont la fonction étoit de chasser les mouches pendant son sommeil. Cette malheureuse éteignit les lampes, s'approcha du lit du Prince, & prenant son sabre lui en déchargea un coup qui porta sur la joue. Le Prince voulut crier; mais un second coup lui coupa la gorge. Au bruit qui se fit, les Gardes entrèrent dans la tente, & trouvant le Prince qui nageoit dans son sang, ils saisirent la Concubine, parcequ'ils virent qu'elle prenoit la fuite. Loin de se déconcerter, elle dit fièrement au Général des Troupes, qui mettoit la main sur elle; „Est-ce „ donc ainsi que vous faites la garde? On vient d'égorger le Prince; vous „ en répondrez”.

CETTE femme étoit une de ces Danseuses Indiennes, que le Prince avoit achetée de ses Parens. Comme sa première femme étoit stérile, il épousa celle-ci, dont il eut quatre enfans. Elle étoit plutôt chargée qu'ornée de perles & de diamans. Il lui avoit accordé le titre & les honneurs de seconde femme, & il lui donnoit toute sa confiance. Quelque agrément qu'elle eût dans le Palais, elle n'en pouvoit supporter la gêne, & elle regrettoit sans cesse son premier genre de vie. La maladie dangereuse du Prince lui avoit fait espérer de recouvrer bien-tôt sa liberté. Cette espérance s'étant évanouie, par le rétablissement de sa santé, l'ennui de la contrainte & l'amour du libertinage la portèrent à ce noir attentat, dont elle ne fut punie que par une prison perpétuelle, sans doute, plus rude pour elle que le dernier supplice.

LA mort de ce Prince fut un coup sensible pour le Missionnaire & pour les nouveaux Chrétiens. On craignoit que les Brame & les Dasseris ne profitassent de cette conjoncture, pour susciter quelque nouvel orage. Mais les premières démarches du Successeur, frère du Prince defunt, dissipèrent bien-tôt ces inquiétudes. Comme il revenoit de l'Armée du Nabab de Cadapa, & qu'il passoit auprès de Chruchnabouram, il fit demander si le Saniassi Romain y étoit. Les Gentils ne voulant point donner entrée, dans la Peuplade, à un Prince étranger, répondirent fausement qu'il étoit à Ballabaram. Le Père, qui en eût avis, alla dès le lendemain saluer le Prince, qui s'étoit arrêté à une de ses Forteresses peu éloignée. Le Prince fut fort sensible à cette marque d'attention, & il assura le Missionnaire, que tant lui que les Chrétiens, pouvoient compter sur son affection, comme ils a-

N n n 2

voient

RELATION DU
CARNATE.
SUPPLÉMENT.
1715.

Le Missionnaire le guérit d'une maladie désespérée.

Ce Prince est égorgé par une de ses femmes.

Son Successeur dissipe les craintes des Chrétiens.

Entrevue qu'il a avec le Missionnaire.

RELATION DU
CARNATE.
SUPPLÉMENT.

1715.

Il lui fait
une réception
favorable.

Le Père
s'assure de sa
protection, en
pécuniant la
Princesse.

1718.

Accueil
distingué que
le Prince de
Tatimini fait
au Père de la
Fontaine.

Mort de ce
Missionnaire.

voient compté sur celle de son frère. Un mois après, ayant appris que le Père étoit de retour à Madigoubba, il vint le voir avec toute sa Cour, où il invita le Missionnaire de se rendre. L'accueil qu'on y fit au Père fut des plus gracieux. Après les civilités ordinaires, le Prince, qui étoit allé à sa rencontre quelques dans la rue, le conduisit droit à l'appartement de la Princesse. Une fièvre continuë, accompagnée de plusieurs accidens, avoit presque réduit cette Dame à l'extrémité. On avoit épuisé vainement toute sorte de remèdes. Le Missionnaire lui donna de la thériaque & quelques pastilles cordiales, dont l'effet fut si heureux, qu'en peu de jours la Princesse se trouva parfaitement rétablie. Ce succès fut, pour les Chrétiens, un nouveau gage de la protection du Prince; Mais on verra dans la suite qu'ils n'en jouirent pas long-tems.

La considération de la Mission de Chruchnabouram, étoit encore beaucoup augmentée, depuis la réception honorable que le Prince de *Tatimini* (v), avoit fait, en 1718, au Père de la Fontaine, Supérieur général des Missions du Carnate. Ce Prince, qui dans un âge encore tendre, monroit une grande pénétration d'esprit, avoit souhaité de voir le Missionnaire. Il l'écouta avec autant d'attention que de plaisir, & pendant les trois jours qu'il le retint à Tatimini, il lui donna des marques de bonté & même de respect, qui surprirent toute sa Cour. Mais le Père de la Fontaine n'eut pas la satisfaction de recueillir d'autres fruits de cette visite, étant mort la même année, extrêmement regretté des François & des Malabares, qui le regardoient comme le Fondateur de la Mission du Carnate, sur-tout de celle de Chruchnabouram, située au-delà des montagnes.

Son éloge.

„ Les Eglises qu'il a fondées, dans ce Pays, dit le Père le Gac, seront des
„ monumens durables de son zèle. Madame la Vicomtesse d'Harnoncourt
„ sa Mère, lui faisoit tenir chaque année une aumône considérable, qui
„ le mettoit en état de fournir à ces fraix. Il est difficile de montrer plus
„ de courage, plus d'activité & plus de tranquillité d'ame, qu'il en a fait
„ paroître dans diverses persécutions. Dans celle de Ballabaram, sa dou-
„ ceur charima tellement les Soldats envoyés pour le prendre, qu'ils fu-
„ rent tout-à-coup changés en d'autres hommes, & que se jettant à ses
„ pieds, ils lui demandèrent pardon des indignités qu'ils avoient exercées
„ à son égard. Dans une autre persécution, où l'on avoit soulevé tou-
„ te la Ville contre les Missionnaires & les Chrétiens, un seul entretien
„ qu'il eût avec le Chef des Troupes, le convainquit des vérités de
„ la Religion, & sur le rapport qu'il en fit au Prince, il y eut dé-
„ fense d'inquiéter les nouveaux Fidèles. On ne sauroit exprimer a-
„ vec combien de peines & de fatigues il a recouvré l'Eglise de De-
„ vandapallé qui nous avoit été enlevée. Depuis qu'il fut nommé Su-
„ périeur général, il ne pensoit qu'à ramener les esprits prévenus, sans
„ perdre de vue cette Mission (de Chruchnabouram), qui étoit le
„ prin-

(v) Sa résidence est à quatre ou cinq lieues au Nord de Chruchnabouram.

„ principal objet de ses soins. Il espéroit l'affermir davantage, & il portoit ses vûes encore plus loin, afin d'étendre de plus en plus la Foi Chrétienne (x)”.

RELATION DE
CARNATE.
SUPPLÉMENT.

1719.

LE Père le Caron, qui étoit entré dans cette Mission, en 1719, eut occasion, la même année, d'annoncer l'Evangile dans les Etats d'un Prince, dont il ne nous apprend pas le nom, & qui vint le trouver à Chruchnabouram avec un grand cortège. C'étoit un Vieillard âgé de soixante-cinq ans. Il assista à l'Eglise, & fut si content de ses entretiens particuliers avec le Missionnaire, qu'il lui promit d'embrasser le Christianisme. Après qu'il se fut retiré, le Père le Caron lui envoya un Catéchiste, avec des Livres de piété, qu'il se fit lire durant quelques jours, sans se déclarer. Les Brames, qui traversent les Millionnaires dans presque toutes les Cours, où ils sont en possession des premières charges, avoient persuadé au Prince que le Père étoit le plus grand Magicien qui fut aux Indes. Ils lui firent si fort craindre son pouvoir, que six ou sept jours après sa visite, le Père le Caron lui ayant fait présenter un panier de raisins, auquel il avoit appliqué quelques cachets, le crédule Prince n'osa y toucher, malgré l'envie qui le portoit à goûter de ce fruit; Mais ayant fait ôter les cachets par un des Catéchistes du Millionnaire, il mangea des raisins avec avidité. Les Brames furent un peu déconcertés de cet expédient. Un autre Prince, à qui le Père avoit aussi envoyé un Catéchiste, avec un Livre de la Religion, en écoutoit attentivement la lecture, lorsqu'un Brame Astrologue, pour l'interrompre, ouvrant tout-à-coup son Livre d'Astrologie, lui dit avec une espèce d'enthousiasme; „ Prince, selon le cours présent des étoiles, il ne vous est „ plus permis de rester ici; retirez-vous au plutô”. Le Prince obéit, & congédia son Lecteur.

Vaines
espérances
que donnent
deux autres
Princes.

TEL fut le succès des premières dispositions de deux Princes puissans (y), dont on s'étoit formé les plus belles espérances. Le Missionnaire se bornant à parler de lui-même, raconte que l'année suivante, un parti considérable de Maures étoient venus pour l'enlever dans l'Eglise de Chruchnabouram, ayant deux Brames à leur tête, qui étoient apparemment les Auteurs de cette entreprise. Cependant comme ils craignoient quelque résistance, après avoir investi la maison, sans rien communiquer de leur dessein, ils s'adressèrent au Prince, tributaire du Seigneur Maure qui commandoit le détachement, & le firent prier d'envoyer la garnison de la For-

Tentative
d'un parti de
Maures pour
enlever le
Père le Caron.

1720.

(x) Deux Lettres du P. le Gac, l'une de Chruchnabouram, le 20 Dec. 1718, & l'autre de Ballabaram, le 21 Janv. 1722. Rec. XVI. pag. 151. à 299. On croira, peut-être, que nous anticipons les faits contenus dans ces deux Lettres; que nous envoyons le Père le Gac à Anantapouram, quoiqu'il ne s'en vante pas; & qu'enfin nous ajoutons, à la seconde Lettre, les circonstances du Voyage du Père de la Fontaine à Tatimini, & de la mort de ce Missionnaire, qui se trouvent rapportées au commencement & à la fin de la

première Lettre. Mais ce que nous en avons fait est fondé sur de très-bonnes raisons, qu'il seroit trop long de déduire. Il suffit de prévenir l'objection pour ne plus la craindre. Ceux qui voudront faire attention aux rapports qu'on découvre, tant dans les deux Lettres originales que dans celles de quelques autres Missionnaires, ne nous accuseront pas d'avoir mal à propos renversé l'ordre des événements.

(y) Suivant le Père du Halde, un des Editeurs des Lettres éditantes.

RELATION DU
CARNATE.
SUPPLÉMENT.
1720.

teresse pour tenir les Chrétiens en respect. Le Prince, qui affectionnoit le Missionnaire, s'en excusa, sur ce qu'il ne pouvoit pas exercer des actes d'hostilité sur les terres d'un Prince voisin, avec qui il étoit en paix. Là-dessus les Maures résolurent d'enlever le Père, sans éclat, à la faveur des ténèbres; Mais le Commandant de la Forteresse, instruit de leur complot, alla trouver le Père le Caron, pour lui en donner avis & lui conseiller en même-tems de se réfugier dans la Forteresse. Le Missionnaire suivit son conseil, & sortit par une issue inconnue aux Maures, qui voyant leur coup manqué, se retirèrent dans leur Camp, hors de la Ville. Le même soir ils lui envoyèrent un Exprès, pour l'inviter à s'y rendre, sous prétexte que leur Commandant souhaitoit avec passion de le voir & de l'entendre; Mais, sur son refus ils décampèrent le lendemain matin. Le Père le Caron, embarrassé d'expliquer cette aventure, suppose que les Brame avoient persuadé aux Maures qu'il sçavoit faire de l'or, & possédoit de grandes richesses. Depuis peu la même accusation avoit été fatale à un autre Missionnaire, que les Maures retinrent deux ans entiers dans une rude prison, & qu'ils appliquèrent deux fois à la torture. (z).

Suite de
l'Histoire de
la Mission du
Carnate.

Ses grands
progrès.

1723.

Travaux du
Père Aubert.

Considéra-
tion dont il
jouit dans le
Pays.

QUELQUES Extraits des Lettres des Missionnaires, rangées dans l'ordre de leurs dates, feront connoître l'état des Missions du Carnate pendant les années suivantes. Le Père Barbier, qui après avoir fait un assez long séjour au Bengale & à Pondichery, étoit de retour à Pinneypundi, en 1720, écrit que l'année précédente, un de leurs Missionnaires & ses Catéchistes avoient bâtié trois cens vingt-huit Adultes & huit cens quarante-huit Enfants (a).

Trois ans après, le Père Barbier, qui desservoit encore la même Eglise, peint les succès de la Mission du Carnate en ces termes. „ Le Père Aubert, qui seul cultive, maintient & augmente, depuis quelque-tems, les Chrétiens répandues en deça des montagnes du Canoway, dans un territoire d'environ soixante lieues, a administré cette année, (1723) les Sacrements à environ trois mille Chrétiens, & bâtié plus de deux cens Adultes; ce qui est d'autant plus extraordinaire, que la famine, qui assige cette Contrée depuis trois ans, a obligé la plupart des Habitans à se retirer dans d'autres Provinces. Ce Père, par ses charités, & par les mesures qu'il sçait prendre pour accélérer la Religion, s'est attiré une estime générale. Les Princes & les Gouverneurs reçoivent avec distinction les visites qu'il leur fait faire par ses Catéchistes, & viennent le visiter eux-mêmes. Le Gouverneur de Cangivaron est venu tout récemment à Vayaour, & s'est trouvé honoré de passer la nuit dans la pauvre cabane du Missionnaire. Plusieurs Cramanis, ou Chefs de Peupla-
„ de,

(a) Lettre du P. le Caron, Rec. XVI pag. 121. à 162. On apprend par l'Epître Dedicatoire du même Tome, que le Père le Caron mourut bien-tôt après, d'un mal contagieux, dont il fut attaqué à Ponganour, avec un Brame son Catéchiste, le même qui avoit suivi quelques années auparavant le

P. Bouchet en Europe. On ne sçait quelle raison peut avoir empêché l'Auteur de cette Epître, de parler aussi de la mort du P. de la Fontaine, qui est rapportée dans le même Volume.

(4) Lettre du P. Barbier, 7 Janv. 1720. pag. 400.

de, se font actuellement instruire. Le Chef de ceux de *Cavepundi* (b) a déjà reçu le Batême. Les Gentils même, par une bizarrerie difficile à comprendre, mais qui pourra faciliter leur conversion, sollicitent le Missionnaire de faire une fête magnifique, & ils prétendent fournir à tous les fraix. Les Chrétiens, qui ont assisté à celle de Noël, m'ont dit que j'aurois été charmé de l'empressement de ces Payens à orner les rues, à allumer des lampes, & à donner d'autres marques de réjouissance, dans tous les endroits où la procession devoit passer (c). Ce fut vers ce tems-là, ajoûte le Missionnaire, que le Cramani de *Vailatour*, qui s'étoit trouvé guéri d'une dangereuse maladie, en entrant dans l'Eglise de *Carvepundi*, pensoit sérieusement à se faire Chrétien, lorsque des Brame vinrent lui dire qu'il falloit faire un sacrifice pour l'anniversaire de la mort de son Père. Il rejetta d'abord la proposition; mais le respect humain l'emporta sur les premières impressions de la Grace (d) (e).

Un nouveau Missionnaire, nommé le Père du *Cros*, qui étoit sur le point de passer au Carnate, en donnoit, en 1725, les avis suivans. Plus on s'éloigne des Côtes, plus on trouve de Chrétiens. Dans la seule Mission du Carnate, que les Jésuites François ont fondée, & qu'ils cultivent seuls depuis environ trente ans, on a déjà élevé onze Temples. De la première Eglise, qui est à *Pinneypundi*, jusqu'à la dernière, il y a plus de cent lieues. Nous y comptons huit à neuf mille Chrétiens, partie Choultres, partie *Parias*, & cette Chrétienté n'est desservie que par quatre Missionnaires. Encore n'y en a-t-il maintenant que trois; car le Père *Aubert*, qui résidoit à l'entrée de la Mission, vient de nous rejoindre, à *Pondichery*, pour se rétablir d'une maladie qui l'a mis à deux doigts de la mort. Les Pères *Gargan* & du *Champ* demeurent à l'extrémité, & le Père le *Gac*, qui est Supérieur, fait ses excursions de l'un à l'autre bout, pour voir, animer, régler tout (f). Les Brame, comme dans le reste de l'Inde, sont nos plus cruels ennemis, & nous ne pourrions résister à leur fureur, si nous n'étions protégés par le Viceroy du Carnate & par le Grand Mogol même (g).

ON a l'obligation au Père *Calmette*, de plusieurs éclaircissemens, & de quantité de remarques curieuses, dont on sentira d'autant mieux le prix, à la suite des détails précédens. Ce Missionnaire, qui étoit à *Ballabaram*, en

RELATION DU
CARNATE.
SUPPLÉMENT.

1723.

Particularités de sa Mission.

Etat du
Christianisme au Carnate.

1725.

Nouveaux
éclaircissemens sur ces
Missions.

(b) C'est peut-être une faute pour *Carvepundi*, comme le même Missionnaire écrit plus bas. Le nom de *Carouvepundi*, qui est sans doute le même, a souvent paru dans les Relations précédentes.

(c) Les Indiens, qui aiment le faste & les spectacles, regardoient apparemment ces fêtes & ces processions comme autant de farces nouvelles pour eux; ainsi la bizarrerie de leur curiosité n'est pas fort difficile à comprendre, & leurs réjouissances sont encore moins édifiantes.

(d) C'est ce qui devoit paroître beaucoup plus difficile à comprendre, si le miracle eût

été bien autentique. Celui que le Missionnaire rapporte ensuite, de la vision d'un autre Gentil, qui se préparoit alors à recevoir le Batême, semble être cité fort à propos, pour décider de ces sortes de prodiges.

(e) Lettre du P. Barbier, Rec. XVIII. pag. 418 & suiv.

(f) Le P. Bouchet, dont il a souvent été fait mention ci-dessus, se trouvoit alors, depuis douze ou treize ans, à *Arian-Coupan*, à une petite lieue de *Pondichery*, où les Missionnaires Jésuites ont une belle Eglise.

(g) Recueil XVIII. pag. 30 & suiv.

RELATION DU
CAPAÏE.
SUPPLÉMENT.
1730.

Ville de
Ballabaram.

Succession
du Prince.

Dernière
persécution
contre les
Chrétiens.

Première
cause.

Seconde
cause.

en 1730, donne d'abord une idée claire & distincte de cette Ville. „ Bal-
labaram, dit-il, est la Capitale de la Province de ce nom. Sa situation
est par les treize degrés vingt-trois minutes de latitude septentrionale
observée, & de quatre-vingt-seize degrés de longitude estime. La Ville,
déjà considérable par elle-même, l'est encore plus par le Siège qu'elle sou-
tint, il y a vingt ans, contre toutes les forces du Roi de Maïfleur, &
par la défaite d'une Armée de cent mille hommes, qui termina leur dif-
férend. C'est sous le Prince qui soutint ce Siège, que nous avons fait
cet établissement (b).”

Après sa mort, le Missionnaire ajoute, qu'on sollicita vivement son
Successeur de détruire l'Eglise des Chrétiens. Il calma l'orage par sa ré-
ponse: „ A Dieu ne plaise, dit-il, que j'éteigne la lampe que mon Père a
allumée”. Le frère a succédé à celui-ci, au préjudice du fils, ce qui
est assez ordinaire dans l'Inde. Son Etat est plus florissant que jamais. Il
y compte plusieurs Places fortes, & entretient une Armée de vingt mille
hommes.

CETTE Ville a donné plus d'une scène en matière de persécutions. Le
Père Calmette ne faisoit qu'entrer dans la Mission, lorsque la dernière s'é-
toit élevée à l'occasion suivante. Le Père Supérieur bâtiſſoit une nouvelle
Eglise, parceque l'ancienne n'étoit plus assez vaste. Le Prince avoit per-
mis de couper le bois dans ses forêts, & l'ouvrage s'avançoit à force;
mais bien-tôt la jalousie des Prêtres Gentils, inspira les Ministres, amena
les Peuples, soula l'esprit de sédition parmi les Troupes, fit changer la
fermeté du Prince, & dispersa dans peu de jours le troupeau qui étoit con-
fié aux soins des Missionnaires. Trois choses arrivées coup sur coup, pré-
parèrent à cet événement & allumèrent l'incendie.

UN homme aigri contre son beau-père, par un procès qui ne réus-
siffoit pas à son gré, le déserta au Gourou du Prince comme Chrétien, &
ajouta, que ceux qui étoient venus porter cette Religion dans l'Inde, n'é-
toient que des Franguis (i), qui traitoient de Demons les Dieux du Pays.
Le Gourou, qui voyoit diminuer chaque jour son tribut, avec le nombre de
ses Disciples, saisit aussi-tôt cette occasion de ruiner le Christianisme. Les
Dasseries, Sectaires de Vitchnou comme lui, secondant ses vûes, alloient au
son de leurs instrumens, irriter la populace, & s'assembloient eux-mêmes
tumultuairement pour intimider les esprits. Mais ils ne pouvoient encore
rien faire sans l'Armée. Elle étoit déjà ébranlée, lorsqu'un second événe-
ment la détermina.

UN Soldat, qui paroïſſoit hors de son bon sens, vint un soir, au tems
de

(b) On voit ici que les noms de Balla-
baram & de Chinnaballabaram sont donnés
indistinctement à la même Ville.

(i) On a parlé plusieurs fois du mépris
que les Indiens ont pour les Franguis. Le Mis-
sionnaire remarque que c'est le nom qu'ils
donnerent d'abord aux Portugais, & suc-
cessivement à tous les Européens. Quel-
ques-uns font venir ce mot de *Para-angui*,

qui signifie, dans la Langue du Pays, *Habit
étranger*. Mais il paroît plus vraisemblable
que c'est le mot *Frangui*, que les Indiens,
qui n'ont point la lettre *F*, prononcent à
l'ordinaire par un *P*, & que ce mot *Frangui*
n'est autre chose que le nom qu'on
donne aux Européens à Constantinople, &
qu'apparemment ce sont les blancs qui l'ont
introduit aux Indes.

de la prière, dans l'Eglise où le Père du Champ & quelques Chrétiens étoient assemblés. Il avoit le poignard à la main, dont il donna contre les murailles, & s'avancant vers l'Autel, frappa à coups redoublés sur la balustrade. On le fit retirer. Le Millionnaire, qui ne s'étoit aperçu de rien, étant tourné vers l'Autel, le trouva au premier détour près de la porte. Le poignard, qui brilloit dans les ténèbres, attira les Domestiques & les Chrétiens, qui chassèrent ce forcené de l'Eglise, & le suivirent jusques dans la Ville. Le Soldat se retournant blessa légèrement le Catéchiste à l'épaule. Celui-ci en porta ses plaintes, sans consulter le Missionnaire. Le Soldat fut classé du service; mais l'Armée, aigrie déjà par le Gourou du Prince, se crut offensée dans la personne du Soldat, & tout parut s'unir contre les Chrétiens. On insinua, au Prince, que l'Eglise qu'ils bâtissoient étoit une Forteresse. Il lui fut facile de vérifier le contraire, & de se convaincre de l'obéissance des Missionnaires à ses ordres, pour la construction de cet Edifice. Leurs ennemis n'ayant pu venir à bout de détruire l'Eglise, crurent y réussir en attaquant le Missionnaire; & c'est ici la troisième cause de la persécution.

RELATION DU
CARNATY.
SUPPLÉMENT.
1730.

Un Gentil, qui feignoit des dispositions pour le Christianisme, étant venu voir le Missionnaire, laissa tomber adroitement son petit sac dans la chambre. Le Père, qui s'en aperçut, le lui remit entre les mains. Un autre jour cet homme trouva l'occasion de cacher secrètement sa bourse entre le toit & la muraille. Peu de jours après, il prend le Catéchiste à partie, lui redemande son sac, avec trente pièces d'or qui étoient dedans. Le Catéchiste, se doutant de la fourberie, lui répondit, que n'ayant confié sa bourse à personne, il n'en devoit demander compte qu'à lui-même. Là-dessus le Gentil se mit à se plaindre, & fit retentir toute la Ville de ses cris. L'affaire fut portée au Palais, où l'on croyoit trop bien connoître le desintéressement des Missionnaires pour les juger capables d'un pareil larcin. Le Calomniateur désespéré de voir son stratagème inutile, se jette & se roule par terre, en présence du Prince, comme s'il étoit tombé dans une espèce de délire. En même-tems son père déclare que le Missionnaire a enforcé son fils par des oranges qu'il lui a données. Un des Princes qui étoit présent, découvrit l'artifice, & témoigna hautement en faveur des Pères. Il avoit mangé lui-même, disoit-il, des fruits de leur jardin, & il se portoit cependant à merveille.

Troisième
cause.

Plus on trouvoit de tranquillité au Palais, plus la rumeur augmentoit dans la Ville. Le nombre des Dasseris croissoit de jour en jour, par l'arrivée de ceux que le bruit du tumulte, & les lettres du Gourou appelloient à la poursuite de la cause commune. Les Pères du Champ & du Cros, qui étoient alors dans l'Eglise, apprennent à tout moment qu'on étoit sur le point de la détruire; Les Soldats paroissent par troupes, & les Dasseris armés s'avançoient en grand nombre. Ils furent arrêtés à la porte de la Ville, par ordre du Prince, à qui ces mouvemens déplaissent d'autant plus, qu'on n'ignoroit pas, qu'un Missionnaire du Maduré, avoit été, quelques années auparavant, si maltraité dans une émeute des Dasseris, qu'il mourut peu de jours après de ses blessures (k).

Mouvemens
des Dasseris.

Ce.

(k) C'est le P. Dacunha. Voyez ci-dessus.

XIII. Part.

Ooo

RELATION DU
CARNATE.
SUPPLÉMENT.
1730.

Etat déplo-
rable des
Chrétiens.

Arrivée du
Père Supé-
rieur.

Le calme
succède à
l'orage.

Persecution
contre l'Egli-
se de Carve-
pundy.

Cependant le Prince parut enfin se rendre, & fit prier les Missionnaires de se retirer. Le Père du Champ répondit qu'il ne le pouvoit, ni pour l'honneur des Pères, puisqu'ils étoient accusés, ni pour celui du Prince, à qui l'émeute du Peuple & de l'Armée faisoit violence; mais on n'en pressa pas moins les Missionnaires de sortir de la Ville.

L'ORAGE tomba bien-tôt sur les Chrétiens, qui furent déclarés infâmes & déchus de leur Caste. On fit défense à tous les Ouvriers & Artisans de travailler pour eux; on jeta de la bouë dans leurs maisons, & on n'oublia rien pour les couvrir d'opprobres. Ce que la Capitale venoit de faire, les Villes du second ordre & les Villages le firent à son exemple. L'épreuve étoit rude pour des Indiens convertis; car sans parler de la Caste, dont ils sont extrêmement jaloux, la famine désoloit le Pays; de-sorte que c'étoit les condamner à mourir lentement de misère. Cependant leur constance paroissoit augmenter avec leurs besoins. Le *Matban*, ou le lieu de la résidence que le Père Supérieur bâtissoit alors à *Vencatiguiry*, Capitale de la Principauté de ce nom, en recueillit plusieurs. Quantité d'autres cherchèrent de l'emploi, chez les Princes voisins, & le reste s'est dispersé en différens Pays.

SUR ces entrefaites, le Père Supérieur, qui se pressoit de finir l'Eglise de *Vencatiguiry*, arriva pour soulager les Missionnaires. Il voulut rester seul dans la Ville, & envoya les deux autres Pères pour prendre soin des Eglises externes. Quoique les attroupemens ne fussent plus les mêmes, & que le feu parût éteint, on ne parloit encore que de venir massacrer le Missionnaire. Les meubles de l'Eglise, les livres & les autres effets avoient été la plupart transportés ailleurs, & on se préparoit à tout événement; Mais peu après, le calme succédant à l'orage, l'Eglise s'affermir plus que jamais. Une maladie populaire, qui aillgea ensuite la Ville, fut regardée comme une punition de la persécution faite aux Chrétiens. La disette générale, qui dura près de trois ans, & divers autres événemens malheureux, persuadèrent encore davantage que le Ciel étoit irrité, & vengeoit sa cause.

UNE persécution, qui s'étoit élevée dans le Maduré, obligea bien-tôt le Père Calmette de se rendre à Velour, pour solliciter la protection du Nabab en faveur des Pères de cette Mission, qui l'en avoient prié par lettres. Il y rencontra le Père Aubert, Missionnaire de Carvepundy, qu'une autre persécution, concernant son Eglise, avoit amené dans les mêmes vûes. Comme personne, dans la Mission, n'avoit autant d'accès que lui, auprès des Seigneurs Maures, le Père Calmette lui remit l'affaire du Maduré, pour laquelle il oublia le sujet qui l'avoit conduit en cette Ville, & ne pensa à son Eglise particulière, que lorsqu'il eut obtenu les Lettres dont la Mission du Sud avoit besoin.

CARVEPUNDY est la première Eglise que les Fondateurs de la Mission du Carnate ont bâtie. Sa situation, dans un territoire dépendant des Brames, quoique sujet au Nabab, l'exposoit plus que toute autre Eglise aux persécutions de ces Religieux Gentils. Ils n'avoient cessé, depuis trente ans, d'inquiéter les Missionnaires, & bien qu'ils en eussent été punis quelque-
fois

fois par les Maures, Seigneurs de cette Contrée, ils n'avoient jamais perdu de vûe le dessein de ruiner l'Eglise des Chrétiens.

CETTE dernière année, un Reddi, Créature du Gouverneur d'Outremalour, ayant eû en Chef le Village de Carvepondy, étoit venu insulter le Missionnaire, à qui il avoit demandé de quelle autorité il occupoit ce terrain. Le Père lui fit voir la Patente du grand Nabab, ou Viceroi du Carnate, que celui-ci rejetta avec mépris. Comme le Reddi étoit soutenu, il ne tarda pas d'éclater contre les Chrétiens. Il envoya ses gens pour cueillir les fruits du jardin des Missionnaires, & fit défense aux Chrétiens de sortir de la résidence, avec menace que s'il en trouvoit quelqu'un dehors, il lui feroit couper les pieds & les mains; après quoi, fermant la porte de l'enclos, il y apposa le sceau, selon l'usage du Pays. Le Missionnaire ne laissa pas d'ouvrir la porte. Il se retira au Village le plus voisin, où il avoit des Disciples, dans l'intention de continuer sa route le lendemain vers Arcate, ou Velour, pour y chercher un appui contre ces vexations. A peine fut-il dans le Village, qu'il vit arriver le Père Vicary, Missionnaire de Pinneypundi, qui ne sçavoit rien de ce qui se passoit. C'étoit une rencontre heureuse dans l'absence du Missionnaire, dont le Reddi auroit pû se prévaloir pour exécuter ses mauvais dessein contre sa Maison. Il fut si déconcerté de l'arrivée de l'un, & du départ de l'autre, qu'il jugea à propos de demeurer tranquille jusqu'à l'arrivée de la première lettre. Le Père Aubert, pour n'offenser personne, crut devoir s'adresser d'abord au Gouverneur de Carvepondy, qui étoit à Arcate.

LA Lettre qu'il en obtint, ne fit qu'aggraver davantage le Reddi, à qui le Gouverneur Maure d'Outremalour n'avoit procuré le Village que dans la vûe de se l'approprier; de sorte que le Reddi, se sentant appuyé, affecta de mépriser les ordres de son Gouverneur immédiat. Le Père Vicary eut donc de nouvelles bourasques à essuyer. Le Reddi renouvela les premières défenses, à cela près qu'il n'osa plus mettre le scellé à la porte. Le Missionnaire informa aussitôt le Père Aubert du succès qu'avoient eu ses premières démarches. Celui-ci ayant obtenu du Nabab *Bakerholikan*, une Lettre, avec deux Députés pour le Gouverneur d'Outremalour, l'affaire changea de Tribunal, & le Protecteur du Reddi devenoit ainsi juge & partie. Aussi ne fit-il que lier la playe sans y apporter aucun remède. C'étoit le même Gouverneur qui avoit autrefois tenu le Père Mauduit en prison durant quarante jours.

Le Nabab, instruit de ce qui se passoit, prit le parti de renvoyer le Père Aubert à son Eglise, dans un de ses palanquins, avec une escorte de Soldats, & une Sauve-garde, qui devoit rester continuellement auprès de sa personne. L'arrivée du Missionnaire déplut fort au Gouverneur d'Outremalour, qui se joignit au Reddi pour perdre les Chrétiens. Comme le Nabab de Velour dépendoit de celui d'Arcate, dont la dignité répond à celle de Viceroi du Carnate, il se flatta de le surprendre ou de le gagner par des offres d'argent. Il promettoit même de lui donner trois mille pièces d'or, s'il livroit le Missionnaire à leur discrétion. Le Reddi, de son côté, parcouroit les Villages voisins, & en rassemblait les Chefs. „ Je „ vais, leur disoit-il, détruire l'Eglise & la Maison du Missionnaire. Les

RELATION DU
CARNATE.
SUPPLÉMENT.
1730.

Le Nabab
accorde sa
protection au
Missionnaire.

RELATION DU
CARNATE.
SUPPLÉMENT.
1730.

„ Maures feront du bruit ; mais on les appaisera aisément avec de l'argent.
„ Il ne s'agit que de trouver l'amende , & nous sommes sûrs du succès”.
Les Chefs des Villages refusèrent d'entrer dans une affaire si odieuse ,
& les Missionnaires eurent lieu d'être contents du train qu'elle prenoit à
Arcate.

DOSTHALIKAN, Neveu & Successeur designé du Viceroy, renvoya
l'affaire au Nabab son Oncle, en disant que pour lui, s'il devoit juger le
Reddi, il lui feroit couper la tête. Le Nabab avoit été prévenu par M.
Pereyra, son Médecin, & par *Chittijorou*, Ministre & Favori du Viceroy,
qui venoit de donner aux Missionnaires un terrain pour bâtir une Eglise
dans la Ville d'Arcate. Comme il se trouva présent, il appuya fortement
leurs intérêts ; de sorte que le Gouverneur d'Outremakour, qui étoit dans
l'antichambre, ne gagna rien à son audience. Il n'eut d'autre accusation
à porter contre les Pères, sinon qu'ils faisoient par tout des Disciples.
„ Aimez-vous mieux, lui répondit le Viceroy, servir le Diable que le Dieu
des Chrétiens, qui après tout est le vôtre & le mien. Depuis trente ans,
„ ajouta-t'il, que les Sanias sont dans le Pays, on n'a reçu aucune plainte
„ légitime de leur conduite. Vivez en paix avec eux, & que je n'entende
„ plus parler de cette affaire”. Le Gouverneur d'Outremakour fut à peine
revenu chez lui, qu'il reçut une corbeille de fruits, de la part du Mis-
sionnaire ; il prit occasion de ce présent, pour se reconcilier avec lui, & c'est
ainsi que se termina l'affaire.

Parcille fa-
veur qu'il fit
aux Chrétiens
d : Pouchpa-
guiry.

IL n'y avoit pas long-tems que le Viceroy avoit donné aux Missionnaires, une parcille marque de protection, au sujet d'une famille de Chrétiens persécutés pour la Religion ; avec cette différence, qu'il s'intéressa pour eux, à la simple prière des Chrétiens, sans attendre que les Pères lui en portassent leurs plaintes. La chose s'étoit passée à *Ariandel*, Village du District de *Pouchpaguiry* (1) dont le Père Calmette, qui gouvernoit alors cette Eglise, se trouvoit éloigné de deux journées. A son retour il en apprit les circonstances, qui offrirent plusieurs traits singuliers assez curieux.

C'EST TOIT à l'occasion d'une fête d'Idole, dans laquelle, entr'autres cérémonies remarquables, on marie la Déesse avec un jeune Parias, qui doit lui attacher pour cet effet un braslet. La cérémonie finie, il acquiert le droit de battre l'Idole. Si on lui en demande la raison, il répond qu'il bat sa femme, & que personne n'y peut trouver à redire. Il y a, dans chaque Village, un homme de service, appelé *Titti*, qui est chargé des impositions publiques, & entr'autres de celle qu'on lève pour cette fête, dans les lieux où l'Idole est honorée. Ils sont quelquefois deux, & alors ils partagent ensemble & le service & les droits qu'ils perçoivent dans le Village. C'est à la faveur de cette société que le Chef de la famille dont on parle, se dispensoit, depuis plusieurs années, de tout acte public mêlé de superstition, laissant à son Confrère Gentil le soin de ces cérémonies. L'année dernière le Gentil se brouilla avec cette famille, & lorsqu'il fut question de faire la fête, il déclara que ce n'étoit pas son tour, & qu'on n'a-
voit

(1) Ce lieu est situé, suivant la Carte des Jésuites, au Sud-Ouest de Velour.

voit qu'à s'adresser à son associé. Son but étoit de brouiller la famille Chrétienne, ou avec le Village, ou avec les autres Chrétiens. Ceux qui composoient cette famille ne balancèrent point sur le parti qu'ils avoient à prendre. Comme le Chef du Village dispuoit avec eux pour les engager, de gré ou de force, à faire la fonction de mettre le braslet à l'Idole, ils répondirent constamment qu'ils ne reconnoissoient pas leurs fausses Divinités.

LA dispute s'échauffoit par le concours des Voisins, & par la fermeté des Profélytes, lorsque le Brame, Intendant de ce Canton, passa dans son palanquin. Il demanda quel étoit le sujet de cet attroupement & de leurs contestations. A peine lui eut-on répondu que ces Indiens refusoient de donner le braslet à l'Idole, & qu'ils parloient de leurs Divinités avec le dernier mépris, que transporté de colère, il jeta un bâton ferré à la tête de l'un d'eux, qui heureusement évita le coup; après quoi il les fit saisir & mettre aux fers. Deux de ces Profélytes, qui s'étoient échappés, coururent en donner avis aux Millionnaires.

LES Chrétiens de la Caste des Parias, qui sont à Arcate, furent informés d'abord de ce qui se passoit, & ne tardèrent pas à prendre des mesures pour secourir leurs frères. Comme la plupart avoient soin des éléphants & des chevaux de l'Armée, & qu'ils appartenoient ainsi en quelque sorte au Nabab, ils trouvèrent moyen de lui faire parler par un des principaux Seigneurs de sa Cour. La réponse du Viceroy fut des plus favorables pour les Chrétiens. Le Brame d'Ariendel eut ordre de venir rendre compte de sa conduite, après qu'il auroit remis en liberté les deux frères Chrétiens, qu'il tenoit étroitement resserrés, les pieds enclavés dans l'ouverture d'une grosse poutre. Durant neuf jours que dura leur prison, ils y furent attachés nuit & jour, sans pouvoir se remuer de leur place. On avoit déjà chassé leur famille de la maison, enlevé leurs bestiaux & mis le seau à la porte. Le Brame étoit si irrité contre ses Prisonniers, qu'il ne parloit que de leur faire couper la tête. Quoique la chose passât son pouvoir, ce sont des menaces dont l'Indien timide se laisse aisément effrayer. Il s'en servoit principalement pour engager les Chrétiens à adorer les Dieux du Pays; mais leur confiance n'en fut point ébranlée. Le Père Aubert, Missionnaire de Carvepoudi, traitoit, par le moyen d'un Catéchiste, avec le Gouverneur de Tiroutourou, auquel le Brame d'Ariendel étoit subordonné, lorsque les ordres vinrent de la Capitale, qui firent entièrement cesser cette persécution (m).

EN 1733, le même Père Calmette écrivoit, que la Mission du Carnate s'étendoit déjà jusqu'à deux cens lieues, depuis Pondichery jusqu'à *Boucapouram*, à la hauteur de Masulipatnam, le dernier établissement des Jésuites. Il y avoit seize Eglises dans les terres de ce Royaume, à l'usage des Millionnaires, outre les deux de Pondichery & d'Arian-Coupan, où le Père Vicary se trouvoit alors.

QUEL-

(m) Lettre du P. Calmette, à Ballabaram, le 28 Sept. 1730. Rec. XXI. pag. 6- à 52.

RELATION DU
CARNATE.
SUPPLÉMENT.
1733.

QUELQUES unes, nouvellement fondées, entr'autres celle de Bouccapouram, faisoient espérer de grands succès par leurs commencemens. „ Nous „ avons, dit-il, des Missionnaires, qui comptent dans leur District près de „ dix mille Disciples”. Outre ces seize Eglises, il y en avoit encore plusieurs autres, auxquelles les Chrétiens donnoient ce nom, & qui leur servoient, dans les Villes, pour y tenir leurs assemblées & recevoir l'instruction d'un Catéchiste. Le Père Calmette venoit de permettre à quelques Chrétiens du District de Vencatigury, où il faisoit sa résidence, de bâtir une pareille Chapelle. „ C'est ce qui se pratique sur-tout, ajoute-t-il, „ dans la Caste des Parias, la plus vile & en même-tems celle qui a four- „ ni le plus de Prosélytes (n). Le Gouverneur Mahométan de Velour „ s'en est fait une Compagnie de Soldats, où il ne veut que des Chré- „ tiens (o)”.

Particulier-
tés touchant
celle de
Chruchna-
bouram.

EN supprimant de la dernière Lettre du Père Calmette, les aventures particulières, entremêlées de prodiges, dont elle est presque toute composée, le reste offre peu de lumières pour l'histoire & la Géographie du Nord de cette Contrée. Cependant on ne négligera pas le moindre éclaircissement qui puisse appartenir à ces deux objets. La conversion d'un de ses Catéchistes, nommé Paul, fournit au Missionnaire l'occasion de parler d'un Beau-père du Prince de Cotta-Cotta, qui étoit venu visiter l'Eglise de Chruchnabouram, éloignée de trois lieues de sa résidence (p). Sa fille, nommée Vabalamma, qui l'accompagnait, quoiqu'agée seulement de huit ans, conçut tant d'inclination pour le Christianisme, que dans la fuite, ne pouvant sortir du Palais pour aller trouver les Missionnaires, elle prit le parti de convertir quelqu'un des Domestiques du Prince son Père, & ce fut sur Paul qu'elle jeta les yeux. Celui-ci ayant reçu le Batême, fit part de ses instructions à la Princesse. Mais il se vit bien-tôt réduit à chercher son salut dans la fuite. Il se retira auprès du Père Calmette, qui le fit son Catéchiste. La Princesse mourut, après bien des disgrâces, sans que ni son Père, ni son Epoux eussent voulu lui accorder la permission d'embrasser le Christianisme. „ Cependant, ajoute le Père Calmette, l'odeur de ses vertus fit encore plus d'impression sur les esprits, que n'avoient fait ses discours. Quelques Dames du Palais, ses parentes, ont reçu depuis le Batême avec leurs enfans, & le Prince même a paru souhaiter qu'on bâtît „ une Eglise dans la Ville où il fait sa résidence”. Le Catéchiste Paul, qui avoit eu la confiance de cette Princesse, après avoir élevé une nouvelle

Chrê-

(n) Ceci prouve la distinction que les Juives mettent entre cette Caste & les autres. Ces Missionnaires, favorisant la fautive idée des Indiens, à l'égard des Parias, les abandonnent aux soins de leurs Catéchistes, & se gardent bien d'avoir la moindre communication avec eux.

(o) Autre Lettre du même. Vencatigury, le 24 Janv. 1733. Rec. XXI. pag. 450 & suiv. Ce Missionnaire dit dans la précédente-

te, que le Gouverneur de Velour avoit témoigné, à des Européens, que s'il n'étoit pas Mahométan, il se feroit Chrétien, & qu'il approuvoit tout ce que cette Religion enseigne, au culte des Images près. Rec. XXI. pag. 43.

(p) Cette Ville est au Sud-Ouest de Chruchnabouram. Il y en a une autre, du même nom, au Sud-Est de Devandapallé, dont on a souvent parlé ci-dessus. Cotta, signifie *Forteresse*.

Chrétienté à *Vavellipadou*, au Nord de Ponganour, vint demeurer dans l'Eglise de *Ballapouram* (q), où le Père Calmette se trouvoit en 1736.

Ce Missionnaire s'étend fort au long sur les circonstances d'une rude persécution que les Dasseris avoient excitée, environ huit ans auparavant, contre les Chrétiens de cette Contrée. La conversion d'un des Chefs de ces Dasseris, & les outrages qu'elle lui attira, de la part des autres, sont des faits particuliers, qui ne nous arrêteront pas. On remarquera seulement, que dans le plus fort de ces troubles, *Bairé Gavoudou*, Oncle du Prince (r), étant malade, fit appeler le Missionnaire, à qui il envoya des Officiers de sa Maison & des Soldats, pour l'accompagner par honneur. La visite que le Père lui rendit se passa avec toute la bienséance convenable, & le Prince paroïssoit entièrement résolu d'embrasser le Christianisme, lorsque sa mort fit évanouir, trois jours après, de si belles espérances. Mais le principal avantage que le Missionnaire retira de sa visite, fut que les Dasseris n'osèrent poulser plus loin leurs mauvais desseins contre les Chrétiens.

Le Père Calmette passant ensuite à des détails plus intéressans sur l'état des Missions du Sud, remonte d'abord aux premières traces de celle de Vencatiguiry, Capitale de la Principauté de ce nom, où les Jésuites François avoient bâti, sept ou huit ans auparavant, une assez belle Eglise. Le Père Gargan, qui avoit entrepris cet Edifice, trouva matière à exercer sa patience, par les délais, les variations, les froideurs & les rebuts qu'il eût à essuyer du côté du Palais. Mais il vint à bout de tout par sa douceur & par sa persévérance.

Un jour que le Prince sortoit, pour aller à la promenade, le Père l'attendit à son retour, & lui présenta sa requête. Il en fut reçu fort froidement comme à l'ordinaire; mais le Missionnaire, qui avoit pris le parti de ne pas le quitter qu'il n'en eût reçu une réponse positive, marcha toujours à ses côtés. Enfin, après avoir passé beaucoup de tems à visiter ses écuries, le Prince entra dans la salle d'audience, où il fit assise honorablement le Missionnaire, & lui fit faire diverses questions par un Brame. La concession du terrain demandé fut le fruit de cette conversation, & des Officiers furent envoyés, à l'heure même, pour marquer l'emplacement de l'Eglise.

A peine eût-on commencé l'Edifice, que le Prince rendit visite au Missionnaire, qui logeoit alors sous une misérable cabane faite de feuillages. Dès ce jour même, le Prince prit de l'affection pour le Père, & pour la nouvelle Eglise, qui étoit son ouvrage. Il s'y rendoit deux ou trois fois par mois, & prenoit plaisir à se faire instruire de la Religion Chrétienne. On avoit tout à espérer de sa pénétration & de sa droiture. Mais ce furent ces qualités mêmes qui abrégèrent ses jours; car quelque-tems après il fut empoisonné par des Brames, dont il éclaircit de trop près la conduite.

RELATION DU
CARNATE.
SUPPLÉMENT.
1736.

Remarques
sur la Mission
de Ballaba-
ram.

Origine de
celle de Ven-
catiguiry.

Mort vio-
lente du Prin-
ce, Protec-
teur des Chré-
tiens.
Ce

(q) C'est encore la même Ville que Chinaballabaram & Ballabaram, qui, vingt-cinq ans auparavant, dit le P. Calmette, avoit été assiégée par l'Armée de Miflour. Il parle d'une Ville voisine, qu'il nomme Geuri-

banda. C'est apparemment Goudi-banda, suivant la Carte de M. d'Anville, qui la place au Nord-Ouest de la première.

(r) L'Auteur ne dit pas si c'étoit le Prince de Ballabaram, ou quelqu'autre.

RELATION DU
CARNATE.
SUPPLÉMENT.

1736.

Siège de
Vencatiguiry
par les Mau-
res.

Destruction
de l'Eglise
des Chrétiens.

Prise de
la Ville.

Le Mis-
sionnaire ob-
tient la per-
mission de re-
bâtir son E-
glise.

Faveur qu'il
reçoit du
Prince de
Drongam.

Sort funeste
de deux
Chefs, enne-
mis des Chré-
tiens.

Ce Prince, dont on vantoit les lumières & l'expérience, gouvernoit absolument ce petit Etat, quoique son frère en fut alors le véritable Seigneur, comme il l'étoit encore du tems du Père Calmette.

PENDANT trois ou quatre ans, cette nouvelle Chrétienté devint florissante sous la protection de ces deux Princes. Mais les Maures ayant formé ensuite le Siège de Vencatiguiry, le Prince, qui se vit attaqué du côté où étoit l'Eglise, envoya un détachement pour en abattre le mur d'enceinte. *Gopala Naioudou*, Beau-frère du Prince, & *Rangapa Naioudou*, Frère du Prince de *Cangondy*, que des divisions de famille avoient obligé de se retirer à Vencatiguiry, voulurent être de ce détachement, afin de satisfaire la haine secrète qu'ils portoient au Christianisme. Ils allèrent bien au-delà des ordres du Prince; car ils abbatirent les toits de l'Eglise & de la Maison, renversèrent une partie des murs, pillèrent ce qui étoit à leur bien-séance, & brûlèrent tout le reste.

LA Ville ne tarda pas d'éprouver le même sort de la part des Maures, & le Prince ne pût conserver sa Citadelle qu'en payant un tribut excessif. Quand l'Armée ennemie se fut retirée, le Missionnaire sollicita souvent, & toujours en vain, le rétablissement de son Eglise. Enfin, on lui proposa un autre terrain auprès de la Citadelle. Mais il ne jugea pas à propos d'accepter un emplacement qui l'exposoit trop à la vue des remparts. Ainsi il fallut attendre un tems plus favorable. Au bout de deux ans, le Missionnaire ayant fait présenter au Prince, un type d'Eclipse, obtint la permission de bâtir son Eglise dans l'emplacement où étoit la première, avant sa destruction. Peu de jours après, le Prince vint rendre visite au Père, dans son Eglise ruinée. Il avoit à sa suite un grand nombre d'Officiers & de Brame. Ces derniers ne manquent jamais de donner lieu à quelques disputes de controverse. Le Prince les écoutoit volontiers, & ne se laissoit point de faire des questions intéressantes sur la Religion Chrétienne.

LE Missionnaire, dans la disette du bois nécessaire pour relever son Eglise, fit demander au Prince de *Drongam*, des Etats duquel Vencatiguiry est un démembrement, la permission d'en couper dans ses forêts. Ce Prince, qui, pour le distinguer des Cadets, dont Vencatiguiry fait la portion héréditaire, est appelé le *grand Prince*, reçut avec bonté les Envoyés du Missionnaire, & leur accorda la permission qu'ils demandoient. Il s'informa ensuite, en détail, de la Doctrine Chrétienne, & le Père Calmette remarque, que c'est la première fois qu'elle a été annoncée à cette Cour, où l'on continuoit de leur témoigner une affection toute particulière.

LES deux Chefs, qui avoient saccagé l'ancienne Eglise de Vencatiguiry, eurent un sort funeste, que le Missionnaire veut faire regarder comme l'effet de la vengeance Divine, & dont le récit peut au moins se rapporter à l'Histoire de ce Pays. *Gopala Naioudou* s'aveugla jusqu'au point de conspirer contre son Prince. Il fit faire secrètement des fers pour l'enchaîner, aussitôt qu'il l'auroit en sa puissance. Le Prince, informé de ses menées fourdes, le fit arrêter, & il fut chargé des mêmes fers qu'il préparoit à un autre. Il trouva cependant le moyen de s'évader, & d'échapper au supplice; mais toute sa famille fut emprisonnée & ses biens confisqués. Ses

Con-

Confidens eurent part au châtimént ; Un de leurs Chefs, qui avoit suivi le fugitif, fut massacré par lui-même ; les autres furent condamnés à une grosse amende, & après l'avoir payée, ils s'exilèrent d'eux-mêmes.

RANGAPA NAIADOU, frère du Roi de Cangondi, étoit auprès d'un de ses parens à *Cadapa-Nattam*, Citadelle des Maures, limitrophe de Venca-tiguiry, lorsque le Prince de Ponganour, qui étoit toujours en guerre avec ses voisins, après avoir pillé plusieurs Bourgades, & surpris une Citadelle du Nabab de Colalam, vint tomber sur *Cadapa-Nattam*, qui dépend du Nabab d'Arcate, le plus puissant de ces quartiers de l'Inde. Le Prince de Ponganour vouloit tirer vengeance d'un Maratte, qui étoit au service du Prince son Père, & qui, après avoir livré aux Maures, la principale Forteresse de son Etat, s'étoit retiré dans cette Citadelle. Les Troupes de Ponganour furent d'abord repoussées avec perte ; mais elles revinrent à la charge, avec tant de furie, qu'elles prirent la Ville cette même nuit, & le lendemain la Citadelle.

Les Prisonniers de considération, parmi lesquels se trouva Rangapa Naioudou, furent conduits à *Gandougallou*, Place frontière où le Prince étoit resté. Le Maratte, qui s'attendoit à la mort, avança avec une contenance fière, & répondit en termes fort arrogans. Le Prince, après l'avoir fait décapiter, fit le tour du cadavre, en lui insultant, & le foulant aux pieds. On fit avancer ensuite Gopala Naioudou, qui n'ayant jamais eu de démêlé avec le Prince de Ponganour, avoit d'abord obtenu sa grace ; mais il en fut exclus ensuite, sans qu'on en sache les raisons. Le Gouverneur de *Cadapa-Nattam*, qui avoit été blessé dans l'action, fut amené à son tour, avec son fils âgé seulement de dix ans. Il conjura le Prince de se contenter de sa mort & d'épargner son enfant. Mais le Prince fut inexorable, & le fils fut massacré aux yeux de son père. Trente-sept personnes distinguées, par leur naissance ou par leurs emplois, périrent de la sorte. Le malheureux Gouverneur fut décapité le dernier, parcequ'on voulut le rendre témoin de cette tragique scène. Le Prince de Ponganour fit apporter toutes ces têtes, sur lesquelles, en se moquant, il jetta des fleurs, comme par manière de sacrifice. Le lendemain il les fit transporter à sa Capitale, où il s'en fit un triomphe barbare, ayant fait attacher deux de ces têtes aux desseins de l'éléphant qu'il montoit, tandis que ceux qui le précédoient, par un jeu également cruel, jetoient les autres têtes en l'air, & les recevoient dans leurs mains. Ces têtes furent exposées tout le jour devant la salle des Gardes, & on les suspendit le lendemain, près de la Ville, entre deux colonnes.

IL en coûta cher au Prince, pour s'être ainsi livré aux mouvemens de sa colère. L'Armée des Maures promptement assemblée, & les Princes tributaires rétinis, ayant formé un Corps d'Armée considérable, entrèrent dans le Pays de Ponganour. Le Prince perdit courage. Au désespoir de ne trouver de salut que dans la fuite, il fit ténailier celui dont les conseils l'avoient précipité dans le malheur ; après quoi il ne songea qu'à gagner au plus vite sa principale Forteresse dans les montagnes. Mais ne s'y croyant pas encore en sûreté, il se rendit à *Cadapa*, comptant mal-à-propos sur la protection du Nabab, dont il étoit tributaire. Celui-ci,

XIII. Part.

Ppp

qui

RELATION DU
CARNATE.
SUPPLÉMENT.

1736.

Prise de
*Cadapa-Nat-
tam*, par le
Prince de
Ponganour.

Cruauté de
ce Prince.

Il éprouve
à son tour les
revers de la
fortune.

RELATION DU
CARNATE.
SUPPLÉMENT.
1736.

Destruction
de Ponganour
& de l'Eglise
des Chrétiens.

Ils sont ré-
tablis dans
cette Ville.

Particulari-
tés relatives
aux Missions
du Nord.

Lâcheté du
Prince envers
les Reddis
Chrétiens.

Ils sortent
de ses Etats.

qui étoit d'intelligence avec le Nabab offensé, l'amusa pendant quel-
que-tems, & le mit ensuite aux fers, où il étoit encore en 1736.

CEPENDANT la Ville de Ponganour fut prise après quelques jours de
résistance. Le Palais du Prince fut détruit, la Ville brûlée & les murs ren-
versés. Les Chrétiens eurent part à la désolation commune, & leur Egli-
se ne fut pas épargnée. Les Maures, après avoir mis la Principauté sur
la tête d'un Enfant du Prince, établirent le Brame *Somnapa* pour Général
de l'Etat, donnèrent la paix à tout le Pays, & se retirèrent.

LE Missionnaire n'ayant pu, durant ces troubles, visiter la Chrétienté de
Ponganour, profita des premiers momens de calme pour s'y rendre. Il
choisit la maison d'un Chrétien, la plus propre à servir d'Eglise, & il fit
proposer une entrevue au Brame Administrateur. Celui-ci fit l'honneur au
Missionnaire de venir le trouver avec une suite de cinquante personnes. On
parla d'abord de Sciences, & ensuite de Religion. A la fin de cet entre-
tien, le Père demanda un terrain dans l'enceinte de la Ville, pour y bâtir
une Maison, & le Brame le lui accorda. Cette Maison fut bien-tôt con-
struite, & ne tarda pas à enfanter de nouveaux Chrétiens.

La fin de cette Lettre contient un Supplément curieux, aux Relations du
Père le Gac, dont elle sert à éclaircir plusieurs circonstances. La nouvelle
Chrétienté de Bouccapouram, s'étoit fort accrue depuis deux ans. On y
comptoit entr'autres, la famille des *Reddis Tammavarou*, principaux fonda-
teurs de l'Eglise de Madiggouba. Cette famille, dont le Chef avoit été
baptisé par le Père le Gac, plusieurs années auparavant, s'étoit augmentée
depuis ce tems là, jusqu'à près de deux cens personnes, & possédoit de
grandes richesses. Les *Reddis Tammavarou* demouroient autrefois à *A-
lamourou*, qui est de la dépendance d'Anantapouram. On les défera aux
Marattes comme puissamment riches. *Madou Raioudou*, Brame Ma-
ratte, qui étoit à la tête d'un Camp volant, alla assiéger la Ville. Les
Reddis, qui en étoient les maîtres, comptant peu sur le secours du Prin-
ce, dont le Gouvernement étoit foible, prirent le parti de se défendre; &
faisant des Habitans autant de Soldats, ils soutinrent le Siège pendant trois
mois. Durant ce tems, il n'y eut pas un seul Chrétien de blessé, tandis
que les ennemis perdirent une grande partie de leur Armée. Cependant le
Chef des *Reddis Chrétiens* se rendit à la Cour, pour exposer au Prince les
besoins de la Citadelle.

LE Prince lui donna des armes, en récompense de sa bravoure, & le fit
conduire en triomphe par la Ville sur son éléphant; mais au-lieu de lui four-
nir le secours qu'il demandoit, il abusa lâchement de sa confiance, & le
força de lui faire un billet de six mille pistoles.

AUSSTÔT que le Reddi fut de retour à Alamourou, il assembla ses
frères, & après leur avoir rapporté la criante & honteuse vexation que
leurs richesses leur avoient attirée, de la part de leur propre Prince, ils pri-
rent de concert la résolution d'abandonner le Pays, & de retourner à Bou-
capouram, d'où ils étoient sortis autrefois. L'exécution en étoit difficile.
La multitude de leurs bestiaux, leurs effets, leur argent, & plus que tout
cela, un grand nombre de petits enfans, rendoient la marche périlleuse &
embarrassante. Ils prirent le tems de la nuit, pour se dérober à la vigilan-
ce de leur Ennemi, & leur marche fut des plus heureuses.

QUEL-

QUELQUE tems après leur départ, le Prince d'Anantapouram en étant informé, leur envoya des Députés pour les engager à rester dans ses Etats; mais cette négociation ayant été inutile, il en envoya d'autres avec une Compagnie de Soldats pour appuyer la négociation. Cette seconde Députation arriva trop tard, & les Reddis n'étoient plus sur les Terres du Prince. Ils avoient fait vu, en partant d'Alomourou, que s'ils obtenoient un établissement, dans le lieu où ils se retiroient, ils y bâtiroient une Eglise à leurs fraix. Ils continuèrent paisiblement leur route, qui étoit de quatre-vingt lieues, & cette nombreuse famille arriva à Bouccapouram sans la moindre incommodité. Le Prince leur donna d'abord une ferme du Domaine, & leur accorda ensuite d'autres Villages, dont le plus considérable est voisin de l'Eglise d'Aricatla, petite Ville, où l'on compte cinq à six mille Habitans (1).

CETTE nouvelle Eglise, qui est à une journée de celle de Bouccapouram, est l'ouvrage d'un Indien converti, qui obtint, avec beaucoup de peine, du Gouverneur, la permission de former cet établissement, & son agrément pour y faire venir un Millionnaire. Le Père Gargan, qui fut appelé, se rendit à Aricatla, pour conférer avec le Gouverneur. Les Brame, qui l'avoient déjà ébranlé, firent de nouveaux efforts à l'arrivée du Missionnaire; Aussi le Père Gargan le trouva-t'il tout-à-fait changé, & aux marques d'estime près, il n'en put recevoir aucune réponse positive. Le Père, voyant l'inutilité de ses raisons & de ses démarches, demanda au Gouverneur, pourquoi il l'avoit fait appeler, & s'il étoit permis à un homme de son rang, de se jouer d'un Millionnaire, qui venoit, dans son Pays, en qualité d'Ambassadeur de l'Etre suprême. „ Ce grand Dieu, ajouta-t'il, nous „ ordonne de secouer la poudrière de nos foulcirs contre ceux qui refusent „ de nous recevoir; & se mettant en devoir d'exécuter cet ordre, le Gouverneur effrayé s'arrêta, & donna son consentement de bonne grace. Il se fit même un changement si grand dans le cœur du Brame *Ramanna*, le principal Auteur de cette opposition, qu'il se chargea de presider à la construction de l'Eglise.

Ces deux Eglises étant proche l'une de l'autre, s'entre-soutiennent pour l'accroissement de la foi. Celle de Bouccapouram eut bien-tôt plus de deux cens Chrétiens; & par l'arrivée des Reddis, venus de Madiggouba, celle d'Aricatla se trouve une Eglise toute formée (2).

REVENONS d'une extrémité du Carnate à l'autre, pour recueillir plusieurs détails intéressans que le Père *Saignes* nous offre. Ce Millionnaire, qui étoit à *Atipakam*, en 1736, fait d'abord la description des lieux où se trouvoient ses Eglises. „ Je ne suis éloigné, dit-il, que de trois lieues de

RELATION DU
CARNATE
SUPPLÉMENT.

1736.

On veut en
vain les rete-
nir dans le
Pays.

Ils s'établif-
sent à Bouc-
capouram, où
ils bâtissent
une Eglise.

Fondation
d'une autre
Eglise à Ari-
catla.

Détails sur
les Missions
du Sud.

Atipakam.

(1) On ne trouve point cette Ville dans la Carte de M. d'Anville. Celle de Bouccapouram, qui en est voisine, y paroît, sous le nom de *Banaspouram*, au Nord-Ouest de *Binsagar*, ou *Chandegri*, autrefois Capitale du Royaume de Narsingue, à la hauteur de quinze degrés quarante minutes.

(2) Lettre du P. Calmeite, Ballapouram,

17 Sept. 1735. pag. 105 — à 195. En 1737, ce Missionnaire se trouvoit à Vencatigury, d'où il écrit, que depuis le mois d'Août de l'année dernière, la famine, qui duroit encore, avoit désolé tout ce Pays, & causé une grande mortalité; mais sa consolation étoit d'avoir conféré le Batême à deux mille deux cens quarante-deux Indiens, la plupart en-
fants

RELATION DU
CARNATE.
SUPPLÉMENT.
1736.
Citadelle
de Carnate.

Aréar, gran-
de Ville &
résidence du
Viceroy du
Mogol.

Forteresse
de Velour.

Eglise au
Nord de cet-
te Ville.

Prince Tim-
manaiken,
tributaire du
Nabab de
Velour.

de la montagne sur laquelle est située la fameuse Citadelle nommée *Carnata*, qui a donné son nom à tout le Pays (v). Mon Eglise est bâtie au pied d'une grande chaîne de montagnes, d'où les tigres descendoient autrefois en grand nombre & dévoreroient quantité d'hommes & d'animaux. Mais depuis qu'on y a élevé une Eglise au vrai Dieu, on ne les y voit plus paroître, & c'est une remarque que les Infidèles mêmes ont faite (x).

J'ai une seconde Eglise à *Aréar* (y), où l'on compte plus de quatre mille Chrétiens. C'est une grande Ville Maure, à laquelle on donne neuf lieues de circuit; mais elle n'est pas peuplée à proportion de sa grandeur. Le Nabab y fait son séjour ordinaire. C'est le Viceroy de ce Pays pour l'Empereur Mogol. Ces sortes de Viceroy sont plus puissans que le commun de nos Viceroy en Europe.

J'ai soin d'une troisième Eglise à *Velour*, autre Ville Maure également considérable, & la demeure d'un Nabab différent de celui d'Aréar. On y voit une forte Citadelle à double enceinte, avec de larges fossés toujours pleins d'eau, où l'on entretient des crocodiles pour en fermer le passage aux ennemis. J'y en ai vu d'une grosseur énorme. Les Criminels qu'on leur jette, sont à l'instant mis en pièces, & dévorés par ces cruels animaux. Ce sont les anciens Rois Marattes, qui ont construit cette Citadelle. Elle est encore recommandable par un superbe Pagode, qui fait maintenant partie du Palais du Nabab.

A une journée de Velour, tirant vers le Nord, j'ai une autre Eglise, bâtie dans une forêt, toute composée de ces arbres merveilleux, dont les Indiens retirent tant de services. C'est ce qui a beaucoup contribué à peupler cette forêt, où l'on voit un grand nombre de petites Habitations. Dès que je fus arrivé à la mienne, j'eus peine à suffire à toutes les visites qu'on me rendit; & plusieurs de ces Indiens, que mes discours avoient édifiés, me promirent de venir, dans la suite, écouter mes instructions. Après deux jours de repos, je commençai mes courses accoutumées dans les Villages.

Le Prince, nommé *Timmanaiken*, dans les Etats duquel est mon Eglise (z), est tout-à-fait contraire à la Loi Chrétienne. Cependant j'ai jusques dans sa Cour, trois familles de Catéchumènes, qui ne craignent point de s'attirer sa disgrâce. Mais ce Prince, encore plus politique qu'ennemi de la Religion, étant tributaire du Nabab de Ve-

lour, sans prêts d'explorer. Les autres Missionnaires en avoient pareillement bâti un grand nombre chacun dans son district. Cette dernière Lettre du P. Calmette ne contient pas d'autres éclaircissements historiques. *Rec. XXIV. pag. 443 & 444.*

(v) Cette remarque intéressante paroît être échappée à Mrs. d'Anville & Bellin, dont les Cartes n'offrent point de Place particulière appelée *Carnate*; à moins qu'on ne veuille chercher ce nom sur la Côte Occidentale, dans le Royaume de *Canara*, où ils le donnent l'un & l'autre à un Bourg si-

tué au Nord de *Mingalor*, & qui doit être plutôt *Canara*, suivant les Cartes Hollandaises.

(x) A mesure qu'un Pays se peuple d'hommes, il se dépeuple d'animaux féroces. Les Infidèles sont trop philosophes sur ce point, pour y supposer quelque cause surnaturelle.

(y) C'est *Aréar*, lieu de la résidence du grand Nabab, ou Viceroy de tout le Carnate.

(z) C'est apparemment celle d'*Atipakam*, d'où le P. Saignes date sa Lettre, & qui est située dans les Terres du *Chila-naiken*, au Sud-Ouest de *Gingil*.

„ l'our, n'ignore pas que ce Nabab m'honore de sa protection. Un de
 „ mes Catéchistes, ayant été maltraité, sans raison, par un Brame, Inten-
 „ dant du Prince, je crus devoir l'en informer & lui en demander justice.
 „ Le Prince répondit, que le Brame, mécontent de son service, s'étoit re-
 „ tiré hors de ses Etats; Mais sur la menace que je lui fis de m'adresser
 „ au Nabab de Velour, il m'envoya un Exprès pour me dire qu'il seroit
 „ revenir son Intendant, & que j'eusse à lui envoyer le Catéchiste, avec
 „ promesse qu'il examineroit cette affaire. Ils parurent l'un & l'autre en
 „ sa présence. Le Prince, reconnoissant le tort de l'Officier, lui ordonna de
 „ faire excuse au Catéchiste. Le surlendemain j'envoyai remercier le
 „ Prince, & lui fis demander en même-tems la permission de prêcher li-
 „ brement dans ses Etats. Elle me fut accordée, & durant les huit jours
 „ que cette affaire traîna à *Toumande* (a), où réside le Prince, la Loi de
 „ Dieu fut plus annoncée aux Grands, qu'elle ne l'avoit été depuis trente
 „ ans dans cette Cour”.

Le Missionnaire, dont on abrégé le récit, en conservant ses propres
 termes, s'étend beaucoup sur les effets de cette protection du Nabab de
 Velour, dans la personne duquel, la Religion persécutée trouvoit toujours
 un appui contre la fureur des Princes Gentils. Sa garde étoit composée
 d'une Compagnie de vingt-cinq Chrétiens, & il y en avoit un grand nom-
 bre dans son Armée.

Ce Seigneur Musulman avoit envoyé, depuis peu, au Père Saignes,
 deux Officiers Brames, pour le prier de venir administrer les derniers Sa-
 cremens à un de ses Médecins. A son arrivée à Velour, le Nabab lui fit
 présenter le *Battiam*, ou la nourriture de chaque jour, qui consiste en une
 mesure de riz, une demie mesure d'une sorte de pois du Pays, du beurre,
 & quatre pièces de monnoye de cuivre, de la valeur d'un fol, pour ache-
 ter du poivre, du sel & du bois. C'est la manière la plus honorable &
 la plus polie, dont les Grands reçoivent les Etrangers. Le Missionnaire
 fut traité de même pendant les quinze jours que ce Viceroy le fit rester à
 Velour, pour terminer, selon les règles de la Loi Chrétienne, quelques dis-
 férends survenus entre les Chrétiens de sa Cour. Après quoi il lui fit dire
 qu'il vouloit le voir avant son départ, & qu'il l'enverroit chercher.

Le lendemain matin, un Officier de la Chambre & un Ecuyer, lui ame-
 nèrent un cheval, magnifiquement caparaonné, sur lequel le Missionnaire
 monta pour se rendre à la Cour, suivi de ces deux Officiers & de qua-
 tre de ses Disciples. Arrivé à la première porte, il y fut reçu par deux
 autres Officiers de la Garde, & six Soldats, qui après lui avoir fait tra-
 verser une grande cour, le remirent, à une seconde porte, entre les mains
 d'autres Officiers. Ceux-ci le conduisirent, par une autre grande cour,
 dans une longue galerie, où le Nabab étoit assis sur une estrade couverte
 d'un riche tapis. Toute sa Cour étoit debout sur les deux ailes de l'estra-
 de. Un Huillier, tenant une baguette d'argent à la main, précédait le
 Missionnaire, & le mena jusqu'au bas de l'estrade. Le Nabab lui ayant
 fait signe de monter, se leva, l'embrassa, & le prenant par la main, le fit
 asseoir

RELATION DU
 CARNATE.
 SUPPLÉMENT.
 1736.

Effets de la
 protection de
 ce Nabab.

Audience
 qu'il donne
 au Père
 Saignes.

(a) Ce lieu n'est pas marqué dans la Carte de M. d'Anville.

RELATION DU
CARNATEL.
SUIPLÉMENT.
1736.

Description
du célèbre
Temple de
Tirounama-
ley.

asseoir auprès de lui, & reçut, avec bonté, quelques bagatelles que le Père lui présenta, pour se conformer à la coutume des Indes. Le Viceroy lui fit diverses questions sur le gouvernement, sur les mœurs & les usages de l'Europe. Il parut satisfait de ses réponses; mais ce qui lui fit sur-tout plaisir, c'est que le Missionnaire lui parloit en langue Maure. Cependant l'heure de l'audience publique approchant, le Nabab le congédia, après lui avoir présenté le bétel, que les Grands donnent à ceux qu'ils honorent de leur estime.

DANS un Voyage que le Père Saignes fit à Courtempetti, où il avoit une Eglise, il passa par *Tirounamaley*, qui signifie la *Sainte Montagne*, une des plus anciennes & des plus fameuses Villes de cette Peninsule. L'idée générale qu'on a pris de la magnificence de ses édifices, dans la Relation du Père Barbier (b), doit en avoir fait souhaiter une description plus particulière. Le Père Saignes, qui eut la curiosité de voir ce Temple, dont les Indiens racontent tant de merveilles, le compare à une Citadelle, de forme quarrée, qui seroit environnée de fossés & d'une forte muraille de pierre de taille, dans un circuit d'environ un quart de lieue. Chacun de ses angles est flanqué d'une tour quarrée, d'une hauteur prodigieuse. Les façades sont ornées de représentations de toutes sortes d'animaux; elles sont terminées en tombeau, soutenu aux quatre coins par autant de taureaux, & surmonté de quatre petites pyramides. Sous chaque tour est une vaste salle, où l'on conserve les chars des Dieux, & plusieurs autres meubles du Temple. Il n'y a qu'une seule porte à l'Orient, sur laquelle est une cinquième tour, plus belle que les autres, & chargée d'ouvrages de sculpture jusqu'au sommet. La perspective y est si bien ménagée, qu'à proportion que la tour s'élève, les figures y sont aussi plus grandes. Cette tour s'appelle la *Tour de Vitchnou*, parcequ'on y a représenté les neuf métamorphoses de cette fausse Divinité des Indiens (c).

LA salle, qui est sous cette tour, sert de Corps de garde à des Soldats, proposés pour empêcher le desordre. Quand il se présente des Etrangers de considération, on leur fait l'honneur de leur donner un Soldat & un Gardien du Temple, qui les conduit par-tout. En entrant dans cette vaste enceinte, qui est toute pavée de pierre de taille, on voit d'abord la façade du Temple, qui a soixante pieds de hauteur, & qui est ornée de quatre corniches d'un travail bizarre. Sur les corniches, on a placé, de distance en distance, des statues des Dieux. La longueur du Temple est d'environ cent cinquante pieds sur soixante de largeur. La voûte est soutenue de deux rangs de piliers, chargés des histoires de *Brama*. Les murailles sont couvertes de peintures à l'huile, qui représentent des sacrifices, & des danses fort obscènes. Le fond du Temple est rempli par six colonnes, sur chacune desquelles est placée une Déesse, tenant des fleurs en ses mains. On est frappé de voir, entre les colonnes, une statue de *Routren*, d'une taille gigantesque, qui est debout, tenant de la main droite un

(b) Voyez ci-dessus, pag. 452.

(c) Ces neuf métamorphoses sont, 1°. en Poisson, 2°. en Tortue, 3°. en Cochon, 4°. en Homme-Lion, 5°. en Brame, 6°. 7°. & 8,

en un Roi, nommé *Ramen*, qui est né trois fois sous la même figure; & 9°. en un Héros, nommé *Corinen*.

un fabre nud, ayant des yeux étincellans, & un air terrible; aussi l'appelle-t-on le *Dieu destructeur*. Un taureau furieux, qui est sa monture ordinaire, est placé en dehors, à l'entrée du Temple, sur un piédestal haut de quatre pieds, ayant la tête tournée vers la prétendue Divinité. Ce taureau, qui est de grandeur naturelle, est fait d'une seule pierre noire, aussi polie que le marbre. C'étoit au gout du Millionnaire, qui en fut surpris, la figure la plus régulière, & la plus hardie, qu'il eût vu dans ce Temple. Tout le reste lui parut peu naturel, gêné & sans vie.

En sortant du Temple, on trouve, du côté du Sud, une belle esplanade, au bout de laquelle se voit un fort grand étang, plus long que large. On y descend par de grandes rampes. C'est-là que les Brame, avant la prière & les autres fonctions qu'ils ont à remplir dans le Temple, viennent se laver & se purifier. À l'Ouest du Temple, on trouve une espèce de petite Chapelle, où l'on a six marches à monter; mais auparavant il faut se laver les pieds, dans un bassin toujours plein d'eau, qui est au bas de cet escalier. Le Brame, qui étoit à la porte de la Chapelle, voyant que le Millionnaire se dispensoit de cette cérémonie, y entra au plus vite, & en ferma la porte. Celui qui accompagnoit le Père Saignes, voulut lui faire quitter sa chaussure de bois, pour marcher nuds pieds comme les autres; & le Père Saignes, sans nous dire s'il eût cette complaisance, le laisse deviner, en ajoutant, que la coutume du Pays ne permet pas d'être chaussé dans la maison même d'un Particulier un peu considérable.

On le fit tourner ensuite sur la droite au Nord. Une place élevée, de la longueur de l'étang, qui est au Midi, fait un point de vue admirable. C'est une colonnade magnifique, ouverte de tous côtés, & plafonnée de belles pierres de taille. Il y a neuf cens colonnes; chacune d'une seule pierre haute de vingt pieds. Elles sont toutes ouvragées, & représentent des combats de Dieux avec des Géants, & divers jeux de Dieux & de Déeses. Le travail en est immense. C'est-là que les Pélerins, qui viennent de toute l'Inde visiter ce Temple célèbre, se retirent en partie durant la nuit. Derrière cette colonnade, à cinquante pas plus loin, commence un Corps de Logis qui règne jusqu'à la muraille de l'Est. C'est-là que logent un grand nombre de Brame, d'Andis, de Saniaffis, de Sacrificateurs, de Gardiens du Temple, de Musiciens, de Chanteuses & de Danseuses, filles fort au dessous d'une vertu médiocre, qu'on appelle pourtant, par honneur, *Filles du Temple*, ou *Filles des Dieux*. Il leur étoit arrivé, l'année dernière, une assez plaisante histoire, que le Millionnaire raconte avec trop de naïveté pour rien changer à ses termes.

Le Gouverneur Maure de cette Ville fit dire à ces filles, qu'il avoit une fête à donner tel jour qu'il leur marqua; qu'il souhaitoit qu'elles s'y trouvaient, & qu'elles en feroient tout l'agrément, pourvu qu'elles y vinssent avec tous leurs atours; & que s'il étoit content d'elles, il sçauroit bien leur en témoigner sa reconnaissance. Elles s'y rendirent au nombre de vingt, avec leurs habits & leurs parures les plus superbes; chaînes d'or, colliers, pendans-d'oreilles, bagues, brasselets de diamans & de perles, & tout ce qu'elles avoient d'ornemens les plus riches & les plus précieuses, rien ne fut oublié.

RELATION DU
CARNATE.
SUPPLÉMENT.
1736.

Plaisance
avanture arri-
vée aux filles
de ce Tem-
ple.

QUAND

RELATION DU
CARNAGE.
SUPPLÉMENT.
1736.

Le Gouver-
neur Maure
les débarrasse
de leurs or-
nemens.

QUAND le festin fut fini, & qu'elles eurent bien chanté, dansé, épuisé tous leurs tours d'adresse, & qu'elles s'attendoient à recevoir de magnifiques présens, le Gouverneur les invita à entrer dans une autre salle, où il passa aussi lui-même avec quatre de ses Officiers, & ferma la porte. Il les fit ensuite ranger selon l'ordre de leur ancienneté. „ Vous avez bien dansé, Mesdames, leur dit-il; mais vous danserez encore mieux & plus légèrement, lorsque vous serez déchargées de tout ce poids d'ornemens inutiles. Mettez, chacune à votre rang, tout ce vain attirail sur cette table. Et s'adressant à la première; „ Vous, Madame, qui êtes la plus ancienne, commencez la première. Elle obéit, puis on lui ouvrit la porte, & on la fit sortir. On en fit autant à toutes les autres; après quoi le Gouverneur les fit reconduire fort poliment au Temple. Il est à remarquer, que les Maures, qui regardent les Gentils comme leurs Esclaves, ne font nulle difficulté de s'approprier leurs biens, quand ils en trouvent l'occasion. L'Alcoran leur donne ce pouvoir, dans les Pays qu'ils ont conquis sur les Idolâtres.

Courfes &
souffrances
du Mission-
naire.

APRÈS avoir satisfait sa curiosité à Tirounamaley, le Missionnaire se rendit à Courtempetti, où il s'arrêta quatre mois, pendant lesquels il fit encore une tournée à Velour, mais en secret, „ parceque, dit-il, quoique le Nabab nous protège, nous n'entrons guères dans cette Ville que la nuit, & avec précaution (d)”. Ces fréquentes courfes, sous un climat brûlant, jointes à de continuel travaux, incommodèrent si fort le Père Saignes, que ses Supérieurs jugèrent à propos de le rappeler à Pondichery pour quelque-tems. Il fait la peinture de ses souffrances. „ Durant ces chaleurs extraordinaires, qui ont désolé le Pays, j'ai changé, dit-il, jusqu'à trois fois de peau; elle tomboit par lambeaux, à-peu-près comme elle tombe aux viciux serpens; & ce qui me faisoit le plus de peine, c'est que la peau nouvelle qui revenoit, n'étoit pas plus noire que la première; & la couleur blanche n'est pas favorable en ce Pays, à cause de l'idée de Prangui que ces Peuples y ont attachée. Quand, dans un jour de marche, nous trouvions un peu d'eau toute bourbeuse, nous nous croyions heureux, & elle nous paroissoit excellente. Une fois la nuit nous surprit dans un bois, sans avoir pu rien prendre de tout le jour. Il nous fallut coucher sous un arbre, après avoir allumé du feu pour écarter les tigres, les ours & les autres bêtes féroces. Malheureusement le feu s'éteignit pendant notre sommeil, & nous fûmes réveillés par les cris affreux d'un tigre qui s'approchoit de nous. Le bruit que nous fîmes, & le grand feu que nous allumâmes promptement, l'éloignèrent; mais il ne nous fut pas possible de fermer les yeux le reste de la nuit”.

Dangers
qu'il évite.

UNE autre incommodité vient de la part des serpens, qu'on trouve en quantité dans ce Pays. Un jour que le Père Saignes s'étoit endormi sous un arbre, il fut réveillé par les cris extraordinaires d'un oiseau qui se battoit

(d) Dans un autre endroit, ce Missionnaire, qui écrivoit à une Dame, la prie, „ de demander pour lui, au Seigneur, qu'on ne s'en tînt point à de vaines menaces, comme celles qu'on lui avoit fait quelquefois, de lui

avec
arracher la langue, de lui couper les
pieds & fendre la tête en deux”. Pour-
quoi donc se cacher, dans un lieu même où
on les protège?

avec un serpent sur cet arbre. Le serpent mis en fuite, descend & s'élance sur le Missionnaire, qui ayant fait un mouvement, en se levant, l'empêcha de l'atteindre. Il étoit long de quatre pieds & parfaitement verd. Cette sorte de serpent se tient ordinairement sur les arbres, & ne s'attache qu'aux yeux des Passans, sur lesquels il se jette (*). Le Père Saignes avoit toujours douté qu'il y eut des serpents à deux têtes; mais il eut l'occasion des'en convaincre par ses propres yeux, en examinant une couleuvre qui avoit été tuée dans sa chambre, & qui se défendoit des deux extrémités du corps. Ce serpent avoit en effet deux têtes, dont les morsures sont également mortelles. De la première, qui est la mieux formée, il mord; & la seconde, qui n'a point de dents comme la première, est armée d'un aiguillon dont il pique. Le plus gros serpent qu'il eût encore vu, c'étoit celui qu'on nourrissoit dans un Pagode de Gentils. Il étoit aussi gros que le corps d'un homme, & long à proportion. On lui offroit, sur un petit terre fait exprès, des agneaux, de la volaille, des œufs & autres choses semblables qu'il dévorait à l'instant. Après s'être bien repu de ces offrandes, il se retiroit dans le bois voisin qui lui étoit consacré. „ Aussi-tôt „ qu'il m'appercût, dit le Missionnaire, il se dressa de la hauteur de deux „ coudées, & toujours les yeux attachés sur moi, il enfla son col, & pouf „ fa d'affreux siffemens. Je fis le signe de la croix, & me retirai bien vite (f)“.

L'EXTRÊME misère, qui depuis deux ans étoit générale dans tout le Carnate, avoit enlevé un grand nombre d'anciens Chrétiens. Pendant ces deux années, il n'étoit pas tombé une seule goutte de pluie. Les Puits, les E-tangs, plusieurs Rivières même, avoient été à sec, & tous les grains brûlés dans les campagnes. Rien n'étoit plus commun parmi ce pauvre Peuple, que de passer un & deux jours sans manger. Des familles entières, abandonnant leur demeure ordinaire, alloient dans les bois, pour se nourrir de fruits sauvages, de feuilles, d'herbes & de racines. Ceux qui avoient des enfans, les vendoient pour une mesure de riz; d'autres qui ne trouvoient point à les vendre, les voyant mourir cruellement de faim, les empoisonnoient pour abrégier leurs souffrances. Un père de famille vint trouver un jour le Missionnaire, „ nous mourons de faim, lui dit-il; donnez „ nous de quoi manger, ou je vais empoisonner ma femme, mes cinq en- „ fans, & ensuite je m'empoisonnerai moi-même“. Dans des occasions semblables, les charitables Pères sacrifioient jusqu'à leurs propres besoins. Le fruit qu'ils retiroient de leurs libéralités, étoit de donner le Batême à une infinité d'enfans de parens idolâtres.

AREAR est une grande Ville, où la famine faisoit le plus de ravages, & c'étoit aussi le lieu où l'on prioit avec le plus de ferveur pour obtenir de la pluie. Le Nabab, en habit de Fakir, ou de Pénitent Mahométan, tête nue, les mains liées avec une chaîne de fleurs, & traînant une chaîne pareille qu'il avoit aux pieds, accompagné de plusieurs Seigneurs de sa Cour, tous dans le même équipage, se rendit en grande pompe à la Mosquée, pour

RELATION DU
CARNATE.
SUPPLÉMENT.
N^o 736.
Serpent
vert.

Couleuvre
à deux têtes.

Gros ser-
pent adoré
dans un Pa-
gode.

Sécheresse
& famine qui
désolent le
Pays.

Pénitences
extraordina-
res des Mau-
res & des
Gentils.

(*) Voyez ci-dessus, pag. 411.

(f) Le Missionnaire semble être intérieure-
ment persuadé de la nécessité qu'il y a d'a-

jouter toujours un second moyen au pre-
mier, pour le rendre efficace.

RELATION DU
CARNATE.
SUPPLÉMENT.
1736.

pour obtenir de la pluie au nom de Mahomet. Ses vœux furent inutiles, & la sécheresse continua à l'ordinaire. Quelque-tems après, un fameux Pé-nitent Gentil, que les Infidèles regardoient comme un homme à miracles, se déchiqueta tout le corps avec un couteau, en présence du Peuple, et promettant une pluie abondante. Il ne fut pas plus exaucé que le Nabab. Quatre mois après, un Chef des Fakirs se fit enterrer jusqu'au col, bien résolu de ne pas sortir de sa fosse que la pluie ne fut venue. Il passa ainsi deux jours & deux nuits, ne cessant de crier de toutes ses forces au Prophète, qu'il y alloit de sa gloire s'il n'accordoit pas de la pluie. Enfin, perdant patience, il se fit déterrer le troisième jour, sans qu'il fut tombé une seule goutte de pluie, bien qu'il l'eût promise avec tant d'assurance (g).

Incor-
sion
des Marattes.

Ces calamités publiques furent suivies, peu de tems après, d'une irruption des Marattes, qui vinrent fondre à main armée sur toutes les terres de la Peninsule de l'Inde. Les circonstances de cette guerre fameuse sont rapportées dans une autre Lettre du même Missionnaire (h); mais comme elles forment une partie essentielle de l'Article de Pondichery, que nous avons détaché du Tome IX. de l'Edition de Paris, pour le faire reparoître, dans le Volume suivant, augmenté de nouveaux détails intéressans; c'est ici que nous bornerons les Relations du Carnate, dont l'Histoire devient inséparable de celle des Contrées Méridionales qui nous restent à décrire, ainsi que toute la Côte Orientale de la Presqu'Isle, entre le Cap de Comorin & le Gange.

Remarques
géographi-
ques touchant
le Carnate.

QUELQUES remarques géographiques, qui n'étoient pas nécessairement liées avec les détails précédens, termineront cet Article. La Mission du Carnate, dit le Père de la Lane, commence à la hauteur de Pondichery, & n'a point d'autres limites, du côté du Nord, que l'Empire du Mogol. Du côté de l'Ouest, elle est bornée par une partie du Maïssour. Ainsi par la Mission du Carnate, on ne doit pas entendre seulement le Royaume qui porte ce nom. Elle renferme encore beaucoup de Provinces & de différens Royaumes, qui sont contenus dans une étendue de Pays fort vaste; de sorte qu'elle comprend, du Sud au Nord, plus de trois cens lieues dans sa longueur, & environ quarante lieues, de l'Est à l'Ouest, dans sa moindre largeur, & dans les endroits où elle est bornée par le Maïssour: Car par-tout ailleurs elle n'a point d'autres bornes que la Mer, des deux côtés de la Presqu'Isle.

Gouverne-
ment de ses
divers Etats.

LES principaux Etats de cette grande Mission, sont les Royaumes de Carnate, de Visapour, de Bishnagar (i), de Canara (k) & de Golkonde. On ne parle point d'un grand nombre de plus petits Etats, dont quelques-uns ont déjà été nommés, & qui appartiennent à des Princes, ou Seigneurs particuliers, pour la plupart tributaires du Grand Mogol. A cette condition, on leur a laissé la conduite de leurs Provinces; mais ils sont dans une telle dépendance, que sur un simple soupçon, on les dépouille souvent de leur

(g) Lettre du P. Salgues, 3 Juin 1736. Rec. XXIV. pag. 185- à 205.

(h) Du 18 Janv. 1741. Rec. XXVI. pag.

257

(i) Ou *Bishnageran*, suivant le Missionnaire.

(k) C'est le nom sous lequel le Pays est le

plus connu; Le Père de la Lane lui donne celui d'*Ikkeri*, qui est le nom de la Capitale des Etats d'un petit Prince, située à l'Orient du Canara propre & des montagnes de Gate, par le quatorzième degré de latitude septentrionale, suivant la Carte de M. d'Anville.

leur Souveraineté; de sorte qu'on peut dire qu'ils sont moins les Maîtres de leurs Etats, que les Fermiers des Maures, Officiers du Mogol, qui gouvernent le Pays, sous le titre de Nababs ou Vicerois.

Le Pays est fort peuplé, & on y voit un grand nombre de Villes & de Villages. Il seroit beaucoup plus fertile, si les Maures ne fouloient pas les Peuples par leurs continuelles exactions. Les Indiens sont fort misérables, & ne retirent presque aucun fruit de leurs travaux: Le Roi, ou le Prince de chaque Etat, a le domaine absolu & la propriété des terres. Ses Officiers obligent les Habitans d'une Ville à cultiver une certaine étendue de terrain qu'ils leur marquent. Au tems de la moisson, ces Officiers vont faire couper les grains, & les ayant fait mettre en un monceau, ils y appliquent le sceau du Prince & se retirent. Quand ils le jugent à propos ils viennent enlever les grains, dont ils ne laissent que la quatrième partie, & quelquefois moins, au pauvre Laboureur. Ils les vendent ensuite au Peuple, au prix qu'il leur plaît, sans que personne ose se plaindre (1). C'est, dit le Père le Caron, un crime aux Particuliers d'avoir de l'argent: Ceux qui en ont l'enterrent avec soin; autrement on trouve mille prétextes pour le leur enlever. Les Princes n'exercent ces vexations sur leurs Peuples, que parceque les Maures lèvent, sur ces Princes, des impôts exorbitans, qu'ils sont obligés de fournir, sans quoi le Pays seroit mis au pillage (m).

Le grand éloignement de la Cour Mogole, qui est d'environ cinq cens lieues de Pondichery, contribue beaucoup à la manière dure dont les Indiens sont traités. Le Mogol envoie, dans ces terres, un Officier, qui a le titre de Gouverneur & de Général de l'Armée. Celui-ci nomme les Sous-Gouverneurs ou Lieutenans, pour tous les lieux considérables, afin de recueillir les deniers qui en proviennent. Comme leur gouvernement ne dure que peu de tems, ils se pressent fort de s'enrichir. D'autres leur succèdent qui ne sont pas moins avides. Aussi ne peut-on guères être plus misérable que le sont les Indiens de ces terres. Il n'y a de riches que les Officiers Maures, ou les Officiers Gentils qui servent les Rois ou Princes particuliers; Encore arrive-t'il souvent qu'on les recherche, & qu'on les force, à grands coups de *Chaboue* (n), de rendre ce qu'ils ont amassé par leurs concussions; de sorte qu'après leur Magistrature ils se trouvent d'ordinaire aussi gueux qu'auparavant.

Ces Gouverneurs rendent la justice sans beaucoup de formalités. Celui qui offre le plus d'argent, gagne presque toujours sa cause; & par ce moyen les Criminels échappent souvent au châtiement que méritent les crimes les plus noirs. Ce qui arrive même assez communément, c'est que les deux parties offrant à l'envi de grandes sommes, les Maures prennent des deux côtés, sans donner satisfaction ni à l'une ni à l'autre.

QUELQUE grande que soit d'ailleurs la servitude des Indiens, sous l'Empire du Mogol, ils ont la liberté de se conduire selon la coutume de leurs Castes, ils peuvent tenir leurs assemblées, & souvent elles ne se tiennent que

RELATION DU
CARNAT.
SUPPLÉMENT.

1736.
Misère des
Peuples.

Concussions
des Officiers
Maures.

Vendité de
la justice.

Etat des
Gentils & leur
haine contre
les Chrétiens.

(1) Lettre du P. de la Laine, Rec. X. pag. 9 & suiv.

(m) Lettre du P. le Caron, Rec. XVI. pag. 134. On a vu ci-dessus, dans une Note, l'idée

que le même Missionnaire donne de ces Princes.

(n) Gros fouet de courroyes, dont les coups sont extrêmement sensibles.

RELATION DU
CARNATE.
SUPPLÉMENT.
1736.

Villes du
Carnate.

Cangibou-
ram, sa Ca-
pitale.

Loix gra-
vées sur des
lames de cui-
vre.

Obser-
vation sur ces
extraits.

que pour rechercher & pour chasser ceux qui se sont faits Chrétiens. Leur haine est favorisée par les Maures. Ils en sont toujours écoutés quand ils parlent contre les Missionnaires. Ils leur persuadent aisément qu'ils sont riches, & sur ces faux rapports les Gouverneurs les font arrêter, & les retiennent long-tems dans d'étroites prisons. On en a vu plusieurs exemples dans nos précédens extraits.

LES Villes, quoique grandes & fort peuplées, n'ont rien de la beauté ni de la magnificence de celles d'Europe; les maisons n'étant pour la plupart que de terre, peu élevées & couvertes de paille (e). Cangibouram, ou Cangibouram (p), car on lui donne indifféremment ces deux noms, est la Capitale du Carnate (q). C'étoit autrefois, dit le Père Bouchet, une Ville célèbre, qui renfermoit dans ses murs plus de trois cens mille Habitans, si l'on en croit les Indiens. On y voit, comme ailleurs, de grandes Tours, des Pagodes, des Salles publiques & de fort beaux Étangs. Les Indiens assurent qu'on gardoit autrefois, dans une grande tour à Cangibouram, des lames de cuivre qui contenoient ce qui regardoit en particulier chacune des Castes, & l'ordre que les Castes différentes devoient observer entr'elles. Les Maures ayant presque entièrement ruiné cette grande & fameuse Ville, on n'a pu découvrir ce qu'étoient devenues ces lames. Avant ce tems, s'il s'élevoit, parmi les Indiens, quelque dispute sur la Caste, ils alloient à Cangibouram, pour plaider leur cause devant les Brame dépositaires de ces loix; & encore aujourd'hui, que cette Ville commence à se rétablir, il y a dix ou douze Brame qu'on consulte souvent, & dont on suit les décisions. S'ils n'ont pas lu ces fortes de loix, du moins ils sont mieux instruits que d'autres de la tradition (r).

ON n'emprunte, des Relations du Carnate, que ce qui peut servir à jeter du jour sur la Géographie & l'Histoire de cette Contrée, indépendamment des observations qui lui sont communes avec les autres Parties de la Presqu'Isle de l'Inde; & nous osons assurer, que par rapport à ces deux objets, nous n'en avons pas omis la moindre circonstance; de-sorte qu'on trouvera ici, de suite, le précis de quantité de détails qui sont répandus de côté & d'autre dans une vingtaine de Volumes.]

(e) Lettre du P. de la Lane, Rec. X. pag. 2 & suiv.

(p) Bouram, signifie Ville.

(q) On a remarqué ci-dessus, pag. 447, que le P. Bouchet fait Tarcolan, Capitale du Royaume de Carnate; mais c'est peut-être une faute d'impression, puisque le même Missionnaire donne ici ce titre à Cangibouram, qui est située au Nord de la Rivière de Sadraspatnam. Voyez la Carte de M. Bellin, qui s'accorde avec la première des Jésuites. La seconde, dressée par M. d'Anville, quoique plus détaillée, n'offre point ce nom; Mais elle donne le titre de Capitale à Chettam petou, qu'elle place au Nord-Ouest de Gingi; ce qui fait une grande différence. Tarcolan est

aussi une grande Ville, située au Nord de Cangibouram, à la hauteur de Madras & de Saint Thomé, par le treizième degré de latitude septentrionale. Quoique les Lettres des Missionnaires Jésuites passent avec justice pour très-correctes, une vilaine faute d'impression y a mis cette Ville au troisième. Rec. X. pag. 397.

Au-reste, il est nécessaire d'avertir, que dans toutes ces remarques, nous n'avons point eu en vue les belles Cartes ultérieures de M. d'Anville, sur-tout la dernière en deux feuilles, parce qu'on y viendra dans la suite.

(r) Lettres du P. Bouchet, Rec. XV. pag. 75. & Rec. XIV. pag. 332.



*Monnoyes, ou diverses sortes de Pièces métalliques, de Coquilles
& d'Amandes, qui passent pour Monnoyes dans toute l'Asie.*

MONNOYES
DE L'ASIE.

QUOIQUE'ON n'ait pas négligé cet important Article, dans toutes les Relations où les Voyageurs l'ont traité, il n'y a personne qui n'en trouve ici volontiers toutes les parties rassemblées sous un même titre. Mais les variations, qui sont arrivées par degrés dans nos propres Monnoyes, obligent nécessairement de faire observer quel étoit en France le prix de l'or & de l'argent vers la fin du dernier siècle; c'est-à-dire, dans le tems où les lumières qu'on emprunte, ont été publiées. C'est un terme de comparaison, d'après lequel il sera facile de réduire toutes les Monnoyes des Indes à la valeur que les nôtres ont aujourd'hui.

Le Marc d'or, en 1679, & pendant quelques années suivantes, qui sont celles des principales Relations de ce Volume, valoit en France quatre cens trente-sept livres neuf sous huit deniers; & celui d'argent, vingt-neuf livres six sous onze deniers. Le Louis d'or valoit onze livres dix sous, & l'Ecu d'or six livres. Le Louis d'argent, ou l'Ecu, étoit de soixante sous. La proportion de l'argent fin, à l'or fin, étoit de quinze & un quart à un; c'est-à-dire, qu'il falloit quinze marcs & un quart d'argent fin, pour payer un marc d'or fin (a).

L'ORDRE qui paroît le plus naturel, est de commencer par l'Arabic. C'est dans cette Région qu'on fabrique particulièrement l'espèce de Monnoye, qui se nomme *Larin*, & qui est une des plus anciennes de l'Asie. Quoique, depuis Bagdad jusqu'aux Isles de Ceylan, de Celebes & de Bornéo, tout le Commerce se fasse par larins, sur-tout le long du Golfe Persique, les larins, suivant Tavernier, ne sont proprement Monnoye courante que dans les trois Arabies, & à Balsora. Leur titre est celui de nos écus. Cinq larins, ou dix demis-larins, valent notre écu. Cependant il s'en faut environ huit sous qu'ils ne le pèsent. C'est ce que les *Emirs*, ou les Princes d'Arabie, prennent pour leur fabrique, ou leur profit, au passage des Marchands qui se rendent en Perse ou aux Indes. Ils viennent attendre les Caravanes, pour prendre leurs droits, & faire changer, en larins, les écus, les pialtres, ou les ducats d'or: tyrannie d'autant plus fâcheuse pour les Marchands, que l'adresse & la violence ne peuvent les sauver. Si les Emirs voyent qu'on ne leur propose rien à changer, ils ne prennent point leurs autres droits; & seignant que le tems leur manque, pour faire les comptes, ils entreprennent des parties de chasse, qui durent quinze & vingt jours, pendant lesquelles de malheureux Etrangers languissent & mangent leurs provisions, sans aucune ressource pour en trouver d'autres: & si la Caravane vouloit passer, sans payer les droits, elle seroit taillée en pièces, elle perdrait ses chamceaux & toutes ses marchandises; ce qui n'est pas sans exemple. Tavernier raconte que, dans un de ses Voyages, il fut

Monnoyes
d'Arabic.

Larins &
Demis-larins.

(a) *Le Blanc*, Traité historique des Monnoyes, pag. 392 & 417.

MONNOYES
DE L'ASIE.

fut arrêté par un de ces Princes, l'espace de vingt & un jours; après lesquels il se trouva fort heureux d'en être quitte, en lui donnant tout ce qu'il demandoit. Si les larins avoient le poids des Monnoyes pour lesquelles on les prend, un Marchand n'auroit à se plaindre que d'une cérémonie fort incommode; mais, ensuite, étant obligé, lorsqu'il arrive aux Indes, de porter ses larins à la Monnoye (b), il perd nécessairement huit sous sur chaque écu; c'est-à-dire, quatorze & demi pour cent.

Monnoyes
de l'Indoustan.Roupies
d'or & d'argent.

Tout l'or & l'argent, qui entre sur les Terres du Grand Mogol, est raffiné au dernier titre, avant que d'être battu en Monnoye de l'Empire, qui porte le nom de *Roupie*. La roupie d'or pèse deux gros, un quart & onze grains, & vaut, dans le Pays, quatorze roupies d'argent. Ainsi la roupie d'or revient à vingt-une livres de France, & l'once d'or à cinquante-huit livres quatre deniers. Cet or est de la finesse de celui que nous estimons cinquante-quatre livres l'once. En apportant de cet or en lingots, ou en ducats d'or de l'Europe, on a toujours sept & un quart pour cent de profit, si l'on peut éviter de payer les droits aux Douanes. La demie-roupie d'or revient à dix livres dix sous, & le quart à cinq livres cinq sous. Anciennement la forme des roupies étoit quarrée. Elle est ronde aujourd'hui. Quoique la roupie d'argent se compte à trente sous, elle ne pèse que trois gros; & nos pièces de trente sous pèsent trois gros & demi, quatre grains; mais la roupie est de meilleur argent. En un mot, ceux qui entendent le Commerce, & qui portent d'ici de l'or ou de l'argent, sur les Terres du Grand Mogol, ont toujours sept ou huit pour cent de gain, s'ils peuvent éviter les Douanes; car, en payant les droits, ce profit s'y trouve employé. Il y a des demies-roupies d'argent, qui reviennent à quinze sols; des quarts, à sept sous & demi; & des huitièmes, à trois sous neuf deniers.

Pièces de
cuivre.

Les Monnoyes de cuivre de l'Indoustan, ont différens noms, & valent plus ou moins, suivant la quantité de cuivre qu'on apporte à la Monnoye. Ordinairement, la plus grande vaut deux sous de notre Monnoye; celle qui suit, un sou; & celle d'après, qu'on nomme *Pecha*, six deniers.

Coquilles.

Les *Koris*, ou les Coquilles, sont en usage aussi dans l'Indoustan. Comme elles viennent des Maldives, plus on est proche de la Mer, plus on en donne pour le pecha; & le nombre ordinaire est de cinquante à soixante.

Mamoudis.

Les *Mamoudis* & les demis-mamoudis, qui sont des pièces d'argent, n'ont cours que dans la Province de Guzarate. Cinq mamoudis passent pour un écu. Les koris ne sont pas reçus dans cette Province; mais on y reçoit une

Amandes.

sorte de petites *Amandes*, qui viennent des environs d'Ormuz & des Déserts du Royaume de *Lar*. Quarante valent le pecha; & quelquefois quarante-quatre, suivant la quantité de ces amandes qu'on apporte dans le Pays. Les arbres, dont elles sont le fruit, n'en produisant pas toujours la même quantité, cette Monnoye hausse ou baisse à proportion; & les Changeurs y trouvent leur compte. Les amandes sont dans leurs coquilles. Il n'est pas

(b) C'est ce qu'on a vu dans toutes les Relations.

à craindre que les enfans les cassent pour manger le noyau; car il est plus amer que la coloquinte (c).

ENTRE les Princes tributaires du Grand Mogol, on en compte plusieurs qui ont le droit de faire battre Monnoye. Le Pays, ou le Royaume de *Matou-cha*, qui est au Nord d'Agra, & renfermé dans de hautes montagnes, jouit de ce privilège. Son principal Commerce, avec ses voisins, consiste en cuivre, dont il a deux mines fort abondantes, qui fournissent la plus grande partie de l'Indoustan, d'où il tire du sel en échange. Ce sel, que la Nature a refusé aux Peuples de *Matou-cha*, leur coute fort cher, parce que du lieu dont il leur vient, qui est sur la Côte des Indes, vers *Bacaim*, il y a quatre mois de chemin. Il se transporte sur des bœufs, qui rapportent aussi le cuivre. *Matou-cha* produit d'excellent bled, de bon raisin, d'admirables fruits, toutes sortes de bestiaux, du lapis & des grenats: mais les Habitans, qui sont tous idolâtres, regrettent amèrement d'être sans sel & sans riz; deux marchandises précieuses à leur Religion. La principale Monnoye de *Matou-cha* est d'argent, au même titre que la roupie, & ne pèse qu'un gros, & dix-neuf grains. La différence, dans le cours, est de six & demi pour cent. Plus on avance vers le Nord, plus l'or & l'argent deviennent chers. Les pièces de cuivre du même Pays (d) n'ont que la valeur du pecha, quoiqu'elles soyent de la moitié plus pesantes; [mais le cuivre n'en est pas si bon.]

Le Raja de *Parta Jajomola* est un des plus grands Princes qui soyent au-delà du Gange. Ses terres sont droit au Nord de *Patna*, & touchent à celles du Roi de *Bontan*. Tous les ans, il est obligé d'envoyer un Ambassadeur au Gouverneur de *Patna*, avec un présent de vingt éléphants, que ce Gouverneur fait au Grand Mogol. Ses principales richesses consistent en éléphants, en musc & en rhubarbe; & manquant de sel, il lève un impôt considérable sur celui qui se consume dans son domaine, ou qui passe plus loin. Tout ce sel vient des terres du Grand Mogol & se transporte depuis la Côte maritime, jusqu'à cinquante, & même à cinquante-cinq degrés du Nord. On en charge plus de quinze cens mille bœufs; & chaque charge, sortant des salines, paye une roupie, au Mogol, pour passer librement par toutes ses terres. Cette nécessité seule a forcé le Raja de se soumettre au tribut. Sa Monnoye, qui est une espèce de roupie, passe pour une des plus belles des Indes (e).

Le Raja d'*Ugen*, Pays entre *Brampour*, *Scronge* & *Amadabath*, fait battre une Monnoye d'argent, qui n'a de cours que sur ses terres, & qu'on rejette même sur celles du Grand Mogol. Elle passe pour un quart de roupie; mais l'argent en est bas. On fabrique aussi, dans les terres de ce Prince, des pechas de cuivre de six deniers, qui ont cours dans les

MONNOYES
DE L'ASIE.

Diverses
Monnoyes
des Tribu-
naux du Mogol.
Pays de
Matou-cha.

*Parta Ja-
jomola.*

Monnoyes
d'*Ugen*.

(c) Voyez la Planche I^{re}, qui représente la figure de toutes ces Monnoyes. Dans l'Edition de Paris, le quart de roupie d'or étoit marqué pour la demie-roupie d'argent. R. d. E.

(d) Planche II. N^o. 1., est la Monnoye d'argent; & N^o. 2., la Monnoye de cuivre de *Matou-cha*. R. d. E.

(e) Même Planche, Nos. 3 & 4. R. d. E.

MONNOYES
DE L'ASIE.

Monnoyes
de Golkonde,
de Visapour,
de Carnate &
de Velouche.

Différence
des vieilles
pagodes & des
nouvelles.

Profit des
Cherafs ou
des Chan-
geurs.

les Etats du Mogol jusqu'aux Portes d'Agra. Les koris y sont la plus petite Monnoye (f).

ON peut s'en rapporter hardiment au témoignage de Tavernier, sur ces espèces d'or qu'on nomme *Pagodes*, & qui n'ont proprement cours que dans les terres de Golkonde, de Visapour, de Carnate & de *Velouche* (ou plutôt *Velour*). Son principal Commerce l'ayant conduit plusieurs fois aux Mines de Diamans, il s'étoit vu dans la nécessité d'approfondir parfaitement la valeur d'une Monnoye, dont il faisoit un usage continu. Toutes les *pagodes*, dit-il, quoique de figures différentes, ont la même valeur dans ces différens Pays, & doivent être du poids de notre demie pistole; mais l'or est à plus bas titre. Cependant, quoique l'on ne vaille pas plus de quarante-deux à quarante-trois livres, elle ne laisse pas de passer pour quatre roupies (g). Aussi lui parut-il que c'étoit la meilleure Monnoye qu'on pût porter aux Mines. Il distingue les vieilles pagodes, des nouvelles. Les premières sont du tems que les Rajas étoient Maîtres de Golkonde, & n'ont qu'une petite marque d'un côté (b). Elles sont de même poids que les nouvelles; mais, quoiqu'elles ne soyent pas de meilleur or, elles sont quelquefois plus estimées de vingt à vingt-cinq pour cent. La raison qu'il en apporte, c'est que les *Cherafs*, c'est-à-dire les Changeurs, qui sont tous idolâtres, ont la superstition de croire que si cette Monnoye étoit refondue, le Pays seroit menacé de quelque désastre; & dans cette crainte, ils donnent au Roi de Golkonde, en certaines années, jusqu'à vingt mille pagodes, pour obtenir qu'il ne la fasse pas refondre. Mais ces vieilles pagodes n'ont cours que dans le seul Royaume de Golkonde. Tavernier croit au fond que l'intérêt des *Cherafs* y a plus de part que leur superstition. Dans tout ce Royaume, on ne parle, dit-il, que de vieilles pagodes pour le Commerce: non qu'il ne soit également permis de faire les payemens en pagodes neuves, ou en roupies; mais ceux qui reçoivent des pagodes neuves, ou des roupies, trouvent toujours le moyen de gagner un quart, ou un demi, & quelquefois un pour cent, sous prétexte que ces nouvelles Monnoyes sont de Visapour, ou de Carnate, ou de Velouche, ou des Anglois & des Hollandois. D'un autre côté, si le payement se fait en vieilles pagodes, le *Cheraf* est encore plus sûr de quelque profit, parcequ'en payant l'intérêt ordinaire, pour l'argent qui lui reste entre les mains (i); il a mille moyens de le faire valoir à son avantage (k).

ON

(f) Même Planche, Nos. 5 & 6. R. d. E.

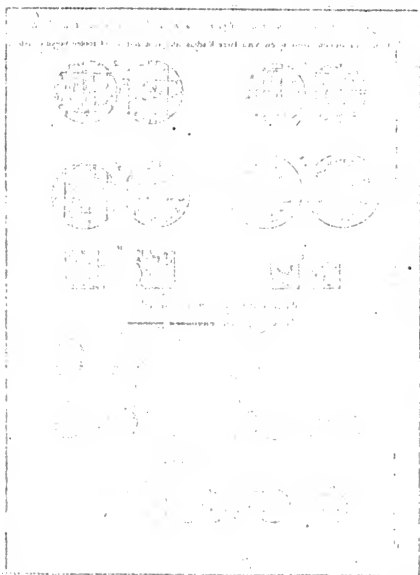
(g) C'est la pagode, qui passe pour quatre roupies, & non l'once, comme M. Prevost semble ici le comprendre. R. d. E.

(b) Même Planche II. N°. 1. Ce sont ces vieilles pagodes des Rajas; 2., celles du Roi de Golkonde; 3 & 4., du Roi de Visapour; 5 & 6., du Raja de Carnate; 7 & 8., du Raja de Velouche. Nos. 9. 10. 11 & 12, ce sont des demies-pagodes de ces Rois & de ces Rajas. R. d. E.

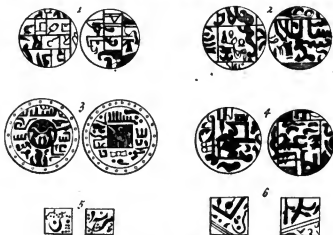
(i) Il ne se fait point de payement confi-

dérable, sans un *Cheraf*, qui le reçoit, & qui garde la somme entre ses mains, si les Vendeurs n'en ont pas besoin sur le champ; en leur payant l'intérêt sur le pied de huit pour cent par an [& quelquefois jusqu'à douze], ne gardât-il l'argent que deux jours. Il arrive de-là que les *Cherafs* ont toujours la plus grande partie de l'argent du Royaume, & que malgré l'intérêt qu'ils en payent, ils y sont de très-grands profits. Tavernier, pag. 10.

(k) Le détail de ces moyens est instructif.



Monnies d'un Roi et de deux Rajas, tous trois Tributaires du Grand Mogol.
 Munten van eenen Koning en van twee Rajas, alle drie aan den Grooten Mogol cysbaar.

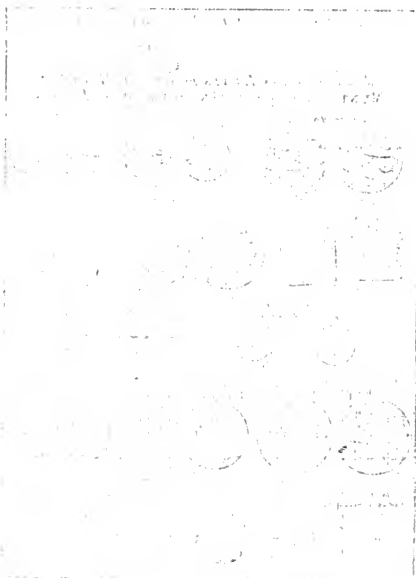


Espèces d'Or qu'on nomme Pagodes.
 Goude Specien Pagooden genaamt.



Favers - Faucims.





MONNOYE D'ARABIE. || ARABISCHE MUNT.

Larin.
Larya.



Demi Larin.
Half Larya.



MONNOYES DES ETATS DU GRAND MOGOL.

MUNTEN VAN DE STAATEN DES GROOTEN MOGOLS.

Roupie d'Or.
Goudé Ropy.



Demi Roupie d'Or.
Goudé Halve Ropy.



$\frac{1}{4}$ de Roupie d'Or.
 $\frac{1}{4}$ Goudé Ropy.



Roupie d'Argent.
Zilveré Ropy.



Roupie d'Argent.
Zilveré Ropy.



Demi Roupie d'Argent.
Zilveré Halve Ropy.



$\frac{1}{8}$ de Roupie d'Argent.
 $\frac{1}{8}$ Zilveré Ropy.



$\frac{1}{8}$ de Roupie d'Argent.
 $\frac{1}{8}$ Zilveré Ropy.



Quatre Pechas de Cuirre.
Vier Koopere Pechas Stuk.



Deux Pechas de Cuirre.
Twee Koopere Pechas Stuk.



Un Pecha de Cuirre.
Een Koopere Pecha.



Coris ou Coquilles.
Corys of Schelpen.



Mamoudi d'Argent.
Zilveré Mamoudi.



Demi Mamoudi.
Halve Mamoudi.



Amande.
Amandel.



ON verra, dans la Figure, une autre Monnoye de Commerce, qui est en usage dans les mêmes Pays, & qui se nomme *Fanos* (1). Elle est d'or, & de différens titres. Il y en a de six pour un écu, & d'autres de dix à quinze, entre lesquelles il s'en trouve de fort bas aloi. C'est la Monnoye qui règne sur la Côte de Coromandel, depuis le Cap de Comorin jusqu'au Bengale; avec les pechas de cuivre, & les koris, qui servent de petite Monnoye.

Quoique Tavernier ne doive être consulté qu'avec précaution, dans tout ce qu'il rapporte d'historique, on ne peut rejeter absolument l'histoire des roupies qui représentent les douze Signes du Zodiaque, telle qu'on la trouve au Tome II. de ses Voyages, pag. 24. On ne changera rien à ses termes.

Histoire
des roupies
qui portent
les douze Si-
gnes du Zo-
diaque.

„ SUL-

tif. Premièrement, le Cheraf examine toutes les vieilles pagodes; & les ayant regardées l'une après l'autre, il en fait cinq ou six parts. Il dit des unes qu'elles sont plus utiles que d'autres, parcequ'elles ont passé par plus de mains; Aux autres, c'est un déchet de demi pour cent, ou d'un quart, &c., parcequ'elles ont été forées. C'est une chose merveilleuse que ce forage. Comme les pagodes sont fort épaisses & qu'on ne peut les rogner, ceux qui cherchent un profit illégitime, se servent d'un foret, pour les percer par le bord, jusqu'à la moitié, ou plus, & tirent quelquefois de l'or d'une pièce jusqu'à la valeur de deux ou trois sous. Avec beaucoup de précaution pour n'être pas pris sur le fait, ils présentent ce métier à tout autre, parcequ'il y a peu d'Artisans aux Indes qui gagnent plus de trois sous par jour. Après avoir tiré le foret, ils frappent sur les trous avec un petit marteau, & les savent si bien fermer, qu'il faut avoir une expérience extrême pour découvrir la fraude. C'est par cette raison qu'on ne reçoit jamais de paiement, sans faire voir les espèces au Cheraf; & quand il ne regarderoit que deux ou trois pièces, le moindre salaire, pour sa peine, est de deux liards ou d'un sou. 2°. Lorsqu'il a fait un paiement considérable, le Cheraf met les pagodes, par cinquante ou par cent, dans de petites sacs auxquels il applique son cachet, & sur le sac est écrit le nombre des pagodes qu'il contient. La somme est livrée dans cet état à celui qui reçoit le paiement. Quand celui-ci veut l'employer, il n'ouvre point les sacs pour la donner à celui qu'il paye. On fait appeler le même Changeur qui a cacheté les sacs, & qui, reconnaissant son cachet entier, répond que les espèces sont bonnes. Elles passent ainsi

des années entières, sans que les sacs soient ouverts. Mais chaque fois qu'ils changent de mains, on envoie chercher les mêmes Cherafs, qui tirent toujours quelque chose pour cent de leur visite. Cependant il est plus ordinaire, dans les intervalles, de leur laisser la somme entre les mains pour en tirer d'eux l'intérêt. 3°. Voici comment ils la font valoir à leur profit: c'est l'usage du Pays que les gens de guerre y soient payés tous les mois; mais la plupart n'attendent pas que le mois soit fini & viennent prendre leur argent chez les Cherafs, qui en font le décompte à dix-huit & vingt pour cent; joint qu'ils les payent en pagodes auxquelles il y a quelque chose de manque. S'il y a quelque gros diamant à vendre, ou quelque beau rubis, ils ne l'ignorent pas long-tems, & bien-tôt ils trouvent le moyen de l'avoir en gage. Les Marchands, qui arrivent du Pegu & des autres lieux, doivent ordinairement quelque chose; & comme les Loix obligent de payer dans la quinzaine, du jour que le Marchand est sorti du Vaisseau, il met en gage ce qu'il a de plus précieux, pour satisfaire ceux qui ont contribué aux frais du Vaisseau, ou qui lui ont prêté de l'argent pour ses emplettes. Ensuite il vend les autres marchandises, pour payer le Cheraf, auquel il a fait des emprunts à son arrivée. Ceux qui travaillent aux Mines de diamans, & les Marchands qui les afferment, ont peu de belles pierres qu'ils ne vendent à ces Changeurs, parcequ'ils sont sûrs d'y trouver de l'argent comptant. Souvent ils les leur donnent en gage, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé des Marchands pour les acheter. *Ibidem.*

(1) Même Planche II. Nos. 13. 14. 15. 16 & 17. R. d. E.

XIII. Part.

R r r

„ SULTAN *Selim*, dit-il, nommé *Jehan-Guir*, neuvième (m) Empereur des
 „ Mogols, avoit une vive tendresse pour une de ses femmes, qui en étoit
 „ digne aussi par son rare mérite (n). Elle avoit beaucoup d'esprit. El-
 „ le étoit belle, libérale, & si adroite à ménager l'humeur du Souverain,
 „ que non-seulement il ne pouvoit vivre sans elle, mais qu'elle étoit en
 „ possession de tout obtenir de lui. Elle avoit deux noms: celui de *Nour-*
 „ *Gehan-Begum*, qui signifie *Princesse, lumière du Monde*; & c'étoit le nom
 „ qui étoit sur son echart: l'autre étoit *Nour-Mahal*, qui signifie, *lumière du*
 „ *Serrail*. Elle fut toujours grande Ennemie des deux fils du Roi, particuliè-
 „ rement du second, appelé alors Sultan *Kourom*, ou *Corone* (o); & qui de-
 „ puis étant monté sur le Trône, se fit nommer *Cha-Jehan*. Il s'opposoit à
 „ tous les dessein de cette Princesse, qui de son côté gouvernoit si bien l'esprit
 „ du Roi, qu'elle le portoit à se tenir la plus grande partie de l'année en
 „ campagne, soulevant, sous main, contre lui, quelques Rajas des frontiè-
 „ res, pour l'obliger d'aller à la guerre & l'éloigner de ses fils. Dans les
 „ vûes de son ambition, elle crut ne pouvoir éterniser plus sûrement sa
 „ mémoire, qu'en faisant fabriquer, en son nom, quantité de Monnoye,
 „ dont la marque fût différente de celle qui est en usage dans l'Indoustan.
 „ Elle n'auroit jamais réüssi dans son dessein, si le Prince *Kourom* eût été
 „ à la Cour; mais elle prit le tems que le Roi avoit fait crever les yeux à
 „ Sultan *Kesrou* (p) (q), son fils aîné, après l'avoir pris les armes à la
 „ main dans l'intention de le chasser du Trône. *Kourom* ayant été envo-
 „ yé avec une puissante Armée contre le Roi de *Visapour* qui remuoit,
 „ *Nour-Mahal*, qui se vit délivrée de ceux qui pouvoient la traverser dans
 „ ses dessein, prit cette occasion pour redoubler ses flatteries auprès de
 „ *Jehan-Guir*. Un jour que le vin l'avoit rendu fort gai, & qu'il avoit pris
 „ beaucoup de plaisir à la voir danser, il lui avoua qu'il l'aimoit plus que
 „ toutes ses autres femmes, & que sans elle il feroit mort de chagrin, après
 „ l'audace criminelle de son fils, qui avoit voulu le détrôner. S'il est vrai,

(m) C'étoit le dixième. R. d. E.

(n) Les Auteurs rapportent fort diffé-
 remment l'origine & l'élévation de cette
 Princesse. L'opinion la plus reçue est qu'elle
 étoit fille d'un des principaux Seigneurs
 de la Cour, nommé *Ethamandaulet*, ou *E-*
simen-Daulet, qui ayant suivi le parti du mal-
 heureux Sultan *Cosrou* contre *Selim*, ou
Gehan-Guir son Père, ne racheta sa vie
 qu'en payant une somme de deux mille leks
 de roupies. Sa fille, nommée *Meer-Metfia*,
 veuve de *Cheeraf-Cinn*, alloit souvent chez
 la Sultane *Rokia*, Mère du Mogol, qui ne
 pouvoit se passer d'elle. Le Mogol la ren-
 contra un jour dans son *Serrail*, où la
 Sultane l'avoit fait entrer avec sa fille, qui
 n'étoit âgée que de cinq ou six ans. Ce
 Monarque lui leva son voile, & lui dit qu'il
 vouloit être le Père de sa fille. Sa passion
 devint si forte pour *Meer-Metfia*, que peu

de tems après il la fit demander en maria-
 ge à *Ethamandaulet* son Père, & la prit
 pour femme, avec les solemnités ordinai-
 res, changeant son nom de *Meer-Metfia*,
 en celui de *Nour-Mahal*, dont la signifi-
 cation est connue. *Ethamandaulet*, de pri-
 sonnier qu'il étoit, fut fait Premier Minis-
 tre, & les principales charges de la Cour
 tombèrent entre les mains d'*Ajapp-Chat*
 son fils, & de ses autres parens. R. d. E.

(o) C'étoit le troisième. R. d. E.

(p) D'autres le nomment *Coronfee*.

(q) C'est un fait dont *Thomas Rhoe* ne dit
 pas le mot, quoiqu'il eût même parlé à ce
 Prince. D'autres prétendent que *Gehan-*
Guir son Père, pour l'aveugler, lui fit distil-
 ler, dans les yeux, du jus d'*Atak*, qui n'eût
 pas l'effet de lui faire perdre entièrement la
 vûe. R. d. E.

„ lui dit-elle, que je vous sois si chère, vous m'accorderez ce que je dési-
 „ re depuis long-tems avec la plus vive passion, qui est de pouvoir régner
 „ souverainement l'espace de vingt-quatre heures. Cette demande surprit
 „ fort le Roi, & le rendit triste pendant quelques jours. Cependant l'a-
 „ droite Nour-Mahal s'efforçoit de le réjouir par de nouveaux plaisirs, &
 „ feignoit de ne pas s'apercevoir de son chagrin. Enfin, le cinquième
 „ jour de la demande, ne pouvant résister à sa passion, il lui dit qu'il al-
 „ loit se retirer pour vingt-quatre heures, & que dans cet intervalle elle
 „ pouvoit monter sur le Trône, pour commander souverainement. En
 „ même-tems, il fit venir, en sa présence, tous les Grands qui se trou-
 „ voient à la Cour, auxquels il donna ordre d'obéir à Nour-Mahal comme
 „ à lui-même. Il y avoit long-tems qu'elle avoit fait ses préparatifs, en
 „ amassant, en secret, quantité d'or & d'argent dans toutes les Villes où
 „ l'on bat Monnoye, & faisant fabriquer tous les coins. C'est assurément
 „ une chose surprenante, qu'une femme ait su conduire si adroitement un
 „ si grand dessein, qu'elle ait pu faire graver vingt-quatre coins, & tenir
 „ prêts, tant en or qu'en argent, plus de deux millions dans toutes les Vil-
 „ les, sans que jamais, ni le Roi, ni les Grands en aient rien découvert.
 „ Il n'y avoit que les seuls Maîtres des Monnoyes qui eussent part à son
 „ secret. Elle avoit su les gagner par des bienfaits & de grandes espéran-
 „ ces, se tenant comme assurée d'obtenir un jour sa demande, & jugeant
 „ que si tout n'étoit prêt, elle ne pourroit exécuter son dessein dans vingt-
 „ quatre heures. Le jour étant donc venu qu'elle s'assit sur le Trône, el-
 „ le envoya promptement des Couriers par toutes les Villes du Royaume,
 „ avec ordre de battre des roupies, tant d'or que d'argent, jusqu'à la som-
 „ me qu'elle avoit amassée. — Il faut remarquer que toutes les Monnoyes
 „ de l'Indoustan n'ont que des caractères du Pays, des deux côtés de la
 „ pièce; mais cette Princesse fit mettre, de chaque côté des lignes, un
 „ des douze Signes du Zodiaque; ce qui est contre la loi de Mahomet,
 „ qui défend toutes sortes de représentations d'hommes & d'animaux. El-
 „ le eut ce respect pour le Roi, qu'au revers des pièces, elle fit mettre,
 „ en lettres Arabes, le nom de Jehan-Guir avec le sien, & celui de la Vil-
 „ le où les roupies avoient été battues. Quand le Roi & les Grands sçu-
 „ rent la chose, ils furent extrêmement étonnés, mais particulièrement
 „ Sultan Kourom, ennemi mortel de Nour-Mahal. Quelques gens du Pays
 „ m'ont assuré qu'il en perdit d'abord l'esprit, & qu'il eut de la peine à
 „ revenir d'une si grande surprise. Mais la chose fut si promptement exé-
 „ cutée, sur-tout dans le lieu où elle étoit alors, que deux heures après
 „ qu'elle fut sur le Trône, elle fit jeter au Peuple quantité de ces pièces
 „ d'or & d'argent, qui pendant le règne de Jehan-Guir ont toujours eu
 „ cours & passé pour des roupies. Lorsque Sultan Kourom, qui prit le
 „ nom de Cha-Jehan, eut succédé à son Père, il fit défense, sous peine
 „ de la vie, d'employer de ces roupies. Il fut ordonné à tous ceux qui en
 „ avoient, tant d'or que d'argent, de les porter à la Monnoye, pour en
 „ recevoir la valeur & y être fondus. De-là vient qu'à présent elles
 „ sont fort rares, particulièrement celles d'or, & entr'autres deux ou trois

MONNOYES
DE L'ASIE.

Monnoyes
des Portugais
aux Indes
Orientales.

Monnoye
Angloise aux
Indes.

„ que l'on ne trouve que mal-aisément, ayant payé pour une jusqu'à cent „ écus (r) ”.

LA Monnoye d'or, que les Portugais font battre à Goa, est de meilleur titre que celui de nos Louis, & pèse un grain de plus que nôtre demie-pistole. Ils affectent de la tenir fort haute (s), afin qu'elle ne sorte point du Pays. On l'appelle *Saint-Thomé* (t). Autrefois, lorsqu'ils avoient le Commerce du Japon, de Macassar, de Sumatra, de la Chine, avec celui de Mosambique, qu'ils ont encore, on admiroit la quantité de cette Monnoye d'or, qu'ils faisoient battre, & celle des ouvrages d'or qui se fabriquoient dans toutes leurs Villes; mais sur-tout de ces ouvrages de filigrane, qu'ils envoyoient aux Pays étrangers, & jusqu'aux Indes Occidentales, par la voye des Philippines. Mais, depuis que Mosambique est presqu'le seul Pays qui fournisse de l'or à Goa, ils craignent qu'il n'en sorte en espèces mêmes. Outre les Monnoyes étrangères, ils ont d'ailleurs des pièces d'argent, qu'ils nomment *Pardos*, & qui passent pour la valeur de vingt-sept sous de France. Les petites Monnoyes de cuivre & d'étain sont aussi fort communes à Goa, & s'enfilent comme celles du Tonquin & du Japon.

LES Anglois ont fait battre assez long-tems, dans leur Fort de Madras, des pagodes d'or, comme celles des Rois & des Rajas du Pays. Elles étoient de même poids, & de même titre, & de même valeur. Ils [ne faisoient auparavant point battre de Monnoye d'argent ni de cuivre (v),] parcequ'ils trouvoient plus de profit à porter, dans leurs Comptoirs, de l'or d'Angleterre. Mais, après le mariage de Charles II, avec une Princesse de Portugal, qui lui donna le Fort de Bombay pour une partie de son Douaire, ils prirent le parti de faire battre, dans ce Fort, de la Monnoye d'argent, de cuivre & d'étain. A la vérité, cette Monnoye n'a jamais eu de cours à Surate, ni dans toute l'étendue des terres du Grand Mogol & des autres Puissances des Indes. Elle ne passe qu'entre les Anglois du Fort même, & jusqu'à deux ou trois lieues dans les Terres, ou dans les Villages de la Côte. Les Payfans, qui leur apportent leurs denrées, reçoivent

vo-

(r) Voyez la Planche III. Valentin avoit vu, avec étonnement, toutes ces roupies, en or & en argent, dans le magnifique Cabinet de Médailles antiques, Grecques, Romaines & autres, de M. Jacob de Wilde à Amsterdam. Il est rare de trouver une seule de ces pièces d'or; combien plus difficile n'est-il pas de les rassembler toutes, avec celles d'argent, parfaitement bien conservées? M. Camper, de Leide, en avoit douze d'or & six d'argent. M. Van den Burg, Avocat à la Haye, possédoit aussi douze des premières, de même que M. Dierks, autrefois Directeur à Surate, & M. Otto Luca, fameux Négociant à Hambourg. Ce sont-là presque les seules roupies d'or & d'argent de cette Princesse, qui fussent connues alors en Europe,

quoiqu'il puisse vraisemblablement s'en trouver encore beaucoup d'autres. Les Curieux qui en ont, & ceux qui auront occasion de s'en procurer quelques-unes, liront cette Note avec plaisir. R. d. E.

(s) Tavernier dit que pendant qu'il étoit à Goa, le Saint-Thomé valoit quatre roupies d'argent, ou six francs de nôtre Monnoye.

(t) Voyez la figure de cette Monnoye; au bas de la même Planche III. R. d. E.

(v) Au lieu des mots qu'on renferme ici entre deux crochets, l'Edition de Paris porte, qu'ils avoient d'abord négligé cette ressource; ce qui veut dire précisément le contraire. R. d. E.

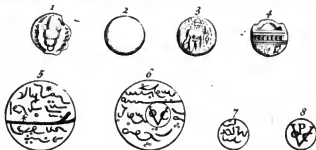
... ..
... ..



... ..
... ..
... ..
... ..
... ..



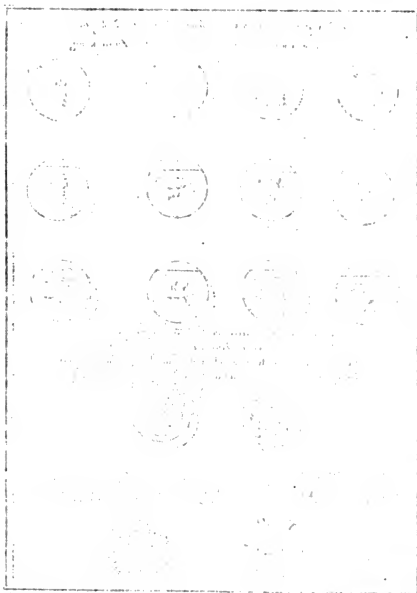
Monnies que les Anglois et les Hollandois font battre aux Indes.
Munten die de Engelschen en de Hollanders in Indien doen slaan.



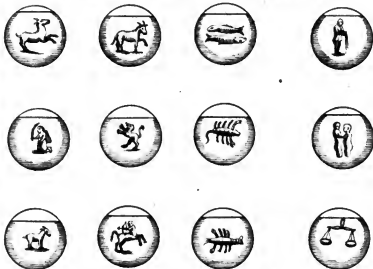
Monnies d'Or et d'Etain du Roi d'Achem, avec celles d'Or du Roi de
Macassar ou de Celebes, et celles d'Argent et de Cuivre du Roi de Camboge.

Goude en Tinne Munten van den Koning van Achem, nevens
 de Goude van den Koning van Makassar of Celebes, en de
 Zilveren en Koperen Munten van den Koning van Cambodia.

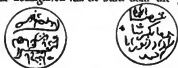




Monnoyes qui représentent les douze Signes du Zodiaque.
 Munten vertoonende de twaalf Tekens van den Zonnekring.



*Revers de toutes ces pièces portant les noms du
 Roi, de la Reine, et de la Ville où elles ont été battues.*
 Weersyde van alle deese Stukken, inhoudende de Naamen van den
 Koning, van de Koningin, en van de Stad daar die geslaagen sijn.



Monnoyes d'Or, d'Argent et de Cuivre, que les Portugais font battre aux Indes Orientales.
 Goud, Zilver en Kopere Munten, die de Portugeezen in Oost-Indien doen slaan.



volontiers cette Monnoye; parceque, dans un Pays misérable & sans Commerce, ils n'en voyent pas beaucoup d'autre.

Monnoyes
de l'Asie.

PALICATE est un Fort des Hollandois, sur la Côte de Coromandel, où l'on fabrique aussi des pagodes du même poids que les autres, mais un peu meilleures, pour le titre, que celles des Princes du Pays & des Anglois. La différence, à leur avantage, est de deux ou trois pour cent. On frappe aussi, à Paliccate, des roupies d'argent, qui ont le poids des roupies du Grand Mogol, & qui portent, d'un côté, la marque de la Compagnie Hollandoise. Mais les Indiens n'en jugent pas comme des pagodes d'or du même lieu; c'est-à-dire qu'ils en font moins de cas que des roupies communes, & que dans le Commerce elles perdent un demi pour cent, quoique l'argent n'en soit pas inférieur. Les Hollandois font battre encore, à Paliccate, une petite Monnoye de cuivre, dont ils payent ordinairement leurs Soldats. Tavernier observe qu'ils ont eu raison d'aspirer au privilège de faire battre Monnoye. Comme ils ne rapportent, du Japon, que de l'or, de l'argent & du cuivre en barre, de Macassar, que de l'or en poudre, & de la Chine, que de l'or en pain ou en masse, ils ont reconnu qu'en vendant toutes ces richesses aux Cherafs, ils perdoient cinq ou six pour cent, soit par la mauvaise foi de ces Changeurs, ou par celle des Chefs de leurs propres Comptoirs. Le profit, qui passoit à ces infidèles Agens, demeure présentement à la Compagnie (x).

Monnoye
Hollandoise.

DANS l'Isle de Sumatra, le Roi d'Achem fait battre une Monnoye d'or, dont le titre est meilleur que celui de nos Louis. L'once en vaudroit bien cinquante francs. Ces pièces pèsent dix grains, & reviennent à seize sous huit deniers de notre Monnoye. La petite Monnoye du même Royaume est d'étain, & pèse huit grains. En mettant cet étain, qui est fort bon, à seize sous la livre, il faudroit soixante & quinze de ces pièces pour faire un de nos sous.

Monnoye
d'Achem.

LA Monnoye d'or du Roi de Macassar, dans l'Isle de Celebes, pèse douze grains, & les Hollandois la prennent pour un florin de leur Monnoye. L'or en est fort bon.

Monnoye
de Macassar.

CELLE du Roi de Cambaye est d'argent. Elle pèse trente-deux grains. Ce Prince n'en fait jamais battre de plus haute; & quoiqu'il ait quantité d'or dans ses Etats, il aime mieux le négocier au poids, comme à la Chine, que de le convertir en Monnoye. Mais il fait battre aussi une Monnoye de cuivre, qui sert apparemment de modèle au Roi de Bantam, & aux Rois des Moluques; car ils n'en ont que de la même forme & de la même matière (y). A l'égard des Monnoyes d'argent, ils laissent un cours libre,

Monnoye
de Cambaye,
de Bantam &
des Molu-
ques.

(x) Voyez, pour ces deux articles, la Planche IV. Nos. 1 & 2., représentent les pagodes d'or des Anglois; 3 & 4., celles des Hollandois; 5 & 6., leurs roupies; & 7 & 8., leur petite Monnoye de cuivre. R. d. E.

(y) Voyez, pour ces trois derniers articles, la partie inférieure de la même Plan-

che IV. Nos. 1 & 2., représentent la Monnoye d'or du Roi d'Achem; 3 & 4., la petite Monnoye d'étain; 5 & 6., celle d'or du Roi de Macassar; 7 & 8., celle d'argent du Roi de Cambaye; & 9 & 10., celle de cuivre du même Prince. R. d. E.

MONNOYES
DE L'ASIE.
Monnoye
de Batavia.

libre, dans leurs Etats, à celles qui viennent des Pays étrangers, sans jamais les faire fondre. Dans Bantam, dans Batavia, & toute l'île de Java, dans plusieurs lieux des Moluques, on ne voit que des piaîtres d'Espagne, des richedales d'Allemagne, & des écus de France. Mais, dans Batavia, comme en Hollande, on a de plus, pour petite Monnoye, des escalins, des double-sous, & des sous.

Monnoye
de Queda &
Pera.

DANS le Royaume de Queda & Pera, on ne bat que de la Monnoye d'étain. Plusieurs mines de ce métal, qu'on y a trouvées en divers tems, ont causé beaucoup de tort aux Anglois; car l'Angleterre en fournissoit autrefois une partie de l'Asie. Il s'y en consume beaucoup, sur-tout dans les Etats du Grand Mogol, & plus encore dans l'Arabie & la Perse, où toute la vaisselle est de cuivre, & demande d'être étamée tous les mois. Mais les Hollandois, & d'autres Marchands, l'achètent à présent du Roi de Queda, & le transportent dans toutes les Parties de l'Orient. S'il entre quelques Monnoyes d'or ou d'argent dans le Royaume de Queda & Pera, elles demeurent entre les mains du Roi & des Grands. Le Peuple ne voit que des pièces d'étain & des koris. Les plus grandes pièces sont du poids d'une once & demie, & valent, dans le Pays, deux de nos sous; quoiqu'au prix où l'étain est en Europe, elles n'y puissent valoir qu'un sou trois deniers. Les bords en sont épais, mais le dedans est aussi mince que du papier. La petite pièce vaut quatre deniers, & répond à la valeur de cinquante koris (z).

Monnoyes
d'Asiem, de
Tipoura,
d'Arrakan, &
du Pegu.

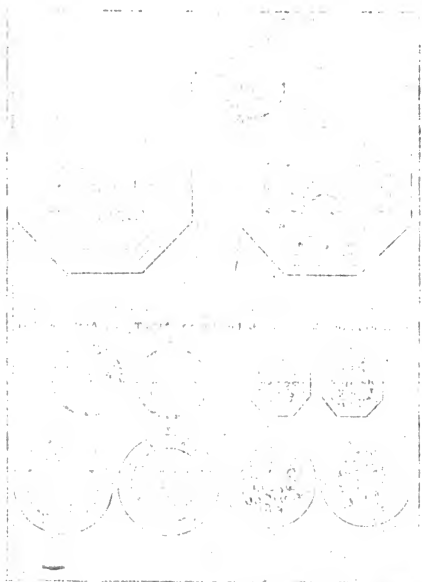
TOUTES les Monnoyes d'argent des Royaumes d'Asiem, de Tipoura, d'Arrakan & du Pegu, sont au même titre que nos écus, en les mettant à trois livres dix sous l'once, comme ils y étoient du tems de l'Auteur. Celle d'Asiem pèse trois, gros quatre grains. Celle de Tipoura pèse deux gros & demi, vingt-deux grains. Elle porte d'un côté cette inscription, *Aragari*, qui signifie *Dieu* en langue du Pays (a); & de l'autre, *Chnermani*, *Roi de Tipoura*. Ce Royaume, qui est d'ailleurs peu connu des Européens, commence à deux journées de Dacca, au Nord-Ouest. La Monnoye du Roi d'Arrakan pèse deux gros & demi, quinze grains. Dans ce Pays, l'or se négocie sans être Monnoye; mais il est à très-bas titre, & ne passe point quatorze carats. Le poids de la Monnoye d'argent du Pegu est de deux gros & demi, douze grains. On fait battre aussi, dans cet Etat, de petites pièces d'or, qui ne pèsent que sept grains, & dont quinze passent pour la valeur d'une piaître. L'or en est fort bas. Ces pièces se nomment *Fanos*. Asiem en a de même nom & de même poids, mais à plus bas titre encore. Pour la valeur d'une piaître, il en faut vingt-deux (b).

ON

(z) Planche V. Nos. 1 & 2, les grandes pièces; 3 & 4, les petites; & 5 & 6, les coquilles, qui sont déjà représentées sur la Planche première. R. d. E.

(a) On doute si cette explication est juste. L'Auteur dit, qu'en langue du Pays, le Roi s'appelle *Dieu-Ara-gari*; inscription que porte d'un côté la Monnoye. R. d. E.

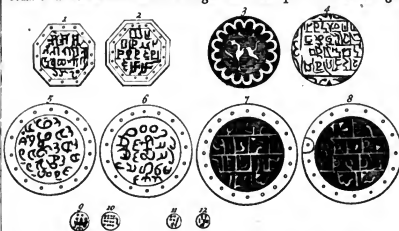
(b) Voyez la partie inférieure de la même Planche V., dont les Nos. 1 & 2, représentent la Monnoye d'argent du Roi d'Asiem. 3 & 4, celle du Roi de Tipoura; 5 & 6, celle du Roi d'Arrakan; 7 & 8, celle du Roi de Pegu; 9 & 10, les *Fanos* d'or; & 11 & 12, ceux du Roi d'Asiem. R. d. E.



Monnoyes du Roi de Ceda et Pera.
 Munten van den Koning van Cheda en Pera.



Monnoyes d'Or et d'Argent des Rois d'Alem, de Tipoura, d'Arakan et du Pegu.
 Goude en Zilver Munten van de Koningen van Alem, Tipocra, Arakan en Pegu.



On bat à Siam une Monnoye d'or, qui pèse dix grains plus que nôtre demie-pistole. L'or en est au même titre. Si les Marchands, qui vont négocier dans cette Contrée, en rapportent de l'or ou de l'argent, c'est qu'ils n'y trouvent point de marchandises qu'ils puissent acheter; car ils n'ont pas deux pour cent de profit, sur ces deux métaux. Les Siamois ont une Monnoye d'argent, qui se nomme *Tical*, de la grosseur d'une bonne noisette, aplatie, en demi rond, des quatre côtés, dont trois sont fendus, comme un fer à cheval, & deux portent quelques caractères du Pays. Tout l'Orient n'a point de Monnoye d'une si étrange fabrique (c). Elle pèse trois gros & demi, & vingt-cinq grains. Le titre en est le même, que celui de nôtre argent à trois livres dix sous l'once. La Monnoye de cuivre de Siam doit avoir, avec celle d'argent, une proportion connue, puisqu'on en donne régulièrement deux cens pièces pour une d'argent (d). On s'y sert aussi, pour la plus basse Monnoye, de ces coquilles de Mer qui viennent des Maldives.

On a remarqué dans les Descriptions de la Chine & du Tonquin, qu'il ne s'y bat aucune Monnoye d'or ni d'argent; que la petite Monnoye est de cuivre; & qu'on n'emploie dans le Commerce, que des masses ou des lingots d'or, dont chacun a son poids. Ces morceaux d'or sont nommés par les Hollandois, *Goude-Schuyten*, c'est-à-dire *Batteaux d'or*, parcequ'ils ont à-peu-près la forme d'un Batteau. Les autres Nations les appellent *Pains d'or*. On n'en voit que de deux différentes grosseurs. L'or en est à tel titre, que l'once en France ne vaudroit que quarante-deux livres. Le grand morceau revient à douze cens florins de Monnoye Hollandoise, & de la nôtre, à treize cens cinquante livres. L'autre morceau, qui pèse la moitié moins, est d'une valeur proportionnée.

A l'égard des pains ou des morceaux d'argent, on en distingue de plusieurs grosseurs & de divers poids, dont la valeur par conséquent varie, suivant cette différence. Dans les grands payemens, on emploie des lingots qui valent jusqu'à cent francs; mais on voit aussi de petits morceaux d'argent qui ne sont pas de la valeur d'un fol. Ceux qui achètent quelque chose, ont toujours des instrumens prêts, pour couper d'un gros morceau, ce qui manque à leur somme. Au reste, lorsque les Chinois transportent leurs pains ou leurs batteaux d'or dans les Pays étrangers, il n'y a point de Marchand qui les reçoive, sans les faire couper par le milieu. Tout le monde se défie de cette Nation, sur-tout les Hollandois, qui ont souvent trouvé, au milieu de ces pains d'or, un tiers de cuivre ou d'argent. Les Chi-

Monnoyes
de l'Asie.
Monnoye
de Siam.

Monnoye
de la Chine
& du Ton-
quin.

(c) Leur figure, dit plus nettement la Loubere, est celle d'un petit cylindre, ou d'un rouleau fort court, tellement plié par le milieu, que ses deux bouts reviennent à côté l'un de l'autre. Leur coin, qui est double sur chaque pièce, au milieu du rouleau, ne représente rien qui soit connu des Européens, & que les Siamois mêmes puissent expliquer. Voyez ci-dessus la Description

de Siam, au Tome XII.

(d) La Monnoye d'or de Siam est un petit carré-long, avec quelques marques confuses sans aucune forme, des deux côtés. On n'en donne point ici la figure. Celle du tical se trouve au Tom. XII. & la Monnoye de cuivre est peu différente de celles qu'on voit au bas des Planches IV & VI, sous les Nos. 9 & 10. R. d. E.

MONNOYES
DE L'ASIE.

Chinois font si rusés, qu'il y a peu d'Etrangers qu'ils ne trompent. Ils n'ont pas moins d'habileté à se défendre des rusés d'autrui. On ne les voit jamais sans leur poids, qui est une espèce de petite Romaine, d'environ huit pouces de long, avec laquelle ils pèsent tout l'or & l'argent qu'ils reçoivent.

La petite Monnoye de la Chine & du Tonquin est de cuivre. Ce sont de petites pièces rondes, qui s'enfilent par un trou qu'elles ont au milieu, & dont on met ensemble douze, vingt-cinq, cinquante, ou cent, pour s'épargner la peine de les compter, lorsque le nombre est au-dessus de douze (e).

Lingots du
Japon.

Ce qu'on nomme les *Lingots* ou les barres du Japon, est une sorte de Monnoye d'argent très-informe, & dont la variété n'est pas moindre dans le poids que dans la figure & la marque. Les plus gros sont de sept onces, qui reviennent à vingt-quatre livres dix sous de France; & les moindres, d'environ un gros & demi (f).

Monnoyes
du Japon.

Tout l'or que les Japonais convertissent en Monnoye, est au même titre, & supérieur, de quelque chose, à nos Louis. Il est au titre de l'or que nous payons cinquante francs l'once. Les plus grandes pièces pèsent une once six gros, & reviennent à quatre-vingt-sept livres dix sous. Le poids des moindres est le tiers des grandes; c'est-à-dire demie once quarante-huit grains, & revient à dix-neuf livres trois sous quatre deniers. Toutes ces pièces portent différentes marques, dont on donne la figure. Les pièces d'argent sont de même poids entr'elles, quoiqu'elles soient marquées aussi différemment. Chacune pèse quatre grains moins que nos pièces de trente sous; quoique dans le Commerce, elles aient cours pour la même valeur (g). L'argent est au même titre que celui de nos Monnoyes; ce qui n'empêche pas que sur les terres du Grand Mogol, où les Hollandais apportent également les Monnoyes d'argent, & les barres ou les lingots du Japon, on ne leur donne toujours que deux & jusqu'à trois pour cent, plus qu'on ne leur donneroit des écus de France, des richeludes, & des piastres (h).

§. II.

(e) Voyez, pour ces trois articles, la Planche VI. N^o. 1., est le grand morceau d'or; 2. le petit; 3. un d'argent. Le N^o. 4., représente la forme de la Monnoye de cuivre. R. d. E.

(f) La partie inférieure de la même Planche VI., offre depuis N^o. 1. jusqu'à 8., différentes sortes de ces lingots, dont il seroit assez inutile de marquer la valeur, qui est proportionnée au poids.

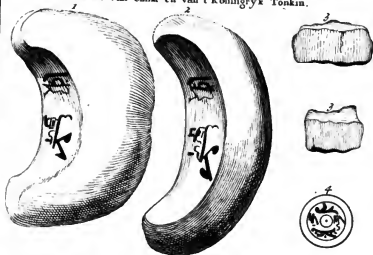
Les Nos 9 & 10, de cette Planche, représentent les deux côtés de la Monnoye de cuivre du Japon. Elle s'enfile, comme au Tonquin, en différent nombre, jusqu'à six cens, qui font la valeur d'une *Telle*, ou d'un *Tael* d'argent. C'est la manière de compter du Japon. Les Hollandais évaluent une telle à trois florins & demi de leur Mon-

noye; ce qui revient à quatre livres, cinq sous de celle de France. R. d. E.

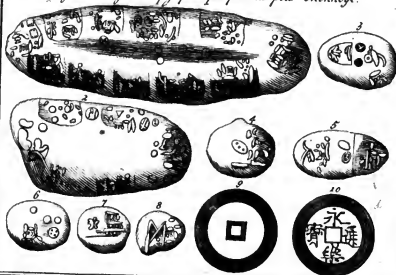
(g) Planche VII. N^o. 1., est la plus grande pièce d'or; 2 & 3, sont les deux moindres pièces; 4, représente la marque du revers de ces trois pièces d'or; 5 & 6, deux pièces d'argent; & 7, le revers de ces deux pièces. R. d. E.

(h) Kamper s'exprime autrement sur ces Monnoyes du Japon. Il n'y a, dit-il, dans tout l'Empire, qu'un poids & qu'une mesure. Autrefois la *Casse*, petite Monnoye qui vaut communément un peu plus qu'un de nos deniers, varioit beaucoup pour le poids; chaque Province ayant le sien: mais, peu de tems après la réunion de tout le Japon, sous les *Cubojamas*, l'Empereur fit refondre toutes les différentes Monnoyes & fabriquer une casse

Monnoyes de la Chine et du Royaume de Tunkin.
 Munten van China en van t Koninkryk Tonkin.

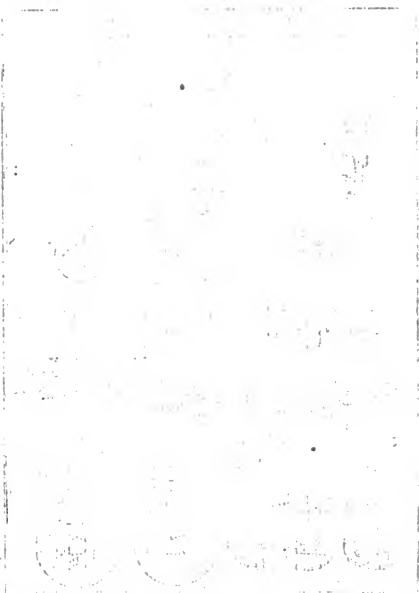


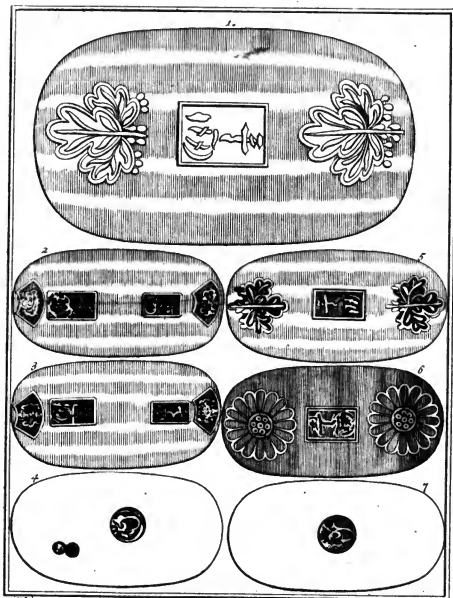
L'ingots d'Argent du Japon qui passent pour Monnoye.



*Japansche Zilveren Staaven die voor Munt dienen.

Nº VI.

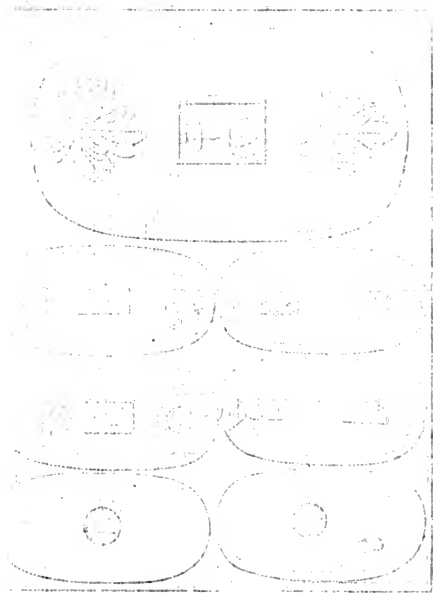




et J. S. de la.

• Monnoyes d'Or et d'Argent du Japon.
Japansche Goude en Zilveren Munten.

N^o VII.



SECRET
Fondo
Credito Italia
Esteri

casé de cuivre qui court par-tout. Il acheta même une partie des anciennes, plus qu'elles ne valaient, afin de les retirer toutes. Il y a aussi trois Monnoyes d'or, dont la plus haute, nommée *Cobang*, est du poids de six réaux, qui sont quarante *Siammes*, ou taels; & le tael est de cinquante-sept sous de France. Les deux autres sont fort petites. Il en faut dix de l'une, pour faire le poids de six réaux & demi, & autant de pièces de l'autre ne font que cinq huitièmes d'une réelle, ou un tael, & la seizième partie d'un

tael. L'alliage de l'argent est le même que celui de nos écus: les pièces sont en forme de bâton, ou de lingots, qu'on pèse, & dont on prend autant qu'il faut pour faire la valeur de trente taels. On les enveloppe ensemble dans un sac, & l'on compte les sacs, sans les dépaqueter. Il y a encore une petite Monnoye d'argent, nommée *Maas*, qui n'a pas de poids fixe, & qui pèse depuis un *Schelling* jusqu'à dix. *Voyage de Kämpfer au Japon.*

MONNOYES
DE L'ASIE.

§. II.

D'où l'Asie tire l'or & l'argent.

OR ET AR-
GENT DE
L'ASIE.

IL n'est pas question des voyes du Commerce, qui font passer aux Indes une grande partie des richesses de l'Europe. On cherche, dans les Relations des Voyageurs, ce que l'Asie tire de son propre sein. L'opinion commune est que, de toutes les parties de cette vaste Région, le Japon est celle qui fournit la plus grande quantité d'or. Quelques-uns croyent qu'on y en porte une partie considérable, de l'Isle Formosa. Mais les Hollandois, qui ont eu, pendant quelque-tems, un Etablissement dans cette Isle, n'ont pu découvrir quel étoit le Commerce, du côté où l'on suppose qu'il y a de l'or.

Il en vient aussi de la Chine, que les Chinois changent contre l'argent qu'on leur porte. Comme ils n'ont point de Mines d'argent, prix pour prix, ils le préfèrent à l'or; d'autant plus que l'or de la Chine est presque au plus bas titre de tout l'or de l'Asie.

L'Isle Celebes, ou de Macassar, produit aussi de l'or, qui se tire des Rivières, où il roule avec le sable.

DANS l'Isle de Sumatra, l'on trouve, après la saison des pluies, & lorsqu'ils les torrens sont écoulés, des veines d'or dans des cailloux de diverses grosseurs, que les eaux ont entraînés des montagnes qui regardent le Nord-Est. A l'Ouest de la même Isle, les Payfans apportent quantité d'or aux Européens qui vont y charger du poivre. Mais c'est un or fort bas, au-dessous même de l'or de la Chine (a).

VERS les montagnes du Tibet, qui sont l'ancien Caucase, dans les Terres d'un Raja, au-delà du Royaume de Kachemire, on connoît trois montagnes, proches l'une de l'autre, dont l'une produit d'excellent or, une autre des grenats, & la troisième du lapis.

IL vient de l'or du Royaume de Tipra, mais presque aussi bas de titre que celui de la Chine.

MENDEZ PINTO raconte, qu'entre les Royaumes de Camboye & de Champa, une Rivière, qui se décharge dans la Mer, à neuf degrés de latitude

(a) Voyez le Voyage de Beaulieu, au Tome XII. R. d. E.

OR ET ARGENT DE
L'ASIE.

titude du Nord, vient d'un Lac nommé *Binator*, à deux cens cinquante lieux dans les terres; que ce Lac est environné de hautes montagnes, au pied desquelles on trouve, sur le bord de l'eau, trente-huit Villages; que près d'un des plus grands, qui se nomme *Chincaleu*, la Nature a placé une Mine d'or très-riche, d'où l'on tiroit, chaque année, la valeur de vingt-deux millions de nôtre Monnoye; qu'elle faisoit le sujet d'une guerre continuelle, entre quatre Seigneurs de la même famille, à qui la naissance y donnoit les mêmes droits; que l'un d'eux, nommé *Raja-Hitau*, avoit sous terre, dans la cour de sa maison, six cens bahars d'or en poudre; enfin, que près d'un autre de ces Villages, nommé *Buaguirim*, on tiroit, d'une carrière, quantité de diamans fins, plus précieux, dit-il, que ceux de *Lave* & de *Tajampure* (b).

A l'égard de l'argent, on n'en connoît guères d'autres Mines, dans toute l'Asie, que celles du Japon, dont toutes les Relations vantent l'abondance. Cependant le Voyageur, dont on vient d'employer le témoignage, parle de celles qui se trouvent en abondance sur les bords du Lac de *Chiamnay*, d'où l'on transporte, dit-il, l'argent, le cuivre, l'étain & le plomb, sur des éléphans, aux Royaumes de *Sornau*, que les Européens nomment *Siam*, de *Passiloca*, *Savadi*, *Tangu*, *Bim*, *Calaminham*, & dans d'autres Provinces, éloignées des Côtes maritimes de deux ou trois mois de chemin. Il ajoute, que ces Pays montagneux sont divisés en Royaumes, habités par des hommes plus ou moins blancs, & qu'en échange de leurs métaux, ils reçoivent volontiers de l'or, des diamans & des rubis (c).

MAIS, si l'Asie n'est pas plus féconde en or, elle en tire beaucoup en poudre & en lingots, pour l'échange des toiles qu'elle fait passer en Afrique. Toute la Côte Orientale ne cesse pas de lui en fournir. Il ne faut pas s'imaginer que les Portugais soyent jamais parvenus à faire entrer exclusivement les richesses de ce grand Pays dans leurs coffres.

A la vérité, le Gouverneur de Mozambique a sous lui les Commandans de *Sofala* & de *Chepon-Goura*, deux des plus abondantes sources de l'or. Le premier de ces deux petits Gouvernemens est sur la Rivière de *Sena*, à soixante lieux de son embouchure; & l'autre est dix lieux plus haut. Depuis l'embouchure de la Rivière jusqu'à ces deux Places, on rencontre quantité d'Habitations de Nègres, dont chacune est commandée par un Portugais. Ces Commandans, depuis long-tems Maîtres du Pays, y vivent en Seigneurs, & se font quelquefois la guerre entr'eux. Quelques-uns ont jusqu'à cinq mille Caffres dans leur dépendance; ce qui n'empêche pas qu'ils ne soyent fort soumis au Gouverneur de Mozambique, qui leur fournit des toiles & d'autres marchandises. Un Gouverneur de Mozambique, qui part de Goa pour aller prendre possession de son Gouvernement, emporte quantité de marchandises; sur-tout des toiles teintes en noir. Ses Correspondans de Goa lui envoient aussi, tous les ans, deux Vaisseaux bien chargés, dont il fait passer les effets du côté de *Sofala* & de *Chepon-Goura*.

(b) Voyages de Mendez Pinto, au Tome XII. de ce Recueil.

(c) *Ibidem*.

Goura. C'est par toutes ces voyes, que les Portugais sont en possession de recueillir une partie des richesses de l'Afrique.

MAIS quantité de Peuples, dont nous connoissons à peine les noms, anciennement prévenus contre la Nation Portugaise, aiment mieux tirer directement leurs toiles des Indiens; sur-tout ceux qui sont liés avec eux, par la profession du Mahométisme. Les uns portent leur or jusques dans les Ports de l'Abissinie, qui regardent la Mer rouge; d'autres, sur les Côtes Orientales. L'Empereur même du Monomotapa, dont la Domination s'étend jusqu'aux Confins de l'Abissinie, prend l'une ou l'autre de ces deux voyes, & se dispense, autant qu'il peut, de contribuer à l'aggrandissement des Portugais. C'est de ses Etats que vient l'or le plus pur & le plus fin de toute l'Afrique. On n'a besoin, pour le tirer de la terre, que d'y fouiller à la profondeur de deux ou trois pieds. On prétend même que dans plusieurs Cantons, que leur fécheresse rend déserts, il se trouve, sur la surface de la terre, des morceaux d'or de toutes sortes de formes, jusqu'au poids de deux onces. Tavernier raconte que, pendant son séjour à Surate, il y vit arriver un Ambassadeur du Monarque des Abissins, avec lequel il eut quelque relation. Ce Ministre, dont il avoit obtenu l'amitié, en lui donnant une paire de pistolets garnis d'argent, l'invita un jour à dîner, avec un autre François, nommé d'Artiliere, & leur fit voir les présents dont il étoit chargé pour le Grand Mogol. C'étoit quatorze beaux chevaux, reste de trente qu'il avoit amenés, & dont il avoit perdu seize en passant la Mer; quantité de jeunes Esclaves de l'un & de l'autre sexe; enfin, ce qui méritoit beaucoup plus d'admiration, un arbre d'or, haut de deux pieds quatre pouces, & gros de cinq ou six pouces par la tige. Ce précieux Ouvrage de la Nature avoit dix ou douze branches, dont quelques-unes étoient de presque un demi pied de long, & de la grosseur du ponce. D'autres étoient plus petites. L'Auteur, qui donne son témoignage pour oculaire, ajoute: „ qu'à divers endroits des grosses branches on voyoit „ quelque chose de raboteux, qui ressembloit, en quelque sorte, à des „ bourgeons. Les racines de l'arbre étoient petites & courtes. La plus „ longue n'avoit pas plus de quatre ou cinq pouces (d)”.

LES Peuples de la Côte Orientale d'Afrique, sçachant dans quelle Saison les Bâtimens des Indes arrivent dans cette Mer, s'approchent du rivage pour se pourvoir de toiles & d'autres marchandises. Ils apportent l'or qu'ils ont recueilli; ou s'ils en manquent une année, ils s'obligent de payer l'année d'après, & les Marchands ne font pas difficulté de se fier à cette promesse. Sans cette confiance, le Commerce finiroit bien-tôt, avec les Portugais comme avec les Indiens. C'est aux mêmes conditions, que les Peuples d'Ethiopie portent tous les ans de l'or au Grand-Caire. On apprend des Indiens, comme des Portugais, que les Nègres du Monomotapa vivent peu; ce qu'on attribue aux mauvaises eaux de leur Pays. Dès l'âge de vingt-cinq ans, ils commencent à se ressentir de l'hydropisie; & la plupart se croyent fort heureux, lorsqu'ils passent quarante ans. La Province, où la Rivière de Sena prend

Or et Argent de l'Asie.

Commerce des Indiens avec l'Afrique.

Arbre d'or, avec ses racines & ses branches.

Ce que les Indiens racontent du Monomotapa.

(d) Tavernier, Tom. II. pag. 355.

Or et Ar-
gent de
l'Asie.

prend sa source, se nomme *Mahkaran*, & commence environ cent lieues au-dessus de Chepon-Goura. Ses Peuples trouvent quantité d'or en poudre, dans plusieurs Rivières qui viennent se joindre à la Sena ; mais cet or est plus bas que l'autre. Le Pays est fort sain, & l'on y vit aussi long-tems qu'en Europe. Dans certaines années, on voit venir, sur la Côte, des Caffres de beaucoup plus loin, & du voisinage même du Cap de Bonne-Espérance. Ceux qui se sont informés de leur Pays, nous apprennent seulement qu'il se nomme *Sabia* ; qu'ils vivent sous la Domination d'un Roi, & qu'ils emploient ordinairement quatre ou cinq mois pour se rendre à la Côte. L'or, qu'ils apportent, est excellent, & par morceaux, comme celui de Monomotapa. Ils le trouvent, disent-ils, sur de hautes montagnes, dont ils ouvrent seulement la terre à dix ou douze pieds (e). On ne les voit jamais arriver, sans une quantité considérable de belles dents d'éléphants. Ces animaux sont en si grand nombre dans leurs campagnes, que toutes les palissades des Forteresses & des Parcs n'y sont composées que de leurs dents. Leur chair est la nourriture commune des Habitans. Mais les eaux du Pays sont si mauvaises, que la plupart de ces Caffres ont les jambes enflées, & qu'ils admirent eux-mêmes ceux qui peuvent se garantir de cette disgrâce (f).

(e) Voyez les Relations d'Afrique, aux Tomes III. & IV. de ce Recueil.

(f) Voyages de Tavernier, Tom. II. pag. 356 & précédentes.

Fin de la Treizième Partie.



TABLE

T A B L E

DES

TITRES ET PARAGRAPHES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

AVERTISSEMENT de Mr. l'Abbé Prevost, ...	Pag. III.
AVERTISSEMENT des Editeurs de Hollande, ...	VI.

VOYAGES DANS LA PRESQUISLE EN DEÇA DU GANGE.

LIVRE TROISIÈME.

Voyage de Deillon, aux Etablissements François de la Côte de Malabar, ... Pag. 1 Voyages aux Mines de Diamans, de Golkonde, de Visapour & de Bengale, 19 Parag. I. Voyage de Guillaume de Metbold, aux Mines de Diamans, . 20 Parag. II. Voyages de Tavernier, aux Mines de Diamans, . 23 Voyage de Nicolas de Graaf, sur le Gan- ge, . 45 Parag. I. Etat des Portugais aux Indes Orientales, 59 Parag. II. Histoire de Dom Pedro de Castro, 61 Voyage de Luillier, au Golfe de Benga- le, 77 Voyages dans l'Indoustan, Introduction, 84 Parag. I. Voyages de Thomas Rboe dans l'Indoustan, 85 Parag. II. Voyage de Rboe, à la suite du Grand Mogol, ... 122	Voyage de Jean. Albert de Mandelslo, dans l'Indoustan, ... 143 Voyage de Bernier au Royaume de Ka- chemire, 179 Voyages de Tavernier dans l'Indoustan, 210 Parag. I. Premiers Voyages de Taver- nier, 213 Parag. II. Voyages de Tavernier dans l'Indoustan, 219 Parag. III. Voyage de Tavernier à Bata- via, ... 263 Description de l'Indoustan, ... 283 Parag. II. Fondation de l'Empire Mogol & Race Impériale, 301 Parag. III. Etat de la Cour du Mogol, depuis le départ de Nadir Chah, 321 Liste Gentilique des Grands Mogols, 330 Parag. IV. Forces & Richesses des Grands Mogols, 333 Parag. V. Gouvernement & Police de l'Indoustan, ... 344 Parag.
---	---

TABLE DES TITRES ET PARAGRAPHES.

Parag. VI. Religion, Figure, Habits, Mœurs & Usages des Peuples de l'Indoustan, ...	352	konde, & sa dernière Révolution, 423
Parag. VII. Sectes Idolâtres des Indes, ...	367	Parag. II. Supplément à la dernière Révolution de Golkonde, ...
Description de la Côte de Malabar, ...	387	Relations du Carnate, par quelques Missionnaires Jésuites, ...
Parag. I. Mœurs & Usages du Malabar, ...	392	Supplément aux Relations du Carnate, ...
Parag. II. Histoire Naturelle du Malabar, ...	405	Monnoyes, ou diverses sortes de Pièces métalliques, de Coquilles & d'Amandes, qui passent pour Monnoyes dans toute l'Asie, ...
Description du Royaume de Golkonde, ...	414	Parag. II. D'où l'Asie tire l'Or & l'Argent, ...
Parag. I. Origine du Royaume de Gol-		

FIN DE LA TABLE DES TITRES ET PARAGRAPHES.

De l'Imprimerie de JACQUES VAN KARNEBEEK à la Haye.



AVIS

AVIS AU RELIEUR,

POUR

PLACER LES CARTES ET LES FIGURES

DU

TREIZIÈME VOLUME.

C ANANOR, ...	Pag. 6
Fort Hollandois de Palliacate, nommé Gueldre, ...	27
• Nouvelle Carte du Royaume de Bengale, ...	48
Palais & Jardins de Cha-Soufa, Prince de Ragi-Mohol. Plan de la Ville de Mongher (a), ...	50
Carte de l'Indoustan, 1 ^{re} Feuille, ...	85
Suite de la Carte de l'Indoustan, 2 ^{de} Feuille, comprenant la Pres- qu'Isle de l'Inde, ...	85
Cour du Grand Mogol, ...	163
• Côte de Dabul, ...	174
• Dabul, ...	174
Rauchenara-Begum, ...	183
Begum-Sahab, ...	188
Cha-Jehan, ...	310
• Mir-Sumla, Nabab, ou Général d'Aureng-Zeb, dans son Serrail, se divertissant avec ses Femmes, ...	311
Secau des Grands Mogols, ...	333
Coches Mogols tirés par des Bœufs, ...	360
• Biruma, ou Brama, ...	369
• Wischtnu, ...	369
• Ifuren, ...	369
Différentes fortes de Fakirs, ...	371
• Vue de Cananor, ...	389
• Cananor, ...	389
• Plan de la Forteresse de Cranganor, avec ses Ouvrages extérieurs, & le Projet d'un nouveau Fort; Fait en 1709, ...	390
• Ville de Cochîn, ...	390
• Plan de la Forteresse de Coylan, ...	391
Monnoyes, Planches Nos I & II, ...	497
. Nos III & IV, ...	501
. No. V, ...	503
. Nos VI & VII.	504

(a) Ce Plan a rapport à la pag. 56. nouvelles Cartes & Figures qui ne se trou-
 vent point dans l'Edition de Paris.

Ce Treizième Volume contient.

	Flor.	Sols.
65 Feuilles y compris le Titre Rouge, à 1 sol, font	3	5 0
31 Figures & Cartes Géographiques, à 3 sols, font	4	13 0
1 Vignette, ...	0	2 0
	8	0 0
Et pour le <i>Grand Papier</i>	12	0 0

Selon les Conditions de Souscription, ceux qui ont souscrit ne payeront:

Pour le <i>Petit Papier</i> que	6	14	0
Pour le <i>Grand Papier</i> que	10	0	0

Moyennant qu'ils retirent ce Volume avant le 1 de Juin 1756.

FAUTES À CORRIGER.

- Pag. 2. *Note*, ligne dernière, après *Throenot*, ajoutez, *Neveu du*.
 Pag. 42. Note (*k*), lisez, *C'est une petite Isle, différente de celle qu'on nomme, &c.*
 Pag. 163. Note (*d*), Ou, lisez, *On*.
 Pag. 167. Note (*o*), 1727, lisez, 1627.
 Pag. 200. Note (*t*) *Dentat*, lisez, *Deutar*.
 Pag. 362. Après la Note (*i*), ajoutez, *R. d. E.*

FIN DU TREIZIÈME VOLUME.

